REVUE

DES

DEUX MONDES

LXe ANNEE. — TROISIÈME PÉRIODE

TOME XCVI. — 1er JANVIER 1890.

10

Paris. — Maison Quantin, L.-Henry May, directeur, 7, rue Saint-Benoît.

REVUE

DES

DEUX MONDES

LXe ANNEE. — TROISIEME PERIODE

TOME QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME

25343
13/12/92

PARIS
BUREAU DE LA REVUE DES DEUX MONDES
RUE DE L'UNIVERSITÉ, 15

1890

AP
20
R5
pt. 3
c.97

UNE

GAGEURE

PREMIÈRE PARTIE

I.

Le général Vionnaz, fort désireux de marier sa fille, et la voyant résolue à refuser tous les partis qu'on pouvait lui proposer, s'en prenait à la duchesse d'Armanches, qu'il accusait d'avoir jeté sur elle un de ces charmes qui décident d'une destinée. Esprit positif, peu complaisant pour l'imagination d'autrui, le général admettait bien à la rigueur le roman dans l'amour, quoique pour son compte personnel il s'en fût toujours passé ; mais les amitiés romanesques lui semblaient la marque d'un cerveau de femme détraqué. Mlle Claire Vionnaz aurait pu lui répondre que son attachement passionné, exclusif pour la duchesse, n'était pas seulement un hommage rendu par son admiration à une femme supérieure, dont elle n'avait jamais rencontré l'égale, mais qu'elle acquittait sa dette envers la seule personne qui se fût occupée de son bonheur. Que ne lui devait-elle pas?

Paris est le pays du monde où une parole prononcée d'un ton d'autorité trouve le plus d'échos, où les pierres bien lancées font le plus de ricochets. Quelqu'un avait dit de Mle Vionnaz : « Com-

ment se fait-il qu'elle plaise tant? Elle a une figure et un esprit très ordinaires.» Ce fut dès lors chose convenue, le notaire y avait passé. Assurément, Mlle Vionnaz n'était point un génie. Ses facultés étaient dans la mesure commune, son intelligence ne dépassait pas la moyenne. On ne peut dire cependant qu'elle fût médiocre; la médiocrité ne va jamais sans les prétentions, et Mlle Claire Vionnaz n'en avait point. Elle était disposée à se mettre plutôt au-dessous qu'au-dessus de la place que la nature lui avait assignée dans ce vaste univers, et sa modestie, qui la rendait aimable, lui faisait quelquefois du tort en l'asservissant au jugement des autres.

Elle avait un grand bon sens naturel, et si elle avait eu la sagesse de le consulter toujours, l'audace de le prendre pour son seul oracle, elle se serait rarement trompée. Mais elle avait la pensée lente; elle n'arrivait à asseoir son jugement qu'après avoir accumulé une foule de petites perceptions. Elle aurait pu dire comme ce peintre à qui on demandait si un endroit lui plaisait : « Aujourd'hui, je regarde, je ne verrai que demain. » Il lui fallait du temps pour débrouiller ses impressions confuses, et la vie dans sa rapidité et dans sa brusquerie ne nous attend pas toujours. Elle trouvait plus simple d'adopter les opinions des gens qu'elle aimait, et sa pensée comme sa conduite était gouvernée par quelqu'un.

Ce qui rendait plus dangereuses ces humbles obéissances de son esprit, c'est que, lente à imaginer, elle était une grande raisonneuse et que, de raisonnement en raisonnement, elle poussait les idées à leurs dernières conséquences. Plus elle avait de logique, plus elle errait; les gens qui se perdent jusqu'à ne pouvoir se retrouver sont ceux qui s'égarent avec méthode. Ajoutons bien vite que sa fâcheuse crédulité, qui lui attira des chagrins, tenait moins à une faiblesse de son intelligence qu'aux dispositions tendres, à la bonté exquise de son âme. Prête à sacrifier ses aises à ses amis, elle leur sacrifiait aussi sa raison. Elle était de ces personnes qui ont la religion de l'amitié et ne la conçoivent pas sans un culte, sans offices, sans litanies, sans un autel où brillent des cierges toujours allumés et autour duquel se balancent les encensoirs. Son plus impérieux instinct était d'admirer, de croire, d'adorer; elle avait besoin de se donner, et elle se donnait quelquefois à des cœurs qui ne valaient pas le sien. Il n'est pas étonnant qu'elle eût le don de plaire : rien ne nous charme plus que les défauts nobles, elle n'en avait pas d'autres.

Comme son esprit, sa figure ne paraissait ordinaire qu'aux myopes et à l'indifférence, qui est la pire des myopies. Dans le fait, elle n'était ni jolie, ni laide, mais quiconque s'occupait d'elle avec quelque attention la trouvait fort agréable. Des cheveux d'un joli roux, chaud sans être ardent, de grands yeux très doux, d'un

brun tirant sur le marron, un teint d'une blancheur de lait, où couraient des nuages roses, le nez un peu gros et trop court comme le menton, des joues trop pleines, une petite bouche mignonne aux lèvres épaisses et retroussées, de petites mains grasses, le plus joli pied, telle était Mlle Vionnaz. Il y avait d'habitude dans son regard une question ou une prière et le vif désir que la réponse fût favorable; son sourire attirant exprimait, selon les cas, la paix d'une conscience qui n'avait pas la moindre peccadille à se reprocher, une bonne foi poussée jusqu'à la candeur, des émerveillemens naïfs, une charité prête à se répandre, le besoin d'être parfaitement heureuse et d'envelopper l'univers dans sa félicité.

Un prétendant éconduit avait sèchement déclaré que cette figure trop ronde manquait d'angles, il la traitait de face de lune et comparait Mlle Vionnaz à une bergerie de Florian, où aucun loup n'entrerait jamais. Ce prétendant n'était pas sincère; dans le temps où il conservait encore des espérances, il avait trouvé infiniment désirable cette rousse grassouillette et un peu ramassée dans sa taille. Telle laide remplace avec avantage la beauté par un charme voluptueux ou touchant, qui promet des surprises à l'amour, et j'ai dit que Mlle Claire Vionnaz n'était pas laide. Partout où elle se montrait, elle était très entourée, et, dès son premier bal, elle avait pu se convaincre que, pour plaire, une femme peut se passer d'être belle. Mais elle était trop modeste pour faire cette réflexion. La moins coquette des filles d'Ève, elle était presque aussi paisible dans le monde que dans la solitude, et elle y ressentait aussi peu d'agitation et de trouble qu'un vallon aimable qui ne se doute pas qu'un peintre l'admire et que, pendant que les moutons broutent son herbe, des yeux d'artistes lui font l'honneur de le considérer comme un paysage.

Sa première jeunesse, passée tout entière dans la maison paternelle, n'avait pas été des plus gaies. Sa mère, qui voyait du danger partout, jusque dans les couvens, s'était fait un devoir de l'élever elle-même, et peu s'en était fallu que son heureux naturel ne fût étouffé par une éducation trop austère, par un excès de surveillance, de sollicitude et de contrainte, par l'abus des conseils et des sermons. Cette douce créature, d'humeur trop soumise, avait grandi dans une serre chaude, dont on n'ouvrait pas souvent les vitrages pour renouveler l'air. Les serres mal exposées, qui ne sont chauffées que par les poêles ou la vapeur et dans lesquelles le soleil pénètre à peine, retardent la floraison des plantes. S'il n'avait tenu qu'à sa mère, la jeunesse de la fille du général n'eût jamais fleuri.

Mme Vionnaz était une grande femme sèche, anguleuse, pincée et superbe, dont la figure allongée et morose faisait penser à ces vieilles jumens qui jamais ne se dérident, même en mangeant

l'avoine ou en respirant une odeur de litière fraîche. Mme Vionnaz n'aurait jamais pardonné à quelqu'un qui, par miracle, l'aurait fait rire; on se tenait pour averti, on n'essayait pas. Ayant hérité de son père, ancien président de cour, l'habitude de rendre des arrêts définitifs et exécutoires, elle avait le parler sentencieux, et les moindres mots qui tombaient de ses lèvres minces avaient du poids. Elle ne voyait dans le monde que des intérêts et des convenances. Quand elle avait dit : « Cela n'est pas convenable, » — il fallait s'abstenir et se taire. Le despotisme de sa vertu rigide s'étendait aux plus petits détails. Il n'y avait pour elle point de petites choses, aucune action indifférente; avant de faire quoi que ce soit, il fallait y penser longtemps, et quiconque ne pensait pas comme elle pensait mal.

Sur ce naturel décisif et dogmatique était venue se greffer une dévotion étroite, épineuse. Fort occupée de bonnes œuvres, elle avait fondé une association charitable, dont elle était la présidente à vie. Elle faisait beaucoup de bien, ne plaignait ni son temps, ni son argent, ni ses peines; mais il ne se mêlait à son infatigable activité aucun entraînement du cœur. Ses bonnes œuvres lui fournissaient l'occasion de satisfaire ses deux passions dominantes, l'amour des règlemens et le goût de morigéner son prochain. Elle y trouvait aussi une garantie pour son avenir. Elle avait entendu un jour prêcher un révérend père capucin, qui affirmait que les honneurs du paradis sont faits aux bienfaiteurs par les pauvres qu'ils ont secourus et qui se mettent en quatre pour leur rendre la maison agréable : — Croyez-vous, s'était-il écrié, que vos héritiers en feront autant?

Si elle n'avait pas oublié le discours du capucin, elle oubliait encore moins qu'après la chute de l'empire son père avait dû se mettre de lui-même à la retraite. Elle détestait les révolutions comme des fléaux diaboliques et pensait que la religion seule pourrait les empêcher en ramenant un peu d'ordre dans le ménage social. Sa politique était étrange. Elle jugeait que le seul moyen de tout sauver était de rétablir des corporations qui seraient des confréries : il y aurait des frères gouvernans, des frères enseignans, des frères travailleurs, des frères célibataires et jeûneurs; mais comme il faut que le monde dure, elle accordait qu'il y eût des frères épouseurs. En attendant que son rêve s'accomplît, elle gouvernait sa maison comme un couvent et croyait travailler au salut de ses administrés en leur imposant ses habitudes, en les soumettant à une règle implacable et minutieuse. Elle leur mesurait le bonheur avec avarice comme on mesure l'espace aux oies qu'on met en mue pour les préparer à leur destinée.

Le général, qui aimait à bien vivre, en avait appelé; il bénissait

son métier et ses occupations qui l'autorisaient à se tenir éloigné de sa femme autant qu'il lui plaisait. Ce n'était pas seulement un vaillant soldat que ce gros homme allègre et rougeaud ; il avait du mérite, de l'instruction, de l'esprit et une autre philosophie que celle de Mme Vionnaz. Employé par l'empereur à la préparation de l'histoire de César, il avait éclairci avec une remarquable sagacité quelques points controversés des campagnes de Vercingétorix. Général de brigade en 1870, il n'eut que trop d'occasions de prouver qu'il avait autant de jugement, de coup d'œil que de décision et de caractère ; c'est dans la défaite qu'on connaît les hommes. Il passa bientôt général de division, et après la paix, il fut confirmé dans son grade. Il aimait son métier comme on adore sa maîtresse, avec une âpre jalousie. Dès qu'il fut question de réforme militaire, d'établir le service universel et obligatoire, il s'indigna. On ne pouvait lui ôter de l'esprit qu'il ne faut pas moins de sept ans pour faire un soldat, que les nations en armes ne sont pas des armées. Il s'en expliqua à cœur ouvert dans des articles anonymes qui firent du bruit. On sut qui les avait écrits, et le ministre de la guerre lui lava la tête. Il avait l'humeur chaude et il partait de la main ; il répondit en offrant sa démission, qui fut acceptée.

Il n'entendait pas quitter le service pour en reprendre un autre plus pénible auprès de sa femme. Il possédait une terre à quelques kilomètres de Melun ; il s'y retira en déclarant sa résolution de n'en plus sortir, d'y rester l'hiver comme l'été. Les deux époux vécurent ainsi presque séparés ; toutefois, la générale jugeait convenable de rendre au général des visites réglées, et chaque été elle passait auprès de lui un grand mois, qui n'était pas pour lui le meilleur mois de l'année. Son mari s'étant dérobé à son gouvernement, elle appesantit d'autant plus sa férule sur sa fille. Elle se faisait un devoir de la façonner à sa guise, de lui inculquer ses principes, de lui persuader qu'en dehors des soins domestiques et des œuvres pies, il n'y a que des occupations dangereuses et de funestes frivolités, que les journées bien remplies sont celles que l'on consacre à une succession de devoirs ennuyeux, que l'ennui est le seul aliment parfaitement sain. La docile Claire cherchait consciencieusement à entrer dans toutes les idées de sa mère, à s'approprier ses règles de conduite, et elle était si bonne fille que, non contente de s'ennuyer, elle tâchait d'aimer son ennui.

Mais une heureuse rencontre opéra une révolution dans sa vie et dans ses pensées. La duchesse d'Armanches était une des dames patronnesses de l'association présidée par la générale. A peine eut-elle fait connaissance avec Mlle Vionnaz, elle s'intéressa à cette candide personne, qui de jour en jour lui plut davantage. Cette liaison, que la générale voyait de mauvais œil, se changea bientôt en amitié

passionnée. Le caractère de ces amitiés, que le général traitait de romanesques, est qu'on se croit aussi nécessaire l'une à l'autre que l'air l'est aux poumons, et que le besoin de se voir, de se parler, de tout se dire, devient une sorte de besoin physique comme celui de boire et de manger. Pour assurer la durée de ce genre d'attachement, qui ressemble au mariage de deux âmes du même sexe, il est bon qu'il y ait quelque inégalité dans les âges, que l'autorité, l'empire, le commandement, soient d'un côté, la déférence empressée de l'autre, et Mme d'Armanches avait cinq ou six ans de plus que Mlle Vionnaz. Pour la première fois de sa vie, la générale se laissa forcer la main. Résiste-t-on à la beauté, quand elle est accompagnée de grâces insinuantes et du prestige d'une grande richesse et d'une grande situation? Mme d'Armanches, qui avait du goût pour les enlèvemens, fondait à l'improviste sur son amie et l'emportait dans ses puissantes serres, accoutumées à étreindre sans blesser. Elle l'emmenait dans sa villa de Brunoy, l'y gardait quelquefois quatre ou cinq semaines. Claire s'y sentait naître à une nouvelle existence. Oubliant les principes de sa mère et que cette triste vie est un purgatoire, une école de mortifications, elle voyait les choses par les yeux de la duchesse, qui étaient les plus beaux yeux du monde. La duchesse prenait plaisir à travailler à cette conversion. Il lui semblait que la tête de cette aimable rousse était une maison où il revenait, et elle se croyait tenue de chasser les fantômes qui la hantaient.

Dans la société d'une femme intelligente, spirituelle, remarquablement douée, à l'esprit ouvert et toujours actif, passionnée pour les arts, qui s'entendait plus qu'aucune autre à occuper, à orner, à amuser sa vie, qui savait donner de l'élégance aux moindres détails, de la grâce aux actions comme aux paroles, Mlle Vionnaz devenait une autre personne. Sortie d'une cave, elle avait découvert le soleil et la lune. Elle constatait que l'imagination est une fée bienfaisante, que les roses sont bonnes à quelque chose quoiqu'elles ne servent à rien, qu'elles ont le droit de vivre parce qu'elles sont belles et sentent bon. Quand il fallait quitter Brunoy, se séparer, c'était une vraie douleur, on s'embrassait en pleurant. Mais la générale ne pouvait se plaindre de sa fille. Elle rapportait de ce délicieux séjour une provision de santé et de force, et elle s'acquittait avec une nouvelle ardeur de ses devoirs ennuyeux, qui ne l'ennuyaient plus. C'était avec joie qu'elle apurait les comptes de Mme Vionnaz et recopiait ses circulaires, qu'elle l'accompagnait dans des loges de concierges pour y procéder à de vétilleuses enquêtes, qu'elle gravissait des étages, s'enfermait dans des mansardes, écoutait les longues doléances des infirmes.

Mais, à l'insu de sa mère, elle donnait des fleurs aux vieilles

femmes, des friandises aux enfans, du tabac aux vieillards. Connaissant désormais le prix de l'inutile, elle ne voyait pas dans les pauvres les maîtres de cérémonies qui lui feraient un jour les honneurs du paradis, mais des êtres pétris de la même pâte qu'elle et qui comme elle avaient besoin qu'on égayât leur prison. En trompant ainsi la générale, Mlle Vionnaz se rendait coupable d'un péché, que sa conscience lui reprochait; mais, en le commettant, elle avait dans les yeux comme une étincelle d'angélique bonté, et quoiqu'elle eût le nez trop court, elle était adorable. La bonté parfaite est la seule qualité humaine digne d'être adorée.

Pendant quelque temps, Claire pratiqua tour à tour ou simultanément deux morales contradictoires, celle que lui prêchait Mme Vionnaz et celle que lui enseignait la duchesse. Elle ressemblait à ces salamandres qui tout à la fois ont une respiration pulmonée et des branchies, ce qui leur permet de se trouver à l'aise dans deux élémens. Mais elle perdit bientôt sa mère, et si grand que fût son deuil, il s'y mêla à son insu ce sentiment de délivrance que nous éprouvons à sortir d'une situation fausse. Elle n'avait plus besoin de se partager, de se dédoubler, elle pouvait se donner tout entière à qui l'aimait: les contradictions dont on a conscience sont un fardeau, une fatigue.

La générale avait toujours eu un mauvais estomac; ne devait-on pas lui pardonner son caractère chagrin? Depuis plusieurs années, elle s'était mise au régime lacté, et encore le lait avait-il peine à passer. Elle avait excédé ses forces, s'était surmenée. Elle fut prise d'une sorte de dépérissement, dont les progrès furent plus rapides que les médecins ne le pensaient. Un jour, comme elle donnait des ordres à sa fille, elle s'interrompit au milieu d'une phrase, en disant: « Je ne peux plus. » La voix lui manqua, puis le regard, et deux heures après, le tic-tac de la montre avait cessé. Ainsi finit cette femme d'un mérite âpre, déplaisant, et d'une vertu redoutable, qui avait fait beaucoup de bien sans procurer jamais aucun plaisir à personne, qui avait soulagé beaucoup de misères sans que sa présence eût fait éclore sur les lèvres d'un malheureux la fleur divine du sourire.

Sa mort, qui ne coûta point de larmes au général, lui causa cependant une vive contrariété. Qu'allait-il faire de sa fille? ne serait-il pas obligé de la prendre chez lui? M. Vionnaz n'était pas un père dénaturé; mais il craignait les paquets incommodes, encombrans. Sa solitude et sa vie de garçon lui plaisaient beaucoup. Selon son humeur du jour, il s'occupait de ses terres, allait fumer sa pipe chez ses fermiers, jasait avec leurs filles, ou jardinait, bêchait, arrosait, ou s'enfermant dans son cabinet, il relisait ses auteurs favoris. Il aimait la pêche, la chasse, et en toute saison bu-

vait sec. Bien conservé, très vert, il avait des retours de jeunesse, et pour se contenter, il n'avait pas à sortir de chez lui. En littérature, il ne goûtait que les fins morceaux et il était plus friand que gourmand; en toute autre matière, il s'accommodait de tout ce qui se présentait, et il ne méprisait pas les amours rustiques: l'avantage des gros goûts est qu'ils trouvent partout à se satisfaire. Bref, il s'était fait, lui aussi, son paradis, et sa fille l'eût beaucoup gêné.

Il fut bientôt hors de peine. Mme d'Armanches vint le supplier de lui laisser Claire, promettant d'en avoir soin comme d'elle-même, et cette charmante femme, en lui présentant sa requête, avait les yeux humides, tant elle craignait d'être refusée.

— A votre aise, madame la duchesse, répondit-il. Gardez-la; vous me la rendrez quand vous en aurez assez.

Ce moment, selon toute apparence, ne devait jamais venir. Quand Claire eut atteint ses vingt-huit ans, Mme d'Armanches en avait trente-trois, et depuis cinq années entières, passant ensemble les hivers à Paris, dans un bel hôtel de l'avenue d'Iéna, les étés à la campagne, aux eaux, en voyage, elles ne s'étaient jamais quittées. On eût été aussi surpris de rencontrer la duchesse au théâtre, au concert ou au bal sans Mlle Vionnaz que le serait un astronome d'apercevoir au bout de sa lunette Saturne sans son anneau, Jupiter sans ses satellites, et on savait que la prier à dîner sans inviter aussi la fille du général, c'était s'attirer un refus certain. Ces deux inséparables n'étaient pas seulement nécessaires l'une à l'autre, elles se suffisaient. Les jours de l'année qui leur semblaient les plus doux étaient ceux où elles jouissaient à Brunoy d'une demi-solitude, et leur plus grand plaisir était de s'enfermer tête à tête dans l'atelier très élégant et très riche que la duchesse s'était fait construire à l'une des extrémités de son parc. Là les heures s'envolaient. On avait toujours quelque chose à se dire, et quand on ne disait rien, on restait en communication par la pensée et le regard. La duchesse tutoyait Mlle Vionnaz; Mlle Vionnaz lui disait tu ou vous selon les cas et suivant que son amie lui inspirait plus d'admiration ou plus de tendresse. La soudure s'était si bien faite que chacune d'elles voyait dans l'autre le prolongement naturel de son moi, que chacune d'elles avait la joie d'être deux et de se sentir seule, d'être seule et de se sentir deux.

II.

Grande, élancée, svelte, tour à tour moelleuse comme une chatte, souple comme une anguille ou un peu brusque, mais toujours gracieuse dans ses brusqueries, la duchesse d'Armanches avait tout

ce qu'il faut pour inspirer de grandes passions. A de beaux cheveux noirs qui bouclaient naturellement, à l'ovale parfait de sa figure, au contour exquis des joues, ajoutez une bouche d'une incomparable finesse, et comme signe particulier, un nez droit qui se terminait à l'extrémité inférieure par un petit canal creusé entre les deux narines. Cette brune, au teint mat, un peu doré, avait des yeux gris-bleu, dont elle faisait tout ce qu'elle voulait. A son gré, c'étaient des yeux d'impératrice, et son regard superbe ou caressant blessait ou chatouillait les cœurs, intimidait les audacieux, ensorcelait les indifférens, déconcertait les gens d'esprit ou donnait de l'esprit aux bêtes. L'instant d'après, c'étaient des yeux de bonne fille disposée à traiter en camarades les plus humbles créatures, ou des yeux d'artiste qu'inquiétait le mystère des choses : ils étaient absens de ce monde, on leur parlait, on les interrogeait, ils ne répondaient pas, et tout à coup ils semblaient sortir d'un songe, et ce réveil était délicieux.

La duchesse avait fait le mariage le plus désassorti, comme on voudra, ou le mieux assorti à son bonheur. Numismate de quelque mérite, mais homme de petit tempérament et de constitution débile, le duc d'Armanches s'était promis de rester garçon et de partager sa vie entre ses médailles, le soin de sa santé et une ambition secrète qui le rongeait. Il y avait dans son caractère un mélange bizarre de nonchalance et de passion, et c'était sans doute un héritage qu'il tenait de sa mère, qui était une princesse romaine. Les Romains sont un peuple éminemment soucieux, ils ont toujours en tête quelque projet, et leur indolence n'a rien de commun avec l'oisiveté florentine, ni avec le kief du Turc dont la délectation suprême est de ne rien faire et de ne penser à rien. S'ils aiment le *far niente,* c'est pour pouvoir rêver commodément à leur affaire et calculer leurs chances dans la loterie de la vie. Le rêve du duc était d'entrer un jour à l'Académie des inscriptions et de ne rien faire pour cela. Soit dignité, soit paresse, il ne donnait que rarement à dîner, et il avait publié en tout deux mémoires de cinq pages chacun ; c'était maigre. Impatient de tenter la fortune, il n'osait. Enfin il osa, il eut deux voix, se le tint pour dit et renonça. Mais comme s'il eût voulu prendre une revanche sur sa sagesse, changeant tout à coup d'ambition, ce valétudinaire conçut la dangereuse pensée d'épouser à cinquante ans une femme qui en avait dix-huit et dont il était tombé amoureux fou à première vue. Il s'en trouva mal, il fondit dans cette fournaise, et s'il ne mourut pas de son aventure, c'est qu'il y a une providence pour les téméraires. Cet invalide de l'amour eut longtemps le visage dévasté, et son regard morne ne se ranimait par intervalles que pour exprimer la peur que lui faisait la femme. Il ressemblait à une maison

ravagée par un incendie et dont il ne reste que quelques pans de murailles croulantes, qui se tiennent debout on ne sait comment; personne ne l'habitera plus, on a renoncé à la rebâtir.

Heureusement il y a dans la nature des puissances réparatrices. Si vous laissez faire le temps, les ruines de la maison incendiée s'habillent de verdure, de lierre, de clématites, elle oublie son désastre et à de certaines heures, le soleil aidant, elle a bon air et réjouit les yeux. Quand il se fut remis de son émotion et de sa terreur, le duc se résigna bien vite à sa vieillesse précoce, il y trouva des douceurs. Il n'avait plus rien à donner, mais on n'avait plus rien à lui demander. Abjurant toute prétention, renonçant à tout désir, se retirant de tout, il regardait passer ses jours tous pareils et silencieux comme des ombres. Il ne conservait de l'intérêt que pour son admirable collection de médailles, et quand on lui apportait une pièce rare, ses joues blêmes se teintaient de rose. Il se réveillait aussi pour jouer le whist, seul talent qui lui restât. Il ne sortait guère; mais quand la duchesse avait du monde, il remplissait en conscience ses devoirs de maître de maison, et débitait avec une gravité affable et une ineffable niaiserie des enfantillages, des récits décousus, des anecdotes qui avaient traîné partout et qu'il croyait neuves.

Si vous aviez rencontré dans son parc ce vieil enfant, au corps fluet et chétif, aux paupières lourdes et flétries, pâle comme un champignon de couche et dont les jambes flageolantes étaient si grêles qu'elles dansaient à l'aise dans le pantalon le plus étroit, vous lui auriez donné quatre-vingts ans, et il n'en avait pas encore soixante-cinq; mais l'aménité de son sourire vous aurait prouvé tout à la fois qu'il était le plus poli des hommes et que, somme toute, il était content. Il pouvait dire : « Voilà ce que j'ai souffert, et nonobstant, j'ai vécu. » Son repos chèrement acheté, sa parfaite indifférence et son néant lui tenaient lieu de bonheur. Sa femme le traitait avec égards; elle lui savait gré de tenir si peu de place, d'exister si peu. Il lui laissait, comme on peut croire, la liberté la plus absolue. Ayant abdiqué après trois ans de mariage, il avait toujours voulu du bien à ses successeurs. Il admirait leur courage et il plaignait leurs fatigues.

Quel usage Mme d'Armanches avait-elle fait de sa liberté? Les opinions différaient sur ce point, mais tout le monde tombait d'accord qu'une femme qui avait tant de beauté et si peu de mari pouvait se croire autorisée à faire ce qui lui plaisait. On racontait qu'à Rome, peu de mois après son abdication, le duc l'avait surprise dans un entretien criminel avec une altesse destinée à monter sur un des plus grands trônes de l'Europe. On parlait aussi d'une liaison avec un artiste célèbre, qu'elle avait rencontré à Ve-

nise. Une fois lâchée, que ne se permet pas la chronique? Les gens qui n'aimaient pas la duchesse lui donnaient pour amans des hommes avec qui elle n'avait pas échangé dix paroles, et glosaient sur les aventures qu'elle avait eues dans des villes où elle n'était jamais allée. Propos d'aspirans rebutés, jugemens téméraires. Aussi prudente que passionnée, maîtresse d'elle-même jusque dans ses entraînemens, Mme d'Armanches, quoique fort en vue, savait, selon le mot du sage, cacher sa vie. On disait : « Sûrement il y a quelque chose ! » — et sûrement on avait raison, mais dans le fait on n'était sûr de rien.

Ce qui paraît certain, c'est que dès son retour définitif à Paris, il s'était fait un notable changement dans cette femme intéressante et suspecte, qui s'imposait à l'admiration comme à la curiosité. Depuis cinq ou six ans, toujours courtisée, toujours sollicitée, elle n'avait donné aucune prise à la médisance, était demeurée à l'abri de tout soupçon. Les uns en concluaient que tout ce qu'on avait dit était faux, que la duchesse était une de ces grandes coquettes qui ne se livrent jamais qu'à moitié, qu'à ses plus grandes grâces se mêlait toujours un refus. D'autres prétendaient qu'il fallait distinguer les temps, qu'après n'avoir connu d'autres lois que son plaisir, elle s'était ravisée, que sa joie était de se laisser diviniser, qu'une divinité qui se donne n'est plus qu'une femme, qu'elle avait juré de s'en tenir à son métier de déesse, quelques privations qui y fussent attachées, que sa sagesse était l'ascétisme d'un orgueil satanique. D'autres encore disaient que son imagination avait eu des mécomptes, qu'ayant reconnu les bornes de son cœur et du mérite des hommes, elle ne chercherait plus le bonheur que dans sa tête. D'autres enfin assuraient que, son enthousiasme pour Michel-Ange et Léonard de Vinci s'étant tourné en fureur, cette passion avait tué les autres, et que le culte de l'art et de ses glorieuses images lui avait fait prendre les réalités en dégoût.

Il suffit d'une prétention malheureuse pour gâter la plus fortunée des existences, et les plus belles vies ont leur plaie cachée. La duchesse avait de remarquables dispositions pour l'art décoratif, qu'elle avait appris en Italie. Personne ne s'entendait comme elle à peindre des écrans, des paravens, des éventails délicieux, ou à faire courir sur un panneau des arabesques de feuillages, d'oiseaux et de fleurs, vraies merveilles de grâce et de fantaisie. Elle faisait aussi de charmantes aquarelles, de croustillantes pochades, et en tout genre ses esquisses étaient pleines de promesses. Mais elle avait de plus hautes ambitions ; elle aspirait à se faire un nom dans la grande peinture. Le plus cruel compliment qu'on pût lui faire était de vanter son talent d'amateur ; elle voulait devenir un peintre de métier ; par instans, elle eut donné sa

beauté et sa couronne ducale pour accomplir son rêve. Le plus obscur rapin, le moindre élève de l'École des beaux-arts lui faisait envie; elle se disait : « Oh! l'heureux homme! ce n'est pas un amateur. »

La promptitude de son esprit et ses divinations étonnaient les artistes; mais on ne devine pas tout. Faute d'études sérieuses et de connaître ses rudimens, sa grammaire, elle devait rester toujours incomplète. Elle en avait le vague sentiment, et elle tâchait d'acquérir ce qui lui manquait. Il lui prenait des fureurs de travail; elle était femme à piocher durant des nuits entières un traité de perspective; mais elle allait rarement jusqu'au bout; nature impétueuse, elle n'avait pas la patience des longs apprentissages. Elle se figurait que, pour les gens bien doués, il y a des grâces d'état, qu'ils arrivent au but par des chemins royaux. Grave erreur; les rois et les reines sont condamnés à passer par les routes communes. Elle était aussi trop portée à croire que tout se réduisait à des questions de procédés. Dans ses visites aux ateliers, elle regardait travailler les peintres et se promettait de leur voler leurs secrets. Quand elle se voyait à bout de voie, elle s'en prenait à ses outils, et du jour au lendemain elle changeait ses couleurs, ses toiles, ses brosses. Elle s'entêtia quelque temps de l'huile d'œillet et de ces palettes en marronnier qu'aimait Delacroix et que, comme lui, elle vernissait au copal; elle avait décrété que qui s'en sert fait des chefs-d'œuvre.

Son imagination, qui voyait tout en grand, la poussait à s'attaquer à des sujets plus forts qu'elle, à entreprendre d'immenses machines où elle se perdait. Elle avait presque achevé un tableau d'histoire, représentant l'*Entrée d'Henri IV à Paris*. Cette œuvre d'un pinceau fougueux et ignorant était extraordinaire dans tous les sens du mot. Tout y paraissait énorme, les qualités et les défauts : les plus heureuses inspirations, la composition la plus ingénieuse, d'admirables effets trouvés sans avoir été cherchés, y étaient gâtés comme à plaisir par de cruelles maladresses, par des gaucheries d'écolier, par des incorrections, par de gros solécismes. C'était une défaite, mais il n'est pas donné à tout le monde d'en essuyer de si glorieuses. La duchesse se proposait d'envoyer son tableau au Salon : mais auparavant elle eut le bon esprit de le montrer à un très habile peintre de ses amis, membre de l'Académie des beaux-arts. Après avoir examiné cette grande toile :

— Dois-je vous dire la vérité vraie, madame la duchesse? demanda-t-il.

— Dites; c'est là seule que j'aime.

— Vous avez plus de génie que de talent, et c'est un grand malheur. Et quand je parle de talent, vous en avez beaucoup; ce

qui vous manque, c'est la science et le métier. Tout à la fois vous en savez trop et vous n'en savez pas assez. Ce tableau est une composition de maître exécutée par un maçon.

A ce mot cruel, quelques larmes s'échappèrent des plus beaux yeux du monde et tombèrent sur des mains de duchesse, qu'un insolent, pour la première fois, traitait de mains de maçon. Après qu'il l'eut reprise de tous ses péchés d'ignorance :

— Que dois-je faire? dit-elle.

— Retourner à l'école, oublier tout ce que vous savez et tâcher d'apprendre ce que vous ne savez pas, laisser là quelque temps votre palette, dessiner beaucoup d'après la bosse et d'après le nu. Mais surtout tranquillisez votre imagination endiablée. Pendant quelque temps, faites comme l'autruche : ne vous servez de vos ailes que pour mieux courir.

Puis, s'étant retourné, il avisa, accrochée à la muraille, une copie de l'*Embarquement pour Cythère*. Il la regarda avec soin, de loin et de près.

— Voilà, reprit-il, une copie qui vous fait le plus grand honneur. Le maçon n'y a pas travaillé. Vous avez donc des mains de rechange... Pourtant il y manque quelque chose, mais je ne dirai pas quoi. Watteau était un grand homme; si vous comptez dix grands maîtres dans l'histoire de la peinture, il en est. Il avait tout, l'âme d'un poète, la profondeur et le mystère dans le paysage, la composition, la magie de la couleur, don si rare en France et partout; il possédait au même degré la pureté limpide, la certitude savante du dessin. Le délicieux Watteau était aussi Watteau l'impeccable, l'irréprochable.

— Que manque-t-il à ma copie? interrompit-elle.

— Je ne sais quoi de naïf, d'involontaire, remplacé mal à propos par des intentions trop accusées, par une volonté qui s'affirme trop... Mais, pour en revenir à nos moutons, préférez le charmant et incontestable talent que vous avez à celui que vous n'avez pas. Tout le monde s'en trouvera bien, vous la première.

Elle avait l'esprit trop supérieur pour ne pas reconnaître ses fautes, quoiqu'elle fût incapable de les corriger. Elle accepta les censures, mais elle en voulut au censeur. Quelque temps après, elle eut l'occasion de lui rendre un service, elle ne le rendit pas, ce qui fit dire à l'académicien :

— Je soupçonnais Mme d'Armanches de n'avoir que des affections de surface qui ne résistent pas à une vérité qui déplaît; j'ai découvert qu'elle a des rancunes profondes.

Quand on est une reine dans le monde et une mendiante dans le royaume de l'art, quand, statue du plus beau marbre, mais aux

pieds d'argile, on se glorifie moins de ses avantages qu'on ne s'afflige de ses faiblesses, quand on a une âme tourmentée et tour à tour des folies de joie, des désespoirs profonds comme des abîmes et des espérances qui sont des fièvres, la plus grande bénédiction qu'on puisse obtenir du ciel est d'avoir à soi et auprès de soi une personne à qui on peut dire tout ce qu'on sent, qui est capable de tout comprendre et qui en même temps vous est assez inférieure pour vous admirer sans réserve et sans jalousie. Si à la tendresse, au dévoûment, à la modestie, cette personne ajoute l'absolue discrétion, elle réalise l'idéal de la parfaite confidente. Ce bien était échu à Mme d'Armanches le jour où Mlle Vionnaz était venue vivre avec elle. Ce cœur qui lui appartenait tout entier était un de ces vases d'or où on peut tout verser, sans que rien se perde et sans que rien se corrompe.

La duchesse sentait bien son bonheur. Un impertinent s'étant permis d'insinuer que Mlle Vionnaz était une excellente fille, d'un esprit borné, elle répondit sèchement, en haussant les épaules, qu'on n'est jamais borné quand on a de l'âme. Comme elle savait tirer parti de tout ce qu'elle possédait et placer ses capitaux à de gros intérêts, elle avait démêlé sur-le-champ tous les services divers que pouvait lui rendre sa chère confidente. Mlle Vionnaz avait hérité de sa rigide mère le sens pratique, le goût de l'administration; la duchesse lui confia le gouvernement de sa maison; elle revoyait les comptes, et de la cuisine au jardin, c'était elle qui réglait, ordonnait tout. Elle la déchargeait de l'ennui de recevoir les visites insipides, la débarrassait des importuns, des fâcheux. Elle lui servait aussi de conseil. Dans les petites choses, dans les questions de bibelots et de chiffons, Mme d'Armanches avait besoin qu'on l'aidât à fixer son goût, à se décider, et quand il ne s'agissait pas de juger les hommes et les femmes, Claire voyait bien et voyait vite.

Ce n'étaient pas là toutes ses fonctions. La duchesse aimait qu'on lui fît la lecture; elle lui servait de lectrice. Elle la soulageait aussi d'une partie de sa correspondance. Elle savait si bien s'assimiler aux gens qu'elle aimait qu'en écrivant au nom de son amie elle réussissait à imiter son tour d'esprit et de style, et vrai secrétaire de la main, elle était parvenue à contrefaire si habilement son écriture qu'il était impossible de ne pas s'y tromper. Désormais la duchesse, paresseuse à écrire, n'avait que la peine de signer ses lettres.

Non-seulement Mme d'Armanches employait à son profit les facultés naturelles de Mlle Vionnaz, elle s'appliquait à lui en donner d'autres, à développer certains de ses talens qui sans elle seraient restés à jamais enfouis, et qu'elle cultivait avec autant de sollici-

tude que peut en avoir une fourmi pour le puceron qui la nourrit. Musicienne consommée, elle avait une voix de contralte superbe, étoffée, chaude, moelleuse, et ayant étudié le chant avec beaucoup plus de méthode que la peinture, si sa fortune n'eût pas été faite, elle aurait pu la faire au théâtre. Elle découvrit que Claire avait une jolie voix de soprano, d'une médiocre étendue, mais très juste et fort agréable. Elle lui donna des leçons, et trois ans suffirent à cette excellente maîtresse pour pousser très loin son élève, à qui elle ne reprochait que sa timidité. Elle entreprit de l'en guérir en l'obligeant à chanter avec elle dans un concert de bienfaisance. Le concert rapporta une grosse somme, et de ce jour Mlle Vionnaz eut plus de confiance en elle-même, sentit s'évanouir la peur que lui faisaient les yeux de son prochain.

C'est ainsi que Mme d'Armanches travaillait avec amour à tailler, à monter le diamant qu'une faveur du ciel avait mis en sa possession. Mais de tous les dons de sa confidente, celui qu'elle appréciait le plus, était ce talent de croire, que Mlle Vionnaz avait à un si haut degré. Quel trésor qu'une amie à l'âme simple et neuve, qui, n'entendant malice à rien, vous croit sur parole, ne connaît ni le doute ni la defiance, ne vous fait aucune question indiscrète, ne relève aucune des contradictions qui se glissent parfois dans vos récits, et jamais ne vous dit : « Ah! permettez, il me semble qu'hier vous m'aviez dit tout autre chose! » Quelle douce société que celle d'une innocente qui vous voit comme vous voulez être vue et adore le fantôme que vous lui montrez! Mlle Vionnaz, peu initiée aux mystérieuses allures comme aux brusques évolutions des femmes à métamorphoses, ne connaissait de l'histoire de son idole que ce que sa chère duchesse voulait bien lui en raconter, et elle croyait que c'était tout. Si quelque médisant avait tenté de la convaincre qu'il y avait des taches au clair et beau soleil qui illuminait et réchauffait son cœur, elle eût crié au mensonge, à la calomnie, au blasphème, ou elle eût souri de pitié.

Mme d'Armanches, qui aimait les fortes lectures, et dont la ferme et vorace intelligence mordait à la métaphysique, se fit lire un jour par Claire le discours de Diotime dans le *Banquet* de Platon et ce que dit la prêtresse de Mantinée de cette beauté incréée et immortelle, exempte d'accroissement et de diminution, qui n'est pas belle en tel lieu et en tel temps et laide en tel autre, belle pour ceux-ci et laide pour ceux-là, beauté pure, simple, sans mélange, qui n'a rien de corporel, qui n'est pas revêtue de chairs et de couleurs humaines et de toutes les vanités périssables, mais qui existe éternellement et absolument par elle-même et en elle-même : « Quand des beautés inférieures, ajoute Diotime, on s'est élevé, par un amour bien entendu, jusqu'à cette beauté parfaite et qu'on

commence à l'entrevoir, on touche au but; car le droit chemin de l'amour, qu'on le suive de soi-même ou qu'on soit guidé par un autre, c'est de commencer par les beautés d'ici-bas et de monter d'échelon en échelon jusqu'à la beauté souveraine et divine. »

— Oh! bien, interrompit à cet endroit la duchesse, ce qui est encore mieux, ma chère, c'est de s'épargner les frais du voyage et de commencer par cet amour qui dégoûte des autres. Grâce à Dieu, j'étais arrivée avant d'être partie, et j'ai été platonicienne sans avoir lu Platon.

Elle arrangeait les choses à sa convenance; quoi qu'elle en dît, elle avait fait le voyage, sans brûler une étape, et ses idéalités étaient des repentirs, mais ses repentirs étaient sincères. Lorsqu'elle dissertait avec une fiévreuse éloquence sur la vanité des plaisirs terrestres, sur les misères de la vie mondaine, sur la petitesse des hommes, de leurs intérêts, de leurs basses intrigues, de leurs fausses passions, puis sur la félicité d'une existence consacrée au culte de l'idéal, et que, déployant ses grandes ailes blanches, qui lui avaient été données non pour courir, mais pour voler, elle s'élançait vers ces espaces éthérés où l'on ne rencontre que des étoiles et d'où l'on n'aperçoit plus la terre ni les princes royaux qu'on peut avoir connus à Rome, elle avait l'air d'une inspirée; une lumière de joie baignait son noble front, sa peau était moite, ses narines battaient, et elle devenait si belle qu'elle arrachait un cri d'admiration à son amie, qui l'accompagnait dans ses voyages aériens comme une colombe qu'un aigle a prise sous son patronage et à qui il enseigne les chemins du ciel.

Mlle Vionnaz voyait dans la duchesse d'Armanches l'ornement suprême et la gloire de son existence, et oubliant humblement tout ce qu'elle donnait, elle ne voulait penser qu'à ce qu'elle recevait. De son côté, Mme d'Armanches considérait Mlle Vionnaz comme un meuble très meublant et tout à la fois de grand prix et de première nécessité. On n'aurait pu la priver de sa Claire sans dépouiller sa vie, sans la réduire à de cruels embarras, rien n'étant plus pénible que de rapprendre à faire soi-même une quantité de choses ennuyeuses qu'on s'est habitué à faire par procuration. Aussi s'était-elle juré, dans le for de son caressant et suave égoïsme, que Mlle Vionnaz ne la quitterait jamais. Dès les premiers temps de leur connaissance, elle s'était appliquée à lui inspirer l'horreur du mariage. Profitant de la vaste expérience qu'elle avait en ces matières, elle ne se lassait pas de lui raconter des histoires d'unions malheureuses. Elle lui représentait que le mariage est une vilaine loterie où le terne ne sort jamais, que les femmes assez imprudentes pour aliéner leur liberté sont condamnées à choisir entre la jalousie d'un tyran ou le supplice des infidélités.

— Je peux compter mon mariage, lui avait-elle dit, parmi les plus fortunés. Ma mère pensait que les meilleurs maris sont les plus fiers imbéciles; elle se chargea de choisir pour moi, et elle eut la main heureuse. J'aurais mauvaise grâce à me plaindre de mon lot. Le duc est parfait pour moi, et je ne voudrais échanger contre aucun autre mari cet homme qui ne fait rien, ne dit rien et ne pense à rien, et à qui je dois rendre le témoignage que depuis de longues années il ne m'a causé aucun désagrément. Mais, hélas! il n'a pas toujours été ce que tu le vois, et quand il m'épousa, il était sérieusement, éperdument épris... Ah! ma chère petite, je ne puis songer sans épouvante aux premières années de mon mariage. Tout ce que peut souffrir une chevrette poursuivie par les chiens, je l'ai souffert. Heureusement il se calma tout à coup, et je respirai. Mais le souvenir de certaines caresses aurait suffi pour me guérir à jamais de cet amour charnel que méprisait Diotime.

Elle ne craignait pas de s'étendre sur ce sujet, d'entrer dans de cruels détails qui faisaient frissonner Mlle Vionnaz, et elle terminait son discours en déclarant que, pour qu'une femme puisse se donner à un homme sans se deshonorer, sans s'avilir, ils doivent s'aimer passionnément l'un l'autre, et que cet événement, possible à la rigueur et qui se produit de loin en loin dans le cours des siècles, est aussi rare que le retour de certaines comètes. C'était là le principe salutaire, le clou d'or qu'elle tâchait de lui enfoncer dans le cerveau à grands coups de maillet. Elle y avait réussi. Fervente adepte de l'idéalisme transcendant que lui prêchait une femme qui ne l'avait guère pratiqué, Claire ne pouvait songer sans une secrète terreur aux accompagnemens obligatoires du mariage, à ces caresses qu'on lui avait décrites et qui lui semblaient des souillures. Toutefois, cette carmélite inconséquente admettait que, comme le feu, la grande passion purifie tout. Elle avait rencontré dans le monde, où sous la conduite de la duchesse elle allait souvent et s'amusait beaucoup, des hommes qui lui avaient plu par leur mérite, par leur agrément, par leur esprit. Mais son chaperon, empressé à lui révéler les dessous de la grande ménagerie humaine, lui avait démontré que ces hommes de mérite n'etaient pas de ceux qu'on peut aimer passionnément, et qu'aussi bien leur agrément comme leur esprit était fort contestable.

Cependant, quelque confiance qu'elle eût en son autorité, la duchesse n'était pas sans inquiétudes : on craint à force de desirer. Que n'eût-elle donné pour que Mlle Vionnaz fût une fille pauvre, sans sou ni maille? Elle aurait eu la joie de la combler de ses libéralités et la certitude de la tenir, de la garder toujours. Malheureusement Claire était un beau parti. Sa mère lui avait laissé une

maison de rapport à Paris, une ferme en Normandie, soit un revenu de près de quarante mille francs, et le général, à qui ses gros goûts causaient peu de dépense, devait un jour lui en laisser presque autant. Mme d'Armanches tenait à distance les amateurs, en disant partout que Mlle Vionnaz avait pour le mariage une répugnance, une aversion insurmontable, qu'elle avait vainement combattue.

— Ce qui me console, disait-elle encore, c'est que cet être parfait est parfaitement heureux. Je ne lui connais aucun chagrin et aucun défaut, et, quand je lui prêche le mariage, c'est sans conviction. Où trouver un homme digne de délier cette ceinture?

Si bien défendue que fût la place, deux audacieux en tentèrent le siège; leur sort fut bientôt réglé. Tous deux avaient du mérite et de l'agrément. Claire répondit non, sans prendre le temps de réfléchir, comme si on lui eût offert d'épouser le choléra ou le typhus.

Quelques jours après, elle avait contracté à ce sujet le plus solennel des engagemens. C'était un matin, à Brunoy, dans un atelier où s'écoulaient les plus belles heures de sa vie. La duchesse venait de commencer un nouveau tableau. Se conformant aux avis de l'académicien brutal qu'elle ne voulait plus voir, elle avait choisi, cette fois, un sujet moins compliqué que l'*Entrée d'Henri IV à Paris*, elle l'avait sérieusement étudié, elle avait cherché, tâtonné, et son esquisse promettait beaucoup. Une bonne ménagère, debout sur le pas de sa porte, refusait l'aumône à une chanteuse de rues et la priait de passer son chemin. C'était *la Fourmi et la Cigale*. La cigale éconduite était tout le portrait de la duchesse d'Armanches, qui comptait donner à sa fourmi le visage rond et les joues pleines de Mlle Vionnaz, avec une expression de dureté que n'offrait pas la nature. Elle l'habilla en paysanne; et, avant de la faire poser, elle la fit asseoir à ses pieds, sur un tabouret, pour la coiffer. Elle éprouvait une agréable sensation à pétrir dans ses mains fines ces cheveux fauves, épais, lourds et souples. Deux femmes qui s'aiment trouvent un plaisir particulier à se coiffer l'une l'autre, et dans cet échange de fluide magnétique, on ne sait trop si le plaisir est plus grand pour celle qui coiffe ou pour celle qui est coiffée.

Quand la duchesse eut trouvé ce qu'elle cherchait, fière de son œuvre, elle pria Claire de se regarder dans la glace.

— N'es-tu pas charmante?

Puis, l'ayant baisée au front :

— Ma chère petite, tu es bonne à tout, et tu me rends dix mille services que personne autre ne pourrait me rendre. Mais le plus grand de tous, c'est d'être ce que tu es.

— Que suis-je donc ?

— Un ange.

Et elle s'écria : — Maudit soit l'homme qui me volera mon ange !

Mlle Vionnaz contempla longtemps sa noble amie avec cette tendresse qui n'appartient qu'à des yeux de chien. Enfin, lui ayant rendu son baiser :

— Ah ! duchesse, que dites-vous là ?

Elle dut s'interrompre quelques secondes, tant elle était émue.

— Ma bonne Cécile, reprit-elle, je suis à toi pour toujours ; et, s'il faut te rassurer, écoute-moi bien : je te jure de ne me marier jamais.

Elle avait prononcé ce vœu avec l'enthousiasme d'une nonne certaine de sa vocation. L'amitié idéale n'est-elle pas le bien souverain ? Le ciel le lui avait octroyé. En l'échangeant contre le plus beau mariage, elle aurait cru commettre un acte de démence comparable à celui d'un sauvage troquant une pépite contre une perle fausse ou un collier de verroterie.

III.

Au mois d'août 1887, le jour même où Mlle Vionnaz entrait dans sa vingt-neuvième année, il lui arriva un fâcheux accident. Comme elle descendait trop vite un des escaliers de la villa, elle manqua une marche, roula jusqu'au bas de l'étage. On la releva évanouie et fort mal en point. Un grand chirurgien de Paris, mandé en toute hâte, constata qu'elle avait la clavicule brisée. La duchesse prouva en cette occasion combien elle aimait sa Claire. Le chirurgien avait beau protester que la fracture était simple, qu'il répondait de la réduction, que ce n'était qu'une affaire de temps et de patience, elle refusait de se laisser rassurer.

Au chagrin se joignait une vive contrariété. Elle comptait donner dans son parc, la semaine suivante, une fête de jour, où l'on devait jouer en plein air *Annette et Lubin*, opéra-comique de Favart, représenté pour la première fois le 15 février 1762 par les comédiens italiens ordinaires du roi. On en avait respecté le texte, tout en l'abrégeant un peu et en rajeunissant beaucoup la musique. La duchesse devait chanter le rôle de Lubin, elle avait obtenu que Claire chantât celui d'Annette et s'était donné des peines inouïes pour que tout fût parfait. Pourquoi Mlle Vionnaz avait-elle descendu trop vite ce fatal escalier ? Il fallut contremander les violons.

Il n'est que trop vrai qu'un malheur n'arrive jamais seul. A peine Claire était-elle rétablie et délivrée de son pesant et inamovible appareil, peu après son retour à Paris, elle fut prise d'une

entérite aiguë, qui se termina par un abcès et donna à Mme d'Armanches plus d'inquiétudes encore que la chute dans l'escalier. Pendant plusieurs jours, la duchesse se refusa tout plaisir, toute distraction, toute sortie, se confina dans la chambre de l'être parfait, qui n'était plus parfaitement heureux, se montra la plus douce, la plus patiente des gardes-malades. Ses soins furent récompensés, Claire fut bientôt hors de danger, mais sa convalescence fut longue. Ces deux accidens survenus coup sur coup l'avaient fort affaiblie, et cette fois encore le chagrin des deux amies se compliqua d'une contrariété. Depuis quelque temps, la duchesse, désertant le culte de Michel-Ange, ne jurait plus que par Velasquez. Impétueuse dans ses fantaisies, dans ses partis-pris, elle avait décidé que le meilleur moyen de s'instruire comme par enchantement de tout ce qu'elle ignorait encore était de se rendre à Madrid pour y copier le tableau des *Fileuses*, et elle avait résolu d'y faire un séjour de trois mois avec Mlle Vionnaz. Elle se flattait de confesser Velasquez. Les grandes coquettes, accoutumées à se jouer des hommes, n'admettent pas que personne puisse résister à leurs sortilèges; mais les vieux peintres morts ne se piquent point de galanterie, et ils gardent leurs secrets.

Les médecins déclarèrent que les fatigues d'un si long voyage seraient dangereuses pour la convalescente et que cet air vif de Madrid, qui n'éteint pas une bougie et tue un homme, ne lui convenait point. Ils lui conseillèrent de passer la fin de l'hiver et le premier printemps dans un air doux, dans un endroit fort tranquille, près de Vevey, sur cette côte du lac Léman qui, protégée par les montagnes contre le vent du nord, s'est acquis justement le surnom de petite Provence. Alors s'engagea entre la duchesse et Mlle Vionnaz un combat de générosité. L'une voulait renoncer à son voyage, l'autre la conjurait de partir sans elle. Cette contestation se termina par un compromis. Il fut convenu que Mme d'Armanches emmènerait Mlle Vionnaz au bord du lac de Genève, s'occuperait de l'y caser, et se rendrait ensuite à Madrid, avec un vieil ami de sa mère, heureux d'être son garde-du-corps et son chevalier servant. La duchesse découvrit près de Chernex une petite maison bien située, commandant une belle vue, elle y installa son ange, et à quelques jours de là, pour la première fois depuis cinq ans, les deux inséparables se quittèrent. Leurs adieux furent arrosés de larmes.

Mais la duchesse, qui n'entendait pas que son amie restât seule, avait songé, avant son départ, à lui assurer une compagnie.

— Je vais écrire à ton père, lui avait-elle dit, et le sommer de quitter pour quelques mois... Comment donc se nomme cette terre près de Melun, d'où il ne peut plus sortir?

— La Délivrance. C'est le nom qu'il lui a donnée lui-même.

— Ton père est un cynique, et je serai charmée de lui être désagréable.

Claire se récria. Arracher le général à ses chères habitudes! Était-ce possible?

— C'est un grand égoïste, avait repris Mme d'Armanches, et dans l'intérêt même des égoïstes, il est bon de leur rappeler de temps à autre qu'ils ont des devoirs à remplir. Il peut bien une fois dans sa vie se déranger pour toi.

Elle lui avait écrit de sa main, sans emprunter le secours de l'habile secrétaire qui contrefaisait si bien son écriture. En recevant cette épître infiniment gracieuse, mais très pressante, le général fit un haut-le-corps et la grimace d'un homme qui mâche une pilule de quinine. Il maudit la duchesse, son sans-gêne, ses funestes inventions, grommela, jura, après quoi il s'exécuta, et il faut lui rendre la justice qu'en voyant sa fille, il n'insista pas trop sur l'étendue du sacrifice qu'il lui faisait. De son côté, Claire lui fit fête et lui cacha le vide effroyable qu'elle ressentait. A chaque minute du jour, elle pensait au bien suprême qu'elle avait perdu. Quoique ce mois de février fût beau, le soleil se montrait peu; le lac comme le ciel, tout était gris, et en errant dans cette brume, Mlle Vionnaz se faisait à elle-même l'effet d'un corps subitement privé de son âme et qui la cherche. Sa consolation était d'employer une partie de ses nuits à écrire de longues lettres, débordantes de tendresse; les réponses étaient tout aussi tendres, mais beaucoup plus courtes.

Elle se procura une autre distraction. Chernex est à deux kilomètres à peine de Clarens, et on ne va pas à Clarens sans visiter l'apocryphe bosquet de Julie. Mlle Vionnaz voulut lire la *Nouvelle Héloïse*, et ce roman tout à la fois lui plut et lui déplut. L'amitié de Mme d'Orbe et de Julie l'enchanta, elle y retrouvait ses sentimens comme dans un miroir, et elle était charmée de penser que Mme d'Orbe s'appelait Claire. Ce qui lui gâta le livre, ce fut Saint-Preux. Elle le prit tout de suite en aversion. Ce Saint-Preux était un loup malencontreux, qui, imprudemment lâché dans un de ces paradis que crée l'amitié idéale, y faisait de grands dégâts.

Le général était égoïste, mais il était philosophe, et la philosophie, qui ne suffit à rien, sert à tout. Il prenait son mal en patience; il se disait que trois mois désagréablement employés ne sont pas une vie, que la Délivrance, à son retour, lui semblerait encore plus charmante que s'il ne l'avait jamais quittée, que les privations aiguisent les plaisirs, qu'au surplus on peut fumer sa pipe à Chernex aussi commodément que partout et que, l'excellent vin blanc du cru excitant la soif plus qu'il ne l'apaise, on y boit un peu plus

qu'ailleurs, qu'il découvrait dans la jeune inconnue, dont il était le père, plusieurs bonnes qualités, qu'elle avait pour lui toute sorte d'attentions, de prévenances, qu'elle paraissait s'amuser en jouant avec lui au trictrac et en l'aidant de son mieux à tuer les longues soirées. Il avait des yeux, il avait des jambes, il aimait à voir et à marcher. Le pays lui parut beau. Les forces, grâce au bon air et au petit-lait, étant rapidement revenues à sa fille, il faisait de nombreuses excursions avec elle.

Ce fut au retour d'une de ces promenades qu'ils rencontrèrent, en rentrant chez eux, un loup qui en sortait. C'était un loup d'excellentes manières et dont la figure originale attirait l'attention. Grand, bien fait, la taille mince et élégante, il avait, quoique né dans les environs de Paris, le teint basané d'un Espagnol, et bien qu'il eût l'air d'un mondain, il avait les cheveux militairement taillés en brosse. Sa figure était maigre, longue; son nez aquilin ressemblait à un bec et sa bouche finement découpée à un arc tendu d'où va partir une flèche. Ses yeux noirs, petits et enfoncés, étaient vifs, perçans, luisaient comme braise, et il y avait dans son regard pétillant une inquiétude, que corrigeaient le charme et l'aménité du sourire. C'était visiblement quelqu'un. Il s'appelait le comte Raoul de Louvaigue. Il connaissait la duchesse, et depuis six mois il s'en occupait beaucoup, elle tenait une grande place dans ses pensées. Des gens mal informés l'ayant assuré qu'elle faisait un séjour à Chernex, il était accouru, et il avait appris d'une femme de chambre qu'elle venait de partir pour l'Espagne, à quoi Mlle Vionnaz ajouta qu'arrivée depuis quelques jours à Madrid, elle se portait à merveille et que Velasquez était un bien plus grand homme qu'on ne pouvait le croire avant d'avoir vu ses Fileuses et la blancheur céleste de sa Marie-Thérèse. Ces excellentes nouvelles ne le consolèrent pas d'avoir manqué son but et son affaire. Ce n'était pas la cage, mais l'oiseau qu'il était venu chercher.

Si des prétendans éconduits traitaient sottement Mlle Vionnaz de personne très ordinaire, les gens qui n'aimaient pas le comte de Louvaigue l'accusaient avec plus de raison d'avoir un caractère versatile et changeant, de n'avoir jamais bien su ce qu'il voulait, de se lancer dans des entreprises qu'il ne menait jamais jusqu'au bout. Les bonnes fées qui avaient présidé à sa naissance l'avaient doté d'une figure qui, sans être belle, intéressait beaucoup les femmes, d'une santé de fer, d'une intelligence sagace et prompte, d'un cœur généreux, d'une assez grande fortune pour qu'il pût faire des folies sans se ruiner et d'une sorte de sagesse naturelle qui lui permettait de jouir vivement des bonheurs qui lui arrivaient et de ne pas trop regretter ceux qui lui échappaient. Mais une mauvaise fée, venue la dernière, lui avait dit : « Tes talens et tes heureuses

dispositions te serviront de peu, car je te dote d'une légèreté d'humeur qui te jouera de mauvais tours, d'une imagination inquiète dont tu ne seras jamais le maître. » Tout ce que purent faire les bonnes fées pour amender cet irrévocable arrêt fut d'ajouter à leurs autres dons une dose de raison assez forte pour qu'il fût capable de se juger et de se repentir. Une femme d'esprit disait de quelqu'un qui n'en manque pas : « C'est le plus malheureux des hommes; il fait des infidélités à sa femme et il se les reproche. » M. de Louvaigue se reprochait les infidélités qu'il faisait à sa raison, et on pouvait espérer qu'un jour il s'arrangerait pour n'avoir plus d'affaires avec elle.

Resté orphelin de très bonne heure, après une première jeunesse employée à ne rien faire de bon ni d'utile, à raisonner sur beaucoup de choses et à n'obéir qu'à ses fantaisies, il fit à dix-huit ans un effort sur sa paresse, se prépara pour Saint-Cyr, où il entra avec le numéro 19. Il en sortit deux ans après comme sous-lieutenant dans un régiment de ligne, passa avec son grade dans l'infanterie de marine, et sur sa demande, on l'avait envoyé au Tonkin. Il y fit tour à tour, selon son habitude, plus et moins que son devoir. Les jours d'action, il était tout feu et se montrait le plus brillant officier d'avant-garde, le plus propre à entraîner des troupes. Mais on se plaignait qu'il préférât les voies courtes aux voies sûres, qu'il aimât mieux enlever un obstacle que le tourner, et on l'accusait de ne pas ménager la vie de ses hommes. On se plaignait aussi que dans les jours où on ne se battait pas, il se livrait trop à ses plaisirs, qu'il négligeait son service et que, ne prêchant pas d'exemple, il avait peine à maintenir la discipline autour de lui. Toutefois, ses bonnes qualités l'emportant de beaucoup sur les mauvaises, le 13 septembre 1883, après l'attaque de Phu-Sa, où il fit des actions d'éclat et reçut deux balles, dont l'une lui brisa le radius et l'autre lui perça le flanc, il fut cité à l'ordre du jour de l'armée, et bientôt après, on lui donna la croix. Ses blessures étant graves, on l'avait dirigé sur l'hôpital de Saïgon; il obtint la permission de retourner en France pour les soigner. Il était parti sous-lieutenant ; malgré ses peccadilles, il revenait capitaine.

Il ne tarda pas à se rétablir, et comme s'il avait eu un arriéré considérable à recouvrer, pendant quelques mois de séjour à Paris, il se plongea dans une vie de plaisirs auxquels il prit tant de goût que, plutôt que d'y renoncer, il préféra donner sa démission. Quand l'accès fut passé, sa raison lui représenta qu'il n'est pas de destinée plus misérable que celle des gaspilleurs de temps et d'argent. Par une résolution subite, il s'embarqua pour l'Amérique, remonta

le fleuve des Amazones, visita une région sauvage du Brésil, presque inconnue, où il courut de grands dangers. Il en rapportait un journal régulièrement tenu, de précieux documens, des herbiers, des glossaires, un nombre respectable de hauteurs barométriques relevées pour la première fois, et il se promettait d'écrire un livre qui le recommanderait à l'attention de toutes les sociétés de géographie et lui ferait un nom parmi les explorateurs. Mais à peine en eut-il achevé le premier chapitre, il se lassa, se rebuta, enferma son manuscrit dans un tiroir dont il perdit volontairement la clé.

N'ayant pas écrit son livre, il voulut pourtant faire quelque chose. De quel côté allait-il se tourner? La politique lui parut son fait; il se croyait le talent de la parole, de l'intrigue, il aimait les combats, il savait se battre. Il avait trente-trois ans, et on était en 1887. Il se mit en tête de se créer un fief électoral, s'échauffa pour cette idée. Il possédait à Champrosay un vieux château peu confortable. Il résolut de le jeter bas, d'en construire un autre, en n'employant à sa bâtisse que des architectes, des entrepreneurs et des ouvriers qui fussent ses électeurs. Sa raison lui représenta dans ce même temps qu'après trop d'essais infructueux, trop d'entreprises avortées, la seule chance qu'il eût de fixer ses pensées et son destin était un bon mariage. Restait à trouver la femme; il la désirait douce, aimable, gracieuse, indulgente, mais sensée, capable de lui donner de bons conseils et de protéger sa volonté contre lui-même.

Il avait eu jusqu'alors tant d'éloignement pour le mariage, il sentait si bien la gravité de ce qu'il allait faire, qu'il éprouva quelques hésitations. Il revit la duchesse d'Armanches, qu'il avait rencontrée jadis dans le monde, et il en devint ou crut en être follement amoureux. Il pouvait boire beaucoup sans que sa tête se prît; il pouvait beaucoup aimer sans que son cœur se grisât; il aimait et il conservait toute sa gaîté, il aimait et il raisonnait, il aimait et il avait l'esprit lucide; il se croyait ivre, il ne l'était pas. Malheureusement pour lui, il avait mal choisi son moment. Sur la foi de légendes trompeuses, il la prenait pour une de ces déesses qui se laissent toucher par les supplications des mortels, il n'était pas au fait, il ne se doutait pas de sa transformation aussi complète que soudaine. Elle rendit justice à ce nouveau soupirant, elle ne découragea pas sur-le-champ les poursuites d'un homme qui l'intéressait. Mais le jour où il s'avança trop, elle lui fit sentir qu'il perdait ses peines, que ce qu'il prenait pour une place ouverte était une forteresse hérissée de batteries et d'ouvrages imprenables.

Cette mortification lui fut sensible, et il en revint à sa première idée. Il alla trouver Mme d'Armanches et lui dit :

— Soyez bonne une fois dans votre vie : aimez-moi ou mariez-moi.

— Je ne ferai ni l'un ni l'autre, répliqua-t-elle. Vous seriez un mari détestable et un amant...

— Médiocre? demanda-t-il.

— Certes non, mais trop fantaisiste, peu sûr et fort dangereux. Dieu seul connaît les cœurs, et je veux croire que le vôtre est aussi sérieusement pris que vous le dites. Mais si vous avez le propos léger en demandant, que serait-ce après avoir reçu?

— Soit! dit-il. Je suis persuadé, moi, que je puis être un amant très sûr, très constant, très fidèle, et un délicieux mari. Puisque vous m'ôtez toute espérance, je vais tâcher de me marier moi-même.

Là-dessus, il retourna à sa bâtisse, à ses électeurs, à sa politique. Mais ayant appris que la duchesse était en Suisse, il se dit que les milieux ont une grande influence sur les caractères, les idées et les résolutions, qu'on n'est pas la même femme à Paris et à Chernex, que ce pays-là était sans doute fort ennuyeux, en hiver surtout, que rien n'est plus efficace que l'ennui pour humaniser une inhumaine, qu'elle verrait peut-être en lui la distraction désirée. Il quitta ses affaires, courut à Chernex. On juge de sa déception en trouvant la cage vide.

Il comptait repartir dès le lendemain. Qu'avait-il à faire dans le pays de Vaud? Mais il arrive quelquefois qu'on veut partir et qu'on ne part pas. Le soleil s'étonnait de retrouver chaque matin le comte de Louvaigue dans la pension de Chernex où cet homme déçu avait retenu une chambre au levant. Dans le temps de ses grandes assiduités à Brunoy et à l'avenue d'Iéna, il avait à peine entrevu Mlle Vionnaz, alors malade. La duchesse la lui avait donnée pour sa meilleure amie, pour une personne sans défauts, résolue à ne jamais se marier. Après réflexion, il voulut lier connaissance avec cette confidente qui avait tous les secrets de Mme d'Armanches. Il espérait s'insinuer dans sa confiance, se proposait de la sonder adroitement, de l'interroger avec art, de savoir par elle si la conversion de la duchesse au platonisme était sincère ou si son inexpugnable sagesse s'expliquait par quelque liaison que le monde ignorait. Il renonça bientôt à son enquête. La première fois qu'il mit la conversation sur ce sujet, Mlle Vionnaz, qui ne se doutait pas qu'il se fût passé quelque chose entre le comte et son amie, la lui peignit telle qu'elle la voyait, comme une femme incomparable, ne vivant que pour le grand art, aussi bonne qu'intelligente, aussi impeccable qu'infaillible. Il en conclut que Mlle Vionnaz était une innocente, mais cela ne lui fit aucun tort

dans son esprit; tout au contraire, il lui en sut gré. Une femme qui admire et loue sans réserve une autre femme est difficile à trouver, et ce cas lui parut plus intéressant que s'il avait rencontré à Chernex un de ces papillons magnifiques qu'on ne voit qu'au Brésil.

L'espoir d'obtenir par des moyens subreptices certains renseignemens l'avait retenu une semaine entière à Chernex; il y passa deux autres semaines parce que Mlle Vionnaz l'intéressait, lui plaisait, lui semblait bonne à connaître. Les hommes qui ont couru le monde, qui sont allés dans beaucoup de mauvais endroits et en sont revenus, qui ont acquis à leurs dépens la science de l'homme et de la femme, attachent un prix infini à des vertus qu'on traite cavalièrement de vertus bourgeoises, telles que la parfaite probité, la parfaite sûreté de la parole et du caractère, et ils en font plus de cas que du génie, des grâces artificieuses et de tous les grands talens, qui sont souvent de grandes perversités. M. de Louvaigue avait découvert dans Mlle Vionnaz une personne absolument vraie et parfaitement bonne, et il lui semblait que cette rencontre inopinée faisait événement dans sa vie.

Il s'était souvent croisé dans ses promenades avec le général et sa fille, et il les avait accostés. M. Vionnaz lui annonça un jour qu'il projetait de grimper le lendemain à la Dent de Jaman et que sa fille se sentait de force à l'accompagner. M. de Louvaigue demanda et obtint facilement d'être de la partie. Rien n'est plus propre à lier deux personnes qu'une ascension faite en commun. La nouveauté des impressions, les hasards du chemin, les fatigues d'une montée essoufflante, des précipices qu'on côtoie en se reculant tour à tour pour n'y pas tomber et en s'avançant pour les mieux voir et jouir de la peur qu'ils causent, des gazons en pente raide, au milieu desquels on resterait si on ne trouvait un bras où s'appuyer, des pas difficiles qu'on franchit à l'aide d'une main qui serre la vôtre comme si elle ne devait jamais la lâcher, une halte dans un chalet, un pique-nique sur l'herbe, des fleurs que les yeux d'une femme semblent désirer et qu'un homme empressé court lui cueillir, des sites sauvages à la fois effrayans et doux, le plus beau des lacs dont on fait le tour en pensée, des montagnes dont on se dit le nom, la solitude et l'air grisant des hautes cimes, le ciel, devenu votre voisin, qui vous appelle et vous attire dans son désert, tout cela vous rapproche l'un de l'autre plus que dix rencontres dans un salon. En descendant le col de Jaman, Claire se sentait assez liée désormais avec M. de Louvaigue pour lui adresser je ne sais quelle question sur son passé.

— Je vous raconterai tout cela, répondit-il, quand nous serons devenus tout à fait bons amis.

— Mais il me semble, monsieur, que nous le sommes déjà, dit-elle avec son bon sourire.

Elle mettait une telle distance entre ce genre d'amitié et l'amitié idéale, qui ne s'établit que de femme à femme, que l'offre qu'elle faisait au comte lui paraissait peu de chose : il n'y avait pas beaucoup de façons à faire avant de signer le traité.

Décidément M. de Louvaigue ne partait pas, et il témoignait de grands empressemens au général, qui, étant un matois, un madré, encourageait ses avances et caressait un rêve. Dans les belles journées, on louait un bateau, on gagnait le large, et que le temps fût beau ou vilain, on se réunissait le soir pour jouer le whist à trois. Après la partie, le comte se mettait à jaser, et le général s'assoupissait dans son fauteuil de canne. M. de Louvaigue ne lui en voulait pas et ne cherchait pas à le réveiller.

Un soir, le général s'oublia; il fit à l'hôte sur lequel il avait de secrets desseins une algarade qui faillit tout brouiller, tout gâter et faire partir cet homme qui ne partait pas. Quand on venait à parler de la réforme militaire, qualifiée par lui de grande turpitude, M. Vionnaz était intraitable, le sang lui bouillait dans les veines, et sa face rougeaude devenait écarlate. Il avait plus d'une fois déjà récité ses litanies à M. de Louvaigue, qui après les avoir écoutées dans un religieux silence, hasarda quelques objections, et la bile du général s'alluma. Il déclara d'un ton rogue que la question n'était pas de savoir combien il faut de temps pour débourrer un paysan, pour lui enseigner le maniement d'un fusil, la discipline, la manœuvre, ou pour en faire un bon cavalier, un artilleur passable, que la grande affaire était de lui donner l'âme d'un soldat, de lui apprendre qu'il y a dans ce monde beaucoup de choses préférables à la vie. Il soutint qu'avec le service de trois ans cette science serait bientôt perdue, que, pour devenir un soldat, il faut aimer la caserne et pratiquer le service comme un métier, que la France se mordrait les doigts d'avoir cru les avocats bavards et les sots vétérinaires qui avaient sacrifié l'armée à leurs ambitions, à leurs intrigues électorales.

— Les seules vertus que j'admire, ajouta-t-il, sont les vertus professionnelles, et elles s'en vont à vau-l'eau. On a en France aujourd'hui la fureur de tout mêler, de tout brouiller. Les gens d'affaires se piquent de littérature, les gens de lettres ne sont plus que des industriels, le premier venu se croit un grand politique, on veut être tout et l'on n'est rien. Que vaut une religieuse d'hôpital? Ce que valent les gens qui ont l'esprit de leur profession et la fureur de leur métier. Son âme est tout entière où son corps habite, et hors des murs de sa prison qu'elle aime, il n'y

a rien qui l'attire ni personne qui l'attende. Tous ses intérêts sont concentrés dans la salle qu'elle gouverne, et les misères qu'elle soigne sont sa gloire et son trésor. Parlons un peu de vos fameuses surveillantes laïques. Elles ont une famille, qui est leur grand intérêt. Quand elles donnent du vin à leurs malades, elles pensent que leur homme, qui souvent n'est pas leur mari, n'en boit pas de si bon, et elles s'en accommoderaient volontiers, et volontiers elles feraient rafle sur le beau linge de l'hôpital pour en garnir leurs armoires. Leur corps est à la Charité, à la Pitié, leur âme est absente, leur âme est au diable. Il en est de même de vos jeunes soldats pour qui le service est une pénitence. Ils calculent combien il y a de semaines dans l'année et d'heures dans le mois, ils soupirent qui après son comptoir, qui après ses bœufs, qui après ses plaisirs ou ses affaires, et ils se disent : Quand donc aurai-je subi ma peine ? C'est moi qui vous le dis, il n'y a plus d'armée.

M. de Louvaigue se permit de lui représenter qu'il exagérait, que le service obligatoire avait ses avantages.

— Croyez-moi, mon général, je sais pour l'avoir vu, il y a encore des soldats.

— Vous me la baillez bonne, répliqua M. Vionnaz. Mais peut-être me parlez-vous de votre infanterie de marine. Je lui fais grâce, à celle-là, et je suis prêt à dire avec la chanson :

> Le marsouin sur terre et sur l'onde
> Se fiche bien des quat'z'élémens.

Oubliez vos marsouins, monsieur le capitaine. Avez-vous vu au Tonkin un fantassin de terre qui se fichât d'un seul élément ?

— Permettez, j'ai vu là-bas de très jeunes soldats, fraîchement entrés au service, qui se battaient fort bien, je vous assure. Ils étaient magnifiques d'ardeur et d'entrain.

— Convenez, reprit le général en ricanant, que dans le tréfonds de leur âme ils tenaient beaucoup à leur peau et que la figure qui leur déplaisait le plus était celle d'un homme assez méchant pour avoir envie de les occire... En vérité, vous êtes étonnant... Magnifiques d'ardeur et d'entrain !.. On ne parle pas autrement aujourd'hui. Tout est grandiose, superbe, magnifique. Style de journaliste, mon cher monsieur, et c'est un style que j'ai le mauvais goût de ne pas aimer. Ce sont les adjectifs qui tueront la France.

M. de Louvaigue n'était pas content, et il en avait le droit. Il était sûr d'avoir raison ; il avait vu à l'œuvre ces jeunes soldats que M. Vionnaz traitait avec tant de mépris, et ayant reçu deux blessures auxquelles il avait failli succomber, il était payé pour savoir

ce qui se passe au Tonkin. Au surplus, se faisant une loi d'être toujours poli, il exigeait que tout le monde le fût. Il fronça ses noirs sourcils, fut sur le point de se fâcher. Mais il s'avisa que Mlle Vionnaz avait levé et tenait attachés sur lui ses grands yeux marrons, qui le suppliaient, l'adjuraient de se calmer, et sa colère fondit dans la douceur de ce regard.

Il rompit le propos, parla d'oiseaux et de plantes; mais il se retira plus tôt que d'habitude. Dès qu'il fut parti, Mlle Vionnaz fit des reproches à son père.

— Vous l'avez blessé, lui dit-elle.

— S'il n'est pas content, ce blanc-bec, repartit le général, qu'il aille...

Il n'acheva pas sa phrase. Sans vouloir en convenir, il sentait que sa fille avait raison de le gronder et que lui-même avait eu tort de blesser un galant homme, qui était par-dessus le marché un excellent joueur de whist et qui pouvait encore lui servir à autre chose, et il se promit de lui faire réparation. Malheureusement il apprit dès le lendemain que M. de Louvaigue avait soldé sa note et levé le pied.

Cette fois, c'était vrai. De Chernex, le comte Raoul s'était rendu par le col de Jaman à Montbovon. De Montbovon il alla à Bulle et de Bulle, par le chemin de fer, à Fribourg, où il passa une journée. Il était si préoccupé, si distrait, qu'il se promena sur les fameux ponts suspendus de la Sarine sans les voir, et quoiqu'il aimât la musique, il écouta l'orgue de la cathédrale sans l'entendre. De Fribourg, il gagna Berne, et de Berne il gagna Lucerne, où il résolut de se rendre à Bâle et de retourner bien vite à Champrosay. Il pensait à sa bâtisse, à ses maçons. Que faisaient-ils en son absence? Il avait hâte de les revoir: mais, en pensant à eux, il lui venait des idées de traverse.

Arrivé à Bâle, un charme mystérieux le retint, puis le ramena tout doucement sur ses pas, et dix jours après son départ il reparaissait à Chernex.

Le général l'aperçut sortant de sa pension, alla droit à lui, et lui tendant la main:

— Mon cher comte, dit-il sur un ton à la fois contrit et jovial, quand il m'arrive d'oublier que le savoir-vivre est une des vertus professionnelles d'un vieux soldat, je m'en repens et je dors mal. Rendez-moi le sommeil en me prouvant que vous ne me gardez pas rancune, et faites-moi le plaisir de venir dîner avec nous. La cuisinière que Mme d'Armanches a procurée à ma fille est une façon de cordon bleu; je vous garantis que vous dînerez mieux dans notre chalet qu'à votre pension.

IV.

Habitant depuis six semaines une maison fort solitaire, n'ayant plus auprès d'elle la femme supérieure dont elle s'était fait une divinité et qui régnait sans partage sur son âme et ses pensées, n'étant plus recueillie dans cette affection qui absorbait, anéantissait tout, Mlle Vionnaz vivait davantage par les yeux, il lui venait des curiosités, et pour tromper son vide, elle prêtait plus d'attention aux gens et aux choses qui l'entouraient.

Elle avait, on le sait, la perception lente. Ses impressions s'accumulaient par degrés comme s'amasse dans le creux d'un rocher une eau tombant goutte à goutte. Quand elle en avait réuni, assemblé, comparé dix ou vingt, elle les groupait, et ce n'étaient plus des impressions, mais un jugement, une idée. Étant grande logicienne, cette première idée en engendrait une seconde, et comme elle était affirmative autant que lente, ses jugemens lui semblaient avoir le caractère de vérités lumineuses, incontestables; on était aussi mal venu à les combattre qu'à nier des axiomes de géométrie. Elle s'était donné beaucoup de peine pour conclure, il était naturel qu'elle tînt à ses conclusions, et son entêtement égalait quelquefois sa douceur.

Ses premières impressions lui avaient appris que M. de Louvaigue était un homme de bon commerce, d'agréable conversation, qu'il avait vu beaucoup de choses et qu'il en parlait bien, qu'il était quelquefois malicieux, mais que sa malice n'était pas méchante, qu'il avait l'esprit indulgent, ne dépréciait, ne déchirait personne. Elle découvrit peu à peu qu'il était exempt de toute fatuité comme de toute affectation, qu'il ne cherchait point à se faire valoir, qu'il avait le ton et l'air bon enfant, et elle aimait les bons enfans. Elle se félicita qu'il plût à son père et l'aidât à se désennuyer. En ce qui la concernait personnellement, elle lui savait gré de connaître Mme d'Armanches, de l'admirer beaucoup; elle était charmée de pouvoir causer avec lui de cette incomparable amie, seul sujet d'entretien dont elle ne se lassât jamais. Elle aurait pu s'étonner qu'étant venu à Chernex dans l'espérance d'y trouver la duchesse, il y prolongeât son séjour. Mais il lui avait expliqué qu'il aimait beaucoup la Suisse et particulièrement le lac des Quatre-Cantons, que, ne l'ayant jamais vu qu'en été, il avait voulu le revoir au premier printemps, que de Lausanne il avait fait un crochet pour saluer en passant la duchesse, et que trouvant les environs de Vevey encore plus beaux que ceux de Lucerne, il y était resté. Cette explication lui avait paru suffisante.

Bientôt elle se crut assez informée pour constater que, très égal dans sa politesse, M. de Louvaigue était un peu inégal d'humeur. Il y avait des jours où, gai comme un pinson, il prenait tout en bonne part, s'amusait et riait de tout; il y en avait d'autres où son front basané se plissait, où il semblait inquiet, nerveux. Étant devenue curieuse, elle se promit de découvrir la raison de ce phénomène. Elle décida provisoirement que le comte était un homme très intéressant, mais un peu bizarre. En se rappelant tout ce qu'il avait pu lui dire, en recousant l'un à l'autre quelques lambeaux de leurs conversations, elle fit la remarque qu'il avait essayé de plusieurs métiers sans se tenir à aucun. Il avait été soldat, il ne l'était plus; il avait entrepris un voyage d'exploration au Brésil et il avait pensé à publier son journal; son livre n'avait pas paru. A l'heure présente, il se croyait fait pour la politique. Comme elle voulait le bien de son prochain, elle souhaita que cet essai réussît et fût le dernier, que M. de Louvaigue fût nommé député en 1889, et que, si jamais les conservateurs arrivaient au pouvoir, il devînt ministre. Il lui semblait qu'un tel homme, s'il parvenait à se fixer, ferait bonne figure dans un gouvernement. Ainsi raisonnait cet esprit méthodique et laborieux; si petits que soient leurs pas, les fourmis finissent par arriver.

L'estime qu'elle avait pour cet homme intéressant et distingué, quoique bizarre, s'accrut encore le soir où le général fit sa malencontreuse incartade. Elle l'avait vu près de s'emporter, et elle pensait avec quelque satisfaction d'amour-propre qu'il lui avait suffi de le regarder pour qu'il se contînt et ravalât sa réplique. Elle lui comptait son apaisement subit comme un bon point, comme une preuve qu'il avait bon cœur. Aussi éprouva-t-elle une vive contrariété en apprenant qu'il était parti. Ce départ lui gâtait son comte de Louvaigue. Il était donc assez susceptible pour ne pouvoir pardonner une vivacité à un vieux général, qui avait presque trente ans de plus que lui! Eh! quoi, se mettre en route sans prendre congé d'une jeune femme avec laquelle il était monté à la Dent de Jaman! C'était un procédé inexcusable.

Elle s'empressa de décider qu'il n'était pas parti tout de bon, qu'il reviendrait. Quoiqu'elle eût horreur des indiscrétions, des commérages, elle ne put se tenir d'envoyer le lendemain sa femme de chambre à la pension, pour s'informer où le comte était allé et s'il devait revenir. La réponse fut qu'il n'avait pas fait connaître ses intentions. Reviendra-t-il? ne reviendra-t-il pas? Chaque jour elle se posait cette question, qui lui semblait importante. On peut juger des effets que produisent le désœuvrement, la solitude, sur une personne pleine de raison, et de quels enfantillages elle est

capable après quelques semaines de séjour à Chernex, quand on saura qu'une après-midi, se trouvant seule dans son petit jardin et s'étant assurée que personne ne la voyait, elle tira une pièce d'or de son porte-monnaie et la jeta en l'air, en se disant : « Si c'est face, il reviendra. » Ce fut pile, et pourtant, deux jours après, le comte était de retour. En l'apercevant, elle sentit comme un poids qui lui tombait du cœur, et elle rougit. Quelle était la cause de cette rougeur soudaine? Ce n'était pas le plaisir d'avoir deviné, puisqu'elle s'était trompée.

Jusque-là, elle avait tâché de se faire une idée juste du caractère de M. de Louvaigue, sans s'occuper beaucoup de sa figure. En général, elle songeait peu à la figure des hommes. Assurément elle n'était pas insensible à la beauté des formes, à l'harmonie des lignes. Mais les êtres mal faits, disgraciés, s'emparaient de son cœur plus facilement que les autres : elle admirait les roses, elle s'attendrissait sur les crapauds. Le jour même où, quelques heures après son retour, le comte avait dîné pour la première fois au chalet, le général s'étant assoupi après la partie de whist, M. de Louvaigue en profita pour approcher sa chaise du fauteuil où Mlle Vionnaz était assise, brodant un col pour la duchesse. Il lui avait raconté quelques épisodes tragiques de son voyage au Brésil, et au cours de son récit, il s'était animé, échauffé. Elle laissa reposer un instant son aiguille pour contempler l'éloquent narrateur, et elle fut frappée de l'éclat de ses yeux et, pour tout dire, de la petitesse de son oreille et de la finesse de ses mains. Était-il beau? ne l'était-il pas? Elle ne savait trop qu'en penser, et elle se promit de s'en rapporter à la duchesse, de l'interroger sur ce point dès qu'elle aurait la joie de la revoir. Quand on a un oracle à soi, on s'en sert.

Mais un incident qui survint deux jours après établit entre elle et M. de Louvaigue une liaison plus étroite; le nœud était encore bien lâche, il se serra. Elle possédait un superbe épagneul, nommé Phyiax, de forte taille, aux soies noires et longues et d'une rare intelligence. Au milieu d'une promenade, elle lui avait montré l'un de ses gants, en lui disant :

— J'ai oublié l'autre à dessein, dans ma chambre, sur ma table, pour te donner l'occasion de prouver à M. de Louvaigue combien tu as d'esprit. Va bien vite le chercher et rapporte-le-moi.

Dressé depuis quelque temps déjà à cet exercice, il était parti comme un trait, s'était fait ouvrir les portes, avait trouvé le gant, l'avait rapporté.

— Vous verrez qu'un de ces jours, avait dit le comte émerveillé, il demandera la permission de vous le mettre.

Ce qui doublait pour Mlle Vionnaz le prix de son chien, c'est qu'il lui avait été donné par Mme d'Armanches. Elle ne s'en séparait jamais. Elle eût mieux fait pourtant de le laisser à Brunoy.

M. Vionnaz, ayant proposé à sa fille et au comte de visiter avec lui le château de Chillon, se souvint ou feignit de se rappeler, au moment de partir, qu'il avait une lettre pressée à terminer, et il leur dit d'aller toujours, qu'il les rattraperait bientôt. Ils se mirent en route, accompagnés de l'épagneul. Comme ils longeaient le chemin de fer, le général n'arrivant pas, ils s'arrêtèrent pour l'attendre dans un endroit où la haie vive qui borde la voie était interrompue par une barrière et une petite porte. Ils causaient avec animation, sans s'aviser qu'un train approchait. Ils s'en avisèrent enfin, et Mlle Vionnaz ordonna à Phylax de se coucher à ses pieds. Mais cet animal plus ingénieux que docile, ayant aperçu un grand jour dans la barrière fort dégradée, s'échappa brusquement par cette ouverture et courut entre les rails chercher un os de poulet, qui l'affriandait. Les chemins de fer font de nombreuses victimes parmi les chiens et les chats. Trop timides pour s'y aventurer le jour, les chats s'y promènent la nuit, et fascinés par les gros yeux fixes des locomotives, hébétés, ahuris, ils n'ont plus la force ni la volonté de fuir. Les chiens se familiarisent trop vite avec le tapage que font ces lourdes et impétueuses machines; ils les bravent et, comptant sur leur adresse à esquiver les voitures, leur imprudence s'amuse à les attendre.

Mlle Vionnaz rappela vivement Phylax. Il la regarda, fit un mouvement pour venir à elle, mais il voulut emporter son os. Elle ouvrait déjà la petite porte et allait s'élancer sur la voie lorsqu'elle se sentit retenue par un bras vigoureux, enlacé autour de sa taille. Au même instant, la locomotive arrivait comme la foudre, le malheureux animal disparut dans le tourbillon. Claire poussa un cri d'horreur, et ne sachant plus ce qu'elle faisait, elle se jeta sur le comte, à qui elle prit les deux mains pour s'en couvrir les yeux.

Ce fut l'affaire de trois secondes. Le train ayant passé, ils aperçurent l'épagneul gisant à quarante pas plus loin. M. de Louvaigue courut à lui; il était mort, bien mort. Le chasse-pierres l'avait frappé en plein cœur, sans le mutiler; on eût dit qu'il dormait les yeux ouverts; à peine rendait-il un peu de sang par le museau. Mlle Vionnaz s'agenouilla devant lui, et hors d'elle-même, ne pouvant croire à son malheur, elle lui prenait la tête, promenait ses mains sur un corps chaud et déjà raide, lui parlait. Quand elle se fut convaincue que c'était fini, que, l'eût-elle appelé cent fois, mille fois, il ne connaissait plus son nom, elle fondit en larmes.

Le comte, très ému de cette grande douleur, après l'avoir laissée pleurer, lui dit :

— Je vous assure, mademoiselle, que si j'avais pensé qu'il fût encore possible de le sauver...

— Je n'en doute pas, interrompit-elle, et je vous remercie.

— Il ne nous reste plus qu'à l'enterrer, reprit-il.

Il avait deviné sa pensée. Ayant emprunté une brouette dans une maison voisine, il y plaça le cadavre, et la poussant devant lui, il reprit le chemin de Chernex, précédé de Mlle Vionnaz qui se retournait quelquefois pour le regarder, mais qui ne pensait qu'à son chien. Ils rencontrèrent bientôt le général; touché de cette cruelle aventure, il fit à sa fille son compliment de condoléance.

— Il n'y a pas à dire, c'était une superbe bête! ajouta ce guerrier philosophe. Malheureusement pour lui, il avait un défaut grave, il n'obéissait pas. Il aimait à briller dans les exercices difficiles, mais il ne venait pas toujours quand on l'appelait. La discipline est le salut des chiens comme des armées.

En arrivant à Chernex, le comte se procura une pioche et voulut creuser lui-même la fosse du plus aimé des épagneuls. Il engageait Mlle Vionnaz à ne pas assister à cette triste cérémonie.

— Oh! laissez, laissez, dit-elle, je vous promets de ne pas pleurer.

Il s'acquitta aussi vite qu'il put de sa besogne, et quand ce fut fini, il déracina un petit rosier et le planta sur la fosse. Puis il regarda Mlle Vionnaz. Elle avait les yeux pleins de larmes, mais elle les y gardait, il n'y en avait point sur ses joues. Elle avait tenu sa promesse; à la rigueur, elle ne pleurait pas, et il eut envie de l'embrasser.

— Mon Dieu! s'écria le général, les chiens ne sont pas immortels. Un peu plus tôt, un peu plus tard, il faut franchir le pas. Après tout, tu devrais te féliciter, ma chère, de la façon dont Phylax est mort; il a été tué du coup, sans se douter de rien. Ce qui serait déplorable, c'est qu'il eût vécu estropié et à jamais infirme. Claire, allons à Chillon, cela te distraira.

— Excusez-moi, je vous en prie! dit-elle. En chemin, nous verrions passer des locomotives.

Elle se retira dans sa chambre, et M. Vionnaz emmena le comte, qui eût mieux aimé rester. On se retrouva tous trois à dîner, et comme la bouche parle de ce qui remplit le cœur, Mlle Vionnaz revint sur l'accident jusqu'à ce que son père lui dit avec quelque impatience :

— Si nous parlions d'autre chose! Eh! que diable! on ne ressuscite pas un chien mort avec des paroles.

Elle essaya de sourire et répondit de son air le plus doux :

— Je vous promets, mon père, de n'en plus parler.

Et, pour la seconde fois, M. de Louvaigue eut une grande envie de l'embrasser.

Elle avait promis de n'en plus parler, elle ne s'était pas engagée à n'y plus penser. Cette funeste tragédie l'avait profondément remuée ; elle ne dormit pas de toute la nuit, et le lendemain, sans rien dire de ce qui l'occupait et quoiqu'elle répondît en souriant à toutes les questions qu'on pouvait lui faire, ses yeux semblaient rêver. Mais elle était trop raisonnable pour ne pas prendre sur elle et se calmer.

Dans les premiers jours, quand elle se souvenait de l'accident, elle ne pensait qu'à la victime, et les accessoires disparaissaient. Mais par degrés l'accessoire devint le principal. Elle se disait que dans cette triste circonstance, M. de Louvaigue lui avait témoigné beaucoup de sympathie, qu'il avait eu pour elle de grandes bontés. Elle le voyait poussant sa brouette, creusant une fosse, y plantant un rosier. Un détail surtout lui revenait de plus en plus en mémoire. Se rappelait-elle qu'en l'empêchant de s'élancer sur la voie, il lui avait sûrement sauvé la vie? Non, elle n'y songeait guère. Ce qui lui faisait plus d'impression, c'est qu'elle avait senti le bras du comte s'enlacer autour de sa taille et que ce bras tenait bien ce qu'il tenait. Elle pensait aussi qu'ayant perdu la tête, elle s'était jetée sur lui, et elle se figurait qu'en se pressant contre sa poitrine, elle avait entendu les battemens d'un cœur qui répondait au sien.

C'en était fait, dorénavant il y avait quelque chose entre eux. Elle ne songeait plus à se dire que M. de Louvaigue parlait bien, qu'il mêlait de l'indulgence à sa malice, qu'il était facile à vivre et intéressant, quoique un peu bizarre, que ses yeux avaient un éclat singulier, ni à se demander s'il était beau ou ne l'était pas. Elle ne réfléchissait plus sur ses qualités et ses défauts, mais à mesure qu'elle s'en occupait moins, elle s'occupait davantage de lui. Un peintre se félicitait de sa myopie, qui, disait-il, lui faisait mieux voir les choses, parce que les détails lui échappaient. Mlle Vionnaz voyait mieux M. de Louvaigue depuis qu'en l'apercevant même de très loin, elle éprouvait comme un désordre d'esprit et que son regard se voilait et qu'elle était incapable d'analyser ce qu'elle ressentait. C'était un sentiment indéfinissable, qu'aucun homme ne lui avait inspiré. Il était lui, et si on lui avait demandé quel homme c'était, elle aurait répondu : « Je ne sais, je sais seulement que c'est lui. » Le son de sa voix la faisait tressaillir, le bruit de son pas la faisait frissonner. Quand on commence à aimer, c'est qu'on a cru

découvrir dans un être humain je ne sais quoi d'inconnu, un secret qui attire et qui trouble. L'amour vit de mystère ; c'est une passion nocturne, et la lumière tue ce fils des ténèbres. Il n'y a que les âmes divines qui puissent tout à la fois aimer et connaître.

C'était là qu'en était Mlle Vionnaz : M. de Louvaigue l'inquiétait beaucoup. Mais ce sentiment lui était si nouveau que, ne sachant de quel nom l'appeler, elle s'imaginait que la mort de son chien lui avait dérangé les nerfs, troublé l'esprit. Elle s'efforçait de se ressaisir, de se retrouver, et n'y réussissant pas, elle s'indignait, se fâchait contre elle-même. Il lui semblait qu'un invisible ennemi tentait de la prendre dans ses filets et qu'une moitié de son âme était d'intelligence avec lui ; mais l'autre moitié, la meilleure, lui restait, et elle s'était juré de se défendre vaillamment, obstinément. J'ai dit qu'elle s'entêtait.

Elle eut bientôt à livrer bataille. Depuis quelques jours, M. de Louvaigue, qu'elle avait vu tantôt doux, tantôt nerveux, était plus souvent nerveux que doux. Il y avait de la brusquerie dans son regard comme dans son geste, de l'agitation dans sa démarche ; et ses distractions, l'incohérence de ses propos, lui attiraient les railleries du général. Il avait l'air d'un homme qui cherche une occasion et s'irrite de la chercher en vain, et la confiante Claire, devenue depuis peu très défiante, s'appliquait à ne pas la lui fournir. Malheureusement pour elle, le guerrier philosophe semblait entretenir de coupables complicités avec l'ennemi et vouloir plus de bien à l'assiégeant qu'à la garnison qui défendait si bravement la place. Ce père n'était pas un tiers incommode. Quand le comte venait le voir, il alléguait une lettre à écrire, du tabac, un journal à acheter, quelque course à faire dans le village, et il disparaissait, le laissant seul avec sa fille.

Ce fut dans un de ces tête-à-tête que M. de Louvaigue se résolut tout à coup à pousser une de ces grandes reconnaissances qui sont le prélude des engagemens décisifs. Sa figure annonçait son projet, il avait un pli entre les deux sourcils. Mlle Vionnaz pressentit le danger et rassembla toutes ses forces.

— C'est une chose bien bizarre que la destinée humaine, dit-il, et c'est une grande folie que de désirer quoi que ce soit, car dix fois sur douze, on se trouve mal d'obtenir ce qu'on souhaite, et une fois sur dix, on voit sortir de la grande loterie un billet dont on faisait aussi peu de cas que d'un chiffon de papier.

Elle ne comprenait pas bien ce que signifiait ce préambule, elle se rassura un peu. Elle travaillait à sa broderie et passait son ongle sur ses points pour les égaliser.

— Je pensais ce matin, poursuivit-il, à un de mes bons amis,

qui comme moi reçut à l'attaque de Phu-Sa deux blessures, mais plus graves que les miennes. Une des deux balles, tirée à bout portant, lui traversa le ventre à la hauteur de la ceinture et se logea près de l'épine dorsale. Il répondit à un commandant, qui s'informait s'il était grièvement blessé : « Je crois que c'est bien fini. » Mais le commandant ayant dit à un soldat : « Jetez une couverture sur ce cadavre, » — le cadavre en appela et se redressa. Il se rétablit lentement, et on crut quelque temps qu'il ne marcherait jamais sans béquilles ; il marche aujourd'hui comme vous et moi. Mais pour en revenir à mon point de départ, ce qui est plaisant, c'est que, n'ayant pas mangé avant de se battre et n'aimant pas se battre à jeun, il avait juré, pesté contre l'intendance. Le docteur qui le soignait lui dit un jour : « Mon cher, si vous aviez mangé le matin, vous étiez un homme perdu, car vous auriez eu l'intestin percé!.. — L'intestin percé! s'écria-t-il. Et dire que je hurlais après le chef de gamelle! »

Claire le regarda, comme pour lui demander quel rapport avait son histoire avec celle qu'elle attendait et qui ne venait pas.

— Oui, continua-t-il, la destinée est bizarre, et personne ne sait ce qu'il doit craindre ou désirer. Je m'ennuyais cruellement à Champrosay; on ne bâtit pas en hiver, mes maçons ne m'occupaient plus. L'idée me vint d'aller à Lucerne. Croyant Mme d'Armanches à Chernex, je me détournai de mon chemin pour venir l'y chercher; la duchesse est une personne auprès de laquelle on ne s'ennuie jamais. Elle était en Espagne; j'en fus chagriné, je me plaignis de ma mauvaise chance, quand j'aurais dû la bénir. Il me semble aujourd'hui que c'est mon bon génie qui a voulu que je ne trouvasse pas la duchesse; en vérité j'ai trouvé beaucoup mieux.

Elle s'inclina en signe de gratitude; mais en même temps elle fit un geste qui signifiait :

— Quelle énormité! quel blasphème!

— M'est-il permis de croire, reprit-il, que de votre côté, après avoir pensé que mes visites étaient trop fréquentes, vous n'avez pas eu trop de peine à vous y résigner. Les visiteurs n'abondent pas dans la petite Provence. Vous avez dit sans doute plus d'une fois : « C'est encore lui. » Mais peut-être avez-vous ajouté : « Acceptons ce que Dieu nous envoie. »

— Je n'ai jamais dit : C'est encore lui! — répondit-elle. Croyez-le bien, monsieur, je vous suis très reconnaissante d'avoir été pour mon père une société si agréable, que depuis votre arrivée il n'a plus connu l'ennui.

— Mais vous-même, pour votre compte personnel...

— Je me souviendrai toujours, interrompit-elle, que j'avais eu

à Chernex un grand chagrin, et que vous m'avez témoigné une amitié... Vous me permettez, j'espère, d'employer ce mot... Une amitié très sympathique, très secourable... Mais on m'a défendu de parler de mon chien, je n'en parle plus.

— Elle vous manque beaucoup, cette pauvre bête?

— Beaucoup.

— Le temps aidant, on oublie tout, même les chiens. Quand vous aurez oublié Phylax, il ne vous manquera rien?

— Je suis si heureuse!

— Heureuse, dit-il, au point de ne rien vouloir changer à votre vie?

Elle répondit résolument : — Rien, monsieur, rien.

En ce moment, le général entra. Il venait d'acheter des cigares du pays, longs et noirs, et il en offrit un au comte Raoul, en lui disant qu'ils étaient exécrables, mais qu'on finissait par s'y accoutumer. Cette offre parut sans doute peu engageante à M. de Louvaigue, ou peut-être n'avait-il en cet instant aucune envie de fumer. Il refusa le cigare exécrable et sortit bientôt après.

V.

Quoique exempt de toute fatuité, M. de Louvaigue était de la race des orgueilleux. L'orgueil est, selon les cas, un grand stimulant ou un grand empêchement. Un homme actif, qui sait tout ce qu'il vaut, en devient plus actif encore; mais un paresseux, qui a beaucoup d'amour-propre, en devient encore plus paresseux. Si M. de Louvaigue, après s'être distingué sur les champs de bataille, s'était dégoûté du service, c'est qu'il ne voulait pas rester capitaine et qu'ayant calculé tout ce qu'il lui faudrait encore de temps et d'efforts pour devenir général de brigade, il avait préféré renoncer à tout et donner sa démission. Si, à son retour d'un voyage d'exploration qu'il s'était promis de raconter, il n'avait jamais publié son livre, c'est qu'il entendait que ce livre fût vraiment digne de lui, aussi remarquable par la forme que par le fond, et qu'ayant supputé tout ce qu'il lui en coûterait de peines pour mener à bien ces couches laborieuses, il avait trouvé plus commode de ne pas accoucher. Ses amis assurent qu'en se donnant à la politique, il a trouvé sa vraie voie, qu'il ira cette fois jusqu'au bout. C'est possible; mais cela s'explique sans doute par un changement qui s'est fait dans sa vie. Peut-être n'est-il plus seul à lutter contre sa paresse.

Dans cette occurrence encore, son orgueil faillit lui faire man-

quer sa destinée. Etait-il éperdument amoureux de Mlle Vionnaz ? Vous en penserez tout ce qu'il vous plaira; mais à coup sûr il était infiniment désireux de l'épouser. Il l'avait examinée, tâtée, étudiée avec soin, et il était convaincu qu'elle possédait toutes les qualités qu'il souhaitait de trouver dans sa femme. Elle lui paraissait fort sensée, hormis dans les jugemens qu'elle portait sur la duchesse d'Armanches. A l'entendre raisonner et déraisonner sur ce sujet, on pouvait croire qu'elle avait le cerveau fêlé ; mais, en toute autre matière, elle avait l'esprit absolument sain, et il fallait lui passer sa petite fêlure. Quant au cœur, il était d'or. Avec cela, elle avait le don de plaire, un charme tout particulier, une grâce prenante. Elle avait fait sa conquête, et il pensait qu'elle l'aiderait à conquérir ses électeurs. Un jour, il avait dit à demi-voix : « Quelle enseigne pour ma boutique ! » Mais il venait de pousser une grande reconnaissance, et il se sentait découragé. Il craignait un refus, qui l'atteindrait cruellement dans son amour-propre. Il renonça un instant à son projet, pensa de nouveau à partir.

Le charme mystérieux fut encore le plus fort. Le lendemain matin, il retournait dans le chalet habité par cette personne si désirable, mais il eut soin de s'y présenter assez tôt pour qu'elle ne fût pas levée. C'était au général qu'il en voulait. Il le trouva fumant sa première pipe dans le jardin.

— Peste! lui dit M. Vionnaz, comme vous êtes matinal aujourd'hui !

— On ne peut, mon général, se lever trop matin pour ce que je viens faire. A mon tour, depuis quelques nuits, j'ai perdu le sommeil, et il dépend de vous de me le rendre.

— Comment cela ?

M. de Louvaigue savait que le général n'aimait que les explications qui marchent droit devant elles comme un boulet, et pour le servir à son goût, il répondit d'un ton bref :

— Je me suis levé de si bonne heure pour venir vous demander la main de mademoiselle votre fille.

Le général ne manifesta aucun étonnement ; il s'attendait depuis longtemps à ce qui lui arrivait. Il avait deviné le jeu de M. de Louvaigue, il surveillait ses manœuvres, s'amusait de ses embarras, et lui disait *in petto :* « Je te vois venir, mon beau capitaine. Te voilà au bord du fossé; mais saute donc, animal ! » S'il ne fut pas surpris, il fut ravi, transporté d'aise, au point qu'il eut de la peine à cacher sa joie. Quoi qu'en dît sa fille, il s'ennuyait beaucoup, non d'être à Chernex, mais de ne pas être ailleurs, dans un endroit qu'il préférait à tous les autres, et il pensait avec chagrin qu'il était condamné à rester dans la petite Provence jusqu'au retour de

la duchesse, qui devait venir y chercher Claire et qui s'éternisait en Espagne. Quelle admirable raison qu'un mariage pour s'en aller bien vite en France et pour abréger les dernières semaines de son pénible exil! Ceci n'était qu'un détail; ce bienheureux événement lui garantissait l'avenir. Sa fille, une fois mariée, n'aurait plus besoin de lui, il ne serait plus exposé à d'importuns appels, on le laisserait paisiblement dans sa solitude, qu'il peuplait selon ses fantaisies. Et puis, quel bon tour à jouer à Mme d'Armanches ! Les hommes sont si inconséquens que tout à la fois il savait bon gré à la duchesse de le débarrasser de sa fille et lui en voulait de la confisquer. Il était trop clairvoyant pour ne pas comprendre qu'elle avait juré de la garder toujours, qu'elle l'empêchait de se marier. Les vieux soldats aiment à se battre et à gagner leurs batailles : « Ah ! chère madame, pensait-il, c'est vous qui m'avez fait venir ici. Il vous en cuira. Vous serez fort marrie et je serai fort content. On ne pourra plus me traiter d'égoïste, de mauvais père, ni m'accuser d'abandonner ma fille et de me décharger sur vous de mon paquet. Je l'aurai mariée, elle me devra son bonheur. » Et il se frottait les mains.

La réponse, comme la demande, fut aussi rectiligne que la marche d'un boulet.

— Mon cher comte, dit-il, je vous veux beaucoup de bien, et puisque vous me demandez ma fille, je ne vois pas ce qui pourrait m'empêcher de vous la donner. Au surplus, je sais tout ce qu'elle vaut, et je peux vous certifier que vous ne vous repentirez jamais de votre acquisition.

Là-dessus, il chanta les louanges de Claire, passa en revue toutes ses perfections, vanta l'égalité de son humeur, la douceur de son caractère, le plaisir qu'on avait à vivre auprès d'elle; mais, n'étant pas hypocrite, il ne dit point que ce plaisir lui fût nécessaire ni qu'il eût beaucoup de peine à s'en passer. Quand il eut terminé sa cavatine, M. de Louvaigue lui expliqua en quelques mots l'état de ses affaires. Il parut fort édifié et s'expliqua à son tour sur la situation de sa fille, sur les quarante mille livres de rentes qu'elle avait héritées de sa mère. Le comte devint pensif; il ne doutait pas que Mlle Vionnaz n'eût de la fortune, mais il lui en croyait moins, et il pensait que les héritières ont le droit d'être difficiles.

— Sans doute, reprit le général, vous lui avez déjà touché un mot de cette affaire; elle a dit oui, ou peu s'en faut.

— Je le voudrais, mon général, mais j'ignore absolument si ma demande a quelque chance d'être agréée.

M. Vionnaz fit un geste qui signifiait : « Mon garçon, tu n'es pas

fort. » Il trouvait que M. de Louvaigue n'avait guère mis à profit les tête-à-tête qu'il lui avait astucieusement ménagés, en renouvelant si souvent sa provision de tabac et de cigares; que malgré son teint olivâtre, son air martial et sa moustache, ce jeune homme, qui avait servi, n'était dans le fond qu'une mazette, une poule mouillée. Mais apprend-on la guerre au Tonkin?

— Allons, dit-il, je vois que ce mariage est presque aussi avancé que celui d'Arlequin, auquel il ne manquait que le consentement de la future. Bah! laissez-moi faire, nous l'aurons.

— Hélas! je crois savoir au contraire que Mlle Vionnaz a peu de goût pour le mariage.

— Qui vous l'a dit?

— Mme d'Armanches, qui la connaît bien.

— De quoi se mêle cette duchesse? Je n'ai jamais pu souffrir les gens qui s'ingèrent dans les affaires des autres. Cette femme m'a pris ma fille; je ne serai pas fâché de la lui reprendre pour vous la donner, bien entendu. Il est possible que Claire n'ait jamais rencontré un homme qu'elle se souciât d'épouser. Mais je donnerais ma tête à couper que vos visites ne lui déplaisent point, que votre personne lui agrée, et je m'en vais de ce pas...

— Ah! je vous prie, interrompit le comte, promettez-moi de n'exercer sur elle aucune pression. J'entends n'obtenir sa main que d'elle-même et de sa très libre volonté.

— Me prenez-vous donc pour un tyran, pour un brutal? Je ne suis qu'un bonhomme. Claire a toujours été si douce et si gentille que dans son enfance elle n'a mérité qu'une fois de recevoir le fouet, et c'est sa mère qui s'est chargée de le lui donner; ma femme avait du goût pour ce genre d'exercice. Mon cher monsieur, comptez sur moi, je vous suis tout acquis, et retirez-vous dans votre pension. Vous aurez avant peu de nos nouvelles.

Mlle Vionnaz venait de descendre au salon quand M. de Louvaigue le traversa pour s'en aller. Il la salua d'un air respectueux et craintif, et courut s'enfermer chez lui pour y attendre l'arrêt de son juge, sans oser croire aux assurances que lui avait données son officieux avocat.

Claire, restée seule avec son père, s'aperçut tout de suite qu'il avait sa physionomie des grands jours. Elle sentait que le moment critique était venu. Très émue, elle s'assit dans un fauteuil et attendit. Elle n'attendit pas longtemps.

— J'avais toujours cru, ma chère, s'écria le général, que Chernex était un endroit où il ne se passait jamais rien. Aujourd'hui, par le plus grand des hasards, il s'y est passé quelque chose. M. de Louvaigue a fait sa barbe au premier chant du coq pour venir me

demander ta main, et je la lui ai accordée. Ce jeune homme me paraît un excellent parti. Quoiqu'il déraisonne abominablement sur la question militaire, il a d'ailleurs du bon sens, de l'esprit, et l'état de sa fortune me paraît fort satisfaisant. Je ne ferai pas valoir son titre de comte; je sais que tu te soucies médiocrement de ces bagatelles, et les Vionnaz sont de si bonne famille qu'un titre de plus ou de moins n'est pas une affaire pour eux. Mais, après tout, cela ne gâte rien. Ce qui me touche davantage, c'est qu'il n'en veut pas à ta dot, étant aussi riche que toi, si ce n'est plus. Bref, un tel mariage me paraît satisfaire à tous les genres de convenances, comme le disait ta mère, et tu sais si elle les respectait, ses chères convenances. Mais le comte est un homme délicat, et mon consentement ne lui suffit pas. Il veut avoir aussi le tien, je me suis porté garant qu'il l'aurait. A ton tour de parler. Réponds et parle bien.

Mlle Vionnaz avait le front blême, les lèvres blanches : l'ennemi tant redouté venait d'ouvrir le feu, et il avait des intelligences dans la place. Elle comprit toute la gravité de sa situation. Mais, s'il faut tout dire, quelque vives que fussent ses craintes, elle y trouvait du charme. Si son père lui avait appris qu'elle s'était abusée, que ses appréhensions étaient vaines, il lui aurait procuré un grand repos d'esprit, auquel se fût mêlée une grande déception. Elle avait eu raison de craindre, le comte avait des vues sérieuses sur elle, le comte l'aimait. Elle fut saisie d'un engourdissement, d'une langueur qui se répandit dans tout son être. Un grand danger la menaçait, et elle était résolue à sauver son âme; mais il y avait dans son péril comme une volupté cachée, jamais elle n'avait goûté à ce point la douceur de vivre et de respirer. Il nous arrive quelquefois, dans nos rêves, d'imaginer que nous tombons dans un précipice, et l'épouvante nous serre le cœur; puis, tout à coup, notre descente vertigineuse se ralentit, des ailes invisibles nous soutiennent, nous nous sentons tournoyer mollement dans l'air, comme un duvet de chardon ou une plume d'oiseau, et notre peur se change en une émotion de plaisir. Claire se sentait descendre dans un abîme; elle s'abandonna quelque temps aux délices de cette chute, en souhaitant de ne toucher jamais le fond. Elle le toucha enfin et se réveilla.

Elle avait fermé les yeux, enfoui son visage dans ses mains, comme pour protéger son rêve contre les inexorables clartés du soleil qui dissipent les fantômes et les épouvantes où l'on se complaît.

— La maison a fermé ses fenêtres et ses volets, lui dit le général. Peut-on savoir ce qui se passe derrière?.. Ah! çà, dors-tu? rêves-tu? réfléchis-tu?

Elle rouvrit les yeux, tenta de répondre. Ses lèvres tremblaient, et les mots ne sortaient qu'avec effort.

— Je vous assure, mon père, que je suis très sensible... Oui, je me sens très honorée, très fière... M. de Louvaigue est un homme...

— Assurément, dit-il ; je ne l'ai jamais pris pour autre chose.

— Je veux dire que c'est un homme très distingué et que je n'éprouverais aucune répugnance... Oui, de tous les hommes que je connais... Mais, mon père, cela ne se peut, c'est impossible.

— Impossible!

— Oui, tout à fait impossible.

— Ah! par exemple! Et pourquoi donc?

— J'ai promis de ne pas me marier.

— De mieux en mieux. Et à qui donc as-tu fait cette judicieuse promesse? Est-ce au bon Dieu? As-tu prononcé des vœux, t'es-tu faite nonne, sans que je m'en doute? Ou aurais-tu par hasard une intrigue secrète avec un homme que tu ne peux épouser?

Cette dernière supposition parut si plaisante à Mlle Vionnaz qu'elle ne put s'empêcher de rire.

— Mais parle donc! A qui as-tu promis de ne pas te marier?

— A Mme d'Armanches.

Il fixa sur elle ses yeux verts, ronds et durs, qui commençaient à se fâcher.

— La plaisanterie est un peu forte. Quoi! Mme d'Armanches t'a fait promettre...

— Nous nous sommes juré de ne jamais nous quitter.

Il éprouva le besoin de se rafraîchir, et tirant d'un buffet un carafon de vin du pays, auquel il avait moins de peine à s'accoutumer qu'aux cigares de Vevey, il en remplit un verre. Mais avant de boire :

— Je l'ai dit depuis longtemps, que le diable emporte les amitiés romanesques! Libre à l'amour d'être un peu fou ; mais la folie est aussi à sa place en amitié qu'un moucheron dans du vin blanc.

Et il retira de son verre quelque chose que dans sa colère il prenait pour une mouche et qui n'était qu'un innocent fragment de bouchon.

— Mais c'est donc une extravagante que ta duchesse? Qu'elle s'occupe de sa maison, de sa peinture, et de gouverner son vieil imbécile de mari, qu'en trois ans elle a réduit à l'état d'ombre.

— Que voulez-vous dire, mon père? lui demanda Claire, en le regardant avec candeur.

— Je veux dire que je ne m'occupe point de ce qui se passe

dans son écuelle et que je la prie de ne pas se mêler de tes affaires, qui sont les miennes... Claire, je te croyais du bon sens.

— Les promesses, dit-elle, sont des promesses.

— Il en est de si ridicules qu'il faut avoir perdu l'esprit pour les tenir. Un soir, une jolie femme, à la fois prude et fort légère, qui aimait qu'on joignît les respects aux libertés, me fit promettre...

Il s'avisa en temps utile que son histoire était fort inconvenante, il ne la termina pas.

— La paternité est un sacerdoce, elle a les clés de saint Pierre. La langue a juré et le cœur aussi, puisqu'il te plaît de le croire ; je te délie de ton serment.

— Je ne vois qu'une personne qui puisse m'en délier, c'est la duchesse.

Il se fâcha tout à fait.

— Je crois rêver, s'écria-t-il d'une voix tonnante. Quand tu as besoin d'un conseil, c'est à cette femme que tu le demandes ; c'est elle qui te mène, c'est elle qui te gouverne... Mais tu as un père. Qu'en fais-tu?

— Vous oubliez tout ce que je dois à la duchesse, répliqua-t-elle avec une grande douceur, sous laquelle perçait le reproche. Quand j'ai perdu ma mère, elle a recueilli l'orpheline. Quelle amitié, quelle tendre sollicitude ne m'a-t-elle pas témoignée! Il y a cinq ans que je vis chez elle, et je n'ai pas eu un chagrin, une contrariété, un ennui. Je l'aime comme une sœur aînée, et les sœurs aînées servent de tutrices à leurs cadettes. Quand je n'aurais rien promis, elle a tant de titres à ma reconnaissance que je croirais manquer à tous mes devoirs si je prenais une résolution aussi grave sans l'avoir consultée, et à coup sûr elle ne me le pardonnerait jamais.

Le général sentit tous les désavantages de sa situation. Entre une amie comme Mme d'Armanches et un père tel que lui, la partie n'était pas égale. Comment mettre en balance les soins qu'il avait rendus à sa fille et les obligations qu'elle avait à la duchesse? Dans un des bassins il y avait un grain de sable, dans l'autre une montagne. Il se calma et battit en retraite.

— Soit, écris à ta duchesse. Il faudra deux jours au moins pour que ta lettre arrive à Madrid, il en faudra cinq, mettons-en six pour recevoir la réponse. Voilà, ma parole! six journées bien employées. Mais enfin, si cette réponse... Dans le cas contraire, écoute-moi bien, tu sauras ce qu'est ton père quand il se fâche.

Elle ne redoutait pas les foudres de son père; mais il avait eu un bon mouvement, il avait quitté la Délivrance pour lui tenir compagnie; elle désirait qu'il y retournât content d'elle et de lui. Elle

se leva, s'empara de ses deux mains, l'obligea à l'embrasser. Puis elle lui dit :

— J'écrirai tout de suite, à l'instant même, et je vous promets de dire à la duchesse tout le bien que je pense de M. de Louvaigue. La vie est longue ; qu'est-ce que six jours quand il s'agit de décider de tout un avenir ?

— Et si la duchesse répond oui ?..

— Ce sera oui, mon père.

— Et si elle répond non?...

— Mon père, ce sera non.

— Heureusement, Lausanne n'est pas loin d'ici, et il s'y trouve, dit-on, un hospice d'aliénés fort bien tenu.

— Un peu de patience, dit-elle, un peu de patience. Vous verrez qu'elle dira oui.

Le général se rendit incontinent dans la pension de Chernex, où un homme très anxieux se promenait à grands pas, le long d'une galerie de bois, en tortillant sa moustache. M. Vionnaz lui expliqua ce qu'il appelait l'état de situation. Il se garda bien de lui dire tout le mal qu'il pensait de sa fille, de ses engouemens ridicules, de son déplorable entêtement ; il n'entendait pas refroidir cet amoureux. Tout au contraire, il déclara qu'après toutes les preuves d'amitié qu'elle avait reçues de Mme d'Armanches, elle ne pouvait se dispenser de lui soumettre le cas ; mais il ajouta qu'il s'agissait d'un devoir de convenance, d'une simple formalité, et il répondit de l'événement.

M. de Louvaigue apprit avec consternation que son sort dépendait du bon vouloir de la duchesse, dont il n'attendait rien de bon. Il était persuadé que sa réponse serait peu encourageante ou fort équivoque. Assailli de fâcheux pressentimens, on n'aurait pu lui ôter de la tête que, de tous les pays de l'Europe, l'Espagne était en ce moment le plus funeste à son bonheur, que si un coup de foudre venait à démolir l'échafaudage de ses espérances, ce tonnerre partirait de Madrid. Mais, voyant que le général approuvait sa fille, il dit amen, se résigna. Par un scrupule de délicatesse, dont Claire lui fut reconnaissante, il résolut de s'éloigner, d'aller passer ses jours d'attente à Fribourg, qu'il tenait pour une charmante ville, quoiqu'il l'eût traversée sans la voir, et il pria le général de lui adresser au Zaehringer-Hof la dépêche qui lui ferait connaître son destin.

Mlle Vionnaz avait pris la plume sur-le-champ, mais il lui fallut trois ou quatre heures pour terminer sa lettre. Elle était longue dans ses écritures ; elle appuyait, répétait, expliquait, développait, amplifiait. Au surplus, quand elle écrivait à son amie, son cœur

débordait et elle n'en finissait pas. Conformément à sa promesse, elle lui dit le plus grand bien de M. de Louvaigue; mais elle ajoutait que, résolue jusqu'alors à ne jamais se marier, ayant joui pendant bien des années d'un bonheur qu'aucun autre ne pouvait surpasser, le mariage lui apparaissait comme une nouveauté inquiétante, à laquelle son imagination avait de la peine à se faire. Son dernier paragraphe pouvait se résumer ainsi : « Ma bonne Cécile, je mets ma destinée entre tes mains; quoi que tu décides, tu auras raison. » Je résume, elle ne résumait pas.

Dès qu'elle eut fermé et cacheté le pli, elle courut le jeter elle-même dans la boîte, et en l'y jetant, elle lui recommanda de ne pas s'égarer, de ne pas s'amuser en chemin, de faire diligence, de s'en aller tout droit et bien vite à Madrid. En même temps, elle se recommandait à elle-même de tranquilliser son imagination, de ne point s'agiter, de ne point se tourmenter, et elle tâchait de remettre autant d'ordre dans son âme qu'elle en mettait dans ses armoires, qu'à la grande humiliation de sa femme de chambre, elle rangeait de ses mains et que Mme d'Armanches appelait le paradis du linge.

Six jours, sept jours s'écoulèrent, point de réponse. Depuis quelques semaines déjà, les lettres de la duchesse, toujours très courtes et qui n'étaient que des billets hâtivement écrits, étaient devenues fort rares. Comme tous les gens d'action, cette femme si vivante méprisait les écritoires. Il aurait fallu dix existences à son esprit ardent, toujours en travail, pour exécuter tous ses rêves. Le passé n'était rien pour elle, et elle vivait dans l'avenir beaucoup plus que dans le présent. Aussi pensait-elle que les heures qu'on passe à raconter ce qu'on a fait seraient plus utilement employées à faire quelque chose ou à brasser des projets.

Dans sa dernière lettre, elle parlait brièvement de quelques hommes remarquables qu'elle avait rencontrés, du plaisir qu'elle avait à fréquenter la société madrilène, où elle était accueillie avec empressement et fêtée. Depuis lors, pas un mot. Après avoir achevé avec son impétuosité habituelle sa copie des *Fileuses,* elle était partie pour faire une rapide tournée en Andalousie. Elle employait ses journées à courir, à voir, à bâcler des croquis, ses soirées à les retoucher; où eût-elle pris le temps d'écrire? Cependant, Claire reçut quelques lignes datées de Malaga. Il n'y était fait aucune mention de M. de Louvaigue et du mariage projeté; tout au contraire, elle se plaignait de n'avoir pas de nouvelles, que Mlle Vionnaz ne lui écrivait plus. Évidemment, on avait négligé de lui envoyer ses lettres ou elle avait oublié de les réclamer.

— La voilà donc, cette fameuse réponse, dit le général à sa fille.

— Malheureusement, ce n'est pas une réponse. La duchesse n'a pas encore reçu ma lettre.

— Les Grecs, reprit-il, avaient la sottise de consulter les oracles ; mais, au moins, c'étaient des oracles à résidence fixe, et quand on prenait la peine d'aller à Delphes, on était sûr d'y trouver Apollon. Que faut-il dire d'un oracle ambulant, après lequel on doit courir de Madrid à Tolède et de Tolède à Grenade? Allons, ma chère, prends ton parti ; ne laisse pas se morfondre, sécher plus longtemps cet honnête homme que tu as expédié à Fribourg.

— Attendons encore, répliqua-t-elle.

Le général attendit, mais il attendait de mauvaise grâce. S'il ne disait rien, ses yeux, qui roulaient sans cesse, parlaient beaucoup. De jour en jour il avait plus de peine à se contenir. Il avait par momens l'air sinistre d'une poudrière où on lit à chaque endroit cette inscription : *Défense de fumer*. Une allumette mal éteinte aurait suffi pour que le feu prît à toute cette poudre, qui n'était pas de la poudre brûlant sans fumée et sans bruit.

M. de Louvaigue, dans son Fribourg, était moins orageux que le général, mais tout aussi agité et beaucoup plus sérieusement malheureux. Cette jolie ville, dont la situation est si pittoresque, lui semblait effroyablement ennuyeuse. Il en eut bientôt épuisé les curiosités. Le Zaehringer-Hof, où il logeait, est précédé d'une terrasse, qui commande un beau point de vue ; il ne s'y promenait plus. Il errait sous les arceaux de l'église Saint-Nicolas, et il avait tant de fois contemplé la Sainte-Anne de Deschwanden qu'il se figurait la connaître depuis trente ans. Il arpentait les bords de la Sarine ; il avait visité le pensionnat des jésuites et l'ermitage de Sainte-Madeleine, construit dans le flanc d'un rocher. Il y avait eu de mauvaises pensées. Il lui avait paru que la trop longue incertitude où on le tenait était blessante pour sa fierté. S'il eût pris conseil de son orgueil, qui était son mauvais génie, il eût dit : Arrive qui plante, je m'en vais.

Le surlendemain, comme Mlle Vionnaz s'occupait de ranger dans un vase de faïence des fleurs de premier printemps qu'elle venait de cueillir, elle eut la surprise de le voir entrer, et elle laissa tomber ses fleurs. Naturellement maigre, il n'avait pu maigrir ; mais il avait l'air d'un homme rongé, son visage exprimait ce genre de souffrance que cause une idée fixe qui nous creuse avec sa tarière.

Elle était restée debout, le dos à la cheminée. Il s'approcha d'elle, la salua et lui dit :

— Mademoiselle, nous avons tous nos faiblesses. Je puis supporter, et je crois l'avoir prouvé, beaucoup de choses, telles que la

faim, la soif, les chaleurs torrides, les froids rigoureux, les fatigues des longues marches, les blessures du corps et de l'âme, la douleur et le chagrin. Mais il m'est impossible de supporter l'incertitude. De grâce, dites-moi oui ou non; je ne puis plus attendre.

Elle lui expliqua que la duchesse n'avait pas reçu sa lettre, et elle s'en prit fort injustement au service des postes en Espagne.

Il lui répondit : — Je ne reproche rien ni aux facteurs espagnols ni à Mme d'Armanches; permettez-moi de vous dire que c'est de vous seule que je me plains. Je respecte vos scrupules, mais soyez certaine que vous ne trahirez pas l'amitié en accueillant ma demande. Si je devais vous emmener au-delà des mers, je comprendrais vos alarmes et votre refus. Vous ne vivrez plus avec la duchesse, mais vous la verrez aussi souvent qu'il vous plaira. Vous connaissez mes projets, et vous savez pourquoi je passerai désormais la plus grande partie de l'année à Champrosay. Ce village n'est pas bien loin de l'avenue d'Iéna et il n'est séparé de Brunoy que par une forêt, qu'une voiture traverse en moins de trois quarts d'heure. Vous la traverserez plusieurs fois chaque semaine. Je vous promets de respecter vos affections et de n'en être point jaloux.

— Oh! je vous remercie, dit-elle. Pourtant ce ne sera plus la même chose.

Elle se tut quelques instans. Elle respirait avec effort, et ses yeux étaient humides.

— Vous voulez donc que je dise oui? Vous y tenez beaucoup?

— Mon habitude, répliqua-t-il, est de dire toujours moins que je ne pense. Je vous le déclare en toute sincérité, il s'agit pour moi d'être ou de ne pas être.

— Oh! cette fois, vous en dites trop, et vous vous faites une idée bien exagérée de mes pauvres mérites. L'homme politique qui désire m'épouser n'aura pas son compte.

— Et moi, je vous assure, s'écria-t-il, que je sais parfaitement qui vous êtes, comme je sais parfaitement qui je suis. Faites un acte de foi, croyez en vous, croyez en moi. Je vous jure que vous vous en trouverez bien.

Elle tomba de nouveau dans un silence. Puis, tout à coup, comme obéissant à une impulsion machinale et sans qu'il devinât ce qu'elle se proposait de faire, elle commença à déganter lentement sa main droite. Son gant avait dix boutons, elle aurait voulu qu'il en eût cent, car elle savait que, lorsque le dernier serait sorti de sa boutonnière, elle prononcerait une de ces paroles sacrées à quiconque prend les engagemens au sérieux, une de ces paroles qu'on ne retire pas et qui font le bonheur ou le malheur d'une vie.

Quand elle en eut fini avec le dixième bouton, elle enleva son gant, qui coula le long de sa robe jusqu'à terre, et ayant tendu sa main à M. de Louvaigue, elle lui dit :

— Puisque vous y tenez tant, la voilà.

Il saisit avidement cette petite main ronde, potelée, grassouillette, et coup sur coup il la baisa jusqu'à trois fois.

Pendant cet entretien, le général, qui avait vu entrer M. de Louvaigue et qui savait qu'un combat décisif venait de s'engager, que l'affaire serait chaude et disputée, se promenait dans le jardin en agitant ses bras et sa canne. Il se rappelait ses campagnes, et il était furieux d'assister de loin à la bataille d'un autre, sans pouvoir lui porter secours ni courir au canon; il se disait : « Vous verrez que ce Tonkinois ne saura pas s'y prendre. »

Au même instant, le Tonkinois reparut. Son visage était si épanoui que le général n'eut pas besoin de l'interroger.

— Enfin! dit-il. Eh! vraiment, ce n'est pas malheureux.

Puis, lui montrant du doigt le tertre sous lequel M. de Louvaigue avait enterré l'infortuné Phylax :

— Mon cher, remerciez la pauvre bête qui, par vos soins, dort sous ce rosier, et dont les vers se régalent. J'ai suivi cette affaire de près; et, sur ma parole, vous pouvez dire que c'est un chien qui vous marie. Il faut avouer que les femmes sont de drôles de créatures.

Ce soir-là, quand elle se retira dans sa chambre, vers minuit, Claire se raconta longuement, à elle-même, tout ce qui s'était passé à Chernex pendant deux grands mois. Puis elle songea à ces servitudes du mariage dont la duchesse lui avait fait d'effrayantes descriptions. Mais elle se souvint aussi que, de l'aveu de cette grande prêtresse, la passion purifie tout, comme le feu. Tantôt descendant au fond de son cœur, tantôt récapitulant dans son esprit tout ce qu'avait fait, tout ce qu'avait dit le comte depuis leur première rencontre, elle acquit une certitude, et les joies que donnent les certitudes lui paraissaient les meilleures, les seules bonnes. Elle était sûre, parfaitement sûre que M. de Louvaigue et Mlle Vionnaz étaient destinés à s'aimer passionnément.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La deuxième partie au prochain n°.)

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

FIN DU MINISTÈRE DU MARQUIS D'ARGENSON.

III[1].

SUITE DU PROJET DE CONFÉDÉRATION ITALIENNE.

La nouvelle de l'arrangement intervenu entre la France et le roi de Sardaigne, qui entraînait la cession définitive du Milanais, dut être annoncée à Élisabeth, à la fois, par une lettre autographe de Louis XV à son oncle et par une dépêche confidentielle de d'Argenson à Vauréal. Avant d'expédier cet envoi qui allait causer tant de douleur, d'Argenson eut encore, à la dernière heure, une explication avec le roi et ne lui dissimula pas que le seul moyen de faire céder la reine serait de la menacer d'un abandon complet; mais il espérait bien, ajoutait-il, que « cette menace ne serait qu'un semblant, et qu'au pis aller l'armée française n'aurait pas fait deux marches en arrière que l'Espagne se rangerait à la raison. » Le roi ne témoigna aucun trouble, même devant l'idée de ce parti extrême : le ministre proposait de ne laisser à l'Espagne que quatre jours pour délibérer : « C'est trop, dit le roi, deux suffiront, » et il signa sans hésiter (2).

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre et du 15 décembre.
(2) *Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 292.

« Le roi de Sardaigne, disait la lettre royale, reconnaissant sa faute, paraît venir à nous de la meilleure grâce du monde, je conviens que c'est un peu tard ; mais que Votre Majesté pense que la reine de Hongrie, étant débarrassée du roi de Prusse, va porter toutes ses forces sur l'Italie et sur le Rhin. Sur le Rhin, je puis me défendre, mais cette défense me met dans l'impossibilité de secourir Votre Majesté en Italie, et je vois l'Italie perdue... Les liens du sang nous unissent au roi de Sardaigne : rappelons-les-lui par un nouveau traité : cimentons si bien notre alliance que ces nouveaux établissemens soient durables à jamais. » Abordant enfin comme à regret la supposition d'un refus : « Je me verrais peut-être, ajoutait Louis XV, obligé de prendre un parti que je n'ose lui dire sans frémir, mais que le bien de mes sujets, pour lors, demanderait, qui serait de songer uniquement à la défense de mon royaume pour parvenir alors au prompt soulagement des maux de la guerre,... mais j'augure trop favorablement des sentimens de Votre Majesté et de ceux de la reine pour croire qu'elles voudraient me réduire à de telles extrémités qui seraient très pénibles à mon cœur. »

D'Argenson se croyait obligé de parler avec plus de ménagement : « Il y a longtemps, monsieur, écrivait-il à Vauréal, que vous n'avez reçu une dépêche aussi importante que celle-ci et qui ait demandé, de votre part, dans l'exécution des ordres du roi plus de dextérité, de force et de sagesse. » Il l'engageait alors à représenter à la reine qu'en lui proposant d'acquérir sans combat un établissement encore considérable, sinon conforme à tout ce qu'elle avait souhaité pour son fils, on lui offrait un meilleur marché que ce qu'elle pouvait espérer de la continuation de la guerre : « Faites usage de tous vos talens et de toute votre sagesse pour traiter avec fruit une matière aussi délicate. Il ne s'agit que d'une négociation de droiture, de candeur et de vérité. Évitez tout ce qui pourrait exciter la colère et le dépit de la reine d'Espagne, et mêlez à la fermeté de vos discours toute l'onction nécessaire. Adieu, monsieur, disait enfin le ministre dans un *post-scriptum* de sa propre main ; tâchez que ceci finisse sans mal ni douleur,.. surtout que cela se décide,.. l'ennemi est aux portes,.. il s'agit du ciel ou des enfers,.. peut-on hésiter et finasser (1)? »

Vauréal, en se rendant au palais, chargé de la missive royale, et prêt à la commenter par les instructions ministérielles, ne se faisait assurément pas l'illusion de croire que la fermeté, même

(1) Louis XV à Philippe V. — D'Argenson à Vauréal, 16, 17 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères.)

mêlée d'onction, pût se faire patiemment écouter jusqu'au bout. On ne s'attend pourtant jamais à tout, et la scène qu'il eut à subir prit un caractère qu'il n'avait pas prévu. Il se trouva en face non des violences habituelles de la reine, mais de la dignité offensée du roi. Au premier mot qui fut dit du nouveau partage territorial proposé pour l'Italie, la reine poussa bien un cri. « Et le traité de Fontainebleau! il n'y a donc plus rien de sacré en ce monde? Que vous avais-je dit? » ajouta-t-elle en se tournant vers son époux. Mais soit que, chez les âmes qui ne savent pas se gouverner elles-mêmes, le passage soit rapide de l'emportement à la faiblesse, soit qu'en lisant dans les regards du roi elle eût compris qu'il était touché à une corde sensible et qu'il n'y avait plus qu'à la laisser vibrer, elle se tut et parut plongée dans un morne abattement. « Je vis alors, dit Vauréal, un spectacle tout opposé à ce qui se passe ordinairement : la reine d'Espagne a coutume de se charger d'expliquer les sentimens du roi, qui parle peu et sans suite. Hier, la reine, absorbée dans sa douleur, ne proféra pas une parole pendant toute la séance, et le roi d'Espagne, comme tout d'un coup transformé en un autre homme, et, comme si cette nouvelle eût ranimé en lui toute la sensibilité dont il est capable, me dit les choses les plus vives et les plus fortes. Je n'ose reproduire ses expressions (1). »

Tout en constatant avec surprise cet éclat d'une éloquence inaccoutumée et tout en essayant vainement d'y opposer quelques raisons de prudence qui n'étaient pas écoutées, Vauréal gardait assez son sang-froid pour remarquer que ce qui paraissait blesser le roi le plus au vif, c'était moins encore le sacrifice qui lui était demandé que les précautions mêmes qu'on avait prises pour l'arracher de lui plus facilement : c'étaient ce secret gardé jusqu'à la dernière heure, cette exigence d'une réponse immédiate et la menace dont cette injonction inattendue lui apparaissait soudainement accompagnée. Un traité qui disposait du sort de son fils, dont on ne lui avait jamais parlé et qu'on lui ordonnait de souscrire sans qu'il eût même le temps d'en faire lecture! Tout le sang du petit-fils de Louis XIV lui montait au visage en se voyant traité ainsi, comme un enfant sans raison qu'on menait la verge à la main! « Le roi, mon neveu, s'écriait-il sans se mettre en peine d'être entendu, me prend le Milanais sans m'en prévenir, et, si je n'y consens pas, il me menace. Jamais pareille chose n'est arrivée à un roi d'Espagne. Ce qu'on me demande est contre mon honneur, je

(1) Vauréal à d'Argenson, 27 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères.)

n'y puis consentir. » Cet appel à la fierté castillane ne pouvait manquer de trouver de l'écho. Ceux mêmes qui ne prenaient qu'un intérêt médiocre aux convoitises maternelles d'Élisabeth s'indignèrent à la pensée que le roi de France s'était joué de leur souverain. « Aussi, dit d'Argenson, la nouvelle fut reçue à Madrid comme l'un des plus grands malheurs qui auraient pu tomber sur la monarchie de Castille : elle fut d'abord ébruitée, tout se couvrit de sac et de cendre, et l'orage fut affreux contre les Français (1). »

Dans de telles dispositions, si Vauréal eût insisté, comme ses instructions le lui commandaient, pour une réponse immédiate, il n'eût obtenu qu'une négation absolue et hautaine. Il prit sur lui de temporiser, même un peu au-delà du terme qui lui était assigné; mais au bout de quelques jours, comme il s'étonnait de ne recevoir aucune communication, il apprit qu'il n'en avait point à attendre. Le roi d'Espagne prenait le parti, sans prévenir l'ambassadeur, de faire porter sa réponse au roi de France par un envoyé extraordinaire choisi parmi les grands de sa cour, le duc de Huescar. La reine se vantait tout haut du bon tour qu'elle jouait ainsi à Vauréal : « Je l'ai bien attrapé, » disait-elle. Peut-être pas tant qu'elle le croyait : l'habile homme, après avoir essuyé le premier feu, n'était peut-être pas fâché de laisser suivre ailleurs une affaire qui commençait si mal et pouvait plus mal finir.

La lettre de Philippe V à son neveu ne manquait ni de dignité ni d'adresse. Tout en insistant sur les engagemens pris à son égard et le déshonneur d'y manquer, il ne se bornait pas à faire appel à la foi jurée, il discutait la situation politique avec des considérations qui avaient leur valeur. Était-ce à la France victorieuse en Flandre et en Italie à céder ainsi, sans le disputer, le terrain qu'elle venait de conquérir ? Était-ce à la tête d'une armée de quatre-vingt-dix mille hommes qu'il fallait signer une paix honteuse? Quant au motif tiré de la défection du roi de Prusse, ce ne pouvait être qu'un prétexte, puisque la négociation était engagée et même déjà conclue à Turin avant qu'on y eût eu la nouvelle de la paix de Dresde : — « Je ne puis donc penser, disait le roi, que ce soit Votre Majesté qui se soit déterminée à de pareilles choses, qui ne répondent nullement à l'amitié qu'Elle veut bien avoir pour moi et pour ma maison. C'est sans doute un outrage de qui serait bien aise de nous voir mal ensemble. Que Votre Majesté me permette qu'en même temps que je le reconnais pour le chef de notre maison, je prenne la liberté, comme le plus vieux, et par conséquent plus expérimenté qu'un autre, par les conjonctures épineuses où je me suis trouvé,

(1) *Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 294.

de lui conseiller de ne point écouter les conseils de ceux qui veulent l'éloigner de l'union sincère et constante que je crois avoir méritée par la bonne foi avec laquelle je lui ai toujours été attaché. Je me persuade que Votre Majesté pourra bien s'imaginer que l'inexécution des traités qui sont trop récens pour qu'on puisse les avoir oubliés, la limitation du temps qu'on me prescrit pour donner la réponse, et encore plus les menaces qu'on y insinue, ne sont pas des moyens propres pour la conserver. Je connais trop la justice de Votre Majesté pour pouvoir croire qu'Elle pense de la sorte, et bien que je l'aie vu écrit de sa main, je le crois inspiré par des gens qui couvrent leur malice d'une apparence de bonne intention. »

L'original de ce portrait était aisément reconnaissable, et d'Argenson, si Louis XV lui communiqua la pièce, ne dut pas s'y méprendre. Et comme l'envoi était complété par une lettre de la fille de Louis XV à son père, le conjurant de ne pas abandonner son époux, et une autre d'Élisabeth à la dauphine sa fille, il put bien imaginer que dans ces épanchemens de tendresse conjugale et filiale, il était peint sous des traits plus noirs encore (1).

A Versailles, d'ailleurs, il commençait à mal passer son temps. On n'avait pas voulu prévenir de la communication faite à Madrid l'envoyé d'Espagne, Campo Florido (le même dont Vauréal a fait un portrait si peu flatteur), mais l'éveil fut donné à l'ambassade par un membre même du conseil, le ministre Maurepas, qui, inquiet de voir de si longs et de si fréquens tête-à-tête entre le roi et un collègue qu'il n'aimait pas, en soupçonna vaguement le motif. Le vieux courtisan, d'ailleurs, né pour l'intrigue, partout où il flairait un mystère, était pressé de le dépister. Poussé par lui, Campo Florido s'en vint droit à Marly demander au roi s'il était vrai qu'on eût expédié à Madrid une dépêche importante dont il ne connaissait pas le contenu. Le roi, jugeant que la dissimulation n'était plus de saison, trouva plus commode de convenir de tout, et raconta même les détails du traité. Le marquis avait l'oreille dure, et comme il arrive aux sourds, ne mesurait pas lui-même la portée de sa voix : le dialogue devenant très vif, il poussa, dit d'Argenson, de véritables hurlemens qui furent entendus du dehors. Puis, il descendit en droiture chez le ministre, se plaignant aux échos, surtout de la sotte figure que lui faisait faire l'ignorance où on l'avait laissé. D'Argenson, devant ce tapage ridicule, eut peine à garder son sérieux. — « Qui sommes-nous donc, lui dit-il, vous et moi, pour

(1) Philippe V à Louis XV, 30 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères.)

mêler nos personnes aux grands événemens qui regardent les grands États? Un point tout au plus. Un capucin réfléchissait en regardant les astres; on lui demanda compte de sa pensée : il dit qu'il songeait à la différence qu'il y a d'un astre à un capucin. Tel est, monsieur, par rapport à nous, l'intérêt d'un bon partage de l'Italie (1). »

Les meilleures plaisanteries n'ont jamais remédié à rien : l'éclat était fait; et ce que le roi avait dit à un ministre étranger, il ne pouvait le cacher plus longtemps aux siens. Il fallut, dès le lendemain, convoquer le conseil pour le mettre au courant de tout. La consternation, dit d'Argenson, fut terrible. Tous les ministres étaient surpris, offensés, alarmés. Personne ne voyait clairement où tendait ce brusque changement de politique, ni jusqu'où le roi y était engagé, ni s'il y persisterait, ni ce qu'en penseraient la reine, le dauphin et les princesses, et dans le doute c'était à qui tirerait son épingle du jeu, chacun jurant qu'il n'avait rien su de l'affaire et n'y était pour rien. Le ministre de la guerre surtout tenait à dégager sa responsabilité, en faisant bien connaître qu'il n'avait été prévenu que quand tout était décidé. En attendant, la nouvelle circulait de bouche en bouche, de la cour à la ville, confirmée bientôt par la venue d'une ambassade extraordinaire d'Espagne. Les conversations, les commentaires allaient leur train, et d'Argenson sentait le terrain ministériel s'ébranler sous lui. A la vérité, il avait comme consolation l'approbation de Voltaire, qui, à peine averti par le bruit public, lui écrivait dans un accès d'admiration tout lyrique : « — Je vous fais mon compliment de la belle chose que j'entends dire. Comptez que quand vous serez au comble de la gloire, je serai à celui de la joie. Souvenez-vous, monseigneur, que quand vous ne pensiez pas à être ministre, je vous disais qu'il fallait que vous le fussiez pour le bien public. Vous nous donnerez la paix en détail; vous ferez de grandes et bonnes choses, et vous les ferez durables parce que vous avez justesse dans l'esprit et justice dans le cœur. Ce que vous faites m'enchante, et fait sur moi la même impression que le succès d'*Armide* sur les amateurs de Lulli... Les Italiens feront des sonnets pour vous, les Espagnols des rondedillas, les Français des odes, et moi un poème épique pour le moins. Ah! le beau jour, que celui-là, monseigneur! En attendant, dites au roi, dites à Mme de Pompadour que vous êtes content de l'historiographe (2). »

C'était bien d'être loué, mieux valait encore réussir, et d'Argen-

(1) D'Argenson à Vauréal, 29 janvier 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères. — *Journal,* t. IV, p. 297.)

(2) Voltaire, *Correspondance générale,* 6, 14 février 1746.

son lui-même ne devait pas tarder à penser que pour avancer les affaires, un peu de raison à Madrid, un peu de fermeté chez Louis XV, un peu de loyauté chez Charles-Emmanuel, étaient préférables à tous les complimens du monde.

Pendant que tout était ainsi à trouble et confusion dans le cabinet français et que force était bien de mettre en panne jusqu'à l'arrivée de l'envoyé espagnol, à Turin, au contraire, la situation devenait d'heure en heure plus aiguë et plus pressante.

Champeaux, en arrivant, trouvait, comme il devait s'y attendre, et comme Montgardin l'en avait prévenu, l'humeur très changée avec les circonstances. La pacification, maintenant connue de l'Allemagne, et l'espoir (bien qu'encore éloigné) de l'arrivée des secours autrichiens avaient fait renaître la confiance dans l'entourage royal. Emmanuel et ses ministres commençaient à se demander s'ils ne s'étaient pas bien pressés, en signant l'engagement du 26 décembre, de se prêter à un acte d'une loyauté douteuse qu'une extrême nécessité pouvait seule justifier. A vrai dire, même dès le premier jour, cette démarche compromettante, une fois consommée, les avait laissés dans un grand trouble d'esprit. Non que ce fût le scrupule de manquer de foi à d'anciens alliés qui les tourmentât, — leur conscience ne parlait pas si haut, — mais c'était la crainte de s'être brouillés avec leurs amis d'Autriche et d'Angleterre, sans être parfaitement sûrs de la durée et de la solidité des nouveaux liens qu'ils contractaient. La preuve de l'état d'incertitude et même d'angoisse où ils restaient, c'est qu'ils avaient cru devoir faire part d'une résolution si contraire à leurs obligations envers l'Angleterre, à qui? au ministre de l'Angleterre lui-même, M. Villette, en lui faisant promettre, sur sa vie et sur son honneur, d'en garder religieusement le secret, mais ils le suppliaient, en même temps, de faire partir un courrier de son ambassade pour plaider auprès de sa cour les circonstances atténuantes de leur défection. Le roi avait voulu s'en expliquer en personne avec l'agent anglais dans un entretien où il donna les marques de la plus extrême douleur et protesta que jamais rien dans sa vie ne lui avait plus coûté. L'Autriche, disait-il, s'était si mal comportée à son égard et lui prêtait si peu d'aide, qu'il ne se croyait pas obligé de se justifier auprès d'elle; mais le roi d'Angleterre, son meilleur ou plutôt son seul ami, il ne se consolerait jamais d'être accusé de lui manquer de parole et d'être devenu indigne de son affection. Mais que pouvait-il faire cependant? George lui-même était menacé sur son trône et ne pouvait lui apporter aucun appui. Devait-il attendre que les généraux français et espagnols vinssent l'assiéger et le prendre, lui et sa famille, dans sa capitale? Vil-

lette, touché de ces considérations (qui en ce moment-là paraissaient encore sans réplique), avait promis de s'en rendre l'interprète et il allait même jusqu'à garantir qu'on y aurait égard à Londres, le roi d'Angleterre n'ayant jamais voulu que le bien de son allié et non sa perte. Sur quoi, Charles-Emmanuel, un peu soulagé, s'était empressé de dire qu'après tout rien n'était définitif, et que les deux souverains amis trouveraient toujours bien quelque moyen de maintenir entre eux une correspondance secrète qui leur permît de veiller à leurs intérêts communs. Bref, il était clair que ce que le cabinet piémontais cherchait avant tout, c'était la suspension d'armes, qui le dégagerait d'un danger pressant, et qu'une fois cette délivrance d'un péril immédiat obtenue, il espérait pouvoir reprendre sa liberté pour en faire usage dans le sens où la fortune des combats lui ferait espérer de rencontrer meilleure chance et plus de profit (1).

On peut juger, dès lors, combien Champeaux fut mal reçu quand il lui fallut convenir qu'au lieu de l'armistice attendu et de l'assentiment promis de l'Espagne, il n'apportait qu'un nouvel instrument diplomatique à rédiger et à débattre. Le mécompte était grand, et Gorzegue ne se fit pas faute de le laisser voir. Cependant, s'il n'eût été question, comme Champeaux se hâta de l'assurer, que de traduire en termes plus précis des points déjà accordés, un changement de forme n'altérant pas le fond n'aurait pas donné prétexte à une contestation sérieuse.

Mais la lecture du document apporté par Champeaux fit voir qu'il était loin d'en être ainsi et qu'il s'agissait de toute autre chose que de donner une tournure différente à des idées convenues. Des dispositions y étaient insérées, non pas nouvelles (ce qui eût pourtant été grave), mais au contraire déjà discutées et écartées : ainsi les deux premiers articles consacraient bien le partage territorial, tel que l'acte

(1) Villette, ministre d'Angleterre à Turin, au duc de Newcastle, 31 décembre 1746 et 3 janvier 1747. (*Correspondance de Turin.* — *Record office.*) — Cette étrange communication faite au ministre d'Angleterre d'une négociation qui était un véritable manque de foi envers le gouvernement britannique paraît avoir été ignorée de l'historien de Charles-Emmanuel III, M. Carutti, et de l'historien de Marie-Thérèse, M. d'Arnèth. Je n'en avais trouvé la trace que dans un écrit du comte Selopis, intitulé : *Delle relazioni politiche tra la dinastia di Savoia ed il governo britannico* (1240-1815. — Turin, 1853, p. 82, 164). C'était un des points que j'aurais eu particulièrement à cœur de vérifier dans les documens des archives de Turin, dont la communication m'a été refusée. J'y ai suppléé par la dépêche anglaise, consultée et copiée au *Record office* de Londres. Il résulte de la dépêche de M. Villette qu'il eut connaissance des moindres détails de la mission de Champeaux, du déguisement que cet agent avait pris, du faux nom qu'il portait, et qu'il put prendre lecture de ses notes. On se demande alors qui Charles-Emmanuel espérait tromper, de George Ier ou de Louis XV, et si c'était à Londres et à Paris que ses agens étaient chargés soit de mentir, soit de dire la vérité.

du 26 décembre l'avait établi ; mais le troisième (ô surprise !) n'était que la reproduction à peu près littérale du projet de confédération italique, deux fois proposé au cabinet piémontais et deux fois repoussé par lui avec énergie. Et pour en assurer tout de suite l'exécution et bannir sans délai tout Allemand du sol italien, on revenait à l'idée d'enlever le grand-duché de Toscane à l'époux de Marie-Thérèse. On a, en vérité, quelque peine à le croire, — à cette heure suprême, quand toutes les minutes étaient comptées et que le moindre retard remettait tout au hasard ; — d'Argenson, sous l'empire d'une préoccupation passionnée, n'avait pu se défendre de tenter, en faveur de la généreuse conception qui lui était chère, un effort vraiment désespéré (1).

La réapparition inattendue de cette exigence, dont on croyait avoir fait justice, porta au comble l'émotion de Charles-Emmanuel et de ses ministres. Leur situation, en effet, devenait de plus en plus critique. D'une part, nous dit un historien piémontais, la signature du procès-verbal du 26 décembre avait été un acte plus nécessaire qu'agréable. Les secours maintenant attendus de l'Autriche rendaient la nécessité moins pressante. Le retard du concours de l'Espagne rendait les avantages plus douteux. Et c'était dans de telles conditions que la France, loin de modérer ses demandes, y ajoutait des exigences qu'elle savait particulièrement désagréables ! C'était une prétention exorbitante, et qui ne pouvait être admise. Mais, d'un autre côté, renvoyer Champeaux avec un refus tout sec, c'était la rupture immédiate : et les auxiliaires annoncés par Marie-Thérèse n'avaient pas encore franchi les Alpes : avant d'arriver

(1) Ce fait est tellement étrange que j'ai hésité moi-même à y ajouter foi. Cependant le texte du projet de traité, inséré par d'Argenson lui-même en appendice à son journal, ne laisse à cet égard aucun doute ; il y est dit en propres termes : « Il sera signé de la part de Sa Majesté très chrétienne, de Sa Majesté catholique et de Sa Majesté le roi de Sardaigne, un traité particulier contenant les conditions de l'union et association qui sera formée entre les princes les plus considérables de l'Italie pour maintenir conjointement et de concert le repos et la tranquillité dans cette partie de l'Europe et pour empêcher qu'aucune armée étrangère puisse jamais y entrer sous quelque prétexte que ce soit. » — (*Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 464.) — Faut-il donc penser que Champeaux, désireux de ménager d'Argenson, ne l'avait pas suffisamment averti de la résistance invincible qu'il trouverait sur ce point dans le cabinet piémontais? J'ai été un instant tenté de le supposer, d'autant plus que la note piémontaise, si catégorique, que j'ai citée plus haut, ne figure pas dans les pièces restées au ministère des affaires étrangères ; mais cette omission s'explique par le fait que Champeaux, envoyé seul, sans secrétaire, avertit lui-même qu'il ne peut donner copie de tous les documens échangés entre lui et le ministre piémontais et qu'il se borne à en analyser la substance. En tout cas, la première note remise par Montgardin, le 12 novembre à Paris, et le silence gardé dans l'acte du 26 décembre devaient avertir suffisamment de l'impossibilité de faire insérer, dans un acte tardif et dont la conclusion était urgente, une disposition de cette importance.

jusqu'aux rives supérieures du Pô, ils devaient passer sur le corps des Espagnols, déjà maîtres de la Lombardie : la capacité des généraux autrichiens n'était pas assez éprouvée pour qu'on pût attendre d'eux, ni une victoire certaine, ni une marche prompte et facile. Les Français, au contraire, étaient encore campés en plein Piémont, en possession de toutes les places fortes (sauf Alexandrie, dont les jours étaient comptés) ; ils pouvaient d'une heure à l'autre, apparaissant devant Turin, mettre la main sur la capitale et sur le souverain. Dans cette alternative vraiment alarmante, Charles-Emmanuel rassembla son conseil des ministres et demanda à chacun son avis par écrit. La trace de cette délibération solennelle est ainsi conservée dans les archives de Turin.

Les sentimens furent partagés : le ministre de la guerre, le comte Bogino, qui passait pour avoir été hostile dès le début à toute la négociation, insista pour le parti le plus décisif. Point de changement, ni dans le fond, ni dans la forme à l'acte du 26 décembre. C'était à prendre ou à laisser. — Un autre des conseillers, le marquis de Borzeglio, inclina au contraire à la concession et à la faiblesse : à tout prix, il fallait, suivant ce prudent personnage, sauver Alexandrie et préserver Turin d'un coup de main. On verrait ensuite, si, en prévenant l'Autriche et l'Angleterre, on ne pourrait trouver moyen de se dégager des paroles données. Gorzegue, suivant une voie intermédiaire, proposa de consentir à une rédaction nouvelle des engagemens du 26 décembre, pourvu qu'elle fût rigoureusement conforme au programme primitif et qu'on n'y fît place à aucune condition supplémentaire. Il exigeait de plus que cette fois la convention fût définitive, et que la suspension d'armes en fût la suite immédiate. Ce fut l'opinion qui prévalut. Dans les situations difficiles, les termes moyens, sans satisfaire tous les esprits, rallient habituellement tous les suffrages (1).

La marche indiquée par Gorzegue, d'ailleurs, bien que conciliante en apparence, était en réalité plus adroite et même plus insidieuse qu'elle n'avait l'air : car il était clair que Champeaux n'avait pas les pouvoirs nécessaires pour modifier lui-même le texte nouveau qu'il avait apporté, et moins encore pour notifier aux généraux français l'injonction de suspendre les hostilités. Tout revenait donc en définitive à renvoyer une troisième fois l'affaire à Paris. C'est effectivement à quoi, après quelque débat, il fallut bien se résoudre, et Champeaux ne voulant pas même, de crainte de nouveaux malentendus, se faire l'interprète des volontés du cabinet piémontais, ce fut Gorzegue qui se chargea de les formuler lui-

(1) Carutti : *Histoire de Charles-Emmanuel*, t. III, p. 312 et suiv.

même dans une série d'articles, constituant une sorte d'ultimatum. Il y ajouta l'exigence expresse que tout fût conclu (principalement l'armistice) avant la fin du mois de février déjà en cours. Cette date était de rigueur, puisqu'à ce moment les Autrichiens seraient certainement en marche, peut-être déjà aux prises avec les Espagnols, et qu'il importait de savoir quelle attitude le roi de Sardaigne devrait prendre à leur égard (1).

Le ministre anglais eut connaissance de cette détermination comme des précédentes, et en en faisant part à sa cour, il exprimait, non sans raison, l'espérance que, tout étant de nouveau mis en question, une rupture complète pourrait s'ensuivre. La seule chose qui le surprît et qu'il ne pouvait s'expliquer, c'était la persistance du ministre français dans le plan chimérique de confédération italienne. Il fallait que ce fût, disait-il, la conception propre et favorite du roi de France (*own darling offspring*), et pour s'en rendre compte, il en était réduit à imaginer que Louis XV voulait se faire empereur de la fédération d'Italie pour égaler l'époux de Marie-Thérèse, devenu empereur de la fédération germanique.

Si Champeaux, au lieu d'être tel que ses dépêches nous le montrent, un agent médiocre et vaniteux, tout ébloui du rôle inespéré qui lui était échu et ne songeant qu'à en garder l'honneur; si, même il n'eût pas été réduit à vivre dans une cachette obscure, dont il ne sortait que de nuit, n'entretenant de communications avec personne, et n'apprenant que ce qu'on voulait bien lui dire : la fixation de ce délai, pendant lequel toute l'affaire de la négociation devait rester secrète, lui aurait ouvert les yeux sur la situation singulièrement avantageuse que le ministre piémontais réussissait par là à se ménager. Charles-Emmanuel allait ainsi avoir un mois pour se décider, suivant son humeur ou suivant les circonstances, entre les deux alliances autrichienne et française, restant libre également de rester fidèle ou de faire défection à l'une, de se rapprocher ou de demeurer éloigné de l'autre. Il gardait les deux cartes entre les mains, pouvant jouer jusqu'à la dernière heure celle qui lui présenterait le plus de chances de succès. Si la France entraînait l'Espagne à sa suite, Alexandrie était sauvée, le Piémont délivré, et l'on marchait, d'accord avec les puissantes armées des deux royautés de la maison de Bourbon, au-devant des Autrichiens pour leur barrer l'entrée de l'Italie et enlever à Marie-Thérèse une part de son patrimoine. Dans le cas contraire, le même délai d'un mois laissait aux Autrichiens le temps d'avancer; on pouvait les at-

(1) Champeaux à d'Argenson, 1er février 1746. (*Correspondance de Turin.* — Ministère des affaires étrangères.)

tendre sans trop de péril, et leur tendre la main à leur arrivée, en prenant à revers Français et Espagnols et en les plaçant entre deux feux. C'était bien la vieille politique à double face et à deux tranchans tant reprochée à la maison de Savoie, mais jamais elle n'avait opéré dans des circonstances plus saisissantes. Il ne s'agissait pas cette fois de se retirer simplement d'une lutte engagée et de contracter une obligation à longue échéance. C'était à huit jours de la décision à prendre et des combats à livrer, en face des armées prêtes à entrer en campagne, qu'on discutait tranquillement dans le cabinet de Charles-Emmanuel de laquelle des deux nations rivales il convenait de verser le sang, ou de recevoir l'argent. Il y a certainement eu dans l'histoire des manœuvres plus loyales, je ne crois pas qu'elle en signale d'une plus audacieuse habileté.

Et ce n'était pas malheureusement le seul avantage que les hésitations des deux cabinets de Versailles et de Madrid assuraient à celui de Turin. L'invitation secrète adressée, nous l'avons vu, par d'Argenson au commandant de l'armée française l'engageant à se tenir tranquillement sur la défensive, pendant la durée d'une négociation dont on ne lui indiquait ni les conditions ni la nature, — cette communication si imprudemment faite et plus imprudemment encore révélée à Charles-Emmanuel, — allait avoir une bien autre conséquence : car l'armée piémontaise déjà remise, par le repos de l'hiver, de ses revers de l'année précédente, acquérait ainsi la facilité de prendre d'avance, sans exciter de soupçons et sans provoquer de représailles, toutes les mesures nécessaires pour se trouver prête, au cas où la négociation viendrait à échouer, à reprendre du jour au lendemain les hostilités. Advenant ce cas de rupture, toujours possible et même aisé à prévoir, cette armée, qui nous redevenait ennemie et n'aurait même jamais cessé de l'être, aurait quelques semaines d'avance sur la nôtre : elle se trouverait sous les armes et prête à l'attaque, tandis que Maillebois, endormi dans une fausse sécurité, et ne redoutant aucune agression, aurait à peine pris les précautions nécessaires pour se défendre.

Rien dans les verbeuses dépêches adressées par Champeaux à d'Argenson pour lui transmettre les dernières propositions, ou plutôt les dernières injonctions de Gorzegue, ne fait voir qu'il ait eu le moindre pressentiment de ces périls. Il n'y est occupé qu'à se justifier d'avoir dû sacrifier une seconde fois le *magnifique projet* de fédération italienne et d'expliquer pourquoi il ne se faisait pas lui-même le commissionnaire de ce nouvel envoi. Il restait, disait-il, pour surveiller sur place la suite des événemens. En réalité, c'était dans l'espérance (et il le laisse trop voir) que le traité définitif serait signé à Turin et qu'il aurait la gloire d'y attacher

son nom. D'Argenson, en recevant cette longue missive, n'y vit pas plus clair que son agent. Une seule chose le frappa : c'est que tout serait manqué si tout n'était pas fait au 1er mars, et qu'il fallait à tout prix avoir conclu avant cette fatale échéance.

L'impatience d'ailleurs le gagnait lui-même, et il avait plus d'une raison d'être pressé d'en finir. On attendait l'envoyé de Philippe V, le duc d'Huescar, qui voyageait lentement avec tout l'appareil d'une ambassade extraordinaire, comme s'il eût voulu protester par cette marche solennelle contre la décision précipitée qu'on avait prétendu arracher à son souverain. Louis XV, très mécontent de ce retard, tenait toujours bon, et répétait très haut, malgré les clameurs d'une partie de sa famille, et les répugnances de la plupart de ses ministres, qu'il n'écouterait aucune remontrance et ne ferait pas de concession. D'Argenson crut faire un coup de partie en profitant de cette disposition, pendant qu'elle durait, pour engager le souverain à fond, par un acte sur lequel il ne fût plus possible de revenir, et qui mît le duc d'Huescar, dès son arrivée, dans l'alternative de céder ou de se retirer immédiatement. C'est la seule explication qu'on puisse donner de la décision imprévue qu'il allait prendre. Dès le 17 février, c'est-à-dire, après avoir pris à peine le temps de jeter les yeux sur les pièces que Champeaux lui faisait tenir (émanées, nous l'avons vu, de la rédaction du ministre piémontais lui-même), il manda chez lui le comte de Montgardin et signa, au courant de la plume, le fameux armistice, objet de tous les vœux de la cour de Turin, sans y mettre ni une condition, ni une réserve, et en y laissant insérer un article spécial qui stipulait la levée immédiate du blocus d'Alexandrie. La seule précaution qu'il prît (et encore était-ce en fait plutôt qu'en droit, car l'acte lui-même n'en porte aucune trace), ce fut d'ajourner la publication jusqu'à l'arrivée à Paris de son gendre le comte de Maillebois, qu'il résolut d'envoyer en qualité de plénipotentiaire pour prendre la place de Champeaux et terminer tous les arrangemens définitifs. C'était au comte, après avoir pris connaissance de l'état des choses à Turin, à s'entendre avec le maréchal son père sur le moment où il conviendrait de mettre la suspension d'armes à l'ordre du jour des troupes françaises.

Ainsi nous passions d'un extrême à l'autre : entre la persistance obstinée dans des espérances chimériques, ou la concession précipitée d'un point capital, il y avait pourtant quelque intermédiaire à garder : quel contraste entre cette conduite saccadée et incohérente et la marche savante et calculée du cabinet de Turin (1) !

(1) Le texte du traité d'armistice, publié dans le *Journal de d'Argenson*, t. IV, 270, porte en *post-scriptum* sous ce titre : article séparé, une clause stipulant que l'armis-

Les signatures étaient à peine échangées que d'Argenson pouvait se demander s'il ne s'était pas trop hâté. Le duc d'Huescar arrivait et, quoique dans sa première audience il se fût montré aussi absolu dans sa résistance que son maître l'avait été à Madrid, dès la seconde ou troisième séance il commença à murmurer tout bas que peut-être un arrangement serait possible si l'on pouvait élargir la part faite en Lombardie à l'infant Philippe. Devant cette lueur d'espoir d'un accommodement pacifique, la résolution tout à l'heure intraitable du roi commença à mollir, et il se demanda s'il n'y aurait pas là un terrain de conciliation sur lequel on pût entrer en conversation avec le roi de Sardaigne. Mais ce fut bien autre chose quand, peu de jours après, Champeaux fit savoir que, la nouvelle de la mission du duc d'Huescar étant arrivée à Turin, le fait jusque-là soupçonné de la résistance de l'Espagne était devenu par là même public, et que Gorzegue exigeait, en conséquence, qu'on rendît publique aussi la résolution de la France dont on lui avait fait part à l'oreille : — à savoir que l'Espagne serait laissée seule dans son abstention et que les troupes françaises, se séparant de celles de l'infant, se retireraient d'Italie. Pour le coup le cœur paternel du roi s'émut tout à fait. Déclarer tout haut, en face de l'Europe, qu'il allait livrer l'époux de sa fille aux injures des Autrichiens, au risque de le voir, après une bataille perdue, emmener captif à Vienne! C'était une extrémité odieuse et un aveu trop pénible. — « J'avais bien fait cette menace, disait-il naïvement à d'Argenson, et je voulais que l'Espagne le crût : mais je n'avais jamais pensé qu'on l'exécuterait. » — Et de fait l'idée de faire évacuer l'Italie par les troupes françaises avait bien, même à un point de vue moins sentimental, quelque inconvénient pratique. Les Français partis, qui allait tenir tête aux Autrichiens en Italie? Charles-Emmanuel s'en chargerait-il à lui seul? et s'il s'en dispensait et se réfugiait dans une neutralité prudente, le généreux projet de bannir les Allemands d'Italie n'allait-il pas aboutir à la duperie de les laisser au contraire maîtres absolus du terrain? Il était tard pour s'en apercevoir. Était-il encore temps d'y aviser (1)?

En tout cas, d'ailleurs, une chose était claire, c'est que, soit pour

tice ne sera publié qu'après que le traité de paix définitive aura été conclu. Cet article ne se trouve pas dans l'instrument officiel conservé aux affaires étrangères, et, d'ailleurs, la suite des faits va prouver que rien de pareil n'avait été arrêté. Les incidens qui firent échouer la mission du comte de Maillebois n'auraient pas eu lieu si l'armistice n'avait dû être consenti que conditionnellement.

(1) La phrase que je mets dans la bouche du roi est prise textuellement dans une note de sa propre main mise à une dépêche préparée par d'Argenson, 7 mars 1746. (*Correspondance de Turin.* — Ministère des affaires étrangères.)

discuter les demi-concessions de l'Espagne, soit pour écarter les exigences du cabinet piémontais, on entrait dans une nouvelle phase de pourparlers qui se prolongerait assurément au-delà du terme fixé. Dès lors, que faire, à cette date du 1er mars qui approchait, de l'armistice qu'on venait de signer? Pouvait-on le déchirer, quand l'encre était encore toute fraîche? Fallait-il y donner cours devant une situation redevenue aussi incertaine que jamais? C'est sur quoi un très vif débat s'éleva de nouveau entre le marquis d'Argenson et le comte son frère : le marquis soutenait que la publication, loin d'être nuisible, aurait l'avantage de compromettre le roi de Sardaigne, et, suivant son expression, d'*embarquer l'affaire, en déclarant Sa Majesté sarde en pleine défection avec ses alliés*. Le comte répondait que, comme il fallait bien que le roi de Sardaigne trahît quelqu'un en cette occasion, on ne pouvait savoir d'avance si c'était à ses anciens ou à ses nouveaux alliés qu'il comptait fausser compagnie, et que le plus sûr était de se mettre en garde à tout événement pour n'être pas le jouet de ses artifices, et il montrait sans peine le danger qu'un désarmement précipité ferait courir à l'armée française : « Nous en répondrions sur nos têtes, » s'écriait-il. Le marquis était obligé alors de confesser son incapacité complète dans les arrangemens de guerre, et d'ailleurs, il avoue lui-même qu'entre tant de prétentions et d'intérêts divers à concilier sur trois théâtres différens, son trouble était extrême : « La délicatesse et la passion, dit-il quelque part, qui excèdent le sentiment qu'on en devrait avoir, font trembler à chaque pas dans une négociation de ce genre (1). »

Bref, on finit par se mettre d'accord en n'autorisant le comte de Maillebois à publier l'armistice que sous les trois conditions suivantes : la durée en serait indéfinie et non-seulement de deux mois; on ferait précéder la publication d'une déclaration renouvelant les engagemens du 26 décembre, et leur donnant ainsi ce qu'ils n'avaient pas encore reçu, un caractère public et irrévocable; enfin (et c'était le point sur lequel le ministre de la guerre insistait le plus), le blocus de la citadelle d'Alexandrie ne serait pas levé, mais on introduirait seulement dans la place un ravitaillement suffisant pour huit jours, qui serait renouvelé de semaine en semaine jusqu'à l'arrangement définitif : et c'est avec cette quatrième édition d'un même texte revisé, mutilé et complété à tant de reprises, que le comte de Maillebois se mit en route et arriva le dernier jour de février à Briançon, où il devait trouver les laissez-passer nécessaires pour franchir la frontière piémontaise.

(1) *Mémoires et Journal*, t. IV, p. 298, 299; — d'Argenson à Champeaux, 26 février 1746. (*Correspondance de Turin*. — Ministère des affaires étrangères.)

Les passe-ports l'attendaient bien, en effet, mais avec une lettre de Champeaux qui en renfermait une autre de Gorzegue, très polie, très empressée même, se terminant pourtant par cette question nettement posée : le comte était-il, oui ou non, en mesure de publier l'armistice dès son arrivée à Turin? Si oui, qu'il arrivât au plus tôt, si non, qu'il voulût bien s'arrêter et attendre qu'on vînt le trouver sur le territoire français, parce que sa présence dans la capitale ne pourrait être ignorée des cabinets anglais et autrichien, déjà très inquiets des bruits qui circulaient, et placerait ainsi le roi de Sardaigne dans la position la plus fausse vis-à-vis de ses alliés.

Le motif allégué pour une interrogation si pressante n'était pas absolument un prétexte. Il est certain que le voyage du duc d'Huescar avait donné partout l'éveil. Une démarche si publique, et dont le but n'était plus un mystère, ne pouvait manquer d'avoir un grand écho à Vienne et à Londres. La nouvelle de la défection du roi de Sardaigne était répandue dans toutes les chancelleries et tous les cafés d'Europe. Le moins que pouvaient faire les deux cours menacées de cet abandon était de mettre le cabinet de Turin en demeure de démentir ces soupçons en donnant quelque gage incontestable de sa fidélité, et le plus éclatant était, certainement, la reprise immédiate des hostilités. C'est aussi ce qu'était venu demander le prince de Lichtenstein, venu de sa personne de Novare à Turin, pour chercher des ordres et s'étonnant déjà tout haut qu'on les lui fît encore attendre. En un mot, l'instant critique était arrivé (à la date même qu'avait prévue, avec une si grande justesse de coup d'œil, le cabinet de Turin), où, la dissimulation n'étant plus possible, il faudrait faire publiquement son choix entre les deux alliances.

Le comte de Maillebois n'était pas en mesure de s'expliquer aussi nettement qu'on le sommait de le faire. Il se borna donc à répondre que les modifications qu'il demanderait à la convention d'armistice étaient légères et qu'elles ne donneraient lieu à aucune difficulté, et passant outre sans délai, il arrivait le 3 mars à Rivoli, à dix lieues de Turin. Là, nouvelle lettre de Gorzegue le sommant de ne pas faire un pas de plus sans articuler positivement ses réserves : il fallut bien se décider à les mettre par écrit pour les faire connaître. Et le lendemain, Maillebois voyait entrer chez lui Champeaux lui-même, accompagné d'un personnage qui n'était autre que le ministre de la guerre, le comte Bogino, lequel lui déclara avec beaucoup de hauteur, et sans vouloir accepter aucun débat, qu'aucune condition nouvelle d'un genre quelconque ne serait admise. Très ému de se voir acculé ainsi, du premier coup,

à une rupture immédiate, le comte crut pouvoir abandonner deux des points qu'on lui avait recommandé d'obtenir, il n'y en eut qu'un, le ravitaillement limité d'Alexandrie, sur lequel (connaissant le prix que son oncle, le ministre de la guerre français, y avait mis) il persista à ne pas céder. Bogino, de son côté, tint ferme sur la négative, et en se levant, il déclara que, tous les délais prévus étant expirés, un corps de troupes piémontaises était prêt à se mettre en marche pour aller porter secours à Alexandrie, que l'ordre de départ avait même été retardé d'un jour pour laisser au plénipotentiaire français le temps de se décider, mais que, si le lendemain, 5 mars, à l'aube du jour, on n'avait rien fait dire de nouveau à Turin, la marche serait commencée et ne pourrait plus être arrêtée (1).

C'était bien là, en effet, le mot de l'énigme. Pendant le mois que le cabinet de Turin s'était réservé, je l'ai dit, pour délibérer tout à son aise, la cause de l'alliance française n'avait pas cessé de perdre du terrain dans le conseil et dans l'esprit même de Charles-Emmanuel. C'était l'effet naturel de l'hésitation de l'Espagne et des dissentimens intérieurs de la famille royale comme du ministère de France, dont des agens bien informés ne laissaient rien ignorer à Turin. Marie-Thérèse, au contraire, prenait son parti avec sa résolution et sa perspicacité accoutumées. Avertie par le bruit public, elle connaissait assez le caractère de son volage allié pour ne pas douter de la défection dont elle était menacée; elle ne prêtait naturellement aucune foi aux dénégations obstinées qu'opposait, à toutes les questions qui lui étaient posées, le ministre sarde à Vienne. L'embarras seul de cet agent, trop visible dans son attitude, était un indice auquel on ne pouvait se méprendre. Mais, d'autre part, la mission même du duc d'Huescar indiquait assez clairement que la nouvelle alliance, bien que sérieusement mise sur le tapis, n'était pas chose faite, puisque l'Espagne discutait sur les conditions de son adhésion. Dès lors, la seule manière de prévenir le mal, s'il en était temps encore, c'était, non de se livrer contre Charles-Emmanuel à des récriminations blessantes, mais de lui rendre le courage d'opérer en silence un nouveau changement de front. La peur avait dû dicter sa trahison, c'est en le rassurant qu'on pouvait l'empêcher de la consommer. Aussi, sans se mettre trop en peine de savoir quel accueil ses

(1) Carutti : *Histoire de Charles-Emmanuel*, t. II, p. 314, 315; — Champeaux à d'Argenson, 5 mars; — le comte de Maillebois à d'Argenson, 6 mars 1746. (*Correspondance de Turin.* — Ministère des affaires étrangères. — (Voir toute la correspondance échangée entre Gorzegno et le comte de Maillebois les 2, 3, 4 et 5 mars. — *Rendu*, p. 168, 174.)

troupes allaient recevoir, la prudente souveraine ne songea-t-elle qu'à imprimer à leur marche une célérité inaccoutumée. Un corps de 30,000 hommes arrivait donc, faisant dix lieues par jour, et les premiers détachemens étaient déjà signalés aux environs de Mantoue. Ce contraste entre l'indécision, d'une part, et la hardiesse, de l'autre, frappait l'égoïste prudence du roi de Sardaigne et le faisait incliner de jour en jour davantage du côté de l'Autriche. Il fut bientôt évident qu'il ne cherchait plus qu'un prétexte pour se dégager d'une parole imprudente et faire oublier une défaillance momentanée. Quand on cherche en ce genre, on finit toujours par trouver. C'est ce que pensa sans doute le ministre de la guerre, le comte Bogino, qui, ne doutant plus d'une rupture qu'il avait toujours désirée, se mit silencieusement à l'œuvre pour reprendre les opérations militaires, dès que la permission lui en serait donnée, en les inaugurant par un grand coup de surprise et d'audace.

Son plan (dont tous les historiens piémontais parlent avec admiration, presque comme d'une conception de génie) était de réunir les bataillons les plus alertes et les plus aisément disponibles qu'il eût à ses ordres, de mettre à leur tête un chef connu par sa résolution et son esprit d'entreprise, le baron de Leutrum, puis de les lancer à travers les lignes françaises, dans l'espoir de les faire arriver sous les murs d'Alexandrie avant que la place, déjà réduite aux horreurs de la famine, eût été contrainte à capituler. Quand on jette les yeux sur la carte, et qu'on examine la position respective des armées, on a peine à concevoir comment un dessein d'une si folle témérité avait pu passer par la tête d'un tacticien quelconque. L'accès d'Alexandrie, du côté de Turin, était défendu par une chaîne de places fortes, toutes occupées par les Français, qui y gardaient des garnisons respectables. En arrière, autour de Tortone, était campé le maréchal de Maillebois lui-même, avec le gros de ses troupes. C'était donc l'armée française tout entière que les agresseurs pouvaient trouver, au premier signal, en face d'eux. D'où venait à Bogino la hardiesse de tenter une pareille aventure? Uniquement (il est impossible de le méconnaître) de la confiance que lui inspirait la recommandation donnée par d'Argenson à Maillebois de ne faire aucun mouvement tant que durerait la négociation pendante. On était sûr de trouver devant soi un adversaire qui avait promis de ne pas bouger; l'essentiel était de le maintenir dans cette attitude passive, en lui laissant ignorer tout ce qui se passait en dehors de lui, jusqu'à ce qu'il ne fût plus en mesure de se mettre en garde. Assurément, l'engagement n'étant pas réciproque, il était, dans la rigueur du droit, permis au gouvernement piémontais de prendre cette initiative sans prévenir; mais s'il y

eut jamais des cas où, suivant l'ancien adage, le droit extrême touche à l'extrême injure, celui-ci était du nombre.

Telle était la manœuvre plus habile qu'honnête qui, comme on le voit, réussissait à souhait. Il faut convenir que tous les politiques français semblaient donner à l'envi dans le piège qui leur était tendu. On n'avait pu laisser ignorer au maréchal de Maillebois l'envoi de son fils comme plénipotentiaire à Turin, et rien n'était mieux fait pour entretenir le chef de l'armée française dans l'attente et dans l'illusion d'une pacification prochaine. Comment croire, en effet, qu'un personnage aussi important que le gendre du ministre des affaires étrangères et le fils du commandant en chef de l'armée se déplaçât pour autre chose que pour mettre le sceau à un pacte déjà conclu? Mais les réserves apportées, après coup, à une convention déjà signée, fournissaient au cabinet piémontais justement le meilleur prétexte de rupture qu'il pût désirer. Enfin, le comte de Maillebois lui-même, en prolongeant les pourparlers sans les clore, et en venant se placer aux portes de Turin dans un point où il ne pouvait communiquer même avec les postes les plus avancés de l'armée française, permettait à Bogino de compléter ses préparatifs sans crainte d'être inquiété. Et c'est ainsi que l'adroit ministre arrivait au résultat vraiment inespéré de garder tout en suspens jusqu'à la dernière heure, et de ne congédier le fils que quand il n'aurait plus aucun moyen d'aviser son père, en temps utile, de son échec et de son renvoi.

Tout étant de la sorte heureusement combiné, le 5 mars, au matin, l'expédition piémontaise reçut l'ordre du départ; et quand, dans la journée qui suivit, le comte de Maillebois, qui, jusque-là, s'était naïvement refusé à prendre la menace au sérieux, fit savoir qu'il était prêt enfin à tout céder, la réponse fut qu'il était trop tard, que les troupes étaient en route et trop éloignées déjà pour qu'un ordre de rétrograder pût les atteindre. Sa présence, dès lors, qui commençait à être connue, devenant à la fois compromettante et inutile, on l'engageait à rentrer sur le territoire français pour y attendre la suite des événemens. On avait même eu le soin de lui faire préparer des chevaux sur toute la route, jusqu'à Suse, pour qu'il n'eût de prétexte de s'arrêter nulle part (1).

En même temps, le marquis de Gorzegue mandait auprès de lui les ministres d'Autriche et d'Angleterre et prenait enfin son parti de confesser tout haut ce qui ne pouvait plus être caché, à savoir qu'une négociation avait été engagée avec la France et qu'un envoyé français de haut rang était venu jusqu'à la porte de Turin. Mais il

(1) Gorzegue à Maillebois, 5 mars 1746; — *Rendu*, p. 170.

ne s'était agi, suivant lui, que de conclure un armistice pour sauver la ville d'Alexandrie, menacée d'une chute imminente. Quant au fond même de la transaction et au projet de partage des états autrichiens (qui avait été un instant accordé et convenu), il n'y fit qu'une légère et très vague allusion. « Quelques points, disait-il, avaient bien été un instant mis en avant qui semblaient satisfaire l'agent français, mais, tout étant resté subordonné à la condition préliminaire de la suspension d'armes, sur laquelle on n'avait pu s'accorder, l'affaire était rompue, l'envoyé français était reparti; et il n'y avait plus qu'à se mettre en campagne, ce qui allait être fait ce jour-là même. Le roi, ajouta-t-il, m'a donné ordre de vous faire part de tout ceci pour faire connaître la *droiture* de ses *intentions*. »

L'attitude des deux agens en recevant cette communication fut nécessairement assez différente. Pour le ministre anglais, qui savait tout, à qui on n'avait laissé ignorer aucun des incidens de la négociation, il eut peine (il en convient lui-même) à affecter la surprise; il ne répondit que peu de mots, admirant en vérité, ajoute-t-il, l'art avec lequel le ministre avait su faire le silence sur les points délicats. Quant au ministre autrichien, il resta matériellement atterré, ce qui lui donna une apparence de calme dont son collègue resta étonné. Mais l'entretien fini et la porte fermée, il reprit ses sens, et de la stupeur passa à la plus vive irritation. Jamais, s'écriait-il, on n'avait vu conduite si perfide et si indécente. Qu'était-ce donc que ces *points* sur lesquels on n'avait pu se mettre d'accord, un *instant*, à la satisfaction de la France? Il n'était pas difficile de les deviner. Il vaudrait cependant la peine de les tirer au clair, et de concert avec le prince Lichtenstein (à qui son aide-de-camp venait aussi de tout raconter) il allait demander une audience au roi où il le forcerait bien de s'expliquer. L'Anglais laissa passer ce flot de colère avec le sang-froid britannique, sans mot dire, jusqu'à ce que la fatigue vînt y mettre un terme (*I let him go this way for some time and till he seem tired*). Prenant alors la parole, avec calme, il lui fit remarquer que sans doute une audience du roi serait très utile pour obtenir de lui la promesse formelle que tout était fini avec la France et qu'aucun pourparler ne serait repris, mais que, quant à revenir sur le passé et à lui poser des questions qui l'embarrasseraient, de deux choses l'une, ou il n'y répondrait pas, ou les réponses qu'il ferait n'inspireraient aucune confiance.

« J'ajoutai, dit-il, que nous devions regarder la découverte que nous venions de faire comme des plus heureuses pour nos intérêts communs, puisque ce qui venait d'arriver à M. de Maillebois ne pouvait que creuser un fossé profond (*widen the breach*) entre Sa

Majesté sarde et la France, et qu'il valait mieux, par conséquent, profiter de la circonstance que d'exaspérer ces gens-là par des marques inopportunes de ressentiment, qui ne pourraient que les rejeter dans les bras des Français : nous devions donc, dans mon opinion, nous borner à rapporter les faits à nos cours sans les accompagner d'aucune réflexion et en laissant nos maîtres en faire tel usage qu'il leur conviendrait. Quant à nous, nous devions profiter de l'occasion qui nous était offerte pour rétablir nos affaires et faire tort à l'ennemi commun. Cette manière de voir ne parut pas très goûtée quand je l'exposai, mais j'ai lieu de croire qu'on en a pourtant tenu compte. » Effectivement, la réflexion porta conseil et le comte de Richecour (c'était le nom du ministre d'Autriche), en rendant compte de l'incident à Marie-Thérèse, au lieu d'en accroître la gravité, s'efforça de l'atténuer. Il se borna à se prêter seulement le mérite d'avoir trouvé sur place une réponse tournée en épigramme et probablement aiguisée après coup, puisque le récit anglais n'en parle pas : « J'ai répondu à M. de Gorzegue, dit-il, que je lui étais fort obligé de sa communication et que je m'empresserais d'en informer Votre Majesté impériale, qui avait déclaré tant de fois qu'elle aimerait mieux perdre de son propre bien que de voir le roi en perdre du sien. » — Quant au prince de Lichtenstein, il se mit en chemin sans délai pour aller porter ses troupes sur les derrières de l'armée française, tandis qu'elle serait attaquée de front par les troupes piemontaises sous les murs d'Alexandrie (1).

Un tour diplomatique si bien joué devait aboutir à un succès militaire aussi complet. L'agression, tout à fait imprévue, trouva le maréchal de Maillebois plongé dans la confiance la plus absolue. Il s'y abandonnait avec d'autant plus de complaisance que, ses

(1) Villette au duc de Newcastle, 15 mars 1746. (*Correspondance de Turin. — Record office.*) — Richecour à Marie-Thérèse, 6 mars 1746 (dépêche communiquée par M. d'Arneth). — On a quelque peine à croire que, le ministre d'Angleterre Turin ayant été pleinement informé du détail de la négociation et ayant communiqué tous ces renseignemens à son gouvernement, le cabinet de Londres n'en ait rien fait savoir à Vienne et que Marie-Thérèse dût rester jusqu'au dernier moment dans l'ignorance d'un fait qui l'intéressait à un si haut degré. C'est cependant ce qu'affirme M. d'Arneth dans son *Histoire de Marie-Thérèse* et ce qu'il a bien voulu me confirmer par une lettre écrite en réponse à la question que je lui avais faite et à la suite de laquelle il a eu l'obligeance de se livrer à de nouvelles recherches. Il reste convaincu que l'Autriche n'a rien su de ce qui se passait à Turin avant la fin de février et n'a été avertie à ce moment même que par les bruits publics vaguement répandus à Londres. Comment expliquer ce silence observé par le gouvernement anglais envers son alliée sur un point qui les touchait également l'un et l'autre? Faut-il croire que l'Angleterre, moins intéressée que l'Autriche dans les affaires d'Italie, voyait sans trop de déplaisir l'agrandissement du roi de Sardaigne? C'est possible, mais je n'oserais l'affirmer. On a peine à se reconnaître dans ce dédale de fourberies et d'intrigues.

rapports avec les généraux espagnols devenant de jour en jour plus aigres, il ne se souciait nullement de reprendre en leur compagnie une nouvelle campagne dans les conditions de l'année précédente. L'annonce de l'arrivée de son fils, porteur d'une convention d'armistice et chargé de pleins pouvoirs, le comblait de joie. Il se préparait à en faire à son armée, par un ordre du jour public, la joyeuse surprise; et, en attendant, il n'en gardait plus le secret à son entourage. Le déplaisir que paraissaient en éprouver ses maussades alliés ne faisait qu'accroître la satisfaction qu'il allait avoir à tendre amicalement la main à ses ennemis de la veille. Sa sécurité était telle qu'au moment où tout était prêt déjà pour le surprendre, il en était encore à demander à Paris des instructions pour savoir à qui, de l'infant ou du roi de Sardaigne, il convenait de céder, en cas d'expédition commune, le pas et le commandement. Aussi quand, dans les premiers jours de mars, le comte de Montal, qui commandait à Asti, lui fit savoir que ses éclaireurs lui signalaient des mouvemens suspects du côté de Turin, des passages de troupes et d'artillerie dont l'aspect était menaçant, le maréchal se refusa absolument à prendre l'alarme; et, au lieu de se porter tout de suite, comme il l'aurait fait en toute autre occasion, à l'aide de son lieutenant, il haussa les épaules et parut se moquer du message et du messager. On se trompait, dit-il, ou on le trompait, et ces menaces apparentes n'avaient pour but que de donner le change aux soupçons, déjà éveillés, des Autrichiens. Montal ayant insisté, cependant, il se borna à lui ordonner de prendre quelques précautions insignifiantes. Telles qu'elles étaient, cependant, ces recommandations n'arrivèrent pas à leur adresse : le courrier qui les portait trouva les Piémontais déjà sous les murs d'Asti, bombardant les faubourgs, creusant des tranchées et prêts à ouvrir la brèche (1).

(1) Voir toute la correspondance échangée entre Montal et Maillebois dans l'ouvrage publié par le marquis de Pezay, sur les campagnes du maréchal de Maillebois en Italie, vol. III, p. 513, 520; mais cet ouvrage doit être consulté avec réserve, parce que l'auteur, écrivant sous les yeux et à la demande de la famille du maréchal, fait plutôt un panégyrique et un plaidoyer qu'une histoire. Montal, écrivant après l'événement, à Paris, pour se justifier, dit en propres termes que le maréchal lui avait fait dire qu'il était sûr de notre paix, « signée avec le roi de Sardaigne et que je ne devais avoir aucune inquiétude sur la marche des ennemis. » — « Il paraît, par les ordres que M. le maréchal m'a donnés, qu'il était dans la bonne foi. » — Montal au comte d'Argenson, 24 mars 1746. — (Ministère de la guerre.) La lettre porte en marge cette note de la main du ministre : *J'ai rendu compte au roi, rien à répondre.*— (Voir aussi un *Appendice* au VIIe volume du *Journal de Luynes*, p. 36, une lettre sans signature, évidemment écrite par un officier de l'armée de Maillebois. Il y est dit que la nouvelle du traité signé avec la cour de Paris était publique dans l'armée, qui n'attendait que

C'était sur Asti, en effet, que Leutrum et sa petite troupe s'étaient portés, comme sur le point qui commandait la route directe d'Alexandrie. Montal, réduit à ses propres forces, était-il en état de leur tenir tête? C'est une question qui a été fort disputée entre lui et ses supérieurs, et peu s'en est fallu que la solution en ait été remise à un conseil de guerre. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il n'essaya seulement pas de résister. Ne comprenant rien à ce qui se passait et perdant complètement la tête, après quelques coups de canon échangés, il se décida à députer un parlementaire à Leutrum : « Que se passe-t-il donc, dit cet envoyé, et que faites-vous? Tout le monde sait que la paix est faite avec votre maître, et vous nous attaquez sans prévenir. » « — Je ne sais rien de tout cela, répondit brusquement Leutrum, le roi m'a ordonné de prendre Asti : Je fais ce qu'on m'a dit de faire. »

Plus surpris et plus démoralisé que jamais, ne pouvant faire accorder les avis de Maillebois et le spectacle qu'il avait sous les yeux, Montal se laissa parler de capitulation. Il aurait voulu obtenir la sortie avec les honneurs de la guerre, et la faculté de se retirer sous Alexandrie. De la sorte rien n'eût été compromis, et il aurait pu aller demander à Maillebois l'explication de ce mystère. Mais Leutrum, sentant son avantage, déclara que toute la garnison était déjà en fait prisonnière de guerre et qu'il ne la laisserait pas échapper. Il lui fallait la soumission complète, ou dans deux heures il donnait l'assaut. Au bout de deux heures, Montal ne demandait plus pour sa troupe que la faculté de conserver ses bagages. « Je n'ai jamais fait la guerre aux bagages, » dit dédaigneusement Leutrum, et il fit sans peine cette injurieuse concession. La capitulation fut signée dans ces tristes termes. Onze bataillons français déposèrent leurs armes et durent être emmenés en captivité. La route d'Alexandrie était ouverte (1).

Aucun fait, dit l'historien piémontais dont je transcris le récit, plus honteux n'est inscrit dans l'histoire militaire de la France. L'assertion n'est peut-être pas trop sévère : mais il reste à savoir

le moment de la publication d'un armistice... Puis à propos de l'attaque d'Asti : « La marche des ennemis n'avait rien dissimulé : elle se faisait tambour battant; on l'annonçait de toutes parts à M. le maréchal. Mais par je ne sais quelle fatalité, ou séduit par les apparences d'une paix prochaine, il ne semblait faire aucune attention à ce récit.

(1) J'ai suivi dans le récit de ce véritable guet-apens celui de l'historien piémontais Carutti lui-même. Il est vrai que Carutti ne parle pas de la promesse faite à Charles-Emmanuel par d'Argenson et de l'immobilité ainsi imposée au maréchal de Maillebois. Il est difficile pourtant de croire que le fait n'ait laissé aucune trace dans les archives de Turin. En tout cas, le billet de d'Argenson à Maillebois est inséré à peu près textuellement dans son *Journal* où il aurait été facile de le trouver.

si aucun fait plus glorieux que ce succès dans les conditions où il était obtenu n'est inscrit dans les fastes militaires du Piémont. J'ose affirmer qu'un lecteur de bonne foi admirera plutôt ici l'adresse d'une intrigue bien nouée, que l'éclat d'un haut fait d'armes. Il manquerait même quelque chose au caractère moitié tragique et moitié plaisant de l'aventure, si on n'y ajoutait que, pendant la première journée, le bruit s'étant répandu à Turin que le coup était manqué, Gorzegue fit venir Champeaux et lui demanda s'il ne pourrait pas faire courir après le comte de Maillebois, pour le prier de redire son affaire : le lendemain, le résultat étant connu, nouveau contre-ordre. Ce trait, qu'un auteur comique ne négligerait pas, achève le tableau (1).

La signature de Montal était à peine apposée au texte de la capitulation qu'on entendit un signal partant des hauteurs qui dominent Asti. C'était le maréchal de Maillebois qui, enfin, sorti de sa confiance léthargique, accourait en toute hâte, plein de confusion et de colère. Quand on lui apporta le malheureux écrit que venait de souscrire son lieutenant, à peine pouvait-il en croire ses yeux ; sa consternation et son désespoir furent au comble. Un récit du temps dit que ses genoux se dérobèrent sous lui, et qu'il faillit tomber à la renverse. A la joie d'une pacification triomphante, substituer du jour au lendemain l'humiliation d'un échec presque sans exemple ! Il était impossible de tomber de plus haut. Et pas un avis, pas un mot ni de son fils, ni de Champeaux! Où étaient-ils? Où les chercher dans cette bagarre? Sa première lettre au comte d'Argenson, son ministre, écrite le soir même du désastre, porte le caractère d'un véritable affolement. « — Jamais, dit-il, on ne vit de situation pareille à la mienne : j'ai la mort dans le cœur! » Et il avoue que les idées les plus étranges lui passaient par l'esprit, celle entre autres de s'adresser directement au général ennemi pour le prier de faire passer une lettre à son fils, s'il était encore à Turin. Mais au milieu de son trouble, il conservait pourtant encore assez de calme et de soin de sa légitime défense pour transcrire textuellement le malheureux billet que le marquis lui avait écrit et qui était en réalité, à ses yeux, la cause de tout le malheur (2).

Rien pourtant n'eût été tout à fait irréparable si on avait pu marcher en toute hâte sur Alexandrie pour y devancer et attendre Leutrum. Mais comment s'aventurer ainsi, au lendemain d'une pa-

(1) Champeaux à d'Argenson, 6 mars 1746. (*Correspondance de Turin.* — Ministère des affaires étrangères.)

(2) Le maréchal de Maillebois au comte d'Argenson, 9 mars 1746. — (Ministère de la guerre.)

reille surprise qui pouvait en annoncer d'autres, quand on apprenait que Lichtenstein et ses Autrichiens s'apprêtaient à tenter le même coup sur Montcalvo? A la vérité, là veillait le brave Chevert, moins sujet que Montal à la défaillance. Mais on ne pouvait pourtant abandonner ainsi un terrain menacé et laisser dégarnir toute la rive supérieure du Pô. Maillebois se borna donc à envoyer en toute hâte demander des renforts à l'armée espagnole qui était campée devant Milan; mais avant que la demande pût être parvenue à son adresse, tout était fini à Alexandrie. Le commandant du siége (un officier espagnol comme je l'ai dit), le comte de Lasci, n'avait pas même attendu d'être attaqué. Sur la nouvelle de la prise d'Asti, et de l'arrivée des Piémontais, il avait levé le camp, se retirant sur Tortone et emmenant avec lui tout le contingent espagnol. Les bataillons français, ne pouvant se défendre seuls, avaient dû le suivre. Et quand le maréchal manda Lasci auprès de lui, pour lui demander l'explication de sa conduite : « Vous n'allez pas me faire croire, dit l'Espagnol avec insolence, que vous avez besoin de nous pour vous défendre contre les Piémontais : vous vous entendez trop bien avec eux (1). »

C'était là le dernier coup et le plus cruel, réservé à l'infortuné maréchal. Dupe et jouet des Piémontais, il ne lui manquait plus que de passer pour leur complice : et c'est, en effet, ce qui avait lieu. L'idée d'un accommodement secret intervenu entre les rois de France et de Sardaigne était si fort répandue, on croyait si bien la chose faite, dès lors l'agression des Piémontais était si étrange et la faiblesse des Français si peu croyable, que le soupçon d'un jeu concerté et d'une connivence entre eux paraissait aux spectateurs l'explication la plus vraisemblable. Fausse attaque d'un côté, résistance simulée de l'autre, disaient les témoins ébahis, le tout pour prolonger l'équivoque quelques jours de plus et surtout pour peser sur les résolutions incertaines de l'Espagne (2).

(1) Henri Morris : *Opérations militaires dans les Alpes et les Apennins pendant la guerre de la succession d'Autriche*, 1886, p. 161. La plupart des historiens expliquent cette étrange conduite de Lasci par des ordres qu'il aurait reçus de Milan, après la nouvelle de la chute d'Asti. Le rapprochement des dates me paraît rendre cette interprétation impossible : Asti capitule le 8 mars et Alexandrie fut évacuée le 10. Il n'y a pas entre les deux jours le temps nécessaire pour un échange de courrier entre Alexandrie et Milan. Lasci a dû devancer l'ordre, que, d'ailleurs, il n'aurait pas manqué de recevoir.

(2) Cette supposition, bien que sincère, pouvait se justifier par des exemples récents. On avait vu, en effet, Frédéric et Marie-Thérèse quatre ans auparavant jouer un jeu analogue au siége de Neiss en Silésie. La ville s'était rendue aux Prussiens presque sans résistance, parce que Frédéric s'engageait à ne tirer aucun parti de cette victoire et à se contenter des avantages qu'un traité secret lui assurait au même moment. — *Frédéric II et Marie-Thérèse*, t. II, p. 105 et 110.

Nulle part, cette odieuse interprétation ne rencontra plus de faveur que dans le camp des Espagnols et autour de don Philippe lui-même. L'infant était tenu au courant, de Madrid, par sa mère, de toute la négociation engagée à Turin, et des commentaires passionnés ne lui avaient rien laissé ignorer des moyens de contrainte qu'on avait tenté d'employer sur le roi son père. La France, lui avait-elle écrit, vous traite comme un marmouset. La chute d'Asti, sans résistance réelle, lui parut tout simplement le prélude de l'abandon complet dont il se savait menacé ; ni lui, ni le comte de Gages ne se firent faute de le dire tout nettement au maréchal lui-même. — « Un coup pareil étonnerait toute l'Europe, lui écrivait le comte de Gages, qui connaît vos grandes qualités dans le métier de la guerre. L'infant a dans les mains la copie du traité fait entre le roi très chrétien et le roi de Sardaigne : il a même une lettre du roi, son père, où il est annoncé qu'on rendra libre la communication d'Alexandrie, et il ne doute pas que vous ayez agi en conséquence. Vous jugez bien, monsieur, que personne ne croira qu'un dérangement si extraordinaire ait pu se faire sans mystère. » — « Je ne puis me persuader, écrivait l'infant lui-même, qu'un général aussi expérimenté, tel que vous, ayez pu commettre une faute semblable, sans qu'il y ait quelque motif que je crains d'entendre, tout opposé qu'il est aux sentimens de mon cœur (1). » Et il ajoutait que, ne pouvant plus compter que sur lui-même pour se défendre, il rappelait toutes ses troupes autour de lui pour faire face aux renforts autrichiens qui arrivaient de Mantoue. Le maréchal, comme on le pense bien, justement offensé, ne voulait pas rester en reste de récriminations. — « Tout le mal, répondait-il, venait de la sotte expédition poussée sur Milan qui l'avait laissé dans l'abandon, avec une ligne de défense toute dégarnie et ouverte à toutes les surprises. »

Décrire le trouble et le désordre que ces soupçons réciproques jetaient dans les deux armées serait chose véritablement impossible. Jamais de mémoire d'homme, on ne vit pareille confusion des langues. Des courriers passaient d'un état-major à l'autre, chargés de gros mots et d'injures. C'était de part et d'autre un échange d'imputations outrageantes : il n'était pas de bruit étrange qui ne trouvât créance. C'était le maréchal, à qui on venait dire que, s'il essayait de se présenter au camp de l'infant, tout était prêt pour l'arrêter et le conduire à Madrid comme traître à la cause commune. Puis des officiers espagnols rencontrant des voitures de

(1) Le comte de Gages à Maillebois, 11 mars 1743; — l'Infant à Maillebois, même date. — (Ministère de la guerre.)

l'intendance française avaient la prétention de les fouiller pour y trouver la preuve des lâches intrigues dont ils étaient victimes Enfin, on allait jusqu'à dire que, quand les Autrichiens arriveraient, les Espagnols, usant de représailles à leur tour, au lieu de les combattre, se jetteraient dans leurs bras, pendant que, les Piémontais coupant nos communications avec la Méditerranée, l'armée française se verrait cernée et obligée de mettre bas les armes. Tout paraissait possible et tout à craindre. En un mot, dit un historien contemporain, une perfidie supposée faisait naître mille trahisons réelles.

Au milieu de ce trouble général, on retrouvait par instant quelqu'un de ces traits de vaillante gaîté française qui ont toujours éclairé les jours les plus sombres de notre histoire. Telle est l'anecdote du sergent Va-de-bon-cœur que rapportent toutes les chroniques du temps. Obligé d'évacuer rapidement la ville de Moncalvo pour repondre à l'appel de Maillebois, Chevert avait dû y laisser ses blessés et ses malades, en les recommandant à la clémence du vainqueur, qui, entrant dans la ville sans résistance, n'aurait eu aucune raison pour maltraiter des infortunés. Mais avant que les Piémontais eussent paru devant les remparts, un de ces pauvres abandonnés, qui portait le nom de guerre de Va-de-bon-cœur, se soulevant sur son grabat et se retournant vers ses compagnons : « Camarades, leur dit-il, est-ce que nous allons nous rendre sans souffrir au moins pour *deux liards* de siège? » Et il leur fit comprendre que, moyennant quelques vieilles pièces de canon rouillées, mises en place sur les remparts, on pourrait faire un simulacre de défense qui leur donnerait droit aux conditions d'une capitulation honorable. Aussitôt dit, aussitôt fait, et quand le baron de Leutrum arriva aux portes de la ville, il fut reçu, à sa grande surprise, par une decharge d'artillerie qui mit quelques-uns de ses hommes hors de combat. Touché lui-même de ce trait d'énergie, il fit tout de suite offrir à ces défenseurs improvisés de leur accorder le traitement qui leur conviendrait. « Non, répondit Va-de-bon-cœur, nous ne nous rendrons pas que vous n'ayez fait une tranchée, ne fût-elle que de la longueur de ma pipe. » Leutrum se prêta à la plaisanterie, et après une heure de bombardement assez mollement opéré, il accorda aux assiégés une capitulation qui leur permettait de sortir avec les honneurs de la guerre. Le régiment des infirmes défila alors devant lui, chacun portant, en guise des armes qu'il n'aurait peut-être pas été en état de soutenir, quelque signe de sa maladie ou de sa blessure : celui-ci brandissant sa béquille, cet autre le bras en écharpe, quelques-uns montés sur les épaules de leurs camarades, et ce fut dans cet ap-

pareil qu'ils rejoignirent l'armée française, où ils furent reçus avec de joyeuses exclamations. Quelques semaines plus tard, disons-le à l'honneur de l'ancien régime, Va-de-bon-cœur était nommé officier, et son nom figurait sur les contrôles à côté des plus illustres de la noblesse française (1).

Sans produire d'aussi fâcheuses conséquences que sur le théâtre du désastre, l'effet de la surprise causée par le coup de main d'Asti ne fut guère moindre à Versailles. Là aussi, le départ du comte de Maillebois ne laissait plus aucun doute sur la conclusion de l'alliance piémontaise ; et d'Argenson lui-même, qui devait pourtant savoir à quoi s'en tenir, se croyait encore si sûr de son fait que le 7 mars (le jour même de la prise d'Asti), il entrait en conversation avec l'ambassadeur de Venise à Paris pour offrir à la république la ville de Mantoue, comme sa part dans la nouvelle distribution de l'Italie. Quand la triste réalité fut connue, ce fut une stupeur et bientôt un soulèvement général. Une véritable tempête de reproches fut déchaînée contre tous ceux, diplomates ou militaires, qui avaient mené perdre l'honneur de l'armée française dans une si cruelle aventure. Ni Champeaux, ni Maillebois, ni son fils n'étaient épargnés, on allait même jusqu'à accuser tout bas le roi lui-même qui avait voulu conduire une si grande affaire à l'insu de ses ministres. — « La personne du roi de France, écrit Chambrier au roi de Prusse, est intéressée dans l'affaire de Sardaigne ; c'est lui qui a voulu entamer la négociation, voulant imiter Votre Majesté. — Mais d'Argenson naturellement recevait en pleine poitrine la plus forte atteinte. Les premiers et les plus ardens à l'accuser étaient ses collègues, naguère très piqués, maintenant heureux de n'avoir rien fait ni rien su : celui qui parlait le plus haut, c'était le comte son frère, ne se faisant pas faute de montrer ce malheureux billet, source de tout le mal dont on lui avait dérobé la connaissance. D'Argenson, au contraire, avec sa générosité accoutumée, ne cherchait nullement à se disculper aux dépens d'autrui, il ne pouvait souffrir surtout qu'on s'en prît aux deux Maillebois qui lui étaient unis par les liens de l'amitié et du sang. — « Le père et le fils, écrivait-il à Vauréal, dans son style imagé, sont innocens comme la chaste Suzanne (2). »

Par une étrange fatalité, un événement longtemps attendu, qui un peu plus tôt aurait comblé tous ses vœux, arriva juste à point pour accroître ses regrets. L'Espagne cédait enfin et acceptait sans

(1) *Mémoire sur les campagnes d'Italie en* 1745 *et* 1746 ; Amsterdam, 1777.

(2) D'Argenson à Vauréal, 22 mars 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère de la guerre.) — Chambrier à Frédéric, 25 mars 1746.

réserve les conditions proposées. Déjà, depuis quelques jours, cette modification d'humeur était visible : la reine avait dit à Vauréal : « J'ai fait dire beaucoup de messes pour les âmes du purgatoire, ce sont mes bonnes amies ; mais j'y ai mis pour condition qu'elles inspireraient au roi une bonne résolution. » En conséquence, le 8 mars, le jour même où Asti ouvrait ses portes, elle faisait venir de nouveau l'ambassadeur. « Nous n'avons pas dormi cette nuit, le roi et moi, disait-elle, nous n'avons fait que raisonner sur le traité que le roi très chrétien a signé avec le roi de Sardaigne et de la fermeté qu'il apporte à le soutenir, nous cédons enfin et nous voulons bien l'exécuter (1). »

Concession tardive qui, dans le trouble général, ne fut pas même écoutée. Il n'y eut que d'Argenson qui y vit un rayon d'espoir et eut encore assez de crédit sur Louis XV pour le déterminer à faire l'essai d'en profiter. Charles-Emmanuel avait écrit à son neveu une lettre d'excuse banale où il persistait, malgré le contre-temps survenu (c'est ainsi qu'il appelait la surprise d'Asti), à l'assurer de ses dispositions amicales et pacifiques. La réponse dictée à Louis XV fut d'une mansuétude exemplaire absolument exempte de tout ressentiment. — « Personne, lui faisait-on dire, n'est plus persuadé que moi du caractère de vérité, de religion et de candeur de Votre Majesté. » — Et il annonçait de nouvelles instructions adressées à M. de Champeaux, relatives aux circonstances présentes. Charles-Emmanuel mit le satisfecit en poche, pour se justifier devant l'histoire ou pour en faire par la suite tel usage que de raison. Mais il n'en fit pas moins très nettement savoir à Champeaux que, la face des choses ayant changé, les arrangemens pris ne pourraient être maintenus sans de grandes modifications. Dès lors, son séjour à Turin donnant lieu à de fâcheux commentaires, il paraissait convenable d'y mettre un terme. Il faut qu'il s'en aille, disait Charles-Emmanuel à Villette, je le porte sur les épaules. Champeaux dut plier bagages, sans mot dire, et tout fut fini de ce côté (2).

Un seul résultat restait donc de cette noble tentative condamnée à un si triste avortement; c'était le trouble profond apporté dans les relations des deux armées et des deux cabinets de France et d'Espagne, et puisqu'on allait se retrouver en tête-à-tête et obligé de faire campagne ensemble, rien n'était plus pressé que de faire cesser un état violent de discorde qui rendait tout concert d'efforts

(1) *Mémoires et Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 306; — Vauréal à d'Argenson, 15 mars 1746. (*Correspondance d'Espagne*. — Ministère des affaires étrangères.)

(2) Voir les lettres de Charles-Emmanuel et de Louis XV (8, 25 mars et 5 avril 1746), dans *Rendu*, p. 178, 180. La lettre de Louis XV porte en marge des notes critiques et railleuses du ministre Gorzegno. — Villette au duc de Newcastle, 22 mars 1756.

impossible. Que ne pouvait-on craindre, d'ailleurs, de la part de l'irascible Élisabeth, qui allait se trouver d'autant plus humiliée de la concession qu'on lui avait arrachée, qu'elle n'en recueillait pas le bénéfice? Que l'Angleterre et l'Autriche lui fissent des offres séduisantes, ne se croirait-elle pas en droit d'user de représailles en se séparant de l'alliance française sans prévenir? Des correspondans secrets signalaient déjà la présence à Padoue d'un ecclésiastique espagnol qui était admis à des entretiens confidentiels avec les représentans de Marie-Thérèse, réfugiés dans cette ville depuis la prise de Milan (1). C'était donc à Madrid qu'il fallait aller en toute hâte panser la plaie de l'orgueil royal. Le vieux maréchal de Noailles, en sa qualité d'ancien compagnon d'armes de Philippe V, qui avait contribué à le mettre sur le trône, se crut propre à cet office délicat et s'offrit pour le remplir. Louis XV accepta sa proposition avec empressement sans songer que Noailles était l'adversaire direct et le contradicteur habituel de d'Argenson dans le conseil, et que donner à un ministre son propre rival comme ambassadeur, pour réparer ses fautes, c'était lui causer un dégoût difficile à supporter. Mais les princes, accoutumés à être obéis dès l'enfance, prennent peu de souci de la dignité de leurs serviteurs: et quant à craindre une démission volontaire, c'était un acte d'irrévérence que les habitudes du temps ne comportaient pas. D'Argenson dut donc dévorer l'injure sans se plaindre, il en fut quitte pour s'attribuer à lui-même la nomination de son rival et déclarer (comme il le fait encore dans ses *Mémoires*) qu'il était trop heureux de débarrasser le conseil, au moins pour quelques semaines, d'un brouillon et d'un importun. Mais sa disgrâce apparut dès lors comme prochaine à tous les yeux : il n'était plus ministre que de nom.

Ainsi, par une singularité dont ce n'est pas l'unique exemple, l'acte de la vie ministérielle de d'Argenson qui, auprès de la génération présente, a fait le plus d'honneur à sa mémoire, fut celui-là

(1) Arneth, t. IV, p. 182, 183, 448.— Cet ecclésiastique, un abbé Armandi, ne proposait de rien moins, nous dit M. d'Arneth, qu'une alliance de l'Espagne avec l'Autriche pour lui faire rendre la Silésie par la Prusse et enlever à la France la Lorraine et l'Alsace en échange d'un établissement fait à l'infant Philippe en Italie. Il est impossible de savoir jusqu'à quel point cet agent obscur était autorisé à engager ces pourparlers. Plus tard, d'autres négociations furent directement engagées entre Vienne et Madrid, entre autres par le marquis de Grimaldi, ministre de Gênes auprès de la cour d'Espagne. Mais d'Argenson prétend, dans ses *Mémoires*, que c'était avec la connaissance et le consentement du maréchal de Noailles qui en avait préalablement informé le roi, ce qui suppose que les intérêts français n'auraient pas été sacrifiés. Cette assertion n'a rien d'invraisemblable, étant donnée l'habitude que Louis XV commençait à prendre de suivre les affaires diplomatiques par des voies secrètes à l'insu des ministres. — (D'Arneth, t. IV, p. 188, 190, 449. — *Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 315.)

même qui le perdit dans le jugement de ses contemporains et qui prépara sa chute. Cette réhabilitation tardive d'un dessein longtemps méconnu n'est pourtant pas sans justice, et c'est à bon droit que le nom de d'Argenson est resté attaché au plan d'émancipation de l'Italie, car il n'est aucune de ses œuvres où il ait porté une passion plus vive et plus désintéressée. Il s'y adonna sans réserve, et n'est-il pas vrai que, dans le récit qu'on vient de lire, on le voit apparaître tout entier avec l'élévation de ses vues, la générosité de ses sentimens, la loyauté de sa parole, son ignorance de la malignité humaine, ses conceptions originales poursuivies un peu au hasard, sans souci (pour parler comme les politiques savoyards) *de la trop forte impression de nouveauté* qu'elles produisaient autour de lui, en un mot, cette recherche d'un résultat idéal qui l'exposait trop souvent à manquer le but en visant trop haut?

C'est bien le jugement que porte de lui, en lui témoignant sa reconnaissance, au nom de l'Italie, l'illustre écrivain Botta, plus équitable et plus impartial, sur ce point, que les autres historiens ses compatriotes. Après avoir raconté le cruel mécompte infligé par le savoir-faire du ministre de Charles-Emmanuel à la naïveté de celui de Louis XV, il conclut en ces termes : D'Argenson, trompé par l'excès de sa bienveillance envers l'Italie, mérite plus d'éloges pour l'excellence de ses intentions que pour l'habileté de sa conduite : Bogino, au contraire, avec sa froideur calculée, fait preuve de plus d'adresse que de sincérité ou de droiture. L'abbé de Saint-Pierre aurait mieux aimé d'Argenson : Machiavel aurait préféré Bogino. Du train dont va le monde, je laisse au lecteur à décider laquelle des deux préférences serait la mieux placée (1). Cet avis ne diffère guère de celui qu'exprimait, au lendemain même de l'événement, un témoin intelligent, l'ambassadeur de Venise à Paris, plus en mesure que personne d'apprécier cette finesse italienne dont son propre gouvernement n'ignorait aucun des secrets. « Il est certain, disait-il, qu'en tout temps la maison de Savoie a su, mieux que toutes les autres cours, le moyen de mener à bien une négociation, et qu'elle doit son agrandissement surtout à l'art d'avoir su bien tromper les hommes, et les cours en tout temps ne changent guère leur manière d'agir (2). »

Le tort du plan de d'Argenson (il l'a reconnu lui-même) était

(1) Botta : *Histoire d'Italie*, faisant suite à Guichardin, t. XV, p. 113.

(2) Egli è certo che in tutti li tempi quella casa a saputo meglio di tutte le altre li modi di negoziare, e che all' arte di saper bene ingannare gli uomini deve sopre ogni altra cosa il proprio ingrandimento. E le corte in tutti li tempi conservano sempre poco più poco meno le medesime massime. — Tron, ambassadeur de Venise à Paris, 4 avril 1746. (Bibliothèque nationale.)

d'être prématuré, et de devancer de plus d'un siècle le temps où l'exécution en eût été possible. C'était d'ailleurs en toutes choses (qu'il portât ses regards et son action au dedans ou au dehors de sa patrie), le trait particulier qui distinguait l'esprit de d'Argenson, de savoir s'élever au-dessus des horizons bornés de la société où il était né, et de pressentir un cours d'événemens et d'idées, que personne autour de lui ne soupçonnait. Mais ce qui faisait le mérite du philosophe causait aussi les fautes du politique. Quand on veut gouverner les hommes, il faut les connaître et les accepter tels qu'ils sont, non tels qu'ils devraient être, ou qu'on espère qu'ils seront un jour. Il est presque aussi dangereux de vivre par l'imagination dans l'avenir que de s'attarder dans des traditions surannées. Si Louis XV eût chargé d'Argenson de réformer la constitution de la France, la hardiesse de ses principes démocratiques aurait étonné Rousseau lui-même et dépassé d'un bond le contrat social. Ses notes diplomatiques nous le montrent préoccupé, avec la même témérité d'innovation, d'établir sur des bases rationnelles une nouvelle répartition des peuples et des territoires entre les états d'Europe, et, en ce genre non plus, aucune révolution ne l'aurait effrayé. « Dois-je donc, disait Marie-Thérèse au ministre d'Angleterre qui la pressait de céder quelques-unes de ses provinces, abandonner l'Allemagne au roi de Prusse et l'Italie au roi de Sardaigne? » — Si la question eût été posée à d'Argenson, elle ne l'aurait peut-être pas surpris, et sa réponse aurait pu être affirmative. Car de ces deux grandeurs nouvelles que Marie-Thérèse voyait poindre avec un effroi prophétique, il avait consenti de grand cœur à l'accroissement de l'une, et il n'a pas tenu à lui, nous venons de le voir, de préparer les voies à l'autre. Seulement il est douteux que, s'il eût été appelé à prêter ainsi son concours à la fortune d'autrui, il eût su faire preuve d'autant de prudence que de désintéressement et qu'il eût pris les précautions suffisantes pour que ses services fussent payés de reconnaissance. Il est vrai que, s'il sortait aujourd'hui de la tombe, c'est un reproche qu'il aurait le droit d'adresser avec plus de justice encore à ceux qui, chargés, un siècle après lui, de la conduite de nos destinées, et placés en face des mêmes problèmes, ont pris à tâche de les résoudre.

Duc de Broglie.

DU

DANUBE A L'ADRIATIQUE

III[1].

LES DIFFÉRENS CULTES.

Lorsqu'on parcourt les vallées de la péninsule, par exemple celles des deux Morava, on se lasse à la fin de n'apercevoir que des ébauches de civilisation dans le cadre naturel le plus admirable : des maisons grossièrement bâties en pisé, des toits rouges qui sourient de loin à travers les arbres, et qui, de près, recouvrent des intérieurs sordides; des églises rares, sommairement blanchies à la chaux, et plus semblables à des granges qu'à des temples. Il semble que ces populations si anciennes aient vécu au milieu d'un éternel provisoire. Eh quoi! se dit-on, est-il possible que ces vaillans Serbes, qui sont entrés ici vers le temps du roi Dagobert, n'aient rien créé de durable? Et Byzance, qui a vécu jusqu'au milieu du XVe siècle, n'a-t-elle point laissé de traces de son passage? Le Turc nomade a-t-il pu les effacer toutes?

J'étais plein de ces réflexions lorsque, venant du nord, je m'engageai dans les défilés de l'Ibar. Ce sont des gorges étroites et pittoresques qui remontent, comme cette rivière elle-même, jusqu'au

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 mai 1889.

plateau de Novi-Bazar. Quelle ne fut pas ma surprise de rencontrer à chaque pas, sur les éminences boisées qui se mirent dans l'Ibar, les restes d'une civilisation avancée, principalement des églises! Elles sont bien effondrées, bien maltraitées par les siècles, mais elles montrent encore, sous les lierres et sous les ronces, le cintre régulier de leurs petites fenêtres byzantines. C'est un grand plaisir de philosopher sur ces ruines, tout en suivant d'un œil distrait le travail des pêcheurs qu'on voit émerger dans la brume. Ces excellens chrétiens n'ont que trop profité des leçons des Turcs. Ils pêchent à la dynamite, c'est-à-dire qu'ils détruisent tout le poisson de la rivière ; comme une bande de corbeaux acharnés sur un squelette, ils achèvent de dévorer la substance de leur propre pays. Le soleil du matin éclaire gaîment cette besogne édifiante. Il y a cinq ou six siècles, il baignait des mêmes rayons de petites communautés prospères, enrichies par le voisinage des mines du Copaonic, sur lesquelles l'herbe pousse aujourd'hui. De longues files d'ouvriers, pareilles à des fourmis actives, couraient tout le long de la montagne. Les mules chargées de minerai remplissaient la forêt du bruit de leurs sonnailles, et des fonderies, répandues sur tous les torrens, mêlaient le tapage de la forge au grondement des eaux. De distance en distance, on apercevait, au-dessus de l'église, la croix grecque ou la croix latine, suivant que le village était grec, saxon ou ragusain, et cette étoile d'or, brillant au-dessus de la poussière et de la fumée, faisait planer une espérance sur les travaux des hommes. Le travail s'est évanoui, mais l'espérance est demeurée. De tout l'héritage du passé, les peuples de la péninsule n'ont conservé que leur foi. Mais ils se cramponnent à cette épave avec une obstination touchante.

I.

Ce passé revit tout entier dans le vieux couvent de Studenitza, qu'il faut aller chercher au fond d'une vallée latérale, en remontant un petit affluent de l'Ibar. Les abords n'en sont pas commodes. Tels ces palais dont un enchanteur défendait la porte : le chevalier assez hardi pour y grimper devait passer par une série d'épreuves terribles. L'aubergiste, évidemment ensorcelé, commence par vous refuser des chevaux. Puis c'est le cheval, sorcier lui-même, qui tourne la croupe du côté du précipice, couche les oreilles, et fait mine de reculer dans le vide. Chaque détour du lacet cache un piège : tantôt le sentier bien ouvert inspire une fâcheuse sécurité, tantôt il devient si abrupt et si incliné que mieux vaudrait marcher sur le bord d'un toit. Les bons pères se donneraient au diable plutôt

que de réparer l'avenue de leur château. Non pas qu'ils soient pauvres : ces beaux pâturages qu'on voit de distance en distance, ces forêts de sapins, cette scierie qui répand une odeur de résine, tout leur appartient. Mais que voulez-vous, ils n'aiment pas les visites. Les ronces du chemin sont leurs verrous de sûreté. Quand enfin, comme le pèlerin de Bunyan, vous avez triomphé de toutes les embûches, le magicien donne un coup de baguette, les flancs du ravin s'écartent, et, dans le fond d'une combe verdoyante, apparaît aux yeux ravis la fiancée du Christ, blanche et rose dans sa robe nuptiale.

Tout d'abord, je n'ai vu qu'elle, la belle église élégante, éternellement fraîche, et j'ai à peine jeté un coup d'œil sur la foule bariolée qui se pressait autour. Il faut avoir vécu dans la demi-barbarie orientale, il faut avoir subi la fatigue de ce chaos de couleurs et de formes où ni l'homme, ni la nature ne semblent avoir une volonté suivie, pour sentir le charme d'une arête vive de marbre blanc sur un ciel bleu, pour savourer l'harmonie des angles et des courbes, que la prière chrétienne emprunte à l'art antique. Nous autres animaux civilisés, cela nous est aussi nécessaire que l'air que nous respirons. Notre poitrine se dilate lorsque, dans l'encadrement des arcs, une main savante entrelace des animaux symboliques avec ces feuillages disciplinés qui poussent dans le paradis des architectes. Dirai-je avec quel recueillement nous entrons dans le demi-jour du sanctuaire, où les marbres veinés de gris répandent une clarté bleuâtre et entretiennent une fraîcheur sépulcrale? Avec quel respect nous considérons les fines colonnettes à moitié brisées des trois portails qui précèdent l'iconostase, et les lions héraldiques du baptistère! Salut aux vieux saints immobiles, peints à fresque et rangés méthodiquement le long des murs! Salut à ces dompteurs d'âmes, à ces précepteurs de barbares!... Ainsi devaient penser les pieux fondateurs de la basilique, ces rois serbes qui tranchaient du potentat et qui pensaient fonder un empire aussi durable que l'église elle-même. Leur joie dut être grande, le jour où la rustique vallée s'emplit pour la première fois du son des cloches. La couronne impériale au front, debout sous le riche portail ouvragé, ils imitaient un peu gauchement la tenue majestueuse de l'empereur de Byzance, de même que les sculptures de l'église, dans leur grâce d'emprunt, ont pour le connaisseur je ne sais quoi de lourd qui sent le parvenu. Ils crurent certainement, ces conducteurs de peuples, que le commun des mortels se précipiterait sur leurs pas, et que le monument mystique, étendant au loin sa grande ombre, leur soumettrait peu à peu toute la péninsule.

Tandis que je m'abandonne à cette rêverie, un moine chevelu, barbu, vêtu de noir, désigne à ma vénération les restes mortels d'un de ces monarques. En face de l'autel une espèce de longue boîte, recouverte d'une draperie de velours violet, repose sur une table, à portée de la main. Le moine ôte son bonnet, s'approche avec force génuflexions et petits signes de croix rapides, tire la draperie, soulève le couvercle, et, pour me faire plaisir, se dispose à violer pieusement la sépulture portative de son roi. Dans le cercueil entr'ouvert, un morceau d'étoffe moule la forme humaine d'un cadavre; tout près de la tête, on a mis une sébile d'aveugle, déjà pleine de pièces de monnaie. Quel abîme! Ce Bélisaire de la royauté tendant la main du fond de son cercueil! Je dépose à mon tour ma modeste obole sur le squelette de Sa Majesté Étienne Uroch. Si j'avais doublé la somme, le moine aurait certainement poussé plus loin le sacrilège et montré la dépouille royale dans son horreur la plus intime. Il existe un tarif pour vaincre les derniers scrupules. Un reste de pudeur m'a retenu. J'ai pris congé du prince infortuné sans vouloir remuer sa cendre.

Pendant que ce montreur de rois tire le rideau et remet son bonnet, un ivrogne entre dans l'église, et manie les objets sacrés avec une singulière familiarité, tout en vociférant des psaumes très peu chrétiens. Mon guide n'a pas l'air de s'en apercevoir, et continue l'étalage de son musée religieux. Dans ce pieux bric-à-brac, quelques pièces curieuses racontent l'histoire du couvent. Des vases d'orfèvrerie, un charmant reliquaire de la renaissance italienne, de belles étoffes offertes par un sultan, montrent que le monastère n'a pas cessé de prospérer sous la domination turque : ce qui dérange quelque peu les idées courantes sur le sort des chrétiens d'Orient. Une plaque de cuivre finement gravée, où s'ébattent des angelots bouffis et bouclés, contemporains d'Anne d'Autriche, présente le plan complet du couvent, avec ses fortifications et ses dépendances; et ce plan, tracé avec amour, atteste l'existence paisible des communautés chrétiennes aux beaux temps des Osmanlis. C'est seulement après le siège de Vienne qu'elles ont commencé à souffrir : il n'est point de pire tyrannie que celle d'une armée battue qui rentre dans ses foyers. Tel était parti bon soldat qui revient soudard. Mais on voit aussi que l'art religieux, comme le culte lui-même, n'a cessé de dégénérer jusqu'à l'époque moderne, et que l'émancipation n'a pas suspendu cette décadence. Tandis que les fresques les plus anciennes ont encore une grande allure, les dernières images de saints ne sont que de grossiers barbouillages. C'est de la barbarie sans naïveté.

Cependant les chants de l'ivrogne et la petite industrie mercan-

tile du bon père ont rompu le charme du saint lieu. Je trouve maintenant qu'il exhale une odeur de cimetière et de boutique. A la longue, le spectacle de ce culte enfantin me cause une espèce d'oppression. Tout me paraît mort, ici. Je sors à la hâte et je suis tenté de dire au soleil d'orient, qui verse sur le portail sa lumière aveuglante : « Brûle-moi, mais fais-moi vivre ; » aux cailloux du chemin : « Blessez-moi, mais faites-moi connaître, par le contraste de la douleur, le prix du repos ; » — à mon cheval lui-même : « Donne-moi un peu de cette philosophie chevaline qui se devine dans le mol abandon de tes oreilles ; enseigne-moi l'âme obscure des bêtes et des choses. Mais avant tout, vivons ! » Telle est l'opinion d'un pâtre déguenillé qui souffle des notes incohérentes dans une flûte informe, tandis que des garçons et des filles se trémoussent en rond lourdement. Ces Estelles et ces Némorins n'ont pas de grâce ; mais leurs yeux brillent, leur sein s'agite, leurs mains se cherchent ; en un mot, ils vivent, tandis que ce culte paraît une momie dans ses bandelettes. Elle est bien vivante aussi, la vieille mendiante, accroupie sous le porche, et raclant une complainte criarde sur la corde détendue de sa *guzla*. Tout d'abord, il semble en l'écoutant qu'on avale une gorgée de vinaigre. Mais on s'y fait. Cela prend sur les nerfs, et vous donne à la longue une sorte d'angoisse agréable : témoin ce groupe de matrones, pêle-mêle dans l'ombre des murs, tas de chiffons rouges et blancs d'où sortent au hasard des bras nus et des figures bronzées. Elles paraissent écouter avec componction, à moins qu'elles ne dorment.

Mes yeux sont attirés plus loin par un groupe de moines. Ils sortent du couvent, bâti comme une grande ruche circulaire autour de l'église. De longues galeries de bois peint abritent les alvéoles, je veux dire les cellules, et le tout est adossé contre un vieux mur d'enceinte, à demi ruiné, dont les blessures racontent les sièges soutenus jadis par ces lévites, autour de l'arche sainte. Les hôtes actuels de ce lieu de méditation, transformé jadis en citadelle de la foi, ne ressemblent pourtant ni à des abeilles studieuses, ni à des guêpes armées de puissans aiguillons. Ce sont plutôt de bons, gros et gras frelons, tout occupés à manger tranquillement le miel des autres. Près de Belgrade, j'en connaissais un, beau comme un ange, pâle et grave, avec des cheveux noirs tombant sur ses épaules, une barbe vaporeuse, moelleuse et véritablement mystique. Il n'ouvrait jamais un livre, mais il n'avait pas son pareil pour broder des petits chiens en tapisserie ; ses chiens étaient parlans. Comme régulier, il avait fait vœu de célibat ; mais il me présenta sa « nièce ; » et le regard en coulisse que cette jeune personne me décocha fit naître des pensées dont je rougis

moi-même. J'ai moins pratiqué les pères de Studenitza, car ils ne sont pas d'humeur hospitalière. Au moment où ils s'avançaient dans la cour, les traits empreints de cette bienveillance qui suit un bon dîner ; lorsqu'avec une douce majesté, ils abandonnaient leurs mains potelées à la dévotion des paysans, ils reculèrent soudain, lorsqu'ils aperçurent, parmi les chemises blanches du troupeau, Satan lui-même, sous la forme d'un étranger vêtu modestement d'un « complet » de voyage. Cependant ils cessèrent bientôt de s'occuper de moi, ce qui me permit de les observer à mon aise. Ils promenaient de groupe en groupe leurs larges ceintures et leur toque des dimanches, en velours noir ou violet, tapant sur l'épaule des garçons, prenant le menton aux filles, évidemment entourés du respect universel, sans qu'on arrêtât de rire, de manger, de chanter, ou même de s'embrasser quelque peu sur leur passage. Ils n'en paraissaient nullement scandalisés ; et qu'ils avaient, ma foi, bien raison ! Ces ébats sur les pelouses, à l'ombre des beaux arbres, supposent des mœurs pastorales et saines. Pour eux, plus semblables à de bons seigneurs parmi leurs serfs qu'à des moines parmi leurs ouailles, ils offraient l'image parfaite d'une domination patriarcale ; de sorte qu'après avoir constaté le creux de leur cerveau, il est impossible de méconnaître la bonhomie de leurs manières et l'empire bénévole qu'ils exercent sur toutes les calottes rouges et les figures de brique répandues autour d'eux.

En partant le soir, tandis que je laissais reposer ma monture au sommet d'une rampe, je jetai un dernier regard sur le monastère. On ne voyait plus que les tours de l'église et le gros mur d'enceinte, tout crevassé. Le soleil couchant allumait une lueur rose au sommet des marbres, pendant que l'ombre grandissante accusait le relief puissant du rempart. Il me semblait voir en raccourci l'histoire du christianisme en Orient : d'abord la nef antique, œuvre logique et forte, d'une seule venue ; puis les complications imprévues, le couvent, construction déjà plus hâtive ; ce gros mur de défense, témoin d'une époque barbare ; puis cette forteresse elle-même abandonnée, rongée de plantes parasites ; des brèches ouvertes, moins par le canon que par l'incurie ; de pauvres restes de royauté, confiés à quelques gardiens ignorans et cupides ; un trésor à demi dilapidé, où les cadeaux des princes chrétiens se confondent avec ceux du chef des infidèles ; une foule, enfin, pleine de bons sentimens, unie à son clergé par des relations affectueuses, moins farouche à coup sûr, mais à peine plus dégrossie que les premiers catéchumènes qui furent baptisés dans les eaux de l'Ibar.

II.

Certes, à l'origine, les convertisseurs de peuples durent concevoir de grandes espérances. Cette unité morale, qui manquait à tant de races dispersées sur un sol tourmenté, la religion n'allait-elle pas la leur donner? Quelle institution paraissait mieux faite pour refondre à nouveau la péninsule et lui imprimer ce caractère solide que la nature et l'histoire lui avaient refusé jusque-là? Est-ce que les filets de la propagande sacrée ne s'étendaient pas tout autour de la presqu'île, depuis Aquilée jusqu'à Byzance, de Raguse à Corinthe et à Thessalonique? Ne semblait-il pas qu'une main providentielle poussât les hordes barbares dans ce quartier privilégié de la foi, comme le courant d'un fleuve entraîne les poissons dans la nasse, pour offrir à l'église l'occasion d'une pêche miraculeuse? Chaque ville, chaque rocher de ce sol béni marquait une étape du christianisme. Là, saint Paul avait prêché : l'on se montrait encore le degré de marbre d'où il avait parlé au peuple. Ici, sur la côte dalmate, dans Salone encore debout, les tombeaux des premiers chrétiens rappelaient ces sociétés funéraires où les fidèles persécutés mettaient en commun leurs espérances, à peine voilées dans d'ingénieux distiques latins, dont la forme seule était païenne. Encore aujourd'hui, le voyageur qui déchiffre ces touchantes épitaphes se rappelle que ces humbles pierres ont forcé l'empire à changer de route. A Constantinople, le Christ parlait en maître. Les grands conciles venaient de fixer le dogme après de longues et subtiles discussions; la foi se parait d'un reflet de philosophie grecque.

Même au déclin de l'empire, comme la croix de Sainte-Sophie dominait le chaos des peuples! Je me représente les impressions d'un contemporain qui aurait traversé le pays au plus fort des invasions. D'abord, l'image de la désolation et de la guerre, les ponts rompus, les routes effondrées, les files de chevaux morts que se disputent les corbeaux et les chiens errans, le silence morne répandu sur les campagnes, la charrue rouillée dans le sillon, les grands horizons vides où l'homme se cache; de temps en temps, le roulement des chariots et la clameur d'une troupe en marche; parmi les ruines encore fumantes, les grandes compagnies d'aventuriers slaves qui sillonnent la péninsule, puis les campemens des Bulgares aux pommettes saillantes. Ce voyageur n'aurait respiré qu'après avoir franchi le grand mur d'Anastase. La douce langue grecque eût alors frappé son oreille. Le bourdonnement

d'une ruche immense, les fontaines jaillissantes, la foule affairée, les églises somptueuses et pleines, l'Europe et l'Asie contenues dans une seule enceinte, eussent d'abord effacé les impressions funèbres de la route. Dans les écoles des rhéteurs et des philosophes, il aurait entendu commenter les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Peut-être même aurait-il eu la bonne fortune d'assister à quelque dispute théologique, et de voir siéger, parmi les prélats de cour, quelques-uns de ces évêques d'Asie-Mineure, au geste brusque, à la langue intempérante, dans lesquels revivait encore l'esprit de la primitive église. Devant une aussi docte assemblée, notre spectateur eût senti renaître sa confiance. Il n'eût pas douté que la foi ne demeurât maîtresse du champ de bataille où reculaient les armes de César. La Grèce chrétienne devait absorber une fois de plus ses farouches vainqueurs.

Les commencemens furent pleins de promesse. Les peuples barbares se jetaient dans les eaux baptismales, militairement, leur prince en tête. On les voyait solliciter l'honneur d'être chrétiens avec autant d'empressement que certaines peuplades en mettent aujourd'hui à nous emprunter nos mœurs. Les chefs députaient à Constantinople ou à Rome pour solliciter des instructeurs en religion, comme l'empereur du Maroc prend des caporaux européens pour former ses troupes. La veille, une armée barbare ressemblait à un repaire de bêtes fauves, respirant le meurtre et sentant la forêt. Le lendemain, ces mêmes hommes, nageant dans le bien-être, devenus propriétaires, grands seigneurs; parés de titres byzantins, protovestiaires ou protospathaires adoptaient l'orthodoxie en même temps que la toge ou le pallium. Très souvent, la conversion figurait dans un traité de paix, à côté d'une cession de territoire, comme il advint au roi bulgare Boris, après une campagne malheureuse contre Constantinople. Ce même Boris, ayant quelque peine à convaincre ses boïars de l'excellence de la religion chrétienne, en fit décapiter cinquante-deux pour l'exemple. Cet argument dessilla les yeux des autres, qui se convertirent soudain. Ce sont les procédés de Pierre le Grand.

Le malheur, c'est qu'il est plus facile de changer l'habit que les âmes, et qu'en religion surtout, les conversions en masse font parfois d'étranges néophytes. La propagande chrétienne, au VIIIe et au IXe siècle, ne ressemblait guère à celle des premiers apôtres. Ce n'étaient plus des hommes simples, parcourant le monde le bâton à la main, s'adressant de préférence aux humbles, et fondant partout de petites communautés vivaces. Les deux fameux missionnaires, Cyrille et Méthode, que les peuples slaves honorent d'un culte particulier, étaient des hommes de la meilleure société : ils

vivaient dans la familiarité des grands, s'asseyaient volontiers à la table des princes, traitaient avec eux de puissance à puissance, et ne s'occupaient que subsidiairement de ces drôles qui se tiennent à la porte des palais. Cyrille, ou plutôt, de son vrai nom, Constantin, d'abord bibliothécaire à Constantinople, avait contracté une certaine philosophie indulgente dans le commerce des parchemins. Son frère Méthode, avant d'aller réfléchir, au mont Olympe, sur la vanité des plaisirs, avait beaucoup vécu dans le monde : c'était un élégant de Thessalonique. Il n'est pas de saints plus aimables ni plus persuasifs que ceux qui ont débuté par l'amour profane. Ces deux hommes de cœur subirent bien des traverses. Mais on ne les voit pas tourmentés, comme un Boniface, du salut de leur âme; ils ne brûlent pas, comme saint Paul, du zèle de la maison du Seigneur. Ce sont avant tout des négociateurs; dans la hiérarchie des saints, leur place est au département politique. Sans cesse, ils se portent médiateurs entre les petits princes et les papes, entre la barbarie et la civilisation. Contre le formalisme de l'église de Rome, qui veut imposer partout son rite et sa langue, ils prennent la défense des langues locales. Ils se multiplient, vont à Rome, en reviennent, cherchent des transactions. Nul doute que le génie de Rome ne leur paraisse étroit. Qu'importe, disent-ils au pape, que ces peuples adorent Dieu dans leur patois? La croyance est-elle affaire d'orthographe? Et ces lettrés inventent un alphabet pour exprimer les sons slaves. On est bien tenté de leur donner raison contre Rome; et de nos jours, la résurrection des nationalités prête à leur mémoire un nouveau lustre. Cependant les vues du pape étaient profondes. Il voulait faire l'unité des âmes à travers celle des mots, dans un temps où les mots devançaient les idées, tandis que ces beaux esprits jetaient à leur insu le germe d'un schisme.

Ces conversions en masse inspirent des réflexions mélancoliques. On se demande parfois si leur rapidité même n'a pas compromis la fortune de la chrétienté. Ces ouvriers de la dernière heure avaient-ils eu, comme les anciennes populations de l'empire, cinq ou six siècles de catéchisme de persévérance pour s'assimiler les dogmes? Avaient-ils passé par les mystères d'Éleusis, par les idées pures de Platon, par la discipline stoïcienne, par l'école d'Alexandrie, par Marc-Aurèle et par Simon le Magicien, avant de recevoir la pleine lumière du Christ ? On les poussait pêle-mêle dans le temple, tout éblouis, tout chancelans sous le vin trop fort des doctrines nouvelles. Pour concevoir la simplicité de ces grands enfans, il faut lire la liste des cent six questions qu'ils adressaient au pape Nicolas, dans le courant du IXe siècle. Leur principal souci est de savoir

s'ils pourront, en tant que chrétiens, continuer à porter des culottes (*femoralia*) pareilles à celles de leurs grands-pères.

Notez que le christianisme a été dès l'origine une religion triste, une religion d'hommes mûrs et désabusés. C'était la foi d'une société qui avait largement joui de la vie à l'époque de son adolescence, et qui, lasse de ses débordemens, dégoûtée de tout, même du nectar des anciens dieux, se repliait sur elle-même pour faire son examen de conscience, après avoir abdiqué le gouvernement du monde entre les mains d'un maître. Est-il prudent de communiquer aux enfans, sans précaution, les fruits amers de l'expérience? N'est-ce pas un lieu-commun de la sagesse humaine qu'il faut respecter les illusions de cet âge, frêle enveloppe qui retarde et protège l'éclosion des idées? Heureux les peuples robustes et simples! Dans leur enfance insouciante, ils ont pu goûter la saveur des mythes ensoleillés qui poussent à travers champs. Leurs conceptions naturelles et vivantes n'ont pas été étouffées dans l'œuf par le voisinage d'un culte supérieur, mais sombre et subtil. Qui peut dire quelle fleur de poésie se fût épanouie parmi les peuples slaves, s'ils avaient eu le loisir de déployer leur génie propre avant d'entrer dans le christianisme? Quels aspects nouveaux du monde, quel sens plus intime de la nature ondoyante et fuyante, auraient pris corps dans ces dieux trop vite proscrits qui n'étaient ni grecs, ni romains, ni défigurés par les vieux moules classiques, dans ces Willis qui dansent sur le sommet des montagnes, dans les Judes, filles des rivières, ou dans le dieu suprême, père du soleil, vague et indéterminé comme le ciel lui-même? Tout cet Olympe barbare a péri de mort violente, ou revit à l'état d'amusement littéraire. Ce sont des métaphores, des fantômes qui s'évanouissent en fumée comme les notes légères d'un scherzo de Mendelssohn. En attendant, les peuples de la péninsule, marqués au front d'une maturité précoce, n'ont pas eu d'enfance, et c'est peut-être la cause principale de leur incurable mélancolie. Tandis que les autres peuples chantent longtemps avant d'écrire; tandis que la jeunesse des Grecs fut bercée par la sérénité harmonieuse des poèmes homériques, les Bulgares et les Serbes grandirent en pleine scolastique. Leurs premiers jouets furent les écrits d'un Clément, d'un Constantin le Pannonique, d'un Jean l'exarque, d'un moine Chraber et autres abstracteurs de quintessence. Un de leurs historiens remarque qu'ils ont l'imagination froide. Je le crois bien! on se refroidirait à moins. Cela rend indulgent pour les Bulgares modernes. Leur caractère de paysans processifs s'est formé dans ces âges lointains.

Les peuples de la péninsule seraient morts d'ennui, ou de théo-

logie rentrée, si, pour leur bonheur, ils n'avaient gardé quelques lambeaux de paganisme. Je ne parle pas seulement de ces pauvres dieux honteux qui revivent par-ci par-là dans les superstitions des campagnes. Mais ne trouve-t-on pas, dans le culte oriental, bien des pratiques païennes? Que dire de cette fête des eaux, lorsque, sur un autel de glace dressé au bord du Danube, un prêtre dit la messe au milieu des « guerriers assemblés, » peu semblables, il est vrai, sous leur uniforme, aux hardis aventuriers qui adoraient le fleuve lui-même, mais à peine plus éclairés sur le véritable but de la cérémonie? Que faut-il penser de cette *slava* des Serbes, convertie par l'église en fête de famille, transparente image du culte des pénates? Un monceau de cartes de visite, entre deux cierges allumés, remplace l'offrande que le père de famille présentait jadis aux dieux lares. Les visiteurs entrent et sortent, mangent du gâteau consacré, accomplissent machinalement un rite dont ils ne savent plus le sens. On dirait qu'ils éprouvent un certain malaise, et qu'une place est demeurée vide auprès du foyer, depuis que le petit dieu familier a été exorcisé par un saint rigide. Et ces lamentations qui font partie du cérémonial des enterremens, ces gâteaux de blé partagés sur la tombe! Au moment où l'on enlève le corps, la veuve se frappe la poitrine, jette des cris rauques sur un rythme funèbre, offre l'image vivante de la douleur antique, bien qu'un sentiment d'économie tout moderne l'empêche de déchirer ses vêtemens; puis, quand le cortège se met en marche, elle étouffe incontinent ses sanglots et redevient une chrétienne décente : comme si l'église tolérait l'expression païenne de la douleur jusqu'au seuil du lieu saint, mais point au-delà. — Cette mélopée lamentable recommencera plus tard, quand la veuve ira prier sur le tombeau de son époux. Ce cri monotone et machinal m'a poursuivi bien souvent le soir, dans le cimetière de Belgrade. Je voyais les pleureuses s'arrêter de temps en temps pour causer de leurs petites affaires, puis reprendre leur lamentation rythmée. Ce torrent de plaintives doléances prenait sa source, moins dans un chagrin personnel que dans la tradition : c'est qu'autrefois les pleurs n'étaient pas seulement permis, mais commandés; la religion consistait à célébrer la vie; elle enseignait la manière officielle de se révolter contre la mort, au lieu de l'accueillir comme un ange libérateur.

Je pourrais citer vingt autres réminiscences du même genre, par exemple, les bénédictions particulières et locales; les aspersions d'eau bénite à tout propos, sur les fondations des édifices, sur les intérieurs ; les prières dites à la hâte et sans recueillement, sur les lieux mêmes et dans toutes les circonstances, comme si les paroles

avaient une vertu matérielle, et devaient être prononcées dans un endroit plutôt que dans un autre. En général, je nomme païenne cette forme religieuse qui consiste moins dans l'élan du cœur que dans certaines pratiques machinales, et qui découpe en menus morceaux l'influence divine pour la disperser sur tous les actes de la vie, au lieu de la considérer dans sa source unique et simple, d'où elle rayonne sur le monde. C'est ainsi que les Romains avaient des dieux pour les champs, d'autres pour les maisons ; des dieux pour la paix et pour la guerre, pour les naissances et pour les mariages, des dieux tristes et des dieux gais. Le Dieu unique de l'Évangile s'est multiplié, pour remplacer cette foule de divinités secondaires; il sortit souvent de son temple, et quelquefois il oublia d'y rentrer.

Parmi ces échos du temps passé, il en est de plus vagues, où vibre encore l'âme des âges barbares. Tout le monde connaît aujourd'hui ces mélodies hongroises, que les Tziganes ont rendues populaires. Allez les entendre à Pesth, dans ces grands caravansérails, où le bruit des assiettes et le cliquetis des verres se mêlent si singulièrement aux accens mélancoliques des airs nationaux. Un rythme d'une joie sauvage alterne avec des plaintes d'une tristesse inexprimable. Ces chansons, tout imprégnées du parfum de la steppe, sont tantôt larges comme la plaine immense, tantôt indécises comme les nuances de l'horizon. Des sons à la fois métalliques et doux prolongent l'accord et l'éparpillent en une sorte de brume harmonieuse, comme un cri d'appel se perd en ondes décroissantes dans la sonorité de l'air. Il faut voir les dignes bourgeois de Pesth, ou bien quelques hobereaux de passage en ville, qui laissent tomber leur fourchette pour écouter le front penché. Le chef d'orchestre, un Tzigane, se rapproche alors peu à peu, les fascine de son œil indien et caressant, et vient jouer en sourdine, jusque dans leur oreille. A leur insu, c'est la voix des ancêtres nomades qu'ils entendent. Ils cèdent au prestige de la déesse de la plaine, « Delibab, » la fée hongroise des mirages. Ils redeviennent pour un instant païens, nomades eux-mêmes, jusqu'au moment où, poussant un grand soupir, ils se lèvent, rentrent dans le XIXe siècle, et s'en vont au club discuter la politique de M. Tisza.

La péninsule possède aussi des chants étranges, bien plus anciens que leurs paroles. Même sans les comprendre, vous leur trouviez une saveur exotique, en les écoutant au Champ de Mars. Les Roumains, ces Parisiens de l'Orient, les avaient transposés à votre usage, en les ornant de quelques flonflons. Mais, saisis au vol et sur place, ils sont plus rudes, plus sauvages, plus mordans. Il faut entendre, dans une ville serbe, un orchestre de Tziganes, bien primitif celui-là,

bien déguenillé, racler sur de méchans violons les airs monotones du pays. Le refrain se compose de trois ou quatre notes, presque toujours les mêmes; et cependant il y a dans ces accords je ne sais quel accent barbare qui vous reporte au crépuscule des temps fabuleux. J'ai vu des hommes instruits, des officiers, des professeurs demeurer immobiles pendant des heures entières, en écoutant cette mélodie bizarre. On a d'abord envie de hausser les épaules. Peu à peu, on entrevoit dans cette plainte incohérente l'image affaiblie et comme déformée d'un vieux rêve primitif. Parfois vous diriez que ce peuple a été amputé d'une partie de son âme, et qu'il souffre à l'endroit des croyances qu'il n'a plus.

III.

Ils sont à plaindre, les hommes qui n'ont point eu de jeunesse; mais plus encore ceux qui n'ont ouvert les yeux que pour assister aux brouilleries de leurs parens. Tristes préliminaires du divorce : tous les jours ce sont des récriminations, des scènes violentes. Les enfans se taisent d'abord; plus tard, ils entrent dans la dispute, exploitent avec un naïf égoïsme les passions paternelles, entretiennent une rivalité dont ils profitent et savent se faire donner par le père le gâteau que la mère a refusé. On se sépare enfin, mais trop tard : les enfans ont perdu la première fraîcheur de leur foi.

C'est en deux mots l'histoire des peuples de la péninsule. Quand ils entrèrent dans la chrétienté, le ménage intérieur de l'église n'était pas édifiant. Rome et Constantinople se toisaient d'un œil jaloux. Plusieurs fois déjà, le pape avait dû, selon le mot de Bossuet, « réprimer l'orgueil du patriarche. » La théologie devenait de moins en moins désintéressée. Dans les conciles, on ne se battait plus pour des théories, mais pour des provinces. Les prélats se disputaient une frontière et ferraillaient pour une juridiction. Ces débats masquaient de vilaines questions d'argent : « Les Croates m'appartiennent! » disait Rome. — « Ils sont à moi! » disait Byzance. — Je prends les Serbes! — Et moi les Moraves! — Naturellement, Serbes, Moraves, Croates se donnaient et quelquefois se vendaient au plus offrant. Les chefs barbares, quand des apôtres paraissaient sur leur territoire, ne demandaient pas ce que valait la doctrine, mais ce qu'elle rapportait. Quelquefois, dans le prédicateur, ils flairaient un émissaire et l'invitaient à passer au large, comme fit Ratislav, roi des Moraves, lorsque d'honnêtes Allemands du diocèse de Salzbourg voulurent le catéchiser. — « Oh! oh! dit-il, voilà qui sent terriblement l'empire franc! Je préfère Constantinople. Parlez-moi d'un apôtre qui ne soit pas mon voisin. »

La conversion des Bulgares est le modèle du genre (1). Ce prince Boris, dont j'ai rapporté les procédés sommaires, n'était point un chrétien sentimental; et s'il trouva son chemin de Damas, on peut dire qu'il en connaissait les détours. D'abord, on le voit tâter le pape et donner des espérances à l'empereur Louis. Mais les Francs sont bien envahissans. Réflexion faite, il vaut mieux se tourner vers Byzance. Va donc pour le baptême byzantin! Justement, il vient de remporter quelques avantages sur l'empereur Michel III. Il signe la paix et se fait baptiser séance tenante. Sa résolution est si soudaine que le patriarche Photius la qualifie d'événement paradoxal. On l'explique après coup par l'influence d'une femme ou par la vue d'un tableau miraculeux. Mais, en réalité, il n'obéit qu'à l'intérêt bien entendu, qui lui montre trois ou quatre états chrétiens tout prêts à l'étrangler s'il reste païen. La première effusion passée, il veut palper les bénéfices de l'opération : il réclame pour la Bulgarie un évêque indépendant. Constantinople fait la sourde oreille : « Vous ne voulez pas? dit Boris. Très bien! Je vais à Rome. » Effectivement, il députe auprès du pape Nicolas pour obtenir non plus un évêque, mais un patriarche complet. En cour de Rome, on reçoit les Bulgares à bras ouverts, mais on élude la requête : « Il faut d'abord connaître l'état du pays... Nous enverrons une mission... » Au mois de novembre de l'année 866, deux évêques débarquent en Bulgarie avec une cargaison de livres latins. Les prêtres grecs sont reconduits à la frontière, et le peuple bulgare reçoit l'ordre de louer le Seigneur dans la langue de Tite-Live. Cependant, à Rome, la nomination du patriarche traîne en longueur. Le pape Nicolas est mort. Son successeur se montre moins traitable. On discute les candidats. Boris soutient un certain Marinus. Le pape aimerait mieux un certain Sylvestre. La vérité, c'est que le saint-siège n'a plus besoin de ménager les Bulgares. Il le croit au moins. Une de ces révolutions de palais, si fréquentes à Constantinople, a fait disparaître un empereur et déposé un patriarche, l'un des plus ardens adversaires du pape. Les chances de divorce s'éloignent. On parle de conciliation. Dès lors, pourquoi gâter les enfans? Ils n'auront pas leur patriarche. Alors le Bulgare furieux perd patience; il court à Constantinople, et fait sa paix avec les Grecs, qui, cette fois, ne lâchent plus leur proie. On prodigue les caresses à l'évêque de Bulgarie, on lui donne la première place après le patriarche. Boris envoie Siméon, son fils, faire ses humanités à Constantinople. Pendant cet échange de politesses, le clergé latin, qui n'a plus rien à faire, plie bagage à son tour et reprend tristement le chemin de

(1) C. J. Jiretchek, *Geschichte der Bulgaren.*

la frontière sous la conduite de son évêque Grimoald. — Voilà comment les Bulgares devinrent orthodoxes.

Le cas des Serbes n'est pas meilleur. On ne sait trop quand ils reçurent le baptême. Mais on sait très bien que pendant des siècles leurs princes firent la bascule entre Rome et Byzance. Leur hésitation est d'abord sincère. Ils comprennent qu'il faut à leur couronne toute neuve une bénédiction. Mais laquelle? où trouver la plus efficace, la plus fructueuse, soit en qualité, soit en quantité? L'embarras n'est pas mince. Il ne s'agit plus, comme pour les Bulgares, d'exploiter les divisions intérieures de la maison : le divorce est maintenant consommé; entre les églises rivales, il faut choisir. Qu'à cela ne tienne : ils iront d'abord à droite, et, si leur intérêt l'exige, ils reviendront à gauche. Étienne Nemanya se fait couronner par le pape; mais il s'aperçoit un beau jour, en lisant son discours du trône, que cet ornement, d'origine italienne, ne flatte pas l'œil de ses compatriotes. Immédiatement, il en commande un autre à Byzance et le met sur sa tête en grande cérémonie. Au fond, l'hostilité réglée des deux cours pontificales fait très bien les affaires de ces rusés despotes. Les communications sont difficiles : les nouvelles ne vont pas vite, de Rome à Constantinople. Placés presque à mi-chemin, les rois serbes peuvent conduire une négociation en partie double et offrir simultanément leurs services des deux côtés, sauf à comparer les enchères. Ils ne s'en firent pas faute, et suivant qu'ils avaient sur les bras les Hongrois ou les Grecs, ou les deux en même temps, on les voit écrire de la même encre une supplique en latin au saint-père et des soumissions en grec au patriarche. Il en est un, dans la série, qui poussa le procédé jusqu'à la perfection. Il s'appelait Milutin Uroch. Ce monarque ingénieux menait de front la controverse, les femmes et la politique, au point de confondre ces différens moyens d'action. Quand il voulait s'étendre au nord, il épousait une Hongroise et priait en latin. Si de nouveau le midi l'attirait, il renvoyait la Hongroise à ses parens, prenait une Bulgare et chantait en slavon. Un peu plus tard, il accommoda encore par un mariage ses démêlés avec l'empereur Andronicus. Sa nouvelle fiancée avait huit ans. De femme en femme et d'église en église, il fit tant de chemin qu'un jour il rencontra les Turcs. Le temps lui manqua pour monter un harem et se faire musulman.

D'aussi fréquentes palinodies donnaient beau jeu à tous les inventeurs de doctrines merveilleuses, à tous les marchands d'orviétan religieux, de même qu'aux anciens adversaires de l'église. Dès le IXe siècle, la Bulgarie, à peine baptisée, en est littéralement inondée. Ce sont les juifs d'abord, animés à cette époque de l'es-

prit de propagande, puissans sur les bords de la Mer-Noire et fiers de se dire les seuls éditeurs patentés de la parole divine. Puis les Arméniens monophysites, puis les pauliciens, dont on me dispensera d'expliquer le système, mais qui guettaient les Slaves, dit un auteur, pour les surprendre dans la première nouveauté d'un christianisme superficiel. Chez les orthodoxes même, on comptait plus d'une brebis galeuse. On cite un mauvais plaisant qui baptisait à tort et à travers et qu'on dut expulser, non sans lui avoir coupé les oreilles. Parmi les popes, c'était à qui, pour attirer le public, inventerait les prescriptions les plus bizarres : défense d'aller au bain le mercredi et le vendredi (je ne pense pas que ce commandement serait nécessaire aujourd'hui); défense de manger la chair d'un animal tué par un eunuque, etc. Plus tard, ce fut le tour des charlatans grossiers, des macérations extraordinaires, des faiseurs de miracles. Pauvres Bulgares, tombés au beau milieu de cette confusion des langues, des croyances et des pratiques! Je ne m'étonne point qu'ils aient été si souvent traités d'hérétiques ou sentant l'hérésie. Leur christianisme me paraît, comme à cet auteur byzantin, un tendre bourgeon dont la frêle enveloppe s'écaillait à tous les vents.

Que les temps sont changés! Tout ce tapage de doctrines contradictoires s'est éteint tout à coup pour faire place à un silence de mort. Aujourd'hui, la famille orthodoxe se divise en deux branches sur lesquelles il est impossible de porter le même jugement : car l'une est vivante, active et féconde, tandis que l'autre semble frappée de stérilité. En Russie, on discute, on médite, on invente des sectes (1). Les vieux croyans eux-mêmes font acte d'indépendance à leur manière. La pensée religieuse ne cesse de bouillonner sous le sol immobile et fait jaillir des sources nouvelles qui témoignent d'une puissante vitalité. Là-bas, dans les Balkans, c'est bien fini. Lorsque les Serbes et les Bulgares se disputent, c'est pour un bout de prairie sur les bords du Timok et non sur le saint-sacrement. Autant les frontières matérielles sont instables dans la péninsule, autant les frontières spirituelles sont à jamais fixées. Chacun s'est retranché dans sa croyance et n'en bouge plus. Qu'est donc devenu l'esprit sectaire? a-t-il disparu dans un élan fraternel? Le malheur a-t-il opéré le miracle de donner à ce peuple une seule âme? Je voudrais le croire. Mais les divisions religieuses n'ont fait que changer de forme. On parle moins, c'est vrai : peut-être on se massacrerait davantage. C'est lorsque le fanatisme se tait qu'il est redou-

(1) Sur la religion en Russie, M. A. Leroy-Beaulieu a écrit un livre définitif, dont les principaux chapitres ont paru ici même.

table. Tantôt on rencontre trois religions côte à côte, comme en Albanie, où les trois cultes rivaux semblent avoir institué jadis un concours de propagande et n'ont abouti tous trois qu'à faire des sauvages. Tantôt on rencontre çà et là des fragmens d'hérésie pétrifiée, qui se sont enfoncés parmi les peuples, comme un corps étranger pénètre dans la chair et gêne la circulation du sang. C'est justement l'impression que j'ai rapportée d'une promenade en Bosnie.

IV.

Dès les premiers pas, cette terre de Bosnie paraît pleine de mystère. Quand on arrive de Serbie, le contraste est frappant. Ce ne sont plus les molles ondulations, les horizons compliqués et vagues, les vallées tournantes, les larges plaines où pousse le maïs : le climat est plus rude, la nature plus sauvage et plus décidée. Nous sommes au mois de mai, cependant la verdure naissante disparaît sous un manteau de neige. Les vaches flairent avec inquiétude la couche glacée. Les arbres secouent sur nos têtes de petites avalanches. La forêt, poudrée à frimas, semble éclairée d'une lumière fantastique. Des rocs sourcilleux suspendent au bord des précipices leur crinière de sapins, tandis que des nuages gris roulent, montent ou s'accrochent à leurs aspérités. On traverse des bas-fonds pleins d'un ruissellement d'eaux, des colonnades de troncs lisses où brillent les feux des petits pâtres. Un torrent mugit au fond d'un entonnoir. Un vieux burg, triste comme un vautour déplumé sur le sommet d'un roc, regarde passer le voyageur d'un air maussade. On aperçoit cent mètres plus loin le geôlier, c'est-à-dire un petit fort autrichien tout neuf, aux talus bien rasés. La Bosnie se lève devant nous, dans son charme austère, avec son manteau de sombre verdure. Elle n'a pas, comme la Suisse, une couronne royale de glaciers ; mais il y a de la fierté dans son délabrement ; ses montagnes peu élevées, mais abruptes, ont la grandeur picaresque d'un repaire de bandits. Tout porte ici la trace de la bataille encore chaude entre chrétiens et musulmans. Ce sont des murs noircis, des maisons sans toit, des villages abandonnés, toutes les blessures mal fermées de l'insurrection de 1876. Le pays paraît vide et comme dépeuplé. Le premier bourg de quelque importance qu'on rencontre est Vichégrad, sur la Drina : quelques masures misérables, en bois ou en pisé, hantées par une population plus misérable encore, et, dans cette ville déchue, sordide, un pont admirable, aux arches en ogive, aux élégantes saillies, construit par quelque Vénitien sur les ordres de Soliman : aujourd'hui

ces pierres, usées par le temps, tout imprégnées de la lumière dorée des siècles, ne joignent plus que des rives désolées. Dès qu'on sort de Vichégrad, le désert recommence, éternel, verdoyant et vide. Sur la route de Rogatitza, nous faisons près de 80 kilomètres sans rencontrer âme qui vive, si ce n'est des patrouilles autrichiennes. Après tout, n'est-ce pas le spectacle qu'auraient offert les provinces de France au sortir des guerres de religion?

D'un bord à l'autre de la Drina, les mœurs et les visages diffèrent autant que le sol. C'est un saut prodigieux dans le passé. Vous venez de quitter la figure bonnasse et la redingote râpée du douanier serbe; et deux pas plus loin, voici les larges culottes orientales, les feredjés, les femmes bibliques montées sur des ânes : elles se cachent et tournent bride dès qu'elles nous aperçoivent; — les jeunes garçons déhanchés, coiffés du fez, traînant leurs savates; — les hommes au visage placide et régulier, le front rasé, les yeux bien fendus, l'ovale pur, la démarche lente; — puis les accoutremens pittoresques, les couleurs harmonieuses, un pays et un peuple profondément imprégnés d'islamisme : car les chrétiens, quoiqu'ils se distinguent par leur costume, n'échappent pas à cette influence. Une famille chrétienne nous croise sur la route. Les hommes portent le turban rouge foncé, noué négligemment autour de la tête. Ils ont de grands traits, la face osseuse, l'œil noir profondément enchâssé, le teint de couleur cuivrée. Leurs larges ceintures, composées de petits carrés multicolores, ont des nuances d'un vert-rougeâtre. Les femmes ont le large pantalon serré à la cheville. On n'a rien imaginé de mieux pour protéger la pudeur. La grâce y perd un peu; mais il reste le mouvement des hanches, que ne défigurent ni la cuirasse du corset, ni l'ampleur artificielle de la jupe. Elles ont des coiffures larges et compliquées, des vestes brodées et soutachées de nuance vert pâle ou saumon, mais jamais sombre. Là se montre, en Bosnie, la différence de la chrétienne et de la musulmane. Le chrétien fait de sa femme un oiseau blanc, coloré, coquet. Pour lui, l'aspect de la bien-aimée doit être un hymne de joie. Elle tranche sur le train monotone de la vie, comme son riche costume sur le vert uniforme des paysages. Pour les détails, relisez le *Cantique des cantiques*. Les musulmans, au contraire, cachent leurs femmes. Suivant eux, le soleil est un dangereux rival : il accuse les formes, fait chanter les couleurs, et, sous ce beau ciel d'Orient, favorise le nu. Pour réagir contre ce perpétuel séducteur, l'Islam inventa le feredjé.

Pénétrons-nous de ces contrastes : ils expliquent le pays. Notre premier mouvement est un plaisir d'écoliers en vacances, devant

ce moyen âge ambulant, qui vit pour lui-même, sans la moindre envie de s'exhiber derrière une grille, au jardin d'acclimatation. Les rôles sont renversés. Nous devenons ici les bêtes curieuses. Leurs regards nous disent : « Que vous êtes donc laids et piteux dans vos pantalons noirs! Vous n'avez ni pistolets, ni poignards dans votre ceinture? Vous vous laisseriez donc égorger comme des poulets, sans la protection des gendarmes? Vous portez des ombrelles comme les femmes! Vous tenez donc bien au teint fade de vos précieux museaux? Et vos costumes, avec ces culottes pattues qui vous font ressembler à des pigeons malades! allez! Vous êtes les serviteurs d'une machine très puissante, mais des serviteurs misérables, sans prestige personnel, sans force et sans élégance. »

Nous pourrions répondre : « Tout cela est vrai; mais nous avons du moins cette supériorité sur vous, que, depuis deux cents ans, nous avons cessé de nous égorger pour un *Credo;* tandis que votre pays porte partout les marques de vos lamentables querelles. » Il faudra plus de cent ans pour repeupler ces belles vallées, ces espèces de larges fleuves de verdure délaissée qui coulent entre des rangs de montagnes bleues. Et toujours le même problème qui vous poursuit : pourquoi ces haines féroces et séculaires entre hommes du même sang? La conquête n'explique pas tout. Avant les Turcs, ils vivaient côte à côte, frères par la langue et par la race; et puis tout à coup, les nobles abjurent en masse, et se font plus Turcs que les Turcs. Pour garder leurs privilèges, dit-on? mais ils entraînent avec eux la moitié du pays, qui n'avait pas de privilèges, toute la population des villes, hommes de peine, bourgeois, marchands; l'autre moitié, cultivateurs et fermiers pour la plupart, restent chrétiens, et avec tant d'obstination, que les mauvais traitemens n'y peuvent rien; ils s'entêtent dans leur foi comme les autres dans leur apostasie : pareil fanatisme des deux côtés. C'est nous la bailler belle que de faire, de tant de persévérance ou d'endurcissement, une simple question agraire, une querelle irlandaise entre propriétaires et fermiers.

Je poursuivais le mot de cette énigme, tout en gravissant un sentier fort raide à travers la montagne, lorsque mes yeux tombèrent sur d'énormes pierres grises d'un aspect druidique, mais régulièrement taillées en forme de sarcophages. Quelques-unes portaient, sur leur paroi, l'image d'une croix grossièrement sculptée; la plupart étaient sans aucun ornement. La rencontre me frappa, dans un endroit si solitaire, car j'étais loin de toute habitation. Ces étranges monumens, semés sur le flanc d'un ravin sauvage, dessinaient leur puissant relief sur un fond uniforme de ver-

dure bleuâtre. J'appris par mon guide que c'étaient les tombes des anciens bogomiles, ou patarins, hérétiques enfin, de quelque nom qu'on veuille les nommer, frères aînés de nos albigeois, et disparus comme eux de la surface de la terre, après avoir été, suivant l'opinion de l'église, l'opprobre de la chrétienté. J'appris également qu'il existait en Bosnie des milliers de ces pierres, attestant l'importance de la secte, et qu'elles se trouvaient généralement dans les vallons les plus reculés, où les derniers des sectaires s'étaient réfugiés, pour échapper aux persécutions; que ces hérétiques avaient joué un rôle considérable dans l'histoire intérieure du pays, et que les musulmans témoignaient pour leur mémoire une vénération particulière.

Vous êtes-vous jamais divertis à chercher les racines d'un grand arbre? C'est la distraction favorite de M. Gladstone, ce bûcheron radical qui abat un chêne dans sa journée. On creuse autour de l'arbre un grand trou circulaire, puis on tâche de découvrir la racine maîtresse. On n'aperçoit d'abord qu'un gros serpent rougeâtre dont la courbe s'enfonce dans la terre. On creuse, on fouille : le serpent de bois se dérobe et s'enfonce toujours plus avant, dans les mystères de la vie souterraine. On s'aperçoit enfin que le chêne va puiser la sève loin de la surface du sol, au fond des vieilles formations géologiques. De même en histoire, lorsqu'on cherche à pénétrer les racines des événemens contemporains. On donne d'abord un petit coup de bêche, en amateur, avec le désir de savoir sans se fatiguer. Puis on s'anime, on creuse toujours plus avant, et l'on est stupéfait de découvrir, sous une couche de huit ou dix siècles, l'origine du chêne vénérable, tordu par l'orage, creusé par le temps, que maintes fois la cognée a entamé sans l'abattre. L'islamisme, en Bosnie, se dresse ainsi comme un vieux tronc décharné, mais solide, que ni la force ouverte du canon, ni la sape de la diplomatie n'ont encore pu détruire; et le secret de sa longue résistance gît peut-être dans l'histoire oubliée des bogomiles.

Nous les connaissons seulement par les diatribes de leurs ennemis. Dès l'origine, leur figure triste et pâle se dresse derrière les visages enflammés des docteurs de l'église, qui les accablent de leurs invectives. Il n'est pas jusqu'à la douce Anne Comnène, la muse de Byzance, qui ne soit saisie d'un saint transport, quand elle fait le compte des hérétiques brûlés par son père. Elle raille les bogomiles sur leurs cheveux incultes, sur leur basse extraction, tout en déplorant que ce fléau commence à gagner la noblesse. Elle nous les montre cachant leur longue face maigre, courbés sur la terre, vêtus comme des moines, et marmottant des patenôtres entre leurs dents.

Il est vrai que ces gens étaient sans excuse, de porter des cachenez sous le beau ciel d'Orient.

Au premier coup d'œil, le fond de leur doctrine ne justifie pas cette grande colère. C'était à peu près l'erreur ancienne des manichéens. Notre pessimisme à la mode s'en arrangerait assez. Nos philosophes de salon n'auraient pas d'objection à considérer Satan comme le collaborateur officiel de la Providence dans la confection de cette planète bizarre. Cela permet d'expliquer beaucoup de choses qui, pour un optimiste, sont encore obscures, et notamment le cœur de l'homme. Selon le *Credo* des bogomiles, Satan, après avoir bâti de toutes pièces son ciel et sa terre, c'est-à-dire les nôtres, prit un peu de terre et fit Adam. Seulement, pour lui donner un semblant d'âme, il dut s'adresser au père Éternel, qui consentit à laisser tomber un peu du souffle divin. La condition du pacte fut que l'homme servirait deux maîtres. Ève eut également Satan pour père spirituel. Les bogomiles n'avaient point une haute idée de notre mère commune. Ils enseignaient que le diable, après avoir formé, pour notre damnation, ce chef-d'œuvre de grâce et de perversité, se demanda ce qu'il pourrait faire de pire, et ne put produire que Caïn : après quoi, son pouvoir créateur fut épuisé. Il n'eut qu'à régner tranquillement sur ses nouveaux sujets, jusqu'au jour où l'apparition du Sauveur vint le contraindre à donner quelques libertés constitutionnelles. Mais les bogomiles pensaient que, comme beaucoup de souverains, il s'était résigné de mauvaise grâce à ce partage, qu'il ne cessait d'intriguer contre la charte évangélique, et qu'il conservait des intelligences secrètes parmi les représentans du bon principe. Leur méfiance était universelle. Ils croyaient voir le pied fourchu jusque sous la robe des évêques ; et dans leurs églises de bois, sans image et sans autel, ils montaient la garde nuit et jour auprès du livre saint posé sur une nappe blanche, de crainte que le Malin ne vînt en tourner les pages.

Si puériles que fussent leurs croyances, ils avaient cet avantage sur le pessimisme moderne que, tout au moins dans la première ferveur de la secte, ils suivaient leur principe jusqu'au bout. On ne les entendait point parler du néant de la vie en étalant le linge le plus fin, ni gémir sur leur sort en se drapant dans un pallium taillé à la dernière mode. S'ils accusaient l'éternelle duperie de la nature, cette marâtre, ils ne se laissaient pas choir sur des sièges moelleux, après un repas succulent, l'estomac doucement échauffé par des vins exquis. Sans doute, le prêtre Cosmas, leur ennemi mortel, prétend qu'une fois hors de chez eux, invités à dîner en ville, « ils buvaient et mangeaient comme des éléphans. » Mais le

témoignage de Cosmas est suspect; et d'ailleurs, si parfois un satanique appétit, trop longtemps comprimé, les jetait dans une ripaille exceptionnelle, ils n'avaient pas plus tôt avalé la dernière bouchée qu'ils s'en repentaient cruellement et qu'ils s'administraient d'une main ferme de terribles coups de discipline.

Leur originalité n'est pas dans leur dogme. Vingt fois avant eux, on avait discuté sur le principe du bien et du mal, de même que sur les deux natures du Christ, sans que les puissans du jour en fussent très alarmés. Le véritable péril qui mit en mouvement contre eux les foudres de l'église et le bras séculier, ce sont les tendances nettement socialistes de la secte. Ils n'en voulaient pas seulement à la Jérusalem céleste : ils entendaient bien reconstruire sur un nouveau modèle le royaume de la terre. Pour comprendre le travail obscur qui se faisait dans leur âme, on n'a qu'à lire les écrits d'un Tolstoï, ou à pénétrer, sous la conduite de M. Melchior de Vogüé, dans la cabane d'un Soutaïef. Nous le connaissons tous à présent, ce paysan russe, rejetant toutes les anciennes Écritures, penché le soir sur un livre unique, l'Évangile, qu'il épelle péniblement en promenant son gros doigt durci sur le texte sacré, tandis que les veines de son front têtu se gonflent sous la pression de l'idée fixe. C'est lui qui veut aller parler au tsar pour dévoiler les abus des fonctionnaires et du clergé; lui qui ensevelit son enfant mort sous le plancher de sa chambre, plutôt que de marchander la terre de l'église; lui enfin qui se laisse juger, condamner, voler, plutôt que de résister à la malice des hommes, et qui veut appliquer à la lettre la morale du sermon sur la Montagne.

Tel était aussi l'idéal des bogomiles. Il est instructif de voir comment l'expérience a tourné dans un siècle de foi. Dès les premiers pas, ces « vrais chrétiens, » comme ils se désignaient eux-mêmes, durent entrer en composition avec les passions humaines. Le code de charité sublime édicté sur la Montagne a des clauses terriblement dures. Je connais des hommes qui accepteraient tout, sauf de tendre la joue gauche à celui qui frappe la joue droite. Les bogomiles se tirèrent d'affaire en distinguant deux catégories de fidèles : le commun des martyrs et les *parfaits*. Ces derniers, dont on comptait environ 4,000 au XIIIe siècle, se chargèrent de la partie la plus désagréable du précepte. Par exemple, il entrait dans leurs attributions de tendre la joue gauche lorsque la communauté recevait un soufflet. Mais à leurs côtés, un frère, moins parfait sans doute, avait le droit de riposter par un vigoureux coup de pied. Ces fidèles du second degré ne s'en firent pas faute, et la chronique affirme qu'ils avaient coutume d'asséner de bons horions sur le heaume des papistes et des orthodoxes. De même pour les autres préceptes :

les saints se chargeaient de fournir des modèles de chasteté accomplie; mais les autres prenaient femme, en se réservant même le droit d'en changer si elle n'avait pas un bon caractère (*si non erit bona*). Le mérite des saints se reversait ainsi sur les pécheurs et leur procurait l'absolution pendant le péché. On comprend la diffusion rapide d'une doctrine aussi indulgente pour les défaillances de la chair. On conçoit même qu'elle ait pu prendre pied dans notre joyeuse Provence et fleurir à Marseille aussi bien qu'à Tarascon. Si la fin tragique des albigeois n'imposait pas le respect, il serait permis de croire que les Méridionaux s'arrangeaient assez d'un ascétisme exercé par procuration, qui ne troublait nullement leurs petites habitudes. Il est vrai que tout fidèle devait, au moins une fois en sa vie, se faire admettre au nombre des saints. Mais il en était quitte pour se repentir à l'article de la mort. En Occident, cette espèce de lessive finale, qui liquidait toutes les peccadilles passées, s'appelait la *Convenenza*. Commentaire frappant du mot de Pascal : « Qui veut faire l'ange, fait la bête. » Triste lendemain du rêve de charité universelle dont Tolstoï voudrait faire la loi des sociétés modernes.

Cependant, ni le relâchement graduel de la secte, ni ses extravagances, n'expliquent son étendue et sa durée. Dans un temps où les deux pouvoirs étaient confondus, elle couvrit d'un masque religieux tantôt la protestation des humbles contre tous les genres d'oppression, tantôt la révolte des esprits turbulens contre l'autorité dominante. Ce fut une espèce d'Internationale, couvée de bonne heure en Orient par le désordre des guerres et par les troubles de l'église, répandue peu à peu dans la péninsule et de là dans toute l'Europe méridionale, d'où elle trouva, dit-on, des chemins souterrains jusqu'en Bohême, et vint tendre la main aux premiers hussites. Pour la première fois, peut-être, mais non pour la dernière, des individus appartenant aux races et aux nations les plus diverses se trouvèrent unis contre l'église, moins par l'unité de croyance que par une communion de haine contre l'ordre établi et par une vive répugnance pour la hiérarchie du moyen âge, soit que cette rébellion prît sa source dans le libre génie des cités du midi, soit qu'elle fût entretenue par l'indépendance farouche des montagnards. En Occident, l'édifice religieux était dans toute sa force: A peine quelques pierres, détachées des ouvrages extérieurs, écrasèrent les assaillans sous leurs décombres. Mais l'église d'Orient, partagée en autant de cénacles que la péninsule comptait de despotes, en fut profondément ébranlée. Le dédale des races et des montagnes favorisait les mécréans. Dispersés d'un côté par le bras séculier, ils passaient un fleuve et trouvaient l'impunité sur l'autre

bord. Chose étrange ! Cette association subversive faillit réaliser un instant l'union morale de la péninsule. En menaçant les pouvoirs établis, elle renversait les frontières. De l'archipel à l'Adriatique, elle formait un réseau de franc-maçonnerie qui aurait pu frayer les voies à l'unité politique. Mais, au contraire, suspectée, poursuivie, traquée partout par les dominations particulières, refoulée dans les montagnes de Bosnie, elle devait périr, et l'esprit de concorde périt avec elle. L'ébranlement qu'elle laissa dans sa retraite ne servit qu'à miner davantage le sol de la péninsule. Quelques années plus tard, il suffit aux Turcs d'y poser le pied pour faire tomber toutes les défenses du christianisme.

En Bosnie, les bogomiles durèrent plus longtemps, à l'abri de leurs montagnes. Ils eurent même une sorte de pape dont l'autorité était reconnue de nos albigeois. Des princes bosniaques les favorisèrent. La noblesse presque tout entière, lorsqu'elle n'était pas retenue par des liaisons avec la maison de Hongrie, se jeta dans l'hérésie : placée sur la frontière des deux cultes, aussi éloignée de Rome que de Byzance, également hostile aux deux dominations, et n'ayant rien de plus cher que son indépendance, elle saisit le premier prétexte de s'émanciper d'un joug religieux que le roi de Hongrie exploitait au profit de son ambition. Quelques cites dalmates furent séduites à leur tour par les mêmes raisons qui déterminèrent nos villes du Midi. Les papes suscitèrent contre les dissidens de furieuses croisades. Il ne dépendit pas du saint-siège que ces bogomiles de Bosnie ne fussent exterminés comme les albigeois. Mais les tueries en masse sont moins faciles dans un pays hérissé, abrupt, fertile en embuscades, que dans les plaines de Provence. Les têtes de l'hydre renaissaient toujours. Ces batailles durèrent pendant plusieurs siècles avec des succès partagés ; tel était l'aveuglement des haines religieuses, que l'approche des Turcs n'y mit point un terme. La Bosnie avait éprouvé la force des infidèles, et la Serbie leur était soumise depuis longtemps, que la croisade continuait au nord contre les bogomiles. Depuis la bataille de Kossovo jusqu'au règne de Mahomet II, les Bosniaques, inquiets, mais toujours libres, eurent près de cent ans pour prendre parti. Harcelés par les catholiques, gouvernés par des princes irrésolus qui ne surent ni gagner le cœur de leur peuple en l'affranchissant de Rome, ni s'assurer l'appui de Rome par une soumission complète, ces montagnards, accoutumés à voir dans l'église une ennemie, se sentirent de plus en plus entraînés vers cette autre religion guerrière et asiatique qui ne sondait pas les cœurs. Celle-ci n'atteignait que les dehors, prescrivait des pratiques sans imposer des dogmes, et surtout laissait debout les abus en même temps que les

privilèges. Aussi cette contrée, réputée imprenable, tomba devant Mahomet II presque sans coup férir. Les portes des forteresses s'ouvraient toutes grandes devant les Turcs : il est démontré que les gouverneurs bogomiles furent les premiers à se rendre. Presque toute la noblesse adopta bientôt l'islamisme; et, dans cette populace des villes qui suivit son exemple, il est difficile de ne pas reconnaître les descendans des hérétiques, à moins de supposer que ces derniers aient été engloutis par un tremblement de terre. La veille de la conquête ils formaient le tiers, sinon la moitié de la population. Le lendemain, il n'est plus parlé d'eux; mais la même proportion se retrouve entre musulmans et chrétiens. Une présomption déjà si forte est confirmée par la ressemblance de l'hérésie elle-même avec le culte simple et sommaire de Mahomet, que nous allons trouver dans toute sa gloire à Serajevo.

V.

Déjà nous approchons de la capitale de la Bosnie. La route n'est plus une simple expression kilométrique : les piétons, les cavaliers, les chars à bœufs se suivent de près. On devine le voisinage d'un centre. Mais où se cache la ville? On nous dit qu'elle est à deux pas, et nous ne voyons rien, que ces beautés alpestres qu'on va chercher dans les défilés solitaires. Nous distinguons à nos pieds des profondeurs bleuâtres, d'où la cime des arbres émerge dans la lumière. Un rayon de soleil, coupé par l'ombre oblique de la montagne, nous montre au fond du précipice les reflets argentés d'un torrent, qui s'enfonce, comme une couleuvre peureuse, dans les replis du roc. Et toujours point de ville! Cependant, le gouffre s'écarte et développe ses contours sinueux : c'est un dédale de pentes vertigineuses, dont les teintes fauves s'amortissent dans le crépuscule grandissant. Tout un écheveau blanc de routes neuves, avec leurs longs chapelets de bornes, se croise sur cette muraille de granit. Quoi! des routes là-haut! C'est invraisemblable. C'est réel pourtant : les canons autrichiens ont délogé les chèvres sur les sommets les plus inaccessibles.

Nous descendons, nous tournons sur ces rampes ; et positivement le cœur nous bat. Qui n'a connu cette émotion du voyageur au dernier coude de la route? Quel mystère se dérobe derrière ce pan de muraille qui masque l'horizon? Nous franchissons maintenant un vieux pont de pierre ombragé de tilleuls. Un groupe de jeunes gens graves, portant avec élégance le fez et l'ample culotte, regarde couler l'eau. Quelques pas de plus, un bout de forte-

resse édentée, une grosse poterne trapue, toute sombre au dehors, toute lumineuse du côté du couchant, — porte de prison donnant sur un paradis, — et nous sommes en ville. Quel coup de théâtre! Serajevo, que nous avons abordé par la montagne, se déploie d'un seul trait devant nous. C'est une vraie corbeille de jardins, de coupoles et de toits rougeâtres, un mélange exquis de masses verdoyantes et de blancheurs; de distance en distance, la fusée d'un minaret file dans le ciel pur, et se termine par une étincelle de métal. Toute cette grâce riante est répandue à flots d'étage en étage, de cascade en cascade sur les flancs de la montagne, ou plutôt sur les deux parois d'une gorge, au fond de laquelle coule un fleuve. Et notez qu'il ne s'agit pas d'un village aux promesses trompeuses, comme tant de beaux noms d'Orient: non, c'est une vraie capitale embaumée de fleurs et de verdure; une princesse de harem, ensevelie dans une retraite enchantée : longtemps elle hésite à faire tomber son voile; elle se décide enfin, et devant ce mystère d'éternelle jeunesse, il faut tomber à genoux.

J'ai vu bien d'autres cités alpestres: Berne et sa Jungfrau, Lucerne et le front nuageux du Pilate, Genève et son lac, Innsbrück dans son manteau de forêts; mais toutes ces villes en prennent à leur aise : elles contemplent de loin la montagne. Elles n'ont point été, comme Serajevo, poser leur tête sur le sein même du géant, et se blottir amoureusement contre lui, lorsque, tout à côté, l'épanouissement de la vallée permettait de bâtir en rase campagne. Image frappante de la Bosnie musulmane, deux fois jalouse de sa solitude et de sa liberté, séparée du reste du monde par les mœurs et par la religion, refuge de fanatiques et de montagnards : pendant des siècles, elle a défendu son isolement farouche, et caché son secret dans les replis de ses défilés. A saisir ainsi le génie de la race, on conçoit de quel œil elle doit considérer la gare qui s'élève à l'autre bout de la ville, en plat pays, près d'une préfecture et d'une caserne. Je suppose que tout bon musulman doit maudire trois fois par jour ces chemins de fer bien ratissés qui envahissent le suprême asile de l'Islam en Europe. Cette population dédaigneuse dormait tranquille à l'ombre de la montagne, derrière le rempart encore plus épais de ses préjugés : voilà qu'on la réveille en sursaut pour la traîner sous la lumière crue de la plaine!

Douce et indolente Bosna-Séraï! Il est impossible d'oublier ton charme intime, dans cette fraîcheur de mai; ni les ruelles tortueuses où des jardins invisibles nous secouaient des lilas sur la tête, ni les sveltes fantômes, avec leurs petites bottes jaunes pointues, qui disparaissaient à notre approche, ni ces maisons de bois juchées sur le roc au bord du fleuve, au milieu d'un fouillis de plantes grim-

pantes qui retombent en grappes fleuries : un vieillard est assis là-haut sur sa porte; il fume devant l'horizon de pourpre; son regard glisse sur nos humbles personnes, mais ne s'y arrête pas. Que lui fait l'étranger qui passe? Près de lui, des femmes accroupies sur la corniche du rocher, les pieds dans le vide, pareilles à de jolies perruches bariolées, bavardent et grignotent des bonbons. Puis, plus bas, dans le va-et-vient tumultueux de la ville centrale, ce sont des amours de petites chrétiennes qui courent gaîment en faisant claquer leurs socques sur le pavé : taille fine, œil agaçant, corsage dont la grâce menue ressort sur le large pantalon bouffant, et surtout, petit fez assassin, posé coquettement au sommet du crâne, avec deux grosses nattes pendant par derrière, et des boucles folles par devant. Elles ont ainsi je ne sais quoi de vénitien, ces Bosniaques; elles sont bien orientales cependant lorsqu'elles font jouer leur petit pied nu sur leur marchepied ambulant, ou qu'elles butinent, comme des abeilles, dans le bazar, ou qu'elles s'arrêtent avec un déhanchement exquis, perchées sur une patte, devant l'étalage d'un fruitier sérieux et barbu comme un prophète. Par exemple, pour se coiffer comme elles, il est bon d'avoir quinze ans. Cette petite calotte provocante produit un effet comique sur les vieilles et les laides, les pâles et les bouffies, qui suivent, comme partout, la tyrannie de la mode.

Le lendemain, nous flânons à travers les rues déjà modernes, où l'Orient et l'Occident se coudoient, tantôt sur un pont de pierre en dos d'âne, dont l'arche bossue menace ruine, tantôt sur un pont métallique raide, commode et bête. Traversons le bazar, où la cotonnade imprimée hurle sa note fausse à côté des cuirs delicieusement ouvrés, faufilés d'or ou tailladés en noir et rouge. Voici la rue des armuriers, celle des orfèvres, celle des ferblantiers : quelle aimable ferraille, toute ciselée, semée d'étoiles et de croissans, pleine encore de fantaisie et de rêve, en attendant qu'elle soit détrônée par notre insipide chaudronnerie! On voudrait s'arrêter partout, marchander ce vase au long col, cette lanterne d'étoffe à couvercle repoussé... Mais le temps presse. Il est midi. Sur les galeries des minarets, brodés de festons d'un vert foncé, l'appel du muezzin retentit et se répercute de proche en proche : mélopée traînante, née sous la tente du nomade, et toute pleine de la grandeur du désert. Soudain, les échoppes se vident; l'étalage est confié à la bonne foi publique et les mosquées s'emplissent.

Entrons dans la plus importante. Nulle trace de décadence, nul abandon. Ce ne sont pas les marbres de Salonique, décolorés par le temps, ni les vieilles mosaïques byzantines. Ce n'est pas davantage

la lèpre maladive des monumens d'Uskup. L'Islam est ici chez lui, au milieu des couleurs vives et gaies, où domine la chanson du vert sur le blanc : vert sombre sur les entablemens et les corniches, sur le portique de bois, blancheur mate et douce des murs intérieurs ; verdure mouvante et diaphane du grand platane qui ombrage la fontaine aux ablutions ; joyeux murmure de l'eau dans la vasque immense, sous les renflemens et les trèfles d'une armature en fer forgé. Les fidèles arrivent. Par tous les robinets de la fontaine, l'eau lustrale coule à flots. C'est un ruissellement continu sur les figures bronzées, sur les mains calleuses, sur les pieds durcis. Riches, pauvres, jeunes, vieux, ils y vont tous et sérieusement, à grande eau, non par métaphore et pour accomplir un rite. D'ailleurs, aucune distinction de classe ni d'âge : voici des jeunes gens qu'on prendrait pour de hardis sacripans, s'ils ne remplissaient si bien leurs devoirs religieux ; puis des vieillards à barbe de bouc, aux traits creusés, à la démarche lente ; de longues figures ovales, des yeux à fleur de tête, des crânes presque entièrement rasés ; des visages de marchands placides, blêmis par la boutique ; des portefaix cuits et recuits par le soleil, portant leur ceinture nouée autour de leur tête ; des begs à la tournure indolente, à la mine fière ; de jeunes muftis en robe noire, reconnaissables à la finesse et à la correction de leur turban.

Tous ces vrais croyans ne semblent pas s'apercevoir de notre présence. On m'assure qu'ils seraient moins endurans si quelque chrétien du pays pénétrait dans la mosquée. Ils ne seraient pas gens à se laisser braver par leurs anciens esclaves. C'est avec ceux-là qu'ils aimeraient en découdre. Quant à nous, sommes-nous même des chrétiens pour eux ? Avons-nous supporté trois ou quatre siècles de schlague plutôt que de passer au croissant ? Connaissons-nous cette foi robuste qui enfonce la croyance dans la chair au point de la confondre avec le souffle qui nous anime ? Non, nous ne sommes pas du bois dont on fait les fanatiques. Nos « convictions, » comme dirait M. Prudhomme, succomberaient à la première saignée. Pour les musulmans, nous sommes des êtres incompréhensibles, des habitans de la lune. Et s'ils passent devant nous sans nous regarder, je crois qu'il entre beaucoup de mépris dans leur indifférence.

En un clin d'œil, toute cette foule s'engouffre dans la mosquée ou s'aligne sous le portique. Toute différence de visage, de rang, de richesse disparaît. C'est une file de dos inégaux, de culottes pendantes, qui seules trahissent l'âge ou la condition de leurs propriétaires. Il en est de superbes et de bouffantes, d'autres loqueteuses et mélancoliques, de pleines et de vides, de neuves

et de rapiécées. Le mufti frappe dans ses mains, et tout le troupeau se jette à genoux, avec un bruit sourd de crosses de fusil qui retombent au commandement. Pendant quelques minutes, on ne voit plus que des plantes de pieds nus, sous un amas de chiffons rouges, bleus ou noirs. Les dos se relèvent, s'inclinent, se balancent, avec un ensemble parfait, comme à la manœuvre. Et l'effet n'est nullement grotesque. Cette gymnastique uniforme, où personne ne cherche à se distinguer du voisin, renferme une belle leçon d'humilité. C'est une armée qui manœuvrerait directement sous l'œil de Dieu, et qui manifesterait sa ferveur par la précision de ses mouvemens. Imaginez ce que peut une pareille troupe une fois lancée, quand elle croit obéir à Dieu même.

L'Europe s'est longtemps trompée sur la force de l'Islam. Il était condamné par tous les médecins. Depuis Montesquieu, l'on se passait de main en main une philosophie courante sur la faiblesse des empires musulmans. Personne ne paraissait soupçonner que, derrière les gouvernemens en ruine, il reste quelquefois des hommes. Voyez ce que coûte un sophisme! à nous, Français, cinquante ans de guerre en Algérie; — aux Anglais, les épisodes sanglans de Caboul et de Khartoum; — aux Autrichiens eux-mêmes, 30,000 baïonnettes pour garder le cadeau que Berlin leur a taillé dans le terrain d'autrui. Partout, nous apprenons à nos dépens que l'Islam est vivant, bien vivant; que dis-je? plus frais, plus dru, plus militant que notre propre religion. Car son seul tort est peut-être d'envahir l'homme tout entier. Je dirai par où nous sommes supérieurs. Mais considérez, je vous prie, ces marchands qui laissent leur boutique trois fois par jour pour se prosterner dans la poussière; et demandez aux notables commerçans de la rue de la Paix de courir à la Madeleine en faire autant! — Mais dites-vous, leur religion n'est pas raisonnée. — Soit : elle n'en est peut-être que plus puissante. Je voudrais bien savoir qui peut se flatter d'être en meilleurs termes là-haut, ni s'il est de plus belle prière que de répéter, le front contre terre : Dieu est grand! Vous appelez leur résignation du fatalisme? Mais les mots d'humilité, de renoncement conviendraient encore mieux.

Dans tous les cas, il existe d'étranges rapports entre l'Islam et l'enseignement tout oriental que les bogomiles tiraient des écritures. C'est le même esprit d'égalité, c'est le même temple nu, dépouillé de toute parure inutile, c'est presque le même Dieu, dictant des lois dans un livre unique, et rédigeant lui-même le code naïf et simple d'une société rudimentaire. On peut donc dire que l'Islam a ses racines dans le passé le plus lointain de la Bosnie. Les fruits de l'arbre ont une saveur exotique : mais la greffe im-

portée d'Asie n'a modifié ni le tronc, ni les branches, qui continuent de puiser leur sève dans le vieux sol réfractaire où germaient les anciennes hérésies. Les musulmans, dit-on, sont campés en Europe : c'est vrai peut-être en Épire, en Roumélie. Mais ils règnent à Serajevo. Pour les faire disparaître, il faudrait une guerre d'extermination. Ce n'est pas Vienne qui l'entreprendra. Vienne fait aujourd'hui bon ménage avec les musulmans. « Braves mécréans! me dit un officier, qui me paraît avoir là-dessus les sentimens d'un Richard Cœur-de-Lion. Honnêtes Sarrasins de Bosnie! qu'ils sont agréables à gouverner! qu'il est doux de les faire pirouetter sur le champ de manœuvres! Ce n'est pas comme ces chiens de chrétiens. Ceux-là ne sont jamais contens. D'abord, ils nous rompent la tête avec leurs satanées cloches. Puis ils font du scandale, ils murmurent; et même, horreur! ils parlent quelquefois sous les armes! »

La maison de Habsbourg a le sens politique : elle ne veut pas l'impossible. Ne pouvant se débarrasser des musulmans, elle a juré de s'en faire aimer. C'est plus que de la tolérance : on en est aux petits soins. La bureaucratie autrichienne a doublé les revenus des mosquées, en les gérant avec probité. Les biens *vakoufs* ont aujourd'hui leur palais au centre de la ville, avec une belle inscription en lettres d'or, comme une banque. Plus loin, sur une éminence, se dresse un autre palais bien en vue ; c'est la nouvelle école de théologie musulmane, un modèle du genre, où l'esprit utilitaire se marie étrangement à quelques arabesques orientales : un Orient tiré au cordeau, surveillé, contrôlé, un minimum d'Orient sous l'œil paternel de l'autorité. Ce sont là des nouveautés qui doivent surprendre les begs et chatouiller leur amour-propre au bon endroit. Jugeant des autres par eux-mêmes, ils s'attendaient à être écrasés : on les traite au contraire avec une rare considération. Je ne sais si leur estime pour l'Europe s'en est beaucoup accrue. Dans tous les cas, ils en profitent. Ils deviennent même familiers. Tous les jours, des femmes musulmanes viennent en solliciteuses au palais du gouvernement : on les trouve accroupies dans l'antichambre de l'*adlatus* civil.

Démonstration sans réplique de la force des musulmans. Le premier axiome, en politique, est celui-ci : on me prend au sérieux, donc j'existe. Notre bonne Europe, avec ses phrases, ne respecte au fond que ce qu'elle craint. Depuis tantôt vingt ans, elle a découvert que l'Islam était une puissance. Elle veut s'en servir. Aujourd'hui, tout état désireux de faire figure doit emprunter quelques fidèles à Mahomet. C'est une domination qui a de l'élégance. La Russie et l'Angleterre les comptent par millions; nous

avons les nôtres, l'Italie en cherche et l'Allemagne se plaint de n'en point avoir. On rivalise de politesse avec ces hommes qui font de si bons soldats, et qui ont tant de frères dans les pays convoités. Ce qui est mort, et bien mort, ce n'est pas l'Islam, c'est l'esprit de croisade. Je n'engagerai pas un Oriental, embarrassé de sa personne, à se faire chrétien : on le renverrait de mauvaise grâce à son évêque ou à son archimandrite. Les ambassades n'apercevraient en lui qu'un protégé fâcheux, un national indiscret. Qu'il reste musulman, qu'il fasse en conscience ses trois ablutions par jour, les consulats se disputeront l'honneur de son amitié, tandis que la Sublime-Porte lui fera sous-main des propositions. Demandez plutôt aux fils d'Abd-el-Kader. En attendant mieux, les Autrichiens font, avec les musulmans, d'excellens cochers du train et des tirailleurs indigènes qui portent un fort joli costume ; et tout le monde s'en trouve bien.

Maintenant, pensons à l'amertume d'un saint Paul ou d'un Chrysostome, s'ils avaient pu prévoir ces déviations de leurs premiers enseignemens : une religion établie sommairement, dans des vues étroites, sur un terrain mal préparé, jetant sur l'enfance des races un voile de tristesse ; étouffant leur originalité sans les purger d'un reste de paganisme ; leur offrant l'image d'un pouvoir divisé contre lui-même ; favorisant ainsi la duplicité des princes ; suscitant de redoutables hérésies, dont les dernières fournirent des armes à l'Islamisme et lui conférèrent droit de cité dans un coin de l'Europe. Les politiques auraient joint leurs lamentations à celles des pères de l'église ; ils eussent déploré le morcellement de la société chrétienne dans la péninsule, la différence des mœurs au moins égale à celle des rites, les nuances imperceptibles du dogme transformées en barrières de peuples, les groupes de musulmans semés un peu partout, mais particulièrement tenaces en Bosnie, et dressés comme autant d'écueils contre les espérances des Slaves chrétiens.

Mais pour concevoir en même temps la faiblesse politique de ces peuples et leur force de résistance, il faut considérer l'église orthodoxe dans ses œuvres vives, c'est-à-dire dans son culte et dans sa discipline.

* * *.

CHANTE-PLEURE

TROISIÈME PARTIE (1).

XL.

Lentes, au-delà de la bourgade, des toitures serrées en grappe, collées au clocher comme un nid de frelons à l'écorce d'un saule, plus loin au-delà des ravins et des combes emplis par l'absolu silence du dimanche, plus loin encore jusqu'à la lisière sombre de la Ramade, lourde tenture d'arbres où s'étouffaient les vibrations dernières, lentes, grêles, les cloches de Paour appelaient les fidèles à l'office de vêpres.

Déjà l'église était à moitié pleine; des paysans obstruaient le porche, tassés en troupeau, et, par-dessus leurs épaules, dans la pénombre de la porte largement ouverte, l'église se reculait, très haute : le maître-autel au fond avec sa constellation vacillante de cierges, et, semés le long de la nef comme des essaims de papillons blancs, des coiffages de femmes que bariolaient par momens, pareils à un arc-en-ciel sauvage, les reflets rouge vif et bleu tendre descendus d'un vitrail neuf...

Affairées, jouant des coudes, des boutiquières déguisées en dames, gantées, le paroissien aux doigts, se poussaient à travers la foule en marche déjà vers le seuil, quelques-unes plus étoffées, plus im-

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre.

portantes : la demoiselle de l'épicier, la dame de l'aubergiste, et, les dernières de toutes, comme ralenties par le poids de la fonction, la majesté de la caste, la receveuse des postes, la notairesse, la pharmacienne, — toute la bourgeoisie ! La grande porte se refermait sur elles, et l'antique liturgie déroulait presque aussitôt ses pompes villageoises, mariant les sabots crottés à la pourpre des enfans de chœur, et le ronflement solennel du serpent à l'âpre fausset des chantres.

Vêpres avaient commencé.

Pas d'autre bruit dans la ville sommeillante que le bourdonnement des psaumes, la mélopée berceuse qui sortait des flancs de la vieille bâtisse, comme la musique du creux d'un violon, — et encore, sur la place même de l'église, par intervalles, le roulement fêlé, cahoteux, des billes d'un billard.

Les joueurs étaient au café du Commerce, un endroit de plaisir fleurant l'aigre de la bière et le rance de la pipe, une salle crasseuse que décorait un comptoir de marbre ébréché à tous les angles et une glace au-dessus, une glace aveugle, sans reflet, où moisissaient, encartées entre le cadre et le cristal, des réclames coloriées d'apéritifs et d'amers...

Des habitués étaient là, occupés à pousser les billes ou à tripoter le carton, et parmi, quelques sages, — des paysans ceux-là, — qui, ne se souciant pas d'exposer un enjeu, se contentaient de suivre les coups, debout derrière les joueurs, conseillant un écart, louant un carambolage...

Une dame exagérément brune, les cheveux plantés bas, la lèvre duveteuse, — la patronne, — circulait entre les groupes, versait le gloria, débouchait les litres, et familière, se penchait quelquefois vers une table, appuyée de la main à l'épaule d'un client...

— Madame Lalie, allez donc voir s'ils paraissent ! priait le sieur Caviol, attelé lui quatrième à une *manille*, et, amicalement, il soulignait sa requête d'une pincée au bras de la limonadière.

La porte poussée, une bouffée de plain-chant arrivait très distincte de l'église, et un morceau de la place se découvrait, vide et blanc, dans le soleil.

— Personne ;.. si ; justement les voilà qui débouchent de la grand'rue... avertissait la madame.

La nouvelle mettait le café en rumeur. Pas trop tôt, vraiment, qu'il se montrât, ce candidat, depuis trois dimanches qu'il s'était annoncé, qu'il avait promis de venir à Paour.

Et tout de suite les parties s'interrompaient en son honneur, les billes s'arrêtaient de rouler ; sans rancune, de leur longue attente, les frères et amis tendaient la main aux entrans, à Pierre et à l'oncle Lortal.

Pauvre Pierre! il avait eu beau allonger la courroie, inventer des histoires pour éloigner la corvée, il lui avait bien fallu marcher à la fin, commencer son métier de candidat malgré lui... A vrai dire, l'oncle faisait à lui seul les trois quarts de la besogne. A l'aise avec tout le monde, ce diable d'homme! et il riait, il gouaillait, il serrait la patte à l'un, tapait sur le ventre à l'autre, tirait l'oreille à Caviol, chatouillait le menton à la limonadière, ébauchait en passant un carambolage; puis, finalement:

— Une tournée de bière pour tous ceux qui en veulent et de la gazeuse pour les autres! commandait-il à voix très haute. C'est pour arroser le diplôme de ce monsieur! expliquait-il en poussant Pierre par les épaules au milieu du groupe. Un docteur, mes enfans, un docteur de Paris!

— A la vôtre, messieurs, proposait Pierre en levant son verre.

— Et à la république! ripostait Caviol.

On trinqua, on but; on rebut, on retrinqua. Puis, les bouteilles vidées:

— Si nous montions au cercle: on serait plus tranquilles; qu'en penses-tu, Rascassié? Qu'en pensez-vous, monsieur le président? interrogeait Lortal.

Une des fortes têtes du parti, ce citoyen Rascassié, vétérinaire et président du cercle républicain: trogne rouge et barbe rance; l'air d'un savant qui serait maquignon et d'un maquignon qui serait ivrogne; orateur pâteux, praticien maladroit, mais de l'autorité malgré tout, ou, ce qui revient au même: du toupet!

Le président n'avait pas d'objection. Il regrettait seulement l'absence de ce brave Grassian, un homme de bon conseil...

— Je réponds de lui, affirmait l'oncle; inutile de l'attendre.

On montait.

Le cercle était au-dessus du café, une salle à peu près pareille avec un poêle en fonte au milieu et des tables alignées le long des murs; le papier seulement un peu plus frais et les tables moins crasseuses. Cela aurait eu l'air quelconque sans la profusion d'emblèmes et d'estampes patriotiques symétriquement accrochés: à droite, sur une auréole de drapeaux, une Marianne coiffée du bonnet phrygien, en face, magnifiquement encadré, un Gambetta très pileux, passé au noir, la tête enfoncée dans son encolure léonine, et comme pendant, une Alsace-Lorraine, un couple de belles filles en costume du pays, fraternellement unies, appuyées l'une à l'autre dans une attitude naïvement symbolique.

Des gravures de tout format, découpées au jour le jour dans des illustrés à bas prix, sans cadres celles-là, simplement épinglées à la tapisserie, complétaient la décoration. On y voyait plusieurs sinistres maritimes, une bataille, un tremblement de terre, une inon-

dation, un incendie, et, attirant avant tout les regards, immense et confuse, une pancarte où s'entassaient, pas plus gros que des têtes d'épingle, les députés de la dernière fournée, cinq cent quatre-vingt-quatre taches d'encre dont six, encadrées d'un trait au crayon, étaient censées représenter les élus du département.

Tel quel, et le local eût-il été plus médiocre, c'était le cercle, un endroit à part, imposant et prestigieux pour ce petit monde de cultivateurs ou d'ouvriers de campagne, presque effrayant pour quelques-uns, paysans riches, maires en exercice ou en espérance, ralliés par ambition aux idées nouvelles, mais défians quand même, incrédules à la république, où ils s'obstinaient à voir une conspiration plutôt qu'un gouvernement.

Membres du cercle, cela leur faisait de l'effet à tous ! Rien que de monter les quelques marches au-dessus du café, on aurait dit d'autres hommes; mal embouchés, braillards au rez-de-chaussée, bridés et circonspects au premier. Même la porte refermée et sans avoir rien de bien important à se dire, ils parlaient à voix basse, comme s'ils eussent participé aux rites de quelque confrérie et que le cercle eût été une espèce de chapelle. Et qui sait? Peut-être y avait-il comme un rudiment d'église, de religion inconsciente, dans ce cénacle grotesque où l'idéal moderne, un idéal encore informe, jetait son premier vagissement, tandis qu'à côté dans l'église en titre, sous les voûtes gothiques, une foule moutonnière chantait sans les comprendre, — pâle musique de fantômes, — les remords du roi David.

Caviol avait la parole : grands mots, grands gestes, grands principes ! Toute la rhétorique révolutionnaire cueillie à même les quotidiens à un sou, et servie en bouquet avec des élégances de maître d'écriture; un vaste programme de réformes où l'instruction gratuite et intégrale figurait à côté de l'assimilation complète de nos colonies. Le tout pour aboutir au conseil d'arrondissement et à la nécessité de tenir haut et ferme le drapeau de la république aux élections prochaines.

L'auditoire gobait ça, bouche bée : ceux de la petite ville, menuisiers, bourreliers, anciens compagnons du Tour de France, francs-maçons quelques-uns, enlevés par l'éloquence de l'instituteur, les paysans ahuris comme au sermon, éblouis par le jeu des périphrases qui partaient mystérieuses, éclataient en l'air comme les fusées d'un feu d'artifice patriotique. Mais tous étaient d'accord à la fin pour acclamer le candidat, pour saluer avec l'orateur, « ce fils du terroir, ce bon démocrate, qui, dédaignant les succès de la capitale, avait voulu consacrer sa vie au soulagement de ses concitoyens, au soin de leur santé morale aussi bien que de leur santé physique. Et, puissions-nous, concluait-il, nous voir bientôt,

grâce à lui, guéris à tout jamais de cette lèpre infâme du monarchisme ! »

On applaudissait ; Pierre, cependant, mis en demeure d'accepter, demandait encore à réfléchir, très honoré certainement, mais il ne savait pas s'il pourrait... à peine arrivé d'hier, inconnu, oublié tout au moins de la plupart des électeurs...

— Ta, ta, ta, interrompait l'oncle Lortal. Que de paroles quand il n'y a à prononcer que trois lettres, o-u-i ! C'est dit, messieurs. La préfecture consent, et mon neveu accepte. Et maintenant, ce n'est pas le tout de parler, il faut agir. Les élections sont pour le mois prochain. Pas une minute à perdre. Toi, Rascassié, que penses-tu de Paour ?

Rascassié répondait d'une belle majorité en ville contre le conseiller sortant. Nettoyé, ce pauvre M. Lèze ! Sa popularité s'en allait bon train depuis que, mis à sec par le phylloxera, il faisait rentrer ses créances. Et le *vobiscum* qui braillait son latin, dans le monument d'à côté, ne lèverait pas la langue pour le soutenir ; impossible, maintenant que son neveu avait été promu rat-de-cave ! L'affaire était dans le sac.

— Toi, Comignan, poursuivait Lortal, crois-tu que ça marche à Labéjo ?

A Labéjo, tout irait comme sur des roulettes sans le chef cantonnier, un badingueusard, à la solde des Fabri. Rien à espérer tant qu'on n'aurait pas fichu ça dehors...

— Êtes-vous bien sûr ? insistait Pierre, pris de pitié pour le pauvre diable, brave homme d'ailleurs et chargé de famille... Il faudrait peut-être s'informer ; qu'en dites-vous, mon oncle ?..

Mais, sans sourciller, l'oncle jetait le cantonnier par-dessus bord. Et ce n'était pas, hélas ! la seule victime !

Chaque maire, chaque électeur influent avait sa liste de proscription en poche : un instituteur un peu tiède à déplacer à Excelsi, un desservant à mettre au pain sec à Toutes-Aures, une demi-douzaine de réactionnaires au moins à supprimer, et autant de bons sujets à pourvoir de la becquée administrative, de vrais amis ceux-là, des dévoués prêts à se faire hacher menu pour la république.

L'oncle promettait tout, s'engageait au nom de Pierre à apostiller la demande, à porter la dénonce à la sous-préfecture. Et on irait, s'il le fallait, au chef-lieu. Ce ne serait pas la peine d'être républicain, sang-Dieu ! si le gouvernement ne vous rendait pas quelques petits services...

Caviol approuvait. Et cependant il insistait pour connaître le sentiment de l'honorable candidat sur les principales réformes...

Mais le maire de Saint-Jean-des-Grèzes le trouvait bien curieux.

— Des réformes! des réformes! Nous en recauserons ce soir à dîner à la Glanderie. En attendant, comme vous devez être à court de salive, et nous aussi d'ailleurs, appelez, s'il vous plaît; qu'on porte de la bière. Nous allons baptiser le candidat...

Les cloches, depuis un moment silencieuses, se remettaient en branle, pendant que Mme Lalie remplissait les verres, et ces messieurs se hâtaient de lever le coude; vêpres finissant, les femmes et les filles de ces farouches allaient quitter l'église, et il n'était que temps d'atteler à l'auberge si l'on voulait les cueillir à la sortie.

Une poignée de mains au candidat, et bonsoir! on s'en allait; non pas cependant sans avoir très ostensiblement déposé le sou des écoles laïques, dans la tirelire peinte en tricolore et fixée dans le mur à l'entrée du cercle, comme le tronc des pauvres à la porte de l'église.

Pierre descendait le dernier, accroché par la boutonnière, tiré à part dans une embrasure où l'adjoint d'Excelsi, le nommé Murviel, lui demandait conseil sur la santé de sa femme; une faiblesse d'estomac qui la tenait depuis huit jours, quelque chose qui la brûlait là, dans le creux, et puis un gonflement, comme une ouaille, — parlant par respect, — qui s'est bourrée de sainfoin! Une consultation, et, l'ordonnance formulée, en guise d'honoraires, un avis donné au candidat, deux mots dans le tuyau de l'oreille, au sujet de cette vieille canaille de Gomignan, le maire de Labéjo, un individu qui promettait à tout le monde, et après!..

Le candidat remerciait, et à peine s'était-il débarrassé du dénonciateur, le dénoncé lui tombait dessus; un malade, qui, sans prévenir, exhibait sa langue, pas fâché de savoir ce qu'en pensait le docteur. La langue réclamait une purge. Et pendant que Pierre dosait le sulfate de magnésie sur une feuille de son calepin, l'autre, en grand mystère, l'engageait à ne pas se fier à ce sournois de Murviel, un judas qui le cajolait par devant et le dénigrait tant qu'il pouvait par derrière.

Pas moyen de partir décidément; dans la rue, aux Rois Mages pendant qu'on attelait la jardinière, autres consultans, autres solliciteurs : un aspirant cantonnier, recommandé par le président du cercle, un apprenti facteur patronné par l'aubergiste, et, au moment de monter en voiture, le garçon d'écurie Charlou, qui retroussait sa culotte et, la patte en l'air, voulait qu'on lui enseignât un remède pour faire tomber l'enflure du genou meurtri d'une ruade...

Mais déjà l'oncle avait allongé un coup de fouet à la Pécharde, et roule, mon candidat! Il exultait, l'oncle Lortal, il se poussait du jabot à l'idée de charrier à son côté le futur grand homme : M. Pierre Lortal, docteur en médecine de la faculté de Paris, conseiller d'arrondissement de Paour! Quel triomphe! Il aurait voulu avoir la mèche plus grosse à son fouet et des grelots de plus fort calibre au collier de sa bête pour ameuter les passans, obliger tout le monde à lever la tête. Et les têtes se levaient en effet; les chapeaux sautaient en l'air; et dans le tas, au moment où ils défilaient devant l'église, quel coup pour l'oncle! le collègue de Toutes-Aures, l'assommeur de la Margasse, Grassian enfin, son ancien ami Grassian lui apparaissait, la figure plissée d'un sourire goguenard, et avec lui, bras dessus, bras dessous, M. Lèze, le conseiller sortant, l'ennemi!

Lortal avait fini de rire. Attrapé, consterné, il cingla la Pécharde, et se tournant vers Pierre, qui, lui, prenait tranquillement la chose :

— Je te l'avais bien dit, grommelait-il; ton coup d'épaule de l'autre jour va te coûter cher, mon garçon. Tu as roulé le Grassian, c'est très bien; maintenant ouvre l'œil et défends-toi, si tu ne veux pas qu'il te roule... sais-tu que tu n'as pas été déjà si fameux au cercle tout à l'heure...

L'oncle continuait, et déjà la carriole, dépassant les dernières maisons de Paour, filait, toujours montant, vers la Ramade. Bientôt le village, tout proche encore, s'abaissait derrière eux, plongeait subitement étranglé dans un pli de la montagne; l'église plus haute restait en vue, puis seulement la pointe du clocher, puis rien; la rase campagne; un pays âpre, déchiré, rocailleux; de larges pentes d'ombre ou des tronçons de route se tordaient comme dans du vertige, et des lignes de falaises indéfiniment profilées sur le ciel, raides, anguleuses, avec de très loin en très loin la silhouette d'une maison ou d'un arbre, une maison perdue, un arbre solitaire debout au bord d'une lande.

Rebondissant aux parois rocheuses, tombant en poussière au fond des combes, les dernières sonneries de vêpres se prolongeaient à travers ces étendues désertes, accompagnant la rentrée au logis des fidèles, des coiffages blancs et des feutres plats, disséminés par petits groupes, ceux du même hameau, du même quartier, cheminant ensemble, et les groupes diminuaient, semaient du monde à chaque fourche, à chaque croisière de sentiers... Déjà quelques fumées s'échappaient, floconnaient çà et là, annonçant le retour des ménagères, et l'oncle, occupé à figurer à grands traits le tracé d'une tournée électorale, les désignait en passant, du bout de son fouet. A gauche, au bel air, sur cet escarpement gré-

seux, c'était le pot-au-feu réactionnaire de Grumicel, une métairie bonapartiste, et cette spirale bleue plus bas, au bord du ruisseau, c'était la soupe républicaine de Comignan...

Mais Pierre n'avait cure de ces fumées ni de ces querelles, autres fumées! Indifférent aux combinaisons de l'oncle, insensible même à la douceur du soir qui venait, appelant l'obscure musique des rainettes... son idée allait à Chante-Pleure, au bord de la terrasse. Elle était là, elle! accoudée, le visage penché vers la nuit, telle qu'il l'avait vue un certain soir. Minute inoubliable pour lui; mais elle, y pensait-elle encore?

XLI.

Ouvrant les yeux le matin, la tête à moitié prise dans le rêve, il arrivait quelquefois à Pierre de se croire encore à Paris dans son garni de la rue de l'Arbalète, à l'heure où l'ami Béléa tapait à la cloison pour l'éveiller; et, vite, alors il fallait endosser ses hardes et partir pour l'hôpital! Mais l'erreur ne durait guère; dans la gaîté du jour qui filtrait à travers les fentes des volets, les êtres de la chambre lui apparaissaient si différens! A portée de la main les courtines de serge fanée du grand lit drapé à l'ancienne, et plus loin, accrochés aux murs, pendus aux solives selon l'habitude paysanne pieusement conservée par le revenant, des écheveaux de fil, des nattes d'étoupes, un pain de cire jaune, des régimes de maïs, tous ces fruits de la terre qui continuent jusque dans l'intérieur des logis rustiques les parfums et les couleurs du dehors.

Ah! que Paris était loin! — Et Chante-Pleure était près! Chante-Pleure! A peine débrouillé du sommeil, c'était, chaque jour, la même pensée qui revenait à Pierre, une pensée quittée la veille sur le traversin et qui le ressaisissait à peine avait-il recommencé à vivre. Et en même temps que la pensée, avant même, une impression de bonheur, d'un bonheur irraisonné, irréfléchi, presque involontaire; quelque chose de matériel comme une odeur qu'il aurait respirée. Urgèle était là, cette délicieuse Urgèle! il la voyait, il l'entendait, et à chaque trait recréé de son visage, à chaque ligne recomposée de son corps, il se dilatait, il se fondait dans ce dédoublement de tout l'être, mystère et volupté suprême de l'amour.

Tête baissée, avec la témérité d'un cœur ingénu, il s'abandonnait, il se perdait dans ces délices, chimériques, hélas! peut-être même un peu coupables. Car enfin, il avait promis d'épouser Cécile. Amoureux d'un côté, fiancé de l'autre, comment s'arrangerait-il avec sa conscience? Il ne s'arrangeait pas; il oubliait; il essayait d'oublier tout au moins; il vivait au jour le jour, reculant, d'un prétexte à l'autre, la malheureuse échéance. Et de délai en délai,

au lieu de s'adoucir, sa répugnance ne faisait que s'exaspérer... Si violente à la fin, qu'elle sortait, qu'elle se manifestait malgré lui, jusqu'à sauter aux yeux de sa cousine. Pas du tout aveugle, l'enfant avait bien cru plus d'une fois s'apercevoir de quelque chose; Pierre évidemment n'était pas avec elle ce qu'il avait été, ce qu'il aurait dû être; beaucoup trop correct, trop compassé à son goût; mais traître! — sa vanité se refusait à le croire. Ces façons nouvelles l'avaient étonnée d'abord, dépitée même; puis, à la réflexion, elle avait mis le changement sur le compte de la gravité professionnelle du fiancé, et elle trouvait ça bon genre, elle s'appliquait même, impatiente de jouer à la madame, à se mettre à l'unisson. Cependant la froideur du jeune homme s'accentuant encore, il fallut bien renoncer à cette explication. Les convenances ne pouvaient pas obliger Pierre à espacer, à abréger ses visites à la Glanderie; car ce n'étaient plus maintenant que des visites, un bonjour en passant, sans s'asseoir, un déjeuner, vite, vite, et il partait avant le dessert soi-disant à cause des malades; de simples rapports de voisinage, au lieu de la vie en commun qu'avait imaginée Cécile, et dans ces rencontres presque rares, jamais une minute d'intimité, de tête-à-tête, — un vrai glaçon!

Qu'est-ce que cela voulait dire?

Inquiète, elle avait boudé pour voir; elle avait joué la fâchée, s'enfermant dans sa chambre aux heures où elle savait que son cousin devait venir. Hélas! l'ingrat n'y avait seulement pas pris garde! Furieuse alors, elle avait eu recours aux grands moyens, aux scènes, aux explications orageuses; mais il n'y avait d'orage que dans sa tête; pacifique et évasif, Pierre s'en tirait avec de vagues promesses, des protestations plus ou moins sincères...

Le bruit de leurs disputes, quelquefois, éveillait l'oncle assoupi dans sa béatitude d'après boire, et il vous les semonçait pour rire, à sa façon. Comment, déjà brouillés, les amoureux? en guerre avant le sacrement, eh! eh! ils pourraient acheter de la vaisselle solide s'ils prenaient l'habitude de se chamailler au dessert. Quelle farce! Et tout de même il voulait savoir à quel propos, et qui avait commencé; et tantôt il donnait tort à Pierre, tantôt à Cécile, après quoi il les obligeait à s'embrasser, « et pas de tricherie, à pleines lèvres; des baisers qui claquent! » commandait-il à sa fille qui, toujours grimacière, y allait en minaudant du bout des lèvres.

Les jeunes gens réaccordés, on en revenait à fixer le jour du mariage. Et les difficultés reparaissaient. C'était les réparations qui se mettaient à la traverse et, les réparations finies, les plâtres du nouvel appartement ne se décidaient pas à sécher. Le plâtre une fois sec, impossible encore, l'herbe était mûre, il fallait renvoyer après la fenaison; mais cette fois, par exemple, il n'y avait qu'à partir du

pied gauche, et vivement! Pierre avait consenti de guerre lasse; à court d'expédiens, il ne comptait plus que sur un hasard pour le délier de la parole donnée et qu'il n'osait pas reprendre. Non pas qu'il reculât devant les suites probables d'une rupture; et quelles suites, pourtant : un procès contre son tuteur, probablement, et si cet homme le perdait, gare! Qui sait les mauvais tours qu'il imaginerait pour se venger! Avec un ennemi de cette importance à ses trousses, la place ne serait pas tenable à Saint-Jean-des-Grèzes. Pierre le savait et aurait passé outre; des scrupules le retenaient. Cette cousine, cet oncle, c'était son sang après tout, les seules affections qui lui restaient de son enfance. Un peu vaniteuse et coquette, elle; lui, tendre à l'argent et rude au pauvre monde, mais qu'avaient-ils fait à Pierre l'un et l'autre? Et il se moquait d'eux, il les tenait le bec dans l'eau, prêt à les planter là, s'il pouvait. Non, ça n'était pas bien honnête! Pour se justifier, s'excuser tout au moins à ses yeux, le fiancé aurait souhaité d'avoir à se plaindre du futur beau-père ou de la promise. Et tous les deux s'obstinaient à ne pas lui servir même l'ombre d'un grief.

Au commencement, les assiduités de l'instituteur, même colorées de prétextes plus ou moins scientifiques, l'avaient un peu préoccupé. Et il l'avait laissé voir. Mais au premier mot Cécile avait lâché brevet et professeur, et comme en même temps le docteur espaçait ses visites à la Glanderie, il n'avait pas eu l'occasion de rien appréhender de suspect. Au contraire, pendant qu'il se donnait du large, la cousine, piquée au jeu, le cherchait, se trottait à lui, renouait à mesure le fil qu'il travaillait à rompre. Et tiraillé, coupé en deux, la moitié du côté de son agrément, l'autre moitié du côté de sa conscience, Pierre ne savait dire ni oui, ni non.

Ce fut la Taton qui le tira de cette ornière. Au dejeuner, au souper, pendant qu'elle le servait, — Pierre avait repris l'ancienne habitude de manger à la cuisine, content de s'asseoir à la même place où s'était assis son père; — le soir, au seuil de la porte, elle filant l'étoupe, lui parcourant le journal, et devant eux, entre les poiriers moussus du jardin, l'essor silencieux des chauves-souris comme des lambeaux de nuit sur l'or pâle du crépuscule, Pierre se récréait à entendre jaser la vieille nourrice. Et pas n'était besoin de lui faire : Je vous prie; ainsi qu'à toutes les vieilles gens, les histoires lui échappaient, s'en allaient de sa bouche comme d'un trop-plein de sa mémoire. Pauvre Taton! L'orphelin se plaisait surtout à ce qu'elle lui contait de ses chers morts, de son père, de sa mère; et comme la pauvre femme n'avait guère connu au monde que ses maîtres, — sa vie plus humble ayant été horizonnée de leur vie, — elle tombait presque toujours à parler d'eux. Pierre alors fermait le journal, appuyait sa tête dans ses

mains, et, le regard fixé sur la nuit qui arrivait, ombre vivante suggestive des ombres mortes, il regardait venir à lui, ressuscités par le parler naïf de la paysanne, — telle une vie de saint en quelque rustique évangile, — les chers visages d'autrefois.

Pas grand'chose pourtant, ces récits : des bribes d'existence, des morceaux d'heure fixés dans la mémoire, comme ces images d'un sou, ces coquillages, ces fleurs sèches, ornemens d'une chambre de pauvre.

Peu de choses! mais avec ces riens ajoutés l'un à l'autre, les caractères revenaient, réapparaissaient pour Pierre ; la douceur angélique de la mère un peu délicate de santé, la belle humeur emportee, exubérante du père, un sanguin, un violent comme l'oncle cadet, mais sans une goutte d'âcreté dans les veines, un sans-souci, un vive la-joie, toujours à courir fusil en main après les lièvres et les perdreaux, prodigue de son amitié et de son bien, qu'il laissait s'en aller vers les autres, sans réfléchir et sans compter.

L'oncle servait de repoussoir à ces portraits de braves gens : Un faux bonhomme celui-là, avec son air de citoyen rit-toujours, un avare, un serre-piastres, qui, dans tous leurs arrangemens de famille, avait toujours mis dans le sac son trop faible et confiant aîné. Largement pourvu, avantagé par le testament de leur ancien, il avait encore, à toute occasion, tiré à lui la couverture. Et passe encore, tant qu'il plumait son frère ; un homme après tout, ça peut se défendre ; mais son neveu ! un enfant ! un orphelin ! Ah! le traître! Ça n'avait été qu'un cri dans la paroisse, quand on l'avait vu, lui le tuteur de Pierre, prendre à rebours les intérêts de celui qu'il devait protéger, démolir, ruiner les terres de Fontbrune, au profit de ses terres à lui, des champs de la Glanderie.

— Alors, il aurait travaillé à me ruiner, au moment même où il se mettait en frais pour me faire instruire. Drôle de calcul! objectait Pierre.

— Et tu t'imagines qu'il sortait tout cet argent de sa poche ainsi qu'il lui plaît de s'en vanter? Pas si bête! De simples avances en tout cas et qu'il te faudrait rembourser, mon pauvre garçon, au cas où vous entreriez en difficulté pour le règlement de vos affaires. Ah! c'est un individu qui sait compter, le cadet de Lortal ! si instruit que tu sois, notre Pierre, j'ai bien peur que tu ne sois pas de force à te débrouiller avec lui!

Notre Pierre haussait les épaules. Mais une fois lancée après les gens de la Glanderie, la vieille ne lâchait pas si facilement le morceau. Quand elle avait fini de secouer le père, elle s'en prenait à la fille ; pas trop brutalement d'habitude, un coup de patte en passant, une caresse à rebrousse-poil ; mais un matin que le fiancé se hasar-

dait à contredire, elle poussait à fond, exaspérée : des bonnes à rien, ces jeunesses d'aujourd'hui, des effrontées, avec leurs cheveux en l'air et les odeurs qu'elles mettent sur elles, comme pour ensorceler les hommes; délicates ensuite comme des princesses, ne levant pas une paille dans la maison, de peur d'abîmer leurs doigts. Une honte! Est-ce que Cécile ne s'était pas avisée, en revenant du couvent, de se baigner la figure dans du lait, pour s'éclaircir le teint? Du bon lait de vache tout chaud que Bièbe allait traire en secret, quand toute la maison était au lit.

— Et sans doute, insinuait Taton, ce n'est pas le seul service qu'elle lui ait rendu, cette mauvaise garçaille. En voilà une qui en réciterait, si elle voulait parler!

— Quoi? quel service? que réciterait-elle? interrogeait Pierre, ennuyé de ces commérages.

Mais Taton hésitait à lâcher un mot de plus. Peut-être n'était-ce pas certain, après tout, ce qu'on lui avait rapporté, et, pour des paroles en l'air, elle n'avait pas envie de se brouiller avec son maître. Pierre avait des oreilles et des yeux, n'est-ce pas? Maintenant qu'il était prévenu, il n'avait qu'à s'en servir. Ce que tout le monde avait remarqué, ce que les coqs de la Glanderie chantaient sur les toits, il finirait peut-être par le voir ou par l'entendre... Oh! pardi, rien de bien méchant au fond, atténuait la nourrice, partagée entre sa démangeaison de parler et la peur de chagriner son maître... Sans doute en mettait-on plus qu'il n'y en avait... Un garçon et une fille pouvaient bien se rencontrer, même seul à seule, sans que le péché leur tînt compagnie. Des enfantillages probablement! Une fille privée de sa mère était plus exposée qu'une autre et encore plus une fille riche et désœuvrée. « Quand les doigts ne sont pas occupés, c'est la tête qui travaille. Et alors, le premier freluquet venu qui fréquente dans la maison...»

— Ce qui revient à dire, si j'ai bien compris, que Cécile est bien avec Caviol, articulait Pierre...

— Allons! te voilà fâché, maintenant, et tu vas t'en prendre à ta pauvre Taton. Doucement, doucement, mon ami; on ne répond de rien. Ce que les jeunes gens ont fait ensemble, qui est-ce qui l'a vu? Seulement c'est ennuyeux pour nous qu'on en jase...

— On aura bientôt fini d'en jaser, sois tranquille, Taton, concluait Pierre, debout maintenant. — Et pas aussi fâché que le supposait la servante, l'air sérieux seulement et délibéré comme quelqu'un qui vient de prendre un parti, le fiancé de Cécile quittait brusquement la maison et s'enfonçait presque aussitôt sous la châtaigneraie, dont l'ombrage ininterrompu s'étendait des gorges de Fontbrune jusqu'au seuil de la Glanderie.

XLII.

Pas fâché, oh! non, humilié à peine de la trahison de Cécile; et cette trahison, l'idée ne lui venait pas de la mettre en doute. Le premier étonnement passé, des manèges lui revenaient, des coups d'œil, des gestes parfaitement innocens en apparence, et maintenant il savait ce que cela voulait dire: des hasards de rencontre qui étaient probablement des rendez-vous, des poignées de mains où les billets doux se glissaient, jusqu'à ce morceau de papier échappé à l'instituteur le jour où ils rentraient en carriole de la Sainte-Urgèle.

Bien sûr, il y avait quelque chose entre eux. Et l'oncle ne s'était aperçu de rien! Oh! cet oncle, ce terrible oncle, quelle tête il allait faire tout à l'heure, quand il saurait!.. Quel attrapage, mes amis, si la colère ne lui séchait pas la salive dans la gorge! Violent comme il était et sanguin, il y avait de quoi lui donner le coup de la mort.

— Je ne veux plus de Cécile. — On ne pouvait pas lui servir ça tout cru, sans précaution. Pierre cherchait un biais, un moyen de faire venir l'histoire...

— Monsieur Pierre?

C'était, devant lui, le pastoureau de la Glanderie, le berger des dindons et des oies, un petit homme à tignasse rousse, hardi et futé comme tous ceux de sa couleur...

— Bonjour, Mirguet.

Pierre allait passer outre; mais le rousseau demeurait là en travers, le chapeau dans la main.

— C'est que, monsieur, on vous demande là-bas...

D'un geste du pouce qu'il envoyait en arrière par-dessus l'épaule, il indiquait ce là-bas, un pays de l'autre côté du bois, qui, dans son idée, ne pouvait être que la Glanderie :

— Il paraît qu'il y a quelque chose qui ne va pas, et ça presse... ajoutait-il.

— Mon oncle est malade?

— Malade? Pas de l'estomac, en tout cas, ni de la gorge! Si vous entendiez comme il crie tout ce matin. Il est joliment en colère, aujourd'hui, notre monsieur!

— Et dis-moi, petit, Mlle Cécile est-elle à la Glanderie?

— Elle y était pour sûr, il n'y a pas un quart d'heure.

— Et présentement?

— Écoutez! voilà Petitel qui sonne le dernier de la grand'messe. Elle doit être à l'église, notre demoiselle... Dans une heure,

sans doute, elle sera revenue, à moins qu'elle ne se retarde à l'école pour prendre M. le maître. Vous devez savoir, vous, s'il déjeune à la maison.

Mirguet n'attendit pas la réponse. Une couvée de mésanges s'était mise à pepier, tout près de là, blottie dans quelque châtaignier fendu, et le garçon, faussant compagnie à Pierre, s'avançait au bruit, le cou tendu, prêt à mettre la main sur le nid.

Pierre s'était remis en marche, moins perplexe... Cette explication, qu'il ne savait comment aborder, l'oncle allait la lui faciliter, sans doute, en se fâchant contre lui. Car c'était, bien sûr, pour lui laver la tête que cet homme, peu endurant et assez mal embouché, l'avait fait assigner par le Mirguet. « Et qu'il crie, tant mieux! » se disait le docteur, soulagé de penser qu'il n'aurait pas à porter les premiers coups.

XLIII.

Le moment approchait. L'ombre des châtaigniers, sous lesquels Pierre cheminait depuis Fontbrune, manquait brusquement, et en face, au-delà de la prairie dont l'herbe mûre blondissait au soleil, bigarrée de bleu tendre et de jaune vif comme une étoffe paysanne, les bâtisses de la Glanderie apparaissaient familières. Et familière aussi cette herbe où il avait joué enfant, où il s'était roulé avec Cécile. La même herbe, les mêmes fleurs; au bas de la pente, à l'humidité des sources, les ficaires, les reines-des-prés, les eupatoires; plus haut les oseilles sauvages, les sauges, les pâquerettes; où la semence première avait germé, la famille se perpétuait toujours pareille, qui sait depuis quand et pour combien de printemps encore? C'était comme un vivant reproche pour Pierre, cette immobilité, cette fidélité inconsciente des plantes au sol natal, et lui était au moment de s'en arracher pour toujours!

Mais Pierre ne pensait pas aux fleurs, tout à l'ennui de sa rencontre avec l'oncle, dont la voix lui arrivait déjà, rude, contrariante, par-dessus les murs du jardin.

A qui en avait-il donc, ce Lortal? A quelque ouvrier, sans doute. Le dimanche était jour de paie à la Glanderie, jour de colère aussi pour le maître, qui ne manquait pas d'insulter un peu ses journaliers et ses fournisseurs avant de solder leur compte. Et il semblait que ces tonnerres, — comme les cris d'une femme en couches, — lui adoucissaient le passage si cruel de l'argent dans les doigts.

Chaque dimanche, à l'issue de la messe première, c'était, dans la cuisine où le seigneur du lieu donnait audience, un bruit de disputes, un fracas de jurons et d'invectives qui faisait se retour-

ner les passans à quelque cent pas plus loin sur la route de la Ramade.

La faute en était à l'avarice de l'oncle, un peu aussi à sa comptabilité, irrégulièrement tenue et d'une plume hésitante sur des bouts de papier barbouillés, noircis dans tous les sens, utilisés jusqu'à l'extrême bord, illisibles pour tout autre que pour lui, et encore! De là des contestations, de vraies batailles, où les pauvres diables d'ouvriers, gênés par l'autorité de M. le maire, intimidés par l'écriture, eux qui ne savaient compter que sur leurs doigts, assourdis d'ailleurs par les injures que leur contradicteur leur jetait comme mitraille à la figure, — et ils n'osaient pas les lui rendre, — luttaient pied à pied, la sueur au front, l'angoisse à l'âme, pour reconquérir ce qui était à eux, le maigre salaire péniblement amassé pendant six jours d'acharné labeur, le torse au vent de bise ou à la rage du soleil! A l'un ou à l'autre, la patience échappait quelquefois, la langue partait, et l'oncle? il fallait voir l'oncle, alors, il fallait l'entendre! La crête haute, les poings fermés, les yeux en tisons! Les tempes lui battaient de l'effort, le sang menaçait de se figer dans les veines. Gare à l'apoplexie! Mais non; le cas était prévu. Tout près, à portée, le bain de pieds mijotait sur le feu et la moutarde, le vinaigre à côté, à forte dose.

Sûr de son révulsif, le colérique individu lâchait ses dernières bordées, matait, clouait son homme, soldait le compte à sa guise, et subitement radouci : « Bonjour, mon ami, au suivant! »

Calel, le vigneron sans vigne, Calel, depuis quelque temps réduit, le pauvre diable, à gagner sa vie chez les voisins, sortait de toucher sa semaine au moment où Pierre entrait à la Glanderie. Il était, ce jour-là, le dernier de la fournée, et il filait rondement, étouffant au fond de sa poche le tintement agaçant pour l'oncle, — et s'il allait les lui reprendre! — des pièces blanches et du billon qu'il emportait, presque furtif, comme un voleur! L'affaire sans doute avait été chaude, le vieil homme en portait les marques sur sa figure encore plissée, douloureuse, abrutie par la crainte; et l'oncle lui-même en était resté comme anéanti, la lèvre sèche, la face violette, écroulé de tout son poids sur sa chaise, devant la table à manger hors d'usage qui lui servait de bureau. Son œil seulement cligna imperceptiblement à l'entrée de Pierre, un œil plus petit que d'habitude, fermé presque, comme s'il avait peur de se trahir...

— Vous me demandez? interrogeait le neveu en allongeant une poignée de mains au maître de céans.

— Sans doute, puisque tu oubliais de venir nous voir... La cuisine de la Glanderie ne te convient plus, dis, ou tu as peur que les murs ne soient pas assez solides...

Pierre essayait de rire; l'oncle en faisait le semblant, et il reprenait :

— Combien de temps que tu ne nous as pas honorés de ta visite?

— Pas compté... Combien? huit jours peut-être.

— Quinze, mon garçon; deux grandes semaines... Si ça n'était que pour moi, tu comprends... je n'en mettrais pas la tête au lit. On t'affectionne, pas vrai, on est content de t'avoir; mais tout de même, on s'en passe. Tu arrives, tant mieux; tu n'arrives pas, tant pis! Mais Cécile, que veux-tu qu'elle en pense? Si c'est comme ça que tu t'y prends quand tu es amoureux, toi! Elle ne m'a rien dit encore; je la connais, elle se couperait la langue avec les dents plutôt que de se plaindre; mais ça lui sort par la figure. Elle sèche sur pied, la pauvre enfant. Et elle n'est pas la seule à s'apercevoir que tu nous lâches. Les gens autour de nous ne sont pas aveugles, et quand ils ont vu, ils parlent. Ça ne les regarde pas, c'est vrai, mais ils parlent quand même. Et c'est ça qui m'ennuie. Ce que l'un a dit, l'autre le répète, et les histoires, tu sais, ne font pas comme les pierres, ça ramasse quand ça roule. Qui sait ce qu'on racontera sur vous deux! La réputation d'une fille tient à si peu, quelquefois.

L'oncle s'était mis sur pied, il avait passé son bras sous le bras de Pierre, et appareillés ainsi comme un couple d'intimes, ils se promenaient de long en large dans la cuisine...

— Pardonne-moi de te tracasser, mon ami, continuait le vieil homme. Ne va pas croire surtout que je me méfie de toi. Je te connais, n'est-ce pas, comme tu me connais... Lortal l'oncle et Lortal le neveu, c'est tout un. Quand on est comme nous sommes ensemble depuis dix-huit ans... Dix-huit ans, tout de même! Comme le temps passe! Tu ne te rappelles pas, toi? quand je suis allé te quérir avec tes frusques à Fontbrune, après la mort de ton père! Tu ne voulais pas, tu pleurais pour monter en voiture; mais je t'offris de conduire la Pécharde; et dès que je t'eus mis les rênes en mains, nous fûmes amis... Et ça tient toujours, est-il pas vrai, mon garçon?

Cordial, il tapait à petits coups de sa forte main sur l'épaule du neveu, et à voix lente, presque attendrie :

— La famille, mon ami, il n'y a que ça de bon. Des gens qu'on a toujours pratiqués, avec qui on s'emboîte aussi exactement qu'une cheville à son trou, des gens dont on peut répondre comme de soi-même!

Pierre mordillait sa moustache; la douceur de l'oncle le déroutait; il n'avait pas prévu ça. Si l'homme avait montré les dents, à la bonne heure; on avait la riposte prête; à brutal brutal et demi... Mais tant de cordialité cadrait mal avec ce qu'il avait à dire... Et l'oncle poursuivait, onctueux, insinuant :

— Que se passe-t-il, voyons? Confesse-moi ça librement. Qu'est-ce qui t'empêche de venir? Rien de grave, au moins? quelque malentendu ; je t'ai peut-être vexé sans le vouloir... Qui sait? tu t'es peut-être imaginé que je te forçais la main, en mettant le mariage aussitôt après les foins... tu ne dis pas non?.. tant mieux alors ; après les foins ou après l'août, qu'est-ce que ça fait? Pas la peine de se bouder pour si peu. Si l'août ne te va pas, — il y a des personnes qui aiment mieux se conjoindre au temps frais, — préfères-tu que nous retardions jusqu'aux vendanges? Tu comprends que, pour une affaire de quelques semaines de plus ou de moins, nous n'allons pas nous brouiller. On t'attendra, mon ami, six mois, dix mois, est-ce assez?

C'était bien un peu étonnant, cette facilité de l'oncle; pas si coulant que ça d'habitude, le monsieur! Mais quoi? Le délai arrangeait si bien Pierre; dix mois! presque un ajournement; et d'ici-là on aurait le temps de réfléchir; l'imprudent sauta dessus, comme un poisson sur l'appât.

Mal lui en prit. Au premier mot d'acquiescement, le père de Cécile se retourna...

D'une secousse, il avait lâché le bras de son neveu, et campé devant lui, avec son air de tous les jours, rude et méprisant...

— Ah! je te tiens, mon petit, hurlait-il. Tu as donné dans le panneau. Dans dix mois! voyez-vous ça? Dans dix mois! Et pourquoi pas dans dix ans?

— Certes; la chose en vaut la peine, répliquait Pierre. Je ne suis que d'hier à Saint-Jean des-Grèzes. Et qui sait si je prendrai, comme médecin? qui sait si la clientèle de Bissol aura la volonté de me venir?.. Votre acte n'est pas encore signé, et le vieux grigou en profite pour continuer ses visites... Ce que j'en dis, ce n'est pas seulement par rapport à moi ; c'est aussi dans l'intérêt de Cécile...

— Comme si ma fille avait besoin de tes honoraires pour vivre! Bien obligé, mon ami.... Sacré blagueur, va! Pourquoi ne pas cracher tout de suite ce que tu as au bout de la langue... Tu en as assez de nous. — Voilà tout! Des paysans! ce n'est pas ce qu'il faut à monsieur. Monsieur ne se plait plus que chez les marquis. Ne mens pas, je sais tout ; veux-tu que je te dise combien de fois depuis quinze jours tu es allé à Chante-Pleure? Et ce que tu as mangé à dîner, et avec qui tu as fait la causette? Ah! mon gaillard, il paraît qu'on ne s'y trouve pas mal au château. Bon gîte, bonne table, et quand on a fini de manger, on s'amuse. Elle n'a pas froid aux yeux, eh! cette petite Urgèle... Et vous ne vous ennuyez pas ensemble à ce qu'on raconte. A peine arrivé, le premier soir, en tête-à-tête!.. C'est ça qui s'appelle ne pas perdre son temps! Je te

plais, tu me chausses, allons-y!.. Quel toupet ça vous a tout de même, ces demoiselles!

— Assez! mon oncle; Mlle de Fabri est une honnête fille...

— Une honnête fille qui court après un fils de paysan? Allons donc! tu avales ça, toi? Tu te figures qu'elle te cherche pour le bon motif. Ah! bien oui! Compte là-dessus; si tu attends que Mlle de Fabri s'appelle Mme Lortal, tu peux attendre. Et quand même? Une supposition; tu l'épouses; te voilà au château, à tu et à toi avec tous les nobles du canton. Quelle chance! Par malheur, tu n'en auras pas pour huit jours. A peine installé, crac, il faudra déguerpir. Ruinés à plat, les Fabri; nettoyés à fond. Chante-Pleure même ne leur appartient plus; hypothéqué au Crédit foncier, qui ne rentrera peut-être pas dans son argent. Si tu ne me crois pas, demande à Capespine, qui vient de leur couper les vivres, informe-toi chez Rigal, le menuisier de Labéjo, qui les a fait assigner pour un compte de cinq pistoles. Plus le sou; rien que les yeux pour pleurer. Encore un château à vendre, le dernier! Ah! tu as du nez, toi; et tu peux te vanter de tomber là bien à propos. Pécaïre, ils vont te dévorer jusqu'à l'os. Le papa, la maman, l'oncle, le colonel, cinq bouches à remplir sans compter les toutous et les faucons. Bien du plaisir je te souhaite! Et penser que c'est pour ces farceurs et pour ces farceuses que tu nous lâches...

— Mais je ne vous lâche pas, mon oncle, répondait Pierre; je ne suis pas pressé de me marier, c'est tout...

— Tu n'es pas pressé? Tant pis pour toi; moi, je le suis, ripostait l'oncle... Sa voix en même temps éteinte, comme obscurcie depuis l'arrivée de Pierre, se désenrouait, éclatait tout à coup dans une flambée de colère. — Je suis bien bête, proférait-il, de raisonner avec toi. Assez causé. D'ici un mois, Cécile sera ta femme — ou jamais. Est-ce clair? Réponds maintenant. Oui ou non; sans plus, et qu'on t'entende. Seulement, si c'est non, je te préviens, — il y a assez longtemps que je me ruine pour toi, — si c'est non, tu vas me rendre mon argent. Ça t'étonne? Tu demandes l'addition? Tout de suite. Comptons, si ça te fait plaisir. A combien penses-tu que monte, bon an mal an, le revenu de Fontbrune? Mauvaises terres, mon cher; tout sable ou rochers; du jonc dans les prairies, de la ravenelle dans les emblavures; tristes récoltes! Des châtaignes, beaucoup de châtaignes; mais ça se vend si mal! A combien le tout? Cinquante pistoles? Soit. Ôte de là les impôts et les assurances, et vois un peu ce qui reste. Attends, aligne en regard l'argent que j'ai avancé pour toi: la pension à payer au collège et le vestiaire et le linge et les faux frais, dessin, musique, je ne te refusais rien; tu prenais des leçons de petit bugle! Mettons deux cents pistoles. Bien. Tire le compte à présent. Et après le collège,

Paris. C'est ça qui m'a enfoncé. L'été dernier, tiens, tu ne t'es pas douté, il te fallait une paire de cent francs pour finir de solder ta gargote. Et ici pas un sou, tout mon argent parti à planter la vigne. Il a fallu emprunter à Capespine. Et il m'a écorché, l'animal !

— On vous remboursera, mon oncle, soyez tranquille...

— Et avec quoi, s'il te plaît? Fontbrune y aura bientôt passé...

— Fontbrune y passera... tant pis... nous serons quittes...

— Quittes ! Tu crois ça? Pas encore, méchant garçon, jamais, si tu avais seulement pour un liard de cœur! Quittes? Et l'affection que je te portais, petit malheureux; et les mauvais quarts d'heure que j'ai passés à m'inquiéter à cause de toi. Tu as oublié tout ça, dis? Quand tu avais la typhoïde, cette nuit où il a fallu atteler pour aller chercher Bissol à Paour? Et il a fait payer double sa visite, le pacan ! Et le trouble que j'ai eu, — j'étais mort si je n'avais pas ingurgité un verre d'eau-de-vie ! — le soir où la Pécharde t'envoya rouler à terre la tête la première au fond de la côte de la Ramade. Elle fut couronnée de ce coup-là, la pauvre bête, et la jardinière me coûta bien un louis à réparer... Tout ça pour ce monsieur ici présent ! Dieu ! que j'ai été bête ! Non, c'est vrai, tu n'étais pas un neveu pour moi, tu étais comme un fils; à ce point que, si je vous avais vus en danger de vous noyer, Cécile et toi, je ne sais pas à qui des deux d'abord j'aurais tendu la main ! Et toi, maintenant que le moment serait venu de reconnaître ce que j'ai été pour toi, de m'assister, de me soigner dans mes vieux jours, car je me fais vieux, bien vieux. Regarde ! Il m'est tombé de la farine sur les tempes; et mes bras, tâte un peu comme c'est mou; dire que je levais un sac de blé comme une plume ! Pauvre, pauvre Lortal !

L'oncle s'apitoyait, sa voix nasonnait, détrempée; un peu d'humidité, qui était peut-être un commencement de larme, pointait entre ses paupières...

Il pleurait sur Pierre et sur lui du même coup. Et tout en s'attendrissant, il ne perdait pas de vue les mouvemens du jeune homme, épiant, espérant un signe, un geste de repentance pour se jeter à son cou, — et tout serait oublié.

Mais rien ne venait. Intérieurement ému, malgré tout ce qu'il savait et ce qu'il devinait de l'égoïsme de l'oncle, Pierre se raidissait, sentant bien qu'un seul mot, une marque de faiblesse, le remettrait à la merci de cet homme, — et ce serait à recommencer dans huit jours...

Mais déjà le père de Cécile chantait sur un autre ton; honteux de son émotion sans profit, honteux, irrité. La patience lui échappait à la fin! sa figure se refaisait houleuse, les sourcils froncés,

la bouche en avant, soulevée avec un mouvement des mâchoires qui broyaient à vide, comme prêtes à mordre.

— Tu veux te brouiller, tu le veux! prononçait-il; et les mots lui restaient à moitié gorge. Eh bien, soit! Nous verrons qui de nous deux en pâtira le plus! Ah, tu te f... de moi? Tu renies ma fille? Bien, bien, ça se règlera, qu'as-tu peur! Tu auras de mes nouvelles et pas plus tard que demain. Tu as fini de rire, va, c'est moi qui t'en réponds. Ah! je t'enseignerai ton métier, garnement!

Pierre, immobile, bras croisés, laissait passer l'orage. Mais cette immobilité même exaspérait le brutal, qui se plantait devant son neveu, et d'un geste qui était comme un soufflet, lui montrait la porte.

— Tu es averti : file maintenant, débarrasse-moi le plancher, commandait-il; allons! Je suis saoûl de te voir, hors d'ici, mauvais chien!

Et comme l'insulté, toujours calme, ne se pressait pas de sortir.

— As-tu entendu? reprenait l'enragé. File, et plus vite que ça; va-t'en, si tu ne veux pas que je t'applique un cataplasme à cinq doigts sur la figure.

Raide sur ses ergots, il levait en même temps la main sur son neveu.

Mais le coup resta en route, la main n'acheva pas de s'abattre, vigoureusement empoignée par le jeune homme, qui d'un tour de bras, sans prononcer une parole, repoussa l'agression.

Et déjà l'agresseur revenait à la charge.

— Tu crois me faire peur, articulait-il...

Bleu de colère, la face tuméfiée, les yeux hors de la tête, il fonçait sur son neveu.

L'équilibre lui manqua tout à coup; la cuisine tournait; une faiblesse lui descendait dans les jambes. Il aurait touché terre, si Pierre ne l'avait pas soutenu dans ses bras.

Le bain de pieds était là, heureusement sur le feu, et Bièbe connaissait la manœuvre: par précaution, le docteur doubla la dose de moutarde.

La réaction ne tarda pas; les murs reprirent leur aplomb et en même temps les idées du malade.

Une maladie de cinq minutes.

Oui, mais ces minutes-là auraient pu être les dernières! L'oncle avait eu le temps de se calmer. La figure paisible, maintenant, le geste grave, il posa la main sur la manche de Pierre qui le saluait, prêt à partir.

— Rien qu'un mot, dit-il. Une seule question. Tout est fini entre nous, tu es libre. Mais si tu es un homme, tu ne t'en iras pas avant

de m'avoir dit pourquoi tu t'en vas. Non pas des raisons, la raison, la bonne. Tu comprends, on saura que nous sommes brouillés, et les gens s'informeront du motif; que veux-tu que je réponde?

Très juste, l'exigence de l'oncle, et pas commode à contenter, comment lui expliquer?..

— La raison? Eh mais?.. Cécile et moi, nous ne nous convenons plus, voilà tout. C'est malheureux, mais qu'y faire? Si je suis resté cinq ans de suite à Paris, ce n'est pas la faute à Cécile, et ce n'est pas ma faute à moi, si pendant ces cinq ans Cécile a eu le temps de m'oublier.

— T'oublier, et avec qui, sang-Dieu ? Pas de plaisanterie, s'il te plaît. Depuis que ma fille est rentrée du couvent, pas un homme n'a mis le pied dans la maison.

Pierre souriait...

— Ce n'est pas Toine le berger que tu veux dire, ni Pierril, ni le facteur qui me porte le journal. Alors qui ?

— Bonjour, vous autres, interrompait Cécile en poussant la porte. — Et derrière elle, dans le remous de la jupe raide, la tête enfarinée du sieur Caviol.

Qui ? se demandait l'oncle, pendant que Pierre se dérobait, esquivant la main tendue vers lui de l'instituteur.

Qui ?

Comprenant tout à coup, le vieil homme se laissa choir d'un bloc sur une chaise... assommé, anéanti. Et comme Cécile et Caviol couraient à lui, inquiets, prêts à lui porter secours, il les repoussa violemment d'un revers de main, et tête basse, les yeux à terre :

— Nom de D..! proféra-t-il. Nom de D..!

XLIV.

— Et après que vous y aurez charrié tout le fumier de Saint-Jean-des-Grèzes, vous ne serez pas plus avancé, mon cher Lortal. Trop de sable! Il n'a pas la force d'épier, seulement, votre blé...

M. de Fabri se baissait, cueillait, au bout d'un chalumeau grêle, un épi avorté, sans un seul fœtus de grain dans ses alvéoles incomplètes, et, indiquant du geste les puissantes et massives châtaigneraies qui emmuraient la chétive emblavure :

— Un joli endroit pour récolter de l'ombre, continuait-il... Et puis le blé, au prix où ça se vend, pas la peine de s'échiner! Non, croyez-moi, je me suis entêté trop longtemps à cette bêtise... Profitez de mes écoles, mon ami, ne vous amusez pas à contrarier votre terre. Le blé ne lui va pas, eh bien! qu'elle vous produise de l'herbe. L'herbe! Ah! si j'avais su, il y a quinze ans! Si je m'étais

douté de ce qu'on peut réaliser avec l'herbe... Essayez, vous m'en direz des nouvelles...

— Oui, c'est ça! essayez, mon camarade, souriait Urgèle, venue là en promeneuse pour voir comment c'était chez le docteur, et elle s'impatientait aux longueurs de la consultation agricole. Réformer les assolemens de Fontbrune! Pourquoi donc? Elle trouvait ça très bien, elle; exactement le contraire de ce qu'elle était obligée d'admirer tous les jours à Chante-Pleure : des choses pas du tout intensives, Dieu merci, des blés pas peignés, pas sarclés, de bons petits blés sans prétention scientifique, avec des bleuets dedans, des mélilots, des glaïeuls, un tas d'herbes qui fleuraient bon... Et l'on allait changer tout ça, quel dommage!

Mais M. de Fabri ne se laissait pas démonter. Puisque son ami Pierre, contraint par sa brouille avec l'oncle de reprendre la direction de Fontbrune, avait eu recours à son expérience, il se faisait un devoir de le piloter de son mieux. Et ce devoir lui était un plaisir. Trop content, le vieil agronome, à peu près incompris jusque-là, doucement bafoué par sa fille, amèrement critiqué par son frère, en butte aux sourdes résistances, aux mépris dans son dos des paysans routiniers et sournois, trop content de trouver à la fin un auditeur bénévole, qui sait? un disciple, et pas le premier venu, un garçon instruit, au courant des méthodes scientifiques, capable de se défendre, d'argumenter au besoin contre son professeur; et plus flatteur en était son assentiment.

Aussi s'en donnait-il de développer ses idées sur les prairies; il partait sur un chiffre, il s'emballait avec une intrépidité dans l'illusion, une facilité de se donner, — la même peut-être qui avait mis en mouvement les de Fabri de jadis, les avait jetés, la lance au poing, à la conquête de quelque décevante Palestine.

Son évangile d'à présent, — car il en avait changé deux ou trois fois, le malheureux! — c'était un mémoire sur les foins, récemment couronné par l'Institut, un livre unique, affirmait-il, un livre initial, qui, s'il était mieux connu, bouleverserait l'agriculture française. Et, en attendant de réformer le reste du monde, il révolutionnait Fontbrune; il coupait, il taillait en plein drap, réfutant au pied levé, bousculant les objections de Pierre, secouant d'un bon rire les moqueries qu'Urgèle s'amusait à jeter dans les jambes du dada favori que son père chevauchait à grande allure.

— J'ai calculé pour Chante-Pleure; j'arrive à un revenu net de trois cents francs à l'hectare, et là-dessus j'amortis les frais de la digue, dont vous pourrez probablement vous passer, vous, chançard! Les Nibeauzels sont vôtres, n'est-ce pas? et aussi les sources qui alimentent le ruisseau de Terraube, un ruisseau qui doit bien débiter ses vingt litres à la seconde, plus qu'il ne faut pour irri-

guer tout Fontbrune. En pratiquant une saignée au gué des Mugues, vous avez et au-delà la pente nécessaire. Une tranchée à découvert, des rigoles de rien du tout, une misère.

— Et le roc des Cruéjouls, qu'en faites-vous? objectait Pierre.

— Si nous ne pouvons pas le contourner, nous irons chercher l'eau en amont, au naissant des sources, ou bien nous attaquerons l'obstacle à coups de dynamite... Petite affaire, les Cruéjouls! Voulez-vous que nous allions voir?

On allait voir. C'était au-dessus de Fontbrune, un peu loin, dans un pays de rochers et d'arbres, une étroite vallée calcaire, un ravin plutôt, emmuraillé de pentes très raides, et tantôt des bois maigres au bord, ou des vignes indigentes, tantôt le roc en surplomb d'où pendait, rigide et luisant, quelque rameau de térébinthe ou d'alaterne. Au fond verdissait un peu d'herbe parcellée en de tout petits prés montueux enclos de cognassiers et, serpentant avec les sinuosités du ruisseau, une ligne grêle de frênes et de peupliers.

On grimpait, le long d'un chemin pierreux, à la lisière des bois, et bientôt le vallon s'étrécissait encore, perdait ses fruitiers, ses vignes, réduit à la fin au seul lit du ruisseau; et le ruisseau, contrarié par le roc, s'affolait, bondissait de çà, de là, avec des colères de gave en miniature, tandis que le chemin, étranglé en sentier, cherchait péniblement son passage, sautait, enjambait à chaque pas les pleurantes cascatelles et les précipices minuscules.

C'était Terraube, un endroit tout à fait enfoncé, reculé de tout, un pli de verdure perdu, invisible à dix pas, dans l'aridité de la haute montagne.

Et bientôt, grâce aux fantaisies hydrauliques de M. de Fabri et de Pierre, cette veine de fraîcheur allait tarir. Urgèle se désolait. Les arbres riverains, les frênes, les aulnes, que deviendraient-ils? Accoutumés à boire à leur soif, à plonger leurs racines dans le limon nourricier, ils sècheraient sur pied, les malheureux! Et les plantes d'eau, les scolopendres, les capillaires, les mousses, comme des chevelures vertes au fond des vasques de marbre, hélas! tout cet aimable petit monde était condamné à périr.

Seule, pendant que ces messieurs, partis à la découverte, plantaient et déplantaient des jalons, très animés à leur tentative de nivellement, Urgèle ruminait ces tristesses. Un bras passé amicalement autour d'un jeune frêne, les yeux vers le ruisseau, elle s'amusait à suivre les mouvemens de l'eau, si souple, si docile, et dont la souplesse avait, à la longue, adouci, modelé le rocher. Et cela lui semblait impie, maintenant que ces deux êtres, si dissemblables, avaient pris leurs habitudes ensemble, de les désunir brutalement.

Le retour des ingénieurs coupa cette méditation. Ils revenaient bredouilles. Le roc de Cruéjouls, plus prolongé vers le haut, et d'une arête plus saillante qu'ils ne l'avaient supposé, ne voulait pas laisser passer la rigole. Il fallait trancher dans le vif ou remonter d'une lieue pour retrouver le ruisseau. L'affaire était manquée. Et Urgèle d'applaudir. Trop tôt, prétendait son père; c'était à revoir, et plus sérieusement cette fois, avec de bons outils.

— En attendant, monsieur Pierre, demandait Urgèle, vous m'avez promis de me montrer votre chez-vous...

— Et nous avons à organiser les râteliers de votre étable,.. insistait M. de Fabri.

XLV.

Dès la porte, Pierre s'excusait de la pauvreté du logis; pas même un fauteuil à offrir... Mais Urgèle lui fermait la bouche, si contente! Depuis qu'à travers les feuillées retombantes de la châtaigneraie, qui envoyait son ombre au seuil de la maison, elle avait aperçu les pignons enverdis de lierre, elle ne s'arrêtait pas de s'exclamer. La maison! oh! la maison! la vraie, l'unique, intacte avec sa mousse brune entre les pierres et ses iris violets chaperonnant le mur du jardin! Et le jardin! oh! le jardin aussi, ces fruitiers patauds, déjetés, ces fleurs de légende : lis, passe-roses, tournesols! C'était tellement ça, si parfaitement, si idéalement ancien, qu'Urgèle hésitait à avancer, comme si, en mettant le doigt dessus, le charme allait s'évanouir.

Même une fois entrée, l'émotion lui durait, entretenue par l'aspect vénérable de chaque meuble, de chaque ustensile; et elle les touchait, elle les maniait l'un après l'autre avec respect, comme des reliques.

L'occasion ne lui avait pourtant pas manqué de voir des arrangemens de maisons paysannes; mais ç'avait été, le plus souvent, en des logis de pauvres, des mobiliers de bric et de broc, du vieux éclopé, sordide, mêlé à du neuf, disgracieux et criard; ici, au contraire, rien que de cossu, de solide, des moulures épaisses aux bahuts, des complications de serrures, des ampleurs d'étoffes drapant les lits à quenouilles, et des raretés parmi : sur le brun, presque noir, du vaisselier de chêne, des colorations délicates de faïences, et, accroché à une solive, un bâton curieusement évidé et tourné en forme de chaîne, d'où pendait le *calel*, la lampe romaine à trois becs, encore en usage en Rouergue et en Quercy.

Urgèle voulait tout voir, tout palper, et Taton, à la suite, exhibant, expliquant, indiquant l'âge, la provenance de chaque objet, et s'il était venu chez ses maîtres par héritage ou par achat. Et

n'était-elle pas elle-même, la vieille servante, costumée de pied en cap à la mode de jadis, avec le hâle comme une patine sur les joues, et je ne sais quel parfum sur elle de bienséance et d'honnêteté d'un autre âge, n'était-elle pas une manière d'antiquité dans son genre, et la plus précieuse? Très émue, la demoiselle de Chante-Pleure la tournait, la retournait, de face, de trois quarts, de profil, admirait son fichu, tâtait l'étoffe de sa robe, curieuse et cordiale, avec des mots d'amitié et des poignées de main à tout propos qui faisaient se pâmer d'aise et rougir de confusion la pauvre femme.

— Bien sûr, vous avez dû en danser de ces bourrées, eh! Taton? Et peut-être encore, si quelqu'un vous jouait la musique?..

Sans attendre la réponse, un bras ballant, l'autre levé en l'air, un peu, selon les principes, Urgèle s'était mise à chanter et à tourner tout ensemble.

Oh! la danse sauvage et douce, si chaste!

Et si sûrement elle tapait la mesure du pied ou balançait la tête d'un air naïvement mutin que Taton ne pouvait pas se retenir de suivre la cadence, et, raide, elle évoluait sur place, avec quelque chose d'autrefois, un sourire fané sur sa figure aussi ridée qu'une pomme de l'année dernière.

M. de Fabri, au même moment, entraînait, un peu malgré lui, le futur agriculteur aux étables, où il avait à lui proposer un modèle de râtelier de son invention, quelque chose de perfectionné, une mécanique savante, qui mesurait toute seule le foin ou la paille aux bestiaux : une première dépense un peu forte, mais Pierre aurait vite regagné ça en économie sur la nourriture...

— Surtout, recommandait-il, indigné des toiles d'araignées qui pendaient énormes, alourdies de la poussière des siècles, aux poutres noires de l'étable, surtout, un coup de balai à ces ordures, de l'air et de la lumière, sacrédié, montez-moi le plancher d'un empan...

Une fois en train, — et pour ce que ça lui coûterait, il aurait été bien bon de se gêner, pensait Taton. — M. de Fabri ne s'arrêtait pas de bouleverser. Après l'étable, la grange; après la grange, le jardin. Il en dessinait un tout neuf du bout de sa canne sur le sable, un tracé qui sabrait les plates-bandes si paisiblement existantes, quand Urgèle les rejoignit, un panier à la main.

— Trop de zèle, vous, monsieur Pierre, plaisantait-elle; et toi, père, trop d'éloquence; assez, le cours d'arboriculture est fermé pour aujourd'hui. Il s'agit de goûter présentement; l'odeur du pain bis m'a donné une fringale, et Taton m'a assuré que je trouverais des groseilles. Où ça, les groseilles?

Les groseilles étaient au fond de l'enclos, en bordure d'une allée

montante de noisetiers et de poiriers en quenouille, et, au bout, adossées au roc vif, ombragées de buis maigres et de figuiers, noirs de figues-fleurs, les ruches alignées en demi-cercle : un coin bien du pays et bien de la saison, ardent, ensoleillé, vibrant de rayons et de musiques, saturé d'odeurs mûres, déjà presque estivales, animé d'une vie à son plein et qui s'évaporait, intense, avant de se flétrir.

En grappes menues pendant à travers le feuillage grêle, les groseilles rougissaient, saignaient, blessées à vif, poignardées par les frelons et les abeilles qui bourdonnaient autour, festonnaient encolérées au-dessus de Pierre et d'Urgèle.

La cueillette finie, le panier plein, — un de ces paniers d'amarines que tressent les filles de ferme au coin de l'âtre pendant les veillées d'hiver, — la jeune fille remerciait son camarade, qui s'offrait à porter la vendange, et, du seuil de la cuisine : — Dans cinq minutes, s'écriait-elle, défense de me déranger jusque-là...

Elle rayonnait, Urgèle ; une gaîté enivrée, des élans et des arrêts subits, les yeux mouillés, attendris tout à coup, comme si elle regardait passer un rêve. Quel rêve? Le même peut-être qui, très lointain encore, à peine distinct, venait au-devant de Pierre, et il n'osait pas le dévisager en face, le trouvant trop beau pour lui, trop en l'air!

Mais, de l'intérieur, Urgèle l'appelait, appelait M. de Fabri ; les groseilles les attendaient ; un plein saladier, la miche de pain bis à coté sous la serviette de toile bise, et, debout, prête à les servir, — quel enfantillage! — Urgèle, mais une Urgèle nouvelle pour Pierre, une Urgèle tout à fait paysanne avec la défroque de Taton sur le dos, la jupe d'*estamine* qu'une parente défunte avait léguée à la servante après des années de loyaux services ; — la couleur était un peu passée, mais la fibre résistait encore ; — et, sorti des profondeurs obscures de l'armoire, le bonnet des dimanches, une coiffe d'indienne claire, nouée d'un ruban violet très large à la mode du Causse.

Délicieuse ainsi troussée, la petite demoiselle, et l'air assorti au costume, un air grave, naïf, un peu rude ; comment l'avait-elle attrapé? Ah! la bonne petite servante qu'avait Pierre! Servante, ménagère? Libre à lui d'imaginer l'un ou l'autre.

M. de Fabri ne s'émerveillait pas autant que son hôte ; même il faisait un peu la grimace ; si habitué qu'il fût aux travestissemens villageois de sa fille, la comédie, cette fois, n'était plus de son goût. Chez soi, à Chante-Pleure, passe encore ; mais chez les autres, chez ce jeune homme, un bon garçon sans doute et pas mal intentionné ; mais enfin! Ah! cette Urgèle!

Visiblement contrarié, le seigneur de Chante-Pleure croquait ses groseilles à la hâte et, à travers les distractions et les silences de Pierre tout à la contemplation de la jeune fille, il essayait de réveiller la discussion agricole, depuis un moment assoupie, il repartait pour l'herbe et les engrais chimiques, affectant d'ignorer les manèges de sa fille qui s'amusait maintenant, malgré les protestations de la vieille, ébahie et confuse, à rincer elle-même, à essuyer les verres, et elle les offrait ensuite de si bonne grâce, posés selon la politesse rustique, sur la paume de la main :

— Allons, père, une goutte pour boire à la prospérité de Fontbrune, à l'irrigation des prairies, si vous voulez. Voyons, ne froncez pas le sourcil. Est-ce que la robe de Taton m'irait mal?

— La robe te va très bien ; seulement...

— Oh! pas de seulement! Ne me gâtez pas ma journée, méchant petit père. Il y a si longtemps que je rêvais de me voir ainsi, vêtue d'habillemens à la mode de toujours, installée dans une maison sérieuse, menant la vraie vie enfin!

— La vie paysanne? souriait M. de Fabri. Et tu t'imagines la pratiquer pour t'être déguisée une heure en métayère, pour avoir dressé le couvert et épluché des groseilles, comme tu aurais joué à la dînette, il y a dix ans, avec trois mûres de haie sur une feuille de figuier, Mlle Berquin!

Mais Urgèle se récriait, fâchée de n'être pas prise au sérieux. Une comédie, son goût pour la campagne! une amusette, la seule chose au monde qui l'eût jamais passionnée! Non, vraiment, on la jugeait trop mal. Les mœurs paysannes! Eh bien, quoi? pensait-on qu'elle n'en connaissait pas les misères : l'avarice, la dureté de cœur, les calus aux mains et quelquefois à la conscience. Et après? Étaient-ils les seuls avaricieux, les seuls impitoyables au pauvre monde, ces ruraux? Tant pis, d'ailleurs; elle les aimait tels quels; oui, même dépaysannés à moitié, frottés de vices bourgeois, déveloutés de leur simplicité antique, elle les préférait encore aux gens de la ville : plus ingénus quand même et malgré eux, plus près de la tradition, plus soumis que le reste de l'humanité au mystère ambiant, aux fatalités indifférentes ou hostiles de la vie des astres et des plantes...

Urgèle s'exaltait là-dessus, et à l'appui de ses dires, elle nommait des amis à elle, des voisins de Chante-Pleure : les Sudre, les Gaujal; des êtres exquis, affirmait-elle : la crème des braves gens; et intelligens avec ça, toujours d'aplomb, pensant juste et parlant bien. — Ce Salvian Sudre, tenez, un garçon riche, éduqué, bachelier, ma foi, tout comme un autre, et qui, ses études finies, de retour au village, a repris tranquillement en toute simplicité d'âme ses hardes et ses outils de cultivateur.

— Quel enthousiasme! souriait M. de Fabri; s'il est si bien que ça, et si c'est ton goût d'être fermière, que ne l'épouses-tu, ce Salvian?

— Lui ou un autre qui le vaille, pourquoi pas? ripostait Urgèle.

XLVI.

« Lui ou un autre... » Qu'avait-elle voulu dire et à qui pensait-elle, la demoiselle de Chante-Pleure? Les fils de paysans éduqués et riches n'abondaient pas à Saint-Jean-des-Grèzes; et ce regard ensuite, fixé sur Pierre... Quelle folie! Et pourtant, si peu infatué de lui-même que fût le jeune homme, impossible, cette fois, de ne pas espérer... Quoi? rien de définitif; sans doute, elle n'y penserait plus demain, mais une minute peut-être Urgèle et lui s'étaient fiancés en idée, et, dussent-elles ne jamais prendre corps, ces immatérielles et illusoires fiançailles lui semblaient un lien entre eux, quelque chose de sacré comme la communion en un rêve. Le silence pénible qui avait suivi la boutade de la petite châtelaine malgré elle, la confusion du père de Fabri, son empressement à hâter le départ, n'avaient fait qu'enhardir les soupçons de Pierre, et encore, l'agitation nerveuse d'Urgèle, son accolade cordiale à Taton, et, déjà en voiture, et la voiture en marche, ce geste d'adieu envoyé qui sait? à Fontbrune ou à Pierre, à la terre ou au terrien?

Elle était partie maintenant, et le docteur la cherchait encore; une à une il relevait, il recensait précieusement les traces légères qu'elle avait laissées après elle dans les allées du jardin : de l'herbe foulée un peu, une imperceptible dépression dans l'argile d'une plante-bande; et, baissé à terre, il s'efforçait à reconnaître, à deviner ses empreintes mêlées aux siennes autour des groseilliers...

Les abeilles bourdonnaient près de lui, familières; une poule gloussait de l'autre côté de la haie, dans le verger paisible où l'herbe fléchissait, assoupie de langueur printanière; quelque chose de reposé, d'heureux, émanait de ces choses quotidiennes, et Pierre s'étonnait de trouver un charme extraordinaire à ces coutumières sensations. Qu'est-ce qu'elles avaient donc à embaumer si fort, ces groseilles, et pourquoi si douce à entendre, cette musique des abeilles?

Pour la troisième fois depuis une heure, le docteur achevait de relire un cahier de papier timbré, six feuilles d'une écriture compacte portées le matin même à Fontbrune par Nazie, l'huissier de Saint-Vergondin : une citation à comparaître devant le tribunal de première instance où il devait « s'entendre condamner à verser

aux mains de son tuteur Antonin Lortal la somme de vingt-cinq mille et trois cents francs, montant des frais à lui avancés au cours de sa minorité, ainsi qu'en faisaient foi les factures diverses et comptes de tutelle fournis par ledit sieur. »

Fâcheuse affaire! Après un mois de pourparlers, de stations interminables dans l'étude de l'avoué, après des commencemens d'accord et des recommencemens de brouille, il avait fallu en arriver là, à ce billet doux en style de chicane et au rendez-vous final devant les messieurs en jupes noires...

Quelle tuile! Et quels tracas à la suite! Il y en aurait, Dieu sait, de ces mauvais quarts d'heure avant de s'être tiré de là bien ou mal. Mal probablement. Pour confiant qu'il fût dans son bon droit, Pierre ne se payait pas d'illusions! Une chance sur dix... et même! Il était si malin ce cadet de Lortal, et si bien avec le gouvernement! Et lui, naïf, au lieu d'user de ses avantages, par délicatesse un peu si vous voulez, beaucoup par insouciance, avait laissé tomber dans l'eau, au lieu de s'y cramponner, sa candidature au conseil d'arrondissement, le meilleur atout, à coup sûr, qu'il pût avoir dans son jeu.

Ce n'était pas, en tout cas, sur ses nouveaux amis de Chante-Pleure qu'il devait compter pour lui donner un coup de main; le compromettre plutôt, et peut-être était-ce déjà fait et le futur plaideur dénoncé au chef-lieu comme un habitué du château, — un suspect autrement dit.

Rien d'avantageux, rien de solide tout au moins à espérer de ce côté : quelque bonne parole d'Urgèle, un conseil pas bien pratique de son père, une dizaine de chapelets de Mme de Fabri; encore aurait-il fallu les mettre dans la confidence, et, tout gênés qu'ils fussent eux-mêmes dans leurs affaires, ils avaient l'air si au-dessus de ces vétilles, Urgèle, toujours à ses effusions rustiques, M. Roger à ses réformes agricoles, Pierre n'aurait jamais osé se plaindre devant eux, étaler ses misères, ses embarras d'argent. Car à peine le procès entamé, à peine serrés les cordons jusque-là si libéralement ouverts de la bourse de l'oncle, le neveu en était déjà aux expédiens, réduit à mettre son nom sur des billets à ordre que le citoyen Capespine lui négociait par amitié à six du cent. La récolte, une fois levée, comblerait peut-être le déficit; mais, en attendant, il s'agissait de vivre, de solder les ouvriers, de renouveler ses outils, son cheptel, les bœufs hors d'usage et les charrues infirmes que venait de lui restituer son tuteur. Grosse dépense, et, pour la régler, il n'y avait plus à se fier à ses honoraires de médecin désormais problématiques.

A l'instigation de l'oncle Lortal, sans aucun doute, ce félon de

Bissol n'avait-il pas, en effet, repris sa parole et réenfourché la Truitée? Adieu la clientèle en espérance! Le château excepté et quelques familles limitrophes de Fontbrune, que retiendrait sans doute la facilité du voisinage, le pays restait inféodé au vieux praticien. C'était une occasion manquée et très malheureusement au moment où Pierre avait besoin de toutes ses ressources. Tout bien calculé, si étroitement qu'il fût décidé à marcher, il arriverait bien juste à joindre les deux bouts.

Un avenir pas très aimable qu'il avait là en perspective, bien différent, en tout cas, de celui qu'il était venu, trois mois avant, chercher à Saint-Jean-des-Grèzes, de la grasse, de la facile, de la plantureuse existence qui l'attendait, s'il avait voulu, entre Cécile et son père.

Et ce n'était pas seulement le régime à changer qui inquiétait le garçon, mais encore et surtout le souci des résolutions à prendre, des responsabilités à endosser, de son indépendance à employer, une indépendance nouvellement conquise, et dont il ne savait que faire, faible de caractère, depuis longtemps assujetti d'ailleurs, plié à l'autorité d'un autre, et quel autre! ce despote d'oncle Lortal!

Pierre allait et venait, et ces calculs avec lui, — compagnie pas bien égayante, — dans son jardin de Fontbrune, le long de l'allée de groseilliers qu'il avait vendangée quelques jours avant avec Urgele. Les groseilles n'étaient plus là, et, au lieu de leur parfum, c'était l'âcre odeur du papier timbré que le docteur roulait machinalement entre les doigts, et, le papier une fois roulé, machinalement encore, il décapitait, allant et venant, du bout de son bâton, la cime des prunelliers en bordure.

Le moulinet s'arrêta tout à coup; une tête apparaissait au sommet de l'échalier qui donnait accès de la pommeraie dans le jardin. Une voix, en même temps :

— La main, je te prie, docteur; la pierre glisse.

Et souple, effleurant du bout des doigts la main tendue vers elle, Cécile sautait d'un bond en face de son cousin légèrement ébahi, et qui le laissait voir...

— Qu'as-tu à m'examiner du haut en bas? souriait-elle, un peu confuse à son tour, et sa confusion lui montait aux joues, déjà animées par la course. — Oui, je sais bien, je n'aurais pas dû venir. Après la façon dont nous nous sommes quittés, dont tu m'as quittée! accentuait-elle avec une moue de reproche, certes non, je ne l'aurais pas dû; mais j'ai eu une telle surprise tout à l'heure! je suis partie comme une folle... c'est que... figure-toi... je ne savais rien du procès; rien. Le père ne m'a pas ouvert la bouche de ça ni

d'autre chose, depuis le malheureux dimanche, oh! quel dimanche! C'est Nazic, l'huissier, qui m'a tout appris, il y a une heure; il sortait d'ici, tout fier, et il se vantait, croyant me flatter, de te ruiner à plat, de te mettre au pain quérant. Ah! les hommes, que c'est méchant tout de même! Et peut-être, pensais-je, Pierre me juge-t-il aussi mauvaise que les autres. Tu le mériterais pour sûr, mais je ne suis pas rancunière. Non, vrai, tu peux me croire, si quelqu'un te veut du mal, ce n'est pas moi. Seulement, j'ai peut-être tort de te le dire...

XLVII.

Non, certes, elle n'avait pas tort.

Si prévenu vis-à-vis d'elle, si boutonné que fût Pierre, tant de cordialité méritait bien un remercîment. Et elle était si jolie ce jour-là! Quelque chose d'adouci, d'abandonné, comme si, dans sa hâte, elle n'avait pas eu le temps de se composer une attitude.

Mais à peine arrivée, elle parlait déjà de repartir. Elle avait dit tout ce qu'elle avait à dire, et ne se souciait pas de prolonger une visite déjà compromettante. On avait assez jasé sur son compte, elle n'avait pas envie de donner encore de l'ouvrage aux mauvaises langues. Et quelle scène au retour, si son père venait à connaître l'emploi de sa matinée! Pierre essayait de la retenir.

— Non, persistait-elle; laisse-moi m'en aller; quittons-nous comme nous sommes; si nous demeurions à causer, ça se gâterait peut-être; je suis bonne fille, c'est vrai, et même plus que tu n'aurais supposé, n'est-il pas vrai? n'empêche que j'en ai gros sur le cœur.

Subitement encolérée, les sourcils barrés, la voix rude :

— C'est mal, très mal, ce que tu as fait, Pierre, articulait-elle. Si tu ne voulais pas de moi, tu n'avais qu'à parler; on ne t'aurait pas épousé par force... Mais m'accuser, moi! et à propos de qui? pour un gringalet d'instituteur! Parce qu'on nous avait vus deux ou trois fois ensemble? Quelle histoire! Est-ce que nous ne sommes pas en tête-à-tête à présent? Et après?

— On m'a dit... j'ai cru... répondait Pierre.

Mais elle lui coupait la parole.

— Il ne fallait pas écouter, il ne fallait pas croire, ripostait-elle, il ne fallait pas me condamner sans m'entendre.

Pierre se défendait mollement; les raisons, certes, ne lui manquaient pas, ni les mots; mais était-ce bien le moment, et devait-il répondre par des duretés au bon procédé de Cécile? Mieux valait

s'excuser tant bien que mal, rejeter la faute sur l'oncle, ce diable d'oncle qui, prétendait-il, avait pris la mouche au premier mot.

— En attendant, le mal est fait, et les langues marchent. Si tu savais comme on m'arrange et les lettres qu'on écrit contre moi! Enfin, tant pis! Tout le monde, heureusement, n'est pas aussi nigaud que toi, et je pourrais te nommer des gens qui ne se croient pas déshonorés pour demander ma main. Encore un la semaine dernière : le fils Linon de Saint-Vergondin ; tu le connais, celui-là ; vous étudiiez en même temps à Paris. Son père lui a acheté la pharmacie Vidal. Et moi, je m'en irais pharmacienne. Comme ça nous aurions l'occasion de nous revoir. Qu'en dis-tu, de ce mariage? Ton idée sur ce Linon, donne-la. Moi, ça m'est tellement égal, celui-là ou un autre...

Elle riait, toujours plantée au sommet de l'échalier, ni dedans, ni dehors, comme quelqu'un qui passe;.. mais sa gaîté, un peu forcée, s'interrompait brusquement en soupir; elle avait détourné les yeux, et muette, la tête basse, elle dessinait de vagues arabesques à la pointe de l'ombrelle sur le sol de l'allée, pendant que, très consciencieux, Pierre la renseignait sur le futur en question, un bon enfant selon lui, gai, sans souci, un peu porté sur sa bouche; mais cela ne valait-il pas mieux que de courir les filles ou de manier le carton? Certainement, concluait-il, une femme qui saurait le prendre pourrait être heureuse avec lui...

— Heureuse! heureuse! soupirait Cécile, heureuse! qu'en sais-tu? et qu'est-ce que ça te fait? Heureuse! Et tu me dis ça tranquillement, comme s'il s'agissait de la première venue, comme si nous n'avions pas failli être mari et femme!

Un peu ému, — et il l'aurait été davantage si la figure à gifles de Caviol n'était venue se mettre entre Cécile et lui, — Pierre avait pris la main de sa cousine et il la serrait amicalement dans la sienne.

Elle relevait la tête alors, enhardie, et, les yeux dans les yeux de son cousin :

— C'est plus fort que moi, vois-tu, disait-elle. Il y a des momens où il me semble que ce n'est pas arrivé, que ce n'est pas possible;.. dis, est-ce bien vrai que tu ne te soucies plus de moi, que tu méprises ta Cécile? Parle un peu, réponds, que l'on t'entende. Quand tu me l'auras dit une fois, bien en face, je le croirai; pas avant! Ou bien alors c'est que je suis devenue bien laide; trop maigre peut-être? Non? la peau trop noire? mes yeux, mes pauvres yeux se seraient-ils rapetissés par hasard? Tu les trouvais beaux jadis; enfin pour une raison ou pour une autre, je ne suis plus à ton goût...

Pierre niait, et de bon cœur. Jamais Cécile n'avait été aussi bien.

— Menteur! menteur! ripostait la cousine. — Et elle lui soufflait ça à la figure, dressée vers lui, appuyée presque, les yeux noyés, les lèvres entr'ouvertes, et le jeune homme n'osait pas remuer, attiré malgré lui, troublé par de persuasives réminiscences! — Menteur! insistait-elle. Ose me répéter ça, ose me dire que tu me trouves aussi jolie que ton amie Urgèle!

Urgèle! quel nom! quelle imprudence! Sitôt lâché, l'enfant aurait bien voulu le reprendre; mais déjà Pierre avait reçu le choc. Urgèle! Ah! elle pouvait bien se fâcher maintenant, la pauvre Cécile, elle pouvait se fondre en tendresses; Pierre avait repris tout son sang-froid. Doucement, sans la brusquer, il s'écartait d'elle.

— Pourquoi des comparaisons inutiles? répondait-il. L'essentiel est que nous soyons amis, et nous le sommes. Quoi qu'il arrive, entends-tu? que je gagne mon procès ou que je le perde, je n'oublierai jamais ton bon cœur. A charge de revanche, ma cousine...

Il appuyait sa promesse d'une poignée de mains qui était presque un congé.

Mais Cécile ne s'en allait pas; soucieuse.

— Alors, c'est fini, bien fini, disait-elle.

— Je ne te renvoie pas, quoique l'heure soit passée depuis un moment d'aller visiter mes malades. Reste tant que tu voudras...

— Merci, ripostait-elle, avec un sourire amer, pour qu'on me calomnie encore, pour qu'on dise que, n'ayant pas réussi à devenir ta femme, je me contente d'être ta maîtresse. Merci bien! Elle secouait la tête; puis, la main posée sur l'épaule de son cousin : écoute, dit-elle, tu me croiras ou tu ne me croiras pas, tant pis; j'ai fini d'être fière, écoute : ni avant ton arrivée, ni après, je n'ai rien fait de mal avec Caviol. Jamais, entends-tu? jamais!..

Elle avait nettement articulé sa déclaration, appuyant chaque mot d'une pression de ses doigts sur l'épaule de Pierre. Puis, prête à s'en aller, la figure déjà tournée vers le verger :

— Adieu, dit-elle, adieu, Pierre; de longtemps tu n'entendras plus parler de moi... à moins que... Elle avait descendu la première marche de l'échalier... à moins que.., répéta-t-elle, elle hésitait à finir... si l'on me pousse à bout, cependant; si personne ne veut de moi... Déjà deux fois qu'on me demande, et puis, sous un prétexte ou sous un autre, les gens reprennent leur parole. Que ça arrive encore, et je sais ce qui me reste à faire; perdue pour perdue...

Lentement, marche après marche, comme si elle descendait dans du malheur, Cécile quittait l'échalier.

Et Pierre très perplexe. La consoler, l'encourager, il l'aurait voulu, mais que répondre et quelle pitié offrir qui ne fût pas une insulte? Puisque le courage lui avait manqué tout à l'heure, la confiance aussi, quand elle s'appuyait à lui, frémissante, à moitié pardonnée, à quoi bon maintenant, la frime d'un raccommodement sans lendemain?

— Adieu, Cécile! prononça-t-il gravement, pendant que déjà loin de lui, — oh! bien loin! — elle s'en allait, aussitôt disparue sous les arbres...

Adieu! Elle était partie, et il demeurait accoudé au mur de pierre, troublé malgré lui, vaguement inquiet des menaces énigmatiques de Cécile... Perdue pour perdue... que voulait-elle dire? un coup monté par Caviol peut-être; et n'était-ce pas lui qui, pour obliger l'héritière à se jeter dans ses bras, la calomniait en dessous, expédiait les lettres anonymes à l'adresse des prétendans. Rien de plus plausible. Et alors, quoi? une fuite un enlèvement, quelque gros scandale? Baste! des histoires en l'air tout ça, des menaces, et rien après.

Pas le temps de s'appesantir d'ailleurs; Cécile le quittait à peine, et déjà Pierre avait de quoi s'occuper, devant lui, dans le verger.

XLVIII.

Secoue par la main d'un passant invisible, un poirier sauvage poussé dans la haie d'érables et de viornes qui bordait le chemin, venait de jeter, comme une jonchée dans l'herbe, sa récolte de fruits mûrs. Et, tout de suite, se coulant à quatre pattes par une fente de la clôture, un enfant se jetait avidement sur le butin. Un des petits Margassots sans doute; sa voracité le trahissait et aussi sa pelure, ses loques sordides qui faisaient honte à la fraîcheur des feuilles encore dans leur nouveauté du printemps. La Margasse d'ailleurs se montra presque aussitôt; la même Margasse que Pierre avait un jour tirée des pattes du Grassian; la même, plus hâve, la peau et les os, et des haillons dessus; un spectre! Rampant à plat ventre comme une couleuvre immonde, elle avait jailli de la haie, et, derrière elle, tiré à la remorque, le second Margassot, mais rongé, vidé par la misère, par la maladie peut-être; un fantôme d'enfant avec des yeux de fièvre, un regard fixe d'halluciné ou d'idiot.

Pauvres hères ! qu'étaient-ils devenus depuis deux mois, depuis que, rentrant de l'aumône à la nuit tombée, ils avaient trouvé leur baraque de Toutes-Aures, démolie en leur absence, par qui? on ne le sut jamais, et les débris comme une semence jetés aux quatre vents du ciel. Ils avaient disparu ce soir-là, et personne, ni le lendemain, ni après, n'avait retrouvé leur chemin. Terrés au fond de quel trou, blottis sous quel hallier, égarés sur quelle route?

Pierre le saurait tout à l'heure.

Si mal apprivoisés qu'ils fussent, toujours prêts, quand on s'occupait d'eux, à détaler ou à mordre, — mais était-ce leur faute? — il n'avait jamais cessé d'avoir l'œil sur ces abandonnés, de se mettre entre eux et la méchanceté paysanne. Et plus malheureux maintenant, tombés plus bas, au dernier échelon de l'abrutissement, de la misère, ce n'était pas le moment de les lâcher.

— Eh ! Margasse ? appela-t-il.

Mais sans doute que la parole humaine n'était plus qu'un bruit pour la pauvre femme, — bruit de menace et d'épouvante! Comme une nichée d'oiseaux en maraude, avant que le docteur eût fini de descendre l'échalier du jardin, la bande avait décampé. Peu s'en fallut, tant la peur leur donnait des jambes, qu'ils ne réussissent à prendre l'avance sur leur protecteur, et ils l'auraient fait sans doute si le poids du petit Margassot, que la mère charriait à bout de bras, ne les avait ralentis. Le docteur sauta dans le chemin, juste à temps pour happer le traînard, et gardant sa main comme en otage, il tâtait son pouls malade, plus malade qu'il ne l'avait craint tout d'abord. Pas moyen de s'y tromper, la vie s'en allait, si faible qu'on la sentait palpiter à peine, de ce petit corps dévoré de vermine et consumé de privations. Du lait bien vite au fiévreux, et il en ingurgitait péniblement deux ou trois gouttes, du pain aux autres, aux deux crève-la-faim, qui se jetaient dessus avec une voracité de naufragés. Et rassasiés enfin, la bouche à peu près libre, mais l'intellect toujours fermé, hélas! la langue rétive, quel mal pour faire parler ces muets, pour leur tirer, morceau après morceau, les explications sommaires que réclamait Pierre, pour savoir simplement d'où ils venaient, où ils allaient? Embarrassée ou méfiante, qui sait? la Margasse ne répondait rien de précis, des gestes seulement allongés vers un vague midi, qui commençait à la Ramade, et pouvait finir au-delà, n'importe où. Et dans la Ramade même, après que, pressée de questions, elle l'eut plus nettement indiquée, elle hésitait encore à trahir le chemin de son gîte, la Combe-aux-Trêves, où elle habitait, autant que Pierre put le comprendre, une cabane en ruines, abandonnée par les charbonniers.

Deux mois, deux longs mois, ils avaient vécu là tous les trois, emmurés par la peur, ne sortant qu'après le soleil tombé comme les bêtes nocturnes, paissant à leur manière les racines ou les herbes de la forêt, soupant de miel ou d'œufs de merles dénichés au hasard des taillis.

Bonne à ces désespérés, maternelle et nourricière, la Ramade avait sans doute donné à la Margasse, en qui des lueurs de tendresse survivaient à ses comportemens de fauve, des plantes salutaires pour couper les fièvres du petit Margassot. Mais que pouvait la vertu des simples pour reconstituer un organisme si débile; et la quinine, plus efficace, arriverait-elle à temps?

Pierre en avait été chercher quelques paquets, toujours préparés dans son officine de médecin de campagne, et il en expliquait l'emploi à la mère. Le lendemain d'ailleurs, avant qu'ils fussent partis pour l'aumône, il irait à la Combe-aux-Trêves, visiter le petit.

Ainsi ravitaillés de remèdes et de bonnes paroles, de victuailles aussi, qui gonflaient, à le crever, le bissac de la mendiante, la Margasse et sa progéniture s'étaient remis en chemin... Lamentables tous les trois, noirs de misère et de désespérance. Et pourtant, comme un rayon de bonté sur eux, le regard de Pierre les accompagnait, et clément aussi, — clément ce jour-là, mais demain? — le soleil riait à travers les déchirures de leurs hardes, la douceur du printemps flottait autour, les enveloppait, pareille à un autre vêtement, d'inconscientes caresses.

XLIX.

La nuit; la forêt; un abîme d'obscurité; un infini de silence.

Pas d'autre vie en l'air, pas d'autre mouvement que la montée lente de la lune à travers les branches.

Ronde, plate, énorme, elle glissait, planait de très haut sur le sommeil des arbres, et sa clarté prestigieuse, illusionnante, tremblait au seuil des futaies comme à l'entrée du mystère.

Autour de Pierre, le long de la route, tout flottait, indistinct. Les herbes au bord du fosse, les arbres plus bas dans l'inconnu des pentes, et les pentes aussi, la courbure des ravins, l'enfoncement des combes, les choses se démesuraient, méconnaissables, agrandies ou reculées indéfiniment.

La route elle-même, coupée de clartés et d'ombres, avait l'air suspendue dans le vide, légère, aérienne comme un pont jeté sur le noir.

Seule dans ce chaos, la corne brune du Pech-Agudet, nettement

découpée sur la douceur incertaine du ciel, orientait le marcheur, lui marquait le chemin de Fontbrune, blottie à l'opposé sur le revers de la Ramade. Mais Pierre n'était pas pressé de revenir. Mandé après son souper auprès d'un malade de Burgal, à l'orée des taillis de la Plégade, il avait refusé la carriole qu'on lui offrait pour le reconduire, préférant aux bavardages probables du conducteur la compagnie muette de la lune, amie du rêve, et il s'en retournait paisiblement, de son pied, savourant, comme du bonheur, la beauté calme, la fraîcheur exquise de la nuit, où voyageaient, — avec lui, mêlées aux vagues architectures de la féerie lunaire, — et aussi peu sûres qu'elles, hélas! — les chimères de son cœur.

A la croisière d'Aurifeille, il s'arrêta court. Là, débouchait, au sommet d'une assez âpre et mal commode descente, le sentier de la Combe-aux-Trèves et de la vente où gîtaient la Margasse et ses petits. Le matin même, il avait examiné le cadet toujours malade, et malgré le traitement énergique institué dès sa première visite, il l'avait laissé en piteux état. Urgèle, avertie, avait promis d'y aller voir, et sans doute elle n'avait pas manqué de porter à la cabane des couvertures de rechange et du linge frais; même, elle avait dû installer une garde pour suppléer la Margasse, toujours abrutie et sans idée, bonne à rien qu'à s'asseoir par terre au chevet de l'innocent et à chantonner pendant des heures, afin de l'endormir. Pierre était inquiet quand même, et il aurait si vite fait de se rendre compte! Sans plus réfléchir, il avait enfilé le sentier.

Un taillis à couper, un raidillon à descendre et à travers le vide de la vente, où des chênes s'espaçaient très graves, dans la pénombre, la cabane apparaissait, informe : un peu de terre soulevée et de l'herbe dessus, une poussée d'herbes folles qui l'assauvagissaient encore, la rendaient presque pareille aux saillies de rocher qui çà et là bossuaient le sol rugueux de la forêt.

Une clarté en sortait, et avec la clarté la psalmodie lente d'une chanson du pays aux finales allongées et que la chanteuse allongeait encore, appuyait en manière de berceuse. Mais la Margasse n'était pas seule dans la hutte. Deux femmes l'assistaient, deux paysannes occupées à cuisiner quelque remède sur un fourneau à esprit-de-vin, et l'arrivant reconnaissait tout de suite la plus âgée, Martril, une matrone de Chante-Pleure qui était l'infirmière attitrée et le bras droit d'Urgèle dans ses tournées de malades. Mais l'autre, cette figure penchée à l'opposé de Pierre sur le fourneau? Urgèle!

Elle s'était redressée vivement au « bonsoir » du docteur entrant dans la cabane, et ils se regardaient, étonnés tous les deux, lui plus troublé, elle plus confuse.

Mais le souvenir du fiévreux qui leur revenait en même temps

les empêchait de songer à leur commun embarras. Urgèle expliquait comment, débarquée là une heure avant avec les remèdes et la garde, elle avait trouvé l'enfant si bas, qu'elle n'avait pas eu le courage de s'en retourner à Chante-Pleure. Elle avait renvoyé la voiture pour tranquilliser son monde et aussi pour requérir Pierre au passage : « Vous voilà, tout va bien... » concluait-elle.

— Et vous n'avez pas eu peur de demeurer seule ici, rien que des femmes, au fin fond de la Ramade? interrogeait le docteur.

— Peur? et de qui, grand Dieu! ripostait-elle. Peur de nos amis les arbres, de nos voisins les charbonniers? Peur! oh! oui; bien peur de voir s'en aller ce petit malheureux. Comment le trouvez-vous, mon ami?

Le docteur le trouvait mal, très mal. Agenouillé au bord de la litière de feuille et de mousse qui servait de couche au malade, il observait le pauvre être déjà sans parole, sans regard, sans autre signe de vie que la respiration brève, haletante. Et cette respiration si faible s'affaiblissait encore, hésitait par moment comme pour s'essayer à finir.

Pierre écoutait, puis, hochant la tête : — Plus que quelques minutes à souffrir, prononça-t-il. Les extrémités se refroidissent, l'agonie a commencé. Rien à faire, conclut-il en réponse à l'interrogation muette d'Urgèle. Une goutte d'eau sur les lèvres, si vous voulez; une gorgée ne passerait pas.

Rien à faire. Martril pouvait souffler la lampe du fourneau; la Margasse pouvait rentrer sa chanson; il dormirait bien sans ça, le malade; et quel sommeil! Avait-elle compris ce qui se passait, la pauvre mère, ou bien était-ce que son gosier n'en voulait plus, elle se taisait maintenant; allongée à terre côte à côte avec le mourant, elle l'appuyait, le serrait contre elle d'un geste de maternité inconsciente, — comme pour l'empêcher de partir.

Rien à faire. Urgèle et Pierre causaient debout à voix basse; la vieille Martril avait tiré un chapelet de sa poche et marmonnait des *ave*, paisiblement; plus paisible encore, le dernier Margassot, couché dans un coin de la hutte, dormait à poings fermés. Ce n'était autour de l'agonie que des bruits de recueillement, des bruits de silence.

Du vent s'était levé depuis un peu; des souffles passaient, expiraient à la cime des futaies. On les entendait venir d'en bas, de la combe, confus d'abord et très doux comme un bruissement d'écluse; ils approchaient, s'enforcissaient peu à peu, frôlaient en passant les herbes au-dessus de la cabane et s'en allaient atténués, telles des voix de rêve! vers les lointains de la forêt. Les souffles de vent s'en allaient, et d'en bas en même temps, de la hutte, un autre

souffle montait comme d'un fifre cassé, frêle musique d'agonie coupée de longs, puis de plus longs intervalles. Et tantôt le vent, tantôt le malade, on aurait dit la même plainte. Un dernier râle enfin, mais continué aussitôt, emporté avec la lamentation des arbres dans l'inconnu de la nuit.

— Fini! articulait Pierre.

La Margasse jetait un cri, Martril gémissait un Jésus! Urgèle se signait gravement, et le petit frère, éveillé en sursaut, pleurait et criait sans comprendre, effrayé seulement de voir tout ce monde dans la hutte.

Mais déjà la Margasse s'activait à la toilette mortuaire. Geignant et sanglotant, et, entre deux sanglots, criant ou soupirant des mots de tendresse, elle avait selon les rites, avec des gestes attentifs, des attouchemens delicats, comme si elle craignait de lui faire mal, peigné les cheveux du mort, lavé la face exsangue, couleur de lis fané, et c'étaient ensuite les paupières qu'elle abaissait, les mains qu'elle joignait pour l'éternelle prière. Des fleurs maintenant! Urgèle en cueillait à brassées autour de la hutte : des mélites, des cardamines et, arrachés aux taillis voisins, des bouquets de troène ou de chèvrefeuille.

Et ce n'était rien de bien terrible à voir, cette mort, ce blanc visage et ces fleurs mortes autour, blanches également, également innocentes; rien de plus effrayant que la mort dans l'herbe d'une plante ou d'un oiseau. Rien! Et la cabane elle-même avait l'air si humble; ecrasée sous la montée des chênes, et les chênes à leur tour se perdaient si profondément engloutis dans l'immensité de la forêt! Un pétale tombé, un enfant mort, n'était-ce pas tout un pour cette grande faiseuse et défaiseuse d'existences qui reprenait l'être sans vie et le rejetait à peine décomposé dans l'éternel devenir de la feuille ou de l'herbe!

L.

Urgèle respirait assise au seuil de la hutte sur une souche de hêtre, une sorte de billot à refendre le bois, un outil de rebut abandonné là par les charbonniers.

La forêt devant elle. Et en la contemplant une fantaisie lui venait. Oh! rien d'impossible! traverser la Ramade au clair de lune. Depuis des années, elle y pensait, et jamais personne pour l'accompagner. Si elle voulait cependant, si elle osait... jamais occasion plus facile; la forêt là à portée et la lune, et Pierre qui ne se ferait pas prier sans doute pour la suivre. Pas besoin d'ailleurs

d'aller trop loin. Quand elle n'en verrait qu'un morceau! Remonter la Combe-aux-Trèves, pour rejoindre la voiture au carrefour d'Excelsi. Une promenade d'une heure!

Brusquement décidée, elle se dépêchait de racoler Pierre qui hasardait quelques objections. Mais quoi? s'il refusait, elle était décidée à partir seule. Martril, avertie, consentait un peu à contre-cœur à finir la veillée funèbre en tête-à-tête avec la Margasse.

En route!

Mais à la croisière d'Excelsi, pas de voiture ni d'ailleurs aucune chose ayant vie. Urgèle la première se fatigua d'attendre. C'était si beau devant eux, et en prenant les raccourcis, peut-être arriverait-on avant la voiture à l'entrée de la Ramade.

Vivement, les promeneurs s'engageaient dans la descente. Et tout de suite la grande nuit les prenait, l'obscurité plus épaisse sous le couvert des futaies amoncelées, qui s'étageaient, plafonnaient au-dessus de leurs têtes.

Un reste de ciel très mince se découvrait par endroits, leur laissait voir la lune au bord, comme accoudée à la margelle d'un puits; et le trou se bouchait presque aussitôt; les deux murailles de feuilles se rejoignaient, fermaient sur eux leur voûte de ténèbres.

Urgèle s'étonnait; une sensation d'étrangeté trop forte, presque douloureuse, l'envahissait peu à peu. La multitude des arbres pesait sur elle, inquiétante. Il y en avait trop vraiment, et si changés de figure, pas du tout les mêmes que dans le jour. Ils étaient là à droite, à gauche, comme un peuple, tassés sur les gradins de la montagne, et ce peuple les regardait venir.

Oh! cette foule, oh! ce silence! ils n'avaient pas l'air méchant, ces chênes ni ces hêtres; mais si hauts, si graves, d'une gravité surhumaine; pas ennemis, étrangers : des êtres d'un autre monde, d'une autre planète. Et la Ramade était toute à eux, maintenant; Urgèle ne s'y sentait plus chez elle. Elle baissait la voix sans y penser, intimidée vaguement, comme si elle avait peur de déranger on ne sait qui, de profaner on ne sait quel culte.

Des bruits par moment la troublaient, et elle obligeait Pierre à s'arrêter pour écouter. Ce frisson là-haut, était-ce une haleinée de vent, ou le mouvement d'une vie inquiète dans les branches? et ce sanglot à côté d'eux, dans le noir de la cluse, était-ce la chute d'un ruisseau ou le soupir d'une âme en peine? Pierre la rassurait; trouble lui aussi, délicieusement troublé par la présence d'Urgèle, plus prestigieuse pour lui que les enchantemens du clair de lune, plus émouvante que l'horreur sacrée des arbres nocturnes.

Les déformations de la clarté lunaire qui l'égarait, s'amusait à

le désorienter, semblait-il, comme une fée malicieuse, toutes les invraisemblances du lieu ou de l'heure, s'ajoutaient encore à l'invraisemblance du tête-à-tête. Était-ce bien elle, était-ce Mlle de Fabri, cette ombre, ces vêtemens sans couleur, cette figure de mystère qui cheminait à ses côtés ?

Des lueurs devant eux, échappées aux interstices des frondaisons accumulées, tombaient, rejaillissaient tout à coup au ras de terre comme un éclat de feu follet ou d'escarboucle, et, plus loin, c'était tout un morceau de taillis qui étincelait avec des porches, des arceaux béans illuminés comme pour quelque fête...

Urgèle se baissait, ravie, toutes ses peurs en allées devant la beauté du spectacle ; elle faisait le geste de cueillir les rayons dans l'herbe, et, se jouant ainsi, légère à travers ces mensonges, elle avait l'air, elle aussi, d'une créature entre ciel et terre, irréelle, à peine existante. Et Pierre l'en aimait davantage, comme s'il la sentait plus près de lui, moins inaccessible dans le rêve.

La route, cependant, descendait, descendait encore ; la fatigue gagnait la promeneuse, et, avec la fatigue, bientôt le tourment de la soif.

— Tout à l'heure, promettait Pierre, à la fontaine de Fonfrède.

Ce n'était pas la source tout de suite, mais déjà le ruisseau qui chantonnait au-dessous d'eux dans la coupure du ravin : une voix si frêle que le bruit de leurs pas les empêchait de l'entendre.

Ils la suivaient cependant à tâtons, remontaient non sans peine la pente un peu raide, embroussaillée, très obscure.

Le peu de clarté qui les avait accompagnés jusque-là, luisant au-dessus de la route, les abandonnait brusquement à l'entrée de la combe. Et c'était sur eux le noir opaque, enfermé, d'une église, la voûte en haut, indistincte, mêlée comme une fleur de ténèbres à l'indéterminé du ciel, les bas côtés fuyant sous la retombée vague des arceaux, avec des chapelles mystérieuses baignées d'une lumière pâle, miraculeusement pâle, et au fond, découpée en blanc sur la nervure des branches, la pleine lune arrondie en rosace, une rosace énorme, toute givrée, incrustée des froides gemmes de la nuit.

Urgèle avançait péniblement, ralentie aux fragons épineux, aux buissons de houx et d'églantier, à tout le bas peuple de la forêt, plus vivace, plus dru, au voisinage de l'eau courante.

Mais la voix du ruisseau qui les guidait se taisait tout à coup ; ils avaient dépassé la source. Pierre la chercha un moment à tâtons, et quand il l'eut trouvée, il lui fallut encore écarter de la main, comme les cheveux d'un visage, le rideau de glaïeuls et de menthes qui empêchait de la voir.

Elle apparut alors, frappée, évoquée, semblait-il, par la clarté lunaire.

C'était une toute mignonne fontinette, un rond d'eau frigide et pure enchâssé dans un bloc de grès, et le bloc entaillé du bord, cavé grossièrement par les charbonniers ; mais plus souvent qu'eux, sans aucun doute, s'y désaltéraient les rouges-gorges et les bouvreuils.

Urgèle y puisa avec la main, et Pierre après elle, et si étroit était le creux où la source tenait tout entière, qu'il leur semblait boire dans le même verre...

La camarade s'était laissée tomber sur un roc, au bord du ruisseau, et Pierre à côté d'elle. Une halte d'une minute! Mais, la minute passée, quand elle voulut repartir, oh ! quelle lassitude ! L'estomac lui manquait, les jambes ne voulaient plus la porter. Elle demandait grâce.

— Une demi-heure de repos! conseillait Pierre.

Mais elle insistait pour ne pas se retarder ; la nuit s'avançait, sans doute, et elle tenait à être rentrée au jour avant que son père ne fût levé... il se fâcherait peut-être...

Et pendant qu'elle parlait de Chante-Pleure, de sa famille, il lui semblait que tout ce monde-là s'était reculé d'elle, loin, dans le passé, comme si dans cet enchantement de la forêt et de la nuit, les pas eussent été des lieues et les minutes des années ! Elle se faisait difficilement à l'idée de se remettre à tous les jours, de reprendre le train accoutumé du ménage, des visites ; tout cela lui paraissait fade, décoloré, sans intérêt. Et c'était la même chose pour Pierre. Ils se plaignaient tous les deux de ne pouvoir pas continuer ce rêve d'une heure. La vie serait si simple si l'on voulait, le bonheur si facile !...

Urgèle soupirait. Qui sait ce qui l'attendait plus tard? Trop heureuse tant qu'elle continuerait à vivre avec ses parens à Chante-Pleure. Mais que deviendrait-elle le jour où elle serait obligée de partir, et avec qui?

Un silence ; puis, les yeux levés sur Pierre :

— Vous, interrogeait-elle, vous ne vous mariez plus, à ce qu'on dit.

Pierre avouait la brouille avec l'oncle, et il l'expliquait à sa manière, sans trop charger sa cousine, surtout sans donner le motif de dessous, le vrai motif de la rupture.

— Alors Cecile était, à votre idée, trop demoiselle, trop de la ville enfin, insistait Urgèle. Bien sûr? il n'y avait pas d'autre raison?

— Aucune, répondit Pierre, un moment tenté, — mais comment le prendrait-elle ? — de lui tout confesser.

— Aucune? tant mieux, répliqua-t-elle avec une moue d'étonnement, de contentement aussi; comme si elle avait eu quelque soupçon de ce qui était et qu'elle fût aise de s'être trompée. Au fait, elle n'était pas pour vous, cette Cécile, approuva-t-elle; le procès avec l'oncle, c'est ennuyeux, mais tous les ennuis plutôt que le malheur d'être mal assorti en ménage! La petite Louise Nadal, tenez, voilà ce qu'il vous faudrait. Un cœur simple, et pas sotte avec ça. Vous la connaissez bien? Le père est marchand de bois à Excelsi; de braves gens...

Pierre secouait la tête.

— Vous ne vous en souciez pas, reprenait Urgèle; à la bonne heure! je n'y tiens pas tant que ça, moi non plus; si vous restez vieux garçon et moi vieille fille,— comme j'en prends le chemin,— eh bien, nous nous tiendrons compagnie. Chante-Pleure n'est pas loin de Fontbrune; vous viendrez me lire des romans, le soir, et même, nous serons vieux alors et personne n'y trouvera rien à dire, nous irons, tant qu'il nous plaira, admirer le clair de lune en Ramade!

Elle riait, et toute riante, un frisson la prenait, une langueur commençait à l'accabler; ses fibres, exaspérées par la marche, se détendaient peu à peu, ses paupières battaient appesanties, sa bouche s'ouvrait en un involontaire sourire, et sa tête fléchissait en même temps, se renversait dans l'herbe. Elle dormait.

Oh! l'inoubliable minute, la brève, l'éternelle! Elle était là devant Pierre, à lui, toute à lui; rien que la forêt autour d'eux et la nuit pas gênante!

A lui, uniquement à lui, à son regard qui la caressait, l'enveloppait d'une adoration enivrée, extatique.

Urgèle! Urgèle! A voix douce, très douce, comme de la musique, il balbutiait les toujours pareilles litanies de l'amour, des mots quelconques, des mots qui veulent dire autre chose. Tout ce qu'il n'aurait jamais osé dire, penser à peine, les mignardises, les tendresses, les folies qui lui brûlaient le cœur depuis trois mois, il le laissait sortir à flot vers celle qui ne pouvait pas répondre. Des silences ensuite, tout près d'elle, si près qu'il se retenait de respirer, craignant de l'éveiller avec son souffle, et des désespoirs tout à coup à la pensée que ce bonheur allait finir. Encore une minute, et après! Oh! puisqu'il le pouvait, la bien regarder au moins: ce corps souple, abandonné dans l'herbe, ce bras ployé portant la tête, — tel un oiseau qui dort! et rien qu'une moitié du visage à découvert, mais si calme, si suavement calme, d'une beauté tout autre et qui apparaissait pour la première fois à Pierre, dans le repos absolu, dans la confiance touchante du sommeil.

Un mouvement de la dormeuse le fit se rejeter en arrière. Vaguement avertie, elle s'était redressée tout à coup et regardait devant elle, étonnée. Où était-elle? La réalité la ressaisissait peu à peu, et avec la réalité, une impression de déconvenue; un malaise en même temps, les pieds endoloris, les épaules courbatues.

Oh! le maussade réveil! Si contente tout à l'heure et maintenant! Maintenant une honte lui venait presque de se trouver seule avec Pierre. Quelle folie! Qu'en penseraient les gens, qu'en dirait-on chez elle si l'on arrivait à le savoir?

Un bruit dans le fourré au-dessous d'elle l'épeura comme si déjà elle était découverte. Ce n'était, expliqua Pierre, que la randonnée d'un lièvre. Mais Urgèle avait hâte de partir, et, non plus par les lacets interminables du chemin, mais au plus court, par le sentier de piéton qui escaladait les pentes.

LI.

Une brève ascension! une fuite plutôt, et sur leurs pas, comme si la forêt, après les avoir attirés, ensorcelés, s'efforçait à les retenir, à les emprisonner encore, des saillies de rocher où ils buttaient, des ronces qui les égratignaient au passage.

La nuit les quittait cependant; la clarté de la lune baissait, défaillait en des traînées à peine blanches et une autre clarté se répandait en même temps, incertaine, triste. Le jour! De la pâleur montait à l'horizon, tremblait au-dessus des pierres levées et des froides bruyères de la Fage, quand les fuyards débouchèrent à la lisière des herbages et des emblavures de Périllac, pas loin de la maison du garde.

La maison dormait, et le ciel, et la forêt étalée devant eux confusément. Vision de rêve! Rien de tout à fait solide; des commencemens, des ébauches, des choses qui allaient être! A peine une fente de clarté, une mince déchirure blanche, mais d'une blancheur d'éclair presque livide, s'ouvrait en long au bord du ciel. La ligne flottait, la couleur hésitait à naître. Le bleu du ciel n'était pas bleu, le vert de la forêt n'était pas vert, c'étaient des nuances à côté, troubles, indéfinissables, d'une étrangeté maladive. Et rien de cela n'avait l'air d'exister. La Ramade sortait de la nuit comme d'un sépulcre avec la face blême d'un fantôme. Était-ce vraiment la forêt, cet amas d'ondulations qui moutonnaient, dévalaient à perte de vue, mêlées en haut avec le moutonnement des nuages? Les futaies centenaires, les chênes vertigineux, les gouffres sans fond, tout ce monde mystérieux et puissant qu'ils venaient de traverser,

où était-il? Disparu avec les enchantemens de la nuit, avec l'éblouissement du clair de lune. Le fragile décor était rentré sous terre, enseveli sous la flottante enveloppe des feuilles, comme sous l'écorce incolore de la géode les prismes changeans, la féerie étincelante du cristal.

Et disparu aussi, atténué tout au moins, déjà entré dans la vie mélancolique du souvenir, leur enthousiasme de tantôt, le frisson esthétique qui les avait soulevés ensemble. Fini tout ça! Même la beauté d'Urgèle semblait se faner à cette désillusionnante lumière d'avant le jour; elle était trop pâle à présent, les yeux enfoncés, les lèvres fiévreuses, quelque chose de fripé, de désenchanté sur elle...

Si près de lui encore, Pierre la sentait déjà en allée, plus étrangère qu'avant cette brusque intimité d'une heure, trop longue peut-être, trop ardente; et maintenant c'était l'inévitable déclin...

Ils se regardaient à la dérobée, muets tous les deux, ne sachant comment se déprendre l'un de l'autre...

Le tintement d'un *angelus*, — de grêles tercets venus on ne sait d'où et qui pleuraient goutte à goutte comme une autre rosée, dans le silence glacé de l'aube, — leur donna le signal.

— Si mon père ne vous en parle pas le premier, inutile de le renseigner sur notre promenade,.. recommanda Urgèle.

Elle tendait la main au camarade qui s'offrait à l'accompagner jusqu'à la brèche de Chante-Pleure.

— Merci, je m'en tirerai bien toute seule. — Elle avait relevé un pan de sa jupe, et déjà en marche: — Au revoir! fit-elle encore.

Et sans se retourner, sans insister d'un mot ni d'un geste, elle quitta la forêt.

ÉMILE POUVILLON.

(La quatrième partie au prochain n°.)

UN

JARDIN BOTANIQUE TROPICAL

Naguère, dans un discours solennel, le recteur d'une des plus grandes universités de l'Europe a mis en cause les jardins botaniques. L'orateur, célèbre phytophysiologiste, reproche à ces jardins de ne plus être au niveau de la science botanique d'aujourd'hui. Collections de plantes officinales au moyen âge et jusque vers le milieu du XVIe siècle, les jardins botaniques devinrent depuis cette époque de veritables institutions scientifiques. Abandonnant la spéculation pure, l'intérêt se reporta sur les êtres vivans eux-mêmes et avant tout sur les végétaux. Mécènes et savans réunirent leurs efforts pour faire venir des contrées les plus lointaines des plantes rares ou inconnues. On assigna aux jardins, dépositaires de ces richesses, la lourde tâche de présenter une réduction du monde végétal tout entier, et de réunir, dans la mesure du possible, des spécimens de toutes les plantes vasculaires existantes. Malgré le nombre toujours croissant des plantes introduites en Europe, cette manière de voir a persisté longtemps, et ce n'est qu'au commencement de ce siècle que l'on s'est vu contraint de changer de méthode. D'abord, on dut reconnaître l'impossibilité de donner dans un jardin, quelque grand et bien aménagé qu'il fût, un aperçu

tant soit peu complet de l'énorme quantité de plantes vasculaires distribuées à la surface de notre globe. Ensuite, et c'est là un argument plus grave, les conditions offertes dans les jardins aux végétaux introduits sont souvent trop peu naturelles, pour que l'on puisse considérer les plantes exotiques cultivées comme fournissant des termes de comparaison sûrs, dans les recherches scientifiques telles qu'on les comprend de nos jours. Trop de plantes, dans des conditions trop peu normales : telles sont, résumées en quelques mots, les critiques que l'orateur adressait aux jardins botaniques.

Ces institutions, attaquées en si haut lieu, n'ont pas manqué de défenseurs. Tout en reconnaissant le bien fondé d'une partie des critiques avancées, on a fait remarquer qu'en variant quelque peu d'objectif, en s'attachant plus que par le passé à l'adoption d'un plan commun, les jardins botaniques de l'Europe éviteraient aisément la déchéance dont ils étaient menacés. Mais nous n'avons pas à prendre parti dans le différend, par la raison que les jardins botaniques tropicaux sont ici hors de cause, et c'est le fait que nous aurons à mettre en évidence dans les pages suivantes.

Le nombre des jardins botaniques situés dans la zone intra-tropicale est beaucoup plus grand qu'on ne le pense généralement. D'après une énumération récente, il n'en existe pas moins d'une quinzaine dans les possessions anglaises. Dans les colonies françaises, on en trouve à Saint-Denis dans l'île de la Réunion, à la Pointe-à-Pitre dans l'île de la Guadeloupe, à Saint-Pierre dans l'île de la Martinique, à Pondichéry et à Saïgon. L'Espagne en a à la Havane et à Manille, et la Hollande un seul, à Buitenzorg dans l'île de Java. Il y a encore des jardins botaniques tropicaux dans l'Amérique méridionale, ce qui fait qu'en somme leur nombre total est assez élevé. Cependant, il faut le dire, quelques-uns ne sont pas des jardins botaniques proprement dits, mais plutôt des stations agronomiques ou des jardins d'acclimatation. Il y en a d'autres, toutefois, qui méritent le nom de grands établissemens scientifiques, tout en ne se désintéressant pas de l'agriculture tropicale. Parmi ces derniers il faut citer, sans contredit, en premier lieu, d'après l'ordre chronologique, ceux de Calcutta, de Buitenzorg, à Java, et de Peradeniya à Ceylan.

Le jardin royal de Calcutta a été fondé en 1786, par le colonel Robert Hyd, qui en fut le premier directeur. Dans la liste de ses successeurs, on trouve les noms célèbres de Roxburgh, de Wallich et celui de Griffith, le plus grand naturaliste de notre siècle dans l'extrême Orient. Actuellement, le jardin de Calcutta se trouve, depuis plusieurs années, sous la direction aussi

savante qu'habile du docteur G. King, aux soins duquel l'herbier de Calcutta doit sa grande réputation. Le jardin royal de Peradeniya, dans l'île de Ceylan, date de 1821. Situé, près de Kandy, à une altitude de presque 500 mètres, jouissant d'un climat chaud et humide, occupant une superficie de plus de 60 hectares et relié, comme il l'est, au port de Colombo par un chemin de fer, le jardin de Peradeniya se trouve sous tous les rapports dans les conditions les plus favorables. Pendant de bien longues années il a été dirigé par le docteur Thwaites, homme d'un réel mérite, mais d'après lequel un jardin botanique dans un pays tropical devait être, en quelque sorte, une copie réduite de la forêt vierge. Ce système, plus original que méritoire, excluait tout arrangement méthodique des plantes et restreignait forcément le nombre des étiquettes. Dès son arrivée à Ceylan, il y a neuf ans, le successeur du docteur Thwaites, le docteur H. Trimen, a immédiatement compris les inconvéniens de la manière de voir de son prédécesseur. Distribuer sur un terrain d'une soixantaine d'hectares, sans ordre quelconque, un grand nombre de plantes pour la plupart non étiquetées, c'est entraver fatalement, et à un degré très sensible, l'emploi scientifique des riches collections qu'on a su réunir. Aussi, M. Trimen n'a pas tardé à inaugurer un nouvel arrangement des plantes, d'après le système naturel, et à faire poser autant que possible des étiquettes. Avec ses succursales tant dans la plaine que sur la montagne, le jardin de Peradeniya est appelé à un brillant avenir. Le troisième des jardins mentionnés, celui de Buitenzorg dans l'île de Java, a été fondé en 1817. Nous allons retracer brièvement son histoire et démontrer, par l'étude de son organisation actuelle, comment une ère nouvelle commence pour les grands jardins botaniques tropicaux, dont le rôle est destiné à grandir incessamment dans l'évolution future de la science des végétaux.

I.

Le 29 octobre 1815, une escadre, quittant la rade du Texel, au nord de la Hollande, mettait à la voile pour les Indes. Les passagers, car il y en avait sur ces navires de guerre, durent se réjouir doublement de quitter la brume et les froides rafales de la mer du Nord, pour les parages ensoleillés de la Malaisie. L'escadre, en effet, amenait vers Java les commissaires-généraux auxquels le souverain de la Hollande avait confié la tâche de reprendre en son nom le gouvernement des Indes néerlandaises. Guidé par des vues larges, le nouveau roi avait adjoint aux commissaires un naturaliste

distingué, Reinwardt, professeur à l'athénée d'Amsterdam, afin d'asseoir sur des bases solides l'étude de la merveilleuse nature qui fait la richesse des possessions néerlandaises, dans le sud de l'Asie.

L'escadre ne pénétra dans le détroit de la Sonde que vers la fin d'avril de l'année suivante. Il dut tarder aux hauts fonctionnaires, voguant, après une longue traversée, entre de charmans îlots enchâssés comme autant d'émeraudes dans les minces filets argentés des brisans, respirant les senteurs légères, émanées des côtes voisines, d'atterrir enfin et de s'acquitter de leur tâche. L'avenir, pourtant, leur réservait maints déboires, et ce ne fut qu'après de longues tergiversations que les autorités anglaises se décidèrent enfin, le 19 août 1816, à transmettre le pouvoir sur les Indes néerlandaises aux plénipotentiaires du souverain hollandais. Celui des commissaires destiné à remplir les fonctions de gouverneur-général, le baron van der Capellen, s'installa peu après à Buitenzorg, emmenant Reinwardt avec lui.

Buitenzorg, résidence des vice-rois des Indes néerlandaises, est situé à 58 kilomètres de Batavia, par 106° 53′ 5″ de longitude est et 6° 35′ 8″ de latitude sud, sur une des longues arêtes qui descendent vers le nord de la grande montagne le Salak. Site enchanteur, jouissant d'un beau et sain climat, il n'est pas étonnant que les gouverneurs-généraux s'y soient établis plutôt qu'à Batavia, quelque grande et belle que soit la « cité des villas. » Cette préférence accordée à Buitenzorg par les représentans du roi a été la cause de la création d'un établissement botanique sur ce point. En effet, sur les instances de Reinwardt, les commissaires-généraux décidèrent, par arrêté du 15 avril 1817, de fonder un jardin botanique à Buitenzorg, sur un terrain inculte appartenant au domaine et cédé par le baron van der Capellen. C'est sur ce terrain, contigu au parc et au jardin du palais, que les travaux commencèrent, le 18 mai, avec une cinquantaine d'ouvriers indigènes, sous la direction de deux jardiniers en chef, dont l'un, amené par Reinwardt, avait exercé le même emploi en Hollande, tandis que l'autre était élève du jardin royal de Kew. Il eût été difficile de trouver, dans toute l'île de Java, un endroit mieux approprié à une création de ce genre, parce que, grâce à des circonstances particulières, Buitenzorg réunit à d'autres avantages encore celui de ne pas avoir de mousson sèche proprement dite.

Il est évident qu'une période de sécheresse presque continue, de quatre à cinq mois, habituelle, par exemple, dans l'est de Java, ne saurait convenir qu'à un nombre de végétaux relativement restreint. Même le climat de Batavia, où deux ou trois mois privés de

fortes pluies ne sont pas rares, conviendrait beaucoup moins à un jardin botanique que celui de Buitenzorg, où l'on se plaint déjà lorsque, au milieu de la saison sèche, il cesse de pleuvoir pendant trois semaines consécutives. Ces fréquentes et fortes pluies ont un double avantage pour le jardin : d'abord, Buitenzorg leur est redevable de sa végétation toujours luxuriante, ne s'arrêtant pour ainsi dire jamais. Ensuite, les pluies amènent un abaissement de la température moyenne, qui rend possible la culture de beaucoup de plantes de la forêt vierge des montagnes, bien que Buitenzorg ne se trouve qu'à une altitude de 280 mètres. Pour donner une idée de la masse d'eau qui se déverse annuellement sur le Sans-Souci (1) de Java, il suffira de dire qu'en moyenne il tombe, à Buitenzorg, 4,680 millimètres de pluie par an, tandis qu'en Hollande, un des pays les plus pluvieux de l'Europe, il n'en tombe par an que 660 millimètres. Aucun plan ne fut d'abord arrêté. Les archives ne contiennent d'indication d'aucune sorte sur l'aménagement primitif du jardin. On sait seulement que son fondateur, Reinwardt, profita des nombreux voyages qu'il fit pour expédier des plantes à Buitenzorg. Toutefois, le premier catalogue du « Jardin botanique de l'état, » nom officiellement adopté, publié quelques mois après le départ de Reinwardt, se borne à une énumération de 912 espèces de plantes. Reinwardt retourna en Europe en juin 1822 pour aller occuper une chaire à l'université de Leyde. Sur sa proposition, le gouvernement plaça à la tête du jardin le docteur C.-L. Blume, le premier directeur de l'*Hortus Bogoriensis* (2), botaniste hors ligne, dont la renommée scientifique eut Buitenzorg pour berceau. Blume déploya une remarquable activité comme directeur du jardin ; il commença, en 1825, la publication d'un travail sur la flore des Indes néerlandaises. Avec une rapidité fiévreuse il fit paraître, dans le courant de 1825 et pendant la première partie de 1826, dix-sept fascicules, avec la description de plus de 1,200 espèces nouvelles, d'un grand nombre de genres et de plusieurs familles de plantes entièrement inconnues jusqu'à lui. Le jardin profita directement des travaux de Blume, parce que la collection de plantes vivantes s'enrichit d'une suite nombreuse de spécimens des espèces découvertes par lui. D'autre part, Blume parvint à faire attacher au jardin, outre un nombreux personnel indigène et les deux jardiniers en chef, encore un troisième jardinier européen et un dessinateur. Bref, sous tous les rapports, la

(1) La tradition littérale du mot *Buitenzorg* serait « hors de souci. »

(2) *Hortus Bogoriensis*, le nom scientifique du jardin, tire son origine de *Bogor*, nom indigène de Buitenzorg.

jeune institution débuta brillamment, et il fut permis de bien augurer de son avenir. Un cruel revirement ne tarda pas, cependant, à démentir les pronostics favorables. Blume, après s'être réellement surmené, dut retourner en Europe, en 1826, pour rétablir sa santé. Presque en même temps, le baron van der Capellen fut remplacé par le vicomte du Bus de Gisignies. Rien n'avait été négligé par le premier pour donner un nouvel élan à la colonie; mais, en poursuivant ce but, en grand seigneur qu'il était, il avait trop délié les cordons de la bourse. Aussi, du Bus fut envoyé comme commissaire-général, avec ordre de diminuer les dépenses et de rétablir ainsi l'équilibre du budget colonial. Le commissaire exécuta les ordres qu'il avait reçus, et les dépenses furent immédiatement réduites, mais aussi que d'institutions utiles supprimées, ou peu s'en fallut! Le jardin botanique de Buitenzorg fut la première victime des nouvelles mesures. Il fut sur le point de disparaître : en août 1826, les postes de directeur et de dessinateur furent supprimés; on ne lui laissa qu'un seul jardinier européen. Par arrêté de l'année suivante, son budget spécial disparut et l'on décida que, dorénavant, il serait pourvu aux besoins du « Jardin botanique de l'état » avec une partie de la somme allouée aux gouverneurs-généraux pour l'entretien de leur parc de Buitenzorg.

Il y a heureusement des hasards providentiels grâce auxquels de chétives institutions résistent aux coups les plus meurtriers. Ces hasards se produisent lorsqu'un homme ferme et persévérant vit assez pour démontrer une fois de plus que la volonté triomphe, à la longue, des arrêtés les plus rigoureux, dus à des nécessités du moment, destinés à disparaître avec les circonstances qui les avaient motivés. L'homme se rencontra et le hasard se produisit. Le général comte van den Bosch, successeur du vicomte du Bus de Gisignies, débarqué à Batavia en janvier 1830, avait emmené avec lui de la Hollande un simple aide-jardinier, jeune homme qui avait occupé une position inférieure dans une maison de campagne près de La Haye. Vers la fin de l'année, le seul jardinier en chef resté au jardin tomba malade, retourna en Europe et mourut en route. On désigna, pour le remplacer, l'aide-jardinier du gouverneur-général; il se nommait J.-E. Teysmann. Ce simple jardinier, qui n'avait d'autre instruction que celle de l'école primaire, reçut, un demi-siècle plus tard, un témoignage aussi brillant que rare de l'estime qu'il avait su s'acquérir dans le monde scientifique.

C'est à lui effectivement qu'en dehors des diplômes d'honneur, des médailles frappées à son effigie, des félicitations venues de toutes parts, fut offert un album dans lequel plus de cent bota-

nistes, unis aux Darwin et aux Candolle, lui présentèrent leurs hommages, et cet album, sur une plaque d'or, portait l'inscription suivante :

Celeberrimo indefessoque J.-E. Teysmann cum dimidium per sæculum Archipelagi indici thesaurum botanicum exploravit, mirantes collegæ.

Pour en arriver là, il fallait sans doute posséder des qualités hors ligne, et Teysmann en était véritablement doué. Homme de forte trempe, sous tous les rapports, il unissait, jusqu'à la fin de sa vie, à une grande énergie et à une vive intelligence, l'âpre désir de ne laisser échapper aucune occasion de s'instruire, d'étendre ses connaissances spéciales et surtout d'élargir ses vues.

De 1830 à 1837, on n'entend plus parler ni du jardin de Buitenzorg, ni de son jardinier en chef : le jardin botanique n'existant, pour ainsi dire, pendant cette période, que de nom, et le préposé considérant les dix premières années passées à Java comme des années d'apprentissage. Cependant ce fut pendant cette période, en 1837, que le gouvernement colonial prit une mesure qui devait amener par la suite les conséquences les plus heureuses. Le membre dirigeant d'une commission dite d'histoire naturelle, à qui revenait la direction scientifique de Buitenzorg, était alors Diard, de nationalité française, et ce fut lui qui appuya chaudement auprès du gouverneur la demande de M. Hasskarl, débarqué récemment à Batavia et en quête d'une position. Plaidant la cause de son candidat, Diard réussit à le faire nommer provisoirement jardinier en second, puis « botaniste » et chargé en cette qualité de l'arrangement systématique des plantes du jardin. L'idée de Diard, strictement exécutée par M. Hasskarl, contribue maintenant, plus encore que le grand nombre d'espèces cultivées, à la valeur scientifique du jardin. — Des groupes arborescens, de véritables « quartiers » composés des plus grands végétaux, furent ainsi distribués dans un ordre naturel, et pendant les cinq ans qu'il resta attaché au jardin, le « botaniste » put déterminer un grand nombre d'espèces et composer le second catalogue du jardin, publié en 1844 et comprenant près de 3,000 plantes, parmi lesquelles plusieurs entièrement nouvelles.

Diard et M. Hasskarl partirent en congé pour l'Europe, et Teysmann resta seul de nouveau et dans des circonstances bien difficiles, puisque, depuis le départ de Diard, le gérant du jardin botanique fut un militaire : l'intendant des palais du gouverneur-général. Cet arrangement insolite continua, et pendant une trentaine d'années des militaires eurent la direction de l'*Hortus Bogoriensis*. Dans de telles conditions, une nouvelle période de

déclin, sinon d'oubli complet, du jardin eût été inévitable, sans la présence de l'énergique Teysmann. Plus les temps furent difficiles et plus il déploya ses rares qualités, dans l'intérêt de l'institution à laquelle il se sentait attaché pour la vie. Voyageant beaucoup dans tout l'archipel, il ne cessa d'envoyer des plantes et des graines à Buitenzorg. De retour, il était constamment sur la brèche, luttant pour les intérêts de son jardin, et ne redoutant pas même les conflits avec son chef militaire ; conflits, il faut le dire, assez fréquens.

Le résultat de cette ligne de conduite fut pour lui la publication en 1864, avec l'aide d'un assistant, Binnendijk, arrivé à Java en 1850, du troisième catalogue du jardin, dans lequel le nombre des espèces en culture permanente dépasse déjà *huit mille*.

Enfin, en 1868, la longue période des vicissitudes se trouve close. Le jardin redevient institution scientifique de l'état, avec un directeur et un budget spéciaux, et une entière indépendance des intendans du palais, avec lesquels il n'existe plus, depuis lors, que des rapports de bon voisinage. Ce retour à l'organisation primitive était dû aux instances de Teysmann, qui, lui-même, resta en relation continue avec le jardin par de nombreux envois de graines et de plantes récoltées lors de ses voyages dans les parties les plus éloignées des possessions néerlandaises. Le gouvernement nomma directeur le docteur Scheffer, de l'université d'Utrecht, élève de Miquel, l'auteur de la *Flore des Indes néerlandaises*. Le nouveau directeur commença ses recherches scientifiques dès son installation à Java. Quelques années plus tard, il obtint du gouvernement une subvention spéciale pour la publication d'un recueil scientifique intitulé : *Annales du jardin botanique de Buitenzorg*. Pendant la direction du docteur Scheffer, deux changemens de grande importance eurent lieu. Les collections du service des mines, installées dans un grand musée en face du jardin, furent transférées à Batavia, et le gouvernement céda le grand bâtiment au jardin botanique pour l'installation de l'herbier, des collections et de la bibliothèque. La seconde mesure, non moins importante, fut la fondation, en 1876, d'un jardin et d'une école d'agriculture ; la dernière supprimée depuis. L'extension considérable donnée au jardin aurait dû aller de concert avec une augmentation du personnel scientifique. On eut le tort de ne pas le comprendre, et le docteur Scheffer resta seul jusqu'à sa mort, survenue à l'âge de trente-six ans, en 1880. Ce qui advint après la mort du docteur Scheffer n'est pas encore du domaine de l'histoire. Aussi, contentons-nous de jeter un coup d'œil rapide sur l'organisation actuelle du jardin.

L'intérêt qui s'attache à l'histoire d'une institution tient surtout à l'importance et à l'étendue que présente cette institution au moment où on la considère ; en est-il ainsi de l'établissement que nous avons en vue? Le lecteur en jugera.

Le jardin botanique de l'état à Buitenzorg comprend trois jardins différens. D'abord il y a le jardin botanique proprement dit, au centre de la ville, occupant une superficie de 36 hectares, enclavé entre le parc du gouverneur-général, une petite rivière, le Tjiliwong, et la route postale. Il est traversé, dans toute sa largeur, par une grande et belle allée, nommée allée des Kanaries, d'après le nom indigène des arbres qui la bordent, beaux pieds de *Canarium commune*, atteignant une hauteur d'environ 30 mètres. Sur cette allée qui longe un grand étang, égayé par un gracieux îlot, voitures et piétons circulent librement : sur ses côtés, des routes carrossables, en partie ouvertes au public, pénètrent dans toutes les directions et constituent des artères, auxquelles se rattache tout un dédale de chemins et de sentiers d'ordres différens. Les plantes d'une même famille, nous l'avons déjà dit, se trouvent réunies ; elles forment des groupes épars ou bien elles occupent un ou plusieurs quartiers, délimités par des sentiers. A l'un des angles de chaque quartier se trouve l'indication des genres qu'il renferme. Chaque espèce est représentée par deux pieds, dont l'un porte une étiquette indiquant le nom scientifique, le nom indigène, s'il y en a, et le plus souvent aussi la provenance de la plante. Vu le grand nombre de plantes grimpantes des pays tropicaux, Teysmann a eu l'heureuse idée de les localiser dans une partie spéciale du jardin, où elles sont disposées de même d'après leurs affinités naturelles; partie qui offre un vaste champ à d'intéressantes observations. Au total, les plantes herbacées comprises, le nombre des espèces est d'environ 9,000. Au milieu du jardin, se trouve une rangée de pépinières, où l'on cultive les jeunes plants, en partie sous des abris qui les protègent contre l'ardeur du soleil ou contre l'effet nuisible des pluies battantes. Quelques plantes réclament des soins speciaux, notamment un certain nombre de fougères, d'aroïdées et d'orchidées ; elles sont placées dans deux constructions qui ressemblent aux serres d'Europe, à cette différence près, qu'à Buitenzorg elles servent à mettre les plantes au frais et non à leur procurer une température plus élevée. Le jardin a ses propres charpentiers pour exécuter de pareilles constructions ; petit détail qui cependant peut servir à donner une idée de l'échelle sur laquelle tout est organisé. Le personnel indigène se compose d'une centaine d'individus, parmi lesquels il y a trois employés ayant des connaissances botaniques spéciales, beaucoup plus approfondies qu'on ne s'at-

tendrait à les trouver chez des Malais. Ce personnel travaille sous les ordres d'un jardinier en chef et d'un jardinier en second. Jour et nuit le jardin est ouvert; chose possible seulement en Orient, où l'on n'est pas encore assez avancé pour considérer la propriété comme un vol. Aux deux entrées principales, il y a des portiers, mais non des portes.

Le jardin d'agriculture, seconde division de l'*Hortus Bogoriensis*, situé à près d'une lieue du centre de Buitenzorg, n'occupe pas moins de soixante-dix hectares. L'aménagement du local et la distribution des plantes indiquent tout de suite un but exclusivement pratique. Tout y est régulier; les chemins et les sentiers qui se coupent à angles droits; les quartiers qu'ils enclavent, presque tous de même dimension; les plantes, dans chaque quartier, toutes de la même espèce et du même âge. Tandis que dans la division scientifique chaque espèce n'est représentée que par deux pieds, il y en a ici, en moyenne, une centaine pour chaque espèce. Mais aussi on se borne à cultiver les plantes qui sont, ou peuvent devenir utiles à l'agriculture ou à l'industrie coloniales : les différentes espèces et variétés de caféier, de thé, de canne à sucre, d'arbres à caoutchouc et à gutta-percha, l'*Erythroxylon coca*, qui fournit la cocaïne, les arbres qui produisent du tannin et des huiles, les plantes fourragères, etc. Une partie spéciale du jardin est réservée aux plantes officinales. Il y a un jardinier en chef pour conduire et surveiller les travaux, et un personnel de 70 ouvriers indigènes. Le troisième jardin se trouve à une assez grande distance de Buitenzorg, sur un des versans du volcan voisin, le Gedé. Avec une superficie de 30 hectares, situé à une altitude de 1,500 mètres, il possède un climat qui se prête à merveille, tant à la culture des plantes de la flore indigène des montagnes qu'à celle des végétaux de l'Australie et du Japon. Une dizaine d'indigènes y travaillent sous les ordres d'un jardinier européen. Les trois jardins qui constituent ensemble le jardin botanique de l'état à Buitenzorg occupent une superficie de presque 140 hectares.

Le musée, situé en face du jardin botanique proprement dit, bâtiment de 44 mètres de long, a été spécialement construit pour l'usage auquel il sert encore actuellement, bien qu'il ait été consacré originairement à des collections minéralogiques. Il se compose d'une salle, occupant le corps de logis principal, et de deux ailes. De plain-pied la salle contient des armoires le long des murs, et des vitrines au milieu, qui renferment les collections tant botaniques que techniques. Les objets sont en partie desséchés, en partie conservés dans l'esprit-de-vin. Une galerie faisant le tour de toute la

salle, à une hauteur d'environ 4 mètres, est exclusivement occupée par l'herbier. Les plantes desséchées ne se trouvent pas dans des portefeuilles, comme en Europe, mais dans des boîtes en fer-blanc, afin de mieux les protéger contre les insectes et les moisissures, ces grands ennemis des collections dans un pays tropical. Il va sans dire que le sublimé corrosif, la naphtaline et le sulfure de carbone sont considérés à Buitenzorg comme de précieux auxiliaires dans ce combat, livré constamment contre les insectes. Le nombre des boîtes en fer-blanc, renfermant l'herbier, dépasse 1,200; chaque boîte contient en moyenne 100 spécimens. Une des ailes est affectée au service du musée, division qui a pour chef le directeur-adjoint du jardin, assisté d'un aide-naturaliste. L'autre aile, longue d'un peu plus de dix et large de près de onze mètres, est réservée en entier à la bibliothèque, qui renferme plus de 5,000 volumes. Nombre considérable dès qu'il s'agit d'une bibliothèque spécialement botanique, bien que les livres d'histoire naturelle générale et les comptes-rendus des académies des sciences, telles que celles de Paris, de Berlin et de Londres, ne fassent pas défaut. En fait de botanique descriptive, on tient, outre les travaux généraux classiques et indispensables, à posséder surtout ce qui concerne la flore de l'extrême Orient. Quant aux livres de botanique générale, on n'a cessé de les compléter par l'acquisition des traités les plus récens et des dernières publications sur la morphologie, l'anatomie, la physiologie et la paléontologie végétales. Mais ce qui fait surtout la richesse de la bibliothèque du jardin de Buitenzorg, ce sont les séries, généralement complètes, de tous les recueils et revues botaniques de premier ordre qui se publient actuellement dans les langues hollandaise, française, allemande, anglaise et italienne. L'isolement dans lequel se trouve forcément un jardin botanique, situé à égale distance des centres scientifiques de l'ancien et du nouveau monde, oblige à poursuivre avec un soin continuel tout ce qui peut maintenir la bibliothèque au grand complet et en parfait accord avec les progrès de la science.

Le nombre des laboratoires est de trois. Bientôt il en existera encore un quatrième, car, sur la proposition du gouvernement colonial, agréée par celui de la mère-patrie, le personnel du jardin de Buitenzorg sera augmenté de deux fonctionnaires, un botaniste et un chimiste, à qui reviendra la tâche de fournir, par de patientes et sérieuses recherches, des données scientifiques sur les plantes utiles des pays tropicaux et sur leur culture; le laboratoire destiné au chimiste n'est pas encore ouvert. Derrière le musée, dans un bâtiment spécial, est installé le laboratoire pharmacologique, où un chimiste pharmacien, temporairement attaché au jardin, fait des

recherches sur les alcaloïdes et les autres substances curieuses et utiles que contiennent les plantes tropicales. Vu le peu de notions précises que nous possédons sur ces substances, cette heureuse innovation ne peut manquer de produire des résultats d'une grande utilité pratique et intéressans en même temps au point de vue scientifique.

Deux laboratoires botaniques sont placés dans le jardin botanique proprement dit, derrière la rangée de pépinières. L'un, vaste salle, large de six et longue de vingt mètres, est réservé aux savans d'outre-mer qui viennent passer quelques mois à l'*Hortus Bogoriensis,* pour entreprendre des explorations et étudier sur place la flore des tropiques. Ce laboratoire est éclairé par cinq fenêtres, à chacune desquelles correspond une table de travail; des armoires placées contre le mur opposé renferment les ustensiles necessaires, appareils optiques et autres, flacons, vases, etc., et les réactifs dits microchimiques. En outre, il y a une petite collection de livres qu'il faut toujours avoir sous la main pendant le travail, et que, de la sorte, on n'a pas besoin d'envoyer quérir, à chaque instant, à la bibliothèque. De même, on se propose, pour faciliter les recherches des visiteurs, de déposer dans la salle un herbier composé uniquement de spécimens des plantes cultivées au jardin, afin que l'identification rapide d'une plante quelconque puisse, dans les cas douteux, se faire sans avoir recours à l'herbier du musée. Cet herbier spécial du laboratoire n'en est encore, à l'heure actuelle, qu'à son commencement. L'aménagement de la salle est simple, tout en présentant les deux avantages d'offrir une bonne lumière et beaucoup de place. Ce dernier point est essentiel dans un pays chaud, où il faut être au large, surtout dans un laboratoire de recherches. Même à Buitenzorg, où les soirées, les nuits et les matinées sont fraîches, la température moyenne au milieu de la journée est de 28° à 29° centigrades; il y a même des jours pendant la mousson sèche où le thermomètre monte, vers les deux ou trois heures de l'après-midi, jusqu'à 31° centigrades. Le second laboratoire botanique, à une centaine de pas de distance, adossé contre le bureau du jardin et communiquant avec celui-ci, est réservé au directeur et au nouveau fonctionnaire botaniste attendu de l'Europe. Le quatrième laboratoire, celui de chimie agricole, devra être installé sous peu dans le jardin d'agriculture.

Dans le proche voisinage des laboratoires botaniques sont situés les bureaux et un petit atelier photographique et lithographique du dessinateur-photographe du jardin. Les bureaux, autrefois mal installés dans deux petites chambres du musée, viennent d'être

transférés dans une maison spéciale, cédée à cet effet par le gouvernement; nouvelle preuve de la sollicitude que le gouvernement des Indes néerlandaises et celui de la mère-patrie ne cessent de témoigner au jardin de Buitenzorg.

II.

D'après quels principes et de quelle façon fonctionne l'organisation que nous venons de décrire? Quels sont les avantages propres aux grands jardins botaniques tropicaux, et pourquoi y a-t-il lieu de leur assigner dans l'avenir une grande influence sur le développement de la botanique? Avant de répondre à ces questions, il s'agit de s'entendre sur un point essentiel, savoir la différence qui existe, quant à la répartition de l'étude des sciences et de celle de leurs applications, entre l'Europe et l'Amérique, d'une part, et une colonie tropicale, de l'autre. Lorsque, chez les peuples européens, les sciences prirent le merveilleux essor qui caractérise notre siècle, une *différenciation* ne tarda pas à s'établir. Les études et les investigations purement scientifiques restèrent attachées, comme auparavant, plus ou moins directement, aux universités et aux facultés, en un mot, à l'enseignement supérieur proprement dit. Mais en même temps les remarquables applications qu'amenèrent les progrès de la science nécessitèrent la création d'institutions spéciales : écoles polytechniques, laboratoires techniques, jardins d'essais, stations agronomiques, etc. L'une et l'autre de ces deux branches devenues sœurs, la science et l'application, réclament également des travailleurs infatigables, doués de méthode autant que d'intelligence. Elles restent, tout en ayant un objectif différent, en rapport et en contact continuels; cependant la spécialisation existe, et il est à prévoir qu'elle s'accentuera toujours plus. Il en est, ou il en sera, de même pour les colonies où les conditions de climat permettent à l'Européen de se fixer à demeure. Mais il n'en est pas ainsi pour les colonies européennes dans les pays tropicaux. Ici les colons ne viennent nullement pour s'y fixer à tout jamais; au contraire, dès leur arrivée dans le pays lointain, quelque beau et fertile qu'il soit, ils ont la ferme intention de reprendre le chemin de la mère patrie. Pour la grande majorité d'entre eux, la position sociale ou la fortune voulues une fois acquises, on s'empresse de regagner le sol natal; quitte à s'apercevoir ensuite que les souvenirs de l'enfance et de l'adolescence sont souvent trompeurs, et que le climat et l'organisation sociale, en Europe, sont loin de réaliser l'idéal qu'on s'en était fait

à plaisir, pendant le séjour aux antipodes. Dans ces derniers temps, on a beaucoup discuté la question de savoir si les Européens peuvent fonder dans les pays tropicaux des colonies dans le sens strict du mot, y résider pendant plusieurs générations de suite et y faire souche de race pure. Le célèbre professeur Virchow est un de ceux qui nient, avec autant d'autorité que d'énergie, la possibilité d'une véritable acclimatation de la race européenne dans un pays tropical. S'il est permis à un naturaliste, ayant habité pendant plusieurs années la belle île de Java, et dont il est fervent admirateur, d'émettre un avis discret sur ce point litigieux, il faut bien avouer que tout porte à donner raison à M. Virchow. Quoi qu'il en soit, d'ailleurs, de la possibilité théorique de cette acclimatation, le fait brutal est celui-ci : dans les Indes néerlandaises, et autant que je sache aussi dans d'autres pays tropicaux où s'exerce depuis des siècles la domination européenne, la race pure n'a pas réussi à s'acclimater.

Ces points une fois posés, on conçoit clairement pourquoi, à de rares exceptions près, les universités, facultés des sciences et institutions analogues ont fait jusqu'ici défaut dans les colonies tropicales. Les familles envoient leurs fils en Europe faire leurs études et prendre leurs grades; le corps enseignant universitaire, avec ses laboratoires, ses bibliothèques, ses cabinets et ses collections, n'existe pas. Ces grandes installations, usines où se meut tout un monde de travailleurs dans le domaine de la science, sont absentes et pourtant, c'est surtout dans une colonie tropicale que l'intérêt matériel, qui y joue un si grand rôle, doit faire attacher beaucoup de valeur à l'application des données scientifiques. Il y a là une contradiction qui saute aux yeux, et qui devient plus manifeste encore si l'on passe de la thèse générale au cas spécial de la botanique, science qui entre la première en ligne de compte, à cause de l'importance capitale qui revient à l'agriculture dans un pays tropical. Or les temps sont passés, et on doit s'en féliciter, où le prix élevé des denrées coloniales, le manque de concurrence, le bon marché excessif de la main-d'œuvre, parfois malheureusement aussi des iniquités commises envers la population indigène, rendaient superflues toutes connaissances spéciales à celui qui courait la chance de faire fortune dans l'agriculture. Nous sommes déjà loin de ce temps où l'empirisme le plus grossier suffisait à mainte personne, en lui permettant de s'enrichir sans instruction aucune, et souvent même sans intelligence. Pour s'assurer un gain solide, l'agriculture tropicale ne réclame pas moins que celle des pays tempérés, de l'entente et des notions spéciales; et pour elle aussi le besoin se fait sentir de s'établir sur de sérieuses bases scientifiques. On a dit, il

est vrai, en se plaçant à un point de vue pratique des plus étroits, que la contradiction que nous venons de signaler n'existait pas nécessairement, puisqu'il n'y aurait qu'à prendre les bases scientifiques, telles qu'elles ressortent des recherches des savans d'Europe, et que l'application seule en serait quelque peu différente sous les tropiques. Erreur bien grave, notamment lorsqu'il s'agit des phénomènes de la vie! On a beau comparer, quant à l'effet subi par la végétation, la mousson sèche à l'hiver, la mousson pluvieuse à l'été et au printemps, il n'en est pas moins vrai que les formes et les fonctions par lesquelles se manifeste la vie végétale sont bien différentes, dans un pays équatorial et dans la zone tempérée. Ici et là les manifestations de cette vie sont tout autres, bien que les lois essentielles qui la régissent restent les mêmes.

Ainsi, dans leur intérêt direct, il faut que les colonies tropicales possèdent des établissemens scientifiques pour l'étude de la vie végétale, dans ses formes et dans ses fonctions. Des institutions de ce genre, relevant d'universités ou de facultés, n'existant pas, il est évident que des jardins botaniques créés par l'état sont indispensables. Ces jardins ont un double objectif, scientifique et pratique ; mais n'oublions pas que c'est la science qui constitue, pour ainsi dire, la souche ; l'institution scientifique forme le tronc, sur lequel on greffe des branches utiles. Pour peu que le tronc soit entravé dans sa croissance et perde de sa vigueur, les branches ne manqueront pas d'en souffrir, et même elles finiront par périr. Ainsi, tout ce qui rabaisse le niveau scientifique d'un jardin botanique tropical est contraire, non-seulement à l'avancement de la science, mais tout autant à l'intérêt direct de la colonie.

Il importe d'insister sur cette vérité, parce qu'il y a toujours chez les agriculteurs une tendance à ne pas distinguer un jardin botanique d'une station agronomique ou d'un jardin d'essais. Cette erreur est excusable chez des personnes qui, ne comprenant pas le *festina lente* de la science, voudraient toujours des réponses immédiates aux questions de pathologie et de physiologie végétales, posées par eux dans l'intérêt d'une culture spéciale à laquelle ils s'adonnent. Ce manque de patience et de compréhension du *modus operandi* dans les investigations scientifiques constitue la raison principale pour laquelle les stations agricoles fondées par les agriculteurs eux-mêmes risquent de ne pas donner les résultats qu'on en attend, et que mériteraient certes les louables efforts de ceux qui les ont créées. A l'abri de ces impatiences, un établissement de l'état poursuit son développement régulier. Il étend sa sphère d'action de plus en plus, dans l'intérêt

de tous, mais sans se laisser bouleverser par les exigences variables du moment, bien souvent exagérées. C'est aux fonctionnaires placés par les gouvernemens coloniaux à la tête des jardins botaniques qu'incombe en premier lieu la tâche de lutter contre le manque de stabilité et d'esprit de suite, fléau de chaque colonie. Les gouvernemens ont non-seulement le droit, mais même le devoir d'exiger de ceux à qui ils confient ces postes, d'être exempts de vues changeantes et étroites, excusables chez d'autres, mais qui ne le sont jamais chez le naturaliste. Celui-ci a eu le bénéfice d'un enseignement scientifique éclairé, et on lui suppose une certaine largeur de vues, qui doit être le résultat de ses recherches personnelles.

Ces principes généraux admis, venons-en au mode de fonctionnement dans le cas particulier qui nous occupe. Le gouvernement des Indes néerlandaises autorise le directeur du jardin de Buitenzorg à répandre gratuitement des graines et des plants de végétaux utiles. En 1888, quatorze cents lots de graines, de boutures et de jeunes pieds de plantes utiles ont été expédiés dans toutes les parties de l'archipel. C'est surtout grâce au jardin d'agriculture qu'il a été possible de satisfaire à autant de demandes. Mais ce jardin fait partie d'un organisme scientifique et fonctionnerait bien mal s'il était seul. Les exemples suivans peuvent servir à en donner la preuve. Lorsque les remarquables propriétés anesthésiques de la cocaïne furent découvertes, il n'y avait qu'à aller aux deux pieds d'*Erythroxylon Coca*, du groupe des Erythroxylées, dans le jardin botanique proprement dit. On put récolter assez de graines pour faire une petite plantation dans le jardin d'agriculture. Lorsque, une année après, un savant insista auprès du ministère des colonies de La Haye pour qu'on favorisât l'introduction de l'*Erythroxylon Coca* à Java, on a pu répondre de Buitenzorg que des graines, récoltées dans le jardin d'agriculture, venaient d'être distribuées par milliers. L'arbre depuis longtemps connu comme producteur d'une gutta-percha de première qualité, le *Palaquium (Isonandra) Gutta*, ne croît peut-être plus nulle part à l'état spontané; en tout cas, il n'est guère possible d'en obtenir des graines. Dans le quartier des Sapotacées du jardin de Buitenzorg se trouvent deux pieds, âgés d'environ trente à quarante ans, qui produisent tous les deux ans un grand nombre de graines. C'est d'elles que provient la jeune plantation du jardin d'agriculture, ainsi qu'un grand nombre de pieds compris dans une vaste plantation spéciale d'arbres à gutta-percha, commencée par le gouvernement, il y a quelques années, sous les auspices du jardin de Buitenzorg. Le

camphrier de Sumatra, arbre de grande valeur, est excessivement difficile à obtenir, d'abord parce que ses graines sont rares, ensuite parce qu'elles perdent très rapidement leur faculté germinative, même pendant un court voyage. Par des soins spéciaux, Teysmann a cependant réussi à introduire l'arbre à Buitenzorg. En 1885, les pieds du jardin botanique ont commencé à fructifier, et maintenant le jardin d'agriculture est en possession d'une jeune plantation de camphriers de Sumatra; tandis qu'en outre un assez grand nombre de plants pourront être distribués dans la prochaine mousson pluvieuse. Pourquoi le jardin d'agriculture possédait-il, peu de temps après leur découverte ou après leur mise en vogue, de nouveaux cacaotiers du Nicaragua; des arbres à caoutchouc; des plantes fourragères et de nouvelles variétés de caféiers du Brésil; des végétaux oléifères, des plantes potagères et des arbres utiles du Gabon; des lianes à caoutchouc de Zanzibar, etc.? C'est uniquement parce que, étant une dépendance d'un grand jardin botanique, il peut offrir en échange à ses correspondans mainte plante intéressante au point de vue de la botanique ou de l'horticulture.

Les recherches faites jusqu'ici à Buitenzorg sur la pathologie et la physiologie des plantes de grande culture ont été peu nombreuses, et encore ont-elles dû être plus ou moins contraires aux intérêts du jardin, ce qui est à réprouver d'après ce que nous venons de dire. Dès l'arrivée des deux nouveaux fonctionnaires, le botaniste et le chimiste, exclusivement destinés à ce genre de recherches, le personnel scientifique du jardin botanique de Buitenzorg sera assez nombreux et varié pour répondre à tous les besoins. D'une part, tout abaissement du niveau scientifique de l'ensemble sera impossible; d'autre part, de patientes et solides recherches fourniront à l'agriculture de sérieuses données, dont elle ne manquera pas de profiter. La souche conservera la sève nécessaire pour l'alimentation des branches, dont la greffe aura été faite avec des visées pratiques. Ce qui s'accomplira sous peu en vue de l'agriculture a eu lieu, il y a un an, pour la pharmacologie et la toxicologie, par la fondation du laboratoire pharmacologique. Bien que l'habile pharmacien-chimiste, qui est le chef de cette nouvelle division, ne soit qu'au début de ses recherches, les résultats obtenus dès aujourd'hui fournissent des preuves concluantes, tant de l'utilité de la mesure prise par le gouvernement colonial que de la nécessité de rattacher ce laboratoire à un grand jardin botanique.

Lors de la fondation de l'*Hortus Bogoriensis,* on n'a pas manqué d'entrevoir la grande utilité que la colonie pourrait en retirer dans la suite; mais ce n'est pas là le motif qui a décidé en premier

lieu sa création. Lorsque le gouvernement de la Hollande envoya Reinwardt aux Indes néerlandaises, c'était, comme le disait expressément le souverain, « afin d'obtenir des connaissances aussi approfondies de nos colonies, que nos voisins en possèdent des leurs. » Il entrait dans les intentions du roi de contribuer, en encourageant l'exploration scientifique des colonies, « à rendre manifeste l'heureuse renaissance du nom néerlandais. » Fruit de sentimens aussi généreux qu'élevés, le jardin de Buitenzorg a le devoir de ne jamais renier son origine. Poursuivre l'émulation avec les colonies voisines; aider à faire bien connaître, sous tous les rapports, l'exubérante végétation tropicale; contribuer à l'avancement de la science indépendamment de toute utilité directe : c'est encore là rendre service à la colonie, et d'une manière à la longue tout aussi efficace que celle qui ne vise qu'à l'intérêt pratique direct. Plus la civilisation marche, plus on exigera des nations qui possèdent de grands royaumes, dans de lointaines contrées bénies du ciel, de ne jamais oublier que royauté oblige; et moins il sera loisible de se soustraire à la noble tâche d'augmenter la connaissance de la nature, en dehors d'un intérêt précis, tant actuel que futur.

Une partie considérable de ce rôle incombe aux jardins botaniques, surtout lorsqu'ils possèdent des avantages spéciaux, comme celui de Buitenzorg. Nous disions au début que les critiques, adressées récemment aux jardins botaniques, ne sauraient atteindre les jardins tropicaux, parce que ceux-ci se trouvent dans des conditions tout à fait spéciales. En effet, la courte description que nous venons de donner suffira à faire comprendre que, par exemple à Buitenzorg, il n'est pas question d'un entassement de plantes anormales. Il est vrai que, dans maint quartier du jardin, la croissance a causé un trop grand rapprochement des arbres. Mais même les pieds qui en souffrent ne font nullement penser à ces spécimens grêles et malingres des serres, visés par le savant critique. Quant aux conditions offertes aux plantes, il est évident que là encore il y a une bien grande différence entre les serres et un jardin. Non pas que l'*Hortus Bogoriensis* corresponde, pour toutes les plantes qui s'y trouvent rassemblées, à leurs stations favorables. Mais de là à des conditions anormales il y a loin. Il suffit de se rappeler qu'à part les jeunes plants et les espèces, très peu nombreuses, cultivées sous des abris, toutes les plantes croissent en pleine terre. En second lieu, il est évident que le grand nombre de végétaux repandus sur un aussi vaste espace implique l'impossibilité de conserver à tel pied une vie factice, en lui prodiguant des soins méticuleux. En général, on peut dire que tout végétal introduit à Buitenzorg et auquel le climat ne convient pas du tout finit par mourir, le plus

souvent, dans un assez bref délai. Les plantes qui continuent à croître dans un jardin tropical peuvent se développer plus ou moins bien, mais il est très rare qu'on doive leur attribuer un développement anormal. Aussi, le taxinomiste et le morphologiste peuvent-ils étudier les plantes du jardin sans crainte de tomber à chaque instant sur des caractères dénaturés ou faussés par la culture. Dans les rares cas de doute, l'herbier est là pour servir de contrôle et permettre la comparaison avec des espèces voisines, non cultivées au jardin. Vu le grand nombre de plantes ligneuses des flores tropicales, l'étude des pieds vivans présente, pour la systématique, un réel avantage sur celle des spécimens d'herbier. Ceux-ci ne sont forcément que de tout petits fragmens, portant, il est vrai, des fleurs et des fruits, mais chez lesquels le polymorphisme, si fréquent dans les parties végétatives, ne ressort presque jamais. Le physiologiste et l'anatomiste peuvent faire des recherches sur le développement, le jeu des fonctions et la structure intime des plantes du jardin, sans risquer d'être induits en erreur par des dégradations et des réductions dues à une vie souffreteuse et maladive, conséquence de conditions trop peu naturelles. C'est notamment pour ce genre de recherches que l'absence de véritable mousson sèche est un avantage spécial du jardin de Buitenzorg. La périodicité qui se montre dans les phases successives du cycle évolutif de la plante y est presque toujours due à des causes internes et bien rarement à l'influence directe de causes externes. C'est pour le phytophysiologiste un avantage qu'il ne trouve pas dans la zone tempérée, et rarement sous les tropiques.

On conçoit dans quelles circonstances favorables se trouvent les botanistes attachés à l'*Hortus Bogoriensis* et résidant à Buitenzorg pour étudier, à tous les égards, la flore des Indes néerlandaises et, en général, les manifestations de la vie végétale dans une contrée tropicale. Mais ce serait chez eux bien mal comprendre leur tâche et faire preuve d'une regrettable étroitesse d'idées que de vouloir se réserver, autant que possible, les découvertes et les travaux à poursuivre dans ce vaste et fertile champ d'études. Au contraire, il est de leur devoir d'engager sans cesse leurs confrères d'outre-mer à venir profiter de l'occasion pour étudier une foule de questions impossibles à aborder en Europe. Une large hospitalité scientifique offerte à tous, profitable à la science et digne de la grande colonie qui a l'avantage de pouvoir l'offrir, voilà la seule ligne de conduite qu'il convienne de suivre. C'est dans cet ordre d'idées que le gouvernement des Indes néerlandaises a fondé à Buitenzorg, il y a quatre ans, le laboratoire de recherches qui est à la disposition des naturalistes étrangers.

Nous voilà arrivés à la question importante : pourquoi les jardins

botaniques tropicaux sont-ils entrés dans une nouvelle phase, dans laquelle ils exerceront une grande influence sur le développement de la botanique? La réponse est aussi simple que brève : c'est parce qu'ils deviennent « stations botaniques » à l'instar des « stations zoologiques » des côtes en Europe. Quiconque s'intéresse aux sciences naturelles ne peut manquer de savoir que la zoologie doit une grande partie de son essor actuel à ces stations littorales. Quelque hasardé que cela paraisse, on peut prédire que les jardins botaniques tropicaux seront, dans l'avenir, d'une plus grande importance encore pour l'avancement de la botanique. Il faut que pour cela ils soient grands et bien situés, comme celui de Buitenzorg et celui de Peradeniya, où l'on vient d'imiter l'exemple donné en instituant un laboratoire réservé aux visiteurs.

Pour que ce pronostic se réalise, il faut encore deux choses : d'abord, que les botanistes suivent l'exemple donné par leurs collègues les zoologues et qu'ils deviennent un peu moins casaniers; ensuite, que l'on se fasse des notions un peu plus justes sur les « périls » auxquels on s'expose dans un voyage sur mer et notamment sur les « dangers » que l'on affronte en allant visiter un pays tropical. Écueils, ouragans, naufrages, d'une part; maladies pernicieuses, fauves, serpens et autre engeance venimeuse, de l'autre; ce sont autant de fantômes qui hantent les imaginations craintives et les esprits prévenus. Quiconque connaît les grands *steamers* qui font le voyage vers la mer des Indes sait que les périls et les inconvéniens auxquels on se croit exposé à bord de ces navires, bien aménagés et offrant beaucoup de confortable, ont très peu de réalité. Trois ou quatre semaines de *dolce far niente,* passées à bord d'un grand *mail-steamer*, pendant lesquelles on hume l'excellent air frais de la mer, sont profitables à la santé. Il est vrai qu'il y a des momens où l'on s'ennuie, momens où l'on constate une certaine monotonie dans les distractions offertes par les poissons volans et les marsouins. Mais, en revanche, que d'excellens souvenirs ne conserve-t-on pas des journées passées à bord! L'appréhension la moins fondée, celle des dangers à encourir en allant passer quelques mois dans un pays tropical, est encore la plus difficile à dissiper. Les opinions fausses à cet égard, que l'on retrouve dans tous les pays, ont une singulière ténacité. Pour peu qu'on aille dans un endroit sain et civilisé, un séjour de quelques mois dans un pays tropical ne présente pas le moindre danger. Au contraire, pour beaucoup de constitutions, l'automne et l'hiver de l'Europe sont loin de valoir le climat des tropiques. Certes, celui-ci peut avoir un effet nuisible sur la santé; mais cet effet ne se fait sentir qu'à la longue.

Quelque peu fondées que soient de pareilles craintes, on ne se décidera à les surmonter que s'il ne subsiste aucun doute sur l'utilité, pour un naturaliste, d'un séjour de quelques mois dans un jardin botanique de l'extrême Orient. On a fait parfois la réflexion qu'un jardin de ce genre, si grand et si riche qu'on le suppose, ne saurait pourtant donner à lui seul une idée réelle de ce qu'est la végétation d'une forêt vierge, cet irrésistible attrait du scrutateur de la nature vivante. L'observation est des plus justes; seulement on oublie qu'à Java, comme ailleurs sous les tropiques, l'état primitif et la civilisation se coudoient. A Buitenzorg, demeure des vice-rois, une simple excursion d'un, de deux ou trois jours transporte le botaniste en pleine forêt vierge, tant celle-ci est proche. Il y a plus, et dans la montagne se trouve une succursale du jardin, qui porte le nom de Tjibodas et qui touche la lisière même de la forêt sur laquelle elle a empiété. C'est là que les naturalistes, visiteurs de la station botanique de Buitenzorg, vont passer quelque temps pour faire des observations et recueillir à leur aise les plantes de la forêt vierge. Afin que celle-ci fût à l'abri de toute dévastation de la part des indigènes et gardât son caractère primitif, le gouvernement a pris soin de mettre une étendue d'environ 250 hectares sous la dépendance immédiate du jardin botanique.

Une absence assez prolongée, souvent un congé à obtenir ou une mission à solliciter, les objections de membres de la famille, peu faits aux voyages, ce sont là des obstacles à vaincre lorsqu'il s'agit d'un voyage aux Indes-Orientales. Aussi s'est-on demandé si ce voyage réserve à l'investigateur non-seulement la certitude de constater de nouveaux faits qui se rangent dans des cadres déjà connus; mais s'il existe beaucoup de chance de découvrir de nouvelles veines, dont l'exploration fournirait à la science des aperçus originaux. Cette question mérite une réponse plus affirmative encore que ne le pensent beaucoup de naturalistes, qui n'ont jamais quitté l'Europe. Il faut avoir vu combien le *struggle for life*, la « concurrence vitale, » est acharné dans le monde végétal, sous les tropiques, pour bien comprendre à quel point la nature a dû s'épuiser à fournir aux combattans une diversité d'armes offensives ou défensives inconnues partout ailleurs. Il faut, — pour ne citer qu'un seul exemple, — avoir observé soi-même ces arbres de haute stature, couverts jusqu'à la cime d'une végétation touffue de parasites et d'épiphytes, pour concevoir, avec le genre de vie qui leur est particulier, l'existence chez ces lutteurs, d'une foule d'adaptations spéciales dont on commence à peine à entrevoir l'origine et le fonctionnement. C'est seulement après avoir éprouvé en personne la surprise causée par l'aspect de la luxu-

riante végétation tropicale que le physiologiste obtiendra finalement une notion vraie des merveilles que lui réserve l'étude de phénomènes vitaux, se manifestant avec une aussi remarquable surabondance. Enfin, il importe d'avoir présent à l'esprit que les conditions climatologiques actuelles des contrées équatoriales se rapprochent sensiblement de celles qui s'étendirent autrefois à la surface entière de notre globe. Partant, c'est à l'étude des plantes tropicales qu'il est indispensable de s'adresser en premier lieu, dès que l'on s'attache à la solution de cette série d'énigmes, concernant l'origine et la filiation des groupes de végétaux de notre époque. L'avenir réserve aux botanistes qui viendront étudier sur place cette flore merveilleuse, l'honneur de combler de grandes lacunes dans les connaissances actuelles et de faire des découvertes dont on ne devine que partiellement aujourd'hui l'importance et la signification.

Ce que nous venons de dire n'est ni prématuré, ni déplacé. D'abord, les résultats obtenus dès maintenant nous y autorisent. Ensuite, les naturalistes ont fourni récemment la preuve de l'intérêt qu'ils ont à étendre leurs recherches sur la nature des contrées équatoriales. Depuis quatre ans qu'existe le laboratoire de recherches à Buitenzorg, il a été visité par quatorze naturalistes, et tous, — à l'exception d'un seul, — venus d'outre-mer et de pays différens. C'est à regret que nous devons ajouter qu'aucun botaniste français n'est, jusqu'ici, venu occuper une table de travail dans le laboratoire de l'*Hortus Bogoriensis*. A ne pas en douter, le nombre des visiteurs ira en augmentant, et à la longue, il en viendra de toutes les nationalités. Celui qui a l'honneur de diriger pour le moment l'établissement scientifique dont il a été question dans ces lignes est le premier à le désirer. C'est même, et avant tout, avec l'intention d'encourager ce mouvement et de contribuer à le rendre plus actif qu'elles ont été écrites.

M. Treub.

LA RENAISSANCE

DU

ROMAN HISTORIQUE

EN ANGLETERRE

I. J.-H. Shorthouse, *John Inglesant*, 2 vol. — II. Walter Pater, *Marius the Epicurean*, 2 vol.

Il semble bien que le roman historique soit à jamais démodé. Les critiques et, chose plus grave, le public ont admis l'impossibilité, pour le romancier, de rendre la vie aux mœurs comme aux caractères des époques passées, et c'est à peine si l'on trouve, de loin en loin, un auteur de roman-feuilleton qui consente à reprendre les traditions des Dumas et des Féval.

Pourtant ce genre autrefois si aimé a conservé des partisans, et il ne se passe guère d'année sans que l'on entende s'élever, en France ou à l'étranger, de chaudes protestations contre sa disgrâce. Il reste même encore des esprits chagrins pour prétendre que, loin d'être impossible, la forme historique est la plus précieuse de toutes les formes du roman, celle qui comporte la plus grosse part de vérité, ou, tout au moins, d'objectivité. Suivant eux, le passé

est plus facile à bien connaître que le présent. Pour qu'un écrivain parvienne à nous donner l'image vivante d'une époque, il faut que lui-même l'aperçoive d'ensemble, dans un plein relief, avec l'enchaînement des causes et des conséquences : comment le pourra-t-il, si l'époque n'est pas achevée, s'il s'y trouve personnellement mêlé, s'il est condamné à ne l'observer qu'au travers de ses sentimens, de ses intérêts particuliers? C'est parce que nous tournons avec la terre que nous ne sentons pas la terre tourner; nous ne comprenons pas le mécanisme intérieur de notre société contemporaine parce que nous sommes nous-mêmes un de ses rouages. Et il en est des époques comme des œuvres d'art : nous aimons davantage les œuvres d'aujourd'hui, faites pour nous par des hommes semblables à nous ; mais nous comprenons, nous jugeons mieux les œuvres du passé, pouvant les voir dans une perspective suffisante.

Nos romanciers ont préféré nous décrire les mœurs et les caractères de leur temps. Ils ont essayé d'abord de nous en offrir une description objective; et ils l'ont pu aussi longtemps qu'ils ont cherché leurs sujets très loin d'eux, dans les classes sociales dont eux-mêmes ne faisaient point partie. Mais dès qu'ils ont abordé le monde qui semblait leur être le plus familier, ils ont involontairement substitué leurs sentimens personnels à ceux de leurs héros. On nous a donné bien des romans de l'homme de lettres depuis trente ans : il n'en est guère que nous ayons retenu. Et voici déjà que la plupart des romans nouveaux deviennent de simples confidences, des autobiographies de l'auteur, toutes choses peut-être curieuses, n'ayant pas à coup sûr l'objectivité que l'on exigeait naguère d'une œuvre d'art parfaite.

Répliquerez-vous à ces apologistes du roman historique que l'objectivité dont ils parlent n'est peut-être point si nécessaire, et que peut-être il suffit à un écrivain de bien *sentir* la vie de son temps pour être en état de la rendre? Ils auront, pour vous confondre, une foule de considérations d'esthétique générale, où il serait trop long de les suivre. Mais si vous leur faites observer que, pendant les cinquante ans de son triomphe, le roman historique n'a point produit de chef-d'œuvre, que ni les ouvrages de Walter Scott ni *Notre-Dame de Paris* ou *les Trois Mousquetaires* n'ont réussi à présenter une image vivante du passé, et que cet argument suffirait à prouver l'impuissance du genre, ils vous répondront que votre argument prouve tout au plus l'impuissance des auteurs que vous avez cités, et non pas du genre lui-même.

Et nul doute que, sur ce point, ils n'aient entièrement raison. Le roman historique *a priori* n'a rien d'impossible; il peut être

d'un exercice plus malaisé que le roman de mœurs contemporaines, exiger chez l'auteur et les lecteurs plus d'attention ou de savoir; mais nous ne voyons pas de motif général qui empêche un écrivain de parvenir à restituer une époque ancienne, non plus que le public d'y prendre plaisir. Et si tous les romanciers, jusqu'ici, ont échoué à faire revivre le passé, et les Walter Scott, et les Alexandre Dumas, et les Alfred de Vigny, et les Flaubert, c'est qu'ils ont tous manqué, par quelque point essentiel, aux règles du roman historique.

Car il est certain, d'abord, que pour nous suggérer l'illusion de la vie, un roman doit être conforme à ce que nous savons par ailleurs des conditions de la vie. Un romancier qui aborde l'histoire doit avant tout la respecter, sous peine de se heurter, dans l'esprit des lecteurs, à des notions préconçues qui empêcheront qu'on le croie.

Il faut encore qu'il ne se contente pas de prendre dans l'histoire les actes et les attitudes de ses personnages. Aux différentes époques correspondent des façons différentes de sentir, de penser, de vouloir; et les âmes des temps que l'on fait revivre doivent être restituées au même degré que l'ensemble des circonstances extérieures. Animer des personnages d'autrefois de sentimens et de pensées modernes, comme ont fait Walter Scott et tous ses successeurs, n'est pas moins déraisonnable que de vouloir échapper à ce défaut, comme a fait Flaubert, en créant des personnages d'autrefois qui n'ont ni sentimens ni pensées.

Ajoutons que, parmi les époques de l'histoire, il en est qui se prêtent mieux que d'autres à de telles restitutions psychologiques. Suivant que notre vie se modifie, nous devenons plus ou moins capables de comprendre l'une ou l'autre des civilisations antérieures. La Grèce antique, par exemple, ou même le XVIIe siècle français, nous sont en ce moment plus difficiles à reconstituer que la décadence romaine ou les dernières années du XVIIIe siècle: et déjà nous n'avons plus à nous représenter la vie des esprits de la Renaissance la même facilité qu'auraient pu avoir les générations précédentes. De là, pour l'audacieux qui reviendrait au roman historique, une sorte de choix à faire entre les époques. Il se peut que nous comprenions mieux le passé que le présent, mais certes les phases du passé que nous comprenons le mieux sont celles qui ont avec le présent le plus d'analogie.

Et si ce ne sont point les règles absolues du genre, ce sont du moins celles que semblent s'être proposées deux écrivains, M. Shorthouse et M. Pater, qui tous deux ont essayé de faire renaître en Angleterre le roman historique.

I.

L'entreprise, en vérité, leur était plus facile dans leur pays qu'elle ne le serait chez nous. Car, outre qu'en Angleterre il en est des genres et des réputations comme des coupes d'habits, qui ne se démodent jamais tout à fait, les Anglais n'ont pas cessé d'avoir, pour le roman historique, le respect qu'ils ont naturellement pour toutes les choses instructives. Walter Scott, si dédaigné du public français, est resté dans sa patrie infiniment plus populaire qu'on ne serait porté à le supposer. Malgré la fâcheuse insuffisance de ses caractères, il a mis à ses peintures de mœurs une juste observation plastique et un sentiment d'amour-propre national qui longtemps encore lui vaudront l'admiration de ses compatriotes. Depuis, les romans d'Ainsworth, de Charles Kingsley, le *Barnabé Rudge* et les *Deux cités* de Dickens, ont maintenu, sans grand éclat d'ailleurs, le genre qu'il avait créé. On peut même dire que, bien avant MM. Shorthouse et Pater, deux écrivains anglais ont essayé de perfectionner le roman historique en animant leurs personnages d'émotions et de pensées appropriées à l'époque où ils les faisaient vivre : lord Bulwer Lytton, dans le *Dernier des barons* (au moins en ce qui concerne les figures de Hastings et du roi Édouard IV) et Thackeray, dans *Henry Esmond* (1).

C'est précisément sur le modèle d'*Henry Esmond* que M. Shorthouse semble avoir construit son histoire de *John Inglesant*. Comme le livre de Thackeray, son livre est une façon de chronique, la simple biographie d'un personnage qui assiste à de grands événemens plutôt qu'il n'y prend part lui même. Mais cette ressemblance est tout extérieure : on ne tarde pas à s'apercevoir que, pour avoir restitué très scrupuleusement les mœurs qu'il a décrites, M. Shorthouse s'est toujours préoccupé davantage du caractère même de son héros, et que les événemens qui ont eu pour lui le plus d'intérêt sont ceux qui se passaient dans l'âme de John Inglesant.

Ces événemens, d'ailleurs, ne pouvaient manquer d'être intéressans. John Inglesant est, en effet, le représentant d'une des périodes les plus singulières de la civilisation anglaise, de la période de trouble intellectuel et moral qui a précédé la révolution de 1648. Sous le vent d'influences contraires, les esprits d'élite se

(1) Les œuvres récentes de M. Félix Dahn, en Allemagne, celles de M. Sienkiewicz en Pologne, celles de M. Danilevsky en Russie, pour ne point parler de *la Guerre et la Paix*, représentent dans le roman historique une évolution analogue.

sentaient alors ballottés en tous sens, attirés tour à tour vers des idéals différens. Le conflit du tempérament anglais primitif, toujours rude et sanguin, et des finesses mondaines; le conflit des tendances positives et des hautes aspirations poétiques; le conflit de l'esprit protestant, qui s'exagérait jusqu'au puritanisme, et de l'esprit catholique, revenu à la mode avec Henriette de France: autant de points par où l'âme d'un jeune Cavalier de 1640 s'impose à notre curiosité.

Il est en revanche assez fâcheux que l'auteur de *John Inglesant* ait cru devoir, dans la seconde partie de son roman, s'étendre sur la peinture des mœurs italiennes du XVIIe siècle, à travers lesquelles il a promené son héros. L'Italie de ce temps était trop différente de l'Angleterre pour que sa description ne constituât pas un sujet nouveau, et un sujet où l'imagination d'un Anglais risquait bien de se trouver gênée. Peut-être aussi l'infériorité de cette seconde partie vient-elle de ce que M. Shorthouse s'est de bonne heure senti fatigué de son effort de psychologie : car si le premier volume de *John Inglesant* nous offre une curieuse restitution d'une âme d'autrefois, le mérite paraît en être à la conscience érudite de l'écrivain bien plus qu'à son génie naturel, et rien ne prouve que cette conscience ne se soit pas essoufflée avant le terme de l'ouvrage. Voici d'ailleurs, autant que peut en faire juger une rapide analyse, l'histoire des aventures morales de John Inglesant.

Vers la fin de juin 1537, un jeune gentilhomme anglais d'origine flamande, Richard Inglesant, fut chargé par le comte d'Essex d'expulser de leur couvent de Westacre, dans le Wiltshire, des moines catholiques qui refusaient de se rallier à l'Église établie. Il remplit fidèlement sa mission; mais lui-même avait toujours gardé des sentimens catholiques, et l'héroïsme des religieux eut encore pour effet de lui rendre plus chère la foi persécutée : ce qui ne l'empêcha point d'accepter le don que lui fit Essex de l'ancien couvent de Westacre, non plus que de se conformer toujours à toutes les pratiques protestantes, comme il convenait à un courtisan. Son fils Richard, son petit-fils Eustace suivirent son exemple. Ce dernier pourtant avait épousé une dame catholique; et c'est d'elle que sont nés, à Westacre, en 1622, deux enfans jumeaux, Eustace et John.

La mère mourut des suites de ses couches; le père emmena à Londres Eustace, considéré comme l'aîné, et John resta seul dans le vieux prieuré où il eut d'abord pour toute instruction une infinité d'histoires mystérieuses ou tragiques, des légendes de miracles, des récits de revenans. Plus tard, le curé de la chapelle lui enseigna le catéchisme et la grammaire latine, mais toujours

c'étaient les anciens domestiques et les paysans du village qui restaient ses maîtres préférés. Il avait onze ans lorsque son père le mit en pension chez le vicaire d'Ashley, un professeur très renommé dans le pays, helléniste éminent, mais aussi platonicien, rose-croix, très épris d'alchimie et d'astrologie. Tout de suite le vicaire découvrit chez son élève un esprit docile, curieux, porté au romanesque. Il l'imprégna des symboles et des allégories de son platonisme; et lorsque, après trois ans, l'enfant le quitta, il lui donna les plus précieux conseils pour sa vie à venir : « Ne parlez point, lui dit-il, de la lumière du Christ qui est en vous, mais gardez-la dans votre cœur : écoutez ce que disent les hommes, mais n'en suivez aucun. Si vous allez à la cour, attachez-vous, quoi qu'il arrive, au parti du Roi et de l'Église; rappelez-vous l'exemple que vous a donné Socrate dans *Criton*. »

A Westacre, John trouva son père en compagnie de son frère Eustace et d'un gentilhomme inconnu, qui lui fut désigné comme devant rester auprès de lui pour continuer son éducation. John Inglesant se sentit dès lors attiré, par une sorte de fascination, vers ce nouveau maître. Celui-ci le prit tendrement sur ses genoux, lui fit expliquer des passages de Platon, enfin l'envoya jouer, en disant à son père : « Voilà bien en vérité le sol le plus favorable pour nous que nous puissions trouver dans tout le royaume! » Un sol excellent, en effet, et qui ne manquerait pas de porter les fruits qu'on attendait de lui : car l'enfant était dès lors choisi pour un rôle politique important. La tendresse conjugale de Charles Ier avait fortifié l'espoir des catholiques; on considérait comme possible de ramener à la religion romaine, par une adroite diplomatie, plusieurs hauts dignitaires de l'église établie, et d'accord avec un jésuite ami de la reine, le père de John avait formé le projet d'utiliser à ce rôle d'agent docile du parti catholique la fine et souple nature de son fils cadet. Le nouveau maître qu'on lui donnait, c'était ce jésuite, le père Saint-Clare, et cet homme d'un génie supérieur entreprit dès le début un système d'éducation approprié à ses fins.

Il montra à son élève le côté pratique et positif de tout ce que le vicaire d'Ashley lui avait appris à considérer seulement du point de vue idéal. Il l'habitua à voir la contrepartie de toute vérité de raison. Il ne détruisit pas son culte pour Platon, mais il lui prouva que les méthodes socratiques ne sauraient avoir de prise sur les masses, et qu'il fallait leur substituer dans la vie d'autres moyens de persuasion. Et pour prendre plus entièrement possession de son esprit, il résolut enfin de ne pas le laisser se convertir au catholicisme. L'enfant témoignait de singulières capacités d'enthou-

siasme ; converti, il risquait de renoncer au monde de l'action, et c'en était fait de son rôle d'agent médiateur. Aussi le père Saint-Clare ne lui laissa-t-il voir de la religion romaine que sa beauté extérieure : il l'anima envers elle d'une passion tout esthétique, lui conseillant, pour le reste, de demeurer fidèle à l'église établie, comme avait fait son père.

Un an de cette éducation suffit pour mettre l'élève au point où le voulait son maître. Le jésuite se croyait désormais sûr d'Inglesant, et avait même cessé de s'occuper de lui, lorsque survint un hasard qui faillit tout compromettre. Dans un petit livre mystique qui lui était tombé sous la main, le *Cœur brûlant, ou la Vie de sainte Thérèse*, le jeune homme trouva de tels argumens en faveur de la vie contemplative qu'il sentit renaître son aversion naturelle pour l'action et les plaisirs du monde. La crise qui suivit fut des plus douloureuses; et comme le père Saint-Clare était retenu à Londres auprès de la reine, Inglesant résolut d'aller consulter son ancien professeur, le vicaire d'Ashley. Il le trouva retiré parmi ses livres, très las et un peu dégoûté, tout adonné désormais à ses études grecques. Il n'obtint de lui que des citations de textes anciens, et s'en retourna à Westacre plus incertain qu'il n'était venu. En route, il rencontra un gentilhomme du voisinage, qui, après s'être plaint de l'excès de zèle catholique de sa femme et de ses humeurs, lui fit l'éloge d'un vieux clergyman, sans rival pour les directions de conscience : à coup sûr, il devait être catholique dans le cœur, et si pieux qu'un ange venait le visiter pendant ses prières. Inglesant ne manqua pas d'aller chez ce clergyman : mais celui-là n'avait à lui offrir que des brochures sur des questions de rituel; il était d'ailleurs très attaché à l'église établie, dont la hiérarchie le comblait d'admiration, et, sans nier précisément les visites de l'ange, il n'aimait pas à y insister.

Inglesant avait connu dans sa première enfance un maître d'école dont l'air doux et bon l'avait frappé. Il l'alla voir, fut très bien accueilli ; le vieillard lui expliqua la nécessité d'avoir le cœur pur, et comment l'infinie providence de Dieu se manifestait dans le moindre brin d'herbe.

Le jeune homme jugea inutile de continuer ses recherches : il se résolut désormais à garder enfermés en lui ses sentimens les plus profonds. Cependant son irrésolution restait extrême, et il fut enchanté lorsque le jésuite lui déclara qu'il était temps d'abandonner les rêves pour commencer sa vie politique. Aussi bien la situation devenait grave : contre l'église établie elle-même se dressait un ennemi terrible, le puritanisme, et c'était l'église établie et la royauté qu'il s'agissait de sauver.

Quelque temps après son arrivée à Londres, où le jésuite l'avait fait nommer page de la reine, Inglesant eut pour la première fois l'occasion de venir à Gidding, chez le célèbre Nicolas Ferrar. Cet homme d'une piété singulière avait transformé sa maison en une sorte de libre couvent, où lui et toute sa famille partageaient leurs journées entre la contemplation et le travail charitable. Le jeune page trouva, dans cette sainte maison, un accueil qui le toucha beaucoup. Il admirait la ferveur des jeunes filles, nièces et pupilles de M. Ferrar, qui, tous les soirs, remplissaient de leurs chants la petite chapelle : « L'expression extatique de leurs beaux visages l'étonna ; mais surtout il ne pouvait détacher ses regards de l'une d'elles, qui était assise en face de lui, le capuchon un peu rejeté en arrière. Elle avait un air de résignation tranquille, avec des traits délicats, et de grands yeux très doux. » Il apprit bientôt qu'elle s'appelait Mary Collet, que ses parens étaient morts, et qu'elle s'était vouée de son plein gré à la vie religieuse ; plusieurs fois, les jours suivans, il eut occasion de l'entretenir, et d'apprécier les charmes de sa nature naïvement gaie, ignorante et insouciante de tous les plaisirs mondains. Lorsqu'il dut quitter Gidding pour rentrer à Londres, elle lui promit qu'elle ne l'oublierait pas, mais sans l'inviter à revenir, sans donner aucun signe de regret. Lui, cependant, s'en alla tout imprégné d'une joie profonde, comme s'il avait enfin trouvé la paix morale si longtemps cherchée.

Le souvenir des heureuses journées de Gidding eut même pour effet de raviver avec tant de force ses dispositions mystiques, que le jésuite dut le conduire chez le fameux Hobbes, « un homme de haute taille avec un grand front et des yeux pleins de malice, » mais qui avait une façon un peu grossière de concilier le matérialisme avec la révélation.

Pourtant, si Inglesant fut choqué du sens terre-à-terre qu'il donnait à la doctrine de Platon, il n'en fut pas moins, cette fois encore, tiré de ses rêveries : « Comment sais-je, en vérité, si cette vie divine que j'ai en moi est autre chose qu'une simple opinion, ou seulement s'il y a une vie divine? » C'est la première fois que ce doute lui venait : il résolut de se laisser vivre, pour n'y point penser.

Devenu page de Charles Ier, il le suivit en Écosse, revint assister au procès de Strafford et fut chargé d'une mission auprès de Laud. Avant de rejoindre la cour à Oxford, où, dans l'attente des événemens, elle menait une singulière existence de fêtes et d'intrigues, il voulut aller revoir ses amis de Gidding. C'est là qu'un hobereau puritain, qui sollicitait la main de Mary Collet, l'éclaira enfin sur lui-même : il comprit qu'il aimait la jeune fille, il le lui dit,

assis auprès d'elle dans le vieux parloir. Il lui offrit de passer sa vie loin du monde, seul avec elle. « La lumière tombait en plein sur le visage de Mary, tandis qu'elle l'écoutait, les yeux fixés sur lui. Le parfum des fleurs remplissait la chambre, dans le calme silence du soir, que troublaient seulement de lointains murmures. Ses yeux, — ses étranges yeux qui l'avaient attiré la première fois dans la chapelle, — devenaient toujours plus grands et plus doux à mesure qu'elle le considérait, chargés d'une tendre affection qu'il ne leur avait jamais vue. Quelques secondes elle ne voulut pas parler, peut-être ne put pas, car les grands yeux étaient humides de larmes. Il aurait désiré vivre toujours ainsi, sans autre pensée que la vue de ces yeux brûlans. » Enfin, elle parla : elle lui dit qu'elle l'aimait, elle aussi, mais que leurs voies dans la vie étaient différentes; elle sentait qu'il ne s'appartenait pas, et qu'à elle non plus il n'appartiendrait jamais tout entier. Inglesant fit de son mieux pour se distraire. Il eut à Oxford une foule d'aventures mondaines; il rentra dans Londres pour assister aux derniers momens de Laud; il combattit à Naseby sous les yeux du roi. Mais s'il ne pouvait renoncer à l'action non plus qu'au rêve, il continuait à se sentir incapable d'y éprouver du plaisir : c'est à Gidding seulement que l'ennui le quittait. Il était à Gidding lorsqu'il reçut un message du père Saint-Clare, l'avertissant que l'heure était enfin venue pour lui de servir la cause du roi et de l'Église. Le message était mystérieux, il hésita. Allait-il renoncer au bonheur, qu'il sentait si près de lui, pour se sacrifier à une cause où il ne pouvait parvenir à s'intéresser? Cette fois, Mary Collet elle-même lui conseilla de ne point partir : peut-être avait-elle regret d'avoir repoussé son offre, peut-être craignait-elle que le jésuite ne le forçât à une action déloyale. Pourtant, elle s'aperçut bientôt que le jeune homme était à jamais entre les mains de son ancien maître, et dut se résigner à le laisser partir. Leurs adieux furent tristes. Inglesant était tourmenté de remords, ne comprenant pas l'instinct fatal qui le faisait agir. Sur le seuil, Mary lui tendit la main, puis elle se détourna et rentra dans la maison. Elle lui parut plus semblable à un ange qu'à un être humain : pourquoi donc la vit-il s'éloigner sans un effort pour la retenir?

La mission dont le chargea le père Saint-Clare était vraiment des plus scabreuses. Il s'agissait d'aller chercher en Irlande une armée catholique, avec une lettre du roi, mais une lettre que le roi se réservait de désavouer s'il y avait danger. Inglesant partit, ramena l'armée, et ne tarda pas à être accusé du double crime de trahison et de faux. Il garda, sous les interrogatoires les plus pressans, une attitude courageuse; malgré les tentations les plus

cruelles, il tint le serment qu'il avait fait, prit sur lui la falsification de la lettre, et fut condamné à mort après un long emprisonnement. Il allait être exécuté lorsque l'influence du jésuite lui sauva la vie.

Au sortir de sa prison, il eut une joie très vive, que devait suivre bientôt le pire désespoir. Il rencontra son frère Eustace qui, peu de temps avant la Révolution, s'était marié, et qui se préparait maintenant à rejoindre sa femme dans le château qu'elle habitait. Au contact de ce frère toujours aimé, l'âme fatiguée de John retrouvait, avec les souvenirs de l'enfance, les naïves tendresses enfantines. Mais Eustace était inquiet, troublé ; il hésitait à quitter Londres. Un Italien qu'il avait naguère mortellement offensé s'était introduit, en qualité de médecin, auprès de sa femme : les horoscopes consultés donnaient des présages sinistres. Pour se rassurer, les deux frères allèrent voir l'astrologue le plus fameux de Londres, un homme de fort belle mine, l'air sérieux et plein de dignité, vêtu de noir, avec une pèlerine de fourrure sur les épaules et la tête coiffée d'un bonnet carré. Invité par cet homme à lire l'avenir dans un cristal magique, John Inglesant frémit d'horreur en y discernant le cadavre de son frère, frappé d'un coup de poignard. Puis la vision s'effaça, et il s'éleva dans la chambre un vent si violent que l'astrologue, se tournant vers le jeune homme :

« En vérité, jeune seigneur, lui dit-il, il faut que vous soyez d'une nature singulière ; assez pur de cœur pour voir des choses qu'ont vainement désiré voir les hommes les plus saints, et pourtant si sauvage et si indocile que la perversité de vos intimes pensées irrite les bienheureux esprits. »

Le terrible présage du cristal était trop vrai. Quelques jours après, Eustace Inglesant mourut assassiné par l'Italien, et son frère, malade, affaibli de corps et d'esprit, se retrouva seul dans la vie. Il ne fut sauvé du suicide que par la résolution qu'il prit de venger, de sa main, le meurtre d'Eustace.

Il quitta l'Angleterre ; il vint en France, où la frivolité de la cour d'Henriette le choqua, acheva de le dégoûter de la politique. Dans un couvent de la rue des Terres-Fortes, il vit une dernière fois Mary Collet, forcée elle aussi à fuir l'Angleterre après la mort du roi. Il la vit mourir, toujours pleine d'amour pour lui, mais toujours calme et résignée, avec le doux éclat de ses grands yeux. A son tour il voulut chercher dans un cloître l'oubli et le repos, en même temps que son âme indécise continuait à lui suggérer mille prétextes contraires. Enfin il décida d'attendre, pour abandonner

le monde, qu'il eût vengé le meurtre de son frère. L'assassin s'était réfugié en Italie : il s'y rendit pour l'aller découvrir.

Il eut en Italie une existence assez accidentée. Il fut mêlé aux intrigues des petites cours, assista à l'élection d'un pape, et se vit de nouveau emprisonné pour avoir défendu Molinos, dont il aimait les doctrines sans pouvoir s'y rallier. Même il se maria; mais son cœur en avait fini avec les fortes passions, et la mort de sa femme, quelque temps après, ne paraît pas l'avoir beaucoup affecté. Il était d'ailleurs devenu indifférent à une foule de choses : la musique seule l'intéressait vraiment. Son désir de vengeance tantôt l'agitait et tantôt, dès qu'une occasion semblait s'offrir, faiblissait en lui. Un jour il rencontra le meurtrier de son frère, mais il le laissa s'échapper, jugeant qu'il y aurait lâcheté à le tuer désarmé. Il le rencontra une seconde fois pendant la peste de Naples; il le trouva infirme, misérable et dans les angoisses du plus profond repentir.

L'épilogue du roman est tout à fait joli. Un jeune musicien anglais écrit à son ami qu'il est allé à Oxford et qu'il y a fait de la musique avec le vieux John Inglesant, rentré dans sa patrie après la restauration de Charles II. « Au premier abord, dit-il, il me plut beaucoup : il portait des cheveux très longs, à la mode ancienne; mais, pour tout le reste, il était vêtu à la mode d'aujourd'hui, avec un pourpoint de satin noir, une collerette et un jabot de malines. Son expression était noble, mais distraite; ses traits pâles et un peu amincis, et son attitude me donna l'idée d'un homme qui avait vu le monde et en qui peu de choses, désormais, étaient capables d'exciter une attention extrême. Ses manières étaient d'ailleurs courtoises et polies, même à l'excès. »

Le concert eut lieu. Inglesant tint sa partie dans deux concertos; après quoi, à la demande générale, il joua seul, sur son violon, une fugue suivant la manière italienne. Le témoin raconte enfin qu'il a eu un long entretien avec le vieux gentilhomme. Il lui avait demandé ce qu'il pensait de l'Église catholique et de ses différences avec l'Église établie : « Ceci est la querelle suprême, avait répondu Inglesant, car il ne s'y agit pas d'une dispute entre deux sectes ou deux royaumes, mais entre les deux parties de la nature humaine. » Et il avait continué sur ce ton, parlant plutôt pour lui-même, exposant les avantages des deux religions. Puis le soir était venu, et l'on s'était séparé.

II.

Voici maintenant l'histoire de Marius l'épicurien, telle que nous la raconte, en deux gros volumes, M. Walter Pater.

Au temps où l'empereur Antonin, mourant, fit porter l'image de la Fortune chez son successeur Marc-Aurèle, il y avait, dans une maison de campagne de l'Étrurie, à demi ferme, à demi villa, un enfant qui gardait encore toutes les croyances de la « religion de Numa, » et dont la petite âme semblait rendre une vie nouvelle à toutes les traditions du polythéisme romain transmises par d'indifférentes générations de sceptiques. Orphelin de son père, élevé par une mère qui observait le deuil dans toute sa rigueur, Marius acquit de bonne heure un profond sérieux, un ferme sentiment de sa responsabilité, en même temps qu'un vif penchant au rêve et à la spéculation. Il suivait avec un intérêt recueilli les charmantes pratiques de la vieille foi nationale, qui remplissait l'univers, autour de lui, de présences sacrées. Et ainsi se passa son enfance, plus occupée à contempler qu'à agir, mais sans cesse réconfortée par d'assidus exercices corporels et par la vue d'une mer bordée de roses géantes, sous un air tout imprégné d'échos et de parfums. Dans une sorte de pèlerinage qu'il fit à un temple d'Esculape, il rencontra un jeune prêtre qui l'entretint longuement et lui conseilla de rester toujours tempéré en toutes choses, celles de l'âme et celles du corps, avec un cœur plein de paix pour le reste des hommes : à ce prix, la vie entière lui paraîtrait aussi fraîche et pure que les couleurs d'une fresque. Puis les cérémonies commencèrent. L'enfant ne se fatiguait pas de leur simple poésie, qui l'attachait encore à cette religion soucieuse de la beauté formelle.

Peu de temps après, il perdit sa mère. La mort lui apparut, et il eut des semaines de désespoir où se mêlaient un besoin d'affection féminine, une appréhension des destinées de l'âme, mille effrois devant la vie. L'école où il fut admis, à Pise, n'aurait pas eu grande influence sur sa nature renfermée et réfléchie, sans la connaissance qu'il fit d'un jeune fils d'esclave, Flavien, et l'ardente amitié qui en résulta. Flavien était un esprit plein d'ambition et de vigueur, il prit sur l'âme plus indolente de son ami un empire absolu. Il lui fit connaître les joies de la dialectique, lui mit entre les mains le poème de Lucrèce, les pamphlets de Lucien, le *Livre d'or* d'Apulée. La foi enfantine de Marius s'effaçait peu à peu, ou plutôt elle se modifiait en lui, substituant à ses dogmes un cortège de gracieux symboles, pendant que la vie extérieure continuait à lui apparaître dans un harmonieux éloignement, comme une procession de blanches formes sur l'horizon bleu du ciel. Il vit mourir son jeune ami, jusqu'au bout hautain et dédaigneux, tranquille dans la certitude du néant qui l'attendait. Et une fois de plus le problème de la mort se posa devant lui.

Il lut le livre mystérieux d'Héraclite. Il y apprit que tout s'écoulait, qu'il ne fallait pas s'attacher aux vaines apparences, mais qu'il y avait derrière elles un feu permanent, une éternelle énergie vivante. Cette doctrine lui plut comme une belle hypothèse, avec les touchantes rêveries qu'elle lui suggérait. L'optimisme désenchanté des Cyrénaïques l'encouragea à orner sa vie, sans s'inquiéter de sa valeur réelle. Mais toujours le charme qui lui venait de ces systèmes endormait son angoisse plutôt qu'il ne la guérissait.

Peu à peu se forma en lui une philosophie qu'il crut bien ne jamais devoir quitter, un cyrénaïsme nouveau, donnant pour but à sa vie, non point le plaisir ni l'ataraxie, mais la vie elle-même. Il résolut de s'assurer qu'il comprenait toute chose, dans le monde des apparences, et que rien ne passait inaperçu devant sa pensée. Il rêva un idéal d'existence où l'action, l'amour et la souffrance même auraient leur part, tout ce qui, parmi les sensations possibles, était noble et passionné.

Le voyage qu'il fit de Pise à Rome fut riche en belles impressions. Il marchait à pied, la tête couverte d'un large chapeau : son manteau gris était serré contre sa poitrine, mais relevé sur les deux épaules pour ne pas gêner les mouvemens des bras. Derrière lui, ses domestiques conduisaient les mulets chargés de bagages, et souvent, lorsqu'il traversait les hameaux, les enfans venaient cheminer quelques pas avec lui, attirés par l'expression avenante de ses grands yeux noirs. La marche excitait son esprit à des images plastiques, il lui semblait que les recherches théoriques étaient vaines, et que l'objet de la vie devait être la traduction de l'univers sensible. Il décidait de vivre désormais dans le concret, d'éterniser, par un poème coloré et sonore, un moment de la durée. Mais la fatigue des derniers jours amena une réaction complète : il entra à Rome un peu honteux de lui-même, les idées confuses, diverti seulement par les étranges façons d'un compagnon rencontré en chemin. Qu'avait-il, ce grave et silencieux Cornélius, pour ne pas saluer les temples des dieux, et qu'était-ce qui mettait dans tous ses mouvemens un tel reflet de mystérieuses certitudes?

Rome se préparait à recevoir Marc-Aurèle : l'ovation que lui avait votée le sénat semblait avoir ravivé la gaîté et la piété nationales. Marius s'avançait comme dans un rêve dans cette cité de temples, découvrant à chaque pas des dieux nouveaux qui le ravissaient. Et, le lendemain, il vit marcher le long des rues de la ville, en compagnie de son fils adoptif Lucius Vérus, un dieu vivant, l'empereur Marc-Aurèle. Il l'entendit prononcer au sénat un discours plein d'images simples et fortes sur la nécessité de l'énergie, la vanité des ambitions extérieures. « L'empereur était amplement drapé

dans une toge très riche, mais de forme un peu démodée. Il tenait ses yeux obstinément baissés, des yeux gros et saillans, imprégnés d'une bienveillance dédaigneuse. Ses cheveux étaient restés noirs et épais. Son front dénotait l'homme qui, parmi l'aveuglement et la perplexité de tous, seul se faisait une idée claire sur l'ensemble des apparences. » Pourtant, il avait dans les plis de la bouche et dans les mains quelque chose d'émacié, d'ascétique, qui choqua Marius comme l'indice d'un manque de respect pour la santé du corps.

Quelque temps après, Marius, vêtu de sa toge de cérémonie et avec le lourd anneau d'or de l'*ingenuus*, fut admis auprès de l'empereur. Il vit la plus belle femme de l'empire et la plus mystérieuse, l'impératrice Faustine, assise auprès d'un brasier dont la lumière rougissait ses doigts effilés ; à ses côtés étaient son fils Commode et le vieux précepteur Fronton. Marc-Aurèle aussi était là, causant familièrement avec chacun des visiteurs, et il semble que Marius lui ait plu par la pureté de son regard : « Il convient, lui dit-il, de ressembler aux dieux plutôt que de les flatter. Assurez-vous que ceux dont vous vous approchez sont rendus plus heureux par votre présence. » La présence de l'empereur avait rendu le jeune homme plus heureux : comment donc expliquer qu'il ait trouvé bien autrement curieux son nouvel ami Cornélius? « Celui-là était sévère et dur, mais il y avait autour de lui comme un parfum d'espérance, de fraîcheur et d'espérance, comme la lueur d'une aurore nouvelle. » Et Marius, dont l'esprit ne pouvait concevoir les choses que sous une forme sensible, se demandait de quel dogme intellectuel ce jeune Cornélius pouvait bien être le symbole.

Un discours de Fronton lui fit entrevoir un idéal de vie morale si haut et si large qu'il se sentit honteux de la petitesse du sien. Que manquait-il à son cyrénaïsme? Il ne savait; mais il avait perdu sa sérénité ancienne. A fréquenter Marc-Aurèle, il ne put que s'embarrasser davantage dans l'hésitation. Le stoïcisme lui paraissait trop froid, avec quelque chose de vieillot qui lui déplaisait, et cependant il voyait l'empereur y puiser une sainteté, une calme et poétique dignité qui l'émouvaient infiniment. Par instans, il apercevait un grand idéal, dans la nuit montante de sa pensée : il voulait le saisir et ne pouvait.

La certitude morale qu'il cherchait et qu'échouèrent à lui donner le platonisme mystique d'Apulée aussi bien que le scepticisme de Lucien, il pensa les trouver enfin dans les croyances d'une dame chrétienne, Cœcilia, amie de Cornélius. La messe le séduisit par la grandeur de son symbolisme : le culte des morts lui parut satisfaire à des sentimens qu'il avait toujours eus et que nulle philoso-

phie n'avait su apprécier. Il éprouvait chaque jour plus vivement, auprès de cette jeune femme imposante et belle, l'impression de fraîche espérance que lui avait déjà donnée la vue de son ami. En même temps une charité nouvelle se découvrait à lui : le récit des martyrs lui révélait le bonheur du sacrifice. Le monde, qui lui avait semblé jadis peuplé de dieux, à présent se peuplait pour lui de voix douloureuses qui l'appelaient. Mais son âme païenne ne pouvait se résigner tout à fait à cette religion trop dédaigneuse du monde ; un séjour dans sa villa natale le rattacha même un instant aux illusions passées. Ce qui restait le plus clair en lui, c'était un besoin de tendresse, un triomphe du cœur sur l'esprit : peut-être aimait-il d'amour cette noble Cœcilia dont il revoyait sans cesse l'image douce et grave?

Il rentrait à Rome avec Cornélius lorsque, à la suite d'un tremblement de terre imputé aux chrétiens, tous deux furent assaillis et arrêtés par les habitans d'un village. On savait que l'un d'eux seulement était chrétien ; mais Marius, sûr d'être délivré en arrivant à Rome, laissa partir son ami et resta aux mains des soldats. Les durs traitemens de ces hommes, le froid, la fatigue et la faim lui causèrent une fièvre mortelle. Son agonie fut d'ailleurs très calme, réconfortée par le souvenir de son courageux sacrifice. Il mourut avec la certitude que des sources d'espoir nouvelles rendraient la vie plus facile aux générations qui le suivraient : *Abi, abi, anima christiana!* lui disaient en pleurant les saintes femmes qui l'avaient recueilli. Ses restes furent brûlés en secret : on célébra la mémoire sacrée de son martyre.

III.

On a dit que M. Shorthouse, l'auteur de *John Inglesant*, était un négociant de Londres, employant aux lettres les heures de loisir que lui laissait sa profession ; et, en vérité, ses derniers romans, *Sir Parcival* (1), la *Comtesse Ève* (2) trahissent, par un mélange assez gauche de symboles poétiques et d'aventures banales, l'inhabileté d'un homme que son art n'occupe point tout entier. Pourtant *John Inglesant* est un ouvrage curieux. En outre du caractère du héros, dont nous avons essayé de donner une idée, il contient des portraits de personnages célèbres, des peintures de mœurs, toute une partie plus spécialement descriptive, traitée avec un extrême souci de l'exactitude historique. Les images ne sont ni très originales ni très délicates, mais elles dénotent le plus souvent une

(1) Macmillan, éditeur, 1 vol.
(2) Macmillan, éditeur, 1 vol.

remarquable justesse de vision. Les diverses théories dont il est fait mention sont exposées clairement, et toujours au seul point de vue de leur influence sur l'esprit d'Inglesant. Le style même rachète ce qu'il a d'un peu monotone par une allure générale douce et tranquille qui n'est pas sans agrément.

Il est sûr cependant que, ni sous le rapport de l'érudition historique et philosophique, ni surtout sous celui de la beauté du style, *John Inglesant* ne saurait être mis en comparaison avec *Marius l'Épicurien*. L'auteur de ce dernier livre, M. Walter Pater, est un pur lettré. Ses *Études sur la renaissance* (1) comptent à bon droit parmi les chefs-d'œuvre de la critique anglaise, encore que la fantaisie y tienne trop de place, et que leur charme soit dû à la fine poésie de la langue, bien davantage qu'à la force des idées. Un autre volume d'essais, les *Portraits imaginaires* (2), des analyses de tragédies grecques publiées dans le *Macmillan's Magazine* (3), ont achevé de mettre en lumière un talent exquis, où la science et la rêverie s'unissent harmonieusement. Ce talent se retrouve dans l'histoire de *Marius*. Si les dissertations générales y sont multipliées sans raison, au point de faire souvent oublier le mince fil du récit, ce récit lui-même contient une foule de détails admirables : l'ovation de Marc-Aurèle, le pèlerinage de Marius au temple d'Esculape, son départ de Pise, son arrivée à Rome, les portraits de Fronton, de l'empereur, de Lucien, d'Apulée, du serf Flavien et du chrétien Cornélius. C'est vraiment la résurrection d'une époque, et M. Pater a su y adapter avec une vraisemblance parfaite l'âme de son héros.

D'où vient donc que, si différens par le sujet comme par la qualité de l'exécution, le roman de M. Shorthouse et celui de M. Pater présentent entre eux une ressemblance si marquée, et d'où vient qu'il nous ait suffi de les réduire tous deux à leurs parties essentielles pour accuser encore ce qu'ils ont de commun ? Serait-ce simplement que tous deux, sous prétexte d'histoires, sont des romans philosophiques? Mais un roman philosophique n'est pas celui où il est question de doctrines et de théories, c'est une œuvre où les événemens sont ménagés en vue d'une conclusion générale, et il n'y a rien de pareil dans ces deux romans. *John Inglesant* ni *Marius l'Épicurien* n'aboutissent à aucune conclusion générale. Ce

(1) Macmillan, éditeur, 1 vol.

(2) Macmillan, éditeur, 1 vol.

(3) Sous le titre d'*Appréciations*, M. Pater vient encore de publier un volume d'études critiques, ouvrage, à dire vrai, très inégal, et où se manifeste souvent d'une façon fâcheuse la tendance à sacrifier faits et idées pour la seule beauté musicale des phrases.

ne sont pas même des livres comme *la Tentation de saint Antoine* de Flaubert, où l'auteur ait voulu résumer et opposer les divers systèmes : les systèmes nous sont présentes constamment à travers l'âme du jeune cavalier anglais et du jeune martyr romain.

Mais si les systèmes ont des aspects différens, les deux âmes sont les mêmes, et en subissent toutes deux les mêmes effets. Toutes deux désirent une certitude plus complète, mais aussi plus esthétique que celle que leur offre leur temps ; toutes deux refusent de renoncer aux plaisirs de la vie, et toutes deux se sentent incapables d'en jouir. Avec un tempérament sensuel et un intime besoin d'affection, John Inglesant et Marius passent à côté de l'amour aussi bien que du bonheur : se sacrifiant à des causes où ils ne peuvent se convertir. Chose singulière, l'un et l'autre, tout au long de leur vie, ne semblent pas connaître les fortes souffrances : le doute les inquiète plus qu'il ne les afflige. Lorsque vient le terme de leur existence, ils se trouvent satisfaits du rôle qu'ils ont joué, et cependant ce rôle nous apparaît assez mélancolique, nous laissant la désolante impression de nobles âmes restées inutiles.

Est-ce donc que M. Shorthouse et M. Pater ont, malgré toute leur science, prêté à des personnages anciens des sentimens modernes ? Nous croyons plutôt que leurs portraits sont fidèles, que Marius est un Romain du temps des Antonins, et Inglesant un Cavalier de 1648, mais que, sous l'effet de conditions pareilles, l'empire romain sous Marc-Aurèle et l'Angleterre du XVIIe siècle ont produit les mêmes caractères, et des caractères qui, sous l'effet de conditions analogues, se retrouvent encore dans la société anglaise contemporaine.

Les Anglais prétendent volontiers que l'ancien peuple romain est celui qui se rapproche le plus d'eux : et il est sûr qu'il y a, de part et d'autre, le même sentiment de fierté nationale, le même respect des convenances extérieures et des traditions, le même goût d'une beauté toute plastique, la même impuissance à concevoir les choses en dehors de leur aspect sensible, le même tempérament énergique, violent, ennemi des expansions. Or il est arrivé, à des époques déterminées, que ces deux races ont été envahies de curiosités qui ne leur étaient point naturelles : elles ont senti le désir de rivaliser en finesse avec des races plus fines, en pure beauté idéale avec des races moins sensuelles. Que ces influences leur soient venues des sophistes grecs, ou de la Renaissance italienne et française, ou encore du romantisme et de la métaphysique allemande, il était naturel qu'elles agissent de façons semblables sur des natures semblables. Voilà pourquoi un romain contemporain de Marc-Aurèle et un gentilhomme anglais contemporain de Charles Ier ont pu avoir les

mêmes besoins et les mêmes déceptions : voilà pourquoi aussi il a été possible aujourd'hui à des romanciers anglais de les restituer et de nous les faire paraître vivans. Marius l'Épicurien et John Inglesant, qui ne se souvient de les avoir quelquefois rencontrés sous la tenue froidement correcte d'un jeune élève de Cambridge ou d'Oxford?

Ce n'est plus, il est vrai, la philosophie ou la religion qui inquiétent désormais ce pâle jeune homme. Désintéressé de ces questions insolubles, il se contente de remplir scrupuleusement ses devoirs extérieurs ; le plus souvent indifférent, quelquefois athée, trouvant malgré tout dans le blasphème la brutale saveur qu'y ont trouvée les contemporains de Marlowe ou de Shelley. Mais il a vu les peintures des primitifs italiens ; il a lu les harmonieuses rêveries de Keats, les imaginations colorées de M. Swinburne, les paradoxes idéalistes de M. Ruskin ; surtout il a connu Heine et ces poètes français qu'il aime sans bien les comprendre : Hugo, Gautier, Baudelaire. Il s'est alors senti plein de mépris pour ce qui est simple et naturel, pour ce qui convient le mieux à son solide esprit d'Anglais. Et il s'en va rêvant d'un idéal qui n'est point fait pour lui. Il s'essaie à une peinture plus intellectuelle et plus raffinée que celle des vieux Florentins, à une poésie subtile, pleine de délicats symboles et de pures images. Forcé de reconnaître que son art est factice, hétérogène, à jamais différent de ce qu'il le voudrait ; sans cesse mis en émoi par des idéals nouveaux qui s'offrent à lui du dehors, il se décourage, s'évertue en mille incertitudes. Non qu'il juge indigne de lui la fatigue d'agir : mais son tempérament porté à l'excès lui fait paraître méprisable tout ce qui n'est pas la perfection absolue, et la perfection qu'il conçoit est faite d'élémens incompatibles. Ainsi il vit, dédaignant l'amour ou bien le compliquant à l'excès, jaloux de tout éprouver et toujours ignorant des joies véritables. Il promène à travers le monde une curiosité nullement douloureuse, mais incapable d'être jamais satisfaite, tant il a d'avance, pour toute chose, de scrupules et de dégoûts. Lui arrive-t-il de se sacrifier? c'est par une façon d'orgueil, ou d'indifférence, ou de lassitude. Son âme est noble et ses intentions excellentes, mais il reste en somme inutile aux autres comme à lui-même : le tout pour ne s'être pas résigné à être ce qu'il est, le compatriote des Fielding et des Reynolds, des Caldecott et des Dickens.

Et, sans revenir sur la possibilité ou la valeur du roman historique, nous devons bien avouer que nul roman de mœurs modernes ne nous a donné de ce type singulier une image aussi distincte que l'histoire du Romain Marius et celle du Cavalier Inglesant.

T. DE WYZEWA.

UN ÉPISODE

DE LA

VIEILLESSE DU DUC DE WELLINGTON

Le duc de Wellington est un des personnages historiques les plus difficiles à définir. On l'a rangé parmi les grands hommes incomplets, auxquels il a manqué quelque chose pour figurer parmi les plus glorieux et pour mériter tout leur bonheur, pour remplir toute leur destinée. Mais quand on cherche à faire son portrait, on éprouve quelque embarras, tant il y avait en lui un bizarre amalgame de qualités et de défauts qui semblent s'exclure. Ses amis eux-mêmes, ceux qui l'ont le plus approché et le mieux connu, le trouvaient fort compliqué et tour à tour supérieur ou inférieur à ce qu'ils attendaient de lui; ils pensaient que, soit qu'on le louât, soit qu'on le blâmât, il fallait toujours craindre d'en dire trop ou de n'en pas dire assez.

En ce qui concerne ses qualités d'homme de guerre, l'accord s'est fait depuis longtemps, et personne ne se permet de douter qu'il ne possédât quelques-unes des parties d'un grand capitaine, la sûreté du calcul, l'esprit de combinaison, l'art de saisir les occasions, l'art de les préparer; mais il n'avait pas les dons surnaturels, les inspirations soudaines, les yeux qui voient tout et l'ardeur divine. Ce qui domine en lui, c'est la réflexion, la faculté de tendre obstinément à ses fins, sans jamais s'en laisser distraire ni détourner. Quand il n'était encore que sir Arthur Wellesley, secrétaire d'état au département de l'Irlande, on l'envoie en Portugal prendre le commandement de l'armée. Quel-

qu'un, le voyant silencieux et pensif, lui demande : « A quoi pensez-vous donc, sir Arthur? — Aux Français, répondit-il. Je ne les ai jamais vus, et tout ce que j'en sais, c'est qu'ils ont battu l'Europe entière. Je me figure que je les battrai, mais je ne puis les chasser de mon esprit. » C'est en pensant toujours à nous qu'il finira par nous battre.

A la réflexion il joint l'imperturbable sang-froid. Maître de son imagination et de ses nerfs, rien ne le trouble, ne le déconcerte. Froid et intrépide au feu, il n'est jamais téméraire et ne s'expose que quand il le faut; mais le danger le laisse impassible. Voyant tomber à ses côtés lord Anglesey, qui s'écrie : « Par Dieu ! j'ai perdu ma jambe ! » il lui répond tranquillement : « C'est par Dieu vrai ! » Et quand lui-même sera jeté à terre par une balle morte, il se relèvera en riant. Les hasards le mettent en belle humeur, il avait ce qu'on appelait au XVIe siècle la gaîté des armes.

Plus admirable encore que son sang-froid est sa constance dans les cas difficiles, dans l'adversité. Il ne connaît ni le découragement, ni l'angoisse, ni même l'anxiété, et il n'aura pas une heure de défaillance. On peut discuter le vainqueur de Talaveyra et de Salamanque; on doit s'incliner devant l'homme qui, acculé à l'extrémité du Portugal, rend inexpugnables les lignes de Torrès-Vedras, et par sa prodigieuse patience contraint Masséna à la retraite. C'est là surtout qu'il s'est montré grand homme. Napoléon, qu'il proclamait le plus grand capitaine qui eût jamais existé, était peu propre, selon lui, aux opérations défensives. Il lui reprochait son tempérament trop irritable et de s'être lassé trop vite dans sa merveilleuse campagne de France, d'avoir trop écouté ses nerfs, de s'être laissé ébranler par ses demi-échecs de Laon et de Craon, décourager par la marche sur Paris. Il prétendait qu'avec un peu plus de persévérance ce dieu de la guerre aurait fini par repousser les alliés, qui eussent fait la paix sur le Rhin. Il pensait qu'à la longue le caractère triomphe du génie, et on l'a servi selon ses goûts quand on l'a surnommé le duc de fer.

Comme général, Wellington a su si bien se servir des qualités qu'il avait, qu'il a réussi à se passer de celles qu'il n'avait pas et à faire de grandes choses; en politique, malgré des dons éminens, il a toujours paru médiocre. Il a prouvé plus d'une fois qu'il possédait le génie des affaires. Son tort était de considérer tout comme une affaire et de prendre les grandes questions par le petit côté. Sa ferme intelligence manquait d'ouverture et d'étendue; les idées de son temps, l'esprit de son siècle, étaient pour lui lettre close. Il avait eu raison de Masséna et vaincu Napoléon lui-même; il n'a jamais pu vaincre un seul de ses préjugés. Les fautes qu'il a commises ont été funestes au parti conservateur; il en est pourtant demeuré jusqu'à la fin le chef incontesté. On

lui en voulait de prendre quelquefois un ton de dictateur; mais il regagnait par la courtoisie de ses procédés les mécontens qui blâmaient son dogmatisme impérieux et tranchant. On se plaignait qu'il eût une intrépide et excessive confiance dans son jugement; mais on lui savait gré de ne point chercher à se faire valoir, de ne jamais rappeler les éclatans services qu'il avait rendus à son pays, de parler modestement de lui-même, d'être exempt de toute jactance, de toute prétention, de toute fatuité.

Charles Gréville, qui l'a beaucoup pratiqué et jugé fort sévèrement dans plus d'une page de son intéressant *Journal*, s'est repenti plus tard de l'avoir trop maltraité. Il a reconnu que ce grand homme, qui se montrait souvent petit dans les grandes affaires et qui avait trop de goût pour les chinoiseries, rachetait ses défauts par la sincérité de son patriotisme, par un sentiment profond du devoir. Il n'avait eu d'attachement personnel pour aucun des rois dont il a été le ministre; en les servant loyalement, c'était l'état qu'il servait. Sa situation était exceptionnelle, unique; il occupait une place intermédiaire entre le souverain et ses sujets, et cependant il n'eût pas hésité à remplir l'office le plus humble si le bien public l'avait demandé. Sa politique d'aveugle résistance lui aliénait les sympathies, ses vertus lui conciliaient l'estime de tous, et il était à la fois le personnage le plus respecté et le plus impopulaire du royaume-uni. On lui témoignait de grandes déférences; partout où il se montrait, la foule se pressait sur son passage, tous les fronts se découvraient; le lendemain on brisait ses vitres.

L'homme privé, ainsi que l'homme public, offrait un singulier assemblage de qualités attirantes et de déplaisans défauts. Il charmait par sa parfaite simplicité, par son humeur égale, par ses manières unies; mais on lui reprochait la froideur de son caractère et de son imagination : il n'avait pas le cœur tendre, il était médiocrement touché des peines des autres. Il n'avait ni hauts ni bas dans son commerce avec ses amis; ils pouvaient compter sur lui, ils étaient sûrs de le retrouver tel qu'ils l'avaient laissé; ils le savaient incapable de tromper ni de trahir personne, mais incapable aussi de leur sacrifier ses intérêts. Dans ses relations avec sa famille, avec ses proches, il observait les convenances, et c'était tout; il voyait sa mère de loin en loin, c'était une dette dont il s'acquittait; il ne fallait pas lui en demander davantage. Il parlait beaucoup et parlait bien, sa conversation était aussi riche qu'attrayante; mais il ne se livrait point, il était tout à la fois le plus communicatif des hommes et le plus réservé, le plus mystérieux. Quand ses fils désiraient savoir où il comptait aller, n'osant pas l'interroger, ils en étaient réduits à se renseigner auprès de sa femme de charge, qui recevait seule ses confidences. « Quel homme extraor-

dinaire que ce Wellington! s'écriait Gréville. Que de contradictions dans son caractère! » Ce n'étaient pas des contradictions. Ce grand homme incomplet, qui excellait dans l'art de maîtriser ses nerfs, possédait, dans une mesure peu commune, toutes les vertus négatives; elles l'ont aussi bien servi dans la paix que sur les champs de bataille, mais il n'avait pas les autres. Il a toujours fait tout ce qu'il devait faire, il ne s'est jamais fait un devoir d'étonner le monde par la générosité de son esprit et de son âme.

Dans les affaires de cœur, la vertu négative la plus précieuse est la prudence, qui, tout à la fois, nous enseigne à ne nous donner jamais assez pour n'être pas sûrs de pouvoir nous reprendre et à mêler assez de sagesse à la folie pour ne pas faire d'éclats dangereux. Le duc de Wellington avait été prudent à la guerre, il le fut aussi dans ses relations avec les femmes; il aima souvent, jamais il n'aima beaucoup, et il sut cacher ses amours. Dans sa jeunesse, à la vérité, il avait eu de bruyantes aventures; il ressentit en Espagne une passion très vive qui faillit avoir de fâcheuses conséquences. Dès que sa raison eut mûri, il s'en tint aux caprices. Beaucoup de femmes furent soupçonnées d'avoir eu pour lui des faiblesses; le monde en glosait, mais ce n'étaient que des soupçons. S'il en faut croire Gréville, il n'eut d'attachement sérieux que pour mistress Arbuthnot, qui mourut en 1834 après une courte maladie : « C'est un coup pour Wellington, avec qui elle vivait depuis tant d'années dans la plus grande intimité; il a le bon goût de n'en rien laisser paraître, ce qui naturellement le fait taxer de sécheresse et d'égoïsme. » Jusque dans sa vieillesse il entretint de secrètes intrigues. On assure que ce n'étaient plus que de simples badinages, destinés à amuser ses loisirs. Cet amusement lui était nécessaire, il ne pouvait s'en passer. Il avait besoin, pour assaisonner ses dernières années, que des femmes au cœur aimant, à l'esprit inquiet, s'occupassent beaucoup de lui, et il s'occupait d'elles avec plaisir quand il n'avait rien de mieux à faire.

Une de ces liaisons clandestines nous a été révélée tout récemment par l'heureuse indiscrétion d'un curieux, qui a su découvrir dans un grenier un journal de femme et des liasses de lettres jaunies, et cet épisode de la vieillesse du duc de fer ne manque pas d'intérêt (1). Ce fut en 1834, l'année même où mourut mistress Arbuthnot, qu'il fit connaissance avec miss J... Il avait alors soixante-cinq ans, elle en avait vingt. Il s'était laissé prendre, le charme fut bientôt rompu. Il avait fait un beau rêve et cru trouver le plaisir; il ne trouva que l'ennui et une admirable occasion de montrer combien il était courtois, endurant

(1) *The letters of the Duke of Wellington to Miss J..*, 1834-1851, edited with extracts from the diary of the latter by Christine Terhume Herrick. Londres, 1890.

et philosophe. Il s'était dit : « Cueillons encore cette rose. » Il n'en a cueilli que les épines, et elle en avait beaucoup.

Miss J... appartenait à une bonne famille de la petite *gentry*, et elle était fort jolie ; mais l'exaltation de sa piété nuisait à ses grâces. Cette dévote intransigeante estimait que le plus honnête homme de la terre, s'il ne s'est pas trempé dans le sang de l'Agneau, est un enfant des ténèbres, un sujet et un serviteur de Satan, et qu'il porte sur son front le sceau de ses iniquités et de sa réprobation. Restée orpheline de bonne heure, maîtresse d'une petite fortune qui suffisait à ses besoins, n'ayant rien à faire, elle voulut s'occuper, et la seule occupation qui lui parût digne d'elle fut de travailler au salut des âmes. Prise d'une fièvre de prosélytisme, son coup d'essai fut un coup de maître ; elle réussit à convertir un condamné à mort, criminel endurci dont un prêtre catholique et un ministre protestant n'avaient pu toucher le cœur. Fière de son premier succès, elle s'affermit dans la conviction que le Seigneur l'avait choisie pour faire briller sa lumière dans le monde. A qui va-t-elle s'attaquer ? Au duc de Wellington. Elle était si prodigieusement ignorante qu'elle ne savait pas qu'il avait vaincu Napoléon à Waterloo ; mais elle voyait en lui le plus grand personnage de l'Angleterre. Arracher cette âme à Satan, lui ouvrir le ciel, quelle entreprise et quelle gloire !

Au mois de janvier 1834, elle lui écrit du Devonshire, et à son vif et agréable étonnement, elle reçoit une réponse courrier par courrier. Sa surprise eût été moins grande si elle avait su que Wellington se faisait un devoir de courtoisie de répondre à tous les inconnus qui lui écrivaient. Revenue à Londres, elle porte à l'hôtel du duc une Bible dont elle lui fait hommage. Pendant quatre mois, il se tient coi ; enfin, le 27 août, il la remercie et sollicite la faveur de la voir. Cette première entrevue n'eut lieu que le 12 novembre. Miss J..., qui attend le duc, s'est agenouillée et supplie Dieu d'être avec elle, de l'assister de son esprit. Elle le consulte pour savoir quelle toilette elle doit faire, et Dieu lui ordonne de mettre une vieille robe de mérinos vert, tournant au noir. Si elle plaît dans cet accoutrement peu flatteur, c'est que Dieu l'aura voulu.

Le duc entre ; elle admire sa noble tête, sa chevelure argentée, et lui tend la main, en disant : « Que de bonté de la part de votre grâce ! » A peine l'a-t-elle fait asseoir : « Je veux vous montrer mon trésor. » Son trésor est sa grande Bible, qu'elle ouvre au m^e^ chapitre de l'Évangile selon saint Jean. Au moment où elle lisait le vn^e^ verset : « Il faut que vous naissiez de nouveau, » — le duc lui prend la main et s'écrie : « Oh ! combien je vous aime. *Oh ! how I love you !* » C'était son premier mot. « Dieu seul, pensa-t-elle, a pu par l'influence de son esprit décider le duc de Wellington à m'aimer plus que toute autre femme dès le premier moment qu'il m'a vue. »

Il est fâcheux de débuter dans une liaison par une méprise. Ici la méprise est double; de part et d'autre on se repaît d'illusions. Wellington se flatte de commencer un de ces petits romans qui servaient d'épices à ses vieux jours. De son côté, miss J... conçoit le fol espoir d'épouser un jour le duc, veuf depuis quelques années. Elle a l'esprit trop faux et trop court pour songer à la difficulté de son entreprise, à la distance qui sépare une petite fille sans naissance et sans fortune de ce très grand personnage, à qui les rois, les reines et les princes prodiguent les égards et les empressemens. Il est écrit, sans doute, qu'elle deviendra duchesse de Wellington. N'est-elle pas à la hauteur de toutes les situations? Ne porte-t-elle pas à sa ceinture les clés du paradis? Le Seigneur l'a choisie pour être l'instrument de ses desseins; il la prédestine à la gloire éternelle, et dès cette vie il veut se glorifier dans son humble personne, en montrant que, lorsqu'il le commande, les fronts les plus superbes plient sous ses décrets. Si elle épouse le duc, elle lui fera autant d'honneur qu'il pourrait lui en faire. Elle s'en explique nettement dans son journal: « La grâce de Dieu, écrit-elle encore, est au-dessus de tout autant que le ciel est au-dessus de la terre, et je ne renoncerais pas à un de ses gracieux sourires pour devenir l'impératrice d'un millier de mondes, mon bien-aimé et précieux duc fût-il désigné par le ciel pour partager mon trésor. » Jusqu'à la fin elle caressera sa chimère; mais le miracle ne s'est point accompli. Il faut croire qu'elle s'était trompée sur les intentions de la providence ou que Dieu s'est ravisé.

On se revoit, et des deux côtés on s'obstine à se méprendre. Le duc, plus enflammé de jour en jour, demande à cette jolie folle si elle consent à lui appartenir à jamais, et il s'écrie deux ou trois fois: « Il faut que ce soit pour la vie! *This must be for life!* » — « Oui, réplique-t-elle, si c'est la volonté de Dieu. » Il la quitte pour se rendre auprès du roi. — « Que ne rendez-vous plutôt visite au roi des rois! » lui dit-elle. A peine est-il sorti en annonçant qu'il ne tardera pas à revenir, elle se barricade, se jette à genoux et prie. A son retour, il trouve la porte fermée. Elle lui ouvre et lui dit: « Je me suis agenouillée pour conjurer Dieu de me prendre sous sa garde. » Il baisse les yeux et demeure silencieux. Cet homme très réfléchi commençait à comprendre, et il craignait de s'être embarqué dans une méchante affaire, dans une aventure désagréable.

Il est plusieurs semaines sans reparaître et sans donner de ses nouvelles. Cette prédestinée, qui était à sa façon une grande coquette, étonnée et confuse de ne pas le voir revenir, lui écrit qu'il a troublé son âme, qu'elle le supplie de cesser désormais ses visites, que c'est la volonté de Dieu. Contrairement à son attente, la réponse très froide qu'elle reçut était ainsi conçue: « Ma chère miss J.., j'ai reçu votre

lettre. Je vous prie de vous rappeler ce qu'il m'est échappé de vous dire la seconde fois que je vous ai vue, et vous ne serez pas surprise si j'approuve entièrement la résolution que vous avez arrêtée et dont vous me faites part. »

A son tour, elle avait compris. Elle n'avait ni la douceur ni la timidité d'une colombe. Elle entre en fureur. Eh ! quoi, il avait donc sur elle de méprisables et criminels desseins ! Il a souillé de ses désirs impurs une fille de Sion ! Pour qui l'avait-il prise? Elle le traite de serpent dont la morsure donne la mort éternelle; elle s'étonne que Dieu ne l'ait pas étendu raide à ses pieds. Il se replie, se retire en bon ordre, comme il avait fait devant Masséna, et en s'excusant de son mieux, il déclare à sa chère miss J... qu'il est désolé d'avoir pu lui déplaire, il proteste à plusieurs reprises qu'il respecte infiniment sa personne et ses vertus ; mais il ajoute : « Que dirait-on de moi, si à l'âge de soixante-dix ans bientôt, j'allais épouser une jeune femme dont je pourrais être le grand-père ? »

Les hommes les plus avisés, les plus circonspects font des fautes ; le duc de Wellington a payé la sienne, sans songer un moment à nier sa dette. Dix-sept ans durant, miss J... va le bombarder de ses lettres. Il les reçoit, il les lit et se croit tenu d'en accuser réception; elle pourra se vanter un jour qu'il lui a écrit jusqu'à 390 billets. La plupart, il est vrai, sont fort courts ; en revanche, les homélies qu'elle lui adresse et qu'elle hérisse de citations bibliques sont interminables ; quelques-unes ont dix-neuf pages, et le style n'en était point onctueux. Qu'elle écrivît ou discourût, son éloquence se distinguait par une redoutable sécheresse ; on croyait entendre mugir ce simoun qui jaunit les feuilles, tue les fleurs et fait taire les oiseaux. Le duc la supplie en vain d'être un peu moins prolixe ; il lui représente humblement que l'Administration des postes taxe d'office les excédens de poids, que ses lettres lui reviennent fort cher ; son bourreau ne tient aucun compte de ses doléances. Non contente de l'assassiner de ses volumineuses épîtres, elle lui envoie des hymnes, des prières, des livres de piété, de petits traités édifians. Il se résigne à accepter les missives, il proteste contre les paquets. Jusqu'à la fin, il en recevra. Le moyen de faire entendre raison à une inspirée ? C'est Dieu qui ordonne, elle obéit. Pourquoi donc lui a-t-il dit un jour qu'il l'aimait ? pourquoi lui a-t-il demandé si elle voulait être à lui pour toujours ? Il a péché, il expie, mais il n'épousera pas.

Ajoutez que miss J... était la personne du monde la plus irritable, la plus colérique, que cet ange était aussi susceptible qu'un démon. Elle se choque, se fâche de tout. Il a eu l'imprudence de lui confesser qu'il brûlait ses lettres. Elle lui remontre que c'est un crime de brûler des sermons écrits pour son bonheur éternel. Cette fois, il tient bon.

« Il est impossible au duc, réplique-t-il, de garder les lettres de miss J... Elles sont en général fort longues et se suivent à de très courts intervalles. Si le duc les conservait, d'autres que lui pourraient les voir. Il les détruit aussitôt qu'il les a lues et comprises. » On reconnaît l'homme soigneux de sa renommée, qui n'a jamais craint les boulets, mais qui a toujours eu peur du ridicule, et qui se dit : « Que penseraient de moi mes héritiers s'ils trouvaient ce fatras dans mes tiroirs? » Mais ce qui allume bien davantage encore la bile de miss J.., ce qui la met hors d'elle-même, c'est qu'il s'est permis de signer d'une simple initiale quelques-uns de ses billets et d'y apposer un cachet sans armoiries. Elle se dit insultée, outragée : « Désormais je refuserai de recevoir toute lettre qui ne portera pas toutes les marques du respect qui m'est dû. » A quoi il répond : « Ma chère miss J.., j'avais toujours cru que ce qu'il y a d'important dans une lettre, c'est le contenu. » Il aura beau faire, elle ne le trouvera jamais assez respectueux. Il l'a désirée et ne l'a pas épousée : elle s'en venge en lui faisant mille chicanes, mille incartades, en le tourmentant de ses reproches et de ses soupçons. Il en est réduit à lui dire : « Je n'ai jamais eu l'intention de vous offenser et je vous offense toujours. Je ne sais plus comment m'y prendre pour vous plaire. »

L'éditeur de cette correspondance, Mme Terhume Herrick, estime que la longanimité du duc de Wellington dans cette affaire fut non-seulement admirable, mais prodigieuse, qu'elle tient du miracle. Je crois cependant qu'en l'examinant de près, ce miracle s'explique. Mais avant tout, il faut distinguer les temps. Il y eut plusieurs périodes, plusieurs phases dans cette liaison qui procura au vert et noble vieillard si peu de plaisirs et tant de désagrémens.

N'oublions pas que miss J... était fort jolie, qu'il était fort épris, et qu'un cœur vivement touché ne se désabuse pas tout d'un coup. Pendant bien des mois encore, il conserva quelques illusions et une vague espérance d'apprivoiser cette gazelle très sauvage, très belliqueuse, qui prenait tout de travers et répondait aux caresses en donnant de la corne. On était resté deux ans sans se voir. « Ainsi le voulait le Seigneur des seigneurs, lisons-nous dans le journal; il est jaloux de son saint nom. » Le duc a fait une chute, il s'est blessé au genou. A peine guéri, il se présente chez miss J... le 19 octobre 1836. Il a le verbe haut et le commandement bref; il donne des conseils qui sont des ordres; il dit : « Vous ferez ceci, vous ferez cela. » Elle lui répond sur un ton de bravade qu'elle connaît son devoir, que la volonté divine est la règle de toutes ses actions. Après l'avoir remis à sa place, elle se radoucit, devient aimable, lui demande des nouvelles de son genou. « Il parut charmé, et brusquement il poussa sa chaise pour se rapprocher de moi, ce qui

naturellement eut pour effet de me faire reculer la mienne aussi loin que l'exigeait mon christianisme. Je bénis Dieu, ajoute-t-elle, de la force qu'il me communiqua dans cette rencontre par l'effusion de sa grâce; le duc m'apparut comme un être fort insignifiant en comparaison de celui dont la faveur m'est plus précieuse que la vie. » Cette fois, le duc se tint pour battu; il n'appela pas de sa défaite, il ne tenta plus rien. Il avait vaincu à Waterloo, mais, à sa honte, il avait perdu la bataille des chaises.

Depuis ce jour, la jeune femme qui le prêche, l'endoctrine, en rêvant de l'épouser, n'est plus à ses yeux qu'une folle incurable. Elle l'obsède, mais de temps à autre ses extravagances l'amusent. Toujours prudent et toujours poli, il aura pour elle des ménagemens; s'il la poussait à bout, Dieu sait de quoi elle serait capable, et il a horreur des éclats. Il est bon de considérer que depuis longtemps il avait fait son apprentissage dans l'art de vivre avec les fous. Avant que la reine Victoria montât sur le trône, l'Angleterre avait eu deux rois qui, sans tomber en démence comme George III, avaient l'esprit détraqué et une fêlure au cerveau. Wellington avait été leur ministre et il avait su les prendre.

C'était un vrai maniaque que ce George IV, dissipateur de l'argent d'autrui, avare du sien, qui prétendit un jour n'avoir pas une guinée pour fournir l'enjeu d'un pari, et dans les tiroirs duquel on découvrit, après sa mort, dix mille livres sterling en or, perdues dans un amas de bibelots et de mèches de cheveux de femmes, de toute nuance, de toute longueur, encore couvertes de poudre et de pommade. Ce roi qui, hormis sa parole, ne donnait et ne jetait jamais rien, était un infatigable discoureur. Wellington avait pour principe de ne jamais l'interrompre; il le laissait s'époumonner et épuiser en bavardages sa force de résistance, après quoi il le ramenait tranquillement à la question et en obtenait ce qu'il voulait. « Je le connais si bien, disait-il, que j'en fais ce que je veux; avec quelqu'un qui se laisserait intimider, il serait intraitable. » Quant à Guillaume IV, dont on disait que « son ignorance, sa légèreté et sa faiblesse faisaient de lui la plus accomplie des vieilles ganaches de ses états, » il tenait en toute rencontre des propos si incohérens, si ridicules et si absurdes que les assistans ne pouvaient s'empêcher de rire et de rougir à la fois. Dans un moment de crise, où il s'agissait de prendre de graves et promptes décisions, comme il conférait avec Wellington, il lui dit tout à coup : « Je suis en train de penser qu'il manque quelque chose à mon royaume de Hanovre. Duc, vous êtes maintenant mon ministre. Je vous prie de songer à ceci : il me conviendrait fort de m'approprier un morceau de la Belgique, qui ferait à merveille l'affaire du Hanovre. Ne l'oubliez point, n'est-ce pas? » Après cette éloquente digression, il rentra dans le sujet.

Quand Wellington avait une affaire à traiter avec un roi de peu de cervelle, il se faisait une loi de joindre la parfaite franchise à la parfaite patience. Il en use de même envers miss J.., lorsqu'elle l'inonde de ses copieuses écritures et qu'avec un zèle opiniâtre que rien ne rebute ni ne lasse, elle travaille à le soustraire à l'éternelle damnation. Le royaume du ciel était son Hanovre, elle tâchait de l'arrondir. Il répond de loin en loin, et il mêle aux propos aimables, presque affectueux, de narquoises remontrances, souvent piquantes dans leur simplicité tout unie : « Vous m'assurez que Dieu vous dirigera; il le fera sans doute, mais il nous a donné une intelligence, la faculté de comparer et de réfléchir, de discerner ce qui est vrai et ce qui est faux, et il nous demande d'exercer notre jugement dans toutes les matières que nous sommes capables de juger... Nous différons de sentiment, vous et moi. Je pense que nous sommes responsables de nos propres affaires ; vous pensez au contraire que nous ne le sommes que de nos devoirs envers le Tout-Puissant, qui se charge de tout le reste. Sans doute je me trompe; vous en savez sur ce point plus que moi. » Souvent aussi, il lui représente que ses nombreuses occupations, qu'elle méprise, ont pour lui beaucoup d'importance, qu'il n'admettra jamais qu'un homme perde son temps ou compromette le salut de son âme en servant son souverain et son pays. Un autre jour, avec plus de sécheresse, il s'excuse de ne pas aller la voir. Ses heures de liberté sont rares, et il les consacre à son repos. « Je suis occupé de six heures du matin à minuit. Dieu a fait de telle sorte ses créatures, que même ce noble animal qu'on appelle l'homme a besoin de se rafraîchir, de se nourrir et de se reposer comme les autres. Ne me demandez que ce que je puis vous donner sans négliger mes devoirs. Je vous rendrai visite quand je pourrai, quoique rien ne me soit plus désagréable que d'être escorté de toute une populace, comme je le suis toujours quand je vais dans le quartier que vous habitez. »

Il restera courtois, mais de plus en plus la note ironique et sèche s'accentue. Sept ou huit ans après sa première connaissance avec miss J.., sa santé avait reçu une soudaine et rude atteinte. Il n'avait plus sa belle prestance d'autrefois, il s'était subitement affaissé, sa figure s'était creusée, et il se raidissait, comme le disait un de ses amis, pour jouer le dernier acte de sa vie. Le 13 février 1840, il avait eu une grave attaque. On le croyait perdu, il se remit avec une rapidité qui étonna les médecins; mais il avait désormais l'ouïe dure, et son humeur s'assombrit. Jusqu'alors, il était tout à tous et il aimait les commérages. Son plus grand plaisir était d'être consulté; il apaisait les tracasseries, il étouffait les querelles. Il savait gré à ses amis de le prendre pour confident et pour arbitre dans toutes leurs petites affaires personnelles, dans leurs petites intrigues politiques, mondaines ou galantes, et il

leur donnait des conseils fort sages. Du jour au lendemain, il fut atteint de la manie de se clore, de ne plus recevoir personne ; il se rendit inaccessible à ses proches eux-mêmes, une demande d'audience le jetait dans une violente colère. « C'était, nous dit Gréville, un état morbide qui frisait la folie. »

Il était naturel que ses rapports avec miss J... se ressentissent de ses nouvelles dispositions. Aussi bien, elle n'avait plus vingt ans, et les dévotes qui se fâchent vieillissent vite. Mme de Liéven sur le retour, causant avec un ambassadeur d'Espagne, lui demanda ce qu'il pensait de la ravissante lady Seymour. Le galant Espagnol la regarda d'un air tendre et répondit : « Elle me paraît trop jeune et trop fraîche, j'aime les femmes un peu passées. » Le duc de Wellington était d'un autre avis; il goûtait peu les fleurs à demi passées, il exigeait qu'on fût fraîche et jeune. « J'accomplis tous mes devoirs mondains le mieux que je peux. Miss J... méprise les choses d'ici-bas; mais si tout le monde suivait son bon exemple, le monde en pâtirait... Le feld-maréchal duc de Wellington présente ses complimens à miss J... Il avait cru comprendre qu'elle désirait ne plus entendre parler de lui. C'est pour cela qu'il n'écrivait pas, et, s'il écrit aujourd'hui, c'est par pure courtoisie. » On voit qu'il cherche à rompre ; mais on ne rompt pas avec miss J... Essaie-t-on de lui échapper, elle s'attache, elle se colle, on reste pris dans sa glu. Le refroidissement du duc la navrait; elle l'imputait à Satan, qui avait juré de lui reprendre l'âme qu'elle voulait donner à Dieu.

Cette liaison finit, comme beaucoup d'autres, par une demande d'emprunt. Miss J... avait perdu sa santé, il lui était venu une tumeur au sein. Son état exigeait de grands soins, et malheureusement ses affaires s'étaient dérangées. Elle se dit que « l'or et l'argent sont à Dieu, qui en dispose à son gré, » et elle recourut au duc, lui exposa sa situation, implora son secours. Quoiqu'il se montrât quelquefois généreux, il n'était pas tendre pour les souffrances d'autrui, qu'il traitait volontiers de maux imaginaires. Toutefois il consentit à venir en aide à miss J...; mais il lui fit connaître son bon vouloir sur un ton fort maussade. Il l'assure « qu'il n'a jamais lu un exposé d'embarras pécuniaires tel que celui qu'elle lui adresse. » Combien veut-elle? Où et quand doit-il verser la somme? Il l'engage à écrire lisiblement sa réponse. Elle est furieuse et refuse de s'expliquer davantage. Là-dessus, il se retire, déclare qu'à son humble avis, tout compté, tout rabattu, elle peut se passer d'un secours immédiat. Nouvel accès de fureur de miss J... Il était dans son caractère de refuser avec hauteur ce qu'on ne lui offrait pas. Elle écrit au duc qu'elle lui retournera toute lettre chargée qu'il pourrait lui envoyer. Elle n'aura pas à se défendre, il n'enverra rien. C'est une brouille, ce n'est pas une rupture. Sur le point de déména-

ger, elle a l'obligeance de lui donner sa nouvelle adresse, pour qu'il sache où la trouver s'il a besoin de ses conseils spirituels; et, sans attendre qu'il les réclame, elle l'en accable. Un siècle aurait pu s'écouler avant qu'elle eût vidé son sac, avant que sa fontaine de lait aigre-doux eût tari.

Le 29 novembre 1852, elle apprit que le duc venait de mourir sans s'être converti et sans l'avoir épousée. Peu de temps après, elle partit pour rejoindre sa sœur, mariée et établie en Amérique. La vie commune leur fut bientôt insupportable, elles se séparèrent. Miss J... est morte à New-York en 1862.

Le duc avait joué de malheur. Si redoutable que soit la race des convertisseuses, on en connaît qui ont de l'aménité, du charme et de l'onction. Miss J... était une dévote chagrine, irascible, acariâtre, au sourcil superbe. Elle se prosterne, s'anéantit sans cesse devant le Seigneur; quand elle se relève, sa tête se perd dans les nues, elle se sent l'égale des dominations et des trônes, les reines de la terre ne lui vont pas à la ceinture. Elle est un vase d'élection dans lequel le Très-Haut a mis toutes ses complaisances. Sa vie est une suite de miracles, toutes ses pensées lui viennent du ciel, c'est le Saint-Esprit lui-même qui lui indique les cas où elle doit mettre sa robe de mérinos vert. Il lui fallait un Dieu qui ne fût qu'à elle, un Dieu qu'elle absorbât tout entier sans lui laisser une minute pour s'occuper de l'univers.

Il est certain que le duc de Wellington s'est montré aussi patient dans ses relations avec miss J... qu'il avait été ferme, constant et méthodique dans la guerre d'Espagne. Mais sa patience ne fut pas celle d'un saint; les saints résistent à leurs curiosités et ils ne sont pas en quête d'un hochet pour amuser leurs cheveux blancs. Ce n'était pas non plus la patience d'un ange; pour consoler miss J... de ne l'avoir pas épousée, un ange lui aurait fait une pension. C'était la sagesse d'un philosophe pratique, qui, ayant commis une imprudence, se dit : « Tu l'as voulu! Tirons-nous de ce mauvais pas en galant homme. » Le duc avait pour principe qu'on doit subir de bonne grâce les conséquences de ses fautes et la peine à laquelle on s'est condamné soi-même, que, quand le vin est tiré, il faut le boire. Ce vin était du vinaigre; il a fait plus d'une fois la grimace, mais il a bu.

G. Valbert.

REVUE LITTÉRAIRE

A PROPOS DU *MARCHAND DE VENISE*.

Shylock, comédie en 3 actes et 7 tableaux, en vers, d'après Shakspeare, par M. Edmond Haraucourt, musique de M. Gabriel Fauré.

Après cent cinquante ans d'hésitation ou de résistance, — et aussi d'un peu de mauvaise volonté, — sommes-nous enfin à la veille de comprendre Shakspeare; et ce que n'avaient pu, depuis deux siècles bientôt, ni traducteurs, ni adaptateurs, ni commentateurs, ni acteurs, la persistance et l'heureuse obstination d'un seul homme seraient-ils sur le point de le faire? On entend bien que je parle ici du directeur de l'Odéon. Non content, en effet, de nous avoir rendu *Macbeth* ou *Othello*, c'est ce qu'il y a dans Shakspeare, sinon de plus anglais, mais assurément de plus shakspearien, qu'il s'est donné la tâche, quelque peu hasardeuse, de nous faire goûter; c'est *le Soir des rois*, c'est *le Songe d'une nuit d'été*, c'est *Beaucoup de bruit pour rien*, c'est *le Marchand de Venise*; et bien loin de composer, comme ses prédécesseurs, avec les habitudes ou les préjugés du public, c'est ce qu'il y a de plus contraire peut-être aux traditions de notre répertoire qu'il nous a fait applaudir sur la scène du « second Théâtre-Français. » *Le Soir des rois*, élégamment traduit ou *adapté* par M. Auguste Dorchain, sous le titre

de *Conte d'avril*, n'avait guère qu'à moitié réussi; le nom respecté de Shakspeare avait mal défendu *le Songe d'une nuit d'été* contre la paraphrase que M. Paul Meurice en avait tirée; mais, depuis lors, *Beaucoup de bruit pour rien*, imité d'assez près et assez heureusement par M. Louis Legendre, avait presque conquis le public français à ce qu'il y a de plus romanesque dans la comédie de Shakspeare; et, ce qu'avait commencé *Beaucoup de bruit pour rien*, le succès du *Shylock* de M. Edmond Haraucourt, librement inspiré du *Marchand de Venise*, pourrait bien l'avoir achevé l'autre soir. Nous en félicitons également le poète, qui, s'il a pris sans doute quelques libertés avec le texte de Shakspeare, n'en a pas pris beaucoup plus que les Anglais eux-mêmes; nous en félicitons le directeur de l'Odéon, dont le goût, l'expérience et la dévotion pour Shakspeare ont vraiment su faire passer jusque dans le décor et dans la mise en scène quelque chose de la poésie pénétrante et subtile de l'original; — nous en félicitons aussi les auteurs de *Germinie Lacerteux* et de *la Bête humaine:* M. Edmond de Goncourt et M. Émile Zola.

Car, si le froid, comme on l'a très bien dit, est agréable pour se chauffer et s'il ne l'est même que pour cela; ainsi, la fréquentation des cuisinières est bonne pour créer dans nos esprits bourgeois un préjugé vaguement favorable aux duchesses, et le *naturalisme*, en général, pour nous faire sentir le prix de son contraire. Lassés que nous sommes aujourd'hui de cette lugubre parodie de la vie réelle que l'on nous donne depuis vingt-cinq ou trente ans pour en être la fidèle image, c'est le *naturalisme*, on n'en saurait douter, qui nous a rendus heureusement aveugles aux invraisemblances dont se choquait encore, dans la comédie de Shakspeare, si romanesque et si poétique à la fois, la logique trop exigeante, et un peu courte aussi, de nos pères. Il est doux de rêver, et d'extravaguer au besoin, avec les amoureux de Shakspeare, sous d'autres cieux et dans d'autres jardins que le parc de Montsouris ou les Buttes-Chaumont. Assez de « crèmeries » et « d'assommoirs; » plus de concierges ni de blanchisseuses, de Jupillon ni de Coupeau; toutes les Gervaises pour une Portia, toutes les « buées » pour un clair de lune, et tous les fiacres pour une gondole! C'est parce que le *naturalisme*, en supprimant le romanesque et la poésie dans l'art, nous les a rendus d'autant plus nécessaires qu'ils se rencontrent rarement dans la vie, c'est pour cela que, comme autrefois les très naïfs et très rudes spectateurs du théâtre du Globe, nous sommes prêts à suivre Shakspeare par tous les chemins où l'inépuisable fantaisie de son imagination le mène.

Mais, d'autre part, comme en habituant nos oreilles à des grossièretés inouïes jusqu'alors sur une scène française, le *naturalisme* nous a rendus insensibles à ce qu'il y avait dans Shakspeare de plus révol-

tant pour l'ancienne politesse, c'est grâce encore à lui que si l'invraisemblance des aventures de Bassanio nous amuse ou nous enchante, les plaisanteries hardies de Lancelot ne nous indignent plus : elles nous font seulement sourire. Si le langage des bouffons ou des valets de Shakspeare n'est pas toujours celui de la bonne compagnie, si de la bouche même de ses héroïnes il sort quelquefois des serpens et des crapauds parmi les perles ; non, nous ne sommes presque plus capables désormais de nous en apercevoir. Nous avalons comme de l'eau les calembours ou les obscénités qui remuaient, il y a quatre cents ans, le gros rire des bateliers de la Tamise. Et, puisqu'il n'est pas enfin de mal en ce bas monde qu'un peu de bien, dit-on, ne compense, si c'est une part du génie de Shakspeare que d'avoir mieux connu qu'aucun poète les rapports réels et les justes valeurs des choses, il n'était pas inutile, pour le mieux apprécier, que nous eussions passé par l'expérience du *naturalisme*.

On connaît assez *le Marchand de Venise*, l'histoire du contrat de Shylock et celle des coffrets de Portia. Drame ou comédie, les traducteurs et les commentateurs ne s'accordent pas tous sur le nom qu'il convient de donner à la pièce, mais il suffit qu'immédiatement au-dessous des grands drames, de *Jules César* et de *Cléopâtre*, d'*Othello*, de *Macbeth*, du *Roi Lear* ou d'*Hamlet*, ils l'aient tous mise au rang des chefs-d'œuvre de Shakspeare. « En ce qui touche le plan, dit Hallam, je ne crois pas que *le Marchand de Venise* ait été surpassé dans les annales d'aucun théâtre » ; et Schlegel dit de son côté que, « très populaire (je pense qu'il veut dire très propre à intéresser le moins savant et le plus naïf des publics), très frappante à la représentation, la pièce est en même temps pour les connaisseurs une merveille de l'art. » On trouvera d'ailleurs dans le livre de M. Mézières : *Shakspeare, ses œuvres et ses critiques*, avec une excellente analyse de la comédie, le spirituel résumé de beaucoup de belles choses que les Allemands en général y ont vues ou cru voir. L'un, c'est Ulrici, y a découvert la démonstration de cette belle maxime : « que ce n'est pas le droit strict, mais la bienveillance mutuelle qui fait le lien des sociétés humaines : *Summum jus, summa injuria.* » L'autre, c'est Gervinus, en a prétendu faire « un réquisitoire en règle contre l'argent, l'idole du monde et l'amorce des sots. » Je ne dis rien de ceux qui, sans égard au titre du *Marchand de Venise*, réduisant la pièce tout entière au rôle de Shylock, et le rôle de Shylock à la réplique célèbre : « Est-ce qu'un Juif n'est pas nourri des mêmes alimens, blessé par les mêmes armes, sujet aux mêmes maladies, guéri par les mêmes moyens, échauffé et refroidi par le même été et par le même hiver qu'un chrétien ? » ont essayé d'en faire une sorte de plaidoyer en faveur de la tolérance et des droits de l'humanité : je crois seulement

qu'ils se trompent. Enfin, si l'on est curieux de connaître les sources où le poète a puisé, — car peut-être sait-on que Shakspeare n'*inventait* rien, non plus que Molière, dans le sens où l'on entend aujourd'hui ce mot; mais il *démarquait;* et d'une ballade populaire, qui courait les tavernes de Londres, en y mêlant un conte impudique, il composait un chef-d'œuvre; — les notes et préfaces des traductions de François-Victor Hugo et de M. Émile Montégut contiennent toutes les indications que l'on puisse désirer.

Mais ce qui pourrait être plus intéressant, — puisque *le Marchand de Venise* est réputé le chef-d'œuvre de la comédie de Shakspeare, — ce serait d'essayer de dire, non pas précisément en quoi consiste la comédie de Shakspeare, mais l'espèce de plaisir, très certain et pourtant très vague, presque diffus, très vif et cependant indéterminé, très complexe surtout, et très *composite*, si je puis ainsi parler, dont elle est pour nous l'occasion ou le prétexte autant que la cause. Ce que nos pères goûtaient jadis dans le *Marchand de Venise* ou dans *Beaucoup de bruit pour rien*, — qu'aussi bien ne goûtaient-ils guère, — c'en était quelques scènes et quelques caractères, celui de Shylock, par exemple, où, retrouvant quelques traits de celui d'Harpagon, ils en abusaient aussitôt pour donner la préférence à Molière. Mais nous, c'est autre chose aujourd'hui que nous y goûtons; et, qui pourrait le dire, il aurait, sans presque y songer, retracé l'instructive histoire de toute une révolution de la critique et du goût.

Vérone, Venise, Messine, la poésie des lieux : voilà ce que nous en aimons d'abord; et la poésie des noms : Rosalinde et Portia, Troïlus et Cressida, Obéron, Titania, Orlando, qui suffisent tout seuls à renouveler confusément en nous quelque chose des impressions qu'ils éveillaient dans l'âme de Shakspeare lui-même. Car il ne connaissait sans doute autour de lui ni de Titania, ni de Troïlus; il n'avait jamais vu ni Venise, ni Vérone; mais ces noms, en sonnant harmonieusement à son oreille, évoquaient avec eux pour lui tout un long cortège d'impressions fortes et exquises, — des formes, des couleurs, des parfums, qu'il fixait dans sa prose ou qu'il concentrait dans ses vers. Autant, en effet, qu'à l'Angleterre d'Élisabeth et des premiers Stuarts, j'oserais dire de l'auteur du *Marchand de Venise* qu'il appartient à l'Italie de la Renaissance. Ou plutôt encore, dans le temps qu'il a vécu, les littératures nationales de l'Europe n'existaient pas, ne vivaient pas d'une vie qui leur fût propre, n'étaient enfin que l'expression locale d'une littérature universelle dont l'Italie conduisait le chœur. Et je ne sais pas si l'Italie de Shakspeare est la vraie pour les historiens, — j'aurais même des raisons de croire le contraire, — mais elle l'est devenue pour nous. Vérone c'est Juliette, et Othello c'est Venise. Léonard ou Raphaël, Corrège, Titien ou Véronèse n'ont pas déterminé plus définitivement

pour nous la grâce ou l'élégance, l'opulence ou l'éclat de la beauté italienne que Shakspeare n'en a fait la psychologie passionnelle. Et c'est, comme je disais, ce que nous aimons d'abord en lui : la sensation qu'il nous donne de l'Italie de la Renaissance, la poésie du décor et du nom, — puisqu'il y a des noms harmonieux et des lieux poétiques. Médan n'en est pas un.

On remarquera que ce genre de plaisir est peut-être d'autant plus vif qu'il est plus vague et plus diffus, et c'est encore ce que nous aimons aujourd'hui dans la comédie de Shakspeare. Puis-je ici me servir d'une expression à la mode? Oui, sans doute, puisque j'essaie de définir un plaisir nouveau. La comédie de Shakspeare agit sur nous par *suggestion;* elle provoque et détermine en nous des *états d'âme* très généraux, très divers, et surtout très instables; elle nous fait passer tour à tour et tout entiers dans des sensations très mobiles, très changeantes, et très fortes. Telle est l'une au moins des raisons de ces changemens de décor qui rendraient la représentation du *Marchand de Venise* ou de *Beaucoup de bruit pour rien* matériellement impossible, si l'on voulait se conformer aux indications du poète. Mais si l'on pouvait s'y conformer, comme on comprendrait mieux encore le plaisir que nous éprouvons à suivre cette mobilité de la scène et, si je puis ainsi dire, ce vagabondage de l'action! De là encore, — dans la comédie de Shakspeare, et notamment dans le *Marchand de Venise*, — de là ce mélange du tragique et du comique, dont autrefois nos romantiques ont si peu compris le véritable objet quand ils l'ont voulu rapporter à l'imitation de la vie quotidienne, où les larmes, disaient-ils, sont toujours près du rire, et le drame, par conséquent, voisin du vaudeville. Mais ni le *Marchand de Venise*, ni *Beaucoup de bruit pour rien*, ni le *Songe d'une nuit d'été* ne sont des imitations, même lointaines, de la vie : ils en sont des transpositions; et bien loin que dans la comédie de Shakspeare le mélange des genres imite la réalité, il la défie, au contraire, et, en la travestissant, il s'en moque. Et de là procède, enfin, ce que l'on pourrait appeler le caractère musical, non-seulement des drames, mais aussi et surtout des comédies de Shakspeare. Comme la musique, en effet, c'est par enveloppement et par insinuation qu'elles opèrent, et dans le plaisir qu'elles nous procurent, il y a quelque chose de plus que de la volupté, il y a de la sensualité. Les musiciens ne l'ont-ils pas bien su, qui se sont inspirés si souvent, qui s'inspireront bien souvent encore des drames de Shakspeare, précisément parce que le contour en est inachevé, que le dessin précis de l'intrigue ou des caractères n'y limite pas la puissance du rêve, et que la vertu de suggestion latente en est inépuisable? Mettez donc *Andromaque* ou *Bajazet* en musique!

Une autre cause encore ou un autre élément du plaisir que nous

donnent les comédies de Shakspeare, c'est qu'elles sont de leur temps, et ce temps, en Angleterre, comme chez nous d'ailleurs et comme en Espagne, c'est celui de la confusion ou de l'indétermination des genres. Il nous plaît, dans *le Marchand de Venise,* de voir non-seulement le drame y côtoyer la comédie, et la féroce lamentation de Shylock alterner avec les madrigaux de l'heureux amant de Portia; mais encore la tragédie s'y mêler à l'opérette, comme quand Portia, sous la robe de l'avocat Bellario, tire des griffes du juif le noble Antonio; et des scènes de grand opéra, comme celle des coffrets, succéder à des scènes de pur vaudeville, telles que celle de Lancelot avec son bonhomme de père. Même une certaine inexpérience, une certaine gaucherie de facture nous y semble faire un heureux mélange avec la subtilité, la préciosité, l'*euphuisme* du style ou le raffinement, l'ampleur, la profondeur de la pensée. C'est à peu près ainsi que, dans les tableaux des très vieux maîtres de la Flandre ou de l'Italie, je ne sais quelle faiblesse ou quelle puérilité de l'exécution, qui laisse transparaître en quelque sorte à nu l'intensité du sentiment, en double aujourd'hui pour nous l'intérêt et le prix. Nous les aimons, de connaître si peu les roueries de l'art, et, — fatigués que nous sommes de voir autour de nous tant d'habileté de main concourir d'ordinaire avec si peu de génie, — nous les aimons, ces primitifs, d'avoir été si délicieusement maladroits. Shakspeare aussi est un primitif. Cinquante ou soixante ans plus tard il eût fait comme les autres, il eût réglé sa fantaisie, il eût cherché la perfection dans la mesure, il eût séparé, dans ses drames ou dans ses comédies, ce que la libre esthétique de son temps lui a permis d'y embrouiller. Mais serait-il encore Shakspeare? Et nous, lui sachant un tel gré d'avoir effectivement vécu dans le temps de l'enfance de son art, qui dira que nous ne lui préférerions pas Marlowe, par exemple? l'auteur du *Juif de Malte* à celui du *Marchand de Venise?* Et au fait, de nos jours mêmes, en Angleterre, ne s'est-il pas trouvé des critiques ou des poètes pour proclamer cette préférence?

Cet avantage n'est pas le seul dont son génie soit redevable à son temps, et placé comme il était, sur les confins de deux âges, il doit encore à cette situation d'avoir pu fondre ensemble les souvenirs du moyen âge et les promesses de la renaissance. Puisqu'il n'est ici question que de ses comédies, je ne dirai donc rien de cette veine d'épopée qui circule dans ses drames historiques. Mais n'est-ce pas l'esprit des vieux fabliaux, l'esprit de Chaucer, celui des *Contes de Cantorbéry,* qui respire et qui court dans *les Joyeuses Commères de Windsor* ou dans *le Soir des rois?* l'esprit subtil et chevaleresque de nos cours d'amour et de notre poésie provençale, nuancée seulement d'un peu d'italianisme, dans ces madrigaux si savans, si « souefs, » si précieux,

qu'échangent entre eux ses Florizel et ses Perdita, ses Béatrice et ses Bénédict, ses Bassanio et ses Portia? ou bien enfin l'esprit de nos *Romans de la Table-Ronde*, dans cette adoration mystique et sensuelle à la fois de la femme, d'autant plus ardemment désirée que la conquête en est plus difficile, et d'autant plus respectueusement traitée que l'estime qu'on lui a inspirée d'elle-même en a fait un plus rare et un plus pur joyau? La comédie de Shakspeare, dans la littérature anglaise, a clos le cycle du moyen âge.

Mais, en même temps aussi, tous ces thèmes qu'il emprunte à cette poésie du passé, voyez de quel accent personnel et moderne Shakspeare les a marqués! La femme, qui n'était guère jusqu'alors, comme encore dans *le Roman de la Rose*, que l'expression symbolique de son sexe, devient une personne : elle s'individualise; elle apparaît maîtresse pour la première fois dans la littérature européenne, unique et souveraine maîtresse de son sort et de sa volonté. Les caractères se précisent; et, pour autant qu'on connaisse les dates des comédies de Shakspeare, on a fait justement observer qu'ayant toujours, dans ses comédies, subordonné l'intrigue à la peinture des caractères, les caractères, à mesure qu'une comédie nouvelle s'ajoute aux précédentes, y sont moins singuliers, moins capricieux, et partant plus humains. *Le Marchand de Venise* en est un admirable exemple, où, sans intention de moraliser, les caractères de Shylock et celui du noble Antonio forment entre eux un si parfait, un si vivant contraste. Et ne sait-on pas que s'il y a quelque part une comédie allégorique ou philosophique, dans l'histoire du théâtre moderne, c'est *la Tempête;* et que c'est Shakspeare seul dont le génie l'a pu réaliser?

Si je voulais insister sur ce dernier point, ce serait l'excuse des commentateurs ; ce serait aussi un trait de ressemblance entre Shakspeare, et... dirai-je les *symbolistes* ou les *décadens?* Je le dirais, si je ne craignais d'être mal compris. Il est certain au moins que, comme eux, Shakspeare est plein d'intentions dont le sens nous échappe; il est certain aussi qu'après tant de commentaires *la Tempête* demeure une irritante énigme ; et, plutôt que de croire qu'en suivant sa fantaisie Shakspeare n'ait rien voulu dire du tout, on se demande au contraire, avec tout son génie, s'il n'a pas voulu faire porter à son art plus de pensée peut-être que la forme dramatique n'en saurait exprimer. On remarquera qu'à leur manière, — qui n'est pas bonne, à notre avis, — c'est ce que disent aujourd'hui ceux qui ne voient dans Shakspeare que le prête-nom de l'auteur du *Novum organum*. Tant de « philosophie » les étonne de sa part, et puisque Bacon en faisait profession, c'est à lui qu'ils trouvent plus naturel d'en rapporter l'honneur. Il est d'ailleurs assez curieux que la question se pose, non pas du tout à l'occasion des grands drames, dont le sens est assez clair, — à

l'exception pourtant d'*Hamlet*, — que je m'accuse de n'avoir pas encore compris, — mais à l'occasion de ses comédies, du *Marchand de Venise* ou du *Conte d'hiver*, de *Cymbeline* et de *la Tempête*.

Ce qu'en tout cas on ne saurait nier, c'est que dans un temps comme le nôtre, où, sous l'action de diverses causes, les genres semblent retourner vers cette indistinction primitive dont les âges classiques les avaient laborieusement tirés, et où les arts échangent entre eux leurs moyens, comme si chacun d'eux avait plus d'ambition que de ressources, la « philosophie » de Shakspeare ne fasse pour nous un grand attrait de ses comédies. On ne la voit pas toujours, mais on y sent circuler une pensée latente; et, jusque dans l'extrême invraisemblance ou dans la vulgarité de quelques-unes de ses intrigues, on est averti par un mot, tout à coup, qui fait lumière, qu'une intention supérieure a présidé au choix, à l'arrangement, au désordre apparent de ces élémens grossiers ou disparates. « Voici, — dit un personnage du *Conte d'hiver*, en parlant de Perdita, — voici la plus jolie fille de basse extraction qui ait jamais foulé la pelouse : il n'est pas un de ses mouvemens, pas une de ses expressions de physionomie qui n'ait une touche de quelque chose de plus grand qu'elle-même, et de trop noble pour ces lieux. » C'est ce que l''on pourrait dire de la comédie de Shakspeare. Elle aussi, elle a quelque chose de « plus grand » qu'elle-même et je ne veux pas dire de « trop noble » pour son objet, mais enfin quelque chose de « plus noble » au moins que le nom, les moyens habituels, et la tradition de la comédie ne comportent.

Autre mérite encore de la comédie de Shakspeare: elle est *optimiste;* le rire même en est consolateur; et si nous essayons d'en tirer la moralité, le poète nous enseigne qu'en ce monde, plus tôt ou plus tard, tout finit par s'arranger. Ce n'est point la leçon qui se dégage de la comédie de Molière, dont l'amertume dans le rire, comme elle en fait la puissance, pourrait bien faire aussi la véritable originalité. « Beaucoup de bruit pour rien, » telle semble être au contraire la devise accoutumée de la comédie de Shakspeare. Il n'y a pas pour lui de situation si désespérée, — pas même celle du noble Antonio, — ni si sombre, qu'on ne puisse l'éclaircir, la dénouer, et la pacifier d'un mot. Lorenzo a enlevé la fille et les bijoux du juif : il épousera la fille, et la dot la suivra. Bassanio a donné la bague de Portia : c'est Portia qui la lui rendra. Les vaisseaux eux-mêmes d'Antonio retrouveront le chemin du port. Et Shylock, que deviendra-t-il? Il ne lui en coûtera, pour avoir voulu suivre jusqu'au bout l'exécution de son contrat sanguinaire, qu'une moitié de ses biens, et la promesse, quand il mourra, d'en laisser l'autre à sa fille. Qui croirait que la vie fût si accommodante? Mais on peut toujours l'espérer; — et l'espérance, plus d'une fois, n'a-t-elle pas créé son objet, comme le besoin crée son

organe, l'idée nouvelle des vocables nouveaux, et le désir même, les occasions ou les moyens de se satisfaire?

A la vérité, si Shakspeare est l'auteur du *Marchand de Venise*, on dira qu'il est l'auteur aussi de quelques drames qui finissent moins bien, dans les larmes et dans le sang, comme *Hamlet*, par exemple, ou comme *Othello*. Et, en effet, il faut distinguer non-seulement les genres, mais les époques aussi, comme l'a fait, dans sa très remarquable étude sur *Macbeth*, M. James Darmesteter. « De la fougue à l'angoisse, et de l'angoisse à l'apaisement; enivrement, désespérance, sérénité; d'abord la terre, puis l'enfer, puis un coin du ciel; des éclats de joie, le *de profundis*, puis un grand coup d'aile : *in excelsis* : » ainsi pourrait-on, suivant lui, se représenter la marche ou le progrès du génie de Shakspeare. Ceci revient à dire qu'étant parti de l'*optimisme* de la jeunesse, qui n'est guère que la joie animale de vivre, le poète a fini par aboutir à l'*optimisme* philosophique. Naturellement les tragédies appartiennent à la deuxième époque : les comédies sont de la première et de la troisième, le *Marchand de Venise* est de 1596; *Beaucoup de bruit pour rien* de 1598; le *Conte d'hiver* est de 1610, *la Tempête* de 1611 ou de 1613. Sur une scène comme la nôtre, où le rire fut souvent mauvais, et quelquefois inintelligent, il me semble que cet *optimisme* n'est pas, lui non plus, l'un des moindres attraits de la comédie de Shakspeare; et je serais étonné qu'il ne fût pas de quelque chose dans le succès des récentes adaptations du *Marchand de Venise* et de *Beaucoup de bruit pour rien*.

Ajoutez que ce sont enfin des comédies d'amour, si l'on peut ainsi dire; et, ce que l'amour a de plus fort et de plus subtil, qui jamais, dans aucune langue, l'a mieux exprimé que Shakspeare, — si ce n'est peut-être Racine? Mais Racine, dans son *Andromaque*, dans son *Bajazet*, ou sa *Phèdre*, n'a peint que les angoisses, les tortures ou les fureurs sanglantes de l'amour malheureux : Shakespeare, dans ses comédies, a peint l'amour confiant, heureux et triomphant, celui de Jessica pour Lorenzo, de Portia pour Bassanio. C'est ce que devait un jour essayer Marivaux, et pour bien des raisons, il n'y a réussi qu'à demi. L'amour, chez Marivaux, ne se distingue pas des contrefaçons de lui-même, et il est toujours de si bonne compagnie que l'on doute volontiers de la sincérité. C'est l'imitation de la passion, ce n'est pas la passion même. Musset aurait plus approché du but, étant poète; mais, comme Racine, il est habituellement tragique. Ils n'en ont pas moins l'un et l'autre insensiblement accoutumé le public français à comprendre ou à goûter les comédies d'amour de Shakspeare; et c'est pourquoi sans doute où l'on eût échoué voilà quarante ou cinquante ans, il semble qu'on soit à la veille de réussir aujourd'hui. Notre éducation est faite maintenant. Pour nous intéresser désormais, il n'est pas nécessaire que

l'amour soit malheureux, ou qu'il soit ridicule; c'est assez qu'il soit sincère; comme les peuples heureux, et quoi que l'on en dise, les amans heureux aussi ont une histoire: mais il n'y a que les poètes qui soient capables de nous la conter.

C'est en effet la grande raison qui résume, qui domine, et qui passe toutes les autres : Shakspeare est Shakspeare, et, puisqu'il s'agit du *Marchand de Venise*, je ne puis résister au plaisir de citer ce *duo* du cinquième acte, si bien traduit par M. Edmond Haraucourt :

LORENZO.

O mon âme, vois-tu l'horizon nébuleux
Frémir comme un chœur blond de sylphides dansantes
Qui vont en secouant leurs robes sur les sentes?
Un frisson de parfums berce les bois troublés
Et court sur les coteaux en caressant les blés.
. . . . . .
Par une telle nuit, du haut des murs de Troie,
Troïlus exhalait sa peine vers la joie
Et pleurait vers la tente où riait Cressida.

JESSICA.

Par une telle nuit, quand Thisbé regarda
Le sentier qui menait vers l'arbre aux figues blanches,
Elle aperçut, rampant parmi l'ombre des branches,
La grande ombre d'un grand lion noir, et s'enfuit...
Vois-tu son voile blanc?

LORENZO.

Par une telle nuit
Didon, seule, et mourant d'un mal inguérissable,
Écoutait le sanglot des vagues sur le sable;
Et tant qu'elle put voir, au bord de l'inconnu
Le dernier des vaisseaux qui fuyaient, son bras nu
Secoua vers les mers le vain rameau de saule.

JESSICA.

Par une telle nuit, les cheveux sur l'épaule,
La sombre Médœa vint cueillir le poison
Qui devait rajeunir les baisers de Jason.

LORENZO.

Par une telle nuit filait une gondole,
Où l'amant trop heureux emportait son idole
Et cette idole avait le nom de Jessica.

Mais, à ce propos, pourquoi dit-on que ce cinquième acte est inutile à l'action? Parce qu'on a déchiré le contrat de Shylock et d'Antonio? C'est oublier, me semble-t-il, que les amours de Bassanio et de Portia sont la cause du contrat, et que, par conséquent, si nous ne savons pas ce que les amans deviennent, la pièce n'est pas terminée. Puisqu'il y a deux

intrigues dans *le Marchand de Venise*, il n'eût pas suffi d'en dénouer une. Mais je dirai de plus que, s'il n'y en avait pas deux, il n'y en aurait pas une, puisqu'il aurait fallu trouver alors une cause tout autre au contrat d'Antonio. Et on prouverait au besoin que cela ne se pouvait pas, puisqu'on aurait gravement altéré le caractère de Shylock et celui d'Antonio. Dans la conception de la pièce, il est même probable que Shakspeare a introduit l'histoire de Portia justement parce que c'était la seule à son avis qui justifiât le contrat. De fort bonnes raisons justifieraient également la présence, au dénoûment, de Lorenzo et de Jessica. Mais si peut-être, comme nous, le lecteur la trouvait assez justifiée par le *duo* que nous avons cité, nous pouvons garder nos raisons.

Ce que j'ai tâché de montrer, c'est qu'il y a vingt-cinq ou trente ans, quand Eugène Scribe régnait encore, et avec lui la superstition de la pièce « bien faite, » on se fût plaint que ce cinquième acte était inutile, ou tout au moins que les quatre autres le faisaient acheter chèrement. J'ai tâché de montrer aussi le progrès que le goût public avait accompli depuis lors. Est-ce bien un progrès ? On pourrait longuement discuter sur ce point, et ce serait le cas de redire qu'il y a progrès et progrès. Car, au fond et en réalité, si nous aimions surtout dans la comédie de Shakspeare ce qu'elle a de conforme, ou, comme on disait jadis, d'*analogue*, à une espèce de dilettantisme qui serait beaucoup mieux nommé de son vrai nom d'indifférence, il ne conviendrait pas de s'en féliciter. En effet, ce serait alors un signe qu'il nous importe peu comment on nous amuse, pourvu qu'on nous amuse ; et que la comédie de Shakspeare ou le dernier des vaudevilles, c'est à peu près tout un pour nous. Il n'y a pas de définition plus précise de la corruption du goût. Et en voici la perversion. Ce serait si peut-être nous aimions la comédie de Shakspeare pour l'inexpérience qu'on a vu qui s'y trahissait, pour l'absence d'art dont il faut bien dire qu'on y rencontre fréquemment la preuve, pour l'incertitude enfin et pour le vague ou pour l'obscurité de la pensée. En ce cas le danger serait plus grand encore. Si l'on ne peut pas demander à une comédie de *prouver* quelque chose, encore faut-il au moins qu'elle ait un sens : et, de réduire l'art à nous procurer des sensations qui ne nous laissent d'elles-mêmes que le souvenir confus de les avoir éprouvées, c'est assurément lui faire jouer un rôle étrange dans la vie, — qui ne serait pas sans quelque rapport avec celui de sir Pandarus de Troie. L'imagination, la fantaisie, le caprice ont leurs droits, mais la raison aussi a les siens. La comédie de Shakspeare n'est pas toujours raisonnable, et, si je l'ose dire, je crains que ce grand poète n'ait quelquefois extravagué. Ce n'est pas pour cela qu'il faudrait l'applaudir.

Mais ce que je crois plutôt encore, ce que j'aime mieux croire, et ce qui serait la plus consolante explication de la faveur avec laquelle nous accueillerons peut-être demain sur une scène française une adap-

tation du *Conte d'hiver* ou de la *Tempête*, c'est qu'en dépit de bien des différences, il y a plus d'une analogie secrète entre le temps où nous vivons et celui de Shakspeare. Aujourd'hui comme alors, la littérature est plutôt européenne que nationale, on pourrait dire cosmopolite, et les frontières ne sont pas tombées, mais la facilité des communications les a rendues presque idéales : on ne vit pas à Londres, à Berlin, à Saint-Pétersbourg, on n'y pense pas, et, en vérité, c'est à peine si l'on y parle autrement qu'à Paris. Aujourd'hui comme alors les genres sont confondus; et il est vrai qu'ils étaient alors dans l'indistinction de ce qui commence, tandis qu'ils seraient plutôt aujourd'hui dans la confusion de ce qui finit, mais ce n'en est pas moins une raison pour nous d'aimer dans la comédie de Shakspeare ce que nous ne trouvons ni dans la comédie de Molière, ni dans la tragédie de Racine : le rire mêlé parmi les larmes, la passion dans la comédie, le roman et la poésie, le plaisir de penser et celui de sentir à la fois. Nous sommes devenus capables de plaisirs plus complexes ; et pour jouir de nos sensations nous n'avons plus besoin, comme autrefois, qu'on les disjoigne. Enfin aujourd'hui comme alors, ayant ou croyant avoir épuisé ce qu'il y avait de fécondité dans l'ancien idéal, et lassés de ranimer des formes vides où la vie, quand par hasard on l'y met, semble se refroidir, se glacer et se figer, nous cherchons du nouveau; et nous ne l'avons pas encore trouvé ; mais nous le trouverons sans doute, et dans cette recherche hasardeuse quel plus glorieux exemple peut-on se proposer que celui de Shakspeare?

Remercions donc le directeur du « second Théâtre Français » de ce qu'il a fait, de ce qu'il fait tous les jours encore pour s'efforcer, non plus comme jadis d'accommoder Shakspeare au goût français, mais au contraire, et comme nous le disions, pour convertir le goût français à ce qu'il y a de plus shakspearien dans Shakspeare. On ne pourrait lui en faire une critique ou un reproche que si l'excès de sa piété l'empêchait de rendre ce qu'il doit à Corneille, à Molière, à Racine, au besoin même à Marivaux, à Regnard et à Beaumarchais. Mais tout le monde sait qu'à l'Odéon, depuis quelques années, le répertoire national, presque plus en honneur qu'à la Comédie française, y sera bientôt mieux joué : j'en avertis les « grands comédiens. » Et quant à l'art prétendu *nouveau*, qu'il est du devoir aussi d'un directeur de l'Odéon d'aider à se produire, on ne dira pas qu'il y manque, puisque s'il n'a pas joué *le Père Lebonnard*, il nous annonce trois actes de l'auteur de l'*Ecole des veufs*, et qu'à la même place où nous parlons du *Marchand de Venise*, nous rendions compte, l'année dernière, tout justement à la même époque, de la récente représentation de *Germinie Lacerteux*.

F. Brunetière.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 décembre.

Vous connaissez la fortune telle que la peint Michel-Ange, le pied sur sa roue éternellement tournante. Elle ne s'arrête jamais, elle ne cesse de répandre sur la race humaine, sur les empires et sur les hommes, le bien et le mal, la paix ou la guerre, les bons et les mauvais jours, les années heureuses ou malheureuses. La fortune, pour cette fois, a fait de cette année qui s'achève au milieu des frissons d'hiver et des influences maladives d'une saison ingrate, une année mémorable à sa manière, au moins exceptionnelle entre toutes : mémorable ou exceptionnelle par tous les spectacles qu'elle a offerts, par les souvenirs qu'elle a évoqués, par les idées qu'elle a remises en mouvement, par le plus prodigieux assemblage de diversions, de fêtes et d'expériences publiques. C'est d'abord pour l'Europe une année de paix générale, ou, si l'on veut, de répit, de trêve bienfaisante entre les crises auxquelles on a échappé et les crises qu'on est toujours réduit à redouter. C'est surtout pour la France, l'année de l'Exposition universelle, de la plus libérale hospitalité offerte au monde, d'une de ces commémorations séculaires qui marquent une grande étape dans la vie d'un peuple, — et par surcroît, des élections qui ont pu s'accomplir au milieu de l'éclat des paisibles manifestations sans les interrompre ni les troubler. Tout a marché de front, tout s'est accompli avec la bonne volonté et le bon esprit de la France intéressée à ses propres succès, avec le concours de toutes les nations accourues au Champ de Mars. On ne peut pas dire que la fortune variable et si souvent fantasque ou ennemie ait été inclémente pour cette année qui arrive à sa dernière heure.

Les choses passent si vite de nos jours que tout ce qui a fait l'intérêt de ces derniers mois semble déjà presque oublié. On dirait que c'est déjà une vieille histoire, dont la solitaire et froide tour Eiffel demeure l'unique témoin. Les somptuosités, les fontaines lumineuses, les décorations mobiles de la fête ont disparu. La foule aussi s'est éloignée et dispersée. Puis on est retombé presque brusquement dans la vie de tous les jours; on a été ressaisi par les affaires, par les âpres divisions des partis, par toutes les vulgarités de la politique. Le rêve s'est évanoui, on est rentré dans la réalité. Ce qui s'est passé durant ces quelques mois, ce qui a rempli cette année, aujourd'hui révolue, ne garde pas moins son caractère et sa signification. C'est plus qu'un souvenir déjà à demi effacé; c'est un événement qui reste avec son originalité, qui éclaire le mouvement des choses, un des plus curieux phénomènes de la vie contemporaine. A dire vrai, au début, lorsqu'on s'était proposé de célébrer, après un siècle, par des solennités particulières, cette date de 1789, la première idée, l'idée unique, était tout simplement une commémoration révolutionnaire. C'était la révolution française qu'on voulait célébrer dans ses origines, dans ses suites tragiques, éclatantes ou lugubres. L'Exposition universelle, qu'on avait imaginée du même coup, n'était qu'un accompagnement, un accessoire, une décoration comme une somptueuse tenture ou les illuminations des jours de fête. Qu'est-il arrivé, cependant? C'est ici que s'est produit un curieux phénomène. A peine a-t-on été entré dans cette année des grandes surprises, le centenaire révolutionnaire s'est à peu près éclipsé ou n'a plus joué, du moins, qu'un rôle effacé; c'est l'Exposition universelle qui a pris aussitôt la première place, qui est devenue l'attrait souverain, la vive et séduisante magie du moment.

Oh ! sans doute, les programmes qu'on avait préparés pour le centenaire ont été exécutés. Il y a eu aux grandes dates les cérémonies commémoratives au Jeu de paume, à Versailles ou ailleurs. On a fait des discours officiels, des manifestations officielles, des processions officielles; on avait même imaginé pour la circonstance un musée de la révolution. A parler franchement, avouez-le, tout cela a été froid, a passé au milieu d'une certaine indifférence publique; on sentait que ces cérémonies, ces discours, ces apothéoses toujours les mêmes, ces grands mots, ces grandes phrases, n'avaient plus le don de remuer l'opinion, la fibre populaire, et ne répondaient plus à rien. Il a été clair dès le premier jour que tout ce qu'il y avait de curiosité, d'empressement spontané, de passion vive et sincère, se portait au Champ de Mars, non aux vaines exhumations de l'archéologie révolutionnaire. La foule a couru là où elle trouvait l'intérêt et la vie, là où elle se sentait attirée, satisfaite, émerveillée et même instruite. Bref, pour être dans le vrai, cette année qui a une fin assez morose, après tant d'éclat, reste l'année de l'Exposition bien plus encore que l'année du centenaire. Et qu'on

ne dise pas qu'il n'y a là que la recherche d'un plaisir banal, une curiosité frivole, avide d'éblouissans spectacles. Ce mouvement est, au contraire, l'expression d'un instinct aussi juste que profond, qui du premier coup est allé droit à la vérité, qui a déjoué les courtes vues des organisateurs d'anniversaires de parti.

C'est qu'en effet, à voir la révolution française en elle-même et de plus haut, cette exposition en est, pour ainsi dire, l'illustration et la représentation, bien plus que les apothéoses artificielles et intéressées des partis. Elle représente cette révolution, qui reste après tout un des plus grands mouvemens humains, dans son essence et dans son esprit, dans le génie émancipé du travail, dans la liberté des industries, dans le progrès du bien-être public, dans la puissance de l'activité créatrice, dans ce sentiment de solidarité qui, à certains momens, rapproche toutes les nations. Ce qu'il y a eu de fécond, de vivace, de puissant dans la révolution était passé là dans toutes ces œuvres un instant réunies, où des millions de visiteurs ont pu, six mois durant, voir toutes les variétés, les phases, les perfectionnemens et les efforts du travail libre. Et c'est là justement ce qu'il y a de frappant, de caractéristique; c'est ce qui fait qu'il n'y a rien de frivole ni de vulgaire dans cet instinct d'une population qui, pour célébrer son centenaire, s'est intéressée au succès d'une exposition, image de la vitalité française, plutôt qu'à la commémoration d'événemens stériles ou irritans. Elle a été après tout sensée dans son instinct et dans son choix. Ce qu'elle trouvait au Champ de Mars, c'est ce que la révolution a eu de meilleur, c'est l'œuvre bienfaisante et pratique, c'est ce qui ne trompe pas, — tandis qu'on ne peut pas dire que dans ce qu'elle a eu de politique, la révolution ait laissé des souvenirs exempts d'amertume, un héritage à accepter ou à subir sans réserve. Il est certain que, si elle a réussi en grande partie dans son œuvre sociale, elle n'a pas réussi au même degré dans son œuvre politique, et il n'y a pas trop de quoi se livrer aux commémorations prétentieuses. Qu'on ait tenu malgré tout à célébrer cette date de 1789, soit; mais on n'a pu la célébrer qu'en se souvenant que, depuis cent ans, il n'y a pas une espérance qui n'ait été trompée, que la France n'a cessé de voyager à travers une série ininterrompue de crises qui ne sont même pas finies, et que, si on voulait faire une exposition de tout ce qu'il y a eu de séditions, de coups d'état, de constitutions, de gouvernemens, le Champ de Mars n'y suffirait pas. C'est malheureusement notre histoire depuis un siècle. La France a vu les révolutions se succéder sous prétexte de continuer la révolution. Les régimes les plus violens ont été possibles, les régimes les plus favorables ont été sans durée, et ce qu'il y a de plus grave, c'est que cette instabilité perpétuelle, ces commotions successives finissent par altérer les traditions libérales les plus inviolables, les conditions les plus nécessaires de gouvernement.

La France vit à travers tout, c'est évident ; elle garde sa sève et sa puissance, elle vient de le prouver une fois de plus. Elle en est encore à trouver, en dépit du centenaire, un régime qui lui permette de développer ses forces et son génie à l'abri d'institutions fixes, de lois protectrices et libérales. C'est là encore la question, et elle n'a pas été sûrement tranchée par les élections dernières qui ont coïncidé avec le centenaire et l'Exposition, qui ont été aussi un des événemens de cette année. Ce n'est pas que le pays, qui a fait le succès de l'Exposition et est allé d'un mouvement si spontané, si confiant, au Champ de Mars, se soit manqué à lui-même dans les élections. A quelques excitations ou à quelques secousses qu'il ait été exposé, quelques efforts qu'on ait tentés pour le suborner ou l'abuser, il a été au scrutin ce qu'il est partout depuis quelque temps, sincère et gai dans son empressement aux fêtes du travail, indifférent aux vaines manifestations de la politique, sensé et modéré dans ses préférences. Il a témoigné autant qu'il l'a pu, — on le sent, — son antipathie pour les aventures et les violences, son dégoût des intolérances sectaires et des guerres religieuses, son désir de pouvoir vivre et travailler sans trouble, d'être honnêtement, utilement et libéralement gouverné. Cela, il l'a témoigné à travers les contradictions et les excès d'une lutte sans mesure, il l'a dit avec une persistance qui est certainement un des signes les plus caractéristiques de l'état général de l'opinion. Malheureusement c'est toujours ainsi : quand le pays a parlé, les partis, les prétendus chefs politiques surviennent pour tout obscurcir et tout dénaturer, pour substituer leurs vues et leurs calculs intéressés à la volonté évidente d'un peuple qui ne demande que l'équité et la paix.

A peine ces élections de 1889 ont-elles été accomplies et la chambre nouvelle a-t-elle été rassemblée, la confusion a recommencé. Les intrigues, les tactiques équivoques, les petites agitations, les passions de secte ou de coterie, tout a reparu. Ce parlement nouveau vient, il est vrai, de se séparer pour quelques jours, jusqu'à sa session régulière, il n'a été réuni que pendant trois ou quatre semaines ; il a eu cependant déjà le temps de montrer que, pour l'esprit de parti, rien n'est changé. On dirait que les républicains, après avoir été singulièrement effrayés, puis rassurés, n'ont plus aujourd'hui d'autre préoccupation que de se resserrer, de se ressaisir pour reprendre et continuer une domination qu'ils ont craint un instant de perdre. Ils se retrouvent tels qu'ils ont été, tels qu'ils sont toujours, prêts à exercer leurs vengeances, tantôt par des invalidations capricieuses qui ne sont qu'un abus de majorité, tantôt par de mesquines représailles contre de pauvres prêtres de village arbitrairement dépouillés de leur modique traitement. C'est leur triomphe ! On dirait surtout qu'il y a des républicains qui n'ont que le souci et la peur de voir l'esprit de modération et de transac-

tion entrer dans la république! Au demeurant, quelque pénibles que semblent être ces débuts d'une législature nouvelle, c'est une situation qui commence ou recommence. Rien n'est irréparablement engagé, et avant d'aller plus loin on fera bien d'interroger encore une fois cette année qui s'achève, de rechercher dans tous ces événemens, l'exposition, le centenaire, les élections, la vraie pensée, la volonté de la France, à laquelle nul n'a le droit de se dérober.

On ne peut certes dire d'avance ni pressentir comment tourneront les affaires du monde dans l'année nouvelle, ce qui en sera, fût-ce d'ici à trois mois, de l'état de l'Europe, des alliances, des rapports généraux, de la paix universelle. Cette question qui renaît d'elle-même aujourd'hui, on l'agitait déjà il y a un an, comme les années précédentes, non sans une indéfinissable et oppressive inquiétude. On craignait l'imprévu et l'inconnu, surtout depuis l'avènement encore récent d'un jeune empereur d'Allemagne entrant dans le règne avec un naturel visiblement un peu impatient et agité. On était loin de se sentir rassuré sur les rapports des premières puissances de l'Europe, sur l'Orient comme sur l'Occident, sur ce qui pouvait sortir de ces grandes combinaisons qui, sous prétexte de garantir la paix, laissent entrevoir toujours et partout la guerre en perspective. Et cependant, tout bien compté, elle a fini par arriver jusqu'au bout, cette année 1889, sans trouble européen, sans accident sérieux. L'outre aux tempêtes est restée fermée pour le bien des peuples. Ce n'est pas que plus d'une fois il n'y ait eu des semblans de paniques, des bruits équivoques, des apparences suspectes. On a pu se demander par instans ce qui se préparait dans le mystère des chancelleries toujours agitées, ce que signifiaient ou ce qu'allaient produire tous ces déplacemens de princes ou de diplomates, toutes ces visites et ces entrevues qui n'ont pas manqué cette année, depuis le voyage du roi Humbert en Allemagne jusqu'à l'apparition du tsar à Berlin, sans parler des pérégrinations de l'empereur Guillaume en Angleterre et en Orient. Au demeurant, c'est la paix qui l'a emporté, et si dans les conditions générales de l'Europe rien d'essentiel n'est changé, rien non plus ne s'est aggravé. On pourrait dire plutôt qu'au milieu des agitations incessantes et des armemens démesurés auxquels le continent semble condamné, il se forme une sorte d'équilibre un peu étrange, naissant de tant de forces colossales mises en présence, du sentiment de l'effroyable danger qu'une rupture irréparable ferait courir à toutes les nations.

C'est donc avec la paix que finit pour l'Europe une année qui, au début, lorsqu'elle a commencé, semblait enveloppée de nuages et ne laissait pas d'inspirer quelque inquiétude; c'est avec la paix que s'ouvre l'année nouvelle, et peut-être même, autant qu'on puisse l'augurer, cette paix est-elle moins précaire, moins livrée aux chances de l'imprévu ou, si l'on veut, plus vraisemblable qu'il y a un an. De quelque

façon qu'on juge l'ensemble des affaires du continent et qu'on prévoie l'avenir, il est certain que, pour le moment, le poids de la Russie se fait sentir, que le tsar, en se retranchant dans sa force et dans son impassibilité, a réussi, sinon à faire tout ce qu'il voulait en Orient, du moins à neutraliser les impatiences des autres et à demeurer l'arbitre de la paix. C'est un fait, de même que c'est un fait que, sans qu'il y ait aucune espèce de pacte, une partie de la force de la Russie tient à ce qu'elle ne se sent pas seule en Europe, à l'extrémité du continent. Il est évident aussi que la triple alliance centrale, cette trop bruyante alliance, sans cesser de subsister, paraît être entrée dans une phase nouvelle, que M. de Bismarck, qui en est le régulateur, met toute son habileté à faire entrer ses alliés dans des vues, dans des combinaisons dont on n'a pas jusqu'ici le secret. Quels que soient les desseins du tout-puissant et solitaire chancelier qui, du fond de sa retraite de Friedrichsruhe, conduit les affaires de l'Europe, on ne peut douter que depuis quelque temps, probablement depuis le passage du tsar à Berlin, il ne s'efforce, par son ascendant à Vienne et à Rome, de modérer la marche, d'écarter tout ce qui pourrait raviver ou envenimer des conflits toujours possibles. M. de Bismarck a certainement son secret qu'il ne dira que lorsqu'il le voudra, lorsqu'il s'y croira intéressé; il est d'ailleurs assez habile pour se plier à toutes les évolutions sans se croire plus engagé aujourd'hui qu'hier. Pour le moment, on pourrait présumer que, dans sa pensée, la triple alliance est au repos, qu'elle doit éviter de faire parler d'elle. C'est peut-être ce qu'il y a de mieux pour la paix, — et de fait, à cette heure où s'ouvre une année nouvelle, on paraît moins occupé à Berlin et à Vienne de campagnes extérieures que de bien des affaires intérieures qui ont aussi leur importance.

Quelle que soit d'ailleurs la puissance de M. de Bismarck lui-même dans l'empire dont il est l'arbitre, il ne fait pas toujours tout ce qu'il veut, et, s'il le fait, ce n'est pas toujours sans peine, sans effort, même sans y mettre quelque diplomatie. Son génie est précisément de savoir compter avec les difficultés intérieures aussi bien qu'avec les difficultés extérieures. Avant peu, d'ici à quelques mois, à l'intérieur, il va y avoir en Allemagne des élections, pour lesquelles tout se prépare déjà, qui, sans avoir rien de décisif pour la direction de la politique impériale, ne laissent point évidemment d'avoir une certaine importance. C'est l'affaire de demain. En attendant la loi sur les socialistes, à laquelle le chancelier attache un prix singulier, quoiqu'il n'ait pas cru devoir quitter Friedrichsruhe pour aller la défendre en personne, cette loi sur les socialistes, vivement contestée, est restée en suspens; le budget aussi est resté en chemin. Le Reichstag n'a visiblement pas tenu à se presser. Il a pris ses vacances de Noël sans avoir voté ces lois; il va les retrouver à sa rentrée pour la dernière session, et tout

indique qu'il y aura encore une lutte parlementaire des plus vives, à laquelle le chancelier prendra peut-être part cette fois; mais si le Reichstag de Berlin a laissé provisoirement en suspens quelques-unes des lois qu'on lui demandait, il a voté, avant de prendre ses vacances de Noël, d'autres mesures qui sont certes des plus significatives, des plus caractéristiques.

On sait avec quelle énergie passionnée le chancelier a soutenu il y a plus de quinze ans les lois de guerre contre l'église catholique, les lois connues sous le nom de *kulturkampf*. On sait aussi avec quelle désinvolture il a pris depuis, quand il l'a cru nécessaire, le chemin de Canossa, quoiqu'il eût dit qu'il n'irait jamais. De toutes ces lois violentes, excessives, la plupart ont été déjà abrogées ou sont tombées en désuétude. Ce qui en reste s'en va chaque jour. Le Reichstag vient de voter, sans une ombre d'observation du gouvernement, l'abrogation de la loi d'internement ou d'exil contre les prêtres remplissant leur ministère sans autorisation de l'état. Il a assimilé, par un autre vote, les missionnaires catholiques aux missionnaires protestans dans les pays de protectorat impérial. Il a voté tout cela en même temps qu'il venait de voter des dispositions qui règlent la situation militaire des étudians de théologie en les exemptant à peu près du service. Le chef du parti du centre, du parti catholique, M. Windthorst, qui a conduit habilement cette campagne, n'a pas caché qu'il se réservait d'aller jusqu'au bout, de réclamer en faveur des ordres religieux encore frappés d'interdiction ; pour le moment, il s'est contenté de ce qu'il venait d'obtenir. Ceux-là mêmes, d'ailleurs, qui avaient voté autrefois avec le plus d'ardeur les lois contre l'église catholique, en ont voté aujourd'hui d'une voix presque unanime la révocation, et ils n'ont pas déguisé, eux non plus, leurs sentimens : ils ont avoué qu'ils avaient hâte de mettre fin à toutes les luttes intestines, d'apaiser et de désintéresser les populations catholiques. M. de Bismarck ne les démentira pas, et c'est ainsi qu'agissent les grands politiques qui sentent que la paix intérieure, la paix morale est une des conditions de la puissance extérieure.

Que l'Autriche pût obtenir cette paix morale entre les nationalités de toute sorte qui composent l'empire, ce serait assurément un grand bienfait, même pour l'autorité de sa diplomatie et l'efficacité de son action en Orient. Malheureusement elle n'en est pas là, et tandis qu'elle est engagée dans une politique assez compliquée du côté des Balkans et de la Bulgarie, elle en est toujours à se débattre avec les Allemands, les jeunes Tchèques, les vieux Tchèques, les Hongrois, les Ruthènes, les Slaves du sud. Le ministère de patiente transaction auquel le comte Taaffe a donné son nom reste exposé aux récriminations, aux hostilités qui, tout récemment encore, se sont pour ainsi dire donné rendez-vous dans le Reichsrath de Vienne, à propos d'une

interpellation dont le chef du parti allemand, M. de Plener, a pris l'initiative. L'occasion a été l'agitation renaissante en Bohême, cette espèce de levée de boucliers des jeunes Tchèques, revendiquant plus vivement que jamais l'indépendance pour leur pays, réclamant le couronnement de l'empereur comme roi de Bohême. M. de Plener a violemment mis en cause le ministère pour ses faiblesses, pour ses compromis, pour ses transactions perpétuelles avec toutes les races de la monarchie, rudoyant avec âpreté les vieux Tchèques aussi bien que les jeunes Tchèques, tous les nationalistes. Le chef des vieux Tchèques, M. Rieger, sans s'identifier avec ses jeunes émules de Prague devenus ses adversaires, les jeunes Tchèques, a cru néanmoins devoir intervenir, accusant à son tour les Allemands de la Bohême, maintenant les droits historiques de son pays. Entre tous les camps, le comte Taaffe s'est levé pour dire le mot décisif, pour trancher la question. A-t-il dit réellement le mot décisif? Il est resté du moins fidèle à sa politique. Il a refusé d'admettre que le moment fût venu de modifier la constitution de l'empire et de faire couronner l'empereur à Prague; il n'a pas voulu non plus paraître contester les droits de la Bohême. Pour tout dire, il a parlé en homme décidé à tranquilliser pour le moment à demi les Allemands, en laissant une espérance aux Tchèques, sans provoquer l'humeur ombrageuse des Hongrois. Il a réussi encore une fois, puisqu'il a eu la majorité. Ces récriminations et ces tactiques sont de tous les temps à Vienne. Elles ne sont malheureusement aujourd'hui qu'une démonstration nouvelle des incohérences de l'empire et l'explication des embarras de l'Autriche, obligée peut-être plus que jamais, à l'heure qu'il est, de s'observer dans sa politique extérieure, d'accepter la triple alliance telle qu'on la comprend à Berlin, de se conformer aux vues, aux calculs, aux intérêts de Berlin.

Quant à l'Italie, la troisième des coalisées de la grande ligue, elle n'en est peut-être pas, pour sa part, quoiqu'elle ne l'avoue pas, à sentir le poids d'une alliance d'ostentation, à savoir ce qu'il en coûte de figurer parmi les grands et de subir l'amitié des forts. Elle a pu être un moment flattée et satisfaite dans son orgueil de se voir recherchée, traitée familièrement à Friedrichsruhe ou à Berlin. En réalité, elle a subi plus d'un mécompte; elle s'est exposée à aliéner pour une vaine gloire son indépendance, à compromettre ses finances par des armemens ruineux et inutiles, son commerce par des guerres économiques où elle a été entraînée. On ne lui en a pas même su peut-être beaucoup de gré; aujourd'hui, soit par une tactique qui a pu lui être conseillée, soit de son propre mouvement, elle profite du repos que se donne la triple alliance pour s'occuper de ses affaires. Elle en est au moins aux premières démonstrations d'une politique commerciale d'apparence plus conciliante avec la France. Elle vient d'abolir les droits différentiels

qui ont pesé depuis deux ans sur le commerce des deux pays. Le roi Humbert en avait déjà parlé dans son discours à l'ouverture de la session. La mesure a été proposée, elle a été rapidement votée, et dans les débats qui ont précédé le vote, on ne peut que constater un ton général de mesure et de conciliation à l'égard de la France. M. le président du conseil aussi a même déclaré que, s'il eût été au pouvoir, il n'eût pas sans doute dénoncé le traité de commerce, et il n'a pas caché son désir d'entrer dans des relations meilleures avec notre pays. C'est fort bien ! Seulement, il ne faut pas se payer de mots.

Au fond, dans cette affaire des relations de l'Italie et de la France, il y a deux questions. Il y a une question spéciale, que l'abolition des droits différentiels ne tranche pas. Derrière les tarifs différentiels il y a le tarif général, conçu, imaginé, voté d'avance justement pour cette guerre économique si tristement engagée depuis quelques années. Si, par l'abolition d'un tarif de circonstance, on n'a voulu que faire une démonstration, se donner de belles apparences devant l'Europe, cela ne sert à rien et n'abuse personne. Si l'on veut réellement entrer dans de meilleures relations de commerce, c'est le tarif général qui est la vraie difficulté à aborder. Jusque-là la France n'a rien à dire et ne peut qu'attendre. Pour ce qui est de la question bien autrement grave des rapports politiques des deux pays, la France a encore moins à prendre une initiative. Le malheur de l'Italie est de s'être laissé placer dans cette étrange position où elle peut être entraînée à employer ses forces contre la France, sans griefs, sans nécessité, de même d'ailleurs qu'elle peut être exposée à prendre les armes contre la Russie sans plus de raison. Bref, elle s'est laissé engager pour d'autres, et si elle y tient, c'est son affaire. Tant que cette situation subsistera, la France n'a qu'à rester dans l'expectative réservée et vigilante dont on lui a fait une loi. La France n'a ni à désavouer les sympathies dont elle a donné plus d'une fois les témoignages efficaces à l'Italie, ni à se refuser à rien, ni à être dupe de vaines paroles.

C'est bien certain, l'activité humaine ne cesse de se déployer sous une forme ou sous l'autre dans l'univers, jusqu'aux extrémités les plus reculées du globe, là même où on ne l'aperçoit pas. Elle ne s'interrompt jamais ; elle peut tout au plus se ralentir dans certaines périodes comme celle-ci : c'est ce que les Américains appellent les années secondaires. On ne peut en disconvenir, cette année qui finit n'aura compté rien d'éclatant, rien d'exceptionnel dans le nouveau monde, et cette révolution même qui s'est accomplie au Brésil, qui a transformé d'un seul coup un empire en république, ne semble guère de nature à faire figure dans l'histoire. Le malheur est qu'on commence à voir clair sur ce coup de théâtre de Rio-de-Janeiro, qui a chassé un empereur et élevé un pouvoir nouveau.

Ce serait évidemment une assez puérile illusion d'attacher une im-

portance quelconque à ce mot de république. Le pavillon semble couvrir provisoirement une singulière marchandise. Une chose est à constater : quelles que soient les explications d'un ordre tout intérieur qu'on en puisse donner après coup, cette révolution brésilienne a certainement éclaté à l'improviste et a ressemblé d'abord à une énigme. Elle a été accueillie en Europe sans prévention, avec plus de surprise que de malveillance, sur la foi des messages du pouvoir nouveau. A mesure cependant qu'elle se dévoile dans sa vérité, dans ses détails, dans ses premiers actes, dans ses tendances, elle apparaît mieux pour ce qu'elle est, — et ce qu'elle est, c'est tout simplement, s'il faut le dire, une aventure, même jusqu'ici une aventure toute militaire. Dès les premiers momens, un des nouveaux maîtres du Brésil, qui est aujourd'hui ministre, ne le cachait pas dans une lettre intime qui vient d'être publiée. Il avouait que ce qui venait d'être fait l'avait été par les militaires et par eux seuls, que l'élément civil n'y était presque pour rien, que le peuple avait « assisté à la chose hébété, surpris, étonné, » croyant assister à une « simple parade; » il ajoutait qu'on se trouvait « en présence d'une ébauche grossière, incomplète, » que pour l'instant le gouvernement ne pouvait être que militaire.

Et de fait le gouvernement révolutionnaire de Rio a commencé par s'occuper de l'armée en graciant les déserteurs ou en enrôlant des soldats, en multipliant les promotions et les pensions, en décrétant de nouveaux uniformes, sans oublier même un casque au panache flamboyant ! Ce n'est pas tout : au premier moment, les chefs de la révolution ont cru sans doute d'une politique habile d'afficher certaines déférences et même des airs de libéralité à l'égard de l'empereur dom Pedro en répandant partout en Europe qu'on lui laissait les dotations qu'on avait mises à sa disposition, on ne sait combien de millions. C'était d'abord traiter avec peu de respect la dignité du vieux souverain qu'on venait d'arracher nuitamment de son palais pour le jeter sur un navire. C'était, de plus, faire de la libéralité à bon marché en se moquant de l'Europe. En réalité, tout cela a fini par les suppressions des dotations et les confiscations ordinaires. La fantaisie elle-même ne laisse pas d'avoir sa place dans les affaires révolutionnaires du Brésil, et le nouveau ministre de la guerre, qui passe cependant pour un savant distingué, qui est encore plus, à ce qu'il paraît, un positiviste convaincu, profite de l'occasion pour se servir dans ses correspondances et dans ses actes du calendrier d'Auguste Comte ; mais ce qu'il y a de plus grave, c'est que le gouvernement de Rio, qui avait annoncé l'intention d'en appeler au pays, vient de tenir sa promesse d'une singulière façon, en décrétant la réunion d'une Assemblée constituante dans un an, — au 15 novembre 1890 ! Si on rapproche cette date des confidences ministérielles, on pourrait en conclure que le

Brésil a devant lui la perspective d'une dictature militaire pour une belle et bonne année, si ce n'est plus. Le ministre brésilien avait visiblement quelque raison d'écrire dans sa lettre récemment publiée que ce n'était qu'une ébauche, peut-être pas même le premier pas « vers la grande ère! » On dirait vraiment l'aventure de M. Boulanger transportée au Brésil et réussissant à Rio-de-Janeiro !

Tout cela est encore assez confus sans doute. On peut, si l'on veut, faire la part des incohérences et des difficultés inséparables d'une révolution, de la fondation d'un régime nouveau. Il n'en résulte pas moins pour le moment une situation des plus critiques, des plus périlleuses pour cette république soldatesque née d'hier. Elle est périlleuse, — et par l'anarchie des provinces où le commerce est dès maintenant exposé à des vexations qui provoqueront des réclamations étrangères, — et par les entraînemens d'une dictature militaire qui excite déjà les défiances des républiques voisines, — et par les résistances intérieures que le nouveau gouvernement doit fatalement rencontrer. On peut sans doute essayer de dissimuler les désordres partiels qui se produiront à Rio ou dans les provinces; on pourra au besoin les réprimer. Le danger n'existe pas moins, il est inévitable. Il est certain qu'il y a eu déjà des manifestations hostiles, des tentatives de soulèvement ou de réaction qui prouvent que le régime nouveau, après avoir enlevé le pouvoir sans combat, sera peut-être avant longtemps réduit à le défendre par la force et les coups d'état. N'y eût-il désormais aucune chance de restauration pour l'empire qui a disparu, la république brésilienne, telle qu'elle apparaît, ne semble pas mieux garantie contre les convulsions et les agitations, sans parler même des crises extérieures où elle pourrait être entraînée. Et voilà comment cette révolution qui a marqué la fin de l'année laisse pour l'année nouvelle plus d'une menace au Brésil et à cette partie du Nouveau-Monde !

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Sans la révolution du Brésil et la baisse considérable qui s'est produite sur les valeurs de ce pays, la rente française eût sans doute résolument franchi avant la fin de l'année le cours de 88 francs, coupon détaché. Dès le milieu du mois, le 3 pour 100 atteignait 88.35 et ressortait ainsi pour la seconde quinzaine à 87.60 ex-coupon. Il semblait que ce fût peu de chose pour la spéculation que d'enlever ces 0 fr. 40, d'autant plus que certaines caisses publiques, disposant de fonds considérables, ont acheté pendant tout le mois, assure-t-on, d'importantes sommes de rentes au comptant.

Ce qui paraissait si aisé n'a pu toutefois se réaliser. Pour optimistes que soient restées les dispositions générales, le marché n'a pas été soustrait complètement à l'influence de la baisse des valeurs brésiliennes, influence qui s'est exercée plus vivement encore à Londres. Si toutefois le 3 pour 100 ne clôt pas l'année 1889 à 88 francs, il n'est éloigné de ce cours que de 0 fr. 15 à 0 fr. 20, et pratiquement il reste au prix le plus élevé qu'il ait jamais atteint.

L'année 1889, avec son Exposition universelle, les déclarations pacifiques des souverains, la décadence du boulangisme, les élections générales relativement modérées, et, dans un certain sens, conservatrices, a été véritablement remarquable pour nos fonds nationaux et pour toutes les valeurs à revenu fixe qui, sous une forme ou sous une autre, ont le bénéfice de la garantie de l'État et même pour celles qui, sans cette garantie, sont toutefois placées haut dans la faveur et dans l'estime du public.

Du 31 décembre 1888 à fin 1889, la rente a monté de 5 unités (de 82.77 à 87.77); l'Amortissable, de 5.75 (de 86.80 à 92.55); le 4 1/2 pour 100, de 1.47 1/2 (de 104.42 1/2 à 105.90). Ainsi, le porteur d'inscriptions de rente perpétuelle ou amortissable qui aurait acheté à la fin de l'année dernière et vendrait aujourd'hui, aurait reçu comme intérêt 3 francs et comme plus-value de capital 5 fr. ou 5 fr. 75 par coupure de 3 francs de rente. Il aurait donc fait, avec la rente française, aujourd'hui la première et la plus recherchée de toutes les valeurs de la cote, un placement de 8 ou 8.50 pour 100.

La même constatation ressort d'un examen comparatif des prix des

obligations de la ville de Paris et des obligations de nos grandes compagnies de chemins de fer.

Les diverses séries de la dette de la Ville ont progressé dans une proportion plus ou moins grande, l'avance variant de 3 francs jusqu'à 9 francs. En effet, la ville 1855-1860 valait, il y a un an, 530 francs et vaut aujourd'hui 533. La plus-value atteint 8 francs sur les ville 1875 et 1876. Enfin, l'obligation 1886, cotée il y a douze mois 383, vaut aujourd'hui 392. L'acheteur de ce dernier titre, qui vendrait maintenant, aurait touché 12 francs d'intérêt et 9 francs de plus-value en capital, soit 21 francs pour un capital versé de 385 francs, ou près de 6 pour 100.

L'obligation Nord est passée de 420 à 432, l'Orléans de 410 à 427, le Midi et l'Ouest de 410 à 423, le Lyon fusion de 405 à 423, la Grande-Ceinture de 410 à 422, l'Est de 394 à 413.

A 432 francs l'obligation Nord ne rapporte plus, si l'on tient compte de l'impôt, que 3.20 pour 100, plus une fraction minime pour la prime de remboursement. Mais l'acheteur aura reçu, outre ses 13 fr. 80 nets comme intérêts, une plus-value de capital qui aura presque doublé le rendement de son placement et l'aura porté au-delà de 6 pour 100. Le porteur de l'obligation Orléans fusion ou Est, dont le bénéfice en capital varie de 17 à 19 francs, aura fait un placement à plus de 7 pour 100.

Plus heureux encore ont été les porteurs des autres obligations de chemins de fer garanties dont les cours étaient encore maintenus à une certaine distance de ceux des titres de nos grandes compagnies. L'obligation Bône-Guelma s'est avancée de 385 à 413, l'Est algérien de 374 à 401, celle des Chemins économiques de 360 à 387, celle des Chemins départementaux de 350 à 373, l'Ouest algérien de 372 à 399. Pour toute cette série, la plus-value en capital atteint 27 à 28 francs, soit environ le double de l'intérêt réel. Si l'on réunit les deux sommes, on reconnaît que les porteurs de ces titres ont fait, en valeurs garanties par l'État, un placement d'environ 10 pour 100.

Les placemens en actions de chemins de fer n'ont pas été moins favorisés. L'action du Nord est en hausse de 160 francs à 1,790, celle de Paris-Lyon-Méditerranée de 72.50 à 1,352.50, celle de l'Ouest de 55 fr. à 960, l'Orléans de 42.50 à 1,371.25, le Midi et l'Est de 30 francs à 1,215 et 815.

Les capitaux qui, épouvantés par les catastrophes successives du Panama, du syndicat des cuivres et du Comptoir d'escompte, ont cherché un refuge dans les placemens de toute sécurité, à revenu fixe et bas, n'ont donc pas eu à regretter cette orientation. Avec la sécurité absolue ils ont trouvé une rémunération que ne donnent même plus des valeurs aléatoires qui ne sont pas de simples cartes de jeu.

Parmi les fonds étrangers, les Russes présentent une plus-value égale à celle des fonds français, et aux fonds russes il faut joindre encore les valeurs turques, égyptiennes et helléniques, ce qu'on appelait naguère les valeurs à turban.

Le 4 0/0 russe des diverses catégories, 1880, 1888, 1889 et consolidés des chemins de fer sont aujourd'hui à 93.25 et le 4 0/0 1880, type premier de ces fonds, était, il y a un an, à 87, au moment de l'émission si brillamment réussie par la Banque de Paris et des Pays-Bas.

Le Turc s'est avancé de 15 à 17.65, ce qui constitue un progrès de 16 à 18 0/0, l'obligation de priorité ottomane est en hausse de 62.50 à 482.50 et l'obligation Douane de 52.50 à 405.

L'obligation unifiée d'Égypte a progressé de 50 francs à 470, l'Hellénique 5 0/0 de 35 francs à 475.

Voilà donc toute une série de titres sur lesquels les porteurs ont obtenu, outre un intérêt supérieur en général à 5 0/0, un accroissement de capital variant de 8 à 16 0/0.

On peut citer encore le 4 0/0 hongrois qui de 87 s'est avancé à 88.25, et le Portugais sur lequel la baisse récente laisse une légère plus-value de quelques centimes à 65.75.

Les porteurs de rente extérieure d'Espagne n'ont ni perdu ni gagné en capital, ou plutôt, après avoir vu ce fonds s'avancer de 73 1/2 aux environs de 77, ils ont assisté à un mouvement continu de recul qui l'a ramené à peu près à son point de départ. contre-coup de la révolution brésilienne et effet direct d'une situation financière qui devient véritablement inquiétante.

La rente italienne a fléchi de 1 franc environ ; plus exactement, la vigoureuse reprise effectuée sur ce fonds par la haute banque allemande, dans un intérêt plus politique que financier, n'a laissé subsister qu'une unité de la baisse qui avait d'abord fait reculer l'italien de 96 1/2 aux environs de 92.

Les consolidés anglais, qui ne donnent plus que 2 3/4 pour 100, n'ont pu reconquérir le pair de 100 francs, et perdent même 0 fr. 80 à 98.

Il nous reste à parler des fonds argentins et brésiliens, où de si importans capitaux anglais et français se sont engagés depuis deux ou trois années. On croyait trouver, de l'autre côté de l'Océan-Atlantique, un abri tranquille pour les capitaux que semblaient menacer des convulsions prochaines dans la vieille Europe. Triste expérience. La crise de l'or, à Buenos-Ayres, a fait tomber le 5 pour 100 argentin de 99 à 94, et le triomphe d'une insurrection militaire à Rio-de-Janeiro a précipité le 4 1/2 brésilien de 97.50 à 80, et le 4 pour 100, créé cette année même, de 92, cours du commencement de novembre, à 73.50

Les placemens en actions de chemins de fer étrangers ont été extrê-

mement fructueux de 1888 à 1889, sauf en ce qui concerne les Chemins autrichiens qui ont reculé de 36 fr. 25. Les Chemins lombards ont gagné 80 fr. à 265; les Andalous, 70 fr. à 390; le Saragosse, 35 fr. a 310. Le Nord de l'Espagne a été un moment en hausse de 90 fr. à 420. Il ne conserve qu'une plus-value de 35 fr. à 365.

Parmi les institutions de crédit, la Banque de France a réalisé une avance de 220 francs, et le Crédit lyonnais reste en hausse de 70 francs. Avec une plus-value de 17.50 sur la Compagnie foncière de France et de 12.50 sur la Banque russe et française, la liste des valeurs de ce groupe en progrès est close. D'autres sont restées à peu près immobiles. Mais le Crédit foncier est en baisse de 30 fr. à 1,335; la Banque de Paris et des Pays-Bas, de 100 fr. à 795; le Crédit industriel de 15 fr. à 590; le Comptoir d'escompte de 900 fr. à 150. Le Nouveau Comptoir a pris une place brillante au milieu des institutions anciennes, avec une prime de 145 francs.

Quelques établissemens de crédit étrangers ont rapidement avancé : la Lœnderbank de 105 fr. (y compris la répartition de 80 fr.); le Crédit foncier d'Autriche de 90 fr., le Mobilier espagnol de 45 francs.

Le tableau des valeurs diverses présente d'une année à l'autre quelques différences de prix remarquables :

Du côté de la hausse, 126 francs sur le Suez, 53 sur le Télégraphe de Paris à New-York, 37.50 sur la Transatlantique, 42.50 sur le Gaz, 45 francs sur la compagnie des Eaux et sur les Mines du Laurium, 655 fr. sur le Malfidano.

Du côté de la baisse, 40 francs sur le Corinthe, 52.50 sur le Panama, 35 sur les Omnibus, 17.50 sur les Voitures, 30 sur les Allumettes, 70 sur les Téléphones, 800 francs sur les actions des Métaux, etc.

L'année s'achève sur un mouvement de consécration de la hausse dont ont bénéficié les rentes françaises et les autres grandes valeurs à revenu fixe. Comme tous les ans à l'automne, l'argent est devenu plus cher depuis octobre, mais sans cesser d'être abondant. La cherté n'a été que relative et elle n'a entravé la progression des cours ni à Paris ni à Berlin et à Vienne, où les acheteurs ont dû cependant, il y a un mois et à la liquidation de fin décembre encore, se résigner à des taux de report extrêmement élevés.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

LA LUTTE

ENTRE

TURENNE ET CONDÉ[1]

(1654—1657)

La lutte entre le maréchal de Turenne, général de l'armée du Roi, et le prince de Condé, rebelle, durait depuis deux ans. En 1654, elle se poursuit dans les Pays-Bas, M. le Prince étant alors allié du roi catholique. L'armée d'Espagne était commandée par l'archiduc Léopold, celui-là même qui avait perdu la bataille de Lens; il avait toujours le comte de Fuensaldaña pour maréchal-de-camp général.

I. — L'ARMÉE D'ESPAGNE. — INVESTISSEMENT D'ARRAS.

La campagne s'ouvrit tard en 1654; aucun des belligérans n'était prêt. — Sans souci des principes, des usages qui règlent les relations entre peuples ou souverains, le roi catholique venait de faire arrêter le duc de Lorraine (février) et le détenait à Tolède comme un prisonnier d'état. Les généraux espagnols pouvaient-ils compter sur les officiers, les soldats, liés par serment au chef qui venait d'être ainsi enlevé ? Certaines mesures indispensables de précaution, d'observation, entraînaient un délai plus ou moins

(1) Fragment du livre VI de l'*Histoire des Princes de Condé*.

long. — Du côté de France, il avait fallu mettre à la raison « l'homme gros et court » dont la faible cervelle, plus détraquée que jamais, semblait avoir perdu jusqu'au sentiment de l'honneur : le comte d'Harcourt se préparait à livrer Philisbourg et Brisach à l'Empereur. Castelnau et La Ferté, envoyés avec des troupes, l'amenèrent à composition, rétablirent l'autorité du Roi dans ces deux grandes places. L'Alsace sauvée, il restait à protéger le voyage de Louis XIV, qui allait se faire sacrer à Reims, et ce service d'escorte retenait les troupes françaises. — Le caractère de l'archiduc s'accommodait de ces retards ; Fuensaldaña se perdait dans l'examen des plans ; M. le Prince rongeait son frein. Turenne mit un terme à cette période d'indécision par une résolution inattendue, habile à tous les points de vue.

Le voyage du Roi avait conduit l'armée française en Champagne, à la lisière de l'état que Condé cherchait à se créer le long des côtes de Meuse, dans l'Argonne, entre le Luxembourg et les Pays-Bas. La forteresse de ce petit empire était Stenay, dont nous ne pouvons guère juger aujourd'hui l'importance, très réelle alors ; on se rappelle comme Mazarin en avait marchandé la concession en 1644. Turenne mit le siège devant Stenay. Le coup portait droit. Condé le ressentit comme une offense personnelle, brûlait d'y répondre. C'était aussi un brandon de discorde jeté dans le camp des alliés, et le désarroi de leurs conseils parut un moment incurable.

Ni les Espagnols, ni les Lorrains ne songeaient à secourir la place attaquée, les premiers ne voulant, à aucun prix, se laisser entraîner loin des villes et des territoires dont ils convoitaient la conquête ; encore moins les seconds étaient-ils disposés à maintenir en possession celui qu'ils considéraient comme un spoliateur ; n'oublions pas que Stenay et le Clermontois avaient été arrachés à Charles IV. Le secours de Stenay fut écarté. Fuensaldaña, hésitant à lancer l'armée de son roi dans les entreprises hasardeuses, proposait les petits sièges, La Bassée ou Béthune. M. le Prince fit comprendre qu'aux opérations de ce genre on userait ses forces sans résultat. Il proposa et fit adopter le siège d'Arras, conquis depuis quatorze ans et devenu un des boulevards de la France. La place fut investie le 3 juillet.

Que de souvenirs la vue de ces lieux dut ranimer dans le cœur de Condé ! Ses premières armes de 1640, son entrée dans Arras avec les Français vainqueurs ; — la campagne de 1648, la place qui servit de pivot aux opérations couronnées par la glorieuse bataille de Lens ! — Et aujourd'hui il reparaît, conduisant l'étranger à l'assaut de ces mêmes murailles. Les événemens effacent les der-

nières illusions qui pouvaient engourdir les remords du prince rebelle ; rejeté dans les rangs de l'ennemi, il voit s'élargir chaque jour le fossé qui le sépare de la patrie et du devoir ! — Et que d'amertumes ! que de déboires ! froissé, entravé par ceux dont il sert la fortune ; le châtiment ne s'est pas fait attendre.

Entouré de bouquets de bois et de marais, bien bâti, avec une grande place monumentale et un élégant hôtel de ville, Arras forme comme une oasis enfoncée au milieu du plateau dénudé de l'Artois. Pour distinguer le mamelon surmonté par l'abbaye de Saint-Waast, il faut descendre jusqu'au fond de la vallée de la Scarpe, qui baigne le front nord ; un ruisseau, le Crinchon, pénètre dans la ville par le sud, et la traverse. Déjà forte en 1654, la place n'avait pas reçu le complément dont l'a dotée Vauban ; la citadelle, les fossés profonds, les enceintes successives.

A deux lieues au nord-ouest, deux hautes tours jalonnent encore aujourd'hui l'emplacement de l'antique abbaye du Mont-Saint-Éloi, position dominante à laquelle les hauteurs de Mouchy-le-Preux font comme pendant à l'est, presque à la même distance (1) ; — sortes de vigies gigantesques naturellement indiquées à l'assaillant, soit qu'il menace la place ou qu'il veuille forcer les lignes élevées par l'assiégeant. De longs glacis s'étendent entre la Scarpe et ces deux sommets. Plus près de la place, autour de la rivière et de ses affluens, le terrain est plus tourmenté ; des ravins, peu remarquables à distance, mais assez profonds et assez larges, se prêtent à des manœuvres variées et à ces surprises tactiques qui, suppléant à l'infériorité du nombre, donnent un répit au plus faible et modifient le caractère des engagemens. On verra quel parti Condé sut tirer de ces accidens de terrain en accomplissant le fait d'armes mémorable auquel nous comptons nous attacher.

Les États des provinces belges avaient largement fait les fonds pour le siège ; 12,000 pionniers suivaient les troupes, dont l'effectif montait à environ 28,000 hommes. Grâce à ces ressources, une circonvallation, dont le périmètre ne mesurait pas moins de six lieues, fut élevée en quelques jours. Les quartiers d'Espagne, Fuensaldaña, Garcies, Don Fernando de Solis, étaient au nord ; le cours de la Scarpe les séparait du reste de l'armée. Par le pont de pierre d'Avesnes (2) et par plusieurs ponts de bateaux, ils communiquaient à l'est, vers Anzin-Saint-Aubin, avec les Lorrains, et à l'ouest avec l'archiduc, logé à la Cour-aux-Bois, au-delà du fau-

(1) Mont-Saint-Éloi, cote 126 ; distance d'Arras, 8.500 mètres. — Mouchy-le-Preux, cote 122 ; distance d'Arras, 8.800 mètres.

(2) Ce pont conduisait à l'abbaye d'Avaine ou Avesnes, sur la Scarpe, à l'est d'Arras.

bourg Saint-Sauveur, en face de Mouchy-le-Preux. Le prince de Ligne et le duc de Wurtemberg reliaient l'archiduc à M. le Prince, logé vers le sud, à Aigny, sur le Crinchon. Le camp des Lorrains se développait entre ce ruisseau et la Scarpe.

La tranchée fut ouverte dans la nuit du 14 au 15 juillet, et deux attaques dirigées contre un saillant au sud-est, la corne de Guiche (1), mauvais choix qui avait donné lieu à une vive discussion entre M. le Prince et Fuensaldaña. Dans toutes les phases du siège, à chaque incident, on vit éclater cet antagonisme de trois volontés qu'il fallait amener à concourir au même but, Condé, Lorraine, Espagne : — Condé, le plus passionné, mais le plus désintéressé; car, une fois la terrible résolution prise, il s'est donné tout entier et sert de tout son esprit et de tout son courage la cause qu'il a embrassée; — Lorraine : celui qu'on appelle le duc François a pris la place de son frère emprisonné; il est là guettant le moment de mettre l'épée de Lorraine dans l'autre plateau de la balance, et, jusqu'à ce que l'heure sonne, décidé à ménager, à conserver intactes les troupes qu'il destine secrètement à un autre rôle; silencieux, cherchant à dissimuler une pensée que tout le monde devine, et tâchant toujours de se soustraire sans bruit à l'exécution des ordres qui contrarient son plan. L'attachement à ce système donne la clé d'actes que nous aurons à signaler, explique l'attitude observée dans certaines circonstances par les généraux lorrains, et qu'en d'autres temps on ne pouvait attendre d'hommes de la valeur et du caractère de Ligniville; — Espagne : c'est l'autorité supérieure, au moins la voix prépondérante, représentée par l'archiduc, homme de sens et d'honneur; sa douceur ou sa docilité accepte la direction de Fuensaldaña, esprit étroit, absolu, avec de la force et de l'application, compliqué, tortueux, invariablement opposé à toutes les suggestions de Condé.

II. — LE SIÈGE. — L'ARMÉE DE FRANCE.

Les premiers travaux d'approche étaient à peine ébauchés quand on aperçut force travailleurs qui remuaient la terre aux environs de Mouchy-le-Preux (2) (19 juillet). C'était Turenne, qui, laissant à Fabert un corps de siège et le soin de prendre Stenay, amenait au secours d'Arras une partie de l'armée dont il partageait le com-

(1) La corne de Guiche couvrait la courtine entre les bastions de Bonville et des Capucins, au sud-est, près du lit marécageux du Crinchon. Cet ouvrage a disparu depuis l'érection de la citadelle. Son nom fait supposer qu'il avait été construit pendant que le maréchal de Guiche (depuis duc de Gramont) commandait dans Arras.

(2) Deux lieues est d'Arras.

mandement avec La Ferté. Cela faisait peu de monde, 14,000 à 15,000 hommes ; le maréchal crut devoir prendre d'autant plus de précautions, que son collègue était homme à donner beau jeu à M. le Prince, toujours prompt à punir les fautes commises en face de lui. Les voitures restèrent donc chargées, les troupes sous les armes jusqu'à ce que la hauteur et le village fussent retranchés; mais personne ne sortit des lignes espagnoles, les instances de Condé s'étant brisées contre la force d'inertie de Fuensaldaña. Turenne put achever ses ouvrages et s'établit à Mouchy-le-Preux, portant la cavalerie jusqu'aux bords de la Scarpe, à Pelves (1), où La Ferté prit position et jeta des ponts pour manœuvrer sur les deux rives. Enhardis par ce début, les chevau-légers français battirent la campagne, enlevant les postes, coupant les communications, changeant les rôles, infligeant à l'assiégeant un véritable blocus. Bientôt l'armée de secours se mit en mouvement tout entière, exécuta autour de la place une sorte de marche militaire, délogea les Espagnols de Saint-Pol et même du Mont-Saint-Éloi. Un moment elle s'enfonça dans le sud, tenant la direction de Péronne, puis reparut renforcée par le maréchal d'Hocquincourt, qui apportait les clés de Stenay. Turenne établit ce nouveau contingent (5,000 à 6,000 hommes) au lieu dit le Camp de César, près du confluent de la Scarpe et du Gy (2); puis il revint jusqu'aux lignes de circonvallation et les « côtoya » lentement à demi-portée de canon, non sans péril et même avec quelques pertes, mais avec grand profit; car il put observer et juger le côté faible, déterminer le point d'attaque... On s'étonnait autour de lui : « Je ne ferais pas une telle imprudence devant les quartiers de M. le Prince, mais je défile devant ceux des Espagnols; je connais leur esprit de subordination, leur respect de l'étiquette; avant qu'on n'ait pu arriver jusqu'à l'archiduc et obtenir de lui l'ordre de m'attaquer, je serai loin. » Tout se passa comme il l'avait prédit; Condé l'a depuis raconté au duc d'York.

Cette reconnaissance ne suffit pas au maréchal; le lendemain ou le surlendemain, à la faveur d'une escarmouche de cavalerie, il essaya de la renouveler; mais « il ne put s'y arrêter longtemps à cause du grand feu de canon des ennemis et de leur diligence à monter à cheval (3); » le hasard de la guerre l'avait amené cette fois devant le quartier du prince de Condé.

A chacune de ces opérations, de ces témérités, on pourrait dire

(1) Deux kilomètres au nord-est.
(2) Environ sept kilomètres ouest d'Arras.
(3) *Mémoires du duc d'York.*

de ces bravades, celui-ci demandait que l'on répondît par une action immédiate et vigoureuse; surtout que l'on profite de cette étrange répartition de l'armée de secours en deux corps établis l'un à l'est, l'autre à l'ouest de la place, séparés par une grande distance, par mille obstacles, incapables de se prêter le moindre appui. Il ne pouvait obtenir que des demi-mesures tardives; on faisait sortir quelques escadrons confiés à Marchin ou à Ligniville, et quand ils rentraient, l'un sans avoir rien pu faire, l'autre sans avoir rien tenté, leurs rapports devenaient l'objet de discussions interminables qui n'aboutissaient à aucun résultat. Rien ne pouvait troubler l'impassible résolution du conseil : « Nous ne sommes pas ici pour donner des batailles, mais pour prendre Arras, répétait Fuensaldaña. — Bien, monsieur, finit par lui dire Condé, bien! nous ne donnerons pas la bataille, on nous la donnera; nous serons battus, et nous ne prendrons pas Arras. »

Les progrès du siège étaient lents. Reconnaissant la compétence de M. le Prince, les alliés lui avaient abandonné la direction des travaux; mais son application, son savoir, son esprit fertile en inventions, ne pouvaient corriger l'erreur fondamentale, la disposition défectueuse des attaques. Il avait, d'ailleurs, trouvé dans le gouverneur Montdejeu (1) un adversaire digne de lui, moins savant, aussi actif, presque aussi ingénieux, disposant d'une belle garnison et contenant avec rigueur les sympathies espagnoles de la population. Cependant, quarante jours s'étaient écoulés depuis l'ouverture de la tranchée; l'assiégé laissait percer un certain découragement; la place semblait être à bout de ressources. Condé cherchait à hâter le dénoûment sans laisser aux maréchaux le temps de porter ce coup décisif que Montdejeu attendait, que tant de symptômes faisaient prévoir et que l'apathie de l'assiégeant provoquait.

III. — LE SECOURS. — LA « RETRAITE D'ARRAS. »

Le 24 août, M. le Prince avait passé la soirée à la tranchée pour presser le travail. Vers minuit, il rentrait à son logis et mettait pied à terre, lorsque le baron de l'Aubespine, envoyé par Fuensal-

(1) Jean de Schulemberg, comte de Montdejeu, servait depuis l'âge de seize ans et devint maréchal de France en 1658. Un de ses aïeux, d'origine allemande, avait été page de Louis XI. — Fort bon officier, mais impérieux, avide, il eut de fréquens démêlés avec les habitans d'Arras et vivait mal avec sa femme, Madeleine du Roure. Celle-ci, s'étant sauvée et mise sous la protection du parlement, fut enlevée *manu militari* et ramenée au domicile conjugal avec une escorte de cavalerie. — Montdejeu n'était guère aimé à la cour; mais on redoutait son autorité dans une ville si importante et si souvent menacée. Enfin on se décida à le déplacer en 1664; il eut alors le gouvernement du Berry et mourut en 1671.

daña, l'informa que les troupes de Turenne et de La Ferté, ayant quitté leur camp de Mouchy-le-Preux à la tombée de la nuit, contournaient les lignes par le nord ; il fallait s'attendre à une prompte attaque dirigée contre les quartiers d'Espagne, quartiers dégarnis, car le corps de Solis fournissait cette nuit la garde de tranchée et n'avait que 300 hommes d'infanterie pour garder 3,000 pas de lignes. Le baron était passé par le quartier de Lorraine pour donner à Ligniville l'ordre d'observer les troupes d'Hocquincourt (1), et, si elles remuaient, de marcher parallèlement, sans sortir des lignes, au secours des quartiers établis sur l'autre rive de la Scarpe. Ligniville n'en fit rien. Quant à Condé, il donna aussitôt aux six escadrons de piquet, commandés chaque nuit dans son armée, l'ordre de se diriger sur le point menacé. Lui-même, remontant à cheval, distribua les postes à ses lieutenans-généraux et fit prendre les armes à ses troupes.

Une heure vient de sonner. Trois coups de canon retentissent dans le silence de la nuit. Ce signal annonce l'approche de l'ennemi ; une vive clarté a trahi sa position et son plan : le vent ayant fait flamber les mèches des mousquets, cette ligne de petites flammes a tracé le front de l'armée française, qui, divisée en quatre corps, est déjà au pied de la circonvallation sur la rive gauche de la Scarpe. — M. le Prince court au canon ; il est joint par un gentilhomme de la chambre de l'archiduc, le marquis de Treslon : Son Altesse prie Condé de se rendre au plus vite au quartier-général de la Cour-aux-Bois. L'obscurité était grande, le chemin embarrassé ; il ne fallut guère moins d'une heure pour franchir la distance. Léopold attendait avec anxiété : « Les lignes sont forcées, s'écrie-t-il ; le quartier de Solis est envahi. *Che bisogno fare?* » — Comme M. le Prince ne savait pas l'allemand et que l'archiduc maniait difficilement le français, tous deux s'entretenaient en italien dès qu'ils étaient tant soit peu émus ou pressés. — *Che bisogno fare? Rompere la testa a gli nemici, ossia la romperanno loro a noi.* Casser la tête aux ennemis, ou ce sont eux qui nous la casseront. Je n'ai que quatre gentilshommes avec moi ; mais voulez-vous donner à vos troupes l'ordre de m'obéir? je ferai ce que je pourrai. » L'ordre est aussitôt donné ; M. le Prince repart avec les gardes de Son Altesse Impériale. Sur son chemin, il rencontre le prince de Ligne, le duc de Wurtemberg, qui, comme lui, marchaient au feu, rallie quelques régimens, ses escadrons de piquet qui s'étaient égarés, et ainsi, sans s'arrêter, il forme un gros de 1,200 chevaux. Tout à coup il sent la terre trembler avec un bruit

(1) Postées au Camp de César, près d'Etrun, à l'ouest.

familier à ses oreilles : c'est la cavalerie de Solis (environ 1,500 chevaux) qui approche, se retirant au grand trot : — « Halte! crie Condé au prince de Ligne; rassemblez votre troupe ou elle va vous échapper au contact de ces fuyards, » et il s'avance seul, l'épée à la main. — L'aurore allait poindre. — Il reconnaît « un homme de qualité » qui commandait cette cavalerie : « Mais vous vous trompez; l'ennemi n'est pas où vous allez; il est derrière vous. — Tout est perdu! » répond le commandant en saluant de l'épée et en continuant sa course.

Dans le récit dicté par M. le Prince, le nom est resté en blanc; « cet homme avait donné en plusieurs occasions des marques de courage, » et Condé ne voulait pas le déshonorer pour une heure de faiblesse.

Le passage rapide de cette masse a déblayé les ponts où affluaient déjà les débandés, les voitures. M. le Prince profite de ce moment pour faire aussitôt franchir la Scarpe à ceux qui le suivent, 1,500 chevaux maintenant, car il en a encore rallié. Ses escadrons reformés, mis en route, le lever du jour lui montre une forte colonne qui semble s'offrir à lui comme une proie; c'est le « secours » que Turenne dirige vers la place après avoir pénétré dans les lignes. M. le Prince charge aussitôt, culbute gens de pied et de cheval, les suit et s'arrête en face de l'infanterie de France qui achève de se mettre en bataille, le dos aux retranchemens qu'elle a forcés. Derrière elle des travailleurs rasent les lignes, ouvrent la voie aux chevau-légers qui arrivent en grand nombre et se rangent à côté de l'infanterie. M. de La Ferté commande cette cavalerie; il n'attendra pas que ses 4,000 chevaux soient réunis pour attaquer et dissiper les téméraires qui prétendent retarder le succès de l'armée du Roi. Ces dispositions n'échappent pas à l'œil exercé de M. le Prince, qui connaît bien celui à qui il va avoir affaire, car il l'a vu à l'œuvre, brave, mais glorieux et sans jugement : rappelons-nous ses bévues sur la bruyère de Rocroi.

Il y a entre Sainte-Catherine et Roclincourt un de ces ravins difficiles que nous avons signalés; La Ferté devait le franchir pour donner sur la troupe de M. le Prince. C'est à ce passage que celui-ci guettait la jactance de son adversaire. Au premier faux mouvement il fond sur lui, et, malgré l'infériorité du nombre, l'aborde si rudement que la cavalerie de La Ferté est désemparée pour plusieurs heures. Puis il s'arrête et reprend sa position. De l'autre côté du ravin, Turenne aussi arrête son infanterie et reste immobile.

Le jeune duc d'York, depuis Jacques II, qui servait comme lieutenant-général dans l'armée française et servait bien, — montrant

du sang-froid, l'aptitude au métier, l'intelligence du détail de la guerre, ne put cacher la surprise que lui causait cette inaction : « M. de La Ferté est hors d'affaire, répliqua Turenne, notre succès est assuré; faut-il, par gloriole, donner prise à celui qui est là? » — A la vigueur du coup porté, à la halte opportune, à cette façon de mener la troupe bride en main, de la lancer et de l'arrêter tour à tour, il avait reconnu la manière de M. le Prince et deviné sa présence.

Condé savait qu'un avantage inespéré n'était pas à pousser au-delà du but; il se contentait d'avoir troublé, ralenti l'armée française, donné le temps de sauver le gros de l'armée d'Espagne. L'archiduc, survenant, vit la fin de ce brillant engagement. *Va bene! va bene!* cria-t-il. — *No, va male! va male!* riposta M. le Prince. Exposant brièvement la situation, il engagea Léopold à profiter de l'accalmie pour rassembler les épaves de son armée et se retirer en bon ordre sur Douai. Déjà les pillards avaient passé la Scarpe, les ponts de bateaux étaient rompus, les passages obstrués. Cependant l'archiduc put sortir des lignes avec ses gardes, les généraux et presque toute l'infanterie d'Espagne. En plaine, l'ordre se rétablit, et la retraite sur Douai s'accomplit sans encombre.

M. le Prince était resté en bataille avec ses escadrons, ceux du prince de Ligne et du duc de Wurtemberg, qui depuis le commencement de l'action n'avaient pas cessé de le seconder vaillamment. Une fois l'archiduc et son infanterie dégagés, il ramena vivement toute cette cavalerie jusqu'à son quartier, au sud de la place. Rien n'y manquait : Marchin avait maintenu chacun dans le devoir, écartant les coureurs ennemis, les débandés. Les tranchées étaient proches (1) ; Condé y court, les trouve pleines de monde, fait sortir ceux qui étaient entrés la veille et qu'on avait oublié de relever, les réunit à ses gens de pied et les voit tous défiler devant lui; on pouvait se croire à la parade. Comme le passage de la Scarpe et la route de Douai étaient interceptés, il donna la direction sur Cambrai, prescrivant de ne pas rompre les rangs et de « marcher en gens de guerre. »

Il était temps : joignant à la cavalerie de la place les premiers escadrons introduits par l'armée de secours, le gouverneur d'Arras sortait avec 2,000 chevaux pour fondre sur les gardes de tranchée; mais, au lieu d'une infanterie éperdue, il rencontre les chevau-légers de M. le Prince et reçoit un accueil qui le décide à rentrer promptement. « Après avoir fait marcher devant moi jusqu'au der-

(1) Le quartier de Condé était vers Agny, les attaques en face de la porte Ronville.

nier fantassin et goujat, je pris le parti de me retirer au petit pas, en tenant les plaines à côté du grand chemin de Cambrai, n'étant suivi ni harcelé de personne (1). » Comme il cherchait un passage à travers les marais et les bosquets qui marquent le cours de l'Agache entre Marquien et Arleux, il découvrit un gros de cavalerie qui semblait embusqué. L'anxiété fut grande un moment; faudrait-il se frayer un passage avec des hommes et des chevaux à bout de forces et de courage? On reconnut les Lorrains; la joie de retrouver toute une aile de l'armée fit oublier un moment leur inaction de la nuit, la précipitation de leur retraite.

A quatre heures du soir, Condé arrivait sous les murs de Cambrai. Il refusa d'y entrer et coucha dans le carrosse du comte de Salazar pour ne pas se séparer de ses soldats. Le lendemain, 26, il fit sa jonction à Bouchain avec les troupes de l'archiduc, « et il eut, dit un témoin oculaire, un ami, la honte de s'entendre acclamer comme un sauveur par tous les officiers et soldats espagnols (2). »

En usant de cette forme, Lenet entend-il seulement faire allusion à la répugnance bien connue de Condé pour les louanges? Ou faut-il lire : ces éloges atteignaient douloureusement le cœur de M. le Prince; il rougissait de s'entendre traiter de sauveur par les ennemis de la France? Ceux-ci cependant avaient raison. Grâce à Condé, l'armée d'Espagne, qui aurait pu être anéantie, se trouvait ralliée au bout de vingt-quatre heures, à quelques lieues, presque entière. Aussi, est-ce à bon droit que la « Retraite d'Arras » figure au premier plan sur les banderoles brisées, dans le tableau du *Repentir* de la Galerie de Chantilly.

Au cours de la dernière année de sa vie, 1685, M. le Prince reçut à Chantilly la visite du baron de Worden, Hollandais, vieux serviteur de l'Espagne, soldat et négociateur, homme d'esprit et d'expérience. Worden présenta à son hôte les *Mémoires* de Fuensaldaña, dont il avait été le disciple, le confident, le compagnon fidèle. Condé lut le manuscrit tout d'une traite, puis il rappela Worden, et, confirmant l'exactitude générale des récits de son ancien adversaire, il tint à les compléter, à les rectifier sur un point. Malade, cloué par la goutte sur sa chaise, il parla de sept heures à minuit et raconta, « avec une précision et une animation

(1) Récit fait par Condé au baron de Worden. — Le canon et les bagages étaient perdus. Dans une première dépêche (27, de Valenciennes), M. le Prince estimait à 300 la perte en hommes; les rapports français disent 3,000; la vérité doit être entre les deux. Les Lorrains en eurent la plus grosse part, étant partis si précipitamment qu'ils oublièrent dans une redoute un millier de fantassins.

(2) Papiers de Lenet (*Bibliothèque nationale*).

extraordinaires, » tout ce qu'il avait accompli dans la nuit et dans la journée des 24-25 août 1654. « La retraite d'Arras est ma plus belle action, répétait l'infirme en agitant ses mains déformées; je tiens à ce qu'elle soit exactement connue et à ce qu'elle ne passe pas défigurée à la postérité (1). » Et il avait le droit de rappeler ce souvenir avec fierté. Dans aucune occasion, son caractère ne s'est montré avec plus de suite et de force. Seul, tout seul, au milieu de la nuit noire et de la déroute, il soutient, relève ceux qui l'entourent ou qu'il approche, depuis l'archiduc jusqu'au dernier des soldats, et il semble leur faire part de son beau courage, ce « courage de deux heures du matin » si admiré, si envié! Pendant dix heures terribles il se dévoue sans relâche pour sauver des troupes qui ne sont pas les siennes; aucun incident ne le trouve en défaut; rien ne réussit à troubler la lucidité de son intelligence ou la fermeté de son cœur; on ne peut surprendre une minute de cet affaissement passager auquel les plus grands hommes n'ont pas toujours échappé. — « Tout était perdu, et il a tout sauvé (2). » — Même en cette très injuste cause, comme dit Montaigne, un tel exemple d'abnégation, de persévérance et de vertu guerrière commande notre admiration.

IV. — CONDÉ A L'ARRIÈRE-GARDE. — SA RUPTURE AVEC TURENNE, 1655.

M. le Prince fut le premier atteint par la victoire des Français : La Ferté alla prendre Clermont en Argonne. C'était le complément de la prise de Stenay; il ne restait plus rien à Condé de son domaine du Clermontois, plus un vestige de ses possessions aux frontières de Champagne. De son côté, Turenne fit un pas en avant dans le Nord, s'empara du Quesnoy. Les deux conquêtes avaient une certaine valeur politique ou stratégique, mais qui ne répondait pas à l'importance d'un événement aussi considérable que le secours d'Arras. Il fallut compter avec l'armée espagnole qui, au lendemain de son échec, se retrouvait presque intacte en hommes; non moins habile à créer des ressources pour l'organisation qu'à trouver dans le conseil des objections à tous les projets, Fuensaldaña pourvut rapidement à ce qui manquait. Si l'archiduc avait pu, lui aussi, se relever du coup qui frappait son armée, s'il avait laissé à Condé pour la direction des opérations cette initiative qu'il lui abandonnait pendant le tumulte du 25 août, peut-être aurait-

(1) Worden a immédiatement fixé ce récit sur le papier et l'a inséré dans les précieux mémoires dont la bibliothèque de Cambrai possède l'original.

(2) Lettre du roi d'Espagne.

il tiré parti de l'affaiblissement des armées françaises, de leurs séparations fréquentes, de l'embarras que causait à Turenne le partage du commandement avec La Ferté. Il n'en fit rien et ne se montra ni mieux inspiré, ni plus actif au début de la campagne de 1655. Sourd aux avis de Condé, il ne sut l'assister dans aucune entreprise, ni déjouer les manœuvres par lesquelles Turenne prépara l'investissement de Landrecies.

Après être resté un mois (11 juin-14 juillet) sur les hauteurs de Catillon sans rien tenter pour sauver cette place (1), Léopold chercha une position d'où il pût observer en sûreté l'armée française, et agir, s'il y avait lieu, dès que le dessein de son adversaire serait prononcé. Il remonta en Hainaut et se retrancha derrière les marais de la Haine, occupant Mons, Saint-Ghislain et Condé pour assurer ses subsistances et ses débouchés.

A la cour, on pressait Turenne d'attaquer cette position. Le jeune roi avait suivi son armée à Bavay (11 août) ; l'occasion était belle pour lui donner le spectacle d'une bataille rangée. Mais « Turenne fut fidèle aux deux maximes : 1° n'attaquez pas de front les positions que vous pouvez obtenir en les tournant ; 2° évitez le champ de bataille que l'ennemi a reconnu, étudié, choisi, et surtout fortifié (2). » Il résolut de passer l'Escaut en amont de son confluent avec la Haine et de le repasser en aval, pour déboucher derrière les lignes espagnoles et les faire tomber sans les aborder de front. L'archiduc n'attendit pas la fin de l'opération : dès que les Français eurent traversé une première fois l'Escaut à Neuville, un peu au-dessous de Bouchain, il franchit le fleuve de son côté et se mit à remuer de la terre entre Valenciennes et un petit bois détaché du grand massif de Raismes.

Cette fois la bataille paraissait imminente ; mais repris de ses hésitations, l'archiduc ne l'accepta pas ; il redescendit la rive gauche de l'Escaut, et se retira assez lentement sur la place de Condé (14 août). Obligé, non sans chagrin et sans dépit, de suivre le mouvement, M. le Prince se chargea de l'arrière-garde, quoiqu'il ne fût pas de jour, et couvrit la retraite avec son habileté et sa fermeté ordinaires. D'abord, il masqua le départ de l'armée en distribuant la cavalerie dans les postes quittés par l'infanterie, ce qui donna le change aux Français. Quand ceux-ci virent qu'on ne tirait pas le canon, ils marchèrent droit aux retranchemens ; mais le gros était déjà loin et le rideau avait disparu. Tout le long du défilé et des marais qu'il fallait traverser ensuite, les chaussées ou ponceaux

(1) Landrecies capitula le 14 juillet.
(2) *Mémoires de Napoléon.*

étaient garnis de mousquetaires. A chaque décharge succédait aussitôt un retour offensif des escadrons que M. le Prince groupait avec art, conduisait lui-même, les faisant paraître ou disparaître, avancer ou reculer successivement. Surpris de se voir ainsi disputer le terrain pied à pied, ne pouvant distinguer ce qu'il avait devant lui, Castelnau (1), qui commandait l'avant-garde française, ralentit son mouvement pour attendre l'infanterie. — M. le Prince venait de fournir sa dernière charge et s'apprêtait à franchir le pont qui le menait sur la rive droite de l'Escaut, lorsqu'il reconnut d'anciens amis parmi les cavaliers arrêtés assez près et en face de lui. « Il demanda à parler sur parole; nos volontaires et nos officiers de la tête tinrent cette conférence à beaucoup d'honneur (2). » L'entretien terminé, M. le Prince fit rompre les trois escadrons qu'il avait gardés sous sa main, et traversa au pas le pont de l'Escaut, ainsi que les prairies inondées. Suivi de très loin, sans être inquiété, il rejoignit le gros de l'armée sous les murs de Condé; tous ensemble continuèrent la retraite jusqu'à Tournay.

Mais l'affaire n'en resta pas là. De son camp devant Condé, Turenne rendit compte à Mazarin. Pour faire parvenir sa lettre à Bavay, il la confia à « un garçon qui devait passer l'Escaut à nage. » Ce porteur fut arrêté, la lettre saisie et remise à M. le Prince. « On a trouvé, disait Turenne, l'armée des ennemis dans un vieux camp proche de Valenciennes. Ils y ont faict travailler toute la nuict et c'est le plus beau poste du monde. Il y a eu grande contestation entre M. le Prince et les Espagnols, le premier voulant, à ce qu'il a dict, y demeurer; enfin les Espagnols l'ont emporté et ont marché. Ils n'avoient point de bagage avec eux, ce qui est cause qu'ils n'ont point faict de perte considérable. On a suivi leur arrière-garde jusques à Condé, où, ayant rompu le pont, leur dernier escadron a passé à nage. Ils ont laissé le canon à Valenciennes, ne pouvant le retirer... C'est M. de Castelnau que j'ay faict suivre l'arrière-garde de M. le Prince. Il a trouvé que l'on a faict assés grande diligence (3). »

M. le Prince releva dans ce récit plusieurs inexactitudes, un ton dégagé, suffisant, et avec les obscurités, les réticences familières à Turenne, des insinuations malveillantes. Se croyant offensé dans son honneur de soldat, il adressa aussitôt au maréchal la lettre véhémente qu'on va lire :

(1) Premier lieutenant-général de l'armée avec autorité sur les autres (Turenne à Mazarin, 21 juin; *Affaires étrangères*. — Voir, dans les *Mémoires* de Bussy, les démêlés auxquels cette décision donna lieu. Sur Castelnau, voir t. IV, p. 325).

(2) *Mémoires de Bussy*.

(3) Turenne à Mazarin; au camp près de Condé, 14 août 1655. (*Papiers de Condé*.)

« Monsieur, je vous advoue que je n'ay pas eu une petite surprise quand une lettre que vous escrives à M. le cardinal Mazarin m'est tombée entre les mains. Je vous en envoie la copie afin que vous voyés que je n'ay pas peu de subjet de me plaindre de vous. Je ne trouveray jamais estrange que vous tiriés sur nous tous les advantages que vous pourrés quand ils seront véritables, mesme quand je les vois augmentés dans les relations de M. Renaudot (1); je donneray cela à la coutume. Mais de voir dans une lettre escrite et signée de vostre main que nostre retraite a esté si précipitée que le dernier escadron a esté obligé de passer la rivière à la nage, — que nous avons laissé le canon à Valenciennes pour ne l'avoir pu retirer, — et que j'ay dict qu'il y avoit eu une grande contestation entre les Espagnols et moy pour demeurer au poste de Valenciennes, — ce sont des choses si esloignées de la vérité qu'à moins de cognoistre parfaictement vostre escriture, je n'aurois pas cru que cette lettre-là vînt de vous. Je n'ay parlé qu'à MM. les comtes de Guiche, de Vivonne, du Plessis, prince de Marsillac, Puiguillen, de Ranty, Fortilesse, du Fay et du Bouchet; ils sont tous trop gens d'honneur pour dire que je leur ay parlé de la contestation que vous dites, et je me soubmets volontiers à leur tesmoignage. De vingt ou vingt-cinq pièces de canon que nous avons dans l'armée, nous en avons envoié deus à Valenciennes; et si nous avons bien retiré les autres, il me semble que ces deus-là seroient aussy bien venues, si nous l'avions voulu; car effectivement vous sçavés que vous ne nous avés pas pressés. Si vous aviés esté à la teste de vos trouppes, comme j'estois à la queue des miennes, vous auriés vu que nostre dernier escadron n'a pas passé la rivière à nage (2); MM. de Persan et de Duras estoient à la teste, et moi je passay avec le pénultième; je vous asseure que nous ne vismes pas une seule de vos trouppes dans toute la prairie et qu'il n'y avoit que quelques desbandés. Je ne crois pas que M. de Castelnau vous l'ait dict; il sçait trop bien que depuis le premier pont, où nos trouppes ne se laissèrent pas pousser, — et où les siennes ne passèrent que longtemps après que nous l'eusmes quitté, — ses escadrons n'approchèrent pas les nostres de deus mille pas. Ces messieurs dont je vous ay parlé cy-dessus, qui sont de vostre armée, furent assés longtemps avec moy, et je leur laissay assés voir nostre marche pour qu'ils en rendent tesmoignage (3). Enfin, je ne prétens pas tirer advan-

(1) La *Gazette*.

(2) « Je vous asseure qu'ils n'ont point esté obligés de se sécher après avoir passé la riviere à nage et que nostre pont ne fut deffait que longtemps après qu'ils furent passés. » (M. le Prince au maréchal de La Ferté, 18 août. — *Papiers de Condé*.)

(3) « Ces messieurs que je vous ay nommés et qui marchèrent longtemps avec mon

tage d'une retraite qui n'a pas esté belle parce que nous n'avons pas esté pressés; mais aussy je prétens que vous ne tiriés pas advantage de choses qui ne sont pas véritables. J'ay cru, pour satisfaire à ce que je doibs à mon honneur, vous devoir mander cecy, et vous prier, quand vous parlerés une autre fois des actions où j'auray quelque part, de les vouloir dire dans la vérité. J'en ay tousjours usé de mesme envers vous, et quand vous avés servy soubs moy et depuis que nous nous faisons la guerre; je continueray d'en user ainsy et seray (1)... »

Les *Mémoires* de Turenne avancent que « M. le Prince écrivit aussi à beaucoup d'officiers de l'armée du Roy, comme voulant faire un manifeste, et manda à M. le maréchal de La Ferté que M. de Turenne ne parlait pas de lui en bons termes dans sa relation. » Cela n'est pas exact. Condé n'écrivit qu'à La Ferté et à Castelnau, rectifiant le récit de Turenne avec une petite flatterie à l'adresse de La Ferté (2), mais sans aucune allusion aux rapports qui existaient entre les deux maréchaux. Avec de justes ménagemens pour son chef, Castelnau, dans sa réponse, donna raison à M. le Prince. « Je suis obligé de dire, comme je fis après cette action, que la cavallerie à qui nous eusmes affaire soutint nos charges avec toute la vigueur possible; il ne pouvoit guère estre autrement, Vostre Altesse y estant en personne. C'est ce qui fit que je ne voulus pas tenter davantage de passer le défilé du pont avant d'avoir mon infanterie et de me voir soustenu de nostre armée, ne sachant pas ce qui estoit à vostre arrière-garde et le pays estant un peu couvert; c'est ce qui donna plus de temps aux troupes de Vostre Altesse de passer le pont de l'Escaut auparavant que nous pussions y arriver. Je n'ay point veu passer d'escadron à la nage; il est néanmoins vray qu'un officier qui estoit allé devant l'a dict à M. de Turenne, et il peut arriver que, comme il y avoit beaucoup d'eau dans la prairie, il le jugea ainsy; mais nous ne poussâmes pas en cet endroit-là, par la raison que j'ay desjà dicte à Vostre Altesse (3). »

dernier escadron, virent que nostre retraite ne se fit jamais qu'au petit pas. » (M. le Prince au maréchal de La Ferté, 18 août. — *Papiers de Condé.*)

(1) Papiers de Lenet. (*Bibliothèque nationale.*)

(2) « Je vous escris seulement pour vous désabuser d'une impression que vous pouriés avoir si M. de Turenne vous avoit dit la mesme chose qu'il a escrite... Si vous eussiés eu l'avant-garde, vous n'auriés pas parlé de mesme de ce qui s'est passé, car vous l'auriés veu... » (M. le Prince au maréchal de La Ferté, au camp de Tournay, 18 août. — *Papiers de Condé.*)

(3) Castelnau à M. le Prince, camp de Bonssu, 22 août 1655. — (*Papiers de Condé.*) — Dans l'entourage de Turenne, on rejetait tous les torts sur Castelnau, qui se serait laissé jouer par M. le Prince et l'aurait mollement suivi (*Mémoires du duc d'York*, etc.).

Turenne était au milieu d'un cercle d'officiers lorsque la lettre de Condé lui fut remise. Il la lut à haute voix sans commentaire. Après un long silence, il rappela le trompette de M. le Prince et le menaça d'une punition exemplaire si jamais il rapportait une lettre pareille. Aucune réponse ne fut envoyée.

Est-il besoin d'ajouter que cet échange de sarcasmes et de lettres amères ravit Mazarin ? Ne craignant rien tant qu'un retour d'accord entre Turenne et Condé, il mit tout en œuvre pour aviver le ressentiment du maréchal et rendre la rupture complète ; c'est ce qui arriva. On se rappelle que les relations entre les deux capitaines, affectueuses dès la jeunesse, restèrent cordiales quand ils servirent ensemble. Condé rendit toujours la plus éclatante justice au mérite de Turenne ; il ne négligea rien pour l'arrêter sur la pente de la défection, ni pour le rétablir dans le service en 1649. Turenne se battit pour Condé prisonnier. — Lorsqu'à la majorité du Roi, le maréchal abandonna le parti de M. le Prince, leurs rapports se refroidirent sans cesser d'être courtois, même au milieu de la guerre ; à dater de ce jour ils cessèrent complètement. Avec des éclairs d'impartialité, Condé, aigri, froissé, emporté par son tempérament, se laissa aller souvent à de grandes vivacités de langage en parlant de son rival. Turenne, plus gourmé, se contint davantage, mais sans cacher sa disposition et la sévérité persévérante de ses jugemens. Les rapports ne reprirent qu'à la paix avec une réciprocité complète dans la déférence et la profonde estime, mais sans jamais revenir à l'intimité des anciens jours.

HENRI D'ORLÉANS.

(La suite au prochain n°.)

Mais, selon le dire d'un contemporain, Castelnau « ne péchait que par sa chaleur à la guerre, » et son caractère le met à l'abri de ces reproches. — Condé attachait un grand prix au témoignage de ce galant homme, et il avait conservé sa réponse, qui est la pièce essentielle, la « preuve. »

UNE

GAGEURE

DEUXIÈME PARTIE (1)

VI.

La duchesse d'Armanches n'avait pas le don de combiner et de mener de front ses entreprises sans en laisser aucune en souffrance. Cette femme supérieure, d'un esprit si riche, qui avait tant d'ambitions et de talens divers, était incapable d'aimer deux choses à la fois ou de s'intéresser à deux personnes en même temps. Il n'y a que les grands cœurs qui puissent se répandre sans s'épuiser, et en elle tout était grand, sauf le cœur. Une mère qui a dix enfans peut donner toute son âme à chacun d'eux; mais la duchesse devait mourir sans avoir connu l'amour maternel ni rien qui lui ressemble. De quoi qu'elle s'occupât, elle se donnait tout entière et se reprenait tout entière aussi pour se donner de nouveau. Quand elle avait un tableau sur le métier, l'univers disparaissait subitement, et elle faisait autour d'elle une solitude où Mlle Vionnaz seule avait accès. Il y avait des semaines et même des

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier.

mois où elle n'avait plus de goût que pour la musique ; il lui semblait que le chant était la seule langue qui méritât d'être parlée, dans laquelle on pût dire tous ses secrets, révéler le fond de son être, et, amoureuse de sa voix d'or, elle méprisait ses pinceaux. Dans ses accès de mondanité, elle appartenait au monde. Très capable d'affaires, elle se livrait quelquefois à des spéculations, presque toujours heureuses; ce n'était pour elle qu'un amusement, mais cet amusement était une fièvre. Partait-elle pour un voyage, elle interdisait sévèrement à son agent de change de lui écrire, sauf les cas d'urgence extrême. C'est ainsi qu'un clou chassait l'autre et qu'aux passions brûlantes succédaient de longs oublis, de mortelles indifférences. Elle était fort distinguée, mais elle était incomplète, et elle en souffrait secrètement.

L'Andalousie est un de ces pays qui grisent ceux qui les visitent pour la première fois. Dès que la duchesse y eut mis le pied, sa tête se prit, et pour écarter d'elle toute distraction fâcheuse qui l'eût empêchée de savourer son ivresse, elle défendit qu'on lui envoyât ses lettres. Son voyage dura plus longtemps qu'elle n'avait pensé. En arrivant à Gibraltar, elle ne put résister à la tentation de passer le détroit, de voir Tanger, où elle resta quelques jours. Henri Regnault en avait rapporté des chefs-d'œuvre; elle s'imaginait qu'il y a dans l'air du Maroc quelque chose qui les inspire et fait les grands peintres.

Il en résulta qu'elle ne fut de retour à Madrid que dans la seconde moitié du mois d'avril. On lui remit un volumineux courrier qui l'attendait. Elle s'enferma quelques heures pour le dépouiller. Rien qu'en passant les yeux sur les adresses, elle partagea incontinent ces lettres en trois catégories : les ennuyeuses, qu'elle expédia les premières, les indifférentes, qu'elle ne lut que d'un œil, et celles qui pouvaient l'intéresser. Il va sans dire qu'elle avait rangé en tête des plus intéressantes celles de Mlle Vionnaz, quoiqu'elle les trouvât parfois un peu prolixes. Quand elle eut pris connaissance de la longue épître où Claire la priait de rendre un arrêt qui serait sûrement exécuté, un éclair jaillit de ses yeux, et elle murmura entre ses dents :

— Ah ! par exemple ! Non, ma petite, ce mariage ne se fera pas.

Après quoi elle lut une seconde épître, arrivée dix jours plus tard, dans laquelle Mlle Vionnaz lui expliquait que, ne recevant pas de réponse, les jours succédant aux jours, ne sachant plus où écrire, vaincue par les sollicitations de son père et de M. de Louvaigue, elle avait prononcé un oui définitif et irrévocable. Elle s'en excusait humblement, la suppliait d'être indulgente, miséricordieuse pour son parjure, pour son crime, s'anéantissait, demandait grâce.

En apprenant que cet odieux mariage était conclu et presque fait, Mme d'Armanches froissa de ses deux mains ses beaux cheveux noirs et respira bruyamment; elle sentait gronder en elle une colère qui l'étouffait. Le vieil ami de sa mère qui l'avait accompagnée en Espagne, la voyant si émue, s'informa de ce qu'elle avait. Elle répondit :

— J'apprends une nouvelle qui me gâte tous les plaisirs de mon voyage et me fait regretter d'avoir vu Grenade et Tanger.

Elle n'en dit pas davantage, ni lui non plus; elle n'était pas de ces femmes qu'on questionne.

Se savoir privée pour toujours d'une personne qui la déchargeait de tous les soins ennuyeux et lui permettait de ne faire que ce qui lui plaisait, d'une personne experte dans l'art de gouverner une grande maison et grâce à laquelle toutes choses étaient à leur place et tout arrivait en son temps; perdre avec une intendante sans égale son factotum, sa dame de compagnie dont le sain jugement la conseillait dans les cas difficiles, sa lectrice qui lui servait de secrétaire, et, ce qui avait plus de prix que tout le reste, une confidente incomparable, toujours prête à l'écouter, toujours prête à l'admirer, le seul être dont elle se sentît parfaitement sûre, dont elle pût disposer à sa fantaisie, à qui elle pût tout demander sans jamais craindre un refus et devant qui elle pût mentir sans être jamais soupçonnée, quelle brèche, quelle blessure dans sa vie! Le coup était cruel; il était porté en plein cœur, en plein orgueil.

— C'est une ingrate, pensait-elle.

On s'imagine volontiers que l'orgueil est toujours dur, brutal, impérieux. Il en est d'infiniment souples, habiles à se dissimuler sans jamais se trahir, à l'œil doux et riant, à la parole câline, aux mouvemens onduleux, serpentins. On ne découvre leur vraie nature qu'en leur faisant quelque offense involontaire; aussitôt le monstre se redresse en sifflant, et le visage qui plaisait fait peur. L'orgueil de Mme d'Armanches se cachait si bien sous les grâces du sourire que Mlle Vionnaz avait vécu cinq ans avec lui sans se douter qu'il se mêlait à tous les témoignages d'affection, à toutes les caresses que lui prodiguait son amie. Claire était pour la duchesse, comme je l'ai dit, une pierre de grand prix, de la plus belle eau, mais qu'elle avait reçue toute brute. Qui l'avait taillée, sertie? Qui en avait décuplé la valeur? Elle pensait avoir sur sa confidente les droits qu'a l'ouvrier sur son ouvrage ou le soleil sur une humble planète qu'il honore de ses regards et qui lui renvoie sa propre lumière. Elle aurait dû considérer que ses soins lui avaient été payés en attentions de

toute sorte, en mille grands et petits dévoûmens. Elle n'avait garde ; elle se tenait pour le créancier, Claire était un débiteur insolvable, qu'elle dispensait d'acquitter sa dette pourvu qu'il la reconnût. Et au mépris de la foi jurée, cette aimable fille, si nécessaire à son bonheur, qu'elle avait élevée, façonnée, ne se faisait aucun scrupule de lui fausser compagnie, de l'abandonner ! Elle ressentait le dépit farouche d'un seigneur féodal apprenant que son vassal s'est soustrait à son obéissance et aux obligations de l'hommage qu'il lui avait prêté tête nue, à deux genoux, les mains dans les mains, et une fois encore :

— Triple ingrate ! murmura-t-elle.

Ce n'était là que la moitié de son chagrin. Quelque autre mariage qu'eût pu faire Mlle Vionnaz, elle aurait eu moins de peine à lui pardonner. Dans ce cas-ci l'infidélité se compliquait de dol et de larcin. Ainsi que le peuple d'Israël, Claire, en s'enfuyant de chez Pharaon, se permettait d'emporter ce qui ne lui appartenait point. Mme d'Armanches regardait M. de Louvaigue comme son bien, et elle n'entendait pas qu'on la volât.

Elle admettait à la rigueur qu'un homme pour qui elle avait eu des bontés et dont elle avait assez tentât de se consoler auprès d'une autre femme ; quoique sa gloire eût dû lui suffire, il faut passer quelque chose à l'humaine faiblesse. Mais qu'un homme à qui elle n'avait encore rien accordé et qui pouvait espérer d'obtenir un jour désertât son service, c'était un crime de lèse-majesté. Le premier devoir de ce martyr était d'attendre avec soumission qu'un caprice favorable lui ouvrît les portes du paradis et de mériter son bonheur par ses soins, par ses souffrances, patient et crédule comme un dévot de la loterie qui nourrit son terne. Elle avait découragé les poursuites du comte, sans lui ôter tout espoir. Il lui inspirait de secrètes sympathies, il y avait dans ce caractère et dans cette figure quelque chose qui l'attirait. Elle ne lui reprochait que la légèreté de son humeur et de mêler mal à propos l'enjouement à la passion. Elle voulait le mater, le mortifier, lui imposer son temps de purgatoire. Elle s'était déjà dit que, si elle venait à se lasser des demeures éthérées, que si jamais elle s'ennuyait dans son palais céleste et redescendait sur la terre pour y courir des aventures plus faciles, pour y goûter des joies plus courtes, mais plus capiteuses et qu'on boit à pleine coupe, M. de Louvaigue serait le premier de ses élus. Eh quoi ! cet heureux mortel se refusait à sa destinée, il venait de briser sa chaîne pour s'enchaîner ailleurs ! Et que savait-on ! Peut-être, en cherchant la consolation, avait-il trouvé le bonheur et s'était-il sérieusement épris de Mlle Vionnaz. S'il en fallait croire la seconde missive, impatient de

se marier, d'entrer en possession, il refusait d'attendre au-delà du terme légal. C'était incompréhensible; mais les hommes sont si étranges qu'il faut tout croire.

— C'est le rebours, se dit-elle, de l'histoire de Saül. Ce pauvre homme s'est rendu à Chernex dans l'espérance d'en remporter un royaume; il en ramène une charmante petite ânesse blanche, et il est content!

Après toutes ces réflexions chagrinantes, navrantes, elle eut un second accès de colère encore plus violent que le premier. Elle avait trouvé parmi ses lettres une carte d'invitation à un bal qui devait avoir lieu le soir même; elle résolut de n'y point aller et déchira la carte. Pourtant elle se ravisa bientôt, fit venir sa femme de chambre pour lui donner ses ordres. Elle se promit d'être belle et d'être coquette et de danser jusqu'au matin. Elle avait besoin de se remuer, de se dissiper, de s'étourdir avec des inconnus, qui lui paraîtraient des gens délicieux, car, ne les ayant jamais aimés, elle serait certaine de ne jamais les haïr.

— A quoi bon se fâcher? pensa-t-elle. Il y a vraiment mieux à faire.

Et il lui vint aux lèvres un sourire noir, que sûrement Mlle Vionnaz ne connaissait point. Si les méchans sont ceux qui font le mal froidement et pour le seul plaisir de le faire, la duchesse n'était pas méchante. Elle le faisait par passion, par vengeance, toutes les fois qu'elle pouvait accuser quelqu'un de se rendre heureux à ses dépens et que ce bonheur lui semblait du bien volé. Elle s'imaginait alors exercer de justes représailles et elle se permettait tout. Pour tranquilliser sa conscience, elle disait que l'agneau avait commencé, en troublant son eau.

Depuis deux semaines déjà, Claire était de retour à Paris, où elle avait demandé l'hospitalité à une sœur de son père, Mme Chateldon, femme d'un habile et célèbre médecin. Cette excellente personne ressemblait peu au général. Elle avait le cœur chaud, et il est possible que par suite d'une hérédité oblique, ce fût de sa tante que Mlle Vionnaz tînt sa bonté naturelle. Mme Chateldon s'était toujours vivement intéressée à Mlle Vionnaz et lui reprochait de sacrifier son avenir à une amitié qu'elle traitait de dangereux engouement. M. Chateldon avait soigné Mme d'Armanches dans ses rares maladies, qui n'étaient que des indispositions passagères causées par les imprudences d'une nature ardente, excessive en tout et incapable de se ménager. Avec son coup d'œil de vieux médecin, il avait lu dans cette âme compliquée, et il s'était plaint à sa femme que cette belle duchesse, qu'il accusait d'être une orgueilleuse et une agitée, exploitât leur nièce.

— Cette agitée est peut-être aussi une inconstante, pensait Mme Chateldon. Si elle vient à se lasser, que deviendra Claire, qui aura laissé passer l'âge de se marier?

On voit que sur le chapitre des amitiés romanesques, elle s'accordait avec le général, qui lui avait dit un jour : « On ne traverse pas les rivières sur une planche pourrie. » Mais en vain l'avait-elle pressé de reprendre sa fille. Le général était un de ces sages qui condamnent les folies sans se croire tenus de se déranger pour sauver les fous.

Mme Chateldon fut ravie de savoir que sa nièce se mariait enfin et heureuse de lui tenir lieu de mère, en l'aidant de son mieux dans ses préparatifs, en s'occupant avec amour de son trousseau. Elle fit l'accueil le plus chaleureux à M. de Louvaigue; elle le comparait à l'un de ces princes des contes de fées qui réveillent les princesses plongées dans un sommeil magique et les arrachent à de funestes enchantemens. Le comte lui plut beaucoup; elle ne lui reprocha pas d'être trop enjoué, elle aimait elle-même à faire gaîment les choses sérieuses.

Claire, qui connaissait de vieille date les sentimens de sa tante, ne s'étonna point de la voir si contente. Ce qui la surprit davantage, ce fut l'intérêt que lui montra dans cette circonstance le plus desséché, le plus assoupi, le plus engourdi des hommes. A peine eut-il appris l'événement, le duc d'Armanches vint lui présenter ses félicitations et lui exprimer le désir qu'elle le choisît pour un de ses témoins. Peut-être ce vieillard étique lui avait-il voué dans le fond de son cœur une sympathie qu'il n'avait pas la force de manifester; peut-être aussi éprouvait-il un malicieux plaisir en pensant à la déception de sa femme.

— Cette pauvre Cécile aura bien de la peine à se passer de vous, lui dit-il.

— Comment donc! s'écria-t-elle en rougissant d'indignation. Cécile n'aura pas à se passer de moi. Je compte bien que nous nous verrons tous les jours.

Il lui répondit ce qu'elle avait dit elle-même à M. de Louvaigue.

— Oh! ce ne sera plus la même chose. On compte et on décompte. Le mariage crée de nouveaux intérêts. On s'était promis de se voir tous les jours, on se voit de deux jours l'un, puis une fois par semaine, puis deux fois dans le mois, puis trois fois dans l'année, et on finit souvent par ne plus se voir du tout. Cette pauvre duchesse!

Il avait aux joues, en parlant ainsi, cette couleur rosée qui était le signe de ses fortes émotions et qui lui venait, par exemple, lors-

qu'il songeait à ses médailles. Ce réveil fut court. Mlle Vionnaz le revit quelques jours plus tard; elle le trouva plus apathique que jamais. Ce vieil escargot était bien vite rentré dans sa coquille et il avait repris son teint blafard.

Tout le monde était content, à l'exception de Mlle Vionnaz. Quoique chaque jour elle s'attachât davantage à M. de Louvaigue, que chaque jour elle crût avoir de nouvelles raisons de s'applaudir de son choix, elle était décidée à ne pas être heureuse avant d'avoir reçu la réponse qu'elle attendait. Elle ne s'en prenait plus aux postes espagnoles, elle commençait à craindre que la duchesse ne fût sérieusement irritée et ne lui marquât son mécontentement par son obstiné silence. Ce cruel souci la tourmentait soir et matin; les remords se joignant aux anxiétés, elle avait du noir dans l'âme et dans les yeux. Elle exigea du comte qu'il ne prît aucun arrangement définitif ni à la mairie ni à l'église; pouvait-elle se marier avant le retour de la duchesse?

Mme d'Armanches reçut d'elle une nouvelle lettre, dont le dernier paragraphe était ainsi conçu:

« Ah! duchesse, duchesse, il est impossible que mes lettres ne vous soient pas encore parvenues, et j'en suis réduite à croire... Oh! non, je ne le croirai jamais, ce serait ma mort. Ma Cécile adorée, j'ai péché peut-être contre la sainte amitié. Les circonstances ont été plus fortes que ma volonté. Si tu savais dans quel filet je me suis trouvée prise! Cécile, ton silence me tue; rends-moi la vie en m'écrivant que tu me pardonnes, en me jurant que tu m'aimes aujourd'hui autant qu'hier. »

La réponse tant désirée arriva enfin, elle était de nature à la rassurer tout à fait.

« Eh! oui, c'est une trahison, et tout d'abord, j'en ai été si péniblement affectée que je n'ai pas voulu écrire, de crainte de te laisser voir tout mon chagrin. Eh! vraiment, c'est une grande perte que je fais, aussi grande qu'inattendue, et je ne sais comment je m'y prendrai pour la réparer. Ah! ma chère, tu as estropié ma pauvre vie, elle ne marchera plus que sur des béquilles. Mais peux-tu croire que je t'en veuille? Tu sais si ton bonheur m'est cher; veux-tu mériter à jamais mon pardon? Sois heureuse, c'est la seule condition que j'y mette.

« Mon Dieu! oui, on rêve quelquefois: on s'embarque ensemble pour le dixième ciel, on s'y trouve bien, on s'y établit, on s'y installe, on prend la terre en pitié, et tout à coup on y retombe brusquement, et ce passé, ce beau passé, dont on souhaitait l'éternelle continuation, n'apparaît plus que comme un voyage d'un jour en ballon. Après tout, est-il sage de passer sa vie en ballon?

N'est-il pas mieux de vivre ici-bas, en se ressouvenant quelquefois du ciel, et comme le disait mon vieux peintre, de se servir de ses ailes pour mieux courir?

« Le 1er mai, j'arriverai à Brunoy. Veux-tu me faire un grand plaisir? Pour la dernière fois, malgré tes occupations et tes préoccupations infinies, charge-toi de faire préparer la maison, et quand je descendrai de wagon, que je t'aperçoive sur le quai de la gare! J'exige davantage encore. Accorde-moi, avant ton mariage, cinq ou six jours que tu viendras passer chez moi et pendant lesquels je m'imaginerai que tu n'as pas cessé de m'appartenir. Mais, j'y pense, ce Brunoy, où tu as vécu cinq étés de suite, n'est-il pas ton vrai domicile, ta vraie paroisse? Fais-moi l'insigne faveur de t'y marier. Je voudrais parer moi-même la victime, la coiffer de mes mains, et je me surpasserai pour faire valoir ses grâces. Oui, mon ange, j'attacherai moi-même ton voile et ta couronne, opération beaucoup plus compliquée que tu ne penses. Il faudra, ce jour-là, nous lever de très bonne heure.

« C'est entendu, n'est-ce pas? A bientôt, ma bonne Claire très aimée et très pardonnée. Je t'aime autant qu'hier et je t'aimerai toujours. »

Mlle Vionnaz pleura de joie en lisant cette réponse, qu'elle couvrit de baisers. Elle la montra en triomphe à Mme Chateldon comme un témoignage irrécusable de la magnanimité de son amie, et elle s'empressa d'envoyer à son père non l'original, qu'elle seule avait le droit de toucher, mais une copie, comme une chose qui devait intéresser vivement le général. Puis elle annonça à sa tante son intention de faire tout ce que demandait la duchesse. Mme Chateldon secoua la tête. La duchesse lui inspirait une invincible défiance, elle lui prêtait je ne sais quels ténébreux desseins. Son mari, à qui elle fit part de ses inquiétudes, se moqua d'elle.

— Craignez-vous donc, lui dit-il, que Mme d'Armanches n'empoisonne Claire ou ne la poignarde? Je suis certain que ce mariage la contrarie beaucoup et que, si elle pouvait l'empêcher, elle ne s'en ferait pas faute; mais il est trop tard, et ce n'est pas une femme à scènes et à coups de théâtre.

Mme Chateldon, bien à regret, dut laisser partir sa nièce, et bien à contre-cœur M. de Louvaigue dut consentir à se marier à Brunoy. Tous deux avaient des objections à faire, ils se turent. Quelqu'un a dit : « Il ne faut pas s'aviser de dire à un amoureux les défauts de sa maîtresse, ni à un plaideur le faible de sa cause, ni des raisons à un illuminé. » Mlle Vionnaz aimait la duchesse autant qu'un plaideur peut aimer son bon droit, un amant sa maîtresse et un illuminé le Dieu qui lui communique ses grâces.

Deux jours avant l'arrivée de Mme d'Armanches, elle était dans la villa, s'occupant de tout préparer, de tout arranger, de tout orner.

Le 1er mai, le ciel était sombre, mais il s'ouvrit et la déesse parut. On s'embrassa une première fois en pleurant, une seconde fois en riant, et il sembla que tout était pour le mieux dans le plus beau des mondes possibles. La duchesse prit à peine le temps de quitter son costume de voyage, elle entraîna Claire dans son appartement, où elles restèrent longtemps enfermées. Ses curiosités étaient inépuisables, elle voulait tout savoir. Les lettres, si longues qu'elles soient, sont toujours incomplètes. Claire dut raconter son histoire du commencement à la fin, ce qu'on avait fait, ce qu'on avait dit, sans omettre le plus insignifiant détail.

Quand elle eut fini, la duchesse parut un peu rêveuse. Puis elle dit :

— A ce compte, ma bonne Claire, M. de Louvaigue est sérieusement épris, et il fait un mariage d'amour. Tu ne pouvais me donner une nouvelle qui me fût plus agréable, qui me réjouît davantage.

— Si je ne croyais pas à son amour, répliqua vivement Mlle Vionnaz, consentirais-je à l'épouser? N'avons-nous pas décidé depuis longtemps, toi et moi, qu'un mariage est odieux si la passion ne lui sert d'excuse?

Bon gré, mal gré, ce fut à Brunoy que M. de Louvaigue, pendant les derniers jours, dut aller chercher Mlle Vionnaz. Cela ne lui plaisait qu'à moitié, mais il en prit bientôt son parti. La duchesse le reçut avec tant de bonne grâce, lui témoigna tant d'estime, lui parla sur un ton de si cordiale amitié qu'il revint bien vite de ses soupçons et trouva ridicules les inquiétantes chimères qu'il s'était forgées à Chernex. Il eut beau scruter jusqu'au fond deux beaux yeux bleus, il n'y aperçut rien de suspect, rien d'équivoque; c'étaient des yeux de bonne fille absolument heureuse du bonheur des autres. Dans le temps où il faisait la cour à Mme d'Armanches, quelqu'un lui avait raconté d'elle un trait assez noir, qui prouvait qu'elle était fort vindicative et peu scrupuleuse dans ses vengeances. Il se persuada que cette histoire était un de ces racontars dont Paris fait sa pâture favorite.

— Le Parisien, se disait-il un soir en traversant la forêt de Sénart pour regagner Champrosay, est à la fois le plus spirituellement fantaisiste des hommes et le plus naïvement crédule des gobe-mouches, et il lui arrive de croire comme à l'évangile aux bourdes qu'il invente pour s'amuser. Si Mme d'Armanches était une méchante femme, sa méchanceté se serait révélée un jour ou l'autre pendant les cinq années que Mlle Vionnaz a passées auprès d'elle.

La vraie bonté est en même temps candide et perspicace; plus le regard est pur, plus la moindre tache l'offense. Gageons que l'inventeur de la légende à laquelle j'ai eu le tort de croire est un vilain monsieur à qui la duchesse a rendu de grands services et qui voulait mettre à l'aise son ingratitude.

Et il pensait à cet homme qui, ayant ramassé deux cent mille francs en billets dans le sac des Tuileries, s'empressa de les porter au trésor. On dit, le premier jour : C'est un beau trait! — le second : Après tout, il n'a fait que son devoir! — le troisième : Est-on sûr qu'il ait remis tout ce qu'il avait trouvé? A quelques mois de là, cet homme de bien ayant postulé une place, le ministre des finances, à qui on le recommandait, répondit : « Ah! permettez, il y a une histoire de deux cent mille francs dans laquelle il s'est trouvé compromis, et cette affaire m'a toujours paru louche. »

VII.

M. de Louvaigue et Mlle Vionnaz furent mariés civilement l'un des derniers jours de la première semaine de mai. Le maire de Brunoy constata que Mlle Vionnaz, quoique fort émue, avait l'air content, et il déclara qu'il avait rarement entendu un oui de mariée prononcé d'un ton plus assuré, d'une voix plus ferme et plus nette. Ses témoins étaient le duc d'Armanches et M. Chateldon, qu'on attendait à une consultation, et qui s'éclipsa aussitôt après la cérémonie. Ceux du comte était le frère aîné de son père, le marquis de Louvaigue, qui avait servi de tuteur à l'orphelin, et un de ses amis intimes, M. de Novis, homme de plaisirs et d'affaires, partageant son temps entre ses conseils d'administration, son cercle, des caprices sans conséquence et une terre qu'il possédait près de Moret. Plus heureux que le comte, M. de Novis n'avait jamais eu de querelles avec lui-même, s'approuvait sans réserve, se trouvait très bien comme il était, et s'appliquant à ne pas changer, ne demandait qu'à durer.

En rentrant dans la villa, on y trouva la mère de la duchesse, Mme de Luzy, et son vieil ami le comte de Boutron, qui avait fait le voyage d'Espagne avec Mme d'Armanches. Tous deux étaient venus pour assister le lendemain au mariage religieux et pour tenir compagnie à la pauvre abandonnée, qui avait grand besoin qu'on l'aidât à remplir le vide de son âme. La duchesse pensait peut-être que dix grenouilles ne valent pas un saumon; mais elle n'était pas fâchée que pendant quelques jours il se fît un peu de mouvement et de bruit autour d'elle; cela ne console pas,

cela distrait. Le général, lui aussi, fut retenu à dîner et à coucher; il s'y prêta sans se faire prier. Il était heureux. Jusqu'à la dernière minute, il avait craint, comme Mme Chateldon, qu'il ne survînt quelque accroc. Depuis une heure, Mlle Vionnaz était la comtesse de Louvaigue, il avait gagné sa bataille. Il eut le triomphe modeste et se montra fort empressé, fort aimable avec Mme d'Armanches. Il n'y a que les vieux soldats qui aient de la grâce dans la victoire.

M. de Novis partit peu après le déjeuner pour prendre le train de Moret. Il avait une chasse dont il était fier, et il désirait s'assurer que ses gardes s'acquittaient de leurs devoirs, que ses faisans étaient bien soignés, que ni l'eau ni le grain ne leur manquaient, que leurs couvées prospéraient. M. de Louvaigue quitta sa femme pour reconduire son ami à la gare. Quoi qu'en pensât le maire de Brunoy, Claire avait ressenti le matin un serrement de cœur dont elle n'était pas encore remise. Elle profita de sa liberté pour se procurer quelques instans de repos et de recueillement. Elle s'échappa, s'en alla faire toute seule le tour d'un beau parc qui ne connaissait que Mlle Vionnaz, et à qui elle voulut présenter la comtesse de Louvaigue.

Elle suivit un sentier grimpant qui serpentait au milieu d'un bois de pins, et tout en marchant elle s'interrogeait, elle tâchait de savoir exactement où elle en était. Une nouvelle vie s'ouvrait devant elle; c'était le mystère, le pays de l'inconnu; mais cet inconnu ne l'effrayait pas. Les appréhensions qu'elle avait conservées quelque temps après avoir prononcé une parole irrévocable s'étaient entièrement dissipées. Elle croyait à son bonheur. Pouvait-elle n'y pas croire? Elle se sentait aimée et elle aimait. Elle avait découvert, dans les profondeurs de son âme, une mine encore vierge de sensations et de sentimens, et en y faisant ses premières fouilles, elle éprouvait de douces émotions accompagnées de grands étonnemens. Certes, il n'y avait rien au-dessus de l'amitié idéale, mais c'était autre chose, et l'amour lui paraissait une langue étrangère, qu'elle commençait à bégayer et dans laquelle, à mesure qu'elle la saurait mieux, elle pourrait dire ce qu'elle n'avait pas encore dit. Celle qu'elle avait parlée jusqu'alors n'avait rien perdu de son prix, elle se serait fait un crime de l'oublier. Mais ne peut-on parler deux langues? Elle se sentait de force à tout concilier, à tout accorder.

En parcourant des lieux tout pleins d'elle et de ses meilleurs souvenirs, elle croyait entendre une voix qui lui disait : « Il est donc vrai! tu nous quittes, tu t'en vas. » Elle répondait : « Je m'en vais et pourtant je reste. J'aurai désormais deux âmes, j'ai en

moi de quoi suffire à tout. » Et en même temps elle souriait et ses yeux se remplissaient de larmes; mais c'était de ces larmes sans amertume, dont il est permis d'arroser les grands bonheurs. Il avait plu dans la nuit, au matin le ciel s'était éclairci. Le gazon des pelouses était encore tout humide; au moindre souffle de vent, des gouttes tombaient des arbres et des buissons. Le soleil, qui avait paru, prenait plaisir à se baigner dans cette rosée, et Claire voyait dans ce soleil mouillé l'image de l'état de son cœur, de sa joie qui pleurait.

Elle avait atteint le haut du parc et allait revenir sur ses pas quand, par une échappée de vue, elle aperçut au milieu de la terrasse de la villa M. de Louvaigue qui, tournant la tête dans tous les sens, semblait chercher quelqu'un des yeux. Elle lui fit des signes, agita son mouchoir, il ne répondit pas à son appel, il ne regardait pas si haut ni si loin. L'instant d'après, Mme d'Armanches apparut, tête nue, et vint à lui. Ils quittèrent bientôt la terrasse pour se diriger le long d'une avenue sablée vers un grand chalet, qui prenait jour du côté du nord. La duchesse avait ouvert son ombrelle et marchait devant. Ce n'était plus une bonne fille; elle avait en ce moment son allure, son front et son port de reine.

— Elle le conduit à son atelier, pensa Claire après qu'ils eurent disparu. Sans doute, il a demandé à voir la copie des *Fileuses* et les charmantes aquarelles qu'elle a rapportées de l'Andalousie. Elle profitera de l'occasion pour lui parler de moi. Ce sont les sœurs aînées qui remplacent les mères et qui font les recommandations, qui donnent les conseils, les bons avis. Elle lui dira : « Voilà ses défauts, voilà ses qualités; qualités et défauts, aimez-la bien. C'est une plante facile à soigner, mais délicate; voici les précautions à prendre pour qu'elle prospère. »

Elle n'aurait eu garde de troubler cet entretien sacré, et elle redescendit lentement le coteau, en se disant qu'elle n'entrerait dans l'atelier que si on l'arrêtait au passage et qu'on la priât d'entrer.

Elle ne s'était pas trompée, c'était bien d'elle qu'ils parlaient. En arrivant dans l'atelier, dont la duchesse eut soin de laisser la porte ouverte, M. de Louvaigue était tombé en extase devant la copie des *Fileuses*, qui méritait vraiment qu'on l'admirât, et plus encore devant le charmant tableau, encore inachevé, de *la Cigale et de la Fourmi*. Il n'était ni peintre ni amateur, et la duchesse faisait peu de cas des complimens des profanes : elle aimait l'encens, mais il fallait que l'encensoir fût balancé par la main d'un diacre ou d'un sous-diacre.

Elle l'interrompit au milieu de son discours, en lui disant :

— Je connais un homme qui m'a dit un jour : Mariez-moi ou aimez-moi. Je n'ai voulu ni le marier ni l'aimer, et il s'est chargé lui-même de choisir sa femme. Il n'a eu que la peine de demander, on ne l'a pas refusé.

— Convenez, madame, que j'ai bien choisi.

— Trop bien. Je n'ai jamais douté de votre bon goût ni de votre habileté.

— Habile, je ne le suis guère, vous me l'avez prouvé; mais enfin chacun fait ce qu'il peut. J'aurais voulu que ma femme fût un présent qui me vînt de vous. Pourquoi ne m'avoir pas dit : Si vous voulez être parfaitement heureux, épousez Mlle Vionnaz, je vous la donne?

— Je ne vous l'ai pas donnée parce que Claire est une nature exquise, l'être de ce monde qui selon moi approche le plus de la perfection, et que je ne vous crois pas digne des parfaits bonheurs.

Il s'était assis; comme elle restait debout, il se leva pour lui dire :

— Avouez plutôt, madame, que vous désiriez la garder pour vous, et que par un égoïsme fort naturel du reste...

— Eh ! permettez, c'est un égoïsme à deux, car son bonheur m'est aussi cher que le mien. Oui, j'avoue qu'il m'en coûte de renoncer à ce qui faisait la douceur de ma vie, que Claire me manquera terriblement, que je ne sais pas encore comment je m'y prendrai pour me passer d'elle. Mais qu'elle soit heureuse, je me consolerai de l'avoir perdue. Malheureusement, j'ai des doutes. Non, je vous le dis en toute franchise, vous n'êtes pas le mari que je lui aurais choisi.

Il recula de trois pas.

— Ah ! par exemple ! De grâce, que me reprochez-vous?

— Beaucoup de choses.

— Mais encore !

— Puisque vous voulez le savoir, je vous ai beaucoup observé dans ces derniers jours, et je vous reproche de n'être pas assez amoureux.

— Et sur quoi soupçonnez-vous?..

— Ne prenez pas cet air tragique, dit-elle en souriant. Je ne vous veux point de mal, et je ne demande pas la mort du pécheur.

— Vous êtes mille fois trop bonne, mais expliquez-vous, duchesse, expliquez-vous.

— L'amour, répondit-elle, est le contraire de la civilisation, et vous êtes un parfait civilisé. L'amour nous rapproche des bêtes, l'amour est la divine bêtise, et vous êtes un homme d'esprit incor-

rigible. Avez-vous jamais regardé avec quelque attention deux papillons amoureux? Avec quelle ardeur ils se poursuivent! Tout entiers à leur idée, que leur importe la galerie? Ils savent aimer, les insectes. Comme ils sont sérieux dans les circonstances graves, solennelles de leur vie! Vous ne l'êtes jamais, vous avez le regard et la parole libres, vous êtes tout à tous et vous plaisantez. Tenez plutôt, pendant le déjeuner, vous nous avez narré je ne sais plus quelle petite histoire fort plaisante, et vous l'avez contée à ravir. Vous trouviez facilement vos mots, vous caressiez vos phrases, vous prépariez de loin vos effets et l'épigramme de la fin; bref, vous aviez tous vos moyens. Homme d'esprit, vous n'êtes pas amoureux!

— Cela vous plaît à dire; mais, je vous prie...

— L'amour, poursuivit-elle sans l'écouter, nous ramène à l'état de nature, l'homme qui aime redevient sauvage. Et vraiment, si je ne me trompe, dans le temps où vous me faisiez la cour, vous l'étiez un peu; vous aviez des inégalités d'humeur, des bizarreries, des vivacités, des violences, de sombres et orageux chagrins, accompagnés de distractions étranges, qui me divertissaient beaucoup. Et remarquez une chose encore: vous savez mieux que moi, vous qui êtes allé les visiter chez eux, que non-seulement les sauvages ne racontent pas d'histoires à table et ne se piquent pas de faire des mots, mais que d'autre part en tout ce qui concerne leurs grands intérêts et l'idée qui les occupe, ils ont une finesse, une acuité de sens qui nous étonne, que de très loin, en collant leur oreille à la terre, vous me l'avez conté vous-même, ils distinguent le pas d'un ami et d'un ennemi. J'ajoute qu'il y a quelques mois, alors que vous étiez redevenu un peu Peau-Rouge, vous faisiez preuve vous-même d'une sagacité peu commune en tout ce qui se rapportait à votre idée fixe. Chaque jour, en allant au bois, je m'amusais à changer mes heures, et je n'y arrivais jamais par la même porte. Je n'ai pas réussi à vous mettre en défaut, le sauvage était toujours là, tandis que tout à l'heure...

— Qu'ai-je donc fait tout à l'heure, madame?

— Vous vous êtes rendu coupable d'une grosse inadvertance. Vous ne vous êtes pas douté que Claire était dans le bois de pins et que, vous ayant aperçu, elle vous appelait en vous faisant des signes, en agitant son mouchoir. Était-ce à moi de vous l'apprendre?

— Je suis confus de ma sottise, dit-il, et tout à l'heure je m'en excuserai... Eh! bon Dieu, qu'est-ce que cela prouve?

— Mais il me semble...

— Cela prouve, interrompit-il à son tour, qu'il y a plusieurs manières d'être amoureux.

— Et que la vôtre est la bonne !

— Assurément.

— Ne plaisantons plus, dit-elle, en secouant mélancoliquement sa belle tête. Il s'agit de l'avenir d'une personne que j'aime comme moi-même. Voyons, mon cher comte, on se confesse avant de se marier, confessez-vous.

M. de Louvaigue eût été plus avisé s'il avait rompu sur-le-champ ce dangereux entretien. Il faut remarquer à sa décharge que cet homme à la tête légère avait très bien déjeuné, que les bons déjeuners disposent à l'expansion, qu'au surplus il était entièrement revenu de certains soupçons qui l'avaient tracassé, que la duchesse s'était montrée parfaite pour lui, parfaite pour Claire et qu'il lui avait demandé tacitement pardon d'avoir cru au témoignage de gens qui la disaient capable de méchanceté et de perfidie. D'ailleurs, c'est un plaisir tout particulier et fort savoureux pour un homme que d'être confessé par une très belle personne qu'il a aimée et qui daigne s'occuper de ce qui se passe dans son cœur. Sans être fat, M. de Louvaigue pensa que, dans la curiosité avec laquelle la duchesse l'interrogeait sur ses sentimens, il entrait peut-être un grain de jalousie, et il lui en eut tant de reconnaissance qu'il se sentit porté à lui être agréable et à rabaisser le chien devant le lion. Les hommes ont leur coquetterie comme les femmes; mais la coquetterie des femmes leur sert à prendre les hommes, et celle des hommes ne leur sert le plus souvent qu'à se faire prendre.

— Madame, reprit-il, vous avez l'air de croire que l'amour, tel que vous l'entendez, est une perfection, une vertu, et selon moi, ce n'est qu'un malheur. Ce qu'on appelle la grande passion n'est inspirée aux hommes que par des créatures divines, telles que vous, ou par les femmes perverses, à l'âme plus ou moins scélérate. Or l'amour veut posséder, et les créatures divines ne se donnent guère; quant aux femmes perverses, on ne les possède jamais, on en est possédé.

— Concluez, seigneur.

— Je conclus que le véritable amour, le seul utile et bienfaisant, consiste...

— A aimer médiocrement une femme médiocre, interrompit-elle. Si c'est là l'opinion que vous avez de Claire, je vous déclare tout net que vous êtes indigne de la toucher seulement du bout du doigt, et je vous la reprends dès aujourd'hui.

— Claire une femme médiocre! s'écria-t-il avec indignation. Elle est, sans vouloir vous faire tort, le seul être parfaitement bon que je connaisse, et la bonté est le don suprême, la grâce souveraine, la seule adorable. Je ne crois pouvoir mieux faire son éloge qu'en

disant que c'est une bonne, oui, une très bonne créature, et c'est précisément une bonne créature qu'il me fallait pour femme. Elle sera assez indulgente pour me pardonner mes plus fâcheux défauts, et d'autre part, la bonté étant contagieuse, je deviendrai bon, moi aussi, et parfaitement aimable, et parfaitement sage, car j'ai formé la résolution d'être tout simplement le modèle des maris.

Elle lui fit signe de se taire.

— Qu'avez-vous donc? demanda-t-il.

— Vous n'avez rien vu? vous n'avez rien entendu? Que vous disais-je? Décidément vous n'êtes pas amoureux. Claire vient de passer à l'instant devant cette porte ouverte... La voyez-vous maintenant?

Il s'approcha de la porte et il aperçut sa femme comme elle traversait la terrasse pour rentrer dans la maison.

— Pourvu qu'elle ne vous ait pas entendu! fit Mme d'Armanches. Vous parliez très haut.

— Je n'ai aucune inquiétude à ce sujet, répondit-il. On n'entend que lorsqu'on écoute, et je connais assez ma femme pour savoir qu'elle n'écoute que ce qu'elle a le droit d'entendre... Voyons, duchesse, mes explications vous ont-elles rassurée?

— Pas encore, et je persiste à craindre qu'une femme parfaite ne soit pas heureuse avec un homme très imparfait, qui, ne vous en déplaise, malgré ses bonnes intentions, ne sera jamais qu'à moitié bon et qu'à demi sage.

— Madame, dit-il d'un ton résolu, voulez-vous faire une gageure?

— Laquelle?

— Je gage que, quoi que vous en disiez, avant peu de semaines, la soudure sera complète entre cet homme imparfait et cette femme parfaite, qu'ils s'aimeront beaucoup et seront parfaitement heureux ensemble. Je vous demande un peu de temps, parce que l'état de mariage est si nouveau pour moi et que je m'y étais si peu préparé que je pourrais bien au début faire quelques gaucheries, quelques maladresses, bientôt réparées, je vous assure!

— Que faudra-t-il vous donner, si vous gagnez?

— Un de vos plus beaux sourires, un de ces sourires qui valent un soleil.

— Et si je gagne, que me donnerez-vous?

— Ah! madame, si je perds, j'en serai si chagriné que c'est pour le coup que j'aurai besoin de consolation, et un sourire ne me suffira pas, il me faudra davantage encore.

— Quoi donc? dit-elle en lui lançant un regard droit qui l'intimida.

— Hélas! madame, dit-il en baissant la tête, je ne perdrai pas.

Elle haussa les épaules et s'écria : — N'ai-je pas raison de dire que vous n'êtes jamais sérieux?

— Je suis de l'avis de Mme Chateldon, il faut s'occuper gaîment des choses sérieuses. Ainsi vous tenez mon pari? Mais un mot encore, promettez-moi de ne pas tricher.

— Que voulez-vous dire?

— Je connais toute votre influence sur ma femme, la confiance absolue qu'elle a en vous. Si vous vous avisiez de médire de moi, de me décrier, de me rabaisser dans son estime, d'insister sur mes imperfections, je perdrais à coup sûr; mais je vous le répète, vous auriez triché.

Les yeux de la duchesse s'humectèrent.

— Mon cher comte, dit-elle, les bonnes créatures, pour parler votre langue, ont plus que d'autres la faculté de souffrir. Je souhaite à Claire du plus profond de mon âme toutes les joies qu'elle mérite, et, comme je suis bonne chrétienne, je vous souhaite à vous-même toutes celles que vous ne méritez pas.

Il était devenu tout à coup sérieux, et il allait répondre.

— Assez, assez! dit-elle. Retournez auprès de votre femme, et le reste du jour, tâchez de n'avoir pas trop d'esprit et de lui prouver que votre façon d'être amoureux est la bonne.

— Malheureusement, répondit-il, je dois partir à l'instant, et c'est une preuve d'affection que je lui donne. Je désire qu'elle soit tout à fait contente de notre installation provisoire, et j'étais si pressé de me marier que son appartement n'est pas encore prêt. Il faut que je retourne bien vite auprès de mes tapissiers; si je ne suis pas là, ils feront quelque sottise ou n'auront pas fini ce soir. Duchesse, notre pari tient; vous perdrez, duchesse, vous perdrez.

— Dieu le veuille! répliqua-t-elle d'un ton pénétré.

Et elle le renvoya d'un geste qui ressemblait à une bénédiction. C'était son *Dominus vobiscum*. En rentrant au salon, le comte put à peine échanger deux paroles avec sa femme et lui expliquer ce qui l'obligeait à se retirer si tôt. Elle lui fut enlevée par Mme de Luzy.

La marquise était une petite femme maigrelette, au visage pâlot, souffreteux, ravagé par la migraine. Quand on la voyait à côté de la plus florissante des duchesses, on se disait : Comment ceci a-t-il pu sortir de cela? Elle se posait elle-même cette question et s'étonnait encore plus d'avoir mis au monde une femme artiste; elle ne comprenait rien à cette âme ambitieuse, tourmentée, dévorée. Quand elle apprenait par les journaux que Mme d'Armanches avait exposé des aquarelles ou chanté la veille dans un salon, elle l'accusait de se compromettre, de déroger; mais si elle ne pouvait

lui pardonner ses grands talens, elle ne laissait pas de les admirer. Sa fille était à la fois sa gloire et son scandale; elle l'appelait son beau monstre.

Elle-même, dans sa jeunesse, s'était compromise plus d'une fois, mais d'une autre façon. Cette coquette émérite, retirée depuis longtemps des affaires, n'avait plus d'autre passion que la fureur des enquêtes. Elle allait dans le monde pour étudier les visages, le jeu des physionomies, pour s'assurer qu'être et paraître sont deux. Elle ressemblait à ces comédiennes sur le retour qui ne jouent plus et qui aiment à voir jouer les autres; elles se souviennent de leur passé, elles comparent, elles jugent. Son tort était de ne pouvoir garder pour elle aucune de ses réflexions, jamais la crainte de déplaire n'avait retenu sa langue. Quoique en définitive tout lui fût de la dernière indifférence, elle avait dans la voix une âpreté qui la rendait redoutable, et on croyait sentir en elle une aigreur secrète et comme une volupté de malice.

— Allez-vous-en bien vite, vilain homme, dit-elle à M. de Louvaigue; votre charmante femme se passera facilement de vous. D'ailleurs, elle n'est pas encore votre femme; la sotte cérémonie de ce matin ne compte pas. Claire, vous êtes encore pour moi Mlle Vionnaz, et je suis sûre que vous-même vous ne vous croirez mariée que demain à midi. Venez vous asseoir près de moi, ma mignonne; dès que votre tyran aura tourné les talons, je vous révèlerai tous ses défauts cachés.

— Claire, dit le comte en prenant congé de sa femme, écoutez Mme de Luzy avec respect, mais avec défiance. Elle me connaît bien peu, puisqu'elle me suppose des défauts cachés. Hélas! je n'ai point de fonds de magasin, je mets tout à la devanture, et mon vrai défaut est d'être trop franc et trop uni.

— Ah! ma chère, reprit la marquise dès qu'il fut parti, les hommes qui se vantent d'être trop unis et trop francs ne le sont pas autant qu'ils voudraient nous le faire croire... Voyons, expliquez-moi un peu l'état de votre cœur. Vous devez vous sentir très partagée. Vous avez passé de si belles années auprès de mon beau monstre! Quel chagrin vous lui faites! N'avez-vous pas quelques remords?

— Cecile m'a pardonné, répondit-elle; il faut bien que je me pardonne.

— Ainsi vous êtes contente, heureuse?

— Je suis à la fois très heureuse et très malheureuse et je suis encore plus étonnée.

— Précisons, ma chère petite; dites-moi exactement où vous en êtes.

— Ah! madame, repartit Claire en souriant, c'est si difficile à dire que j'y renonce.

La marquise eut beau la tourner et la retourner, elle n'en tira pas autre chose, et elle s'en vengea en s'amusant à l'inquiéter.

— Vous savez, ma chère enfant, reprit-elle, quelle affection je vous porte. J'espère que tout ira bien, que tous vos souhaits seront accomplis. Mais vous avez fait une imprudence. M. de Louvaigue est un homme intelligent, et les hommes intelligens sont des maris dangereux. Ils ont l'esprit inquiet, l'amour des recherches, des expériences, trop de goût pour ce que l'un d'eux appelait la méthode comparative. A force de multiplier ses comparaisons, celui dont je parle a rendu sa femme fort malheureuse. Si vous m'aviez consultée, je vous aurais dit : « Épousez un imbécile. » C'est un trésor qu'un bon imbécile. Mon gendre n'est pas un génie, poursuivit-elle sans trop se soucier de baisser la voix, et quel mari! Regardez-le là-bas, assoupi dans son fauteuil. Dort-il? ne dort-il pas? On n'en sait rien, mais il est content, il est heureux de ne pas être. Mon beau monstre lui rend bien justice, mais pas autant que je le voudrais... Enfin, la chose est faite, les paroles sont échangées, il n'y a pas à s'en dédire. M. de Louvaigue vous a plu, et, assurément, il a tout ce qu'il faut pour plaire. Dites-vous bien, ma mignonne, qu'il n'y a pas de mariages délicieux. Ce qui est encore le mieux et le plus sûr, c'est le système du laisser-faire, du laisser-passer, et de signer ensemble un bon petit traité d'indifférence et de tolérance réciproques. Ce n'est pas un conseil à vous donner, vous n'êtes pas femme à dire : « Amuse-toi de ton côté, je m'amuserai du mien. » Ah! ma mignonne, vous êtes une de ces saintes colombes que le mal qu'elles pourraient faire ne consolerait jamais de celui qu'on leur a fait. Eh bien! ma chère, il n'y a pas de milieu, et du moment qu'une femme ne consent pas à tout, elle doit tout exiger. Croyez-moi, la destinée d'un mariage dépend des premiers jours. Il faut que, sinon demain, ce serait trop exiger, mais du moins dès après-demain, cet homme au teint basané et à l'œil de feu apprenne à compter avec vous. Si vous êtes trop bonne, trop souple, trop crédule, tout est perdu. L'esprit de conduite et la défiance, voilà le secret du bonheur.

Elle continua quelque temps encore sur ce ton, au grand déplaisir de la nouvelle mariée, dont le visage s'assombrissait. L'esprit de conduite! Claire n'en avait jamais eu. La défiance, secret du bonheur! Pour elle, la défiance était le malheur suprême. Elle n'avait jamais eu de discussions avec son amie qu'au sujet de Raphaël, que la duchesse aimait à rabaisser et sacrifiait à Léonard de Vinci. La fille du général, tout au contraire, reprochait à Léo-

nard de Vinci d'avoir peint des vierges et des saintes dont les yeux comme la bouche expriment le doute qui cherche et qui s'inquiète, une curiosité anxieuse, mère du repentir, et elle sentait une vive sympathie pour les madones de Raphaël, qui représentent dans sa gloire la foi tranquille, heureuse, dont les espérances sont des certitudes et l'attente une possession. Elle avait toujours considéré le doute comme la plus pernicieuse des maladies.

Tout en écoutant la marquise, elle regardait à la dérobée son père causant avec le marquis de Louvaigue. « Il est heureux, il m'a marié, pensait-elle ; si demain, par impossible, j'étais malheureuse, la Délivrance serait toujours pour lui un lieu de délices. » Et elle éprouvait une secrète irritation, une colère douce, la seule que connaissent les âmes de colombes.

Mme de Luzy s'aperçut de l'effet que produisait son discours. Elle s'écria :

— Chère belle, qu'avez-vous donc? Vous aurais-je inquiétée? Ce n'était pas mon intention. Soyez sûre que tout ira bien.

Elle était de ces personnes qui marchent sur les pieds ou sur le cœur de leur prochain, et s'excusent en disant : « Je ne l'ai pas fait exprès. »

Claire connaissait trop Mme de Luzy pour que les paroles de la marquise, qu'elle avait trouvées sinistres, lui fissent une impression durable. Ce qui l'affecta davantage, c'est que plus d'une fois elle surprit le regard de Mme d'Armanches attaché sur son visage et que ce regard lui parut étrange : elle crut y découvrir une pitié secrète. Elle était lente à déchiffrer les nouvelles figures, mais depuis longtemps la physionomie mobile de la duchesse n'avait plus de mystères pour elle, c'était une musique qu'elle se vantait de lire à livre ouvert.

— C'est singulier! pensa-t-elle. Hier, elle était triste, on dirait qu'aujourd'hui c'est moi qu'elle plaint.

Et elle songeait aussi qu'après avoir arpenté toute seule un parc où elle s'était livrée à des accès de joyeuse exaltation, elle avait passé devant la porte d'un atelier, en grillant d'envie de savoir ce qui s'y disait. La porte étant ouverte, la fenêtre aussi, elle avait failli succomber à la tentation d'écouter. « Ce serait indigne de moi, » avait-elle pensé, et elle s'était enfuie. Il lui tardait de se trouver tête à tête avec la duchesse et de la questionner tout à son aise. Elle guettait l'occasion, qui se fit attendre.

Ce ne fut que dans la soirée, deux heures après le dîner, quand les joueurs de whist étaient tout entiers à leurs cartes, que Mme d'Armanches, lui ayant fait signe de venir et l'ayant prise doucement par la taille, l'entraîna dans un petit salon voisin en lui disant :

— Oh! la vilaine journée! Je ne t'ai pas eue un instant à moi, c'est vraiment de ce matin qu'a commencé notre séparation.

Elle la fit asseoir près d'elle sur un divan; elle lui passait la main sur les cheveux, les lissait, les caressait, lui demandait de ses nouvelles comme si elle ne l'avait pas vue depuis huit jours. Claire constata de nouveau qu'il y avait de la pitié dans son regard, et elle crut s'apercevoir que cette incomparable amie lui parlait sur un ton de miséricordieuse tendresse. Elle fut prise d'inquiétude, pressentit un malheur.

— Duchesse, dit-elle, vous avez causé avec M. de Louvaigue, cette après-midi?

— Oh! répondit Mme d'Armanches, notre entretien a été fort court.

— Permettez, duchesse, il me semble que vous êtes restés longtemps dans l'atelier.

— Si notre conversation t'a paru longue, elle a été fort insignifiante. Nous avons parlé de la cérémonie de demain, des dispositions que j'ai prises et qu'il approuve.

Elle avait un air d'embarras, et l'inquiétude de Claire augmenta.

— Cécile, je te connais trop pour ne pas deviner que tu t'es fait un devoir de cœur de me recommander à lui. Quand j'ai passé devant cette porte ouverte, j'ai entendu sa voix. Il avait le ton échauffé d'un homme qu'on accuse et qui se défend. Sûrement il avait dit quelque chose qui t'a déplu, et tu venais de le gronder.

— Peste! fit la duchesse en riant, je ne te croyais pas tant d'imagination.

— Cécile, Cécile, que t'a-t-il dit de moi?

— Mais vraiment, il a parlé de ma Claire dans les meilleurs termes, et tu aurais eu du plaisir à l'écouter. Je te jure, ma chère petite, qu'aucune femme ne peut inspirer à un homme plus de considération, plus d'estime, plus d'affectueuse confiance qu'il n'en a pour toi, et j'ajoute, un plus vif désir de la rendre heureuse.

Claire la regarda d'un air navré.

— Aucune femme, dis-tu, ne peut inspirer à un homme plus de considération, plus d'estime! C'est là tout ce qu'il peut avoir à m'offrir?

— Eh! l'estime a son prix, et je t'assure que c'est bien l'essentiel. Quant au reste...

— Mais le reste, dit Claire avec consternation, c'est l'amour.

— Mon Dieu! tu reconnaîtras prochainement que l'amour est fort peu de chose et qu'on s'en passe très bien. On s'est souvent moqué de notre amitié romanesque. Ah! mon ange, l'amitié est le vrai roman, le seul où l'on n'ait jamais de mécompte. Mais du mo-

ment qu'on se marie, le mieux est d'apporter en ménage des sentimens qui peuvent durer toujours.

— Eh! quoi, s'écria Claire, je suis mariée depuis quelques heures à peine, et tu me consoles déjà!

— Moi, te consoler! Je crois à ton bonheur, j'y crois fermement. M. de Louvaigue sera un excellent mari, et sur mille hommes que tu aurais pu choisir, il n'en est pas un seul que je lui préférasse.

— Mais enfin, ma bonne Cécile, répète-moi exactement ce qu'il t'a dit.

— Voyons un peu... Ah! oui, je m'en souviens, à l'instant même où tu as passé devant l'atelier, il me disait que pour lui la bonté est le don suprême, et que tu es une bonne, une très bonne créature, ce sont ses propres paroles. Il a ajouté que c'est une bonne créature comme toi qu'il lui fallait pour femme, que tu serais indulgente pour ses défauts, et que parfaitement bonne, il deviendrait à ton école parfaitement bon, et il m'a promis, juré de te rendre parfaitement heureuse. N'est-ce pas très bien tout cela?

Claire était devenue pâle comme si elle avait bu du poison. La duchesse lui entoura la taille de ses deux bras et lui dit :

— Je t'en supplie, ne prends pas les choses du mauvais côté. Eh! bien oui, j'en conviens, je l'ai trouvé un peu froid, et je lui ai fait des reproches. Il ne tardera pas à se réchauffer. Que veux-tu? il ne sait pas encore tout ce que tu vaux, il n'y a que moi qui le sache, mais il le saura un jour, je t'en réponds. Il est impossible de vivre avec un ange, sans finir par l'adorer. Avant peu l'estime et la confiance feront place à l'amour.

Et l'ayant baisée sur les deux yeux :

— Que dis-je, avant peu! Demain je t'habillerai, je te coifferai si bien, je te ferai si belle, que, frappé de la foudre, cet homme froid tombera en adoration devant toi.

En ce moment, elles furent dérangées par Mme de Luzy, et l'entretien en resta là.

VIII.

Les femmes les plus raisonnables ont leurs heures de déraison. Claire passa la plus grande partie de la nuit à se révolter contre son sort. Quelle que fût la droiture de son cœur, la rectitude de son esprit, elle jugeait iniquement M. de Louvaigue. Au lieu de s'avouer à elle-même qu'elle s'était méprise, elle l'accusait de l'avoir trompée. Il n'avait pourtant rien dit, rien fait pour l'induire en erreur. Durant tout le temps de leurs fiançailles, il s'était montré aimable, galant, empressé, ingénieux et inventif dans ses

attentions; mais il n'avait pas joué la comédie de la passion qui rend fou et le rôle d'un homme qui a reçu le coup de foudre, il n'avait pas récité le Cantique des Cantiques, ni comparé Mlle Vionnaz à un jardin fermé, à une fontaine scellée, à la rose de Saron, au vin qui fait parler les lèvres de ceux qui dorment. A plusieurs reprises, en lui baisant le bout des doigts, il lui avait dit : « Vous êtes charmante, vous êtes adorable. » Mais il n'y avait rien de mystique dans son accent. Était-ce sa faute si, novice dans les choses de l'amour, elle avait donné aux paroles une signification profonde qu'elles n'avaient pas et s'était crue sérieusement adorée? Il pensait faire un mariage de rare et parfaite convenance, une affaire d'or dans le sens le plus élevé du mot; il croyait fermement que le moyen le plus agréable pour lui de se rendre heureux et sage était d'épouser Mlle Vionnaz.

Mais elle avait fait un rêve, on l'avait cruellement désabusée. Depuis son funeste entretien avec son impitoyable amie, elle ne raisonnait plus, et M. de Louvaigue lui apparaissait comme un imposteur qui s'était joué de son innocence. Elle ne dormit qu'une heure ou deux. A son réveil, elle vit avec une morne tristesse se lever l'aurore du jour où elle devait se donner à un homme qui ne l'aimait pas, et le soleil qui éclairait son malheur et sa honte lui parut avoir un visage maudit.

La cérémonie fut très brillante; on était accouru de toutes parts, les uns par le chemin de fer, les autres dans leurs voitures. L'église de Brunoy n'est pas d'un accès commode; on y arrive par deux rues étroites, se coupant à angle droit, et dont l'une est fort rapide. Il y eut par momens de grands embarras d'équipages. Ce n'était pas une petite affaire pour les cochers de décharger leur monde et de tourner ensuite pour regagner la place Saint-Médard, sans que leurs chevaux s'abattissent ou sans accrocher une roue ou sans écraser personne. Aux parens, à la foule des amis, s'étaient joints beaucoup de curieux. La nouvelle s'était répandue que ce mariage contrariait cruellement Mme d'Armanches, que, désespérant de vaincre son opposition, on avait profité sournoisement de son voyage en Espagne pour échanger les paroles décisives, et on était bien aise de voir quelle figure elle ferait à l'événement. La duchesse n'était pas de ces femmes qui portent leurs chagrins dans leurs yeux et leurs défaites sur leur front. Elle n'avait jamais eu l'air si radieux. Elle s'était promis de chanter à l'orgue; mais le matin même, Claire l'avait suppliée de n'en rien faire, en lui disant : « Je n'aime à t'entendre chanter que quand je suis heureuse. »

Jamais la petite église, qui dut refuser du monde, n'avait fait de

si bonnes affaires, une si abondante recette. Jamais son modeste autel n'avait été illuminé de tant de cierges, ni paré de tant de fleurs. Jamais ses murailles n'avaient vu de si riches toilettes, ni entendu une plus belle messe et des artistes triés avec tant de soin sur le volet. Mais, de l'avis commun, jamais mariée n'avait eu le visage si défait, si lugubre. La veille, elle avait étonné le maire par son air tranquille et assuré ; ce jour-là, elle étonna le curé par son abattement et sa tristesse : il s'en prit à la migraine, il ne sut pas deviner que ce qui se peignait dans ces yeux sans regard, c'était l'horreur de se donner. Il faut en convenir, elle n'était pas à son avantage. Le caractère et le charme ont plus de prix que la beauté, mais la beauté est permanente, le charme est journalier, et les figures qui valent surtout par l'expression ont leurs jours de disgrâce. Ceux qui avaient vu la fille du général dans ses bons jours se disaient : « Est-ce vraiment elle? Ne trouvez-vous pas qu'elle est presque laide? Je la croyais mieux que cela. » La pâleur funèbre qui s'était répandue sur ses joues, la veille, à onze heures du soir, y était restée. Pourtant la duchesse avait tenu parole, elle s'était appliquée en conscience à habiller, à coiffer, à parer son ange. En ce moment c'était un ange déchu, un ange banni du ciel, condamné à vivre dans le monde où l'on pèche et contemplant avec une sombre mélancolie ses ailes immaculées, qui traîneront désormais dans la boue des vilains chemins.

Il y eut un splendide déjeuner de soixante couverts, et parmi les convives il y en avait deux, le général et le marié, dont le visage exprimait un bonheur sans mélange. L'un avait l'air recueilli et béat d'un père irréprochable, qui a le doux sentiment d'avoir rempli à la sueur de son front tous ses devoirs et qui désormais peut se reposer. L'autre avait la physionomie d'un joueur qui vient de gagner une grosse partie. Peu lui importait que la comtesse de Louvaigue ne fût pas à son avantage; il se mariait pour lui et non pour la galerie, et son amour-propre se désintéressait de cette affaire. Il savait que sa femme avait une figure à surprises, il était charmé que tout le monde ne le sût pas : les bonheurs enviés sont exposés à plus de mauvaises chances que les autres et ils attirent les voleurs. Mme Chateldon, qui aimait maternellement sa nièce, ne cessait de la regarder, et se disait : « Pourquoi donc est-elle si pâle? Hier elle paraissait contente, aujourd'hui on dirait une morte. » Elle n'eut qu'un instant pour lui parler seule à seule, elle lui demanda si elle était souffrante. Claire lui fit une de ces réponses équivoques qu'on peut interpréter à son gré. Le duc s'approcha d'elles. Il avait fait bonne contenance, ne s'était assoupi ni à l'église ni à table. Il dit à Mme Chateldon :

— Madame, il ne faut pas demander aux oiseaux d'être contens quand on les change de cage, mais à la longue tout s'arrange.

Et il s'éloigna en marmottant : « Tout s'arrange, tout s'arrange. » Il en jugeait par sa propre expérience ; après de grandes épreuves, il avait su s'arranger.

Tant que les invités furent au complet, qu'elle les vit circuler dans le salon et sur la terrasse, qu'elle entendit le bruit confus de leurs pas et de leurs conversations, Mme de Louvaigue se sentit le cœur moins oppressé. Ces gens qui allaient, venaient, se remuaient autour d'elle, étaient comme un écran qui lui cachait sa destinée. Mais bientôt, il se fit des vides ; les uns rentraient à Paris, les autres regagnaient quelque château voisin, et tous ces départs, si indifférens que lui fussent les partans, lui faisaient l'effet d'un malheur. Un indifférent est un tiers, et quand on s'occupe de retarder un tête à tête qui fait peur, le plus insipide de ces tiers apparaît comme un être bienfaisant et précieux. « Ils s'en vont tous l'un après l'autre, pensait-elle, et bientôt je partirai à mon tour, seule avec lui. »

Ce moment approchait. Mme d'Armanches emmena son amie dans son appartement pour l'aider à dépouiller ses atours de mariée et à revêtir une jolie robe de surah, qui plaisait au comte et dont il lui avait fait compliment. Tout en la déshabillant et la rhabillant, la duchesse s'efforçait de la rassurer, de la réconforter ; mais il est des heures dans la vie où les paroles les plus rassurantes effraient, où les plus douces consolations aigrissent les douleurs. Enfin quelqu'un vint annoncer que tout était prêt, que la voiture était avancée, et les deux femmes se firent leurs adieux. Les jours précédens, Claire s'était dit que ce moment serait bien dur à passer, qu'elle éprouverait un déchirement de tout son cœur, qu'il lui serait difficile de s'en cacher, et elle s'était promis d'avoir du courage, de prendre beaucoup sur son émotion. Elle ne parut point émue, embrassa la duchesse les yeux secs, tant elle était absorbée dans un de ces cruels soucis qui ne font pas pleurer. En cet instant, elle était aussi égoïste que son père, elle ne pensait qu'à elle-même. Si on était venu lui dire qu'on lui accordait une commutation de peine, qu'elle était condamnée à finir ses jours dans une prison, elle eût poussé un soupir de soulagement, et son cachot si étroit qu'il fût lui aurait paru un séjour enchanteur, pourvu que l'homme qui avait des droits sur elle n'y fût pas et n'en eût pas la clé.

Le grand château qu'il construisait au bord de la Seine étant loin d'être achevé et habitable, M. de Louvaigue, qui ne voulait pas s'éloigner de ses maçons, avait dû s'occuper de découvrir dans le

voisinage un endroit où il pût passer l'été avec sa femme. Il avait cherché ; il avait fini par trouver.

A vingt minutes au plus de Champrosay, en pleine forêt de Sénart, se trouve un petit hameau, relevant de la commune de Draveil, et qui n'est guère qu'un groupe de sept ou huit habitations, parmi lesquelles il y a deux auberges. L'une de ces habitations appartient à un artiste. Enveloppée de verdure, à la fois agreste et confortable, c'est un vrai logis de poète ou un vrai nid d'amoureux. On y accède latéralement par un passage voûté et par une ruelle pavée aboutissant à une porte de bois plein à deux vantaux, qui donne entrée dans le potager. L'arrière-corps du bâtiment, en briques rouges, plus haut que le reste, est séparé de la route par un bouquet de grands tilleuls. La maison proprement dite, aussi longue qu'étroite, revêtue d'un crépi rougeâtre, tapissée de vigne, dont le toit est envahi par les clématites et les plantes grasses, ouvre ses fenêtres, d'un côté sur la ruelle, de l'autre sur un grand jardin, en forme de parallélogramme, qu'enferment de toutes parts d'épaisses murailles. Quand on a pénétré par la porte en bois dans cette propriété bien close, on arrive, en tournant à gauche, devant une façade qui n'est percée que de deux baies à chaque étage et se termine par un pignon aigu. Un escalier extérieur conduit à un large balcon, reposant sur des poteaux habillés de lierre. Remises, écuries, communs, cette maison offrait à la rigueur toutes les ressources voulues. Il se trouva que le propriétaire, qui était en voyage, avait autorisé son homme d'affaires à la louer pour six mois. M. de Louvaigue ne demanda que la permission de la meubler à sa guise, en s'engageant à tout remettre en état, et il avait bien fait les choses. Il connaissait les goûts de sa femme; il était sûr d'avance qu'elle se plairait dans cette demeure coquette et rustique.

La forêt de Sénart, qui sépare la petite vallée de l'Yères de la grande vallée de la Seine, et Brunoy de Champrosay, est agréable à parcourir en toute saison. Des futaies alternant avec des taillis, des quartiers humides, abondans en cèpes et en girolles, des landes sèches, sablonneuses, où la bruyère, chérie des abeilles, se répand en larges nappes couleur de pourpre; des mares, les unes presque toujours vides, les autres pleines jusqu'aux bords, dans lesquelles le nénuphar étale ses longs pédoncules et ses fleurs nageantes, si amoureuses du soleil qu'elles rentrent sous l'eau quand il se cache; de grandes clairières où des bouquets de minces bouleaux, à l'écorce d'argent, s'élancent du milieu des hautes fougères, tantôt d'un vert glauque, tantôt brodées de vieil or, qui leur montent jusqu'aux genoux ; des carrefours en forme d'étoiles, d'où partent jusqu'à six allées courant à perte de vue; çà et là des chênes

énormes, dont les branches sont grosses comme des troncs et qui semblent porter leurs siècles à bras tendu, rien ne manque à cette grande forêt, si ce n'est la roche et les accidens de terrain. Au printemps, comme en automne, Claire s'y était promenée dans tous les sens; mais, en ce moment, elle ne songeait pas aux heures charmantes qu'elle y avait passées assise dans la mousse, au pied d'un arbre, et faisant la lecture à la duchesse, qui dessinait ou peignait. Elle lui reprochait d'être traversée par des routes que le piéton trouve longues et dont on voit bientôt le bout quand on a de bons chevaux. Elle se disait : « Dans trois quarts d'heure, dans une demi-heure d'ici, nous arriverons près d'un grand espace découvert où les arbres ont été remplacés par des champs de sarrasin et d'où l'on aperçoit Paris à l'horizon. Puis nous traverserons un rond-point, j'y verrai deux gros chênes et devant moi une avenue d'acacias toute droite; quand nous l'aurons suivie pendant quelques minutes, nous serons arrivés, il me dira : Nous y voilà ! »

La première partie du voyage fut la moins déplaisante. Les endroits qu'ils traversaient n'étaient pas absolument solitaires et morts; on y rencontrait des visages, des indifférens, qui étaient des tiers. Ici des bûcherons faisaient une coupe, et on les voyait lever et abaisser leur cognée. Ailleurs des femmes cueillaient du muguet pour l'aller vendre à Paris. Plus loin, deux promeneurs, assis au bord d'une mare, pêchaient des grenouilles. La voiture passa devant l'habitation d'un garde-chasse; dans la cour il y avait un enfant qui piaillait, un coq qui chantait et un chien qui jappait. A quelques pas de là, ils se croisèrent avec le garde-chasse, qui, son fusil en bandoulière, un sac sur son épaule, allait porter du grain à ses élèves. Plus loin encore, ils avisèrent un campement de charbonniers, des pyramides de bois tronquées et recouvertes d'une couche de gazon et de terre battue dont on bouchait les ouvertures. Heureuses gens ! Heureux état ! Douce vie employée à faire du charbon !

Ils s'engagèrent ensuite dans une solitude où n'apparaissait aucun être humain; mais les terriers y abondaient. Ils apercevaient à cent pas devant eux des lapins qui, assis sur leur derrière, les oreilles dressées, semblaient vouloir les attendre, et tout à coup traversaient la route en crochet et s'enfonçaient dans leurs trous. Un faisan s'envola lourdement, à grand bruit, et alla s'abattre au loin, en gloussant. L'instant d'après, Claire aperçut deux chevreuils; elle les vit bondir par-dessus un échalier et disparaître dans un fourré. Ils étaient libres, ils allaient où ils voulaient.

On ne voyait plus le ciel. De grands arbres, se pressant des deux côtés du chemin, rejoignaient leurs branches touffues et formaient

de sombres arceaux. Le comte prit la main droite de sa femme, qui la lui abandonna; mais, détournant la tête, elle regarda par la portière. Il l'examina à la dérobée, en silence. Il lui avait paru, pendant quelques semaines, qu'une douce intimité s'établissait entre eux. Depuis quelques heures il sentait que le nœud s'était relâché ou rompu, qu'elle était loin, très loin de lui, qu'il y avait entre leurs pensées comme l'épaisseur d'une forêt. Il n'en prenait point d'alarme; il se disait : « Son cœur est resté à Brunoy, je l'en ferai bien revenir. »

Peu après, comme elle l'avait prévu, ils atteignaient un grand espace découvert, ensemencé de sarrasin, et ayant passé devant deux gros chênes rugueux, hérissés, qui semblaient en colère, ils enfilaient l'avenue des acacias. Tout à coup, comme elle l'avait encore prévu, son mari lui montra un passage voûté, en disant : Nous y voilà ! La voiture franchit le passage, roula bruyamment sur le pavé de la ruelle. La porte à deux vantaux était toute grande ouverte; on entra, et le comte, ayant sauté à terre, aida sa femme à descendre.

Leur dîner était prêt. M. de Louvaigue, quoiqu'il eût bien déjeuné, avait faim, et Claire se contraignit à manger. Quand ils eurent expédié leur repas, il était à peine huit heures. Au mois de mai, les jours sont longs; il leur restait encore le temps de visiter leurs états. Le comte fit faire à sa femme le tour de la maison; tantôt de l'œil, tantôt du geste, elle approuvait tout, déclarait que tout était bien. Puis ils se promenèrent dans le jardin. Après avoir examiné les légumes, les choux, la salade, ils passèrent en revue les plates-bandes bien soignées, bien entretenues, qui commençaient à se fleurir. Un bouquet de pins répandait autour d'eux un parfum de résine austère, pénétrant, et la grande forêt les enveloppait de son silence.

— J'ai toujours aimé la paix des bois et leur odeur, dit M. de Louvaigue.

Elle répondit par un signe d'assentiment; mais elle pensait que ce jardin, enclos de murs, avait un air de prison. Ils s'assirent sur un banc. Le comte en vint à parler de son château, et faisant avec sa canne des dessins dans le sable, il expliquait le plan de sa bâtisse. Elle s'efforçait de l'écouter, mais les mots n'arrivaient pas jusqu'à elle, et elle se disait qu'elle serait obligée de lui faire tout répéter. Par intervalles elle regardait le ciel; il était clair et quelques étoiles s'y allumaient, comme des fanaux qui montrent le port aux naufragés. Elle se demandait s'il n'y avait pas quelque part, dans ces espaces infinis, un monde où l'on ne s'épousait pas : c'était là sans doute qu'il fallait aller chercher le bonheur.

Des ouvriers parisiens, qui avaient dîné dans l'auberge voisine, en sortirent, et, en arrivant dans l'allée des acacias, l'un d'eux entonna d'une voix nette et retentissante une chanson populaire dont le refrain était :

Tous les voisins du voisinage,
Il s'entretient de nos amours.
Tous les voisins du voisinage,
Il dit que notre amour fut court.

Elle eut un frisson; c'était l'histoire de son rêve mort-né que racontait ce refrain, qui lui parut funèbre.

La nuit s'était faite; ils se retirèrent dans leur salon. Le comte, qui était de la plus belle humeur du monde, demanda à sa femme si leur maison lui plaisait. Elle répondit que oui.

— Et notre jardin?

— Oui.

— Et que pensez-vous de l'ameublement de ce salon?

— Il est charmant.

— C'est moi qui l'ai choisi, c'est moi qui ai tout ordonné, tout arrangé. Vous êtes donc satisfaite de mon goût?

— Je n'ai jamais douté de votre goût.

— Il me semble que, puisque maison et jardin, tout vous plaît, nous ne serons pas trop malheureux ici.

— J'espère, répondit-elle, que nous y serons tout à fait heureux. Vous avez formé le projet d'être parfaitement bon, et je suis, moi, dès à présent, une bonne, une très bonne créature.

Il ne comprit pas l'allusion, ne soupçonna rien de fâcheux.

— Oh! dit-il avec élan, vous êtes beaucoup plus que cela.

— Permettez, répliqua-t-elle. Soyez sincère : je ne suis qu'une très bonne créature, c'est vous qui l'avez dit il y a un peu plus de vingt-quatre heures.

Fort surpris, fermant à demi les yeux, il la regardait à travers ses cils. Était-ce bien elle? La résistance des débonnaires est un grand sujet d'étonnement pour ceux qui ne savent pas que la vraie douceur est une force.

— Quoi! la duchesse vous a répété...

Cette personne si véridique mentit avec audace.

— Comment pouvez-vous accuser la duchesse? Elle ne répète jamais rien. Mais la porte et les fenêtres de l'atelier étaient ouvertes, et vous parliez très haut.

Une inquiétude le prit. Il rassembla ses souvenirs et crut se rappeler qu'en causant avec Mme d'Armanches dans ce maudit ate-

lier, il s'était excité, échauffé, qu'il avait discouru à tort et à travers, qu'il lui était échappé des paroles qu'une femme peut avoir du chagrin à entendre dans les courtes heures qui séparent un mariage civil d'un mariage religieux.

— Vous n'avez pas entendu autre chose? demanda-t-il.

— Non; je me suis reproché d'avoir été indiscrète malgré moi, je n'ai pas voulu l'être davantage.

— Oh! bien, si vous aviez entendu le reste, je vous assure...

Il n'acheva pas; il était très mortifié. Il éprouvait une grosse déconvenue, un très sérieux ennui, tant ce qui lui arrivait ressemblait peu à ce qu'il avait attendu. Il s'était promis une soirée fort agréable. Sa mésaventure était celle d'un homme qui a grand appétit et qui pensait n'avoir que la peine de se mettre à table; au lieu du repas qu'il demandait, on lui sert une querelle. Malheureusement, cette querelle lui était faite sur un ton si doux, qu'il n'avait pas la ressource de se fâcher. Après réflexion, il lui parut que le meilleur moyen de sortir de ce mauvais pas était d'être parfaitement franc.

— Ma chère, reprit-il, je suis désolé d'avoir pu prononcer une parole qui vous ait déplu, qui vous ait blessée. Je le disais hier à Mme de Luzy, mon défaut principal est de me donner toujours pour ce que je suis. Or j'ai toujours pensé que le romantisme a produit en littérature quelques chefs-d'œuvre, bien que ce ne soit pas le genre de poésie que je préfère; mais je pense aussi qu'il n'a rien à voir dans la vie conjugale. J'avais résolu de me marier; je serais encore garçon si je n'avais rencontré une femme charmante et vraiment unique, qui m'a paru répondre à toutes mes exigences. Je désirais qu'elle fût ma compagne dans le sens le plus intime du mot, que, pleine de complaisance, non seulement elle fût assez bonne, assez généreuse pour me pardonner mes faiblesses, mais que, très intelligente...

— Oh! interrompit-elle, je ne suis pas très intelligente.

— Je désirais, je vous le répète, que, très intelligente, elle pût comprendre mon caractère, mes projets, mon passé et mon avenir, s'associer à mes occupations, à mes ambitions, partager mes joies et mes peines. J'étais décidé à régler, à fixer ma vie, et je me défiais de ma volonté; je souhaitais qu'elle fût capable de mettre la sienne à mon service, qu'en beaucoup de choses elle fût mon conseil, mon guide, et je me suis juré qu'en retour je lui serais tendrement attaché, que je me ferais une loi de ne lui causer aucun chagrin. La femme que je rêvais, je l'ai trouvée. Pensez-vous encore, après cette explication, que je doive m'excuser des sentimens que je lui ai voués pour toujours?

— J'en suis très touchée, répondit-elle avec chaleur, et je vous remercie de votre sincérité. Je crains que vous ne me jugiez avec trop d'indulgence; mais croyez bien que je m'appliquerai à faire tout ce que vous attendez de moi, que vous pouvez compter sur mon absolu dévouement, que votre confiance ne sera jamais trompée, et que dès aujourd'hui je mets à votre service toutes mes bonnes intentions et tout mon bon vouloir.

Elle ajouta avec un gracieux sourire :

— Vous m'offrez votre amitié, la mienne vous est à jamais acquise.

Et elle lui tendit la main. Il se dérida. Il lui parut que c'était là un bon commencement. Il se trompait, ce commencement était une fin. Il saisit avidement cette main qu'elle lui tendait, et tout à coup il se trouva à genoux devant elle, et ayant relevé le volant d'une manche, il déposa un baiser sur un joli bras rond, dont ses lèvres pressèrent avec un plaisir particulier la chair ferme et douce.

Mais elle retira vivement son bras, recula la tête, et elle fixait sur cet homme content ses yeux farouches, que l'épouvante agrandissait et qui exprimaient une indicible angoisse. Un souvenir lui revint. Un jour qu'il chassait au Brésil, une belle antilope qu'il avait blessée sans la tuer et qui, mourant, attendait dans les affres le coup qui l'achèverait, l'avait regardé comme en ce moment le regardait sa femme.

Il se releva, alla s'adosser à la cheminée. Un combat violent, acharné, s'engagea dans son cœur entre la colère et la pitié. Quand la pitié prévalait, il se disait que, s'il est défendu de frapper une femme même avec une rose, il faut être un brutal pour ne pas respecter les chastes superstitions de son âme, si déraisonnables, si absurdes qu'on les trouve. L'instant d'après, la colère l'emportait. Il se trouvait très déçu, et qui pis est, fort ridicule, et ce genre d'accident lui était odieux. « Elle est à moi, pensait-il, j'en ferai ma volonté. » Mais tout aussitôt il se repentait : « La glorieuse victoire que je remporterai là! Et après? Si elle me prend en horreur, je serai bien avancé! »

Claire suivait avec une ardente curiosité toutes les phases de ce combat, sans détacher ses yeux du visage de son mari, dont les traits tour à tour se contractaient et se détendaient. Enfin, après un silence qu'elle trouva mortellement long, il prit son parti en galant homme. Il vint à elle, lui offrit son bras, qu'elle accepta sans hésitation, et l'emmena dans le coquet appartement qu'il lui avait préparé, où tout était arrangé de sa main.

— Je me flatte, dit-il, que j'ai pensé à tout et que rien ne manque.

Puis, l'ayant saluée, il se retirait, quand, se retournant, il ajouta d'un ton sardonique :

— Non, il ne manque rien, pas même des verrous. Assurez-vous qu'ils sont solides.

Après quoi il sortit, redescendit au jardin. Il avait la tête en feu, il éprouvait le désir de respirer la fraîcheur de la nuit, en cuvant sa colère. Il avait cru faire, en se mariant, l'action la plus raisonnable de sa vie et une affaire d'or ; c'était son mot. La belle entreprise ! Il était marié et il n'avait point de femme. Il se promena deux heures durant, et le front crispé, les nerfs démontés, se mordant les lèvres, broyant sous son pied le sable de l'allée, il disait des injures à sa raison, qui lui avait tendu un guet-apens et qui lui apparaissait comme la pire ennemie de son bonheur.

IX.

La nuit porte conseil. Il avait fini par se coucher et s'endormir. Il se réveilla avant l'aube, se mit sur son séant dans ce lit où il était seul. Sa colère s'était évanouie, il se sentait tout à fait calmé. Quelques heures auparavant, il avait déclaré que sa femme était une sotte, et que cette sotte était haïssable. Elle lui paraissait tout autre. Elle avait changé de figure et de voix. Non, ce n'était pas une sotte, mais une enfant, une innocente, qui, n'ayant pas de mère pour lui faire sa leçon, n'avait pris conseil que d'une chasteté prompte à s'alarmer et de ses peurs chimériques. C'était une éducation à faire ; il était rassuré sur son avenir, qui lui promettait, pensait-il, une éclatante et délicieuse revanche. Il ne savait pas encore que sa femme avait été catéchisée par Mme d'Armanches, que sous cette pudeur facilement alarmée il y avait des maximes, des principes, une philosophie prêchée par une Diotime plus éloquente que convaincue. Il n'est pas nécessaire de croire pour persuader, les prédications les moins sincères sont souvent celles qui ont le plus d'effet et laissent les traces les plus profondes, et ce sont les hypocrites qui font les fanatiques. M. de Louvaigue pensait n'avoir affaire qu'à une imagination effarouchée, qu'il fallait apprivoiser, et il avait un talent particulier pour apprivoiser les animaux, les chiens féroces, les chevaux ombrageux ; il avait opéré des miracles dans ce genre, et c'étaient toujours les voies de douceur qui lui avaient le mieux réussi. Il se promit d'être doux, d'être infiniment patient. Les éducations ne s'achèvent pas en un jour.

— Je saurai la prendre, se disait-il. Heureux ceux qui sont doux ! ils posséderont avant peu leur femme.

Il était réconcilié avec sa raison, et quand son orgueil blessé venait se jeter entre eux, il lui disait : « Oh ! toi, reste dans ton coin et tiens-toi tranquille ! Tu m'as déjà fait assez de mal dans ma vie. »

Claire, qui s'était réveillée fort tôt, mais levée tard, venait d'ouvrir sa fenêtre. Elle jeta les yeux au ciel comme pour l'interroger et savoir quel temps il faisait. Quoique la journée s'annonçât bien, il lui semblait qu'un vent de colère soufflait autour d'elle. La pauvrette s'attendait à trouver un homme irrité, hautain, sec ou sardonique, et son avenir l'effrayait. Cette sensitive comptait d'avance ses froissemens, ses meurtrissures. Des entreprises et des résistances, voilà ce que la vie lui tenait en réserve; chaque jour, il faudrait livrer bataille. Quel enfer!

Elle fut bien étonnée en apercevant dans le jardin, sous sa fenêtre, un homme qui, ayant eu la délicatesse de laisser entre elle et lui la hauteur d'un étage, la regardait d'un œil souriant et lui demandait de ses nouvelles sur un ton de malicieuse bonhomie. Il tenait à la main une baguette de coudrier, il l'en menaça.

— Allons, paresseuse ! s'écria-t-il. Descendez bien vite, nous avons beaucoup de choses à faire aujourd'hui.

Il lui vint au cœur une bouffée de joie, son visage rayonna. Mais avant de descendre elle prit le temps de joindre les mains et de dire à un grand inconnu :

— Faites que je le rende parfaitement heureux et que le respect qu'il aura pour moi ne diminue pas l'amitié qu'il m'a vouée.

Elle fut en trois sauts auprès de lui. Ils se regardèrent de près pendant quelques secondes. Il avait l'air d'un maître qui comprend et pardonne, elle ressemblait à un écolier qui dit : « Sauf cela, je serai sage, toujours sage, et vous n'aurez jamais le plus petit reproche à me faire. » Ils prirent une tasse de thé ; à les voir, on aurait cru qu'ils en avaient pris ensemble plus de cent, assis à cette petite table ovale, elle en face de lui, et qu'il y avait entre eux une vieille liaison d'habitude, tant ils semblaient accoutumés l'un à l'autre, tant les regards qu'ils se jetaient étaient tranquilles et familiers.

— Ma chère, dit-il en se levant de table, je désire avant tout que vous voyiez notre maison, non celle-ci, mais l'autre.

Leur tilbury était attelé, ils partirent pour Champrosay. La forêt, fraîchement feuillée, leur versait une ombre humide, et sur les deux bords du chemin l'herbe était toute luisante de rosée. On entendait jacasser les pies, dont la voix n'était pas aigre; elles semblaient fêter le printemps ou quelque bonheur commencé. Le tilbury roulait rapidement; ses roues accrochaient au passage des

rayons de soleil, que les moyeux renvoyaient en étincelles. Le jeune cheval qui le traînait, soit qu'il se fût reposé trop longtemps ou qu'il eût mangé trop d'avoine, avait une gaieté inquiétante. Il caracolait, dansait, le comte avait peine à le maintenir, et la fille du général en plaisantait. Il n'y avait qu'une chose qui lui fît peur, les chevaux gais n'étaient pas pour l'effrayer, et, disposée à s'amuser de tout, elle éprouvait cet élargissement de cœur que donne un grand danger dont on est sorti vivant.

Ils passèrent leur matinée avec les maçons. Elle examina la bâtisse et les plans, approuva, admira tout. La veille, elle n'avait rien compris aux explications de son mari; elle en comprenait cette fois jusqu'aux moindres détails. L'architecte était là, et tout en lui témoignant de grands respects, il l'observait en dessous avec cette curiosité qu'inspire une jeune femme mariée depuis quelques heures. Le comte s'en aperçut; pour mortifier cet indiscret, il dit à Claire :

— Ce grand artiste a dû commettre quelque bévue; je vous supplie de trouver quelque chose à reprendre à ses plans.

Elle se recusa, puis demanda le temps de réfléchir; elle finit par dire que la cuisine et l'office lui semblaient mal placés et communiquaient trop facilement avec le dehors; que la surveillance en serait impossible.

— Vous craignez donc qu'on vous vole ? Nous sommes assez riches, vous et moi, pour nous laisser voler.

— Oui, dit-elle, mais il est bon de savoir de combien. Grâce à moi, Mme d'Armanches le savait.

Il fronça ses narines en entendant ce nom, qui lui rappelait son imprudent pari; mais malgré de fâcheuses apparences, il était sûr de le gagner; il se rasséréna bien vite.

— Eh! vraiment, ma chère, répondit-il, qu'importent à Mme d'Armanches les maigres sommes qu'a pu lui sauver votre vigilante économie? On lui a volé ce qu'elle avait de plus précieux, et le voleur, vous pouvez m'en croire, est de ceux qui ne restituent jamais.

Elle rougit légèrement et le remercia des yeux.

Ils ne rentrèrent chez eux qu'au coup de midi; leur déjeuner les attendait. Le temps était si doux qu'ils prirent le café sur leur terrasse. M. de Louvaigue, ayant allumé un cigare, questionna longuement sa femme sur la vie qu'elle avait menée à Brunoy, sur les fonctions diverses qu'elle y remplissait. Elle s'en expliqua point par point.

— Mme d'Armanches, lui dit-il, avait fait de vous un vrai *factotum;* je ne vous chargerai pas de tant de besogne. Par exemple, je n'ai pas besoin d'un secrétaire de la main, j'écris moi-même mes

lettres. Mais une lectrice me sera précieuse. Me feriez-vous le plaisir de me lire le petit morceau de littérature que voici?

Et il lui présenta, sans l'avertir, un article qu'il avait publié sans signature, quelques jours auparavant, dans un journal de province, dont il était le principal commanditaire. Il fut très content de sa lectrice; il lui parut que sa prose gagnait beaucoup à passer par ce gosier sonore et par cette bouche fraîche, qu'elle en devenait à la fois plus piquante et plus pleine, plus nombreuse, que ses phrases, tombant en cadence, flattaient l'oreille, émouvaient le cœur; il n'aurait jamais osé croire qu'il fût un si grand écrivain. Quand elle eut fini, il lui demanda ce qu'elle pensait de cet article. Elle répondit qu'elle était prodigieusement ignorante en politique.

— Enfin, celui qui a écrit cette tartine est-il un homme d'esprit? a-t-il du talent, oui ou non?

— Je lui en trouverais davantage s'il avait le ton moins agressif, moins violent; je lui reproche d'avoir trop de goût pour l'exagération.

— Madame, l'exagération est le fond de la politique. Quand on se mêle d'en faire, on est tenu de considérer ses adversaires comme des imbéciles ou des coquins. On ne le croit pas, mais on le dit.

— Ne serait-il pas plus simple de ne dire que ce qu'on croit?

— Mais alors on serait raisonnable, et la raison est juste le contraire de la politique.

— Ne vous moquez pas de moi, je pense qu'on se trouve toujours bien d'avoir raison.

— Ah! oui, vous êtes prodigieusement ignorante. Mais d'ici jusqu'au jour où je poserai ma candidature, vous aurez le temps de vous débrouiller, de vous former. Ma chère, ne me parlez plus de votre chère raison. De quoi s'agit-il? de devenir député. Et comment le devient-on? Il faut pour cela avoir des poumons solides, un front d'airain, beaucoup d'audace, beaucoup d'entregent et de longues patiences. Il faut avoir la fortune et ne pas craindre de dépenser jusqu'à cent mille francs et davantage en frais de corruption, mais sans se laisser prendre et en évitant le scandale, les éclats fâcheux. Il faut disposer de trois ou quatre journaux, dont on fait les trompettes de sa gloire. Il faut, s'il est possible, avoir une très belle chasse et quelques semaines avant l'élection y convier tous les braconniers du pays en leur disant : « Massacrez tout, poil et plume; vous m'obligerez, et j'en serai quitte pour employer deux ans à refaire ma chasse. » Il faut avoir une légion d'agens électoraux à qui on donne dix ou quinze francs par jour et qui courent les cabarets en engageant le premier quidam venu à boire à la santé de M. de Louvaigue : c'est lui qui paie. Il faut avoir des camelots qui, dans les réunions publiques, vous applaudissent à

outrance et couvrent la voix de votre concurrent : impossible à cet homme éloquent de placer un mot. Je m'empresse d'ajouter qu'il faut tâcher d'avoir une femme bonne comme vous, gracieuse comme vous, qui gagne à son mari les cœurs par centaines et verse de l'huile sur les blessures qu'il a pu faire par ses maladresses et ses étourderies. Ma chère, il faut avoir tout cela; mais, écoutez-moi bien, si par-dessus le marché on avait le malheur d'avoir raison, tout le reste ne servirait de rien. Le monde appartient aux opinions absurdes.

— A ce compte, dit-elle, votre politique n'est pas une science aimable.

— Vous ne l'aimerez jamais?

— Je tâcherai de l'aimer.

— Et vous tâcherez aussi de reconnaître le style de votre mari et de ne pas critiquer ses articles.

— Quoi! dit-elle, cet article que vous m'avez fait lire...

— Eh! oui, interrompit-il, et ne vous en déplaise, je le trouve admirable.

— Vous disiez avant-hier à Mme de Luzy, répondit-elle, que vous n'aviez point de défauts cachés, que vous mettiez tout à la devanture. Je vois qu'il en faut rabattre et que vous êtes un homme dangereux. Vous m'avez donné ma première leçon de défiance.

— A la bonne heure, mais prenez-y garde! Les dangers qu'on redoute donnent le vertige, comme les précipices, et à force d'y penser, on y tombe.

Il passa la plus grande partie de l'après-midi à chicaner, à quereller sa femme. Elle s'y prêta de grand cœur. Ayant vécu jusqu'alors avec une personne dont elle partageait toutes les opinions, elle connaissait peu l'amusement des disputes, et ce jeu nouveau lui plaisait. Ils furent interrompus par le jardinier qui avait bêché une planche et voulait savoir ce qu'il y devait semer. C'était un homme sagace ; il avait deviné tout de suite que M. le comte n'était qu'un médiocre et profane amateur de jardinage, et ce fut à Mme la comtesse qu'il demanda ses instructions. M. de Louvaigue fut charmé de les entendre causer fleurs et légumes. Quoiqu'il possédât quelques notions de botanique et qu'il eût rapporté de beaux herbiers du Brésil, il était comme ces astronomes qui savent tout ce qu'ignore le vulgaire et qui ignorent ce qu'il sait : ils vous diront qu'il y a deux mois lunaires : l'un de vingt-neuf jours et demi, l'autre de vingt-sept; mais ne leur demandez pas quel quantième de la lune nous avons; que leur importe son âge? ce n'est pas la lune que nous voyons qui les intéresse. M. de Louvaigue apprit ce jour-là que, si nous mangeons le fruit de l'artichaut, ce que nous mangeons dans le chou-fleur, c'est la fleur.

Tout ébloui de cette découverte, il admira le rare mérite de la femme qu'il avait épousée et qui n'était pas encore à lui, la profondeur de sa science. Décidément, c'était une merveille, elle s'entendait à tout.

Après le dîner, il la conduisit au piano et la pria de lui faire un peu de musique.

— La première fois que je vous ai vue, lui dit-il, c'était à Brunoy, il y a longtemps déjà, dans un concert pour les pauvres où vous avez chanté. Votre voix m'a paru charmante, quoique je fusse à mille lieues de me douter qu'elle serait un jour à moi. Oserai-je vous le dire? je la préfère à celle de votre grande amie.

— Quelle absurdité! Vous comparez à une voix d'or une petite voix de cuivre.

— Je préfère quelquefois le cuivre à l'or, et je vous avouerai que votre grande amie...

— J'aimerai la politique, interrompit-elle; mais il faut que vous aimiez la duchesse.

— Je dis comme vous : je tâcherai.

Elle chanta; il lui fit répéter son air, il ne se lassait pas de l'écouter. Elle lui demanda s'il savait la musique.

— Je la sais comme la savent les ignorans qui l'aiment; je la lis facilement, mais je ne joue du piano que pour M. de Louvaigue, qui est le meilleur compagnon du monde.

Elle lui fit chanter une gamme.

— Vous avez la voix juste, lui dit-elle; mais vous ne savez pas vous en servir. Vous manquez de principes.

— Oh! les principes, je m'en soucie peu. En politique comme en toute autre chose, c'est ce qu'on peut imaginer de plus gênant.

— Il faut en avoir. J'ai été à bonne école; si vous le voulez bien, je serai votre professeur.

— C'est entendu! s'écria-t-il avec enthousiasme. Je vous donnerai des leçons de défiance, vous me donnerez des leçons de musique, et nous deviendrons, vous et moi, des êtres complets.

Elle voulut commencer sur-le-champ son élève. Elle le trouva fort intelligent, très bien doué, et lui prédit qu'il ferait de rapides progrès s'il devenait plus sérieux, s'il renonçait à plaisanter hors de propos. Minuit avait sonné quand ils se quittèrent. Elle aurait rougi de tirer son verrou de sûreté, tant elle se croyait sûre de la parole que son ami lui avait donnée et du respect qu'il avait pour elle.

Ainsi s'était passée leur première journée, celles qui suivirent lui ressemblèrent beaucoup. Ils ne songeaient pas à varier leurs occupations, qui ne leur paraissaient point monotones, et les heures

s'écoulaient rapides et légères sans leur sembler jamais vides. Ils travaillaient à leur bâtisse, ils surveillaient leurs maçons, ils se promenaient tantôt en voiture, tantôt à pied, sur les bords de la Seine ou dans la grande forêt qui montait la garde autour de leur bonheur solitaire. Une camaraderie charmante s'était établie entre eux, et quoique toujours ensemble du matin au soir, ils avaient toujours quelque chose de nouveau à se dire.

M. de Louvaigue, qui avait cru savoir tout ce que sa femme valait, lui découvrait des perfections dont il était charmé, et il trouvait qu'en l'épousant il avait fait une affaire encore meilleure qu'il ne pensait. Ce qu'il admirait surtout en elle, c'était la souplesse, le liant d'une âme qui se prêtait, s'accommodait à tous ses goûts; il la comparait à une de ces étoffes moelleuses, douces au toucher, qui prennent et gardent sans effort la forme qu'on leur donne. Il s'étonnait qu'une personne d'un caractère si facile et si soumise à ses désirs lui refusât ce qu'il avait le droit d'exiger. Il l'en estimait davantage; il lui savait gré d'avoir cette douceur sans mollesse avec laquelle il faut compter.

— Laissons-la, pensait-il, savourer le plaisir de la résistance, j'aurai la fête de la victoire.

De son côté, Claire ne souhaitait que la prolongation indéfinie d'un état qui ne lui laissait rien à désirer. Riant de ses folles terreurs, elle se disait qu'il n'est que de s'entendre, que rien n'est plus facile que d'être heureux, pourvu que de part et d'autre on y apporte quelque complaisance.

Elle se leva un jour de grand matin dans l'intention d'écrire une longue lettre à la duchesse; mais à peine eut-elle pris la plume, elle sentit sa verve tarir, et elle s'aperçut qu'il y a des choses qu'une femme ne peut dire à personne, pas même à l'amie à qui elle dit tout. Pour la première fois de sa vie, elle lui écrivit un billet très court :

« Ma chère duchesse, vous m'aviez dit que vous seriez un grand mois sans venir nous voir, que vous ne vouliez pas vous mettre entre nous. C'est trop de délicatesse, trop de scrupule. Venez le plus tôt possible me réjouir par votre chère présence. Nous nous entendons à merveille, lui et moi; la liaison s'est faite comme par miracle, et nous sommes déjà tout accoutumés l'un à l'autre. Ma Cécile adorée, que tu as été bonne pour moi dans les tristes heures qui ont précédé et suivi la cérémonie de mon mariage! Que de peines tu t'es données pour me consoler, pour me rassurer! Vraiment j'étais bien déraisonnable, fort ridicule. J'ai découvert que les chimères noires sont aussi absurdes que les autres. Il est bon, aimable, gracieux, gai, charmant. Je suis contente, très contente. Je ne dis pas

que je sois heureuse. Ma chérie, il manque une chose à mon bonheur, et cette chose, c'est toi. J'attends, pour être heureuse, de t'avoir revue et retrouvée. »

Elle ne reçut point de réponse, et quoique son affection pour la duchesse fût aussi vive, aussi tendre que jamais, le présent faisant quelque tort au passé, elle ne s'affecta pas trop de ce silence. Au surplus, elle apprit bientôt que Mme d'Armanches n'était pas à Brunoy, qu'après avoir passé deux semaines à Paris, elle allait partir pour faire un séjour chez des parens dans le midi de la France. Mme de Louvaigue eut honte de son égoïsme. Elle pensait que la duchesse, inconsolable de l'avoir perdue, cherchait à étourdir son chagrin, et elle se reprochait à elle-même de ne pas souffrir assez.

Les jours succédaient aux jours, et les leçons de musique continuaient. Un soir, le professeur consentit à faire grâce à son élève des exercices fastidieux destinés à lui donner des principes, et l'autorisa à s'essayer dans un petit duo. Il s'en tira à son honneur, et, sans se le dire, ils pensèrent l'un et l'autre que leurs voix s'assortissaient bien, qu'évidemment ils étaient nés pour chanter comme pour vivre ensemble. Le comte, en retour, voulut que sa femme apprît de lui à monter à cheval. Il fit venir de Paris une jument d'humeur égale, à la bouche tendre. La première fois qu'elle se vit en selle et dans son amazone, Claire éprouva quelque inquiétude; les choses nouvelles l'effaraient un peu, mais elle s'y faisait vite, elle avait le don de l'accoutumance. Ils firent bientôt de longues chevauchées en forêt. A cheval comme à pied, M. de Louvaigue s'observait beaucoup. Un jour, la jument faisant mine de se cabrer et Claire ayant poussé un petit cri d'effroi, il s'empressa de descendre et arriva juste à temps pour la recevoir dans ses bras. Honteuse de sa peur, elle s'appliquait à sourire. Il la regarda les yeux dans les yeux, et je ne sais ce qu'il méditait. Mais il se dit : « Non, c'est encore trop tôt. »

Ils vivaient en camarades et souvent ils jouaient comme des enfans. Il y avait au bout du jardin une grande balançoire, et ils se balançaient quelquefois sur la brune, quand le jardinier n'était plus là et qu'on pouvait s'amuser sans se compromettre. Un soir qu'ils se livraient à cette récréation, le comte s'écria :

— Voilà la vraie politique, qui n'est qu'un jeu de bascule. A cette heure me voici dans le ciel, dans la haute région des principes; mais, le vil intérêt me rappelant sur la terre, je redescends bien vite.

Il ne put redescendre ; quoique sa femme fût plus légère que lui, elle parvint à le retenir dans l'air. Il avait beau se démener, rien n'y faisait.

— Vous voilà pour toujours dans la haute région des principes,

lui dit-elle. N'est-il pas beau qu'une petite femme telle que moi dispose à son gré d'un grand homme tel que vous?

Il finit par découvrir qu'elle avait saisi de sa main droite une grosse touffe d'herbe et s'y tenait cramponnée.

— Vous trichez, lui cria-t-il ; cela prouve que toutes les femmes trichent, même celles qui ne sont que de bonnes, de très bonnes créatures.

Elle se mit à rire; en même temps il lui vint à l'esprit une réflexion singulière. Pendant cinq ans elle avait été très heureuse à Brunoy; mais elle ne se souvenait pas d'y avoir ri souvent. Pourquoi donc? Si elle avait poussé plus loin son raisonnement, elle se serait dit que les âmes ambitieuses, inquiètes, tourmentées, ne se détendent jamais tout à fait, même dans l'intimité, qu'elles ne connaissent pas la gaîté des bons enfans, et qu'on ne jouit auprès d'elles que de ce bonheur qui ne rit pas.

Quant au comte, il n'aurait pas ri tous les jours s'il n'avait pu croire que la bonne créature était sur le point de capituler, de se rendre. Il ne s'accommodait de la camaraderie que comme d'un régime transitoire; il entendait qu'il s'y ajoutât quelque chose. « Patience! se disait-il; nous y viendrons. » Le propriétaire de la maison y avait laissé en partant un superbe cacatoès, auquel il tenait beaucoup et qu'il avait recommandé chaudement aux soins, aux égards des locataires. Quelle impression bizarre M. de Louvaigue faisait-il sur ce gros oiseau, au plumage d'un blanc rosé, à l'œil dépourvu de cils, au bec épais et crochu? Le fait est que le comte ne pouvait s'en approcher sans que, redressant sa huppe jaune, il ne fût pris d'un de ces accès de gaîté sarcastique et déplaisante, particuliers à son espèce.

— Ris tant qu'il te plaira, sotte bête, lui disait le comte, c'est moi qui rirai le dernier.

Ainsi se passa le mois de mai, et quoi qu'en pût penser le cacatoes, ils s'étonnèrent qu'il eût coulé si vite. Le ciel les favorisait; à peine y eut-il en tout quatre ou cinq journées de pluie. Mêlant dans sa pensée les grâces de sa femme à celles du printemps, M. de Louvaigue les confondait si bien ensemble qu'il lui semblait n'avoir jamais rencontré de visage dont la présence rendît l'air si doux à respirer, ni jamais vu de printemps qui l'eût regardé avec des yeux si purs et d'un brun si velouté.

L'un des premiers jours de juin, il crut avoir ville gagnée et toucher enfin la récompense promise à sa longue et magnanime attente. Après le déjeuner, il invita sa femme à l'accompagner chez un gros fermier du voisinage, qui passait pour un de ces électeurs influens qu'on appelle en France de divers noms et en Espagne des caciques. Ils partirent à pied; ils étaient de belle humeur et

musèrent, baguenaudèrent en chemin comme deux écoliers. Ils finirent pourtant par arriver, et Mme de Louvaigue eut le plaisir de voir son mari s'exerçant, d'avance, à son métier de candidat. Il s'était informé, renseigné, et fit bon usage de ses connaissances fraîchement acquises. Le fermier constata avec surprise que M. de Louvaigue savait exactement la contenance de sa ferme, était au fait de ses cultures, de ses procédés, de ses bonnes et de ses mauvaises années. Terres à blé et à luzerne, il voulut tout voir, s'intéressa passionnément à tout. Il examinait, questionnait et demeurait comme suspendu d'admiration en écoutant les réponses. Il se montra empressé, galant pour la fermière, la pria de lui présenter ses nombreux enfans ; quoiqu'il ne les eût jamais vus, on aurait pu croire qu'il les avait tenus sur les fonts du baptême, tant il plaçait juste les noms sur les visages. Valets de ferme, bœufs et chevaux, chiens et chats, il eut pour tout le monde des regards caressans, des mots aimables. Claire, partagée entre l'étonnement et l'envie de rire, le laissait faire et parlait peu. Et cependant, quand ils furent partis, le fermier dit à sa femme :

— Voilà un monsieur qui fait l'aimable ; mais sa dame est bien gentille.

Ils s'en retournaient le long de la berge.

— Vous êtes un grand enjôleur, dit la comtesse, et je crains que vous n'ayez dépensé toutes vos grâces dans cette maison.

— Rassurez-vous, répondit le comte, mon fonds est inépuisable.

Et là-dessus, il lui proposa de pêcher dans la Seine et de dîner ensuite au cabaret, sous une tonnelle.

— Nous serons mal assis, dit-il, nous mangerons mal, nous boirons mal, le soleil nous aveuglera, des mouches tomberont dans nos verres, et tout cela sera délicieux.

Elle fut charmée de cette proposition. A force de courir, ils se procurèrent ce qui leur fallait. Quand ils eurent choisi leur endroit, il expliqua doctement à son élève que la pêche est un grand art, une science profonde ; il lui montra comment elle devait s'y prendre pour amorcer son hameçon, pour surveiller son bouchon, pour jeter, tenir et retirer sa ligne. Il lui annonça du reste qu'elle ne prendrait rien, qu'on ne prenait jamais rien la première fois, et il l'engagea à ne pas se décourager. Il aurait mieux fait de lui dire que la pêche à la ligne est un don et qu'elle l'avait, que son caractère souple et liant lui profitait en cette affaire comme en beaucoup d'autres. Il ne prit rien et elle prit en peu de temps jusqu'à six goujons, qu'elle rejeta dans l'eau en alléguant qu'il n'y en avait pas assez pour faire une friture. Elle se sentait si contente qu'elle voulait du bien à tout le monde.

Un peu avant sept heures, ils étaient installés sous leur tonnelle. On ne tarda pas à les servir; ils avaient grand'faim et firent honneur à l'omelette comme à la matelote du cabaret. Après chaque service, l'épaisse maritorne qui changeait leurs assiettes en retirait avec soin leur fourchette et leur couteau qu'ils y avaient laissés, et les replaçant sur la nappe, elle semblait dire : « Ces gens ne savent pas vivre. » Cette nappe était en grosse toile bise, le pain n'était pas tendre, les plats étaient ébréchés, les couteaux coupaient mal, et comme M. de Louvaigue l'avait prédit, tout cela était délicieux. Le soleil, perçant à travers le treillage et le berceau de verdure, dessinait des losanges sur la table. La Seine coulait à leurs pieds, lisse, lumineuse et coquette; elle avait des grâces et une peau de serpent qu'on avait envie de caresser. Il y avait près de là des femmes qui lavaient; on entendait le bruit cadencé de leurs battoirs et dans le lointain la voix rauque d'un laboureur qui parlait à ses bœufs. Étendue sur des ficelles, une lessive séchait; des chemises brodées, se gonflant au moindre souffle et sans cesse remuées, s'amusaient à ce jeu; elles semblaient heureuses. Une file de chalands et de gabares, remorquée par un vapeur, remontait lentement le fleuve et avertissait de loin les éclusiers à son de trompe. Sur l'autre rive, le vent du sud, respirant par bouffées, soulevait des tourbillons de poussière, que les teintes chaudes du couchant coloraient de leurs reflets et changeaient en nuages d'or et de pourpre, dignes de cacher un dieu.

Ils n'étaient pas seuls. Un gros chien, qui avait l'air d'un vieux mendiant, leur tenait compagnie; de son œil unique, il les regardait manger. A chaque morceau qu'ils portaient à leur bouche, cet effronté quémandeur se disait : « Sera-ce pour moi? c'est mon tour. » Ils lui offrirent du pain, qu'il refusa noblement; pour qu'il daignât l'accepter, il fallut le tremper dans la sauce. A l'entrée de la tonnelle, deux papillons blancs, éclos depuis peu, impatiens de s'aimer et de mourir après, se poursuivaient avec ardeur et ne se séparaient un instant que pour se chercher de nouveau.

Le vin du cru était acerbe, âpre à la langue, et en le goûtant, Claire avait fait la grimace. Il lui énuméra l'une après l'autre les nombreuses espèces de boissons dont il avait tâté dans ses voyages. Quoique cette piquette ne fût point capiteuse, il s'excitait par degrés, et tout en discourant, il contemplait les lèvres retroussées de sa femme, ses yeux de velours, la fossette qu'elle avait au menton. La marche, la beauté du jour, le grand air, le grand soleil, les émotions de la pêche, ce dîner de cabaret, ce pavillon rustique où l'on était bien et la nouveauté de son plaisir avaient donné à son teint une animation particulière. Ses cheveux,

imbibés de sueur, collaient à ses tempes, ses narines palpitaient, ses joues avaient un éclat moite, et ses yeux riaient. « Il y a pourtant des gens qui la trouvent fort ordinaire, pensait-il ; que les hommes sont bêtes ! »

Pour la première fois, il la regardait amoureusement.

— Mon Dieu ! que vous êtes jolie ! lui dit-il.

Elle tressaillit, secoua la tête, et ce hochement signifiait : « D'abord, cela n'est pas vrai, et ensuite, cela fût-il vrai, vous avez attendu jusqu'ici pour vous en aviser, et ce n'est pas pour ma figure que vous m'avez épousée. »

Comme s'il avait lu dans sa pensée, il lui répondit en riant :

— Eh ! oui, c'est une découverte que je fais. J'avais une taie sur les yeux, et je ne vous avais pas encore vue.

Elle essaya de prendre un air dégagé, de se moquer de cet homme galant ; mais sa gaîté n'était pas de bon aloi. L'instant d'après, elle aperçut une grande araignée qui traversait la nappe en biais, et elle avança la main pour la chasser. Il tira cette main à lui, et il en baisa l'un après l'autre tous les doigts en disant :

— Le baiser que voici est pour le pouce et pour la lectrice ; le second est pour l'index et pour l'écuyère, le troisième pour la pêcheuse à la ligne, le quatrième pour la musicienne, et le dernier, qui en vaut mille, sera pour le petit doigt et pour... Mais je ne le donne pas encore.

Elle rougit, puis pâlit, et lui jeta un regard craintif et sauvage, qui disait : « Tout, tout, mais pas cela. » Il ne s'en émut point ; il était convaincu que l'heure où les femmes obéissent et où les maris sont contens venait de sonner à la grande horloge.

Ils étaient si bien sous leur tonnelle qu'ils furent quelque temps à s'apercevoir que le ciel s'était subitement couvert et qu'un gros nuage noir, plein d'eau, arrivait sur eux. Ils payèrent leur addition et se sauvèrent. Ils étaient à peine à un demi-kilomètre de chez eux quand le tonnerre gronda et la pluie commença à tomber par torrens. Ils s'étaient réfugiés sous l'auvent d'une maison inhabitée. Un éclair éblouissant ayant rempli la forêt d'une lueur livide, le comte prit sa femme par la taille pour la rassurer. Elle se dégagea doucement et lui dit que la foudre n'était pas une de ces choses qui lui faisaient peur. La pluie ne cessait pas ; se sentant déjà mouillés, ils se décidèrent à se remettre en route au pas de course. L'averse faisait tant de bruit qu'ils rentrèrent chez eux sans que leurs gens les eussent entendus venir. M. de Louvaigue suivit Claire dans son appartement, lui alluma une bougie et un grand feu. Trempée jusqu'aux os, elle ne pouvait se sécher que dans son lit, et déjà elle allongeait le bras pour sonner sa femme de chambre. Il l'arrêta en lui disant :

— Qu'avez-vous besoin d'elle? Ne suis-je pas là?

Il la regardait avec des yeux qui lui parurent à la fois violens et troubles, ces yeux un peu fous voulaient la prendre. Elle frissonna de la tête aux pieds et lui dit :

— Allez du moins prévenir Marguerite que nous sommes rentrés et que je n'ai pas besoin d'elle.

Il sortit ivre de joie, le visage illuminé par la certitude de sa prochaine victoire. Elle hésita quelques momens, son cœur disait tantôt oui, tantôt non. Elle allait donc se donner, s'offrir en sacrifice! A qui? à un homme qu'elle trouvait charmant et qui sans doute était de bonne foi quand il la trouvait jolie, mais dont l'amour n'était peut-être qu'un feu de paille, un soudain et fugitif caprice, une de ces fantaisies qu'une nuit de bonheur fait mourir.

— Il a juré d'en avoir la joie, pensait-elle; m'aimera-t-il demain?

Il remontait, elle entendit le bruit de son pas dans l'escalier. L'épouvante, la honte et l'horreur de n'être plus soi l'emportèrent sur le remords d'offenser celui qu'elle s'était promis de rendre heureux. Courant à la porte, elle tira précipitamment le verrou. Il arriva devant cette porte fermée, essaya d'ouvrir, frappa doucement d'abord, puis à coups répétés, prononça quelques paroles indistinctes, et ne recevant point de réponse, il s'en alla, en faisant craquer le parquet sous son talon et sous sa colère.

C'en était trop; après cette seconde déception, il se trouvait à bout de sa patience. Il était de ces hommes qui savent attendre, mais n'attendent jamais assez, et qui, au moment de gagner la partie, jettent leurs cartes sur la table, renoncent et s'en vont. Son orgueil qu'il avait prié de se tenir tranquille, de ne pas gâter ses affaires, était désormais le maître de la place.

Claire en fut bientôt informée. Après avoir mal dormi, elle s'était levée de bonne heure. Confuse de son innocence comme d'un péché, mais plus chagrinée qu'inquiète, elle comptait sur la mansuétude, sur la longanimité, sur la clémence de son juge, qu'elle avait mise à l'épreuve. En entrant dans la salle à manger, elle ne l'y trouva pas, et demeura tout interdite quand on lui apprit qu'il s'était rendu sans elle à Champrosay. Était-ce le commencement d'une séparation, d'un divorce?

Il ne revint qu'à midi, et pendant le déjeuner, il fut tantôt sec, hautain, cassant, tantôt sombre et taciturne. Elle essaya en vain de se rouvrir ce cœur qui s'était subitement fermé, elle y perdit ses peines, ses plus doux sourires, le miel de ses paroles. Comme il se levait de table, on lui apporta avec ses journaux une lettre qu'il lut rapidement. Le hasard le servait bien, il cherchait un prétexte, il l'avait trouvé.

— Je partirai tout à l'heure pour Paris, dit-il, et j'y prendrai ce soir le train de Bretagne.

— Vous partez ?

— Je vous le dis.

— Et où donc allez-vous ?

Il lui expliqua d'un ton bref que son oncle était tombé gravement malade et désirait le voir. Ce n'était pas tout à fait exact. On lui mandait seulement que le marquis de Louvaigue avait dû s'aliter, qu'il avait une bronchite, mais que les médecins étaient fort rassurans, que, si les nouvelles devenaient moins bonnes, on s'empresserait de l'avertir.

— Vous m'écrirez, dit-elle d'un ton suppliant.

— A quoi bon ?

— Vous me permettrez au moins de vous écrire. Je ne sais pas précisément où demeure votre oncle. A quelle adresse devrai-je envoyer mes lettres ?

— Je n'aime pas à en recevoir en voyage ; la politesse exige qu'on réponde.

Elle voulut l'aider dans ses préparatifs, il refusa sèchement son secours. Elle en fut réduite à le regarder faire, les bras ballans, le cœur serré, les yeux gros de larmes. Elle sentit que sa fierté se mourait, qu'il n'y avait plus en elle qu'une âme d'esclave, prête aux dernières soumissions, pourvu que le maître s'apaisât et que son front s'éclaircît. Il ne la regardait pas, il ne se douta point de ce qui se passait dans cette âme. Au surplus, il était trop fier lui-même pour accepter des autres les soumissions qui avilissent ; il avait espéré qu'elle se donnerait, il n'admettait pas qu'elle se livrât.

Dès que sa malle fut bouclée et qu'on l'eut averti que sa voiture l'attendait :

— Vous avez manqué votre vocation, dit-il. Quand on a des superstitions de nonne, on ne se marie pas, madame, on s'enferme dans un couvent, on y vit et on y meurt.

Et sur cette dure parole, il partit sans lui avoir tendu la main.

X.

Pendant les premiers jours, elle était soucieuse, triste, inquiète, mais elle ne s'abandonnait pas à son chagrin, elle s'appliquait à le considérer comme une épreuve passagère qu'elle se sentait la force de supporter. Qu'avait-elle fait pour qu'on se fâchât sérieusement contre elle, pour qu'on lui infligeât un dur châtiment ? Elle se livrait à de grands examens de conscience, et bien qu'elle s'efforçât d'être un juge sévère, elle finissait par s'absoudre. Assu-

rément, ces superstitions de nonne qu'on lui reprochait, la plupart des femmes les ignoraient. Était-ce sa faute si elle ne ressemblait pas à ces victimes qui vont au supplice comme à une fête, si elle se faisait une autre idée de la pureté du cœur et de la chair et de ce qui peut la tacher? Et après tout, en stricte justice, avait-il le droit de lui en vouloir? Il en était convenu lui-même, il avait en l'épousant fait un mariage de convenance, de réflexion et de sympathie. Elle lui avait offert en retour son amitié entière, pleine et douce. De quoi se plaignait-il? S'il demandait autre chose, c'est que tous les hommes sont déraisonnables; mais elle avait rempli son devoir, tout son devoir, elle se sentait sans reproche.

Elle était persuadée qu'après cette effervescence de dépit et d'amour-propre offensé, il reconnaîtrait lui-même ses torts et lui donnerait raison. Elle se rappelait combien il avait été aimable, gracieux, gentil pendant ce mois de délices qui, comme tous les temps de vrai bonheur, lui avait paru court comme une belle journée, long et éternel comme une belle vie. Elle se souvenait de leurs tête-à-tête dont ils ne se lassaient point, de leurs causeries, des amusantes chicanes qu'il lui faisait, des leçons de musique, des duos qu'ils chantaient en se disant que leurs voix s'accordaient comme leurs volontés, de leurs promenades à cheval dans une forêt qui les couvrait de son mystère, de la balançoire et de leurs rires, de la visite à la ferme, de la partie de pêche. Elle n'allait pas plus loin, se rappelant avec moins de plaisir le dîner sous la tonnelle, le regard amoureux qu'il lui avait jeté en s'emparant de sa main, ce qu'il avait dit en lui baisant les doigts. C'était là qu'avait commencé son malheur; elle accusait l'aubergiste d'avoir mis du poison dans son vin et celui dont l'absence la chagrinait d'en avoir trop bu.

Mais à quoi bon se désoler? Elle était sûre qu'il ne tarderait pas à revenir. Elle s'était refroidie et avait attrapé un gros rhume pendant le quart d'heure qu'elle avait passé sous un auvent pour attendre que la pluie cessât. Elle toussait, elle avait des accès de fièvre; quoi que lui dit sa femme de chambre, elle refusa de garder le lit: elle voulait être debout pour le saluer à son retour. Dès qu'elle fut en état de sortir, elle se fit conduire en voiture à Ris-Orangis et pria le chef de gare, homme complaisant, de lui expliquer comment on s'y prenait pour revenir de Bretagne, les heures de départ des trains, les heures d'arrivée. Quand elle voyait approcher le moment où il était possible qu'il revînt, elle s'habillait, ornait son salon, mettait des fleurs fraîches dans les vases. Puis, coiffée de son grand chapeau de paysanne, elle allait sur la route, sondait du regard la longue avenue des acacias: le moindre roulement de voiture la faisait tressaillir, et elle préparait le sourire

avec lequel elle comptait le recevoir. Quand l'heure était passée, elle se disait : « Ce sera pour demain. »

Pour s'occuper, elle allait causer avec le jardinier qui nettoyait ses allées et ses plates bandes, et quelquefois elle l'aidait à arracher les mauvaises herbes, qui gâtent les jardins comme les mauvaises pensées, les mauvais désirs, les injustes rancunes gâtent les plus douces existences. Un matin, ayant des emplettes à faire, elle se rendit à Paris, mais elle n'y fit aucune visite, pas même à Mme Chateldon. Il n'y avait qu'une personne qui pût la comprendre et lui faire du bien, et elle la savait absente de Brunoy, partie pour un voyage. D'ailleurs, elle se serait reproché de l'aller voir ; elle lui aurait tout dit et elle eût regretté ses confidences. A quoi pouvait-il servir de raconter un malheur qui touchait à son terme et serait bien vite oublié ?

La seconde semaine fut plus dure à passer. Son inquiétude se changeait en angoisse, son imagination la tourmentait, elle commençait à croire par instans qu'il ne reviendrait plus. Il n'avait pas emmené son valet de chambre, et ce valet de chambre savait l'adresse exacte du marquis de Louvaigue. Elle écrivit à cet oncle par alliance, qu'elle connaissait à peine, pour lui demander comment il se portait et pour se plaindre en même temps que son mari la laissait sans nouvelles, que, sans doute, une lettre s'était perdue. Le vieux marquis lui répondit avec quelque malice qu'il la remerciait de sa sollicitude, que grâce à Dieu, il était en pleine convalescence, et que son neveu, après avoir passé dix jours auprès de lui, était parti pour faire une tournée en Bretagne.

Il ajoutait : « Raoul, en me quittant, ne m'a pas dit s'il allait à Lorient ou à Brest. Ce garçon a toujours été cousu de petits mystères. Je ne m'étonne pas qu'il vous laisse sans nouvelles ; c'est un détestable correspondant, et je vois que le mariage ne l'a pas changé. Ce pigeon ne s'ennuyait pas au logis ; il m'a assuré que c'était vous, chère madame, qui me l'aviez envoyé. Vous exigez qu'il s'acquitte en conscience de ses devoirs de neveu, et c'est fort bien à vous. Mais que ne l'avez-vous accompagné ! Il faut le tenir : une fois sorti de chez lui, l'humeur voyageuse le reprend. »

Cette réponse la consterna. Elle n'aimait pas à le savoir dans un port de mer. Si l'humeur voyageuse le reprenait, ne pouvait-il pas arriver qu'elle reçût avant peu d'Amérique la nouvelle qu'il avait mis l'océan entre elle et lui ? Mais elle se reprochait ses déraisons. Supposé qu'il voulût fuir sa femme, n'avait-il pas en Europe plus d'une attache ? Son château commencé, ses projets politiques, ses électeurs, allait-il quitter tout cela ? Vraiment elle était absurde. On s'en va, mais on revient.

Elle pensa qu'il avait dû rester en communication avec son ar-

chitecte. S'étant rendue à Champrosay, elle l'y trouva et lui demanda si M. de Louvaigue lui avait écrit.

— Non, madame la comtesse, répondit-il. J'ai moi-même des instructions à lui demander. Où dois-je écrire?

Et la voyant embarrassée :

— Mais peut-être ne savez-vous pas où il est en ce moment.

— Comment ne le saurais-je pas! répliqua-t-elle avec un sourire forcé. Il est à Lorient; malheureusement il a oublié de me dire dans quel hôtel il était descendu.

Elle s'efforçait de combattre ses découragemens; mais elle y travaillait sans grand succès. Elle avait le cœur gros, et elle pensait que le cœur est une chose qui pèse et qui ne sert qu'à cela, une chose qu'on a de la peine à porter et dont on ne peut se défaire. Elle ne jardinait plus; à quoi bon arracher les mauvaises herbes? Elles repoussent, la nature les favorise; les fleurs qu'on a du plaisir à voir et qui sentent bon sont des œuvres d'art; elles demandent mille soins et ne vivent qu'un jour. Elle avait essayé en vain de nettoyer son âme livrée à la tristesse et aux soupçons, les orties, les ronces l'envahissaient de toutes parts. Elle n'avait plus de goût pour rien, elle renonçait à se promener; la Seine lui racontait des histoires tristes, la forêt lui semblait un geôlier farouche, surveillant du matin au soir une grande solitude où vivait un grand chagrin et n'en laissant approcher aucune consolation.

Dans ses meilleurs momens, elle tâchait de philosopher, si peu philosophe qu'elle fût, et cherchant à se défendre contre le sentiment de l'irréparable, qui tue l'espérance au fond des âmes, elle se remémorait toutes les circonstances de sa vie où elle s'était crue menacée d'un malheur qui n'était pas arrivé. Mais plus souvent elle méditait sur le peu que nous sommes, sur le peu de place que nous tenons dans ce vaste univers, qui, tout occupé de lui-même et de son infatigable travail, n'a pas d'yeux pour nous voir. L'*Imitation* était son livre favori; sans qu'elle eût osé le dire à la duchesse, qui en faisait peu de cas, elle le préférait au *Banquet* de Platon; elle le sentait plus près de son cœur. Elle l'ouvrit au hasard et tomba sur cette parole : « O poids immense! ô mer sans rivages, où je ne retrouve rien de moi, où je disparais comme le rien au milieu du tout! » Ce poids immense l'écrasait, elle se noyait dans cette mer sans rivages, et elle se disait que le seul bien qui soit vraiment à nous, c'est l'illusion, qu'à peine l'avons-nous perdue, il ne nous reste plus qu'à nous regretter et à nous taire.

Elle se rappelait la cruelle déception qu'elle avait éprouvée dans son enfance, un soir que son père lui avait fait voir la lune à travers une lunette très grossissante. L'astre aux doux silences, qui

aime à jeter sur les nuits une écharpe d'argent, lui était apparu comme un globe d'une blancheur douteuse ou d'un gris sale, comme un visage maussade, criblé de petite vérole, troué comme une écumoire. On lui avait montré des mers auxquelles les astronomes donnent des noms pompeux, la Mer de la fécondité, le Lac du nectar, et qui ressemblent à de grandes mares desséchées, et des volcans éteints, dont les cratères sont si profonds que le soleil n'y luit jamais. Son père l'avait pour longtemps dégoûtée de la lune, qui n'est qu'un astre mort ; un autre homme s'était chargé de la dégoûter de la vie, qui est un désert inhabitable. A Brunoy, pendant cinq ans, à l'Ermitage, durant un mois, elle l'avait prise pour un vallon riant et gras, pour un séjour enchanté. « Seigneur, disait son livre, j'ai vu ceux qui se nourrissaient du pain des anges faire leurs délices de la pâture des pourceaux. » Son livre avait raison : ce monde est un vilain monde, et pour s'y plaire, il faut avoir des pensées basses, des goûts et des désirs abjects.

Trois semaines s'étaient écoulées ; il n'était pas revenu et il n'avait pas écrit. Elle osa se révolter, sa tristesse se changea en colère. Ce sentiment lui était si nouveau qu'elle avait de la peine à l'acclimater dans son âme. Ses grandes indignations s'allumaient et s'éteignaient en un moment, et elle retombait dans la langueur de son ennui. Mais sentant que ses colères lui faisaient du bien, elle s'appliquait à les rallumer, elle attisait ce feu, elle soufflait sur ces charbons. Elle tâchait de se prouver à elle-même que son mari était un mauvais homme, brutal, dur, gouverné par un sot orgueil. Pourquoi l'avait-elle rencontré? ou plutôt par quelle inspiration fatale était-il venu la chercher, l'enlever à son paradis? Repassant dans son souvenir tout ce qu'il avait pu faire et dire, elle lui imputait à crime ses meilleures actions et ses discours les plus irréprochables. Et tout d'abord, pour commencer, il était le meurtrier, l'assassin de l'épagneul qu'elle avait tant aimé. Si là-bas, à Chernex, la saisissant par la taille, il ne l'avait pas empêchée de s'élancer sur la voie, elle aurait sauvé Phylax, et Phylax vivrait encore, et attacherait sur elle ses yeux de chien meilleurs à regarder que des yeux d'homme.

Elle se souvenait aussi que M. de Louvaigue, la veille de son départ, l'avait conduite dans une ferme, et qu'il y avait déployé toute son industrie, tous ses artifices pour se concilier le bon vouloir du fermier, de la fermière, du maître-valet et de toute la maisonnée, qu'il avait fait semblant de s'intéresser à des choses qui ne l'intéressaient nullement, que pour ne rien négliger, il avait embrassé des marmots et qu'il détestait les marmots. Elle en concluait qu'il était un grand comédien, que les beaux sentimens dont il

faisait parade étaient feints, que ses grâces, ses gentillesses comme ses paroles dorées n'étaient que mensonge. Il n'avait ressenti pour elle rien qui ressemblât à de l'amour. En la poursuivant de ses désirs, en cherchant à la prendre, il n'avait obéi qu'à l'impulsion d'une vanité blessée, impatiente d'avoir sa revanche. Il n'avait point de cœur; les superbes n'en ont point. Mais bientôt elle se reprochait d'exagérer, de déraisonner, et tour à tour elle condamnait ses injustices ou s'y complaisait comme on se complaît dans un remède nuisible et dangereux, qui procure quelque soulagement à d'insupportables souffrances.

Elle était dans une de ces crises lorsqu'une après-midi, arpentant une allée de son jardin, elle entendit derrière elle le bruissement d'une robe, et une voix d'or l'appela par son nom. Elle se retourna vivement, poussa un cri; elle venait de s'apercevoir qu'elle était encore capable de joie.

Après avoir reçu le court billet de Mme de Louvaigue, qui lui annonçait que tout allait à merveille, qu'il était charmant, qu'elle était contente, qu'il y avait deux heureux de plus sur la terre, M^m^ d'Armanches, beaucoup plus étonnée que satisfaite de ces excellentes nouvelles, avait quitté Brunoy pour Paris. C'était le mois du Salon. Elle y avait passé ses journées, étudiant de près, à la loupe, quelques tableaux qui faisaient sensation et cherchant à pénétrer le secret de leur étourdissant succès. De l'humeur dont elle était, ces tableaux si vantés lui avaient paru bien surfaits, médiocrement composés, pauvres de pensée; elle n'y trouvait à louer qu'une rare habileté de la main et une subtile recherche de la couleur et du plein air. Elle se dit que la critique est singulièrement indulgente pour les uns, bien sevère pour les autres; mais elle ne se disait pas que les femmes de génie qui ne savent pas leur grammaire se feront toujours battre par les artistes distingués ou médiocres qui la savent.

Dès qu'elle en eut fini avec le Salon et la peinture, elle s'occupa d'exécuter un projet qu'elle avait formé aussitôt après avoir lu la lettre de son amie. Elle voulait remplacer l'ingrate qui avait déserté traîtreusement son service; elle ne pouvait se passer d'avoir auprès d'elle une personne dévouée à ses sentimens et à ses volontés, qui fût son âme damnée; c'était pour elle un objet de première nécessité.

Elle avait en Saintonge des parens pauvres. Dans un château délabré grandissaient trois jeunes filles, qui étaient ses cousines et qu'elle n'avait vues que toutes petites. Elle pensa que l'une d'elles ferait peut-être son affaire. Un matin, comme amenée par les hasards d'un voyage, elle se présenta dans cette famille, avec

laquelle elle avait peu de relations, et sans trahir son dessein, elle examina soigneusement, passa par l'étamine de ses yeux redoutables ces trois jeunes personnes. L'aînée, après réflexion, lui parut trop jolie pour ce qu'elle en voulait faire ; la seconde avait quelque littérature, quelque goût pour la musique, mais elle gâtait ses heureuses dispositions par un orgueil taciturne égal à sa pauvreté et par des prétentions supérieures à ses talens ; la troisième était une bonne fille, absolument nulle. Impossible de trouver en Saintonge une Claire, et la duchesse reprit mélancoliquement le chemin de Brunoy.

Elle ne fit qu'y toucher barres. A quelques jours de là, elle partait pour l'Angleterre, accompagnée de Mme de Luzy, qui, ayant eu pour mère une Anglaise, avait des parens dans le Westmoreland. Elle y resta près d'un mois ; elle s'informait, s'enquérait, se flattant toujours de découvrir cet oiseau rare qu'attendait une cage vide. Un révérend du voisinage avait six filles ; deux lui semblèrent charmantes, mais elle s'avisa que l'une était faible de la poitrine, et elle se souciait peu d'avoir une malade à soigner, que l'autre était dévote, et la seule dévotion qui lui agréât était celle qu'on pouvait avoir pour sa personne.

Après cette nouvelle découverte, lasse de chercher, elle retraversa la Manche. Aussitôt arrivée, sans se donner le temps de prendre langue et d'annoncer sa visite, prompte dans toutes ses actions, elle voulut savoir ce qui se passait à l'Ermitage, si on y était toujours heureux, ce qu'on y faisait, ce qu'on y disait, et parée de toutes ses grâces, dans une délicieuse toilette d'été, le sourire aux lèvres, une gloire au front, faisant onduler sa longue taille souple et son cou de cygne, la déesse, subitement sortie de son nuage, apparut aux yeux émerveillés, mais battus et creux d'une femme qui, n'étant que femme, préférait à l'ambroisie la paix du cœur qu'on lui refusait.

— Ma bonne Claire, ma chérie, lui dit la duchesse en se jetant dans ses bras, je te revois enfin ! Ingrate, qui te passes si facilement de moi ! Qui l'eût dit ? Oh ! que les pensées des femmes sont vaines ! Tu ne me vois jamais, et tu es heureuse. Tu n'es plus mon ange, tu es un monstre.

Elle était trop artiste pour n'avoir pas ses momens de franchise. Elle ajouta :

— Je dois t'avouer que j'ai tout fait pour te remplacer. J'ai couru à cet effet jusqu'en Saintonge, où j'ai passé quelques jours d'ennui mortel avec trois petites cousines qui m'ont paru fort sottes. De la Saintonge, j'ai couru dans le Westmoreland. On y trouve des révérends qui ont six filles ; mais en ajoutant bout à bout toutes leurs perfections à celles des trois petites cousines, on

ne ferait pas le demi-quart d'une Claire. Décidément, les Claire ne se remplacent pas, il faut les regretter, les pleurer jusqu'au tombeau.

Après l'avoir embrassée une fois encore, elle l'examina, et, quelque peine que prît Mme de Louvaigue pour se faire une contenance et une figure, elle lui trouva un air singulier.

— Eh bien! lui dit-elle, ton gros accident t'a paru, à l'user, moins terrible que tu ne pensais.

— De quel accident parlez-vous, duchesse? répondit Claire, qui craignit que la nouvelle de son abandon ne se fût déjà répandue dans tout l'univers.

— Je parle de ton mariage, de certaine cérémonie dont tu avais grand'peur.

Mme de Louvaigue fit un geste vague et baissa la tête.

— Et tu es toujours contente de lui?

— Toujours.

— Ne t'avais-je pas dit que les anges finissent par se faire adorer?.. Il est plus charmant que jamais... Mais où est-il donc, cet aimable homme?

Claire lui expliqua qu'il était parti pour la Bretagne et ce qu'il y était allé faire.

— En vérité! Quitter si tôt sa femme pour aller soigner un vieil oncle et un héritage! Je le croyais plus indifférent à ses intérêts... Quand reviendra-t-il?

— Au premier jour, répondit-elle en baissant de nouveau la tête.

La duchesse l'obligea de relever le menton; et, l'ayant regardée jusque dans le fond des prunelles :

— On dirait que tu as pleuré. Voilà des yeux qui n'ont jamais eu de secrets pour moi.

Et tout à coup, avec un frémissement de joie féroce dans la voix, elle s'écria :

— Tu mens! tu n'es pas heureuse.

Incapable de mentir plus longtemps, Claire laissa tomber son front sur l'épaule de son amie et commença, en pleurant, un long récit dont la duchesse souligna les principaux passages tantôt par des cris d'indignation, tantôt par des murmures de tendresse compatissante : la petite flûte mêlait ses soupirs aux grincemens du violon.

— Ah! ma pauvre enfant, lui dit-elle, tu n'étais pas faite pour le mariage. C'est une sotte et odieuse institution; les âmes aussi nobles, aussi pures, aussi délicates que la tienne ne peuvent se résigner à se mettre sous le joug et à s'attacher à ce vilain timon. Je voudrais qu'on créât un ordre de religieuses laïques; j'en serais volontiers l'abbesse honoraire, tu serais ma grande prieure et je te

passerais ma crosse... Pourquoi suis-je allée en Espagne? Je t'aurais sauvée si tu m'avais prévenue à temps; quand j'ai reçu ta lettre à Madrid, il était trop tard. J'ai eu de sombres pressentimens; je me suis dit : « L'homme qui me la prend ne saura pas la prendre et il n'est pas digne de la posséder. » Je le connais bien; il est si facile à connaître! Mais son procédé est inexcusable. Les hommes légers sont des brutaux; ils ne songent jamais aux conséquences, et, pendant qu'on reste atterrée sous le coup qu'ils vous ont porté, ils promènent leur sourire dans le monde. Je suis sûre qu'en ce moment M. de Louvaigue est gai, content, charmé de lui-même. A peine se dit-il une fois par jour : « A propos, j'avais une femme que j'ai laissée toute seule dans un grand bois. Grand bien lui fasse! »

— Ainsi, tu ne me blâmes pas? lui demanda Claire.

— Moi, te blâmer! tu as montré du caractère, et je t'admire. Les hommes ont tant d'égards pour leur orgueil qu'il nous est bien permis d'avoir quelque souci de notre dignité et de la défendre contre ces animaux-là. Tu as vengé ton sexe. M. de Louvaigue se vantait de n'avoir jamais rencontré de cruelles. Quelle leçon pour lui! Puisse-t-il en profiter! Mais je me charge désormais de te protéger contre ses injustices. S'il ne reconnaît pas humblement ses torts, s'il n'implore pas son pardon à deux genoux, s'il ne fait pas pénitence dans le sac et dans la cendre, je reprends mon bien à mon voleur et je le garde.

— Hélas! dit Mme de Louvaigue, où la chèvre est attachée il faut bien qu'elle broute.

— Si tu te laisses gouverner par mes conseils, c'est la chèvre qui prendra le loup. Mais avisons au plus pressé. Ma chérie, je ne te laisserai pas seule ici, sans autre société que celle des lapins de la forêt. Tu finirais par te consumer, par te fondre, les larmes mangeraient les beaux yeux où j'ai tant de fois cherché ma pensée et ma volonté. Mon ange, c'est dit, c'est décidé. Je t'emmène, je t'enlève. Ma voiture nous attend. Ne dis pas non; cette fois, c'est moi qui veux.

Claire résista, fit beaucoup d'objections. Elle sentait vaguement qu'elle aurait tort de s'en aller, que ce serait une faute; que, si mal qu'elle s'y trouve, une femme doit rester à son poste comme une sentinelle qui ne connaît que sa consigne et ne point abandonner sa maison, qu'en quittant sa place elle s'expose à ce que d'autres la lui prennent. Mais la duchesse fut à la fois si pressante, si impérieuse, si tendre, et allégua de si bonnes raisons qu'elle finit par l'en croire. Mme d'Armanches l'aida elle-même à faire ses malles; et, trois heures plus tard, elle l'emmenait, accompagnée de sa femme de chambre. Mais avant de monter en voiture, Claire

avait laissé des ordres pour qu'à l'instant même où M. de Louvaigue serait de retour, on dépêchât à Brunoy, en toute diligence, un exprès chargé de l'avertir.

Elle se doutait peu de l'état d'esprit où se trouvait son mari. Il était parti outré, furieux, regardant sa femme comme une prude consommée et insupportable, comme une pécore : ce fut le mot qui lui échappa dans un de ses nombreux entretiens avec lui-même. Il se repentait amèrement de l'avoir épousée, et, bien qu'il ne songeât pas à s'embarquer, il était quasi résolu à ne plus la revoir. Il pensait bien que le monde glose sur un homme qui s'en va après un mois de mariage, sans avoir de motifs ni de griefs qu'il puisse articuler; mais il ne se souciait plus de ce que pouvait dire le monde. Il avait voulu se ranger, jouer le rôle d'un homme posé, grave; en politique, c'était le vieux jeu. Il considérait que, dans une démocratie, les convenances ne sont plus rien, que les politiciens à faux principes en ont assez dégoûté les peuples pour qu'ils prennent en goût ceux qui n'en ont point du tout, et il se sentait capable de faire dire de lui : Voilà le vrai polichinelle!

Ce fut dans ces dispositions qu'il débarqua chez son oncle. Il y resta plus d'une semaine, agité, nerveux, ne pouvant tenir en place, sans avoir aucune envie de s'en aller. Le marquis lui demanda s'il était content de sa femme.

— Très content, répondit-il d'un ton colère.

Et il énuméra, en les détaillant, toutes les qualités, tous les talens de cette aimable personne; il vanta l'infinie douceur de son commerce. Le vieux marquis lui avait servi de père et comptait lui laisser sa fortune; il en usait familièrement avec son héritier, qu'il aimait à contredire, à taquiner.

— Je veux croire qu'elle est fort aimable, lui dit-il. Je ne la connais pas assez pour juger de son caractère; mais, l'ayant vue deux fois, j'ai pu juger de sa figure. Tu es un garçon difficile, et je me suis étonné de ton choix. Elle n'est pas laide, mais ce n'est pas une beauté.

Sur quoi, le comte s'échauffa et dit qu'il avait peu de goût pour les grâces qui se révèlent au premier venu; qu'il n'aimait que les visages à surprises, qui tour à tour sont mieux ou moins bien qu'on ne s'y attendait.

— Les femmes, continua-t-il, n'ont pas besoin d'être belles tous les jours de leur vie; il suffit qu'elles aient de ces momens qu'on n'oublie pas et dont on attend le retour.

— Tu ne me feras pas croire pourtant que tu aies fait un mariage d'amour, répondit le taquin.

— Les meilleurs mariages, répliqua t-il, sont ceux où l'on devient amoureux après.

Et il fut sur le point de s'écrier : « Ah! si vous l'aviez vue là-bas, sous cette tonnelle, avec ses cheveux collés aux tempes !.. »

Mais il se tut. Il se trouvait absurde, il plaidait contre lui-même. Il ressemblait au prophète Balaam, qui avait la malédiction dans le cœur, et dont la bouche bénissait. Son oncle fut bien étonné lorsqu'il apprit que cet homme amoureux, au lieu de rentrer au plus vite dans ses bois, se proposait de faire une tournée en Bretagne. Il le laissa partir, en lui disant :

— Tu es toujours le même. Le jour où tu seras d'accord avec le comte de Louvaigue, tu seras parfait.

Le comte s'en alla, ravi de quitter son oncle. Il n'admettait pas qu'on lui dît du mal de sa femme, il n'eût pas souffert qu'on lui en dît du bien, il désirait qu'on ne lui en parlât ni en bien ni en mal, il voulait la rayer de sa mémoire, l'ensevelir au plus profond de ses oublis. C'est à quoi il travailla en voyageant à petites journées. Il se rendit à Lorient, de Lorient poussa jusqu'à Brest; il y arriva sans être guéri. Il pensait aux femmes qu'il avait aimées et dont il avait possédé plusieurs qui étaient dix fois plus belles que la sienne. Oui, mais Claire était Claire, et elle ne ressemblait à personne.

— Passe encore, se disait-il, si elle avait un génie supérieur, quelque talent extraordinaire ou ces grâces de l'esprit qui suppléent à tout! Elle n'a que de la douceur et du bon sens, quand elle n'est pas folle.

Oui, mais c'était elle, et il l'aimait : l'amour a-t-il jamais donné ses raisons ? Et toujours il revoyait ce cabaret maudit où il s'était senti subitement amoureux jusque dans la moelle de ses os d'une bonne créature, pour laquelle il pensait n'avoir que de l'amitié.

Ne pouvant oublier ni parvenir à cet état de bienheureuse indifférence auquel il aspirait, il rebroussa chemin, retourna tout doucement sur ses pas, et soudain il se dit que son voyage lui aurait peut-être servi à quelque chose, il lui vint une espérance. Quand on a épuisé les voies de douceur, on mate les animaux par l'inquiétude; on réduit les tigres les plus féroces en les entourant d'une barrière de flammes ou en menant grand bruit autour d'eux. Claire n'était pas une tigresse; il n'était pas besoin de moyens si violens pour la mater. Le comte était naturellement optimiste; il arriva à Ris-Orangis parfaitement convaincu qu'il allait trouver à l'Ermitage une femme qui, ayant passé plus de trois semaines dans la solitude, l'anxiété et le chagrin, sauterait à son cou en s'écriant : « Enfin, te voilà! » Il avait compté sans la duchesse; à l'Ermitage, comme jadis à Chernex, il trouva la maison vide.

Ce ne fut pas de la colère qu'il ressentit. Pour la première fois de sa vie, cet homme, qui se vantait de n'avoir jamais souffert par les autres, éprouva un véritable et sérieux chagrin. Il était disposé à croire que, si différentes qu'elles puissent paraître, douces ou vives, impétueuses ou complaisantes, les femmes se ressemblent toutes par un trait commun, que leur fond est la ruse, et il se figura que dès le jour de leur mariage Claire s'était repentie, qu'elle s'était fait un plan de conduite, qu'elle avait voulu l'exaspérer par ses refus, par ses résistances, l'éloigner d'elle et se procurer ainsi un prétexte pour le quitter. Il était tombé dans le piège. Quand son valet de chambre lui parla d'envoyer un exprès à madame la comtesse, il répondit que c'était inutile, qu'il allait écrire. Le cœur était atteint, mais ce fut l'orgueil qui tint la plume. Son billet était ainsi conçu :

« J'ai juré de ne jamais rien faire qui vous déplaise et de vous autoriser à faire tout ce qui vous plaît. L'Ermitage était pour vous un triste séjour et vous aviez hâte d'aller retrouver auprès de Mme d'Armanches vos souvenirs et vos plaisirs d'autrefois. Ainsi soit-il ! Si vous avez quelque souci de ce que peut penser le monde, dites que la maison où je vous avais logée était incommode ou humide, que votre santé y souffrait. Cela n'est pas vrai, je pense, mais je n'aurai garde de vous démentir. La vérité est qu'il y a entre nous de fâcheuses incompatibilités d'humeur, et que dans notre commun intérêt il est bon que nous soyons quelque temps sans nous voir. Vous connaissez notre contrat, vous savez où trouver de l'argent. Je vous souhaite, madame, tous les bonheurs que je ne peux pas vous donner. »

En lisant cette lettre, Mme de Louvaigue s'indigna ; tant d'injustice la révoltait. Il lui sembla que son mari prenait à cœur de justifier certains soupçons qu'elle avait eus et les jugemens sévères que la duchesse portait sur lui. Elle voulut répondre, composa laborieusement deux lettres. La première lui parut trop dure, la duchesse trouva la seconde trop douce et un peu molle. Ce fut pourtant la seconde qu'elle envoya. Elle ne reçut point de réponse.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La troisième partie au prochain n°.)

DU

DANUBE A L'ADRIATIQUE

IV[1].

L'ÉGLISE ORTHODOXE.

I.

Les formes du culte, dans les Balkans, s'écartent sensiblement du rite russe. On affirme, à Moscou, qu'elles ont dégénéré sous la domination turque. J'incline à croire, au contraire, que l'ancienne tradition s'est mieux conservée dans le berceau de l'église orthodoxe.

Un soir, en Serbie, j'entre dans une église de campagne. C'est la veille de Pâques. Entre des murailles blanchies à la chaux se presse une foule compacte. Tout le monde est debout. Chacun tient à la main un cierge dont la cire jaune dégoutte sur les dalles. On n'aperçoit d'abord que des casaques brunes, des jupons rouges, des têtes noires confondues dans un nuage lumineux. A force de jouer des coudes, j'arrive au premier rang, et je distingue, en me retournant, toutes les figures à la lueur vacillante des cierges : les traits rudes et simples des laboureurs, les traits fripés des marchands sédentaires. Ce sont en général d'honnêtes

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 mai 1889 et du 1er janvier 1890.

visages, bornés et têtus, tels qu'on pourrait en voir dans nos églises bretonnes. Chez nous, cependant, les femmes seraient plus recueillies. Elles égrèneraient leurs chapelets avec plus de conviction. Ici, hommes et femmes paraissent accomplir une besogne machinale. Leur corps est présent, leur esprit est ailleurs. Pour le moment, j'ai l'avantage de concentrer sur moi les regards, et je fais tort au service divin. Les versets et les répons vont leur train, pendant que l'assemblée tout entière passe en revue mon accoutrement.

Où l'Orient se trahit, c'est d'abord par l'iconostase, cette grande enluminure dorée qui se dresse entre les fidèles et le sanctuaire, dernier vestige des vieilles religions mystérieuses qui voilaient le saint des saints; c'est aussi par l'aspect de l'officiant : sa face pâle se détache sur l'or des pieuses images, comme sur un fond de mosaïque. Il chante, ou plutôt il nasille, les yeux perdus dans l'espace. A vingt pas, on le croirait en extase devant quelque vision céleste. De plus près, sa physionomie respire la plus béate indifférence. L'air extatique fait partie du rite consacré. Il chante affreusement faux. Mais le plus curieux, c'est qu'il serait fâché de chanter juste. La fausse note lui paraît un devoir de son état. On a fait, dit-on, des efforts sérieux en Russie, en Roumanie et en Grèce pour modifier ce nasillement. Il se défend encore en Serbie, par les raisons les plus plausibles. Car le moyen de croire qu'un hiérophante, dans l'instant où il atteint le septième ciel, puisse encore observer les tons et la mesure? Les caprices de son gosier ne sont-ils pas la meilleure marque d'un saint délire? Ainsi pensent les prêtres serbes, et je suis tenté de leur donner raison. Il faut être conséquent avec soi-même; du moment qu'on veut, dans le culte, du rare et de l'étourdissant, rien n'est plus rare, sans contredit, que cette manière de chanter. Elle est aussi la plus archaïque. Cette mélopée sort du fin fond des siècles; je suis persuadé, pour ma part, que son origine se perd dans le christianisme le plus nébuleux, peut-être même au-delà. Seulement, venant de si loin, elle s'est déformée en route. Si conservateur que l'on soit, il est difficile de garder l'accord pendant vingt siècles. Je ne vous engage pas moins, si vous avez l'esprit large et l'oreille complaisante, à visiter, un jour de fête, la cathédrale de Belgrade. Vous y verrez les popes rangés en cercle, immobiles comme des statues dans leurs beaux habits sacerdotaux, et nasillant à l'envi les louanges du Seigneur. Ils s'excitent les uns les autres, non du geste, mais de la voix, s'interrompent mutuellement et repartent chaque fois de plus belle sur le fausset. Cet assaut de piété discordante fait un contraste avec leur extérieur impassible. Les gens du commun, c'est-à-dire les fidèles, conservent le droit de chanter juste. C'est

une concession à l'humaine faiblesse. Ils reprennent donc les versets dans le ton, d'une voix émue qui semble implorer grâce pour le martyre de leur oreille. Vous ressentez un double plaisir quand, des hauteurs vertigineuses de la musique sacrée, vous vous sentez glisser dans le suave des accens profanes, pareils à de tendres soupirs.

Vous ferez encore, pendant les offices, plus d'une remarque intéressante. Regardez bien les popes, et tâchez de fixer leurs traits dans votre mémoire. Cela paraît simple au premier abord. Vous comptez combien il en est de petits, de grands, de noirs, de roux, de gras, de maigres. Chez les uns, la chevelure tombe en longues boucles molles; chez les autres, elle se déploie en éventail, comme celle de Memnon. Celui-ci étale une barbe longue et soyeuse; celui-là n'apporte au pied des autels que des poils maigres et piteux. Maintenant, sortez de l'église, fermez les yeux et tâchez de revoir toutes ces figures : vous essaierez vainement de les distinguer les unes des autres. Vous n'apercevrez plus qu'un seul type de prêtre, immobile, hiératique, nasillant avec dignité. Bientôt ce type cessera de présenter les apparences de la vie. Vous verrez la face se décolorer peu à peu, les bras s'allonger le long du corps dans une attitude anguleuse, les yeux s'agrandir démesurément et le fantôme tout entier rentrer dans une muraille byzantine du xe siècle, exactement comme au *Roi d'Ys*, le bon saint Colomban rentre dans sa niche après avoir chanté son couplet. L'illusion sera si forte, que vous éprouverez ensuite un certain malaise quand vous rencontrerez dans la rue ces vénérables icones transformés en simples mortels et fumant des cigarettes. Mais c'est précisément ce que veut l'église orthodoxe. Il faut que, pendant l'office, le prêtre ressemble à une vieille miniature d'un livre de légendes. Sa messe dite, il peut faire ce qui lui plaît.

Sur l'assemblée, je ne veux rien dire de désobligeant, et je laisse à d'autres le soin de sonder les cœurs. Mais si l'on consulte les apparences, à la ville pas plus qu'à la campagne, on ne se croirait dans une maison de prière. Certes, l'intérieur de nos églises n'offre pas toujours un spectacle édifiant. Le va-et-vient de la foule, la hallebarde du suisse, le branle-bas des chaises, le petit commerce affairé des loueuses, ne favorisent guère la méditation. Telle est cependant chez nous la ténacité des fidèles, qu'ils arrivent à prier tant bien que mal, tout en cherchant leur porte-monnaie. Il y a des chapelles écartées où l'on peut faire son examen de conscience. On s'isole du mieux qu'on peut; on se prosterne dans tous les coins. En Italie et en Espagne, où les chaises sont rares, les femmes se mettent à genoux sur la dalle et se frappent la poitrine dans l'ombre des piliers. Ici, il n'y a ni chaises, ni chapelles, ni piliers, ni coins

d'aucune sorte : tout au plus quelques stalles le long des murs. On ne s'agenouille guère, et l'on se recueille encore moins. Les yeux sont distraits, les lèvres ne s'ouvrent que pour chanter. Surtout on ne voit pas chez les fidèles cette variété de poses qui marque l'inspiration individuelle. Ils se tiennent pêle-mêle, dans une respectueuse indifférence, et c'est assez pour eux d'avoir respiré l'air du temple. Rappelez-vous les mines satisfaites de nos magistrats, lorsqu'ils vont rendre visite au bon Dieu le jour de la première audience et lui témoignent la même politesse familière qu'au président suprême de la corporation. Telle est à peu près la religion de commande qu'on professe dans la péninsule.

Il faut voir l'aspect d'une église un jour de mariage. Chez nous, c'est un murmure discret, un froufrou de robes, un chuchotement joyeux qui court sur la majesté du temple et se mêle aux chants de l'orgue, comme le parfum des fleurs à celui de l'encens. Chez eux, c'est un véritable tapage de conversations et de rires. On se croirait sur la place publique. Pendant que le prêtre prononce des paroles que personne n'écoute, les invités tournent le dos à l'autel, échangent des nouvelles et des poignées de main. Quant aux futurs epoux, le rituel les soumet à une gymnastique fatigante. On place sur leur tête une couronne de vermeil pour les riches, de fer pour les pauvres. Ce diadème a bon air quand la mariée est jolie. Mais le plus beau garçon paraît grotesque, en prince du saint-empire, avec son habit à queue de morue. J'assistai un jour à l'union d'un commerçant maladif et d'une grosse matrone. Le pauvre petit homme faisait peine à voir sous sa couronne fermée, pareille à celle de Charlemagne. Il ne cessa de trembloter qu'après qu'on l'eut délivré de ce fardeau. Mais d'abord il avait dû faire trois fois le tour du pupitre, sa grosse compagne à la main, le diacre par devant, les témoins par derrière ; puis rompre le pain, boire le vin de ménage, épuiser d'avance la coupe de la vie conjugale. De grosses gouttes de sueur perlaient sur son front. Ses yeux inquiets paraissaient demander à quel nouveau genre de torture on allait le soumettre. Les gens bien élevés se prêtent de bonne grâce à ces épreuves maçonniques dont, sans doute, ils se dédommagent le soir. Mais avec tout ce manège, ils n'ont guère le loisir de penser à ce qu'ils font. Point de répit ; point de ces courtes harangues où se montre le tact du prêtre, et qui souvent touchent l'homme au bon endroit, dans le moment le plus solennel de sa vie. Point de ces larmes heureuses que le cœur débordant de la fiancée laisse tomber sur son prie-Dieu. D'abord, elle n'a pas de prie-Dieu. Une chaise de plus ou de moins décide souvent de nos plus fortes émotions. Toute la cérémonie se fait au pas de course, et le mariage n'en est pas plus solide. J'en ai vu se dénouer le lendemain même.

J'ai vu la mariée de la veille restituée lestement à sa famille. La facilité du divorce est proverbiale en Roumanie. Cependant l'église orthodoxe n'a point épargné les symboles d'union indissoluble. De même, en droit romain, l'enlèvement fictif, la manumission, et le reste. Jamais les formes n'ont été mieux observées qu'à l'époque où les Messaline se mariaient deux ou trois fois à la barbe d'un vieil époux.

Les orthodoxes ne considèrent pas comme indécent de faire du bruit dans l'église un jour de noces. Suivant la fiction de leur culte, les portes de l'iconostase une fois closes, le temple est divisé en deux parties : Dieu n'est plus dans la nef, il est dans le sanctuaire. Entre les offices, l'église est fermée. Si vous désirez la visiter, le sacristain qui vous introduit parle haut, crache, se met à l'aise et souvent garde son chapeau sur la tête. Je ne discute pas cette conception religieuse ; mais je préfère l'hospitalité plus large, et, en même temps plus discrète de nos églises catholiques, dans lesquelles un Dieu toujours présent tient sa porte toujours ouverte à des visiteurs presque toujours respectueux. Chez nous, l'office terminé, on ne cesse pas d'avoir des égards pour le maître de la maison. Chacun parle à voix basse et marche avec précaution. Nombre de gens viennent à toute heure raconter leurs peines au Très-Haut. Dans toutes les villes catholiques, à Pesth aussi bien qu'à Paris, j'ai observé ce défilé continuel de passans qui traversent l'église. La cuisinière y coudoie la duchesse. L'une renonce peut-être à ses petits profits, l'autre à son orgueil. Elles en prennent du moins le ferme propos. Essayez vous-même, vous, esprit fort, positif, scientifique. Vous êtes triste ou découragé? Vous touchez à un carrefour de la vie? Vous hésitez sur la route à suivre? Allez vous asseoir dans le coin le plus sombre d'une vieille église, vous verrez si vous ne subissez pas malgré vous la paix du saint lieu. Votre cœur est peut-être bien dur ; mais des soupirs anciens semblent flotter dans l'air ambiant. L'âme des ancêtres habite ces murailles : elle prie pour vous, qui ne savez plus prier. Or cette influence du temple, les orthodoxes ne la connaissent pas, au moins dans les Balkans.

II.

Simples nuances, dira-t-on, qui ne touchent pas au fond de la doctrine. Mais c'est le cas de dire que la forme emporte le fond. A quoi sert, en effet, que deux hommes croient à peu près la même chose, s'ils marchent dans des directions opposées? Il faut en user avec les peuples comme les jeunes filles avec un pré-

tendant. Elles ne vont pas sottement l'interroger sur ses goûts ni même sur ses opinions, certaines d'avance que le candidat, dans le feu de l'examen, se fera le champion de tous les principes et le miroir de toutes les vertus. Elles ne sont pas questionneuses ; mais elles observent du coin de l'œil ; elles attendent que l'homme naturel se trahisse. Tout leur est bon pour démêler le caractère de leur futur maître : un geste, un mot qui échappe, un pli involontaire du visage. De même des peuples. Demandez à un orthodoxe ce qu'il pense. Il vous récite immédiatement le *Credo ;* et vous voilà bien ébahi de voir que le monde s'est divisé en deux sur la filiation du Saint-Esprit. Mais considérez les deux religions dans leurs actes : vous verrez qu'elles se tournent le dos.

Je cherche ce qui marque le mieux la frontière des deux mondes, l'orient et l'occident. Ce n'est ni le cours capricieux d'un fleuve, ni les démarcations arbitraires des géographes, ni telle différence de costume ou de mœurs qui s'affaiblit tous les jours : ce sont les croyances. Qu'on pénètre en Russie par la Pologne, ou dans les Balkans par la Dalmatie, l'impression est la même : on est en Orient lorsqu'on met le pied sur la terre orthodoxe. Entre ce culte et les vieilles religions de l'Asie, l'air de parenté frappe l'esprit le moins prévenu. C'est la même confiance dans l'efficacité des pratiques, le même formalisme, la même discipline, et, par-dessus tout, l'immobilité sainte considérée comme le premier degré de la béatitude. Tout le monde a visité, ne fût-ce qu'une fois dans sa vie, ces catacombes du Louvre où dorment les peintures des tombeaux égyptiens : de longues files de rois, de prêtres, de moissonneurs et d'esclaves accomplissent mécaniquement le même geste et répètent à l'infini le même profil. Voilà, depuis les pyramides jusqu'aux pagodes chinoises, la conception maîtresse de l'Orient. L'âme individuelle y compte pour rien ou peu de chose. Elle doit fléchir sous un joug uniforme. Si par hasard elle s'élève au-dessus de ce terre-à-terre, son plus grand bonheur est de se perdre et de s'absorber dans l'infini. La puissance de Dieu écrase tout : elle broie l'effort de la créature dès que celle-ci sort de la règle établie depuis le commencement du monde. Le mieux serait de vivre géométriquement, comme les fourmis et les abeilles. Certes, l'église orthodoxe n'a pas poussé jusqu'aux dernières conséquences ; et si engourdie qu'on la suppose, elle conserve toujours une force de sève qui se manifeste, comme en Russie, par des soubresauts imprévus. Mais ce n'est point impunément qu'elle a subi le contact prolongé des Asiatiques. Comment les deux églises ont bifurqué ; comment la phalange chrétienne s'est partagée en deux colonnes, dont l'une a poursuivi vers l'Occident ses orageuses destinées, tandis que l'autre semblait remonter vers l'antique berceau des reli-

gions, c'est un des épisodes les plus curieux de l'histoire de l'esprit humain; c'est peut-être le véritable nœud de la question d'Orient.

A vrai dire, la querelle est aussi vieille que le monde. Jacob, on s'en souvient, rêva un jour d'une grande échelle qui montait jusqu'au ciel. Tel tableau naïf représente cette échelle d'après nature. Les premiers échelons paraissent assez solides pour y poser le pied; mais les derniers, de plus en plus vaporeux, se perdent dans une gloire lointaine. Seuls les anges impondérables continuent de faire la chaîne sur l'escalier divin. C'est la vivante image de toute religion : les degrés inférieurs, c'est-à-dire les assises tangibles de ce monde périssable, sont assez fermes pour notre esprit grossier. Mais les plus élevés s'enfoncent dans une splendeur incompréhensible. Retenus par le poids de notre enveloppe terrestre, nous perdons pied dès que nous voulons monter trop haut. Nos prières ailées achèvent seules l'ascension.

Tout irait bien si nous étions raisonnables. Il nous suffirait de savoir que l'échelle existe et qu'elle mène quelque part. Sur le but du voyage, nous n'aurions qu'à nous remettre entre les mains du Créateur. Mais non : nous sommes dévorés de la soif du surnaturel; il nous faut à tout prix discerner la cime de la montagne, et nous n'avons pas de cesse que nous n'ayons contemplé face à face la majesté divine.

Il semble même que plus un culte est primitif, plus l'homme dédaigne les premiers échelons de la connaissance, les lois simples qui sont à sa portée, pour s'élancer d'un seul bond dans l'infini. Le nègre qui saute à perte d'haleine devant son fétiche poursuit l'extase à sa manière, comme les derviches tourneurs et les avaleurs de sabres. On sait que les moines musulmans ont jalonné le chemin du ciel. Ils comptent tout juste sept degrés jusqu'à l'extase parfaite, en passant par toutes les couleurs de l'arc-en-ciel et toutes les nuances de l'abrutissement. D'autres, comme les fakirs de l'Inde, obtiennent l'ivresse divine à force de contempler leur nombril. Pour un habitant de Saturne, qui nous regarderait du haut de l'empyrée, ce trémoussement universel ou cette stupidité volontaire paraîtrait quelque chose de bouffon. Chétif avorton! dirait-il; embryon de Titan! Tu te travailles, tu te hausses pour escalader le ciel et tu sautes à peine à quelques pouces du sol. Tels ces inventeurs chimériques qui pensent avoir découvert l'art de voler. On les voit se hisser un instant sur quelque machine grimaçante, puis retomber lourdement par terre. Pour nous, qui connaissons le tourment du divin, nous aurions plutôt envie de pleurer que de rire en voyant les efforts grotesques de la pauvre humanité pour secouer son enveloppe.

Les religions les plus pures sont sujettes au vertige. C'est même

leur principal écueil, car, faisant profession d'expliquer la nature de Dieu, elles subissent l'attrait dangereux de l'infini; la tête leur tourne au bord d'un si grand gouffre. Aussi, la tâche la plus importante des églises, une fois le dogme établi, consiste à régler cet appétit de surnaturel. Il leur appartient d'enseigner aux hommes à se servir de leurs jambes avant de vouloir voler. On voit alors se former deux camps dans le sein de la même communion : celui des ascètes et des rêveurs qui veulent partout du bizarre, de l'inattendu, qui ne conçoivent Dieu qu'au milieu du tonnerre et des éclairs ou dans les transports d'une vision surhumaine; — et le parti des hommes d'action, qui font sortir le divin de la nature elle-même et de l'harmonie de ses lois. Tandis que pour les uns, c'est, dit Montaigne, « une occasion de croire que de rencontrer une chose incroyable; et que, si elle était selon raison, ce ne serait plus miracle; » pour les autres, les prodiges ne sont pas nécessaires. Le tableau leur paraît d'autant plus digne de Dieu qu'il est plus régulier. La constance, la variété, la beauté des lois leur semblent une marque suffisante de l'ouvrier sur son ouvrage. Ils estiment, comme dit encore Montaigne, que « ce monde est un temple très sainct dedans lequel l'homme est introduict pour y contempler des statues non ouvrées de mortelle main, mais celles que la divine pensée a faictes sensibles, le soleil, les estoilles, les eaux et la terre pour nous représenter les intelligibles. » Ils ont horreur de la spéculation vaine et pensent que notre premier devoir est de cultiver notre jardin.

Le plus grand titre du christianisme est de se maintenir entre ciel et terre, et d'avoir fait descendre jusqu'à nous un Dieu qui connût la faiblesse humaine. Mais il n'a pas échappé à la dispute des mystiques et des réalistes. Les uns se sont attachés davantage au caractère divin de la figure du Christ, les autres ont insisté sur sa compassion pour nos misères. Dès l'origine, il y a eu le parti du don des langues, des apocalypses, et, plus tard, toute la série des pieux acrobates, tels que Siméon le Stylite, ou son émule slave, Jean de Rylle, qui passa la moitié de sa vie dans un tronc d'arbre, et l'autre moitié sur une colonne. De tout temps, de respectables énergumènes ont travaillé de leur mieux à détraquer notre machine et se sont efforcés d'honorer Dieu en détruisant son ouvrage. Fort heureusement, ils n'ont pas prévalu contre la sagesse des Pères, dont la qualité dominante était précisément l'équilibre et le sens pratique.

Rappeler que l'Orient chrétien penchait vers le merveilleux; que la plupart des thaumaturges ont vu le jour sur les côtes d'Afrique ou d'Asie; que les thébaïdes pullulaient à l'ombre des sphinx; — opposer à ces rêveries orientales le ferme génie de l'église de Rome,

ce sont des vérités courantes. L'abus de la théologie sortait du même fond. Alexandrie n'est pas loin du désert : les controverses et les prodiges ont germé sur le même sol. Pieux solitaires ou docteurs subtils prenaient également leur vol pour le pays de l'incompréhensible.

C'est en Orient que sont nées toutes les grandes hérésies : celles d'Arius, de Nestorius, d'Eutychès. L'esprit grec est un instrument d'une rare précision, mais c'est un instrument trop sensible : la moindre variation métaphysique lui imprime une oscillation énorme. Eutychès combat victorieusement Nestorius ; mais il tombe dans l'erreur contraire et se fait condamner à son tour. Autre symptôme : les doctrines avantageuses pour la dignité humaine s'acclimatent de préférence en Occident ; celles qui la rabaissent au profit de la majesté divine prennent plutôt racine en Orient. Quelles sont les hérésies vraiment européennes? Celle d'un Arius, ce Lamennais de l'antiquité qui réduit le Christ au rôle de prophète inspiré ; celle d'un Pélage, ce Jean-Jacques Rousseau, qui repousse la tache originelle comme une injure à la liberté de l'homme. Au contraire. Eutychès séduit les Orientaux en idéalisant la figure du Christ jusqu'à la dépouiller de tout caractère humain ; opinion si conforme au génie asiatique, qu'elle subsiste encore aujourd'hui chez les Arméniens, les Cophtes et les Abyssins : ces peuples répugnent à faire descendre Dieu de son trône solitaire.

Que faisaient cependant les papes? Pendant que l'Orient s'épuisait en vaines querelles, ils faisaient des conquêtes. On ne leur voit aucun goût pour ces assemblées tumultueuses où les serviteurs d'un Dieu de paix se prennent aux cheveux à propos de la substance et de l'hypostase. Bons ou mauvais, la plupart des conciles se tiennent en Orient. Le pape n'intervient que par l'entremise de ses délégués pour dire le mot de la fin. Le plus souvent, il renvoie les combattans dos à dos. C'est qu'il n'a cure de solutions philosophiques. La logique est son moindre souci. Ce qu'il veut, c'est une religion solide et substantielle : il sait que les barbares ne se nourrissent pas de viandes creuses ; — mais en même temps, un dogme portatif qui tienne aisément dans le bagage d'un apôtre. Lorsque, sur l'ordre du pape Grégoire, saint Boniface s'en alla convertir les Germains, je doute qu'il ait emporté, comme viatique, les dix-sept volumes de controverse, heureusement perdus, que Théodoret écrivit contre Eutychès. Pour la même raison, les papes prirent la défense des images, parce que les peuples sont de grands enfans qui apprennent à lire dans les livres d'images. Ce qu'ils pensaient de toutes ces disputes, on le devine à travers les phrases de chancellerie : « Que nous importe, disaient-

ils, votre opinion sur la nature du Christ? Pensez-vous que les Saxons, les Avares ou les Slaves donnent dans le fin de vos distinctions théologiques? Pendant que vous faites la guerre aux statues, les barbares sont là qui menacent de tout emporter : les statues, les livres et vous-mêmes avec. Apprivoisez d'abord ces bêtes féroces et laissez faire au Saint-Esprit. »

Maintenant, jetons un regard sur les deux edifices que les églises rivales ont élevés face à face. Je m'arrête au pied d'une de nos cathédrales, celle de Reims, par exemple. La vie circule sur toutes les faces du temple. Elle envahit les murailles, se blottit dans les corniches, déborde sur les frises, escalade les flèches. Au sommet du grand portail, au milieu des clochetons, des rosaces et des trèfles empanachés qui éclatent comme un bouquet triomphal, le Christ se tient assis dans la pose d'un souverain débonnaire. La tête souriante, légèrement rejetée en arrière, il se tourne à demi vers la Vierge, qu'il couronne d'un geste à la fois fier et tendre. Autour de lui, les anges s'empressent, et balancent l'encensoir; leurs grandes ailes frémissantes supportent des corps souples sur des escaliers de nuages. Aux pieds du couple auguste, à travers la végétation luxuriante des nervures et des entrelacs, tous les êtres de la création se groupent et se croisent dans une chaîne sans fin. Des vignerons font la vendange, des chevaliers s'arment pour la bataille, des pèlerins s'avancent, la robe relevée dans la ceinture, le bourdon à la main; des mères allaitent leurs enfans; et le rayon de soleil qui perce l'ombre des voussures accroche au passage des pans de draperies flottantes, des bras levés, des fronts pensifs, de beaux seins de femme moulés dans leur corsage. Les princes, les ducs et les barons, drapés dans leurs manteaux, se rangent en longues files sous les pieds des saints. Plus loin, des rois tout nus, la corde au cou, vont cuire dans l'enfer, en bonne compagnie de prélats et de moines. Tout a sa place marquée dans l'échelle infinie, les fleurs, les fruits, les animaux, les serfs et les seigneurs, les métiers et les blasons, tout, jusqu'aux monstres informes de la nuit, les gargouilles et les vampires au regard louche, la satire au rictus énorme, le vice à la bouche tordue : tout s'ordonne et se perd dans la majesté de l'ensemble, de même qu'en une symphonie, les dissonances suivent et rehaussent le thème principal. Large et tolérante philosophie, si sûre d'elle-même alors, qu'elle n'avait besoin de proscrire aucune forme de la pensée.

Tout autre est l'impression qu'on éprouve devant une église orthodoxe. Allez voir la plus fameuse de toutes, cette coupole de Sainte-Sophie qui trouble le sommeil des tsars. L'œil est tout

d'abord ravi par le chatoiement des dorures, par les lueurs fauves des mosaïques, par les grands jets de lumière, harmonieusement coupés à la rencontre des arcs. S'il s'agissait seulement d'un concours d'architecture classique, la cathédrale de Reims devrait s'incliner devant le temple byzantin. Toutes ces figures jetées comme au hasard sur l'énorme façade du temple catholique, et brisant à chaque instant l'équilibre des lignes, paraîtraient autant de verrues sur un visage ridé, si l'on apercevait à côté cette savante pondération, cette sobriété, cette grâce, cet emploi judicieux des couleurs, qui distinguent l'œuvre orientale. Évidemment, à Constantinople, l'ouvrier était plus habile. Ce n'est pas lui qui commettrait la faute d'exagérer les angles, d'y accrocher de lourds fleurons, de multiplier d'inutiles pendentifs. Cet artisan supérieur a fondu tous ces styles. Il a emprunté à la Grèce, à Rome, à la Perse, supprimant plus qu'il n'ajoutait, redressant, allégeant, mariant ensemble les formes géométriques dans une élégante épure. Amoureux d'un profil, fier de la beauté de ses lignes, il tient en bride la fantaisie du sculpteur. Il lui confie le soin d'orner discrètement les fonds, les frises, les tympans. Il lui permet de varier le motif d'une broderie délicate, de faire courir, dans quelques pieds carrés, une ingénieuse passementerie de pierre. Mais il lui interdit les puissans reliefs, les refouillemens profonds, les masses dégagées. Il se réserve de faire miroiter les marbres sur la belle nudité des murs. Certes, je suis sensible à cette magie de la couleur et de la forme. A l'heure où le soleil vient animer ces voûtes, aussi correctes, dans leur courbe, que la révolution des astres, et toute brillantes d'un éclat mystérieux, je crois entendre les longues vibrations d'un accord parfait : me voilà transporté dans la musique des sphères, qui nous enivrerait, dit-on, si nous pouvions l'entendre. Je m'écrie, moi aussi, comme ce voyageur : c'est bien la demeure d'un Dieu ! — Oui, mais de quel Dieu? si impersonnel, si général, si vague, qu'il a suffi de quelques retouches pour approprier ce marbre aux cultes les plus dissemblables. Je reconnais ici les colonnes du temple d'Éphèse, et plus loin celles de Baalbeck. Ce baptistère servait aux ablutions des adorateurs d'Apollon, à Delphes. Quand les Turcs à leur tour se sont emparés du monument sacré, ils n'ont eu qu'à barbouiller de plâtre la figure des saints et des empereurs ; ils ont orienté le miram du côté de la Mecque ; et soudain l'église chrétienne est devenue la mosquée par excellence. D'emblée, Mahomet s'est trouvé chez lui. Pour s'installer à Reims, il aurait dû faire d'autres aménagemens.

Je soulève avec respect cet enduit de plâtre, et dans les mosaïques encore fraîches, je peux déchiffrer la pensée des Grecs. Je

cherche en vain le rappel des scènes familières et le tribut touchant des humbles. En revanche, des saints géométriques me regardent avec leurs grands yeux vides. Ce ne sont plus des hommes, ce sont des formules d'algèbre, des signes cabalistiques de la sainteté. Les religieux du mont Athos, dont quelques-uns n'ont jamais vu les mosaïques de Sainte-Sophie, n'ont pourtant rien changé à la vieille recette qui servait dès lors à fabriquer un père de l'église. Elle est bien simple : on prend un nez, une bouche, deux yeux ronds, et l'on met de l'or autour. De même, sur une stèle égyptienne, quelques flèches désignent une bataille. Dans les deux cas, c'est une écriture hiératique, ce n'est pas de l'art. La pensée humaine est emprisonnée dans la lettre morte. Je sors enfin de ce temple, qui m'a charmé, transporté, si l'on veut, mais qui ne m'a point ému. Je préfère à sa majestueuse nudité l'incorrection vivante et fourmillante ; à l'harmonie des sphères, le chant pathétique et douloureux de l'âme, et même les éclats de rire, les brusques saillies, les cris de joie ou de rage qui interrompent sa prière. J'admire la science consommée d'un Antemius de Trolles et d'un Isidore de Milet, qui ont élevé Sainte-Sophie ; mais je regrette l'absence d'un collaborateur anonyme, sans lequel il n'est rien de vivant; d'un maladroit sublime qui allonge, déforme, surcharge, repétrit et finalement fait parler la pierre, en un mot : du peuple.

Continuez le parallèle : suivez le monument catholique de pays en pays, de siècle en siècle. Quelle variété! Quelle souplesse! Quoi! c'est là le vêtement terrestre de cette église qui se croit immobile? Il n'en est pas qui se soit pliée davantage au génie particulier des nations et des âges : au nord, sévèrement « agenouillée dans sa robe de pierre ; » au midi parée de l'éclat des marbres, toute en fête sous le beau ciel d'Espagne ou d'Italie : tantôt buvant à flots la lumière à travers les cintres romains, tantôt veillant à la lueur des sept lampes dans le demi-jour des sanctuaires. Presque huguenote à la cathédrale d'Anvers où Rubens lui-même contient sa verve, elle est presque orientale à Venise où saint Marc jette sur ses épaules le somptueux manteau des doges, aux reflets de pourpre et d'or. De même, elle change de figure selon les temps : souffrante au moyen âge, douloureuse et symbolique dans le prisme sanglant des vitraux, elle rejette son linceul au XVe siècle et s'élance du tombeau toute revêtue de grâce antique, pour sourire avec Raphaël, pour triompher avec Michel-Ange. Elle promène alors à travers le monde sa prodigieuse fantaisie, sème d'arabesques les arceaux gothiques, tolère les audaces les plus étranges, badine avec les adorables nudités de Corrège; puis de nouveau réveillée en sursaut par la Réforme, elle passe

de l'austère Port-Royal à la chapelle pompeuse de Versailles; elle est compassée avec le Grand Roi, mondaine, insinuante et contournée dans le siècle des jésuites, presque coquette avec les abbés de cour, puis bientôt héroïque entre les murs grossiers d'une chapelle vendéenne.

L'église orthodoxe croirait déroger, si elle changeait ainsi de robe suivant la couleur du temps. Elle a mis tous ses soins à rester stationnaire. Dans la péninsule, en Asie, la forme du temple orthodoxe ne change guère. A peine quelques variantes dans les combinaisons géométriques : un vaisseau plus élancé en Grèce, quelques ornemens nouveaux dans la Syrie centrale, une certaine grâce d'origine persane dans l'Arménie ou dans la Géorgie. Mais nulle invention; nulle trace d'un caractère propre à ces peuples. Un seul s'est montré original. Du moins son esprit jeune et vivace a fécondé ses emprunts : ce sont les Russes. Ils ont eu beau copier les vieux modèles dans le temple comme dans la doctrine, ils ont été novateurs, presque à leur insu. Pourquoi? parce que de temps en temps, ils recevaient en plein visage le vent d'Asie, qui leur arrivait directement, sans passer sur les coupoles de Constantinople. Sans doute, ils avaient été domptés par l'église byzantine, qui leur avait soigneusement rogné les ongles. Elle réprimait sévèrement les écarts de l'imagination russe, et la tenait en lisière. Mais l'enfant robuste par instans s'échappait; de sa première nourrice, la grande Asie, venaient des bouffées de rêves, des contes à dormir debout, d'éclatantes fanfares de formes et de couleurs. Tantôt il s'éprenait de quelque bijou persan, damasquiné, niellé d'arabesques, couvert d'animaux symboliques, et l'imitait naïvement sur les murailles. Tantôt un souffle étrange et capiteux lui apportait les parfums de l'Inde, dans le coup de vent de l'invasion mongole, et le lendemain, on retrouvait sur le temple chrétien les colonnes fuselées, les chapiteaux pansus, les coupoles bulbeuses, les hautes pyramides à huit pans, qui abritent là-bas la demeure du Bouddha. Les vases sacrés se couvraient de fleurs de lotus et de roses pareilles à des escarboucles. Ainsi se forma cet art unique, symbole de la double destinée d'un grand peuple, élégant, hardi, coloré, qui découpe sur le ciel du nord la silhouette audacieuse et molle d'un temple indien, et qui jette dans la monotonie des grands horizons, comme autant de cris aigus, l'éclat métallique de ses clochers. Mais cet art, en se rajeunissant, restait fidèle à la conception hiératique : l'Asie ne pouvait lui en fournir d'autre : l'Asie, cette mère des cultes formalistes; cette reine de la beauté matérielle, qui varie à l'infini le dessin capricieux d'une étoffe, et qui ne saurait enfanter une statue. De sorte que la Russie, dans son

mouvement même, remontait aux sources de la vie contemplative; elle était en grand danger de bouddhisme ; et si le bon goût déplore les emprunts maladroits qu'elle fit plus tard à l'occident, du moins cette forte secousse l'empêcha de s'endormir dans la stérile extase d'un rêve oriental.

Enfin, voici la figure du Christ, qui domine de haut les deux églises. Dans les traits du Sauveur, chaque religion a dû mettre le plus pur de son âme, le dernier mot d'une prière, d'une action de grâce ou d'un symbole. Et vraiment, je le vois, ce Christ de nos temples, marcher, lui aussi, avec le temps. Il compatit si bien à nos misères, que toute l'histoire de l'humanité chrétienne est écrite sur sa face pâle. Le voici dans les siècles sombres : il souffre, il n'en peut plus; son corps décharné se traîne lamentablement ou saigne sur la croix. Son cadavre s'effondre sur les genoux de sa mère. Il a souvent une expression indicible de découragement et de tristesse : mais il n'est jamais indifférent. C'est que, pour notre Europe, la semaine sainte a duré longtemps, le drame de la passion s'est joué pendant des centaines d'années. Mais soudain, l'heure de la résurrection sonne. Le monde renaît; et le Christ triomphe avec lui : Michel-Ange le couronne de lierre, et lui met au front ce fier courroux qui d'un regard, sans effort, rejette à l'abîme toutes les impuretés des âges précédens, tout le cauchemar qui s'agite dans l'enfer de Dante. Raphaël le transfigure dans une apothéose. Il est partout ; il entre dans les bouges avec Rembrandt ; il éclaire même la laideur. Le secret de son éternelle jeunesse est précisément son éternelle métamorphose. Il est mobile comme nous et cependant identique à lui-même. Les attributs de sa majesté divine, pareils au sceptre et à la main de justice des princes, reposent sous le verrou du dogme. Mais dans l'ordinaire de la vie, cette majesté s'incline vers ses fidèles. Elle a si grande pitié d'eux, qu'à la longue elle finit par leur ressembler. Ainsi se renouvelle chaque fois ce mystère du Dieu fait homme, d'une divinité humaine et abordable.

Quelle différence, si mes yeux rencontrent un Christ selon la formule orthodoxe! Ce squelette, qui plane dans l'or mystique des coupoles, est-ce bien le Rédempteur? Est-ce le doux maître qui a conquis le monde par la voix du pêcheur Pierre et du tapissier Paul? Les docteurs byzantins ont si bien étiré le dogme dans tous les sens, ils l'ont fait passer par de tels laminoirs, que l'image du Sauveur en est sortie tout amaigrie, et comme volatilisée. Les pauvres bras, raides et minces, ont perdu la force d'embrasser le monde. Les yeux fixes, qui devaient être surnaturels, n'ont eu qu'une expression morne. A force de discuter s'il était plus ou moins un

homme et plus ou moins un Dieu, on lui a retranché sa chair, son sang et son cœur. Il me semble voir à l'œuvre certains philosophes, abstracteurs de quintessence qui, à force de tourner et retourner l'idée de Dieu, l'ont réduite à l'état de fantôme. Dans leur laboratoire, ils en ont retranché successivement la bonté, la providence, la justice, voire même l'intelligence, pour ne laisser que les attributs mathématiques : l'espace et le temps. Ce n'est plus l'être immense dans lequel le monde vit et se meut, *in quo movemur et sumus*. C'est une entité scolastique. Étonnez-vous après cela que le monde s'en soit dégoûté ! Mes bons messieurs, de grâce, un peu moins d'ergotage; et ce Dieu qui vous échappe, nous saurons bien le retrouver dans notre cœur.

L'église orthodoxe, elle, ne connaît pas le doute; mais ce qui ne vaut guère mieux, les trois quarts de ses fidèles se contentent d'une religion machinale. Voilà l'héritière de cette grande et subtile philosophie grecque, des Plotin, des Jamblique, des Eutychès et des Photius. La pauvre bête angélique que nous sommes retombe bien vite sur ses pattes, quand on veut l'entraîner trop haut dans les mystères de l'inconnaissable. La foule admire de loin, mais elle ne peut suivre. Un bon sens involontaire la maintient au ras du sol. L'effort continu vers le sublime ne se soutient pas. La recherche de l'extase tourne en routine, le saint délire en grimace de convention. Il s'opère un divorce définitif entre Ariel et Caliban. L'humanité suit sa pente vers les choses d'ici-bas. Elle honore d'un respect littéral le culte officiel, qui reste figé dans les formules hiératiques. Au sommet, les vieilles traditions immobiles ; en bas, la foi du charbonnier.

Cette foi reste-t-elle bienfaisante? Est-elle pour les peuples de la péninsule une cause de force ou de faiblesse ? C'est ce que nous saurons mieux en examinant les rapports de l'église orthodoxe avec les pouvoirs établis.

III.

J'ai connu à Belgrade un homme unique en son genre, qui n'aimait point la politique, bien qu'il eût été deux ou trois fois ministre et même, disait-on, ministre à poigne : les contemplatifs sont terribles dans l'action, parce qu'ils sont sincères. Il n'allait jamais s'asseoir sur la Terasia, devant l'hôtel de Paris, pour écouter ou débiter des nouvelles. On ne le voyait pas davantage à la « Couronne de Serbie, » où se tiennent les grandes assises de l'opposition. Il vivait presque toujours sur les livres, enfermé dans son cabinet. Ceux qui rencontraient une fois sa longue et honnête fi-

gure ne pouvaient guère l'oublier; non qu'elle se recommandât par aucun caractère saillant: mais on y lisait clairement l'impartialité, la simplicité, la bienveillance, et ce sourire ingénu, véritable grâce du savant, charme pudique d'un esprit que le commerce des idées préserve du frottement des hommes. Je voulus connaître ce Cincinnatus, et j'allai le voir dans son ermitage. Il habitait tout au bout de la ville une petite maison basse ornée d'un jardin: un de ces vergers serbes tirés au cordeau, mais tout rempli d'herbes folles; un jardin de curé dont on aurait depuis longtemps perdu la clé. C'est là que je trouvai mon homme dans une grande pièce bien fraîche, devant une table chargée de paperasses et d'in-folio, tandis que l'ombre diaphane d'une vigne sauvage passait et repassait devant les fenêtres. Une odeur studieuse de vieille pipe et de parchemin flottait sur ce paisible intérieur. Je pris l'habitude d'y venir de temps en temps. Cette pipe réfléchie me semblait préférable à la cigarette de quelques hommes d'état, auxquels les vastes projets ne coûtent rien, et qui remanient en cinq minutes la carte de l'Europe. Mon ignorance fit bientôt bon ménage avec son érudition, car le vrai savoir est indulgent. Je hasardais des conjectures, il répondait par des faits. Il daignait m'initier à des travaux qui roulaient principalement sur la comparaison de l'Orient et de l'Occident. Quand je posséderai à fond la syntaxe des idiomes jugo-slaves, ce qui prendra tout au plus quinze ou vingt ans, j'espère enfin satisfaire l'impatience du monde savant, et lui offrir une traduction fidèle de sa belle monographie sur le droit féodal des Serbes considéré dans ses rapports avec la coutume de Normandie. Parfois, l'ardeur de la controverse nous échauffait les oreilles. Nous eûmes une pique assez sérieuse au sujet de Godefroy de Bouillon, dont il contestait le caractère chevaleresque. Mais ces nuages passaient vite. Tout se terminait par une franche poignée de main. Nous disions: « Que ne nous charge-t-on d'arranger tous les deux les affaires d'Orient! Nous serions bientôt d'accord. »

Un jour, il me faisait admirer ses manuscrits. C'étaient pour la plupart des livres saints rédigés en langue slavonne, couverts de fines miniatures. Il tournait les feuillets avec une respectueuse précaution. — Voyez, me dit-il, ces textes sont plus anciens que le livre d'heures d'Anne de Bretagne. Ces enluminures, où se trahit l'influence byzantine, rappellent, par leur gaucherie, vos estampes du moyen âge. Nous avons eu nos moines et nos preux, qui valaient bien les vôtres. Et puis, allez dire à Paris que nous n'avons pas d'histoire, et que nous nous forgeons des archives pour les besoins de la cause!

— Soit, repris-je; mais à quoi servent les traditions si le fil

de l'histoire est brisé? N'entre-t-il pas quelque artifice dans ce patriotisme de fraîche date, qui se réclame de saint Sava? Parmi vos anciennes institutions, l'église seule est restée debout. Ses quartiers de noblesse sont incontestables. Mais qu'a-t-elle fait pour vous? Je me demande si cette respectable personne a jamais armé votre bras ou échauffé votre cœur. Au temps des croisades, quand l'Europe entière se ruait sur l'infidèle, je la vois marchander le passage à ces bandes héroïques : elle se garde bien de les suivre. Où étaient vos prêtres, lorsqu'à votre tour vous vous battîtes si glorieusement dans les plaines de Kossovo? Et plus tard, le jour où Constantinople tomba, les vit-on prêcher la guerre sainte, soulever le monde orthodoxe? D'un bout à l'autre de la péninsule, du Danube au Volga, du Bosphore au Liban, ils n'étaient occupés que de leurs démêlés avec Rome. Et même après la catastrophe finale, est-ce que la domination turque aurait duré seulement deux siècles, si l'église avait su vous unir contre le croissant? Je ne vous citerai pas l'exemple des Hongrois : vous m'objecteriez que Bude a été délivrée malgré elle par une armée allemande. Mais voyez l'Espagne. Elle aussi a été submergée par le flot asiatique. L'empire arabe valait bien l'empire ottoman, et les contemporains du Cid n'étaient pas plus civilisés que vos ancêtres. Ils n'attendaient rien de l'étranger. Leur seul appui, c'était leur lourde épée taillée en forme de croix. Cependant, ils réussirent à secouer le joug par l'entêtement d'une foi robuste. Votre péninsule est une Espagne qui n'a pas pu rejeter l'Islam. Vingt fois, l'église orthodoxe a repoussé la main qu'on lui tendait. Tout entière à ses vieilles rancunes, elle préférait encore les Turcs aux catholiques. On pouvait espérer au moins qu'une fois libres, les chrétiens seraient unis. Quelle erreur! Je n'aperçois point un chef et un troupeau; je ne vois que des églises rivales qui se surveillent d'un œil jaloux. Elles forment l'avant-garde de vos ambitions; elles préludent aux batailles de races par des querelles de prêtres. Voyez-les investir la Macédoine et pousser des reconnaissances jusqu'aux portes de Constantinople : dans cette campagne, la fondation d'une école est une embuscade, la nomination d'un évêque un guet-apens. Quels cris n'a-t-on pas poussés à Belgrade, lorsque les Bulgares ont voulu créer, dans les provinces turques, un évêché de plus! Singulière façon de comprendre l'esprit évangélique!

Je craignis d'avoir été trop loin, car le front de mon hôte se rembrunit légèrement. Mais il reprit bientôt son calme. Les Serbes sont des méridionaux flegmatiques. Il savoura lentement sa tasse de café, ralluma sa pipe, et c'est le plus tranquillement du monde qu'il répondit :

— Voilà bien la furie française. Il ne vous faut que quatre mots pour juger dix siècles, soit la moitié de l'ère chrétienne. Avant d'apprécier les services rendus par notre église, avez-vous du moins vécu dans sa familiarité ? Vous verriez à l'occasion que son œuvre n'a pas été tout à fait aussi stérile qu'il vous plaît de le supposer. Mais d'abord, sur l'article de la foi, il vous siérait d'être modeste. Il se peut que la nôtre ne soit pas fort éclairée. Aussi bien, celle de vos Bretons ne l'est guère. Mais, si simple que soit une croyance, on est encore heureux d'en avoir une. Vous autres, Français, vous ne pourriez pas en dire autant; et je vous trouve vraiment présomptueux de regarder ainsi dans l'âme du prochain. S'il existe un Dieu qui nous écoute, il est assurément moins sévère que vous. Avez-vous donc oublié la jolie légende de ce jongleur devenu moine, qu'un de vos érudits, M. Gaston Paris, racontait dernièrement? Le brave homme, ne sachant comment témoigner sa dévotion à la Vierge, exécutait dans sa cellule les tours les plus compliqués de son art: pour complaire à la reine des cieux, il se mettait la tête en bas, les pieds en l'air; et la bonne Vierge, touchée de cet hommage, essuyait la sueur de son front...

— Il est vrai, dis-je un peu confus; je n'ai point la prétention de m'immiscer dans les questions de foi : que les orthodoxes fassent, ou non, leur salut, ce n'est point mon affaire. Mon point de vue est plus humain. Je juge de l'arbre par ses fruits; et c'est très humblement que je vous prie de m'expliquer comment cette église, si constante dans ses traditions, si uniforme dans son culte, n'a pu porter remède aux divisions qui, de tout temps, ont fait le malheur de la péninsule.

— Oh! ceci est autre chose. Je déplore comme vous l'impuissance, ou, si vous aimez mieux, les déchiremens de l'église dans les Balkans. Mais savez-vous quel est le premier coupable? c'est l'empereur Constantin...

Pour le coup, je crus qu'il se moquait de moi. Il ne remarqua pourtant pas ma surprise et continua :

— Votre église de Rome honore beaucoup la mémoire de cet empereur, et à bon droit; mais, suivant moi, elle se méprend sur les motifs de sa gratitude. Elle lui sait gré d'avoir procuré, selon le mot de Bossuet, la paix de l'église, en d'autres termes, d'avoir fait du christianisme une religion d'état. Or je suis de ceux qui pensent que, moins l'état s'occupe de la religion, mieux elle se porte. Non, son véritable titre à votre reconnaissance, c'est d'avoir déplacé l'axe de l'empire en fondant Constantinople, et d'avoir préparé la grandeur du saint-siège en le débarrassant d'un encombrant voisinage.

Je ne pus m'empêcher de rire : — Voilà, dis-je, un bienfait dont Constantin ne se doutait guère, puisqu'il croyait, au contraire, enchaîner l'église à son char. Vous conviendrez aussi que les papes, s'ils avaient prévu cet abandon, ne l'en auraient pas remercié. De quelle étreinte ils s'attachèrent au fantôme de l'empire! Que ne firent-ils pas pour le ressusciter, avant de sentir leur puissance, et d'entamer cette lutte fameuse contre l'empire germanique!

— Assurément, reprit-il; ni les princes qui ont préparé cette grande révolution, ni les prélats qui l'ont consommée ne pouvaient même en soupçonner la portée. Mais où en serions-nous, s'il fallait rayer du nombre des hommes providentiels tous ceux qui n'ont pas la vue bien nette de leur mission? Est-ce que, neuf fois sur dix, la Providence n'emploie pas ses favoris à faire précisément le contraire de ce qu'ils avaient médité? Leur génie consiste à retourner leur plan de campagne pour faire face à l'imprévu... Ah! monsieur, quels grands hommes que vos papes! Certes, je suis bon orthodoxe; mais je ne puis m'empêcher d'admirer l'heureuse inconséquence qui leur a permis de découvrir un nouveau monde, tout en regrettant l'ancien. Christophe Colomb n'était rien auprès d'eux, car il était soutenu par l'espérance. Mais que dire d'un Colomb qui marcherait à la découverte avec désespoir, les yeux tournés en arrière, les bras tendus vers le port délaissé? Telle était cependant la position des premiers papes. Ils se détachaient avec douleur des rivages classiques de l'empire, et n'apercevaient devant eux qu'un gouffre sombre, traversé par le spectre de nations incohérentes. Tel pape, dont le pontificat ouvre une ère nouvelle, se croyait modestement conservateur... C'est tout l'opposé de vos révolutionnaires, qui s'embarquent avec fracas pour le pays des réformes, et qui rentrent piteusement après une petite promenade en mer. Vous aussi, en France, vous voguez vers des terres inconnues; vous appelez au secours; vous criez que le navire va couler, vous faites un bruit indécent pendant la tempête : il s'agit après tout d'un ministère qui se noie. Pensez quelquefois à ces grands pilotes, debout sur le vaisseau de l'église, soutenant le choc de vingt nations barbares et rassurant l'équipage, tandis qu'ils ne perdaient eux-mêmes que l'espoir d'un beau martyre...

— Voilà qui va fort bien, dis-je, et je ne m'attendais guère à trouver dans votre bouche l'apologie des Grégoire et des Innocent. Mais, me direz-vous alors pourquoi vous maudissez la mémoire de Constantin, qui leur a livré Rome?

— Pourquoi? mais précisément par les raisons inverses que vous avez de la bénir; parce que ses successeurs ont régenté l'église d'Orient; parce que les patriarches de Constantinople ont perdu de

bonne heure, à l'ombre du trône, cette noble indépendance qui tient tête aux rois; parce qu'ils étaient trop près du maître pour le toiser du regard, parce qu'enfin l'air de cour ne vaut rien aux églises. Oh! sans doute, nos patriarches étaient, à l'origine, des gens bien plus aimables que vos papes; c'étaient de fins lettrés, des courtisans accomplis. Mais quelle figure faisaient-ils, lorsque l'empereur, entouré d'honneurs presque divins, s'avançait au milieu d'un concile? Que leur restait-il, si ce n'est le premier degré dans la servitude et le droit d'habiller de mots sonores la pensée du maître? Ceux qui osaient parler ferme avaient bientôt lieu de s'en repentir. Vous vous rappelez l'aventure de saint Jean bouche d'or, qui vivait cependant au grand siècle de l'église. Il osa critiquer publiquement l'impératrice Eudoxie : cette audace lui coûta son siège et la vie. Aussi n'eut-il guère d'imitateurs. Et Photius lui-même, ce grand et puissant esprit, le fondateur du schisme, dut s'abaisser à de tristes compromis. L'empereur Michel III disait : « Constantinople a maintenant trois patriarches : mon bouffon Gryllus est le mien, Ignace est celui du peuple, Photius celui de Bardas. » Un peu plus tard, ce protégé de Bardas assistait impassible à l'assassinat de son bienfaiteur. Voilà, monsieur, où nos plus grands hommes étaient réduits par l'esprit courtisanesque : jugez des autres!

Et voyez les conséquences: vos papes, qui pouvaient parler haut parce qu'ils n'étaient pas sous la main de César, vous ont donné ce qui nous a toujours manqué: une grande patrie dans laquelle baignaient et flottaient, pour ainsi dire, toutes les petites patries locales. Immense bienfait, qui a préparé la fondation des grands états. Tenez, en France, vous n'êtes pas toujours justes pour l'église catholique: vous êtes aveuglés par vos querelles d'un jour. Vous devriez lui savoir gré de n'avoir pas l'échine trop souple, et d'être lente à s'incliner devant les nouveaux pouvoirs. C'est ce qui lui a permis de survivre à tous et de fonder cette république chrétienne qui, jusqu'au XVIe siècle, n'a pas été un vain mot. Vous dirai-je toute ma pensée? Ce que vous avez de meilleur vous vient de là. Votre civilisation, vos arts, dont vous êtes si fiers, cet esprit européen, qui subsiste à travers vos rivalités nationales et qui vous réunit dans une académie le lendemain d'une guerre, rien de tout cela n'aurait été possible, si, de bonne heure, l'église n'avait imposé la trêve de Dieu à l'humeur batailleuse de vos pères. Sans l'église, les politiques eux-mêmes n'auraient manié qu'un ramassis d'hommes, une poussière de langues, de mœurs et de croyances. Leurs savantes combinaisons se fussent écroulées au premier choc. Supposez un instant le sol de la France par-

tagé entre quatre ou cinq métropoles religieuses, Lyon contre Bordeaux, Marseille contre Paris, et dites-moi ce qu'auraient pu faire vos rois de France... Je compare l'Europe à ces planètes qui se sont consolidées lentement autour d'une masse incandescente. Le foyer central, c'est l'église. Elle a maintenu le sol de l'Europe en fusion, pendant que vos brutes héroïques tentaient toutes les combinaisons, essayaient tous les rapprochemens, jetaient à travers l'espace la semence des dynasties. Des centaines, des milliers de trônes ont surgi un instant, pour disparaître dans la fournaise. L'église n'a consacré que les plus durables, jusqu'au jour où le sol, suffisamment refroidi, non pas réduit en poudre, mais découpé par blocs solides et massifs, a pu recevoir les fondemens des grands états modernes.

Cette grande et salutaire attraction, l'église de Constantinople n'a pu l'exercer dans la péninsule. Prisonnière de l'empire, elle dut vaincre ou succomber avec lui. On la vit perdre et gagner des provinces selon les hasards des combats, subir les mêmes revers, s'enivrer des mêmes triomphes, et dans les deux cas également odieuse aux peuples qu'elle prétendait gouverner. Vous nous reprochez notre indifférence pendant la croisade? Mais qui nous l'aurait prêchée? Quel Pierre l'Ermite, ou plutôt quel patriarche, instrument des volontés de l'empereur, nous eût persuadés de prendre les armes contre nous-mêmes? Est-ce que les musulmans n'étaient pas nos alliés naturels contre Byzance? Était-ce à nous d'aller délivrer l'Asie, cette réserve inépuisable d'où l'empereur tirait des hommes et des trésors pour nous écraser? Vous vous étonnez de notre impuissance à nous unir, de notre aversion pour l'église de Constantinople? Mais quels sentimens pouvions-nous concevoir pour ces prêtres grecs, qui arrivaient chez nous dans les bagages des troupes impériales? Est-ce que, de tout temps, ce clergé byzantin ne nous a pas traités en pays conquis? Voyez, dans les chroniques, avec quelle joie féroce il se partagea les dépouilles des Bulgares, vaincus par l'empereur Basile II. Ce fut une véritable curée. L'église de Tirnova fut supprimée. On dépaysa la mense épiscopale, on la transporta bien loin, dans les montagnes, sur les bords du lac d'Ochride, pour l'helléniser, j'allais dire pour la dévorer plus à l'aise...

Non, il n'y avait rien à faire avec ces gens-là. Nos vieux rois avaient bien raison, lorsqu'ils détachèrent à leur tour une pierre de l'édifice sacré pour bâtir dessus leur église. Au moins, avec un archevêque de sa race, on était à peu près sûr de n'être pas mangé. Nos princes firent mieux encore : ils domestiquèrent, pour ainsi dire, le pouvoir spirituel en le fixant dans leur propre famille. Vous savez que notre saint Sava était le propre frère d'Étienne Ne-

manya, sa doublure ecclésiastique, et probablement son conseiller politique. La dignité de patriarche devint presque héréditaire dans la famille royale. Ce n'était pas trop maladroit, pour des barbares; et plus d'un potentat leur envierait ce moyen d'intéresser l'église à la grandeur de sa maison. Mais, chemin faisant, que devient l'unité religieuse? L'église n'est plus la Jérusalem céleste, la grande société des fidèles, et, pour l'appeler de son vrai nom, la chrétienté : c'est une institution nationale à base étroite. C'est le palladium qu'on enferme avec soin, qu'on enchaîne au sol de la cité, de peur qu'un voisin jaloux ne l'enlève la nuit. Les deux pouvoirs se confondent peu à peu dans l'imagination populaire... Avez-vous jamais vu nos anciennes monnaies?

— Jamais, lui dis-je.

Il se leva et prit dans une armoire quelques pièces grossières dont l'effigie à demi effacée laissait cependant voir deux figures, celle d'un roi et celle d'un évêque, tantôt debout côte à côte, tantôt assis sur le même trône. Je tournai longtemps dans mes doigts ces empreintes, sur lesquelles les contemporains orientaux de saint Louis ont gravé gauchement, mais profondément, leur conception du monde, à la fois matérialiste et mystique. Il est impossible de traduire plus naïvement l'union du trône et de l'autel. Le colporteur qui glissait ces pièces dans sa ceinture pour les échanger à Raguse ou à Venise était ainsi menacé, s'il fraudait, de la corde par le roi, de l'enfer par l'évêque; à peu près comme si l'on inscrivait, sur nos marques de fabrique : la loi et le ciel punissent le contrefacteur. Ce qui n'empêchait pas, d'ailleurs, ces pieux monarques de falsifier les monnaies pour leur compte, comme le démontrent les doléances continuelles de leurs correspondans vénitiens. Parmi ces vieilles médailles à la tranche inégale, à l'exergue vacillant, les plus curieuses et les plus lourdes portent l'effigie de l'empereur Douchan le Fort. La tête du monarque est à peu près méconnaissable. Avec ses yeux saillans, on dirait un crapaud. Mais des anges déposent une couronne impériale sur cette figure grotesque et lui mettent un globe dans la main. Le dessin est puéril, la volonté précise et forte. Le bon Douchan, lui aussi, voulait être un empereur comme celui de Byzance, tenir d'une main le sceptre et de l'autre la croix; bref, avoir les saints dans sa manche et pratiquer la cour céleste.

IV.

— Mon digne ami, repris-je, grâce à vous, je commence à voir clair dans ce passé nébuleux. Je ne conteste plus le patriotisme de vos prêtres. Je leur fais amende honorable. Ils priaient pour vous

le jour de Kossovo. Ils ont béni vos étendards, et ce ne fut pas leur faute si la Providence fut un peu turque ce jour-là. Mais certainement, quelque cent ans plus tard, ils n'ont pas dû prier d'aussi bon cœur pour le salut des Grecs assiégés dans Constantinople ; et j'imagine que la chute de la ville impériale leur versa dans l'âme ce baume auquel les âmes dévotes ne sont point insensibles. Question d'optique, après tout. Je connais cette illusion, qui nous fait trouver notre délice dans les maux du voisin jusqu'au jour où nous sommes avalés nous-mêmes. Un seul point m'étonne à présent. Comment ces vieilles rivalités ont-elles survécu à la conquête? Le lendemain d'une grande catastrophe, tout le monde ne se trouve-t-il pas d'accord? N'est-il pas très humain de faire alors son *meâ culpâ*, de déplorer les coups de poing de la veille, et de se retrouver tous frères sous le niveau commun de la servitude? Justement, la domination turque a confondu, parmi vous, toutes les classes. Comment n'a-t-elle pas effacé vos dissentimens religieux? Les haines des prêtres sont-elles donc les seules qui ne pardonnent pas?

— C'est que, du temps des Turcs, la croix grecque s'est montrée plus oppressive que le croissant lui-même. Vous touchez là, monsieur, à des blessures encore toutes fraîches. Nos vieux rois sont bien loin ; on peut en parler tranquillement. Mais mon grand-père a porté le joug du clergé grec ; et si l'atavisme n'est pas un vain mot, mon cou devrait en porter la marque. Ne soyez donc pas surpris si j'y mets un peu d'amertume. Oui, cette église grecque, notre mère après tout, ne craignit pas de monter en croupe derrière l'infidèle pour nous dépouiller plus à l'aise. Pendant quatre cents ans, les pasteurs, changés en loups, dévorèrent leurs brebis. Vous avez lu dans les histoires ces belles enchères publiques autour du siège patriarcal de Constantinople. L'affaire était bonne : il se forma, pour l'exploiter, un syndicat de banquiers fanariotes. Dans ces familles du Fanar, quiconque ne pouvait devenir courtier, interprète ou valet de pacha, se faisait prêtre et ne changeait pas de méthode en changeant d'habit. Comme l'argent faisait le moine, on vit des cuisiniers ceindre la tiare et gravir les degrés de la chaire d'où avait fulminé Chrysostome. On y vit même de ces jolis garçons complaisans qui se tiennent à la porte des cafés pour allumer les chibouks. Vous a-t-on parlé de l'agiotage sur les évêchés? de la cote qui montait ou baissait selon le rendement du troupeau? La préconisation la moins coûteuse valait dans les 4,000 ducats. Vous savez cela théoriquement. Mais ce que nous connaissons, nous, par expérience, ce sont les moyens dont l'évêque se servait pour se récupérer. Il y en avait de doux et d'onctueux : le prélat faisait une petite tournée dans son diocèse, non sans en-

voyer devant lui quelques menus cadeaux qu'il fallait rendre au centuple. On buvait, on mangeait aux frais du chrétien; puis, au dessert, s'il se faisait tirer l'oreille, on lui rappelait la petite contribution; et avec de si jolis mots! Vous n'avez pas oublié ces amoureux, dans Lucrèce, qui zézaient des mots grecs pour peindre les charmes douteux de leurs maîtresses. De même ces bons apôtres, lorsqu'ils faisaient les yeux doux à notre cassette. De quel front refuser, par exemple, le *psychoméridion,* ou le don pour la sieste des âmes! Mais quand ces paroles melliflues manquaient leur effet, le père spirituel le prenait sur un autre ton : il disait anathème sur le village; et les gens de sac et de corde, qu'il traînait sur ses talons, prenaient d'assaut l'église et pillaient les maisons, tandis que les habitans fuyaient éperdus. Fâcheuse extrémité, sans doute. Ces campagnes désolées étaient vilaines à voir. Mais on se dédommageait à la mense épiscopale, où de belles Arméniennes riaient, chantaient toute la journée et vendaient au plus offrant la protection du prélat.

Ne croyez pas que le commun des popes fussent moins à plaindre que les paysans. Le plus souvent ils étaient Grecs ou Bulgares, c'est-à-dire corvéables à merci. La plupart d'entre eux ne savaient ni lire ni écrire. Ils grattaient la terre avec leurs ongles, comme les autres. On en voyait par centaines qui mendiaient de ferme en ferme. Ils ne se distinguaient du vilain que par la barbe. Sans doute, une belle barbe console de bien des choses, mais elle ne donne point à souper. Une des gentillesses du temps consistait à faire fouetter devant l'autel les popes mauvais payeurs. Les plus fortunés gagnaient leur pitance en servant monseigneur au jardin ou à l'étable. Tous n'étaient pourtant pas d'humeur accommodante. Au début de ce siècle, à Tirnova, un certain pope du nom de Joachim, adoré de ses ouailles, détesté de son évêque, reçut l'ordre, un jour, de faire la corvée du fumier dans l'écurie épiscopale. Il se rebiffa : aussitôt la valetaille l'assaillit à coups de fourche. Mais notre homme était vigoureux; il se débattit, et, laissant sa tunique en gage, s'en fut tout chaud chez le cadi. Le soleil n'était pas couché qu'il devenait bon musulman. Il mourut plus tard, dit-on, en combattant les chrétiens, mais du moins frappé par devant, et non plus par derrière. Dieu me pardonne! à sa place, j'en aurais fait autant. Pour que l'église ait compté si peu de Joachim, il fallait que la foi fût chevillée dans les âmes.

Certes, je ne confonds pas ce clergé méprisable avec les braves Hellènes qui, comme nous, ont scellé leur liberté de leur sang. Je consens même à croire que les Grecs de Constantinople valent mieux aujourd'hui, et que l'église patriarcale s'est corrigée de ses abus. Il n'en est pas moins vrai que leurs devanciers ont perdu

chez nous la cause de l'hellénisme. Nos paysans sont ainsi faits, qu'il leur est impossible de prier dans une langue étrangère. Ils aiment encore mieux blasphémer dans leur langue et devenir païens, sans nulle hyperbole : car le paganisme renaissait partout. Les liens entre les villes et les campagnes se relâchaient. Les soi-disant Hellènes nous appelaient « têtes de citrouilles, » et nos gens crachaient avec dégoût quand ils rencontraient un Grec. Tels étaient les aimables rapports auxquels aboutissaient dix siècles de fraternité chrétienne.

Il est cependant un spectacle plus répugnant encore que celui de la brutalité toute pure. C'est de voir le pédantisme s'allier à la violence. Cette dernière épreuve ne nous fut pas épargnée. Subitement, ce même clergé s'enflamma d'un beau zèle pour les lettres grecques et poursuivit, avec un acharnement incroyable, la destruction des livres slavons. Tantôt, comme à Sofia, on les enfouissait dans la terre; et la charrue, labourant un jour ce cimetière de la pensée, faisait sauter des cadres d'icones et des morceaux de parchemin pourri. Tantôt, à Tirnova par exemple, on y mettait le feu : il est vrai qu'on retirait des cendres et qu'on gardait précieusement la tête de saint Michel de Potuka. Mais les Bulgares donneraient volontiers ce vénérable crâne, et les tibias par-dessus le marché, pour avoir les monumens de leur vieille littérature. Notez que ces actes de vandalisme se sont accomplis dans notre siècle de lumière. La bibliothèque de Sofia fut détruite en 1823, celle de Tirnova en 1825. Les autodafés continuèrent presque sans interruption jusqu'en 1853. Vos ambassadeurs, qui donnent tant de conseils au sultan, n'auraient-ils pas pu plaider auprès du patriarche, chrétien comme eux, la cause de la civilisation? Ils avaient apparemment d'autres affaires sur les bras. Quant à nous, les exploits de ces brûleurs de livres nous ont donné des nausées, qui durent encore...

— Assurément, dis-je, nos ambassadeurs n'en savaient rien, car ils n'auraient pas manqué de s'assembler chez leur doyen : là, ils auraient rédigé une belle note collective, qui probablement n'aurait rien empêché, mais qui leur aurait fait le plus grand honneur. Laissons cependant ces têtes graves à leurs méditations. Vous m'avez accommodé de la bonne sorte le Fanar et son clergé. Je me plais à croire, comme vous, que ces mœurs sauvages sont aujourd'hui fort adoucies. J'ai du moins rencontré, dans les environs d'Uskup, je crois, un prélat grec qui n'avait pas l'air d'un coupeur de bourses. Il allait d'un air paterne, doucement bercé sur sa mule ; et, quand il passait dans la rue, son triple menton, son ventre majestueux, paraissaient lui attirer beaucoup de considération. Il

m'eût été difficile de voir en lui le descendant de ces terribles marchands d'âmes. Fiez-vous donc aux apparences! Toutefois, il me semble que votre réquisitoire donne en plein dans mon raisonnement. Sans doute, je comprends mieux les causes qui vous divisent, je fais la part des responsabilités : mais plus vos rancunes sont légitimes, plus vos dissensions me paraissent irrémédiables. J'avais donc raison de dire que vous n'avez pas des motifs particuliers de reconnaissance envers le culte orthodoxe...

— Halte-là! mon cher monsieur. Vous ne voyez qu'un côté du tableau. Qui jugerait notre église d'après la surface la connaîtrait mal. Nos mesures ne sont point les vôtres. Le pays qui vous a vu naître, la religion qui vous a donné les premiers principes sont également centralisés. Sans le vouloir, vous rapportez tout à ces premiers modèles. Vous regardez d'abord une institution, comme un homme, à la tête : vous n'accordez aux membres qu'une attention médiocre. C'est un tort. Avez-vous remarqué, en vous promenant dans nos campagnes, ces arbres magnifiques dont la cime desséchée semble frappée de la foudre? Cependant ils ne cessent de reverdir par le bas et continuent d'abriter les générations des hommes. C'est l'image exacte de l'église d'Orient. Au sommet, la ruine et la désolation; à la base, des branches vigoureuses qui repoussent plus dru à mesure qu'on les coupe, et qui répandent au loin leur ombre. Notre église eût été perdue cent fois par les puissans; mais elle a été sauvée par les humbles. Juste compensation de nos misères : nous ne connaissons pas la centralisation catholique, mais notre culte ne sera jamais à la merci d'une constituante ou d'un Napoléon. Je pourrais vous démontrer que nous sommes, en cela, plus fidèles à la tradition évangélique; que l'église primitive n'était qu'une vaste fédération de petites républiques religieuses. Je pourrais suivre, à travers les siècles, les traces de ce gouvernement démocratique, car la tyrannie d'en haut ne l'a jamais complètement étouffé. Ces contradictions sont fréquentes en Orient; l'empire turc vous en offre de nombreux exemples. Mais il n'est pas nécessaire de remonter si haut. Rappelez-vous ce que vous avez vu : la bonhomie du bas clergé, la fraternité des moines et des paysans; — et ce que vous avez entendu dire : le village chrétien solidaire devant le pacha comme devant l'évêque; l'église administrée par les anciens; les conseils locaux réparant de leur mieux les méfaits du pouvoir central : vous comprendrez alors quelle révolution sourde s'est opérée dans ces pauvres esprits. Vous les verrez se serrant autour de ce pasteur, aussi rude et malmené qu'eux-mêmes, mais qui, du moins, leur parlait d'espérance. Cette union, que nos évêques

mitrés et crossés n'avaient pu réaliser entre les membres épars du grand troupeau, elle s'est faite intime et complète dans l'enceinte étroite des petites bergeries : si bien qu'on vit renaître en maint endroit, par une sorte de génération spontanée, le gouvernement le plus patriarcal, le plus primitif, celui du prêtre, chef, guide, censeur, avocat et juge de la communauté. Or, si vous songez que tous les nœuds de la hiérarchie se rompaient, que les pouvoirs publics faisaient banqueroute, vous estimerez peut-être que, dans nos malheurs, le « gouvernement des curés » nous a rendu quelques services. Vous comprendrez qu'au siècle dernier des villages entiers se soient ébranlés à la voix de leur pasteur pour chercher, en terre chrétienne, une domination plus clémente. Vous excuserez les moines qui cachaient et protégeaient nos brigands héroïques à l'heure où le véritable brigandage était dans les lois. Ce n'est pas nous qui craindrons les empiétemens du bas clergé, car il a supporté avec nous le poids du jour et combattu pour la bonne cause à nos côtés. Il a sa place dans nos chansons de geste ; et tenez, voyez-vous cette gravure pendue à la muraille, qui représente l'apothéose de la Serbie? Ces guerriers à la moustache truculente vous font sourire. Vous trouvez qu'ils étalent avec un peu d'emphase leurs pistolets et leurs kandjars. Mais vous apercevez au premier plan la tunique, la ceinture et le bonnet d'un prêtre. La reconnaissance populaire n'aurait garde de l'oublier parmi les héros de l'indépendance. Je vous assure que les prêtres sont d'excellens conspirateurs, et qu'un poignard béni fait bien mieux sa besogne. Voulez-vous une histoire plus récente encore? Regardez la Bosnie et l'Herzégovine. Il y a quinze ans à peine que les chrétiens respirent dans ces provinces. Pendant quatre cents ans ils ont été pressurés, rossés, massacrés par les renégats ; pourtant on n'a pu leur arracher leur religion, qui semble collée à leur peau. Pourquoi? Sont-ce des docteurs, des martyrs, des confesseurs de la foi? Nullement. Mais la famille religieuse a été le dernier asile de leur nationalité, le seul coin de ciel bleu qui leur restât. Leur fidélité s'exprime par une erreur touchante. Interrogez un paysan, soit en Bosnie, soit sur les anciens confins militaires : « Dis donc, l'ami, quelle est ta religion ? — Moi, monsieur? je suis Serbe. — Tu veux dire orthodoxe? — Orthodoxe? Connais pas. Je vais à l'église serbe, donc je suis Serbe. » Il n'en démordra pas. Les deux patries ne font qu'une à ses yeux. Si, là-haut, saint Pierre ne le case pas dans un compartiment serbe, il tirera sa révérence et s'en ira n'importe où, cuire avec ses frères. Maintenant, voulez-vous voir à l'œuvre cette petite société biblique et primitive? Lisez les notes de voyage d'un Français, Charles Yriarte. C'est en 1876, au moment de l'insurrection de Bosnie : les chrétiens tiennent la montagne, les bachi-bouzouks

désolent la plaine. Votre compatriote veut passer la frontière, malgré les remontrances des autorités autrichiennes (ces journalistes ont tous le diable au corps). Par un brouillard épais, il se glisse le long de la Save, quand soudain des coups de feu retentissent, et il assiste à une scène étrange. Une foule confuse sort de la brume. Des femmes, des enfans, des bestiaux passent le fleuve en désordre. On entend des cris et des mugissemens. Quelques cavaliers s'agitent sur la rive opposée, les uns pour prévenir, les autres pour protéger le passage. Enfin, la tribu est en sûreté sur le territoire croate. Mais elle tremble encore de peur, car ce sont des femmes, des vieillards. Les vigies autrichiennes s'efforcent en vain de les rassurer. Alors, du milieu des groupes, un prêtre se lève : c'est lui qui les a guidés, c'est lui qui les calme et les réconforte. Il va de l'un à l'autre, et soudain le tumulte s'apaise. Longtemps on peut suivre dans la brume sa maigre et noire silhouette, armée du bâton pastoral. Oui, monsieur, cet homme est véritablement le bon pasteur. Son bâton grossier, taillé dans quelque buis sauvage, fait mieux son office que la crosse ciselée des évêques. Saint Paul n'en portait pas d'autre dans ses pieuses caravanes. O vanité de la science humaine ! les princes de l'église, après les docteurs subtils, nous ont fait bien du mal : ce moine râpé, sans culture, qui conduit pêle-mêle les bestiaux et les hommes, ce caporal de la sainte milice, a sauvé l'église d'Orient.

— Mais maintenant que les temps d'épreuves sont passés, comment vous arrangez-vous de ces mœurs patriarcales ? De quel œil les popes considèrent-ils vos préfets, vos percepteurs et vos gendarmes ? Vont-ils en chemin de fer ? paient-ils leurs contributions ? font-ils modestement leur devoir d'électeurs ? ont-ils encore des entrailles de pères pour les honnêtes brigands, si faciles à confondre avec les héros ? ne les voit-on jamais regretter le temps où ils étaient conducteurs de peuples, comme les rois d'Homère ? Car enfin, c'est très bien d'être biblique. Mais il s'agit à présent d'atteler une locomotive à cette charrette mérovingienne et de faire glisser le tout sur deux rails d'acier poli. Je crains les frottemens. Et vous ? Les plus mécontens doivent être ces anciens chefs de tribus, ces apôtres réduits tout à coup à la plate existence de curés de campagne. Ils sont, j'imagine, violemment tentés de vous mettre des bâtons dans les roues.

— Eh ! mon Dieu, ce ne sont pas des anges ; nous, non plus. Je ne dis pas qu'ils goûtent toutes les nouveautés. D'autre part, toutes les nouveautés ne sont pas bonnes. Nous avons nos petites querelles de ménage. Qui n'a les siennes ? Mais cela se passe en famille. Nos prêtres aiment à politiquer comme tous leurs concitoyens. Cependant, il n'y a pas de parti clérical, puisque personne n'attaque l'église. En revanche, nous avons des prêtres libéraux,

nous en avons même beaucoup de radicaux. Un curé radical! voilà de quoi faire bondir M. Clémenceau. Je vais même plus loin; je les appelle anarchistes, au sens propre du mot, c'est-à-dire ennemis du pouvoir, — mais seulement du pouvoir central. Ils ne veulent pas ruiner l'autorité, mais tout au plus désarmer l'état. Je vous assure qu'ils « parlent souvent de la chose comme s'ils avaient raison. » Sans doute, ils ne sont pas grands clercs : mais ils ont le sens droit, de l'éloquence naturelle. Peut-être se sont-ils formés jadis à cette fameuse école des sciences politiques, la meilleure de toutes, qu'on nomme l'école de l'adversité. Le fait est que ces anciens défenseurs du raïa professent une haine cordiale pour tous les genres d'oppression. Ils ont un flair pour la découvrir sous les déguisemens les plus ingénieux. Le bureaucrate moderne, avec ses airs papelards, leur répugne autant que le spahi du dernier siècle. Entrez à la *skouptchina :* vous les verrez frotter leur soutane au gros vêtement de laine brune du paysan. Vous les entendrez pérorer de fort bonne grâce sur le danger des emprunts...

— Oui, je connais cette amplification chère aux paysans du Danube :

Quel droit vous a rendus maîtres de l'univers?

C'est-à-dire, à quoi sert un gouvernement?

Pourquoi venir troubler une innocente vie...

avec vos chemins de fer et vos inventions diaboliques?

Nous cultivions en paix d'heureux champs...

que nous avions soin de laisser reposer quatre ans sur cinq.

Rien ne suffit aux gens qui nous viennent de Rome...

Ils ont l'infâme prétention de nous faire payer l'impôt.

Retirez-les...

Changez le personnel administratif : prenez nos amis.

on ne veut plus
Cultiver pour eux les campagnes...

Nous aimons mieux crever de faim que de voir notre pauvre argent partir pour Belgrade.

— Moquez-vous tant que vous voudrez, mais reconnaissez cependant que nos prêtres n'ont rien de crasseux ni de rampant ; qu'ils ne vivent pas d'expédiens, comme le bas clergé de Russie ; qu'ils ne s'enivrent ni ne mendient ; que leurs femmes ont d'excellentes manières, et qu'ils ressemblent eux-mêmes à des paysans aisés, plus instruits que les autres. En somme, c'est un clergé fort présentable, et que nous aimons parce qu'il est profondément national. Voilà le fin mot, mon cher monsieur. Nous vous accorderons dans le particulier que notre église a ses défauts, que notre clergé n'est pas parfait. Mais nous n'en conviendrons jamais en public, parce que notre église est encore pour nous la patrie ; or on ne discute pas la patrie. C'est exactement comme l'amour du drapeau. Que diriez-vous, si je vous contestais le prestige des trois couleurs ? Eh bien, le culte orthodoxe est une couleur de notre drapeau : ni plus ni moins. Notre affection pour lui n'a d'égale que notre indifférence pour le dogme ; et ce serait peine perdue que de vouloir nous convertir.

— Et le rêve poursuivi par Mgr Strossmayer ? et l'union de tous les Slaves réconciliés dans l'église catholique ?

— Un rêve généreux ! rien de plus. Je respecte infiniment Mgr Strossmayer. C'est un homme de cœur, et c'est un apôtre. Mais il devrait savoir que la propagande n'a de prise que sur les sauvages, parce qu'ils n'ont pas de cervelle, ou sur les ergoteurs, parce qu'ils en ont trop. Nous ne sommes, grâce à Dieu, ni l'un ni l'autre. Nous nous en tenons à la foi de nos pères. Nous repoussons l'ingérence des étrangers, clercs ou laïcs, avec ou sans soutane. Nous craignons toujours de découvrir des loups sous la peau de brebis. Le clergé grec nous a donné des raisons trop cuisantes de détester une église qui se prétend universelle. La nôtre est chétive et modeste ; c'est justement ce qui l'empêche de nous créer des embarras. Nous restons maîtres chez nous ; et puisque, enfin, de deux maux il faut choisir le moindre, nous aimons mieux, dans cette querelle qui vous donne, à vous, tant de soucis, laisser à l'état le dernier mot. Croyez-moi, cher monsieur, ne convertissons personne ; restons chacun chez nous ; ne nous creusons pas la tête ; vivons en braves gens, et tâchons de tirer le meilleur parti possible de la religion dans laquelle Dieu nous a fait naître.

— Vous êtes, dis-je à mon hôte, le plus chrétien des philosophes et le plus tolérant des chrétiens.

Je pris congé de lui, non sans remarquer que son opinion sur le rôle du clergé sentait un peu le fagot ; du moins trahissait-elle l'ancien ministre de l'intérieur. Je ruminais encore ses paroles, tout en roulant sur le pavé inégal de la ville, lorsque mes yeux rencontrèrent le palais métropolitain : c'est un édifice bas et

simple, un peu rustique, qui s'allonge modestement à l'ombre de la cathédrale. Précisément, à cette époque, la maison changeait de locataire : le métropolite Théodose avait dû céder la place au métropolite Michel, qu'il avait lui-même expulsé cinq ou six ans plus tôt. Ces déménagemens, dont les chancelleries s'émeuvent, paraissent ici fort ordinaires, et font à peine tourner la tête aux passans. Je revis alors dans ma mémoire la figure joviale de l'excellent Théodose, et ce petit œil juvénile qui faisait un si piquant contraste avec sa belle barbe d'argent. Je le vis paternellement assis dans le sein des familles et donnant une de ses mains à baiser, tandis que, de l'autre, il portait à ses lèvres une cuiller de *slatko*. Je le vis à l'église, majestueux et décoratif, dans la carapace dorée de ses habits sacerdotaux ; puis le soir prenant le frais sur sa porte, causant familièrement avec tout le monde ; ou bien gai convive, un jour de noce, et buvant à la santé des époux. Quel charmant prélat ! c'était un évêque selon le cœur de Béranger, le représentant sur la terre du Dieu des bonnes gens. Que n'a-t-il vécu paisible, entre quelques amis, dans son grand salon frais et bien clos ! D'ailleurs, le moins intrigant des hommes : ce n'est pas lui qui cherchait la politique. Cette fâcheuse est bien venue d'elle-même s'asseoir à son chevet. Dans toutes les crises ministérielles, on mettait d'abord sur le tapis le départ de Théodose. Le chef infortuné de l'église autocéphale aurait pu dire, comme certain personnage de comédie : « Mais on ne parle ici que de ma mort ! » Ce fut bien pis quand surgit l'épineuse affaire du divorce royal. Vainement le digne petit vieillard courait de l'un à l'autre époux. Vainement, conciliateur impuissant, il en perdait le boire et le manger. Théodose n'avait ni la taille ni le ton qu'il faut pour fulminer des interdits. La nature l'eût-elle doté plus libéralement, comment faire des remontrances au pouvoir qui vous nomme, vous dépose, vous loge et vous nourrit ? Ah ! il eût sacrifié de bon cœur, alors, cette flatteuse autonomie spirituelle qui le mettait sans contrepoids à la discrétion de son maître ! Il dut s'exécuter en soupirant : il prononça le divorce de sa propre et tremblante autorité. Parmi les considérans de son arrêt, se trouvait cette sentence remarquable : « Il est bon de découvrir les œuvres de Dieu, mais il est bon de cacher le secret du roi. » J'ai cru longtemps que l'aphorisme avait été inventé pour les besoins de la cause. Il est vrai que je ne connaissais point encore le livre de Tobie, ni la *Politique tirée de l'écriture sainte*. A son insu, Théodose répétait un mot de Bossuet sur Louis XIV. Maintenant qu'on a rendu cet aimable évêque à ses chères études, c'est-à-dire au soin de ses abeilles, j'espère qu'il a recouvré toute sa sérénité. Mais je doute qu'il partage, sur les rapports de l'église et de l'état, les idées de mon digne ami, le professeur X.

Si je devais conclure, à mon tour, voici comment je résumerais mes impressions. Dans les Balkans, l'église orthodoxe, sœur aînée, mais bien déchue, de l'église russe, fille illettrée de la philosophie grecque, gardienne aveugle d'un dogme subtil, envahie et peu à peu paralysée par la torpeur asiatique, n'a su défendre ni l'union de ses fidèles, ni l'indépendance de ses chefs. En repoussant la suprématie du pape, elle s'est donné autant de maîtres que la péninsule a compté de despotes. En confondant sa fortune avec celle de l'empire grec, elle s'est soumise d'avance aux mêmes démembremens. Étrangère, dans sa jeunesse, à la fougue des croisades, elle n'a pas connu davantage les longs desseins ni les luttes patientes de l'âge mûr. Sous les Turcs, la tyrannie des fanariotes a discrédité pour toujours un semblant d'unité qui masquait une spéculation. Mais en même temps l'esprit chrétien, qui semblait abandonner les rangs supérieurs du clergé, renaissait plus bas dans l'opprobre et dans la servitude. Les paroisses et les couvens devenaient les châteaux forts du sentiment national, et formaient ces églises rivales, mais vivaces, qui conspirent chacune pour son drapeau. Ce culte n'étend pas l'horizon des âmes, et ne déplace pas les bornes de la cité. Mais il n'engage pas une lutte périlleuse contre l'état. Il ne multiplie pas les lumières, mais il n'encourage pas les factions. Il n'a pas introduit une seule idée dans le monde, mais il entretient dans les mœurs de la douceur et de la bonhomie.

Je dirai que cette religion est impuissante, mais inoffensive en politique, stérile dans le domaine intellectuel, utile encore dans le domaine moral. Bien des gens penseront que cette neutralité suffit; — oui, peut-être, au sein d'une grande nation satisfaite, qui n'aurait plus qu'à digérer son bonheur. Mais les peuples de la péninsule n'en sont pas là. Des amis sincères leur souhaiteraient quelques passions générales, un grain d'enthousiasme, une étincelle enfin de cette foi communicative qui soulève des montagnes, — surtout quand ces montagnes sont des frontières.

* * *.

ÉTUDES

D'HISTOIRE RELIGIEUSE

LE CHRISTIANISME ET L'INVASION DES BARBARES.

I.

LA CITÉ DE DIEU DE SAINT AUGUSTIN.

Le 24 août 410, Alaric, qui assiégeait Rome, y pénétra, pendant la nuit, par la *porta Salaria*, qui était mal gardée. Il mit le feu aux masures qui entouraient la porte; de là l'incendie se communiqua aux jardins de Salluste et dévora tout le quartier. Pendant trois jours, la ville fut mise à sac par les barbares. Alaric était chrétien, et il aurait voulu se montrer clément; mais il ne fut pas maître de ses soldats, parmi lesquels se trouvaient des gens de toutes les nations et de tous les cultes. Le quatrième jour il quitta Rome, emportant dans ses chariots d'énormes richesses entassées, et laissant derrière lui tant de cadavres qu'on eut grand'peine à les ensevelir.

L'effet produit par ce désastre fut immense. Nous avons à ce sujet le témoignage des écrivains ecclésiastiques, qui avaient plus

d'intérêt à le taire qu'à l'exagérer. Saint Augustin nous apprend que l'univers en gémit et que l'émotion pénétra jusque dans les pays les plus reculés de l'Orient. « Le flambeau du monde s'est éteint, s'écriait saint Jérôme, de sa retraite lointaine de Bethléem, et, dans une seule ville qui tombe, c'est le genre humain tout entier qui périt ! » Saint Jérôme pourtant n'aimait pas Rome, et, dans ses momens de mauvaise humeur, il se plaisait à lui donner ce nom de Babylone, qui a fait fortune parmi les révoltés du XVIe siècle. Mais, devant un si grand malheur, les griefs particuliers étaient oubliés, et l'on pleurait une catastrophe qui semblait décapiter l'empire.

Si l'on comprend aisément que les contemporains en aient été fort affligés, on est très étonné qu'ils ne s'y soient pas attendus. Les affaires de l'empire étaient en si mauvais état depuis quelque temps qu'on pouvait tout craindre. Les barbares couraient l'Italie : ils s'étaient déjà plusieurs fois approchés de Rome, qui n'avait été sauvée que par miracle. Mais enfin elle avait toujours échappé, et cette bonne fortune justifiait ceux qui prétendaient qu'on ne pourrait jamais la prendre. C'était « la ville éternelle ; » ce vieux nom, dont elle était si fière, on le lui donnait avec plus d'insistance depuis qu'on la voyait menacée de le perdre. Dans les documens officiels de cette époque, tels que les lois et les décrets des empereurs, elle n'est presque jamais désignée autrement ; et même les princes eurent alors l'idée de faire participer Constantinople à l'honneur qu'avait reçu son aînée, et ils décidèrent qu'elle aussi s'appellerait « la ville éternelle, » comme Rome. Ce n'étaient pas là de ces vains mots qu'on répète par habitude et sans conviction. Le prestige de Rome était resté si grand dans le monde qu'on s'obstinait à croire qu'elle ne pouvait pas succomber. Après chaque danger qu'elle venait de courir et dont un hasard heureux l'avait tiré, on proclamait de plus belle son immortalité. La première fois qu'elle fut attaquée par Alaric, les plus intrépides ne purent s'empêcher d'éprouver d'abord quelque frayeur ; mais, comme Stilicon parvint à l'en éloigner et qu'il remporta même un avantage important sur lui à Pollentia, on devint plus rassuré que jamais. Le poète Claudien, interprète de l'opinion commune, déclara en beaux vers « que la domination romaine n'aurait pas de terme, » puis, se tournant vers les Goths, qui fuyaient du côté des Alpes, il leur disait, d'un air de triomphe, que leur défaite devait leur servir de leçon, et qu'il leur fallait se résigner à prendre des sentimens plus modestes :

Discite vesanæ Romam non temnere gentes !

La prise de Rome vint dissiper toutes ces illusions. On se trouva brusquement en présence d'une terrible réalité. Il n'était plus permis de se donner le change avec de grands mots. Le danger que courait l'empire, et qu'on n'avait pas voulu voir, apparut soudain à tous les yeux. Quand on vit que cette civilisation dont on était si fier, et qui faisait le charme de la vie, était menacée de périr, d'une confiance aveugle on passa tout d'un coup à de mortelles inquiétudes.

I.

Un des premiers résultats de ces inquiétudes fut de ranimer la question religieuse, qui semblait près de s'éteindre. On voulut se rendre raison d'une catastrophe à laquelle on ne s'était pas attendu. Plus elle était imprévue et terrible, plus on éprouvait le besoin de lui trouver des causes surnaturelles. La pensée vint à tout le monde de l'attribuer à la colère céleste, et naturellement les païens qui restaient soutinrent que les dieux se vengeaient de l'abandon de leur culte.

Les anciens Romains se faisaient gloire d'être « les plus religieux des mortels. » Il est sûr qu'ils étaient fort dévots : toute leur histoire le montre ; et, comme il arrive toujours, leur dévotion se manifestait surtout à la suite de quelque désastre public. Pendant les guerres puniques, toutes les fois qu'Hannibal remportait une victoire, les nobles auxquels le peuple avait recours dans le malheur, après les avoir négligés pendant la prospérité, ne manquaient pas de prétendre qu'on avait mécontenté les dieux, et qu'on était victime de leur colère. « Votre faute, disait Fabius, au lendemain de Trasimène, est plutôt d'avoir négligé les sacrifices et méconnu les avertissemens des augures que de manquer de courage ou d'habileté. » Aussitôt toute la ville se mettait en prières. On recommençait les anciennes cérémonies, on en imaginait de nouvelles ; et, comme la fortune finissait toujours par revenir à un peuple qui ne s'abandonnait pas lui-même, et à qui les revers donnaient de nouvelles forces, on en faisait honneur à toutes ces pratiques pieuses, et l'on proclamait bien haut qu'on leur devait la victoire : c'est ainsi que s'accrédita la croyance que Rome était redevable de sa grandeur à la protection de ses dieux.

Cette opinion, qui fut acceptée de tout le monde, et que les esprits mêmes les plus libres et les moins crédules, comme Salluste et Cicéron, ne se permettent pas de contester, était de nature à nuire singulièrement à la propagation du christianisme : aussi voyons-nous les premiers apologistes fort occupés à la combattre.

Les circonstances leur fournirent d'abord une réponse aisée. Sous des princes comme Trajan, Hadrien, Marc-Aurèle, les armées étaient victorieuses et le monde tranquille; cependant le christianisme ne cessait de se répandre: ses ennemis mêmes étaient forcés d'avouer ses progrès. Il fallait donc croire, ou que les dieux étaient indifférens à l'outrage que leur faisait cette religion rivale, ou qu'ils n'avaient pas la force de le punir. Il y eut même alors des écrivains ecclésiastiques qui crurent pouvoir aller plus loin. Il ne leur suffit pas de montrer que l'établissement du christianisme n'avait pas nui à l'empire, puisqu'il était très florissant; ils pensèrent avoir le droit de lui attribuer la prospérité dont il jouissait. L'évêque de Sardes, Méliton, un fort habile homme, qui semble avoir entrevu, dès le IIe siècle, une alliance possible entre l'Église et l'État, faisait remarquer à Marc-Aurèle que depuis Auguste, c'est-à-dire depuis la naissance du Christ, la puissance romaine n'avait éprouvé aucun revers sérieux, que la paix était profonde, que l'univers paraissait parfaitement heureux: « ce qui prouve évidemment, ajoutait-il, que le christianisme a grandi pour le bonheur et la gloire de Rome. » C'était il faut l'avouer, une audace singulière de présenter un culte, dont on voulait faire un ennemi public, comme une sorte de bienfaiteur de l'empire.

Par malheur, la situation, quelques années plus tard, n'était plus la même. A partir de la mort de Septime Sévère, les affaires de l'empire se gâtent. Des luttes éclatent à chaque instant entre les ambitieux qui veulent régner; les princes ne font que paraître sur le trône; les barbares profitent de cette anarchie pour passer la frontière et arrivent au cœur du pays. Dès lors, l'argument dont Méliton était si heureux de se servir, se retourne contre lui: puisque les chrétiens se sont attribué les victoires de l'empire, quand il était triomphant, il faut bien qu'ils acceptent d'être responsables de ses défaites. De tous côtés, on les accuse des malheurs publics. « Si le Tibre déborde, disait déjà Tertullien, et si le Nil reste dans son lit, si le ciel est trop serein et la terre trop agitée, s'il survient quelque famine ou quelque peste, aussitôt un cri s'élève: Les chrétiens aux lions! » Sous Dèce et sous Valérien, ce fut bien pis. Ils sont alors l'objet de tant de haine qu'on regarde comme l'intérêt le plus sérieux de l'empire de les anéantir. Les princes, qui jusque-là ne les avaient attaqués que par boutade et sans suite, imaginent un plan régulier de persécution et des combinaisons habiles qui doivent les faire disparaître d'un seul coup. On les poursuit partout à la fois et de la même manière. On confisque leurs biens, on les empêche de se réunir, on les frappe à la tête, c'est-à-dire dans leurs prêtres et leurs évêques, dans les personnages importans qui

les soutiennent de leur influence et de leur fortune, et ces sévérités ne paraissent exagérées à personne quand on voit dans quelles misères l'empire est plongé et qu'on songe qu'ils en sont coupables. Tout le monde est heureux de venger ses infortunes particulières et celles de l'état sur des misérables qu'on regarde comme les auteurs de tous les maux qu'on souffre. A la fin, le reproche devint si général et la colère contre les chrétiens si violente, que saint Cyprien, qui avait été d'abord d'avis de garder le silence, éprouva le besoin de les justifier. Il le fit dans un ouvrage très important dont il faut bien que je dise un mot, car on peut le regarder comme le modèle et le premier jet de *la Cité de Dieu*.

C'est une lettre adressée à Demetrianus, grand ennemi des chrétiens, « et qui ne cessait d'aboyer contre eux avec sa bouche sacrilège. » Il allait partout répétant que, « si les guerres n'avaient pas de terme, si la peste et la famine dépeuplaient le monde, si les pluies devenaient rares, si le ciel était sec et la terre stérile, » il fallait s'en prendre aux chrétiens. Saint Cyprien se garde bien, pour lui répondre, de nier les misères de l'empire. Il reconnaît, comme Demetrianus, « qu'il ne tombe plus assez de pluies pendant l'hiver pour nourrir les semences, qu'il ne fait plus assez chaud l'été pour les mûrir, que les printemps sont moins rians et moins fleuris, les automnes moins riches qu'autrefois. » Mais les chrétiens n'y sont pour rien : c'est le monde qui est devenu vieux et qui n'a plus la même vigueur et la même fécondité. « On ne tire plus autant de marbre du sein des montagnes épuisées ; les mines se sont fatiguées à produire l'or et l'argent, et les filons deviennent tous les jours plus rares et plus maigres. La population décroît : il y a moins de matelots sur la mer, de laboureurs dans les champs, de soldats dans les armées. » Qu'y faire ? La loi de Dieu veut que tout ce qui a commencé cesse d'être et vieillisse avant de mourir ; cet affaiblissement des choses en présage la fin, qui ne peut être lointaine.

Ainsi saint Cyprien commence par assigner aux fléaux qui affligent le monde des causes naturelles ; car dire qu'il a vieilli à force de durer et qu'il touche à son terme, c'est comparer son existence à celle de l'homme, et parler à peu près comme Lucrèce (1). Pourtant, si l'on ne s'en tient pas là, si l'on veut trouver une explication à ces malheurs en dehors de la nature, il en a une aussi à don-

(1) Lucrèce, à la fin de son second livre, a soutenu, dans des vers d'une admirable mélancolie, les idées que nous retrouvons dans l'ouvrage de saint Cyprien. Il montre, lui aussi, que la sève de la terre s'est épuisée, qu'elle a peine à produire les moissons qui naissaient d'elles-mêmes à l'origine du monde. Il nous dépeint le vieux laboureur qui, secouant la tête, raconte ses peines et envie le sort de ses pères ; enfin il annonce que la vieille machine du monde, pourrie par les ans, finira par tomber en ruines.

ner. Pour répondre à ses adversaires, il se contente de tourner contre eux l'argument dont ils se servent : il n'est pas vrai, comme ils le prétendent, que les Romains soient punis parce que quelques-uns d'entre eux ont quitté leurs anciens dieux ; ils le sont au contraire parce que la plupart s'obstinent à ne pas reconnaître le Dieu des chrétiens, qui est le seul véritable ; et la punition est d'autant plus rigoureuse que, non contens de lui refuser un culte, ils persécutent ceux qui l'adorent. A ce propos, saint Cyprien s'élève avec force contre les persécutions. Il attaque l'impudence des hommes qui ne laissent pas Dieu punir lui-même ses offenses. Quand on s'en charge à sa place, on se substitue à lui et on semble le soupçonner d'être impuissant : « Si tes dieux ont quelque pouvoir, dit-il à Demetrianus, qu'ils se lèvent pour se venger, qu'ils viennent défendre leur majesté violée! Que pourront-ils faire pour ceux qui les prient, s'ils ne peuvent rien pour eux-mêmes? Puisque celui qui en protège un autre est plus fort que lui, tu es plus fort que tes dieux, et tu ne dois pas les adorer ; ce sont eux, au contraire, qui doivent te rendre hommage. » Prétendre qu'on fait outrage à Dieu quand on prend en main sa querelle, n'est-ce pas affirmer en d'autres termes qu'on ne doit punir personne pour ses croyances? Tertullien l'avait déjà dit aussi nettement que possible : on voit que saint Cyprien exprime ici la même opinion d'une manière plus détournée ; et, vraisemblablement, toute l'église pensait alors comme eux. C'est l'usage que les religions réclament pour elles la tolérance quand elles sont les plus faibles, et qu'elles ne l'accordent guère aux autres lorsqu'elles ont triomphé.

Ainsi Dieu frappe les Romains pour les punir de persécuter son église. Les supplices raffinés qu'une cruauté ingénieuse invente tous les jours contre les chrétiens ont excité sa colère, et c'est elle qui déchaîne les maux dont souffre l'empire. Mais ici une objection se présente, qui, au premier abord, paraît très grave : pourquoi ces maux atteignent-ils les chrétiens comme les autres? N'est-il pas étrange que les victimes et les coupables soient traités de la même façon et que Dieu venge ses fidèles sur eux-mêmes autant que sur leurs bourreaux? Cyprien répond en montrant que si les peines sont les mêmes pour tous, elles ne produisent pas sur tous les mêmes effets. « Les malheurs de la terre, dit-il, sont un châtiment pour ceux qui ont mis leur gloire et leur joie dans les choses de la terre. Celui-là pleure et gémit au moindre accident qui lui arrive pendant sa vie, qui n'a plus d'espoir après la vie. Au contraire, il n'y a ni joie ni douleur ici-bas, quand on craint les douleurs et qu'on espère les joies de l'autre monde. Nous qui vivons par l'esprit plus que par la chair, nous employons la vigueur de notre âme à vaincre

les faiblesses de notre corps. Les fléaux qui vous épuisent et vous torturent, nous les regardons comme des épreuves qui nous fortifient. Nous avons en nous la force de l'espérance, la fermeté de la foi ; au milieu des ruines d'un monde qui s'écroule, notre âme reste droite, notre courage immobile; nous souffrons tout avec joie, car nous sommes toujours sûrs de notre Dieu. » Ce sont là de belles paroles, quand on songe qu'elles ont été prononcées entre deux persécutions et par un homme qui allait donner sa vie pour sa croyance.

II.

Les argumens de saint Cyprien perdirent beaucoup de leur force après la conversion de Constantin. Il n'y avait plus alors de persécution, la plus grande partie du monde romain reconnaissait le vrai Dieu, et pourtant les affaires allaient plus mal que jamais. Du moment que le prince était chrétien, le christianisme semblait devenir plus directement responsable de tout ce qui arrivait à l'empire. Il avait, de plus, commis une imprudence à laquelle échappent rarement les oppositions qui aspirent au pouvoir, celle de promettre beaucoup plus qu'il ne pouvait tenir. Il semblait, à entendre ses docteurs et ses evêques, que le jour où l'empire cesserait d'être païen tous ses maux devaient se dissiper comme par enchantement. Au moment même où Constantin allait paraître, Lactance ecrivait : « Si le vrai Dieu était seul honoré, il n'y aurait plus de dissensions ni de guerres. Les hommes seraient unis par les liens d'une charité indissoluble, puisqu'ils se regarderaient tous comme des frères. Personne ne dresserait des pièges pour se défaire de son ennemi ; chacun se contentant de peu, il n'y aurait plus ni fraude, ni larcin ; que la condition des hommes serait heureuse! Quel âge d'or commencerait pour le monde! » L'âge d'or ne vint pas; il ne viendra jamais : c'est un malheur auquel les gens sages sont tout résignés; ils ont depuis longtemps cessé de l'attendre. Mais on comprend que ceux auxquels on en avait donné le goût par avance et qui y comptaient aient été fort mécontens de voir que la victoire du christianisme n'eût pas sensiblement changé le cours des choses et que tout marchât à peu près du même train qu'autrefois. Beaucoup de chrétiens, trompés dans leurs espérances, se sentirent ébranlés dans leur foi. Leur mécompte fut si grand qu'ils en vinrent à soupçonner qu'on avait tort de prétendre que Dieu se mêlait des affaires du monde. Quant aux païens, ils revenaient de plus belle à leurs anciens reproches, et cette fois les circonstances semblaient tout à fait leur donner raison. Lorsqu'ils

comparaient les misères présentes à la prospérité passée et qu'ils voyaient à quel état l'empire était réduit sous des princes chrétiens, ils se trouvaient plus que jamais autorisés à prétendre que c'était bien le christianisme qui était l'auteur des malheurs de l'empire. Seulement ils n'avaient plus la permission de le dire tout haut; il ne leur était plus possible « d'aboyer de leur bouche sacrilège, » comme faisait Demetrianus du temps de Dèce ; l'autorité, qui protégeait les chrétiens, ne le leur aurait pas permis. Ils se contentaient de murmurer à voix basse dans les lieux peu fréquentés, *mussitabant in angulis* (1). Mais ces murmures recueillis avec avidité par les mécontens, ces plaintes qui passaient de bouche en bouche, ces mots amers, ces regards de menace et de colère à chaque mauvaise nouvelle, finissaient par inquiéter les fidèles et jetaient le trouble dans l'opinion.

L'Afrique était un terrain bien préparé pour les attaques de ce genre. Nulle part les questions religieuses ne se discutaient avec plus de passion. Il y restait des païens obstinés, qui ne perdaient pas courage, et osaient quelquefois en venir aux mains avec leurs ennemis. Ils avaient sans doute accueilli avec des cris de fureur la nouvelle de la catastrophe de Rome, qu'ils regardaient toujours comme la métropole de leur culte proscrit. « Quand nous faisions des sacrifices à nos dieux, disaient-ils, Rome était debout, Rome était heureuse. Maintenant que nos sacrifices sont interdits, vous voyez ce que Rome est devenue! » Ils étaient favorisés par une circonstance particulière, qui disposait le public à leur donner raison. L'Afrique, séparée par la mer des barbares, semblait à l'abri de leurs invasions ; aussi était-elle l'asile préféré des malheureux qui fuyaient devant les Huns et les Goths. On voyait sans cesse, dans ces lamentables années, débarquer à Carthage des échappés de Rome, de grands personnages, qui portaient des noms célèbres, et qui arrivaient avec les restes de leurs familles et les débris de leur fortune. A l'aspect de ces malheureux, la pitié s'éveillait. Les récits qu'ils faisaient des scènes auxquelles ils venaient d'assister les mettaient devant les yeux de leurs auditeurs. Tout le monde, en les écoutant, croyait assister à la prise de Rome, et à chaque arrivant illustre, la douleur publique était renouvelée. Naturellement les païens en profitaient pour redoubler leurs plaintes ; et non-seulement ils étaient bien accueillis de ceux qui partageaient

(1) Se sont-ils contentés de murmurer? N'ont-ils pas écrit quelqu'un de ces pamphlets qu'on faisait circuler en cachette? On peut le croire sans témérité. Nous voyons que plus tard les païens essayèrent de répondre à *la Cité de Dieu* de saint Augustin, et qu'ils attendaient pour mettre leurs écrits en circulation qu'on pût le faire sans danger. Dans tous les cas, ces pamphlets, s'ils ont existé, ne nous sont pas parvenus.

leurs croyances, mais la foule des indécis, placés sur les limites des deux cultes, et qui, suivant les circonstances, passaient d'un camp à l'autre, les écoutait avec faveur. Il fallait de toute nécessité qu'un chrétien s'occupât de leur répondre.

Saint Augustin était alors le plus grand personnage, non-seulement de l'épiscopat africain, mais de toute l'église. Depuis les apôtres, personne n'avait joui, parmi les fidèles, d'une aussi grande autorité. C'était l'opinion commune qu'il avait des lumières de tout, et qu'il était capable de résoudre les problèmes les plus obscurs. Aussi, voyons-nous par sa correspondance qu'on lui écrivait des parties du monde les plus éloignées sur les questions les plus diverses. On peut dire que, de sa petite résidence d'Hippone, il surveillait la chrétienté entière, raffermissait les âmes ébranlées, éclairant les consciences incertaines, conseillant les faibles, encourageant les forts, combattant les rebelles. Ses admirateurs le comparaient au pilote qui conduit, pendant l'orage et parmi les écueils, la barque du Christ. Les attaques que, depuis la prise de Rome, les païens dirigeaient contre l'église, ne pouvaient échapper à un œil aussi vigilant. Aussi a-t-il soin d'y répondre dans tous les sermons qu'il a prononcés à cette époque. L'insistance qu'il met à le faire, malgré l'avis des timides qui croyaient qu'il valait mieux ne rien dire et ne pas entretenir des souvenirs fâcheux, la chaleur avec laquelle il cherche à prouver que le christianisme n'est pour rien dans les malheurs de l'empire, montre qu'il se rendait compte du danger que ces reproches faisaient courir à l'église. Bientôt même il ne lui parut plus suffisant de parler à quelques fidèles, dans un coin obscur du monde chrétien. Il résolut de s'adresser à la chrétienté tout entière et composa *la Cité de Dieu.*

III.

La Cité de Dieu est une œuvre immense, qui demanda beaucoup de temps et de travail à saint Augustin. Il la commença en 413 et ne la finit qu'en 426, quatre ans avant de mourir. Elle a donc été la principale occupation de ses dernières années. Chaque partie fut publiée à part et parut à de longs intervalles. Les ouvrages composés de cette manière risquent de manquer d'unité : dans celui-ci, l'auteur semble avoir voulu se prémunir contre ce défaut en se traçant d'avance un plan régulier, et en multipliant les divisions et les subdivisions. A chaque livre nouveau, il a grand soin de résumer ce qu'il a fait et d'annoncer ce qu'il va faire ; mais l'ordre n'est qu'à la surface ; à tout moment, il lui arrive de revenir sur ce qu'il a dit ou d'empiéter sur ce qu'il va dire. L'œuvre n'étant pas écrite de

suite et d'un jet, l'ensemble le préoccupe moins que les détails; comme il n'est pas pressé d'arriver à la conclusion, il s'arrête souvent en route et se jette sans scrupule de tous les côtés du chemin. L'analyse de ces sortes de livres est difficile à faire. Pour qu'elle ne soit pas trop confuse, il faut laisser de côté les développemens parasites qui interrompent le cours du raisonnement, et c'est souvent un grand dommage. M. Ebert fait remarquer avec raison que, dans *la Cité de Dieu*, ces hors-d'œuvre sont quelquefois plus agréables et plus importans que le sujet principal. D'ordinaire, l'auteur ne les a introduits dans son ouvrage que parce que c'étaient des questions qu'on discutait ardemment autour de lui et qui le passionnaient lui-même; aussi met-il à les traiter plus de chaleur qu'à tout le reste, et c'est souvent ce qui, dans son livre, a le plus d'intérêt et de vie. Mais il faut se résoudre à n'en rien dire, si l'on veut donner une idée de l'ouvrage dans son ensemble et en faire connaître le plan général.

Comme il était naturel, saint Augustin court d'abord au plus pressé. *La Cité de Dieu* ayant été composée à propos de la prise de Rome, c'est d'elle qu'il s'occupe d'abord. « Il est si peu vrai, dit-il aux païens, que le christianisme soit responsable de ce désastre, qu'au contraire il a tout fait pour en diminuer l'horreur. » Si Alaric n'avait pas été chrétien, tout aurait péri. Mais, comme il a épargné les églises, les églises ont sauvé ceux qui ont pu s'y réfugier et beaucoup de païens même leur doivent la vie. Pour faire ressortir ce bienfait et montrer que les choses ne se passaient pas ainsi dans les temps où le christianisme n'existait pas encore et qui paraissent aux païens avoir été si fortunés, saint Augustin remonte très haut, jusqu'à la prise de Troie, qu'il se plaît à opposer à celle de Rome. Quel rôle y ont joué les temples, au moment où les Grecs ravageaient la malheureuse ville? Virgile nous l'apprend: on y gardait, au milieu du butin entassé, les enfans captifs et les femmes tremblantes. Ils n'ont donc pas servi d'asile, comme les églises de Rome, mais de prison. Quelquefois même ils ont été souillés du sang des vaincus, et Priam, qui s'était réfugié auprès de ses autels domestiques, y a trouvé la mort.

> Vidi Hecubam, centumque nurus, Priamumque per aras
> Sanguine fœdantem quos ipse sacraverat ignes.

Et les dieux de Troie, quel service ont-ils rendu à la malheureuse ville pendant sa dernière nuit? Au lieu de protéger leurs adorateurs, ils ont eu besoin de leur aide pour se tirer d'affaire. « Panthée, dit Virgile, prêtre de Pallas et d'Apollon, tient dans ses mains les objets du culte et ses dieux vaincus. » Quant à Énée, il

est obligé d'emporter sur son dos son vieux père et ses Pénates ; Hector est venu les lui confier au dernier moment, parce qu'il sait bien qu'ils seraient incapables de se sauver tout seuls :

Sacra suosque tibi commendat Troja Penates.

Remarquons en passant l'usage que saint Augustin fait de Virgile. Le grand poète s'imposait aux gens de tous les cultes ; l'éducation le rendait familier dans tous les pays où on parlait latin. « Une fois que ses vers ont coulé dans les jeunes âmes, dit saint Augustin, il est impossible de les oublier. » Aussi le cite-t-il sans cesse comme une autorité qui n'est récusée de personne.

C'est encore un auteur profane qui lui sert à répondre à d'autres reproches. Pour quelques Romains plus heureux qui s'étaient sauvés en se réfugiant dans les églises, combien avaient péri dans les maisons et dans les rues! que de pillages et de massacres pendant ces fatales journées ! Mais ne devait-on pas s'y attendre, et s'était-il rien passé à Rome qui fût surprenant et nouveau ? « Quand une ville est prise, dit Salluste, les vaincus perdent tout (*capta urbe, nihil fit reliqui victis...*) On ravit les vierges et les jeunes garçons, on arrache les enfans des bras de leurs parens ; les mères de famille sont livrées aux outrages des vainqueurs ; on pille les temples et les maisons ; partout le meurtre et l'incendie ; tout est plein d'armes, de cadavres et de sang. » Que voulez-vous ! ce sont les lois de la guerre ; les Romains les ont toujours appliquées sans pitié ; s'ils les subissent à leur tour, il ne leur convient pas d'en être surpris. Parmi ces horreurs, il y en avait dont les âmes chrétiennes s'étaient plus particulièrement émues. Beaucoup de victimes étaient restées sans sépulture : on n'avait pas pu les ensevelir auprès de leurs parens, avec les cérémonies accoutumées. C'est un malheur, dit saint Augustin ; mais, après tout, la pompe des funérailles, un cortège nombreux, un tombeau magnifique sont plutôt des consolations pour les vivans qu'un soulagement pour les morts. Les païens eux-mêmes le reconnaissent. Un de leurs poètes n'a-t-il pas dit : « Le ciel se charge de couvrir ceux qui n'ont pas de tombe ? » Ce qui était plus grave, c'est que des vierges consacrées au Seigneur avaient été outragées par les barbares. Quelques-unes, pour ne pas survivre à leur déshonneur, s'étaient tuées ; les autres vivaient dans la retraite et la douleur, demandant à Dieu le pardon de leur faute involontaire. Sur la conduite des unes et des autres, la communauté chrétienne se partageait, et vraisemblablement on avait beaucoup discuté pour savoir auxquelles on devait donner la préférence. Saint Augustin, reprenant la question, parle de toutes avec sympathie ; il n'en veut condamner au-

cune. Il est plein de miséricorde pour celles qui sont mortes : « Quel homme ayant un cœur, dit-il, leur refuserait le pardon? » Mais on voit bien qu'il préfère la conduite des autres. Il les console, en leur montrant qu'elles ne sont pas coupables, puisqu'elles n'ont pas été complices; il rappelle le beau mot qu'on avait dit à propos de Lucrèce : « Ils étaient deux; un seul fut adultère. » Il les excuse de n'avoir pas voulu venger sur elles le crime d'autrui. Pour braver les soupçons blessans de la malignité humaine, ne leur suffit-il pas d'être assurées du témoignage de leur conscience? A ceux qui, pour railler leur foi, leur disent : « Où donc était ton Dieu? » elles peuvent répondre qu'il est partout, qu'il assistait aux scènes sanglantes, où tant des siens ont péri, et qu'il avait ses raisons pour ne pas venir à leur aide. « Quand il afflige ses fidèles, c'est pour éprouver leur vertu ou châtier leurs vices; et, en échange de leurs maux, s'ils les supportent avec piété, il leur réserve une récompense éternelle. »

Ces malheurs sont grands sans doute; mais saint Augustin ne veut pas admettre qu'ils soient exceptionnels, et il soutient que Rome en avait éprouvé auparavant de plus terribles encore. Mais sur ce sujet, quoiqu'il ait beaucoup d'importance et complète sa démonstration, il n'a dit qu'un mot en passant. C'est qu'il le réserve pour un ouvrage special, qu'il a chargé l'un de ses disciples d'écrire. Il s'agit de l'*Histoire universelle* de Paul Orose, qu'on peut regarder comme un appendice de *la Cité de Dieu*. Orose, pour obéir à son maître, s'est proposé d'énumérer tous les accidens fâcheux qui sont arrivés au monde depuis qu'il existe. Dans ce dessein, il compile au hasard tous les récits qu'il trouve chez les écrivains anciens, quand ils sont favorables à sa thèse. La critique lui manque tout à fait, et il cite avec le même sérieux les légendes les plus ridicules et les faits historiques les mieux constatés. C'est ainsi qu'il s'apitoie sur les victimes de Busiris, qu'il plaint les maris des filles de Danaüs, et qu'après avoir raconté les exploits des Amazones, il s'écrie d'un ton pénétré : « O douleur! Je rougis des erreurs des hommes! » On a vu des femmes ravager le monde, et l'on ose s'étonner que les Goths aient un peu rançonné l'Italie! Ce qui relève cette compilation maladroite, ce qui lui donne, malgré ses faiblesses, une grande importance, c'est qu'elle est le premier essai d'une histoire qui ne s'enferme pas dans les limites d'une nation et comprend l'humanité tout entière; c'est aussi qu'elle cherche à dégager de la série des événemens la loi qui les regit et les explique; enfin, c'est qu'elle est composée pour le besoin des polémiques contemporaines et qu'elle nous fait connaître l'attitude des divers partis à l'époque où elle a été écrite. Nous aurons plus tard à nous en servir.

Après avoir montré que la nouvelle religion n'est pas coupable des malheurs récens, saint Augustin veut établir qu'on ne doit pas faire honneur à l'ancienne de l'antique prospérité. Son raisonnement, réduit à ses élémens essentiels, est très simple. Si les dieux, nous dit-il, avaient eu quelque souci du bonheur des Romains, ou le pouvoir de le leur procurer, ils leur auraient donné d'abord ce qu'il y a de préférable parmi les biens du monde, l'honnêteté et la vertu. L'ont-ils fait? Ont-ils rendu les mœurs meilleures, la vie plus réglée? Au contraire : c'est pour eux et par eux que les jeux ont été institués dans les cités; or saint Augustin, avec toute l'Église, considère les mimes et les pantomimes, les gladiateurs, les courses de chars, les spectacles de tout genre, comme la cause principale de la corruption publique. Il faut donc réduire l'assistance que les dieux ont prêtée aux Romains aux choses matérielles. Ils les ont aidés, dit-on, à conquérir le monde. Mais d'abord conquérir le monde, c'est-à-dire ravir leur indépendance aux peuples et les forcer à obéir malgré eux, est-ce quelque chose de si grand et de si glorieux qu'on le prétend? « Faire la guerre à ses voisins, soumettre, écraser des nations dont on n'a pas reçu d'offense, et seulement pour satisfaire son ambition, qu'est-ce autre chose que du brigandage en grand? » Voilà les premiers doutes que je connaisse sur la légitimité des conquêtes romaines. Sans doute, les anciens philosophes, ceux au moins chez lesquels se fait sentir un grand souffle d'humanité, Cicéron, Sénèque, déclarent solennellement qu'il faut que les guerres soient justes dans leur cause et modérées dans leurs effets; mais ils se gardent bien d'appliquer ces principes à l'histoire de leur pays. Pour eux, tout ce que Rome a fait est bien fait. C'est à peine si, dans son affection passionnée pour la Grèce, Cicéron ose timidement regretter qu'on ait appliqué les lois de la guerre à Corinthe, *nollem Corinthum!* On voit que chez saint Augustin l'esprit est devenu plus libre, plus détaché de cette superstition du passé, et que ce sont les petits-fils des vaincus qui ont la parole. Cependant, ce descendant des Carthaginois d'Hannibal ou des Numides de Jugurtha est Romain; il en a le sentiment, comme il en porte le nom, et il soutient que c'est par égard même pour la gloire de Rome qu'il ne veut pas qu'on l'attribue à la protection des dieux. A qui donc les Romains la doivent-ils? A eux-mêmes d'abord, à leur courage, à leur énergie dans la souffrance, à leur amour de la pauvreté, à leur dévoûment à la patrie; puis à Dieu, au vrai Dieu, à celui qu'adorent les chrétiens et qui a protégé Rome, parce qu'il avait ses desseins particuliers sur elle. « C'est ce Dieu unique et terrible qui gouverne et régit tous les événemens au gré de sa volonté; et, s'il tient quelquefois ses motifs cachés, qui oserait les accuser d'être injustes? »

Voilà ce qu'on trouve, avec beaucoup d'autres choses, dans les cinq premiers livres de *la Cité de Dieu*. Comme saint Augustin y traitait une question dont tout le monde alors s'entretenait, le succès de ce début fut très grand. « J'ai lu vos livres tout d'un trait, lui écrivait un grand personnage, Macédonius, vicaire d'Afrique. Ce ne sont pas de ces œuvres languissantes qui permettent qu'on les quitte. Les ignorans eux-mêmes, quand une fois ils en ont commencé la lecture, sont forcés d'aller jusqu'au bout, et, lorsqu'ils ont fini, ils recommencent. » Orose va plus loin dans son admiration, et les compare à l'éclat du soleil levant : « Dès que ces rayons de lumière, dit-il, ont brillé du côté de l'Orient, tout l'univers en a été inondé. »

IV.

Saint Augustin avait eu l'occasion, dans ses premiers livres, de maltraiter souvent le paganisme. Il trouva pourtant qu'il ne lui avait pas porté d'assez rudes coups et qu'il restait quelque chose à faire. Il reprit la polémique engagée et y consacra les cinq livres qui suivent. Ces cinq livres sont le dernier acte d'une grande lutte qui durait depuis trois siècles, et où s'étaient illustrés tant d'apologistes. C'est la dernière fois que l'Église a cru devoir attaquer l'ancienne religion dans un ouvrage important et spécial. Après *la Cité de Dieu,* on jugea le combat terminé et la victoire définitive.

Saint Augustin avait encore vu, pendant sa jeunesse, le paganisme dans tout son éclat. Il raconte que, lorsqu'il vint à Carthage, pour étudier la rhétorique, il assistait aux jeux donnés en l'honneur de la déesse céleste, il suivait les processions de la mère des dieux, où les galles, la figure fardée, les cheveux humides de parfums, parcouraient les rues et les places avec des attitudes de femmes et en chantant des chansons obscènes; et il ajoute que, comme il était alors d'une conduite fort dissipée, il y prenait un grand plaisir. Ce sont les dernières fêtes que les païens aient célébrées. Peu de temps après, les lois de Théodose supprimèrent les manifestations extérieures de leur culte, puis finirent par le poursuivre jusque dans l'intérieur des familles, où il se croyait en sûreté. Ces lois furent appliquées, en Afrique, d'abord avec une modération qui mit quelquefois les chrétiens du pays d'assez mauvaise humeur (1), plus tard dans toute leur sévérité. Le 14 après les calendes d'avril, sous le consulat de Mallius Theodorus, en 399,

(1) Les traces de ce mécontentement se retrouvent dans les sermons de saint Augustin. On le voit souvent lutter contre l'impatience des fidèles qui demandaient qu'on fermât les temples, qu'on fît cesser les sacrifices, qu'on renversât les idoles. Il le souhaitait autant qu'eux, mais il voulait qu'on attendît les ordres de l'autorité.

les deux comtes de l'empereur, Gaudentius et Jovius, qui étaient des chrétiens zélés, fermèrent tous les temples de Carthage et renversèrent toutes les statues des dieux. A partir de ce moment, le paganisme fut traqué dans tout le pays. Saint Augustin était alors évêque d'Hippone, et l'on peut dire que, dans sa longue carrière épiscopale, il assista aux derniers momens de la vieille religion.

Il fut très heureux de la voir périr, et applaudit à toutes les mesures qui devaient hâter sa fin. On sait qu'il avait longtemps hésité avant d'approuver que l'État intervînt dans les questions intérieures de l'Église et punît les hérétiques de peines rigoureuses. Mais pour les païens, il n'eut pas un moment de scrupule. Il trouvait sans doute très naturel qu'on leur appliquât les lois dont ils s'étaient servis contre les chrétiens, et il lui semblait que les anciens persécuteurs ne pouvaient pas se plaindre d'être à leur tour persécutés. Il avait d'ailleurs une raison particulière qui lui faisait désirer ardemment que le paganisme fût anéanti : il lui semblait qu'on pouvait en tirer un argument irréfutable pour établir la vérité du christianisme. Les livres saints avaient annoncé que le culte du vrai Dieu serait un jour répandu dans tout l'univers : « Tous les rois de la terre l'adoreront, disaient-ils, et tous les peuples seront ses serviteurs. » Au moment où ils parlaient ainsi, l'idolâtrie régnait sur le monde entier ; elle était la religion de tous les états, et personne ne pouvait imaginer qu'elle dût jamais céder la place au dieu d'une petite nation, la plus détestée et la plus méprisée de toutes. Il fallait lire dans l'avenir, être vraiment prophète et inspiré, pour prévoir avec cette précision un événement en apparence si invraisemblable. Et pourtant cet événement, auquel personne ne pouvait s'attendre, était sur le point d'arriver ; tous les jours on voyait des temples se fermer et le nombre des païens se réduire. Naturellement, saint Augustin en triomphe : « Qu'ils nous raillent tant qu'ils voudront, disait-il, qu'ils vantent leur science et leur sagesse. Ce que je sais, c'est que ces moqueurs sont cette année bien moins nombreux que l'année dernière ; » et il compte bien qu'ils ne tarderont pas à disparaître entièrement. Chaque loi qu'on fait contre l'ancien culte rapproche le moment où cette ruine annoncée par les livres saints sera complète. C'est une prophétie qui s'accomplit sous les yeux des incrédules, et qui, en s'accomplissant, confirme toutes les autres. Comment saint Augustin n'aurait-il pas su gré aux empereurs qui rendaient ce service au christianisme d'en faire éclater la vérité. Loin de témoigner quelque pitié pour la religion qui tombe, il éprouve une sorte d'impatience de la voir se débattre si longtemps, puisque sa chute doit compléter une démonstration qui ne laissera plus de doutes à personne.

Attaqué avec vigueur, le paganisme s'était très mollement défendu. Comme il se glorifiait surtout d'être la religion nationale, il s'en remettait volontiers à la protection de l'État. Aussi semble-t-il que, lorsqu'il se vit délaissé par l'autorité, il ait entièrement perdu courage. Cependant il y eut, en certains pays, quelques essais de résistance qui firent d'autant plus de bruit qu'ils étaient plus rares. On connaît la défense qu'opposèrent les prêtres et les philosophes quand on voulut détruire le Sérapéum, et les batailles sanglantes qui furent livrées pendant plusieurs jours dans les rues d'Alexandrie. Il se passa quelque chose de semblable en Afrique. On vient de voir que les temples y furent fermés, en 399, par l'autorité. Les sacrifices publics y étaient interdits, comme dans le reste de l'empire, mais il était facile de tourner la loi. Sous le prétexte d'une fête de famille, ou même pour célébrer quelque anniversaire officiel, on s'assemblait en grand nombre chez un particulier riche, ou dans les *scolæ* des associations ; et, pendant le repas, on faisait aux dieux proscrits des offrandes et des prières. Sur la demande des évêques d'Afrique, l'empereur défendit ces réunions. Les païens en furent outrés. A Calame (aujourd'hui Gelma), où ils étaient sans doute plus nombreux et plus puissans qu'ailleurs, ils continuèrent à se réunir comme auparavant. Le 1er juin, ils affectèrent de passer, en chantant et en dansant, devant l'église, où l'on célébrait les offices; et, comme les clercs sortaient pour leur demander de s'éloigner, ils les reçurent à coups de pierres. Le lendemain, quoique l'évêque eût rappelé les habitans à l'observation de la loi, les pierres continuèrent à pleuvoir sur l'église et sur les fidèles qui s'y rassemblaient. Cette fois, les notables chrétiens se décidèrent à intervenir. Ils se présentèrent devant les magistrats et firent insérer leurs plaintes sur le registre qui contenait les délibérations de la cité. On leur répondit par une violente sédition. Le feu fut mis à l'église; on poursuivit les clercs qui se trouvaient dans les rues, et même l'un d'eux y fut tué. Les autres n'échappèrent qu'en se cachant, ou par la protection d'un étranger, qui essaya seul d'arrêter les rebelles; car la municipalité, effrayée ou complice, ne se montra pas. Ces événemens, qui se passaient aux portes d'Hippone, montrèrent à saint Augustin que le paganisme n'était pas aussi vaincu qu'on le croyait; et lorsque, deux ans après, la prise de Rome eut ranimé la colère de ses partisans, on comprend qu'il ait cru devoir livrer encore une bataille contre un culte qui s'obstinait à ne pas mourir.

Il avait une autre raison de le faire, qui n'était pas moins importante. Non seulement le paganisme conservait quelques partisans fidèles qui le pratiquaient ouvertement, mais, parmi ceux qui l'avaient quitté, beaucoup gardaient des attaches secrètes pour

leur ancien culte et restaient plus qu'à demi païens. Les conversions s'étaient faites très vite, par entraînement ou par calcul. Libanius avait bien raison d'affirmer qu'elles ne pouvaient pas être très solides. « Ces prétendus convertis, disait-il à Théodose, ont changé de langage, et non de croyance; ils n'ont pas renié leur foi, mais dupé leurs persécuteurs. » C'est ce que montrent surabondamment les sermons de saint Augustin. Il se plaint en propres termes « que les idoles chassées des temples soient restées dans les cœurs. » On le voit bien aux reproches qu'il est obligé d'adresser aux fidèles. Que de débris d'anciennes superstitions vivent encore chez ces chrétiens d'un jour ! Aux saturnales, aux calendes de janvier, ils s'envoient des étrennes, comme font les idolâtres; pendant les mêmes fêtes, ils s'assemblent, ils se travestissent, « se couvrent de peaux de bêtes, se mettent des têtes d'animaux, et emprisonnent, dans des vêtemens de femmes, des bras faits pour porter les armes. » Ils continuent à croire à l'astrologie et ne font rien sans consulter un devin. Dès qu'ils sont malades, ils ont recours à des remèdes magiques que leur enseigne quelque vieille païenne du voisinage. Surtout, ils ne veulent pas renoncer au théâtre et au cirque. Que de fois n'est-il pas arrivé que, lorsqu'Augustin est monté en chaire un jour de fête publique, il a trouvé l'église vide ! Son auditoire était allé entendre les mimes ou voir les courses de chars. Il se plaint, il gronde, et ne corrige personne. Les plus timides s'excusent comme ils peuvent; les plus francs ne rougissent pas d'avouer qu'ils prennent dans les deux cultes ce qu'ils ont de meilleur : « Nous sommes chrétiens, disent-ils, à cause de la vie éternelle, et païens pour les agrémens de l'existence de ce monde. » Saint Augustin n'avait donc pas de peine à voir que le paganisme n'était pas mort, quoique à chaque édit nouveau des empereurs on s'empressât de célébrer ses funérailles, et qu'il vivait souvent dans le cœur de ceux qui semblaient s'être séparés de lui. C'est ce qui explique qu'il ait employé cinq livres de *la Cité de Dieu* à le combattre.

Je n'ai pas l'intention de le suivre pas à pas dans cette longue polémique. Les contemporains jugeaient qu'il lui avait porté des coups terribles; il nous semble aujourd'hui qu'il n'en a pas toujours bien compris le véritable caractère. Le sens de ces vieilles religions s'était perdu, parce qu'on n'avait plus l'intelligence des époques primitives d'où elles sont sorties. Sur ce point les païens n'étaient pas plus éclairés que leurs adversaires; faute de savoir remonter aux origines lointaines de leur culte, de connaître comment leurs légendes se sont formées et ce qu'elles signifiaient à leur naissance, ils n'ont pas toujours trouvé les véritables argu-

mens pour les justifier. Assurément le paganisme fut quelquefois mal attaqué, mais on peut dire qu'il n'a pas été mieux défendu.

Je crois qu'on peut résumer toute la discussion de saint Augustin en disant qu'il lui trouve surtout deux grands défauts : il l'accuse de ne pas se préoccuper de la morale et de ne pas avoir des croyances certaines. Au premier reproche, le paganisme aurait pu répondre qu'en effet il n'avait jamais prétendu tracer des règles de conduite et qu'il était vrai qu'on ne donnait pas d'enseignement moral dans ses temples, mais que ce n'était pas là le rôle essentiel des religions et qu'elles étaient faites pour autre chose. Elles naissent ordinairement de l'impuissance de l'homme à se satisfaire sur les problèmes de la vie, et elles ont pour mission principale de rendre compte des choses que la raison ne peut pas expliquer. Sans doute les explications fournies par le paganisme étaient souvent naïves et enfantines, mais elles s'adressaient à des peuples enfans et les contentaient. C'est plus tard, quand ces peuples eurent grandi, qu'elles leur parurent insuffisantes. C'est au même moment, c'est-à-dire lorsqu'on fut devenu plus éclairé et plus difficile, qu'on s'aperçut qu'elles n'étaient pas non plus très morales. Tout le monde sait aujourd'hui d'où leur est venu ce reproche et jusqu'à quel point elles le méritent. Les mille légendes par lesquelles l'imagination populaire avait essayé de rendre raison de la fécondité de la nature, de la naissance des fleurs et des fruits et de ce fourmillement d'êtres qui peuplent l'univers étaient charmantes; mais comme elles reposent presque toujours sur quelque accouplement mystérieux des élémens et qu'elles expliquent la génération des choses par celle de l'espèce humaine, la poésie, qui ne respecte rien, les détachant des faits auxquels elles se rapportent et les développant pour elles-mêmes, les tourna de bonne heure en récits légers. C'est ainsi que ces mythes vénérables, qui avaient édifié les pères, devinrent pour les enfans des fables scandaleuses, ou, comme parle Horace, des histoires qui apprennent à mal faire, *peccare docentes historiæ*. C'est en ce sens qu'on peut accuser le paganisme non seulement de ne pas apprendre la morale, mais même d'enseigner l'immoralité. On voit que ce n'était pas tout à fait sa faute, et que ses interprètes en étaient encore plus responsables que lui-même. Néanmoins saint Augustin l'en accuse très sévèrement, et avec d'autant plus d'assurance qu'il ne fait que répéter ce que d'illustres païens, Platon, Cicéron, Varron, Sénèque, avaient dit avant lui.

Quant au reproche qu'il lui adressait de n'avoir pas de croyances fixes et de doctrine certaine, le paganisme assurément le méritait, et il ne pouvait s'en défendre qu'en remontant à l'époque où ces

croyances s'étaient formées. Les hommes des premiers âges, à qui le spectacle de la nature révéla l'existence des dieux, qui personnifiaient la pureté du ciel dans Jupiter, l'agitation des flots dans Neptune, la fécondité universelle dans Vénus, à chaque phénomène qui frappait leurs yeux créaient une divinité nouvelle et ne se préoccupaient pas de mettre quelque harmonie entre leurs inventions diverses. Ils cédaient à l'inspiration du moment, ils s'abandonnaient chaque fois à leur imagination émue, sans éprouver le besoin de former un système religieux qui fût homogène et complet. C'est plus tard que ce besoin est né, et il vient des écoles de philosophie. Les philosophes, qui se piquent de procéder en tout avec suite et régularité, voulurent d'abord enfermer leurs conceptions dans des formules précises; ils créèrent des principes, ou, comme ils disaient, des *dogmes* (ce mot leur appartient, et les religions le leur ont emprunté); puis ils les enchaînèrent entre eux, les reliant les uns aux autres de manière à en former un corps de doctrine. L'esprit se plut à ces édifices régulièrement bâtis et s'accoutuma si bien à les habiter que de la philosophie l'habitude s'imposa aux religions et que bientôt on exigea d'elles des symboles et des professions de foi. Jusque-là, personne ne leur avait rien demandé de pareil; j'imagine même que, du temps de Cicéron, on regardait comme un grand bienfait cette indécision des croyances, qui laissait aux sages toute leur liberté. Ils n'étaient astreints, envers le culte national, qu'à quelques pratiques qui ne les gênaient guère, parce qu'ils y étaient accoutumés dès l'enfance; quant au fond même de la religion, comme il n'y avait pas de doctrine officielle et arrêtée, ils pouvaient croire ce qu'ils voulaient. C'est le beau temps des libres-penseurs, mais ce temps ne dura pas. De même qu'à certains momens les peuples, pour échapper au désordre, aspirent au despotisme, de même il arrive aux penseurs d'éprouver un tel désir de certitude qu'ils sont prêts à tout sacrifier pour le satisfaire. Ils réclament alors le joug avec la même ardeur qu'ils souhaitent ordinairement l'indépendance.

Mais ce n'est pas tout de désirer la servitude; on ne rencontre pas toujours aussi aisément qu'on pense l'ordre ou l'autorité capable d'imposer la foi. Le paganisme ne semblait pas fait pour cette tâche; rien ne lui était plus difficile que d'inventer des dogmes, de les faire accepter de ses fidèles, de trouver une façon d'expliquer ses dieux et ses légendes qui ne blessât personne. Il l'essaya pourtant; il tenta plusieurs fois de se renouveler, de se rajeunir, de répondre aux exigences de l'opinion, et l'un des principaux intérêts de *la Cité de Dieu* est de nous faire connaître ces tentatives en les combattant. D'abord, pour soustraire leurs légendes au reproche d'immoralité, qui leur était fait aussi bien par les sages de

leur parti que par leurs adversaires, les théologiens païens déclarèrent qu'il ne fallait pas les prendre à la lettre : c'étaient des images, des allégories, qu'on devait interpréter ; grâce à ces interprétations, si on les faisait avec adresse, on pouvait arriver non-seulement à rendre ces légendes entièrement innocentes, mais à en tirer de très sages et très sérieuses leçons. Ils essayaient aussi de rendre raison de chacun de leurs dieux en le rapportant à quelque partie du monde dont il était la personnification. De cette façon il arrivait que, comme ces dieux représentaient les morceaux d'un grand tout, on pouvait, en les réunissant, refaire l'ensemble entier, c'est-à-dire recomposer l'unité divine. C'est ainsi qu'avec les mille dieux de la fable on aboutissait à un dieu unique. Ce travail s'accomplit avec une habileté, une souplesse, une fécondité de ressources merveilleuses ; par malheur, chacun le fit à sa manière. Il n'y en eut aucun, parmi ces sages, dont l'autorité s'imposât aux autres. Au contraire, comme ils étaient ingénieux et subtils de nature, et qu'ils aimaient à le faire voir, tous tinrent à se séparer de leurs prédécesseurs et à donner des solutions nouvelles. Puis vint un lourd Romain, un compilateur consciencieux, le docte Varron, qui tint à rassembler toutes ces opinions différentes et ne fit grâce d'aucune. En les réunissant, il en fit mieux ressortir la diversité et fournit à saint Augustin l'occasion de montrer que ce grand effort des théologiens du paganisme n'avait réussi qu'à faire mieux voir qu'il leur était impossible de s'entendre (1).

Cette première tentative avait été surtout l'œuvre des stoïciens. Dans la suite, il y en eut d'autres bien plus importantes qui sortirent de l'école platonicienne. Saint Augustin, qui les expose et les combat, se trouve amené à nous parler de Platon et de ses disciples, et il le fait avec une sympathie dont nous sommes d'abord un peu étonnés. Il les avait beaucoup aimés dans sa jeunesse (2) ; mais plus tard, entraîné par l'ardeur de ses convictions, par la violence des luttes qu'il livrait contre les ennemis de sa foi, peut-être aussi pour parler en évêque et soutenir le rôle qu'il jouait dans l'Église, il crut devoir se montrer sévère à la philosophie et aux philosophes. Ici, il s'est tout d'un coup radouci, l'âge a calmé toutes ces passions de dispute ; il parle des anciens sages sans ironie, avec une impartialité sereine, et semble ainsi rejoindre la

(1) On aurait pu répondre à saint Augustin que les théologiens catholiques non plus ne s'entendent pas dans la façon dont ils interprètent la Bible, quand ils y cherchent des sens allégoriques. Chacun a la liberté d'y voir ce qu'il veut, et il arrive à saint Augustin lui-même, quand il reprend les mêmes passages, de les interpréter diversement. Il est vrai qu'avant d'y chercher des significations allégoriques le chrétien est tenu de croire à la réalité matérielle du fait, tandis que le théologien païen n'explique une légende que pour la détruire en l'interprétant.

(2) Voir, dans la *Revue* du 1er janvier 1888, l'étude sur *la Conversion de saint Augustin*.

fin de sa vie à ses premières années. Platon surtout le charme, Platon, qui a connu le Dieu véritable, « l'auteur de toutes les choses créées, la lumière de toutes les intelligences, la fin de toutes les actions, » et qui a presque trouvé, pour le définir, le mot des livres saints : « Je suis celui qui suis. » Il a dit que « philosopher, c'est aimer Dieu (1), » et que le bonheur de l'homme consiste à jouir de lui « comme l'air jouit de la lumière. » De tous les philosophes de l'antiquité, c'est celui qui s'est le plus approché du christianisme. Il y a même parfois touché de si près que saint Augustin se demande comme il a pu faire. A-t-il eu quelque connaissance des livres saints des Hébreux? « ou faut-il croire que la force de son génie l'a élevé, de la connaissance des ouvrages visibles de Dieu, à celle de ses grandeurs invisibles? » Saint Augustin semble pencher vers la première réponse; mais il nous laisse libres d'adopter la seconde, qui est la véritable.

Après Platon, il s'occupe de ses disciples, surtout de Plotin et de Porphyre. Porphyre fut un des plus violens ennemis du christianisme. Il l'avait combattu dans un ouvrage célèbre, dont les docteurs de l'Église ne parlent jamais qu'avec horreur, ce qui prouve à quel point il leur semblait redoutable; et pourtant il lui a rendu le plus grand de tous les hommages en essayant de l'imiter. Les néo-platoniciens, ses disciples, ont tenté de rajeunir le vieux paganisme; ils ont voulu en faire une religion qui échappât aux reproches qu'on adressait à l'ancien culte, et pût donner aux âmes les satisfactions qu'elles allaient chercher ailleurs. Cette religion a des dogmes qu'elle emprunte aux systèmes des philosophes; elle prétend enseigner la morale; au moins elle en parle quelquefois aux initiés, dans le secret des mystères. Les oracles y tiennent la place des prophéties, les *Démons* celle des anges. On y pratique la purification de l'âme, non par la prière et la pénitence, comme chez les chrétiens, mais par des opérations secrètes et des formules mystérieuses. Voir Dieu, s'unir à lui et vivre en lui est le but de tous les croyans. « La vision de Dieu est si belle et si enchanteresse, dit Plotin, que, sans elle, fût-on comblé de tous les biens, on est nécessairement malheureux. » On y arrive par l'extase, et mieux encore par les enchantemens et les sortilèges. Voilà la porte ouverte à ce qu'on nommait alors par euphémisme la théurgie, et qui, de son nom véritable, s'appelle la magie. Comme la magie était suspecte au pouvoir et proscrite par les lois, Porphyre est fort embarrassé quand il veut en parler; il voudrait bien laisser croire qu'il ne conseille pas au sage d'y re-

(1) Remarquons en passant que les théologiens chrétiens qui ont voulu soutenir que les païens n'avaient jamais connu l'amour de Dieu se trouvent ici contredits par le témoignage de saint Augustin.

courir, il prétend qu'il la garde pour le peuple, à qui la philosophie ne peut suffire; en réalité, les sages en usaient comme le peuple. Eunape, qui nous a raconté leur vie, nous les montre conversant avec les dieux, voyant à distance, prédisant l'avenir, guérissant les possédés, s'élevant entre la terre et le ciel, quand ils font leurs prières, par la protection des puissances célestes dont ils sont les favoris. « Les sophistes d'Eunape, dit Gibbon, font autant de miracles que les moines du désert et n'ont d'autre avantage que celui d'une imagination moins sombre. Au lieu de ces diables qui ont des cornes et des queues, Jamblique évoquait des fontaines les génies de l'Amour, Éros et Antéros; deux jolis enfans sortent du sein des eaux, l'embrassent comme leur père et se retirent au premier mot de sa bouche. » Je ne sais s'il faut, comme le pense Gibbon, préférer les génies de Jamblique aux diables de saint Antoine. Les diables au moins, avec leurs cornes et leurs queues, sont le produit d'une foi robuste, et ils vivent; des autres, je n'aperçois guère qu'un fantôme effacé, d'âge incertain, où la caducité se mêle à l'enfance. Cette image obscure et fuyante me paraît représenter la religion que les néo-platoniciens voulaient faire. Il ne faut pas se laisser égarer par les souvenirs charmans des poèmes homériques: le paganisme que saint Augustin combattait n'était plus celui des premiers rêves de la Grèce. C'est une religion pédante et superstitieuse, où le surnaturel abonde, où le vieux et le neuf se mêlent d'une manière maladroite, qui a pris les inconvéniens du christianisme sans en avoir les mérites, et qui, d'aucune façon, ne méritait de vivre.

V.

Avec le dixième livre de *la Cité de Dieu* se termine la polémique contre les païens, et un ouvrage nouveau commence. « Je n'ai pas voulu, disait plus tard saint Augustin, qu'on m'accusât de m'être contenté d'attaquer les opinions des autres, sans essayer d'établir les miennes. » Les douze livres qui suivent sont consacrés à une exposition de la doctrine chrétienne, la plus complète et la plus large qu'on eût encore entreprise en Occident.

Songeait-il, quand il commença son ouvrage, à l'achever comme il l'a fait, et le plan, avec ses vastes proportions, en était-il arrêté d'avance dans sa pensée? On peut le soupçonner au titre qu'il lui donna. En l'appelant *la Cité de Dieu*, il semblait bien annoncer qu'il ne se bornerait pas à réfuter les objections de quelques mécontens et à écrire une œuvre de circonstance, qu'il voulait agrandir le débat en le rapportant à l'antagonisme des deux cités dans le monde, dont il n'était qu'un incident; de là, le chemin était facile

à nous parler de ces deux cités elles-mêmes et à nous faire leur histoire.

Ces cités, il le répète partout, sont celles de Dieu et des hommes, de la terre et du ciel. « L'une renferme les gens qui vivent selon la chair, l'autre ceux qui vivent selon l'esprit. Ici, l'amour de soi-même est poussé jusqu'au mépris de Dieu, là l'amour de Dieu va jusqu'au mépris de soi-même. » Ce sont les élus et les profanes; c'est l'église et le monde. Remarquons que ce vieux mot de cité, qui avait joui de tant de crédit chez les peuples antiques, est pris ici dans un sens nouveau. Il avait désigné jusque-là des groupes d'hommes de même origine, parlant la même langue, se serrant dans les mêmes murailles, et regardant comme étranger, c'est-à-dire comme ennemi, tout ce qui vivait en dehors de leurs frontières. La cité de saint Augustin est bien autrement étendue; elle n'a ni frontières, ni murailles; elle est ouverte à tous ceux qui, dans le monde entier, reconnaissent le même Dieu, pratiquent les mêmes lois, nourrissent les mêmes espérances. Non-seulement elle contient des gens de tous les pays, mais elle se compose de morts et de vivans, c'est-à-dire que ceux qui ont bien vécu, et qui, dans leur tombe, attendent avec confiance l'éternel réveil en font partie comme ceux qui soutiennent encore le combat de la vie. Voici donc une division nouvelle de l'humanité. Comme elle ne tient pas compte des nationalités et qu'elle n'a pas d'égards particuliers pour les civilisations plus hautes, elle supprime du même coup les étrangers et les barbares. Dans cette bigarrure de races diverses, de nations et de royaumes ennemis qui forme l'univers, elle distingue deux sociétés, qui vivent l'une dans l'autre, mêlées ensemble comme le sont le bien et le mal dans les affaires humaines, mais qui se côtoient sans se confondre, et qui marchent du même pas sans arriver au même but : la cité des croyans et celle des infidèles. Par leur opposition, saint Augustin va expliquer toute l'histoire de l'univers.

Quoique cette dernière partie de l'ouvrage soit plus longue que le reste, l'analyse en est aisée, et l'on peut la faire en quelques lignes. L'auteur y suit le cours des événemens depuis l'origine de notre monde jusqu'à son dernier jour. Les faits ne l'occupent guère, mais il insiste volontiers sur les problèmes religieux qu'il rencontre chemin faisant. C'est ainsi qu'à propos du premier homme, il traite à fond de la création et du péché originel. Puis en suivant l'histoire des fils d'Adam et des premiers Israélites, il commente, il interprète, il explique les récits merveilleux de la Bible. Arrivé aux temps historiques, il esquisse une théorie de la succession des empires et essaie de trouver la loi d'après laquelle ils se sont remplacés sur la terre. En même temps il étudie les livres

de David, de Salomon, des prophètes, et, avec une plénitude de foi, une intrépidité d'assurance qui n'hésite jamais, il y trouve à chaque ligne l'annonce du Christ et la justification de sa doctrine. Enfin, après avoir exposé la marche parallèle des deux cités à travers les siècles, depuis Abel et Caïn, qui en représentent les premières luttes jusqu'au triomphe du christianisme, il indique quel en doit être le terme, et son ouvrage s'achève par une longue étude sur la fin du monde et le jugement dernier.

Nous voilà bien loin, à ce qu'il semble, de l'événement qui a fourni à saint Augustin l'occasion d'écrire *la Cité de Dieu*. Ne dirait-on pas qu'il ne songe plus à la prise de Rome et à ces malheurs de l'empire qui causaient tant d'anxiétés aux consciences chrétiennes? Il les a moins oubliés qu'il ne le paraît. Sans doute le cadre de son ouvrage s'est élargi à mesure qu'il avance, et un livre de circonstance est devenu à la fin une œuvre doctrinale; mais on reconnaît vite que, si elle est faite pour tous les temps, elle s'adresse de préférence aux contemporains, et qu'elle a des leçons particulières pour eux. C'est dans les grandes crises de l'humanité, comme celle que traversait alors l'empire, que l'homme a surtout besoin de croire que rien ne se fait au hasard. On est moins tenté de s'abandonner soi-même, quand on se sent sous la main d'un plus fort que soi ; il n'y a rien de plus insupportable que d'être victime d'un caprice de la destinée. Le mal qu'on souffre paraît plus lourd quand il n'a pas sa raison d'être, et qu'on se dit qu'avec un peu de chance on pouvait l'éviter. Au contraire, on se courbe sans murmurer devant une volonté supérieure, qui avait ses motifs pour frapper, même quand on ne les connaît pas; d'autant plus qu'on se la figure toujours accessible à la pitié, et qu'on espère la désarmer par la soumission et la prière. C'est ainsi que le grand ouvrage de saint Augustin, qui montre la main de Dieu dans tous les événemens, qui donne la raison de ceux mêmes qui paraissent le plus inexplicables, qui fait voir à l'horizon, d'une manière si éclatante, le triomphe définitif de la justice et de la foi, était pour les gens de cette époque, si misérables, si prêts à se décourager, une consolation et une espérance.

Il est donc très utile de songer toujours, en le lisant, au temps où il fut écrit. De cette manière on le comprend mieux, et même on se rend compte de certains passages qui causent d'abord quelque surprise. Prenons, par exemple, la dernière partie, celle qui traite de la résurrection des corps. On ne peut s'empêcher de trouver que l'auteur y soulève de petits problèmes, qui d'abord nous paraissent fort étranges. Il se demande si les femmes garderont leur sexe dans l'autre monde, si les mutilés, les blessés, les difformes, les gras et les maigres renaîtront comme ils étaient, et de quelle façon pour-

ront revivre ceux qui ont été dévorés par un autre pendant une famine. Voilà des questions qui aujourd'hui ne nous préoccupent guère ; mais alors il en était autrement : les lettres de saint Augustin le font bien voir. On est étonné d'en trouver un si grand nombre où il essaie de satisfaire cette curiosité. Des hommes, des femmes, des pauvres gens, de grands personnages, lui demandent avec anxiété : « Comment serons-nous après notre mort, *exeuntes de corpore qui sumus ?* Devons-nous renaître tels que nous sommes ? Conserverons-nous nos facultés, nos goûts, le souvenir de nos amis, l'affection pour nos proches ? Surtout, comment verrons-nous Dieu ? » Une fois sur cette pente, ils ne s'arrêtent plus : le problème de l'avenir est un de ceux qui deviennent plus exigeans par les satisfactions mêmes qu'on lui donne. Longtemps les honnêtes gens s'étaient contentés, sur la vie future, des vagues espérances du *Phédon*, reproduites par tous les sages de l'antiquité : *Si quis piorum manibus locus*, etc. Mais alors cette immortalité douteuse ne pouvait plus suffire à personne. Il en fallait une qui fût sûre, réelle, complète, qui s'étendît au corps comme à l'âme; on voulait un autre monde où l'homme pût revivre entier, comme il était, « sans avoir perdu une dent, ni un cheveu. » Ce monde, c'est peu de dire qu'on l'espérait, on en était certain, plus certain encore que de cette terre que foulent nos pas, et l'on avait hâte d'y vivre. En attendant qu'on en jouît, l'imagination en prenait possession d'avance ; on voulait se le figurer ; on demandait à ceux qui passaient pour les plus sages de dire ce qu'ils en pouvaient savoir, comme un émigrant s'enquiert avec une fiévreuse inquiétude du canton de l'Amérique où il doit s'établir, et fatigue un homme qui en revient de ses questions indiscrètes. L'axe de la vie était déplacé ; l'existence présente, incertaine, troublée, misérable, comptait à peine au prix de cette immortalité tranquille, à laquelle on croyait toucher, et qui devenait vraiment la vie réelle. C'était une manière encore de supporter facilement les maux dont on était accablé : le fardeau pèse moins sur l'épaule, quand le malheureux qui le porte aperçoit la maison au seuil de laquelle il va le déposer. — Voilà pourquoi *la Cité de Dieu* obtint de son temps, puis au moyen âge, un si grand succès.

Et de nos jours, a-t-elle encore quelque chose à nous apprendre ? Les gens de notre époque peuvent-ils tirer quelque fruit de cette exposition de la doctrine chrétienne et de cette explication de l'histoire du monde ? Je viens de relire d'un trait ces douze livres, dans leur latin étrange, où se trouvent mêlés ensemble les fleurs fanées d'une littérature qui finit et les jets vigoureux d'une langue qui commence. L'impression que j'en rapporte est fort mélangée. J'y ai trouvé partout la marque d'un esprit ingénieux, étendu, subtil,

et, par moment, des vues profondes, des traits de génie, où l'auteur devance son temps et annonce l'avenir. Il serait aisé de détacher de son ouvrage quelques-unes de ces idées puissantes, qu'il jette en passant, et qui sont devenues ailleurs les élémens d'un grand système. Voici, par exemple, en quels termes il répond au scepticisme des académiciens : « Je ne crains pas qu'on me dise : « Mais, si vous vous trompez? » — Si je me trompe, je suis ; car celui qui n'est pas ne peut pas se tromper, et de cela même que je me trompe, il résulte que je suis. » C'est l'origine du *cogito, ergo sum* et de la philosophie moderne. Ailleurs il dit, dans un passage admirable : « Être, c'est naturellement une chose si douce que les misérables mêmes ne veulent pas mourir, et, quand ils se sentent misérables, ce n'est pas de leur être, mais de leur misère, qu'ils souhaitent l'anéantissement... Mais quoi ! les animaux mêmes, privés de raison, à qui ces pensées sont inconnues, tous, depuis les immenses reptiles jusqu'aux plus petits vermisseaux, ne témoignent-ils pas, par tous les mouvemens dont ils sont capables, qu'ils veulent être et qu'ils fuient le néant? Les arbres et les plantes, quoique privés de sentiment, ne jettent-ils pas des racines en terre à proportion qu'ils s'élèvent en l'air, afin d'assurer leur nourriture et de conserver leur être? Enfin les corps bruts, tout privés qu'ils sont et de sentiment et même de vie, tantôt s'élancent vers les régions d'en haut, tantôt descendent vers celles d'en bas, tantôt aussi se balancent dans une région intermédiaire, pour se maintenir dans leur être et dans les conditions de leur nature. » Ne pourrait-on pas, avec un peu de complaisance, reconnaître là le principe des théories qui nous enseignent l'accommodement aux milieux et la lutte pour l'existence? Ces passages et beaucoup d'autres qu'on pourrait citer font assez voir combien d'idées fécondes il a semées sur sa route. Mais il faut bien avouer que sur l'ensemble de l'œuvre, sur les théories philosophiques et historiques qu'elle renferme, sur la manière dont les livres saints y sont interprétés, sur la facilité avec laquelle l'auteur accepte tous les miracles, même ceux de la mythologie païenne, la science, au sens où notre siècle l'entend, aurait beaucoup de réserves à faire. Ces réserves sont les mêmes qu'on a faites à propos de l'*Histoire universelle* de Bossuet, surtout dans la seconde partie de cet ouvrage, que l'auteur appelle *la suite de la religion*, et qui est plus directement inspirée de *la Cité de Dieu*. Saint Augustin et Bossuet sont deux génies de hauteur inégale, mais de même caractère et de même trempe, des gens de gouvernement et d'autorité, qui suivent volontiers les traditions, qui aiment à marcher dans le grand chemin, avec la foule, et ne cherchent pas des voies nouvelles et solitaires, qui mettent moins leur gloire à élever des systèmes originaux qu'à conserver et à

réparer les vieilles croyances. Ils ont tous deux le même goût pour ces constructions majestueuses, dont la régularité, les grandes lignes, les belles proportions charment leur esprit : mais il ne faut pas leur demander le sens critique, j'entends cette disposition salutaire à se méfier et à douter, ce besoin d'exactitude rigoureuse, qui s'étend aux plus petits faits comme aux autres, et demande à les vérifier tous avant de s'en servir. Eux, voient d'abord les raisons de croire; ils sont toujours disposés à ne pas tenir compte des difficultés, quand elles ne leur semblent pas graves, et à noyer les détails dans l'ensemble. Ne dites pas à Bossuet qu'il y a quelque incertitude dans son calcul des septante semaines de Daniel; il vous répondra d'un ton méprisant « que huit ou neuf années au plus, dont on pourrait disputer, ne feront jamais une importante question, » et se refusera « à discourir davantage. » Les objections que lui font les *doctes* sur sa façon d'expliquer les prophéties, quelque fortes qu'elles soient, ne lui paraissent « que des chicanes ou de vaines curiosités incapables de donner atteinte au fond des choses. » Aucune difficulté ne l'arrête; tout lui semble aisé, simple, clair comme le jour : « Une même lumière nous paraît partout : elle se lève sous les patriarches : sous Moïse et sous les prophètes, elle s'accroît; Jésus-Christ, plus grand que les patriarches, plus autorisé que Moïse, plus éclairé que tous les prophètes, nous la montre dans sa plénitude. » Il abonde tellement dans son sens et trouve ses démonstrations si convaincantes qu'il ne peut comprendre comment il reste, dans ce monde, tant d'aveugles et d'incrédules « qui aiment mieux croupir dans leur ignorance que de l'avouer, et nourrir, dans leur esprit indocile, la liberté de penser tout ce qui leur plaît que de ployer sous l'autorité divine. » Il ne discute pas; il gronde, il commande, il triomphe : « Qu'attendons-nous donc à nous soumettre? N'est-ce pas assez que nous voyions qu'on ne peut combattre la religion sans montrer, par de prodigieux égaremens qu'on a le sens renversé et qu'on se défend plus par présomption que par ignorance? L'Église, victorieuse des siècles et des erreurs, ne pourra-t-elle pas vaincre, dans nos esprits, les pitoyables raisonnemens qu'on lui oppose? et les promesses divines, que nous voyons tous les jours s'y accomplir, ne pourront-elles pas nous élever au-dessus des sens? »

Les aveugles et les incrédules se laisseront-ils tout à fait convaincre par ces véhémentes objurgations? J'en doute beaucoup; mais, à dire le vrai, ce n'est pas pour eux que *la Cité de Dieu* et l'*Histoire universelle* sont faites. On ne comprend bien ces deux grands ouvrages que si l'on s'est demandé à qui ils s'adressent. Saint Augustin dit positivement « qu'il n'a pas entrepris le sien pour les gens qui nient l'existence de Dieu ou qui pensent qu'il est

indifférent aux choses du monde. » Il écrit pour ceux qui croient à quelque chose, car il sait qu'il est plus aisé de passer d'une croyance à une autre que de l'incrédulité à la foi. On ne se figure pas Lucien de Samosate devenu dévot, tandis qu'on avait vu, pendant les persécutions, des païens zélés, des juges, des bourreaux, confesser tout d'un coup la religion de leurs victimes. Bossuet non plus n'aime pas à discuter avec ces libertins résolus qui ne veulent rien admettre, et, désespérant de les attirer à lui, il se contente de les rudoyer : « Qu'ont-ils vu, ces rares génies, qu'ont-ils vu plus que les autres ? et qu'il serait aisé de les confondre, si, faibles et présomptueux, ils ne craignaient d'être instruits! » Les gens qu'il veut ramener sont ceux qui sentent au fond du cœur le désir et le besoin d'être convaincus, qui sont fatigués d'errer dans l'incertitude, des impies par imitation et par air, à qui ce masque pèse, des hésitans, qui ne demandent qu'une impulsion pour se décider. A ceux-là il n'est pas tout à fait nécessaire qu'on leur montre qu'il est impossible de douter; il suffit qu'on leur donne une raison de croire. On ne procède donc pas avec eux par des déductions serrées et des raisonnemens rigoureux, comme si c'étaient tout à fait des incrédules. On leur fait voir que ces croyances, vers lesquelles un penchant secret les attire, ont une raison d'être et ne choquent pas le bon sens, qu'elles peuvent avoir des conséquences salutaires pour la conduite de la vie, qu'elles forment un système où l'esprit se sent à l'aise, et qui, par ses apparences de solidité et de grandeur, séduit l'imagination. C'est un genre de démonstration particulière, qui est parfaitement appropriée aux dispositions des gens auxquels elle s'adresse. Il est rare qu'elle n'arrive pas à les convaincre; et alors quels effets merveilleux ne produit-elle pas? Partis d'une foi obscure et qui s'ignorait, ils reviennent avec une foi qui a pris conscience d'elle-même, qui a trouvé les motifs de croire qu'elle cherchait instinctivement. Ils se sentent délivrés d'incertitudes qui leur pesaient et qui répugnaient à leur nature. La raison et le sentiment s'étant mis enfin d'accord chez eux, ils éprouvent une confiance, une tranquillité, une joie qui leur remplissent l'âme et leur laissent leurs forces entières pour les combats de tous les jours. Voilà ce qu'ont fait en leur temps *la Cité de Dieu* de saint Augustin et l'*Histoire universelle* de Bossuet. Il me semble que, lorsqu'on songe au nombre des gens à qui ces beaux livres ont donné ce qu'il y a de plus souhaitable au monde, la paix de l'esprit, ceux mêmes qui ne l'y trouvent plus aujourd'hui n'en doivent parler jamais qu'avec respect.

GASTON BOISSIER.

CHANTE-PLEURE

QUATRIÈME PARTIE (1).

LII.

Conduit par le tambour sonore,
Il suit crânement le drapeau,
Et la cocarde tricolore
S'étale sur son vieux chapeau.
. . . . . .

Ils étaient une vingtaine en tout de paysanneaux, des tout petits et des plus grands, qui braillaient à l'unisson le psaume patriotique, et toujours hurlant, la bouche fendue jusqu'aux oreilles, ils évoluaient en cadence, défilaient au pas gymnastique devant un monsieur tout de noir habillé et sanglé, par-dessus la solennité de la veste, d'une écharpe aux trois couleurs. C'était le cadet de Lortal, ou plutôt c'était le maire de Saint-Jean-des-Grèzes, qui passait en revue le bataillon scolaire de la commune, présenté par l'instituteur Caviol.

Il a délaissé le village,
Son père, sa mère et sa sœur;
Une voix leur dit : bon courage!
C'est pour la France! pas de pleurs!
. . . . . .

Sa *sûr*, pas de *plûr*, prononçaient les enfans; et ils exécutaient demi-tour à droite, demi-tour à gauche, ils pivotaient, marchaient

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1889 et du 1er janvier 1890.

sur place, se formaient sur deux rangs ou sur quatre, et finalement au commandement de : halte! s'arrêtaient, fixes comme des pieux. Attention! insistait Caviol en rectifiant leur aplomb d'une bourrade dans le ventre ou dans les côtes; et quand il jugea l'ordre parfait et l'alignement irréprochable, levant son chapeau en l'air :

— Vive la république! beugla-t-il, et les vingt petits soldats en même temps. Une explosion. Et aussitôt, la débandade : un tourbillon de grimaces, d'éclats de rire, de casquettes par terre, de galopades, une dispersion de tout ce petit monde aux quatre coins de l'espèce de friche qui s'étendait nue et plate sous le soleil, — le soleil du 14 juillet, — devant la maison d'école et la mairie, les deux monumens en un seul, de Saint-Jean-des-Grèzes.

Bientôt la place se vidait; les jeunes patriotes dégringolaient l'un après l'autre le long des pentes, et les autorités comme deux augures demeuraient tête-à-tête, — sans rire toutefois. Depuis le malheureux dimanche où ils s'étaient pris de bec à la Glanderie, après le départ de Pierre, le père de Cécile et Caviol ne s'étaient plus parlé. A couteaux tirés maintenant; et ils s'espionnaient, ils se dénonçaient, l'un à la Préfecture, l'autre à l'Académie, ils soulevaient ciel et terre, l'instituteur pour discréditer son maire, le maire pour faire sauter son instituteur. D'autant plus zélés l'un et l'autre, d'autant plus dévots aux institutions existantes qu'ils se détestaient davantage, et la vivacité de leur haine pouvait se mesurer à la violence affectée de leur civisme, à la sonorité du « Vive la république! » qu'ils poussaient ensemble, Caviol avec son galoubet de ténor, Lortal avec son cuivre de basse profonde, de toute la force de leurs poumons.

Vive la république! Le cri aussitôt envoyé tombait à plat, rejeté, semblait-il, par l'indifférence des campagnes.

Déjà le citoyen instituteur se retirait en adressant à monsieur le maire un coup de chapeau tout sec et très court, strictement hiérarchique, et Lortal lui répondait sans même le regarder en soulevant le bord de son feutre gris. Après quoi, l'homme dénouait l'écharpe symbolique, dépouillait la veste des dimanches, et allégé du harnais officiel qu'il jetait sur le bras gauche, il tournait le dos à la maison commune pour rentrer à la Glanderie. Et il ne restait plus pour attester la fête et rappeler le glorieux anniversaire que le drapeau flottant à la fenêtre de la salle du conseil; un drapeau tout neuf, qui pendait sans un souffle dans ses plis, inerte sous le soleil torride, et si insolite à voir dans le calme profond de la journée, sans un peu de musique et d'endimanchement autour, qu'il donnait moins l'idée d'un emblème patriotique, que d'un simple chiffon, accroché là pour épouvanter les moineaux.

Lortal se hâtait. Tout son monde était à moissonner au champ

des Abélanes, et il lui tardait de voir où ça en était depuis le matin. Les chaleurs trop vives de juillet avaient surpris le blé, cette année-là; les épis éclataient, laissaient aller le grain, et il fallait y veiller si l'on ne voulait pas laisser aux oiseaux une bonne part de la récolte.

Lortal se hâtait. Le soleil qui le criblait ne faisait que l'aiguillonner encore; il lui semblait entendre craquer les capsules des épis, tomber, avec un bruit d'argent qui roule, les grains de blé trop mûrs. A peine, tant il était pressé et soucieux, s'il répondait d'un geste, lui si abondant en paroles à l'ordinaire, au bonsoir des tâcherons courbés çà et là sur la récolte.

Au Pas de Terraube cependant, il s'arrêta. De là, par-dessus l'étroite coupure du ravin, le champ des Abélanes se découvrait en son entier; immense, sans une verdure dessus, sans l'ombre portée d'un roc ou d'un arbre; rien que du blé; une coulée d'or fauve qui tombait à pente presque verticale du faîte étincelant de la montagne jusqu'au pli profond du ruisseau.

Presque au sommet, agrandis par la nudité de l'espace sur lequel ils se découpaient en silhouette, les moissonneurs opéraient; régulièrement échelonnés à d'égales distances, ils avançaient ensemble, portés par le même rythme, enveloppés à chaque pas de l'éclair de l'acier qui flambait au soleil, avant de mordre les épis. Des femmes les suivaient, baissées, les mains en avant, occupées à lier les javelles...

Et la file se mouvait lentement avec la gravité d'un acte nécessaire, dont chaque geste, inventé depuis quand? éternel, hiératique, se répétait là, tel qu'il s'était accompli des mille et des mille ans avant sous les ardeurs du même soleil.

Lortal regardait, son orgueil de propriétaire largement épanoui à mesurer, à palper des yeux l'étendue du champ, le plus vaste de la Glanderie, le plus important peut-être, et le plus riche à coup sûr de tout le territoire de Saint-Jean-des-Grèzes : une pièce d'un seul tenant, tout un revers de montagne en plein rapport, une tache de culture admirable à contempler dans la stérilité des roches environnantes.

C'était le bonheur de l'oncle, chaque fois qu'il allait de ce côté, de voir les passans connus ou inconnus se retourner, s'arrêter comme lui tout à l'heure pour admirer l'enclos; et certes, il valait bien le coup d'œil, soit qu'au temps des semailles il étalât son argile grenue, éventrée à larges tranches par les quatre paires de bœufs de la Glanderie qui mettaient un bon quart d'heure à le traverser de part en part, soit qu'à la pousse nouvelle elle se muât en vert tendre et plus tard en or vif, quand la saison le voulait... Mais cette année, l'idée de la récolte en train de se perdre coupa net

le plaisir du propriétaire, qui, ayant soufflé un peu à l'ombre d'un érable, et essuyé de la manche de sa chemise la sueur qui ruisselait de son front, s'était remis en marche, contournant le ravin, avec la pensée de surprendre son monde, de leur tomber dessus par en haut, au moment où on ne l'attendrait pas.

Mais quand le seigneur et maître des Abélanes apparut brusquement au sommet de l'échalier de pierre à quelques pas des moissonneurs, il trouva chacun et chacune à son poste et la fauchaison joliment avancée, presque trop, pensait-il, parce que les femmes qui liaient les javelles, obligées de suivre les hommes et de marcher à leur allure, risquaient avec des mouvemens trop brusques de faire s'égrener les épis.

De la main, Lortal fit signe aux hommes de se ralentir; mais le comprirent-ils, éblouis qu'ils étaient, hébétés de soleil, la figure en feu, les mains en sang déchirées par les chardons et par les ronces? et, l'auraient-ils compris, il n'était pas déjà si aisé pour eux d'interrompre leur élan, leurs pas si exactement emboîtés dans les pas du voisin, que le moindre écart de rythme, la plus légère discordance, risquait de dévier vers l'un ou vers l'autre, le coupant de la faux.

Pas la peine de les déranger d'ailleurs. La maturité plus hâtive dans la partie haute du champ exposée à la rage du soleil avait déjà chassé le grain des alvéoles. Le blé était à terre; une bonne moitié de cette récolte sur pied, de cette superbe montre de richesse qui étonnait le passant, n'était plus, vérifiée de près, que de la paille, de quoi donner à manger au bétail.

Furieux, Lortal avait broyé dans ses doigts les épis vides, et sur un juron qui s'arrêtait à la gorge, étranglé par la colère, il regagnait le chemin de la Glanderie...

Et à peine avait-il quitté les Abélanes, un autre souci le poignait : le mariage de sa fille; l'affaire Linon, rompue depuis la veille... Tout arrêté avant-hier encore, jour pris pour passer le contrat, et, au dernier moment, tout par terre, tout à recommencer pour la troisième fois. Avec qui maintenant? Si le fils Linon n'en voulait pas, un apothicaire de rien du tout, qui n'avait seulement pas fini de solder ses drogues, à qui s'adresser? Ah! d'avoir une fille à établir, quel tracas!

C'est égal, il y avait du plus ou du moins là-dessous, une manigance d'ennemi, de jaloux peut-être, d'un qui avait envie de Cécile? Et il n'était pas besoin d'aller loin pour le chercher, ce quelqu'un : cette méchante bête de Caviol probablement. Oui, voilà; il avait eu connaissance de sa dénonciation à la préfecture, et il se vengeait sur la petite.

Mais, patience! d'une façon ou d'une autre, on lui ferait son

affaire, à cet individu. Si le cadet de Lortal ne lui avait pas réglé son compte tout de suite avec ses cinq doigts appliqués sur sa figure, c'est qu'il espérait bien le châtier autrement. Il ne perdrait rien pour attendre, l'animal!

Dire que sans lui on serait si tranquille à la Glanderie, Cécile et Pierre et lui, tous les trois bien contens, bien d'accord! Et, au lieu de ça, un enfer! Cécile, toujours agacée, les yeux battus, la figure longue! Pourvu qu'elle ne tombât pas malade! Elle mangeait du bout des dents, elle parlait du bout des lèvres : bonjour, bonsoir, jamais un mot, jamais un signe d'amitié, — comme s'ils ne se connaissaient pas. A ce régime-là, elle n'y tiendrait pas longtemps. Fière comme elle était, c'était trop pour elle, ces trois refus coup sur coup.

La veille, à dîner, quand il lui avait porté la lettre de Linon, elle était devenue blanche autant que sa serviette; pas une plainte, d'ailleurs, pas un reproche, mais un tremblement nerveux qui secouait la lettre dans ses mains; et ses yeux! un regard qui faisait peur.

Pauvre Cécile! Peut-être qu'il ne savait pas la prendre; trop brusque avec elle, et d'autres fois trop facile. Il avait tant d'autres choses à penser. Oui, mais tout de même, il aurait dû la suivre de plus près depuis quelques jours, l'obliger à se distraire; et il se promettait de la secouer en rentrant, de lui offrir un amusement, une robe neuve, un chapeau. Une idée! s'il l'emmenait le soir même à Montauriol, pour voir le feu d'artifice!

LIII.

Aussitôt rentré à la Glanderie, il s'enquit d'elle à Bièbe. Elle était sortie depuis une couple d'heures, laissant dire à son père qu'il ne s'inquiétât pas d'elle jusqu'à la nuit, et même un peu après; elle allait visiter son amie Berthe à Sesquières-Haute, et peut-être resterait-elle avec elle pour souper.

— Tant mieux, si ça peut lui donner de l'appétit, pensa Lortal.

Très fatigué, il s'était laissé tomber, sitôt monté dans sa chambre, sur le fauteuil, un voltaire en reps cramoisi où il s'étalait quelquefois, l'été, quand la chaleur était trop forte. Désanglé, dépoitraillé, le vieil homme respirait la fraîcheur de la pièce, très obscure avec rien qu'une fente de jour, comme le reflet blanc d'un incendie qui vibrait entre les volets.

Lortal s'assoupissait; mais à peine commençait-il à fermer l'œil, une idée le remettait sur pied brusquement. Il pensait aux vingt mille francs qu'il avait retirés l'avant-veille de chez Capespine pour

les verser entre les mains de cet imbécile de Linon, en signant le contrat de mariage.

Dix fois par jour, au moins, depuis qu'il les avait mis sous clef, dans son armoire, il les avait tirés de leur cachette, moins pour s'assurer qu'ils y étaient encore que pour se donner le plaisir de les voir, de les palper, de froisser dans ses doigts les jolis papiers coloriés en bleu...

Il dormirait mieux tout à l'heure, quand il aurait vérifié le compte; et déjà, impatient, presque inquiet, il saisissait la clef enfouie dans un tiroir secret de la commode, et, l'armoire ouverte, il mettait la main au bon endroit, sur le nid. Nom de D!.. le nid était vide. Un frisson, une sueur aux reins, puis une détente. Sans doute, il s'était trompé de planche; et il cherchait au-dessus, au-dessous. Rien. Pas possible! le portefeuille avait glissé peut-être, ou bien il ne se rappelait plus l'endroit. La première pile de serviettes à gauche, entre la sixième et la septième, mais était-ce bien le chiffre? Lentement, posément, mais ses gestes tremblaient, ses mains avaient la fièvre, il dépliait, il secouait les serviettes l'une après l'autre. Rien encore. Et alors, quoi, volé? Comme un fou, cette fois, il se ruait sur le linge, chavirant les piles de draps, bousculant les douzaines de serviettes, et éventrées, chavirées, il les chiffonnait, il les piétinait encore.

— Bièbe? Bièbe? appelait-il en même temps.

Mais les jambes lui manquaient; un vertigo faillit l'abattre sur le carreau, il se retint à la commode et but à même le pot à l'eau deux ou trois gorgées coup sur coup.

Bièbe arrivait, troublée; inutile de mentir, elle savait tout, la malheureuse, ça se lisait sur sa figure, elle connaissait le voleur.

— Vite, dis-moi qui, articulait son maître, en marchant sur elle.

Elle fit le geste d'avancer le bras, comme qui pare une gifle; et à voix très basse, à peine intelligible :

— Ce n'est pas moi, répondit-elle, c'est mademoiselle.

— Mademoiselle? Prends garde à ce que tu vas dire; si tu me trompes, tu coucheras ce soir en prison.

— Comme Dieu m'entend, je l'ai vu, affirmait-elle... Là, derrière la porte, à travers le trou de la serrure, j'ai vu mademoiselle mettre la main sur les papiers; elle les a comptés; il y en avait vingt. Alors elle a dégrafé sa robe et elle les a épinglés à sa chemise.

— Et après?

— Après, mademoiselle est passée dans sa chambre, elle a mis ses bracelets et son saint-esprit autour du cou, et ses bagues ensuite, toutes ses bagues à ses doigts.

— D'où l'as-tu espionnée?

— D'en face, de sur le toit du four aux prunes; en écartant les feuilles du figuier, c'est comme si on était dans la chambre...

— Et, interrogea encore Lortal, tu ne sais pas où est allée mademoiselle?..

— Je ne sais pas... répondait Bièbe méfiante; mais Mirguet sait peut-être.

— Pourquoi, Mirguet?

— Mademoiselle l'a rejoint à la ferme tout de suite après que vous avez été parti; elle lui a remis un papier.

— Bien; je vérifierai ça; toi, range ce linge en attendant. Et si tu lèves la langue de ce qui s'est passé ici aujourd'hui, un mot, tu m'entends, un seul, ton compte d'abord, et ensuite...

Lortal finit d'un geste et d'un regard qui en disaient assez long.

— Mirguet? Mirguet? appelait-il aussitôt dans la cour.

Hélé deux ou trois fois, le pastoureau se décidait enfin à dégringoler du haut de la fénière, ahuri, des pailles dans les cheveux.

Et, aussitôt à terre, il était appréhendé, happé solidement par l'oreille.

— Une bonne heure déjà, que tes oies devraient être en train de pacager. A quoi penses-tu, mauvais drôle? — Et, sans lui donner le temps de répondre, à peine de crier: aïe! Lortal continuait, fort tranquillement en apparence: — Le billet que mademoiselle t'a donné à porter ce tantôt, tu l'as remis à l'instituteur?

— Je l'ai remis... balbutiait Mirguet après une seconde d'hésitation et une légère secousse à l'oreille..

— Quelle heure était-il? interrogea encore le maître.

— Les hommes finissaient de goûter aux Abélanes; il était près de trois heures...

— Suffit, conclut Lortal, et, secouant vigoureusement, de haut en bas, le cartilage copieux et très rouge qu'il serrait entre les doigts : voilà pour ta commission, mon petit; à tes oies, maintenant!

Donc Caviol avait été averti à trois heures; Cécile avait quitté la Glanderie une demi-heure avant. Où s'étaient-ils rejoints, ces voleurs?

Le volé essayait de réfléchir. La tête lui tournait; rien que de penser aux vingt mille francs, le sang lui battait aux tempes, l'étouffait à la gorge. Il s'arrêtait alors, il chancelait avec des gestes égarés, des frénésies des mains, des poings serrés martelant le front, comme pour en secouer le vertige. Vingt mille francs! Ses vingt mille francs qui roulaient, qui couraient; de quel côté?

A chaque passant, à chaque figure qui se levait près de lui au bord d'un champ, c'était la même question, et chaque fois aussi

la même réponse. Personne n'avait rencontré Caviol; personne n'avait aperçu Cécile. Pas de chance! Ou bien on savait tout et on se fichait de lui, dans son dos. Il se retournait alors brusquement. Mais non, rien de suspect; ce charretier s'en allait en sacrant après ses chevaux; ce moissonneur travaillait à botteler sa gerbe... Chacun s'occupait à son affaire. A qui s'adresser, bon Dieu! S'il allait porter plainte à la gendarmerie? Eh oui, c'était ça; comment n'y avait-il pas pensé plus tôt? Le parquet prévenu, le signalement des fugitifs envoyé par dépêche à toutes les gares, on arriverait bien à mettre la main sur l'argent. Oui; mais à peine avait-il fait quelques pas dans la direction de Paour, une réflexion ralentissait son allure. Quel scandale tout de même et quelle risée, sa déclaration au *marchef :* « Ma fille est partie avec Caviol. » Bien difficile, après ça, de marier Cécile. Et puis l'autorité, c'est long à se mettre en marche; avant que le parquet fût saisi, les ordres expédiés, qui sait où toucheraient les jeunes gens. Très probable, si jamais ils lui revenaient, que son argent et sa fille lui reviendraient entamés... Tandis qu'en agissant tout de suite, sans rien ébruiter, sans prévenir personne...

Très angoissé toujours, mais un peu plus lucide, Lortal essayait de tirer au clair la situation. Tout n'était pas perdu. Si vite qu'ils eussent déguerpi, Cécile et Caviol n'avaient pu prendre encore le chemin de fer. Les deux premiers trains, le montant et le descendant, se croisaient à Fénoé à huit heures. Mais sûrement ils n'oseraient pas s'embarquer là, ni même aux stations les plus proches, à Riquepel ou à Sesquières-Haute; à Fontebeille plutôt ou à l'Ombrouse, au-dessus ou au-dessous. Mais à laquelle des deux gares? Lortal se cassait la tête à le deviner. Tiré à droite, puis à gauche, et obligé de choisir tout de suite, — il était déjà plus de six heures, — il s'était décidé à tout hasard, comme qui joue à pile ou face, à remonter vers l'Ombrouse.

Au moment où, de plus en plus perplexe, il quittait la traverse pour s'engager sur la grande route de Paour, un homme lui envoya le bonsoir, un vieux, la figure enfoncée sous un chapeau de paille en ruines, un pauvre haillonneux qui charriait sous son bras une maigre brassée d'épis glanés sans doute depuis le matin.

Tout à ses réflexions, Lortal passait sans lui répondre.

— On est donc bien pressé ce soir, qu'on ne rend pas le salut à ses voisins... grogna l'individu.

Au grognement, Lortal avait reconnu le vieux Calel. Et il s'arrêtait court. Qui sait si le pauvre diable n'arrivait pas là juste à point pour le renseigner?

— Bonsoir, Calel, répondit-il; et, plus cordialement qu'il n'en usait d'habitude avec lui : As-tu fait bonne récolte? ajouta-t-il.

— Bonne, oui, pour quelqu'un qui n'a rien semé. Aussi n'ai-je pas crainte des voleurs, ricana-t-il. Et, se remettant en marche : Allons, bonsoir, Lortal, et le bonsoir aussi à ta fille. Je l'ai aperçue tantôt; elle est joliment fière de santé, et vaillante. La chaleur ne l'empêche pas de se promener, celle-là. Le régent et elle, en voilà deux qui n'ont pas peur du soleil!..

— Tu les as donc vus? reprit vivement Lortal, et d'un air qui jouait, mais qui jouait mal l'indifférence, il ajouta : Oui, je sais; Cécile doit dîner ce soir chez les Combal à Sesquières et Caviol l'aura accompagnée sans doute.

— C'est bien possible, acquiesça le vigneron, et son œil se plissait en même temps, disparaissait en une rapide grimace. Qu'on aille à gauche, qu'on aille à droite, ça ne me regarde pas, conclut-il. D'ailleurs, c'est comme on dit : tous les chemins mènent à Rome.

— Mais enfin, que ça t'intéresse ou que tu t'en moques, tu ne les as pas moins vus. De quel côté allaient-ils?

Calel repartait :

— Je ne sais pas au juste, envoya-t-il sans s'arrêter, par-dessus son épaule.

Mais Lortal se plantait devant lui :

— De quel côté? voyons, réfléchis, rappelle-toi ; c'est un service que je te demande. — Et comme le vieux ne se pressait pas de le renseigner, il le secouait : — Vite, explique-toi... insistait-il.

— Eh! doucement, s'il te plaît, ripostait le vigneron. Tu as une façon, toi, de demander les choses... Doucement, que diable; si misérable qu'on soit, on a son âme à soi, et sa langue! Laisse-moi y penser. On est vieux, mon ami, et la mémoire s'embrouille. De quel côté, dis-tu? Ah! çà, tu y tiens donc bien à le savoir? Et tu te figures qu'on ne comprend pas tes raisons, tu t'imagines qu'on ne devine pas où le bât te blesse. Pauvre Lortal! Pas la peine de finasser, va, ta fille a levé le pied, hein? Eh bien quoi? tu n'es pas le premier à qui ça arrive. Moi, c'est ma terre que l'eau m'a emportée, toi, c'est ta fille qu'on veut te prendre. Chacun son tour de souffrir. Le plus à plaindre de nous deux, ce n'est pas toi, encore. Ta Cécile partie, la Glanderie te reste, c'est l'essentiel; tu auras de quoi nourrir ton chagrin, de quoi l'abreuver aussi. En tout cas, ne compte pas sur moi pour te tirer d'affaire. Te rendre un service? Ma foi, non. Fallait me rendre ma terre quand l'eau du ciel l'avait descendue dans ton pré. T'es-tu assez f... de moi quand je te la réclamais! Trop tard maintenant pour me cajoler. Bonsoir, Lortal!

Mais Lortal s'accrochait au vigneron, humble, contrit, bon enfant, des promesses plein la bouche, et des tapes d'amitié sur l'épaule,

et comme Calel ne desserrait pas les lèvres, il arrivait aux grands moyens, proposait de l'argent.

— Veux-tu vingt francs, en veux-tu quarante ? cent, est-ce assez payé? Allons, décide-toi...

Calel ne se décidait pas, et le temps pressait; plus que trois quarts d'heure avant le train.

Lortal revenait à la charge :

— Voyons, tu n'es donc pas un chrétien? suppliait-il. Avant de me refuser, pense un peu à ta fille qui t'est morte, à ta pauvre Lalie; tu n'as pas oublié; toute petite, elle était aussi souvent à la Glanderie que chez vous, à s'amuser avec Cécile; ma pauvre défunte femme l'aimait autant que sa propre enfant. Au nom de ta Lalie, voyons, Calel...

Le vieux réfléchissait, son œil très clair, d'une pureté presque enfantine, fixé sévèrement sur le maître de la Glanderie.

— Ma Lalie! prononça-t-il. Quelle idée t'a pris de me parler de ma fille morte. Ah! vieux renard! Eh bien, oui; à cause d'elle. C'est mon souci d'être trop à court d'argent pour lui faire dire des messes. Tu lui en feras dire six, six messes chantées. Et puis, attends; je ne te réclame que mon dû; tu me charrieras ma terre de ton pré, dans ma vigne; je suis trop vieux maintenant pour la porter sur mes épaules. Vingt tombereaux au moins; est-ce convenu?

Calel avait tendu la main; Lortal frappa dedans sans hésiter.

— Marché conclu, affirma-t-il; et voilà des arrhes...

Un louis d'or qu'il glissa dans la main du vigneron. — Maintenant vite...

Vite, ce n'était guère l'habitude de Calel, un peu sentencieux et loquace comme tous les vieillards.

— Eh bien, voilà, commença-t-il; j'étais à glaner derrière tes moissonneurs, quand je les ai surpris cheminant tous deux à couvert dans le chemin des Mugues. Oh! ce n'était pas la première fois que je les y prenais, les gaillards; mais, au lieu de se tenir à l'ombre et de se parler de près comme ça se passe entre les amoureux, ils filaient bon train cette fois, et ça m'étonnait si loin de la Glanderie, à une heure, où, si on les avait rencontrés, ils n'auraient guère eu d'excuse à fournir de se trouver ensemble. Ils montaient alors comme qui va vers l'aour. Tout d'un coup, quand ils sont arrivés au droit du ruisseau, au lieu de le franchir pour prendre la grand'route, les voilà qui plongent dans la fente du ravin. Plus personne; terrés comme des taupes. Mais je les guettais à la sortie et j'ai eu le contentement de les voir descendre par la Combe au Ru, droit sur Fénoé, où ils doivent être arrivés à cette heure...

LIV.

Calel parlait encore et déjà Lortal était en route, ses pas juste dans les pas de Caviol et de Cécile. Et devant lui, à la défilade, le ruisseau de Terraube, les prés des Boscarles, les maisons de la Gourdounio. Et il ne voyait pas les maisons, il ne voyait pas le ruisseau. Rien que le but devant lui, et il y courait de toute la vitesse de ses jambes. Les gens levaient le nez, s'exclamaient sur son passage, ébahis de son allure. Un homme de l'âge, et de l'importance, et du ventre de Lortal! Il ne les voyait pas davantage, il marchait toujours, essoufflé, ému, avec des bruits dans les oreilles, des sifflets imaginaires de locomotives, des sonneries de timbres électriques qui n'étaient que la stridulation des cigales collées à l'écorce des arbres le long du chemin.

La gare enfin! Ils étaient là! Caviol au guichet, Cécile assise sur un banc, à l'écart; du monde autour, le facteur de la poste avec la sacoche aux dépêches, un militaire en congé, deux ou trois jeunes gens de Fénoé qui allaient au chef-lieu prendre leur part des réjouissances.

Cécile se levait, prête à fuir, avec un cri sur les lèvres. Mais déjà son père avait mis la main sur elle, et comme, épouvantée, perdue de honte, elle s'affalait sur le banc :

— L'argent, l'argent! ordonnait-il à voix basse.

Ses mains hésitaient, ses mains tremblantes de voleuse, elle n'arrivait pas à dégrafer son corsage, et lui, brutalisant l'étoffe, égratignant la peau, violemment comme qui empoigne une proie, arrachait le paquet. Intact! Posément, comme s'il était chez lui, il compta les billets, les vérifia l'un après l'autre, puis, la liasse soigneusement repliée et enfermée dans son portefeuille, et le portefeuille dans sa poche, lâchant Cécile, il se tourna vers le Caviol. Piteux, malgré tout son aplomb, celui-là saluait vaguement, fléchissait plutôt sur ses jarrets, en offrant à Cécile les deux billets de troisième qu'il venait de solder... La peur le crevait, c'était déjà sur sa joue comme le vent de la gifle. La gifle ne vint pas. Très colère, Lortal, mais d'une colère goguenarde, détendue malgré tout par le bonheur qu'il avait eu de retrouver son argent et sa fille, de tromper le trompeur.

Sans hésiter, il s'empara des billets et à haute voix, pour le public qui commençait à s'étonner :

— Merci, dit-il, vous avez bien fait de les prendre. Encore une minute de retard, je manquais le train. Allons, bonsoir, mon garçon; si votre dîner vous attend, vous mangerez la soupe froide. Merci, et à charge de revanche.

Sans perdre de vue Cécile, toujours écroulée sur le banc, il reconduisait l'instituteur jusqu'à la porte, et là, dans le tuyau de l'oreille, en manière de confidence :

— Canaille ! l'insultait-il, voleur, saligaud !

Et ses yeux flambaient, ses lèvres se gonflaient à chaque injure, comme chargées de venin.

Le train interrompit ses litanies.

Un train de fête, pavoisé d'un bout à l'autre, illuminé, sonnant de vivats, de chansons patriotiques, plus bruyantes dans la tranquillité du crépuscule qui commençait à tomber.

Des figures de connaissance aux portières : les Nadal d'Excelsi, les Vergne de Paour, le président du cercle républicain de Saint-Vergondin, une chambrée de bons patriotes qui allaient en famille finir le 14 juillet à Montauriol. Lortal aurait voulu les éviter, mais on l'avait reconnu, on le hélait, on le hissait presque de force avec sa fille dans un compartiment déjà plein de camarades et d'amis.

Des civilités, des poignées de mains, des cordialités rudes et joviales à la mode des petits bourgeois de campagne, et Lortal ripostait, pas gêné le moins du monde, loquace autant que d'habitude, pendant que Cécile hébétée, presque inconsciente, se laissait embrasser, attirer, par la petite Louise Nadal, et elle l'embrassait à son tour machinalement, très lasse, les jambes brisées, la tête faible, comme si elle relevait de quelque grosse maladie ; et n'avait-elle pas pensé mourir tout à l'heure, mourir de peur et de honte, quand son père avait paru devant elle ? Cette émotion, la plus violente qui eût jamais ébranlé ses nerfs, se réveillait encore par momens, presque aussi intense ; un spasme la secouait alors, la faisait vibrer tout entière, et se résolvait ensuite en un morne accablement.

Les coudes au corps, les yeux baissés comme si elle craignait de se trahir, elle répondait à peine au bavardage de son amie Louise, aux histoires du couvent où elles avaient été élevées ensemble. Bien fades ces histoires ! Et cette joie qu'elle avait d'aller voir le feu d'artifice ! Fallait-il être naïve ! Et Louise, de son côté, s'étonnait de la trouver, elle si gaie d'habitude, muette, presque maussade. Souffrante peut-être ? Oui, c'était cela, un peu souffrante ; une migraine... Et ce bruit la fatiguait, ce tapage à côté d'elle dans le wagon. Il y avait là une troupe de jeunes gens qui s'en donnaient de blaguer et de rire et de chanter *la Marseillaise*. D'autres cris, d'autres chansons les saluaient à chaque arrêt du train, des bandes de farauds à veston court et à cravate de couleur se bousculaient à l'assaut des compartimens, et, le train parti, leurs camarades restés à terre les acclamaient au passage, accoudés à la barrière. Les têtes, une seconde entrevues dans la clarté rouge ou

bleue d'une lanterne, rentraient subitement dans le noir, et la petite ville, la bourgade disparaissait aussi, se tassait, obscure, avec une fusée quelquefois, une pauvre chandelle romaine crevant en l'air, ridicule à travers l'illumination sidérale, qui flambait loin, si loin ! aux quatre coins de l'horizon.

Montauriol approchait, et une inquiétude poignait la voyageuse. Où la menait son père? Elle l'épiait, elle l'écoutait à la dérobée, attentive au moindre indice. Un mot qu'il avait lâché en passant à propos des dames des Cinq-Plaies l'avait épouvantée. Est-ce qu'il penserait vraiment à la mettre sous clé? Tel qu'elle le connaissait, violent et obstiné, — non sans motif d'ailleurs cette fois, — il irait jusqu'au bout s'il s'était mis cette idée en tête. Et alors? Oh! alors, autant en finir tout de suite, se jeter par la portière! Tout plutôt que cette vie en cellule, parquée, montrée au doigt, méprisée. Et l'heure était proche; dans le fracas des plaques tournantes, des timbres électriques, à travers le brusque allumage des signaux et des lanternes, le train entrait en gare de Montauriol.

Tout de suite, en débarquant, sous prétexte d'aller retenir des chambres à l'hôtel, Lortal se séparait de ses compagnons de route, montait en *citadine,* et Cécile avec lui, jetée au fond, rudement, en paquet.

— Au couvent des Cinq-Plaies, indiquait-il au cocher.

Et Cécile au cou de son père:

— Pardon, papa, pardon, suppliait-elle, — la voiture déjà en marche, — punissez-moi, châtiez-moi, tout ce que vous voudrez, tout, mais pas le couvent. Enfermez-moi à la Glanderie, emmenez-moi si vous avez peur que je m'en aille; mais ne me quittez pas, ne m'abandonnez pas. Ayez pitié de moi, père, je suis bien malheureuse...

— Malheureuse, malheureuse! c'est bon à dire, malheureuse avec les vingt mille francs que tu m'emportais. Vingt mille francs! — Il s'encolérait en répétant le chiffre et d'un revers de main, violemment il écartait la joue en pleurs qui s'appuyait à son épaule. Et tu me demandes de te mettre en prison à la Glanderie? Pour être à portée de ton bon ami, n'est-il pas vrai? Et c'est moi qui serais le porte-clés, moi qui monterais la garde sous ta fenêtre? Merci bien! J'ai autre chose en tête; j'ai la moisson à surveiller et les dépiquaisons ensuite, j'ai besoin d'être tranquille. Tant que Caviol sera à Saint-Jean-des-Grèzes, tu ne remettras pas les pieds dans le pays, entends-tu? Et quand même tu souffrirais un peu, d'ailleurs? Tu t'es assez promenée au soleil aujourd'hui; ça te fera du bien de rester un peu à l'ombre.

Cécile sanglotait; et Lortal impatienté:

— C'est comme ça, articulait-il rudement; que tu pleures, que tu chantes, ce sera comme ça encore. Tu es ma fille, n'est-ce pas? Eh bien, marche, je n'ai pas à te donner des raisons.

Cécile sanglotait, et la citadine roulait, se trimbalait le long du faubourg; et déjà autour d'eux, le tapage de la fête; du monde plein la chaussée, du monde plein les trottoirs: des gens de banlieue, des jardiniers à allure paysanne, des ouvriers de fabrique braillans, gesticulans, un peu partis pour la gloire, des pantalons rouges parmi, des casques de dragons, des képis bleus de tringlots. De loin en loin, une *Marseillaise* montait de cette procession en marche vers le feu d'artifice, et le couplet escortait un moment la voiture.

Cependant en approchant de l'Esplanade, la foule devenait plus compacte, la circulation plus lente, les trottoirs s'engorgeaient, obstrués par les tables de café, envahis par les industries ambulantes des marchands d'emblèmes et des débitans d'orangeade et, sur le mouvement, sur le bruit de la rue, le bruit, le mouvement des maisons illuminées, animées du haut en bas avec des faisceaux de drapeaux, des alignemens de lampions ou de lanternes aux fenêtres, toute une longue perspective de feux multicolores, où çà et là quelque hôtel aristocratique, quelque boutique bien pensante mettait un trou d'obscurité.

La citadine n'avançait plus qu'au pas, saluée à bout portant d'invectives de pochards, fusillée de boîtes à feu que de jeunes citoyens s'amusaient à jeter entre les roues.

Lortal s'impatientait; mais, au tournant de la promenade, au moment de s'engager dans la descente qui, par-dessus le mince filet d'eau de la Vère, mène au faubourg neuf et au couvent des Cinq-Plaies, les chevaux s'arrêtèrent, emboîtés, immobilisés dans la cohue. De là jusqu'au pont, les têtes se touchaient, tournées vers l'Esplanade, qui surplombait dans le vide, toute noire, et les pièces d'artifice, échafaudées au bord, dessinant des gestes bizarres sur le ciel.

Un cri tout à coup, un ah! de contentement exhalé par le public. Une bombe s'élevait en serpentant à secousses, comme avec une volonté d'aller plus haut, plus haut encore, et elle fléchissait ensuite avec un mouvement de fleur trop mûre pour éclater en une gerbe d'étoiles, dans une détonation sèche que renvoyaient les échos des promenades et des rues.

Le feu d'artifice avait commencé.

Deux, trois couples de fusées partirent coup sur coup; puis ce fut toute une pièce qui surgit au ras de terre, subitement dessinée, animée d'un trait de feu : deux soleils énormes oscillaient, se mettaient à tourner lentement, en sens inverse, et au milieu, dans un

braisillement d'incendie, une croix de la Légion d'honneur, — le maire de Montauriol avait été décoré le jour même, — fulgurait, gigantesque, portant sa légende écrite en lettres tricolores : « Honneur et patrie ! »

Un frémissement d'admiration se leva, courut comme un souffle ; des messieurs et des dames, à un balcon, se penchaient, criaient bravo ! un enfant battait des mains, porté sur l'épaule de son père.

Mais Lortal en avait assez du spectacle. Il avait réglé la citadine, et Cécile à son bras, et le bras comme un bouclier sur le portefeuille, il s'évertuait à percer la muraille humaine tassée entre lui et le pont. Pied à pied, jouant des coudes ou de la langue, brutal ou conciliant selon les circonstances, il avançait.

Une fois le pont traversé, dès qu'ils eurent perdu de vue l'Esplanade, plus de presse : à peine quelques curieux en retard qui se hâtaient de gagner le bord de l'eau. Et bientôt le silence, la tranquillité du faubourg pauvre, avec des murs de jardin et des façades basses où agonisaient de rares lampions.

Plus tranquille encore, plus silencieux que le voisinage, le couvent dormait, reposait tout au moins derrière la lourde porte à guichet, qu'on devinait solidement verrouillée, cadenassée à l'intérieur. Et la règle plus inviolable que la serrure ! Oh ! cette porte ! oh ! le tintement de la cloche d'appel prolongé de corridor en corridor ! que de tristes souvenirs, de mélancoliques retours de vacances ils évoquaient pour Cécile, de tout temps réfractaire à la vie conventuelle, en révolte plus ou moins ouverte avec les dames religieuses. Et maintenant, qu'est-ce que ça allait être ? Quelle rentrée, quel accueil !

La sœur tourière ne se pressait pas de venir, ennuyée de quitter le spectacle du feu d'artifice, que toutes regardaient, élèves, maîtresses et converses, non pas d'en bas, du jardin, — on aurait eu l'air de s'associer à une manifestation politique, — mais d'en haut, discrètement et en silence, derrière les fenêtres du dortoir.

Et, une fois arrivée, ce fut encore une affaire pour décider cette méticuleuse et formaliste personne à ouvrir la porte et à prévenir Mme la supérieure.

— Après neuf heures ! gémissait-elle.

— Quand il en serait dix ! J'ai besoin de lui parler, entendez-vous ? répliquait Lortal avec l'assurance d'un homme qui, de tout le temps que sa fille avait été en pension, ne s'était pas trouvé une seule fois en retard pour le trimestre.

La tourière partie, ils restaient tous les deux dans le grand parloir, uniquement éclairé, à cette heure, par une lampe de sanctuaire qui brûlait devant une statue du Sacré-Cœur, enluminée de couleurs

fades; mais du côté du jardin, dans la baie de la porte vitrée grande ouverte, une autre lumière arrivait par secousses : la flambée blanche d'une fusée, la pluie d'or d'un soleil et une détonation après, affaiblie par la distance.

Le feu d'artifice continuait.

— Vous, ma chère enfant, à neuf heures du soir, quelle surprise!

C'était Mme la supérieure elle-même, Mme Saint-Damien, un morceau de femme blême et fanée, très flasque, et un air amène, un soupçon de finesse, — oh! pas bien profond, — dans l'œil, tout petit, un peu clignotant. Avec la musique bien connue, trop connue, des chapelets et des médailles brinqueballant sur son ventre, elle s'avançait en roulant, les bras tendus vers Cécile, très pâle; et, avant qu'elle se fût dérobée, avant que Lortal eût articulé une parole, elle accolait la chère enfant, qui disparaissait, la figure enfoncée dans l'avancement en pointe de la cornette.

Mais au premier mot du père, — quel mot, grand Dieu! — l'air amène et le sourire et le port très digne de la tête renversée en arrière, tout le personnage cordial à la fois et majestueux de la dignitaire en exercice se désarticula subitement. Un vrai coup de théâtre. La cornette basse, les bras ballans, — ils lui en tombaient, à la bonne dame, d'entendre cette stupéfiante nouvelle, — elle hésitait d'abord, elle se refusait à comprendre. Un enlèvement! M. le maire se trompait sans doute. Mais avec ce diable d'homme qui ne mâchait pas les mots, au contraire! le doute n'était pas possible. Hélas! c'était bien d'un enlèvement qu'il s'agissait; même elle avait pensé que les choses avaient été très loin, aussi loin que possible, et il fallut quelques renseignemens supplémentaires pour la rassurer sur les suites de l'affaire. Dieu merci, ce qu'elle avait cru un malheur n'était qu'une imprudence. Assez forte, par exemple.

— Vous dites avec l'instituteur. *Jesus Maria! Jesus Maria!*

Elle répéta trois fois l'invocation très haut, en commençant sur un ton d'ahurissement suraigu, plus bas ensuite, avec un creux désespéré, un creux qui s'approfondissait, se perdait en abîme : *Jesus Maria!*

Un silence ensuite.

Puis cette réflexion, ce gémissement plutôt, parti des entrailles :

— Quelle honte pour la maison! Quelle honte!

— Quelle honte! approuva Lortal.

— Après tout le mal que nous nous sommes donné pour la former... une éducation avant tout chrétienne : le chapelet deux fois par jour, la visite au Saint-Sacrement à la récréation de quatre heures, la confession tous les samedis, le catéchisme deux fois la

semaine. Et quel prêtre pour l'instruire! M. l'abbé Douradoure. Un saint, un ange; oui, un ange de bonté, un ange de vertu! Et voilà le résultat!

Nouveau silence.

— Je sais bien, insinua la vénérable dame, que des accidens de ce genre sont arrivés dans d'autres maisons; on m'a dit qu'une ou deux anciennes élèves des Dames du Thabor n'avaient pas une conduite des plus édifiantes. Ces dames font pourtant tout ce qu'elles peuvent; mais il y a un tel mélange dans les classes! Ici, jamais rien de pareil, pas une défaillance depuis trente-cinq ans que je suis dans la maison!

Encore un silence.

Mme Saint-Damien attendait; quoi? un mot, un geste, un soupir de Cécile, un témoignage quelconque d'assentiment ou de repentir. Rien. Inerte, les lèvres pincées, le regard absent, sans un tressaillement sur sa figure de suppliciée, d'une pâleur effrayante, Cécile s'obstinait à son mutisme.

Fatiguée d'attendre, Mme Saint-Damien, qui avait évité de la regarder jusque-là, se tourna résolument vers elle, et, avec un geste d'adjuration très solennel, les yeux levés au plafond, les mains jointes, — son geste des grandes occasions, des explications orageuses avec les élèves :

— Qu'avez-vous fait, petite malheureuse! s'exclama-t-elle indignée. Qu'a dû penser de vous votre saint ange gardien?

Pas de réponse.

— C'était bien la peine de vous recevoir Enfant de Marie avant votre départ de la maison, continuait la sainte femme; je ne m'en souciais pas trop, moi; on aurait dit que je prévoyais... M. l'aumônier intercéda pour vous; il voulut vous délivrer lui-même le diplôme et les insignes de la congrégation. Misérable créature! avez-vous seulement songé au chagrin que votre conduite allait donner à M. l'aumônier?

Si elle y avait songé, — ce qui n'était guère probable, — Cécile ne jugea pas à propos de l'avouer. Et Mme Saint-Damien, s'animant :

— Et votre âme, ma pauvre enfant, votre salut éternel! Je suis sûre que vous avez cessé de porter votre scapulaire. En venir là, Seigneur! Car enfin si M. votre père n'était pas arrivé à temps, s'il ne vous avait pas arrachée aux griffes du démon, dans quel état seriez-vous à cette heure, dans quel état!

La vertueuse dame suffoquait, une main devant ses yeux, comme pour en écarter l'image évoquée tout à coup du péché que Cécile avait failli commettre.

Son éloquence, d'ailleurs, restait sans effet.

Cécile était un peu plus pâle, mais toujours muette.

Lortal intervint.

— Faut pas lui en vouloir, dit-il ; la petite n'a pas la tête à vous écouter pour le quart d'heure; sauf votre respect, c'est comme une pouline emportée, elle a besoin qu'on l'entrave ; une fois enfermée chez vous, vous verrez qu'elle s'amendera. Le naturel est bon, pardi ! je la connais bien; laissez là seulement réfléchir un brin, elle se fera douce et maniable comme un petit agneau.

Mais Mme la supérieure ne se souciait pas trop de la garder. Si ce qui lui était arrivé venait à se savoir, ça serait un beau tapage. Les parens, bien sûr, retireraient leurs enfans.

Lortal protestait. Puisqu'il ne lui était rien arrivé, rien de mauvais, enfin! Une promenade de deux heures en plein air, la belle affaire! Et puis, les vacances étaient là, dans quelques jours; les élèves une fois parties, la petite ne dérangerait personne. Et lui, de son côté, paierait la pension en conséquence : cinquante, soixante, cent francs par mois, s'il le fallait. Surtout il tenait à ce qu'on ne mît pas sa fille à un régime trop sévère; de la religion, donnez-lui-en tant que vous pourrez, mais de bon bouillon, de bonnes côtelettes aussi. Elle n'est pas trop solide depuis quelques jours, et ça n'aurait rien d'étonnant si cette histoire-ci lui avait porté un coup...

Les conventions arrêtées, le maire de Saint-Jean-des-Grèzes se levait, prenait congé de la supérieure. Et, de nouveau, Cécile :

— Emmenez-moi, papa, emmenez-moi ! Je vais mourir ici ! implorait-elle à voix basse.

Il l'écarta doucement; et, un peu ému cette fois; — mais quoi! il fallait bien en finir ! — il gagna rapidement la porte.

— Tu m'écriras! dit-il en guise d'adieu.

Anéantie, Cécile le regardait s'en aller.

— Du courage, mon enfant, du courage ! offrez votre souffrance au bon Dieu ! suggérait Mme Saint-Damien ; et docile, passive au moins, sans résistance apparente, elle emmenait la révoltée, un bras autour de sa taille, ainsi qu'elle aurait conduit une malade.

Elles passaient devant la porte vitrée du jardin ; une flamme subite, comme une rougeur d'incendie, les fit s'arrêter. Devant elles, des arbustes taillés, des allées droites, des charmilles ornées de statues peintes, apparaissaient, éclairés comme en plein jour, tandis qu'au-dessus de l'esplanade une gerbe, un bouquet de feu montait, montait, vertigineux et fragile : un fourmillement d'astres fusant, planant, crevant en l'air, mourant en une pluie de rubis, de topazes, d'émeraudes, qui retombaient mollement, se fanaient en des chutes légères à travers l'obscurité du ciel.

Le feu d'artifice était fini.

LV.

Un mois, un grand mois de négociations, de démarches, de voyages au chef-lieu, d'antichambre sur les banquettes de la Préfecture ou de l'Académie. Une rude vie pour Lortal; et, à la dernière heure, ce mauvais tour de la candidature de Grassian, que l'instituteur, profitant du désistement de Pierre, lui avait jetée dans les jambes, et il comptait bien, avec son protégé, tenir l'administration. Mais le maire, pas bête, était entré en marché avec le seigneur de Toutes-Aures : donnant, donnant, lâche-moi le Caviol, j'accepte ta candidature; et on avait topé là-dessus, on avait fait la paix sur le dos de l'instituteur.

Renié par Grassian, livré par le cercle républicain de Paour, trahi par *le Vigilant* lui-même, à qui Lortal avait pris un abonnement de six mois, Caviol sautait enfin, envoyé en disgrâce à Rouqueyrolles, une école de dix élèves, de l'autre côté de l'Aveyron, au fin fond des causses d'Anglar-la-Cramade. M. le préfet lui-même venait d'en donner l'assurance au maire de Saint-Jean-des-Grèzes. L'arrêté avait été notifié l'avant-veille au dégommé, avec l'ordre formel de se rendre immédiatement à son nouveau poste. Probablement en rentrant le soir à la maison commune, Lortal le trouverait en train de boucler ses malles.

Ravi de son succès, glorieux de la poignée de main que lui avait offerte, en prenant congé de lui, son supérieur hiérarchique, l'ennemi de Caviol traversait d'un air dégagé l'antichambre où il avait passé de si mauvais quarts d'heure en tête à tête avec ses angoisses de solliciteur, descendait triomphalement l'escalier monumental, franchissait le vestibule et gagnait par le plus court le pont de la Vère et le couvent des Cinq-Plaies.

Elle avait assez pâti, la petite, et maintenant que l'amoureux était envoyé à distance, — si tant est qu'elle y pensât encore, — rien n'empêchait plus son père de la ravoir à la Glanderie. Il lui tardait ; la maison était grande sans elle. L'absence de Cécile faisait jaser aussi, sans qu'on sût rien de tout à fait précis ; et qui sait ce qu'on inventerait, si elle se prolongeait encore. Il n'était que temps de fermer la bouche aux malintentionnés en exhibant la demoiselle. Et elle, pas fâchée non plus de lâcher sa prison. Elle n'avait pas manqué de se plaindre dans toutes ses lettres; même dans les dernières, elle jouait la malade; une malice pour l'attendrir, sans doute, et lui n'était pas allé la voir, crainte d'être mis dedans. Il la connaissait bien, pardi! la maladie de Cécile, et il connaissait aussi le remède: de la bonne poudre d'escampette, d'abord, et puis... ah! si on pouvait lui trouver un épouseur!

Il était si sûr de son fait, le cadet de Lortal, que, même au couvent, les nouvelles inquiétantes que lui servait la bonne sœur tourière ne le troublaient qu'à moitié. Cette fine mouche de Cécile les mettrait toutes dans le même sac! pensait-il. Il manqua rire au nez de Mme la supérieure, très troublée, elle aussi, très émue de l'état de sa pensionnaire qu'elle lui expliquait en détail, scrupuleusement. Ça l'avait prise le jour de l'Assomption, en sortant de la messe; une faiblesse subite, un malaise dans tout le corps, un accès de fièvre. Et la fièvre depuis ne l'avait pas quittée; des intermittences, un jour bien, l'autre mal; le médecin ne savait trop qu'en penser. Et mauvaise malade avec ça, entêtée à ne pas prendre les remèdes.

— Vous arrivez à propos; elle vous écoutera peut-être, concluait-elle; avec nous, c'est comme le premier jour; elle ne peut pas nous voir... M. l'aumônier lui-même... Ah! monsieur Lortal, telle vous nous l'avez donnée, telle nous vous la rendons. C'est un diable, votre fille, un vrai diable!

Ils entraient dans la chambre de la malade, et dès la porte, à première vue, Lortal commençait à déchanter.

Cécile était seule, sans même la compagnie muette d'un livre ou d'un ouvrage entre les doigts; seule dans un fauteuil, la figure enfouie dans la blancheur d'un oreiller. Changée depuis un mois, cette figure, et pas seulement l'enveloppe, le velouté des joues disparu, la fraîcheur absente du sourire, mais l'expression : ce quelque chose de flétri, d'amer qu'elle avait sur elle et qui en faisait une autre Cécile, autre même pour son père.

— Enfin! soupirait-elle. — Et cet enfin, découragé, comme un reproche, était, d'abord, tout ce qu'elle trouvait à dire, à l'arrivée depuis si longtemps attendue de son père.

Pourtant, une fois Mme Saint-Damien partie, l'enfant se dégourdissait, retrouvait peu à peu la parole. Et des moqueries tout de suite, une charge à fond contre le couvent. Des bêtes, ces dames des Cinq-Plaies, et leur aumônier! un vieux mal peigné qui lui portait sur les nerfs!

Lortal approuvait, Lortal riait, content de voir sa fille en train de débiter des malices... Preuve qu'elle n'était pas si malade!

De ce qui s'était passé entre eux un mois avant, pas un mot, — — pas un mot de repentir, pas un mot de reproche. — Comme si Cécile avait été simplement absente de chez elle, Lortal l'informait de chacun et de chacune de leur entourage, lui contait par le menu les événemens de Saint-Jean-des-Grèzes : c'était Louise Nadal qu'il avait rencontrée la veille en jardinière avec son père, et elle s'était informée de la santé de son amie, — une brave fille, cette Louise! et c'était encore la poule pattue que Zoé Trémissal lui avait pro-

mise et qu'elle avait envoyée à la Glanderie; des riens, mais qui voulaient dire beaucoup pour Cécile. Ainsi tout était comme avant, là-bas; elle pouvait rentrer la tête haute, surtout après un certain départ que lui annonçait son père, le départ d'un individu qu'il ne nommait pas et que le préfet venait d'envoyer en disgrâce à Rouqueyrolles.

— Ah! s'exclamait Cécile; et ce ah! d'allègement en disait long à lui tout seul.

C'était assez causé d'ailleurs. Il n'était que temps de faire les malles si l'on tenait à rentrer le soir même à Saint-Jean-des-Grèzes.

Si l'on y tenait! pensez donc! et non pas seulement Cécile, mais Mme Saint-Damien, consultée pour la forme et qui donnait son consentement tout de suite, mais le docteur, arrivé là fort à propos et qui n'hésitait pas à signer son billet de sortie à la malade; rien comme l'air natal pour remonter l'organisme, affirmait ce savant en formulant sur un bout de papier de vagues apéritifs et d'anodins fortifians: « Un peu de quinine et beaucoup d'exercice, il n'en faudra pas davantage... »

Jusqu'à la sœur tourière, qui s'empressait à boucler la chapelière, jusqu'au jardinier, un vieil homme lent et circonspect, affairé pour une fois, prompt à charrier les bagages, à les charger sur la voiture.

Tout le couvent avait hâte de se débarrasser de la gêneuse. Et Cécile presque gracieuse pour tout ce monde, aimable de la joie de partir!

Et la joie durait encore en chemin, chez le pâtissier où on descendait pour manger une friandise sur le pouce, chez la modiste où Cécile demandait à s'arrêter, séduite par un étalage de chapeaux d'été pour la campagne; et avec l'amusement du chapeau neuf généreusement offert par Lortal et qu'elle arborait sur l'heure, avec l'excitation du madère siroté par-dessus la brioche et qui montait comme une fusée à sa cervelle d'anémique, elle arrivait, heureuse presque, à la gare.

Du monde attendait déjà sur le quai, paysans et bourgeois, et dans le tas, les Bouniol, monsieur, madame et mademoiselle, une grosse fille, riche de santé, riche d'atours, un peu nigaude; mais Cécile était si contente de retrouver des visages de connaissance, Sans hésiter, elle allait vers elles, les mains tendues; elle s'arrêta net. En l'apercevant, son ancienne amie avait glissé un mot à l'oreille de sa mère, très étoffée aussi et très importante personne, et toutes les deux avaient tourné le dos, faisant semblant, mais si maladroitement, de lire une affiche.

La malade avait chancelé; elle eut de la peine en se raidissant, à rejoindre son père, qui, les billets pris et les bagages enregis-

trés, cherchait une bonne place pour elle, pas trop à l'air, dans le train formé à la minute et déjà prêt à partir.

— Allons, viens-tu, Cécile?

Mais Cécile n'était plus si pressée de s'en aller; oh! pas pressée du tout, maintenant. A quoi bon? si ça devait être là-bas, comme ici, des affronts, des mépris, plus ou moins déguisés, la honte enfin! avec qui elle vivait depuis un mois, et quand elle croyait lui avoir échappé, elle la retrouvait à son côté comme une mauvaise et inséparable amie.

La honte! elle était là, tout près, dans les chuchotemens des inconnus qui parlaient, — qui parlaient d'elle, — à l'autre bout du compartiment; elle était à chaque station, dans les regards d'indifférens qui se posaient sur elle; elle était dans la chanson du conducteur qui sifflait, ouvrant ou fermant les portières.

Cécile s'isolait, s'enfermait tête à tête avec l'obsédante pensée; et sur sa figure, aussitôt le pli amer, le regard fixe, le masque de souffrance apparu à Lortal dans la cellule des Cinq-Plaies; la figure pâle sur l'oreiller blanc! Pâle aussi maintenant, mais allumée d'une pointe de rougeur aux pommettes, et en même temps un frisson des épaules, une inquiétude dans les jambes; l'accès de fièvre qui revenait à son heure. Et Lortal dépouillait sa veste, inutile par cette torride après-midi d'août et enveloppait l'enfant comme un objet fragile, plus fragile, hélas! qu'il ne l'imaginait encore, quoiqu'il commençât à s'alarmer pour tout de bon. Et tout en la soignant, il essayait de la distraire, de l'amuser au spectacle du pays, des villages et des fermes qui défilaient devant eux.

La saison du battage était alors dans son plein et, devant chaque porte, les gens s'activaient à étaler, à triturer la gerbe.

Aux arrêts du train, on les entendait encore; la cadence des fléaux résonnait monotone, ou le ronflement de la batteuse, comme de quelque grosse abeille, seule en mouvement dans la grande stupeur du soleil.

— Regarde donc, petite, la gerbière des Mispoul, indiquait Lortal. Je parie qu'ils enfermeront encore leurs cent hectolitres, cette année!

Et, près de Fénoé :

— Pas de chance, les Fabri! observait-il; leur blé de la rivière ne tiendra pas ce qu'il promettait sur la fleur, les derniers orages ont charbonné la moitié des épis...

Mais Cécile se souciait bien de gerbière et de récolte!

Elle songeait :

Mlle de Fabri me saluera-t-elle? Comment me recevra Fanny Mispoul?

Que pense de moi le Mirguet? se demandait-elle un peu plus

tard en descendant à Fénoé, où le petit berger attendait son maître avec la jardinière attelée et la Pécharde qui pilait le caillou sur la route. Que voulait dire ce regard levé sur elle, hardi et honteux, regard de camarade ou de complice? Pour l'éviter, elle tournait la tête du côté de la montagne; mais la ligne d'horizon bien connue, inflexible et sévère, lui semblait plus sévère encore, plus inflexible ce soir-là, comme si une curiosité hostile, une réprobation muette, pesait sur la coupable de là-haut, de ces rochers qui avaient vu ses bonheurs, ses rêves d'enfant, — tout son passé si pur enfermé dans leur ombre, — et à chaque bonheur, à chaque rêve évoqué, c'était comme une aggravation de son malheur actuel, de son affreux mécompte!

Le soleil s'abaissait, plongeait lentement dans les chênes au-dessus de la Ramade, et tout le revers de la montagne, de Saint-Jean-des-Grèzes à Fénoé, flottait comme allégé dans la transparence de l'ombre qui s'étalait heureuse, réveillant les herbes, les verdures longtemps immobiles; et les herbes frémissaient, les verdures remuaient, ranimées comme pour aspirer la fraîcheur.

Et Cécile aurait souhaité le soleil plus bas, l'ombre plus noire; ce reste de jour la gênait avec le recommencement de la vie rustique plus active à cette heure qui appelait les troupeaux et les pâtres au pacage et obligeait les servantes de ferme à descendre aux fontaines, leur seau de cuivre en auréole sur le front.

Tous et toutes connues d'elle. Et eux, la reconnaissaient-ils? savaient-ils son histoire? S'ils la savaient en tout cas, ils ne s'en tracassaient guère, il n'y paraissait pas tout au moins à la placidité coutumière de leur bonsoir.

Mais celui-ci, qu'en pensait-il, ce cavalier qui venait vers elle par la traverse au pas modéré de son bidet? Cécile avait eu comme un nuage sur les yeux en apercevant Pierre. Quelle mine allait-il lui faire tout à l'heure quand ils se trouveraient face à face! Elle ne l'avait pas revu depuis la matinée où elle avait tenté, très imprudemment peut-être, de se raccommoder avec lui. L'avait-il devinée ce jour-là; plus tard au moins avait-il compris le coup de désespoir qui l'avait jetée à sa tête? Et lui l'avait éconduite! En avait-il eu quelque remords depuis en apprenant la fin de l'histoire? ou bien, à défaut de remords, quelque pitié tout au moins?

Pierre avançait; encore quelques pas de son cheval, quelques tours de roue de la jardinière, ils allaient se croiser. Et Pierre ne s'en doutait pas, tête baissée, le nez sur son journal, qu'il avait pris l'habitude de lire en tournée entre deux visites. Mais l'oncle, peu curieux de la rencontre, fouetta la Pécharde, qui détala des quatre fers, brûlant la politesse au docteur. Éveillé par le roulement tout

proche du véhicule, Pierre n'eut que le temps d'entrevoir et de saluer sa cousine. Un salut un peu court, lui sembla-t-il, et un regard si étonné,.. pourquoi? Cécile n'eut pas le loisir d'y penser. Quelqu'un approchait, quelqu'un qu'elle aurait bien voulu éviter; mais le moyen? Brusquement, au débouché d'une tranchée rocheuse, une charrette apparaissait descendant vers les Lortal; des meubles dessus; une commode, un bureau, des rayons de bibliothèque en bois blanc; un mobilier de bourgeois pauvre; le déménagement de Caviol. L'homme était là, escortant à pied le convoi, un Caviol défrisé, déplumé, toujours cuistre, mais d'une cuistrerie déconfite, l'air navré comme s'il accompagnait un mort en terre. Et c'était bien un deuil qu'il menait, le pauvre diable! le deuil de ses rêves d'avancement et de fortune.

— Ne te trouble pas, petite; c'est lui,.. avertissait Lortal en touchant le coude à sa fille. — Et Cécile, un peu gênée, s'évertuait à regarder ailleurs, au bord de la route, décidée à ne pas regarder son ancien ami. Mais elle avait beau s'appliquer, compter les arbres, fixer les tas de pierres, c'était toujours lui qu'elle voyait, et assez distinctement pour remarquer les pièces de son accoutrement, un complet de couleur tendre, un chapeau de paille fané, enfoncé sur les yeux; et cette boule coloriée qu'il portait à la main? sa sphère terrestre sans doute, un bibelot précieux qu'il avait tenu à déménager lui-même, pieusement comme un symbole.

Dire que c'était pour ce pantin-là qu'elle avait failli se perdre!

Mais le pantin se redressait tout à coup, se piétait sur ses ergots de petit homme, et, d'un air de défi en dévisageant Lortal, d'un ton de galanterie plus outrageant encore en envoyant un sourire à sa fille :

— Bonjour, monsieur le maire,.. au revoir, mademoiselle Cécile! les saluait-il en passant.

— Bon voyage! ripostait ironiquement Lortal en se retenant de lui allonger un coup de fouet... du côté du manche...

La côte finissait quelques pas plus loin, sous les pas de la Pécharde, qui se lançait à la descente. Le pays changeait. Et il semblait à Cécile que sa vie allait changer aussi, le passé mort, enterré derrière elle avec Caviol, et l'avenir devant : un avenir bien incertain encore, bien peu sûr, mais, enfin, l'avenir!

LVI.

— Vous, monsieur Lortal, où le placez-vous?

Mlle Urgèle, debout au milieu d'un cercle de messieurs et de

dames assis sur l'herbe à l'ombre des charmilles, se posait devant Pierre ; les bras croisés, un doigt allongé sur la joue, dans l'attitude classique de la devineuse, elle attendait la réponse du jeune homme.

— Je le place,.. je le place...

Le jeune homme hésitait, peu expert à ce genre d'amusement encore usité, faute de mieux, — les après-midi sont si longues! — dans les sociétés de campagne ; soi-disant jeux d'esprit, qui sont à l'esprit ce que les jeux innocens sont quelquefois à l'innocence.

— Je le place...

Diable d'invention! Mais aussi qu'était-il venu faire au château, le malheureux Pierre? Puisque Urgèle lui battait froid, le tenait à distance depuis quelques jours, sans doute pour le punir de l'intimité trop rapide de leur promenade en Ramade, qu'avait-il besoin de chercher une mortification de plus? Ah! voilà! c'est que Pierre n'était pas toujours en état de raisonner. Le tête-à-tête au clair de lune, au lieu de lui donner à réfléchir comme à son amie, avait excité sa passion, et, pour l'achever, la jalousie le mordait maintenant!

Non sans quelque prétexte. Urgèle n'était plus seule en famille à Chante-Pleure. Comme tous les ans, à pareille époque, l'ouverture de la chasse avait amené des invités au château ; c'était un train autour : des coups de fusil le matin ou des sonneries de trompe, et, la nuit venue, la cadence des valses et des quadrilles ; un bruit de fête qui poursuivait Pierre, l'escortait pendant ses tournées de malades, le relançait parfois jusque dans la solitude de Fontbrune... Agacé alors ou fasciné, il ne savait pas au juste, il poussait jusqu'au bord des causses, à la brèche qui surplombe Chante-Pleure, et là, caché par l'avancement d'un roc, il regardait, il écoutait, la tête penchée en avant, comme avide de souffrir... Et c'était devant lui tantôt l'animation, le long des allées, d'une partie de cligne-musette ou de colin-maillard, et tantôt, le soir, sur le fond lumineux des croisées ouvertes du salon, les silhouettes enlacées des danseurs et des danseuses. Et il lui semblait que chaque danseuse était Urgèle.

Ce jour-là même, rôdant autour du château, sous couleur de visites à ses malades, il avait été cueilli au passage par Mlle de Fabri, et, — il avait eu beau s'en défendre en alléguant ses occupations professionnelles, — présenté à la compagnie en train de se divertir dans le jardin. Haute, très haute compagnie! L'inévitable Michaël d'abord et son foulard blanc, puis les cousins de Sorgues, des royalistes de la vieille roche, le père représentant du roi, préfet de la Haute-Vère *in partibus infidelium*, le fils officier de réserve et capitaine de louveterie, et en l'honneur de ces hauts personnages,

toute la gentilhommerie du canton; rien que des figures longues, des nez busqués, des profils de race très séans au décor, à l'orgueil des charmilles anciennes, des pelouses où les paons promenaient comme de vivans blasons les sinoples et les azurs de leurs queues étalées. Et Pierre, tout de suite au supplice, dépaysé, sa tenue de vrai campagnard en désaccord avec la savante rusticité des costumes d'à côté; et puis les mille et une conventions de langage, de gestes, comme d'un autre peuple : des sous-entendus, des malices où il se perdait malgré son application à attraper le ton juste, à lancer ou à renvoyer le volant dans ce jeu de raquette frivole et gracieux qui est la conversation des mondains et des mondaines. Cette infériorité le gênait; si pénétré qu'il fût des idées de son temps et de sa profession, — la plus égalitaire de toutes, — il se sentait intimidé. Et ce n'était pas tant l'opinion de ces messieurs et de ces dames qui l'inquiétait, c'était le reflet de cette opinion sur son amie. Et il la suivait de l'œil, épiant le moindre indice; mais non, Urgèle ne s'occupait guère de sa personne; pas exclusive ce jour-là, toute à tous, ou plutôt toute à son plaisir, à la folie de jouer qui la tenait. Une vraie débauche de remuer et de rire, et, par intervalle, des silences, des à-coups de rêverie tendre, avec ce regard voilé, intérieur, qui la rendait si touchante!

A quoi, à qui songeait-elle?

Une seule fois, — ils jouaient à colin-maillard et elle lui bandait les yeux :

— Vous me trouvez bien dissipée, pas vrai, monsieur l'homme grave, lui disait-elle à demi-voix : c'est qu'on a des soucis, voyez-vous, et quand on trouve une occasion de s'étourdir...

— Des soucis! lesquels? s'exclama Pierre.

Elle finissait de l'aveugler; le prenant par la main, elle le fit pirouetter sur lui-même, et le lâchant brusquement au milieu de la pelouse :

— Attrapez-moi; je vous les raconterai,.. ripostait-elle.

Les passe-temps allaient leur train; après le colin-maillard, ç'avait été le vol du faucon, depuis longtemps annoncé et toujours différé par l'oncle Fabrice. Une vraie cérémonie selon les rites et d'après les gravures anciennes; très sérieux, avec des cris appropriés, le colonel déchaperonna le jeune élève, qui ne se le laissa pas dire deux fois pour se donner de l'air; on le vit s'élever peu à peu en décrivant de grands cercles, et bonjour, la compagnie! malgré les pressantes sollicitations et les gestes désespérés du dresseur, il ne reparut plus.

Il y eut ensuite une belle partie de cache-couteau, un croquet très animé, et enfin les invités, en ayant assez de se tenir sur leurs

jambes, les jeux assis eurent leur tour : la sellette, le furet, d'autres encore, jusqu'à ces insipides *homonymes*, qui, pour le moment, exerçaient la patience du docteur.

— Vous le placez? interrogea de nouveau Urgèle.

— Sur l'échafaud, répondit désespérément Pierre.

— Fi, le jacobin! reprenait Urgèle. Pourquoi pas à Trianon? Pauvre *reine!* Elle accentua le mot deviné, d'une révérence ironique :

— Vous êtes vraiment un sphinx trop débonnaire, ajouta-t-elle; enfin, tant pis pour vous! allez vous mettre en pénitence là-bas, à l'autre bout de la charmille, et gare à vous tout à l'heure! vous aurez du fil à retordre, monsieur Lortal.

Pierre s'éloignait, attendait sur la terrasse le signal du martyre. Et il souhaitait de tout son cœur un bouleversement, quelque chose, — n'importe quoi, — qui le tirât de ce mauvais pas et de cette trop bonne compagnie.

Le salut lui vint d'où il ne pouvait guère l'espérer, de l'oncle Lortal. Du bord de la terrasse où il s'était accoudé, Pierre le vit descendre de loin, au trot de sa Pécharde, un trot plus précipité que d'habitude.

— C'est toi que je cherche, lui criait-il d'en bas, sans descendre de la jardinière; après la façon dont nous nous sommes quittés, tu penses s'il m'en coûte de te demander quelque chose, s'expliquait-il, d'une voix étranglée, comme si les paroles lui pelaient la langue; mais, si brouillés soit-on, on est des parens tout de même; ton père et moi nous sommes nés de la même mère; les procès ne peuvent rien contre ça, n'est-il pas vrai? Quand on se tient de si près, il me semble qu'il n'y a pas de honte à s'entr'aider les uns les autres. D'ailleurs, si ça t'ennuie, mettons que ce n'est pas moi, c'est Cécile qui te réclame...

— Elle est donc malade? interrogea Pierre.

— Malade? Peut-être non; tu sauras bien, toi; ce qu'il y a de sûr, c'est qu'elle ne s'est pas levée depuis huit jours. Bissol était encore là, tout à l'heure. Alors, tu sais comme elle est, un peu capricieuse, beaucoup même, — l'oncle soupira, — devant lui, sans se gêner, elle m'a commandé de t'aller quérir... Et me voilà...

— C'est bien; j'y vais, répondit Pierre.

Et s'étant excusé brièvement auprès des de Fabri et des joueurs aux homonymes, il ne fit qu'un saut de la terrasse dans la jardinière. Et fouette ma Pécharde! Au trot, en montant! elle ne voulait pas le croire, la poulinière, et elle ralentissait à tout moment, mais à peine commençait-elle à souffler, en avant la ficelle, il fallait trotter quand même.

Pierre cependant s'informait de la maladie de sa cousine, simplement attentif d'abord, puis de plus en plus préoccupé à mesure que s'allongeaient les explications de l'oncle.

Évidemment ça se présentait mal. Presque rien les premiers jours de l'arrivée de l'enfant; l'accès de fièvre assez anodin, les nuits pas trop mauvaises, une simple menace de quelque chose qui n'aboutirait certainement pas, avait prononcé le Bissol. Mais depuis, sans doute, le quelque chose était venu; la fièvre augmentait depuis trois jours, et elle ne quittait plus la malade, plus violente seulement à la tombée de la nuit. Mauvais signe, cette fièvre, hein, docteur?

Le docteur ne disait rien, il s'enquérait seulement du traitement institué par le confrère de Paour.

— Son traitement? eh, sandieu! tu le connais? toujours le même. Si tu te figures qu'il va changer d'idée à son âge! « Un bon ramonage, et nous verrons après; si elle n'a pas envie de manger, eh bien, elle mangera par force. » Toujours la même chanson.

— Et elle a mangé après?

— Comme avant, ni plus ni moins. Alors un second ramonage; et un accès de fièvre à la suite, mais d'une violence! Le lit en tremblait, mon ami. C'était la nuit dernière; heureusement, ça s'est calmé sur le matin.

Pierre réfléchissait.

— Et, pas de toux? interrogeait-il encore.

— Elle tousse, si, à tout bout de champ; mais si peu chaque fois, la chaleur la guérira bien assez, assure Bissol.

— Savoir!.. hésitait Pierre qui n'avait pas trop bonne opinion de l'état de sa cousine; et il lui tardait de se rendre compte.

Mais l'oncle avait d'autres sujets de s'inquiéter.

— Passe pour la petite, reprenait-il; un peu plus tôt, un peu plus tard, elle s'en tirera bien, pardi! Ce n'est pas ça qui me tourmente. Et, douloureusement: Je connais une autre malade, continuait-il, et celle-là, vois-tu, tous les médecins du monde... Tiens, regarde! Du fouet, il indiquait à Pierre à droite de la route, dans la déclivité du plateau, la vigne, la fameuse vigne qu'ils avaient explorée et admirée ensemble, avant la pousse, le jour même de sa rentrée à la Glanderie. Elle était en pleine végétation maintenant, tous ses pampres dehors, des pampres en folie, qui, liés à grand'peine, fusaient, échappaient à l'échalas; les raisins, encore en verjus, pendaient çà et là déjà lourds, faisaient ployer les ceps; et tout, les feuilles noires de sucs, les grappes épaisses dont les grains luisaient, gonflés de liqueur, tout promettait une récolte abondante. Pierre ne comprenait rien aux lamentations du propriétaire.

Mais l'oncle haussant les épaules :

— Là, en haut, tu ne remarques donc pas, lui signalait-il.

En haut, en effet, dans la portion la plus aride du terrain, des souches plus pauvres de verdure mettaient comme deux ou trois îlots de misère, plus apparens encore dans la luxuriance du vignoble. Pas de doute possible ; l'ennemi était là ; la bête avait commencé son travail.

— Et tu sais le remède qu'on me propose? le seul efficace, paraît-il : immerger mes souches, leur administrer un bain de pieds d'un mois ! avec cette pente et à deux cents mètres-au-dessus de l'Aveyron. Ah! double D. !.. double D. !.. tu me l'avais bien dit, toi ; mais c'était déjà trop tard ! Et moi assez bête pour me fier à cette médaille de Lourdes ! Avec ça qu'elle se soucie bien de nous, leur sainte Vierge ! c'est comme la république ! Tout le monde, — à commencer par les professeurs d'agriculture, bien rentés, ceux-là, et qui vivent sur nos misères comme les médecins sur nos maladies, — tout le monde se fiche de ces pauvres diables d'agriculteurs ! Ah ! ma vigne, ma vigne ! Et c'est tout ce que tu me dis pour me consoler, toi ? — Il se retourna vers Pierre, tellement enfoncé dans son chagrin qu'il en oubliait sa brouille avec son neveu, et les raisons que celui-ci avait de ne pas le plaindre.

— Je pense à Cécile,.. répondit sèchement le docteur.

La jardinière entrait à la Glanderie.

Et Lortal, au lieu de déharnacher lui-même et d'attacher la poulinière, jetait les rênes au Mirguet, pressé d'introduire son neveu chez la malade.

Elle était au premier, dans la chambre neuve, couchée dans le lit nuptial, très large, qu'ils avaient été choisir ensemble à Montauriol, elle et Pierre, peu après l'arrivée du cousin ; il reconnaissait le meuble et les tentures, une cretonne à fond bleu avec des oiseaux dessus et des guirlandes de fleurs ; et il se rappelait en même temps des momens du voyage, des folâtreries de Cécile chez le tapissier, sous l'œil indulgent du futur beau-père. Comme c'était loin tout ça ; et depuis !

Mais le docteur n'était pas venu à la Glanderie pour faire du sentiment ; très calme, la première émotion passée, il examinait la figure tournée vers lui de son ancienne amie, de sa malade à présent. Et cette figure creusée, fiévreuse, en évoquait d'autres, marquées des mêmes stigmates, des masques de souffrance adossés à des traversins d'hôpital ; et le diagnostic lui revenait : deux ou trois mots techniques, une sentence brève, — sentence de mort trop souvent, — formulée par le chef de service ; et cette fois, c'était Cécile la malade, et c'était lui qui allait la juger.

Elle s'était soulevée en l'apercevant, et lui tendait la main.

— J'étais sûre qu'il viendrait, moi! envoyait-elle au nez de Bissol, lequel, un peu interloqué, mais décidé quand même à tenir bon, à ne pas céder la place, saluait assez froidement son confrère.

Pierre avait gardé la main tendue vers lui et tâtait le pouls, l'œil fixé sur la montre.

— Cent dix pulsations, n'est-ce pas? interrogeait Bissol.

— Oui, mais de l'agitation, une faiblesse extrême, ripostait Pierre.

Et en même temps, il priait la malade de s'asseoir : une petite minute, pour écouter ce qui se passe là dedans, ajoutait-il, et il explorait en tapotant à petits coups secs, un de ses doigts faisant enclume et l'autre marteau, les épaules et la poitrine. Des sonorités mates et courtes, d'autres vibrantes et prolongées, répondaient comme sous les touches d'un clavier, et Pierre, frappant à droite et puis à gauche, étudiait, comparait les deux musiques. Puis il se pencha et appuya longuement l'oreille là où les doigts avaient passé : « Respire fort... plus fort... » indiquait-il à Cécile, qui riait, le menton chatouillé par les cheveux du docteur; puis on lui commanda de tousser, et après qu'elle eut toussé, immobilité complète, pas permis de respirer seulement...

— Que d'histoires, mon Dieu! je n'en puis plus, geignait l'auscultée. Sais-tu que tu es déjà plus ennuyeux que M. Bissol; et c'est le premier jour! Laisse donc; tu es trop curieux à la fin; ça m'agace...

Pierre se relevait, invitait le confrère à écouter à son tour. Et Bissol se récusait. Pas besoin d'écouter, c'était vu et entendu pour lui; inutile de tracasser mademoiselle.

— Soit; voulez-vous que nous conférions un moment?

Ils sortaient.

— Surtout ne soyez pas longtemps, recommandait Cécile.

— Des comédies tout ça! t'inquiète pas, fifille, expliquait Lortal. On les connaît, les secrets qu'ils ont à se dire; un prétexte pour blaguer pendant un quart d'heure.

De quoi blaguaient-ils? En tout cas, ils n'étaient pas d'accord; la conversation s'animait de l'autre côté de la porte; on n'entendait pas les mots, mais on pouvait distinguer les voix et celle de Pierre dominait, plus emportée après chaque réplique de l'autre; et les répliques, fort aigres en commençant, s'adoucissaient, s'aplatissaient en finissant.

— Eh! eh! Pierre lui a cloué le bec, à ce Bissol, remarquait Lortal. Faut croire qu'il n'avait rien compris à ta maladie. Allons, les voilà réconciliés maintenant, on n'entend plus rien.

Cécile écoutait, anxieuse. Elle n'avait pas peur, bien sûr, peur de quoi? elle ne souffrait de rien; mais il lui tardait que ça fût terminé tout de même. Et elle s'agitait, nerveuse, secouée à tout moment de légères quintes qui la jetaient en avant et la laissaient retomber sur l'oreiller, plus pâle, avec des gouttelettes perlant à ses tempes.

Mais la faculté rentrait. Lortal très calme, Bissol très important, avec sa figure des consultations, pour cinq francs de solennité, trois francs de plus qu'il n'en mettait à une visite ordinaire. Affectueusement, en quelques mots, Pierre rassurait la malade. Et, elle, très excitée, réclamait un remède qui la guérît tout de suite, si mauvais que ça fût, maintenant, elle était décidée à l'avaler.

Mais Pierre n'avait que de bons remèdes à lui ordonner; de la quinine en cachets, c'est si vite passé! et puis des consommés, des jus de viande, un régime fortifiant...

— Ordonne-moi de me promener alors; tant que je ne sortirai pas, impossible de manger.

Et Pierre lui promettait de lui donner campos; bientôt, demain peut-être; en attendant, il recommandait d'aérer la chambre, de tenir la croisée ouverte aux heures chaudes.

— Alors, ce n'est rien, ce que j'ai? interrogeait Cécile avec un sourire si confiant que Pierre hésitait presque à répondre...

— Rien que de l'anémie, affirmait Bissol, il faut remonter la machine; et nous la remonterons, concluait-il, en prenant congé des Lortal.

Mais, si la petite n'était pas sérieusement touchée, pourquoi les deux confrères se donnaient-ils rendez-vous pour le lendemain à la même heure?

Pour attraper des sous, évidemment, supposait Lortal, en assistant l'officier de santé qui bridait la Truitée.

Et il s'en expliquait un peu plus tard avec Pierre qu'il reconduisait, son ordonnance expédiée, jusqu'à la traverse de Fontbrune: enfin, qu'avait-elle, l'enfant? Était-ce la fièvre muqueuse, comme Bissol avait eu l'air de le craindre? Ça ou autre chose, Lortal voulait savoir à quoi s'en tenir.

Pierre se serait bien passé de parler; il le fallait pourtant. De fièvre muqueuse, il n'y avait pas l'apparence, affirmait-il; si quelque chose allait mal, c'était plutôt du côté de la poitrine.

Et Lortal de se récrier:

— De la poitrine! Cécile! allons donc. On a le coffre solide dans la famille, et il frappait sur ses pectoraux: regarde-moi ça! j'éteindrais une chandelle à quinze pas! Et tu veux que ma fille manque de souffle!

— Je souhaite de me tromper, répliquait Pierre; mais Cécile ne serait pas la première. Très bien constituée, c'est vrai, bien nerveuse pourtant; et puis il suffit quelquefois d'une peine un peu forte, d'un changement de vie... Cécile a souffert, beaucoup souffert, dans ces derniers temps. En tout cas, sa santé est gravement atteinte...

— Gravement, gravement... grognait Lortal. Vous dites toujours ça, vous autres; histoire de vous donner de l'importance! Un rhume! voilà tout. Et peut-être que ce sera long. Combien de temps? un mois? six semaines?

Pierre hochait la tête.

— Ah çà! tu tiens donc bien à m'épouvanter, mon garçon! Heureusement les médecins, vous êtes comme tout le monde; vous vous mettez dedans plus souvent qu'à votre tour. Enfin, on ira quérir tes remèdes, on dorlotera la petite autant que si elle était bien malade. Ensuite on verra. Pas peur, va, je la connais, ma Cilotte; tu auras beau lui coller ton oreille à travers, tu ne m'apprends rien, à moi qui l'ai faite. C'est de la bonne marchandise; quelque chose de souple, de résistant comme l'acier. Et puis elle a toujours ça pour elle qui la guérira mieux que toutes vos drogues, elle est jeune!

— Jeune! songeait Pierre, en finissant de dévaler seul à Fontbrune; jeune! la belle avance avec la phtisie galopante; elle n'en a peut-être pas pour quinze jours!

LVII.

Oh! le premier coup d'œil de Pierre, chaque matin en entrant dans la chambre de Cécile! Oh! cette figure navrée, inquiète, qui l'attendait venir, ce regard levé vers lui, ce regard implorant, anxieux... Et lui, que répondre?..

Quelquefois, il la surprenait sommeillante, assoupie après une nuit de fièvre, et autour d'elle la pénombre de la chambre encore fermée, jaune des lueurs mourantes de la veilleuse, comme si, pour la malade, il n'y avait plus déjà de jour ni d'heure, mais le vague d'une existence sans rivage, flottante entre ce monde et l'autre après, si proche!

Triste réveil! Elle se soulevait étonnée, secouait de son front les mouches noires des mauvais rêves; toute meurtrie encore, enténébrée, elle semblait hésiter au bord du néant, comme désaccoutumée de vivre.

Quelquefois aussi, rarement, quand la nuit avait été plus calme, la fièvre moins intense, il y avait une détente au matin; un peu

d'espoir glissait dans la chambre avec les premières lueurs de l'aube, et des pensées d'autrefois, d'avant la maladie, se levaient en même temps, roses comme les reflets du jour naissant au plafond, légères comme le gazouillement des hirondelles nichées sous les poutres.

Et ce commencement d'espoir semblait plus attristant encore, plus méchant à Pierre, comme un leurre de la maladie, un répit inutile, puisque rien ne pouvait arrêter la marche fatale; et déjà les pas étaient comptés qui restaient à descendre! Car le docteur avait diagnostiqué juste; c'était bien la phtisie galopante qui emportait Cécile; et Pierre ne parviendrait jamais, — il le savait bien, — à lui faire lâcher prise. Oh! la terrible ouvrière, et quel travail en quelques jours! A chaque nouvelle auscultation, c'étaient des brèches plus profondes, par où s'en allait la vie.

La malade avait voulu savoir ce qu'elle avait : une anémie chronique, avait prononcé Pierre pour dépister ses craintes. Inutilement, car elle était sans appréhension, sans pressentiment aucun de la gravité de son état, uniquement tourmentée par une hâte, une impatience toujours croissantes de guérir. C'était comme une tâche qu'elle reprenait en s'éveillant, pas facile; mais en s'appliquant ferme, et avec Pierre pour l'assister, — un bon médecin, Pierre! — un peu plus tôt, un peu plus tard, elle s'en sortirait bien.

Rien que de voir arriver le docteur chaque matin, elle trouvait que ça allait déjà mieux, et elle le gardait, elle le retenait, elle s'ingéniait à inventer des prétextes pour prolonger sa visite.

Ils étaient seuls presque toujours. Après quelques consultations, l'oncle, fatigué d'atteler à deux, comme il disait, avait signifié son congé à Bissol, et lui-même ne les dérangeait pas souvent; il aimait mieux interroger le docteur seul à seul, quand il quittait la Glanderie, ou un peu plus tard à table; car Pierre avait maintenant son couvert mis chez le cadet de Lortal, et sans qu'ils se fussent expliqués nettement à ce sujet, la paix était faite entre eux et l'idée du procès abandonnée probablement pour toujours.

Bièbe n'était pas là, non plus, trop occupée à la basse-cour pour interrompre le tête-à-tête de Pierre et de Cécile.

Un tête-à-tête pas bien folâtre! Pas moyen de causer; les quintes de toux arrêtaient à tout moment la phtisique; et puis, que dire? Le passé les gênait, si proche! ils avaient beau l'écarter, l'omettre, il se glissait entre eux quand même. Au nom de Caviol échappé à l'un ou à l'autre, ils se taisaient, embarrassés, et leur confusion n'était pas moindre si le nom d'Urgèle leur venait par hasard à la bouche. Ainsi leur conversation s'arrêtait, tombait à tout coup, plus pénible après chaque silence.

Tels quels, c'étaient encore les bons momens de Cécile. Le docteur une fois parti, les mauvaises heures commençaient. La lassitude alors, le morne accablement des journées de fièvre lente, des journées consumées à des riens de la maladie : à observer après les quintes de toux les traces de sang sur le mouchoir, à comparer les oscillations du pouls inégal avec les pulsations régulières de la pendule, à mesurer sous la batiste la rondeur décroissante des jambes et des bras, à regarder filtrer le soleil à travers les doigts amaigris qui laissaient s'échapper les bagues.

Tristes constatations, abandonnées et reprises aussitôt comme si la pensée y retombait d'elle-même, incapable de résister à l'obsession malsaine. Et rien pour distraire la malade, pour couper la monotonie des journées toujours pareilles, rien que les tisanes ou les potions à prendre, l'occupation de la cuiller à remuer dans le bol et encore le mouvement plus gai du couvert que Bièbe dressait aux heures prescrites, et le bavardage de la petite servante qui tournait autour d'elle avec ses gestes de paysanne et la belle fleur de santé qui rougeoyait à sa figure.

Lortal, quand il paraissait, ne faisait qu'entrer et sortir : un mot, un coup d'œil ; le temps de s'assurer où ça en était, pas mieux, hélas! et il s'en allait, fâché de n'y pouvoir rien, pestant dès l'escalier contre l'inutilité des remèdes. Des remèdes assez chers, cependant! Cet imbécile de Linon de Saint-Vergondin devait s'en rire : des trois francs, des cinq francs chaque fois, et pour des fioles si petites! Lortal s'en plaignait et s'en vantait en même temps à qui voulait l'entendre. Et tout le pays s'intéressait à ces produits extraordinaires : des estomacs de mouton préparés pour encourager les estomacs de chrétiens, de la viande en poudre tellement concentrée qu'une pincée suffisait au dîner de trois personnes. Et ça ne l'engraissait pas, la petite! Toujours plus menue! De la voir le matin, assurait Lortal, ça lui coupait l'appétit pour la journée.

A de certains jours cependant, quand la fièvre était tombée tout à fait, Cécile avait la permission de se lever un moment, et, après la fatigue de la demi-toilette, des bras levés pour tordre le chignon, après le vertige des pas mal assurés sur le carreau de la chambre, un bien-être lui venait à s'allonger dans le fauteuil, près de la fenêtre largement ouverte, presque dehors.

Le ciel léger de septembre bleuissait devant elle, et sous le ciel, un chaume en pente pétillait enflammé, dans la lumière ; plus près s'abaissait le toit rouge de la ferme, et plus près encore, à portée de la main, les feuilles d'un figuier s'érigeaient immobiles. Des hirondelles, avec de grands cris, se berçaient dans l'azur ; le petit Mirguet, gaule en main, promenait son troupeau d'oies à travers le

chaume; les pigeons roucoulaient sur la toiture en pente, et ces couleurs, ces bruits de la saison donnaient pour un moment à Cécile l'illusion de la vie comme avant, comme tout le monde. Elle demeurait là désangoissée, sans rien faire que de manier une fleur apportée par Bièbe, une rose qui se flétrissait à la chaleur de ses doigts.

Mais le répit n'était pas long, bientôt une inquiétude la gagnait, un malaise; la fièvre, un moment ralentie, l'envahissait, plus ardente, et, au lieu des images ensoleillées de tantôt, c'étaient des visions de cauchemar, qui flottaient devant elle.

Pierre devenait tout pour Cécile maintenant ; elle s'attachait à lui de toute la force de ses peurs ; et puis ne l'avait-elle pas aimé une fois ! Son ancienne tendresse l'attirait aussi bien que son égoïsme de malade, sa faiblesse même, ses nerfs trop tendus, trop vibrans, pour résister à l'impulsion de la plus légère fantaisie.

Était-ce de l'amour? En tout cas, ça y ressemblait bien. Lasse comme elle était, dégoûtée de son pauvre corps, la bienséance seule ne l'aurait pas obligée à ces menues délicatesses de toilette qu'elle avait négligées de prendre au début de sa maladie, qu'elle exagérait à présent. Ce n'était pas uniquement pour le médecin, sans doute, qu'elle quittait le bonnet pour la résille, qu'elle choisissait le linge le plus ouvragé, la batiste la plus fine. Bièbe n'en finissait plus de la peigner, de la parfumer avant l'arrivée du docteur. Et le miroir à main, caché sous l'oreiller, pour qui le consultait-elle, inquiète de la pâleur de ses lèvres, de ses joues? Elle les frottait alors jusqu'à ce qu'elle eût fait monter un peu de rouge à la peau, si flétrie le matin, au réveil! Et si elle avait pu masquer les trous, boucher les fossettes, les tristes petites fosses que la phtisie avait creusées çà et là ! Mais même ainsi modelée à nouveau, diminuée par le mal, sa figure n'était pas laide à regarder, plus expressive, même plus touchante !

Le docteur arrivé, c'étaient encore d'autres manèges, non moins significatifs, des mignardises, des coquetteries de gestes, d'attitudes, en présentant le poignet à tâter, la poitrine à ausculter, les épaules; et elle se penchait, elle s'offrait en des poses gracieuses que contrariait brusquement une douleur pleurétique, une quinte. Cependant elle se retenait de crier, de tousser. Souffrir, elle voulait bien; mais les misères, les saletés de la maladie, les tatouages des pointes de feu sur la peau, le sang dans le mouchoir, elle refusait de les montrer au docteur.

Pierre, d'abord, n'avait pas pris garde à ce changement d'allures, trop préoccupé du mal pour s'occuper de la malade; cordial et attentif à son habitude, rien de plus. Et elle, à chaque

bonne parole, à chaque poignée de main, cherchait des intentions. Le docteur en allé, elle cherchait encore, — le temps ne lui manquait pas, hélas! — elle commentait ces insignifiances.

L'affection de Pierre, d'où partait-elle? Pitié ou tendresse? Pitié plutôt. Elle ne pouvait espérer mieux après ce qui s'était passé. Ah! cette maudite histoire! Jamais, même au moment où son père l'avait rattrapée à la gare, jamais elle n'avait senti si cruellement la honte de sa faute; et non pas seulement à cause des suites, à cause de l'irréparable qu'elle avait mis dans sa vie; non, ce qui la désolait, ce qui la soulevait de dégoût, c'était l'idée, c'était le souvenir cuisant comme une brûlure des intimités que Caviol avait eues avec elle, et elle avec lui, hélas! Il l'avait serrée dans ses bras, elle l'avait embrassé. Quelle honte! Ah! elle en était joliment revenue de son Caviol! Et lui, Pierre, où en était-il avec Urgèle?

Toujours au mieux, sans doute. Pauvre garçon! lui aussi avait pris le mauvais chemin: du plaisir en commençant, du déplaisir ensuite!

Ah! si elle avait pu lui parler, si elle avait osé lui dire... Elle ne parlait pas; seulement les jours où elle avait deviné qu'il arrivait de Chante-Pleure, c'étaient des brouilles, des silences, tout un manège de jalousie; et Pierre, qui commençait à se douter de quelque chose, faisait celui qui ne comprend pas.

LVIII.

Il fallut s'expliquer cependant.

Louise Nadal était venue voir Cécile, accompagnée par son père. Une idée du docteur pour distraire la malade, et les Nadal s'étaient cordialement prêtés à cette bonne œuvre.

De braves gens, ces Nadal! et pas si insignifians que Pierre se l'était imaginé sur de vagues présomptions. Plus de fond que d'apparence: le père, parfaitement avisé et ouvert sous une enveloppe de rustaude bonhomie, la fille, d'une simplicité de nature encore intacte, et un brin d'élégance déjà, du charme presque; une élégance naïve; un charme paisible et contenu. Blonde et blanche, d'un blanc et d'un blond sans éclat, l'œil limpide dans un ovale aux traits délicats et fondus, elle était étrange à regarder, en contraste avec la figure blême, tourmentée de Cécile, belle encore, celle-là, malgré la brûlure profonde de la phtisie, mais d'une beauté si orageuse, si mobile!

Pierre les observait à la dérobée, tantôt l'une, tantôt l'autre,

Cécile assise sur son lit, désœuvrée et inquiète, et toute à son inquiétude dans le mouvement des doigts énervés qui plissaient, déplissaient le drap à très petits plis; l'autre debout, appuyée au montant de la fenêtre, active et calme, brodant au crochet; et on eût dit que c'était sa vie qu'elle figurait là, point par point, utile, égale, régulière, sur la toile.

L'heure du départ arrivée, Pierre avait été mettre les Nadal en voiture. Quand il revint vers Cécile, il la trouva tournée du côté du mur, la figure enfoncée dans les draps; elle sanglotait.

— Cécile? appelait-il étonné, Cécile?

— Laisse-moi, laisse-moi! balbutiait-elle, tu me méprises, tu me détestes, va-t'en!

Pierre la grondait :

— Allons, Cécile! quel plaisir trouves-tu à t'énerver pour rien. Ça te fera mal.

Il l'attirait à lui, il détachait ses mains obstinément appuyées sur ses yeux, d'un geste d'enfant boudeuse.

Mais elle continuait :

— Va-t'en! c'est toi, oui, c'est toi qui m'as perdue. C'est ta faute. Je t'avais prévenu que ça finirait par un mauvais coup. Et toi, tu n'avais qu'un mot à dire pour l'empêcher. Tu sais bien... Et maintenant le coup est fait; c'est trop tard; je sens bien que j'en mourrai. Et quand même tu réussirais à me guérir, à quoi bon, si personne ne veut de moi!

— Cécile! Cécile! protestait Pierre...

Et elle, les yeux sur les yeux de son cousin :

— Ose dire que non; repartait-elle; ose dire qu'un honnête homme se chargerait de moi présentement. Sois franc; me prendrais-tu, toi qui parles?

Pierre hésitait; une pudeur le retenait de jouer cette comédie d'une promesse illusoire, pas gênante à tenir à coup sûr.

— Tu vois bien; tu vois bien, reprenait-elle; tu ne te soucies seulement pas de mentir.

Les sanglots l'étouffaient. Tout à coup, elle pâlit; une nausée la soulevait; elle porta vivement le mouchoir à la bouche; un flot de sang lui échappait, ruisselait sur les draps; un vertige en même temps, une épouvante, comme si elle perdait pied, si elle glissait subitement on ne sait où.

Même après que l'hémoptysie fut arrêtée, elle demeurait anéantie, avec des frissons de terreur qui la secouaient encore, des sueurs d'agonie qui lui mouillaient les tempes.

Pierre la soignait, la calmait avec des mots de tendresse.

Mais, tendres ou non, les mots ne la touchaient plus, toute à son

mal, occupée à vivre, à retenir le sang qu'elle sentait encore à gorgées tièdes remonter à ses lèvres.

Le reste : la jalousie, l'amour, le mariage... Oh! c'était fini, bien fini d'y penser maintenant!

Un moment après, dès qu'elle fut seule, Cécile se mit à prier. Elle avait décroché le chapelet à grains d'argent, un chapelet de pèlerinage suspendu au bénitier au-dessus de son lit, et, sérieuse, avec une componction de dévote, elle qui l'avait été si peu jusque-là, elle commençait à réciter les *ave*. La peur l'avait matée; elle ne voulait pas mourir. Dieu est un grand médecin; pourquoi ne la sauverait-il pas? pourquoi lui refuserait-il ce qu'il avait accordé à d'autres? Il n'y avait qu'à prier, à bien prier. Elle priait.

Le chapelet fini, elle passa aux oraisons du soir, et pour gagner du temps, elle répéta trois fois le : *Souvenez-vous*, et six fois la *Salutation angélique*. Puis elle conclut par un signe de croix bien appliqué. Mais l'eau bénite sans doute le rendrait plus efficace; le godet du bénitier était à sec; Bièbe partit sur l'heure pour le remplir à Saint-Jean-des-Grèzes, et, aussitôt plein, la malade y trempa les doigts, plus confiante, se signa derechef. Et ainsi fit-elle depuis, avant de prendre ses drogues et ses nourritures, et après, sans y manquer une fois.

Ces devoirs accomplis, elle s'étonnait de n'y avoir pas songé plus tôt, d'avoir oublié sa religion. N'aurait-elle dit qu'un *Souvenez-vous* par jour! C'était si facile! Et elle se promettait bien, elle jurait même d'observer rigoureusement cette pratique, plus tard... quand elle serait guérie.

En attendant, comme si quelqu'un l'entendait, l'exauçait déjà, le sommeil ce soir-là vint plus vite, la nuit fut moins agitée. La malade ne s'éveilla qu'à l'*Angelus* du matin, et, dans sa ferveur, il lui semblait que cet appel des cloches était une invite d'en haut, que le bon Dieu lui parlait. Son âme s'ouvrait, se dépliait, toute blanche, comme neuve!

Elle s'excusa très humblement auprès de Pierre de la scène ridicule de la veille. De la jalousie, grand Dieu! dans son état! Et pour racheter sa faute, de but en blanc, elle catéchisait son cousin.

L'abbé Cize, le curé de Saint-Jean-des-Grèzes, se présenta l'après-midi. M. le maire étant à surveiller ses faucheurs, il avait pris la liberté de monter; mademoiselle était souffrante... peu de chose, sans doute? Et il s'excusait, prêt à se retirer.

— C'est le bon Dieu qui vous envoie, lui répondait Cécile.

Et, tout de suite, sans donner le temps de souffler au bonhomme

encore étouffé du chaud de la course, elle le suppliait de l'entendre en confession.

Mais le curé n'était pas si pressé; il était en difficulté depuis longtemps avec le conseil municipal pour le crépissage de l'église, et qui sait si cette confession précipitée n'allait pas le brouiller avec l'autorité. Très perplexe, il essayait de se dérober, de remettre le sacrement à plus tard. La pénitente aurait le temps de se préparer, et lui, de son côté, apporterait son surplis; ce serait plus régulier. Mais Cécile ne lui laissait pas de repos qu'il ne se fût mis en posture de l'absoudre. Et une fois pardonnée, quel bonheur! Elle voyait les anges! Et la communion, quand? Elle la voulait, elle la réclamait.

— Bientôt, mon enfant, bientôt, promettait l'abbé Cize: et pour la faire patienter, il lui offrait la compagnie de sa sœur, une sainte! et si entendue à soigner :

— Elle vous guérira, bien sûr!

La demoiselle arrivait, en effet, le lendemain, s'installait à la Glanderie avec son chapelet et son tricot, et, à peine installée, elle s'emparait du gouvernement de la malade. Les médecins avaient pris la maladie à rebours; il n'était que temps de la tirer de leurs mains. Heureusement elle connaissait une herbe pour la poitrine, — et elle tirait le paquet de la poche, — une tisane infaillible.

— Ça vous pose un velours sur l'estomac, affirmait-elle; à la quatrième prise, je gage que vous serez sur pied.

Que si, par impossible, la tisane n'agissait pas, elle avait d'autres cordes à son arc : une médaille de Lourdes qu'elle pendait sur l'heure au cou de Cécile, une dizaine indulgentiée, qu'elle lui passait au bras en guise de bracelet, tout un jeu de remèdes spirituels, sans parler de ces fameuses roses bénites du Saint-Rosaire qui venaient d'opérer des cures étonnantes à Saint-Vergondin! Et des brochures, des journaux à l'appui : l'almanach du *Bon Ouvrier*, le *Petit Courrier du Sacré-Cœur de Jésus :* des listes de souscription accompagnées de récits de miracles. Cécile se grisait de surnaturel. Le merveilleux l'exaltait; la fièvre aidant, elle nageait en plein ciel, dans un pays de légende, où s'épanouissait, sur le fond d'or des images de piété, la fleur bleue de l'impossible!

Sur le conseil de Mlle Agathe, elle s'était vouée à Notre-Dame-des-Misères, et, — le cadet de Lortal avait bien fait la grimace, mais tant pis pour ce mécréant et tant pis pour sa bourse, — elle avait demandé une neuvaine à son intention. Le jour de la clôture étant plus spécialement celui de la grâce, il avait été décidé que la malade recevrait ce jour-là le viatique en union avec le saint

sacrifice, qui devait être célébré pour elle à la même heure, dans la chapelle du Miracle.

Ce fut comme une fête à la Glanderie, — une fête de l'espoir! Mlle Agathe travaillait depuis le matin à parer la chambre; elle avait disposé la commode en autel avec une belle nappe brodée et des fleurs partout, des bouquets de sauge et de roses trémières, comme un reposoir. Cécile même s'était mise en frais pour la grande visite, toute en blanc, ainsi qu'une première communiante. Le bon Dieu venait la visiter; il entrait; l'abbé Cize, en surplis cette fois, le posait sur la commode; elle allait le recevoir.

Quel moment! La sainte hostie touchait à peine ses lèvres qu'un souffle l'emportait si violent et si doux! une angoisse mortelle et une joie ineffable!

Miraculée; elle était miraculée! Et déjà elle parlait de se lever, de partir sur l'heure, d'aller entendre sa messe d'action de grâces à Notre-Dame-des-Misères.

Une suffocation l'arrêta net. Plus d'haleine; les lèvres sèches, les yeux blancs, une syncope! Et les yeux se voilaient, les mains violemment crispées se détendaient; la malade défaillait, prête à mourir. C'était la fin, peut-être.

LIX.

Pas tout à fait. Cécile vivait encore. Mais était-ce bien vivre, cette existence crépusculaire, instinctive, sans émotion, sans pensée? Le lit pour horizon, le bol de tisane à prendre. La tisane passait ou ne passait pas, la fièvre était en diminution ou en croissance.

Et c'était tout.

Elle vivait pourtant; elle était cette chose anhelante et frissonnante qui geignait aplatie sur le traversin. Elle vivait et déjà ce n'était plus elle; l'unité de son être s'en allait; sa mémoire inconsciente, involontaire, laissait fuir le passé, et c'était dans sa tête un chaos de visions, de réminiscences sans suite...

— Oh! combien détachée maintenant de sa tendresse pour Pierre, de sa coquetterie quand il l'auscultait, et, au lieu de ces gentillesses, c'était toute l'horreur de la maladie : le linge, les cheveux collés par la sueur. Et sa dévotion aussi était tombée à plat, morne, mécanique: des mots vides, des gestes sans élan.

Le peu qu'elle réfléchissait, qu'elle agissait, ses rudimens de volitions, ses ébauches de raisonnement, n'avaient plus qu'un but, pas calculé, tout machinal : écarter n'importe comment, empêcher

de sortir la pensée unique, celle qui était toujours là horrible et fascinante, et rien que la peur qui s'en émanait, la peur comme une ombre allongée sur elle, la faisait se cabrer. Oh! cette peur! oh! cette ombre sur elle!

Quelquefois un éclair, une vision du monde vivant, une parole, un bruit de la maison arrivaient à la malade, et ce monde si près d'elle lui paraissait plus loin que l'autre, plus inexistant que ses rêves.

Que se passait-il? Était-ce bien Mlle de Fabri qui lui parlait, penchée à son chevet? Peut-être. Et cette voix si rude qui s'attendrissait à l'encourager? oui, c'était bien la voix de son père. Et Pierre était là aussi : il tenait une fiole et il la vidait posément, goutte à goutte, dans un verre. C'était Pierre et c'était son père, et c'était Urgèle, mais effacés, reculés par son indifférence actuelle, par l'impossibilité où elle était, même en leur parlant, de s'intéresser à eux, de les comprendre.

Tout de suite, d'ailleurs, le cauchemar la reprenait, la ballottait de vertige en vertige...

Et pour épaissir la nuit de son cerveau, la fumée secourable des stupéfians administrés à forte dose : les vapeurs de l'éther, les obscurités de l'opium, — des voiles ajoutés à des voiles.

La fin.

— Elle s'en ira avec le prochain orage, avait pronostiqué Pierre.

L'orage vint; une menace seulement. Après une matinée de brume, le vent d'autan s'était levé. Faible encore, à courtes bouffées, il secouait pour les laisser retomber aussitôt les rideaux de la croisée grande ouverte. Et c'était quand il manquait, une torpeur, un silence!

Cécile haletait, soulevée entre les bras de Pierre qui lui donnait à respirer un mouchoir imbibé de chloroforme. L'oncle à côté, et tantôt il regardait vers sa fille et tantôt vers la fenêtre. Ses gens étaient occupés à charger la dernière coupe de luzerne, et il s'inquiétait du mauvais temps. Le ciel s'obscurcissait; un crêpe noir se tissait lentement, emplissant peu à peu la fenêtre. Une flamme blanche comme la palpitation d'un cierge trembla tout à coup, déchira le voile, et presque aussitôt un grondement de tonnerre lointain, d'une résonnance d'orgue, très grave, presque douce. — Un soupir léger en même temps...

Cécile avait fini de mourir.

— Double D...! sacra l'oncle en aidant Pierre à l'allonger sur le lit. Et il la tâtait, il l'appelait : Cécile! Cécile! il ne pouvait pas croire que ce fût vrai, qu'il n'eût plus d'enfant.

— Elle mangeait encore ce matin! s'écriait-il entre deux sanglots.

Et tout en sanglotant, il ne s'arrêtait pas d'agir, de commander. Il n'oubliait rien, ni d'envoyer Bièbe à l'église pour faire sonner le glas, ni de dépêcher le Mirguet à Toutes-Aures pour ramener les attelages.

— Elle est morte! Elle est morte! gémissait-il et il s'occupait de tout, il présidait lui-même à la toilette mortuaire, allait chercher les draps dans l'armoire : de la batiste, ce qu'il y avait de mieux dans la corbeille de noces, et en les passant à Pierre :

— Elle serait encore en vie si vous les aviez étrennés ensemble! reprochait-il à l'ancien fiancé de Cécile.

Aucun détail ne le rebutait, pas même les instructions à donner à Noguès, le charpentier, ni les mesures à prendre; et, les mesures prises, ils allaient tous les deux examiner des madriers de chêne alignés le long du hangar.

Tout réglé, tout ordonné, Pierre prenait congé de l'oncle.

— Vous n'avez plus besoin de moi; je m'en retourne à Fontbrune...

— A Fontbrune? qu'est-ce que tu veux dire? répliqua le brutal. Et se plantant devant le docteur, les bras croisés rudement :

— Ah çà? causons, s'il te plaît. Tu es mon neveu, n'est-ce pas? mon seul neveu; mon héritier enfin, est-ce clair? A moins que tu ne me croies d'âge ou d'humeur à faire des enfans! Eh bien! si tout ce que j'ai doit être à toi plus tard, il est juste que tu sois mien en attendant. Va donc à Fontbrune si tu y tiens. Va chercher tes paquets, et à tantôt, mon garçon!

Pierre, ému, tendait la main à son oncle.

Mais l'oncle ouvrant ses bras :

— Embrassons-nous, mon fils, dit-il. Toi et moi, c'est tout ce qui reste à présent des Lortal.

ÉMILE POUVILLON.

(La dernière partie au prochain n°.)

LE GOBI

Dans une étude précédente (1), j'avais essayé d'ébaucher le tableau du plus grand désert connu, celui du Sahara, auquel on peut comparer, sous le rapport de l'étendue, le désert de Gobi, bien que, sous tous les autres rapports, ils diffèrent complètement l'un de l'autre.

D'abord le Sahara, situé à 14 degrés au sud du Gobi, est baigné par la mer, tandis que le Gobi se trouve dans le centre même de l'Asie, entre la Sibérie et le Tibet, entouré de tous côtés par des montagnes qui figurent au nombre des plus élevées du monde. Ensuite, le Sahara a un passé historique qui remonte à une antiquité reculée, car sa région septentrionale, — la Mauritanie, — s'étendait bien avant dans l'intérieur du désert, et fut de tout temps animée par de nombreuses cités, parmi lesquelles brillait Carthage. Il en est tout autrement du Gobi, complètement ignoré des géographes anciens, dont les connaissances, dans cette partie de l'Asie, ne s'étendaient guère au-delà de l'Afghanistan, embrassant la Sogdiane (Samarcande) et la Bactriane (Balk). Plus à l'est, ils plaçaient l'énigmatique chaîne montagneuse de l'Imaus et les Massagètes, non moins énigmatiques.

L'Europe n'apprit l'existence du Gobi qu'au XIIIe siècle, à l'époque où cette région de l'Asie centrale vomit les innombrables hordes de Mongols que le terrible Djinghiz-khan conduisait à la conquête, ou plutôt au pillage de l'Asie.

(1) Voyez la *Revue* du 1er janvier 1889.

Le premier Européen qui traversa, au XVIIe siècle (1688-1698), cette mystérieuse contrée, fut le père Gerbillon. Cependant l'intrépide missionnaire n'eut que peu de successeurs, parmi lesquels on compte quelques savans russes et anglais, qui se bornèrent presque toujours à la voie postale que suivent les Russes pour se rendre de Kiakhta à Pékin, voie dont j'ai parcouru une partie. Aussi le peu que nous connaissons encore de cette immense contrée est dû au célèbre voyageur, le général Prjevalsky, qu'une mort prématurée et à jamais regrettable vient de ravir à la science.

I.

Le Gobi des Mongols, ou Chamo (océan de sable) des Chinois, mesure du nord au sud (des frontières de la Sibérie jusqu'à celles du Tibet) environ 850 kilomètres, et 3,500 kilomètres de l'ouest à l'est (du plateau de Pamir jusqu'à la chaîne de Khin-gan). Placée entre 40 et 50 degrés de latitude nord, conséquemment presque sous la même latitude que la région comprise entre la Méditerranée et l'Allemagne, cette surface, à climat plus ou moins rigoureux, représente plus de 2 millions de kilomètres carrés (ce qui équivaut à un cinquième de l'Europe) et constitue un énorme plateau élevé, que des chaînes de montagnes séparent nettement des contrées limitrophes. Ces frontières naturelles sont, au nord : l'Altaï et les monts Yablonovoï ; à l'est, la chaîne méridionale de Khin-gan ; au sud, la chaîne de Kouen-luen ; enfin, à l'ouest, le plateau de Pamir et le Thian-chan occidental.

Parmi les chaînes montagneuses limites, il n'y a que le Thian-chan, mais surtout l'Altaï, qui pénètrent bien avant dans l'intérieur du Gobi, en y formant le massif isolé d'Alaschan ; les autres groupes montagneux, disséminés çà et là au milieu du désert, n'ont que des proportions comparativement peu considérables et se présentent, le plus souvent, sous la forme de hauteurs à pentes douces, rarement rocailleuses.

On ne connaît pas encore d'une manière précise l'altitude absolue du Gobi. Ses parties les plus déprimées se trouvent dans le bassin du Tarim, dans la Dzungarie et sur la voie qui conduit de Kiakhta à Kalgan. Pour le reste du désert, l'altitude oscille entre 1,100 mètres et 1,600 mètres ; ce n'est que rarement qu'elle s'élève à 1,700 et même à 1,800 mètres. Le docteur Fritsche évalue l'altitude moyenne du Gobi, sur la ligne entre Ourga et Kalgan, à 1,200 mètres.

Dans les parties les plus basses comme dans les plus élevées du

désert, l'irrigation est très pauvre, à la seule exception des régions septentrionales et méridionales. Le Gobi n'a qu'un seul cours d'eau considérable, c'est le Tarim, qui débouche dans le lac Lob (Lob-nor). Quant au grand fleuve chinois, le Hoang-ho, il ne fait que des apparitions locales dans les parages sud-est du désert. Les autres cours d'eau, plus ou moins insignifians, qui descendent des hauteurs, disparaissent presque aussitôt qu'ils ont touché le sol du désert.

La partie septentrionale du Gobi, celle qui constitue la Mongolie ou Turkestan mongol, est fort riche en bassins lacustres; mais, dans les autres régions du désert, ils sont peu nombreux, et pour la plupart à eau salée, à l'exception du Lob-nor.

Les sources sont rares particulièrement sur les points occupés par les sables mouvans; d'ailleurs leur eau est quelquefois salée ou imprégnée de substances minérales. On peut en dire autant des puits, qui, au reste, sont peu profonds; ainsi, sur l'espace entre Dyn-oan (contrée d'Alaschan) et Ourga, les puits ont rarement plus de 4 mètres de profondeur; fréquemment l'eau s'y présente déjà à 2 mètres ou même $0^{m},90$ au-dessous de la surface du sol, ce qui prouverait que, si l'on n'y rencontre pas des eaux souterraines aussi abondantes qu'au Sahara, elles ne font pas complètement défaut au Gobi.

Le sol du Gobi consiste en matières détritiques telles que galets, graviers, sable mouvant et loess argileux. Chacun de ces élémens prédomine selon les localités. Ainsi, les sables mouvans se groupent surtout dans le Gobi méridional, tout en se présentant ailleurs sporadiquement. Les détritus et galets, produits de la décomposition et de la désagrégation des roches sous-jacentes, de même que le gravier, contenant quelquefois des fragmens de calcédoine, d'agate et de quartz, occupent la partie centrale, la plus aride du Gobi. Les sables mouvans reposent presque partout sur le loess argileux, qui se montre à nu, ou bien sous forme de marais salans dans les régions méridionales, centrales et occidentales, tandis que dans celles du nord-est et du sud-est, grâce à l'humidité atmosphérique, le lœss se revêt de végétation et se convertit en steppe. Au reste, même dans les régions les plus sablonneuses et les plus arides du désert, notamment dans ses parties déprimées (à environ 1,000 mètres d'altitude), on observe sur plusieurs points des ormes isolés.

Le climat du Gobi porte l'empreinte la plus prononcée du climat continental, et, à l'exception des régions méridionales, il est d'une rigueur extrême. Même dans la Mongolie sud-est, sous une latitude de 42 degrés, qui est à peu près celle de Naples, Prjevalsky ob-

serva (20 novembre 1871) — 32°,7, tandis que, dans le Gobi septentrional et dans la Dzungarie, on voit quelquefois le thermomètre baisser au-dessous du point de congélation du mercure. D'autre part, dans les mêmes localités, les étés ont une température presque tropicale qui s'élève (à l'ombre) à 36 et 38 degrés, et même atteint 45 degrés dans la contrée d'Alaschan. Ces chaleurs deviennent accablantes, surtout à cause du manque d'ombrage et de l'extrême sécheresse atmosphérique. A cette époque, le sol dénudé du désert s'échauffe ordinairement jusqu'à 50°, 60° et quelquefois plus, tandis qu'en hiver sa température descend au-dessous de — 26°.

C'est au printemps et en automne que les transitions thermiques sont particulièrement brusques. A côté des écarts excessifs entre les températures hivernales et estivales règne constamment, dans le Gobi, une extrême sécheresse atmosphérique, surtout dans les parties centrales et méridionales; en revanche, les régions septentrionales et orientales jouissent, en été, de précipitations aqueuses comparativement abondantes. Elles sont apportées par les vents du nord et du nord-est, qui, en venant de la mer polaire à travers la Sibérie, déposent leur humidité sur les versans septentrionaux des montagnes, tout en en conservant une certaine quantité pour la déverser sur la partie limitrophe du désert, de manière à imprimer à celui-ci le caractère de steppe. Quant aux vents d'est et de sud-est du Gobi, les pluies estivales y sont amenées de la mer de Chine par les moussons sud-est, qui atteignent ici leur limite occidentale. Dans tout le reste du Gobi, particulièrement dans le bassin du Tarim, les pluies et les neiges sont rares. Le Gobi central éprouve quelquefois (mais non chaque été) de copieuses ondées de courte durée, mais suffisantes pour donner lieu à des cours d'eau et des lacs temporaires dans les endroits argileux à surface unie. La neige est presque inconnue dans les régions méridionales du désert.

Enfin, le dernier trait climatologique du Gobi, c'est le phénomène des orages, qui se produisent le plus souvent en automne et en hiver, plus rarement en été et au printemps. Ils viennent presque toujours du nord-ouest. Seulement, sur le lac Lob, où, comme dans tout le bassin du Tarim, il n'y a point d'orage en hiver, ils éclatent en automne, venant du nord-est, c'est-à-dire des crêtes neigeuses du Thian-chan et des parties froides du Gobi central. La direction du nord-ouest (rarement d'ouest), qui caractérise les orages du Gobi proprement dit, tient à la proximité de la contrée plus basse et plus chaude de la chaîne, où se précipite l'air froid des montagnes, ce qui cause l'énorme différence de tempéra-

ture qui, pendant les jours sereins, s'observe suivant l'orientation des objets, selon qu'ils sont exposés au soleil ou à l'ombre. L'action de ces deux facteurs est plus prononcée en automne, et c'est pour cela que, dans le Gobi, l'automne est la saison des orages. Ces orages remplissent l'atmosphère de nuages de sable très ténu, qui, en se déposant dans les vallées closes, forment, avec le temps, des dépôts de loess.

II.

On conçoit aisément que les conditions climatologiques et topographiques que je viens de signaler doivent être éminemment défavorables à la végétation. L'action de ses ennemis les plus dangereux, — la sécheresse excessive, les extrêmes thermiques, les orages et les substances salines du sol, — explique tout à la fois la pauvreté et l'uniformité de la flore du Gobi.

Ce sont les régions frontières du nord, de l'est et du sud-est qui possèdent les terrains les plus productifs, car on y voit çà et là d'excellens pâturages. Dans le désert même, la végétation la plus riche se trouve sur le sol composé de loess argileux, tandis que les bords humides des marais salans et les steppes à galets sont complètement arides.

Le trait caractéristique de la flore du désert et des steppes du Gobi, c'est l'absence des arbres et du gazon des prés. Les arbres, à ce qu'il paraît, ne peuvent supporter la sécheresse et les contrastes thermiques; quant au gazon, étant le produit de l'humidité et de la putréfaction des végétaux herbacés précédens, il ne saurait s'accommoder ni du sol de loess, ni du climat sec de la contrée; c'est pourquoi toute la végétation herbacée du Gobi, même dans les régions les plus favorisées, se présente en taches isolées, dissimulant à peine le fond jaunâtre ou rougeâtre du sol.

D'autre part, malgré l'uniformité apparente des conditions physiques, les différentes parties du désert n'en possèdent pas moins des formes spéciales, exclusivement locales. Ainsi, le *Halimodendron argenteum,* si abondant dans le bassin du Tarim, ne se rencontre pas dans la région orientale du Gobi; en revanche, on ne voit pas dans le bassin du Tarim le fameux *Saxaul,* arbrisseau fort original, propre à toute l'Asie intérieure, depuis la Caspienne jusqu'à la Chine; de même, deux espèces de *Pugonium* appartiennent exclusivement aux sables des contrées d'Ordos et d'Alaschan; enfin, le tamarix fait défaut à cette dernière, ainsi qu'au Gobi central et septentrional, mais abonde sur le Tarim et dans l'Ordos.

Sous le rapport de sa faune, le Gobi constitue un domaine zoologique à part, sans que cependant le règne animal y soit riche en espèces. Dans certaines localités, notamment dans les montagnes, le long des rivières et des lacs, les animaux se trouvent souvent abondamment groupés, mais ils sont comparativement rares dans le désert même, où l'on ne rencontre que d'innombrables lézards qui viennent se glisser sous les pieds de l'homme. D'ailleurs, les oiseaux, comme les quadrupèdes du Gobi, mènent une vie nomade, étant forcés de chercher leur nourriture à des distances plus ou moins considérables. Il est vrai que, sous ce rapport, les animaux du désert sont généralement peu difficiles, surtout quant à la boisson, car quelques-uns des petits mammifères, probablement, ne boivent jamais, et se contentent soit de plantes succulentes, soit du peu de neige qui tombe quelquefois en hiver. Parmi les mammifères méritent d'être mentionnés le cheval et le chameau sauvages, ainsi que le mouton argali.

C'est dans la Dzungarie que le général Prjevalsky découvrit un représentant intéressant de la race chevaline. M. Poliakof l'a nommé *equus Prevalskii;* les Kirghiz l'appellent *kantag*, et les Mongols *maké*. Il n'habite que les régions les plus inhospitalières, en petits troupeaux de cinq à dix individus. En dehors de la Dzungarie, on ne le trouve nulle part, en sorte que le cheval sauvage, qui, selon les données paléontologiques, occupait jadis la majorité de l'Europe, est limité actuellement à une seule localité du désert de Gobi.

Tandis que l'existence dans l'Asie centrale d'une espèce de cheval sauvage était un fait complètement inconnu jusqu'à ce jour, déjà depuis Marco Polo on avait admis que le chameau à l'état sauvage habitait ces régions, mais aucun des auteurs qui en avaient parlé, sur l'autorité des Chinois, n'avait jamais vu cet animal, et même son existence avait été révoquée en doute par Cuvier. Ce fut encore l'éminent voyageur russe qui eut le mérite de le découvrir, d'abord dans les environs du lac Lob et puis dans le désert de la Dzungarie.

Le chameau aime les lieux sablonneux plus ou moins inaccessibles à l'homme. Son aire d'expansion est beaucoup plus étendue que celle du cheval sauvage, car, tandis que ce dernier est cantonné dans une seule localité de la Dzungarie, le chameau habite le Tarim inférieur, le lac Lob, le Khami et le désert tibétain de Zaïdam. Prjevalsky a désigné cet animal par le nom de *camelus bactrianus ferus*. C'est une curieuse variété du chameau bactrien (à deux bosses), le seul que possède le Gobi.

A l'époque des fortes chaleurs, le chameau sauvage du lac Lob

gravit l'Altyn-tau jusqu'à la hauteur de 3,500 mètres. Tandis que le chameau domestique est généralement craintif, stupide et indolent, le chameau sauvage se distingue par sa vigilance et par le développement extraordinaire de son organe visuel et des sens de l'ouïe et de l'odorat, car sous le vent il peut découvrir la présence du chasseur à des distances considérables, et le moindre bruit n'échappe point à son oreille ; quand il se croit en danger, il parcourt avec rapidité une centaine de kilomètres sans s'arrêter un moment. Son agilité à gravir les montagnes peut être comparée à celle du chamois. Il fait rarement entendre sa voix, qui ne rappelle guère celle du chameau domestique, mais plutôt celle du taureau. Une étude approfondie de la charpente osseuse et surtout du crâne serait nécessaire pour décider la question de savoir si le chameau du Gobi est le représentant d'une race primitive, ou bien, s'il n'est que le descendant de cette race, devenu sauvage à l'instar du bétail et des chevaux en Amérique du Sud, — fait que le général Prjevalsky a vu se reproduire d'une manière frappante dans la région désertique du Gobi, nommée Ordos, où, depuis l'invasion des Dzungares, quatre ou cinq années avaient suffi, pour réduire les vaches à un état tellement sauvage, qu'elles sont aussi difficiles à chasser que les antilopes. Cependant, le général pense que le fait relatif au bétail et aux chevaux n'est guère applicable au chameau, parce que, même à l'état domestique, sa propagation réclame l'assistance de l'homme : la chamelle ayant une parturition très laborieuse et le chameau mâle n'étant pas toujours apte à la fécondation. Prjevalsky en conclut que, selon toute vraisemblance, la patrie du chameau sauvage serait le désert Koumtag, où il se trouve aujourd'hui cantonné, après avoir occupé autrefois une aire d'expansion plus étendue. D'autre part, la région du lac Lob, qui offre encore quelques moyens de subsistance à l'homme, est précisément peu favorable au chameau, à cause d'une trop grande abondance d'eau, du fléau des insectes, et du manque de nourriture.

Il nous reste à parler du mouton argali, qui est assez fréquent dans les parties montagneuses du Gobi, d'où il descend au printemps lorsque le tapis végétal commence à se revêtir de plantes alpines. Il se maintient dans les localités une fois choisies, et souvent un point montagneux sert de demeure permanente à tout un troupeau. N'ayant aucune persécution à craindre de la part des indigènes, l'argali est si peu ému par l'aspect de l'homme, qu'il passe à côté des campemens des Mongols pour aller s'abreuver. « Nous ne pûmes en croire nos yeux, dit Prjevalsky, lorsque pour la première fois nous aperçûmes, à une distance de 500 mètres

de nos tentes, un troupeau de ces splendides animaux en train de paître tranquillement sur le versant d'une montagne. »

Enfin, parmi les carnivores rapaces du Gobi figurent le tigre et le loup, mais non pas l'ours, qui semble y faire complètement défaut, bien qu'il se trouve dans les montagnes de Thian-chan.

III.

Après ce rapide coup d'œil sur l'hydrographie, la flore et la faune du Gobi, nous examinerons de plus près les particularités qui caractérisent les diverses parties de cette vaste contrée. On peut y distinguer les trois régions suivantes : celle bordée de tous côtés par le Hoang-ho et nommée Ordos ; celle située à l'ouest de ce fleuve, et représentée par le vaste désert d'Alaschan; enfin la région septentrionale qui s'étend jusqu'à la frontière de la Russie et qui constitue la Mongolie, ou le Turkestan mongol.

La région de l'Ordos, comprise dans l'intérieur de la courbe semi-circulaire que décrit le Fleuve-Jaune (Hoang-ho), forme une steppe presque unie, dont le sol est partout sablonneux ou salé, et par conséquent impropre à la culture, en exceptant la vallée du Hoang-ho, habitée par une population chinoise sédentaire. L'Ordos, dont l'altitude absolue est de 1,000 à 1,300 mètres, peut être considéré comme pays de transition entre le Gobi et la Chine.

Le Fleuve-Jaune décrit des méandres assez tortueux, en parcourant 100 mètres par minute. Dans les parages de la petite ville de Banta, les rives et le fond du fleuve consistent en limon; son eau est tellement chargée de substances terreuses, qu'elle en contient au-delà de 3 pour 100. Cependant, les impuretés contenues dans son eau, qui lui donnent une teinte jaune grisâtre, n'ont rien d'insalubre, lorsqu'on a la précaution de les laisser se déposer. Sur son parcours dans le pays de l'Ordos, la largeur du fleuve est presque partout la même ; vis-à-vis de la ville de Dincha, elle est de 385 mètres. Sa profondeur est très considérable et l'on n'y trouve nulle part des gués qui permettent de la traverser. Il est probable que, sur cet espace, le fleuve se prêterait à la navigation des bateaux à vapeur.

Le Hoang-ho a fréquemment changé son cours, ainsi que le prouvent d'ailleurs ses anciens lits, dont l'un, nommé Ulan-Chalan, est parfaitement conservé. Un changement de cette nature vient d'avoir lieu récemment avec une violence extraordinaire. Le fleuve a tourné brusquement au sud-est, et débouche actuellement, de concert avec le Hweï-ho, dans le lac Hung-tsi, qui se rattache au

delta du Yang-tse-Kiang, de sorte qu'aujourd'hui les deux gigantesques fleuves chinois ne constituent plus qu'un seul système hydrographique. On évalue la perte d'hommes causée par cette terrible catastrophe à plusieurs millions, et l'espace submergé à environ 2,400 kilomètres carrés (1).

Près de la rive droite du Hoang-ho se trouve le petit lac Zaïdadamin ; à 11 kilomètres au nord-ouest s'élève une colline conique où les Mongols prétendent qu'a été ensevelie l'une des femmes de Djinghiz-khan. La mémoire de ce dernier s'est conservée dans l'Ordos encore plus que dans la contrée de la Mongolie, et Prjevalsky rapporte à cet égard des légendes curieuses, parmi lesquelles il en est une, selon laquelle le tombeau de Djinghiz-khan se trouverait dans la région méridionale de l'Ordos ; on ajoute qu'au moment de sa mort, il aurait déclaré que dans huit cents ou mille années il ressusciterait, battrait les Chinois et reconduirait les Mongols dans le pays des Chalkas, leur ancienne patrie. Comme six cent soixante années se sont écoulées depuis la mort de Djinghiz-khan, les Mongols s'attendent à le voir reparaître dans cent quarante, ou tout au plus dans trois cent quarante années.

A l'ouest du pays de l'Ordos se déploie le grand désert d'Alaschan, qui s'étend au sud jusqu'aux montagnes qui constituent le bord septentrional du Tibet. Selon toute apparence, la surface connue de l'Alaschan représente le fond d'un immense bassin lacustre ; c'est ce qu'indique le sol limoneux, salin, recouvert par des sables, ainsi que par des lacs situés dans les dépressions où les anciennes eaux se seront concentrées. Prjevalsky déclare que la désolation du désert Alaschan défie toute description, surtout dans la partie méridionale, que les Mongols appellent *Tyngere*, c'est-à-dire Ciel, pour indiquer que, comme celui-ci, les surfaces sablonneuses sont illimitées. La planche sur laquelle Prjevalsky a essayé de figurer l'aspect de ces surfaces représente, à s'y méprendre, une mer fortement agitée, et de même que sur la mer le vaisseau ne laisse point de traces, les vestiges imprimés dans les sables par l'homme ou les animaux sont promptement effacés par les vents ; aussi les caravanes ne se hasardent que rarement à traverser le Tyngere.

Dans son développement occidental, le désert d'Alaschan devient çà et là moins désolé, surtout dans la proximité de l'oasis de Khami, qui contraste singulièrement avec le désert. Au reste, l'état florissant de Khami jouit dans toute cette partie d'Asie d'une telle réputation, que les auteurs chinois decrivent l'oasis comme une

(1) *Verhandlungen der Gesellschaft fur Erdkunde zu Berlin*, 1888. Bd. xv, p. 278.

espèce de paradis, au point que l'empereur Chona-Kansi y signale non-seulement la vigne, mais aussi l'oranger et le grenadier, assertion qui a été reproduite par plusieurs de nos géographes modernes. Or, M. Potanine a complètement dissipé ce miracle, car c'en serait un, si l'oranger était cultivé au milieu du désert, dans une localité de 900 mètres d'altitude, presque sous 49° de latitude.

L'oasis de Khami constitue le terme oriental des groupes d'oasis échelonnés le long de la lisière septentrionale et méridionale du Thian-chan. De semblables oasis se trouvent également au pied du Pamir et s'étendent le long du Kouen-luen, de l'Altyn-dagh et des contreforts des remparts tibétains. Ces lambeaux dispersés représentent dans cette partie de l'Asie centrale les seuls points propres à la vie sédentaire.

Par sa position, l'oasis de Khami a une grande importance stratégique, et sous ce rapport, comme aussi sous le rapport commercial, sa possession serait précieuse pour la Russie. Elle constitue l'unique voie de communication entre la Chine occidentale et le Turkestan oriental; toute autre voie est interceptée par le désert. C'est ainsi que l'oasis de Khami est, du côté de l'est, la clé du Turkestan. Si ce point est occupé par l'ennemi, l'armée chinoise stationnée à l'ouest perd immédiatement ses moyens de subsistance qu'elle tire de la Chine ; il ne lui resterait que la voie septentrionale, très longue et très difficile, par la ville d'Ulassataï, si toutefois l'ennemi n'a pas eu soin de s'en assurer.

Le désert d'Alaschan se confond avec la vaste surface qui se déploie jusqu'à la frontière russe et constitue la Mongolie proprement dite, appelée aussi Turkestan mongol. Cette surface va en s'exhaussant dans la direction du nord, en sorte qu'elle est plus élevée que le reste du Gobi; de plus, les sables laissent percer sur plusieurs points la charpente solide de la contrée, probablement composée de gneiss et de syénite. La faible population de la Mongolie est désignée par le nom de Chalkas, — probablement les descendans des Mongols qui constituaient l'état fondé par Djinghiz-khan. C'est dans la région est de la Mongolie que s'élevait sa résidence et celle de ses successeurs, célèbre au moyen âge sous le nom de Karakoroum. Aujourd'hui, il serait difficile d'en préciser la position ; selon Abel Rémusat, Karakoroum se trouvait sur le cours supérieur de l'Orkhan, ce qui le placerait à peu près par 46° 50′ de latitude nord, à 225 kilomètres au sud-ouest de la ville d'Ourga, située non loin de la frontière russe.

En tout cas, c'est un fait très curieux de voir au milieu du désert surgir la résidence d'un des plus grands conquérans du

monde, qui certes n'avait que l'embarras du choix parmi les plus riches et les plus pittoresques contrées de l'Asie.

Karakoroum fut visité au XIIIe siècle par le célèbre missionnaire Rubruquis (ou plutôt Rubruk), que Mangou, descendant de Djinghiz, reçut avec bienveillance. Rubruk, qui a laissé une description détaillée, fort curieuse, de la ville, fut étonné d'y trouver un artiste français nommé Guillaume Buchier, qui avait splendidement orné l'un des palais d'été du khan.

Rubruk nous apprend les sentimens de tolérance religieuse qui caractérisaient le prince mongol, et il en rapporte l'exemple suivant. Lorsqu'au mois d'août, Rubruk franchit la chaîne de Khangaï, au pied de laquelle se trouvait Karakoroum, il essuya une violente tempête qui ne cessa de sévir dans la capitale de l'empereur mongol, et causa à celui-ci une grande frayeur; mais au lieu d'en rendre responsable le prêtre chrétien, comme l'eût indubitablement fait tout souverain musulman, Mangou enjoignit à Rubruk d'adresser au dieu des chrétiens de ferventes prières pour apaiser l'orage.

Ces faits, comme plusieurs autres de la même nature, rapportés non-seulement par Rubruk, mais aussi par le missionnaire Plan Carpin, démontrent que les mobiles qui poussaient aux invasions les Arabes et les Mongols n'étaient pas les mêmes : les premiers étaient animés par le fanatisme religieux, et les derniers par l'esprit de pillage.

Du côté de l'ouest, et déjà confinant au Turkestan russe, la Mongolie se termine par une région déserte nommée Dzungarie. Elle ne s'élève guère au-dessus de 800 mètres, et descend au-dessous de ce niveau sur plusieurs points, particulièrement du côté du midi, où le lac Ebenor n'a que 227 mètres d'altitude, chiffre presque inconnu dans cette partie de l'Asie centrale.

L'argile du loess, mélangée de sable très fin et de calcaire de teinte grise ou jaune blanchâtre, constitue la majorité du sol de la Dzungarie. Cette masse argileuse est percée, comme une éponge, par de nombreux tubes ou pores, souvent revêtus d'incrustations provenant de plantes herbacées. L'eau et les vents amoncellent souvent ces dépôts en masses abruptes élevées, divisées en parallélipipèdes. Cette propriété de former en quelque sorte des falaises verticales, ainsi que la texture poreuse et l'absence de toute stratification, sont les traits caractéristiques du loess, on peut encore y ajouter le défaut de fossiles pélagiques, remplacés exclusivement par les animaux terrestres ou lacustres. Grâce à l'extrême ténuité de ses élémens constitutifs, et en partie à la présence de sels divers, le loess est généralement d'une grande fer-

tilité, lorsqu'il est suffisamment arrosé. Dans toutes les contrées cultivables de l'Asie centrale, la Chine comprise, il joue le rôle de la terre noire (*tchernoziem*) de la Russie.

L'arrosement du désert dzungarien est extrêmement défectueux; de là, la pauvreté de la faune et de la flore, bien qu'il possède une nouvelle espèce chevaline (*equus Prjevalskii*). Les montagnes qui, au sud, constituent le bord occidental de la Dzungarie sont riches en substances minérales plus ou moins précieuses. Ainsi, l'or est un produit important pour la région du Khotan, où il n'y a pas moins de 22 mines; dans celle de Kapha, le nombre des ouvriers est de 4,000, et de 3,000 dans celle de Saghuk. On évalue à 7,000 *ser* chinois le produit annuel du Khotan. Cette localité a joui pendant longtemps du privilège d'être le seul point connu produisant le néphrite et le jade. C'est dans le district de Karakach que se trouvent les gîtes de cette rare substance, dont l'exploitation a été presque abandonnée, depuis l'expulsion des Chinois et la fondation de l'état éphémère de Yakoub-khan.

IV.

L'aperçu très général que je viens de donner des principales régions du Gobi serait incomplet sans un coup d'œil jeté sur les montagnes qui forment l'enceinte extérieure du grand désert. Un mot sur la composition de ces montagnes est d'autant plus indispensable à la connaissance de la constitution du désert que, la charpente solide de ce dernier étant presque partout masquée par les sables, nous ne pouvons en juger que par les affleuremens qu'elle présente; mais comme ils sont peu nombreux, il ne devient que plus important de savoir jusqu'à quel point les roches mises à nu s'accordent avec celles qui figurent dans les montagnes dont le Gobi est entouré de tous côtés. Si une telle concordance a réellement lieu, on pourra en conclure que les roches dont est composée l'enceinte extérieure du désert constituent également la base de l'aire intérieure, et dès lors, nous serons à même de déterminer avec beaucoup de probabilité l'âge du Gobi, c'est-à-dire d'indiquer l'époque à laquelle il fut soulevé comparativement aux autres régions de notre globe.

Contrairement à ce qui a lieu dans le Sahara, où les chaînes bordières n'ont comparativement qu'une hauteur assez faible, et d'ailleurs ne limitent pas partout le désert d'une manière tranchée, les massifs qui forment pour ainsi dire une gigantesque muraille autour du Gobi figurent au nombre des soulèvemens les

plus considérables de notre globe sous forme soit de chaînes, soit d'énormes plateaux, tels que celui de Pamir. C'est par ce dernier que nous commencerons la revue de l'enceinte extérieure du Gobi, en choisissant pour guide l'excellent travail du docteur Wilhelm Geiger (1).

Le Pamir, qui, par ses ramifications, représente la limite occidentale du Gobi, touche de près à la région de Kachgar, vers laquelle s'étendent les contreforts sud-est de la chaîne du Kizil-Yart. Ce n'est que récemment que les explorateurs russes non-seulement ont fait évanouir l'hypothèse de Humboldt d'après laquelle une longue chaîne méridienne rattacherait sous le nom de Bolor le Pamir au Thian-chan et au Kouen-luen, mais encore l'existence même du nom de *Bolor*, désignant une chaîne méridienne quelconque.

Quant au nom de *Pamir* ou *Pamer*, ce n'est point le nom propre d'une localité particulière; mais, comme le fait voir M. Geiger, il signifie « contrée à vents glacés, » condamnée à la solitude et à la mort.

On peut évaluer, dans un sens restreint, la longueur du grand renflement du Pamir, du nord au sud, en chiffres ronds, à 300 kilomètres, depuis la crête des montagnes du Trans-Altaï jusqu'à celle du Hindou-Kouch. Son extension, de l'est à l'ouest, aurait environ 500 kilomètres; enfin, la superficie du plateau de Pamir serait de 100,000 kilomètres carrés et son altitude moyenne de 4,000 à 4,500 mètres.

Qu'on se figure une surface ayant le tiers de celle de l'Italie portée à la hauteur de la Jungfrau (4,167 mètres), l'un des pics les plus élevés de la Suisse! phénomène prodigieux du renflement de l'écorce terrestre, qui ne se présente nulle part ailleurs sur notre globe.

(1) M. Geiger a publié un ouvrage intitulé *das Pamir-Gebirge, eine geographische Monographie.* Dans ce travail, vrai modèle d'érudition et de sagacité scientifique, le savant allemand a réuni et discuté avec soin tout ce qui a été publié sur le Pamir. L'ouvrage est accompagné d'une carte fort instructive. La longue liste de voyageurs cités par M. Geiger prouve que les explorateurs n'ont pas fait défaut au Pamir, d'où l'on serait tenté de conclure que ce plateau est désormais l'un des points les plus connus du monde. Malheureusement, les conditions physiques où il se trouve placé en rendent l'étude plus difficile que partout ailleurs. Sans doute, la connaissance définitive du Pamir sera l'œuvre des savans russes, qui se trouvent plus à la portée que ceux des autres pays. Dans tous les cas, il s'agit d'une œuvre exclusivement scientifique, le Pamir n'ayant absolument aucune importance politique pour la Russie; car certes ce n'est pas par ce plateau glacé que les Chinois ou les Anglais viendraient jamais l'attaquer, de même qu'à la Russie le Pamir ne peut servir de point de départ pour une expédition militaire quelconque.

Le Pamir est sillonné particulièrement de l'est à l'ouest par un grand nombre de cours d'eau débouchant dans l'Amou-Daria, le célèbre Oxus des anciens, qui vient du lac Sarkul, découvert par Wood et nommé par lui lac Victoria. Ce lac a de 3 à 4 kilomètres de largeur et une altitude de 4,255 mètres ; malgré les sources thermales qu'il reçoit, il est recouvert pendant tout l'hiver d'une épaisse croûte de glace. Ce fut dans cet état que le trouva Wood au mois de février ; le froid fut tellement intense que son thermomètre à mercure ne put l'indiquer. Même au mois de mai, lorsque l'expédition de Forsyth visita le lac, il était encore solidement gelé.

Sous le rapport du relief, le Pamir offre deux types orographiques très distincts, savoir : le Pamir oriental ou petit Pamir, composé de vallées de la nature des steppes, et le Pamir occidental ou grand Pamir, très montueux. Ce qui caractérise le Pamir en général, c'est sa position au-dessus de la zone forestière, la pauvreté de sa végétation et le défaut plus ou moins complet d'habitans. Les chaînes montagneuses qui séparent les hautes vallées paraissent insignifiantes, comparativement au prodigieux renflement de ce grand plateau, et les défilés par lesquels on les franchit sont généralement peu profonds et aisés à traverser. La transition du Pamir à steppes au Pamir montueux est brusque. C'est d'un seul coup que change la physionomie de la contrée. Les chaînes montagneuses qui constituent les limites septentrionales et méridionales du Pamir offrent le développement le plus considérable, ce sont les chaînes du Trans-Altaï et du Hindou-Kouch. La première, qui forme le bord septentrional du Pamir, a, de l'est à l'ouest, une longueur d'environ 250 kilomètres et s'élève dans le pic Kauffmann à plus de 7,000 mètres.

La ligne des neiges perpétuelles offre, sur le Pamir, des oscillations considérables. Dans les montagnes de l'Altaï, la neige perpétuelle commence à 4,200 ou 4,300 mètres sur les versans septentrionaux, et à 4,000 mètres sur les versans méridionaux. Sur les montagnes au sud du Pamir, la limite des neiges perpétuelles s'élève au-delà de 5,000 mètres.

Dans le Pamir, le climat est déterminé par deux facteurs (en dehors d'influences locales) : par sa position au milieu d'un immense continent et par son altitude très considérable. Eu égard aux latitudes sous lesquelles se trouve le Pamir et qui correspondent aux régions méridionales de l'Espagne, le climat est prodigieusement rigoureux.

La zone culturale s'arrête généralement à 1,500 ou 1,600 mètres au-dessous de la limite des neiges. Dans cette zone, les céréales sont cultivées sur plusieurs points, et çà et là se présentent d'assez

beaux pâturages. Les essences forestières qui, sur le Thian-chan, montent jusqu'à 2,100 mètres, font complètement défaut au Pamir.

De même que dans le Hindou-Kouch, le granit forme la majorité des chaînes du Pamir. Les dépressions entre les chaînes granitiques sont recouvertes, comme dans le Turkestan, par des roches sédimentaires cristallines, telles que les micaschistes et les schistes argileux; les dépôts tertiaires sont limités à la partie sud-est du Pamir.

M. Severtzow, l'un des plus anciens et des plus sérieux explorateurs du Pamir, fournit des renseignemens intéressans sur sa faune; malheureusement nous ne pouvons nous y arrêter, et sommes forcés de quitter cette contrée si importante pour continuer la revue de l'enceinte extérieure du Gobi, en abordant les massifs du Thian-chan qui forment les bords nord et nord-est du désert.

Ce sont les terrains anciens qui constituent particulièrement la partie bordée du Thian-chan; ils sont représentés par le calcaire de montagne, accompagné çà et là de dépôts quaternaires.

De même que le Pamir et les contreforts est et nord du Thian-chan constituent la limite occidentale du Gobi, ainsi la limite septentrionale du désert est représentée par les chaînes qui longent la frontière méridionale de la Sibérie.

Parmi ces chaînes, c'est d'abord l'Altaï qui doit fixer notre attention; mais nous ne nous y arrêterons pas longtemps, en renvoyant les lecteurs aux études que j'ai consacrées à cette importante chaîne (1). Je me permettrai seulement de rappeler ici que la majeure partie de cette longue succession de massifs montagneux plus ou moins élevés, et dirigés en moyenne de l'est à l'ouest, est composée de roches cristallines et d'anciens sédimens schisteux, séparés les uns des autres et quelquefois traversés par des granits, porphyres et diorites. C'est sur toutes ces roches que reposent les dépôts diluviens ou récens dont l'énorme nappe s'étend au nord de l'Altaï jusqu'à la Mer-Glaciale, et, à l'ouest, jusqu'à l'Oural.

Les anciens terrains sédimentaires appartiennent aux époques silurienne, dévonienne et carbonifère; il en résulte que la succession des terrains présente dans l'Altaï une immense lacune par l'absence du dyas, du trias, du jurassique, du crétacé et du tertiaire. C'est là un trait caractéristique pour la géologie de l'Altaï, auquel on peut ajouter l'extrême rareté du trachyte parmi les roches éruptives.

(1) Voir Tchihatchef, *Voyage scientifique dans l'Altaï oriental et la partie adjacente de la frontière de Chine.*

La chaîne de l'Altaï ne constitue, à la vérité, qu'une partie de la limite septentrionale du Gobi, mais cette chaîne paraît avoir une extension considérable du côté de l'est et ne se termine que sous le méridien d'Ourga, en sorte qu'il est fort probable qu'elle conserve les principaux traits géologiques de la partie de la chaîne que j'ai été dans le cas d'explorer; et, selon toute apparence, il en est de même de la chaîne des Yablonovoï, qui n'est que la continuation orientale de l'Altaï.

On voit donc que les roches cristallines plus ou moins anciennes jouent le rôle principal dans la contrée comprise entre la Sibérie orientale et la Mandchourie et constituent, par conséquent, le bord septentrional du Gobi.

Quant à son bord oriental, il est très nettement marqué par la chaîne méridienne de Khin-gan. Malheureusement, nous ne le connaissons qu'imparfaitement. M. Fritsche, qui fut le premier à franchir cette chaîne, y signale les granits. D'ailleurs, la Mandchourie du sud doit contenir des terrains paléozoïques, car la houille y est exploitée sur plusieurs points, entre autres dans les environs de la ville de Moukden.

Par son extrémité méridionale, le Khin-gan se rattache à la chaîne de Kouen-luen, qui constitue la limite méridionale du Gobi. Cette gigantesque chaîne est de caractère éminemment paléozoïque. M. de Richthofen la considère comme la plus ancienne de l'Asie : « Le Kouen-luen, dit-il, se présente comme un massif qui a ses racines dans la charpente solide la plus ancienne de notre globe; c'est en quelque sorte un rempart tracé d'avance dès l'époque géologique la plus reculée (1). »

V.

L'aperçu que nous venons de donner de l'enceinte extérieure du Gobi nous démontre qu'elle est presque partout composée de roches anciennes, soit sédimentaires, soit granitiques ou gneissiques. Or ce sont précisément les roches de cette nature qui affleurent dans l'intérieur du Gobi à travers les sables; de sorte que nous pouvons en conclure que ces affleuremens, représentant les terrains et les roches dont est composée l'enceinte extérieure, forment la base de son enceinte intérieure. Or il résulte de ces faits des conséquences fort importantes que nous allons énumérer.

L'émersion du Gobi et des montagnes qui l'entourent a dû avoir

(1) Richthofen, *China*, t. I, p. 224.

eu lieu à une époque géologique très ancienne, notamment pendant la période paléozoïque, et par conséquent bien antérieurement au Sahara, qui n'apparut qu'à l'époque tertiaire.

Ainsi les immenses surfaces granitiques, gneissiques et carbonifères du Gobi, de la Chine et de la Mandchourie se déployaient déjà comme terre ferme et représentaient une île gigantesque au milieu de l'Océan qui recouvrait encore la plus grande partie de l'Asie, de l'Europe et de l'Afrique.

De même que dans le Sahara, la surface émergée du Gobi fut semée de nombreux bassins lacustres et fluviatiles, ainsi que l'indiquent les restes de fossiles qu'ils ont laissés. L'étude de la flore de l'Asie centrale a porté M. Regel, le savant directeur du Jardin botanique de Saint-Pétersbourg, à admettre que les steppes salines et les dunes sablonneuses des régions basses de l'Asie centrale indiquent que, même au commencement de l'époque actuelle, par conséquent pendant la période diluvienne, l'Asie centrale présentait l'aspect d'un immense lac d'eau douce, au sein duquel les montagnes surgissaient comme autant d'îles; cela dura jusqu'à l'époque où les eaux se frayèrent un passage à travers les montagnes et furent conduites à la mer par le fleuve Obi et peut-être l'Amour, laissant ainsi à sec d'énormes steppes sablonneuses imprégnées de sel, qui, aujourd'hui, contiennent une flore uniforme composée d'halophytes et d'espèces paludéennes, flore qui probablement a empêché l'immigration d'autres plantes. On peut citer, comme un exemple frappant de ce fait, l'absence complète dans l'Asie centrale d'un rhododendron ou d'un lis quelconque, tandis qu'ils sont représentés sur le Caucase, sur l'Altaï, dans les régions balkaniennes et dahuriennes, et particulièrement dans le système orographique de l'Himalaya.

Mais si le Gobi a sur le Sahara l'avantage d'une plus grande ancienneté géologique, il ne possède point, comme le désert africain, les chances d'un avenir favorable. En effet, nous avons vu que le Sahara pourra un jour être traversé par de nombreux chemins de fer qui joueront un rôle décisif dans la civilisation du continent africain.

Or le Gobi n'offre rien de semblable. Les immenses surfaces plus ou moins désolées entre la Sibérie, la Chine et le Tibet ne présentent guère de chances de communications de cette nature, et il est probable qu'on ne parviendra point à ajouter de nouvelles voies à celle qui rallie Kiakhta, en Sibérie, à Pékin, capitale de la Chine. Cette voie est parcourue soit par des chevaux de poste attelés à des véhicules assez primitifs, soit par des chameaux. La communication postale fut établie par les traités de

Tien-tsin (1858) et de Pékin (1868), qui assurent à la Russie le droit de transmettre à ses frais des lettres et autres envois de Kiakhta à Pékin et Tien-tsin. Dans chacune de ces localités se trouve un employé russe chargé de l'expédition des envois. Les postes à lettres partent trois fois par mois pour Kiakhta et Tien-tsin ; celles à paquets ne vont qu'une fois par mois. Les postes à lettres sont desservies par les Mongols avec des voitures ; elles mettent généralement quatorze jours de Kiakhta à Pékin, tandis que les postes à paquets exigent de vingt à vingt-quatre jours.

Cette voie de communication répond suffisamment aux relations politiques et commerciales entre la Russie et la Chine, de sorte que l'établissement d'un chemin de fer n'offrirait guère d'avantages proportionnés aux dépenses, surtout lorsqu'on considère que l'espace à parcourir entre Kiakhta et Pékin est de 1,500 kilomètres à travers une contrée placée sous un climat extrême.

On le voit donc, le désert du Gobi n'offre nullement l'avenir de celui du Sahara : c'est une contrée inhospitalière qui n'a aucune valeur pour l'homme et ne présente qu'un intérêt scientifique.

Au reste, indépendamment de cet intérêt, les grands déserts, tels que le Sahara et le Gobi, ont cela de remarquable, qu'ils exercent sur l'esprit humain une puissante action. En effet, parmi tous les phénomènes de la surface de notre globe, le désert et l'océan seuls reflètent en quelque sorte l'infini et l'éternel, attributs sublimes et mystérieux de la Divinité, et cette impression est tellement naturelle qu'elle s'impose aux esprits les moins cultivés, car nous avons vu que les Mongols donnent au désert d'Alaschan le nom de « Ciel, » évidemment parce que, la terre ne leur suggérant aucun terme de comparaison, ils sont obligés de l'emprunter aux espaces célestes.

P. DE TCHIHATCHEF.

UN

HOMME D'ÉTAT AMÉRICAIN

JAMES G. BLAINE ET LE CONGRÈS DES TROIS AMÉRIQUES.

Peu connu, il y a un an à peine, en Europe, où son nom n'éveillait que le souvenir confus d'un politique habile autant que remuant, déjà célèbre aux États-Unis, où le parti républicain dépossédé, en 1884, du pouvoir qu'il détenait depuis vingt-quatre années l'estimait seul capable de relever sa fortune et de tenir tête à Cleveland, M. James G. Blaine, secrétaire d'état de la répupublique américaine, est aujourd'hui l'homme le plus en vue du Nouveau-Monde. Il est aussi l'un de ceux dont les conceptions audacieuses, à bon droit, inquiètent l'Europe. Le Bismarck américain, — ainsi l'appellent ses partisans, — reparaît sur la scène politique, et, du premier coup, ses hautes visées révèlent un homme d'état qui aspire, lui aussi, à faire grand.

Rien ne le faisait prévoir. Son court passage aux affaires avait laissé l'impression d'une personnalité autoritaire et absolue, hantée d'un rêve chimérique et vague. Son passé politique, son *political record*, selon la phraséologie américaine, était celui de nombre d'autres moins favorisés de la fortune. Sur un point, toutefois, on le tenait pour supérieur. Nul ne l'égalait comme tacticien parlementaire et comme chef de parti; nul mieux que lui n'excellait dans

l'art de manier la presse, de recruter, discipliner et diriger les *politicians*.

La libre Amérique a créé la profession et le mot. Le *politician:* c'est-à-dire l'homme qui vit de la politique, en attend le pain quotidien, en espère une lucrative sinécure; orateur de village ou de ville, membre de comités locaux, agent électoral dont le concours s'achète et se paie; habile à faire valoir ses services, et en rendant; actif, bruyant et remuant pendant la lutte; après, solliciteur acharné. Par nuées, au lendemain de la victoire du parti qu'ils servent, ils s'abattent sur Washington, ayant pour tout bagage un sac de nuit à la main, d'où leur nom de *carpet-baggers;* ils envahissent les hôtels, assiègent les abords de la Maison-Blanche et du Capitole, relançant sénateurs et représentans, âpres à la curée. Vingt fois éconduits, ils reviennent à la charge, infatigables, ne lâchant pied qu'avoir épuisé leurs dernières ressources ou obtenu, sinon la place qu'ils convoitent, à tout le moins un emploi quelconque. Monde interlope et louche, qui se recrute dans toutes les couches sociales: monde de déclassés avec lequel il faut compter et qu'il faut ménager, prêt à toutes les besognes rétribuées, ainsi qu'à toutes les trahisons; instrumens indispensables et malpropres que l'homme politique doit apprendre de bonne heure à manier sans dégoût, à payer sans vergogne, à caser aux frais de l'état, et au dégradant contact duquel, si haut placé fût-il, il ne saurait se soustraire.

De là ce discrédit jeté sur la vie publique, cette insurmontable repugnance qu'inspirent à nombre de ceux que leurs aptitudes naturelles appelleraient à y jouer un rôle ces intrigues politiques dont on retrouve dans un roman curieux, qui eut son heure de célébrite, *Democracy*, le tableau fidèle et vivant. Silas P. Ratcliffe, le sénateur de l'Illinois, secrétaire d'état, y est le type achevé de ces ambitieux, parvenus au pouvoir, gardant jusque dans leur haute position la tare ineffaçable de leur douteuse origine et de leurs agissemens suspects. Qu'il y ait des exceptions; que des hommes comme Daniel Webster, Everett, Marcy, Seward, Washburn et nombre d'autres aient su conserver un nom intact et respecté, ce n'est pas douteux; que pour eux, comme pour M. James Blaine, leur superiorité les ait désignés aux suffrages de leurs concitoyens, nul n'y saurait contredire; mais à eux, comme à lui, force a été de tenir compte de cet élement indispensable du succès. Chaque année, cette lèpre démocratique s'étend et s'accroît, gangrenant sourdement les libres institutions dont l'Amérique est fière. Devant le danger grandissant, les yeux se sont ouverts; devant l'invasion des fonctions publiques par les *politicians*, devant cette curée des places qui, tous les quatre ans, bouleverse de

fond en comble l'administration, on s'est ému ; et chacun de suggérer un remède, de proposer des mesures, de demander la suppression de la maxime odieuse proclamée en 1829 par la démocratie triomphante : les dépouilles aux vainqueurs, *spoils to the victors*. Remède efficace, dont le parti vaincu réclame invariablement l'application et dont le parti au pouvoir ajourne, non moins invariablement, l'exécution au lendemain de sa défaite. L'excès du mal triomphera-t-il enfin de ces hésitations intéressées? On en peut douter encore. En présence des périls qu'il fait courir à la grande république, on ne saurait que déplorer de voir les mœurs politiques favoriser le recrutement d'une armée de parasites montant la garde aux avenues du pouvoir, n'en ouvrant les portes qu'à ceux résignés à payer grassement son concours.

I.

James G. Blaine naquit, en 1830, dans le comté de Washington, état de Pensylvanie. Élevé au collège local, il y brilla d'un certain éclat, en sortit avec honneur, émigra dans le Maine et débuta dans le journalisme comme collaborateur du *Kennedec Journal*, puis du *Portland Advertiser*. La politique l'attirait, et, dès 1862, il entrait à la chambre des représentans. Réélu six fois de suite, il y siégea jusqu'en 1867. Au début de la guerre de sécession, il prit nettement position dans les rangs du parti républicain, qui l'en récompensa en le nommant, en 1869, président du congrès. Élu sénateur du Maine en 1877, il intervint activement dans la lutte présidentielle de 1880 et contribua efficacement à l'élection de James A. Garfield, vigoureusement combattu par Winfield S. Hancock, candidat du parti démocratique, qui ne fut battu que par une majorité de 7,000 voix sur un total de 9 millions. Habilement travaillé par Blaine, l'état du Maine, dont le vote semblait douteux, se déclara pour Garfield, par une majorité de 8,868, et décida du succès. Dans cette campagne difficile, M. Blaine se révéla comme un tacticien consommé, et le nouveau président, reconnaissant de ses services, l'appela au pouvoir le 5 mars 1881, en qualité de secrétaire d'état. Il touchait au but de son ambition, mais, en septembre de la même année, James A. Garfield mourait assassiné par un solliciteur désappointé. Le vice-président Arthur lui succédait, et F.-T. Frelinghuysen remplaçait Blaine, dont les fonctions avaient duré dix mois à peine.

En 1884, le parti démocratique, battu à une faible majorité en 1880, rentrait en lice et portait comme candidat à la présidence Grover Cleveland. De son côté, le parti républicain faisait choix de M. Blaine pour le représenter. Contre son gré l'union s'était faite

sur son nom. Les circonstances n'étaient pas favorables; fidèle à la discipline, il n'en accepta pas moins le poste de combat que son parti lui assignait, et il mena la campagne avec son incomparable habileté, ainsi que l'attesta le résultat du scrutin. Grover Cleveland fut élu, mais par 4,911,017 voix seulement; James G. Blaine en avait 4,848,334, et le Maine, fidèle à sa fortune, lui donnait une majorité de 20,000. S'il avait échoué, c'était de peu ; l'honneur était sauf, et le parti républicain pouvait espérer reconquérir, en 1888, le pouvoir qui lui échappait après vingt-quatre années de possession.

M. Blaine s'y employa de son mieux, et l'administration de Cleveland n'eut pas d'adversaire plus infatigable. Autant il s'était montré redoutable sur le terrain électoral, autant il se révéla délié, plein de ressources sur le terrain politique. Cette campagne de quatre années, menée avec une rare habileté, est un chef-d'œuvre de tactique parlementaire, de combinaisons savantes. Nul mieux que lui ne connut l'art d'éviter les engagemens douteux, de souligner les fautes de ses adversaires, de manier la presse et l'opposition, de les faire donner avec ensemble et peser simultanément sur l'opinion publique; mais où il se montra encore supérieur à lui-même, ce fut pendant la dernière élection présidentielle de 1888. S'il avait porté au parti démocratique plus d'un coup dangereux, il n'avait pu ébranler chez les masses leur confiance dans les bonnes intentions et la sagesse du président sortant. Grover Cleveland était populaire, et sa popularité rejaillissait sur son parti, qui, unanimement, le présentait de nouveau aux suffrages des électeurs. La grâce et la beauté de mistress Cleveland rehaussaient encore le prestige de son époux. Cette jeune et charmante femme, par tous respectée et de la part de tous l'objet d'un culte chevaleresque, donnait, par la distinction de ses manières, son élégance et sa courtoise affabilité, un éclat inusité aux réceptions de la Maison-Blanche. C'était de part et d'autre un mariage d'inclination, et les Américains étaient fiers de montrer aux étrangers, dans leur cour républicaine, un couple étroitement uni, et, aux côtés d'un chef d'état honoré, *the first lady of the land*, dont, partout ailleurs, la présence eût provoqué un murmure d'admiration.

La campagne présidentielle s'annonçait favorable pour Cleveland. Un premier incident faillit la compromettre; mais, s'il était d nature à lui aliéner les voix des capitalistes et des grands manufacturiers, en revanche, il lui assurait celles des classes moyennes et des ouvriers. Dans son message du 6 décembre 1887 au congrès, le président signalait à l'attention des représentans du peuple la situation du trésor, les excédens de recettes chaque année grossissans, l'affluence de l'or dans les caisses publiques. Pour parer à ce

danger, il n'y avait, disait-il, que deux moyens : accroître les dépenses en entreprenant de grands travaux publics, ou réduire les recettes en dégrevant les contribuables, et résolument, il recommandait cette dernière solution comme la plus conforme aux traditions démocratiques, dédaigneux de l'influence que lui eussent donnée, à lui président rééligible, des centaines de millions à dépenser, des places à distribuer, des sinécures à créer. En honnête homme qu'il était, il mettait ses compatriotes en garde contre ces moyens d'action laissés aux mains du pouvoir exécutif, et concluait en proposant un abaissement des tarifs douaniers. A cela capitalistes et fabricans se refusaient. Ces droits protecteurs les enrichissaient, et le parti républicain en préconisait le maintien, ralliant à lui ceux qu'inquiétaient les tendances libérales de Grover Cleveland. Mais ce n'était là qu'un déplacement de voix, en somme plutôt favorable aux démocrates.

L'opposition menait grand bruit autour de ce message, encore que Blaine, qui lui donnait le mot d'ordre, n'attendît pas grand résultat de ces attaques. Tout au plus étaient-elles utiles à entretenir l'agitation, à masquer le désarroi qui régnait dans les rangs des républicains et l'évolution que préparait leur chef. Aussi, grande fut l'émotion de son parti et la surprise des démocrates quand on apprit que James Blaine déclinait la candidature à la présidence et refusait de se laisser porter contre Cleveland. Et cependant, sa lutte avec Cleveland en 1884, lutte dans laquelle il n'avait succombé qu'avec un faible écart de voix, son autorité incontestée, son prestige, faisaient de lui le candidat désigné, le seul homme capable, semblait-il, de conduire les républicains à l'assaut. Aux offres faites il répondait par un refus; aux sollicitations, aux reproches des siens, il se dérobait en partant pour l'Europe.

Cette attitude inexplicable qui déconcertait son parti, ce départ inattendu qui ressemblait à une défection devant l'ennemi, était, de sa part, le résultat d'un plan longuement mûri. M. J. Blaine estimait possible, probable même le succès des républicains; mais, en ce qui le concernait, il ne croyait pas au succès de sa propre candidature. Il connaissait trop l'ombrageuse susceptibilité de la démocratie américaine, et, dans son camp même, les intrigues de rivaux impatiens de sa popularité, désireux de secouer un joug que sa nature autoritaire leur faisait lourdement sentir. Il savait qu'à l'exception de Washington, Andrew Jackson, Grant, que leurs services militaires signalaient à l'attention publique, presque aucun des présidens qui s'étaient succédé à la Maison-Blanche n'avait été choisi parmi les hommes d'état éminens de la République, parmi les chefs reconnus des partis qui se disputaient la prépondérance. L'un des plus grands, Daniel Webster, l'un des plus habiles,

S. A. Douglas, y avaient échoué. Henry Clay, Calhoun, Everett, Marcy, Seward, s'étaient contentés du second rang, et ce second rang, celui de secrétaire d'état, tentait son ambition. S'il se dérobait pour la présidence, il se réservait pour le pouvoir, plus soucieux d'agir que de paraître. Il estimait qu'un homme nouveau, moins que lui prêterait le flanc aux attaques, mieux que lui agréerait aux électeurs; qu'il avait joué depuis quatre ans un rôle trop considérable, éveillé trop de haines, pour rallier la majorité de suffrages qui, soupçonneux et méfians, se porteraient plus volontiers sur un homme moins en vue.

C'est à découvrir cet homme nouveau, réunissant les conditions requises, redevable à son apparente abnégation du rang suprême, prêt à le reconnaître en l'appelant au poste qu'il ambitionnait, que tendaient tous ses efforts. Les délégués républicains convoqués à Chicago pour rédiger leur programme électoral, la *platform* du parti, et désigner les candidats à la présidence et à la vice-présidence, devaient se réunir en juillet 1888. Blaine était l'homme de leur choix. Son refus, son départ subit, laissaient le champ libre à des compétitions personnelles, à des scissions dangereuses. A défaut de Blaine, qu'un bon nombre de délégués s'obstinaient à nommer, espérant triompher ainsi de sa résistance, on mettait en avant les noms de Sherman, d'Alger, d'Allison, de Gresham, de Mac-Kinley, d'Harrison; on flottait au hasard, attendant un incident, une rétractation possible, un mot d'ordre qui ne venait pas. De l'Italie, où il voyageait, disait-il, pour son plaisir et pour son repos, Blaine suivait avec attention les évolutions de l'opinion, résolu à intervenir au moment décisif, mais hésitant encore à se prononcer.

Après lui, Sherman était l'homme le plus considérable du parti. Ses grands services militaires pendant la guerre de sécession étaient encore vivans dans toutes les mémoires. Ses vétérans rappelaient avec orgueil comment, après la victoire d'Atlanta, coupé de sa base d'opérations, acculé aux résolutions suprêmes, il n'avait pas hésité, à leur tête, à se jeter dans la trouée ouverte par lui au travers des états confédérés, et qui derrière lui se refermait. Disparaissant, comme englouti, dans le remous sanglant de vingt combats, tenu pour perdu, lui et l'armée de l'ouest, on l'avait vu, un mois plus tard, reparaître victorieux sous les murs de Savannah, prendre à revers la dernière armée du sud et la contraindre à mettre bas les armes. Un tel homme était digne de représenter un grand parti, et l'éclat de son nom pouvait déterminer chez les masses un mouvement décisif en faveur des républicains.

Mais un tel homme ne saurait être un instrument maniable même entre les mains d'un politique habile, et les grands projets caressés par M. Blaine s'accommodaient mal d'une présidence

militaire. Gresham, populaire dans le parti, avait contre lui l'implacable hostilité de Jay Gould, le grand capitaliste, et de ses adhérens, bien décidés à faire échouer sa candidature, dût-il leur en coûter des millions. Et ce n'était pas une vaine menace; d'entrée de jeu ils en souscrivaient cinq pour ouvrir la campagne contre lui (1). Allison et Mc Kinley avaient peu de chances, Alger lui agréait peu ; Harrison apparaissait comme l'homme providentiel.

Né à North-Bend, dans l'état de l'Ohio, le 20 août 1833, il avait alors cinquante-cinq ans. Colonel des volontaires de l'Indiana, puis brigadier-général pendant la guerre de sécession, petit-fils de William Henry Harrison, neuvième président des États-Unis, il traçait haut sa généalogie qui le faisait descendre d'une vieille famille anglaise inféodée au parti de Cromwell, émigrée en Virginie, et dont l'un des représentans, Benjamin Harrison, père de celui qui fut président, avait signé la déclaration d'indépendance. Son nom était illustre, associé aux grands événemens de la république. L'homme le portait dignement, froid d'allures, taciturne et concentré, de vie irréprochable, presbytérien sincère. A travers plusieurs générations les traits caractéristiques de l'ancêtre, soldat du protecteur, persistaient : les convictions arrêtées et les idées étroites, la raideur du puritain, l'obstination du sectaire qui tient plus compte, en politique, des principes que des faits. Il représentait son parti en ce que ce parti avait de plus autoritaire et de plus absolu : le maintien, à tout prix, sans concession, du régime commercial et financier auquel les États-Unis étaient redevables du relèvement de leurs finances et de leur prospérité industrielle. En lui s'incarnait nettement la politique protectionniste opposée à celle de l'abaissement des droits que préconisait le parti démocratique; sur lui s'émoussaient les attaques que les démocrates dirigeaient contre l'alliance des républicains et des grands capitalistes, dont ils signalaient aux masses ouvrières l'influence croissante, dénonçant leur dangereuse intrusion dans la lutte électorale.

On ne la pouvait nier, et elle devait être décisive. Outre Jay Gould et son groupe, les plus puissans financiers des États-Unis se ralliaient au parti républicain, lui apportant l'appui de leurs millions. Ils avaient foi en Blaine, connaissaient et approuvaient ses plans et le tenaient pour le représentant et le défenseur de leurs intérêts. Leurs opinions étaient les convictions de Benjamin Harrison, que son honorabilité bien connue, sa vie de famille simple et modeste à Indianopolis, capitale de l'Indiana, entre Mrs Harrison, Mrs Mac Kee, sa fille, et sa belle-fille, Mrs Russel Harrison,

(1) Voyez le *New-York Herald* du 25 juin 1888.

mettaient à l'abri des commentaires fâcheux et des insinuations malveillantes que provoquait le concours avoué des rois de la finance.

Exactement renseigné par ses affidés sur les fluctuations de l'opinion, assuré qu'à la dernière heure ses avis prévaudraient et décideraient du choix de la convention, James G. Blaine tardait cependant à se prononcer. Un incident peu connu l'arrêtait. Il craignait, en portant M. Harrison à la présidence, de voir avorter ses combinaisons; il redoutait qu'une rancune féminine ne lui barrât la route du pouvoir.

Cet incident remontait à plusieurs années; cette rancune datait de 1881. M. Harrison venait alors d'être élu sénateur de l'Indiana en remplacement du juge Mac Donald; Mrs Harrison faisait son entrée dans le monde officiel de Washington. A l'occasion d'une réception donnée à la Maison-Blanche par M. Garfield, président des États-Unis, Mrs Garfield avait prié Mrs Blaine, dont le mari était secrétaire d'état, de vouloir bien l'aider à faire les honneurs de ses salons. Elle avait cru, sur l'indication du président désireux de se concilier le nouvel élu, devoir étendre la même invitation à Mrs Harrison. A l'heure indiquée, Mrs Harrison se rendit à la Maison-Blanche. On l'introduisit dans un salon particulier où elle se trouva seule avec Mrs Blaine. Embarrassée de son rôle, ignorante des usages et de l'étiquette de Washington, elle pria Mrs Blaine de bien vouloir la mettre au courant, ajoutant, sur un geste de surprise de cette dernière : — Je suis Mrs Harrison; mon mari vient d'être nommé sénateur de l'Indiana. Vous le connaissez, je crois, tout au moins de nom?

— Pas que je sache, répliqua dédaigneusement Mrs Blaine, irritée de ce que Mrs Garfield lui adjoignait une femme dont le mari n'était pas membre du cabinet; il passe ici tant de gens nouveaux qu'on ne saurait se les rappeler tous.

Mrs Harrison n'oublia pas cette impertinence, et, pendant son séjour à Washington elle évita tout rapport avec Mrs Blaine. Si trivial que fût l'incident, il n'en créait pas moins une difficulté éventuelle que des amis communs s'entremirent à écarter. Est-il vrai, comme on l'affirme, que des engagemens écrits furent alors pris par M. Harrison, vis-à-vis de M. Blaine, ou, ce qui est plus vraisemblable, étant donnés le caractère et la situation de ces deux hommes, que M. Blaine s'en fiât à sa haute situation et à la reconnaissance de M. Harrison, et qu'au lendemain de l'élection en convention ce dernier ait spontanément écrit à M. Blaine pour le remercier de son concours, l'engager à revenir diriger la campagne présidentielle et lui donner à entendre qu'il lui réserverait, en cas

de succès, la place de secrétaire d'état? Cette dernière version est la seule qu'admettent les partisans de M. Blaine et que n'aient pas contredite les amis de M. Harrison.

Quoi qu'il en soit, la convention républicaine se réunit à Chicago et, dès le début, les voix se répartirent entre MM. Blaine, Sherman, Alger, Gresham, Harrison et Mac-Kinley. Cinq votes successifs laissèrent intacte cette situation en apparence inextricable et que M. Blaine, revenu en Angleterre pour être plus à portée des événemens, et tenu au courant par les dépêches télégraphiques, se plaisait à prolonger pour mieux faire sentir le poids de son influence et montrer que, tout absent qu'il fût et nonobstant son désistement, son nom ralliait une phalange compacte d'adhérens résolus. Seuls au courant de ses intentions, MM. Boutelle et Manley, délégués du Maine, préparaient les voies attendant le mot décisif. Il vint sous la forme d'une double dépêche datée d'Édimbourg le 25 juin, qui fut lue par eux à la convention au moment où, pour la sixième fois, on allait procéder au vote. La première confirmait son refus de se laisser porter ; la seconde était ainsi conçue : « J'invite instamment mes amis à respecter ma décision et à s'abstenir de voter pour moi. Prière de communiquer immédiatement ces dépêches à la convention. » L'évolution s'accomplit ; les partisans de Blaine votèrent en masse pour Harrison, entraînant avec eux la majorité, et le sixième scrutin donna le résultat suivant :

Harrison.	544	voix.
Sherman.	118	—
Alger.	100	—
Gresham.	59	—

Conformément à l'usage, le gouverneur de l'Ohio, président de la délégation, dont le vote pour Sherman n'avait pas varié, proposa de déclarer Harrison candidat du parti républicain *à l'unanimité*, ce qui, conformément aussi aux traditions, fut acclamé par les partisans des candidats vaincus. M. Morton, le banquier cinquante fois millionnaire de New-York, ancien ministre des États-Unis en France, fut désigné pour la vice-présidence.

Rien ne retenait plus M. Blaine en Europe. Il se hâta de revenir prendre en main la direction de la campagne présidentielle. Une ovation l'attendait à son retour, et ce fut salué par les acclamations enthousiastes des républicains qu'il débarqua à New-York. Ils faisaient fond sur son habileté pour enrayer les progrès du parti démocratique, qui, mettant à profit le retard de ses adversaires à entrer en ligne, n'avait rien négligé pour se concilier les masses ouvrières, effrayées par la cherté croissante de la vie matérielle,

d'instinct hostiles aux capitalistes et aux manufacturiers qu'enrichissaient les tarifs prohibitifs auxquels, non sans raison, elles attribuaient leurs souffrances. On ne doutait plus du succès de Cleveland, et, critérium infaillible, semblait-il, les paris étaient à deux contre un en sa faveur. C'est alors que Blaine entrait en lice et se révélait l'adversaire redoutable et le tacticien consommé qu'il sut être jusqu'au vote définitif.

Pendant la période électorale, toutes les armes semblent bonnes, toutes les insinuations permises, et, si les chefs s'abstiennent de certaines personnalités par trop odieuses, on n'en saurait dire autant des politiciens sans scrupules qui gravitent autour d'eux. A défaut d'autres argumens, on ne se faisait pas faute de rééditer contre M. Cleveland les accusations à l'aide desquelles on avait combattu sa candidature en 1884. On rappelait qu'à l'époque où il était shérif de l'Erié il avait dû, en cette qualité, exécuter de ses propres mains deux malfaiteurs, Gaffney et Morissey, condamnés à être pendus. On ne s'en tenait pas à ce fait, exact d'ailleurs; on s'efforçait de le diffamer dans sa vie privée, de se faire une arme contre lui de l'universelle sympathie qu'inspirait Mrs Cleveland. On l'accusait de la maltraiter; s'autorisant d'une absence de sa belle-mère, on affirmait qu'indignée de sa conduite brutale, elle avait quitté Washington pour l'Europe et se refusait à rentrer à la Maison-Blanche; vainement elle s'empressait de revenir pour protester par sa présence et ses communications aux journaux contre cette inepte accusation.

Dans de pareilles manœuvres, M. James Blaine n'avait rien à voir. Il les écartait avec dégoût. Adversaire politique, il entendait se maintenir sur le terrain de la politique, porter d'autres coups et mettre à profit les fautes de ses adversaires. Il attendait, prêt à saisir une occasion; elle ne tarda pas à s'offrir. Le 13 septembre 1888, se produisit un incident, insignifiant en apparence, dont on s'occupa peu le jour même et le lendemain, perdu qu'il était dans la poussière de la lutte, mais dont James Blaine comprit tout le parti que l'on pouvait tirer : il y vit le moyen de détacher de Cleveland le vote irlandais, nombreux et compact, et de l'amener au camp républicain. L'histoire est en droit de s'étonner de l'importance qu'un tacticien habile sut donner à l'incident Sackville.

Sir Lionel Sackville-West, ministre d'Angleterre à Washington, recevait, le 12 septembre 1888, une lettre d'un électeur de Pomona (Californie), dans laquelle celui-ci lui demandait auquel des deux candidats en présence il devait donner sa voix, par-dessus tout soucieux, ajoutait-il, de voter pour celui dont l'élection serait le mieux de nature à rétablir entre l'Angleterre et les Etats-Unis les bons rapports compromis par la question des pêcheries. Etait-

ce un piège tendu à M. Sackville, ou tout simplement la préoccupation assez naturelle d'un Anglais naturalisé citoyen américain, désireux de s'éclairer sur un point qui lui tenait à cœur?

Quoi qu'il en soit, M. Sackville répondit par une lettre *particulière* dans laquelle il exprimait l'opinion, fort sensée d'ailleurs, que les accusations virulentes dirigées par les républicains, aussi bien que par les démocrates, contre l'Angleterre, se ressentaient de la fièvre électorale; que, de part et d'autre, on se disputait le vote irlandais, mais que, la lutte terminée, cette agitation factice tomberait et que l'on reviendrait à des appréciations plus calmes. Il ajoutait que l'élection de M. Cleveland, président en exercice, partant plus au courant de la question, lui paraissait mieux de nature à ramener à bref délai, entre les deux pays, une bonne entente désirable, que celle de M. Harrison, tenu de donner, au cas où il serait nommé, satisfaction immédiate à ses adhérens.

Reproduite par toute la presse républicaine, habilement commentée par des polémistes de premier ordre, cette lettre fut bientôt représentée comme une tentative de pression exercée par le ministre d'Angleterre sur les électeurs indépendans de l'Union. Le président Cleveland, pour assurer sa réélection, ne reculait pas, disait-on, à faire intervenir dans la lutte le représentant officiel d'une puissance avec laquelle les Etats-Unis étaient, en ce moment même, en conflit. Sur ce thème, qui s'y prêtait, on exécuta des variations sans fin, et, en peu de jours, l'incident Sackville prit des proportions telles que force fut au président et à son cabinet, pour donner satisfaction à l'opinion publique surexcitée, d'en référer à Londres et de demander à lord Salisbury le rappel de son envoyé. Ce rappel tardant trop au gré de l'impatience nationale et des sommations impérieuses du parti républicain, le ministre fut invité à quitter Washington et à se rendre à Londres.

Ces concessions ne désarmèrent pas des adversaires qui, au fond, n'attachaient qu'une fort médiocre importance à une lettre particulière adressée par sir Lionel Sackville à un électeur indécis, mais qui en attachaient une très grande à enlever à M. Cleveland l'appoint du vote irlandais. « Il est trop tard, » déclara M. Blaine, lorsqu'il apprit que M. Bayard avait envoyé ses passeports au représentant de l'Angleterre. Il était trop tard, en effet; le vote irlandais échappait à Cleveland et passait au parti républiblicain.

Cette première trouée faite, les attaques se succédèrent, répétées, incessantes, propagées par une presse hostile manœuvrée avec un remarquable savoir-faire. Laissant de côté les personnalités contre le président Cleveland, elle prenait à partie les mem-

bres de son cabinet, signalant l'insuffisance de M. Bayard, le secrétaire d'état, dont elle accusait, avec un singulier à-propos, la politique incertaine et toute d'à-coups de ne déguiser, sous la violence des formes, qu'impuissance et faiblesse; dénonçant l'insouciance de M. Lamar, secrétaire de l'intérieur, vis-à-vis des accapareurs de terres publiques; menant une campagne vigoureuse contre M. Garland, l'attorney général, à tort ou à raison soupçonné de s'enrichir au pouvoir et de prêter la main à des spéculations douteuses. Elle ne tenait pas le président pour complice, mais elle le tenait pour coupable de s'entourer d'hommes incompétens ou décriés.

La presse démocratique ripostait avec vigueur; multipliant ses accusations contre les financiers, amis de Blaine, adhérens d'Harrison; contre l'intervention des gros capitaux dans l'élection; s'efforçant de recruter dans la puissante association des Chevaliers du travail de nouvelles voix pour combler les vides faits dans ses rangs, y réussissant en partie. Jusqu'au jour du vote le résultat resta indécis. Enfin, le 4 novembre 1888, on procédait au scrutin. Harrison l'emportait sur Cleveland ; le parti démocratique, dépossédé du pouvoir, cédait, une fois de plus, la place à ses adversaires, et, le 5 mars 1889, M. James G. Blaine entrait aux affaires en qualité de secrétaire d'état.

II.

Il y apportait une ambition longtemps comprimée, une volonté tenace et sûre d'elle-même, une expérience consommée des hommes et des mobiles qui les font agir, une rare entente de la politique et des rouages parlementaires. Il y apportait aussi son intrépide confiance en lui-même et ses grandes visées d'avenir.

A certains momens de leur existence nationale, les peuples jeunes, vigoureux et prospères, sentent confusément s'agiter en eux l'instinct de leurs hautes destinées. Sur eux, comme sur l'adolescent, passe, ainsi qu'un souffle invisible, « l'orgueil de la vie; » dans leurs veines circule un sang chaud, généreux et puissant. Ils croient tout possible, n'ayant encore tenté que ce qui était possible; ils croient leurs forces illimitées, une douloureuse expérience ne leur en ayant pas encore révélé les limites. La grande république en est à ce moment de son histoire. Elle est sortie victorieuse de la double épreuve de la guerre étrangère et de la guerre civile; elle a conquis sur l'Angleterre son indépendance, sur elle-même son unité nationale. Plutôt que de se résigner à l'existence végétative d'une fédération d'états, elle n'a pas hésité à sacrifier un mil-

lion d'hommes et des milliards pour cimenter l'Union américaine. Aujourd'hui, en pleine possession d'elle-même, consciente de ses forces, de son nombre et de ses richesses, elle attend l'heure qui doit sonner et l'homme en qui s'incarnera le rêve qui la hante.

Rêve jusqu'ici flottant et indécis; rêve sans contours arrêtés, sans corps tangible, que James G. Blaine a fait sien, auquel il a insufflé la vie en le précisant et le formulant. Avec une rare habileté il a su lui donner la consécration du temps, le rattacher au passé, l'entourer d'une patriotique auréole. A le poursuivre, à le réaliser, la république ne fait, semble-t-il, que suivre la voie tracée par ses ancêtres, que réaliser sa *manifest destiny*, sa mission providentielle, entrevue par James Monroë et proclamée par lui dans un message célèbre.

« L'Amérique aux Américains, » avait-il dit en 1823. Phrase sonore et vague qui vibrait encore dans toutes les mémoires, mot d'ordre de l'avenir, dont l'écho se répercutait à travers le temps, outrepassant la pensée qui l'avait dicté et qui n'allait pas alors au-delà de la reconnaissance d'un fait accompli : l'indépendance des républiques espagnoles. Encouragé par l'Angleterre, poussé par lord Castlereagh, qui voyait avec déplaisir la sainte alliance entreprendre de restituer à l'Espagne quelques-unes de ses colonies du Nouveau-Monde pour prix de son concours dans la lutte gigantesque contre l'empereur Napoléon, Monroë protestait contre toute velléité d'intervention de l'Europe sur le continent américain.

« L'Amérique aux Américains, » répètent à plus d'un demi-siècle d'intervalle M. Blaine et le parti républicain : c'est-à-dire la fédération des trois Amériques groupées sous l'égide des États-Unis, ralliées autour de l'état le plus populeux, le plus riche et le plus puissant de cette ligue amphictyonique de 150 millions d'habitans détenteurs de 41 millions de kilomètres carrés, du plus fertile des continens : c'est-à-dire ce continent fermé aux produits européens, ouvert aux produits des manufactures de la grande république monopolisant à son profit un marché chaque année plus important, décuplant, avec son outillage, sa production industrielle, s'enrichissant sans efforts, absorbant l'or et l'argent du Mexique et du Pérou, de la Bolivie et de Costa-Rica, de l'Equateur et du Venezuela, fabriquant pour tous, vendant à tous.

Puis, comme corollaire : l'Angleterre à demi ruinée et l'Europe appauvrie, hors d'état de lutter contre des tarifs exorbitans; les Etats-Unis occupant, sans conteste, le premier rang parmi les nations commerciales; New-York devenant le premier port du monde, le marché financier de l'Amérique entière; le Nouveau-

Monde affranchi de l'ancien, attirant à lui par l'appât des salaires élevés, des terres vacantes, des institutions libres, un irrésistible courant d'émigration; le cours des siècles anticipé, l'axe du monde déplacé par une évolution brusque, transféré d'un continent dans l'autre.

Depuis longtemps James G. Blaine caressait ce rêve; à sa réalisation il avait consacré tous ses efforts, voué sa vie politique. Un moment il s'était cru sur le point de réussir, quand, en 1881, Garfield, élu président, l'avait appelé au poste de secrétaire d'état. Il touchait au but. Désireux de ne révéler que peu à peu le plan qu'il avait conçu, d'éviter de donner l'éveil à l'Europe et de soulever d'intempestives controverses, il soumit à la signature du président un projet de congrès de la paix ayant en vue de prévenir les guerres sur le continent américain au moyen de l'arbitrage. Ce congrès pacifique n'était pour alarmer aucun intérêt; on le convoqua à se réunir le 15 mai 1882 à Washington. La mort tragique du président Garfield, en septembre 1881, mit à néant les espérances de M. Blaine. Son successeur, M. Frelinghuysen, ordonna le retrait des invitations déjà lancées, et le projet fut abandonné.

Si imprévu que fût alors le coup qui le frappait, James Blaine n'avait pas perdu courage, et si, depuis, on l'a vu disputer la présidence à Cleveland, battu, y renoncer pour son propre compte et y pousser M. Harrison, ambitionner le second rang et ressaisir le pouvoir, c'est qu'à tout prix il entendait mener à bien son œuvre, réaliser sa gigantesque conception. L'heure était venue : le trésor regorgeait de numéraire, les docks de marchandises, les entrepôts de blé. L'homme apparaissait : ralliés autour de Blaine, dont le succès devait ajouter des millions à leurs millions, les plus puissans capitalistes des Etats-Unis l'encourageaient à oser. Depuis dix ans, il mûrissait ses plans; il avait quatre années pour agir. C'était suffisant; mais, fallût-il davantage, on aviserait, et de fait on avisait déjà.

Dès le lendemain de la nomination de M. Harrison, le public non initié à ce qui se préparait vit avec surprise la presse républicaine ouvrir, avec un remarquable ensemble, une campagne inattendue, énumérant les pertes énormes que faisaient subir au pays des élections présidentielles se renouvelant tous les quatre ans. Ces pertes, on les chiffrait, et les hommes les plus compétens les évaluaient à *deux milliards et demi*. C'était, affirmaient-ils, ce qu'avait coûté aux Etats-Unis la dernière lutte électorale; les journaux démocratiques ne contestaient pas ce total énorme, les plus autorisés l'acceptaient (1). Les *money kings*, les rois de l'argent :

(1) Voyez le *New-York Herald* du 14 novembre 1888.

MM. Jay Gould et Chauncey, M. Depew; Ch. M. Smith, président de la chambre de commerce, et Sydney Dillon, H. Degraaf et George William; les banquiers, les grands propriétaires : Henry Hoguet, William Sturgess, B. Fairchild, William Myers; les rois des chemins de fer : Samuel Sloan, Russell Sage, tous confirmaient cette assertion, tous demandaient que les pouvoirs présidentiels fussent prolongés de quatre à sept années. Les argumens ne manquaient pas pour soutenir cette thèse, à tout prendre fort soutenable, et qui n'avait contre elle que de surgir inopinément, au lendemain et non à la veille d'une lutte chaudement disputée. Si l'intérêt de parti était trop manifeste, les raisons alléguées étaient trop sérieuses pour qu'on les écartât sans discussion.

On ne pouvait nier, en effet, les conditions instables d'un pouvoir exécutif limité, nominalement, à quatre années d'exercice, en réalité réduit à deux : la première employée à répartir entre les vainqueurs les dépouilles des vaincus, la dernière ouvrant une période électorale dans laquelle l'administration détournée de sa tâche véritable, indifférente aux intérêts généraux, menacée dans sa propre existence, mettait au service de ceux dont elle dépendait l'influence et l'autorité des fonctions publiques. Transformés en courtiers électoraux, combattant pour leurs places, tous, à tous les degrés, n'avaient plus d'autre préoccupation que de maintenir la suprématie de leur parti, d'écarter leurs adversaires, de peser sur les électeurs.

On ne pouvait nier non plus l'impérieuse nécessité de licencier, autant que faire se pourrait, l'armée grossissante des *politiciens* de profession, ces nuées de solliciteurs qui encombraient Washington et les avenues du pouvoir, gent famélique, prête à tout, même au meurtre, ainsi que l'avait prouvé l'assassinat de Garfield. Puis, enfin, la vie commerciale du pays entravée, paralysée pendant des mois, les transactions suspendues, l'attention publique absorbée par des luttes intestines, la presse déchaînée, les passions surexcitées, le cynique étalage de la vénalité des votes et de la puissance de l'argent inquiétaient les plus indifférens, alarmaient les meilleurs citoyens. Aussi, l'opinion publique fit-elle à cette suggestion, dans laquelle, en toute autre circonstance, elle n'eût vu qu'une manœuvre grossière, un accueil encourageant. Satisfaite du résultat acquis, de la sympathie surprise, laissant au temps le soin de fortifier les convictions et se réservant de reprendre cette thèse au moment opportun, la presse républicaine s'en tint là, n'entendant pas pousser plus loin ses avantages ni la polémique soulevée. Le jalon était posé, et bien posé; si besoin, on y reviendrait.

Maître du pouvoir, M. Blaine se mit résolument à l'œuvre. Il reprit, sans plus tarder, les choses au point où elles étaient en 1881.

Il n'avait pu alors qu'esquisser ses plans, mettre en relief le côté humanitaire et général de ses combinaisons. Exploitant habilement la guerre du Chili contre le Pérou et la Bolivie, il y avait rattaché sa première proposition : réunir un congrès des républiques américaines pour « aviser aux moyens de régler tout conflit entre elles par la voie de l'arbitrage. » S'appuyant, non moins habilement, en 1888, sur l'impulsion donnée par un tarif protecteur à l'industrie manufacturière des États-Unis, sur la production excessive qui en résultait et sur l'encombrement des produits fabriqués, il y rattachait sa seconde proposition : « accroître les relations commerciales avec tous les pays américains, de façon à créer des débouchés nouveaux pour le commerce d'exportation des États-Unis. »

Cette double formule conciliait tous les suffrages; elle ne contenait rien d'exclusif, rien qui pût donner ombrage aux républiques américaines, rien qui pût éveiller les inquiétudes de l'Europe. Le droit des États-Unis à chercher sur leur propre continent des débouchés à leurs produits n'était pas contestable; le haut prix de leur main-d'œuvre rendait leur concurrence peu dangereuse. Pour mettre plus en relief le côté utilitaire et humanitaire de ses projets, M. Blaine proposait de profiter de la réunion de ce congrès pour convoquer à Washington les délégués de l'Europe en congrès maritime chargé d'étudier les mesures à prendre en vue d'établir des règles de route et des signaux en mer, de prévenir les abordages, de sauvegarder et protéger la vie et les biens des voyageurs. Le premier de ces congrès, sous le nom de « Congrès des États américains, » ne concernait et ne comprenait que les États des trois Amériques; il était convoqué pour le 4 octobre 1889. Le second, le « Congrès international maritime, » devait se réunir le 16 du même mois, et des invitations à s'y faire représenter étaient adressées à toutes les nations maritimes.

Ainsi présentée, l'œuvre était vaste, mais l'homme était à la hauteur de l'œuvre. De ces deux congrès, le premier lui tenait surtout à cœur. Fertile en ressources et en combinaisons, il entendait élargir et étendre le cadre élastique de la formule dans laquelle il renfermait sa pensée, lui donner une bien autre portée que celle « d'accroître les relations commerciales avec les pays américains et d'ouvrir de nouveaux débouchés au commerce d'exportation des États-Unis. » Un obstacle insurmontable, semblait-il, se dressait devant lui : le régime protectionniste, plate-forme du parti républicain, mot d'ordre des capitalistes qui l'appuyaient. Leur demander, sur ce point, des concessions; obtenir qu'ils fissent fléchir la rigueur du principe en vue d'un résultat ultérieur, si important fut-il, il n'y fallait pas songer. Au lendemain d'une lutte acharnée, livrée sur ce terrain même, on ne pouvait se déjuger, donner gain

de cause à ses adversaires, abaisser de ses propres mains des barrières dont on avait déclaré le maintien indispensable. James G. Blaine n'y songe pas. Puisant dans l'excès même du principe l'unique moyen de tourner la difficulté, il se propose de convertir l'Amérique entière aux théories protectionnistes, de les retourner contre l'Europe, d'édifier autour du continent une muraille de Chine, infranchissable à tous, ouverte aux seuls États-Unis.

Espérer en amener là des états jeunes, imbus des théories du libre échange, attendant de l'émigration européenne le rapide accroissement de leur population, de la liberté des transactions l'écoulement de leurs matières premières, du bas prix de l'intérêt dans l'ancien monde les capitaux nécessaires à la mise en culture de leur sol, à la construction de leurs routes et de leurs voies ferrées, à la création de leurs docks et de leur navigation à vapeur, dénotait, de la part du secrétaire d'état, une audacieuse confiance en lui-même, dans les ressources de son esprit ingénieux et délié, dans le concours et l'appui des personnalités les plus puissantes. Il savait pouvoir faire fond sur ces dernières ; il a su les encadrer dans une organisation savante, en faire les rouages utiles d'un mécanisme docile à son impulsion. Tant de questions à soulever et à débattre, tant d'argumens à réfuter, de prétentions à concilier dépassaient la compétence d'un seul homme. Le cas était prévu. Aux termes des lettres de convocation, chacun des pays appelés à figurer au congrès pouvait s'y faire représenter « par autant de délégués qu'il le jugerait bon, étant entendu, cependant, qu'après la discussion des questions soumises au congrès, chaque état n'aurait droit qu'à un seul vote, quel que fût le nombre des délégués. »

M. Blaine fit décider que les Etats-Unis seraient représentés par dix délégués, sans le compter ; il se réservait la présidence du congrès. Les choix faits furent habiles et, s'ils portèrent, pour la plupart, sur des hommes inféodés au parti au pouvoir, ils portèrent aussi sur des hommes éminens, doués d'aptitudes spéciales et parfaitement au courant des questions à régler. En première ligne, figure l'ami personnel et dévoué de M. Blaine, Andrew Carnegie, de Pensylvanie. Compagnon du futur secrétaire d'état lors de son voyage en Europe, il avait été le confident de ses espérances et de ses ambitions. Représentant des industries minières des États-Unis, possesseur d'une fortune de plus de 200 millions, auteur d'un pamphlet bien connu : *la Démocratie triomphante*, Andrew Carnegie est, dans la délégation américaine, l'*alter ego* et le porte-paroles officieux de l'homme d'état. John B. Anderson, du Missouri, légiste éminent, et William P. Whyte, du Maryland, célèbre comme

juriste international, sont chargés de préparer et de rédiger le texte des résolutions à soumettre au congrès. John J. Bliss y représente les intérêts de l'état et de la ville de New-York; J. Hanson, l'un des rois du coton, ceux de la Georgie et des états cotonniers; Jefferson Coolidge, du Massachusetts, les filatures. Clément Studebaker, de l'Indiana, personnifie les grands intérêts agricoles de l'ouest; William-Henry Trescott, de la Caroline du Sud, et John R. Pitkin, de la Louisiane, ont charge des intérêts maritimes; enfin Morris M. Estee représente ceux des états du Pacifique. Tous ces hommes, puissamment riches, au courant des ressources et des besoins de la population au milieu de laquelle ils vivent, au courant des questions à traiter et des pays avec lesquels ils ont à négocier, en communion de vues et d'idées avec le politique habile qui les dirige, lui apportent un concours individuel et collectif dont on ne saurait trop estimer la valeur.

Au-dessous de ces délégués officiels, mais à côté d'eux par l'importance du rôle qu'ils sont appelés à jouer, par l'influence qu'ils sont destinés à exercer: une association de capitalistes et de négocians; association toute volontaire, en apparence d'initiative spontanée; en réalité, officieuse. Elle a pour tâche d'élucider et de préparer l'étude des questions, de centraliser les faits et les documens, de dresser les statistiques; puis aussi, et surtout, d'offrir aux délégués étrangers une hospitalité digne de la grande république, de les accueillir et de les renseigner. Ici encore, un groupe de millionnaires puissans, tous prêts à dépenser sans compter, appréciant à leur prix les séductions d'un somptueux confort, d'une table recherchée, d'un luxe intelligent. Dans cette organisation savante, rien qui rappelle les solennités d'apparat, les réceptions et la pompe officielle d'un congrès en Europe. Une réunion d'hommes d'affaires discutant et traitant, avec une démocratique simplicité, de grands intérêts, mais représentans d'une démocratie suant l'argent par tous les pores, plus riche que ne le fut aucune aristocratie et mieux qu'aucune excellant dans l'art de ne faire que de rémunératives dépenses. Démocratie moderne et hautaine, oublieuse de son point de départ et des primitives vertus auxquelles elle a dû de s'élever si haut, mais gardant au cœur le culte de ses institutions, la foi dans l'avenir et dans sa mission providentielle de faire des États-Unis l'état modèle, la première nation du monde.

Tout cela s'incarne dans l'homme aujourd'hui au pouvoir, qu'obsède son idée et qui se croit à la veille de réaliser ses projets. Ni les encouragemens ne lui manquent, ni les concours ne lui font défaut. Un grand parti le soutient, et ses adversaires politiques eux-mêmes, séduits par les brillantes perspectives qu'il fait luire à leurs yeux, n'ont garde, sur ce point, d'entraver ses efforts. On sait ce

qu'il veut et on le suit. Il a tout préparé ; la mise en scène est au point, chacun à son poste, acteurs et comparses, spectateurs sympathiques et presse à sa dévotion. Le congrès peut s'ouvrir.

III.

Le 2 octobre 1889, il se réunissait à Washington, dans l'hôtel Wallach, loué et aménagé pour la résidence des trente-cinq délégués nommés par les quinze états qui avaient adhéré au congrès. Un seul , Saint-Domingue, avait décliné l'invitation ; deux autres, Haïti et le Paraguay, n'étaient pas encore représentés, mais ils restaient libres de souscrire plus tard, en pleine connaissance de cause, aux résolutions adoptées. Ces quinze états étaient la République Argentine, la Bolivie, le Brésil, le Chili, la Colombie, Costa-Rica, l'Équateur, Guatemala, Honduras, le Mexique, Nicaragua, le Pérou, San-Salvador, l'Uruguay et le Venezuela. Chacun d'eux avait choisi, pour le représenter, ses hommes d'état et ses légistes les plus éminens. Vincente Quésada, Saenz Pénia et Manuel Quintana, délégués de la République Argentine, étaient, le premier un diplomate expérimenté, le second un jurisconsulte de grand savoir, le troisième vice-président du sénat. Tous trois apportent à ce congrès, avec le désir de s'éclairer sur les vues ultérieures de M. Blaine, avec de sincères sympathies pour certaines des mesures proposées, telles que l'unification des monnaies, des poids et mesures, les subventions aux lignes postales, d'instinctives méfiances quant à une union douanière. Émule des États-Unis, aspirant à jouer, dans l'Amérique méridionale, un rôle prépondérant, équivalent au leur dans l'Amérique du Nord, la République Argentine, en plein essor de développement, se soucie peu d'aliéner une liberté d'action dont elle n'a, jusqu'ici, retiré que de grands avantages.

Le Brésil a fait choix de Rodriguez Péreira, ancien premier ministre, président de la commission d'arbitrage des délimitations de frontières entre le Chili, le Pérou et la Bolivie. Unique représentant du principe monarchique parmi ces nations républicaines, le Brésil devait, à quelques jours de là, renverser le placide gouvernement de la maison de Bragance, jeter dans les bras des États-Unis le plus vaste état de l'Amérique du Sud, et, par sa révolution opportune, justifier les prévisions, alors inexplicables, de l'homme d'état prévoyant qui affirmait, comme à point nommé, le droit pour les nations américaines de régler elles-mêmes leurs destinées sans intervention de l'Europe.

Emilio Varas, ministre et membre du congrès national, représente le Chili ; J.-M. Hurtado, grand capitaliste, et C. Silva, ministre des finances, la Colombie. Le Mexique compte trois délégués : un

ministre plénipotentiaire, Matias Romero, très influent à Mexico et marié à une Américaine, miss Allen, de Philadelphie, José Limantour, d'origine française, neveu par alliance du ministre des affaires étrangères, et J.-N. Navarro, consul général à New-York. Manuel Aragon est délégué de Costa-Rica; Jose Maria Camano, ex-président de la république, est celui de l'Équateur. Fernando Cruz, premier ministre, juriste et linguiste éminent, représente le Guatemala. Le Honduras a fait choix d'un ancien ministre des affaires étrangères, diplomate distingué, Jeronimo Zelaya. Le Nicaragua et le Venezuela ont désigné, le premier : Horatio Guzman, son ministre à Washington; le second : MM. Peraza et Zegarra. Ces derniers états, conscients de leur faiblesse, reprenant à nouveau d'anciennes traditions, cherchaient, dans une fédération partielle, dans une union plus intime entre eux la force qui leur faisait défaut, quand la convocation de M. Blaine est venue suspendre les négociations entamées. Par leur situation comme par la nature de leurs produits, ils n'ont que peu de liens avec les États-Unis. A graviter dans leur orbite, ils ont plus à perdre qu'à gagner, et la ligue amphictyonique qu'on leur propose leur apparaît comme un protectorat déguisé.

Les élémens réfractaires ne font pas, on le voit, défaut dans ce congrès, et ce ne sera pas trop du prestige des États-Unis, de l'habileté de M. Blaine et de la science de ses collègues pour le mener à bonne fin.

A la séance d'ouverture, M. Blaine, président de la délégation des États-Unis, prit le premier la parole. Après avoir souhaité la bienvenue aux représentans des trois Amériques, il aborda l'objet de leur réunion, s'appliquant à faire ressortir, par la simplicité voulue du langage, la grandeur et l'importance de l'œuvre, écartant toute emphase de mots pour laisser parler haut les faits et les chiffres. « Vous êtes ici, leur dit-il, les représentans d'états dont la superficie territoriale est le triple de celle de l'Europe, le quart du monde; d'un continent peuplé de plus de 120 millions d'habitans, à même d'en contenir plus d'un milliard. Les résolutions que vous adopterez auront sur la prospérité présente de l'Amérique une grande influence, sur l'avenir qui lui est réservé une plus grande encore. Cet avenir ne fait doute pour aucun de nous, et cette conviction ne saurait qu'accroître le sentiment de la responsabilité qui nous incombe. Libres et maîtres de ce continent, il dépend de nous d'augmenter nos forces par notre union, de nous aider et de nous soutenir mutuellement. Ici, dans cette république, sœur aînée des vôtres, nous estimons que nous avons tout à gagner, les uns et les autres, à faciliter et multiplier nos moyens d'échanges; nous estimons désirable de relier les unes aux autres nos voies ferrées, en les faisant converger, du

nord et du sud, vers l'isthme de Panama, point de jonction géographique, et de mettre ainsi en rapports directs nos capitales politiques. Nous croyons possible de conjurer les maux de la guerre et de prévenir, par l'arbitrage, des luttes entre peuples amis ayant tous le même objectif et la même ambition : la prospérité et la paix de l'Amérique, notre commune patrie. Ni les uns ni les autres, nous ne voulons de ces armées permanentes qui ruinent l'Europe, dépeuplent ses campagnes et épuisent ses forces. Ce que nous voulons, ce à quoi les États-Unis aspirent, c'est à resserrer avec vous ces liens d'amitié et de communauté d'intérêts qui assureront à jamais l'indépendance des trois Amériques, c'est à établir sur une base solide ces relations commerciales qui nous permettront de nous suffire à nous-mêmes et d'imprimer à notre industrie et à notre production un essor auquel nul ne saurait assigner de limites. »

Pour donner à ces dernières paroles la sanction des faits, pour montrer aux délégués les merveilleux progrès qu'avait pu, en un siècle de vie nationale, réaliser la grande république, ceux que pouvaient et devaient réaliser elles-mêmes, avec son concours amical, les nations qu'ils représentaient, James G. Blaine les invitait, avant toute discussion, à un voyage d'exploration à travers les États-Unis. Le gouvernement en faisait les frais, réglait l'itinéraire, tout était prêt, on n'attendait que leur assentiment.

Séance tenante et aussitôt après le départ de M. Blaine, le congrès procéda à son organisation. James G. Blaine fut élu président à l'unanimité, sur la motion des délégués du Mexique, du Brésil, du Nicaragua et de l'Uruguay. On ne désigna pas de vice-présidens; en l'absence du président, chacun des délégués présiderait à tour de rôle; par une entente officieuse, on se réservait, après en avoir conféré avec le secrétaire d'état, d'appeler à ces fonctions Jose-Alphonso, jurisconsulte chilien, et Romero, délégué du Mexique. A l'unanimité, également, on accepta l'invitation du gouvernement, et le Congrès s'ajourna au 18 novembre 1889.

Dans son discours, dont nous avons reproduit le passage principal et qui eut un grand retentissement, M. Blaine se révélait sous un aspect nouveau. Rhéteur abondant et souvent emphatique, empruntant ses effets oratoires à ce genre d'éloquence banale et déclamatoire connue aux États-Unis sous le nom de *Spread Eagle*, il adoptait la sobriété, la concision et la clarté de l'homme d'État. Au sobriquet de *Plumed Knight*, le chevalier à panache, dont l'affublaient ses compatriotes, dès le lendemain ils substituaient celui de *Bismarck américain*, que le *New-York-Herald* lui décernait et qui fit fortune. Comme son modèle allemand, il disait haut ce qu'il voulait, et, sur le tapis vert du Congrès, abattant ses cartes, il

montrait son jeu. Dans ses entretiens particuliers, il ne dissimulait rien de ce qu'il espérait en invitant une grave assemblée de diplomates et de jurisconsultes à faire trêve aux discussions sérieuses pour se métamorphoser en un congrès de touristes visitant un pays riche et curieux, banquetés et fêtés, hôtes choyés de la grande république. Le Congrès avait voté, pour ces dépenses, une somme de 125,000 dollars (625,000 francs), mais les villes se disputaient l'honneur de traiter magnifiquement les visiteurs; les grandes compagnies de chemins de fer d'organiser à leurs frais un train princier. Jay Gould et ses collègues, ainsi que le comité de réception, entendaient faire grandement les choses et donner aux délégués une haute idée de la richesse des Américains. Ils y réussirent, et jamais encore on ne vit, en pareille circonstance, déployer pareil luxe.

On construisit des voies de raccordement permettant au train du Congrès de passer d'une ligne sur l'autre sans transbordement. Pour épargner aux voyageurs tout retard et tout déplacement, leur installation était définitive et permanente; jusqu'à la fin de ce voyage de six semaines, d'un parcours de 5,400 milles et qui emprunterait le transit des voies de trente compagnies différentes, ils occuperaient les mêmes voitures au service desquelles étaient affectés des domestiques spéciaux. Cinq wagons construits et aménagés d'après un système nouveau contenant chacun douze chambres à coucher et cabinets de toilette, salles de bains, de coiffeur et buffet, un wagon-salon avec fumoir et salles de jeu, un wagon-restaurant présidé par un chef émérite ayant sous ses ordres les cuisiniers et le personnel nécessaire, constituaient une installation comme il n'en existe pas en Europe. Le train entier était éclairé à la lumière électrique et chaque chambre était aménagée de manière à permettre de lire, écrire, travailler à son aise, ou, d'un balcon vitré, admirer les sites les plus célèbres.

Le jour même de la séance d'ouverture, les délégués furent reçus à la Maison-Blanche par le président des États-Unis; le soir, ils dînèrent à Bijou-Hotel, résidence de M. Blaine. Le lendemain, ils partaient; l'itinéraire tracé leur faisait parcourir vingt États. Retenu à Washington par les complications de sa politique extérieure, M. Blaine déléguait, pour le remplacer auprès d'eux, M. William E. Curtis.

Ces complications sont nombreuses, et il semble que le secrétaire d'état prenne plutôt à tâche de les accentuer. Entre-t-il dans ses plans de laisser la porte ouverte à des réclamations européennes, auxquelles il se réserverait de faire droit en temps utile, mais qui justifieraient devant le Congrès son assertion relative aux dangers

que pourrait faire courir aux États américains une ingérence toujours possible et peut-être menaçante de l'Europe? Compte-t-il assez et assez tôt, sur la réussite de son projet pour attendre d'elle et du prestige qui rejaillirait sur lui la solution des difficultés qu'il accumule à plaisir, ou bien, engagé trop avant par ses critiques contre la politique vacillante de M. Bayard, estime-t-il qu'il se doit à lui-même et qu'il doit à son parti de se montrer aussi net et aussi cassant que son prédécesseur était irrésolu? Est-ce par confiance en son audace, par indifférence des conséquences ou par instinct naturel et agressif, qu'ajournant le règlement définitif de la question des pêcheries avec l'Angleterre, il laisse s'envenimer un état de choses qu'un incident peut faire dégénérer en conflit sérieux? Bien qu'en apparence les difficultés soulevées entre les États-Unis et l'Allemagne au sujet des îles Samoa soient réglées, elles le sont de façon à pouvoir renaître, et déjà des difficultés analogues surgissent aux îles Marshall, où les Américains protestent contre les agissemens allemands et où le secrétaire d'état intervient en faveur de ses nationaux, ce qui est son droit et son devoir, et des indigènes, ce qui est plus grave et peut l'entraîner plus loin.

A quel mobile obéissait-il en livrant à la publicité retentissante de la presse américaine le récit de son entrevue avec M. Milliken (1), entrevue dans laquelle, soulevant la question brûlante de l'annexion du Canada et de Cuba, il éveillait à nouveau et simultanément les appréhensions de l'Angleterre et de l'Espagne? « L'annexion du Canada, disait-il, n'est pas encore mûre; sachons attendre, ce n'est qu'une question de temps, avant peu nous cueillerons le fruit. » Puis il ajoutait : « De toutes les annexions auxquelles nous sommes en droit de prétendre, celle de Cuba, la perle des Antilles, l'île *siempre leal*, comme l'appellent les Espagnols, l'île toujours malpropre comme on pourrait la désigner, est la plus légitime. Cuba est un foyer d'infection, la serre chaude de la fièvre jaune, qui périodiquement envahit nos côtes et décime nos populations. Cuba, entre nos mains, assainie et drainée, cesserait d'être un danger permanent; le fléau disparaîtrait à jamais. Même au point de vue économique, nous aurions avantage à acheter Cuba à l'Espagne; si élevé que pût être le prix qu'elle en demanderait, il serait encore inférieur à ce que coûte la fièvre jaune au bassin du Mississipi. Enfin, Cuba est un point stratégique important; elle confine, au nord à la Floride, au sud à la presqu'île du Yucatan; elle ferme l'entrée du golfe du Mexique, elle en est la clé, et cette clé

(1) Voyez le *New-York Herald* du 12 février 1889.

serait mieux dans nos mains. Voilà bien des raisons en faveur d'une annexion. »

Et des raisons analogues militent, à ses yeux, en faveur de l'annexion des îles Sandwich, gravitant dans l'orbite des États-Unis, colonisées et exploitées par les Américains, enrichies par eux et les enrichissant. Pour prix du renouvellement du traité de commerce, il réclame du gouvernement havaïen des concessions, lesquelles, jointes à la mainmise sur Pearl River, convertie en dépôt naval, mainmise consentie en vue même du traité, ne laisseraient plus subsister qu'une souveraineté nominale, passée de fait aux États-Unis (1).

A l'intérieur, même expansion, même appétit de terres nouvelles. Parqués dans leur *réserve* sur les bords du Missouri, les Sioux y occupent un territoire aussi vaste que l'Indiana : plus de 5 millions d'hectares que convoitent les *settlers*. M. Blaine négocie, par l'intermédiaire du général Crook, avec les Sioux, la cession de ce vaste domaine, l'obtient de leur chef Gall au prix de 70 millions de francs qu'ils acceptent contraints et forcés, sachant bien qu'avant peu il ne leur restera rien de ces millions, qui, d'eux-mêmes, rentreront dans les poches des blancs, marchands d'eau-de-vie : « Les Indiens ont vécu, disait, en apprenant la conclusion du traité, *Sitting-Bull*, le seul de leurs chefs qui résistât encore ; les *Hunk-Papas* sous mes ordres sont tout ce qu'il en reste. Les autres sont morts et ceux qui ont accepté l'or américain sont des *squaws* et non des hommes. La meute des blancs aboie sur leurs frontières ; elle n'attend qu'un signal pour se ruer sur leurs terres et les en chasser. »

« L'Amérique aux Américains. » Le sol au colon citoyen, à l'émigrant naturalisé. Le Canada : terre américaine, qu'un lien nominal rattache à l'Angleterre, mais qui, tôt ou tard, et plus tôt que plus tard, doit entrer, état indépendant ou territoire annexe des États-Unis, dans la fédération des trois Amériques. Terre-Neuve et ses pêcheries, la baie d'Hudson et celle de Baffin : terres et mers américaines. Terres américaines aussi : Cuba, Haïti et les Sandwich, clés du Pacifique et du golfe du Mexique. Des rives glacées de la mer de Lincoln au Cap-Horn, « l'Amérique aux Américains ! »

Puis, sur ce continent où l'Europe n'aurait plus pied ni accès, inaugurer une politique de paix et de concorde ; par l'arbitrage conjurer les guerres ; par l'unification des poids et mesures, par l'adoption d'une monnaie ayant cours légal dans tous les États, abaisser les barrières qui entravent les échanges ; par la formation d'une union douanière et l'établissement d'un tarif commun régir

(1) Voyez la *Hawaiian Gazette* du 5 octobre 1889.

le mode d'importation et d'exportation des marchandises; substituer une méthode unique de classification et d'évaluation, un système unique de factures, aux usages particuliers à chaque État; garantir par des lois uniformes la protection des brevets et des marques de fabrique; réglementer par un mode commun de procédure l'extradition des criminels, tel est l'ensemble des mesures préparées par M. Blaine et qu'il se propose de soumettre aux délibérations du Congrès. Si vaste que soit ce plan, il est, dans une certaine mesure, de nature à séduire les délégués. S'il a, contre lui, l'évidente contradiction des intérêts, l'importance et la multiplicité des questions soulevées, dont une seule suffirait à absorber l'attention d'un congrès, il a pour lui la grandeur du rôle des négociateurs, l'occasion, à eux offerte, d'illustrer leur nom par une œuvre considérable, l'incontestable utilité de quelques-unes des solutions suggérées et possibles.

D'autre part, on hésiterait à croire qu'un homme aussi intelligent et pratique que le secrétaire d'état de la république s'illusionnât au point de tenir pour réalisable la fédération douanière dont il recommande l'adoption, si l'on n'avait vu souvent les esprits les plus lucides se leurrer d'espérances chimériques, et la grandeur du but entrevu leur voiler les obstacles à surmonter. M. Blaine espère-t-il sérieusement mener à terme l'œuvre entreprise par lui, fermer l'Amérique à l'Europe et la rendre tributaire des manufactures des États-Unis, ou bien, satisfait d'avoir posé les premiers jalons, d'avoir resserré les liens et préparé l'avenir, entend-il laisser au temps et aux événemens le soin de la compléter dans la mesure réalisable? De ces deux hypothèses, la première semble la plus probable, étant donnés l'homme et son impatiente ardeur; la seconde est plus vraisemblable, étant données les difficultés de toute sorte qui se dresseront sur sa route.

Grouper en un faisceau compact autour de la grande république dix-sept états d'origine, de langue, de traditions et de mœurs autres, et cela au nom d'une idée grande et séduisante en apparence, étroite et décevante en réalité; les amener à sacrifier leurs intérêts immédiats au rêve irréalisable d'une nationalité continentale; aller à l'encontre de leurs instincts d'expansion en leur demandant de restreindre d'eux-mêmes un commerce croissant, de s'interdire leurs meilleurs débouchés, de renoncer à un marché de 347 millions de consommateurs européens pour y substituer celui de 50 millions de producteurs que leur offrent les États-Unis, semble une tâche impossible. Dépouillée des artifices de langage, des sophismes brillans, du mirage trompeur dont il a su la parer, telle ne saurait manquer d'apparaître la conception de

M. Blaine. Les avantages qu'en recueilleraient les États-Unis sont trop évidens, ceux qui en résulteraient pour les autres états trop problématiques, pour ne pas éveiller les défiances de ces derniers. Le temps et le prestige, l'étendue du pouvoir et sa durée manquent au Bismarck américain. Il n'a pu ni attendre l'occasion propice ni la faire naître; il a dû précipiter les événemens, enserré qu'il était dans le cercle restreint des institutions démocratiques, des exigences de son parti et des vicissitudes électorales.

On pourrait comprendre, en effet, qu'en présence de l'attitude hostile d'une des grandes puissances européennes, une ou plusieurs des républiques américaines menacées dans leur indépendance, arrêtées dans leur développement, prêtassent une oreille complaisante aux ouvertures des États-Unis. Si, comme au temps de Monroë, l'Espagne, rêvant de reconquérir sa suprématie au-delà des mers, cherchait, avec l'appui, ou, à tout le moins, avec l'approbation tacite de l'Europe, à ressaisir une partie de son antique domaine, on pourrait admettre que le sentiment du danger jetât les républiques menacées dans les bras de la seule république en état de parler ou d'agir pour elles, qu'elles s'autorisassent, elles aussi, de la doctrine Monroë pour demander que l'Amérique appartînt aux Américains. Mais ni l'Europe n'est hostile, ni l'Espagne, non plus qu'aucune autre puissance, ne songe, croyons-nous, même en présence des événemens du Brésil, à intervenir dans les affaires du Nouveau-Monde. Et cette éventualité vînt-elle à se produire, ni la flotte ni l'armée américaine ne seraient d'un secours efficace. La force des États-Unis est toute morale; elle est dans leur richesse, dans le chiffre de leur population, dans leur prospérité, dans leur commerce, dans leur isolement de l'Europe, dans leur vitalité puissante, non dans les coups qu'ils pourraient frapper, dans les vaisseaux et les hommes qu'ils pourraient mettre en ligne.

Ils le savent et on le sait. Ce que l'on montre aux délégués des trois Amériques, dans leur féerique et luxueuse excursion, ce ne sont ni des cuirassés ni des régimens; d'appareil belliqueux il ne saurait être question. On leur montre des usines et des manufactures, des fermes et des docks, Chicago et ses *elevators* regorgeant de blé, des troupeaux, des machines, des voies ferrées, des forges et des mines, ce qui est et ce qui crée la richesse, ce qui supplée à la force, et, au besoin, permet de l'évoquer.

Tout cela, ils le voient et l'admirent; le spectacle en vaut la peine. Le prodigieux effort qui a fait surgir des villes populeuses dans les solitudes de l'ouest, qui a créé 260,000 manufactures opérant avec un capital de 15 milliards, qui a mis en culture 300 millions d'hectares valant 55 milliards de francs; qui, de 3 millions 1/2

d'habitans en 1789, a porté la population à plus de 50 millions, justifie l'orgueil des États-Unis. Mais ce que les délégués voient surtout, c'est l'image de leurs patries respectives reflétée dans ce cadre gigantesque, c'est l'avenir qui les attend, qui déjà, pour plusieurs d'entre elles, s'accuse et s'affirme. Ils comprennent que, si les États-Unis sont ce qu'ils sont, si, de si bas ils ont monté si haut, ils le doivent à leurs efforts, à leur persévérance et aussi à leur farouche indépendance. Ils ne l'ont ni aliénée ni enchaînée; libres de toute alliance, dégagés de toute entrave, affranchis de tous liens, même de ceux de la gratitude, en tout et toujours ils n'ont consulté que leur intérêt, devenu l'intérêt de tous, l'intérêt national. Et pourquoi ce qui a fait la grandeur des États-Unis ne ferait-il pas aussi la leur?

Qui, mieux que les délégués de la République Argentine, saurait lire dans le livre ouvert devant leurs yeux, en dégager les leçons qu'il contient? Chez eux la population croît plus rapidement encore, en proportion, que ne l'a fait celle des États-Unis. Plus jeune, la République Argentine a, sur la grande république, l'avantage que celle-ci possédait : de bénéficier des conquêtes modernes, d'éviter les tâtonnemens coûteux, d'utiliser les procédés les plus récens. Elle débute à peine dans la construction des voies ferrées, et déjà elle en possède autant que l'Espagne, deux fois plus que la Belgique, trois fois plus que la Suisse. Même audace qu'aux États-Unis, même confiance dans l'avenir, audace et confiance servies par des instrumens supérieurs, par une expérience plus étendue, par des capitaux bien autrement importans. Sur un tremplin plus élastique, l'élan est plus vigoureux. Buenos-Ayres naissante rivalise avec New-York, possède plus de journaux quotidiens que New-York, des banques plus monumentales, des cercles plus somptueux. « C'est à tort que l'on désigne les Chiliens sous le nom de Yankees de l'Amérique du Sud à cause de leur caractère énergique et entreprenant. Le Chili est, à proprement parler, une colonie anglaise. L'influence de l'Angleterre y domine, l'or anglais y alimente toutes les transactions. Les vrais Yankees de l'Amérique du Sud sont les Argentins. Ils n'ont pas seulement notre hardiesse et notre vigueur, ils ont encore avec nous des affinités commerciales et des sympathies politiques (1). » Cette dernière assertion est contestable. En tout cas, ces affinités et ces sympathies ne se traduisent guère par des chiffres. La France achète annuellement pour 130 millions de produits argentins, l'Angleterre pour 85, les États-Unis pour 28. A elles seules, la France et l'Angleterre figurent

(1) Voyez le *New-York Tribune* du 2 avril 1889.

dans le commerce d'importation pour 54 pour 100, les États-Unis pour 8 pour 100, un peu moins que la Belgique.

Quel avantage trouverait la République Argentine à se fermer le marché financier de l'Europe, qui soutient son crédit et l'aide à porter le poids énorme, vu sa population, d'une dette de 2 milliards 1/2? Certes, les capitaux abondent aux États-Unis, mais ils sont plus exigeans qu'en Europe; et, si riche que puisse être l'Union américaine, elle ne l'est pas encore assez pour absorber les émissions multiples et répétées d'états nouveaux, impatiens d'étendre le réseau de leurs voies ferrées, de compléter leur outillage agricole et industriel, de mettre leur sol en rapport. Producteurs de matières premières, les États de l'Amérique méridionale exportent, bon an mal an, un peu plus de 3 milliards de coton, sucre, café, bois, peaux, métaux précieux, etc. L'Europe leur en prend la presque totalité, les États-Unis pour 200 millions seulement. C'est que les États-Unis sont producteurs et vendeurs, eux aussi, de la plupart de ces produits et n'ont que faire de s'en encombrer. Ce qu'ils veulent et ce qu'ils cherchent, c'est moins acheter que vendre. Le mécanisme des lois commerciales fait de l'Europe, principal marché sur lequel s'écoulent les matières premières de l'Amérique méridionale, le marché naturel qui lui fournit, en échange, les articles qu'elle ne fabrique pas. Aussi retrouve-t-on la même proportion dans les achats que dans les ventes. Sur les 2 milliards 1/2 de produits manufacturés qu'absorbe actuellement l'Amérique méridionale, 89 pour 100 viennent d'Europe, 11 pour 100 seulement des États-Unis.

C'est à renverser complètement les termes de cette proposition mathématique que tendent les efforts de M. Blaine. Il fait miroiter aux yeux des capitalistes et manufacturiers américains l'espoir de monopoliser ce trafic, d'ouvrir aux produits manufacturés des États-Unis un débouché annuel de 2 milliards; pour cela, — fermer ce marché à l'Europe au moyen de droits élevés sur les produits européens, de libre entrée des produits américains, résultat de traités de réciprocité entre tous les états du continent. Mais tous les traités du monde ne modifieront pas les facteurs du problème. Ils ne feront pas que le Brésil, producteur de coton, de sucre, de cuir et de tabac, trouve acquéreur aux États-Unis, non plus que le Chili y écoule son cuivre et ses céréales, l'Uruguay ses cuirs, le Mexique ses sucres. C'est en numéraire que devra se régler l'inévitable différence qui résultera, pour eux, de transactions avec un grand pays manufacturier, exportateur et vendeur, mais non acheteur de matières premières dont il est lui-même producteur.

« Si les manufacturiers des États-Unis veulent vendre leurs mar-

chandises dans l'Amérique centrale et l'Amérique méridionale, dit l'un des principaux organes du Brésil, le *Rio Janeiro News,* il leur faut tout d'abord réduire leurs tarifs sur les laines, les cuivres et tous les autres produits de ces régions. Ils disent et répètent avec une singulière insistance qu'ils doivent avoir une influence prépondérante sur le commerce de l'Amérique entière ; pour l'obtenir, ils combinent force plans ; mais, de façon ou d'autre, ils ne vont jamais au-delà d'offres de nous vendre leurs produits et d'objections à acheter les nôtres. Leur idée du commerce paraît être de vendre contre numéraire ; ils proposent bien d'accorder des subventions aux lignes de bâtimens à vapeur, et cela à seule fin d'exporter leurs marchandises, à condition que ces bâtimens ne rapportent, comme fret de retour, que de l'or ou de l'argent. Aussi longtemps que l'*Oncle Sam* refusera d'acheter ce que nous avons à vendre, nous irons acheter là où nous trouvons à vendre. » Et le *Republican* de Springfield d'ajouter : « Voilà ce qui se dit là-bas. Évidemment, il faudra autre chose qu'un congrès où l'on fera de beaux discours sur la grandeur de notre république pour amener ces gens-là à souscrire aux singulières théories commerciales qui ont cours parmi nous. »

Il faudra autre chose aussi que les sommations impérieuses du sénateur Frye : « L'Europe n'a que faire ici, et nous devons résister à ses empiétemens. Qu'elle aille commercer en Afrique, dans l'extrême Orient, où elle voudra, mais qu'elle laisse enfin l'Amérique aux Américains. » Autre chose aussi que les déclarations de l'un des organes principaux de la presse, résumant la question en termes aussi nets que précis : « Ce que nous voulons, c'est monopoliser, si possible, le commerce de l'Amérique, non par le bon marché et la qualité de nos produits, mais en englobant le continent dans notre tarif protectionniste actuel. Nous voulons entrer dans les ports des signataires et en interdire l'accès à nos concurrens européens (1). »

Irréalisable et chimérique sur ce point, — pour le moment du moins et dans les circonstances actuelles, — la conception de M. Blaine n'en reste pas moins réalisable et pratique sur d'autres. Telle qu'elle est, et telle qu'elle se dégagera vraisemblablement des discussions du congrès, elle reste une menace et un avertissement pour l'Europe. Ainsi l'a comprise et entendue la chambre syndicale des négocians-commissionnaires de France, qui, la première, a signalé à l'attention publique les dangers dont étaient menacés le commerce européen, et le nôtre en particulier. MM. E. Lour-

(1) Voyez le *Sun* de Baltimore du 29 mai 1889.

delet et A. Prince, président et vice-président de cette chambre, ont donné l'éveil. On ne saurait que les louer de leur vigilante sollicitude. Le jour où l'initiative privée d'hommes compétens, habitués au maniement des grandes affaires, viendra, comme dans ce cas, apporter son concours à la diplomatie officielle, réclamer celui de la presse, un grand progrès sera réalisé.

Ce qui est pour attirer et retenir l'attention, c'est la persistance de l'idée conçue par Bolivar, en germe dans le message de Monroë, reprise en 1881, et que M. Blaine s'efforce de réaliser en 1889. Il y a là l'indice qu'en elle-même cette idée répond, dans une certaine mesure, à une aspiration légitime, qu'elle renferme en elle un germe de verité et de progrès; et c'en est un que cette tendance à supprimer des barrières artificielles, à substituer une monnaie unique, un système uniforme de poids et de mesures, d'évaluation et de classification, aux entraves résultant de monnaies diverses, d'usages commerciaux aussi variés que compliqués. Avec tout son savoir-faire, malgré toute son habileté, M. Blaine ne dégagera de sa conception que ce qu'elle contient de juste et d'immédiatement réalisable. Le reste : l'union douanière, le tarif des États-Unis étendu au continent entier, l'Amérique fermée aux produits européens, ne saurait aboutir qu'en des temps autres et des circonstances différentes.

C'est moins encore des États-Unis que de l'Europe qu'il dépend de précipiter les événemens, de hâter ou d'écarter cette éventualité. C'est de l'Europe qu'il dépend de resserrer ses liens commerciaux avec ces nations nées d'elle et dont l'Exposition de 1889 a révélé la vitalité puissante et la production croissante, d'éviter les complications politiques, les menaces d'intervention qui les jetteraient dans les bras de la grande république. La question vaut que l'Europe s'en occupe et que ses diplomates s'en préoccupent. Avec un homme d'état de l'envergure de M. Blaine, aussi tenace en ses idées que fertile en ressources, bien des surprises sont possibles; et, de ce que les circonstances actuelles militent contre son projet, il ne s'ensuit pas qu'elles soient immuables, et, contre toute attente, ne changent. Si le Bismarck américain n'a, pour lui et derrière lui, ni les éclatans succès de son modèle, ni une organisation militaire préparée de longue main, et, au moment decisif, sans égale, il a derrière lui une nation prospère, pleine d'ardeur et d'ambition, des capitalistes comme le monde n'en avait pas encore vu; il a, pour lui, les fautes que l'Europe pourrait commettre et le parti qu'il en saurait tirer.

C. DE VARIGNY.

POÉSIE

JUDITH.

I.

Sous le haut pavillon tendu d'or et de soies,
Dont l'éclat à son front jette un reflet vermeil,
Holopherne, dormant d'un fébrile sommeil,
Rêve à l'heure passée en d'accablantes joies.

Sur son lit large et bas, son corps aux tons bronzés
Repose maintenant dans la paix de sa force
Et ses muscles, saillant aux contours nus du torse,
Vibrent au souvenir des transports apaisés.

Lui que, jusqu'à ce jour, les filles d'Hyrcanie
Ont vainement bercé de leur lente chanson,
Pour la première fois a connu le frisson,
Le long frisson d'amour et l'extase infinie,

Aussi comme il frémit, le rude Assyrien!
Un soupir, par instans, soulève sa poitrine,
Et sa lèvre, où se joue une ombre purpurine,
Sourit à la clarté du songe aérien.

Loin, bien loin, par-delà les tremblantes étoiles,
Par-delà les flots verts des océans sans fond,
Il rêve de voguer dans cet azur profond
Dont la main d'une femme a déchiré les voiles;

Il rêve... et sur sa chair il croit sentir encor,
Dans l'engourdissement des pesantes ivresses,
Voltiger les baisers et courir les caresses
De la Juive, — qu'encadre un triomphant décor.

Il la voit maintenant, debout, près de sa couche,
Telle qu'elle accourut des hauteurs du Liban :
Les cheveux dénoués, le front ceint du turban,
Belle d'une beauté surprenante et farouche;

Son bras, pour la saisir, se tend avec effort;
Un souffle parfumé vient effleurer sa face...
Enfin la vision se confond et s'efface,
Et d'un sommeil plus lourd, Holopherne s'endort.

II.

Mais Judith reste là, l'épiant en silence,
Écoutant s'affaiblir les élans de ce cœur;
Elle est là, se courbant jusqu'au lit du vainqueur,
La main droite crispée au cuivre de sa lance.

Son regard inquiet, se voilant à demi,
S'arrête sur le front du soldat qui repose :
L'amour lui fait un nimbe ardent d'apothéose;
Et surprise, Judith songe à son ennemi;

Pendant quelques instans, morne, elle le contemple.
— Qu'il est tranquille et beau! — Dans le calme du soir
Il dort; — et sur lui flotte un parfum d'encensoir
Comme sur la victime au pronaos du temple.

— Adonaï le veut ! « Pour sauver Israël
Tu répandras le sang, fécondante rosée. »
Et froidement sur lui son arme s'est posée
Interrogeant la mort en un défi cruel.

Ce n'est plus cette femme ondoyante et soumise
Qui se pâmait aux bras de son maître d'un jour;
C'est l'héroïne au sein glacial, sans amour,
Méditant avec Dieu la vengeance promise;

Dans le marbre luisant ses membres sont sculptés.
Telle qu'une hautaine et mouvante statue,
Elle semble évoquer l'Esprit maudit qui tue
Et les démons épars des sombres voluptés.

Aux veines où sa vie étroitement s'infiltre
A-t-elle assez versé le magique poison?..
Et dans les baisers lents qui troublent la raison
A-t-elle assez offert son âme comme un philtre?..

— Oui, sans doute, — il est temps d'agir; — d'un geste court,
Saisissant les cheveux d'Holopherne, elle frappe;
Un flot rouge l'aveugle; et le corps du satrape
Vient rouler à ses pieds avec un écho sourd.

III.

Promptement, à travers les plaines, elle emporte
Le ruisselant trophée enfoui dans son sein.
Il faut, pour consommer son tragique dessein,
Rentrer à Béthulie : « Ouvrez, ouvrez la porte !

« Le dieu que nous servons, le grand dieu Jéhova
« A, cette fois encor, manifesté sa gloire :
« Aux enfans d'Abraham il donne la victoire;
« Contre ses ennemis sa Droite se leva.

« Or, pour vous assurer le jour des représailles,
« Voici que j'ai conquis un précieux butin :
« Demain, les fils d'Assur, dans les feux du matin,
« Verront pendre une tête aux créneaux des murailles. »

— Et rapide, passant devant les chefs anciens,
Les bras serrés au cœur, impassible prêtresse,
Seule, elle va gravir la haute forteresse ;
D'en bas tous les regards sont suspendus aux siens.

Elle a gagné le faîte ; et dominant la ville,
Les temples, les palais qui sommeillent sans bruit,
Dans la vapeur sereine et pâle de la nuit
Son corps drapé de blanc nettement se profile.

Et déjà ses deux mains ont fixé sans trembler
A la tige de fer la dépouille sanglante.
Mais horreur ! elle croit entendre une voix lente,
Comme un râle de mort par son nom l'appeler.

Est-ce un rêve ? ô seigneur d'Israël, est-ce un rêve ?..
La tête se retourne et parle en frissonnant ; —
Dans l'orbite les yeux se meuvent, maintenant ;
En un rictus amer la bouche se relève.

Holopherne s'éveille : au fond de son cerveau
Palpitent les derniers battemens de la vie ;
Et la voix dit : « Ma soif ne s'est pas assouvie ;
Juive, de ton baiser endors-moi de nouveau. »

Alors, obéissant à ce vouloir suprême,
Inconsciente, ainsi qu'un fantôme hagard,
On crut voir sous le ciel la fille de Mérar
Aux lèvres de l'époux coller sa lèvre blême.

JEAN BERTHEROY.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 janvier.

C'est bien certain, on ne sait jamais ce que sera une année qui commence, ce qu'elle réserve aux hommes de bienfaits ou de surprises importunes. Les prophètes prudens attendent la fin pour savoir si elle aura été heureuse ou malheureuse. S'il y a provisoirement une chose visible, c'est que l'année nouvelle est arrivée toute chargée de mauvais airs, d'influences malignes et d'épidémies qui courent dans tous les pays à la fois, qui ne respectent pas plus les têtes couronnées, les chefs d'état et les ministres que les plus humbles des humains. C'est une consolation pour ceux qui aiment l'égalité! Il y a eu sûrement quelque mystérieux *jettatore* qui a regardé le monde de travers et lui a ménagé pour pénitence les ennuis d'un maussade début d'année. Ce n'est point, si l'on veut, un événement; c'est au plus une interruption momentanée ou une complication dans les affaires, dans les administrations, dans les services publics, même dans les écoles. Cela n'empêche pas la politique de suivre son cours, l'Allemagne de se préparer à des élections pour le mois prochain, l'Angleterre de faire des querelles d'Allemand au petit Portugal, l'Espagne d'être éprouvée par une pénible crise intérieure, — et la France elle-même d'attendre curieusement à l'œuvre le parlement qu'elle a chargé de sa fortune pour quatre ans. C'est aujourd'hui, en effet, que s'ouvre sans éclat et sans bruit, au milieu d'une certaine atonie et des indécisions d'une opinion fatiguée, la première session régulière de la législature nouvelle née du scrutin de septembre. C'est à cette heure même que se réunissent nos chambres françaises, — et au seuil de cette session qui s'ouvre, on est plus que jamais conduit à se demander quelle influence auront déci-

dément sur la marche de nos affaires les élections dernières, ce que feront ces deux cents députés nouveaux arrivés au Palais-Bourbon, comment on retrouvera une majorité et un gouvernement dégagés des passions de parti, uniquement occupés de ce qui est l'objet des vœux évidens du pays.

Ce qu'il y a de sûr, c'est que rien n'a été fait pour éclairer et rassurer le pays, que la courte session du mois dernier n'a été qu'un prologue confus, du temps perdu en invalidations capricieuses, et que tout est resté au même point. On le sent si bien qu'on en est encore à s'épuiser en vaines polémiques, à batailler sur ce que devraient faire le gouvernement et le parlement, sur la manière de former une majorité avec des modérés et avec des radicaux, sur ce qu'on appelle l'orientation de la politique dans une situation nouvelle. On dispute sans résultat, on sent qu'on n'est pas jusqu'ici plus avancé, que rien n'est changé, que rien ne se décide.

Il n'y a qu'une chose parfaitement visible, c'est que, si les modérés ont de la peine à se reconnaître et à se rallier, il y a une classe de républicains qui n'ont d'autre souci que de garder leurs positions, de rester maîtres de la république, de continuer à régner par les exclusions et les passions de parti, comme si rien n'était arrivé. Ils ne sont pas, si l'on veut, les plus nombreux; ils sont au moins les plus bruyans, les plus agités, et en s'agitant ils finissent par exercer une sorte d'intimidation que les nouveaux députés et le gouvernement lui-même subissent. Ils ont été, à la vérité, un peu effrayés au moment des élections et même au lendemain des élections, en voyant se dessiner dans le pays un mouvement d'opinion si évidemment favorable à une politique de modération, d'apaisement et de raison pratique. Ils n'ont pas tardé à se rassurer dès qu'ils ont vu la possibilité de reprendre, par l'arrogance de leurs prétentions et la turbulence de leurs polémiques, un certain avantage en feignant d'identifier la cause même de la république avec les procédés de violence et les abus de pouvoirs de la politique de parti qui a régné depuis dix ans. Ces républicains ou ces radicaux d'aujourd'hui, si zélés à la défense des œuvres les plus compromettantes de la république, si rebelles à toutes les concessions, forment une étrange classe. Ils n'ont rien de nouveau : ce sont les mamelucks de tous les régimes! Ils ont une idée bien simple. Il est entendu que pour eux et leurs amis, pour leur domination, tout est permis, que contre tout ce qui les gêne ils ont le droit de tout faire, de se servir de tout, de l'intimidation comme des faveurs, de l'administration, de la justice, — des commandans de corps d'armée eux-mêmes, dont ils prétendaient récemment faire des instrumens de leurs propagandes et de leurs calculs électoraux. Ils se servent de leur pouvoir pour défendre le suffrage universel et au besoin pour le combattre ou

pour le mettre à la raison. Ils ne tiennent pas plus de compte des vœux du pays que des garanties les plus anciennes, les plus inviolables. En vérité, ils se font une telle habitude des procédés discrétionnaires, ils finissent par avoir un sens si émoussé et si obscur de la légalité qu'ils ne s'en aperçoivent même plus, — et ils l'ont montré depuis quelque temps dans ces invalidations prononcées au hasard comme dans ce système d'amendes administratives, qu'on inflige à des prêtres de village, qu'on sentait ces jours-ci le besoin d'expliquer.

Comment et quand finira-t-elle, cette revision ou cette épuration électorale qui a été interrompue et qu'on va nécessairement reprendre dès demain? Des élections qui restent à vérifier, qui ont été mises en réserve, combien en pourrait-on sauver? A voir comment procède la majorité républicaine, on ne peut rien dire. Une circonstance fortuite, inexpliquée, jetée brusquement dans la discussion, suffit pour faire annuler un scrutin. Ce qui est à peine remarqué dans une élection devient un crime irrémissible dans une autre élection. Des députés sont validés sans être moralement élus ou avec le médiocre avantage de deux ou trois voix, et à côté des députés qui ont deux mille voix de majorité sont invalidés. Ce sont des histoires d'hier qui peuvent recommencer demain. Il n'y a évidemment dans ces contradictions, dans ces invalidations de colère qu'une raison de parti, et c'est là justement que la majorité républicaine dépasse ses droits, sans s'apercevoir qu'elle inflige parfois au suffrage universel une sorte de jugement d'indignité. Mieux eût valu certainement s'en tenir à l'idée qu'on paraissait avoir eue d'abord et se borner à la vérification la plus simple des opérations électorales. Le moins qui puisse arriver aujourd'hui, c'est que ce système des invalidations de parti auquel on s'est laissé entraîner provoque des discussions passionnées où le procès des candidatures officielles sera peut-être instruit avec des détails qui ne manqueront pas. On s'y attend, ce sera sans doute curieux. M. le ministre de l'intérieur Constans est bien sûr d'avance d'être absous par une majorité qui lui doit en grande partie ses succès. Le procès de l'administration, provoqué par les invalidations discrétionnaires, ne sera pas moins instruit devant le pays. On ne sera pas plus avancé quand cet exposé des faits, des abus de pouvoir, des pressions violentes, des délations clandestines, des disgrâces infligées à de petits fonctionnaires inoffensifs aura retenti partout, ravivant jusqu'au fond des provinces les haines locales, les souvenirs irritans des luttes passées. On l'aura voulu! Mais ce qu'il y a de plus caractéristique, de plus grave dans la politique d'aujourd'hui, c'est l'arbitraire établi dans les relations du gouvernement avec le clergé, procédant par des suppressions administratives de traitemens.

Ce n'est pas d'aujourd'hui, sans doute, que la question est livrée à toutes les contestations. Elle a été débattue plus d'une fois, elle a été

agitée le mois dernier devant le sénat, et ces jours passés encore elle a été réveillée par une sorte de communication officielle ou officieuse expliquant qu'il n'y avait eu, après tout, que trois cents prêtres frappés de suspension de traitemens depuis quelque temps. Peu importe le nombre : trois cents ou mille ou dix, c'est toujours la même chose; la difficulté n'en est ni plus ni moins sérieuse. Que les prêtres soient tenus à la plus prudente réserve dans leur ministère sacerdotal et qu'ils doivent s'abstenir d'entrer dans les luttes politiques, que l'État se charge au besoin de les rappeler à leurs devoirs ecclésiastiques, ce n'est pas ce qui est contesté. Mais il reste toujours à savoir si un ministre a le droit de frapper sommairement, par voie administrative, sans débat contradictoire, sur quelque dénonciation obscure, de malheureux desservans, s'il peut, de son autorité propre, supprimer ou suspendre des traitemens inscrits au budget. M. le garde des sceaux croit pouvoir invoquer des précédens, même des exemples de la monarchie de juillet. Le fait est que ces précédens ne sont pas des précédens, que tout se borne à quelques sévérités exceptionnelles exercées pour des causes déterminées, pour absence irrégulière, par exemple, et presque aussitôt révoquées. On invoque aussi la jurisprudence du conseil d'état, et le conseil d'état est certes une assemblée des plus respectables; mais enfin c'est un tribunal administratif. C'est l'administration se jugeant elle-même, s'absolvant elle-même, donnant une apparence de régularité à son bon plaisir. Si l'on cherche un droit précis, il n'est écrit nulle part, et il est réellement ridicule aujourd'hui, on en conviendra, d'évoquer l'ancien régime, de se servir du droit régalien d'autrefois sur les biens d'église pour mettre la main sur les modestes 900 francs de quelques pauvres curés de village! C'est une puérilité ou une hypocrisie déguisant une médiocre manie de persécution.

Il faut bien que le gouvernement dispose d'une sanction pour faire respecter les lois, dit-on. Soit; c'est un beau zèle, qui pourrait cependant se manifester avec plus d'impartialité, — et puisque le gouvernement veut faire respecter les lois, il n'a pas à aller bien loin ; il a auprès de lui, devant lui, un corps qui est le refuge de toutes les illégalités : c'est le conseil municipal de Paris! Ici on voit tout et on ne dit rien. Le conseil, pas plus tard que l'autre semaine, vote pour chacun de ses membres une rétribution de 6,000 francs, plus d'un demi-million sur le budget de la ville : c'est contre la loi, contre l'esprit même des institutions municipales, — et on ferme les yeux ! Le conseil bannit M. le préfet de la Seine de l'Hôtel de Ville, qui est sa résidence légale, — et on le tolère; on ne songe pas cette fois à faire respecter les arrêts du conseil d'état ! Il y a mieux : l'autre jour, pour le 1er janvier, M. le président du conseil municipal, confondant tous les rôles, a daigné faire

prévenir M. le préfet de la Seine et M. le préfet de police qu'il les recevrait dans son palais, — et les deux magistrats se sont rendus très humblement à l'invitation ! On ne dit rien, on est trop affairé avec les desservans, pour s'occuper des illégalités du conseil municipal ! Sait-on comment tout cela s'appelle ? C'est toujours la politique incohérente et versatile de parti, violente pour les uns, complaisante pour les autres, mettant l'arbitraire partout, dans ses sévérités comme dans ses complicités ; c'est encore la continuation de la politique qui a depuis dix ans accumulé les déceptions et les irritations dans le pays, dont les élections dernières ont été sûrement le désaveu. Eh bien ! au moment où les chambres se réunissent, c'est là précisément la question. Il faut sortir de là : il faut se décider à faire rentrer l'équité, la tolérance, la modération, l'esprit de prévoyance et d'ordre dans la politique. Il le faut si on ne veut pas qu'une législature de plus se perde dans les agitations stériles et dans l'impuissance devant un pays toujours déçu et toujours trompé !

On ne voit pas heureusement qu'il y ait rien de changé en Europe, ni même qu'il y ait à l'horizon des nuages suspects, des signes de changemens prochains. L'année qui vient de finir s'est passée sans trouble pour le continent, l'année qui vient de commencer, qui déjà n'est plus entière, s'ouvre sous les auspices de la paix. Jamais peut-être il n'y eut concert plus unanime et plus réconfortant de déclarations rassurantes, de manifestations de confiance. Ce ne sont, de toutes parts, que complimens et promesses favorables pour les peuples. Le roi Humbert, dans les réceptions du 1er janvier à Rome, a paru tout heureux de parler de la paix en souverain qui la désire et qui croit à sa durée. L'empereur Guillaume d'Allemagne, dans une lettre qu'il a écrite au chancelier pour ses étrennes, se félicite « non-seulement d'avoir conservé la paix extérieure dans l'année qui finit, mais d'avoir pu augmenter les garanties du maintien de la tranquillité générale. » M. le président Carnot, en recevant au nom de la France le corps diplomatique à l'Élysée, a témoigné le désir et l'intention de consacrer ses efforts à « continuer les grandes œuvres de paix et de progrès ; » il n'a même pas caché qu'il espérait y réussir avec le concours éclairé des diplomates rassemblés autour de lui, avec la volonté persévérante de tous les gouvernemens. Bref, on ne parle que de paix dans toutes ces cérémonies et ces félicitations du jour de l'an. Oh ! sans doute, il y a au fond de tout une contradiction, un mystère : comment concilier tant de déclarations rassurantes, tant de vœux pacifiques, et le développement continu, toujours croissant, des armemens militaires ? Comment mettre d'accord les paroles et les actions ? oui, comment conciliera-t-on tout cela ? Le mieux est peut-être de ne pas prétendre tout expliquer ni voir trop loin, de profiter sans illusion et

sans mauvaise humeur de la trêve du temps. C'est déjà quelque chose de commencer l'année avec la paix, avec des souhaits universels de paix. Pourvu que cela dure, ce sera l'essentiel!

Que la bonne chance se prolonge jusqu'au bout, ce sera une année paisible de plus. C'est autant de gagné pour les nations et les gouvernemens, pour tous ceux qui ont des œuvres utiles à poursuivre, des difficultés intérieures à régler, des finances à relever, des progrès à réaliser, toutes ces questions délicates du travail et de l'industrie moderne à résoudre. Il n'est pas aujourd'hui de pays pour qui la paix ne soit désirable, qui n'ait ses affaires pressantes de toute sorte, sans parler de l'imprévu, sans compter les deuils qui se mêlent aux affaires. L'Allemagne, pour sa part, commence l'année par un deuil. Ce n'est pas un personnage de la politique qui s'en va; c'est l'impératrice-reine Augusta, veuve de l'empereur Guillaume Ier, qui vient de s'éteindre, et avec elle c'est une image de la vieille Allemagne, de la vieille cour prussienne qui disparaît comme pour laisser la place libre à une génération nouvelle, à cette jeune cour impatiente de vivre et d'animer la scène à Berlin.

Cette princesse qui s'éclipse aujourd'hui à soixante-dix-huit ans, qui fut la reine Augusta de Prusse, qui devait être la première impératrice de l'Allemagne renouvelée, n'aura point été une figure vulgaire. Dans le demi-jour où elle est souvent restée, dans les traverses d'une vie semée de vicissitudes et de grandeurs, elle a une sorte d'originalité. Elle était née au commencement du siècle dans cette petite cour de Weimar, qui brillait alors de tout l'éclat des lettres et des arts, où Goethe régnait par le génie sous l'habit d'un conseiller privé, où passaient tous les talens qui étaient encore en ce temps-là l'honneur de l'Allemagne. Elle avait reçu son éducation de Goethe, plus encore de ce milieu tout favorable à une culture savante et raffinée. Ce n'est pas sans peine que cette princesse, initiée à tous les arts, fille du grand-duc Charles-Frédéric de Saxe-Weimar, était entrée dans la maison de Prusse, par son mariage avec un des fils du roi Frédéric-Guillaume III. Le prince Guillaume, qui devait être l'empereur Guillaume, avait eu son roman de jeunesse. Il avait rêvé un mariage d'amour avec une des plus charmantes personnes de la cour, la princesse Élisa Radziwil, qui était d'un très noble sang polonais, mais non d'un sang royal. Le rêve n'avait pu se réaliser; il s'était évanoui devant un ordre paternel, devant la raison d'état ennemie des romans, — et cette petite histoire d'une passion contrariée avait fini par un mariage de résignation ou de convenance royale négocié, pour le jeune prince prussien, avec la princesse Marie-Louise-Augusta de Saxe-Weimar. C'était un mariage par raison d'état! Il faut se hâter de dire que cette union, en se fixant, en se prolongeant, n'a pas moins été toujours aussi simple que digne, pendant

soixante ans. Le prince Guillaume n'a cessé de témoigner à celle qui était devenue dès 1829 une princesse de Prusse les égards les plus délicats, l'estime la plus affectueuse. La princesse Augusta a été la fidèle, l'intelligente et active compagne de celui à qui elle avait donné deux enfans, le prince qui a été pour trois mois Frédéric III et la princesse devenue grande-duchesse de Bade. Elle s'est associée aux épreuves de son mari; elle partageait ses disgrâces momentanées après 1848. Vue avec jalousie à la cour du roi Frédéric-Guillaume IV, surtout par la reine Élisabeth, qui était une princesse de Bavière, elle restait le plus souvent à Coblentz, entourée d'amis, occupée de tout ce qui attirait son esprit. Quand elle fut reine à son tour à la mort du roi Frédéric-Guillaume IV dont le prince Guillaume était l'héritier, elle entra dans le règne avec le zèle d'une souveraine éclairée et bienfaisante. On était alors bien près des événemens auxquels le prince de Prusse, devenu roi, allait attacher son nom !

Dans la bonne comme dans la mauvaise fortune, la reine Augusta s'est toujours ressentie de l'éducation qu'elle avait reçue à Weimar. Elle est restée la princesse aux goûts lettrés. Elle aimait les arts, les œuvres de l'esprit, et on ne peut oublier qu'elle a surtout aimé les œuvres de notre littérature. Elle connaissait nos poètes, nos écrivains et leurs ouvrages, qu'elle lisait ou qu'elle se faisait lire assidûment. Elle a eu longtemps auprès d'elle, même depuis la guerre, un lecteur français. Elle s'intéressait à nos affaires littéraires, et elle mettait souvent de la délicatesse dans son intérêt. Assurément cette princesse lettrée du temps de Goethe a été une bonne Allemande, et lorsque sont arrivées les crises d'où est sorti l'empire nouveau, elle a eu l'orgueil des succès du roi son époux et de son fils. Elle a été avec l'Allemagne dans ses victoires, on ne peut s'en étonner; elle est restée une bonne Allemande, cela n'est pas douteux : elle l'a été à sa manière, sans haine pour les vaincus, sans se croire obligée d'oublier les goûts de son esprit pour la civilisation française, de trop sacrifier au teutonisme du jour. C'est l'honneur de son caractère d'avoir témoigné, au milieu même des fureurs de la guerre, des sentimens d'humanité et de sollicitude pour nos malheureux prisonniers, de s'être montrée sensible aux appels qui lui ont été quelquefois adressés. C'est la même souveraine qui, encore après la guerre, saisissait un jour, avec une naïveté généreuse, l'occasion de faire demander à M. Guizot une sorte de consultation sur les moyens d'apaiser les haines entre Allemands et Français ! La reine Augusta ne s'est jamais beaucoup mêlée de politique. Si elle eut parfois la velléité d'exercer son influence, elle ne tardait pas à se heurter contre la volonté impérieuse et inflexible de M. de Bismarck, qui prétendait brutalement que « les jupons ne font que gâter les choses en politique. » Le chancelier ne craignait pas un instant d'engager un

duel étrange contre sa souveraine, en la frappant dans ses amis, dans ses idées, dans tout ce qu'elle aimait et préférait. Il était resté maître du terrain, il avait depuis longtemps réduit la vieille impératrice-reine à se renfermer dans la retraite, impuissante et inactive, uniquement adonnée à ses goûts littéraires et à ses œuvres de bienfaisance. Elle ne comptait plus même avant la mort de Guillaume Ier, elle avait été vaincue par plus fort qu'elle avant d'être vaincue depuis quelques années par la maladie. Elle survivait encore néanmoins, et c'est ce qui fait presque un événement de la disparition de cette princesse, qui restait comme une dernière image à peine distincte de la vieille Allemagne, d'un temps évanoui.

La politique, à travers ses agitations et ses crises, a parfois, il faut l'avouer, de singuliers incidens, et un des plus bizarres de ces incidens est certainement cette querelle qui s'est élevée entre le Portugal et l'Angleterre au sujet de contrées inexplorées au centre de l'Afrique. S'il n'y avait qu'un différend de diplomatie sur une interprétation de traités douteux, ce ne serait évidemment qu'une petite difficulté entre des cabinets bien intentionnés. Malheureusement cette querelle ne cesse de s'envenimer par l'excitation des susceptibilités nationales, par les commentaires passionnés et menaçans des journaux anglais ou par quelque dépêche lancée à propos pour aigrir le conflit, si bien que les cabinets eux-mêmes finissent par être à la merci de l'imprévu.

Au fond, de quoi s'agit-il? Le Portugal a certes de vieux droits; il a depuis longtemps des possessions sur la côte orientale d'Afrique à Mozambique et sur la côte occidentale à Angola ; il a en même temps des possessions intermédiaires à travers lesquelles il cherche à établir des communications. L'Angleterre a de son côté ses colonies du sud qu'elle s'efforce d'étendre en remontant vers le centre africain. Elle a des missionnaires, des consuls remuans qui ne craignent pas les aventures en pays noir ; elle a aussi accordé des chartes à des compagnies colonisatrices, qui se chargent de servir les ambitions anglaises en s'avançant au cœur de l'Afrique. De là, des chocs inévitables. Déjà au mois de novembre, le conflit s'était engagé à l'occasion d'un décret du gouvernement portugais réorganisant les districts du Zambèze. Lord Salisbury avait vivement protesté contre ce qu'il appelait les empiètemens portugais ; le ministre des affaires étrangères de Lisbonne, M. Barros-Gomès, avait répondu avec une habile modération. C'était une négociation qui semblait s'ouvrir paisiblement, lorsqu'est survenu tout à coup un incident nouveau : un officier portugais, le major Serpa Pinto, envoyé en exploration, aurait rencontré sur son chemin une peuplade sauvage, dont il aurait été obligé de vaincre la résistance, et à qui il aurait pris des drapeaux qui, par un hasard inexplicable, seraient

des pavillons britanniques. Aussitôt, les journaux de Londres ont rouvert le feu de leurs polémiques contre ce malheureux Portugal; lord Salisbury a de nouveau protesté et, ce qui achève de tout compliquer, c'est l'apparition d'une dépêche venue on ne sait d'où, représentant sous le jour le plus sombre tous ces incidens africains, accentuant l'injure qu'aurait subie le pavillon britannique. Aujourd'hui, à entendre les journaux anglais, il ne faudrait rien moins qu'envoyer des navires dans la baie de Lagoa sur la côte de Mozambique et peut-être même aux bouches du Tage. Le Portugal cependant a fait bonne contenance tant qu'il l'a pu, et récemment encore, à l'ouverture des chambres de Lisbonne, le nouveau souverain, le roi don Carlos parlait en prince résolu à épuiser les moyens de conciliation avec une alliée traditionnelle, mais aussi à défendre les droits de son pays.

Comment tout cela finira-t-il maintenant? L'Angleterre se laissera-t-elle entraîner dans une lutte inégale contre un petit peuple défendant ses droits? Procédera-t-elle à une sorte d'exécution contre le Portugal à propos du Zambèze? On aurait pu en douter, on en a peut-être douté jusqu'au dernier moment. Malheureusement l'Angleterre a tenu à prouver une fois de plus qu'elle avait toujours ses manières d'en finir, qu'elle ne craignait pas d'abuser de la force. Elle vient, par un *ultimatum* imprévu, de placer le Portugal entre une capitulation et la menace d'une rupture; elle n'a même laissé que vingt-quatre heures au cabinet de Lisbonne pour se décider. Que pouvait faire le Portugal? Il avait commencé par défendre ses droits; il a fini par céder en sauvegardant de son mieux sa dignité. Ce n'est point, assurément, une grande victoire pour l'Angleterre, c'est peut-être, pour un petit pays froissé dans ses plus vives susceptibilités nationales, le commencement d'une crise intérieure qui n'est pas sans danger. Il y a en vérité dans tout ceci quelque chose de bien singulier. Depuis quelque temps, pour justifier toutes les entreprises, dans cette obscure Afrique, on ne cesse d'invoquer l'humanité, la civilisation, l'intérêt supérieur d'une répression plus efficace de l'esclavage; puis, en définitive, on ne voit que des ambitions rivales, des états occupés à se disputer des territoires, à prendre, des positions nouvelles, à étendre leurs conquêtes, fût-ce au détriment des faibles. Si la politique de l'Europe en est là, sauf le respect dû aux puissans du monde, les rois nègres pourraient dire qu'ils en feraient autant!

A défaut des complications extérieures qui lui sont, pour l'instant, épargnées, l'Espagne ne commence pas heureusement l'année dans ses affaires intérieures. Depuis quelques jours déjà elle est sous le coup des plus sérieuses préoccupations par la maladie inopinée du jeune roi sur qui reposent les espérances monarchiques du pays, et par la difficulté de refaire un ministère au milieu de l'anarchie et de la

dissolution des partis qui s'agitent dans le parlement. Oui, vraiment, depuis quelques jours, tout paraît assez sombre dans cette ville de Madrid où une femme courageuse, la régente, dispute son fils à la mort et où la perspective cruelle d'un changement de règne tempère seule le danger d'une certaine confusion politique. On vit dans l'inquiétude, c'est comme un drame qui se déroule à travers toutes les alternatives. A dire vrai, avant même que l'enfant-roi ne fût atteint du mal qui s'est si rapidement aggravé, c'était un fait avéré que le ministère ne pouvait plus vivre comme il était composé, que le président du conseil, M. Sagasta, était au bout de ses tactiques temporisatrices; il était admis qu'on devait profiter des vacances de Noël pour reconstituer un cabinet et, en effet, à peine les chambres ont-elles été séparées, la crise n'a pas tardé à s'ouvrir. Elle s'est ouverte, parce que le parti libéral, que le cabinet est censé représenter au pouvoir, s'est fractionné à l'infini et affaibli par les divisions, parce que, si le gouvernement gardait une apparence de majorité, il rencontrait devant lui des coalitions toujours renaissantes qui ont jusqu'ici arrêté au passage et le budget et le suffrage universel, ces deux principaux articles de son programme. Seulement, ce n'est pas tout d'ouvrir une crise; il faut la dénouer, et c'est ici que les difficultés ont commencé. On s'est trouvé placé entre la nécessité de réconcilier toutes les fractions libérales dans une combinaison nouvelle, et la perspective d'un retour inévitable des conservateurs au pouvoir si les libéraux étaient définitivement impuissans.

Dès le premier moment, un seul homme, celui qui n'a pas cessé d'être au pouvoir depuis le commencement de la régence, a paru désigné pour refaire un cabinet par un nouvel essai de réconciliation libérale, — et M. Sagasta, avec la confiance persévérante de la reine Christine, s'est en effet mis aussitôt à l'œuvre. Il avait à donner satisfaction aux idées protectionnistes de M. Gamazo, aux idées de réformes militaires du général Cassola, aux opinions du général Lopez Dominguez, à la politique constitutionnelle de M. Alonzo Martinez et du général Martinez Campos, à tous ces groupes dissidens qu'il voulait rallier ou désarmer. C'était beaucoup entreprendre, on en conviendra. M. Sagasta, qui est un tacticien des plus habiles, y a mis certes toute sa diplomatie; il a négocié avec les uns et les autres; il n'a pas ménagé les concessions pour faire entrer M. Gamazo au ministère des finances, le général Lopez Dominguez au ministère de la guerre. C'est à peine s'il gardait deux ou trois ministres de l'ancien cabinet. M. Sagasta a fini par se heurter contre des difficultés insurmontables, contre les prétentions des dissidens plus ou moins liés entre eux par des engagemens. Il a été obligé d'avouer son impuissance et de remettre un instant ses pouvoirs à la reine. Il ne restait plus qu'à faire appel aux conservateurs qui, à la vérité, ont montré la plus prudente réserve dans

cette crise, qui n'ont créé aucun embarras à M. Sagasta et ne paraissent pas même très pressés de reprendre le gouvernement, quoiqu'ils soient prêts à en accepter la responsabilité.

C'est alors justement qu'a éclaté cette fatale maladie du jeune roi, et que le drame s'est resserré et compliqué. La première conséquence a été la suspension instantanée de toutes les négociations ministérielles, l'ajournement de la crise, une sorte de trêve entre tous les partis monarchiques prêts à se grouper autour de cette infortunée régente, si cruellement menacée. D'un commun accord entre libéraux et conservateurs, la politique a été suspendue. Les chambres qui devaient se réunir sont ajournées. Qu'en sera-t-il maintenant? C'est une situation unique. Tout tient à un fil qui rattache une frêle créature royale à la vie. Il est certain que, si ce fil se brisait, ce serait un événement des plus graves pour l'Espagne. Ce n'est pas qu'il y eût un moment d'interrègne, une incertitude de succession. Tout est prévu. La couronne reviendrait aussitôt à la jeune princesse qui l'a portée un instant il y a quatre ans, avant la naissance posthume de son frère. Le danger ne serait pas moins grand, même sous la protection d'une régente popularisée par le malheur autant que par la sagesse, et les partis monarchiques sans distinction de nuances se serreraient certainement autour de cette royauté nouvelle comme ils l'ont fait à la mort du roi Alphonse XII. Si le jeune prince triomphe du mal et revient à la vie, comme on recommence à l'espérer, on aura échappé à cette extrémité toujours périlleuse d'un changement de règne dans de telles circonstances. On pourra revenir plus tranquillement aux négociations ministérielles interrompues, et même dans ce cas, qui est le plus heureux, cette crise aura peut-être laissé une impression assez sérieuse pour que les partis sentent le besoin de faire pour quelque temps trêve à leurs divisions. L'Espagne vit depuis quelques jours au milieu de toutes ces éventualités, qu'elle paraît avoir vivement ressenties parce qu'elle a l'instinct, que la monarchie constitutionnelle qu'elle possède avec la plus sage des régentes est encore la meilleure sauvegarde de ses libertés et de sa paix intérieure.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

L'élévation subite du taux de l'escompte par la Banque d'Angleterre, en pleine échéance de fin d'année, est restée à peu près sans influence sur les conditions dans lesquelles s'est faite la liquidation sur notre marché. Les acheteurs n'ont eu à subir, à aucun degré, les exigences exceptionnelles imposées quelques jours auparavant à la spéculation des places allemandes et qui n'ont pas été épargnées davantage au stock-exchange.

Le marché de Paris est en effet admirablement approvisionné de capitaux, et la Banque de France, avec son encaisse formidable de plus de 1,250 millions d'or, sans compter l'encaisse argent, n'a eu nul besoin de porter son taux d'escompte, comme on l'avait craint quelque temps, au-dessus de 3 pour 100.

A Londres même, la situation monétaire s'est améliorée légèrement pendant cette première quinzaine de janvier. Les directeurs de la Banque d'Angleterre ont pu éviter une nouvelle élévation de l'escompte; il est permis de penser qu'ils pourront s'en tenir au taux de 6 pour 100, jusqu'à ce qu'une reconstitution suffisante de l'encaisse rende possible le retour à un niveau plus normal.

Notre principale rente, le 3 pour 100 perpétuel, s'est maintenue un peu au-dessus du dernier cours de compensation, mais l'écart représente à peine le montant du report : 0 fr. 15. C'est donc le *statu quo*. Les deux autres fonds, au contraire, ont été l'objet de l'attention particulière de la spéculation. Le 4 1/2 a été porté de 106 à 107.17 et a été ramené ensuite, par des réalisations aussi brusques qu'avait été la poussée, à 106.70. L'Amortissable a regagné presque immédiatement le coupon trimestriel détaché le 2 janvier, et les achats se sont continués avec une telle vigueur sur ce fonds qu'il finit à 93 francs avec une plus-value de 1 fr. 30 gagné en moins de dix jours.

Ces mouvemens ont eu principalement pour cause ou pour prétexte l'intention attribuée au ministre des finances de préparer un projet de conversion facultative du 4 1/2 en rente 3 pour 100 perpétuelle ou amortissable. Les rumeurs qui ont circulé à ce sujet sont toutefois trop vagues encore ou trop hypothétiques, pour qu'il y ait utilité à s'occuper des prétendus projets ministériels et surtout à en discuter les bases et l'économie.

Les fonds d'Etats étrangers qui alimentent les opérations de la

grande spéculation internationale ont obéi à des tendances diverses; aucun courant général ne s'est établi. L'Extérieure d'Espagne a faibli à 71 francs sur les tristes nouvelles qui ont été expédiées de Madrid pendant quelques jours touchant l'état de santé du jeune roi Alphonse XIII et qui ont heureusement fait place à des informations plus rassurantes. Il semble bien que les cours actuels de la rente espagnole tiennent suffisamment compte des élémens les plus fâcheux de la situation, même au point de vue purement financier.

L'acuité du conflit anglo-portugais a tenu à des cours en baisse la rente 3 pour 100 du Portugal. On croyait encore, il y a deux jours, à une solution amiable du différend par voie de concession réciproque, ménageant à la fois les intérêts et la dignité des deux pays. Cette espérance a été déçue. Le gouvernement de Lisbonne a dû céder devant le cas de force majeure d'un ultimatum brutal envoyé par le cabinet britannique. Le danger de la guerre est donc écarté, et la rente portugaise remontera sur ce dénoûment, si douloureux qu'il puisse paraître au point de vue national.

Les fonds brésiliens sont en forte reprise sur le marché de Londres où la spéculation à la baisse avait commis l'imprudence de s'engager à fond. Bien que l'on ne puisse dire que les nouvelles les plus récentes de Rio-de-Janeiro soient de nature à rassurer l'opinion sur les faits et gestes du gouvernement provisoire, le titre a fait défaut sur la place, et le découvert a dû procéder à des rachats. Le 4 1/2 s'est relevé de 83 à 86, le 4 pour 100 de 76 à 77.50.

L'Italien a faibli d'abord, puis s'est raffermi. Le coupon semestriel a été détaché sur le cours de 95.75, auquel répond à peu près exactement le prix actuel. Les projets du gouvernement pour le rétablissement de l'équilibre sont toujours aussi incertains. Le ministre des finances semble compter sur le temps, sur quelques économies et sur l'amélioration naturelle et graduelle des revenus. Il n'est plus question de nouveaux impôts. M. Magliani trouve ce programme tout à fait insuffisant. Pris à partie dans l'exposé financier fait naguère par M. Giolitti, il a riposté par un article dans lequel il malmène fortement les agissemens financiers et économiques de ses successeurs.

Le Hongrois vaut 87, ex-coupon, et a même déjà dépassé ce cours. La situation est et reste florissante. De l'ère du déficit on est entré dans celle de l'équilibre.

Pour les fonds russes, c'est mieux encore. Les résultats budgétaires attestent une gestion financière habile et correcte mise au service d'une politique nettement pacifique, et justifient le relèvement progressif du crédit de la Russie. Les recettes du Trésor pour les dix premiers mois de 1889 présentent une plus-value de 44 millions de roubles. Dans les prévisions pour 1890 les recettes ordinaires sont évaluées à 888,898,000 roubles, les dépenses ordinaires à 887,457,000. Comme

les évaluations ont été faites dans un esprit d'extrême prudence, il est fort probable que le résultat final sera aussi brillant que celui du budget de 1888, qui s'est réglé avec un excédent de 58 millions. Le 4 pour 100 1880 est à 94 francs; le rouble s'est élevé à 227 à Berlin.

Le gouvernement français, malgré l'annonce de l'abolition de la corvée en Égypte, ayant mis à son adhésion au projet de conversion de la Dette privilégiée des conditions que l'Angleterre n'a pas cru devoir accepter, la hausse de l'Unifiée s'est arrêtée; ce fonds reste néanmoins très ferme à 470.

La spéculation semble disposée à se porter de nouveau sur les valeurs ottomanes, tout étant très calme dans la péninsule des Balkans, malgré la protestation de la Russie contre l'admission des emprunts bulgares à la cote de Vienne et de Pest.

Sur l'ensemble des marchés étrangers, la note dominante est donc la fermeté, avec une nuance de circonspection, toutefois, à cause de la situation monétaire. On n'ose trop aller de l'avant dans la crainte que les acheteurs, — et ils ne sont pas tous d'excellente qualité, — ne soient encore exposés, lors des prochaines liquidations, à des taux de report variant, comme le mois dernier, de 10 à 15 et même 18 pour 100.

La Banque de France a été portée, par un brusque mouvement d'achats à terme, de 4,100 à 4,370, et reste encore à 4,280.

Les transactions n'ont pas été fort actives en général sur les valeurs. Les titres des établissemens de crédit, notamment, ont été assez négligés et ont peu varié de cours. Il faut faire exception cependant pour la Banque de Paris, qui a presque repris intégralement le coupon de 20 francs détaché le 7 courant, et pour le Crédit lyonnais, qui a été porté de 692.50 à 712.50.

Le Crédit foncier a regagné à 1,305 à peu près la moitié de son coupon de 30 francs.

Le Comptoir national d'escompte reste très ferme à 640, et l'ancien comptoir est recherché à 140 francs.

Certaines valeurs autrichiennes ont été très favorisées, notamment la Lænderbank, en hausse de 16 francs à 526.25, l'Alpine de 20 francs à 250, le Crédit foncier d'Autriche de 30 francs à 990, les Lombards de 10 francs à 316.25, les Chemins autrichiens de 10 francs à 505.

Une spéculation assez active s'est portée sur les petites valeurs. Elle a poussé le Panama de 73.75 à 80 francs, la Franco-Algérienne de 32.50 à 38.75, les Métaux de 50 à 63.75, le Télégraphe de Paris à New-York de 152.50 à 160 francs.

Les chemins français ont été très bien tenus; le Lyon a été porté de 1,347.50 à 1,365 francs.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

LA LUTTE

ENTRE

TURENNE ET CONDÉ[1]

(1654—1657)

V. — LES NOUVEAUX CHEFS DE L'ARMÉE ESPAGNOLE. — TURENNE INVESTIT VALENCIENNES, JUIN 1656.

Libre de terminer la campagne (de 1655) à sa guise, Turenne établit son avancée sur la Haine et rentra en France, laissant de grosses garnisons à Condé et à Saint-Ghislain, dont il s'était facilement emparé. Un moment, M. le Prince espéra opposer à ces conquêtes l'occupation de Péronne et de Ham; prendre pied sur la Somme, cela valait bien les positions perdues en Hainaut. Mais le maréchal d'Hocquincourt, qui devait livrer les deux places, conclut avec Mazarin un traité plus avantageux; l'affaire échoua; aucun succès ne compensa les échecs essuyés par l'armée d'Espagne durant les dernières années. Ces incidens achevèrent de perdre l'Archiduc et son maréchal-de-camp-général auprès du gouvernement de Madrid. Tous deux furent relevés de leurs fonctions.

(1) Voyez la *Revue* du 15 janvier.

Fuensaldaña, usé, cassant, avait offensé tout le monde; il avait fait congédier Isembourg (1); Léopold ne lui parlait plus; Condé envoyait lettres sur lettres en Espagne pour demander l'éloignement du ministre intraitable auquel on imputait cette longue suite de revers. Cependant celui-ci laissait tous les services assurés, une armée de 18,000 hommes de pied, 12,000 chevaux, un train de 28 pièces de canon, etc. Quant à Léopold, il avait, après son malheur de Lens, médiocrement profité des avantages que lui offrait la situation intérieure de la France. La fortune lui donne successivement Turenne et Condé pour lieutenans : avec le premier, il est battu à Rethel; avec le second, il perd places sur places et se fait bousculer devant Arras. Il n'avait pas su retenir les Lorrains, qui, dociles aux ordres de leur prince prisonnier, venaient de passer au service du roi très chrétien. On le trouvait trop Allemand, lent, fatigué, découragé; il était temps de le renvoyer à sa musique et à ses tableaux (2).

Le marquis de Caracena, nommé capitaine-général des États de Flandres, arrivait d'Italie avec une belle réputation; il était connu aux Pays-Bas, avait des services et des blessures; sa personne était agréable; il parlait bien, sans être possédé, comme son prédécesseur, du demon de la contradiction; en somme, moins revêche que Fuensaldaña, mais aussi moins capable, superficiel et peut-être intéressé (3). — Le nouveau vice-roi, don Juan d'Autriche, est une figure plus remarquable et qui mérite de nous arrêter. Sa mère, la Calderon, comédienne fort jolie, gaie, d'un caractère sûr, passait pour n'avoir eu aucune intrigue avant la courte et illustre relation à laquelle don Juan devait le jour; dès sa grossesse déclarée, elle fut aussitôt séquestrée et ne quitta plus le cloître, où elle vivait d'une modeste pension mal payée; une manœuvre d'Olivarès tira le fils de l'obscurité. Voulant assurer la fortune d'un sien bâtard, fort mauvais drôle, tantôt goujat, tantôt mousquetaire, embarqué sur les galions des Indes ou roulant dans les tripots de Madrid, le comte-duc eut l'adresse d'amener Philippe IV à reconnaître le fils de la comédienne; les deux enfans naturels furent légitimés le même jour. Déclaré grand d'Espagne et richement marié, le fils

(1) Ernest, comte d'Isembourg, mort en 1664. On se rappelle sa brillante conduite à Rocroy, où il commandait l'aile droite de l'armée d'Espagne. Il n'eut plus d'emploi militaire après le départ de don Francisco Melo. Devenu chef du conseil des finances, il fut exilé dans ses terres.

(2) Il mourut le 20 novembre 1662.

(3) Don Luis de Benavides, marquis de Caracena (mort en 1668), commandait la cavalerie de Flandre en 1646; gouverneur de l'état de Milan (1648), il permuta en 1656 avec don Luis Perez de Vivero, comte de Fuensaldaña, qui revint, en 1661, aux Pays-Bas, pour y mourir en arrivant.

d'Olivarès quitta tout pour retomber dans la crapule (1); un grand poète l'a ressuscité sous les traits de don César de Bazan. — Don Juan (2) réussit mieux. Son précepteur, homme de mérite, le jésuite Lafaille, lui donna une instruction complète. Il était beau, un peu gras, spirituel, sans profondeur, vaniteux à l'excès. Dès qu'il fut à flot, il trancha de l'infant; mais il avait su se contenir d'abord, réussit à conquérir l'affection de son père et obtint assez vite de hauts emplois; la reprise de Naples et celle de Barcelone lui donnèrent un grand prestige. Ambitieux avec des accès d'indolence, très brave à l'occasion, il venait de montrer une grande vaillance dans un combat avec les corsaires barbaresques, qui attaquèrent sa galère entre Barcelone et Gênes. Arrivé près de Diest, le nouveau vice-roi se croisa avec son prédécesseur et le quittait après une courte et froide entrevue, lorsqu'il rencontra M. le Prince aux portes de Louvain. Cherchant à déguiser sa profonde misère sous un luxe d'emprunt, Condé arrivait de Bruxelles avec « une suite fort leste de douze carrosses » et traita don Juan magnifiquement, comme un souverain qui en reçoit un autre (10 mai). Le vice-roi alla visiter Mme de Condé à Malines; l'accord semblait parfait entre les deux princes, qui travaillaient activement à préparer la campagne. Mais ils furent devancés par l'armée ou plutôt par les armées françaises.

Celle de Turenne se rassemblait à Marle, celle de La Ferté à Rethel. Soit par crainte de jeter ce dernier dans le parti des mécontens, soit par un reste de défiance et pour ne pas trop grandir Turenne, le cauteleux Mazarin avait maintenu la division du commandement. Cette fois, La Ferté était malade, en sorte qu'au début de la campagne Turenne eut ses coudées franches; mais son collègue le joignit plus tard, au moment le plus critique des opérations; à peu près le même que jadis, moins jovial, plus lourd, toujours vaillant, brutal, court d'esprit et plus suffisant que jamais.

Après quelques mouvemens préparatoires, ces deux armées, environ 24,000 hommes, s'étaient réunies sous la direction de Turenne, et, le 15 juin, le maréchal écrivait à Mazarin : « Ayant marché auprès de Tournai, j'ai trouvé un corps de quatre régimens et de mille chevaux campé sous la porte. J'ai aussitôt fait retourner la cavalerie et marcher toute la nuit; de sorte qu'aujourd'hui on prend les postes autour de Valenciennes... C'est un fort grand siège. »

(1) *Mémoires* du baron de Worden.

(2) Né en 1629, don Juan fut rappelé des Pays-Bas en 1659, après avoir perdu la bataille des Dunes. Devenu premier ministre sous le règne de Charles II (1677), il fit le mariage du roi avec Marie-Louise d'Orléans et mourut peu après (1679).

Turenne avait raison; c'était un fort grand siège, et toute l'histoire militaire de Valenciennes a justifié cette opinion (1).

L'Escaut, qui traverse la place du sud au nord, séparait en deux groupes les quartiers de l'armée française. Celui de Turenne, sur la rive droite, couvrait un terrain ondulé, coupé par un assez gros ruisseau, la Rhonelle; ses lignes s'appuyaient au fleuve, vers le nord près de l'abbaye de Sainte-Sauve, au sud à environ 1,000 mètres en aval de Fontenelle, maison des filles de Cîteaux; cette partie de la circonvallation mesurait près de deux lieues. Avec un moindre périmètre, les lignes de La Ferté s'étendaient sur la croupe accentuée qui domine Valenciennes à l'ouest et recouvre le gisement houiller auquel elle a donné son nom, le Mont-Anzin; à ses deux extrémités, la circonvallation de la rive gauche aboutissait aussi à l'Escaut. Ce quartier, bien concentré et en partie couvert par le massif forestier de Raismes, semblait moins menacé que celui de la rive droite. Turenne en jugea autrement : profitant de la disposition des lieux, il créa, sur un contrefort du Mont-Anzin qui s'étend jusqu'à la place, une sorte de réduit solidement retranché et palissadé; mais le maréchal de La Ferté, ayant rejoint le 4 juillet, jugea la précaution superflue, sourit de la timidité de son collègue, et se hâta de faire raser cette seconde ligne. Déjà la ville était canonnée et la tranchée ouverte. Déjà aussi l'armée de secours avait pris position.

(1) En 1677, Louis XIV entra dans Valenciennes douze jours après l'investissement, on ne peut pas dire après un siège de douze jours, car les opérations furent brusquement terminées par l'inspiration de Vauban, qui voulut s'emparer de l'ouvrage couronné en plein jour, et par l'audace des mousquetaires du roi, qui transformèrent l'attaque d'un ouvrage ébranlé en un véritable assaut donné au corps de place intact. Notre illustre ingénieur compléta les défenses de cette belle conquête. Ces travaux terminés, il calculait que la place régulièrement assiégée et honorablement défendue pouvait fournir une résistance de six semaines. — Or, en 1793, attaquée par une armée de 150,000 hommes, dont 60,000 présens au corps de siège, avec 347 bouches à feu, — défendue par une garnison de 11,463 hommes, avec 172 pièces, — Valenciennes soutint un siège de trois mois et fut bombardée sans relâche par 75 batteries pendant quarante-trois jours et quarante-trois nuits. Lorsque la garnison sortit (1er aout), elle était réduite à 4,597 hommes (dont 600 blessés laissés dans les hôpitaux), presque tous atteints de la gale ou du scorbut. Un grand nombre d'habitans avaient péri. Les autres sortaient de leurs souterrains, pâles, affamés, couverts de lèpres. — Il y avait eu quelques troubles inévitables dans une ville aussi populeuse et où les divisions politiques étaient profondes. Malgré les récriminations auxquelles ces incidens ont donné lieu, la résistance fut glorieuse pour les habitans, les troupes et le gouverneur.—Ferrand était lieutenant dans Normandie-infanterie, lorsqu'à l'âge de douze ans il reçut sa première blessure à Clostercamp; à dix-huit ans, il avait obtenu le grade de capitaine et mérité la croix de Saint-Louis. Major de place à Valenciennes depuis 1775, il fut élu commandant de la garde nationale de cette ville en 1792 et nommé peu après général de brigade. Préfet de la Meuse en 1802. — Schérer reprit Valenciennes en 1794 après un mois de siège. — La place résista en 1815 aux attaques des alliés.

VI. — L'ARMÉE DE SECOURS. — LA « REVANCHE D'ARRAS. » DÉFAITE DE LA FERTÉ, 16 JUILLET.

Le 29 juin, des hautes tours de Valenciennes, on découvrit les colonnes en marche vers Haspres et Douchy, dans la direction de Bouchain. Le 30, don Juan écrivait de Thian (1) aux habitans de la bonne ville, et le lendemain son armée s'arrêtait à portée de canon des lignes de Turenne, entre Famars (2) et Préseau. Pendant la nuit, un gros détachement passa sur la rive gauche; le 2 juillet, à la pointe du jour, Condé, Caracena, le prince de Ligne, Marchin, reconnurent cette face des retranchemens français, ce qui donna lieu à quelques escarmouches; puis ils repassèrent le fleuve, laissant un poste à la cense d'Urtebise.

Au sud-ouest de Valenciennes, isolé, au point culminant du plateau, un groupe de bâtimens ruraux formant un vaste rectangle, fermé de hautes et épaisses murailles, domine toute la contrée : c'est la cense d'Urtebise. C'est là que Louis XIV, à cheval, à la tête de ses troupes sous les armes, en face de Guillaume, s'arrêta, tint conseil, et finit par renoncer à l'espérance de la victoire, non par crainte du péril, mais pour ne pas exposer le Roi aux risques d'une défaite. — Quelle vue! et que de souvenirs! — Dans le fond, Valenciennes, cachée au milieu des arbres, et les prairies boisées, marécageuses de l'Escaut, large ruban vert qui se déroule jusqu'à Condé. Plus près, devant l'ouvrage couronné que les mousquetaires de 1677 enlevèrent avec une si incroyable audace, le monument élevé à la mémoire du général en chef Dampierre (3), tué en 1793, l'aïeul du vaillant officier qui, soixante-dix-sept ans plus tard, tomba sous les murs de Paris à la tête des mobiles de l'Aube! Et là-bas, à l'ouest, sous le nuage de fumée noire que vomissent des centaines de cheminées, ce rideau de Denain où Villars, saisissant avec un admirable à-propos l'erreur d'un grand capitaine, perça les lignes du prince Eugène et sauva la France épuisée!

Cette position d'Urtebise resta occupée quinze jours sans que l'armée de secours en fît usage pour appuyer aucune manœuvre. Le duc de Wurtemberg d'abord, puis Marchin, s'établirent assez loin, sur la rive gauche, au débouché des grands bois, gardant les

(1) Neuf kilomètres sud ouest de Valenciennes, rive droite de l'Escaut.

(2) Cinq kilomètres et demi sud-est de Valenciennes.

(3) Picot, comte de Dampierre, était l'ami de mon père; en 1791 et pendant les premiers mois de 1792, leurs deux régimens de dragons formaient une brigade, qu'en vertu de son ancienneté Dampierre commandait comme colonel-brigadier.

routes de Douai et de Lille, observant le cours de l'Escaut inférieur. Mais don Juan et M. le Prince demeurèrent sur la rive droite dans leur camp de Famars (1); devant leur front ils occupaient un mamelon assez élevé, le mont Hawie (2), qui commandait l'extrémité sud-ouest des lignes de Turenne et qui fut garni de canons. De son feu presque incessant, cette batterie incommodait le quartier des Lorrains, que leur défection récente, bien justifiée cependant, mettait en butte au ressentiment particulier des Espagnols. Les tentatives faites pour déloger cette artillerie restèrent sans résultat et ces escarmouches ne donnèrent lieu à aucun engagement sérieux. Du côté de la place, les sorties étaient fréquentes et bien soutenues. Cette défense énergique fait honneur au gouverneur, duc de Bournonville (3), aux troupes de ses lieutenans, La Motterie et don Francisco de Menesses, aux compagnies bourgeoises et à toute la population. Signalons deux corps recrutés parmi les ouvriers : les « bigorniaux, » habiles à manier leurs « bigornes » ou bâtons ferrés aux deux bouts, et les hommes des charbonnages (déjà exploités) qui, enfermés dans la ville, furent employés comme mineurs; leurs fourneaux, bien et rapidement poussés, étaient devenus la terreur des têtes de sape françaises.

Cette lutte semblait absorber l'attention de Turenne. On s'explique difficilement, — et nous osons le répéter après Napoléon, — qu'il n'ait rien entrepris pour se délivrer de l'étreinte de l'armée de secours. Ses troupes étaient supérieures en nombre et en qualité, ses retranchemens faibles; nul doute que Condé ne cherchât la revanche d'Arras; tout conseillait donc de prendre l'offensive. Mais le maréchal était-il assuré de trouver chez son collègue un concours intelligent? N'espérait-il pas que l'ardeur de Condé serait paralysée par l'esprit formaliste et les procédés cérémonieux des Espagnols (4), ce qui donnerait le temps d'attendre la chute de Valenciennes sans risquer une bataille toujours incertaine en face d'un

(1) Bien connu de tous ceux qui ont étudié l'histoire des guerres de la révolution.

(2) Le mont Hawie ou mont Ouy figure, sans être nommé, sur la carte d'état-major, à environ 1,500 mètres nord-ouest de Famars.

(3) Bournonville, grande famille des Pays-Bas, issue des comtes de Guines. — Alexandre, duc de Bournonville, frappé de disgrâce à la mort de l'infante Claire-Eugénie, passe (1634) en France, où son second fils, Ambroise-François, continuant de servir, est créé duc et pair en 1652 et conserve son nom. Mais ce titre fut aussi porté par Alexandre-Hippolyte-Balthazar, comte de Hennin, fils aîné d'Alexandre. C'est celui qui défendit Valenciennes et qui, en 1674, fut battu par Turenne à Türckheim; mort en 1690, marié à Jeanne-Ernestine-Françoise, princesse d'Aremberg.— Il y avait donc, en 1656, deux ducs de Bournonville : l'un en France et l'autre aux Pays-Bas.

(4) Nous essayons de traduire ici deux mots essentiellement espagnols : *formalidad* et *ponderacion*.

adversaire tel que Condé? L'inaction de l'armée extérieure semblait mieux justifiée. Maîtres de la campagne, tenus au courant de la situation de la place, les deux princes avaient tout avantage à laisser l'assiégeant, bloqué dans ses lignes, user ses forces et ses ressources, jusqu'au jour où la situation des assiégés commanderait un effort. Et cependant, par le jeu des écluses d'amont, ils troublaient l'ennemi, renversaient ses travaux, tout en formant à Bouchain un amas d'eau qui, lâché à l'heure dite, coupera comme un torrent l'armée française en deux tronçons.

Le premier symptôme du réveil de l'armée de secours fut le départ du bagage expédié sur les derrières. Enfin, dans la nuit du 15 au 16, don Juan, M. le Prince et leurs troupes traversèrent l'Escaut sur onze ponts un peu en-deçà de Denain. Le passage commença à dix heures du soir. Un petit feu allumé derrière la cense d'Urtebise, et caché à l'ennemi par le relief de l'édifice et du terrain, servait de point de direction. Le canon du mont Hawie tirait par intervalles, pour couvrir le bruit, en attirant l'attention des gens de Turenne; d'ailleurs un grand silence fut observé dans les colonnes. Le mont Hawie s'était tu à son tour lorsque, à une heure et demie du matin, trois coups tirés par ses plus grosses pièces donnent le signal de l'attaque. L'armée du roi catholique a terminé son déploiement et s'apprête à escalader les retranchemens. De nombreux pots à feu s'allument, éclairent la scène. En tête marchent les enfans perdus et les grenadiers, prêts à lancer ce projectile de main, précurseur de l'obus. L'infanterie les suit en ordre de bataille. Derrière les combattans, les travailleurs sont rangés, prêts à raser les lignes pour ouvrir passage à la cavalerie. Aux premiers coups de feu, tous s'avancent à la fois : don Juan, Caracena et les gens de pied d'Espagne à droite, le long de l'Escaut; puis les Wallons du prince de Ligne, donnant la main à Condé, qui tient le centre sur la hauteur, du côté de Saint-Amand. Marchin, venant d'une autre direction et chargé de la fausse attaque, à la gauche, vers Beuverage, rencontra moins de difficultés matérielles que ses camarades et s'engagea avant eux; mais il fut rudement abordé et deux fois repoussé par les Gardes suisses. Au centre, l'obstacle était plus redoutable et l'action devait être décisive.

De l'armée française, « Piémont » est le premier sur pied, culbute les enfans perdus, repousse « Persan. » Il est enveloppé; les gendarmes le soutiennent. — A Rocroy, le duc d'Anguien avait rallié ce vaillant régiment autour du drapeau de Jean de Médicis. Hélas! c'est Condé qui aujourd'hui charge, enfonce les « bandes noires, » dispute aux gendarmes l'étendard qu'ils portaient à Lens! — La Ferté a rassemblé plusieurs escadrons; il vient aux

mains avec sa vaillance, son étourderie ordinaires, et se heurte dans l'ombre à la cavalerie de Condé. Cette fois il fut non-seulement battu, mais blessé et pris. La débâcle devient alors complète et marche comme la foudre. Les trois attaques formaient une ligne d'échelons obliques devant lesquels tourbillonnent, défilent les fuyards. Ceux-ci, après avoir cherché à traverser la rivière au-dessus de la place, refluent vers la route de Condé. D'un côté, l'inondation a enlevé les ponts, les barrages. De l'autre, Marchin, qui a enfin pu pénétrer dans les lignes, barre la chaussée. A la faveur des ténèbres, deux à trois mille hommes, sans armes, deminus, purent gagner la petite place de Condé. Tout le reste de l'armée de La Ferté fut tué ou pris. C'était la revanche d'Arras (1).

Marchant avec l'échelon de droite, qui avait rasé le pied des murailles et trouvé peu de résistance, don Juan était entré avant l'aube à Valenciennes. M. le Prince, arrivant entre cinq et six heures du matin sur la place du Grand-Marché, comptait bien n'y plus trouver le vice-roi; mais don Juan, retenu par les félicitations, la foule, le vin d'honneur, le *Te Deum*, la garde bourgeoise, n'avait pas poussé jusqu'au camp de Turenne et s'était borné à faire sortir six petits escadrons des « bandes d'ordonnance » qui lui servaient d'escorte. Sans s'arrêter, Condé court sur leurs traces; à peine hors des murs, il rencontre les débris de cette troupe rapportant le corps de son vaillant chef, un Mérode, le marquis de Treslon (2). Le camp est vide, jonché de débris, de voitures, de canons aban-

(1) Le soir même, M. le Prince visita La Ferté sur son lit et lui fit force complimens, assaisonnés de sarcasmes à l'adresse de Turenne : « S'il n'écoutait que son cœur, il aurait aussitôt remis le maréchal en liberté; mais l'état de ses affaires ne lui permettait pas de négliger cette occasion de tirer quelque argent du cardinal Mazarin. » La Ferté, rétabli, eut la permission d'aller à Paris sur parole; puis il dut passer de tristes jours à Rocroy, sous la garde de Montal, jusqu'à l'arrivée des 80,000 livres exigées pour sa rançon, décembre 1656. (*Papiers de Condé.*) — De son armée, 3,000 à 4,000 soldats et quelques centaines d'officiers étaient prisonniers comme lui; parmi ceux-ci, plusieurs officiers-généraux, Gadagne, Puységur;... nombreux trophées enlevés ou ramassés. — M. le Prince avait perdu un de ses lieutenans-généraux, Saint-Ibal, cet infatigable conspirateur dont nous avons déjà parlé, à certains momens, ennemi acharné de Condé, et naturellement devenu aujourd'hui une des colonnes de son parti. Presque tous les capitaines de « Persan » étaient tués, Marchin grièvement blessé. — Le Musée d'Anvers possède un curieux tableau de Téniers, qui représente *le Secours de Valenciennes*, avec les portraits de don Juan, de M. le Prince et de leurs principaux lieutenans. Ce tableau-plan, qui rappelle la disposition des toiles de la galerie de Chantilly, confirme les dépêches et relations contemporaines qui nous ont fourni les élémens de notre récit.

(2) Les *Relations véritables* portent le marquis de Treslon sur la liste des blessés. Dans son récit du siège de Valenciennes (récemment publié avec d'excellentes notes par M. Maurice Hénault), Simon Le Boucq dit que le marquis mourut presque aussitôt de ses blessures.

donnés. Plus loin les chevau-légers du maréchal, déjà hors d'atteinte, couvrent la retraite de l'infanterie, qui marche en ordre de bataille dans la direction du Quesnoy.

VII. — TURENNE, PAR SA CONTENANCE, SA TÉNACITÉ ET SES MANŒUVRES, RELÈVE LES ARMES DE LA FRANCE.

Deux ans plus tôt, devant Arras, Condé avait pu secourir ses alliés espagnols surpris et séparés de lui par la Scarpe. Sous les murs de Valenciennes, dans des circonstances analogues, Turenne ne put sauver La Ferté. Dès le début du siège, il cherchait à mettre son collègue à couvert en créant sur le Mont-Anzin ce réduit si imprudemment démoli; il ne l'a pas abandonné cette nuit. Aux premiers coups de feu, les deux régimens les plus rapprochés traversaient le fleuve qui déborde; mais les eaux montent: ceux qui essaient de les franchir sont submergés; toute communication devient impossible, et la défaite de La Ferté est aussi rapide que les progrès de l'inondation. Le désastre est irréparable; la moitié de l'armée est perdue; si le maréchal hésite, tout disparaîtra dans le gouffre; le devoir est de sauver ce qui reste.

En mainte rencontre Turenne avait déjà donné de grandes marques de fermeté dans les revers, de sang-froid et de jugement dans les circonstances difficiles; son habileté à conduire les troupes était connue, admirée, et on pouvait suivre la marche ascendante de son génie stratégique. Jamais encore la puissance de sa pensée n'avait conduit sa prudence au degré d'audace où nous allons le voir arriver; il va atteindre la dernière limite de ce qu'un chef peut obtenir de ses soldats; la profondeur, la pénétration de son esprit se dévoilent; on devine l'homme qui conduira les immortelles campagnes de 1673 et 1674, qui, à Türckheim, attaquera une heure avant le coucher du soleil pour ne pas laisser à un ennemi trois fois plus nombreux le temps de se relever d'un coup sûrement préparé et inopinément frappé; — qui, à Salzbach, sera tué au moment où il se place le dos à l'empire, la face à la France, pour forcer Montecuccoli à lui céder la vallée du Rhin!

En ce jour, 16 juillet 1656, après avoir tiré son infanterie et sa cavalerie des lignes, — où il abandonne son artillerie et ses équipages, tout, hors les hommes et les chevaux, — Turenne traverse la plaine au pas, en grand ordre, et s'arrête à trois lieues et demie, appuyé à la place du Quesnoy. La position est belle; mais pas un outil pour la retrancher, pas un canon à mettre en batterie (hors trois ou quatre pièces légères), rien que les armes, la poudre et les balles portées par les fantassins ou cavaliers. La petite forte-

resse n'offre que de bien minces ressources (1) et il ne faut pas les épuiser; l'armée est réduite de moitié, les courages sont abattus; sans doute la marche continuera le lendemain, le soir même, sur Landrecies et les frontières de France; cela semble inévitable. Mais quelle alarme, quel trouble causerait cette retraite! Quelles en seraient les conséquences! M. le Prince rentrant en France vainqueur à la poursuite de Turenne vaincu, c'est la faction ranimée, le soulèvement de mainte province, le bouleversement de l'État! Aucun moment n'a été plus critique (2). Turenne le comprend; son parti est pris, et pour le marquer il arrête au passage quelques chariots revenant à l'aventure, fait déposer le bagage, dresser des tentes. Avec cette poignée d'hommes abattus, à peine armés, mal munis, il fera ferme en face de troupes nombreuses, enflées de leur victoire. Par sa contenance, il retiendra les siens, arrêtera l'ennemi.

Deux jours s'écoulent dans l'attente. Don Juan a voulu jouir de son triomphe, laisser à ses soldats le temps de recueillir le butin. Le 18 juin, l'armée du roi catholique s'approche du Quesnoy. L'infanterie de France se met sous les armes; les chevaux sont sellés; mais les charges restent à terre, les cavaliers à pied, les voitures dételées, les tentes dressées; nul préparatif, nul indice de départ. Un chevau-léger ayant essayé de charger son cheval, Turenne court sur lui le pistolet haut; si l'homme ne s'était jeté à terre, il était tué. Personne ne bouge; tous ont le cœur serré par l'anxiété. — Le maréchal détache quelques escadrons pour disputer le passage des ruisseaux qui sont devant le front. L'avant-garde des ennemis s'arrête comme surprise; leurs généraux s'avancent pour reconnaître, admirent cette armée immobile; la position semble forte; que cache cette attitude résolue? un piège? une manœuvre? un renfort? — Le soir arrive; la bataille sera sans doute pour le lendemain; mais la journée du 19 se passe; on tient conseil autour de don Juan,

(1) Le gouverneur, Beauvau, écrivait à Mazarin, le 24 juillet, qu'il manquait de canon et de fourrages. (*Affaires étrangères.*)

(2) L'Europe avait les yeux fixés sur Valenciennes : « Ce siège est considéré comme une crise dans les affaires publiques, qui doit finir la guerre ou la rendre éternelle, affermir la fortune du cardinal Mazarin, ou rassembler des quatre coins de l'Europe les forces et les mains des hommes pour le jeter à terre, » écrivait Marigny à M. le Prince, de Florence, le 5 août; et quelques jours plus tard (19), à la nouvelle du secours : « M. le cardinal de Retz a quitté cette ville pour s'approcher de Paris afin d'être en estat de profiter des occasions qu'il espère du succès de vos armes. » (*Papiers de Condé.*) — Sur le point de s'unir à la France, Cromwell faillit rompre : « M. le protecteur a esté affligé extrêmement de la victoire de Valenciennes; cela a rompu le dessein que la France avoit d'assiéger Dunkerque par terre et M. le protecteur par mer. » Barrière à M. le Prince. (*Idem.*)

et la nuit surprend encore Français et Espagnols campés en présence.

Le 20, à la pointe du jour, les tambours du roi catholique battent aux champs; toute son armée se met en marche par sa droite; Turenne crut un moment qu'il allait être tourné, mais l'ennemi change de direction et s'éloigne. Ce spectacle avait quelque chose de si étrange que les témoins, les acteurs n'en pouvaient croire leurs yeux: « Serait-il vrai, dit Bussy dans ses *Mémoires*, que M. le Prince, par un reste d'amitié pour sa patrie compatible avec son honneur, eût donné les mains à cet excès de prudence des Espagnols! » Oui, M. le Prince avait déjà souvent des accès de repentir, des retours de tendresse pour sa patrie, mais pas sous cette forme ni dans de tels momens. Oui, les mouvemens de son cœur étaient parfois plus forts que les sophismes dont sa raison cherchait à se bercer: lorsqu'on lui présenta un étendard enlevé au régiment du Roi, il fut fort ému et le renvoya aussitôt, « pour marquer le profond respect que j'ay toujours pour la personne du Roy (1); » mais une fois en présence, il ne voyait plus que des ennemis à vaincre. L'attitude de Turenne ne lui faisait pas illusion, et il avait sollicité, pressé don Juan d'engager le combat. Quand il dut renoncer à triompher de l'indécision du vice-roi, il proposa et fit adopter l'attaque de la petite place qui portait son nom, moins pour s'emparer de cette forteresse et de ses écluses que pour y enfermer, y paralyser ceux qui s'y étaient jetés après la surprise du 16 et enlever à Turenne un renfort de trois à quatre mille hommes. Cet aveu d'impuissance et ce départ, quel qu'en fût l'objet, valaient une victoire pour la France.

Mazarin ne semble pas avoir compris la grandeur de la conduite de Turenne, l'importance du service rendu au Roi. Il pressait le maréchal d'agir, lui demandait un effort dont l'armée était incapable, exigeant qu'on secourût la place assiégée; et Turenne s'excusait de ne pas obéir, sans aigreur, mais avec fermeté, sincérité, et un certain chagrin: « Si je comptais sur cette armée comme n'ayant pas esté devant Valenciennes, — je dis ce qu'il y en a ensemble, — je prendrais assurément un mauvais fondement; je croy que Vostre Éminence sçait bien que je ne crains pas plus qu'un autre de me mettre dans une affaire; mais quand je croy voir qu'il n'y a pas apparence qu'il en arrive du bien, et qu'il peut aisément en arriver de grands maux, je suis persuadé qu'Elle trouve bon

(1) M. le Prince au marquis de Montpezat, mestre-de-camp du régiment du Roi, 30 août 1655. (*Papiers de Condé.*) Cet étendard avait été pris dans un fourrage. Le jeune roi refusa de l'accepter, « ayant bien assez des trophées recueillis par ses troupes sur le champ de bataille. » C'est bien déjà Louis XIV qui parle.

qu'on ne s'y engage pas (1). » Il avait mieux fait « que de s'engager dans une affaire ; » il avait sauvé son armée, et, au momen même où le ministre semblait gourmander son insouciance, il prolongeait la résistance de Condé par un ravitaillement des plus hardis. « Il n'y a guère au monde que le maréchal de Turenne, qui, en présence des ennemis beaucoup plus forts que lui, fit un détachement aussi considérable. Il faut bien posséder la guerre pour en user ainsi, et ce sont là des coups de maître (2). » Puis il s'enfonce en Artois et menace Saint-Venant sur la Lys. Il gagne ainsi du temps pour recevoir du renfort, tient les ennemis troublés, incertains sur ses projets, les attire au milieu des places françaises ; là peut-être la fortune lui offrira la chance d'un combat avantageux. Du Passage venait de rendre la place de Condé après une bonne défense (17 août); la capitulation sauvait ses troupes, mais lui imposait une promenade dans le Luxembourg qui devait le tenir longtemps éloigné de l'armée. C'est tout ce que désirait M. le Prince. Il entraîne aussitôt les Espagnols sur les traces de Turenne.

Pour suivre les deux capitaines, il faudrait tomber dans les redites, refaire le tableau que nous avons déjà tracé. Devant Lens, Turenne se dégage par une manœuvre habile et refuse un combat qui s'annonce dans de mauvaises conditions. Près d'Houdain, serré de près par Condé, il n'a que le temps de saisir une position au vol, mais s'y retranche lentement, « en maintenant ses troupes dans le calme. » Une autre fois, le maréchal « eût bien poussé l'arrière-garde des alliés, si M. le Prince n'eût tracé sur notre flanc gauche un mouvement offensif qui donna jalousie. » Ainsi, en mainte occasion, les antagonistes se retrouvent, et, malgré l'aigreur de leur différend, se respectent et se reconnaissent toujours. Ah! si les deux capitaines, délivrés de toute entrave, avaient toujours été libres d'attaquer, parer, riposter à leur guise, quel intérêt nouveau s'ajouterait à l'étude de cette guerre qui a fixé l'attention de Napoléon, qu'il n'a pas dédaigné de raconter et de critiquer!

Les Espagnols, renonçant à tenir la campagne et entraînant Condé comme toujours, remontent en Hainaut pour reprendre Saint-Ghislain aux Français. Le cardinal recommence ses instances auprès de Turenne; mais celui-ci ne s'en trouble pas : « Condé et Saint-Ghislain sont situés de façon qu'on ne peut les conserver après avoir manqué Valenciennes. Condé est pris; on ne pourra sauver Saint-Ghislain! » La fortune fut moins favorable aux alliés

(1) 31 juillet. (*Affaires étrangères.*)
(2) *Mémoires* de Bussy.

que Turenne ne le pensait. Il suit son dessein : une de ces marches rapides et bien ordonnées dont il avait le secret l'amène sous les murs de La Capelle; la place n'est pas grande, mais elle a un certain prestige; ce sont les gens de M. le Prince qui l'occupent, et Turenne veut un succès. Déjà renforcé en hommes et remonté en chevaux, il donne à Du Passage le temps de lui amener la grosse garnison sortie de Condé, recouvrant ainsi l'égalité numérique. Il a surtout rendu la confiance, relevé les courages, retourné les rôles, et son ton n'est plus le même : « L'armée est bien disposée pour une attaque générale, au cas que l'ennemi veuille donner aux lignes, » écrit-il à Mazarin le 24 septembre (1). Ces « bonnes dispositions » ne furent pas mises à l'épreuve. L'armée d'Espagne, sans solde, sans vivres, ruinée par la désertion, dut lever le blocus de Saint-Ghislain et n'approcha de La Capelle que pour y voir entrer les troupes françaises. Puis elle disparut, rentrant dans ses quartiers d'hiver. Qui eût dit, deux mois plus tôt, que la campagne se terminerait ainsi?

VIII. — FAIT D'ARMES DU 29 MAI 1657. — AVEC SA CAVALERIE, M. LE PRINCE DÉGAGE CAMBRAI.

Il tardait à don Juan de relever le prestige des armes de son roi. Dès les premiers jours de l'année 1657, il reprenait, sous l'inspiration de Condé, l'entreprise manquée vers la fin de l'année précédente, et rouvrait la campagne par l'attaque de Saint-Ghislain, dont il se rendit maître le 7 mars. Mais cet effort l'épuise; tout semble permis à l'armée française. Un traité conclu entre le roi très chrétien et la république d'Angleterre paraît devoir appeler la guerre dans la Flandre maritime. Les ressources de l'Espagne s'accumulent dans cette région; ailleurs les places sont dégarnies. Les premiers mouvemens de Turenne répondent à ces dispositions. Il se dirige vers la mer; déjà il est près de Montreuil, lorsque, tournant brusquement et marchant jour et nuit, il investit soudain Cambrai.

Rien ne manque aux fortifications de cette place; l'Escaut arrose les fossés; à l'est, sur le mont des Bœufs, une vaste citadelle, aux défenses compliquées, exerce au loin son commandement. L'archevêque est prince de l'Empire, et cette dignité a toujours été l'objet de mainte convoitise; Mazarin ne l'a jamais perdue de vue. La ville, grande, industrieuse, abonde en ressources de tout genre; là s'organisent les bandes qui vont brûler des hameaux, rançonner

(1) *Affaires étrangères.*

ou piller des villes tout le long de notre frontière. L'occasion semble favorable : les dernières mesures prises par don Juan ont réduit la garnison à un chiffre misérable ; Turenne se croit assuré d'un prompt succès. Nul coup ne pourrait atteindre plus directement le gouvernement des Pays-Bas.

Resté d'abord près de Saint-Ghislain pour veiller sur la conquête que l'Espagne lui devait et pour refaire sa cavalerie, constant objet de ses soins, M. le Prince s'acheminait tristement, avec ses 4,500 chevaux, vers le rendez-vous donné à ce qui restait de l'armée active. Il venait d'arriver à Boussu (29 mai), lorsqu'un message de Druhot, gouverneur de Bouchain, lui apprit l'investissement de Cambrai. Aussitôt on sonne à cheval, et toute cette cavalerie repart, traverse Valenciennes et, d'une traite, arrive le soir même à Bouchain. Là, M. le Prince questionne, s'éclaire ; les renseignemens du gouverneur sont précis : Turenne est établi devant la place investie avec sa cavalerie, face à Bouchain ; son canon arrive ; tout autour des murailles, l'infanterie remue de la terre ; après-demain, demain peut-être, l'assaillant sera logé sur la contrescarpe ; Cambrai est perdu ! Cependant, avec grande diligence, beaucoup d'audace, on pourrait tenter le secours ; mais c'est une opération bien hasardeuse, pleine de risques, « auxquels Son Altesse Sérénissime ne saurait s'exposer. — Non, Son Altesse Sérénissime ne s'exposera pas, répond M. le Prince en goguenardant ; mais avant vingt-quatre heures, M. le gouverneur de Bouchain apprendra que M. le Prince a perdu un grand combat ou que Cambrai est secouru. Allons ! il me faut un bon guide. »

Pendant qu'on cherche le guide et que les chevaux soufflent, M. le Prince, avec Druhot et deux ou trois officiers, pousse une pointe dans la direction de Cambrai, reconnaît les postes ennemis et rentre après s'être assuré de l'exactitude des rapports qu'il a reçus.

Au confluent de la Sensée et de l'Escaut, la petite place de Bouchain tient la clef des écluses, et, pour le maniement des inondations, joue au-dessus de Valenciennes le même rôle que Condé au-dessous. Cambrai est à quatre lieues en amont. La grande route, couronnant un coteau de faible relief, suit la rive droite de l'Escaut, à 1,200 mètres (en moyenne) du lit de la rivière ; près de Cambrai, en face de Pont-d'Aire, l'écart est réduit à 600 mètres. Toute cette zone comprise entre la rivière et la route est marécageuse, semée de bouquets de bois, coupée par de petites chaussées. C'est au travers de ce fouillis de broussailles et de flaques d'eau, par les sentiers et les passerelles, que Condé comptait mener sa cavalerie jusqu'aux murs de Cambrai.

Son guide était un prêtre nommé Guérin, grand chasseur, habitué à chercher le gibier d'eau parmi les mares, les bosquets; il connaissait tous les passages; mais la nuit était noire. Au plus touffu, à trois ou quatre mille toises de Cambrai, il s'égare, et son hésitation jette quelque trouble dans la colonne; on se dégage avec peine des ronces et des trous. M. le Prince fait appuyer à gauche, trouve, le long de la grande route, un terrain ferme où il reforme sa cavalerie en quatre échelons : 1. Boutteville, 2. Condé, 3. Coligny-Saligny, 4. Persan. Il était décidé à ne plus rentrer dans les fourrés et les marais.

Songeait-il seulement à sortir du dédale où l'avait engagé son guide? ou plutôt n'avait-il pas, par une inspiration soudaine, pénetré la pensée de son adversaire et résolu de la déjouer? Ne s'etait-il pas dit : « Le maréchal m'attend; il me connaît trop bien pour croire que je viendrai par la grande route; c'est dans la vallée marécageuse qu'il est posté pour me recevoir débouchant par les sentiers, au milieu des fondrières? » Et c'était bien cela.

A 1,200 toises de Cambrai, la grande route était gardée par deux régimens, Clérembault et Mazarin. Au premier « Qui vive? » des vedettes françaises, M. le Prince fait charger sans répondre; défense de riposter aux coups de feu, défense de s'arrêter pour ramasser un prisonnier, secourir un blessé. — Condé faillit être victime de la consigne : au moment du choc, pris corps à corps par un capitaine de « Clérembault, » il ne fut assisté de personne et se défit à grand'peine de son adversaire. — La masse a tout renversé, et les quatre brigades continuent leur course rapide; M. le Prince les conduit. En approchant de Cambrai, il appuie encore à gauche; le profil des ouvrages qui couronnent le mont des Bœufs, se dessinant sur un ciel moins sombre, indique la direction; il évite ainsi de donner en plein dans l'infanterie de Turenne, mais n'en essuie pas moins une fusillade assez vive. Enfin il s'arrête à la palissade, au pied des hauts talus de la citadelle, devant la porte Neuve, qui donne accès dans la place, mais qui restait fermée; ce fut un instant critique. Le gouverneur Salazar, accouru au bruit et craignant une surprise, s'apprêtait à la repousser énergiquement. Qu'on juge de sa joie quand il reconnut M. le Prince, avec quel empressement il ouvrit ses barrières, et comme il accueillit cette brave troupe qui arrivait presque entière, ayant laissé sur le chemin et dans les lignes françaises trois cents hommes tués, blessés ou démontés. Deux heures du matin sonnaient (30 mai).

Turenne avait bien entendu les coups de pistolet et le mouvement des chevaux du côté de la grande route; mais comme le bruit cessa, comme on entendait d'autres chevaux qui suivaient la

rive gauche (un petit corps conduit par Druhot), « la fausse attaque, » et comme le tumulte de la cavalerie cherchant un passage dans les fourrés avait frappé son oreille, il pensa que les colonnes de droite et de gauche n'étaient que des ailes volantes, et que M. le Prince cheminait avec son gros au travers des marais. Les premiers rapports reçus des régimens bousculés ne le détrompent pas ; il persiste à croire qu'il n'était passé qu'un détachement de peu d'importance et continue d'attendre. Quand il se décide à rallier son monde et à regagner son camp, le jour allait paraître, et le maréchal découvrit 4,000 chevaux en bataille sur les glacis et le chemin couvert, au pied de la citadelle de Cambrai. Il ne demanda pas le nom de « celui qui était là, » donna aussitôt l'ordre de charger le bagage, d'atteler les pièces, commença sa retraite et ne s'arrêta qu'à Saint-Quentin.

Le secours de Cambrai, entrepris avec audace, dans les circonstances les moins favorables, exécuté avec précision et un succès complet, déconcertait les plans de Turenne, rejeté en Picardie. L'impression sur l'esprit des peuples fut considérable ; tout le pays wallon tressaillit de joie, retentit d'acclamations en l'honneur de Condé. Une médaille fut frappée à l'image de Notre-Dame-de-Grâce, objet de la vénération du Cambrésis ; au revers, la figure de la ville, avec cet exergue : *Condeo liberante.*

Mais ce ne fut qu'un répit. On laissa à Turenne le temps de se recueillir, de reprendre ses combinaisons de marches et d'opérations ; manœuvrant tout le long du front de bataille, il prit Montmédy en Luxembourg, et Saint-Venant en Artois. M. le Prince avait beau pénétrer les desseins du maréchal, don Juan laissait toujours passer le moment d'exécuter les projets de Condé. Rien ne put arracher les généraux espagnols à leur solennité, secouer leur torpeur. Un coup de main sur Calais, où l'on serait entré à marée basse, comme jadis le duc de Guise, échoua pour deux heures de retard. Boutteville seul eut la chance de réussir dans une attaque de convoi, qu'il transforma en brillant combat. A la fin de l'année, Turenne avait fait sa jonction avec les Anglais ; la prise de Mardick était le préliminaire de l'attaque de Dunkerque. L'agonie militaire du prince rebelle avait commencé.

HENRI D'ORLÉANS.

UNE

GAGEURE

TROISIÈME PARTIE (1).

XI.

La villa de Brunoy, où Mme de Louvaigue, après trois semaines de solitude et de réclusion, se flatta quelque temps de recouvrer le bonheur, était charmante à voir comme à habiter. La maison, construite dans le goût italien, est d'un seul étage que surmonte un élégant campanile. Les deux ailes qui accompagnent et prolongent le rez-de-chaussée sont couvertes en terrasses décorées de balustres, de consoles et de fleurons. De la véranda vitrée qui le borde dans toute sa longueur et où l'on accède par un perron d'un grand caractère, le regard embrasse un beau parc, en pente tantôt rapide, tantôt douce, escalier de verdure interrompu par des repos. Un ruisseau, encaissé dans des rochers, traversé çà et là par des passerelles, tombant de cascade en cascade, parcourt des pelouses ombragées de pins, de platanes et de saules pleureurs. Mme d'Armanches possédait une terre en Bourgogne, un château près de Toulouse ; elle n'y allait

(1) Voyez la *Revue* du 1er et du 15 janvier.

pas souvent. Sa villa de Brunoy, qu'elle avait bâtie à son idée en revenant de Rome, ornée à sa fantaisie et de ses mains, était son séjour préféré. Elle y trouvait la dose de tranquillité, de recueillement, qui lui convenait ; elle s'y appartenait un peu plus qu'à Paris, et Paris était tout près.

Mme de Louvaigue retrouva le duc comme elle l'avait laissé ; on ne change pas en deux mois, et d'ailleurs il y a des temps d'arrêt dans les déchéances. Elle voyait, comme autrefois, ce vieil automate, au regard éteint, au sourire blanc, aux jambes menues, tremblotantes, à la lèvre pendante et quelquefois baveuse, trottiner en s'aidant de sa canne à pomme d'or le long d'une allée du parc, la seule où l'on pût marcher à plat. Il était suivi à quelques pas de distance par son domestique Baptiste, qui, attaché depuis vingt-cinq ans au service exclusif de sa personne, ne le quittait pas plus que son ombre, et à la promenade comme à table le surveillait comme une bonne surveille un enfant. On prétendait qu'il remontait chaque matin cette machine, dont lui seul avait la clé, qu'il eût suffi d'une distraction de Baptiste pour que le soir on trouvât le duc mort dans son lit. Heureusement Baptiste savait l'importance de ses fonctions et ne s'en laissait jamais distraire. Il était pour son maître une précieuse ressource, son aide-mémoire, son livre de notes, ses archives vivantes. Quand ils se promenaient ensemble, le duc se retournait par intervalles, l'appelait du doigt et frappant sur sa tabatière, lui disait : « Baptiste, quel quartier de la lune avons-nous ?.. Baptiste, dans quel jour de quelle année avais-je acheté ma jument noire ? » Ou encore : « Baptiste, comment donc se nommait le second académicien ? »

— De qui monsieur le duc veut-il parler ?

— Eh ! tu le sais bien, du second académicien qui a voté pour moi ?

Il n'avait pas oublié que deux hommes d'honneur, esclaves de leur parole et fort obligeans, avaient voté pour lui, et s'il cherchait quelquefois leur nom, leurs visages étaient demeurés gravés dans ses yeux pâles : il y a un certain genre de bienfaits qu'on n'oublie jamais.

Les jours de pluie, il passait ses après-midi assis dans un fauteuil, près de sa fenêtre, regardant ses gens traverser la cour, tâchant de deviner où ils allaient, ou s'amusant avec un ouistiti auquel il était tendrement attaché et qu'il pervertissait par ses gâteries. De sa place, il apercevait le cadran d'une horloge, et il s'assurait que sa montre marchait bien. A quoi bon ? que sert-il de compter des heures vides ? Il ne descendait guère au salon que pour faire d'interminables patiences. Mais y trouvait-il du monde,

faisait fête à tout venant avec l'exacte et exquise courtoisie d'un vieux gentilhomme, à qui la politesse est plus chère que la vie, et sans sa perruque noire il eût paru vénérable. Après ce grand effort, il avait de longues torpeurs : on avait beau frapper, sonner, il n'y avait plus personne, et on avait envie de lui demander s'il vivait encore. Il vivait pourtant, témoin l'émotion qu'il ressentait en époussetant ses médailles et je ne sais quoi d'effrayant qui se passait dans ses yeux quand d'aventure la duchesse se penchait sur lui pour lui parler.

Le retour imprévu de Mme de Louvaigue ne parut lui faire aucune impression ; il ne manifesta aucun étonnement en la voyant se réinstaller dans la villa, il n'eut pas l'idée de lui en demander le pourquoi. Il se contenta de s'informer si M. de Louvaigue se portait bien, en ajoutant :

— Quand vous lui écrirez, chère madame, présentez-lui mes complimens affectueux.

— C'était bien le témoin, pensa-t-elle, qu'il fallait à un si triste mariage.

Elle avait un fonds d'affection pour le vieil invalide, qui lui faisait l'effet d'un lézard estropié et engourdi, se délectant encore à prendre des bains de soleil. En revanche, elle ne se sentait aucune sympathie pour un autre personnage qu'on voyait presque tous les jours à Brunoy, bien qu'il habitât Paris, et qui s'occupait de la comtesse de Louvaigue beaucoup plus que le duc d'Armanches.

Court sur jambes, mais bien pris dans sa petite taille, assez joli garçon, quoiqu'un peu blondasse, élégant de manières, quoiqu'il les gâtât par un peu d'afféterie mêlée à quelque impertinence, M. Philibert Marivet était un de ces hommes qui, faute d'avoir assez de personnalité pour se créer une vie propre, s'en font une de reflet, et qui, n'ayant pas assez de substance pour se suffire à eux-mêmes, mettent leur gloire à devenir un rouage important dans l'existence de leur prochain. Une marraine bienfaisante lui avait laissé un héritage assez considérable pour qu'il pût vivre sans rien faire, et ce jeune homme très actif n'avait jamais rien fait pour son compte, mais du matin au soir il s'employait au service des intérêts ou des fantaisies d'autrui. Il avait le goût de se remuer, de courir, de tracasser. Les gens qui ne l'aimaient pas le traitaient brutalement d'engagé volontaire de la domesticité. Ce n'était pas un jugement, c'était une injure. M. Marivet appartenait à l'aimable tribu des complaisans ; la complaisance était sa profession, sa partie, et il faisait son métier avec un parfait désintéressement. Il était le plus officieux, le plus serviable, le plus industrieux, le plus em-

pressé des commissionnaires, et tout ce que lui rapportaient ses vertus était le plaisir de se savoir indispensable au bonheur de la patronne qu'il s'était donnée de son plein gré. Quand la duchesse lui disait : « Marivet, ramassez mon éventail! Marivet, allez me chercher mes gants! Marivet, faites avancer la voiture ! » — Philibert s'exécutait aussitôt, mais sa bonne grâce sauvait tout, et son sourire disait : « Donnant, donnant ; je me rattraperai. » Avoir le droit d'être familier avec une très belle femme qui était duchesse, M. Marivet n'en demandait pas davantage, cette récompense payait ses peines.

Tartufe aimait à tâter les étoffes moelleuses d'Elmire, mais Tartufe avait des arrière-pensées; M. Marivet n'en avait point, et quand il maniait, froissait entre ses ongles une dentelle, une guipure, le volant d'une manche, Elmire n'avait pas besoin de lui dire : « Laissez, je suis fort chatouilleuse. » Souvent aussi, s'emparant d'une belle main qui s'abandonnait, il en étudiait le dedans et lui disait sa bonne aventure, ou, la retournant, il observait de près, de très près, un petit réseau de veines bleues et de longs doigts effilés en forme de fuseau, dont il détaillait les grâces avec l'attention bienheureuse des myopes, et avant de leur rendre leur liberté, les allongeant sur son genou, il les tapotait doucement. On le laissait faire. M. Marivet était un philosophe, il ne rêvait pas les joies impossibles, et il savait que c'est assez d'une imprudence et de s'oublier une seconde pour perdre à jamais des privilèges péniblement acquis. Il préférait les bonheurs tempérés qu'on s'assure pour la vie aux paradis où l'on ne passe qu'un jour. Le cœur a sa médiocrité dorée, et M. Marivet pratiquait mieux que personne la sagesse du désir.

La duchesse l'employait à beaucoup d'autres choses qu'à lui rapporter ses gants, à caresser ses dentelles ou à patiner sa main. Avait-elle un bijou à faire raccommoder, des reproches à adresser à ses fournisseurs ou à sa modiste, des ordres à transmettre à ses banquiers, quelque affaire à traiter avec son notaire ou quelque chose d'introuvable à trouver, elle en chargeait M. Marivet, et elle pouvait s'en remettre à lui : son industrie égalant son zèle, il trouvait l'introuvable comme il faisait l'impossible. Il avait d'autres attributions plus importantes encore. La duchesse avait fait de lui le courtier de sa gloire. Quand elle avait exposé quelque part une de ses plus fines aquarelles, un de ses éventails miraculeux, c'était M. Marivet qui annonçait l'événement aux quatre coins de Paris, et c'était lui aussi qui courait les bureaux de rédaction. Le lendemain, il apportait en triomphe, à Brunoy, deux ou trois journaux où Mme d'Armanches avait la joie de lire quelque

entrefilet savoureux pour son amour-propre. Elle savait qui l'avait écrit ou qui l'avait payé; elle s'arrangeait pour l'oublier : notre vanité est la plus crédule de toutes nos passions, sans en excepter l'amour.

S'étonnera-t-on après cela qu'elle eût pour cet homme précieux autant d'estime que de bienveillance et qu'elle lui accordât de petites faveurs très menues, auxquelles il attachait beaucoup de prix, et qui n'étaient pour elle que de la balayure ou du billon? Quand elle avait eu la douleur de perdre Mlle Vionnaz, sa seule consolation fut de se dire :

— Dieu soit loué, personne ne me prendra mon Marivet.

Grâce aux nombreux services qu'il rendait et que seul il pouvait rendre, il se trouvait comme chez lui dans l'hôtel de l'avenue d'Iéna et dans la villa de Brunoy. Il en était le principal accessoire, et dans la chambre comme dans l'antichambre, il avait ses coudées franches et son franc-parler. Familier avec la duchesse, il se mettait à l'aise avec toutes les personnes qui l'approchaient; quand on traite le bon Dieu sans façons, on n'est pas tenu de se gêner beaucoup pour ses saints. Les saints s'en plaignaient quelquefois, mais Dieu ne les écoutait pas. Au surplus, M. Marivet n'abusait pas de ses avantages, ne poussait rien à l'extrême. Il avait trop d'esprit de société, trop de savoir-vivre pour se rendre insupportable, et s'il avait du goût pour les niches, pour les petites méchancetés, les noirceurs lui répugnaient. Comme il possédait le don d'ubiquité et que, très répandu, il traversait pendant l'hiver deux ou trois salons chaque soir, il était plein de nouvelles, d'anecdotes. Il y en avait dans le nombre de fort salées, qu'il ne racontait jamais que tête-à-tête à quelque ingénue qui lui tombait sous la main. Sa joie était de l'effaroucher, de la scandaliser. Son monocle dans l'œil droit, il lui narrait son histoire avec tant de bonhomie et dans un style si enveloppé, si obscur, si sibyllin, qu'elle demandait des explications. C'est là que l'attendait M. Marivet. Il expliquait, mais en gazant, jusqu'à ce que l'innocente, ne comprenant pas, mais croyant comprendre, laissât échapper quelque réflexion candide, dont il riait à gorge déployée, ou que, désireuse de s'éclaircir tout à fait, elle le pressât de questions. Alors il lâchait le mot, et, la voyant rougir jusqu'au blanc des yeux, il s'écriait :

— Je ne voulais pas le dire, vous ne pouvez vous en prendre qu'à vous.

C'est ainsi que sa malice semait sa conversation de pétards, que l'innocence faisait partir.

Il avait voulu jadis se donner ce divertissement avec Mlle Vionnaz, qui s'était laissé prendre au piège ; mais elle était de ces innocentes qu'on n'attrape pas deux fois. Dès lors elle entra en défiance,

se tint sur ses gardes ; elle écoutait d'un air très grave les anecdotes de M. Marivet, et on l'eût tuée plutôt que de lui faire demander des éclaircissemens. M. Marivet se montrait fort empressé pour une personne dont il savait que la duchesse faisait un cas infini ; dans le fond, il la trouvait insipide, médiocrement amusante. Quand il la vit revenir dans la villa après deux mois de mariage, sa curiosité fut vivement excitée. Mme d'Armanches lui expliqua que le château de Champrosay ne serait habitable que dans six mois, que, la maison où l'on s'était provisoirement installé étant incommode et même insalubre, on avait dû bien à regret se séparer pour quelque temps. Il n'était pas de ces hommes qui croient facilement. Fort intrigué, il s'occupa de tirer au clair cette aventure, et la comtesse de Louvaigue lui parut beaucoup plus intéressante que Mlle Vionnaz. A plusieurs reprises, il essaya de la faire parler ; il jetait adroitement la sonde ou racontait des histoires de séparations et de divorces. Mme de Louvaigue le regardait avec des yeux sévères, et il s'humiliait comme une chatte qui a tâté de la crème et qu'on fouette : sa gourmandise est la plus forte, elle récidivera demain.

Claire avait retrouvé dans la villa tout ce qu'elle y avait laissé ; et pourtant cette maison où naguère elle se laissait vivre avec autant de plaisir qu'on peut en avoir à nager dans l'eau tiède d'une rivière chauffée par le soleil, lui paraissait changée ; ce n'était plus le séjour de la parfaite félicité. Pendant les premières semaines, elle se sentit renaître au bonheur et fut toute à la joie de posséder de nouveau sa chère duchesse, plus affectueuse, plus caressante que jamais, auprès de laquelle elle avait repris ses fonctions, ses occupations d'autrefois. Durant des demi-journées, elle avait l'œil gai, le pas léger, toute sa liberté d'esprit, elle s'imaginait recommencer sa vie. Puis subitement elle s'apercevait que rien ne recommence, elle était prise d'une mélancolie secrète, d'un vague ennui. Elle songeait au mois délicieux qu'elle avait passé à l'Ermitage avec un homme qui, dans ses bonnes heures, était le plus aimable des compagnons, et il lui semblait que d'homme à femme ce genre de camaraderie a une saveur particulière et piquante, qui manque à l'amitié idéale. Plus souvent, elle se reprochait d'avoir déserté son poste ; elle craignait d'avoir mis les torts de son coté ; il lui venait des scrupules, des inquiétudes de conscience, et la voyant soucieuse, Mme d'Armanches se disait : « Elle pense à lui. »

Un matin qu'elles étaient dans l'atelier, l'une posant des glacis sur le front et les joues de sa *Cigale*, l'autre lisant à haute voix un roman nouveau, sans trop savoir ce qu'elle lisait, la lectrice posa tout à coup son livre sur la table et dit :

— Cécile, il faut que tu me rendes un service.

— Ordonne, ta servante écoute.

— Je n'ai pas besoin de te dire si je suis heureuse auprès de toi. Pourquoi donc ai-je des momens de trouble et de tristesse ?

— Tu regrettes cet aimable homme? lui demanda Mme d'Armanches, en jetant sur elle un regard oblique.

— Que puis-je regretter quand je te vois ? Non, je n'ai pas de regrets, j'ai des remords.

— Il n'y a que l'innocence pour en avoir.

— Assurément il s'est très mal conduit avec moi ; mais sa lettre prouve qu'il a été surpris et irrité de ne plus me trouver à l'Ermitage. Libre aux hommes de s'en aller, les femmes doivent rester dans leur maison, fût-elle un lieu de pénitence.

— Veux-tu que je te dise toute ma pensée? répliqua la duchesse. M. de Louvaigue a plus de profondeur dans ses desseins que tu ne le supposes, et il s'entend fort bien à machiner de petites ruses. Il te reproche ton départ. En restant près de quatre semaines loin de toi sans te donner de ses nouvelles, il a voulu te faire croire qu'il ne reviendrait jamais et te décider à partir. Je ne sais quel usage il compte faire de sa liberté ; ce que je crois savoir, c'est que tu le gênerais beaucoup si tu retournais dès maintenant auprès de lui. Je t'ai promis de m'entremettre pour arranger cette affaire en temps et lieu. Je ne doute pas que le pécheur ne vienne promptement à resipiscence, qu'il n'efface son péché par son repentir ; mais ton rôle est de voir venir et d'attendre. S'il est bon de savoir pardonner, on risque de tout gâter par un excès d'empressement. Le patient, comme a dit le sage, vaut mieux que le fort, et la patience est la vertu des femmes. C'est pour cela qu'elles ont toujours le dernier mot.

Cela dit, elle se remit à peindre, et Mme de Louvaigue reprit son livre, dont elle lut de sa voix limpide cinq ou six pages. Puis le posant de nouveau :

— Duchesse, dit-elle, je voudrais m'assurer pour l'acquit de ma conscience qu'il est tel que tu le prétends, qu'il n'a ni remords, ni chagrin. Je t'en prie, va le trouver, va lui dire...

— Quoi ? demanda la duchesse en la regardant les yeux dans les yeux.

Et comme Mme de Louvaigue, embarrassée, se taisait :

— Il faut qu'un ambassadeur ait des instructions précises. Je lui dirai tout ce que tu voudras, mais sois d'abord au clair avec toi-même. As-tu formé l'héroïque projet de te rendre sans conditions ?

— Après ce qui s'est passé! s'écria Mme de Louvaigue. Pour qui me prends-tu? Mais s'il se repentait de sa lettre, si sa solitude lui pesait, s'il me regrettait un peu, tu lui dirais que je suis prête à reprendre avec lui la vie commune.

— La vie commune telle que tu l'entends? répondit la duchesse avec un sourire d'incrédulité. Ma chère petite, je doute qu'il s'en soucie.

Claire rêva quelques instans.

— Tu as raison, reprit-elle. Non, ne lui propose rien, et fais-lui croire que tu viens le trouver spontanément, sans m'avoir consultée, à mon insu, que, me voyant soucieuse, perplexe, chagrine, tu as voulu t'assurer si un rapprochement serait impossible. Nous verrons ce qu'il dira. Que sait-on? son cœur parlera peut-être, et alors nous aviserons.

— Aujourd'hui même, repartit Mme d'Armanches, j'irai chercher dans son désert cet homme léger, et, s'il est prenable, je le prendrai. Helas! je crains de le connaître mieux que toi.

Elle tint parole, et, dans le courant de l'après-midi, elle se présentait à l'Ermitage. Le comte la vit descendre de voiture, il se précipita au-devant d'elle. L'homme léger l'étonna par son teint brouillé, par son regard à la fois sauvage et honteux : il ressemblait en ce moment à l'un de ces taureaux auxquels les Espagnols reprochent d'avoir une âme ténébreuse, des mouvemens gauches et incertains, l'air obscur. A peine la barrière s'est-elle ouverte, ils s'élancent d'un bond dans l'arène, et soudain, sans qu'on puisse deviner leurs intentions, ils demeurent immobiles, comme fichés en terre, ou la tête baissée, ils grattent le sable du pied, le flairent de leurs naseaux fumans. Ils ont lancé aux chevaux des picadors un regard furtif et sournois ou ils affectent de ne pas les voir; peut-être vont-ils foncer sur eux et leur fouiller les entrailles ; peut-être, avant de frapper, feront-ils plus d'une fois le tour de la place, comme s'ils cherchaient leur volonté. Ils ont compris qu'ils servaient aux plaisirs des hommes, que leur agonie serait un spectacle ; ils méprisent cette foule qui les contemple, les admire, les acclame ou les insulte. Ils regrettent le pâturage qu'ils ont quitté, la génisse blanche qu'ils aimaient, et une sombre tristesse, répandue dans leur sang, amollit leur courage et engourdit leur colère.

Le comte ressentait-il plus de colère ou plus de chagrin? La duchesse n'avait pas de balance pour peser les doses. Mais elle s'avisa sur-le-champ qu'il se trouvait dans un état d'esprit où elle ne l'avait jamais vu. Elle arrivait disposée à le railler, à se moquer de lui, à le harceler comme le banderillero pique le taureau de ses dards. Elle sentit qu'il suffirait d'un mot imprudent pour le faire

sortir des gonds, que, pour peu qu'on le poussât, il éclaterait. Elle se composa aussitôt un visage de circonstance ; en l'abordant, elle avait l'air attendri et le sourire onctueux d'une sœur grise.

A peine l'eut-il introduite dans son salon :

— Ennemie ou amie? s'écria-t-il en la regardant de travers.

— Ennemie de qui? répondit-elle avec un accent d'exquise mansuétude. Je suis, mon cher comte, la meilleure amie de votre femme ; mais je n'entends point me brouiller avec son mari. Je suis très affligée, croyez-le bien, de tout ce qui s'est passé, et je serais heureuse de pouvoir travailler à un rapprochement qui me paraît désirable à tous égards.

— C'est pourtant vous, madame, qui l'avez emmenée, et en attendant de nous rapprocher, vous nous avez séparés.

— Que dites-vous là? Jamais accusation ne fut plus injuste. Un matin j'arrive ici, croyant vous trouver tous les deux. Je la trouve seule et en larmes, mortellement triste. Soyez de bonne foi, je vous prie ; représentez-vous sa situation. Vous savez comment elle a vécu jusqu'au jour de son mariage, de quels soins elle était entourée, tout ce qu'elle recevait en échange de tout ce qu'elle donnait. Et tout à coup l'abandon, le delaissement, la solitude au milieu des bois! D'autres en seraient devenues folles. Convenez que votre étrange obstination à la laisser sans nouvelles était bien propre...

— J'en conviens, interrompit-il brusquement. Je conviens toujours de mes torts.

— Elle s'est jetée dans mes bras en me disant : « Si je reste plus longtemps ici, j'en mourrai. » Mettez-vous à ma place : pouvais-je lui refuser l'hospitalité qu'elle me demandait?

Il réfléchit un instant ; il n'avait rien à répondre.

— Soit! reprit-il. M'apportez-vous des propositions?

— Aucune, mon cher comte. J'étais allée faire une visite à Draveil, et comme j'étais certaine que vous vous en preniez à moi du départ de Claire, j'ai pensé que je vous devais, sinon des excuses, du moins des explications, j'ai fait un détour pour vous les donner. Claire ne sait point que je suis ici. Et quand elle le saurait, de quel message aurait-elle pu me charger? Je vous le dis en toute franchise : vous vous êtes très mal conduit.

— Ah! madame, si j'ai des torts, n'oubliez pas que j'avais des griefs.

— Je suis au fait, Claire n'a pas de secrets pour moi. Les femmes devraient se marier toutes à seize ans, quand elles ont encore la flexibilité d'humeur et les ignorances de la première jeunesse. Une innocente fait, les yeux fermés, le grand saut dans l'inconnu. A l'âge de Claire, on a acquis cette demi-science qu'accompagnent les épouvantes, et quand on a comme elle l'imagination la plus chaste, une

imagination de séraphin, l'épouvante se change en horreur. Elle en reviendra difficilement; elle croirait en se donnant se perdre et s'avilir.

— Fort bien, madame; n'en parlons plus. Je ne veux l'avilissement de personne. Pourquoi donc l'ai-je épousée? Où avais-je l'esprit? Qu'allais-je faire dans cette galère? Mais, encore un coup, n'en parlons plus.

— Et de quoi voulez-vous que nous parlions? lui dit-elle avec un lumineux sourire, qui n'était plus celui d'une sœur grise.

— De tout ce qu'il vous plaira.

Elle montra du doigt un beau lavis pendu à la muraille, et lui demanda si c'était le plan de son château. Il décrocha le lavis pour le lui apporter et lui expliqua en détail toute sa bâtisse, la promena de la cave au grenier, de l'office aux mansardes. Pendant un bon quart d'heure on aurait pu croire qu'il avait oublié son chagrin, jusqu'à ce que tout à coup :

— Duchesse, s'écria-t-il, vous allez vous moquer de moi, mais je veux me confesser à vous. On m'a souvent rendu la justice que je ne manquais pas de ressort ni de philosophie, que je prenais les peines de la vie comme il les faut prendre, que je savais me battre contre mes chagrins. Je ne me reconnais plus. Depuis trois semaines que je suis de retour dans cette triste maison, je m'ennuie à mourir. Je m'efforce de m'occuper, de me distraire, de me secouer, je n'y réussis pas. Je suis la proie d'une idée fixe; je la chasse, elle revient, et non contente de me tenir compagnie tout le jour, elle me réveille dans la nuit. Non, je ne me reconnais plus, il faut qu'on ait jeté un sort sur moi. Il y a des femmes beaucoup plus belles, il n'en est pas de si attachantes, et rien n'égale le charme de vivre auprès d'elle. Quand je regarde travailler mes maçons, je me dis : « Comme ils m'amuseraient si elle était là, assise à mes côtés sur une poutre branlante et au milieu des plâtras ! » Quand j'ai composé à la sueur de mon front quelque méchant article pour mon méchant journal, je pense que je le trouverais charmant si elle me le lisait de sa voix de cristal. Vous le savez comme moi, personne n'a tant de douceur dans l'âme et dans les yeux, et cette douceur se répand sur tout ce qu'elle fait, sur tout ce qu'on fait avec elle. Je suis un franc imbécile. Vous m'avez dit un jour que je ne connaîtrais jamais la divine bêtise; je la connais, je suis bête, tout à fait bête, il n'est pas de cloporte qui le soit plus que moi. Duchesse, moquez-vous de ce pauvre homme, mais soyez bonne et rendez-moi ma femme; j'ai la bouche sèche et amère, j'ai besoin de me désaltérer, de me rafraîchir, et ses grâces sont une poire fondante. Elle m'appartient, puisque je l'ai épousée et que nous n'avons pas encore divorcé. Oui, pour l'amour de Dieu, rendez-la-moi. Aucune lâcheté ne me coûtera

pour la ravoir. Je jure, s'il le faut, de respecter à jamais ses ridicules chimères, les sots scrupules de sa chaste imagination. Je jurerai tout ce qu'on voudra, et s'il lui faut de l'écriture pour m'en croire, j'écrirai, et je signerai de toutes les lettres de mon nom.

— Est-ce la proposition, demanda-t-elle, que vous me chargez de lui rapporter?

— Oui, madame, mais sous la condition que voici : je n'entends reprendre ma femme que si elle revient de son plein gré et non par esprit de devoir, mais par goût ; autrement, j'aime mieux rester seul avec mon ennui. Si, sa colère étant tombée, elle me regrette un peu, ne fût-ce qu'à de rares intervalles, si, quelque plaisir qu'elle ait à se retrouver auprès de vous, elle est inquiète, triste ou seulement pensive l'espace de dix minutes chaque jour, madame, renvoyez-la-moi dès ce soir.

La duchesse demeura silencieuse, et M. de Louvaigue parut consterné :

— Votre silence, dit-il, est une réponse.

— Je voudrais qu'elle fût conforme à votre désir, répliqua-t-elle. Mais j'estime qu'en de pareilles circonstances la parfaite sincérité est le premier des devoirs. Vous pouvez être certain que Claire ne vous en veut pas, qu'elle n'a dans le cœur aucune animosité, aucune aigreur à votre endroit. C'est une nature si noble, si bonne et si généreuse! Comptez aussi qu'elle sera toujours absolument correcte dans sa conduite. Mais, s'il faut tout vous dire, désormais vous lui faites peur. Depuis son retour à Brunoy, elle a un air de délivrance, la figure d'une personne qui respire à l'aise. Si elle revenait ici, elle s'appliquerait à vous cacher son inquiétude, vous la liriez dans son regard. Je vous afflige bien malgré moi, je vous dois la vérité. Au surplus, les hommes sont changeans, il est permis aux femmes de l'être. Qu'il soit convenu entre nous que, si je vois les yeux d'or se changer en yeux de plomb, je m'empresserai de vous avertir.

— Je vous remercie, répondit-il d'un ton d'amertume. Il me restait une illusion, et les illusions font faire et dire des sottises. Puisque ma femme est gaie, à la bonne heure, gardez-la.

Mme d'Armanches quitta l'Ermitage toute bouillante de colère. Elle se disait : « Il n'y a pas à en douter, il est amoureux de sa femme, et il a eu l'audace de me le dire. J'étais là, devant lui, il ne me voyait seulement pas, et il ne m'a parlé que d'elle. Il ne se souvient plus qu'il y a quelques mois, à peine, il suffisait d'un de mes sourires pour le rendre fou tout un jour. »

Elle était indignée comme le serait une étoile de première grandeur éclipsée dans le cœur d'un berger par un de ces feux de joie

qu'on allume à la Saint-Jean sur les montagnes. Il n'est permis de les prendre pour des astres que quand le ciel est couvert et noir. Mais s'il vient à s'ouvrir, si l'étoile apparaît dans sa splendeur, scintillante comme une goutte de rosée et glorieuse comme un diamant qui est un monde, si, saisie d'un vague désir de quitter son éther, elle semble vouloir habiter quelque temps parmi les hommes, l'erreur du pâtre est inexcusable. La duchesse se jura de séparer à jamais ces deux êtres, qui l'outrageaient l'un et l'autre par leur infidélité.

En arrivant aux Bosserons, elle aperçut Mme de Louvaigue, qui, dans son impatience d'avoir des nouvelles, s'était portée à sa rencontre. Dès qu'elle l'eut prise dans sa voiture :

— Mon ange, dit-elle en secouant tristement la tête, il n'y a pour le moment rien à faire de cet homme. Il ne se repent de rien, il ne regrette rien, il se trouve heureux dans sa solitude. J'ai tâché de lui faire entendre, tout en respectant ta dignité, que tu avais des heures de tristesse ; il m'écoutait avec un mauvais sourire. Bref, je cherchais un cœur, je n'ai trouvé qu'un orgueil. Ne prends pas cette mine longue, ma chérie. Nous saurons mater cet orgueil intraitable. Je me suis promis de vous rendre l'un à l'autre, je n'en aurai pas le démenti.

XII.

En traversant la forêt, Mme d'Armanches avait fait beaucoup de réflexions et arrêté un plan. L'année précédente, comme on sait, elle s'était proposé de donner dans son parc une *garden-party*, une fête de jour, et d'offrir à ses invités, pour plat de résistance, *Annette et Lubin*, opéra-comique de Favart en un acte et à quatre personnages, qu'elle entendait représenter en plein air, dans un décor de verdure naturelle, nouveauté qui lui plaisait. Les deux principaux rôles devaient être chantés par elle-même et par Mlle Vionnaz. M. Marivet, belle voix de baryton, avait pris le rôle du bailli, et le comte de Bontron avait accepté à son corps défendant celui du seigneur, dont on supprima les ariettes. Quoi qu'elle lui demandât, ce vieil ami de la duchesse trouvait ses propositions extravagantes et la traitait de folle ; après quoi, victime d'une fantaisie qu'il condamnait hautement, il cédait à son sort : il était le type de l'obéissance qui proteste.

On avait remanié le texte par endroits, en l'abrégeant. Un jeune compositeur de grand mérite, que Mme d'Armanches avait secouru dans ses détresses, aide à se produire, et qui partant lui avait l'obligation du brillant succès qu'il venait de remporter à l'Opéra-Comique, s'était chargé de refondre, d'orchestrer la parti-

tion, sans trop s'écarter du style et de l'esprit du temps. Il s'était acquitté à ravir de son délicat travail; cette vieille musique rajeunie était devenue savante en restant naïve; elle faisait penser à Lancret et quelquefois à Watteau. Les costumes étaient prêts; la pièce était sue, montée, on l'avait répétée vingt fois. Mais Mlle Vionnaz s'étant laissée tomber dans un escalier, la duchesse avait dû renoncer à son projet.

— Je le reprends, s'était-elle dit en revenant de l'Ermitage. Je donnerai ma fête dans quinze jours d'ici, vers la mi-août.

Le soir même, elle communiqua son idée à Mme de Louvaigue.

— Nous savions si bien nos rôles, paroles et chant, que nous aurons bientôt fait de les rapprendre; ce sera l'affaire de deux semaines. Dès demain, je mettrai M. Marivet en campagne, il ira retenir nos violons. J'entends que tout aille à merveille, que nous ayons un grand, un prodigieux succès. Il y aura parmi nos invités quelques connaisseurs, pour qui nous jouerons, et beaucoup de badauds, qui nous admireront de confiance. L'admiration des imbéciles a son prix.

— Ton idée me paraît excellente, répondit Claire, qui était toujours l'amie des plaisirs des autres. Qui me remplacera? Trouve bien vite quelqu'un, je me chargerai de lui apprendre son rôle.

— Te remplacer! s'écria la duchesse. C'est tout simplement impossible. Tu avais eu quelque peine à devenir une Annette vraisemblable, à la fois ingénue, coquette, quelque peu délurée et tout à fait dix-huitième siècle. Tu es si peu comédienne, mon ange! Mais ce que tu as appris difficilement, tu le sais comme personne. C'est ton caractère. Oh! sans toi, point de représentation! Je courrais Paris et la banlieue sans y trouver une Annette, et point d'Annette, point de Lubin.

— Impossible! s'écria à son tour Mme de Louvaigue. Duchesse, y pensez-vous?

Elle y pensait fort bien, et elle entreprit de la raisonner.

— Prends-y garde, ma chère, lui dit-elle, nos amis commencent à gloser. Tu tiens beaucoup à ce qu'on ne te croie pas brouillée avec ton mari, à ce qu'on admette comme parole d'évangile l'invention de la maison incommode et insalubre. Le moyen d'y croire quand on te voit soucieuse et triste? Ma mère me disait l'autre jour : « Je ne donne pas dans cette histoire, ton amie a la figure d'une femme séparée. » Je t'en conjure, ma mignonne, prends sur toi, tu aurais tort de t'enfoncer dans ta tristesse d'un jour. Toutes les femmes éprouvent de fâcheux accidens, c'est le sort commun; mais celles qui se laissent condamner sans en appeler passent pour des êtres insignifians et sans courage, qui méritent leurs disgrâces.

Il ne faut jamais faire de son chagrin l'enseigne de sa maison. Le malheur est le pire des métiers; le monde traite les malheureux de profession comme la charité les mendians de grands chemins; on leur fait l'aumône d'un peu de pitié, mais à cette pitié se mêle un peu de mépris. Ceci n'est rien. Que nous importent les propos du monde! C'est à ton bonheur, à ton avenir que je pense, et je compte envoyer une carte d'invitation à M. de Louvaigue.

— Quoi! tu veux que je joue la comédie devant lui!

— C'est ma volonté bien arrêtée.

— Heureusement, dit-elle, il ne viendra pas.

— Il viendra, prouvant à tous ceux qui le verront ici que vous n'êtes pas brouillés, et les gloseurs, y compris ma mère, seront confondus. Il viendra, te dis-je; on est très indifférent, mais on est curieux. Je n'aurai garde de le prévenir que tu joues le rôle d'Annette; mais il voudra voir comment tu joues celui d'une femme abandonnée, et il aura le chagrin de découvrir que tu as toute ta voix et un rare talent de jeune première, que tu plais beaucoup, que les badauds t'admirent. Rien n'est plus propre à ramener un infidèle, à dégeler un indifférent. Crois-en ma vieille expérience, les hommes ne prennent au sérieux que les femmes qui les paient en leur monnaie. Il affecte de ne point te regretter; qu'il ait la mortification de croire que tu te passes aisément de lui! Si après la représentation, comme il n'y manquera pas, il fend la foule pour te féliciter, tu recevras son compliment d'un air gracieux et dégagé, en évitant de lui accorder dès ce jour la faveur d'un tête-à-tête; c'est une grâce qu'il ne tardera pas à implorer humblement. Il aura beau faire, nous l'obligerons à parlementer, et place qui parlemente est à moitié rendue.

Ce discours fit impression sur Mme de Louvaigue. Les raisons que lui donnait la duchesse avaient du poids; mais ce qu'on lui demandait était au-dessus de son courage.

— Je suis incapable d'un si grand effort, répondit-elle. Et puis me donner en spectacle dans ma situation douteuse! Vraiment, ce serait peu convenable.

— Remarque, ma bonne Claire, que notre opéra est d'une parfaite convenance. C'est moi qui suis ton amoureux, ton Lubin. C'est moi qui t'embrasse, personne autre ne s'en mêle; c'est moi qui, t'enlevant ta tasse des mains, te dis :

Ne bois pas tout, que je boive après toi.

A la vérité, M. le bailli te fait des déclarations; mais tu le reçois

fort mal, et quand il s'écrie : « Annette, je vous aime bien ! » — tu le remets à sa place et tu lui ripostes :

Oh ! vous avez l'âme trop bonne,
Car, moi, je ne vous aime pas.

Mme de Louvaigue, ébranlée, mais non convaincue, demanda vingt-quatre heures pour réfléchir. Le lendemain soir, elle était résolue à ne pas jouer; mais la duchesse fut si mortifiée de son refus que deux heures plus tard elle se résignait, se laissait arracher une promesse dont elle ne chercha plus à se dégager.

— Cécile veut mon bien, se disait-elle, et au zèle elle joint cette triste sagesse que donne la connaissance des hommes. Elle a poussé plus loin que moi la science du monde, du cœur et de la vie, je ne me suis jamais repentie d'avoir suivi ses conseils.

Ce qu'elle ne disait pas, c'est que la duchesse et Favart lui offraient une occasion de revoir M. de Louvaigue, et qu'après avoir un peu tergiversé, elle la prenait aux cheveux. Mme d'Armanches mit en campagne son obligeant et infatigable Marivet. Il se remua tant qu'elle put bientôt fixer son jour, lancer ses invitations. La seule chose qu'il ne put garantir, c'est qu'il ferait beau ce jour-là, et quand le temps est à la pluie, les représentations en plein air sont fort compromises. Mais la duchesse répondait de tout : son empire s'étendait jusque dans le domaine des brouillards et des vents.

Comme toutes les pastorales poudrées et fardées du siècle dernier, la pièce de Favart a son grain de vraie poésie et renferme assez de sous-entendus pour ne point paraître fade aux gens blasés. Accompagnée d'une musique charmante, jouée et chantée par deux femmes dont l'une était une comédienne accomplie et une irréprochable cantatrice, dont l'autre mêlait à toutes choses, comme l'avait dit M. de Louvaigue, la douceur de son âme et de ses yeux, cette pièce devait aller aux nues. Deux enfans, restés l'un et l'autre orphelins, s'aiment d'une amitié tendre, qui est de l'amour et ne le sait pas; elle en a les vivacités, les gestes, la chaleur latente, les secrets désirs et les fièvres. Dans leur innocence, ils ont construit de leurs mains une hutte de feuillage, où ils se promettent de passer leur vie, au milieu des roses et des oiseaux, car les féeries du cœur s'en mêlant, les roses sont toujours fraîches et les oiseaux chantent en toute saison.

Leur beau rêve est troublé par un bailli sentimental et colère, qui a juré de prendre Annette à Lubin. Pour les séparer, il crie au scandale, il invoque la morale outragée. Ils ont réponse à tout. Quand il dit à Annette qu'il n'y a que les filles dévergondées qui

écoutent les garçons, elle réplique que Lubin est son cousin et qu'un cousin n'est pas un garçon. Quand il représente à Lubin qu'il n'est pas permis de s'aimer sans que les lois et les notaires aient passé par là, Lubin répond que les oiseaux n'ont pas de lois et que pourtant ils se marient. Le malfaisant bailli ne raisonne plus; il jure, il menace. Il annonce à ces hardis petits coquins que leur amoureuse et criminelle amitié attirera sur tout le canton la vengeance divine, que la foudre consumera les granges, que la grêle ravagera les champs, que les moutons seront mangés par les loups et que l'univers les accusera de ses malheurs. « Je tremble dès que tu m'approches, s'écrie Annette épouvantée; je t'ai cru mon ami, tu n'es que mon amant... Mais oui-da, comment peut-on trouver du mal à ça? » Le seigneur de l'endroit, pris pour arbitre, la fait comparaître, la trouve fort à son goût, commande à ses gens de l'enfermer dans son château. Lubin, ivre de fureur, court l'y chercher, l'en ramène en jouant du bâton à deux bouts. Puis, confus de son audace, il tombe aux pieds du seigneur, implore sa clémence, et le bonhomme, s'attendrissant, les marie à la barbe du bailli déconfit.

Il y eut des tiraillemens dans les répétitions. Claire s'était réservé le droit de coupure, et avec l'assentiment de la duchesse, elle avait supprimé quelques passages dans ses scènes avec le bailli. Elle autorisait M. Marivet à dire :

Annette à l'âge de quinze ans
Est une image du printemps;
C'est une rose
Qui n'est éclose
Que pour Lubin.

Mais elle lui défendait d'ajouter :

Blancheur de lis est sur son sein;
Mouchoir le couvre
Et ne s'entr'ouvre
Que pour Lubin.

Elle voulait bien encore qu'il s'écriât : « Comment, Annette, il vous embrasse! » A quoi elle répondait : « Eh! pourquoi pas? Je l'embrasse bien, moi. » Mais elle n'admettait pas qu'il lui demandât : « Qu'accordez-vous encore? » Et pour rien au monde elle n'eût dit :

... Que peut-on davantage?
Ah! ne me trompez pas, j'aurais bien du chagrin
De refuser quelque chose à Lubin.

M. Marivet n'acceptait ces coupures qu'avec de vives protestations, et en répétant, il avait grand soin de réciter, comme par inadvertance, les passages condamnés. Un jour, Mme de Louvaigue se fâcha, se retira sous sa tente. La duchesse l'en fit sortir, après avoir chapitré M. Marivet.

— Mon cher, lui dit-elle, Mme de Louvaigue n'est pas une femme comme une autre, et pour moi, c'est un être sacré. Savez-vous ce que c'est?

— Je crois le savoir : c'est une femme qu'il est permis de regarder, mais il est défendu de toucher.

— Encore ne faut-il la regarder, reprit-elle, que d'une certaine manière, et avec autant de respect que de discrétion.

— Nous serons discret, nous serons respectueux, répondit-il en s'inclinant.

Et de ce moment, Mme de Louvaigue n'eut plus guère à se plaindre de lui.

La grande magicienne, qui imposait sa volonté aux élémens, eut pour sa fête le temps qu'elle avait commandé. C'était une de ces après-midi de la seconde moitié d'août qui, tenant à la fois de l'été sur son déclin et de l'automne qui commence, se distinguent par une beauté reposée et recueillie. La clarté du ciel était voilée par des vapeurs blanchâtres qui traînaient. Les lointains baignaient dans une brume d'argent. Il faisait presque frais; mais le vent du nord retenait son souffle pour ne pas emporter les voix, et les feuilles des arbres, à peine remuées, semblaient écouter.

L'assistance se composait de plus de trois cents personnes, couvertes par une grande tente et assises sur des gradins circulaires, tendus de velours rouge et s'élevant en amphithéâtre. La scène, située en contre-bas, était une vraie pelouse, traversée par un vrai sentier, et un orchestre de violons, de flûtes, de hautbois et de cors, était caché par un vrai buisson de laurelles. Derrière la cabane de feuillages inachevée où Annette et Lubin comptaient passer leur vie, se dressait un magnifique ormeau, et à quelques pas plus loin, un pommier allongeait ses branches tortues, chargées de pommes qui commençaient à rougir.

Dès la fin de l'ouverture, jouée par un orchestre invisible, le public s'échauffa; dès les premières scènes, il prit feu, et les badauds pour lesquels avait travaillé Mme d'Armanches prouvèrent qu'ils avaient du goût. L'attrait d'une musique spirituelle et naïve, la beauté et la justesse des voix, les grâces de deux actrices qui n'avaient ni blanc ni rouge, certaines gaucheries étrangères au monde des planches et qui donnaient plus de piquant à leur jeu, un villageois qui était une duchesse, une Annette qui venait d'épouser un comte,

une idylle de convention encadrée dans un décor réel, des bergers merveilleux cheminant sur un sentier dont le sable criait sous leurs pas, des costumes de fantaisie et un pommier dont on pouvait manger les pommes, un orme dont on voyait frissonner les feuilles, ce mélange de vérité et de mensonge produisait une impression toute particulière, à laquelle artistes, connaisseurs et imbéciles, personne n'échappa, et comme l'avait espéré la duchesse, ce spectacle parut aussi étrange que charmant.

Lorsqu'après la scène d'entrée entre le seigneur et le bailli, on la vit s'avancer, chargée de ramée, et que, débitant son bois et arrangeant sa cabane, elle entonna son premier air :

Ma chère Annette
N'arrive pas!
Tout m'inquiète,
Hâte tes pas,
Viens dans mes bras!

six cents mains l'applaudirent. Jamais sa voix n'avait paru si étoffée et si puissante, jamais elle-même n'avait semblé plus belle. Ce délicieux Lubin portait une casaque en taffetas chiné, couleur gorge de pigeon, la culotte de même; des nœuds d'un rouge cerise ornaient son tricorne de feutre et ses souliers. Les femmes désiraient que cette métamorphose durât toujours, souhaitant à la fois d'être délivrées d'une rivale si dangereuse et de se voir courtisées par cet incomparable berger. Quant aux hommes, ils étaient aussi émus qu'attentifs. Il serait superflu de dire au long tout ce qu'ils pensaient.

Mme de Louvaigue ne pouvait prétendre à tant de succès; mais dès son apparition elle excita une vive curiosité. Comme le lui avait dit la duchesse, on parlait beaucoup d'elle, on se racontait son histoire, on flairait un mystère, et il courait plusieurs versions. Au moment où elle sortit du bois, tous les yeux et toutes les lorgnettes furent braqués sur cette Annette; on cherchait son aventure sur son front, et quand Lubin s'écria :

Ma chère Annette,
Toi si jeunette,
Tu vas seulette!

toutes les femmes se regardèrent d'un air d'intelligence, et on trouva que ce vieux Favart avait bien de l'esprit, qu'il prévoyait de loin les événemens.

Elle était si troublée qu'on n'entendit pas un traître mot de sa première ariette :

C'est la fille à Simonette,
Qui porte un panier d'œufs frais.
Elle voit une fauvette,
Elle veut courir après...

Mais l'émotion qui lui étranglait la voix ne nuisait point à son visage. On la trouva charmante, elle eut sa revanche. Le jour de son mariage, on avait dit : « Vraiment, je la croyais mieux. » On dit ce jour-là : « En vérité, je ne la croyais pas si bien. » La duchesse avait pris peine à la parer. Son corsage à basque, lacé par devant, était gris de souris, et ses manches à sabot, serrées au coude par des faveurs, s'évasaient en volans. Sa jupe était rayée de haut en bas de bandes roses alternant avec des liteaux jaune maïs. Son cou était serré dans un mouchoir de linon. Ses mignons souliers enrubannés avaient de hauts talons rouges, et un petit chapeau de paille, posé de côté sur ses cheveux retroussés, semblait ne pouvoir tenir sur sa tête et pourtant il y tenait. Cette bergère timide et rougissante parut digne d'être aimée par un si beau Lubin.

Encouragée par son berger, qui lui disait tout bas : « Remets-toi ! tout le monde te trouve charmante ; » — elle finit par recouvrer son sang-froid, ses moyens, sa voix limpide d'oiseau qui chante pour se faire plaisir. Elle eut dans sa scène de tendresse et de coquetterie avec Lubin autant de naturel que de grâce. On bissa leur duo :

La lumière et l'air sont à nous ;
Nos cœurs sont purs, nos jours sont doux !

On acclama le récitatif qui suivait :

Ces feuillages nouveaux sont bien plus de mon goût
Que ces plafonds pleins de dorure,
Où l'on ne voit le bonheur qu'en peinture.
Les grands ne sont heureux qu'en nous contrefaisant.
Chez eux la plus riche tenture
Ne leur paraît un spectacle amusant
Qu'autant qu'elle rend bien nos champs, notre verdure.
Ah ! Lubin, nous devons bien aimer nos plaisirs
Puisqu'il faut tant d'argent pour en avoir l'image.

Tout à fait rassurée, Annette remit vertement à sa place l'insupportable bailli, qui lui débitait des fadeurs en lui reprochant son Lubin : — « Il vous dit qu'il vous aime ? — Oui, monsieur le bailli. — Il prend la main, la baise ? — Oui, monsieur le bailli. —

Cela vous rend bien aise? — Oui, monsieur le bailli. » On put croire que c'était arrivé.

Le succès alla croissant de scène en scène ; il fut au comble lorsque, après l'enlèvement, on vit reparaître Lubin qui, hors de lui, tenant d'une main sa maîtresse, de l'autre jouant du bâton, chantait de sa voix d'or :

Non, non, je ne crains personne.
Je t'environne, je t'environne.
Aucun danger ne m'étonne,
Sur moi que le ciel tonne !

Il n'y avait point eu d'accroc. M. Marivet avait souvent joué dans les salons, il avait la science et la pratique, et, en vrai Marivet, il était toujours égal à lui-même. Le seigneur du village pensa rester court, il allait se noyer, la duchesse le repêcha. Cette femme étonnante avait eu soin d'apprendre tous les rôles, et elle joignait au sien celui de souffleur.

Après que les deux amoureux sans le savoir eurent été mariés en bonne forme, une douzaine de garçons et de jeunes filles de Brunoy apportèrent des rubans à Lubin, un bouquet à Annette et dansèrent une ronde. Mme d'Armanches les avait si bien habillés, dressés et stylés, leur avait si bien fait leur leçon, que Favart, revenant au monde et les voyant à l'œuvre, aurait cru les avoir inventés. L'instant d'après, Annette entonnait son couplet final et disait à cette très brillante assistance :

Venez voir notre ménage,
Comme amis de la maison.
Pour nous quel bonheur s'apprête,
Si de nous vous faites cas !
Il n'est point de fête
Quand vous n'en êtes pas.

Alors éclatèrent de toutes parts des applaudissemens si bruyans et si nourris, que, de l'autre côté du mur de clôture, une bande d'hirondelles, posées sur le fil d'un télégraphe, s'envolèrent épouvantées, ne sachant ce qu'on leur voulait.

Annette, pour la première fois, eut le courage de regarder son public, et elle s'avisa qu'à l'une des extrémités du dernier gradin était assis un homme serré dans une redingote à l'anglaise, coiffé d'un chapeau gris de haute forme. S'arrachant aussitôt et brusquement au monde des féeries, où les souliers sont ornés de rubans, où les amours mal commencées finissent bien, où les chagrins parlent en vers, où les cœurs heureux gazouillent comme des oi-

seaux, elle songea que cet homme était son mari et qu'elle ne l'avait pas vu depuis deux mois.

L'heure du vin de champagne et de la truffe était venue. Les spectateurs, qui s'étaient dispersés, se trouvèrent de nouveau rassemblés, bientôt après, dans une autre partie du parc, où les attendait un buffet magnifiquement garni. De nombreuses petites tables, réservées aux femmes et couvertes de nappes de toute couleur, avaient été dressées autour d'une grande pièce d'eau, à l'ombre des arbres, au pied des rochers qui bordaient les cascades. Les hommes s'installaient dans l'herbe ou sur la marge du bassin ou mangeaient debout dans le buffet. L'orchestre s'était rapproché et jouait alternativement des airs de danse et des fragmens de symphonies.

Ce second acte de la fête fit une prodigieuse impression sur l'un des habitans de la villa, qui s'appelait Mico, remarquable par ses longues oreilles et par son pelage d'un blanc lustré, qui contrastait avec le noir de sa queue bien fourrée. L'ouistiti du duc n'avait pas eu l'honneur ni la joie d'assister à la représentation ; on avait craint que cet animal, trop libre dans ses actions, sinon dans ses propos, ne la troublât par quelque incongruité. Il était demeuré dans le bas de la pelouse, sur une branche d'arbre, où le retenait sa chaîne. Il avait observé avec une religieuse attention les préparatifs du lunch. Quand il s'aperçut qu'on commençait à festiner sans lui, que personne ne songeait à l'inviter, il entra dans une agitation violente. Tour à tour il regardait ce grand buffet, regorgeant de victuailles et de douceurs, qui lui semblait le temple de la gourmandise, ou il suivait d'un œil clignotant les vingt-cinq domestiques en livrée qui circulaient sans cesse avec des plateaux, ou montrant toutes ses dents, il contemplait les petites tables autour desquelles se serraient des femmes dont plusieurs étaient fort jolies. Ces fraîches toilettes d'été, cette soie, ce satin, ces plumes flottantes, ces éventails toujours remués, faisaient des taches bigarrées au milieu des sombres verdures; Mico s'étonnait de ces plantes nouvelles, qui avaient subitement fleuri dans les gazons. Surexcité par tout ce monde qui allait et venait autour de lui, par la musique, par le bruit des rires et des voix, accoutumé aux gâteries et furieux de se voir négligé, malheureux comme un diable enchaîné à la porte d'un paradis et témoin des délices dont se gorgent les séraphins, il trépignait, se trémoussait avec frénésie sur sa branche, et on entendait par intervalles le cri de sa colère, le sifflement de son désir. Les croûtes de pâté, les terrines, les plats montés et les petits fours, les bouteilles et les cristaux, faïences de Limoges, assiettes de Sèvres ou d'argent, chapeaux coquets, ombrelles,

éventails, robes et femmes, il aurait voulu tout avoir, tout mordre, tout froisser et tout casser.

Son maître faisait bonne figure ce jour-là. Baptiste avait si bien remonté la machine le matin qu'elle fonctionna jusqu'au soir sans crier et sans se détraquer. Appuyé sur le bras de son fidèle serviteur, le vieux duc allait de groupe en groupe, affable, la bouche en cœur, la taille presque droite ; il semblait que ses jambes grêles se fussent raffermies, que ses jointures eussent recouvré quelque souplesse, que sa langue engourdie se fût déliée. Baptiste, se penchant à son oreille, lui rappelait discrètement le nom des gens, et il leur adressait quelques mots courts, tantôt justes, tantôt à côté, selon les hasards de sa mémoire, fort exacte sur certains sujets, mais dans laquelle il y avait des trous, que Baptiste travaillait à reboucher et qui se recreusaient toujours. Il n'importait guère, le secourable et dévoué Baptiste était là, et il avait de la mémoire pour deux.

Tout le monde convenait que la duchesse s'était surpassée, que sa *garden-party* était réussie de tous points, qu'on pourrait faire autre chose, qu'il était impossible de faire mieux. La médisance ne perd jamais ses droits. Un jeune peintre, aussi bonne fourchette qu'habile dans son art, disait, la bouche pleine : « Si ses grands tableaux valaient ses fêtes, il faudrait tirer l'échelle après elle. » Mais tout en mangeant, buvant, conversant, riant et médisant, les gens qui étaient au fait, les initiés ne se désintéressaient pas d'une petite pièce qui, pour compléter le spectacle, devait venir après celle de Favart. On ne se demandait plus si Annette épouserait Lubin, on voulait savoir si un mari, qui, jusqu'alors, n'avait rien dit à sa femme, chercherait à lui parler et ce qui se passerait entre eux.

Claire avait disparu. Elle s'était retirée dans sa chambre. Elle y employa quelques minutes à déshabiller Annette, trois quarts d'heure à habiller Mme de Louvaigue, un autre quart d'heure à reprendre haleine. La duchesse, en lui représentant qu'il y allait de son avenir, lui avait fait jurer solennellement de ne faire aucune avance à son mari, d'éviter avec soin le tête-à-tête qu'il tâcherait d'avoir avec elle, et, assurément, elle comptait tenir sa parole. Mais quand elle reparut, elle n'avait qu'une idée : « Nous parlerons-nous, pensait-elle, et que me dira-t-il ? » Et avec de grands battemens de cœur, elle le chercha des yeux, et, l'ayant découvert, elle suivit tous ses mouvemens. Selon qu'il semblait s'éloigner ou se rapprocher, son teint était plus animé ou son sourire pâlissait. Un cercle s'était formé autour d'elle, on l'accablait de félicitations et de complimens. Tout à coup, M. de Louvaigue,

comme sorti de terre, se dressa entre elle et ses admirateurs, et lui tendit la main en disant du ton le plus naturel :

— Permettez-moi, ma chère, de vous complimenter à mon tour.

Et pour bien marquer que son discours ne s'adressait pas à la galerie :

— Les écoliers ont beaucoup d'amour-propre pour leur maîtresse de chant, ils se mettent de moitié dans ses triomphes ; j'ai pris naïvement ma part des applaudissemens qu'on vous prodiguait. Et pourtant, si j'ose le dire, vous n'aviez pas tous vos moyens, et le soir, à l'Ermitage, vous chantiez encore mieux qu'aujourd'hui.

On parut fort surpris, c'était sans doute ce qu'il voulait. La duchesse, qui avait vu la conjonction de ces deux astres et qui n'entendait pas les laisser longtemps ensemble, survint, emmena le comte hors du cercle et lui dit :

— Vous n'avez pas encore vu mon pavillon chinois, où j'ai logé les précieux bibelots que vous m'avez apportés de là-bas. Allez le voir, je vous en prie ; vous me direz s'il est vraiment chinois.

Il s'inclina et ayant allumé un cigare, il se dirigea lentement vers le kiosque. Mme d'Armanches s'avisa du même coup que Claire s'éloignait, elle aussi, et elle la soupçonna de vouloir, au mépris de la foi jurée, se rendre au kiosque par un autre chemin. Aussitôt elle chercha du regard M. Marivet. Il n'avait pas seulement le don d'ubiquité ; ce myope apercevait les moindres signes que pouvait lui faire la duchesse. Elle n'avait qu'à se dire : « Où est donc Marivet ? » Cet homme essentiel accourait.

— Duchesse, s'écria-t-il, Mme de Louvaigue a fait aujourd'hui un miracle, elle a réussi à se faire regarder à côté de vous, et moi qui vous parle, je l'enlèverais volontiers à son Lubin ou à tout autre. Malheureusement, elle vous est sacrée.

— Mon cher Marivet, répondit-elle, je vous croyais un homme d'esprit.

— Il n'y a rien de plus bête qu'un homme d'esprit, duchesse, et, d'ailleurs, je n'ai jamais pu regarder le soleil sans avoir des éblouissemens.

— Gardez vos fadeurs pour d'autres, répliqua-t-elle, revenez à vous et tâchez de me comprendre. Mme de Louvaigue m'est si chère que je ne souhaite rien tant que son bonheur, et je suis persuadée que je ne puis lui rendre un meilleur service qu'en l'empêchant de se rapprocher de son mari. Tout à l'heure, ils se rencontreront dans mon kiosque. Suivez-la.

— Et après ?

Elle répéta avec un peu d'impatience : — Suivez-la.

A peine Mme de Louvaigne avait-elle fait quelques pas qu'elle tomba sur la marquise de Luzy, qui la prit par la taille en lui disant :

— Tous mes complimens, ma toute belle; vous avez joué et chanté comme un ange. C'est égal, ce que vous avez fait là était bien audacieux et un peu risqué. De mon beau monstre, rien ne m'étonne, rien ne me scandalise, on pardonne tout aux monstres. Mais vous, c'est autre chose. Il ne faut jamais sortir de son caractère. Le monde, croyez-moi, n'aime pas qu'on le dérange dans ses opinions, dans l'idée qu'il se fait de nous; rien ne lui semble plus désobligeant. Et puis, votre situation est un peu singulière. Vous avez quitté bien vite le brancard. Ce n'est pas que je vous blâme, votre mari est un braque. Mais il faut sauver les dehors, se soucier beaucoup des apparences. C'est toute la vie, ma belle, et toute la morale.

Elle la sermonnait dans l'espoir de la faire parler, de lui soutirer son secret. Mais quelqu'un vint la saluer, et sa prisonnière s'échappa.

Mme de Louvaigne, qui connaissait les lieux, rattrapa le temps perdu; elle prit une traverse, arriva la première au kiosque. C'était un vrai pavillon chinois, garni de clochettes, recouvert de toits superposés qui avaient la forme de jonques renversées. Il était orné à l'intérieur de toute sorte d'étoffes précieuses, de grands vases de porcelaine, de coffrets, de cassolettes, de boîtes à parfums, de buffets en bois de santal, incrustés de nacre et ouvragés à jour, de poussas, de magots qui branlaient la tête et semblaient se croire en Chine. Au centre, sur un socle de marbre, régnait une statue de Bouddha en cuivre doré. Accroupi à l'orientale, les jambes croisées, une main étendue sur ses genoux, il levait l'autre comme pour bénir. Ses yeux allongés, ses joues délicatement modelées exprimaient une ineffable mansuétude, et sa petite bouche de femme, pleine de compassion, qui esquissait un sourire, semblait souhaiter la paix à toutes ses créatures. Claire aimait ce Bouddha, qu'elle avait démarqué depuis longtemps, sans cérémonie; elle y reconnaissait son Dieu sous un autre nom. Elle le regarda, il lui parut que ce Dieu souriant était un témoin bien choisi pour la rencontre pacifique qui se préparait, qu'il lui voulait du bien, qu'elle sortirait de ce pavillon le cœur plus léger.

Elle entendit le bruit d'un pas, tressaillit et se retourna. A sa grande déconvenue, elle se trouva en présence de M. Marivet, qui s'avançait en s'écriant :

— Ah! chère madame, ah! ma chère Annette, je cours après vous comme Apollon après Daphné.

— Monsieur Marivet, dit-elle en le toisant des pieds à la tête, vous vous oubliez.

— Il n'y a plus de Marivet, reprit-il, je suis un bailli désespérément amoureux. Oui, madame, je suis si bien entré dans mon rôle que j'aurai de la peine à en sortir. Je ne veux plus parler que la langue du divin Favart, je chante avec lui :

Sa bouche appelle le baiser,
Son regard dit qu'on peut oser.

Il fredonnait encore sa chanson lorsque M. de Louvaigue entra par la porte opposée. M. Marivet affecta une vive surprise et recula de deux pas. Le comte n'eut garde de se fâcher ; depuis le jour où il était parti pour la Bretagne, il se défiait de ses colères et de son premier mouvement. Il regarda ce bailli avec un imperceptible haussement d'épaules. Puis, il s'inclina devant sa femme et murmura entre ses dents :

— La vie est courte, amusons-nous.

A ces mots, il tourna les talons. Elle le rappela, il ne revint point, et il s'éloignait si rapidement qu'elle ne put le rejoindre.

XIII.

Ce n'est rien que l'ombre d'une fumée, et pourtant, lorsqu'elle a passé sur le miroir limpide d'une amitié parfaite, il en reste toujours quelque chose. C'est une trace presque imperceptible, un petit point noir ou jaune; mais quand la glace est absolument pure, le moindre point y fait tache. Il ne serait jamais venu à l'esprit de Claire de mettre en doute le tendre attachement que lui avait voué Mme d'Armanches, l'excellence de ses intentions; mais pour la première fois, elle se prenait à douter de son infaillible jugement et que ses conseils fussent toujours bons à suivre. Elle entendait sans cesse bourdonner à son oreille la voix ricaneuse de M. de Louvaigue disant : « La vie est courte, amusons-nous. » Et elle aurait voulu retrancher de la sienne la journée de la veille.

Elle avait eu une courte et fausse joie. Le compliment débité par le comte à sa maîtresse de chant lui avait touché le cœur; elle s'était imaginé qu'il conservait pour elle un reste d'affection, qu'une entente était encore possible, et en allant le chercher dans le kiosque, elle se proposait de négocier cet arrangement; les cotes mal taillées ont leur prix; toute paix, fût-elle boiteuse, vaut mieux que la guerre. M. Marivet et sa chanson avaient tout gâté. Mais la cause première de tout le mal était cette fatale comédie, ce rôle

d'Annette que, par une complaisance déplorable, elle avait eu la faiblesse de jouer. Sûrement M. de Louvaigue avait trouvé, comme Mme de Luzy, qu'elle faisait quelque chose de malséant, de fort osé, qu'elle manquait de tact, de modestie et de cœur, qu'une femme qui a des chagrins ne chante pas en public et ne met pas des rubans roses à ses souliers, qu'elle était fort déplacée dans cette troupe d'opéra. Sûrement il en avait conçu une vive irritation, et à cette heure, l'homme dont elle voulait se rapprocher était plus loin d'elle que jamais.

— Son compliment n'était pas sincère, se disait-elle. Il a voulu se montrer généreux ou faire taire les médisans, c'était pour le monde qu'il parlait. Il a exprimé sa vraie pensée quand il a dit : « La vie est courte, amusons-nous. »

Cette parole cruelle la poursuivait, l'obsédait. Elle ne fit aucun reproche à la duchesse, mais elle lui raconta ingénument ce qui s'était passé, ce qu'elle était allée faire dans le pavillon chinois, pourquoi, manquant à sa promesse, elle avait voulu voir son mari seul à seule, et elle se plaignit amèrement de M. Marivet et de ce qu'elle appelait son inqualifiable conduite.

— Il faut l'excuser, répliqua Mme d'Armanches. Un homme qui vient de chanter l'opéra et de jouer avec un merveilleux naturel le rôle d'un bailli amoureux a les nerfs montés ; je conviens d'ailleurs que ce garçon est quelquefois un peu fou. Après tout, ma chère, le mal n'est pas grand. Si j'ose te le dire, je ne serais pas fâchée que M. de Louvaigue fût parti d'ici mécontent, irrité et jaloux et que M. Marivet réussît à troubler ses trop paisibles sommeils. Le meilleur moyen de ramener à toi ce bel indifférent est de le prendre par le sentiment de la propriété, le seul qui ait quelque action sur les cœurs altiers et durs. Si ton mari pouvait s'imaginer que son bien, dont il fait si peu de cas, est convoité par les voleurs, il sortirait de son apathie, se réveillerait pour le défendre. A ta place, c'est un jeu que je m'amuserais à jouer. Mais je te donne là de fort mauvais conseils, et il paraît que je me ressens, moi aussi, d'avoir chanté hier l'opéra.

Surprise et un peu choquée de cette réponse, Mme de Louvaigue trouva que son incomparable amie avait dans certains cas l'humeur trop légère, qu'il manquait quelque chose à sa sympathie. Elle l'aimait trop pour ne pas lui pardonner ; mais, quand il faut pardonner, l'amitié n'est plus idéale et les sentimens divins se réduisent à la proportion ordinaire des affections humaines. On continue d'aimer, on adore avec moins de ferveur et de dévote confiance. Au plus fort de sa tendresse pour Mme d'Armanches, Claire avait bien constaté quelques différences entre leurs façons de voir et de sentir ; mais ce

contraste lui paraissait heureux, agréable comme celui de deux couleurs complémentaires qui se font valoir l'une l'autre par leur opposition. Depuis quelques heures, il lui semblait que cette opposition n'était pas au service d'une harmonie, qu'il y avait désaccord, et elle s'en affligeait.

Elle se réserva de dire elle-même son fait à M. Marivet, sans lui mâcher le mot ; mais il ne reparut pas de sitôt à Brunoy. Sa grand'mère, qui habitait la province, rassemblait chez elle, chaque été, ses deux fils, ses quatre filles, ses nombreux petits-enfans. C'était un vrai phalanstère, et comme les curés qui ont chaque année leur semaine de retraite, M. Marivet, fort réglé dans sa vie, attaché à tous ses devoirs, consacrait la seconde quinzaine du mois d'août à faire chez sa grand'mère une petite retraite domestique, durant laquelle il se montrait petit-fils respectueux, fils dévoué, frère empressé, neveu attentif et le plus aimable des cousins, surtout avec ses cousines ; après quoi, s'étant mis en règle avec toutes les vertus de famille, il retournait à ses occupations ordinaires, qui lui plaisaient comme des péchés.

Mme d'Armanches, mise en goût par le succès de sa fête de jour, se proposait de donner en septembre un grand dîner, suivi d'une fête de nuit, dans laquelle il se passerait des choses étonnantes, et elle priait Claire de lui suggérer quelques bonnes idées. Claire n'en avait pas ; mais à force de réfléchir, de se consulter, de causer avec elle-même, elle en vint à penser que le séjour de Brunoy n'était pas celui qui dans sa situation lui convenait le plus. Elle aimait à prendre conseil, elle avait besoin qu'une autre volonté pesât sur la sienne. Elle se rendit à Paris pour y faire visite à sa tante, qui avait assisté à la représentation d'*Annette et de Lubin*, mais avait paru n'y prendre qu'un médiocre plaisir.

Mme Chateldon reçut affectueusement sa nièce et lui dit :

— J'espère, ma chère enfant, que tu ne m'en veux pas d'avoir été, l'autre jour, la dernière à te payer mon tribut de complimens et de félicitations. Je n'ignorais pas que tu as une fort jolie voix, mais je te croyais trop modeste et trop timide pour oser te produire, costumée en bergère, devant un si grand public, et vraiment tu as dépassé mon attente. Je t'ai trouvé beaucoup de talent, je t'en ai trouvé trop.

— Vous voulez dire que j'aurais mieux fait de ne pas jouer ce rôle.

— Oui, ma chère, à te parler franchement, ma surprise n'a pas été agréable. Je ne sais ce qui a pu se passer entre ton mari et toi, ni qui de vous deux a eu les premiers torts ; mais je sais ce qu'on en pense, ce qu'on en dit. Les uns prétendent que M. de

Louvaigue, ayant été soldat d'abord, et plus tard grand voyageur, explorateur de pays lointains, a dans le caractère un peu de la dureté de ces deux professions, que dès les premiers jours de votre mariage, il a eu des procédés que tu n'as pu supporter.

— C'est une pure calomnie, s'écria-t-elle avec emportement.

— D'autres disent qu'après deux mois de séparation d'avec ton amie, l'ennui et le mal du pays t'ont prise, que tu as tout quitté pour revenir à Brunoy, où tu resteras toujours.

— C'est encore faux, répondit-elle, mais avec moins d'indignation.

— Tu m'as toujours témoigné quelque confiance ; je ne te demande pas ton secret. Si tu ne te confesses pas à moi, c'est sans doute qu'il s'agit de quelque chose qui est difficile à dire.

— Pourquoi, interrompit-elle, le monde et vous-même refusez-vous d'accepter l'explication fort plausible que nous donnons?

— Ton oncle connaît l'Ermitage, il affirme que la maison que vous avez louée est bien construite, commode, confortable, pas humide du tout, qu'en l'habitant durant l'été on est plus sûr d'y refaire sa santé que de la détruire.

— Ma tante, reprit Claire, nous avons un léger sujet de désaccord, M. de Louvaigue et moi. Je ne puis m'expliquer davantage ; mais je vous assure qu'il n'y a rien là qui puisse altérer en aucune façon l'estime que nous avons, que nous aurons toujours l'un pour l'autre, que ce nuage se dissipera, que tout finira par s'arranger.

— A la bonne heure, ma chère enfant. Il n'en est pas moins vrai que plus les situations sont délicates, plus il faut se soucier des convenances ; je m'étonne que Mme d'Armanches ne l'ait pas senti.

— Ce n'est pas elle qui m'a demandé de jouer, c'est moi qui l'ai bien voulu.

Elle ne mentait que pour défendre ses amis. Elle ajouta :

— Je conviens que lorsqu'on a fait une faute on est tenu de la réparer. Voyons, conseillez-moi ; que feriez-vous à ma place?

— A ta place, puisqu'il s'agit d'une de ces mésintelligences passagères qui n'altèrent pas l'estime, je m'occuperais d'y mettre fin. Si les torts étaient de mon côté, j'en ferais l'aveu sincère ; si j'avais quelque chose à pardonner, je pardonnerais, et avant trois jours, cette séparation, qui prête à de fâcheux commentaires, aurait cessé.

— Impossible, ma tante, impossible ! répondit-elle d'un ton triste, mais résolu. C'est M. de Louvaigue qui s'est éloigné de moi, c'est à lui de revenir, en acceptant mes conditions.

— Je veux t'en croire, repartit Mme Chateldon. Puisqu'un rapprochement immédiat te paraît impossible, je t'engage à attendre le jour de la réconciliation dans un endroit moins fréquenté et plus tranquille que Brunoy. Que ne demandes-tu au vieux médecin qui t'a servi de témoin de te prendre quelque temps chez lui, à quoi il consentirait de grand cœur ?

Claire hocha la tête. Elle savait que les médecins, vieux ou jeunes, ont l'art de questionner et des yeux qui sondent les reins ; elle était persuadée que son oncle n'aurait pas de cesse qu'il n'eût surpris son secret, qu'elle était décidée à garder pour elle.

— Je ne veux pas lui donner cet ennui. Mais je pense comme vous que Brunoy est un endroit où l'on s'amuse trop. J'irai demander l'hospitalité à mon père.

— Ce serait assurément le meilleur parti à prendre ; en te réfugiant auprès de ce solitaire, tu ne seras pas soupçonnée de sacrifier tes devoirs à tes plaisirs. Malheureusement mon frère ne verra en toi qu'un trouble-fête, et sa maison, je gage, sera trop petite pour te recevoir.

— Vous oubliez, répliqua-t-elle, que cet hiver il a su se déranger pour moi. J'irai le voir dès demain, je ne doute pas qu'il ne me reçoive à bras ouverts.

Mme Chateldon en doutait, mais elle ne découragea point sa nièce et se contenta de lui répéter que, si le général se dérobait, le vieux médecin serait heureux de s'offrir.

Le trajet de Brunoy à Melun étant de trois quarts d'heure à peine par le chemin de fer et Melun n'étant qu'à dix ou onze kilomètres de la Délivrance, il paraîtra singulier que Claire ne s'y rendît que deux ou trois fois au plus chaque année. On se lasse facilement des visites qui font peu de plaisir à ceux qu'on va voir. M. Vionnaz exigeait que les visiteurs s'annonçassent longtemps d'avance, et quand ils s'annonçaient, il se plaignait le plus souvent qu'ils eussent mal choisi leur jour, et les priait de remettre la partie à une époque plus propice. Se décidait-il à les recevoir, il était aimable, charmant, et sa cuisine était excellente. D'habitude les bons vivans ont l'humeur sociable ; le général aimait également à bien vivre et à vivre seul. Il n'était point misanthrope ; mais la solitude était pour lui un élément essentiel du bien-être, une volupté qu'il savourait en gourmet.

Mme de Louvaigne ne l'avait pas revu depuis la cérémonie de son mariage, tant il avait de respect pour les lunes de miel. Il ne parut point à la fête de jour, alléguant pour excuse une indisposition grave et maudissant, écrivait-il, la bronchite opiniâtre qui l'obli-

geait de renoncer à l'exquis plaisir qu'on lui offrait. Claire n'avait pas douté un moment que cette indisposition ne fût une défaite, mais étant restée depuis sans nouvelles, elle prit ce prétexte pour dire à la duchesse qu'inquiète de la santé du général, elle comptait passer auprès de lui la journée du lendemain, qu'elle ne rentrerait que tard dans la soirée. Elle n'ajouta pas qu'elle se proposait secrètement de ne pas rentrer du tout, d'envoyer à son amie une dépêche et à sa femme de chambre l'ordre de la rejoindre, événement incroyable, inouï dans l'histoire d'une amitié idéale. Le cœur se plie aux circonstances, les nœuds se desserrent, et tout arrive.

Le lendemain était le premier dimanche de septembre. Il fallait qu'elle fût bien préoccupée pour n'avoir pas songé que c'était le jour de l'ouverture de la chasse. Le général, passionné pour cet exercice et admirable tireur, n'admettait pas qu'on vînt le déranger quand il avait affaire à ses lièvres et à ses perdreaux. Il s'était levé dès l'aube, avait couru tout le matin, rapporté dix pièces de gibier, déjeuné sur le pouce, et, à l'arrivée de sa fille, il s'apprêtait à se remettre en campagne. A peine était-elle descendue de voiture, elle l'aperçut traversant sa cour, botté, guêtré, la bretelle de son fusil à deux coups passée sur son épaule gauche, escorté de ses deux chiens et suivi d'un jeune villageois en sarrau, qui portait la carnassière et lui servait de rabatteur.

Il parut aussi surpris et aussi charmé en la voyant que si un aérolithe lui était tombé sur la tête. Il se souvint de son exil de Chernex, et il s'écria avec effarement :

— Ah! çà, j'espère que tout va bien, qu'il ne t'est rien arrivé.

Elle repartit en souriant :

— Est-ce donc un fait si singulier qu'une fille vienne voir son père, quand il a une bronchite?

— Je l'avais, dit-il, je ne l'ai plus. C'est égal, tu es bien gentille de venir de si loin pour t'informer de ma santé. Cette malheureuse bronchite m'a empêché d'assister à ton triomphe, car il paraît que tu as fait merveilles. Quelqu'un m'a dit que tu avais été ravissante. Qui donc ai-je vu?

— Personne, dit-elle.

— Tu as raison, c'est un journal qui m'a appris cette grosse nouvelle.

— Vous plaisantez. Les journaux ont parlé de moi?

— De quoi ne parlent-ils pas? Cela effarouche ta modestie. Ma chère, quand on ne veut pas voir son nom imprimé tout vif dans la gazette, il faut, à mon exemple, cacher sa vie parmi les poules et les dindons... A propos, as-tu déjeuné? Je sors de table. Bah! je te connais, deux œufs sur le plat et une aile de poularde te suf-

firont. Tu te rattraperas ce soir, car j'espère que tu me feras l'honneur de dîner avec moi.

Il donna ses ordres, et l'ayant conduite dans la salle à manger, il s'y débarrassa de son fusil, en disant avec un soupir de regret :

— Dors jusqu'à demain, mon ami, j'ai ma fille.

On apporta les œufs. Assis devant elle, il la regarda manger. Il avait l'air soucieux, il se grattait l'oreille comme un écolier qui a une faveur à demander à son maître.

— Tu as fait plus d'un heureux, dit-il, en venant me voir si inopinément. J'ai aperçu tantôt un lièvre qui quittait la plaine pour entrer dans le bois. Il t'aura l'obligation de passer un jour de plus sur la terre.

— Je ne voudrais pas vous troubler dans vos plaisirs. Allez chasser, mon père ; nous causerons ce soir.

— Il y a un moyen de tout concilier, répondit-il, accompagne-moi. Cela t'amusera, et on cause en plein air plus agréablement que dans une chambre.

Dès qu'elle eut expédié son déjeuner, ils se mirent en chemin. Il faisait chaud comme en juillet. Le soleil était ardent, l'air était lourd. Ils traversaient un grand champ roussâtre, sans autre ombrage que celui d'un méchant pommier, qui en occupait le centre. Claire broyait sous ses bottines le chaume récemment coupé, qui piquait comme une brosse ; elle glissait à chaque pas et suait à grosses gouttes ; des criquets sautaient devant elle. Le général, cheminant à grandes enjambées, l'assurait que la saison s'annonçait bien, que les compagnies de perdreaux étaient fort nombreuses et qu'il n'y avait point de pouillards, que le lièvre aussi était bien venu. On avait aperçu des panneauteurs, la semaine précédente ; mais on leur avait fait leur affaire, lui-même en avait arrêté deux de ses mains puissantes. Puis il conta ses exploits du matin, qu'il exagérait un peu. Tous les chasseurs exagèrent, et la plupart sont de bonne foi ; leur mémoire est un verre grossissant.

Quand ils eurent traversé ce grand champ, qui parut à Claire d'une longueur infinie, et qu'ils eurent atteint la lisière d'un petit bois de chênes, M. Vionnaz y envoya son rabatteur, et alors seulement il s'avisa que sa fille était hors d'haleine et rouge comme une pivoine.

— Tu t'échauffes facilement, lui dit-il. Mets-toi là, tu auras de l'ombre.

Et oubliant pour un instant son lièvre :

— Ton mari se porte toujours bien ?

— Mais oui... Je l'espère du moins.

— Comment, tu l'espères ?.. Est-il en voyage ?

— Non, mais je ne l'ai pas revu depuis quinze jours, depuis la fête à laquelle vous n'avez pas voulu assister.

— Au fait, on m'avait conté que tu étais en séjour à Brunoy. Je ne l'ai pas appris par les journaux, c'est bien quelqu'un qui me l'a dit. Je pensais que depuis tu avais réintégré le domicile conjugal.

— Pas encore.

— Cette femme qui t'est plus chère qu'à moi te retient chez elle?

— Elle a consenti à me recevoir, elle ne me retient pas.

Il la regarda fixement. Elle n'était plus rouge, elle était pâle.

— Tu vois bien qu'il s'est passé quelque chose. Vous ne vous entendez pas, M. de Louvaigue et toi?

— Nous nous sommes quittés pour quelque temps.

— Que dis-tu là? Vous vous êtes quittés? Dès le lendemain de votre mariage?.. Décidément le monde est fait de croche et d'anicroche... Vous vous étiez pris de bec? Se serait-il porté à des voies de fait? Ah! voilà un article sur lequel je ne badinerais pas. Le créateur n'admet pas qu'on batte sa créature.

— Rassurez-vous, mon père.

— Aurait-il par hasard renoué avec une ancienne maîtresse?

— Qu'allez-vous donc imaginer? s'écria-t-elle.

En ce moment, l'attention du général fut détournée par un de ses chiens qui, frétillant de la queue, se donnant l'air d'aller en quête, tournait autour d'un buisson, y entra et en ressortit.

— Imbécile! dit le général.

Puis, revenant à sa fille et prenant le ton du commandement militaire :

— Je veux tout savoir. Parle, parle donc! Tu me ferais damner.

Elle refusait d'aller chez son oncle dans la crainte qu'il ne surprît son secret; son père le lui arracha lambeau par lambeau, et après n'avoir répondu à ses pressantes et incisives questions que par des phrases obscures, inintelligibles, elle finit par lui dire :

— Eh! bien oui, nous n'avions que de l'amitié l'un pour l'autre, et j'ai pensé qu'il n'avait pas le droit, qu'il ne pouvait exiger... Enfin, mon père, il m'accuse d'avoir de sottes superstitions. Que voulez-vous? je suis ainsi faite.

Et se redressant, se raidissant :

— Non, je n'ai pas pu, je ne peux pas, c'est impossible.

Il roulait ses gros yeux béans; il avait l'air d'un enfant à qui on raconte la *Lampe merveilleuse* et *Ali-Baba ou les Quarante voleurs*.

— Impossible de quoi faire? dit-il d'une voix tonnante.

Elle resta muette; toute confuse, elle contemplait une motte de terre. Cette fois, il avait compris; mais l'aventure lui parut si pro-

digieuse, si extravagante, si énorme, qu'il ne pouvait y croire, et il s'écria :

— Quoi! tu lui as refusé... Ah! par exemple, à sa place j'aurais pris une trique. Mais en quoi donc est-il fait, cet ex-capitaine? Il a permis, il a souffert, il a toléré !..

Sa stupeur était indicible. Il avait souvent considéré sa fille comme un embarras, comme un fardeau, comme un article encombrant. Elle lui apparaissait en cet instant comme la honte, comme l'éternel déshonneur de l'armée française.

— Et voilà pourtant, marmotta-t-il, voilà pourtant, ma parole ! ce qu'on apprend au Tonkin !

Tout à coup son rabatteur siffla; un de ses chiens fit trois ou quatre bonds et tomba brusquement en arrêt, et il vit son lièvre galopant à vingt pas de lui à travers les guérets. Il épaula, ajusta, visa, tira, le lièvre n'en courut que plus vite.

Furieux d'avoir subi devant sa fille une pareille humiliation, il frappa la terre d'un grand coup de crosse, en lui criant :

— C'est la faute de tes sacrées histoires.

Mais il n'était jamais brutal sans s'en repentir aussitôt, et d'un ton beaucoup plus doux :

— Allons, n'y pensons plus. C'est du lièvre que je parle, car pour ce qui est de ton histoire, elle est de celles qu'on n'oublie pas. Je suis indigne de tirer d'ici à demain un seul coup de fusil. Retournons chez nous.

Il se mit en marche, ruminant dans sa tête la plus étonnante des aventures, cherchant à se représenter la scène. Quand ils arrivèrent près du pommier, il ordonna au rabatteur de prendre les devans et d'emmener les deux chiens. Dès que ces trois paires d'oreilles furent hors de portée, il alla s'adosser à l'arbre, et croisant les bras :

— Vois-tu, Claire, si tu as voulu m'étonner, m'abasourdir, m'ahurir, tu y as bien réussi. On m'avait raconté quelques histoires dans ce goût; mais les femmes qui refusaient ce que tu as refusé étaient de méchantes folles à lier, et toi, tu es une fille raisonnable, sans quoi, tu ne serais pas ma fille, et je suis sûr, parfaitement sûr que tu l'es. Eh! passe encore si ton mari était disgracieux, difforme, si tu avais épousé un de ces animaux mal bâtis dont une femme ne s'approche qu'avec dégoût. M. de Louvaigue est fort agréable, il a tout ce qu'il faut pour plaire ; s'il ne m'avait pas plu, vous ne seriez pas mariés.

— J'ai toujours pensé, répliqua-t-elle d'un ton résolu, et je penserai toujours qu'une femme qui se respecte ne peut se donner qu'à un homme qu'elle aime beaucoup et qui l'aime encore plus

qu'elle ne l'aime. Oui, mon père, se donner sans être aimée, c'est le plus horrible des suicides, car la honte est la mort de l'âme.

— Eh! bon Dieu, ta mère n'a jamais été follement amoureuse de moi, et je n'avais guère pour elle qu'une très honnête amitié, et encore... Mais ne sortons pas de la question. Ma chère, tu t'en souviens, était-elle assez prude? était-elle, oui ou non, à cheval sur les principes, sur les convenances? Et pourtant... Tu n'en peux douter, car autrement il n'y aurait point de Claire Vionnaz ni de Mme de Louvaigue, et tu ne serais pas ici, devisant avec ton père à l'ombre d'un pommier.

— Chacun, répondit-elle, a ses nerfs, son imagination, ses principes, ses idées.

— Oui, et il tient d'autant plus à ses idées, qu'elles sont plus absurdes.

Et tout en écorçant une branche de son pommier, il exposa sa philosophie à cette idéaliste intransigeante.

— Tu m'accorderas bien, ma fille, qu'il y a des idées vraies et des idées fausses. Les idées vraies sont celles qui nous viennent de la nature, les idées fausses sont celles que nous nous fabriquons nous-mêmes, à notre guise, et qui la contrarient. La nature est le grand législateur, le seul qui sache à peu près ce qu'il fait, en quoi il diffère considérablement d'une chambre des députés. Sans vouloir te blesser dans ta foi, ce grand législateur est mon dieu, je n'en ai pas d'autre. Eh bien! pour en venir au point, je ne sais si la nature aurait pu trouver un meilleur moyen que celui qu'elle a choisi pour assurer la perpétuité des espèces, dont elle s'occupe beaucoup plus que de nos chétifs individus; mais elle a fait son choix, rendu son arrêt définitif et sans appel; tu te permets d'en appeler, tu l'offenses, et tôt ou tard elle se vengera. Sais-tu quelle est la cause de tout le mal? C'est que tu analyses et que dans certaines matières il ne faut jamais analyser. Tu penses à ceci, puis à cela, tu entres dans le détail; il faut voir les choses en bloc et en gros. Si le soldat qui va au feu se représentait tous les genres de blessures qu'il peut recevoir, s'il songeait à ses entrailles ouvertes, à sa tête emportée par un boulet ou seulement à sa jambe fracassée, à l'ambulance, à la trousse du chirurgien, à cent autres horreurs, le malheureux se cacherait bien vite dans le premier fossé venu. Toi-même, si tu observais au microscope tous les monstres logés dans une goutte d'eau, si tu étudiais les milliards de vibrions qui grouillent dans un verre de vinaigre, tu ne boirais plus, tu ne mangerais plus de salade. Si un des nombreux amans qu'eut autrefois la duchesse d'Armanches...

— La duchesse, interrompit-elle en fronçant le sourcil, n'a jamais eu d'amans.

— Elle te fait croire tout ce qu'elle veut. Tu es la seule à ne pas savoir...

— Mon père, je vous prie, dit-elle sévèrement.

— Changeons d'exemple. Si M. de Louvaigue, quand vous vous serez raccommodés, avait la funeste idée d'examiner à la loupe la peau fine et blanche de ta main mignonne, où il croirait voir le réseau de mailles d'un gros tricot de couleur terreuse, il serait moins tenté de la baiser. Ceci te prouve qu'il faut laisser l'analyse aux savans, que la meilleure conduite à tenir dans l'habitude de la vie est de se mettre un bandeau sur les yeux et d'y aller gaîment. Quand on se pique de raffiner, de subtiliser, on sacrifie les bonnes et utiles pratiques aux spiritualités imaginaires, et on a ces scrupules superstitieux que te reproche justement ton mari. Claire, ma fille, la nature est la grande ennemie de toutes les superstitions.

— Et pourtant, mon père, répliqua-t-elle, permettez-moi de vous dire que vous avez les vôtres. Quand vous vous battiez contre les Allemands, vous auriez mieux aimé mourir mille fois que de sauver votre vie par une lâcheté. Vous obéissiez à la loi de l'honneur, qui est, lui aussi, une superstition, car la loi de la nature est de craindre les coups et de les éviter.

— Bravo! à merveille! s'écria-t-il. Je reconnais ma fille; comme moi, tu es une intrépide raisonneuse. Mais la différence, entre nous, c'est que je raisonne juste et que tu raisonnes faux. Remarque, en effet, que mes superstitions ont sur les tiennes cet avantage qu'elles m'ont aidé à faire mon métier, qui était de me battre pour mon pays, et que les tiennes t'empêchent de t'acquitter de ta fonction propre, qui est de faire des enfans et de travailler, comme la nature le veut, au peuplement de la terre,.. qu'après tout j'envoie à tous les cinq cents diables! ajouta-t-il en pensant soudain à son lièvre.

Il n'y pensa pas longtemps. Il s'était remis en chemin, et une inquiétude qui l'agitait lui faisant allonger le pas, sa fille avait peine à le suivre. Il se disait que, si cette affaire ne s'arrangeait point, si la brouille entre le mari et la femme venait à durer, ce serait peut-être le père qui en ferait les frais, et il commençait à soupçonner que cette jeune femme, qui refusait d'acquitter la dîme du mariage, avait de secrètes intentions sur lui, qu'elle projetait sournoisement de lui demander l'hospitalité, pour quelque temps du moins; mais une fois installé, on ne s'en va plus.

La maison bourgeoise et sans apparence qu'habitait le général prenait ses jours de derrière sur le vaste et monumental préau d'une ancienne abbaye, transformé par la révolution en cour de ferme. L'un des côtés du cloître subsistait encore avec ses arceaux

enchevêtrés, ses piliers trapus, ses colonnettes aux chapiteaux sculptés. Le général promena sa fille dans ses serres, dans sa salle de bain, dans ses remises, dans ses écuries, et lui montra son nouveau cheval de selle à la robe tigrée, qu'il appelait Léopard, et auquel il apprenait beaucoup de choses. Il lui fit visiter ensuite son logement particulier, récemment rafraîchi, remis à neuf. C'était une enfilade de pièces basses de plafond, assez grandes et bien aérées, bien tenues, meublées avec une élégante simplicité. Cet épicurien, un peu négligé dans ses habits, mais dont la barbe et les mains étaient toujours irréprochables, aimait le rustique, il détestait le sordide, le débraillé. Il exigeait que tout fût en ordre autour de lui et prenait grand soin de son appartement, dont les murailles étaient tapissées de gravures de prix. Mais à dessein il laissait le reste de sa maison à l'abandon, il en avait condamné les portes et les fenêtres.

— Hélas! dit-il à Claire sur un ton de bonhomie fûtée, ma maison se dégrade, se délabre. Il y aurait de grandes réparations à faire pour la remettre en état, et j'ai une telle horreur des maçons que je recule d'année en année le moment de les faire venir. Il en résulte que je n'ai pas une seule chambre à offrir. C'est désolant, c'est honteux. Il faudra que j'avise.

Il la conduisit de sa chambre à coucher, dont le papier, les tentures, les rideaux lui parurent d'un excellent goût, dans sa salle de billard, décorée de panoplies et de ramures de cerfs. Il fit devant elle quelques carambolages, par finesse, par effet et par bande.

— Avec qui jouez-vous d'habitude? lui demanda-t-elle.

— Avec de bons bourgeois du voisinage, avec le médecin et les autorités de l'endroit, avec mon maire et son adjoint. Ces messieurs ne viennent que quand je les appelle. Je suis un roi, ma chère, et tous les rois ont leurs courtisans; mais je ne tiens ma cour que lorsqu'il me plaît.

— Dites plutôt que vous êtes un vilain sauvage, lui répondit-elle en lui passant ses bras autour du cou. Et pourtant, quand vous le voulez, vous êtes le plus charmant des hommes.

— Tais-toi donc, vile flatteuse! Ton père n'est qu'un vieux sabre rouillé, qui a fini par aimer sa rouille; on le désoblige en la lui ôtant. Ma maison me plaît parce qu'elle sent la vache et le fumier. Comme le disaient nos pères, je me repose dans le sein de la bonne nature, qui me berce doucement et me prépare à mon dernier sommeil. N'étant pas un égoïste, je ne veux imposer mes goûts bizarres à personne; c'est pourquoi je vis seul. Oh! le bon lieu de refuge que la Délivrance! J'y suis à l'abri de l'imprévu, je n'y vois que les gens que je veux voir, je n'y fais que ce que j'aime à faire. Le

facteur ne vient ici qu'une fois le jour, nous n'avons qu'une seule distribution. Quand on est jeune, tout coup de sonnette fait tressaillir d'aise; on prévoit une visite agréable, et on dit : « Faites entrer! » Reçoit-on une lettre, d'où qu'elle vienne, on croit deviner, rien qu'en jetant les yeux sur l'adresse, qu'elle vous apporte quelque nouvelle intéressante ou heureuse. A l'âge des cheveux gris ou blancs, on change d'âme et de mœurs : les coups de sonnette vous annoncent des fâcheux, et on redoute les lettres comme des malheurs.

Il la fit entrer dans son cabinet de travail, et de là dans sa bibliothèque, grande pièce garnie d'armoires vitrées, dont elle passa les tablettes en revue. Aux livres d'histoire et de voyages, aux atlas, aux ouvrages militaires, aux traités de tactique, à la correspondance de Napoléon, aux œuvres du grand Frédéric, se trouvaient mêlés quelques poètes. Elle avisa un rayon grillé.

— C'est là que je mets mes raretés, lui dit-il; je suis un peu bibliophile à mes heures.

Ces raretés étaient de belles éditions à images de quelques-uns des romans les plus licencieux du XVIIIe siècle. Le général, qui méprisait la littérature obscène d'aujourd'hui, faisait grâce à celle du siècle dernier, parce que les polissons d'alors, disait-il, avaient de l'esprit et quelque philosophie. Il montra à sa fille des volumes richement reliés.

— Voilà mon Horace; voilà mon Lucrèce, mon Rabelais et mon Montaigne. Ce sont les quatre évangélistes de la nature. Ces messieurs seraient diablement étonnés si tu leur racontais ton histoire.

Elle s'approcha de la fenêtre, qui donnait sur la cour.

— Ne regarde pas, lui dit-il, ou tu prendras en horreur ma bicoque, ma cassine, ma tanière, ma bauge. Tu n'es pas une campagnarde, toi; tu es une jeune femme très raffinée. Il te faut des châteaux et des duchesses; je ne te vois pas vivant parmi les moutons, les oies et les porcs.

Il se trompait bien; elle ne frémissait point d'horreur. Le grand repos, le grand silence de cette grande cour, où l'on n'apercevait en ce moment que quelques poules picorant dans un fumier et deux porcelets jouant ensemble et se mordillant les oreilles, lui plaisait beaucoup, et elle avait décidé que la Délivrance était le séjour du monde le plus convenable à une jeune femme provisoirement séparée de son mari, résolue à se réconcilier un jour, ne sachant encore quand ce jour viendra ni à quelles conditions sera signée la paix, mais désirant que jusque-là les curieux ne s'occupent pas d'elle et que son nom ne figure dans aucun journal.

— Votre tanière, dit-elle, est tout simplement délicieuse, et je

m'engage, sans chercher longtemps, à m'y trouver une place. Faites mettre un lit volant dans cette bibliothèque, vous verrez comme j'y dormirai.

Il fit un bond, leva les bras au ciel.

— Ne te moque pas de ton père, s'écria-t-il. Où le prendrais-je, ce lit? Ma literie est un mythe.

Elle n'insista point, elle avait attaché le grelot et ne voulait pas procéder trop vivement dans une affaire si hasardeuse. Elle se réservait de revenir à la charge en temps et lieu, c'est-à-dire entre la poire et le fromage. Quand un homme a bu et mangé, on lui persuade plus facilement qu'il a des lits.

Le général, qui craignait de mettre sa fille en retard, avait eu soin d'avancer l'heure du dîner. On vint bientôt les avertir que le potage était sur la table. La femme de chambre qui les servit, grande et belle villageoise nommée Josette, bien en chair, aux formes pleines, à la taille carrée, au bras dodu, à l'air et au ton grenadiers, aux traits réguliers et un peu durs, eût été un admirable modèle pour une statue de la République. Mme de Louvaigue constata avec étonnement que cette belle fille, fort endimanchée, avait une robe de soie, une ruche de tulle soigneusement plissée, qu'une jeannette de vermeil pendait devant le foulard rouge croisé sur sa poitrine, que ses oreilles étaient ornées de petites boucles qui sûrement étaient en or. Elle constata aussi que Josette parlait avec trop de familiarité au général et que ses grands yeux, qui semblaient dormir sous ses longues paupières, se réveillaient par intervalles pour lancer une fusée. Toutefois, elle n'en conclut rien.

M. Vionnaz était grand amateur de bon café, et il avait découvert à Chernex que sa fille le préparait à merveille.

— Le café de Marion, ma vieille cuisinière, lui dit-il à la fin du repas, n'est que de la tisane, de la lavasse. Tu devrais bien lui donner une leçon; c'est un précieux service que tu me rendrais.

Claire descendit à la cuisine. Quoique les cuisinières rabrouent les gens qui prétendent leur en remontrer, Marion l'accueillit fort bien. Tout en la regardant faire, elle forma et exprima le souhait que Mme la comtesse vînt habiter quelque temps la Délivrance. Elle insinua qu'il s'y passait des choses fâcheuses, incorrectes; elle fit le procès de Josette, dont elle était visiblement jalouse, se plaignit de ses grands airs, de sa tyrannie.

Comme Mme de Louvaigue retournait à la salle à manger, précédée de Marion qui portait la cafetière, elle ouït par la porte entrebâillée ces mots prononcés d'une voix rêche :

— Tenez donc vos pattes tranquilles, et ne me dites pas de bêtises. La dame n'aurait qu'à vous entendre!

Au même instant, elle reçut de Marion un grand coup de genou

dans l'aine, qui signifiait sans doute : « Que vous avais-je dit? » Cet avertissement énergique, dont s'excusa humblement la trop vive cuisinière, était superflu. A peine rentrée, Mme la comtesse dit au général :

— Voilà votre café, mon père. Buvons-le vite, ou je manquerai le train.

— Quoi! s'écria-t-il en affectant un air d'ennui, tu t'en vas, à peine arrivée. Tu es bien avare des momens que tu donnes au vieux sabre rouillé! Tu apparais, tu disparais, tu es un éclair. Mais j'entends profiter le plus longtemps possible de ton aimable compagnie, je te reconduirai jusqu'à Melun. Tu as gardé ta voiture, tu m'y prendras. Mon ordonnance nous suivra à cheval en tenant Léopard en laisse; pour te prouver combien je t'aime, je ne le monterai qu'au retour.

Delivré de son inquiétude, il lui débita, tout le long du chemin, des douceurs et d'affectueux sermons.

— Je n'aurai pas de repos, lui dit-il par forme de conclusion, que tu ne te sois rapatriée, remise avec ton mari. Je veux arranger cette affaire, j'irai le voir dès demain.

Mais s'étant souvenu que son lièvre lui devait une revanche :

— Oui, j'irai le voir dans trois ou quatre jours. Je lui dirai que je t'ai raisonnée, chapitrée, que désormais il peut te demander toutes les obéissances qu'un homme a le droit d'exiger de sa femme.

Épouvantée des offres de service d'un ambassadeur qui prétendait la livrer à discrétion, elle lui répondit :

— Je vous en supplie, prenons du temps. Je vous promets de recourir à vos bons offices, s'il en est besoin. Mais il ne faut rien précipiter. Laissez-moi faire, tout s'arrangera petit à petit.

— Je ne t'ai donc pas convaincue? Tu résistes encore à la loi naturelle?

— On ne se refait pas, répliqua-t-elle en pensant à Josette, qui ne l'avait point réconciliée avec la nature.

— Décidément, tu es ma fille. Tous les Vionnaz sont têtus.

En arrivant à Melun, après être descendu de voiture, il la remercia chaudement de sa bonne visite.

— Quoique tu sois une vraie toquée, madame la comtesse, tu es gentille, très gentille. Mais qu'il te souvienne de ce que je t'ai dit, défie-toi de l'analyse. Claire, l'analyse est la mort du bonheur.

Cela dit, il lui donna par la portière deux tendres baisers sur les deux joues, d'abord parce qu'elle était sa fille et ensuite parce qu'elle s'en allait.

Elle éprouvait un serrement de cœur; elle avait compté sur son père, il lui en coûtait de décompter.

— Allons, pensa-t-elle, à défaut de mieux, j'accepterai l'hospitalité de ma tante.

XIV.

Le même jour, M. de Louvaigue avait ouvert la chasse entre Moret et Montigny, chez son ami, M. de Novis, qui en possédait une fort belle. Champs, bois, marais, perdreaux et lièvres, lapins, faisans et canards, il avait de tout.

Le comte était fort malheureux. Il s'était rendu à l'invitation de la duchesse, pour s'assurer si réellement sa femme était aussi gaie, aussi contente, aussi libre de tout souci, de tout regret que le prétendait Mme d'Armanches. Il avait eu la surprise de la voir déguisée en bergère et de l'entendre chanter devant plus de trois cents personnes. Chacun de ses trilles lui fit l'effet d'une bravade et cet opéra qu'on lui servait lui parut un insolent défi. Peu accoutumé à se contraindre, il avait fait, ce jour-là, un prodigieux effort sur lui-même. Il parvint à sourire, après quoi il était rentré chez lui atteint en plein cœur, furieux contre la main qui l'avait blessé, furieux d'être allé chercher son supplice, se reprochant sa lâcheté, honteux de tant souffrir et dans cette disposition d'esprit où l'on fait du poison de tout. Il avait voulu essayer de la vie sérieuse, il y débutait par le chagrin. Beau commencement! Dégoûté de son entreprise, il était résolu à s'en tenir là. Ce nouveau converti brûlait de retourner à ses idoles. Il se disait matin et soir : « Je suis un imbécile. Soyons léger, oublions, amusons-nous. » Mais l'alouette ne pouvait s'envoler; elle avait du plomb dans l'aile.

Toute occasion de se distraire lui paraissant bonne, le comte était accouru au premier appel de M. de Novis. La veille de l'ouverture, il s'était mis en route dans un tilbury qu'il conduisait lui-même, et il avait tellement surmené son cheval, sans lui en dire la raison, que la pauvre bête crut que son maître avait le cerveau dérangé; elle ne se trompait qu'à moitié, une idée fixe est une folie commencée. Il laissa à Melun son cheval épuisé et sa voiture, et se rendit à Moret par le train. Il trouva dans le château de son ami douze joyeux compagnons, tous en train de bien faire. Heureux de ne plus se sentir à l'Ermitage, la soirée lui parut courte; après quoi il dormit d'un bon somme, et à son réveil il lui sembla que le malade allait mieux.

On se mit en chasse de grand matin. Deux actrices d'un des petits théâtres de Paris étaient de la partie; tout à fait novices en cynégétique, elles se montraient impatientes de faire leurs pre-

mières armes et assuraient que leur coup d'essai serait un chef-d'œuvre. Elles avaient adopté pour la circonstance un béret orné d'une plume de coq, une jaquette à jupe en étoffe quadrillée, des brodequins montant jusqu'aux genoux sans les cacher, une façon de costume écossais modifié par leur fantaisie. Comme il arrive toujours, la bande se divisa bientôt. les sélections se firent. L'une des chasseresses, qui était fort jolie, prit tout de suite en goût M. de Louvaigue. Elle s'attacha à ses pas, le choisit pour son chevalier. Elle voulait n'apprendre que de lui l'art de charger, d'épauler un fusil, de tirer un lapin sans tuer un chien ou un homme; mais il ne parvint pas à la convaincre qu'il faut ouvrir les yeux pour viser; elle les fermait hermétiquement et détournait la tête, tant le bruit de sa poudre lui faisait peur.

Avant la fin de la matinée, on déjeuna dans un pavillon, en plein bois. Le repas fut aussi copieux qu'abondamment arrosé, et la tête de M. de Louvaigue se monta, à la vive satisfaction de la jolie Écossaise qui lui voulait du bien, et qui avait déplacé quelqu'un pour s'asseoir à côté de son chevalier. Les bons compagnons n'ignoraient pas que sa femme l'avait quitté; ils désiraient en savoir le pourquoi et tâchèrent de lui arracher son secret. Il se moqua d'eux en leur racontant une tragique histoire, une ténébreuse aventure de cour d'assises, si incroyable que les deux comédiennes, quoique fort crédules, l'accusèrent d'exagérer. Puis il porta un toast aux maris sans femmes, dont le bonheur, selon lui, surpassait celui des vieux garçons comme M. de Novis, autant que la félicité d'un podagre délivré de son accès surpasse celle d'un homme qui n'a jamais eu la goutte et ne connaît pas la joie de ne plus l'avoir.

S'excitant de plus en plus, il fut pris d'une gaîté sarcastique, convulsive, bruyante, tumultueuse, qui se permettait tout. Mais subitement il sentit tomber sur lui une petite pluie fine de mélancolie et, bientôt après, le poids d'un ennui lourd comme une chape de plomb, et, après avoir bavardé une heure, il ne desserra plus les dents. Tout ce qui se passait dans ce pavillon de chasse lui donnait la sensation de choses déjà vues, de paroles déjà souvent entendues, de bons mots datant de trois siècles et fripés, usés jusqu'à la corde, de rires qui sentaient le rance, de visages qui étaient la millième épreuve tirée d'un vieux cliché, et tout cela composait une de ces pièces qui ont dépassé leur centième représentation et qu'il n'est pas permis de voir à moins qu'on n'arrive de Carpentras. Il décida que M. de Louvaigue, qui avait trouvé cette pièce amusante, arrivait de plus loin que Carpentras, qu'il était un provincial de la vie. Assis en face d'une fenêtre ouverte, il apercevait de sa place un buisson tout ensoleillé. Il lui parut que cette broussaille rece-

vait les rayons d'un vieux soleil hors de service, bien assez bon toutefois pour éclairer une si vieille terre, un si vieux monde, de si vieilles grimaces, de si vieilles âmes et cette farce insipide qu'on appelle la destinée humaine.

Vers deux heures, on s'apprêtait à se remettre en chasse, à l'exception des deux Écossaises, qui, lasses de leurs exploits, assommées par le champagne, n'en pouvant plus d'avoir trop ri, demandèrent en grâce qu'on leur permît de faire leur sieste. Mais la solitude de ce pavillon les effrayait, et M. de Louvaigue s'offrit obligeamment à les garder. Leurs grands brodequins les gênant pour dormir, il les aida à se déchausser, à s'allonger sur un divan; il leur procura de moelleux oreillers. Puis, comme on fait aux chevaux pour les défendre des mouches, il disposa artistement des feuillages autour de leurs têtes, et à travers les feuilles sous lesquelles disparaissaient à moitié leurs gentilles figures de poupées, il eut leur dernier regard, plein de promesses, leur dernier sourire, qui disait : « A bientôt! » Mais à peine se furent-elles assoupies, il s'échappa, courut au château, écrivit deux mots d'excuse à M. de Novis, s'achemina à pied vers Moret. Un train venait de passer, il dut attendre le suivant et il n'arriva à Melun que vers la tombée de la nuit.

Comme il sortait de la gare pour aller reprendre sa voiture et son cheval, ses yeux d'épervier avisèrent, assis devant une table ronde, sur la terrasse d'un café, un jeune homme de sa connaissance, qui dînait. Il ne le voyait que de dos, mais il y a des dos qu'on se rappelle à jamais : « Que fait ici M. Marivet? se demanda-t-il. Pourquoi M. Marivet est-il ce soir à Melun? » Il l'avait rencontré plus d'une fois chez Mme d'Armanches sans jamais le prendre au sérieux; aussi n'avait-il attaché que peu d'importance à l'incident du pavillon chinois. Sans doute, il avait trouvé fort impertinent le bailli de comédie qui se permettait de dire à Mme de Louvaigue que sa bouche appelait le baiser. Mais c'était un vers de couplet, les déclarations chantées ne tirent pas à conséquence. Tout à coup, en apercevant son faquin sur la terrasse de ce café, son imagination mobile se brouilla et s'échauffa; une idée absurde, extravagante, lui vint ou plutôt lui sauta dans l'esprit. Les pères reçoivent quelquefois la visite de leurs filles, et on ne va pas à la Délivrance sans passer par Melun : Mme de Louvaigue avait pu se faire accompagner par M. Marivet, qui attendait son retour pour la ramener à Brunoy. Ce monde est plein de choses étonnantes; était-il si étonnant après tout qu'elle agréât les tendres soins de M. Marivet, qu'elle voyait tous les jours et qui était un homme très empressé et fort consolatif? Tout en se disant : « Tu déraisonnes! Tu

es fou! » — le comte trouvait son idée plausible. Il résolut d'en avoir le cœur net. Les passions jalouses nagent dans l'absurde comme le poisson dans l'eau.

Après avoir fait sa retraite domestique et rempli tous ses devoirs de famille, M. Marivet était revenu de chez sa grand'mère le matin même. A peine arrivé, il avait couru à Brunoy, impatient de revoir et son auguste patronne et Mme de Louvaigue, qui l'occupait, l'intéressait de plus en plus. On lui apprit qu'elle était chez son père, qu'elle reviendrait par le train qui part de Melun à neuf heures du soir. Quelques instans après le déjeuner, se trouvant seul avec Mme d'Armanches sous la véranda :

— Cette aimable comtesse, lui dit-il, peut se vanter de faire travailler mon esprit, trotter mon imagination. Je donnerais beaucoup pour avoir enfin son secret.

— Qu'en feriez-vous?

— Eh! que vous dirai-je? répondit-il en redressant la tête et tortillant sa moustache. Selon les cas...

— Voyons, mon cher, ne prenez pas ces airs de fatuité. Vous ne serez jamais pour les femmes qu'un homme sans conséquence.

— Pourquoi cela, madame?

— Parce que vous êtes dépourvu de tout romantisme et que c'est un élément essentiel dans la comédie de l'amour. Un homme incapable d'adoration et de dire à une femme que ses yeux sont des étoiles ne peut rien être pour elle. Les plus ingénues découvrent bien vite que vous n'êtes qu'un curieux.

— En êtes-vous sûre? Avez-vous lu dans le fond de mon cœur? Je suis plus romantique et j'ai l'âme plus ardente que vous ne le pensez. Croyez-le bien, il y a un Marivet que vous ne connaissez pas et qui vous prépare de grands étonnemens.

— Quand me le présenterez-vous?

— Avant peu. Je vous ai dit que Mme de Louvaigue et ses grâces mélancoliques me trottaient souvent dans la cervelle. Mais je ne peux rien oser ni rien faire sans y être autorisé par ma souveraine. Duchesse, me permettez-vous de tenter quelque honnête entreprise sur l'être qui vous est sacré?

— Votre échec est écrit là-haut, lui dit-elle en haussant les épaules. Vous êtes le dernier des maladroits. Claire s'est plainte à moi que, le jour de notre petite fête, vous avez été fort inconvenant avec elle. Je lui ai promis de vous gronder, je vous gronde.

Il aurait pu lui représenter qu'il avait reçu des ordres, que, s'il avait péché, c'était par un excès de zèle. Mais M. Marivet ne reprochait rien à la duchesse ; oubliant ce qu'elle désirait qu'on oubliât, il endossait toutes les responsabilités. C'est ainsi qu'il se maintenait à jamais dans ses bonnes grâces.

— Peut-être suis-je allé un peu loin, reprit-il; peut-être me suis-je emballé. Je m'y prendrai mieux une autre fois. Madame, je vous en conjure, donnez-moi carte blanche.

Elle haussa de nouveau les épaules et parla d'autre chose. Il ne tarda pas à la quitter; mais au lieu de retourner à Paris, il se rendit à Melun en se disant que, n'eût-on que trois quarts d'heure à sa disposition, un compartiment de wagon, quand on réussit à s'y ménager un tête-à-tête nocturne avec une femme irritée, qui ne demande qu'à se laisser amadouer, est le meilleur endroit du monde pour commencer un siège ou pour reconnaître la place et en tenter les approches.

Il arriva trop tôt à Melun; il avait devant lui trois ou quatre heures d'attente. Il ne s'ennuya pas, il ne s'ennuyait jamais; il trouvait partout à s'occuper. Il alla se promener du côté de Dammarie, les mains dans ses poches. Il rencontra entre deux haies, dans un sentier herbu, une fillette de seize ans, qui gardait ses chèvres. Il l'aborda, entra tout de suite en propos. Quoiqu'elle fût avenante, il avait les goûts trop aristocratiques pour lui faire la cour; mais il la tourmenta, l'assassina de ses questions, entreprit de la confesser, de lui faire dire qu'elle avait un amoureux. Il y a des collectionneurs de bibelots, de papillons, de livres rares; M. Marivet collectionnait les secrets de femmes. Il pensait avec raison que, chevrières ou comtesses, elles ont toutes quelque chose à cacher, et il allait à la découverte.

Quand il en eut fini avec la petite chevrière, il retourna sur ses pas et entra dans un café pour dîner. Il ne demanda pas son secret au garçon qui le servait; il fallait être femme pour l'intéresser. La nuit était venue; il alluma un cigare, se promena longtemps sur la place, qu'éclairait la lune presque dans son plein. Ce myope, qui voyait tout, allait, venait, examinant les voitures et les visages. De temps en temps, il regardait sa montre. Neuf heures sonnèrent, le train partait à neuf heures un quart. Il commença à s'inquiéter, il craignit un instant d'être venu à Melun pour rien. Il poussa un soupir de joie en apercevant une calèche qui s'arrêtait devant la gare et Mme de Louvaigue qui en descendait. Il fut aussitôt auprès d'elle et la salua respectueusement. L'accueil glacial qu'elle lui fit aurait déterminé tout autre à la retraite; M. Marivet ne se décourageait, ne se rebutait jamais. Il lui demanda s'il pouvait lui servir à quelque chose.

— A rien, répondit-elle sèchement.

Elle gravit le perron, et entra dans la gare, il la suivit. Elle traversa la voie, il la rejoignit sur l'autre quai. Il l'engagea à se reposer quelques momens dans la salle d'attente, elle s'y refusa et s'assit sur un banc, près d'un réverbère; il s'y assit à son côté.

— Madame, dit-il avec un air de componction, ce n'est point par hasard que vous me rencontrez ici; il n'y a point de hasards dans ma vie. Mme d'Armanches m'a adressé ce matin les plus amers reproches; elle s'est plainte que je vous avais offensée un jour par des propos trop libres, par une déclaration à la hussarde. J'étais fort excité ce jour-là; j'avais joué le rôle d'un bailli qui soupire et n'a pas ce qu'il désire. Vous voyez devant vous un pécheur contrit et repentant, qui n'a pas voulu dormir sur son péché. Je suis venu à Melun tout exprès pour vous y attendre et pour vous présenter mes excuses, pour implorer mon pardon, pour vous assurer que désormais vous n'aurez plus à vous plaindre de moi, que je serai le plus réservé, le plus soumis, le plus respectueux des hommes.

— Je suis fort touchée de votre démarche, monsieur, lui répondit-elle, et je ne vous demande qu'une chose : si vous tenez à m'être agréable, veuillez à l'avenir ne plus vous occuper de moi.

— Ah! vous en demandez trop, vous exigez l'impossible. Comme le dit Mme d'Armanches, vous ne ressemblez à personne; vous avez la douceur, la grâce d'un ange, et en même temps vous êtes provocante comme une énigme. Le moyen de ne pas s'occuper d'une femme qui mérite tous les bonheurs et qui n'est pas heureuse!

— Et qui vous dit que je ne sois pas heureuse? demanda-t-elle avec hauteur.

— Votre visage, vos beaux yeux bruns le disent. Vous avez souvent l'air d'une fleur battue par le vent, brisée par l'orage. Quiconque vous a vue dans vos jours de mélancolie touchante sait ce qu'il doit penser de votre bonheur.

Il ajouta en lui parlant de plus près :

— Prenez-moi pour votre confident... Chère madame, que vous a-t-il fait?

Les femmes qui goûtaient peu les manières et la conversation de M. Marivet n'avaient que trois partis à prendre : il fallait ou s'en aller, ou se fâcher, ou se moquer de lui. Quand on attend le train, on ne peut pas s'en aller; quand on n'aime pas les scènes, on n'en fait point, et enfin Mme de Louvaigue n'avait aucun talent pour ce genre de plaisanterie qui est une escrime. Elle résolut de se taire et elle affecta de ne pas écouter.

— Vous ne voulez pas me répondre? continua celui qu'une de ses victimes avait surnommé le monsieur qui tourmente les femmes. Je devine quelquefois ce qu'on refuse de me dire. Je ne sais pas exactement ce qu'il vous a fait. Mais je le connais, cet homme! Vous ferai-je son portrait? Il est vif, emporté, orageux, brutal. Pourquoi s'est-il marié? Pourquoi lui a-t-il passé par l'esprit de lier

à son sort celui d'une âme infiniment délicate, que tout blesse, que tout effarouche, et qui est une vraie sensitive?

La gare de Melun est fort animée le dimanche soir, surtout quand la chasse est ouverte. A quelques pas de Mme de Louvaigue, une troupe de vingt chasseurs, qui tenaient leurs chiens en laisse, s'était rangée en cercle; ils causaient et riaient bruyamment, se racontaient leur journée. Claire ne les quittait pas du regard et semblait fort attentive à leurs discours. M. Marivet, qui n'était pas dupe de son manège, avait juré qu'il la forcerait de se retourner vers lui, qu'il l'obligerait à lui parler.

— C'est un chat, poursuivit-il, un vrai chat, faisant la chattemite. Ses étincelans petits yeux noirs m'ont toujours fait peur; je le crois un peu nyctalope, je suis sûr que vous avez vu plus d'une fois ses prunelles luire dans la nuit comme des falots et éclairer les ténèbres. Oui, il appartient à la tribu des félins. Il en a les grâces trompeuses, les duretés, les perfidies, les nerfs et les griffes. Il en a aussi les caprices; il est inconstant, volage; vous le croyez tout près de vous, il est au bout du monde et ne vous voit plus. Quand il s'est marié, il était passionnément amoureux d'une autre femme.

Ces derniers mots produisirent leur effet. Mme de Louvaigue se retourna tout d'une pièce.

— De quelle femme, je vous prie? demanda-t-elle.

— Ah! chère madame, vous voyez bien que vous m'écoutez.

— Encore une fois, de quelle femme, monsieur?

— Vous la connaissez comme moi.

— Nommez-la donc; je veux savoir son nom.

— C'est votre meilleure amie.

— Que dites-vous là? s'écria-t-elle saisie d'une soudaine émotion. Si c'était vrai, je l'aurais su.

— Il y a des choses que les anges ne voient pas.

— Monsieur, répliqua-t-elle avec une agitation croissante, vous avez la funeste habitude de parler à tort et à travers. Vous m'avez fait le portrait de M. de Louvaigue; voulez-vous que je fasse le vôtre? Vous êtes un de ces hommes qui abusent de leurs défauts, qu'ils prennent pour des talens.

— Que vous êtes dure pour votre serviteur! dit-il avec un accent douloureux. Cela vous passera; nous sommes destinés à devenir un couple d'amis intimes, très intimes. Mais, de grâce, ne m'accusez pas de porter des jugemens téméraires. Il est de notoriété publique que, durant quelques mois, M. de Louvaigue a fait une cour assidue, acharnée à Mme d'Armanches; tout le monde sait aussi qu'il l'a faite en pure perte, qu'il a été renvoyé bien loin. La duchesse n'a aucun goût pour lui; elle le juge sévèrement, et quand

elle vous voit rêveuse, elle s'écrie : « Pauvre petite ! » et maudit l'homme léger, le méchant homme qui ne se fait aucun scrupule de mettre une sourdine à votre joli rire et des nuages sur votre front. Ne faut-il pas être très méchant, très léger, pour avoir vécu, ne fût-ce que trois jours, avec une femme telle que vous sans découvrir tout ce qu'elle vaut et sans se prendre à son charme? Car vous êtes une charmeuse, chère madame. Celui pour qui vous êtes si dure n'avait jamais été amoureux, il se croyait bronzé, cuirassé, invulnérable. Ah ! s'il osait vous ouvrir son cœur ! Peut-être aura-t-il un jour cette audace... Mais j'oublie que vous vous êtes plainte de moi, qu'on m'a grondé, et je retombe dans mon péché.

Elle fut bientôt délivrée : le train, qui avait vingt minutes de retard, arrivait enfin. Elle se leva vivement ; il se leva aussi et lui offrit son bras, qu'elle refusa en disant :

— Je vous défends de me suivre.

Il la laissa s'éloigner. Elle avait cru se perdre dans la foule ; il était sur sa piste et ne la quittait pas des yeux. L'ayant vue s'installer dans un compartiment où elle semblait être seule, il s'élançait pour l'y rejoindre quand il se heurta contre un obstacle. L'homme qu'il souhaitait le moins de trouver dans cette gare s'était mis subitement entre une portière qui se refermait et lui, et l'avait ramené de quelques pas en arrière. Si aguerri qu'il fût contre les fâcheux accidens de la vie, cette rencontre lui parut aussi désagréable qu'inopinée.

— Monsieur, vous prétendiez tout à l'heure que lorsqu'on me croit tout près, je suis au bout du monde, lui dit M. de Louvaigue avec un grand calme et une lenteur calculée dans la voix. Vous voyez qu'en revanche, lorsqu'on me croit au bout du monde, je suis dans la gare de Melun, et vous admettrez sans peine que j'aie des explications à vous demander.

— Je vous donnerai toutes celles que vous pouvez désirer, répliqua M. Marivet, qui s'était déjà remis de sa surprise et de son trouble.

— J'étais dans la salle d'attente, reprit le comte. Vous aviez avec Mme de Louvaigue une conversation qui m'a paru de nature à m'intéresser. Je suis indiscret, je me suis approché ; si vous aviez tourné la tête, vous m'auriez vu. Vous avez fait de moi un portrait peu flatté, d'une ressemblance amère, noire et fort désobligeante. Ce qui m'a blessé davantage, c'est que vous avez dit à ma femme que je n'avais pas su découvrir tout ce qu'elle vaut. Qu'en savez-vous ?

M. Marivet était brave, il ne se dérobait jamais aux conséquences de ses indiscrétions ; elles lui avaient attiré plus d'une méchante

affaire, il était allé deux fois sur le terrain. Il redressa sa petite taille, monta sur ses ergots.

— On va partir, répondit-il, et je suis pressé. Vous savez où je demeure?

— Non, monsieur, je ne le sais pas, repartit le comte en lui barrant de nouveau le passage, et j'ai le droit de le savoir.

En ce moment, le chef de gare siffla, et le mécanicien lui répondit. Le bourreau des femmes n'avait point de cartes sur lui; il tira précipitamment un carnet d'une de ses poches, en arracha un feuillet, où il griffonna son adresse à la hâte. Mais il était trop tard, la locomotive s'ébranlait.

M. de Louvaigue s'était mis à rire. Il rendit à M. Marivet son petit papier, en lui disant d'un ton gouailleur :

— J'avais juré, monsieur, de vous faire manquer le train. J'ai l'honneur de vous souhaiter le bonsoir.

Aussitôt dit, pirouettant sur ses talons, il s'en alla chercher sa voiture et reprit le chemin de l'Ermitage, sans fouetter son cheval, qu'il laissa aller à son pas. Quand on réfléchit et qu'on rêve, on est moins impatient d'arriver.

Quelque désireux qu'il fût de ne pas perdre un mot, le bruit qui se faisait autour de lui l'avait empêché d'entendre en son entier une conversation murmurée dans l'oreille. Il n'avait saisi que des lambeaux de phrases; mais désormais il en savait assez pour être convaincu que M. Marivet n'était pas un homme aussi consolatif qu'il se l'était figuré, et il avait frémi de joie en apprenant qu'en dépit des affirmations contraires de la duchesse, Mme de Louvaigue ressemblait quelquefois à une fleur battue par le vent, qu'elle avait ses heures de mélancolie touchante. Pourquoi Mme d'Armanches l'avait-elle trompé? Elle voulait sans doute les séparer à jamais. Etait-ce simplement le caprice d'une méchante magicienne, accoutumée à tout faire plier sous sa baguette, et qui avait vu dans un mariage conclu sans son aveu une entreprise sur ses droits, une injure à venger? Se proposait-elle de garder éternellement son amie sous sa coupe? ou avait-elle des vues secrètes sur son ancien adorateur, sur l'inconstant qui avait secoué son joug?

Le comte arriva à l'Ermitage avant d'avoir résolu ce problème. Mais il lui paraissait certain que, s'il voulait un jour revoir et ravoir sa femme, il devait au préalable inventer quelque moyen de la soustraire à un dangereux empire et de l'arracher du palais de Circé.

VICTOR CHERBULIEZ.

(La dernière partie au prochain n°.)

UNE

FEMME DE BIEN

Comme la mythologie, la charité a son olympe; les demi-dieux de la compassion y ont leur place. Depuis le 2 septembre 1431, date du testament par lequel Isabeau de Bavière lègue une somme de 8 sols parisis aux « pauvres enfans trouvés de Notre-Dame, » jusqu'à nos jours, ils sont nombreux, les bienfaiteurs qui pendant leur vie ou à la minute suprême ont pensé aux vaincus de l'existence et ont laissé de quoi en atténuer les misères. En dehors des sociétés de secours que chaque corps de métier semble s'ingénier à créer dans un dessein circonscrit, des dons considérables ont été faits et ont permis d'ouvrir des asiles où ceux qui ont travaillé sans fruit, avec imprévoyance, avec mauvais vent de fortune, trouvent du moins le repos et l'abri jusqu'à la dernière heure. Des personnalités considérables à plus d'un titre, mues peut-être par le souvenir de M. de Montyon, ont voulu assurer à leur nom une gloire peu fragile, dompter l'action du temps et subsister, par l'ampleur du bienfait, dans la mémoire des hommes. L'amour de soi-même, le désir de se survivre, ont pu être pour quelque chose dans leur générosité: qu'importe, si les malheureux y trouvent leur compte et si l'infortune y rencontre le secours qui l'empêche de devenir insupportable? Quelques donateurs ont poussé la grandeur de l'offrande jusqu'à la magnificence. Ont-ils, par le luxe de leurs fondations

charitables, voulu s'excuser du luxe de leur propre vie; ont-ils rêvé d'associer les pauvres à des jouissances jusqu'alors inconnues pour eux? Je ne sais. Ce problème, assez insignifiant par lui-même, je me le suis posé sans pouvoir le résoudre, en étudiant les œuvres somptueuses dont je vais parler.

I. — LA DUCHESSE DE GALLIERA.

D'origine génoise, la duchesse de Galliera était de haute lignée. Elle était issue par sa naissance de la maison de Brignole-Sale, à qui les illustrations n'ont point manqué. Par les lignes collatérales de ses ascendans, elle appartenait aux Spinola, aux Durazzi, aux Grimaldi. Elle eût pu se composer une galerie avec les portraits de ceux de ses aïeux qui avaient été doges et auxquels, à l'expiration de leur mandat, on était venu dire, selon l'invariable formule : *Come vostra serenità ha fornito suo tempo, vostra excellenza se ne vadi à casa* (1). Ses alliances avec l'aristocratie d'Europe étaient nombreuses et lui ouvraient la porte de tous les palais souverains.

Son père, alors que le Piémont faisait partie de la France, fut conseiller d'état du premier empire. Plus tard, pendant la restauration, il revint à Paris en qualité d'ambassadeur du roi de Sardaigne Charles-Félix. Les hommes qu'il avait fréquentés au temps de sa jeunesse, pendant le règne de « l'usurpateur, » l'accueillirent avec empressement. Était-il Sarde, était-il Français? on ne s'en informait guère; en lui on ne voyait, on ne voulait voir qu'un compatriote intelligent, aimable, très fin malgré la bonhomie de ses allures, dévoué à ce qu'on appelait alors les bons principes, dévot sans bigoterie et sachant atténuer par une courtoisie parfaite l'esprit d'opposition parfois acerbe des Génois. Les Pasquier, les Molé, les Broglie, étaient de son intimité. Son titre et ses fonctions de ministre plénipotentiaire d'un souverain ami et parent du roi de France lui interdisaient des critiques trop vives, mais en petit comité, avec ses amis d'élection, il déplorait le mouvement rétrograde qui repoussait les Bourbons vers des aventures redoutables. Si aux hommes éminens que je viens de nommer, on ajoute la fleur de la diplomatie, du faubourg Saint-Germain et de la littérature, on aura une idée de ce salon qui a laissé des souvenirs et dont la fille aînée du comte Brignole-Sale faisait les honneurs. Elle était fort adulée ; plus d'un jeune homme, bien en cour, portant un nom inscrit à l'armorial de d'Hozier, a dû regarder vers elle et rêver de

(1) « Comme Votre Sérénité a fini son temps, que Votre Excellence retourne en sa maison. »

lui faire perdre sa nationalité italienne. Lorsqu'elle fut en âge de se marier, elle épousa Raphaël Ferrari, marquis de Ferrari, qui devait devenir duc de Galliera.

Une légende avait cours dans la famille de l'homme à qui elle venait de s'unir. On racontait que le grand-père de celui-ci avait péri d'une façon tragique. Très riche, encore plus avare, il avait fait construire un caveau fermé par une porte de fer, à serrure compliquée, dont seul il connaissait le secret. C'est là qu'il entassait ses richesses, richesses métalliques qu'il aimait à manier et dont le bruissement sonnait à ses oreilles comme une musique exquise. Un jour qu'il était en bonne fortune, en tête-à-tête avec son trésor, la porte se referma sur lui. Le mécanisme d'ouverture était-il placé à l'extérieur; l'avare ne put-il le faire jouer? fut-il pris d'une syncope? on en est resté aux conjectures. Il fallut du temps pour découvrir l'ouvrier qui avait fabriqué cette serrure mystérieuse. Lorsqu'enfin on put l'appeler et qu'il accourut, le caveau était un sépulcre, le bonhomme y gisait, tordu par une dernière convulsion, et mort depuis plusieurs jours. Ce serait ce trésor qui aurait été le noyau autour duquel s'est cristallisée l'énorme fortune des Galliera.

La duchesse, — je n'ai pas eu l'honneur de la connaître, — était, m'a-t-on dit, une femme d'intelligence et de valeur réelles. Assez exaltée, aux heures de sa jeunesse, curieuse des choses de l'esprit, aimant les beaux-arts, apte aux vives causeries, se délectant à la sculpture, elle formait toute sorte de projets à la fois héroïques et charmans pour un fils qui lui était né et qu'elle avait l'intention de faire naturaliser Français, car elle adorait la France. L'enfant n'avait pas quinze ans, qu'il s'en était allé pour ne jamais revenir. La duchesse fléchit sous le poids de la plus grande douleur qui existe pour la créature humaine et faillit y succomber. A son chagrin s'ajoutèrent des troubles nerveux qui en furent la conséquence et qui, pendant longtemps, la laissèrent ébranlée, sans action sur elle-même, anéantie ou exaspérée, ne parvenant pas à se ressaisir.

De cet accès de désespoir date pour elle une modification profonde. On eût dit que sa jeunesse s'était effondrée d'un seul coup, emportant les espérances, les aspirations et les ardeurs de vivre. En sortant de cette crise, qui aurait pu être mortelle pour sa raison, elle sentit qu'elle n'était plus ce qu'elle avait été; elle se cherchait et ne se retrouvait pas; quelque chose était mort en elle, qui jamais plus ne devait revivre. Les frivolités si chères aux jeunes femmes, les rêvasseries où elles se complaisent, semblaient s'être éliminées d'elles-mêmes; on pouvait croire qu'ayant touché le fond des désolations maternelles, elle y avait laissé tomber, pour toujours, le bagage

des choses accessoires qui forme le principal souci des âmes frivoles. La causeuse brillante subsistait, ingénieuse et fine, mais plus ironique qu'autrefois et cuirassée d'une philosophie à la fois revêche et compatissante, qui souvent se révélait par le contraste de ses paroles et de ses actions. De sa souffrance était né un sentiment de pitié qui, malgré quelques boutades de scepticisme, se manifestait en toute circonstance. Elle comprenait la misère, la recherchait et s'y empressait. La commotion qu'elle avait subie avait dissipé bien des ténèbres et lui avait fait apercevoir quel devait être le but d'une existence opulente. Dès lors elle aima les pauvres, et les pauvres s'en aperçurent.

Elle possédait la force par excellence des sociétés démocratiques : elle avait la fortune. La parole qu'Aristophane place dans la bouche de Chremyle, s'adressant à Plutus, est vraie aujourd'hui, plus encore peut-être qu'au temps de la 99e olympiade : « Tous les arts, toutes les inventions viennent de toi. Est-ce que tout n'émane pas de toi-même? Tu es la seule et unique cause de tout, sache-le bien. » Dans notre siècle si troublé et qui n'en reste pas moins un des plus grands de l'histoire, au milieu de convulsions qui ne sont que les efforts d'un état nouveau cherchant à se formuler, alors que la naissance ne compte plus, parce que la série des ancêtres n'implique pas la capacité des descendans ; alors que l'intelligence est dédaignée, parce que le nombre dicte la loi ; alors que la vigueur physique n'a plus qu'une valeur insignifiante en présence des prodiges de la mécanique, une seule puissance subsiste et s'impose, à laquelle tout est soumis, les individus, les nations, les gouvernemens : c'est l'argent. Cette puissance, la duchesse de Galliera en a joui dans des proportions exceptionnelles. Non-seulement elle n'en a fait ni sot ni mauvais usage, mais elle l'a employée à donner satisfaction aux instincts les plus élevés d'un cœur ardent au bien. Que ceci soit dit à sa louange perpétuelle.

Ses bonnes œuvres, dont nul alors ne recevait la confidence, n'empiétaient en rien sur ce que l'on pourrait appeler ses devoirs de monde. Choyée par la haute société de Paris, appartenant à ce groupe un peu exclusif qui n'avait pas encore été à la fois entamé et renouvelé par plusieurs commotions politiques, elle tenait à honneur, comme disent les bonnes gens, de rendre les politesses qu'elle recevait et d'avoir un salon hospitalier sans excès où « les célébrités du jour » se pourraient rencontrer avec la compagnie un peu restreinte qui, des privilèges d'autrefois, n'a conservé que les préjugés. Elle était libérale, comme l'on disait alors ; mais j'imagine que son libéralisme ne franchissait pas certaines limites et qu'il eût regimbé si on lui eût parlé de la liberté de la presse, du droit

de réunion et du suffrage universel. Ce libéralisme, du reste, dont elle faisait un peu parade, ne l'empêchait point d'être très aristocrate au sens vrai du mot; malgré sa bienveillance, qui était sincère, elle ne parvenait pas toujours à émousser une pointe de hauteur qui ne blessait pas, mais qui apparaissait dans une phrase échappée à la chaleur de la conversation ou dans une attitude mal surveillée.

Après la révolution de juillet 1830 qui divisa la société parisienne en deux camps ennemis où les Étéocles de la légitimité et les Polynices du juste milieu échangeaient plus que des invectives, le faubourg Saint-Germain avait fermé ses hôtels; le faubourg Saint-Honoré entre-bâillait ses portes et ne les laissait franchir qu'après que l'on eut montré patte blanche. La Chaussée-d'Antin eut un instant d'illusion et se crut appelée à l'honneur de se substituer à toutes les aristocraties; les financiers avaient des grades dans la garde nationale, ils étaient invités chez le roi, et leurs femmes s'imaginaient avoir ressuscité les marquises de la cour de Louis XV, parce qu'elles jetaient leurs cotillons par-dessus les moulins. Cela ne dura pas et ne pouvait durer. Cette époque fut très singulière; il serait intéressant de l'étudier, car elle mérite une histoire anecdotique; elle n'a pas eu son Tallemant des Réaux, c'est regrettable; mais il n'est peut-être pas trop tard pour le susciter.

Il n'est pas dans la nature française, la plus sociable qui soit au au monde, de s'isoler et de bouder contre ses instincts. Malgré qu'on en eût et à travers des difficultés de convenances souvent pénibles, on se rechercha, on se réunit et l'art de la conversation, auquel on excellait alors, reconquit toute son élégance. On laissa les gens d'argent à la déception de leur tentative avortée, des groupes se formèrent où l'on vit briller des hommes dont la célébrité n'est pas éteinte et, comme l'on dit, les salons se rouvrirent: celui de la duchesse de Galliera, Française par ses habitudes, étrangère par sa naissance, offrait, grâce à cette double qualité, des conditions d'impartialité que nul ne dédaigna. C'était, en quelque sorte, un terrain neutre sur lequel on se rencontrait sans préjudice pour la bonne tenue de soi-même. Des gens fort bien nés et de façons correctes, mais d'opinions adverses, se retrouvaient, non sans plaisir, dans les appartemens où la duchesse de Galliera savait, à force de bonne grâce et d'entregent, faire régner une tolérance courtoise. Ce n'était pas toujours facile, et à un certain moment sa tâche devint ardue. Le rapide dénoûment de l'échauffourée de la Vendée, l'arrestation de la duchesse de Berry, vendue par Deutz, son internement à la citadelle de Blaye, où elle se dépitait sous la surveillance du général de brigade Bugeaud et du lieutenant Le

Roy de Saint-Arnaud, deux futurs maréchaux de France, les bruits étranges que l'on commençait à répandre sur la santé de la prisonnière, avaient exaspéré les passions politiques ; les duels étaient fréquens entre journalistes d'opinions hostiles ; on ne discutait pas, on se querellait, pour ne dire plus; la discorde était partout; les consciences étaient anxieuses ; le choléra qui fauchait par la ville servait de prétexte à l'acharnement des calomnies; les légitimistes et les républicains, se traitant mutuellement d'empoisonneurs, n'étaient d'accord que pour faire remonter jusqu'au pouvoir encore mal établi du roi Louis-Philippe la responsabilité de tous les désastres. Les gens de bonne compagnie eux-mêmes semblaient avoir oublié leur savoir-vivre; la haine et le ressentiment les affolaient ; on se serait cru sur le point de revenir au temps d'Armagnac et de Bourgogne. Malgré ses efforts et l'habileté de son enjouement, la duchesse de Galliera ne parvint pas toujours à modérer l'ardeur des contradicteurs qui se rencontraient chez elle, et plus d'une fois son « terrain neutre » faillit être converti en champ clos. La période que la société parisienne eut alors à traverser fut d'une acuité extraordinaire et se prolongea, tout en s'affaissant un peu, jusqu'à l'attentat de Fieschi. L'horreur inspirée par la violence du forfait, le nombre des victimes, l'attitude héroïque du roi et de ses fils, éteignirent le feu des passions, et, sans désarmer les adversaires les plus violens de la dynastie de juillet, démontrèrent qu'elle était bienfaisante et digne de respect.

A la suite de l'émotion, — qui fut très profonde, — produite par l'explosion de ce que Fieschi appelait « sa belle mécanique, » une sorte de détente se fit dans les esprits ; en apparence, du moins, on devint plus calme, et l'expression des divergences politiques s'adoucit, d'autant plus que le ton des journaux se modifia subitement sous l'influence de lois sévères, — les fameuses lois de septembre, — que M. Thiers, ministre de l'intérieur, imposa au vote approbatif de la chambre des députés. Les salons recueillirent le bénéfice de ces événemens et l'urbanité y reprit ses droits. Celui de la duchesse de Galliera en reçut plus d'importance ; les gens de robe, de plume et d'épée s'honoraient d'y être présentés, et souvent y venaient aux informations, car la qualité des personnages qui s'y empressaient permettait aux hommes sagaces de prendre le vent pour imprimer une direction à leur barque de fortune. Là on a serré le nœud des coalitions, stipulé des défaillances, exploité des préjugés, escompté des scrutins et construit ces chausses-trapes parlementaires où se laissent choir les niais de la politique et les dupes de leur ambition.

Pendant la période du second empire, le salon de la duchesse de

Galliera fut de l'opposition, opposition discrète, épigrammatique et sournoise, sans danger pour ceux qui s'y divertissaient, sans inconvénient pour ceux qui en étaient le but; opposition essentiellement française, où, — pardonnez-moi le mot, — « la blague » remplace le raisonnement, qui se cantonne volontiers dans les conversations lorsque le pouvoir a la main prompte et lourde, opposition qui date de longtemps en notre pays, qui renaît spontanément dès que les circonstances l'y invitent, qui ne s'est point ménagée dans les mazarinades et qui nous a légué les chansons dont le XVIIIe siècle s'est tant diverti. Cette opposition où se complaisent les oisifs a été, sous l'empire ressuscité, ce qu'elle avait été sous la Restauration, la joie de quelques coteries; on colportait des bons mots et l'on riait; un écrivain fut presque célèbre pour avoir dit de Napoléon III : « Celui que la pudeur m'empêche de nommer. » Rien de cela ne tirait à conséquence.

Pendant la guerre, après la guerre, la duchesse de Galliera fut généreuse sans compter; un de ses amis me disait : « Elle donnait à outrance. » Si elle y mit quelque ostentation, l'ampleur de ses dons en fut augmentée; les malheureux ne s'en plaignirent pas. Son cœur était droit, son âme était haute; on le vit bien lorsque, devenue veuve à la fin de 1876, elle se trouva maîtresse de la fortune immense qui désormais lui était acquise. Elle eut quelques désillusions lorsqu'elle en constata les origines, ou, pour mieux dire, le prodigieux accroissement. Les millions primitifs qu'elle avait trouvés dans sa corbeille de mariage s'étaient multipliés par des spéculations habiles, par d'heureuses entreprises, et avaient produit une somme tellement énorme que pour la renfermer il eût fallu centupler les dimensions du caveau où le vieux Ferrari avait expiré jadis. Ce fut sans doute en reconstituant les actes de naissance de ses richesses qu'elle se résolut à des œuvres de charité multiples qui seraient, en quelque sorte, un acte de renoncement et d'humilité. On pourrait croire qu'elle regretta que son mari ne se fût pas inspiré de la parole de la reine Marie Leczinska : « Il vaut mieux écouter ceux qui nous crient de loin : Soulagez notre misère, que ceux qui nous disent à l'oreille : Augmentez votre fortune. » Elle se dépouilla avec passion. Semblable à ces hauts et puissans seigneurs d'autrefois, qui, après avoir vécu dans les splendeurs de ce bas monde, se couchaient sur la cendre à l'heure de la mort et revêtaient l'habit de saint François, elle s'enveloppa de charité et mourut en répandant des bienfaits.

La part qu'elle s'est plu à faire aux malheureux a été d'une largesse souveraine. C'est ici qu'éclate sa volonté d'être secourable et que se montre la noblesse de son âme que nulle désillusion n'a

pu étioler. Au cours de sa vie et de sa bienfaisance, elle a été souvent trompée. Elle était de celles dont on abuse facilement, car elle avait naturellement la main ouverte, donnant parfois à tort, souvent à travers, se laissant duper, le sachant et ne faisant qu'en rire. Elle n'ignorait pas que richesse oblige. On lui démontrait que ses aumônes s'adressaient mal et tombaient entre les mains des faux indigens; on avait beau l'avertir et l'admonester, elle n'en distribuait pas un sou de moins. Elle avait la générosité incorrigible et les fainéans ont beaucoup perdu à sa mort. Elle savait que derrière ce troupeau de quémandeurs, toujours à l'affût d'une aubaine, il existe de vrais misérables, dignes de toute pitié, et que plutôt que de s'exposer à ne point leur venir en aide, il vaut mieux accumuler les excès d'une bonté qui ne veut pas se réserver. C'est à ce sentiment que l'on doit les œuvres entreprises au cours de ses dernières années et qui ne sont entrées en vigueur qu'après sa mort. Elle s'est émue surtout de deux faiblesses : l'enfance, pleine d'ignorances, c'est-à-dire d'erreurs conduisant au péril; la vieillesse saturée de déceptions, c'est-à-dire de regrets et de rancunes qui mènent au désespoir. Aussi sa pensée suprême fut pour les vieillards dénués, pour les hommes dont la vie s'est usée dans le dévoûment, pour les enfans orphelins. Elle les avait aimés pendant son existence, elle voulut continuer à les secourir d'au-delà du tombeau. Elle le fit sans effort, pour se plaire à elle-même, car la charité procure de telles jouissances que rien n'en peut décourager ceux qui l'ont exercée pour leur propre satisfaction.

De son amour du bien, appuyé sur une opulence qui défiait les obstacles, sont sorties trois œuvres que nous allons successivement faire connaître.

II. — L'HOSPICE FERRARI.

Lorsque l'on a suivi, à Clamart, une longue rue peu alignée et mal pavée, on arrive devant une église offrant des vestiges de l'architecture du xve siècle, qui devait être autrefois englobée au milieu de maisons que l'on a fait disparaître. Le terrain est aujourd'hui déblayé et forme une place assez large au fond de laquelle on aperçoit une vaste construction précédée par une cour close d'une grille; c'est l'hospice Ferrari. L'aspect en est lumineux et gai; l'ensemble a une apparence de bonne humeur qui séduit. Malgré le souci de la forme, qui est d'une rare élégance, à la fois sérieuse et simple, comme il convient à la destination de l'édifice, on peut affirmer, avant même d'avoir franchi le seuil, que l'on

s'est, avant tout, préoccupé des principes les plus féconds de l'hygiène. On sait d'avance que ceux qui sont venus là chercher leur dernier refuge ont l'espace sans lequel les maisons hospitalières, si souvent encombrées, ne sont que des prisons où la vie en commun, trop pressée, sans isolement possible, n'apporte pas le repos auquel on aspirait. L'hospice Ferrari est l'œuvre de M. Ginain, de l'Institut; on ne saurait trop l'en louer.

Tout est de dimensions très vastes dans cette maison; je le dis une fois pour toutes, afin de n'avoir plus à y revenir. Elle est destinée à recevoir cent vieillards, cinquante femmes, cinquante hommes, et à les hospitaliser jusqu'à la dernière heure. S'il en est là quelques-uns ou quelques-unes qui aient traversé les agglomérations de Bicêtre et de la Salpêtrière, ils doivent bénir la duchesse de Galliera et l'architecte qui a si bien compris ses intentions. D'un coup d'œil on embrasse l'ordonnance de l'édifice : un bâtiment réservé aux services généraux prend jour sur la place de Clamart; à droite et à gauche, une aile très allongée qui ressemble à une galerie; celle de droite appartient aux femmes, celle de gauche est attribuée aux hommes; entre les deux, verdoie un jardin qu'une grille, à hauteur d'appui, sépare en parties égales. Au moindre rayon de soleil, tout s'éclaire et semble sourire. Ce n'est pas peu de chose, pour ceux que l'existence a harassés, de vivre dans un milieu qui n'est ni renfrogné ni morose, où la lumière se joue sur les murailles blanches, où les fleurs s'épanouissent, où le bruissement des grands arbres semble parler des souvenirs d'autrefois. La plante humaine, surtout lorsqu'elle fléchit déjà sous le poids des années, s'étiole dans les habitations sombres et froides; elle se replie sur elle-même, contemple sa décrépitude et se désespère. Pour les vieillards, la clarté est une distraction, le soleil est une joie, la chaleur est un bienfait. On ne les leur a pas ménagés, et c'est ce qui donne à cette maison je ne sais quoi de bienveillant qui invite à entrer et engage à ne plus sortir. J'y insiste, car j'ai été fortement impressionné. Je voudrais que la commission des logemens insalubres vînt étudier cet hospice, afin d'en recommander l'aménagement aux futurs asiles que l'on ouvrira à la vieillesse.

Après avoir franchi la cour, où s'élève un pavillon destiné au portier, on pénètre dans un vestibule tel qu'en temps de pluie tous les pensionnaires pourraient s'y promener à l'aise. Il donne accès à un escalier qui n'affecte, selon la mode d'aujourd'hui, aucune apparence monumentale; il est ce qu'il doit être, large, muni de rampes solides et de degrés faciles à franchir; il ne faut pas que les pauvres vieux soient obligés de trop lever les jambes. Dans un atelier bien organisé tout doit être combiné pour faciliter le travail de l'ouvrier; dans un hospice, conçu avec intelligence et bonté,

tout est disposé pour éviter la fatigue. Si l'on pouvait capitonner la vie des malheureux recueillis aux dernières limites de l'âge, on ne ferait que porter secours à la débilité et, dans bien des cas, réparer les injustices du sort.

Ma première visite fut naturellement pour la supérieure. Elle me reçut dans un parloir qui a figure de salon, qui n'a rien de la sécheresse glaciale du parloir des communautés religieuses et qui, dans certaines circonstances, doit servir de salle de délibération aux membres de la commission de surveillance. Il y a des fauteuils sérieux et une table couverte d'un vrai tapis; à la muraille on a suspendu un portrait photographique de la duchesse de Galliera, et un assez médiocre tableau de l'école italienne du XVIIe siècle dont j'ai oublié le sujet. La supérieure a la haute main sur la maison, elle en administre les finances et en dirige le personnel. Elle appartient à la congrégation des filles de la Sagesse, que fonda Grignon de Montfort en lui donnant une règle spéciale que Benoît XIV approuva en 1701. L'existence légale de l'ordre n'a jamais été contestée, car elle lui fut assurée par Louis XIV, puis, après la Révolution, par Napoléon Ier et par les différens gouvernemens qui se sont succédé en France. Les sœurs sont institutrices et hospitalières, c'est dire qu'elles sont aptes et appelées à exercer toutes les œuvres, quelles qu'elles soient, que comporte la charité. Elles sont dans la crèche, près du berceau des enfans nouveau-nés, elles sont aux écoles gratuites, à l'infirmerie des maisons d'éducation, aux hôpitaux civils, aux ambulances de la guerre, aux hospices, comme à Clamart; elles sont partout où l'on a besoin de devoûment et d'abnégation. Leur maison mère est à Saint-Laurent-sur-Sèvres, dans le département de la Vendée, près de la sépulture du fondateur. Elles se recrutent dans toutes les classes de la société; la fille de la fermière et la fille de la marquise y côtoient fraternellement la fille du petit boutiquier, et, — comme je l'ai vu, — la fille du général. A la finesse des mains, l'on ne peut reconnaître l'origine, car les pénibles besognes ont promptement fatigué les ongles et gercé la peau. Une seule catégorie de femmes est exclue du noviciat, ce sont celles qui ont été en condition, c'est-à-dire au service d'autrui. Nul dédain dans cette mesure, qui est absolue et n'a jamais souffert d'exception; mais on a remarqué que « l'esprit de domesticité » ne comporte pas l'oubli de soi-même, la volonté de renoncement et l'entraînement à se dévouer, qui sont indispensables à l'état de vie des filles de la Sagesse. Actuellement la congrégation compte 4,000 religieuses réparties en France, en Haïti, en Belgique et au Canada.

La supérieure m'a paru une femme d'intelligence très ouverte,

ayant vécu au milieu des misères humaines, les connaissant, en ayant pitié, s'ingéniant à les secourir par impulsion naturelle autant que par devoir, indulgente à force d'expérience, et gaie comme la plupart de celles que leur vocation entraîne au soulagement actif de l'infortune. Pendant qu'elle me parlait de ce grand domaine de charité qu'elle est fière de gouverner, pendant qu'elle m'expliquait que chaque mois elle rend des comptes détaillés au conseil d'administration, je la regardais et j'étais frappé de la vivacité de son esprit, de l'entrain de sa parole, je retrouvais en elle tous les signes qui indiquent l'amour de l'œuvre entreprise et le désir d'en étendre le bienfait au plus grand nombre possible de malheureux. C'est là ce qui les tourmente toutes, ces sœurs hospitalières que j'ai vues dans tant de maisons secourables ; la suprême jouissance qu'elles cherchent en ce monde, ce serait de pouvoir accueillir tous ceux qui souffrent, consoler tous ceux qui pleurent, relever tous ceux qui tombent. Pour les admirer et les vénérer, il n'est pas nécessaire d'avoir la foi ; la bonne foi suffit d'où naît l'esprit de justice. Le costume des Filles de la Sagesse est plus austère, j'allais dire plus triste, que celui de bien des congrégations de femmes : un corsage à courtes basques, un jupon plissé, taillés, tant bien que mal, dans une grossière étoffe de laine grise, sont un peu égayés par le tablier blanc dont la bavette remonte jusque près du cou ; le rosaire pend à la ceinture ; la cornette aux ailes éployées couvre la tête, où nulle trace de chevelure ne se laisse deviner ; de fortes chaussures enserrent les pieds, toujours en marche pour le bien ; un crucifix, qui m'a semblé lourd et trop volumineux, est enfoncé dans la bavette, comme une arme défensive qui protégerait le cœur contre l'attaque des pensées douteuses.

Lorsque j'ai visité l'hospice Ferrari, au mois de mai 1889, la maison ne contenait que 64 pensionnaires, dont quatre ménages : 30 femmes et 34 hommes ; on attendait, et l'on se préparait à recevoir 20 nouveaux-venus. Peu à peu le recrutement se fera, car ce ne sont pas les demandes d'admission qui font défaut, et le chiffre de 100 vieillards désigné par la donatrice sera atteint. Dès lors la population privilégiée sera au complet, et des vacances seules permettront de faire place aux postulans. Pour conduire ce troupeau enfin abrité dans le bercail, après les heurts de l'existence, neuf sœurs suffisent, dont plusieurs exercent des fonctions déterminées à la lingerie, à l'infirmerie, à la cuisine. La discipline m'a paru fort douce, appropriée à de pauvres êtres auxquels la destinée n'a pas été clémente, et elle est acceptée avec déférence.

Là, comme en toute maison mixte où les deux sexes sont hospitalisés dans des quartiers séparés, j'ai remarqué que les

hommes sont plus soumis que les femmes; celles-ci regimbent souvent, ceux-là s'inclinent et ne murmurent jamais. La Fille de la Sagesse qui a le commandement du peloton masculin n'a qu'un signe à faire pour être obéie: on reste confus devant un de ses regards plus sévère que d'habitude, et en voyant son doigt se lever on est tenté de rentrer sous terre. Cette puissance, qui semble recherchée par ceux qui la subissent, est d'autant plus remarquable que la sœur qui l'exerce est petite et mièvre, mignonne, comme l'on dit au pays angevin, avec un joli visage qu'animent deux yeux très vifs; sa tête disparaît presque sous sa cornette, et son corps svelte ne se laisse même pas deviner derrière les plis de sa robe de bure. Elle va, elle vient, elle trottine dans les couloirs, veillant à tout, agile, rapide, douée de la double activité de la jeunesse et du bon vouloir. Plus d'un vieux pensionnaire, la voyant passer, la suit d'un regard attendri. Si l'on remplaçait cette sœur accorte et charmante par un religieux, si doux qu'il fût, je me figure que la discipline en pourrait souffrir.

Il faut reconnaître, du reste, en thèse générale, que l'homme accepte l'adversité avec plus de résignation que la femme. Sa lutte ayant été plus persistante et plus dure, il se sent plus vaincu. L'expérience lui a enseigné qu'il n'est pas assez vigoureux pour vaincre ses vices ou son destin; il se l'est tenu pour dit, il reste écrasé, et lorsque parfois il jette des yeux jaloux sur les existences paisibles auxquelles il n'a pu atteindre, il se contente de dire: je n'ai pas eu de chance, excuse banale de tous ceux qui ont mal dirigé leur vie. Cantù a dit: « Pour les hommes qui pensent, la vie est une comédie; elle est une tragédie pour ceux qui sentent. » D'accord; mais il faut quelque supériorité d'intelligence pour être, si peu que ce soit, Démocrite ou Héraclite. Je ne serais point étonné que les pensionnaires de la maison de Clamart n'eussent jamais pensé, au sens scolastique du mot, et je crois que, s'ils ont senti, c'est plus par la sensation que par le sentiment. Tragique ou comique, l'existence leur est restée incompréhensible; ils n'y ont vu qu'une série de défaites, de tentatives malheureuses qui conduisaient au désastre, une suite d'aventures médiocres dont on sortait amoindri et découragé. Ils en sont restés abrutis, n'étant préoccupés que de la satisfaction de leurs besoins quotidiens peu exigeans, et ils ne se déplaisent point dans un hospice qui y pourvoit, sans imposer aucun labeur en retour, ce qui leur permet de végéter dans une paresse où ils trouvent peut-être des jouissances que nous ne soupçonnons pas. Si par hasard un philosophe s'est échoué parmi eux, il sait qu'il est inutile de se révolter contre la tyrannie de l'âge, et, plus que ses compagnons encore, il se ré-

signe. Pour ces motifs, qui sont d'ordre moral, les vieillards sur lesquels l'hospice Ferrari a refermé ses portes secourables témoignent d'une docilité exemplaire.

Une seule fois on s'est trouvé en présence d'un de ces esprits rétifs que ni la misère ni la bienfaisance n'ont pu dompter. Il devait avoir ces goûts de vagabondage qui deviennent une passion et parfois même une impulsion irrésistible. Le bonhomme était de nature irascible; la discipline et la privation de liberté sans contrôle l'avaient exaspéré; il ne rêvait que vengeance. Contre qui? Contre ceux qui lui avaient nui au cours de sa vie? Non pas : contre ceux qui soignaient sa vieillesse et l'arrachaient au dénûment. Non-seulement cet insurgé de l'hospitalité se plaignait de tout : de la nourriture, qui ne lui convenait pas; du vin, qui était mesuré avec trop de parcimonie; de la maison, qui était trop neuve; des sœurs, qui étaient trop pieuses; de ses camarades, qui étaient trop bêtes, mais il menaçait de faire appel, dans les journaux, à « l'opinion publique, » et il écrivait : « Sachez que j'ai des pilules pour empoisonner tout le monde. » Au lieu de mettre cet énergumène à la porte et de le faire diriger sur Bicêtre, section des agités, on pensa à l'existence lamentable qui l'attendait hors de l'hospice et l'on en eut pitié. La supérieure le fit venir et le morigéna. Avec le charme pénétrant de l'intelligence féminine, elle attendrit cette âme rebelle; à cet homme, qui jurait mort et massacre, elle parla de sa vie passée, elle montra les affres de la vie vers laquelle il semblait vouloir retourner, elle l'émut et reçut le serment de ne jamais plus s'abandonner à des billevesées coupables; il a tenu parole, et depuis lors il est en repos. Il est possible que le diable n'y perde rien, mais du moins il ne le laisse point paraître.

Chez la femme, la révolte est si rare, qu'on peut dire qu'elle n'existe pas; en revanche, le murmure est permanent, et les exigences sont parfois déraisonnables. Bien plus que l'homme, la femme a vécu d'illusions et de rêvasserie; aussi, chez elle, la déception est plus profonde, plus amère surtout, et n'a rien enlevé aux prétentions, qui subsistent parfois jusque dans la caducité. Une actrice de trentième ordre, morte aujourd'hui, avait été une des premières pensionnaires de la maison Ferrari. C'était une bonne femme, empressée à se soumettre, point encombrante malgré ses jupes qu'elle faisait bouffer plus que de raison. Elle alla se confesser, mais en plusieurs fois; comme on le lui reprochait en souriant, elle répondit : « Ce pauvre aumônier, je ne veux pas le fatiguer; j'en ai tant à lui dire, et puis ça me fait mal aux genoux. » Elle ne se plaignait de rien, celle-là, et trouvait tout à sa convenance, mais il fut impossible de l'empêcher de se « maquiller »

tous les matins. Aux observations à la fois douces et ironiques qu'on lui adressait, elle répliquait : « C'est plus fort que moi, je ne puis pas m'en empêcher ; quand je n'ai pas ma poudre de riz, il me semble que je suis toute nue. » On la laissa faire et l'on fit bien. Une autre réclamait, et réclamait avec mauvaise humeur, un petit verre de chartreuse après chacun de ses repas, parce qu'elle en avait l'habitude et qu'elle ne pouvait « s'en passer ; » elle s'en passa.

Bien souvent chez la femme, même lorsque la volonté est abolie, l'entêtement subsiste. Elle marche imperturbablement vers son but ; rien ne l'en détourne : ni les obstacles, ni les objurgations, ni les menaces, ni les prières. Elle va, elle va, un peu à la façon des hallucinés, ne voyant rien que ce qu'elle veut voir. Si l'on se refuse à lire ses lettres, elle les multiplie ; si l'on ne consent pas à l'écouter, elle crie pour être entendue ; vingt fois, cent fois, avec une sorte d'inconscience morbide, elle revient à la charge dans l'espoir d'obtenir, n'importe par quels moyens, ce qu'elle sait cependant qu'on ne lui accordera pas. Elle s'expose aux avanies, aux rebuffades, avec une persistance qui parfois fait douter de son intégrité mentale. Malgré tout, l'illusion ne peut mourir en elle. Bien souvent, au cours de sa vie, elle a lâché la proie pour l'ombre et elle a eu cruellement à s'en repentir. Cela n'y fait rien. On dirait qu'elle a le vertige du déboire et qu'elle y court, poussée par une sorte d'instinct naturel. Ces caractères-là ne sont pas très rares parmi les vieilles femmes admises dans les maisons hospitalières. Ce n'est pas du jour au lendemain que ces créatures sans pondération s'accoutument à la vie réglée, à la discipline, à certaines privations qui, entre toutes, leur sont pénibles. Sous ce rapport, elles mettent en pratique la boutade : « Il n'y a de nécessaire que le superflu. » Pendant l'hiver dernier, une Anglaise, arrivée depuis peu de jours à Paris, fut atteinte de variole maligne ; on ne put la garder dans l'hôtel garni où elle avait pris logement, on la transporta à l'hôpital Saint-Antoine ; elle y fut soignée et guérie. Chaque jour elle demandait un verre de gin, qui, naturellement, lui fut refusé, car le médecin qui la traitait ne pouvait risquer d'aggraver la maladie ni d'entraver la convalescence. Une fois retournée en Angleterre, elle écrivit dans les journaux de son pays que le système des hôpitaux parisiens était barbare et que les Français composaient une nation de sauvages. C'est pousser un peu loin la rancune du genièvre.

Flétrie par l'âge et par la longue misère que trop souvent il a fallu supporter avant de trouver place dans un asile, la femme tombée en hospitalité cherche à abuser les autres et finit par s'abuser

elle-même sur la situation qu'elle a jadis occupée. Elle soupire avec discrétion, lève les yeux au ciel et dit : « Ah ! si l'on savait qui je suis et ce que j'ai été ! » Volontiers, elle laisserait soupçonner qu'elle est la fille de la princesse de Samarcande et du maharadja de Taprobane. En revanche, si ces malheureuses qui vivent dans un songe perpétuel sont dupes de leur propre comédie, elles ne le sont pas de celle des autres. Il y a longtemps, à la Salpêtrière, sur le « terrain, » qui est le lieu planté d'arbres et bien ombragé où les « administrées » se réunissent pour bavarder, j'écoutais deux vieilles sempiterneuses, comme disait Rabelais, qui se racontaient les splendeurs de leur jeunesse. L'une disait : « Penser que je suis ici, moi qui avais une voiture à quatre-chevaux ! » L'autre riposta : « Une voiture à quatre chevaux ! La belle affaire ! Moi qui vous parle, je ne sortais jamais qu'en cabriolet à six chevaux ! » On échangea des démentis et des injures qui sentaient le graillon ; puis on se gourma, et lorsque l'on sépara ces deux Clorindes octogénaires, elles avaient en mains quelques poignées de cheveux. L'hyperbole n'est pas toujours aussi pompeuse, mais l'expression se gonfle et dépasse la pensée, ce qui se produit souvent chez les gens sans instruction qui s'étudient à bien parler pour donner bonne opinion d'eux.

Toutes ne sont pas ainsi, je me hâte de le dire ; si cette monomanie des grandeurs rétrospectives qui, le plus souvent, ne se manifeste que dans les causeries confidentielles, est fréquente, elle n'est pas générale, et j'ignore si l'hospice Ferrari contient quelques-unes de ces illuminées de leurs propres fables. Les plus malheureuses parmi ces malheureuses, là comme dans les autres maisons d'hospitalité, sont celles qui ont joui d'une mince position bourgeoise qu'elles ont perdue. Elles ont eu quelques rentes dont elles ont pu vivre ; elles ont été servies par une femme de ménage, peut-être par une « bonne ; » elles ont eu leurs meubles dans un appartement à elles ; le dimanche elles ont reçu quelques amies avec lesquelles on partageait une tasse de café ou un verre de bière ; mais on a voulu augmenter son bien-être, on a lu, sans trop les comprendre, des prospectus financiers, on a eu confiance dans des valeurs tarées qui promettaient de gros bénéfices et on a été ruiné, — rasé comme elles disent, — faute de connaître cette loi économique absolue en vertu de laquelle tout placement d'argent qui, en dehors de l'industrie, rapporte plus que l'intérêt légal, ne le rapporte qu'au détriment du capital. Il est superflu de désigner les spéculations trop tambourinées où s'est engloutie l'épargne du petit monde ; si ceux qui ont produit ces « krachs » successifs dorment tranquilles, c'est qu'ils ont la conscience coriace.

Les femmes qui ont subi ces désastres, qui ont vu disparaître leurs maigres revenus, que le souvenir et les regrets leur montrent comme une véritable « opulence, » ces femmes sont reconnaissables dans les asiles où elles ont trouvé l'abri, le pain quotidien et les soins en cas de maladie. Elles s'isolent volontiers loin de leurs compagnes et, si elles s'en rapprochent, on les distingue à leurs faux chignons, à leurs talons élevés et même à ces appendices dont la mode déforme les toilettes féminines. C'est tout ce qu'elles ont sauvé du naufrage, elles y tiennent et s'en parent comme d'un insigne de leur supériorité sociale, comme d'une protestation contre l'inclémence du sort. Plusieurs d'entre elles n'ont pas eu le courage ou l'esprit de se plier à leur destinée nouvelle; elles ont de la hauteur et ne savent point dissimuler le dédain que leur inspire « la vilaine compagnie » avec laquelle la règle les contraint de vivre. Volontiers elles disent : « Une femme comme moi avec de telles gens! » Elles croient témoigner ainsi de leurs bonnes manières et ne font acte que de sottise. On s'en raille; on les surnomme : la marquise, ou Mme Pimbêche ; on se tait lorsqu'elles approchent, et dans la salle commune on ne leur fait place qu'en rechignant. Elles s'ennuient, elles se dépitent et ne s'aperçoivent pas qu'elles se sont elles-mêmes rendu la vie insupportable. On les sermonne, on les rappelle à l'indulgence, peine perdue; la vanité domine et les maintient dans leur mauvaise attitude : ce qui fait que l'on ne peut guérir les gens de leurs défauts, c'est qu'ils ne les soupçonnent même pas. Pour ces pauvres créatures qui vivent de l'amertume de leurs souvenirs, qui se croient pétries d'une autre pâte que celle du commun des mortels, le devoir est tout tracé, et en l'accomplissant elles allégeraient leurs soucis. Si elles se sentent ou se croient supérieures aux autres pensionnaires, qu'elles en deviennent les amies, les confidentes et les conseils; qu'elles leur apprennent à bénir la mémoire des bienfaiteurs qui leur ont assuré la tranquillité des derniers jours, qu'elles leur enseignent la reconnaissance qui est une vertu rare, souvent défaillante et qu'il ne faut jamais laisser péricliter; en un mot, qu'elles soient les tutrices des vieux enfans auxquels le hasard les a mêlées; elles s'en trouveront bien et porteront la vie avec plus de légèreté : consoler le malheur d'autrui, c'est diminuer le poids de ses propres infortunes.

Comme je passais dans un de ces larges couloirs baignés de lumière qui servent de dégagement à toutes les salles de l'hospice Ferrari, j'ai rencontré les hommes, « les bons petits vieux ; » ils venaient de terminer leur repas et sortaient de la salle à manger. Ils ne sont point décrépits; plusieurs ont l'allure encore verte;

ils ont porté la main à leur bonnet et se sont inclinés devant la supérieure qui les a accueillis d'un sourire. Un seul s'est arrêté, a fait face et a salué avec quelque prétention ; dans le port de la tête, dans l'attitude générale du corps, il avait quelque chose de voulu et d'étudié. Je crus à un maître de danse tombé en détresse; je me trompais. Il a vécu dans une maison royale, ou peu s'en faut; il y a enseigné, non pas les entrechats, mais l'équitation ; des princes ont été ses élèves et sont devenus d'excellens cavaliers ; de ses fonctions passées il a conservé l'habitude des belles révérences et d'un maintien correct. Par quelle suite de hasards, par quel oubli, par quelle aventure est-il venu solliciter un refuge à Clamart? Je ne l'ai point demandé.

Deux fois par semaine, le parloir est ouvert aux visiteurs, et les vieillards ont droit à une sortie hebdomadaire. Les cas d'ivresse sont tellement rares, les jours de congé, que l'on n'en a signalé que deux depuis que l'hospice est ouvert. On se lève à sept heures, on se couche à huit; cette règle n'est point pour les sœurs, qui, chaque jour, hiver comme été, sont debout à quatre heures du matin; à neuf heures du soir, tout le monde dort. Les repas, dont le menu est déterminé par la supérieure, sont au nombre de trois : le déjeuner, composé d'une soupe, de café au lait ou de chocolat ; le dîner, qui comporte une soupe, un plat de viande, un plat de légumes, du dessert, et 30 centilitres de vin ; le souper avec une soupe, un plat de viande ou d'œufs, un plat de légumes, du fromage, du laitage ou des fruits cuits; du vin comme au dîner.

Les réfectoires sont amples ainsi que les salles où l'on peut se réunir pendant les temps froids ou pluvieux. Par les jours tièdes, les pensionnaires se tiennent de préférence dans une longue galerie vitrée qui côtoie le jardin; les hommes et les femmes vivent séparés et peuvent s'apercevoir dans le jardin qui est suffisamment grand et profite de la verdure des parcs voisins. On m'a paru bien désœuvré dans la division des vieillards ; la femme a toujours en poche quelque tricot, quelque soutache au crochet dont elle peut se distraire; l'homme est plus difficile à occuper; les travaux manuels auxquels il a été accoutumé exigent en général un outillage encombrant; où placer l'établi des menuisiers, la forge des serruriers, la cuve des dégraisseurs? Il faudrait organiser des ateliers spéciaux, ce qui n'est point possible. Je voudrais que l'on mît à leur disposition des jeux de quilles, des jeux de boules qui, tout en les amusant, leur permettraient d'entretenir ce qui reste d'élasticite dans les membres.

Les dortoirs offrent une excellente disposition hospitalière. On y dort en commun, et cependant chacun y est isolé. Ils

forment une série de larges cellules qui s'ouvrent sur un couloir, chacune d'elles est fermée par un rideau faisant office de porte et munie d'une haute fenêtre; toutes ces alvéoles sont séparées l'une de l'autre par une cloison qui ne monte pas jusqu'au plafond, de sorte que chaque pensionnaire est indépendant de ses voisins, dont il peut néanmoins être entendu en cas d'alerte ou de mal subit. Tout est prévu, du reste, pour porter immédiatement secours à un vieillard qui appellerait à l'aide : un infirmier couche à l'extrémité de chaque étage des pavillons, à l'entrée même du dortoir, et il peut, à l'aide d'une sonnette, communiquer avec les sœurs chargées du service de nuit. Cette disposition, je le répète, est ingénieuse et en progrès sur ces chambrées inhumaines où les hospices sont le plus souvent réduits à entasser leurs pensionnaires; combien cependant je préfère la chambre close, personnelle, que j'ai vue à la maison de retraite israélite de la rue Picpus. La possibilité de rester parfois seul dans son chez-soi, de s'y absorber dans le bercement des souvenirs, est le plus grand bienfait que l'on puisse offrir à ces vieux hommes et à ces vieilles femmes que la vie a surmenés. Je suis entré dans plusieurs cellules des dortoirs; elles sont bien meublées, la literie en est presque luxueuse ; çà et là aux murailles, sur la table une photographie, un portrait, un objet que l'on conserve précieusement comme un témoin du temps passé. Nulle part je n'ai aperçu de livres. — Pour certains cerveaux, la lecture est une fatigue insupportable. — Tout est bien dans ces cellules, tout est propret, tout est confortable, on y dort dans de bons draps blancs et sous de chaudes couvertures. En visitant ces dortoirs, je me souvenais de « la chambre des treize » et de « la forêt noire » que j'ai vues il y a vingt ans à la Salpêtrière, et je pensais que les hôtes de la duchesse de Galliera ne soupçonnent pas leur bonheur.

La chapelle, dont les murs sont revêtus d'un enduit de nuance très douce, est simple dans son ordonnance et grandiose dans son aspect général. Je ne lui adresserai qu'un reproche qu'elle ne mérite guère : elle est trop jeune; elle n'inspire pas ce recueillement involontaire que l'on ressent dans les vieilles églises auxquelles leur âge même ajoute quelque chose de solennel qui fait défaut à presque tous les édifices religieux modernes, si beaux qu'ils soient, à la Madeleine comme à Notre-Dame de Lorette, comme à Saint-Vincent-de-Paul, comme à bien d'autres. Lorsque les années auront passé sur la chapelle de la maison de Clamart, lorsqu'elles lui auront donné leur inimitable patine, lorsque le chêne des boiseries aura bruni, elle sera irréprochable et fortifiera le renom de l'architecte qui l'a construite, en ne s'inspirant que de ses propres

conceptions. Les meubles sont de choix, nulle part je n'ai aperçu un morceau de bois blanc; partout du chêne plein, pour les bancs, pour les tables, pour les sièges, pour les armoires; grosse dépense, j'en conviens, mais plus forte économie encore, lorsque les matériaux employés sont de trempe si résistante qu'ils défient l'action du temps. C'est du luxe solide, sans mièvreries ni futilités; là tout est utile, et la sobriété de l'ornement semble y apporter quelque chose de vigoureux.

Dans la pharmacie plane un parfum de sauge et de fleur de tilleul. C'est le domaine d'une sœur qui compose les lochs, roule les pilules et prépare les tisanes; elle est gaie, avec un beau sourire et des yeux magnifiques. Elle est bonne dentiste, en outre, et manie avec adresse ces instrumens de torture que l'on nomme la clé de Garengeot et les daviers. Je crois bien que les vieilles pensionnaires rôdent souvent autour de ses jupes dans l'espoir d'attraper quelque sucre d'orge sous prétexte de toux chronique et de catarrhe invétéré. Elle ne doit pas être trop sévère, car la gourmandise réduite à de si minces proportions n'est plus un péché capital. La lingerie est à faire damner d'envie les ménagères de province, qui disent en se rengorgeant : « Mon seul luxe, c'est le linge. » Là, dans cette immense salle garnie de casiers et munies de tables, on n'aperçoit que de la toile, de la bonne et belle toile de Vimoutiers, forte, souple, et ne redoutant ni l'usage ni la lessive; les vieillards ont parfois quelque peine à s'y accoutumer, ils préféreraient le coton, qui est plus mol au toucher et plus chaud; ils ont importé à l'hospice le mot de l'argot parisien, et pour eux la chemise, c'est « la limace. » La provision de linge est telle qu'il se passera bien des années avant que l'on soit obligé de la renouveler. Les yeux de la supérieure brillaient de joie pendant qu'elle me le montrait et m'en faisait remarquer l'abondance. Le blanchissage se fait dans une buanderie à vapeur énorme, isolée en un pavillon spécial, aménagée selon les ressources les plus récentes de la science industrielle, épargnant les forces des ouvrières, coûteuse assurément, mais payant son prix par les services qu'elle rend, car non seulement elle reçoit le linge de l'hospice, mais celui de la maison de retraite et de l'orphelinat Saint-Philippe, qui sont à Fleury-sous-Meudon, où je vais conduire le lecteur.

III. — LA MAISON DE RETRAITE.

Pour mettre à exécution ses projets de bienfaisance, la duchesse de Galliera acheta l'ancien domaine Pastoret, qui occupe, sous

Meudon, un territoire situé, par portions à peu près égales, sur le département de la Seine et sur le département de Seine-et-Oise. A quelques mètres près, les murailles de clôture entourent neuf cents hectares, plaine et colline. En bas on a élevé une maison de retraite pour les frères de la doctrine chrétienne; sur la hauteur on a construit un orphelinat; on communique facilement de l'une à l'autre, tous deux sont contenus dans la même enceinte. Les vieux arbres ont été conservés, les pelouses verdoient au soleil, une longue avenue permet les promenades ombragées, un ruisselet, bordé de glaïeuls et d'iris, coule en chantant sous un pont rustique; de grands tilleuls trop élagués forment une sorte de bois sacré propice à la méditation; comme d'un belvédère choisi avec discernement, la vue découvre le panorama de Paris enveloppé de brumes que perce la flèche des églises et que dominent en ce moment certaines constructions de l'Exposition universelle. C'est un parc admirable; la duchesse de Galliera l'a offert à des instituteurs primaires blanchis sous la soutane et à des orphelins dérobés à la misère.

La maison de retraite est exclusivement réservée à ces braves ignorantins, qui ont rendu tant de services au « pauvre commun » de France et qui obéissent encore à la règle que leur donna leur fondateur à la fin du XVIIe siècle. L'impulsion fut vive et féconde; elle vibre toujours et prouve ainsi l'utilité de l'œuvre qui a été si fortement conçue, si soliment édifiée, que ni le temps, ni les révolutions n'ont pu l'ébranler. Les assises sur lesquelles elle repose sont l'intelligence supérieure de l'homme qui en a jeté les fondemens et les besoins d'une population qui voulait échapper à ses propres ténèbres. Jean-Baptiste de La Salle était né à Reims le 30 avril 1651, fils d'un conseiller au présidial et issu de bonne famille, à la fois de robe et d'épée. Il se sentit de bonne heure appelé par l'eglise, entra au séminaire de Saint-Sulpice, à Paris, et fut ordonné prêtre en 1672. Sa vocation spéciale fut déterminée par le legs pieux d'un chanoine qu'il vénérait, l'abbé Roland, qui en mourant lui recommanda une congrégation de religieuses qu'il avait fondée et dont la mission devait être de se consacrer à l'enseignement des orphelins.

Est-ce bien sa vocation qu'il faut dire? Son devoir serait plus exact. Ce fut, en effet, presque à son cœur défendant qu'il accepta la tâche qui lui fut imposée de surveiller des maîtres d'école, de les diriger par ses conseils, de les façonner à leurs fonctions et de devenir ainsi une sorte d'instituteur en chef, initiant le professeur à l'art si difficile de la pédagogie. Il hésita avant de se consacrer sans réserve à l'apostolat dont le but était d'éclairer les cervelles

et de fortifier les âmes ; mais le spectacle que chaque jour il avait sous les yeux lui démontrait la nécessité d'entrer résolument dans l'action et de porter le pain de l'esprit à ceux qui n'y avaient jamais goûté. La population de vignerons et de laboureurs à laquelle il se mêlait, dès qu'il avait franchi les portes de Reims, croupissait dans une ignorance analogue à celle qui enveloppe encore les tribus nègres du centre de l'Afrique. Dévouée à la religion qu'elle respectait et pratiquait, mais imbue de toute sorte de superstitions, croyant aux sorciers, aux lutins, aux meneux-de-loups, au grand Bicêtre et aux revenans, elle était incapable de faire un choix entre les fables et la vérité. L'instruction était nulle ; sur mille paysans, pas un peut-être n'eût été capable de signer son nom. La dépression sous laquelle vivait la race agricole de France, ce pauvre Jacques Bonhomme qui avait tant besogné, qui s'était si bien battu, qui souvent avait donné jusqu'à son dernier sou tapé pour concourir à fonder l'unité de la patrie, cette dépression ne se peut figurer aujourd'hui ; mais nous possédons un témoignage que nous pouvons invoquer. Qui ne se souvient des paroles de La Bruyère : « L'on voit certains animaux farouches, des mâles et des femelles, répandus par les campagnes, noirs, livides, et tout brûlés du soleil, attachés à la terre qu'ils fouillent avec une opiniâtreté invincible : ils ont comme une voix articulée, et, quand ils se lèvent sur leurs pieds, ils montrent une face humaine, et en effet, ils sont des hommes. Ils se retirent la nuit dans des tanières où ils vivent de pain noir, d'eau et de racines ; ils épargnent aux autres hommes la peine de semer, de labourer et de recueillir pour vivre, et méritent ainsi de ne pas manquer de ce pain qu'ils ont semé. » Dans quels mémoires du XVIIe siècle ai-je donc lu : « Quand le laboureur retourne la terre, il retourne son matelas ? » C'était encore le temps des profondes divisions sociales : aux états-généraux de 1614, les députés du tiers-état avaient parlé à genoux.

Ces paysans, « ces mâles et ces femelles, » Jean-Baptiste de La Salle n'a pu les voir sans être ému de compassion. Pas un seul instant il ne rêva de les détacher de la glèbe ; mais il voulut les relever, les nettoyer, pour ainsi dire, les cultiver et leur mettre en main l'outil du défrichement moral, qui est l'instruction. Le jour où ils surent lire, où ils parvinrent à former leurs lettres, à comprendre la valeur et les combinaisons élémentaires des chiffres, un progrès énorme fut accompli dans l'humanité. Ce progrès, la France le doit à J.-B. de La Salle plus qu'à nul autre ; en notre pays il fut le créateur de l'enseignement primaire, il en inventa les méthodes, il en imposa la discipline, et fit si bien, dès le début, que depuis on n'a pas fait beaucoup mieux. Les programmes se sont développés parallèlement à l'acquisition de connaissances nouvelles, mais le principe est

resté le même, car ce principe était assez large pour contenir toutes les améliorations futures. Si aux écoles de grammaire on a ajouté des écoles professionnelles, si aux classes du jour on a joint les classes du soir, c'est aux frères de la doctrine chrétienne qu'on le doit. Il est superflu de chicaner sur ce point; d'autres sont venus avec des idées différentes, des exclusions peu justifiées et des ambitions plus ardentes, mais les initiateurs par excellence ont été J.-B. de La Salle et ses disciples.

Non seulement de La Salle fut un initiateur, mais il fut un réformateur; j'oserai même dire qu'il fut un révolutionnaire, au sens excellent du mot. En effet, si c'est être révolutionnaire que de se mettre en contradiction avec les préjugés de son temps et de combattre la fausseté, le péril d'une opinion préconçue, il fut révolutionnaire et le fut avec énergie. Dans le monde du gouvernement, dans les classes privilégiées ou riches de la société, la maxime du cardinal de Richelieu faisait foi : les peuples doivent être tenus dans l'ignorance pour être plus faciles à gouverner. C'était là le pivot fondamental autour duquel se mouvait ce que nous appellerions actuellement la politique intérieure. J.-B. de La Salle était mal venu de lutter contre les principes des hommes d'état et de s'attaquer à une théorie qui avait force de loi. Aussi fut-il repoussé, honni, presque persécuté; il lui fallut une indomptable vaillance pour triompher, et il ne triompha que parce qu'il se sentait soutenu par le peuple des humbles qui le suivait pour aller à la lumière. C'est en 1679 qu'il ouvrit à Reims la première école qui devait servir de modèle à tant d'autres. Ce que l'on en pensa, on peut le deviner en lisant ce qu'un siècle plus tard écrivaient des hommes éminens, ceux-là mêmes qui ont réuni les matériaux dont a été construit le monument des libertés modernes. Écoutez Voltaire : « Au peuple sot et barbare, il faut, comme au bœuf, un joug, un aiguillon et du foin. — Je vous remercie de proscrire l'étude chez les laboureurs. Envoyez-moi surtout des frères ignorantins pour conduire mes charrues ou pour les atteler. » — Écoutez J.-J. Rousseau : « N'instruisez pas l'enfant du laboureur, il ne mérite pas d'être instruit. » — Écoutez René de Caradeuc de la Charolais, qui était procureur général au parlement de Bretagne : « Le bien de la société demande que les connaissances du peuple ne s'étendent pas plus que ses occupations. Les frères de la doctrine chrétienne sont venus pour achever de tout perdre. Ils apprennent à lire et à écrire à des gens qui n'eussent dû apprendre qu'à dessiner et à manier le rabot et la lime (1). »

(1) Cité par Mgr l'évêque d'Autun, de l'Académie française, dans le *Bienheureux J.-B. de la Salle*, p. 77 et 78.

On n'a de bons élèves qu'à la condition d'avoir de bons maîtres : ceci est une vérité élémentaire qui est un lieu-commun ; mais on la met si rarement en pratique que l'on ne saurait la répéter trop souvent. Cette vérité, J.-B. de La Salle ne l'ignorait pas ; il a su la méditer, en faire jaillir toutes les conséquences, et il se résolut alors à fonder l'institut des écoles chrétiennes. Ce fut à Rouen qu'il parvint d'abord à l'installer, non sans peine. Là il réunit ses futurs maîtres d'école, il leur enseigne à enseigner, il leur interdit d'être prêtres, mais il leur impose les vœux d'obéissance, de pauvreté, de chasteté, vœux qui ne sont point perpétuels et que l'on est libre de renouveler ou de renoncer tous les dix ans ; ses disciples doivent être frères entre eux et se consacrer exclusivement à l'enseignement gratuit et primaire. C'est tout ; mais si l'on songe à l'épaisseur d'ignorance qu'il fallait traverser alors pour arriver, d'une manière efficace, jusqu'à l'entendement des classes ouvrières et agricoles, on trouvera que la tâche était d'élite et exigeait, pour être accomplie, une rare persistance d'abnégation. Le préjugé contre lequel ces hommes de bon vouloir eurent à lutter a-t-il complètement disparu de nos mœurs ? Je n'oserais l'affirmer.

Rien ici-bas ne se fait sans argent : J.-B. de La Salle put s'en apercevoir ; l'institut pédagogique et les écoles ouvertes aux fils de la charrue et de l'outil exigeaient de lourdes dépenses ; il pourvut à tout, car, par bonheur pour les pauvres, il était riche. Sa fortune, héritée de ses parens, s'élevait à une quarantaine de mille livres de rentes, somme considérable pour l'époque qui représenterait aujourd'hui plus de 200,000 francs. Les sacrifices ne lui furent pas épargnés et il les accepta de bon cœur, les trouvant de mince importance en comparaison de l'espoir de réussir. A cet égard on peut croire que, lorsqu'il mourut en 1719, il avait l'âme sereine, car il savait déjà, par les résultats obtenus, qu'il avait semé le bon grain. Une école établie à Rome et vingt-cinq écoles fonctionnant en France lui prouvaient que son œuvre était viable et qu'elle surmonterait les obstacles. Six ans après sa mort, en 1725, la règle qu'il avait donnée à ses disciples était approuvée par une bulle spéciale de Benoît XIII. Les écoles se multiplièrent ; ni la raillerie des philosophes, ni la mauvaise volonté des autorités civiles ne purent en entraver le développement normal, car l'idée était juste et finissait par pénétrer les esprits récalcitrans. Pendant la période aiguë de la révolution française, l'institut fut fermé, les écoles furent closes, les frères se dispersèrent et l'on put croire que l'œuvre de J.-B. de La Salle s'était écroulée pour toujours. Le consulat la reconstitua dès 1803, et, en 1805, l'empire autorisait les frères de la Doctrine chrétienne à reprendre

le costume que leur fondateur avait porté, la soutane de bure, le rabat blanc, le manteau noir et le chapeau de forme triangulaire. Depuis lors leur ordre, parfois protégé, parfois menacé, souvent vilipendé, n'a cessé de prospérer et de s'étendre. A cette heure, ils sont partout, dans les écoles primaires, dans les écoles professionnelles, à la fois éducateurs et missionnaires, humbles, résolus, résistans, soumis à leur devoir, allant chercher les blessés sur les champs de bataille pendant la guerre et distribuant l'instruction aux enfans pauvres pendant la paix. Leurs écoles sont nombreuses : 1,625 en Europe, 39 en Asie, 56 en Afrique, 176 en Amérique ; l'armée scolaire qui dessert ces 1,896 maisons de bienfaisance et d'enseignement se compose de près de 12,000 volontaires du sacrifice de soi-même, répandus sur le globe entier. La petite classe de Reims où J.-B. de La Salle a fait ses premières leçons a été une mère féconde (1).

Pour rester fidèle à ses origines et à l'impulsion de son fondateur, l'ordre se recrute, non pas exclusivement, mais principalement dans la classe agricole, dans ces fortes et honnêtes familles assez nombreuses, assez dévouées pour donner leurs enfans à l'armée, à l'église, à l'enseignement, à l'agriculture, et qui, n'en déplaise à La Chalotais, à Rousseau, à Voltaire, sont la vigueur même et l'honneur du pays. Bien souvent, pour marcher aux conquêtes lointaines comme pour combattre l'invasion, le paysan a été l'inépuisable ressource de la France et ne lui a pas ménagé le sang qu'elle demandait : — Accepte l'holocauste, ô mère! et souris à ceux qui vont mourir pour toi! — Sont-elles aussi productives que je les ai connues jadis, ces familles qui semblaient une tribu groupée autour du chef dont elle était issue? Aujourd'hui on s'inquiète, on se trouble ; le résultat des dernières statistiques est désespérant. On reconnaît que la population française reste stationnaire pour n'oser peut-être avouer qu'elle décroît. Le morcellement presque indéfini de la terre produit par la vente « à l'écorchée » des biens du clergé et de l'émigration a permis au paysan de posséder son lopin, si petit qu'il soit. Bienfait d'une part, méfait de l'autre. Le vilain, comme l'on disait jadis, aime son champ d'un amour farouche ; il le garde, il le défend ; il ne veut pas que l'on y touche, même après sa mort. Depuis qu'il est propriétaire, le paysan se réserve ; les familles prolifiques, sans être devenues très rares, se rencontrent moins fréquemment ; il n'est que temps d'aviser, car elles tendent à disparaître. Lorsqu'il n'était que fermier, l'homme de la culture ne se ménageait guère ; c'est dans

(1) Mgr d'Autun, p. 75. *Vid. sup.*

sa propre lignée qu'il trouvait le laboureur, le berger, le charretier, le faucheur, le terrassier, jusqu'à la fileuse et jusqu'au vannier pour les veillées d'hiver. Aujourd'hui, il a un fils, il n'en a qu'un, celui qui doit avoir le champ, l'avoir tout entier.

Au temps de mon enfance, dans le pays du Maine qui s'allonge entre Fresnay-le-Vicomte et Sillé-le-Guillaume, j'ai vu souvent un fermier, maître Chédor, présider la table où ses onze enfans, beaux et solides, s'asseyaient au-dessous de lui. A force de besogner, d'aller vendre son blé au Mans, son chanvre à Alençon, il avait amassé, pièce de 6 liards par pièce de 6 liards, un maigre pécule dont on parlait avec exagération autour de lui, ce qui a permis à Pierre, son fils aîné, d'épouser une fille orpheline qui possédait une dizaine d'hectares, moitié prés, moitié labours. Longtemps après les jours que je rappelle, je suis retourné voir ces braves gens; j'ai demandé : « Où est Pierre? » On m'a répondu : « Il est sur sa terre, en dévalant du côté de la Sarthe, au-delà des grands Bercons, tout auprès de Saint-Aubin-de-Locquenay. » J'y ai été par les chemins ombreux où j'avais cueilli tant de « nousilles » pendant mes vacances d'écolier. » Pierre m'a bien accueilli et m'a offert un pichet de cidre : je lui ai dit : « Combien as-tu d'enfans? — Je n'ai qu'un gars, pas plus. » Je l'ai regardé avec surprise. Il s'en est aperçu ; son expression est devenue sérieuse, et c'est d'un ton presque bourru qu'il a répliqué : « Dame! vous savez; je ne veux pas que mon héritage soit partagé. » Mauvaise parole ; le paysan n'est pas seul à la prononcer; plus d'un petit négociant, plus d'un bourgeois, plus d'un millionnaire l'a répétée. Une telle théorie mise en pratique est néfaste. J'en demande pardon à certains économistes, mais j'estime que Malthus est un malfaiteur. Si l'Angleterre l'avait écouté, elle n'aurait ni l'Hindoustan, ni tant de colonies prospères. Les pays qui n'ont pas trop de population n'en ont pas assez.

Ces pensées s'agitaient dans ma cervelle pendant que je longeais le mur du parc de la maison de retraite et que j'arrivais devant la grille. A droite, le logement du concierge; à gauche, le pavillon de l'agent général; en face, une allée sablée aboutissant à un immense bâtiment dont l'aspect a quelque chose de conventuel. Si c'est un monastère, il semble fait pour les grands du monde et non pour les pauvres frères instituteurs qui sont venus là chercher le repos, parce que l'âge, les fatigues, le labeur de leur vie, les ont réduits à l'impuissance de travailler encore et les ont forcés à renoncer à leur mission. Leur humilité, acquise par une longue pratique et devenue, en quelque sorte, un besoin de leur nature, a dû parfois se trouver mal à l'aise dans les demeures que la bienfaisance ducale a préparées pour leur vieillesse. Heu-

reusement, ils peuvent se faire illusion; les galeries ont une apparence de cloître; les chambres, si larges, si lumineuses qu'elles soient, sont installées comme des cellules, et le silence qui règne dans les couloirs, dans les salles, évoque le souvenir des solitudes où se complaît la méditation des âmes pieuses.

Les dimensions de la maison m'ont paru plus vastes encore que celles de l'hospice de Clamart. Est-ce une illusion? A Clamart, on entend dans le corridor le frou-frou de la robe des Filles de la Sagesse, on aperçoit leurs cornettes blanches qui passent comme les voiles d'une barque invisible; dans les galeries, les vieux sont là qui causent, des femmes tricotent en bavardant, c'est une vie restreinte, étouffée, mais c'est encore la vie. Ici la vie interne est peut-être d'une intensité profonde, mais la vie extérieure fait défaut; c'est déshabité, presque désert; tout paraît trop grand. La maison est destinée à recevoir cent pensionnaires, elle en contiendrait trois cents. Elle n'est pas assez peuplée, le nombre ne correspond pas aux proportions. Sur les larges paliers, dans les longs couloirs, dans le promenoir bitumé qui permet la marche pendant les jours brumeux, dans l'énorme bibliothèque où il ne manque que des livres, j'aurais voulu voir les lentes théories des frères se dérouler pour réveiller cette demeure trop endormie. C'est plus que la paix qui règne en ces lieux, c'est presque l'assoupissement.

Je ne serais pas surpris que l'on eût éprouvé quelque déception lorsque l'on a ouvert cette retraite à ceux pour qui elle a été construite. On avait cru que les frères vieillis dans les écoles et dans les voyages, que ces invalides de l'enseignement et de l'apostolat allaient s'y précipiter en foule et demander asile. On s'imaginait que la maison-mère, qui est à Paris, rue Oudinot, à côté des frères de Saint-Jean-de-Dieu, aurait plus d'une sollicitation à repousser et bien des choix à faire parmi les postulans. On s'était trompé. Sur les cent places réservées aux frères abattus par l'âge, quarante restent encore libres. Les soixante pensionnaires, qui tous ont plus de soixante ans, sont venus surtout des pays étrangers, de l'Hindoustan, du Canada, de Californie; l'un d'eux a soixante et une années de classes consécutives; presque tous sont infirmes; quatre sont impotens, dix ont perdu la vue, plusieurs sont asthmatiques; on entend le râle de leur poitrine oppressée lorsqu'ils gravissent les escaliers en se tirant sur la rampe; tous sont courbés et plient les reins sous un poids trop lourd. Ils vivent encore, mais pénétrés d'une sérénité qui semble appartenir à l'existence d'outre-tombe. A les voir, on devine qu'ils ont toujours passivement obéi et que nul sacrifice ne les a fait reculer. Je ne sais pourquoi, pendant que je les regardais, ma mémoire me racontait l'anecdote rela-

tive à l'abbé Carron, émigré à Londres en 1792. Il quêtait pour les malheureux qu'il nourrissait à l'aide des aumônes recueillies par lui. Un homme, impatienté de son insistance, le souffleta; il répondit : « Le soufflet est pour moi, mais que me donnerez-vous pour mes pauvres? »

Si bien des frères, qui n'avaient qu'à frapper à la porte de la maison Galliera pour y être admis, s'en sont éloignés, c'est qu'ils avaient trouvé la retraite dans les établissemens mêmes où une partie de leur existence s'était écoulée; ils y avaient leurs relations et leurs habitudes, si chères aux vieillards. Ils auraient cru s'expatrier en quittant les lieux où ils étaient accoutumés à vivre, où chacun les connaissait, où sur chaque seuil, lorsqu'ils passent dans la rue, ils sont salués par ceux dont ils ont été les maîtres, dont ils ont élevé les enfans. C'est pour eux une sorte de famille qu'ils n'ont pu se résoudre à abandonner, indifférens aux splendeurs qu'on leur promettait et attachés par mille fibres intimes au pays, — ville ou village, — qu'ils aiment à cause du bien qu'ils y ont fait. Pour beaucoup sans doute qui jamais n'ont vécu que dans des milieux restreints, le voisinage de Paris, — de la Babylone moderne où rugit la bête de l'Apocalypse, — a été un motif de refus. Erreur naturelle à des âmes timorées, mais erreur; solitude ou multitude, c'est tout un pour le sage; à Paris comme au désert, on peut s'absorber en soi-même et s'abîmer dans la contemplation des rêves intérieurs.

Je suis entré dans plusieurs cellules, qui sont des chambres confortablement meublées; le lit, une armoire, un prie-Dieu, une table et deux chaises; nulle part je ne remarque un souvenir de famille; le lien est-il si relâché qu'il est rompu? Chaque chambre, amplement éclairée, est munie d'une cheminée qui peut donner aux yeux la joie des flammes brillantes, mais dont la chaleur ne doit guère augmenter celle que la maison reçoit des quatre calorifères qui la chauffent pendant le temps des froids. Contre la muraille d'une des cellules s'étalent des palmes, — de vraies palmes de palmiers, — qui, vers les solennités de Pâques, ont été envoyées par quelques frères habitant les pays du soleil; dans une autre chambre, je trouve un des vieux pensionnaires occupé à peindre aux couleurs d'aquarelle, des lettres, des inscriptions explicatives destinées à être placées dans différentes parties de la maison. C'est le frère enlumineur du moyen âge modifié selon les tendances pratiques de l'esprit moderne; jadis il eût peint le mariage mystique de Catherine ou l'ensevelissement de Marie l'Égyptienne; aujourd'hui, il dessine avec correction et colorie avec goût les étiquettes réservées à la pharmacie et au vestiaire. Les chambres de l'infirmerie sont sembla-

bles aux autres, quoique un peu plus grandes; elles sont vides lorsque je les parcours. L'infirmerie est ouverte non-seulement aux frères hospitalisés, mais aux malades, aux convalescens qui peuvent y être envoyés par la maison-mère de Paris. Une visite quotidienne est obligatoire pour le médecin, et la pharmacie est abondamment pourvue.

Lorsque j'ai visité la maison de retraite, la température était tiède, le soleil brillait parfois entre les nuages, les feuilles s'ouvraient au souffle du printemps, l'herbe des pelouses poussait drue, les oiseaux babillaient sur les branches. La nature était douce et limpide. La plupart des pensionnaires étaient dans le parc, au hasard de leur fantaisie, presque tous isolés, assis sur des bancs, « la tête à l'ombre et les pieds au soleil; » c'est à peine si j'ai aperçu deux soutanes marchant côte à côte et tachant de noir la blancheur des allées. Ils sont immobiles, affaissés sur eux-mêmes, l'œil fixé sur quelque rêverie lointaine, les mains enfoncées dans les manches de la soutane, loin de terre peut-être, à coup sûr loin du lieu où ils se reposent. A quoi pensent-ils? aux joies de leur enfance, lorsqu'ils gaulaient les noix ou que, pieds nus, ils cheminaient derrière la charrue paternelle pour ramasser les mans voraces et courir après les musaraignes? revoient-ils l'école, le noviciat, la première classe timidement faite à des gamins effrontés? se souviennent-ils des champs de bataille où ils ont porté le brancard, de celui qui est tout près, à portée de leurs regards, et où le 3 avril 1871 ils allaient avec une simplicité héroïque ramasser les pauvres gendarmes tués par la plus sacrilège des insurrections? évoquent-ils l'image des pays étrangers où ils ont vécu sous leur règle immuable, faisant aimer la France et portant la lumière dans les esprits obscurs? se sentent-ils tressaillir en écoutant les voix tumultueuses des orphelins qui jouent dans la maison que l'on aperçoit sur la hauteur, et, se rappelant les jours de leur jeunesse, alors qu'ils surveillaient leurs écoliers en récréation, se disent-ils: Ah! c'était le bon temps! J'ai accosté un de ces vieux hommes écroulés; avec lui j'ai causé de l'Égypte, qu'il a habitée pendant de longues années; son regard éteint s'est animé, une lueur y a passé, lorsque je lui ai parlé du Nil et de la forêt de palmiers qui ombrage Mit-Rahynch auprès des collines de Sakkara où les momies d'Ibis dorment dans des pots d'argile.

Dans leur demeure princière, dans leur parc magnifique, les frères de la doctrine chrétienne continuent la vie frugale qu'ils ont menée au long de leurs jours et dont, à leur âge, ils ne pourraient se déshabituer sans péril. Ils vivent en commun, et leur mode d'existence n'est pas pour rompre le vœu de pauvreté qu'ils ont

prononcé en sortant du noviciat. Le conseil d'administration des fondations Brignole-Galliera fixe, tous les ans, la somme qui est attribuée à la maison de retraite pour chacun des frères reçus en hospitalité : « Cette allocation sera faite à forfait pour toutes les dépenses, éclairage, chauffage, vêtemens et entretien compris (1). » Un frère économe placé sous l'autorité du frère directeur est chargé de la gestion financière. Actuellement la somme est de 800 francs par tête. Lorsque les frais généraux sont payés, que l'aumônier a reçu son traitement annuel, il reste, pour chaque frère, un peu plus d'un franc par jour ; c'est sur ce mince pécule qu'il faut pourvoir à la nourriture et à l'entretien. Heureusement les jeûnes sont fréquens pour qui se conforme aux prescriptions de l'église catholique ; heureusement encore que les congrégations excellent à des économies qui parfois tiennent du prodige. On dirait qu'il leur suffit de ne pas mourir de faim.

Je ne quitterai pas cette grande maison, si noble par l'intention qui l'a fait élever, sans émettre un vœu, comme si j'étais un conseil général. Dans le parc, j'ai vu bien des talus couverts d'herbes et des pelouses où la luzerne savoureuse verdirait volontiers au soleil. Je serais satisfait si deux vaches, deux petites bretonnes bonnes laitières, s'y promenaient en compagnie de deux chèvres ; je voudrais qu'elles fussent là broutant, ruminant, alourdies par les mamelles gonflées d'un lait qui, pour des vieillards affaiblis, de santé parfois débile, serait un aliment réparateur, à la fois fortifiant et léger. Si dans quelque coin du domaine, on pouvait en outre installer un poulailler où notre coq gaulois chanterait sa fanfare en faisant les yeux doux aux poules de Crèvecœur et de Brahmapoutra, je serais content, et les pensionnaires le seraient aussi, car ils auraient des œufs frais à mouillette que veux-tu.

IV. — L'ORPHELINAT.

La pente douce d'une allée traverse le parc en diagonale et conduit à l'orphelinat, qui, solidement établi sur le sommet de la colline, ressemble à une forteresse regardant vers Paris. Cette impression s'impose. Par ce temps de rumeurs belliqueuses, entretenues par des inquiétudes peu justifiées, à cette heure où la science de toute nation redouble d'efforts pour mettre l'extermination aux mains du service militaire obligatoire, l'esprit est hanté par des visions de batailles, et je n'ai pu m'empêcher de penser

(1) *Règlement*, II, art. 25.

qu'avec les canons qui portent plus loin que les télescopes, il suffirait d'établir ici quelques batteries pour pulvériser Paris en vingt-quatre heures.

La place serait de choix, meurtrière entre toutes, et mériterait les éloges de la stratégie la plus raffinée. Plaise à Dieu qu'elle ne cesse d'être ce qu'elle est aujourd'hui, un lieu d'asile où grandissent des orphelins. Pendant que j'évoquais les fantômes de la guerre, les enfans, plus sages que moi, jouaient dans leur préau. Courant, criant, actifs et joyeux, ils dépensent pendant la récréation le trop-plein de vie qui les anime. C'est bien, et je ne puis qu'approuver, car je sais que le bruit et le mouvement sont les élémens mêmes du repos de l'enfance qui travaille. Les maîtres le savent aussi, car ce sont les frères de la doctrine chrétienne qui dirigent l'orphelinat et qui n'ont qu'à tourner les yeux vers la vallée pour apercevoir la maison où ils iront peut-être terminer leurs jours.

Non-seulement on laisse les écoliers s'amuser sans contrainte, et rivaliser d'émulation au cheval fondu, aux barres, à la balle au camp, mais dans un préau couvert, j'aperçois des jouets en bon nombre ; des échasses, de grosses boules sur lesquelles il faut se tenir en équilibre, des traîneaux, appareils destinés à des exercices violens qui exigent de l'adresse et entretiennent la vigueur musculaire. Ailleurs je vois la salle de gymnastique couverte, richement outillée, toute neuve encore, et sur le parquet de laquelle il est urgent de répandre un épais lit de sable, et mieux encore de grès pulvérisé, car s'il est vrai que les os des enfans contiennent beaucoup de gélatine, il n'est pas moins certain qu'un écolier se casserait un membre, en tombant du portique ou d'un trapèze en action. Dans cet établissement, dont les proportions n'ont rien à envier à celles de l'hospice Ferrari et de la maison de retraite, tout me paraît avoir été prévu pour favoriser le développement physique des orphelins que l'on y recueille. Les classes, les dortoirs, les réfectoires reçoivent l'air et la lumière à profusion ; l'hygiène la plus scrupuleuse n'y trouverait rien à reprendre ; l'eau seule n'y arrive pas encore avec autant d'abondance qu'on pourrait le désirer ; inconvénient auquel on remédie à bras d'homme, qui est causé par l'altitude même des terrains et qui va promptement cesser grâce à des travaux hydrauliques déjà entrepris.

L'énormité des dégagemens fait office de ventilateur perpétuel ; chacune des parties de ce modèle des orphelinats et de toute construction scolaire est tellement vaste que l'on pourrait y redouter le froid, si une demi-douzaine de calorifères occupant une portion du sous-sol n'attiédissait la maison entière. Une salle pour les bains complets, une salle pour les bains de pieds, — dont il sera bon d'abu-

ser, — certains édicules spéciaux, que je n'ai pas à décrire, des lavabos bien pourvus d'instrumens de propreté, promettent enfin une réaction bienfaisante contre la saleté repoussante des maisons d'instruction où l'on élevait « les fils de famille » au temps de mon enfance. On n'a pas oublié les bains froids qui sont un des divertissemens les plus vifs des écoliers, auxquels ils apportent la santé. Dans un jardin en contrebas, disposé sur un terrain plan, on a dérivé un petit ruisseau que l'on a déversé dans une piscine carrée, de dimensions considérables, ouverte au soleil qui la chauffe, divisée en deux parties, l'une profonde pour les élèves sachant nager, l'autre donnant pied à ceux que leur ignorance de la natation réduit aux délices du barbotage.

Nulle maison d'éducation, parmi celles que j'ai visitées, ne m'a semblé placée dans des conditions plus salubres, et mieux appropriée aux exigences sanitaires de l'enfance. Située sur une hauteur, orientée au sud-est, protégée contre le vent du nord par une forêt qui la touche et lui verse un air purifié, elle offre le double avantage d'être à la campagne et d'être si voisine de Paris, qu'elle en peut facilement tirer ses ressources. Ces conditions, qui semblent créées précisément pour être propices aux écoliers, je voudrais les voir recherchées par les pensionnats, par les lycées, auxquels, bien souvent, on devrait les imposer. La multiplicité des communications rapides, par les voies ferrées, par les tramways, par les omnibus, permet aujourd'hui de libérer l'enfance, de l'enlever à l'agglomération inhumaine d'une population de plus de deux millions d'habitans, de lui donner l'air, l'espace, la verdure, qui lui sont indispensables, surtout aux heures périlleuses de la puberté, et de la faire sortir de ces mornes maisons, moitié couvent, moitié caserne, où elle s'étiole, sans profit pour son intelligence et au détriment de sa force corporelle. Je sais que cela ne satisferait point le monde de la pédagogie, mais on en serait quitte pour lui faire remarquer que les établissemens scolaires sont créés pour les élèves et non point pour les professeurs.

L'école de Saint-Cyr est bien placée là où elle est, et nos lycées seront en bon lieu, si on les fait sortir de Paris. Puisque la France se dépeuple, on ne saurait trop redoubler de soins en faveur de l'enfance, surtout si l'on considère que, par suite de causes souvent peu honorables, presque toujours futiles, les parens comptent sur l'internat pour se débarrasser de leurs devoirs. Pendant que « le petit » est au collège, « madame » va à l'Opéra, « monsieur » va à son club, et les domestiques vont au cabaret. C'est bénéfice pour tout le monde, excepté pour l'enfant.

L'enseignement distribué aux écoliers par les frères de la doc-

trine est conforme aux programmes déterminés par le ministère de l'instruction publique; on le connaît; je n'ai donc pas à en parler. La maison est construite et aménagée pour recevoir 350 élèves; lorsque je l'ai visitée, elle en contenait 130, obéissant à 16 professeurs; on attendait une recrue de 50 écoliers; peu à peu le nombre réglementaire sera atteint et les classes seront au complet. Nulle rétribution n'est exigée, l'admission y est absolument gratuite; on peut arriver nu, la lingerie, la cordonnerie, le vestiaire, se chargent de nipper, de chausser, d'habiller « le nouveau. » La lingerie m'a étonné par sa richesse; en voyant les bas de laine mis en réserve pour l'hiver, je me suis souvenu des bas de coton chinés blanc et bleu que nous portions, réglementairement en toute saison, lorsque j'étais au collège. Un détail m'a surpris; les enfans ne changent de linge que le dimanche, comme les paysans; tradition de la vie agricole que je voudrais voir répudier. Économie de blanchissage, mauvaise économie. On pourrait adopter, à cet égard, le règlement des lycées et renouveler le linge deux fois par semaine, ce qui n'a rien d'excessif.

On ne reçoit dans la maison que des orphelins, c'est-à-dire des enfans qui se présentent munis de l'acte de décès de leur père et de leur mère ou de l'un des deux. J'aurais voulu une hospitalité plus large et je crois qu'il serait humain, — qu'il serait chrétien, — d'accueillir ceux qui ne peuvent fournir l'acte authentique que l'on exige, puisqu'ils sont nés de parens restés inconnus, puisqu'ils sont nés orphelins. Ici même j'ai déjà effleuré cette question, qui me tient au cœur, car je la trouve injustement résolue par plus d'un bienfaiteur et par quelques institutions secourables. Frapper le bâtard d'exclusion, c'est être un peu bien féodal en nos temps démocratiques où l'homme ne vaut que par lui-même. De combien de préjugés ne sommes-nous pas encore obstrués et que d'efforts pour les vaincre sans parvenir à nous en dégager! Il y a longtemps déjà que Stendhal a écrit : « Enfans trouvés, pauvres enfans, dont la misère est encore plus sacrée que celle des autres. » En quoi « le champi » a-t-il démérité de la charité, en quoi est-il coupable? Au lieu de lui demander d'où il vient, la compassion, j'entends la compassion intelligente, doit lui dire : Où vas-tu? et le guider dans le droit chemin que nulle main ne lui indique, où nulle tendresse ne le dirige. La faute est personnelle ; quelle faute a-t-il commise? La responsabilité, sous aucun prétexte, ne doit retomber du père au fils. La duchesse de Galliera, qui a fondé cette maison, était une femme pieuse, les frères qui la dirigent font profession de religion; doit-on leur rappeler les livres saints? ont-ils oublié ce que Dieu dit à Ézéchiel : « Toutes les âmes sont à moi ;

l'âme de l'enfant est à moi comme l'âme du père; l'âme qui péchera sera celle qui mourra. » Jérémie n'a-t-il pas crié : « Chacun mourra pour son iniquité. » Seuls le crime et la vertu sont individuels ; à l'heure de sa naissance, l'enfant est innocent ; le repousser parce qu'il vient au monde dans des conditions qui sont en dehors des conventions sociales, c'est augmenter les misères probables de son existence et c'est subir la tyrannie d'une idée fausse, que tout condamne, la raison, la philosophie, la religion et l'intérêt public. Les personnes dont la foi est fervente et qui pourvoient aux orphelins, à l'exclusion des enfans naturels, s'imaginent-elles que Jésus, lorsqu'il disait : « Laissez venir à moi les petits enfans, » se soit préoccupé de la légitimité de leur naissance ? Il ne faut fermer au bâtard, ni son cœur, ni sa porte, ni la route qui conduit aux devoirs et aux jouissances de la vie. Les argumens que l'on met en avant pour maintenir ces malheureux, dès le bas âge et l'école, en dehors du droit commun, pèsent bien peu en regard des périls où on les pousse. Plus leur berceau a été abandonné, plus la charité doit les entourer de sollicitude. Si la fille de Pharaon n'avait pas ramassé la barcelonnette cachée parmi les roseaux du Nil, les Hébreux ne seraient peut-être pas sortis d'Égypte. Et pour toucher un sujet que mon incapacité ne me donne pas le droit d'aborder, j'oserai dire : s'il s'agit de sauver des âmes, en quoi l'illégitimité de la naissance peut-elle y mettre obstacle ?

On peut croire que, tout en faisant ces réflexions, je ne les communiquais point aux frères directeur et sous-directeur qui voulaient bien m'accompagner pendant ma visite, ils m'auraient répondu : Nous nous conformons aux statuts déterminés par la duchesse de Galliera elle-même, et je n'aurais eu rien à répliquer. Les hommes avec lesquels je parcourais les classes, les dortoirs, l'infirmerie, les préaux, aiment les enfans, ce qui est la première des conditions pour les bien instruire et en être obéi. L'un d'eux a « fait l'école » aux pays étrangers ; il a vécu sous le soleil égyptien et près des glaçons que charrie le fleuve Saint-Laurent ; il me parlait des écoliers de France, auxquels il reconnaît une sorte de supériorité native qui ne porte pas tous les fruits que l'on en pourrait exiger. Il me disait : « L'enfant français est intelligent ; une fois que l'on a brisé la gangue qui l'enveloppe, on le trouve actif à comprendre, joueur, léger, espiègle, mais de cœur bien placé, ouvert et apte aux grandes choses. Malheureusement, les exigences de la vie s'imposent à lui de bonne heure, le « *item* faut vivre » le guette et le saisit, à l'instant où son développement va s'épanouir ; il est réduit au travail manuel et perd, faute de pratique, une grande partie des notions qu'il avait acquises sans difficulté. » A ma question : « Le regrettez-

vous? » il sembla hésiter et finit par me dire : « Pas trop; il y a déjà tant de déclassés. » Oui, il y a déjà tant de déclassés; mais c'est le fait des natures qui aiment le sol natal d'un tel amour qu'elles ne peuvent se décider à demander la fortune à l'émigration, ni même aux colonies les plus fecondes en promesses.

Est-ce à ces déclassés, à ces bacheliers sans emploi, à ces instituteurs sans école, à ces étudians sans diplôme, proie future de la politique et des déceptions, est-ce à ces à-peu-près, à ces « ratés » peints de main de maître par Alphonse Daudet, que la duchesse de Galliera a pensé lorsqu'elle a fixé le règlement de son orphelinat? Je le croirais volontiers, car la maison ne se ferme pas pour l'écolier qui a terminé ses études et reçu le brevet auquel il a droit; loin de s'en séparer, elle le garde, elle continue à pourvoir à ses besoins, elle le conserve près du berceau primaire, sous la direction des hommes de bien qui l'ont tiré des limbes de l'ignorance, et elle lui enseigne un métier, un métier de plein air où il retrouvera peut-être un souvenir de ses premières années, s'il est né à la campagne, s'il s'est roulé sur les foins coupés, s'il a vécu parmi les floraisons de la nature. Le métier est bon, rémunérateur, diraient les économistes, peu propice à la rêverie, ce qui est un grand bien, utile à tout le monde et souvent joyeux pour celui qui l'exerce. Que d'idylles ne pourrait-on faire encore sur le bonheur de ceux qui, pour prix de leurs peines, reçoivent « les doux présens de Flore et de Pomone? » *O fortunatos nimium!*

A l'école primaire succède une école d'horticulture; on y apprend l'art de cultiver les fleurs, les légumes, les fruits, les arbres d'agrément et les essences forestières. L'enseignement n'est pas seulement théorique, comme on pourrait le croire, il est pratique, minutieusement pratique, il ne néglige ni les terres lourdes, ni les terres légères, ni les terreaux, ni les fumures; il a le parc pour laboratoire, et une simple énumération démontrera la richesse des élemens d'expérimentation que l'on y a réunis. Huit grandes serres, deux orangeries, six bâches chauffées reçoivent les plantes exotiques, et, pendant l'hiver, abritent les arbustes frileux. Dans les jardins, lorsque je m'y suis promené (mai 1889), on pouvait compter 2,049 espèces différentes de poiriers, 939 de pommiers, 252 de vignes, 238 de pêchers, 290 de cerisiers, 150 de pruniers, 8 de figuiers, 314 de fraisiers, 53 de framboisiers et 400 de pommes de terre. C'est là le verger, il fait honneur à l'industrie de l'homme qui, de chacune des essences mères, a su faire naître tant de variétés. La région des fleurs n'est pas moins opulente : 2,400 sortes de roses, 390 de dahlias, 250 de glaïeuls, 220 de pivoines, 320 de chrysanthèmes, auxquels il faut ajouter la collection complète des

jacinthes, des tulipes et des conifères. J'ai vu quelques-uns des élèves jardiniers travailler, la blouse à l'épaule, le chapeau de paille au front, le sécateur en main, déjà sûrs de leur coup d'œil, relevant une plate-bande, piquant un tuteur, alertes et courant rabattre le paillasson des serres lorsque le soleil devenait trop vif. Un maître jardinier les dirige et leur fait la leçon. Un de ces enfans, de quatorze à quinze ans, était occupé à dépoter des boutures de géraniums ; je m'en suis approché, et, à brûle-pourpoint, je lui ai dit : « A quelle époque a-t-on introduit la glycine en France?.. » Il a redressé la tête, m'a regardé d'un air narquois en clignant de l'œil, et très vite a répondu : « 1825. » Que le lecteur ne prenne point haute opinion de mes connaissances en histoire botanique ; j'avais lu cette date le matin même, dans je ne sais plus quel volume, et par hasard je ne l'avais pas oubliée.

Tel est l'ensemble de l'orphelinat. Dans l'organisation générale, comme dans les détails, dans l'idée mère, comme dans la conception plastique et l'exécution, l'établissement est irréprochable, et cependant il offre un inconvénient auquel j'ai lieu de croire qu'il sera bientôt remédié. Il n'est pas aussi isolé qu'il conviendrait de l'être à un lieu destiné à l'éducation d'enfans qui doivent être tenus à l'abri de tout contact douteux. La configuration des terrains accidentés et bossus ne permettait d'élever l'orphelinat qu'au point culminant et aplati de la colline ; il en résulte que les préaux sont mitoyens à la forêt de Meudon par un vieux mur qui les en sépare. Les promeneurs, — surtout le dimanche, — jeunes pour la plupart, souvent en goguette, grimpent volontiers sur la muraille, se placent à cheval sur le chevron et adressent aux enfans des propos dont parfois le cynisme est pour étonner. Si à ces « farceurs » de la libre pensée et de la pornologie on rappelle qu'un poète a dit : *Maxima debetur puero reverentia,* ils en sont quittes pour répondre qu'ils ne comprennent pas le latin et entonnent des chansons dont on rougit dans les casernes.

Les gros murs de la maison étaient déjà construits lorsque cet inconvénient fut prévu et signalé à la duchesse par un homme expert aux facéties de la jeunesse, souvent trop gaie, qui fréquente les bois des environs de Paris. Elle voulut le neutraliser d'avance et demanda l'autorisation d'acquérir un hectare et demi de la forêt de Meudon, afin de mettre son orphelinat hors de toute mauvaise ingérence. Le domaine de l'état est inaliénable, on ne peut en vendre une partie ; mais, si les pouvoirs législatifs ne s'y opposent, on a le droit de procéder par voie d'échange. La duchesse de Galliera, en compensation du lopin de la forêt de Meudon, dont la valeur représente une somme de 17,430 fr. 44, offrit

le domaine de Villebon, qui contenait plus de quatre hectares contigus au bois même dont elle convoitait une parcelle. Des motifs particuliers, tirés de la nature du sol, ne permirent pas de donner suite à ce projet. Sur des indications officieuses, que leur origine rendait en quelque sorte officielles, elle acquit, au prix de 39,000 francs, les forêts de Tellière et de Balaor, dans le département des Basses-Alpes, couvrant une superficie totale de 581 hectares 14 ares 21 centiares et les proposa, en échange du taillis de Meudon, au ministre des finances, qui, sur l'avis favorable du conseil d'administration des Eaux et Forêts, donna son adhésion. Un projet de loi proposé par M. Sadi-Carnot, ministre des finances, présenté à la chambre des députés, le 11 mars 1886, au nom de M. Jules Grévy, approuvé, je crois, par le Conseil d'État, n'a pas encore reçu la solution que l'on attend, et qui me semble ne pouvoir être douteuse.

C'est de la terrasse qui précède les bâtimens scolaires que l'on peut embrasser du regard l'ensemble des fondations Brignole-Galliera créées à Fleury-sous-Meudon. C'est fort imposant; on se croirait en présence d'un de ces immenses monastères où le moyen âge réunissait la chapelle, l'infirmerie, la maison des hôtes et le couvent. Moyen âge; je ne m'en dédis pas, car l'architecte a cherché et trouvé dans le style ogival du XIIIe siècle un ordre qui, tout en restant moderne par l'originalité et l'habileté des agencemens, a quelque chose de grave et d'austère sans tristesse, qui semble appeler la méditation et faire naître le recueillement. Malgré la diversité de leurs destinations et de leur distribution, les édifices offrent des traits de ressemblance qui les font de la même famille, tout en leur laissant une individualité propre. Il en résulte une harmonie remarquable, car chaque partie concourt à l'unité de l'ensemble. La lyre d'Amphion est un symbole; toute œuvre architecturale doit être une symphonie.

Les bâtimens sont nombreux; ils occupent une étendue superficielle de 9,675 mètres; comptons-les: l'orphelinat, la maison de retraite des frères de la doctrine chrétienne, la chapelle, le pavillon de l'agent général, le pavillon des aumôniers, le pavillon des employés civils, le pavillon du jardinier chef, le pavillon du concierge, les communs contenant l'écurie, la vacherie et les remises. Le choix seul des matériaux constitue déjà quelque chose d'exceptionnel. Je n'ai que de bien médiocres notions en lithologie, mais partout, jusque dans les corbeaux des murs d'espaliers, j'ai cru reconnaître la pierre de Château-Landon, aussi résistante à l'action du temps et presque aussi dure à travailler que le marbre; pour en apprécier la beauté, il suffit de regarder l'Arc-de-Triomphe

de l'Étoile. L'auteur de ces constructions de la bienfaisance opulente est M. Conchon ; lorsqu'il considère son œuvre, il doit être satisfait. J'imagine que, pareil à tous les vrais artistes, il a eu un rêve, un de ces beaux rêves en pierres ouvragées, comme les maîtres maçons du moyen âge, comme les grands architectes de la renaissance en ont réalisé que l'humanité ne se lasse pas d'admirer. Il eut cette fortune incomparable de rencontrer une femme intelligente et riche qui, pour d'autres causes, en visant un but moral, avait conçu un rêve analogue. Le double rêve s'est fondu en un seul et a fait naître une œuvre d'art et une œuvre de charité à la fois grandioses et touchantes. Non-seulement l'architecte a eu carte blanche, comme l'on dit, mais on le poussait au luxe, car au fur et à mesure que les édifices se dressaient derrière les échafaudages, la duchesse s'enorgueillissait.

Elle avait recommandé de faire une chapelle magnifique; elle a été obéie. « Ne pouvant la faire belle, tu l'as faite riche, » disait un peintre de l'antiquité. Ce reproche ne peut être adressé à M. Conchon; la chapelle, que jalouseraient bien des grandes villes de province, est très simple; nulle trace de dorures, rien de criard; mais quel goût dans le détail, quelle science dans la sobriété de l'ornementation, avec quel art les nervures se détachent sur le ton pâle de la pierre et glissent sous la voûte. La chaire à prêcher, y compris la cuve, l'escalier et l'abat-voix, est taillée dans le même bloc; elle est ajourée, sculptée, fouillée; c'est un chef-d'œuvre d'orfèvrerie en pierre. Dans l'orphelinat, la corniche de la cage supérieure de l'escalier, la ferronnerie qui soutient le vitrage, sont des merveilles de finesse et d'habileté. Nos ouvriers valent ceux de toutes les époques, à la condition qu'on leur accorde le temps de bien faire et des matériaux de premier choix. On se fera une idée du luxe qui a présidé à ces constructions en sachant que le seul pavillon du jardinier chef revient à 300,000 francs.

On n'a pas abusé de la prodigalité naturelle à la duchesse de Galliera; on n'a fait que se conformer à ses instructions, je dirai même à ses instances; rien de plus. Elle est morte à Paris le 9 décembre 1888, elle a donc tout ordonné, tout surveillé; la joie des dernières années de sa vie était d'aller à Clamart, d'aller à Fleury-sous-Meudon, de regarder « pousser » les bâtimens dont elle avait étudié les plans et approuvé les devis. Si elle prescrivait des modifications aux projets primitifs, c'était pour embellir encore des constructions déjà très belles. Aux observations qu'on lui adressait parfois, elle répondait : « Allez ! allez! Si les crédits ne suffisent pas, j'en ouvrirai d'autres. » Un jour qu'on lui disait : « Mais, c'est un véritable palais que vous faites bâtir; »

elle riposta : « Depuis que je suis au monde, j'ai vécu dans des palais, je trouve bon que les pauvres en aient un, et j'ai plaisir à le leur offrir. » Lorsqu'elle allait au bal, elle se parait d'émeraudes historiques et portait un collier de perles merveilleuses. Cette coquetterie de la richesse, elle l'a déployée dans sa bienfaisance. Sa main, qui jamais n'avait été fermée aux malheureux, elle l'a ouverte plus large encore quand elle a préparé la demeure qu'elle leur destinait. Elle a été à la charité comme à une fête; avec tous ses bijoux. Nul sacrifice ne lui a paru trop onéreux pour donner à ses œuvres de compassion une splendeur incomparable. Elle a voulu faire ce que nul n'avait fait avant elle. L'hospice Ferrari, la maison de retraite, l'orphelinat et leurs dépendances lui ont coûté quarante-sept millions; j'écris le chiffre en toutes lettres, afin que l'on ne puisse croire à une erreur.

Quarante-sept millions; la somme est de poids; eût-il été possible de la mieux employer? c'est là une question que je n'ai pas à discuter. La duchesse a fait de sa fortune l'usage qui lui a convenu. Le bien qu'elle a voulu faire reste acquis et dans une proportion hors de pair. Au courant de l'été dernier, j'avais eu l'honneur d'accompagner à Rastatt le père Joseph, qui voulait visiter la sépulture de nos pauvres soldats morts en captivité après la capitulation de Strasbourg. Il est président de « l'œuvre des tombes; » en outre, il dirige trois orphelinats qui recueillent les enfans de la campagne. Pendant notre trajet, je lui parlais des fondations Galliera. Il leva le bras vers le ciel et s'écria : « 47 millions! Dieu de bonté! avec cela j'hébergerais et j'élèverais tous les orphelins de France! » Soit; chacun fait le bien comme il l'entend, l'important est d'en faire. Si l'exemple donné par la duchesse de Galliera incite l'émulation de quelque millionnaire, il ne sera que juste d'en rendre grâce à l'initiatrice.

En parcourant ces lieux d'hospitalité, de secours, d'enseignement et de compassion, je pensais, malgré moi, au vieux Ferrari, à ce pauvre Cresus qui mourut noyé dans son Pactole, et je me disais que si, dans le monde inconnu qu'il habite, il a pu voir l'emploi que sa petite-fille faisait du trésor qu'il avait commencé d'amasser, s'il a vu les malheureux qu'il repoussait comme un objet de dépense inutile, recherchés, soignés, choyés, par une femme portant son nom, il a dû lever les épaules avec dédain et reconnaître que, par alliance, du moins, sa race était bien dégénérée.

MAXIME DU CAMP.

CHANTE-PLEURE

DERNIÈRE PARTIE (1).

LX.

Le train de dix heures venait de s'arrêter en gare de Montauriol. Des paysans à blouse bleue, quelques chapeaux noirs de notaires ou de bourgeois de campagne, une soutane ou deux et autant de cornettes, une vingtaine en tout de voyageurs et de voyageuses, — à peu de chose près, ce que les pauvres cantons de la montagne quercinoise envoient chaque jour au chef-lieu, — descendaient par groupes sur le quai, gagnaient la cour boueuse où stationnaient un petit nombre d'omnibus.

Sorties les dernières, Mme de Fabri et Urgèle s'enquéraient de la voiture des de Saint-Clar, chez qui ces dames étaient attendues à déjeuner. La voiture n'était pas là; le petit de Saint-Clar s'en excusait auprès d'elles. On s'était décidé en rentrant des vacances à louer l'écurie et la remise; on allait rarement à la campagne, et puis, les fiacres étaient si commodes !

Urgèle et sa mère échangeaient un coup d'œil... En dégringolade aussi, les de Saint-Clar ! C'était donc partout la même chose ! Mais alors, que venaient-elles chercher à Montauriol ? Un découragement les prenait toutes les deux. Les affaires tournaient mal à Chante-Pleure. Le surlendemain, si on ne versait pas les soixante mille francs exigibles, ou si l'on n'obtenait pas un sursis, le Crédit foncier allait faire exproprier et mettre en vente les terres et le château. Mais,

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 décembre 1889 et des 1er et 15 janvier 1890.

ces soixante mille francs, où les trouver? Sollicités d'abord, les banquiers et les hommes d'affaires de Saint-Vergondin avaient refusé poliment; la somme était trop forte pour eux; à Montauriol peut-être...

Et juste au moment de partir, de fatigue ou de chagrin, M. de Fabri était tombé malade. En désespoir de cause, Urgèle et sa mère s'étaient décidées à tenter la chance elles-mêmes, à mettre en mouvement ce qui leur restait de relations et de crédit.

Et au premier pas, avant même d'entrer en campagne, voilà que l'appui des de Saint-Clar menaçait de leur manquer!

Une déconvenue pour les pauvres femmes déjà pas bien lancées à leur corvée d'emprunteuses. Cette déception était comme un peu plus de froid sur elles, ajouté au froid noir de la saison, de la brume glacée qui entrait par les portières mal jointes et les carreaux cassés de l'omnibus, morfondait la mère et la fille, frissonnantes sous leurs fourrures.

L'accueil des de Saint-Clar parvenait à peine à les dégeler; cordial cependant, à bras ouverts comme d'habitude; mais l'entrain n'y était pas; un air de contrainte se laissait voir sous la gracieuseté des hôtes, comme s'ils avaient pressenti le but des visiteuses, l'ennui possible d'un refus. Et pour accentuer, pour expliquer aussi cette gêne intérieure, l'autre, la gêne matérielle se trahissait dans la robe du matin un peu fanée de madame, une jadis très élégante et encore très correcte mondaine, dans la cravate à pois pas bien fraîche de monsieur, un ancien beau, la figure ridée à force de sourire, un intrépide conducteur de cotillons qui avait un peu valsé sa vie à toutes les musiques; et les écus valsaient en même temps! Désargentés peu à peu, ils avaient tenu bon tant qu'ils avaient pu; faute d'argent, ils avaient longtemps payé de mine; mais c'était fini de rire tout de même. Le désastre était là comme à Chante-Pleure : les chevaux vendus, les domestiques cassés aux gages, toutes les bouches inutiles chassées de la place, et la place quand même serait bientôt forcée de se rendre.

La même histoire, avec d'autres détails, la même catastrophe suspendue sur les deux familles.

A la première ouverture de Mme de Fabri, qui n'avait pu se retenir, à peine assise, de larmoyer ses malheurs, son amie était entrée aussi en confidences, et c'était, l'écluse une fois emportée, un flot de lamentations qui ne s'arrêtait pas de couler...

On ne savait pas où passait l'argent... assurait Mme de Saint-Clar... Et il était si difficile d'en faire! ajoutait la mère d'Urgèle. Eux, par exemple, c'était à n'y rien comprendre. Ils avaient pourtant bien réduit leur train depuis qu'ils habitaient la campagne. Toute l'année à Chante-Pleure, à trois heures en chemin de fer de

Montauriol, l'économie était cruelle. Et ça n'avait servi à rien. On s'était enfoncé quand même. Comment? Ce n'était pas la toilette à coup sûr. Un chapeau habillé lui durait deux ans; ses robes, on les cousait chez elle; une couturière à la journée. Et Urgèle donc! ce qu'elle dépensait, la pauvre petite avec ses coiffes à la paysanne et ses robes de *sarguil!* Et ces messieurs! En sabots tout l'hiver comme de vrais campagnards. Mais voilà! tout ce qu'ils épargnaient s'en allait en machines agricoles. Ah! cette agriculture! Dire que le plus clair de leurs revenus avait été mis en fumiers!

Les de Saint-Clar n'avaient rien à se reprocher eux non plus; au moins depuis quelque temps. Monsieur ne paraissait plus au cercle; madame ne sortait pas deux fois chaque hiver, et la même toilette, les deux fois. Elle ne serait pas sortie du tout, sans ses filles; on ne pouvait pas les mettre en cellule. Si gaies, les chéries! et un succès! Jeudi dernier, au bal des Puydésert, il n'y en avait eu que pour elles!

— On nous avait assuré que les Puydésert se retiraient dans leurs terres du Limousin... interrompait Mme de Fabri.

— Oui; mais au dernier moment, on est venu leur offrir une combinaison : une vente en parcelles de leur parc du faubourg, une affaire magnifique; quatre cent mille francs rien que pour les lisières, et il leur reste encore la belle entrée sur la rue et un joli morceau d'ombrage autour de l'hôtel...

— Alors, les charmilles, l'allée des Gardes, le labyrinthe...

— Sabrés, déshonorés! des rues à travers!

Mme de Fabri se voilait la face; et son amie :

— Laissez donc! mieux vaut encore vendre son parc comme les Puydésert, que son nom comme notre pauvre ami de Las; un de Las marié avec une Péruvienne des agences! une métisse, quelle honte!

— Les Roquereine ont mieux fini...

— Oui, mais quel mal pour se caser; et ce n'est pas brillant. Le vicomte a une petite place dans les haras; ses fils ont repris du service; le gendre est le mieux appointé, mais un peu loin; inspecteur d'assurances à Madrid!

— Et ces malheureux d'Arcombal?

— Oh! ceux-là, par exemple, on ne sait pas de quoi ils vivent: des rôles que copient les petites pour les notaires? trois sous la page! Le père, sous prétexte de bibeloter, fait bien un peu de brocante, pas pour son compte, les capitaux lui manquent, pour les gros marchands de Paris. Un joli coup de commerce, l'hiver dernier; les tapisseries des Caldaguès, vous savez, cette suite de l'Arioste? c'est lui qui les a achetées pour presque rien; Caldaguès avait une différence à payer au cercle. Gustave prétend qu'il a eu trois mille

francs de passe. Oh! il guigne assez notre commode; quinze mille francs, ça, oui, ma chère, à cause de ce morceau de bordure en cuivre... Un joli denier, hein? Oh! s'il n'y avait pas nos armes dans la marqueterie!

Mme de Saint-Clar étouffait un soupir.

Mais ces demoiselles entraient au même instant : un flot de couleurs gaies, de paroles vives, une poussée de jeunesse qui désassombrissait les figures un peu tournées au noir de la famille et des invitées.

De belles plantes, cette Thérèse, cette Angélique! Et faciles à vivre! Que demandaient-elles? Quatre toilettes par an, et danser, danser! Elles dansaient si bien! Et elles jabotaient aussi, elles jabotaient ferme, les créatures. Le temps d'ôter leur chapeau, de poser leur rouleau de musique, elles avaient déjà vidé un plein sac de cancans. Et, tout de suite, des projets pour la journée. C'était entendu, elles emmenaient Urgèle chez les d'Ingrémil; on travaillait l'après-midi pour la vente des orphelins : des cadres de photographies qu'on habillait avec de vieilles étoffes, des couvercles de boîtes à gants qu'on peignait en fausse laque, un tas de jolies choses. Les jeunes messieurs de l'OEuvre arrivaient presque toujours au *five o'clock,* et, — la présidente se fâchait bien, mais tant pis! — on valsait une heure avant de s'en aller...

Urgèle s'excusait, elle avait tant à courir à Montauriol! Mais la gaîté de ses jeunes amies la gagnait quand même, et, très communicatif aussi, irrésistible, l'entrain du grand frère, de ce petit Maxime devenu un grand Maxime, leste et bien découplé, la tête à l'évent : une tête à loger deux ou trois idées, pas plus, des idées légères qui faisaient en se touchant comme un bruit continuel de grelots...

Il était passé au comité, le petit Maxime, et il avait trouvé ces messieurs en joie; encore un conseiller d'arrondissement royaliste qui venait de passer dans la Nièvre. Un département qui tournait; un de plus! Oh! cette fois, ça y était! On les tenait, ces républicains; et après, quelle fête, mes enfans, quelle fête! M. de Saint-Clar hasardait quelques objections; homme de peu de foi! on lui fermait la bouche. C'était si bon d'espérer, de renifler la bonne odeur du pouvoir en perspective!

Les ennuis, les misères du moment, la misère de demain peut-être, tout était oublié, et c'était, le temps du déjeuner, une excitation, une bravade de rire!

A peine sortis de table, on servait à Urgèle le divertissement d'une pavane en préparation pour le prochain bal de la trésorerie générale, et Maxime était le metteur en scène. Stylées par lui, Angélique et Thérèse se trémoussaient à ravir, et le papa lui-même, le

beau Gustave, émoustillé par la présence d'Urgèle qui battait des mains à tout rompre, s'évertuait de ses vieilles jambes, assez galamment par ma foi !

Et Chante-Pleure? Et les soixante mille francs du Crédit foncier? Une annonce tombée par hasard sous les yeux d'Urgèle, qui feuilletait un numéro du *Chasseur illustré*, lui remit brusquement en mémoire le but de leur voyage.

Six faucons à vendre; ensemble, chaperons, perchoirs, boucles et Traité de la fauconnerie par messire Jean de Franchières. S'adresser à M. F. de F. poste restante à Saint-Vergondin. Pauvre oncle Fabrice, pauvre vieux fauconnier! Quelle agonie avant d'en venir à se séparer de ses élèves !

Et tout de suite, évoqués par le sacrifice puéril et douloureux du bonhomme, c'était devant elle, au lieu de cette bande de fous et de folles virant et voltant en cadence, c'était la maison, les gens de là-bas, le grand charme triste de Chante-Pleure. Le sens profond, l'unité de leur vie de famille, lui apparaissaient tout à coup, et même les manies, les ridicules de ses vieux se faisaient attendrissans à distance, avec la menace de ruine suspendue sur la communauté, avec l'idée que cela allait finir !

Urgèle s'était levée, avait posé la main sur l'épaule de sa mère.

Sur une révérence de Thérèse et une pirouette de Maxime, la pavane s'achevait.

Ces dames prenaient congé. L'heure pressait. M. de Saint-Clar s'offrait à les accompagner au Crédit foncier chez son ami Gontran d'Etieules; elles le remercièrent. De quel secours et de quel conseil pouvait bien leur être ce danseur?

Les d'Etieules, d'ailleurs, n'étaient pas des inconnus pour ces dames; pas des amis; mais presque. On s'était beaucoup vu jadis, à l'époque où les de Fabri habitaient le chef-lieu, et les relations, quoique plus espacées, n'avaient jamais cessé tout à fait. Les deux ménages s'étaient retrouvés aux eaux de Cauterets ou de Luchon, ils avaient été de noce ou de baptême une ou deux fois ensemble, car les d'Etieules comme les de Fabri étaient alliés de près ou de loin à ce qu'il y avait de mieux entre Rouergue et Quercy.

Depuis la république, il est vrai, ou plutôt depuis le désastre de l'Ordre Moral, on s'était battu froid quelque peu. M. d'Etieules, bon royaliste jusque-là, bien pensant et bien agissant, avait insensiblement lâché pied, au grand étonnement d'abord, au grand scandale de ses amis ensuite, quand parut sa nomination de directeur de la succursale du Crédit foncier. Il y avait eu là un mauvais moment à passer pour les transfuges ; mais rien qu'un moment; pour irréconciliable qu'on fût, on ne pouvait pas en vouloir longtemps à un si brave homme, à un clubman accompli qui faisait autorité

pour les chevaux et pour les cartes; encore moins à une charmante femme si experte à divertir son monde, à improviser une partie, à monter une charade ou un tableau vivant! Lui, commissaire des courses, vice-président du cercle, elle, trésorière ou secrétaire d'un grand nombre d'œuvres ou d'associations pieuses, ils étaient également indispensables à la société. Après avoir fait un peu la grimace, pour la forme, la société les avait gardés tels quels. Les jours de Mme d'Etieules étaient des plus suivis, ses bals étaient courus. L'opposition et le gouvernement, les gens nés et les gens arrivés s'y coudoyaient et, grâce au tact parfait des maîtres de maison, sans trop s'endommager. Des mariages s'étaient manigancés sous l'œil maternel de Mme d'Etieules; des intrigues, des défections politiques s'étaient tramées sous les auspices de l'ex-royaliste, que ses fonctions de prêteur sur gages officiel mettaient en rapport avec ses anciens coreligionnaires dans l'embarras. M. de Fabri n'avait eu qu'à se louer de ses bons offices quand il avait dû négocier son emprunt sur Chante-Pleure, et en frappant à sa porte, ces dames pouvaient compter sur un bon accueil. Elles n'avaient d'ailleurs à solliciter qu'un délai, un répit à la signification du jugement; le temps de se retourner, de chercher l'argent. Car, de le trouver sur l'heure et chez leurs amis de Montauriol, après les confidences des Saint-Clar, il n'y fallait pas songer.

Mme d'Etieules, chez qui elles se présentèrent d'abord, se jeta d'un grand élan au cou de sa « chère Mathilde, » — elles avaient été élevées ensemble aux Réparatrices de Toulouse, — et faillit étouffer dans ses bras la chère enfant, dont visiblement elle avait oublié le prénom, une mignonne qu'il était grand dommage, affirmait-elle, de tenir sous le boisseau. La campagne, l'hiver, ce devait être horrible!

Une dame entre deux âges, très parée, très pincée, l'air arrogant et commun, avait pris congé à l'entrée de Mme de Fabri, accompagnée des poignées de main et des sourires les plus tendres de Mme d'Etieules. Et dans son dos, la porte claquant encore, elle se félicitait du bon débarras. Sans ces dames, elle en aurait eu pour une heure avec cette vieille folle : Mme la trésorière-générale! une créature on ne savait d'où, quelque vieille maîtresse blanchisseuse ou pire, épousée par raccroc! Un joli ménage! Elle, on l'avait vue! Lui, le monsieur, un étudiant de vingtième année, bas journaliste, improvisé sous-préfet, puis préfet au 4 septembre; et, à sa dixième gaffe, on l'avait bombardé trésorier-général!

Ah! ce qu'on était obligé de voir et d'entendre!

Mme d'Etieules en avait lourd sur le cœur! et elle se soulageait; pas avec tout le monde,.. mais quand elle avait sous la main des amies, de vraies amies, des personnes qui pensaient comme elle,

car elle avait toujours le cœur royaliste ; M. d'Etieules la laissait libre, et lui-même, au fond...

Elle en aurait dégoisé plus long, si Mme de Fabri, un peu pressée, n'avait pas demandé à voir M. le directeur de la succursale...

Il était là, justement, pas encore parti pour son bureau ; si ces dames avaient à causer d'affaires, rien de plus simple, elle ferait condamner sa porte...

Très correct, un peu froid, le parler lent et de haut d'un diplomate en exercice, M. d'Etieules s'informait de la santé de son camarade de Fabri. Un peu souffrant ;.. rien de grave?.. Et, au premier mot de la requête de ces dames, il se fondait en excuses, désolé vraiment, tout à fait désolé, des instructions formelles reçues le matin même... Quel chagrin pour lui ! Et il tirait le papier officiel de sa poche, un ordre, envoyé par dépêche, de « signifier jugement sans délai ;.. » et la brutalité du texte contrastait avec l'aménité parfaite, la douceur des atténuations où l'enveloppait le plus galant des directeurs.

Le coup n'en était pas moins un peu dur.

Mme de Fabri avait peine à garder une contenance ; Urgèle, plus intrépide, se levait excédée, mais Mme d'Etieules l'obligeait à se rasseoir... Ces dames ne s'en iraient pas ainsi sur une mauvaise impression, et elle parlait de les retenir à dîner. Si longtemps qu'on ne s'était pas vus, on pourrait causer à table ; et puis le soir même, justement, une troupe de passage donnait *le Monde où l'on s'ennuie*,.. une pièce qui ferait rire Mlle Urgèle, oh ! par force !

Urgèle secouait la tête, impassible ; on les attendait à Chante-Pleure...

Et elle entraînait sa mère...

Mais, au mot de Chante-Pleure, la pauvre femme finit de perdre son aplomb.

Un flot de larmes lui était monté aux yeux ; et, renversée dans son fauteuil, le manchon en tampon sur la bouche, elle sanglotait.

— Voyons, mère, voyons,.. suppliait Urgèle...

— Mademoiselle a raison ; il n'y a rien de perdu, suggérait M. d'Etieules. De la signification d'un jugement à son exécution il y a loin, et, dans l'intervalle,.. avec un nom comme le vôtre...

— A qui s'adresser, mon Dieu, à qui ? se lamentait Mme de Fabri.

— Êtes-vous allée à *l'Épargne ?* Une maison nouvelle et qui a l'air de marcher. Ils viennent de lancer les Gypses de Rocanières. Mais voyons, vous devez connaître ces messieurs du conseil d'administration : Blandinières, le procureur démissionnaire de Sainte-Affrique, de Cabrefi, l'ancien sous-préfet de Moissac, La Nauze, mon collègue de la Société des courses. Rue Droite, en face du Palais de Justice...

LXI.

Rue Droite, un hôtel flambant neuf, une enseigne de haut goût, imposante et pas criarde : L'ÉPARGNE MONTAURIOLAISE, société anonyme à capital variable; et au-dessous, en plus petits caractères : *Industrie, commerce, agriculture, opérations de Bourse, avances sur titres,* etc.

Une lanterne à gaz, armée d'un réflecteur, surmontait un tableau noir où l'on venait d'afficher les cours de la Bourse; et à côté, couvrant le mur jusqu'à la hauteur du premier étage, une immense affiche annonçait au public l'émission de cent mille actions au porteur des Gypses de Rocanières.

Un plan à l'échelle, avec la coupe et l'élévation des gisemens constatés et des galeries en cours d'exploitation, et, sous globe, plusieurs échantillons de gypse rose, ornaient les murs du vestibule, tendus de reps d'un grenat somptueux.

Très meublant aussi, le garçon de bureau à livrée qui introduisit ces dames dans le cabinet directorial, et non moins étoffé le président de la chose, M. Blandinières, ancien magistrat, raide et creux, parlant et gesticulant large, ainsi que pour le prétoire, onctueux, solennel et banal, comme si les mots quelconques prenaient de l'importance en passant par sa bouche.

Ces dames à peine assises, avant de s'enquérir du but de leur visite, il leur exposait le programme de l'Épargne : donner de l'élan aux capitaux conservateurs, mettre l'aristocratie bien pensante à même de lutter contre la concurrence des financiers juifs ou hétérodoxes, fournir aux idées religieuses l'arme indispensable aujourd'hui pour vaincre : l'argent! Telle avait été, telle était encore la pensée des fondateurs; et comme pour authentiquer ces déclarations, pour les cautionner aux yeux de la clientèle, les portraits des princes prétendans s'étalaient aux murs, symétriquement appendus, — trois lithographies richement et pareillement encadrées, — et le directeur pouvait les invoquer du geste, tantôt l'une, tantôt l'autre.

Mais M. Blandinières abandonnait les considérations générales pour entrer dans le détail de l'opération des gypses, et il citait des analyses, des rapports, il indiquait des débouchés; il partait des résultats acquis pour établir des probabilités éblouissantes. L'infertilité du sol superficiel, l'affleurement de la richesse minière, la facilité des transports, la modicité des salaires, tout se réunissait pour assurer à l'entreprise le plus brillant avenir. L'émission, d'ailleurs, avait dépassé leurs espérances; plus des trois quarts du capital avaient été souscrits dès la première heure, à peine s'il leur

restait assez de titres pour contenter leur clientèle préférée, leurs amis de la ville et du département.

Mme de Fabri ne savait comment couper ce flot d'éloquence vantarde qui allait toujours, accoutumé à s'épancher sans obstacle.

Cependant il fallut bien avouer qu'on ne venait pas pour les gypses; qu'il ne s'agissait pas d'offrir de la monnaie, mais d'en prendre. Fâcheuse découverte. Le directeur de l'Épargne changea presque subitement de ton et de manières, toujours éloquent; comment aurait-il fait pour ne pas l'être? mais d'une éloquence à la coule, sans gêne, et son attitude à l'unisson, tout à coup détendue, le coude appuyé à la table, les doigts promenés dans les favoris en nageoire. Et ça s'arrêtait bientôt; une ou deux phrases simplement, juste l'indispensable pour éconduire les solliciteuses; des réflexions sentimentales à propos de la propriété foncière, très intéressante à coup sûr, et encore plus quand des souvenirs de famille s'y trouvaient attachés, mais si ingrate depuis quelques années, et si peu rémunératrice...

Ces dames étaient parties.

Plus de démarche à tenter maintenant, plus de salut possible. Et déjà sur elles, comme si les passans le savaient, la honte de l'expropriation en perspective.

Sans se concerter, sans peut-être se rendre compte du sentiment qui les poussait l'une et l'autre, elles avaient quitté la rue Droite, trop bruyante, pour la première ruelle qui s'était offerte, très tranquille celle-là, presque obscure, entre des façades de couvent à fenêtres grillagées et des murs de jardin chaperonnés de joubarbe et de giroflée morte, — et la tristesse du ciel au-dessus d'elles.

Une horloge qui sonnait trois heures les fit s'arrêter. Elles longeaient le collège des pères jésuites, et le timbre de la sonnerie rappelait à Mme de Fabri les après-midi passées dans la chapelle, au confessionnal. Le collège était fermé maintenant; la cire rouge des cachets officiels scellait encore la porte de la chapelle; mais les expulsés étaient allés s'établir quelques pas plus loin, rue des Lixes, et leurs amis avaient bientôt appris le nouveau chemin. Laïques pieux, présidens et présidentes d'œuvres, hommes politiques, curés de campagne demeurés fidèles aux persécutés, c'était toute l'année, devant leur porte, une procession, un va-et-vient de solliciteurs et de donateurs, de riches qui venaient vider leur bourse et d'indigens qui venaient chercher la sportule, une affluence que rendait plus significative encore la solitude, la quarantaine presque où se morfondait le monseigneur récemment intronisé.

Comment Mme de Fabri n'avait-elle pas pensé plus tôt à se réfugier là auprès de son père spirituel, depuis longtemps déjà le

confident et le consolateur de ses chagrins domestiques, son conseiller aussi dans la conduite de ses intérêts temporels; car, si versé qu'il fût dans les voies de la perfection chrétienne, si expert à débrouiller l'écheveau des cas de conscience, le père de Clamouse n'en était pas moins un homme avisé, au fait de tout, légiste au besoin, financier quand il le fallait. Mme de Fabri s'était bien trouvée de ses directions en diverses circonstances, et qui sait, peut-être cette fois encore les tirerait-il d'embarras? Il aurait en tout cas, à défaut des secours terrestres, les baumes divins, les paroles qui consolent, ces paroles si douces à entendre, qu'elles faisaient chérir à la pénitente le bois du confessionnal où elle se meurtrissait les genoux. Ce fut déjà comme une caresse à ses plaies vives de respirer l'air de la maison, l'atmosphère de couvent que les religieux avaient apportée dans le logis de hasard où ils s'étaient provisoirement, — oh! très provisoirement, — installés. C'était la cité céleste, le paradis de ses rêves de dévote, et elle croyait voir une expression quasi-angélique sur la figure, banale comme un seuil, du frère-lai qui les conduisait au parloir.

Le père ne se laissa pas attendre: un grand vieillard, droit comme une épée, la tête haute et hautaine; un masque osseux profondément labouré, mais puissant encore, avec le pli souverain de la lèvre, et, jaillissant des sourcils en broussaille, l'éclat des yeux noirs un peu durs, qui s'adoucissait cependant en rencontrant le salut attristé de ses visiteuses.

Quelle mauvaise nouvelle lui portaient-elles? Mme de Fabri n'étant pas en état de s'expliquer, c'était Urgèle qui se mettait en devoir de raconter le désastre. Pas assez posément pour le père, qui lui demandait des détails, lui réclamait des chiffres, obligé de la confesser par morceaux, et encore n'en tirait-il rien de bien précis.

Pauvres dames! interrompait le jésuite, apitoyé, impatienté aussi. Pauvres dames! c'était dit comme à des enfans, d'un ton de gronderie paternelle, et en même temps, il attirait à lui, il prenait dans ses mains de prêtre fermes et froides, les mains fiévreuses, tordues d'angoisse des malheureuses, il s'efforçait de les calmer, de les rassurer sur le lendemain!

— Dieu y pourvoira! répétait-il avec le détachement absolu, l'imperturbable aplomb du moine, le regard au ciel, planant au-dessus des misères de la vie, des soucis de la famille. Dieu y pourvoira! Il ne voyait dans la ruine des de Fabri qu'un malheur social, le déchet des idées conservatrices dans le canton de Paour; le reste, c'est-à-dire l'expropriation, la pauvreté en perspective pour ces vieilles gens, pour ces femmes, ne le touchait que de plus loin! Même il y avait dans ces préoccupations de bien-être, de bonheur matériel, quelque chose de mesquin, qui le choquait

lui, le pauvre par profession, l'homme de l'au-delà, comme une petitesse d'enfans du siècle!

— Dieu y pourvoira! affirmait-il. On trouvera bien quelque emploi pour M. de Fabri : une position, un poste honorable. Un capitaine en retraite, un ancien élève de Saint-Cyr! nous trouverons...

— Quitter Chante-Pleure! gémissait Urgèle.

— Sans doute, sans doute,.. reprenait doucement le père.

Mais Urgèle ne voulait rien entendre. S'en aller! elle ne pourrait pas. Sortir du château, oui ; mais abandonner le pays, jamais! S'il le fallait absolument, eh bien, elle irait vivre à côté, dans une ferme...

— Mais elles ne vous appartiendront plus, vos fermes, ma pauvre enfant...

— Chez les autres alors ; nous louerons la première borde venue ; j'aurai vite fait de m'accoutumer, ajoutait-elle, et mon père en connaît autant que les paysans... Oui, c'est ça ; là-haut sur les causses, quelque terre à pacages ; pas de labours ; rien que des ouailles à garder en filant la quenouille...

Le jésuite souriait. Une berquinade, dans un pareil moment! Mais non ; pas si berquinade que ça vraiment! Elle l'aimait à fond, la vie rustique, et elle en parlait si bien! Presque autant qu'à sa propre parenté, elle s'était donnée à l'entourage de pauvres gens, d'humbles ménages qui s'abritaient génération après génération à l'ombre de Chante-Pleure. Que deviendraient-ils sans elle, ces malheureux : Cavèque la mendiante, Jean Pic l'aveugle, et les autres, tous ses amis de là-bas?

Le père de Clamouse réfléchissait, étonné de cette Urgèle qui se révélait à lui, très différente de l'autre, de la petite personne très gâtée, un peu fantasque, qu'il avait eu occasion de voir en ses passages toujours rapides, il est vrai, à Chante-Pleure. Celle-ci encore un peu romanesque, — un peu, beaucoup, — pas très bien équilibrée peut-être, mais si ardente, si profonde dans son amour des humbles, dans son sentiment exalté de la fraternité chrétienne! Une âme de qualité rare, très rare dans les milieux mondains. Elle l'intéressait tout à fait, pour elle-même d'abord, pour le plaisir qu'il avait en connaisseur et manieur de consciences à lire un exemplaire à part d'humanité provinciale, elle le passionnait encore plus comme directeur d'œuvres populaires, initiateur du socialisme chrétien, à cause du parti à tirer de cette organisation d'apôtre.

Ah! s'il pouvait réussir à la garder sous la main!

Le père réfléchissait. Avec la permission de ces dames, il feuilletait même un cahier, un répertoire où des noms, des adresses,

des renseignemens de toute sorte se trouvaient collectionnés et classés par ordre alphabétique.

Tout à coup, relevant les yeux :

— Vous me faites chercher, souriait-il ; et vous êtes les cousins des de Vore, la famille la plus opulente du diocèse, et si bons amis, si bien disposés pour vous...

— Trop bien, répondit Mme de Fabri en envoyant un regard à Urgèle qui détournait la tête, oui, c'est précisément parce que nous sommes trop bien ensemble. Soixante mille francs, bien sûr, ça ne les gênerait pas ; mais... nous pouvons tout vous dire, n'est-ce pas? c'est la faute... elle hésita un moment ; c'est la faute de Michaël, continua-t-elle. Ne s'est-il pas avisé de tomber amoureux d'Urgèle, et mon amie Marie-Louise était du complot... Pauvre Michaël! après le refus d'Urgèle... refus n'est pas le mot ; ma fille a fait semblant de ne pas comprendre. Dès lors, nous n'oserions plus...

— Vous ne pouviez plus, c'est vrai, acquiesçait le père ; à moins que... Oh ! je vois d'ici vos objections, mon enfant ; Michaël est un peu jeune ; pas tout à fait votre âge, n'est-ce pas, et puis, pas fort, le pauvre garçon... d'aucune façon ; nous n'avons jamais réussi à le pousser plus loin que la troisième, et encore... pousser par les épaules ; un *minus habens ;* c'est dommage ; une si bonne famille! Un de Vore a été sénéchal de Quercy, un autre président à la cour des aides ; et lui, le dernier, pieux comme un ange, et d'une bonté! Je ne parle pas de la fortune. Ah ! le bien qu'on pourrait faire avec un pareil patrimoine! 3,000 hectares de sable et de pins dans les Landes ; vous qui aimez le paysage, mademoiselle ; et les mines de la Vernède ! Tout un peuple d'ouvriers à évangéliser, à ramener ! Et ce serait si facile si l'on savait s'y prendre !

Le père de Clamouse s'exaltait là-dessus, racontait la misère morale des mineurs, des paysans, la plupart attirés au fond des puits par l'appât des salaires, et qui se gâtaient, se débauchaient au contact de la bohème ouvrière, des rebuts d'ateliers ou d'usines qui peuplaient les chantiers. Mme de Vore avait peur de ces gens à figure blême ; elle se contentait de les secourir par procuration ; elle avait fondé un hôpital, doté un asile, subventionné une école ; mais la charité administrative ne suffisait pas ; c'était quelqu'un qu'il aurait fallu ; une âme aimant les âmes!

Le père de Clamouse continuait, et Urgèle, distraite, trop occupée de ses propres misères pour s'intéresser aux mineurs, pensait à ce mariage manqué qui les aurait sauvés tous. Quand il en avait été question, quelques mois avant, elle ne connaissait pas exactement, — et par délicatesse, son père n'avait pas voulu la renseigner tout à fait, — l'état désespéré de leurs affaires.

La veille au soir seulement, malade, à bout de courage, M. de Fabri avait tout avoué, sans un mot de regret d'ailleurs, sans une allusion même au projet de Michaël.

Mais elle, depuis, n'avait pas cessé d'y réfléchir. Peut-être serait-elle encore à temps de dire oui. Ah! ce oui! Dix fois, en chemin de fer le matin, dans la rue tout à l'heure, en allant au Crédit foncier et à l'Épargne, elle avait été au moment de le lâcher à sa mère. Mais il lui en coûtait, tant qu'il y aurait un peu d'espoir; et maintenant encore...

Oh! s'il n'y avait eu qu'elle! la pauvreté, la misère, elle aurait tout accepté plutôt que de se marier sans élan. Mais les autres; mais son père là-bas, malade, sa mère, la chère femme! écroulée déjà, incapable de résister au malheur.

Mariée! l'idée lui traversait l'esprit un moment d'un autre mariage, d'une vie selon son cœur dans une vieille maison qu'elle connaissait bien, là-haut, au bord des causses! Oh! ce goûter à Fontbrune, l'odeur des groseilles mûres dans le verger, la robe d'étamine de la vieille servante!

Un éclair! La maison lui plaisait, et la vie, le garçon lui-même, assez paysan, pas trop; mais de là au mariage! Et l'aurait-elle voulu d'ailleurs, qu'était-ce que la fortune et la bonne volonté de Pierre pour boucher le trou fait à Chante-Pleure? De quoi satisfaire le Crédit foncier; et après? La ruine quand même, et un malheureux de plus. Inutile d'y penser. Et alors...

Urgèle hésitait, son regard errant autour de la chambre comme pour y chercher un secours. Un prie-Dieu s'adossait au mur, tout près d'elle, et un crucifix au-dessus. Elle tomba à genoux. Accablée, la tête dans ses mains, elle priait. Oh! cette prière! Le crucifix des jésuites n'avait pas encore entendu la pareille. Pauvre bon Dieu conventuel, accoutumé aux oraisons calmes, à la même heure, des religieux, c'était maintenant à ses pieds comme une agonie muette, les derniers battemens d'un cœur de jeune fille prêt à s'immoler et qui reculait au bord du sacrifice. S'immoler! Elle y consentait bien; mais alors, s'immoler tout à fait, s'enterrer dans le cloître, en finir avec la vie!

Accoudée en paquet au prie-Dieu, les yeux sur les yeux blancs du Christ, elle priait, elle priait encore...

Mme de Fabri et le père de Clamouse attendaient, la pauvre mère bouleversée, prête à intervenir, — tant pis pour Chante-Pleure! — à refuser le sacrifice de sa fille; mais le père, toujours calme, la retenait d'un geste :

— Laissez agir Dieu, lui commandait-il.

Mme de Fabri n'y tenait plus; désobéissant pour la première fois à son directeur :

— Mon enfant! ma pauvre enfant! s'écriait-elle les bras tendus vers Urgèle; et comme sa fille se jetait sur elle, la dévorait de baisers :

— Non, mon petit, disait-elle; non, je ne veux pas; tu es trop jeune; tu aurais trop longtemps à souffrir...

Et Urgèle :

— Je ne souffrirai pas, maman! tout ce qui me chagrine, c'est de m'en aller; mais, maintenant, ne faudrait-il pas s'en aller d'une façon ou d'une autre? Mariée au moins, je ne quitte le pays qu'à moitié. Vous resterez, vous; vous me tiendrez la place chaude. Mon parti est pris. J'étais une enfant il y a trois mois quand je vous ai dit non; mais ce que j'ai vu aujourd'hui! oh! que je suis devenue vieille! Et raisonnable! Je comprends tout et j'accepte. Michaël est si bon enfant! S'il ne m'obéit pas, celui-là, gare! je le mets dans le cabinet noir!

Elle riait, elle pleurait; et une hâte fébrile, une envie folle d'en finir.

Le père de Clamouse s'offrait à se charger des négociations. Il fallait se presser à cause de cette maudite échéance. Et Urgèle tenait tant à porter une bonne nouvelle le soir même à Chante-Pleure!

— Attendez-moi là, le temps d'aller et de venir, proposait le jésuite; — et consultant sa montre, un gros oignon de prédicateur facile à lire de loin dans la pénombre de la chaire : — Encore une heure d'ici au départ; ce sera fait.

Le père de Clamouse sorti, la mère attirait sa fille sur ses genoux :

— Trésor aimé, tu ne te repentiras pas, au moins? réfléchis bien; tu es encore à temps pour dire non. — Et brusquement, changeant d'idée : — Que pourrons-nous offrir au père? un ornement ou un calice; j'ai vu tout à l'heure en passant, à l'étalage de Mlle Sèbe, un ornement blanc de toute magnificence! qu'en penses-tu? si tu te décides, bien entendu. Cher amour, si ça ne te va pas, tu n'as qu'à parler. J'aimerais mieux tout vendre, me défaire de Ki-ki!

— Oh! maman! ne blasphémez pas; vous garderez Ki-ki et vous offrirez l'ornement au père de Clamouse, et le calice aussi... Et, maintenant, plus d'hésitations, s'il vous plaît! tenez-vous là, bien sage, ou je le raconterai au père...

En même temps, d'un geste de protection quasi-maternelle, Urgèle lissait du doigt doucement les bandeaux gris de la chère vieille femme et la baisait aux lèvres bien tendrement chaque fois qu'elle essayait d'ouvrir la bouche.

— Plus un mot, je vous prie! vous diriez encore des bêtises, la semonçait-elle, irrespectueuse et tendre à sa manière; et les bêtises que vous diriez me feraient pleurer. Et que penserait Mme de Vore tout à l'heure quand elle entrera avec le père?

— Ah! tu supposes que Marie-Louise...

— Je ne suppose pas; je suis sûre; ma belle-mère est déjà en route...

— Tenez, les voilà! avertissait-elle en entendant des pas dans le corridor. Il paraît qu'on veut bien de votre fille.

Animée, essoufflée, sans majesté aucune, presque sans maintien, Mme de Vore entrait, se jetait au cou de sa vieille amie :

— Vous étiez malheureux et vous ne vous décidiez pas à le dire. C'est mal, ça! c'est très mal! Comme si tout ce que nous avons n'était pas vôtre. Et c'est peu, tout ça, c'est bien peu à vous offrir, à vous qui nous donnez ce trésor...

Elle attirait Urgèle, la tenait un moment embrassée.

— Ma fille, ma chère fille!

Puis, se tournant vers Michaël, qui, très troublé, tout le sang de ses veines, — et ce n'était pas grand'chose, — remonté à sa joue, allait vers sa cousine :

— Toi, remercie donc Urgèle.

Et comme l'héritier des de Vore demeurait là sans parole, les yeux sur sa future comme sur quelque jouet trop beau et très fragile, et il ne savait comment le prendre :

— Mais non; remercions Dieu d'abord, reprenait la mère; c'est lui qui vous réunit, mes enfans!

Et s'adressant au père, qui regardait d'un peu haut cette scène :

— Mon père, voulez-vous appeler la bénédiction du ciel sur nos enfans? lui demandait-elle.

En même temps elle faisait glisser de son doigt une bague d'argent, un bijou de famille gravé aux armes des de Vore, elle le présentait au doigt d'Urgèle agenouillée devant le jésuite.

— Au nom de Dieu, de Marie Immaculée et de notre sainte Mère l'Église,.. prononçait celui-ci en allongeant sur leur front la bénédiction catholique, apostolique et romaine.

LXII.

C'est donc fait! songeait Urgèle pendant que le chemin de fer l'emportait vers Chante-Pleure.

Elle était calme maintenant, toute sa sensibilité dépensée dans sa courte agonie aux pieds du crucifix; si calme qu'elle s'étonnait presque de l'agitation de sa mère, encore bouleversée et qui n'en avait jamais assez de s'exclamer, de serrer les mains de sa fille : — « Pauvre amie! pauvre amie! » — Il fallut, pour arrêter ces effusions, qu'Urgèle lui mît aux doigts, comme un hochet à un enfant, son chapelet de Lourdes. Très en retard, ce jour-là, pour ses dizaines, Mme de Fabri se jeta dessus avec avidité, puis, au bout d'un

moment, les secousses régulières du wagon aidant, elle finit par s'endormir.

Urgèle était seule.

Autour d'elle, rien que le mouvement du train en marche, le martellement à petits coups secs et répétés du cachet sur les lettres que l'employé de la poste timbrait dans le compartiment à côté; et dehors, en contraste avec l'allure fébrile du convoi, l'étendue rigide qu'assombrissaient à la fois le deuil de l'hiver et la tristesse du soir. Des guérets mornes, des fossés où de l'eau de pluie frissonnait au vent de bise, des alignemens d'ormeaux mutilés, tout un pays mort défilait le long de la voie et dessus, un ciel de neige bas à le toucher de la main, et qui s'abaissait encore presque à peser sur le sol... Comme s'il se vidait alors, des flocons blancs se détachaient, commençaient à voleter en l'air, espacés, puis plus denses. La neige coulait et le pays vacillait à travers; l'horizon accourci flottait, devenait une chose vague, à peine existante.

Urgèle songeait, un peu lasse, et elle s'enfonçait, elle s'abîmait en sa faiblesse. A quoi bon se tourmenter, agiter le problème angoissant de sa destinée? Ne valait-il pas mieux se laisser aller, se laisser bercer par la vie comme se berçaient en l'air, chacun à sa place et à son heure, les flocons de neige qui s'écrasaient doucement, mouraient en larmes à la tiédeur de la vitre? A quoi bon?

Son idée se hâtait maintenant vers Chante-Pleure. Elle voyait la maison sous la neige, la fumée bleue au-dessus des arbres, le jardin désert, la cour muette, et, à l'intérieur, au coin du feu, les figures attristées des vieillards qui les attendaient, inquiets d'elles, désespérés peut-être. Elle aurait voulu leur crier de loin la bonne nouvelle : « Chante-Pleure est sauvé! père! Vous ne vendrez pas vos faucons, oncle Fabrice! »

La bonne nouvelle! mais serait-elle également bonne pour tout le monde? Pierre! qui sait si Pierre?.. A coup sûr elle n'avait rien dit qui pût l'autoriser, et pourtant sa conscience n'était pas tout à fait sans reproche... Cette promenade de nuit en Ramade! une vraie folie! Et puis, pas coquette avec lui, mais si libre, précisément parce qu'elle n'y allait que de franche amitié. Mais lui, avait-il démêlé ces nuances? C'est si fat, les hommes! Pierre moins qu'un autre. Et cependant, deux ou trois fois il lui avait semblé, elle avait cru comprendre! Oh! jamais un mot ni un geste, mais des silences, des troubles. Qui sait s'il n'était pas pris?

Pauvre Pierre! Comment et par qui apprendrait-il la chose? Elle aurait souhaité être la première à l'instruire, et déjà elle cherchait ce qu'elle pourrait inventer pour lui adoucir le coup.

Mais les mots n'étaient pas faciles à trouver, sans doute, car elle cherchait encore, quand, à la station de Sesquières-Haute, dans le

coup de vent de la portière brusquement ouverte, le docteur lui-même entra dans le compartiment.

Le conducteur du train l'avait averti que ces dames étaient là; il ne pensait pas être indiscret en venant prendre de leurs nouvelles.

Cependant, il s'installait avec précaution, s'excusait en secouant la neige qui le givrait de pied en cap, et sa bonne figure souriait à travers, robuste et douce, et elle s'adoucissait encore, elle s'attendrissait chaque fois que son regard allait vers Urgèle.

Urgèle, de son côté, avait plaisir à le regarder, à retrouver cette belle simplicité de l'ami Pierre, sa tranquillité d'âme et de corps, ses gestes lents, son parler circonspect. Ça la reposait de la facticité mondaine où elle avait vécu depuis le matin, de l'agitation sans but, du trémoussement perpétuel des poupées du chef-lieu. Jusqu'à des détails d'une rusticité un peu accentuée, à des incorrections de l'accoutrement du médecin de campagne, qui l'enchantaient ce jour-là, comme une franchise de plus ajoutée au naturel un peu fruste de toute sa personne.

Mais comment était-il monté à Sesquières-Haute ? il avait donc des malades à voir par là?

Le docteur s'expliquait. C'était le curé de Saint-Irech-le-Pauvre qui l'avait fait demander; et naïvement il entrait dans le détail de la maladie; le pauvre homme était bien bas, et si mal soigné! une servante idiote et pas de voisins à plus d'une lieue de distance. Alors il avait passé la nuit à le veiller... Mais elles, ces dames, avaient eu une mauvaise journée bien maussade à Montauriol! Mme de Fabri, si douillette et si fragile, n'avait-elle pas pris mal? Quelle idée de partir avec un froid pareil!

Urgèle répondait court, embarrassée... Et Pierre aurait voulu reprendre sa question. Il aurait dû se douter de ce que Mme de Fabri était allée chercher au chef-lieu. Il n'ignorait rien ou à peu près de leur situation; tout le pays la connaissait par le menu, jusqu'au chiffre de l'hypothèque et à la date de l'échéance. Sans doute après le refus de Capespine et des hommes d'affaires de Saint-Vergondin, on avait dû se mettre en quête à Montauriol. Avait-on réussi? Pierre le souhaitait; et pourtant... une pensée, une mauvaise pensée le hantait depuis quelques jours; il la repoussait, il bataillait contre elle; mais elle avait la vie dure.

Si les de Fabri étaient ruinés, ruinés à plat, sans ressources, qui sait? peut-être alors les préjugés tomberaient, et Urgèle ayant de l'amitié pour lui, ses parens consentiraient à la lui donner. Un rêve!

Urgèle, de son côté, hésitait. Dire la vérité à Pierre, elle l'aurait voulu tout de suite; mais là, de but en blanc, ce n'était guère correct. Sa mère, bien sûr, suffoquerait de honte! Mais non, la bonne dame éveillée en sursaut à l'entrée de Pierre, s'était rendor-

mie presque aussitôt, le chapelet aux doigts. Rien à craindre d'elle, et le silence pesait à la brave fille; sa loyauté lui reprochait les regards de tendresse que lui envoyait Pierre; elle les lui volait, ces regards!

— Monsieur Pierre?

Elle l'appelait, et à voix basse, presque à son oreille :

— Je me marie, dit-elle; et elle ajouta très vite : avec mon cousin Michaël...

Pierre ne répondait pas, et elle continuait :

— Vous êtes le premier à l'apprendre, et c'est presque mal à moi de vous l'avoir dit; mon père ne sait rien encore...

Pierre arrivait à grand'peine à délier sa langue.

— Je vous félicite, mademoiselle... balbutiait-il, et c'était tout ce qu'il pouvait articuler.

— Vous nous avez toujours montré de l'affection; et j'ai tant d'estime, tant d'amitié pour vous; il m'a semblé que je ne devais pas attendre; vous êtes comme de la famille...

Pierre s'inclinait; et Urgèle, fiévreuse :

— Cela ne changera rien entre nous, n'est-ce pas?

— Rien, assurément, répondit Pierre.

Machinalement, Urgèle avait déganté sa main droite; elle faisait glisser l'anneau d'argent, trop large pour son doigt, que lui avait offert Mme de Vore. Et comme Pierre regardait cette main irrévocablement donnée à un autre, elle la tendit vers lui d'un mouvement de cœur presque passionné...

— Toujours! acquiesça Pierre; mais sans répondre à l'étreinte fortement appuyée de son amie.

Le train arrivait en gare de Fénöé.

— La voiture nous attend; vous montez avec nous jusqu'à l'embranchement de Paour? proposait Mme de Fabri au docteur.

Mais Pierre s'excusait; il avait un malade à voir au hameau de Toutes-Aures. Et relevant le collet de son pardessus, il partit à grandes enjambées dans la direction de la montagne.

LXIII.

Le chemin de fer disparu, la calèche des de Fabri en allée, le silence se faisait autour de Pierre. La neige avait fini de tomber; le ciel montait, et, à mesure que le pays se découvrait, c'était devant lui encore plus de tristesse, encore plus de solitude.

La blancheur uniformément étendue nivelait les précipices, rapprochait les montagnes, donnait aux lignes inflexibles du calcaire l'à-peu près d'un paysage irréel. Seuls, comme pour renseigner les passans, quelques rochers à parois lisses sur lesquels la neige avait

glissé, saillaient çà et là, crevaient le linceul, livides ou fauves, pareils à des débris de bêtes fossiles. Plus haut que les autres, plus décharné, le roc de Péchagos, avec sa tour démantelée, se penchait, prêt à s'essorer comme un oiseau crépusculaire, surplombait la rivière d'un noir d'encre ; tel un fleuve maudit à travers la blancheur sépulcrale de la vallée.

Ces choses troubles, incohérentes, semblaient à l'unisson des idées de Pierre : des idées désorbitées, chancelantes, et pour tant qu'il s'y appliquât, il n'arrivait pas à les remettre d'aplomb.

A le prendre de sang-froid, cependant, ce qui lui arrivait était bien simple.

Urgèle se mariait. Eh bien quoi ? Elle faisait très bien de se marier, la brave fille. Elle sauvait ses parens, d'abord ; et puis, ce Michaël, un bon garçon, pas fort, mais enfin, un noble, un monsieur de son monde. Elle faisait très bien. Et quand même il lui aurait plu de mal faire, est-ce qu'elle n'était pas libre ? De quoi se plaignait-il ? Est-ce qu'il n'aurait pas fallu, par hasard, qu'elle lui demandât la permission !

Non ; raisonnablement, Pierre n'avait rien à dire. Et cependant il souffrait. Chaque fois que la pensée d'Urgèle lui revenait, — et elle ne le quittait guère d'une minute, — c'était une pincée au cœur, et quelque chose là, à la gorge, qui l'étouffait ; une douleur physique.

Lui si tranquille une heure avant, amoureux sans doute, mais enfin il pouvait y tenir ; et tout à coup, un malade, pire que cela, un dément.

Est-ce que maintenant il ne s'avisait pas de pleurer ? Pleurer, et pourquoi ? Il aurait douté presque de ses larmes sans la sensation de tiédeur qu'elles mettaient à ses joues cinglées par le froid. Il pleurait ; de jalousie ? de désespoir ? Il ne savait pas au juste. Non, ce n'était pas tout à fait cela, ni autre chose qu'il pût exactement définir. En y regardant bien, c'était uniquement le souvenir d'Urgèle, sa ressemblance évoquée, qui le mettaient hors de lui ; une image d'une beauté si parfaite qu'il défaillait rien qu'en y pensant ; et il aurait été en peine de dire si c'était de regret ou de désir.

Pierre pleurait.

Pas la peine de se gêner, d'ailleurs.

Personne ne l'épiait sur le chemin ni au bord des champs.

Un de la Gourdounio, qui charriait le fumier de l'étable, lui avait crié de loin le bonsoir.

— Eh ! monsieur Pierre ; vous montez bien tard ; vous allez trouver de mauvais endroits par en haut, l'avait-il averti.

Et après celui-là, il n'avait plus rencontré âme qui vive. La nuit venait.

Déjà quelques lumignons tremblaient aux fenêtres des maisons espacées à la crête de la montagne.

Il faisait presque obscur dans les fonds, au bord du ruisseau, et comme la neige s'y était amassée, glissant de droite et de gauche le long des pentes, Pierre avait peine à retrouver son chemin.

Des traces quelquefois le guidaient, larges empreintes de sabots, fourches étroites de brebis gravées en bleu sur la blancheur du sentier; mais au-delà d'Estrabol, ces indications manquaient; plus d'autres vestiges devant lui que les étoiles légères imprimées par les merles ou le coup de balai délicat, en demi-cercle, donné par la queue des écureuils.

Le ruisseau lui-même, pris dans la glace, ne donnait pas signe de vie, ou c'était une musique si étouffée, si lointaine, qu'elle risquait d'égarer au lieu d'avertir.

Si coutumier qu'il fût du raccourci et rompu aux difficultés de la nuit et de la neige, Pierre eut du mal à gagner le pas de Terraube.

Là, le sentier s'amorçait au chemin traversier de Toutes-Aures, et quelques pas plus loin s'ouvrait la route charretière de la Glanderie dont les bâtisses massives s'élevaient au-dessus de la blancheur aérienne de la neige.

Mené par l'habitude, Pierre avait coupé la traverse et s'était engagé dans la route. Mais arrivé au droit de la ferme, il hésita, saisi de dégoût à l'idée de reprendre tout de suite la vie de chaque jour, ou même d'en essayer le semblant.

Écouter l'oncle, lui répondre, quelle corvée! Plus tard oui; pas ce soir.

Et puis, tant qu'il marchait, tant qu'il allait devant lui, il lui semblait que le malheur qu'il sentait en suspens ne pouvait pas l'atteindre.

Les chiens aboyaient déjà, dénonçant son approche.

Brusquement il revint sur ses pas, regagna le chemin de la Ramade.

Les escarpemens bientôt s'abaissaient; la nuit des rochers et des bois s'ouvrait en des trouées plus larges; et en bas, des pentes se précipitaient, des fuites indéterminées de blancheurs.

Au carrefour de la Dérocade, les causses commençaient; une étendue vague, plus vague à cette heure, sans l'interruption visible d'un mur, d'une bordure d'arbres ou de pierres sèches; un paysage élémentaire d'une seule ligne, d'une seule couleur. Et cette couleur même n'était que de la lividité répandue qui allait en des atténuations imperceptibles rejoindre la lividité du ciel.

Des souffles par moment passaient sur cette étendue morte; des poussières de neige se soulevaient alors, viraient un moment ou fusaient en l'air, presque aussitôt dissoutes, évanouies en vapeur.

Et de nouveau l'immobilité, de nouveau le silence.

Pierre avançait péniblement, la figure cinglée par la bise, les pieds appesantis par la neige qui feutrait ses souliers. Il avançait quand même, pour avancer, sans autre but que de fuir, d'user sa peine en marchant.

Mais la peine était plus forte que la fatigue. Après l'attendrissement de la première heure, après la douceur de pleurer, c'était le désespoir maintenant. Et pour s'en tirer, des projets saugrenus, des résolutions d'enfant. Il partirait, il quitterait Saint-Jean-des-Grèzes; et il cherchait un pays où aller, le premier trou venu où il aurait la liberté de s'enterrer, de disparaître pour toujours. Loin surtout, très loin! L'essentiel était de ne plus la voir, de ne plus l'entendre, de ne plus subir ses poignées de mains, ses paroles d'amitié!

Son amitié! un triste cadeau qu'elle lui avait fait; elle pouvait bien la reprendre. C'était cette amitié-là qui l'avait perdu. Ah! plût à Dieu qu'il ne l'eût pas revue, qu'il n'eût jamais remis le pied à Chante-Pleure!

L'oncle Lortal avait bien raison. Un paysan n'a rien à gagner avec ces gens-là.

Ah! s'il avait su !

Un orage de colère le soulevait à cette idée, lui faisait monter aux lèvres comme une écume les mauvais propos, les outrages qu'il avait entendu proférer jadis contre Urgèle. Et il les répétait, il les revomissait sans y croire, pour le plaisir diabolique et enfantin de cracher sur son idole.

C'était trop. Le cœur lui faillit à la besogne. Les blasphèmes finirent noyés dans un retour de larmes. Et de nouveau de la tendresse, une envie de se sacrifier, de se dévouer à celle qui ne l'aimait pas; des rêves de passion éternelle et silencieuse. Pierre chancelait; ses idées à la fin se brouillaient, s'en allaient à la dérive.

Il prit une poignée de neige et y baigna son front.

Où était-il?

La route quittait les plateaux, dévalait par une coupure étroite et de très haut, comme le matin du pèlerinage, la forêt apparaissait devant Pierre.

Mais était-ce bien la même? Beaucoup plus vaste celle-ci, semblait-il, vaste à épouvanter le regard, et si étrange!

Des arbres, ça? Étaient-ce vraiment des arbres, ces efflorescences blanches, ces architectures spectrales qui montaient emmêlées? Et à travers ces arbres qui n'avaient pas l'air d'arbres, le sol lui-même hésitait, se dérobait, prenait une vie de mensonge, tantôt inconsistant avec les vapeurs laiteuses qui l'enveloppaient, tremblaient à la surface, et tantôt figé en manière d'eau morte, de lacs glacés, et de ces lacs d'un blanc funèbre, des fantômes se levaient

qui devaient être des frênes et des trembles, mais qui donnaient plutôt l'idée de fontaines jaillissantes, de fumées d'eau vive immobilisées, cristallisées en plein vol...

Une lumière blême, défaillante était sur ces choses; à peine une lumière, une pâleur, et, suprême étonnement de l'œil, cette pâleur montait au lieu de descendre; elle ne tombait pas du ciel fermé, plus obscur que la terre, elle émanait d'en bas, de la neige, et flottait comme un regard triste au-dessus de l'universelle mort.

Pierre marchait.

Un cri, un appel le fit se retourner :

— Monsieur Pierre?

Cela arrivait de loin, du pays des vivans, au pauvre garçon désorbité, perdu dans son mauvais rêve.

— Monsieur Pierre?

La voix résonnait pour la seconde fois, insolite, presque douloureuse à entendre dans l'absolu silence...

Qui donc le hèlait et que lui voulait-on ?

La voix se rapprochait, et déjà le claquement de sabots et le halètement de l'individu lancé à sa poursuite.

C'était un tout jeune garçon, un petit pâtre de Toutes-Aures, dépêché par son maître Le Grassian, en grand danger de mourir, expliquait-il. Un coup de sang qui l'avait pris au sortir de table, et tout de suite on l'avait envoyé après lui. Il avait espéré Pierre en haut de la côte de Sesquières, par où il devait monter forcément en quittant la gare; ne le voyant pas venir, il s'était informé à la Gourdounio, où les gens l'avaient mis sur ses traces, — les seules heureusement qu'il eût rencontrées sur sa route, — et, patiemment, mettant ses pas dans les empreintes du docteur, le bonhomme avait fini par l'attraper.

— Notre maître doit joliment sacrer après moi, concluait-il, si toutefois son mal lui a donné le temps d'attendre... Mais vous, monsieur Pierre, sans doute on vous espère à Labéjo ou à Paour, quelqu'un de pressé, puisque vous voilà si tard sur les chemins. Ça se rencontre mal... Que va-t-on dire chez nous, et moi, quelle réponse voulez-vous que je leur porte?

— Tu leur diras...

La première idée de Pierre était d'envoyer ce Grassian à tous les diables. Un étranger qui l'avait fait appeler faute d'un autre, parce que le Bissol, sans doute, avait renaclé devant la neige... Un étranger, oui; mais un malade !

Son hésitation ne fut pas longue.

Le devoir avant tout. Quand il aurait vu Grassian, il continuerait à se lamenter à loisir.

— Va, je te suis, répondit-il au petit pâtre. Et déjà, les pro-

miers pas faits, il lui semblait que son angoisse s'allégeait; son grand désespoir se rapetissait à sa taille naturelle; même le paysage de la forêt perdait de son air irréel, fantomatique.

C'était de la neige et des arbres. — Voilà tout.

LXIV.

Pierre, cependant, n'avait pas fini d'être malheureux; ça allait mieux un jour et plus mal le lendemain; très raisonnable quand il était seul à son travail, pris par les malades ou par la culture; mais aussitôt en présence d'Urgèle, adieu prudence! une parole, un regard, le rejetaient en pleine folie.

Et il voyait Mlle de Fabri à tout moment. C'était comme un fait exprès; M. Roger s'était alité dès le retour de sa fille, abîmé de fatigue et d'émotion plutôt que malade; mais enfin Pierre ne pouvait pas se dispenser de le visiter. Et Urgèle était si gentille avec lui; jusqu'à le consulter sur ses projets, à discuter avec lui la couleur de ses robes, l'itinéraire de son voyage de noces.

Pour l'achever, Michaël, qui ne quittait plus Chante-Pleure, s'était pris d'une belle amitié pour le docteur, le mettait en tiers dans ses conversations, dans ses promenades avec sa fiancée; et c'était Pierre alors qui avait l'air de faire sa cour, animé à causer avec Urgèle, tandis que l'héritier du nom et des armes des de Vore les approuvait d'un sourire ou d'un hochement de tête, satisfait uniquement de sa fonction décorative de fiancé, content de sentir la main d'Urgèle appuyée à son bras. Ce troisième lui allait, si simple, si facile à vivre; sa timidité d'enfant et d'enfant malade se trouvait à l'aise avec la rondeur du bourgeois de campagne. Naïvement occupé de plaire et ne sachant comment s'y prendre, il assassinait son camarade de ses perplexités et lui tirait des consultations qui auraient diverti Pierre s'il avait été question d'une autre que d'Urgèle. Volontiers il aurait envoyé à tous les diables le trop confiant jeune homme qui venait le relancer jusque chez ses malades; et, une fois accroché, il lui emboîtait le pas, il l'accompagnait en tournée, il s'invitait à dîner au retour, quelquefois sans sonner mot, d'autres fois bavard à l'excès, n'en finissant plus de parler d'Urgèle ou d'interroger Pierre sur son compte, et il s'exclamait sur un rien, avec une facilité d'extase, une incontinence d'adoration qui apitoyait le docteur comme une manifestation d'incurable, d'irrémédiable enfance.

Apitoyé, agacé aussi. Tout ce monde le fatiguait, à la fin, Michaël et Urgèle, et les autres. Chante-Pleure même, plus hospitalier que jamais, plus animé avec la carrossée journalière de parens et

d'amis qui venaient féliciter les fiancés, et, les invités partis, c'était encore un air de circonstance qui l'horripilait, je ne sais quelle physionomie particulière, une atmosphère nuptiale répandue dans tout le château, avec le parfum des bouquets de fiançailles, des lilas blancs, des roses de Nice qu'on renouvelait chaque matin.

Le bruit de ces magnificences s'était répandu dans le pays, et en même temps que le supplice des préparatifs qu'il lui fallait endurer de près, dans ses visites au château, c'était encore pour Pierre l'ennui des questions dont le persécutait la curiosité plus ou moins bienveillante du monde de Saint-Jean-des-Grèzes. Combien coûtaient les bouquets? Était-il vrai que le dîner de noce devait être commandé à Paris? et autres niaiseries de même importance.

Ah! ce mariage! Tantôt Pierre aurait souhaité d'y être tout de suite, d'en finir d'un coup avec son chagrin, et dans d'autres momens il rêvait de je ne sais quoi en travers, de quelque empêchement, d'un retard tout au moins, n'osant pas imaginer ce que serait sa vie après le départ d'Urgèle.

Une folie! Et pourtant l'attitude de la fiancée était bien pour lui donner à penser, plus grave, plus soucieuse, à mesure que se rapprochait l'échéance.

L'agitation d'Urgèle, sa fièvre des premiers jours autour de la corbeille, étaient tombées, et c'était, à la place, un air préoccupé, une tristesse qu'elle n'essayait pas de cacher à son entourage.

Elle ne s'accoutumait pas à l'idée de quitter Chante-Pleure, même avec la promesse d'y revenir, d'y habiter six mois par an. Six mois, ce serait quelque chose, ce ne serait pas la même chose. Et puis quelle saison choisir, quel temps sacrifier? car elle le sentait bien, hors de Saint-Jean-des-Grèzes l'air ne lui serait pas respirable. A force de se chagriner et de rêver noir, elle en était arrivée à un état de mélancolie presque inquiétant et qui, si l'épreuve s'était prolongée, menaçait de tout interrompre.

Les derniers jours furent employés par elle à de pieux enfantillages, à de suprêmes visites aux rochers, aux arbres qu'elle préférait. Ne pouvant emporter le pays avec elle, c'était une feuille, un morceau de pierre, un vestige qu'elle recueillait pour le garder précieusement.

En plein causse de Miéjelane, dans la fente d'un rocher calcaire, elle avait découvert un figuier sauvage, pauvre être déshérité qui végétait là sans un peu de terre pour y nourrir ses racines. Apitoyée, elle était allée chercher assez loin une poignée de limon au bord du ruisseau, et depuis, le malheureux avait continué à vivre de ses aumônes. Elle le recommanda gravement à Pierre.

Elle voulut encore faire avec lui la tournée de ses pauvres et de ses infirmes, les lui léguer avant de partir, les vieux surtout,

si abandonnés, à l'écart de tout dans le mouvement de la vie paysanne.

— Si vous n'allez pas les voir, ils oublieront de parler, disait Urgèle à Pierre; et elle pleurait en les quittant.

Drôle de mariée !

Elle pleurait encore et plus fort le jour du mariage. Elle pleurait dans son mouchoir à l'église, où, prosternée, écrasée sur son prie-Dieu, elle avait plutôt l'air d'une novice à sa prise d'habit que d'une fiancée à l'autel. Elle pleurait dans sa serviette au dîner de noces; elle pleurait même en ouvrant le bal; elle pleurait, et, malgré tout, espiègle, elle ne savait pas s'empêcher de rire de l'air déconfit de ses danseurs !

Une journée bien incohérente pour Pierre, qui se tenait là pour la forme, uniquement attentif à ne pas laisser voir son chagrin sur sa figure. Et il se travaillait pour causer, pour prendre intérêt aux riens de son voisinage, aux plaisanteries un peu salées de l'oncle, invité en sa qualité d'officier de l'état-civil, et qui, après avoir fait honneur au dîner, s'en donnait de dauber sur les marquis, ou bien aux confidences de M. Fabrice, qui renonçait décidément à enseigner les faucons pour se livrer à l'éducation d'un cormoran.

Deux ou trois fois Urgèle vint à lui, et il s'étonnait de lui parler, de s'entretenir avec elle comme avec une personne naturelle. Mais la musique acheva de le mettre hors de lui. Urgèle, fatiguée de danser, s'était assise au piano, et, au grand ennui des valseurs et des valseuses, elle jouait pour elle et comme si elle avait été seule, des valses et des mazurkas de Chopin. Très troublantes déjà par elles-mêmes, ces musiques évoquaient encore pour Pierre le souvenir des heures anciennes, des premières soirées passées à Chante-Pleure, tout le commencement délicieux et triste de son amour. Ces motifs tendres et fous, ces modulations sans jamais conclure, ces élans pareils à des oiseaux trouant l'azur et tombant ensuite, l'aile cassée, en des chutes d'un infini désespoir, et ces sanglots, ces larmes goutte à goutte épanchées comme par des urnes de tristesse, et ces chevauchées, soie et velours, dans le vertige de la forêt printanière, c'était lui, tout cela, c'était son rêve sans issue, son amour sans lendemain.

Pierre défaillait.

Il eut tout juste la force de quitter le salon, de décrocher son chapeau et son pardessus. Lui dire adieu, il n'y fallait pas songer! Et déjà devant lui, comme après sa première soirée de Chante-Pleure, — mais c'était une soirée de février, cette fois, claire et froide, — devant lui, la côte interminable, et à chaque tournant le château en bas, toujours plus bas, s'enfonçant, se reculant

comme dans le passé, sombrant tout allumé dans la nuit, avec de la musique autour et des bruits de fête...

LXV.

Maintenant encore et pour quelque temps, c'était du chagrin pour Pierre, pas si terrible cependant qu'il se l'était imaginé à l'avance. Une souffrance morte plutôt, un sentiment de vide, une insipidité à tout, comme si ce n'était pas la peine d'agir, pas la peine de vivre.

Le monde autour de lui prenait l'inconsistance, la futilité d'un rêve, tandis que son rêve au contraire le poignait avec l'âcreté même, la puissance de la vie.

Il n'était tout à fait lui-même que lorsqu'il parlait d'Urgèle, lorsqu'il lisait les lettres qu'elle adressait régulièrement presque chaque jour à ses parens. Oh! ces lettres ! des billets plutôt, écrits à la hâte sur un bout de table, en rentrant de quelque course à la campagne ou dans les musées.

Mais que lui importaient les détails! L'écriture seule, son écriture le charmait à voir, à toucher.

Chaque soir maintenant, il finissait sa tournée par Chante-Pleure, et tout de suite en entrant, la lettre, l'enveloppe bien en vue sur la table à ouvrage de Mme de Fabri, qui la lui donnait à lire avant qu'il eût pris le temps de s'asseoir. Et, la lecture achevée, c'était au coin du feu dans le salon paisible où s'attiédissaient les clartés aigres de l'hiver finissant, c'était sur chaque incident de voyage, des réflexions, des commentaires, des inquiétudes quelquefois; dans ces pays étrangers, on ne pouvait jamais savoir ; il y avait la malaria à Rome, les brigands à Naples, et d'autres périls encore que suggérait à Mme de Fabri l'Italie de romance qu'elle portait dans sa mémoire de vieille dame.

Pierre opinait gravement, discutait ces invraisemblances, satisfait de parler de son amie.

— Pourvu que ma fille ait du beau temps là-bas! s'exclamait Mme de Fabri, les jours où il pleuvait à Chante-Pleure.

— Pense-t-elle un peu à moi ? se demandait Pierre.

Elle pensait à lui. Il y avait presque dans chaque lettre un mot, un souvenir à son adresse. Mais au bout de quelque temps, les lettres s'espaçaient. Urgèle était alors à Naples; elle avait rencontré là en hivernage des cousins de M. de Vore, les de Versein, qui l'avaient présentée à la société étrangère, très nombreuse et très animée cette année-là, et la jeune femme prenait sa part de leurs dissipations. A contre-cœur en commençant, plus volontiers sans doute ensuite. Elle avait figuré dans un bal costumé, et toujours

amoureuse de couleur locale et de vie rustique, déguisée en contadine. Une photographie accompagnait la description du bal; et, ainsi parée, dans ce cadre de haute vie mondaine, elle apparaissait à Pierre presque comme une étrangère; et son amour plus chimérique encore, un peu ridicule.

Des distractions lui vinrent, imprévues.

Au commencement de mars, une épidémie de fièvre typhoïde se déclara à Paour, et de là, se répandit bientôt dans tout le pays. Pierre n'eut plus un moment à perdre. Le sentiment de sa responsabilité professionnelle s'était réveillé; sérieusement et de tout cœur, il s'était donné à sa tâche. — Non sans quelque succès.

Le traitement qu'il instituait pour ses malades, très différent des anciennes pratiques religieusement observées par le confrère Bissol, avait d'abord fait crier les gens: les bains froids particulièrement qu'il avait appliqués dans deux ou trois cas de fièvre très intense. Cependant comme la médication nouvelle avait eu de bons effets, comme les cliens du docteur régulièrement alimentés entraient plus vite et plus sûrement en convalescence, l'opinion avait tourné; malades et bien portans, tout le monde chantait les louanges du Parisien, arrivé du coup au faîte de la célébrité régionale.

— Il ne manque pas un seul malade, s'exclamait-on dans le pays.

Malheureusement, la contagion, après avoir à peu près quitté Saint-Jean-des-Grèzes, s'obstinait encore sur Chante-Pleure. M. Fabrice en avait eu une légère atteinte, puis les jeunes servantes de Mme de Fabri, le colonel enfin, qui, malgré tous les soins du docteur, émigra cette fois pour l'autre monde.

Urgèle, avertie par dépêche, envoya un énorme bouquet de violettes de Parme à celui qui si fidèlement avait fleuri son corsage. Elle venait alors de quitter Naples pour les bords du Lac-Majeur. Elle avait un début de grossesse un peu difficile, et le médecin, craignant pour elle les fatigues du retour en France, l'avait envoyée passer la belle saison à la fraîcheur des montagnes. Elle n'y était plus en tête-à-tête avec Michaël. Mme de Vore, très fière de l'état de sa belle-fille, était allée la surveiller de près et couver cette grande espérance. De là-bas, elle tenait la famille au courant, et dans les plus menus détails, des faits et gestes de la malade : trop de faits et trop de gestes à son gré; imprudence sur imprudence, et tout entourée qu'elle fût des lumières de la science indigène, elle consultait fréquemment le docteur Lortal, s'informant auprès de lui du régime à suivre, des précautions à prendre.

Mais Urgèle s'impatientait. Il n'y avait pour la fortifier, assurait-elle, que l'air de Chante-Pleure, le mal du pays la tenait, et pour attendrir le docteur, elle lui envoyait sa photographie, une figure

mince, allongée, enlaidie de cette laideur touchante des femmes enceintes.

Les couches se firent en décembre à Pise, où lentement, à petites journées, on avait pu conduire la malade.

Un garçon, un de Vore! Pierre en reçut la nouvelle, signée de l'auteur, de Michaël, au moment où il montait à cheval pour aller voir ses malades, et le papier bleu lui donna bien une minute d'émotion; mais faute de meilleur outil, il l'utilisa un peu après en ventouses qu'il fallait appliquer au plus vite à un vigneron d'Escouloubre, aux trois quarts asphyxié par une congestion pulmonaire.

L'épidémie en allée, la clientèle était restée au docteur, qui, très occupé maintenant, tantôt roulait et tantôt trottait soir et matin par toutes les routes, chemins ou sentiers du canton, — et il ne s'y heurtait plus si souvent étrier contre étrier, avec le Bissol, sensiblement vieilli et moisi, et qui se mangeait les poings du marché rompu deux ans avant avec le jeune confrère.

Pierre voyageait, et avec lui toujours son tendre pour Urgèle; mais tout de même à force de se carrosser et de chevaucher en sa compagnie, le sentiment finissait par se faner, par s'évaporer un peu à la pluie et au soleil.

Il eut encore un coup, mais pas si terrible, en apprenant quelques mois plus tard la rentrée immédiate des de Vore à Chante-Pleure. Triste, anxieux retour! L'enfant, après avoir hésité à naître, ne pouvait pas se décider à vivre, et les médecins, à bout de remèdes, avaient conseillé l'air de France. A peine arrivée, Urgèle avait mandé Pierre.

— Vous! c'est vous enfin! s'écriait-elle en se jetant à sa rencontre. Et d'autorité, prenant la main qu'il lui tendait, elle le conduisit droit au berceau.

Ce que vit le docteur, les rideaux tirés, sous l'amas de linge armorié, sous le flot des ruches et des dentelles! Cette tête de cire luisante, exsangue, aux paupières de plomb, aux lippes baveuses; et, les langes défaits, ce corps bouffi et chétif! Pierre palpait, auscultait, tournait et retournait ce morceau d'humanité manquée avec des mots d'encouragement vague, des explications qui n'expliquaient rien, des histoires suffisantes pour endormir l'inquiétude des vieilles gens qui l'écoutaient, des chefs de nom et d'armes penchés sur le pauvre être, bourgeon ultime et déjà flétri de l'arbre généalogique, — et au-dessus d'eux pendus aux murs les marquis défunts et les marquises, poudrés, emperruqués dans toute la gloire de l'autrefois! Pas bien difficiles à mettre dedans, les grands-pères et les grand'mères; mais elle, mais Urgèle! Comment s'y prendre?

Pierre tirait la visite en longueur, il questionnait, il expérimentait, il excitait, pour voir, le mouvement, la sensibilité de l'infirme,

inerte, sans autre éveil de son instinct que la bouche ouverte pour happer le sein de sa nourrice. Mais Urgèle voulait en avoir le cœur net; sous prétexte de plume et de papier à chercher pour formuler l'ordonnance, elle emmenait le docteur, le collait au mur, décidée à tout savoir.

— Si c'est le mot qui vous pèse, ne vous gênez pas, lui disait-elle, vous n'osez pas me dire que mon fils est rachitique. Avec ça que ça ne se voit pas assez! Allez donc, et n'ayez pas peur que ça me dégoûte. Rachitique, scrofuleux, qu'est-ce que ça fait? Pauvre chéri, va! Vivra-t-il seulement? C'est tout ce que je vous demande. Le reste? Eh bien, tant mieux; je serai seule à l'aimer, voilà tout.

Sa voix s'était mise à trembler, attendrie à la pensée du malheur possible; et ses yeux en même temps imploraient Pierre, affectueux comme pour conjurer une mauvaise réponse. Mais il n'y avait rien à craindre. Le cas n'était pas mortel; on avait vu des cures plus extraordinaires; avec une médication énergique, on pourrait peut-être...

— Mon ami, mon cher ami! remerciait Urgèle; vous ne nous abandonnerez pas, n'est-il pas vrai? Oh! avec vous, je suis bien sûre,.. il ne mourra pas, mon Fabrice, mon petit Brice! — Et sans hésiter, à pleines lèvres, elle embrassait les yeux troubles, elle buvait l'haleine fétide du petit infirme.

A dater de ce jour, Pierre se trouva, bon gré mal gré, du château: les grandes et les petites entrées, le couvert mis deux fois par jour, et les cordialités, les gâteries de tout le monde.

Urgèle le recevait dans la *nursery* qui communiquait avec sa chambre; presque toujours seule avec le triste bébé; car elle n'acceptait que les services les plus sommaires de ses femmes, jalouse des plus menus soins, des corvées les plus rebutantes. En tenue d'infirmière, le tablier de toile cirée noué à la taille, elle était là toujours aux aguets, penchée sur le berceau, et elle ne s'interrompait de médicamenter ou de bercer son petit Brice, que pour s'agenouiller, implorer la guérison lente à venir. C'était tout ce que pouvait essayer le docteur, — et c'était beaucoup, — de maintenir l'équilibre instable de cet organisme insuffisant, et il y arrivait à grand'peine avec un régime de bains appropriés et encore indirectement par l'alimentation richement phosphatée qu'il imposait à la nourrice...

Urgèle s'impatientait, s'énervait à éprouver chaque jour l'état des forces du malade; tantôt elle essayait de le planter droit sur ses pieds, mais, sitôt lâché, il retombait à plat comme une chiffe; tantôt avec des grimaces et des branlemens de tête, elle cherchait à exciter ce gentil rire imitatif des tout petits. Rien ne venait, ou si peu; la mère finissait par se désespérer.

Et c'était alors, à l'insu de Pierre, des traitemens de contrebande institués sur le conseil des femmes de service ou de quelque mendiante de passage, des remèdes de bonne femme, des médications de sauvage avec accompagnement d'amulettes et de magie blanche ou noire...

La magie n'opérait pas plus vite que la médecine, et il fallait revenir au docteur. Sa situation était particulièrement difficile avec les deux grand'mères, d'accord sur tout, en communion d'idées parfaites jusqu'au mariage; mais comme il arrive en pareil cas, l'amitié des mères n'avait pas survécu à l'union des enfans.

L'infirmité du petit-fils avait achevé de les tourner à l'aigre: chacune mettant sur le dos de l'autre ou de sa race la mauvaise constitution de l'héritier présomptif.

— Pas de santé, ces de Fabri! se lamentait Mme de Vore, des cerveaux fêlés, tous, et quand le cerveau se détraque, gare à la moelle. Ah! mon pauvre Michaël!

— Pauvre Urgèle! soupirait Mme de Fabri. Si l'enfant mourait, je ne me pardonnerais jamais de l'avoir laissée faire un pareil mariage!

Pierre esquivait leurs confidences; il était tout à Urgèle et à l'enfant.

C'étaient de longues heures d'intimité à trois; et quand le malade dormait, quand la lourde tête reposait, moins laide à voir appesantie sur l'oreiller, d'interminables conversations à voix basse, des évocations lentes du passé, des projets pour plus tard, quand Fabrice serait guéri.

Toujours expansive, toujours enthousiaste, la camarade; aussi ardente, aussi exclusive dans son idolâtrie pour le petit malade, qu'autrefois à son culte pour les arbres; la même; mais lui, Pierre, n'y trouvait plus tout à fait son compte. Peut-être la nervosité d'Urgèle déjà maladive s'était-elle exaspérée encore depuis son mariage; peut-être ce qu'il y avait de trop affiné, de trop vibrant en elle, héritage du sang et de la race, s'était-il excité au contact des grandes mondaines qu'elle avait fréquentées en route, ou bien était-ce aussi peut-être qu'après deux ans de séjour à Saint-Jean-des-Grèzes le fond de solidité paysanne, de bon sens positif qui persistait chez Pierre comme le roc natif, sous l'alluvion très superficielle de sentimentalité parisienne, s'était développé, l'écorce devenue plus rude, la sensibilité plus lente, au point de lui rendre fatigante la mobilité perpétuelle, le lyrisme à haute dose de son ancienne amie?

Plus moyen de s'entendre.

Un jour, c'était des vers nouveaux de Coppée, lus et appris par cœur en voyage, que récitait Urgèle, et cela glissait sur Pierre, autrefois fervent admirateur du poète des humbles; mais il y avait

plus d'un an qu'il n'avait ouvert un livre, et il n'y était plus, l'oreille et l'esprit également déshabitués de cette musique des strophes...

Une autre fois, c'étaient des calculs de vie pratique auxquels Pierre se livrait devant Urgèle. — détails de clientèle ou d'argent, — et Urgèle le regardait, étonnée, choquée presque, comme si on lui avait changé son camarade.

Ainsi à propos de tout. Jusqu'à ce que son amie avait de meilleur, à son amour maternel, qui déconcertait Pierre, trop tendre, d'un héroïsme révoltant à force d'outrance. Cela lui paraissait ridicule ou impie de diviniser cet avorton ; il se refusait à ce culte, il en voulait à l'idole d'absorber la mère, de l'abrutir à ses fonctions d'infirmière.

Il y avait bientôt comme une dissonance entre eux ; une dissonance latente dont ils souffraient sans trop s'en rendre compte, sans se l'avouer à eux-mêmes.

Pierre avait beau se dévouer, il n'y mettait plus la même ardeur, il n'y prenait plus le même plaisir. Sa clairvoyance gênait son enthousiasme. Et elle non plus ne se livrait pas tout à fait, ou, si elle s'abandonnait encore, c'était par coquetterie plutôt que par entraînement, coquetterie honnête, désir de ne pas perdre le pouvoir qu'elle avait sur son ami, sinon pour elle, qui n'avait pas grand'-chose à en tirer, au moins pour son infirme, dont il tenait la guérison dans sa main.

Pierre devinait le calcul, et les démonstrations les plus cordiales le trouvaient quelquefois boutonné, à sec de tendresse ; quelquefois aussi, un rappel du passé le faisait vibrer tout à coup ; un mot, une inflexion de voix, la nuance d'un sourire, et l'illusion revenait, il revivait une seconde les extases de son amour ancien...

Mais ces momens s'espaçaient, et, dans l'intervalle, c'était de l'amitié grise et tiède, et qui s'engrisaillait, se refroidissait chaque jour.

L'arrivée du père de Clamouse acheva de les désunir.

Le père venait de prêcher une retraite aux Dames de la Visitation de Paour ; il était attendu pour une mission à Saint-Vergondin, et entre les deux il s'était accordé une semaine de repos chez ses amis de Chante-Pleure. Une trêve entre deux batailles. Il ne perdait pas tout à fait son temps, d'ailleurs, le saint homme, ni dans sa chambre, où il promenait, à pas régulier, la récitation de son bréviaire ou les tirades commencées de ses futurs sermons, ni aux heures de vie commune, où il ne manquait pas une occasion de poursuivre son incessante propagande, sa pensée de dessous, voilée par moment sous les dehors d'une gaîté écolière, presque enfantine, mais qui se trahissait par éclairs en une flambée tout à coup allumée au fond de ses prunelles.

Et alors ce n'était plus seulement le moine, c'était le jésuite, le dominateur des âmes.

D'une parole, d'un geste de ses mains souveraines, il faisait marcher la maison ; les vieilles dames d'abord, prosternées, pâmées devant lui du matin au soir, mais il ne s'en occupait guère, et il ne portait pas grande attention non plus à l'existence de l'oncle Fabrice ni de Michaël, ces deux enfans associés dans la grande œuvre déjà avancée de l'éducation du cormoran. Des convaincus, ceux-là, et des dociles. Inutile de les catéchiser. Quant à M. Roger, il n'avait jamais été tout à fait son homme, entiché qu'il demeurait d'idées libérales et conciliantes, enclin aux accommodemens. Rien de sérieux à tenter avec ce paroissien-là. Pierre était plus intéressant : médecin de campagne, en rapports journaliers avec les populations dont il avait l'oreille, il pouvait rendre d'éminens services à la cause. Le père avait jeté son dévolu sur lui, l'étudiant d'abord, prenant exactement sa mesure, et lui, ingénument, se prêtait à l'examen. Pas du tout mauvais diable, ce docteur, trop raisonnable même, trop circonspect pour ce qu'en espérait le jésuite. On avait beau le pousser, le lancer, et le père se lançait le premier, donnait à fond contre la société moderne, Pierre refusait d'emboîter le pas, très peu décidé à couper le mal à sa racine, à mettre le feu à la maudite baraque. Ces exagérations, cette intransigeance à rebours, ce pétrole pour le bon motif, déroutaient le brave garçon.

Et le père, qui se sentait lâché, le lâchait à la fin, se retournait même contre lui, du moins contre l'esprit scientifique, étroit et mesquin, esclave et dupe de la matière. Tous les mêmes, ces savans ! Il ne s'expliquait pas le plaisir que trouvait Urgèle en compagnie de ce chrétien sans mysticité, de ce citoyen sans principes. Leur intimité l'étonnait, le scandalisait. Et, n'osant pas s'en prendre à lui ouvertement, — les griefs sérieux lui manquant d'ailleurs, — il entreprenait à son adresse une campagne de coups d'épingle, et il savait bien trouver l'endroit sensible, la cure de l'enfant qui, il fallait bien le reconnaître, ne progressait pas. Sournoisement, sans avoir l'air d'y toucher, il questionnait la mère sur la santé de son petit malade, déplorait les effets à peu près nuls des remèdes, — non qu'il élevât le moindre doute sur le dévoûment de Pierre ou sur son intelligence, — oh non ! mais c'était si peu de chose, la médecine ! Il ne connaissait qu'un médecin sérieux, un seul, le bon Dieu ! Et il citait des cas de guérison inespérée, des exemples d'intercessions pleinement exaucées. N'avait-on pas là, à deux pas, le sanctuaire de Notre-Dame de Lourdes?

Urgèle hésitait, effrayée de ce recours au surnaturel comme d'un aveu de son impuissance à soulager son malade. Mais Mme de

Vore et Mme de Fabri, réconciliées par le père dans cette bonne œuvre, vinrent à bout de ses scrupules. Urgèle consentit.

Elle en informa Pierre elle-même. Déjà l'enfant était voué ; le lendemain, si le docteur n'y mettait pas d'empêchement, ils allaient partir tous en pèlerinage.

— Nous prierons tant ! il faudra bien que la sainte Vierge nous exauce ! s'écriait-elle exaltée, en serrant à les briser les mains de son ami.

Ils étaient sur la terrasse au même endroit et presque à la même heure où, deux ans avant, il avait eu ses premières confidences de jeune fille. Oh! cette douceur tremblante du crépuscule! et la douceur du souvenir plus troublante encore! Mais ce n'était plus l'amour des arbres, ce n'était plus l'enthousiasme vague et presque instinctif de la jeunesse, qui faisaient trembler la voix d'Urgèle, qui ennuageait ses yeux lourds d'extases intérieures. Vers quel au-delà, vers quel lever d'astre regardait-elle maintenant, ainsi penchée au bord de la terrasse, le visage tourné vers l'inconnu de la nuit?

Était-ce l'amour maternel qui l'attirait uniquement, était-ce déjà le doux, le vertigineux appel de la folie mystique?

Elle partit le lendemain. Mais pour Pierre n'était-elle pas déjà comme absente? Ce n'était plus elle qu'il aimait, c'était le souvenir de l'autre, de celle qu'il avait aimée autrefois. Et ce souvenir s'atténuait, effacé par l'image toute récente de la jeune mère, de la dévote aux prises avec le miracle.

Le miracle cependant n'était pas venu ; la neuvaine de Lourdes n'avait pas réussi.

Une première dépêche triomphante avait été suivie à bref délai d'un télégramme moins lyrique, et une lettre arrivée un peu plus tard avait constaté l'échec. Mais Urgèle ne renonçait pas à lutter contre la grâce. Le séjour de la ville sainte, avec ses crucifix pâles en l'air et ses clochers comme des moulins à prières répandant leur poussière de cantiques, avait achevé de la griser.

Après les neuvaines, les œuvres! Dieu finirait bien par céder.

Sur les conseils du père de Clamouse, elle avait décidé de se vouer à l'OEuvre des corporations, au grand essai de socialisme chrétien inspiré par la compagnie : et non pas seulement elle, mais tous les siens. Son mari, son père, l'oncle Fabrice lui-même, s'associaient à la pieuse entreprise. Il ne s'agissait de rien moins que de se transplanter en famille à la Vernède, en plein pays de mineurs, et d'y rouvrir, sur les bases d'une association littéralement évangélique entre le capital et le travail, l'exploitation que les de Vore avaient abandonnée jusque-là à la routine industrielle.

Grosse affaire! Urgèle communiqua le projet à Pierre, en l'adju-

rant de se joindre à eux, de recommencer avec un but plus haut et une communauté de vie plus étroite leur intimité de Chante-Pleure. On lui destinait le poste de médecin en chef et même mieux, car, le père de Clamouse ne pouvant pas lui donner un concours régulier et M. Roger se consacrant plus spécialement à la création des maisons ouvrières, elle lui proposait de partager avec elle la haute direction de l'Œuvre. Et elle mettait, à lui demander son aide, je ne sais quelle rouerie naïve, qui attendrissait le docteur comme un aveu posthume du sentiment qui les avait un moment rapprochés.

Mais, si touché qu'il fût, Pierre n'en était plus à se contenter de ces viandes creuses; c'était trop beau pour lui, trop incertain d'ailleurs. Avec sa connaissance pratique de l'homme du peuple, ouvrier ou paysan, il ne s'illusionnait guère sur les chances de ce nouveau Paraguay.

Pas besoin de tant raisonner d'ailleurs.

Ni pour ce motif-là, ni pour aucun autre au monde, Pierre ne consentirait à quitter Saint-Jean-des-Grèzes. Après deux ans de séjour dans la terre natale, la reprise était faite et parfaite; impossible de déplanter l'homme, de le déraciner de nouveau.

Un peu ennuyé de refuser, mais tant pis, Pierre s'excusa le plus honnêtement qu'il put de ne pas partir pour la croisade.

Et ce fut la fin de son intimité avec Urgèle.

Plus que de brèves nouvelles apportées par les messieurs de Fabri, quand ils venaient de loin en loin surveiller leurs cultures ou régler leurs fermages de Saint-Jean-des-Grèzes. Et même, un peu plus tard, lorsque, fatigués de l'expérience de la Vernède, qui ne prenait pas bonne tournure, les vieux parens, abandonnant Urgèle et le pays des mineurs, eurent réintégré le château ancestral, Pierre ne fréquenta plus régulièrement chez eux. Il avait insensiblement oublié le chemin de Chante-Pleure; et pourquoi le réapprendre? Ce n'était pas gai là-bas, maintenant, tout ce monde confit en dévotion, ankylosé dans des manies ridicules : les cormorans de l'un, les fantaisies agricoles de l'autre, et les toutous encore enlaidis, plus hargneux, de madame mère.

Vieilles gens, vieilles histoires! Pierre et eux n'avaient plus grand'chose à se dire, et les souvenirs, s'il y en avait encore de blottis dans les coins, ils y dormaient si bien : inutile de les réveiller.

C'était loin, tout ça! Le nom d'Urgèle, quand l'oncle Lortal, non sans quelque malice, le prononçait devant lui, ne remuait plus le docteur, et il ne donnait plus un regard, encore moins un coup de doigt pour enlever la poussière, à la photographie de son ancienne amie, négligemment encartée au cadre de sa glace.

C'était loin, très loin!

LXVI.

Le hasard d'une tournée de malades le conduisit un soir d'automne en Ramade et juste au même endroit de la forêt qu'il avait traversé avec Urgèle, à la fin de leur promenade au clair de lune. Le même endroit, mais bouleversé par une coupe encore en chantier, habitée et animée par le travail d'une bande de charbonniers et de bûcherons. Des cadavres de chênes abattus, la tête en bas, s'étalaient sur les pentes ; et çà et là, c'étaient, suspendus au bord de la combe, le rond d'une charbonnière, la corne d'une hutte d'argile avec des enfans sur le seuil et du linge séchant au soleil.

Pas très bruyant tout cela : une vie bien humble, bien ras de terre ; mais la vie, enfin. Et cela ressemblait si peu à la vision que Pierre avait gardée de la nuit de lune, à ces voûtes obscures, à ce silence d'église, comme pour des épousailles mystiques !

Le soleil de novembre luisait, poudroyait sur le découvert de la vente ; la combe fumait tiédie, comme en fermentation avec des odeurs en l'air de maturité avancée : vagues parfums d'herbes flétries, de feuilles mortes, de fruits sauvages, alises ou sorbes, charriés par le ruisseau ; et, d'une des cabanes, à travers le toit de glaise rouge, la fumée du souper glissait, suggestive des bons rêves, s'en allait, lente, sur le fond de grisaille de la forêt en mue, où les alisiers et les érables éclataient, pourpre et or, — telles des fleurs de légende sur une tapisserie très ancienne !

La visite au charbonnier finie, Pierre remontait, par Fonfrède, au carrefour de la Plégade. C'était par là qu'il avait pris avec Urgèle, pour arriver à la fontaine : un sentier escarpé, broussailleux, avec des fragons et des ronces en travers, des éboulis de roches, des casse-cou à chaque pas ! Comment avaient-ils pu s'en tirer en pleine nuit ? Les anges les portaient sans doute ; ils allaient, enlevés comme dans la facilité d'un rêve. Et cette musique du ruisseau à côté, qui les guidait, si mystérieuse à entendre, pas du tout mystérieuse à présent, rien qu'un bruit d'eau paisible amorti par la pourriture des feuilles. Le même ruisseau, la même source immobile dans sa margelle de grès rose. La même sans le frisson dessus de la nuit et de l'amour !

Où était-elle, sa bonne amie d'alors, la figure enivrée, inquiète, qu'il avait vue se pencher là sous les clartés tremblantes de la lune ?

Et où était-il, lui, l'être de sentiment et de passion qui s'était pâmé d'amour à cette place, le héros de roman qui avait failli mourir de désespoir une nuit d'hiver sous ces mêmes arbres ?

Pierre s'était penché, prêt à boire à la fontaine, et il demeurait en suspens, étonné de l'image qui se fixait dans le cristal; étonné, pas charmé. C'était donc lui, ce monsieur, cette tête hâlée, rudie à l'air, ces cheveux incultes déjà grisonnans au bord des tempes.

Décidément, il avait assez rêvé, assez flâné; il serait bientôt temps de faire une fin!

Maintenant c'était après dîner, à la Glanderie, une lettre bordée de noir que le facteur venait de laisser à Pierre; et il l'envoyait, une fois lue, par-dessus les tasses de café, à son compagnon de table, à l'oncle Lortal : une communication sur papier riche où, accompagnant l'énumération, par ordre de parenté, d'à peu près toute l'aristocratie de la région, MM. les ingénieurs, contre-maîtres, employés et ouvriers de la corporation de la Vernède, communiquaient la perte douloureuse qu'ils venaient de faire en la personne de M. Ignace Roger Fabrice de Vore, décédé dans la quatrième année de son âge.

Pauvre Urgèle! Quel dénoûment à ses sacrifices, quel réveil à ses rêves! Mais se réveillerait-elle jamais?

L'oncle Lortal glosait là-dessus, blaguait en bon démocrate la fraternité chrétienne étalée au bas du document, timbré en tête aux armes des de Vore. Et tout en défendant Urgèle, en la plaignant surtout, Pierre était bien obligé de reconnaître en lui-même, — il en avait fait l'expérience, — l'incompatibilité profonde, comme un fossé infranchissable, qu'il y avait entre les classes...

Avec sa grossièreté native, avec la rudesse de son instinct paysan, l'oncle, à son arrivée à Saint-Jean-des-Grèzes, n'avait pas eu tellement tort de l'avertir...

Plus mollement que d'habitude, le docteur se défendait ce jour-là contre les propositions matrimoniales dont l'assiégeait à tout propos et hors de propos ce diable d'oncle, affaibli depuis quelque temps par des atteintes répétées de rhumatisme articulaire, et qui voulait, avant de manger, comme il disait, des pissenlits par la racine, se donner la joie de tenir un petit Lortal sur les genoux.

Pierre n'avait plus que des objections de détail contre les partis que le brave homme passait en revue; et c'était le chiffre de la dot qu'il alignait d'abord : des vingt, des trente mille écus contrat en main. La nuance des cheveux, naturellement, ce n'était pas son affaire. Brune ou blonde, couleur de châtaigne ou de maïs, il ne s'en tracassait guère; la fortune et la santé, c'était tout.

Mais Pierre ne se décidait pas si vite, et l'oncle enrageait de ses retards :

— Le poupon aurait déjà mis ses dents si tu avais dit oui la première fois, grognait-il.

Et, après une demi-douzaine de propositions écartées coup sur coup par son neveu :

— Et la Louise de mon ami Nadal? qu'as-tu à dire contre? insistait-il. Je te la gardais pour la bonne bouche. Eh bien? si elle n'est pas à ton goût, celle-là, tu es difficile, mon petit. Une peau, des yeux! Leste comme un cabri et sage comme une abeille. Pas trop lourde d'argent, c'est vrai; et, à mon compte, j'aurais préféré t'en voir prendre une plus riche. Mais Louise aura bien quelques sous, et puis elle est si vaillante! Ça te va-t-il, voyons? parle! Elle est un peu fiérotte, Mlle Louise; pas plus tard que la semaine dernière elle a refusé le petit Gorre, le fils au notaire de Labéjo. Mais toi, j'ai idée qu'elle ne te mettrait pas dehors...

Pierre y avait bien pensé quelquefois de lui-même à cette Louise. Du brave monde, les Nadal; des gens pas bêtes, pas fiers non plus, bien installés, solidement assis à leur rang, ni trop haut, ni trop bas, bourgeois d'intelligence et d'éducation, artisans presque par la modestie, la frugalité de leurs habitudes. Exactement ce qu'il fallait à Pierre. Et il imaginait déjà la petite installée à la Glanderie, mais une Glanderie tout de suite décrassée, nettoyée de sa grossièreté de ferme; et là dedans les journées bien ordonnées, toujours pareilles, avec les mêmes intervalles d'activité discrète et de recueillement paisible : des journées occupées à des rangemens d'armoire, à des coutures lentes derrière le rideau relevé un peu de la croisée; et tantôt les pas de velours de la ménagère sur le carreau, et la limpidité de ses yeux gris en reflet dans la propreté reluisante des meubles et des faïences, tantôt les entrées brutales, à grand fracas, de l'oncle Lortal; et, un peu plus tard, ô l'adorable musique! la voix aigre et pourtant si douce à entendre de l'enfant, de l'héritier attendu.

Pierre songeait, le nez en l'air, la lettre de faire-part du petit Fabrice froissée machinalement, — et le passé avec, — entre les doigts; et l'oncle debout, prêt à sortir...

— Allons, ça te va-t-il, cette Louise? interrogeait-il en tapant sur l'épaule du songeur.

Et comme Pierre faisait mine d'hésiter encore :

— Dépêche-toi de dire oui, menaçait l'oncle avec son gros rire, son rire d'avant la mort de Cécile; — si tu ne te décides pas, gare à toi, je fais la demande pour mon compte...

ÉMILE POUVILLON.

LA SOCIÉTÉ

DANS

LES PRISONS DE PARIS

PENDANT LA TERREUR

I.

Au temps du *mauvais papier et de la grande épouvante* (1), lorsque la Convention mettait les lois hors la loi, se décimait elle-même, créant une partie des obstacles dont elle devait triompher si durement, accomplissant aveuglément son œuvre, lorsque nos armées, gardiennes de la tradition et du véritable héroïsme, héritières du génie libéral de 1789, préservaient dans un élan sublime l'honneur, agrandissaient le patrimoine de la France; lorsque, chacun se sentant au pied de l'échafaud, la vie était devenue un art et la pitié un crime, un homme d'esprit, interrogé sur ce qu'il pensait, répondit avec une douloureuse ironie : « Ce que je pense! J'ose à peine me taire! » Alors, en effet, l'esprit est suspect, le silence lui-même une protestation, la noblesse, les gens riches se cachent, émigrent, se battent en Vendée ou à Lyon; l'Académie

(1) *Journal des Prisons de mon père*, par la duchesse de Duras, 1 vol.; Plon. — Dauban : *les Prisons de Paris pendant la Révolution*. — *La Démagogie en* 1793. — *Paris en* 1794 *et* 1795, 3 vol. in-8°; Plon. — Barrière : *Bibliothèque des Mémoires*, t. XXXIV. — Nougaret : *Histoire des Prisons de Paris*, 4 vol. — *Mémoires* de Beugnot, de Mme Elliott. — De Lescure : *l'Amour pendant la Terreur*. — Foignet : *Mémoires d'un prisonnier*. — Vicomte de Ségur : *Ma Prison*, an III. — Edmond Biré : *la Légende des Girondins*. — Chantelauze : *Louis XVII, son enfance, sa prison et sa mort au Temple*. — *Mémoires du duc de Montpensier*. Paris, Baudouin, 1824.

française, le premier salon de France, calomniée par Chamfort, un de ses membres, disparaît; le salon de Mme Roland, celui de Mme de Sainte-Amaranthe, se ferment pour cause de proscription, de guillotine, et le peuple a son spectacle de prédilection, le travail du fonctionnaire Sanson, le *Gratis de la Convention*. On parle à la tribune, on vocifère dans les clubs, on agit dans la rue; emportés par la haine, par l'enthousiasme et la peur, haletans sous un labeur surhumain, les vainqueurs éphémères n'ont ni le temps ni le goût de la conversation, science délicate qui exige des loisirs, une culture raffinée, des mœurs élégantes auxquelles, sauf de rares exceptions, les terroristes demeurent étrangers. Ne leur demandez ni la politesse aimable, ni la malice piquante, ni la grâce : pour les trouver encore, il faut les chercher dans les endroits où l'on est le moins accoutumé à les rencontrer, dans les prisons de Paris, les véritables, les seuls salons de cette époque tragique, devenus le dernier rendez-vous de la bonne compagnie.

Au début, et surtout dans les prisons *muscadines*, faites à la hâte avec d'anciens palais, hôtels, couvens ou collèges, et d'abord affectées au service des détenus politiques, ceux-ci pouvaient entretenir quelques illusions. La commune n'a pas encore pris à son compte cette administration, le tribunal révolutionnaire accorde des mises en liberté, les parens, les amis ont le droit de visiter les prisonniers, de leur écrire; ils jouent à toutes sortes de jeux, lisent, étudient à leur gré. On commande sa nourriture au dehors et le *dieu assignat* fait merveille. D'ailleurs les riches donnent en raison de leurs facultés, et tout s'exécute à leurs dépens : à Port-Libre, par exemple, ils paient la nourriture des indigens, les frais de garde qui atteignent chaque jour cent cinquante livres, même le chien destiné à les surveiller; un trésorier, choisi par eux, fait la collecte, ordonnance toutes les dépenses. Le soir, on se réunit au *salon*, où chacun apporte sa lumière : les hommes lisent, écrivent, les femmes brodent, tricotent; on termine par un petit souper ambigu, quelquefois on organise des concerts; à défaut de Boufflers ou de Ségur, voici le poète Vigée, l'auteur de la *Fausse Coquette* et de *l'Entrevue :* les dames proposent des bouts-rimés et décernent une récompense au vainqueur, les champions ne manquent pas, et l'on se croirait presque revenu au temps de l'hôtel de Rambouillet, à la fameuse *Journée des Madrigaux*. La lecture du journal a lieu à haute voix, et « à la nouvelle d'une victoire, on voyait passer le bout de l'oreille : les figures pâlissaient, des soupirs étouffés, des contractions de nerfs, des trépignemens de pieds annonçaient l'aristocrate incorrigible. » Le 23 nivôse an II, chants d'église, le *Gloria in excelsis*, le *Credo*, enfin la messe complète, observe

Coittant, épicurien et libre-penseur. En revanche, le 4 prairial, fête de l'Être suprême, hymnes patriotiques, prières chantées par les dames, danses, chœurs, Marseillaise, vers de Guillaume Tell déclamés par Larive. Il y eut même une prison où les détenus sollicitèrent la permission de planter dans la cour un arbre de la liberté, et le concierge dut leur faire observer que l'endroit ne semblait guère propice à une telle cérémonie : peut-être voulaient-ils planter l'arbre de la liberté pour en avoir l'ombre. Concerts et fêtes durent se passer de musique instrumentale, car la Commune proscrivit impitoyablement violons, violes d'amour, basses et quintes; les cris de la populace hurlant autour des victimes qu'on entraîne en prison, ou qui en sortent pour mettre leurs *têtes à la lunette de l'éternité*, voilà sans doute la musique qu'elle leur réservait.

On trompait par d'autres moyens l'inquiétude et l'ennui : par exemple, la manie de tirer les cartes devient au Plessis l'occupation de bien des prisonnières. Une vieille porteuse d'eau avait conquis la vogue et tenait ses assises dans un corridor obscur, une planche appuyée sur deux chaises lui servant de tréteau. Survient une jeune femme qui lui lance ce défi : « Voyons si tu es aussi habile que moi; point d'amour, de mariage, ni d'argent; les ci-devant rois seront des accusateurs publics, les reines de bonnes républicaines, le neuf de pique l'échafaud. Tire les cartes pour toi, je les expliquerai. » Et elle jette sur la table une pièce de 5 francs. La porteuse d'eau se trouble, hésite, enfin elle se décide, retourne le neuf et l'as de pique : « Eh bien! que dis-tu de cette accolade? Tu pâlis! Ce soir au tribunal, demain guillotinée. » Le hasard ayant confirmé cette prédiction, la divination par les cartes eut plus d'adeptes que jamais.

L'art de la miniature était fort en honneur dans les salons de la Terreur, et, moyennant finances, les guichetiers consentaient à transmettre aux parens un portrait, un médaillon. Roucher, l'auteur de ce *Poème des Saisons* que Rivarol appela le plus beau naufrage du siècle, Roucher envoie aux siens un portrait peint par Leroy, avec ces quatre vers :

> Ne vous étonnez pas, objets charmans et doux,
> Si quelque air de tristesse obscurcit mon visage;
> Lorsqu'un savant crayon dessinait cette image,
> On dressait l'échafaud et je pensais à vous.

Le portrait de M. de Broglie venait d'être terminé, lorsqu'il reçut la nouvelle qu'il serait exécuté dans deux heures. Vigée était chez lui et lisait ses ouvrages; il tira sa montre et dit : « L'heure approche, je ne sais si j'aurai le temps de vous entendre jusqu'à la

fin ; mais n'importe, continuez toujours en attendant qu'on vienne me chercher. »

L'amitié naissait, grandissait rapidement dans cette atmosphère de sincérité forcée, loin des conventions sociales, comme dans un naufrage l'isolement, la nécessité, l'oubli de l'étiquette, le dévoûment créent des affinités subites, des sentimens profonds entre des personnes que le cours ordinaire de la vie eût laissées toujours indifférentes les unes aux autres. Là se réalisait l'apologue de l'aveugle et du paralytique ; là chacun se montrait bon, charitable, fraternel pour son semblable : une quarantaine de cultivateurs, envoyés au Luxembourg, étant tombés malades faute de ressources, les détenus font aussitôt une collecte, et en vingt-quatre heures les voilà habillés, couchés, chauffés, nourris.

La hache a moissonné tant d'êtres innocens
Qu'elle semble du reste avoir fait des parens.

L'amitié, qui souvent prend sa source dans la reconnaissance, qui vit de déférences et d'attentions, devait naturellement fleurir et s'épanouir en un milieu où les théories de Hobbes n'avaient plus de raison d'être. Le nouvel arrivant trouvait dans les habitans de la chambre commune des consolateurs, des camarades : chacun, à tour de rôle, balayait la chambre, allait à l'eau, faisait la cuisine.

L'amour marchait de conserve avec l'amitié, parfois d'un pas plus rapide. En pleine Terreur, en prison, en dépit des portes à doubles verrous et des grilles, malgré les guichets et les défenses de jour en jour plus sévères, on s'aime, on se réjouit, on corrompt les gardiens à prix d'or, on semble vouloir vivre toute une vie en un jour, en quelques heures, et paraphraser le mot de l'ancien : aujourd'hui le plaisir, demain l'échafaud ! A côté de grands exemples chrétiens comme ceux des dames de Noailles, combien de chutes dans la galanterie, combien de scènes dignes d'un Parny, d'un Dorat ! Madrigaux, bouts-rimés, tendres œillades, rendez-vous sous l'acacia, vont leur train.

Ma muse, éveille-toi ! Comment ! tu dors encore !
Sous ta fenêtre, au lever de l'aurore,
Arrivent de tous les côtés,
Des groupes de divinités
Aimant des mortels la présence.

Où sommes-nous ? En prison, en 1794, Robespierre régnant, ou bien dans les salons de la Régence ? « On ne s'y ennuyait pas, disait plus tard un de ceux que sauva le 9 thermidor, on y filait même

de jolis romans d'amour qui avaient cet avantage de ne pas durer. L'appel de neuf heures et celui de trois heures mettaient bon ordre aux idylles trop prolongées. » Et Mercier la Source, frère de lait de Louis XV, logé à la Force, dans une chambre bien meublée, encore mieux habitée, *la chambre du conseil*, répétait à ses camarades : « Si on voulait me mettre en liberté, je prierais bien respectueusement ces messieurs de me laisser ici. Je ne trouverais nulle part meilleure société et autant de soins qu'on en a pour moi dans votre compagnie. »

Aussi bien les femmes conservent le feu sacré du bon ton et du goût, sacrifient jusqu'au dernier moment au désir de plaire : leur chambre est un taudis, leur lit un grabat, mais elles se piquent d'amour-propre, accomplissent des miracles de coquetterie, lavent, relavent avec acharnement leurs vêtemens, demeurent autant que possible fidèles aux trois costumes de la journée. Rien, remarque Beugnot, ne les aurait distraites de ces soins de toilette, pas même un acte d'accusation. A la Conciergerie, les deux sexes parviennent à déjeuner ensemble en posant des bancs le long de la grille qui les sépare. Et propos malins, fines allusions, mordantes épigrammes de jaillir avec autant d'aisance que si l'on eût paradé à Trianon ou à Bagatelle : « On y parlait agréablement de tout sans s'appesantir sur rien. Là le malheur était traité comme un enfant méchant dont il ne fallait que rire, et, dans le fait, on y riait très franchement de la divinité de Marat, du sacerdoce de Robespierre, de la magistrature de Fouquier, et on semblait dire à toute cette valetaille ensanglantée : « Vous nous tuerez quand il vous plaira, mais vous ne nous empêcherez pas d'être aimables. » Qu'un prisonnier se montre pusillanime, qu'il oublie sa dignité, son caractère, on se gausse de lui, on le persifle. Le duc de Gesvres, à peu près cul-de-jatte, bègue, personnage de tout point grotesque, devient la fable de la prison, le point de mire du marquis de la Roche du Maine : « Tu as beau faire le *patliote*, mon pauvre petit Gesvres, tu seras *dillotiné*. » — « Ce n'est pas vrai, gémissait celui-ci, je ne suis pas *aristoclate ;* j'ai dépensé neuf cents *flancs* pour fêter la mort du *tylan* (du roi), ma *tommune* viendra me redemander; je *selai* mis en liberté. » — « Va, petit vilain, tu y passeras! te dis-je; » et il lui faisait mille contes saugrenus sur tous les tours que lui avait joués la duchesse de Gesvres : de quoi remplir le *Décaméron* et Rabelais.

La leçon quelquefois remontait de bas en haut, et n'en était que plus significative. Le duc du Châtelet, transféré des Madelonnettes à la Conciergerie, colportait de tous côtés ses larmes et ses lamentations. Une fille des rues s'approche, et le toisant avec dédain : « Fi donc! Vous pleurez! Sachez, monsieur le duc, que ceux qui

n'ont pas de nom en acquièrent un ici, et que ceux qui en ont un doivent savoir le porter. » Aristocrate enragée, Églé faisait, comme Ange Pitou, sa propagande dans la rue, se répandant en propos, en cris séditieux, continuant de plus belle lorsqu'elle fut incarcérée. Chaumette avait imaginé de la faire condamner, elle et une de ses compagnes, en même temps que la reine, et de les envoyer à l'échafaud toutes les trois sur la même charrette. Le Christ n'avait-il pas été mis sur la croix entre deux larrons? On y renonça, mais on ne se donna pas la peine de modifier l'acte d'accusation, de sorte qu'elles étaient accusées d'avoir conspiré avec la veuve Capet. « Malgré tout, ma chère Églé, observait Beugnot, si on t'eût conduite à l'échafaud avec la reine, il n'y aurait pas eu de différence entre elle et toi, et tu aurais paru son égale. — Oui, mais j'aurais bien attrapé mes coquins. — Et comment cela? — Comment? Au beau milieu de la route, je me serais jetée à ses pieds, et ni bourreau ni diable ne m'en auraient fait relever. » Quand le président du tribunal révolutionnaire l'interrogea sur sa complicité avec la reine : « Pour cela, s'écria-t-elle en levant les épaules, voilà qui est beau, et vous avez, par ma foi, de l'esprit ; moi complice de celle que vous appelez la veuve Capet et qui était bien la reine, malgré vos dents! moi, pauvre fille qui gagnais ma vie au coin des rues, et qui n'aurais pas approché un marmiton de sa cuisine, voilà qui est digne d'un tas de vauriens et d'imbéciles tels que vous! » N'est-ce pas elle aussi qui, à cette question : « Accusée, de quoi vivez-vous? » répondait : « De mes grâces, comme toi de la guillotine. » Elle entendit en souriant sa condamnation et protesta gaîment lorsque vint l'article de la confiscation de ses biens : « Ah! voleur! dit-elle au président, c'est là que je t'attendais. Je t'en souhaite, de mes biens! Je te réponds que ce que tu en mangeras ne te donnera pas d'indigestion. » Ne pense-t-on pas involontairement à ce héros du romancier russe qui, s'agenouillant devant une pauvre créature dont le triste métier fait vivre la famille, lance ce mot sublime : « Je me prosterne devant toute la souffrance de l'humanité. »

Que des femmes aient voulu s'étourdir pendant la Terreur, placer l'amour, comme un voile, entre elles et la mort, au lieu d'y mettre Dieu, que plusieurs même, pour justifier cette déclaration de grossesse qui faisait surseoir à l'exécution, aient eu de coupables faiblesses, rien de plus certain. Mais combien ont réparé leurs erreurs par le dévoûment, combien ont racheté la faute des autres par l'abnégation, l'héroïsme aimable, la pratique constante des vertus les plus rares! La Révolution a été une glorieuse date pour les femmes : les hommes fléchissent parfois, ils ne se souviennent plus de leur amitié avec les suspects, osent à peine s'approcher des prisons ; les

femmes, les contemporains l'attestent, ont tout bravé, tout supporté pour consoler, pour sauver un mari, un père, un amant, même un inconnu. Paysannes, ouvrières, bourgeoises, grandes dames, filles des rois, elles exercent dans toute son étendue le divin ministère de la charité et du sacrifice. Madame Élisabeth défendant qu'on détrompât ceux qui, la confondant avec la reine, menaçaient, le 20 juin, de l'égorger; — Mlle de Sombreuil arrachant son père des bras des massacreurs de septembre; — Mme Bouquey recevant à Saint-Émilion les Girondins proscrits, en butte à toutes sortes de vexations, oubliant son danger et ne voyant que celui de ses hôtes; — Mme Verney cachant pendant huit mois Condorcet, et répondant, lorsqu'il veut la quitter pour ne pas la compromettre davantage : « La Convention a pu vous mettre hors la loi, elle n'a pu vous mettre hors l'humanité, vous resterez; » — Mme Lavergne criant : *Vive le roi!* devant le tribunal révolutionnaire, afin de subir le sort de son mari; — des femmes charmantes affrontant l'odeur pestilentielle des égouts pour adresser aux détenus des paroles de tendresse, et les avertir des démarches tentées en leur faveur; — Mme Latour s'enfermant au Luxembourg avec le duc et la duchesse de Mouchy, suppliant qu'on la laisse avec ses maîtres, et offrant de se constituer prisonnière; — la marquise de Montagu fondant l'*Œuvre des Émigrés;* — la marquise de La Fayette partageant pendant plusieurs années la captivité de son mari à Olmütz (1); — les paysannes vendéennes dérobant intrépidement les Blancs aux perquisitions des Bleus; — cette vieille duchesse, rudoyée par le guichetier qui l'appelle dans une fournée, répondant avec un sang-froid hautain : « On y va, canaille! » — Mme de Noailles, au moment de monter à l'échafaud, suppliant un autre condamné, un incrédule, de faire le signe de la croix et de se recommander à Dieu; — mille traits admirables composent aux femmes de la fin du XVIIIe siècle une auréole de grandeur morale dont d'autres époques peut-être ont égalé, mais dont elles n'ont jamais surpassé l'éclat.

II.

Pénétrons un peu plus avant dans l'intérieur de ces prisons, sépulcres animés, vestibules de la mort, d'où la fureur terroriste a banni, non l'espérance, mais les motifs raisonnables d'espérer. Selon les temps, selon les lieux, le régime diffère sensiblement : presque confortable dans certaines maisons, sévère et presque atroce

(1) Voir mon volume : *les Causeurs de la Révolution*, in-18; Calmann Lévy.

ailleurs, à la Conciergerie, par exemple; assez tolérant au commencement de la Terreur, plus dur, plus inquisitorial à mesure que la domination de la Commune s'accentue, que les assassinats juridiques se multiplient, que les arrestations deviennent plus absurdes. La loi du 22 prairial était un merveilleux instrument de tyrannie, tel qu'un Tibère eût pu l'envier à Robespierre et à Saint-Just, tel qu'il permet d'envoyer à l'abattoir les Dantonistes eux-mêmes et les Hébertistes. On entre en prison sous les prétextes les plus frivoles : parce qu'on est riche ou noble (un nom alors devient un forfait), parce qu'on a fait partie de la Constituante, parce qu'on est *suspecté d'être suspect d'incivisme*, ou qu'on déplaît à quelque puissant du jour. Un pauvre homme et sa femme, qui avaient un théâtre de marionnettes aux Champs-Élysées, sont enfermés, puis guillotinés pour avoir exposé une figure en cire de Charlotte Corday; on a trouvé chez un autre trente-six œufs; un troisième a fait venir de la campagne un petit cochon et l'a tué : confisqués les œufs, le cochon, emprisonnés les accapareurs. Un domestique a porté une lettre écrite par un suspect; le voilà suspect lui-même. Voici une femme incarcérée comme mère d'émigré, et elle n'a jamais été mère. On finira par arrêter un citoyen à cause de sa bonne mine : pendant la Terreur, une figure réjouie insulte à la misère publique. Telles arrestations, tels jugemens : le jeune de Maillé, âgé de dix-sept ans, va *jouer à la main chaude avec Sanson* pour s'être plaint qu'on lui a servi un hareng rempli de vers; l'inspecteur d'une maison d'arrêt interdit les moindres instrumens en acier, jusqu'aux grandes épingles des femmes, jurant qu'il fera *éternuer dans le sac* celles auxquelles il en trouvera. La mort pour une épingle ou pour des rubans! Arrêté par la foule qui menace de lui faire un mauvais parti, parce qu'il ne porte pas la cocarde, un citoyen ne s'en tire que par son sang-froid : « Parbleu oui! s'écrie-t-il en retournant son chapeau avec un étonnement feint, je l'ai oubliée à mon bonnet de nuit, car je couche avec elle. »

Conduit à la Conciergerie à travers une populace en délire qui l'a poursuivi de ses huées en lui jetant des ordures, le malheureux subit tout d'abord dans le guichet (1) l'examen du concierge, des porte-clés : ils *allument le miston*, le regardent sous le nez, afin qu'il soit bien connu et ne puisse se donner pour étranger. A gauche du guichet, le greffe, divisé en deux parties par une cloison à jour :

(1) On appelait ainsi la première pièce d'entrée. Le même nom était donné à une petite porte haute d'environ 3 pieds 1/2 pratiquée dans une porte plus grande. La prison de la Conciergerie fait partie du Palais de justice; les prévenus allaient directement de leur cachot à la salle du tribunal révolutionnaire qui est aujourd'hui celle de la cour de cassation.

d'un côté, le fauteuil du greffier avec ses registres et ses écritures; de l'autre, les condamnés à mort; ils demeurent là pendant *ces heures éternelles* qui séparent le jugement de l'exécution.

> Le geôlier, la fermant avec tranquillité (la porte),
> Entre eux et les vivans a mis l'éternité.

Du greffe, on passe, à travers d'énormes portes, dans des cachots appelés *la souricière*, où le jour pénètre à peine : pour litière, des pailles remplies de vermine, corrompues par le défaut d'air, et la puanteur des seaux ou *griaches;* pour compagnons, des escrocs, des assassins auxquels il faut payer la bienvenue sous peine de mauvais traitemens, ou bien encore des rats qui parfois mangent la culotte du prisonnier. Heureux quand ils se contentent des vêtemens! Les rats des prisons de Bordeaux avaient mordu Mme Tallien, et, aux beaux jours du Directoire, Notre-Dame de Thermidor, montrant à ses adorateurs ses pieds chaussés de la sandale antique, leur disait coquettement : « Si vous regardiez bien, vous verriez les dents des rats de Bordeaux. » Beaulieu passe trois nuits dans un de ces cachots, moitié assis, une jambe étendue sur un banc, l'autre posée à terre, le dos appuyé contre la muraille.

Les prisonniers sont aussi à la pistole, à la paille : les chambres des *pailleux* (ceux qui, n'ayant pas le moyen de payer le loyer d'un lit, couchent sur la paille) ne diffèrent des cachots qu'en ce que leurs habitans doivent en sortir vers huit heures du matin pour y rentrer une heure avant la nuit : là on les entasse comme un troupeau de moutons, *le troupeau dont la mort est le pasteur*. Les voilà donc forcés de se morfondre toute la journée dans la cour et les galeries circulaires. A Lyon, un prisonnier qui n'avait pu obtenir sa portion s'était couché sans murmurer sur le pavé humide et froid; le concierge, faisant sa ronde, s'en aperçut et l'interrogea : « C'est faute d'adresse, répondit-il, je n'ai pu traverser la foule qui était grande. » — Sois mieux que tous les *ambitieux*, ordonna Brigalaud; guichetier, donne-lui trois bottes! » L'ambition consistait à se disputer quelques brins de paille.

Dans les chambres à la pistole, on paie le loyer des lits que l'on occupe : 27 livres 12 sous d'abord, puis 15 livres par mois pour un méchant grabat, avec un matelas « de l'épaisseur d'une omelette soufflée. » N'y passât-on qu'un jour, une nuit, le mois tout entier est exigible, et comme, dans les derniers temps, 40 ou 50 têtes tombaient tous les jours, la Conciergerie devient *le premier hôtel garni quant au produit*.

De l'argent, de l'argent, et encore de l'argent! Voilà le refrain

des guichetiers. Pas d'argent, pas de lit, pas de douceurs, pas de secours. Mais comment conserver ses assignats, alors que la Commune envoie ses suppôts fouiller les détenus, enlève leurs effets d'or et d'argent, bijoux, couteaux, ciseaux, compas, canifs, miroirs, jusqu'à leurs cuillers et fourchettes qu'on remplace par des couverts de bois, alors qu'en certaines maisons on soumet les hommes et femmes à la formalité humiliante du *rapiotage* (qui consistait à les déshabiller)? On leur laisse, il est vrai, cinquante livres, en promettant de tout rendre plus tard, mais on se contente d'entasser les prises dans des paquets, sans dresser d'inventaire. Ces fouilles amènent parfois des incidens assez comiques. Parisot, auteur dramatique, dit aux inquisiteurs : « Citoyens, je suis désolé, vous arrivez trop tard ; j'avais bien ici trois cents livres, mais un citoyen vous a devancés et me les a dérobées ; cependant, comme on m'a dit que vous laissiez cinquante livres et que je n'en ai que vingt-cinq, s'il vous plaisait de parfaire la somme? — Oh! non, citoyen. — J'entends, vous ne venez que pour prendre. Il est malheureux qu'il y ait ici des citoyens plus actifs que vous. Au surplus, en suivant la marche que vous prenez, vous n'y perdrez rien et tout rentrera dans vos mains. Vous êtes un océan auquel vont se joindre toutes les petites rivières. — Vous êtes bien honnête, repartit l'administrateur Wiltcheritz, mais ce n'est pas des complimens dont nous sommes en recherche aujourd'hui. » Quand Mme de Duras donna ses assignats, elle fit la remarque qu'on ne les comptait pas : « Nous n'avons que faire de les compter pour vaincre les ennemis de la République, répliqua un municipal. — Je le crois bien, reprit la duchesse, ce ne serait pas avec du papier qu'ils pourraient être vaincus. »

On rusait, cependant, on imaginait des cachettes, et avec du sang-froid, de l'adresse, on parvenait à préserver ce qu'on avait de plus précieux. Coittant réussit de la sorte à dissimuler sa montre, des ciseaux, un rasoir, le journal de sa captivité. Voir dépouiller complètement les détenus au profit de la Commune n'eût pas fait l'affaire des gardiens : aussi ferment-ils les yeux et suggèrent-ils au besoin le moyen de cacher ces assignats qu'ils espèrent bien extorquer en détail.

Leur rapacité était sans bornes. As-tu des sonnettes (de l'argent)? demandent-ils au nouveau-venu. S'il répond oui, ils apportent une cuvette, un pot à eau, quelques plats fêlés qu'il paie le triple de leur valeur ; s'il a le gousset vide, il doit vendre à vil prix une partie de ses effets pour obtenir les objets strictement nécessaires. Quelques-uns se plaisent à augmenter la terreur des prévenus, leur présentent en ces termes leur acte d'accusation : « Tiens, voilà ton extrait

mortuaire! » A la Conciergerie, Beaulieu rencontre un voleur nommé Barrassin, condamné à quatorze ans de fers pour ses crimes, qui avait obtenu de faire son ban en prison au lieu d'aller aux galères, et possédait la confiance du concierge. Voici la formule qu'il employait pour faire rentrer les détenus : « Eh, Châtelet, eh!.. aboule ici, eh! Châtelet! » Et M. le duc *aboulait* docilement. En vertu de l'égalité, ce misérable avait été donné pour valet de chambre à la reine. Beaulieu l'interrogeait sur la manière dont on la traitait : — « Comme les autres, répondit-il. — Comment! comme les autres! — Oui, comme les autres; ça ne peut surprendre que les aristocrates. — Et que faisait la reine dans sa triste chambre? — *La Capet! va, elle était bien penaude; elle raccommodait ses chausses pour ne pas marcher sur la chrétienté.* — Comment était-elle couchée? — Sur un lit de sangles, comme toi. — Comment était-elle vêtue? — Elle avait une robe noire qui était toute déchirée : elle avait l'air d'une margot. — Était-elle seule? — Non; un bleu (un gendarme) montait toujours la garde à sa porte. — Ce bleu était avec elle? — Je t'ai dit qu'il montait la garde à sa porte, mais elle n'en était séparée que par un paravent tout percé et à travers lequel ils pouvaient se voir tout à leur aise l'un et l'autre. — Qu'est-ce qui lui apportait à manger? — La citoyenne Richard. — Et que lui servait-elle? — Ah! de bonnes choses : elle lui apportait des poulets et des pêches; quelquefois elle lui donnait des bouquets, et la Capet la remerciait de tout son cœur. »

Les geôliers ont pour collaborateurs d'énormes chiens (1) qui les accompagnent dans leurs rondes de nuit, courent les corridors pour presser les paresseux à l'heure de la retraite, empêchent les évasions. Quelquefois cependant, ils se montrent, comme leurs maîtres, accessibles à la séduction. Parmi ces cerbères jacobins, Ravage, à la Conciergerie, avait pour mission la garde de nuit de la cour du préau : des prisonniers ayant réussi à pratiquer un trou pour s'échapper, rien ne s'opposait plus à leur dessein, sinon la vigilance du molosse. Cependant il se tait, et le lendemain matin, on trouve attachés à sa queue un assignat de cent sous et un petit billet avec ces mots : *On peut corrompre Ravage avec un assignat de cent sous et un paquet de pieds de mouton.* Ce fut une belle occasion de rire et de moquerie pour les détenus. Ils avaient, eux aussi, leurs chiens, mais les administrateurs de police or-

(1) Après le 9 thermidor, les geôliers donnent des coups de pied à leurs chiens en les appelant : Robespierre! Lorsque, vaincu, captif, blessé à la mâchoire, incapable de parler, Robespierre fait signe à un guichetier qu'il désire une plume et de l'encre, celui-ci riposte brutalement : « Que diable en veux-tu faire? Vas-tu écrire à ton être suprême? »

donnèrent qu'on les renvoyât : un seul, à Port-Libre, le chien de Mme de la Chabeaussière, trouva grâce et fut conservé ; Brillant avait une rare intelligence et faisait à merveille les commissions de sa maîtresse ; ne pouvant s'en prendre au concierge, il s'en prenait à son chien, et, quoique plus faible et plus petit, il le terrassait. Les chiens, pendant la Révolution, ont eu leurs annales de dévoûment, leur martyrologe. L'un d'eux se glisse tous les jours au Luxembourg, apportant à son maître un billet de sa femme caché dans son collier ; un autre refuse de manger, expire de douleur sur la place même où l'on a fusillé Bousquié, à Lyon. Le chien de Saint-Prix, ayant été dressé à aboyer d'une certaine manière lorsque des inconnus se présentaient, avait mordu plusieurs fois un porteur de billets de garde. Saint-Prix fut condamné, et, en vertu d'ordres formels, le chien, complice du crime, assommé à la barrière du Combat, devant un commissaire de police.

En temps ordinaire, les concierges sont les gouverneurs suprêmes, les régulateurs de la destinée des prisonniers : aussi les parens, les amis s'efforcent-ils de capter leurs bonnes grâces. A la Force, Ferney remplit ses devoirs avec un tact parfait. Quand les *soixante-treize* furent arrêtés, il leur témoigne de touchans égards. Un administrateur, chargé de l'enlèvement des armes, s'étant nonchalamment jeté sur le lit du député Marbos : « Citoyen, l'avertit Ferney, es-tu venu ici pour insulter au malheur? Ignores-tu que c'est un représentant du peuple qui est couché dans ce lit? » Après l'institution de la gamelle, on interdit aux guichetiers de boire avec les détenus : Ferney, ému de compassion pour les vieillards et les infirmes, leur dit : « Citoyens, si la loi défend aux guichetiers de boire avec les détenus, elle ne défend pas aux détenus de boire avec les guichetiers. Quand vous aurez besoin d'un verre de vin, passez au guichet et vous trouverez sur la table une bouteille de vin à votre service. » Aux Madelonnettes, Vaubertrand, au Luxembourg Benoît conquièrent l'estime, la sympathie des prisonniers, et peu s'en faut que ce dernier ne paie de sa tête sa mansuétude. Richard, à la Conciergerie, a ses bons et ses mauvais jours, mais en général on se loue de sa femme. Naudet, suspect de modérantisme, coupable de ne pas recueillir assez de malédictions, est remplacé par Guiard, ancien concierge de la Cave des morts de Lyon, une sorte de bourreau avant la lettre, un misérable qui se plaît à inventer mille vexations : défense de respirer l'air à la fenêtre, guichetiers qui viennent compter les victimes dans leur lit, sentinelles qui, pendant la nuit, crient tous les quarts d'heure : « Prenez garde à vous! » tout billet qui renferme quelques mots de consolation ou d'amitié impitoyablement déchiré. Après l'enlèvement

des assignats, on distribuait aux captifs cinquante sous par jour: un matin qu'il payait, il dit avec un mauvais sourire: « Oh! la première fois, il y en aura deux cents de moins à payer. » On crut qu'ils allaient obtenir leur liberté: cette parole annonçait la terrible fournée des cent soixante-neuf.

Haly, concierge à Port-Libre, puis au Plessis, est aussi fripon que despote et sa femme le seconde à sa façon. Ne s'avise-t-elle pas, un soir, d'emmener une trentaine de pauvres détenues dans une salle du greffe où gisent amoncelés des vêtemens? là elle les invite à choisir, puisque les leurs sont usés; quelques-unes obéissent, mais, à la lumière, elles s'aperçoivent qu'ils sont imprégnés de sang et, les rejetant avec horreur, s'éloignent en tremblant. Quant à Haly, il arrête tout ce qui lui convient: vins, pâtés, volailles, linge; lui adresse-t-on quelque requête, sa réponse ordinaire est celle-ci: « Tais-toi, je te ferai mettre à Bicêtre! apprends que je suis le maître ici! » Des malades atteints de la petite vérole implorent un médecin, des soins, un hospice: « Vous m'ennuyez, gronde-t-il, je n'ai pas le temps; vous m'étourdissez, j'ai mille affaires, les administrateurs sont au greffe. » Ils y venaient, en effet, boire le vin qu'on envoyait aux captifs, et, pendant ce temps, malades, femmes enceintes expiraient dans leurs taudis, sans secours, sans remèdes. Se plaindre au sommelier de la mauvaise qualité des vins, faire remarquer au cuisinier que ses viandes sont gâtées, que son salé ressemblait fort à la chair de guillotinés, c'est s'exposer à Bicêtre, séjour plus rigoureux encore. Par instans Haly ne déteste point la plaisanterie: il affecte de s'étonner lorsque ses prisonnières ne paraissent pas charmées du logement qu'il a assigné, il leur répète journellement: « Ceci ressemble au Palais-Royal; je vous permets, mes belles, d'envoyer chercher des glaces. » Volontiers héberge-t-il ses collègues, les bourreaux, les huissiers, les recors, et, pour que la fête soit complète, il les mène dans sa ménagerie. La vue d'une duchesse, observe la comtesse de Bohm, d'un prêtre, d'une religieuse, les réjouissait comme s'ils eussent regardé un animal rare. C'étaient leurs pièces capitales. Un jour, les concierges entament une discussion sur les mérites respectifs de leurs maisons. « Sur mon honneur, disait Haly, le Plessis est la plus vaste, la meilleure prison de l'univers; elle est distribuée à souhait; chaque détenu a gratuitement l'usage de deux bons matelas de coton, draps, couvertures provenant des maisons royales. J'ai du logement pour sept ou huit mille prisonniers et du linge de corps en proportion. — Très bien, réplique Richard, mais chez moi les voleurs sont à gauche, les suspects à droite, sans communication entre eux, tandis qu'ici les détenus sont pêle-

mêle. — C'est qu'au Plessis, reprend Haly, je n'ai en garde que des suspects, des conspirateurs, des royalistes, des gens comme il faut, ressortissant tôt ou tard au seul tribunal révolutionnaire. » L'argument parut péremptoire.

Parfois les détenus font de tristes rencontres chez ces geôliers auxquels la nécessité les forçait de recourir plus souvent qu'ils n'auraient voulu. A Versailles, Mme Elliott apprend ainsi à connaître le bourreau : « Vous devez, ricane son geôlier, vous faire un ami de ce citoyen ; c'est le jeune Sanson, l'exécuteur, et peut-être sera-t-il chargé de vous decapiter. » Elle se sentit défaillir, surtout quand le bourreau lui prit le cou, un cou semblable à celui de Marie Stuart, sa compatriote, et dit : « Ce sera bientôt fait ; il est si long et si mince ! Si c'est moi qui dois vous expédier, vous ne vous en apercevrez même pas. » Un jour, comme elle demandait à ce gardien un peu d'eau chaude pour se laver : « Cela n'a pas le sens commun, murmura-t-il, rien ne peut vous sauver des mains du bourreau, et, comme elles sont fort sales, vous n'avez pas besoin de vous laver. »

Au-dessus des concierges apparaissent d'autres inquisiteurs, membres des commissions populaires, municipaux, administrateurs de police, interprètes des comités de gouvernement et de la Commune, presque toujours disposés à stimuler plutôt qu'à ralentir le zèle des gardiens. A Chantilly, l'un d'eux imagine d'ordonner aux dames de couper leurs cheveux et de recevoir des femmes sans-culottes dans leurs chambres. A la Folie-Renaud, Dupaumier réunit les détenus des deux sexes pour leur déclarer qu'il voudrait voir à la porte de chaque maison une guillotine permanente, et qu'il se ferait un plaisir d'y attacher lui-même avec son écharpe les condamnés. Le savetier Wiltcheritz, Polonais d'origine, répond toujours la même chose : « Patience, la justice est juste, la vérité est véridique, on te rendra justice ; ce durement ne peut pas durer. — Patience, répliqua quelqu'un, c'est la vertu des ânes et non celle des hommes ! — Tu n'es donc pas républicain ? » répondit-il. Chacun de rire, et lui plus fort que les autres, car il pensait avoir dit une chose fort spirituelle. Quant à Marino, homme insolent, brutal et grossier, chacune de ses visites a pour résultat un redoublement de rigueurs ; il ne se sent pas d'aise en annonçant aux prisonniers que la Commune leur interdit toute communication avec le dehors, et va établir l'égalité de table entre le riche et le pauvre, le tout, bien entendu, aux dépens du premier. Il voulait même que les *pailleux* allassent occuper la place des détenus à la pistole et réciproquement : on le détourna de ce projet en lui représentant que la *paille* se composait surtout de criminels, de voleurs,

de fabricans de faux assignats et qu'il serait fâcheux de favoriser des brigands au détriment de citoyens qui n'étaient que prévenus d'incivisme. Quelqu'un lui demandant l'ouverture du jardin du Luxembourg pour respirer le bon air : « Patience, fit-il, on établit de belles maisons d'arrêt à Picpus, à Port-Libre et ailleurs, où il y a de beaux jardins ; ceux qui auront le bonheur d'y aller pourront se promener tout à leur aise, s'ils ne sont pas guillotinés auparavant. » Un autre se plaint de sa détention, son écrou portait : « Suspecté d'être suspect d'incivisme ! » (L'ombre d'une ombre !) « J'aimerais mieux, hurle-t-il, être accusé d'avoir volé quatre chevaux, même d'avoir assassiné sur le grand chemin, que d'être ainsi suspecté. » Un jour de belle humeur, il dit aux artistes du Théâtre-Français qu'il leur enverrait un fermier-général pour les nourrir. Il avait amené de Crosne dans une chambre occupée par des sans-culottes. « Tiens, mon fils, recommande-t-il, voilà les hommes de ma section : il faut que tu en aies soin ; entends-tu bien ? — Oui, citoyen. — Assieds-toi là ? — Oui, citoyen. » Alors lui passant la main sur la joue : « Ah ça ! tu paieras le fricot, entends-tu bien ? — Oui, citoyen. — La chambre, les frais, le vin ? — Oui, citoyen. — Tu as de la fortune, ils n'en ont pas, c'est à toi à payer ; entends-tu ? — Oui, citoyen. — N'y manque pas. — Non, citoyen. — Et tu leur donneras le gigot à l'ail, les pommes de terre et la salade ? — Oui, citoyen. » Après ce dialogue, il quitta de Crosne en lui donnant un petit soufflet protecteur sur la joue. On s'amusait de ces bêtises et de beaucoup d'autres. Henri Heine, dans un de ses poèmes, parle de ces chiens d'Aix-la-Chapelle qui s'ennuient tellement qu'ils ont l'air d'implorer de l'étranger un coup de pied pour les distraire un peu : ainsi la visite de Marino ou de Wiltcheritz égayait parfois les détenus, fût-ce au prix de quelque brutalité. Détail assez plaisant : les nobles estimaient leur fortune réciproque par le nombre de sans-culottes qu'ils nourrissaient, comme jadis ils faisaient dans le monde, par le nombre de leurs chevaux et laquais.

Il fallait compter avec un autre fléau : la détestable engeance des délateurs ; elle pullulait dans les cachots de cette Terreur qui semblait s'appliquer à emprunter, en les perfectionnant, leurs instrumens les plus odieux à tous les systèmes de tyrannie. Observer, dénaturer les actions, chercher des projets de complot dans les regards, jusqu'au fond des pensées, puis former des listes qu'on remettait aux comités de gouvernement, voilà quel fut le métier de ces *moutons*, métier auquel beaucoup se résignaient pour avoir la vie sauve. Ce sont leurs faux témoignages qui permettent à Fouquier-Tinville d'échafauder la fantastique conspiration des prisons.

Interpellé s'il a vu des nobles placer des fleurs de lis à leurs fenêtres en haine de la révolution, Pépin de Grouette répond : « Oui, je les ai vus. » Or ces prétendues fleurs de lis étaient de simples tubéreuses. Coquerie confesse avoir reçu de Vergennes force assignats de 25 livres : « Cela n'a pas empêché, dit-il, que je l'aie fait guillotiner. » On les entendit se disputer la gloire d'avoir fait le plus de dénonciations : « La mienne était mieux imaginée que la tienne ; elle avait au moins un air de vérité. » — « J'aime mieux la mienne, elle est plus forte. » Il en est qui exigent les faveurs de femmes d'accusés, et qui, malgré cela, maintiennent ceux-ci sur la liste. Au bout de quelque temps, ils ne gardèrent plus aucune mesure, logèrent dans la même chambre et se vantèrent publiquement de leur influence. Boyenval se targuait d'aller toutes les nuits au comité de sûreté générale et au comité de salut public, d'avoir toutes les têtes du Luxembourg à sa disposition ; il assurait qu'une fois sorti, il aurait une bonne place, mais que, lui donnât-elle cent livres par jour, il les *boufferait,* parce que, s'il thésauriserait, on le guillotinerait aussi pour prendre son argent. « Le premier qui me regarde de travers, disait-il, je le fais transférer à la Conciergerie. » Un malheureux suspect se promenant dans la cour avec des pantoufles de maroquin rouge, Boyenval le toise de haut en bas et d'une voix menaçante : « Il n'y a qu'un aristocrate qui puisse avoir des pantoufles comme celles-là. » Et aussitôt il inscrit sur sa liste le Toulousain qui, le surlendemain, fut exécuté. Boyenval fit partie des témoins qui déposèrent dans la conspiration des prisons ; à l'entendre, il avait parlé deux heures, rempli toute la séance, obtenu la condamnation des cinquante-neuf qui passèrent le premier jour en jugement. Un autre espion, ancien aide du général Carteaux, se distinguait par une hypocrisie si profonde qu'on l'avait surnommé *le troisième volume de Robespierre.* Au reste, les juges ont si bien pris leur parti d'avance qu'on envoie à la Conciergerie un guichetier pour avoir déclaré qu'il n'avait aucune connaissance de la conspiration. Un second porte-clefs eut également le courage de nier. « Mais, lui dit le président du tribunal, quand tu portais quelques paquets à ces contre-révolutionnaires, est-ce que tu ne les entendais pas tenir des propos aristocratiques ? — Écoutez-moi, écoutez-moi tous, répondit-il ; entendez-vous tout ce qui se dit derrière cette porte qui est là-bas ? — Non. — Eh bien, moi, c'est tout de même pour la conspiration. » — Le peuple ayant applaudi, on n'osa pas emprisonner celui-là. En réalité, la docilité des habitans de ces tristes lieux surpassait la dureté de leurs oppresseurs ; jamais communauté astreinte à la règle la plus austère, jamais armée soumise à la discipline la plus rigoureuse, ne se montrèrent plus obéissantes à la voix de son supérieur, à l'ordre de son général.

III.

De mois en mois, de décade en décade, à mesure que Robespierre, les comités, la Commune écrasent davantage la Convention, anéantissent les volontés de ces députés dont les cœurs sont *maigres à force de terreur,* plus aussi devient intolérable le régime des prisons, comme si l'on avait résolu de faire mourir plusieurs fois chaque victime, de la guillotiner en détail avant de donner le coup de grâce. Non contente de dépouiller les détenus, de confisquer les lettres, l'argent envoyé par les parens, l'administration interdit à ceux-ci de s'approcher des enceintes réservées, établit dans les jardins, celui du Luxembourg par exemple, des cordons patriotiques : elle avait découvert le *complot de la pitié*, et la presse démagogique dénonça ces femmes, ces petits enfans venant sous les fenêtres des maisons d'arrêt pour tâcher d'émouvoir le peuple et lui rendre les jacobins odieux ; en revanche, on laisse approcher les misérables qui jouent la pantomime du supplice devant les fenêtres des captifs. Défense d'avoir de la lumière dans les chambres (1); plus de médicamens, de plumes, de chanvre pour filer, plus de journaux, plus de correspondance, sauf pour réclamer quelques objets indispensables comme le linge ; d'ailleurs tout passe sous les yeux du concierge qui fait fonction de cabinet noir. Plus de livres de philosophie ou de morale, ils pourraient éveiller certaines pensées ; point de livres de dévotion, ils exalteraient les têtes : on ne tolère que les romans. Enfin, dans les premiers jours de messidor II, la Commune inaugure le système de la gamelle : riches et pauvres, gros et petits mangeurs, femmes délicates et gens robustes, tous soumis au régime du traiteur. Et quel régime! Une fois par jour, pour 50 sous provenant de la masse des effets enlevés, sur une table malpropre, en un pêle-mêle dégoûtant (car on était placé par ordre alphabétique), une soupe detestable dans des gamelles de fer-blanc, du vin plus ou moins frelaté, deux plats, l'un de légumes nageant dans l'eau, l'autre de viande de porc mêlée de choux et qu'il faut déchirer avec les doigts, les couteaux ayant été enlevés, enfin un pain de munition d'une livre et demie, voilà le festin du traiteur Lereyde au Luxembourg :

(1) « Loger en face d'un réverbère était une faveur très recherchée. Celles qui avaient des cheminées rendaient le feu bien vif pour s'illuminer. On allumait une chandelle pendant une minute, puis la peur d'être en faute la faisait éteindre. Manger à tâtons était insupportable. Aller tous les jours prier le geolier de couper mon chocolat n'était pas plus propre qu'amusant. Je me rappelle un grand canif qu'avait Mme de Vassy et qui faisait nos délices. » — Duchesse de Duras.

... La lugubre cloche m'invite,
Moi cent neuvième, à ce festin :
Malgré moi je finis bien vite :
Adieu ! je vais... mourir de faim !

Toutes les relations de l'époque signalent la cupidité des fournisseurs de banquets civiques : l'un d'eux friponne tant et tant qu'on finit par l'arrêter ; il ne craignait pas de vendre trente sous soixante-douze haricots. Le municipal Vassot assiste souvent à ces agapes, et toujours il adressait la même question : « Eh bien, citoyens, comment ça va-t-il ! L'appétit *est-elle bonne ?* — Oui, citoyen municipal, mais la soupe, *il est mauvais.* — Ah ! dame ! c'est que faut pas être *nacheux*, voyez-vous ; il y a encore diablement de patriotes qui voudraient en avoir leur soûl. » Quand la cloche sonnait, écrit Mme de Duras, nous arrivions avec des paniers (comme à l'école) où étaient nos couverts, gobelets, etc. Souvent, le dîner d'avant n'était pas fini, on attendait sur ses jambes, bien longtemps, en groupes, dans le salon qui précède la galerie. Nous mangions de la soupe où il n'y avait que de l'eau, des lentilles que les chevaux mangent habituellement, du foin en épinards, des pommes de terre germées et un ragoût excessivement dégoûtant appelé ratatouille... On sortait de table ayant faim... » A Chantilly, le commissaire Perdrix composa un chant patriotique pour la circonstance : *La liberté veut, pour l'égalité, qu'ils mangent à la gamelle.* Il miaulait sans cesse ce refrain.

Quelques concierges ajoutent à leur métier celui de traiteur, et les gens avisés s'efforcent de prendre place à leur table, parce qu'on se trouvait alors à portée pour gagner leur protection en souriant à leurs propos, en les comblant de prévenances, parce qu'on avait ou croyait avoir plus de chances d'échapper à l'appel fatidique. « Qui gagne du temps gagne souvent la vie : » ce proverbe de la sagesse des nations trouva mainte application pendant la Terreur.

Après la loi du 22 prairial, c'est une espèce de miracle qu'un détenu riche ou noble sortant de prison acquitté ; c'est presque aussi un miracle de quitter guéri une infirmerie de prison. Celle de la Conciergerie semblait un véritable charnier (1) : une sorte de boyau de vingt-cinq pieds de large sur cent de long, fermé aux extrémités par des grilles de fer, à peine éclairé par deux fenêtres en abat-jour, très étroites, les lieux d'aisances placés au milieu même de cette salle, dégageant un tourbillon de méphitisme et de corruption, quarante à cinquante grabats, et dans chacun deux ou trois

(1) *Mémoires de Beugnot*, t. 1er, p. 167 et suivantes.

personnes atteintes de maladies différentes, nulle hygiène, aucun souci de purifier l'air, le médecin le plus insouciant et le plus barbare qu'on vît jamais, ce docteur Thierry, protégé de Robespierre, visitant tous ses malades en vingt-cinq minutes, et, nouveau Sangrado, ordonnant un seul remède, de la tisane, et jamais rien que de la tisane ; les cris de douleur des uns, leurs rêves entrecoupés d'images de sang, les chiens répondant la nuit à la sonnerie de l'horloge par de longs hurlemens ; les morts laissés plusieurs heures à côté de leurs compagnons de lit, parce qu'il y avait une heure marquée pour les transporter, des moribonds traînés, malgré leur état, devant le tribunal révolutionnaire, tout contribuait à entretenir l'horreur de ce séjour. Un jour, le docteur Thierry s'approche d'un lit, tâte le pouls d'un de ses clients : « Ah! dit-il, il est mieux qu'hier. — Oui, citoyen, répond l'infirmier, il est beaucoup mieux, mais ce n'est pas le même ; le malade d'hier est mort, et celui-ci a pris sa place. — Ah! c'est différent ; eh bien, qu'on fasse la tisane ! »

Au milieu de ces tourmens, en butte à tant de fluctuations dans l'infortune, placés entre le souvenir des massacres de septembre et la crainte de nouvelles journées populaires, isolés et se croyant oubliés de leurs familles, privés des consolations de la religion, voyant chaque jour leurs amis partir pour le tribunal inexorable, entendant le colporteur de journaux proclamer le nombre des sujets de *très haute, très puissante et très expéditive dame Guillotine*, comment les détenus n'auraient-ils pas éprouvé quelques défaillances, abandonné parfois leurs cœurs au désespoir ?

Aussi bien le dégoût d'une telle vie engendre le goût de la mort, quelques-uns même se suicident, en poussant le cri de Ninon : je ne laisse au monde que des mourans. Beaucoup mettent à leurs visages un masque de gaîté factice ; la parole se glace sur les lèvres, la misère morale et matérielle étreint des natures fortement trempées. « Tout s'épuise, soupire Roucher ; le maintien le plus ferme n'est plus qu'un mensonge du corps qui veut ne pas paraître complice de la faiblesse de l'âme... Le courage de la veille n'est point celui du lendemain : il faut s'en faire un nouveau tous les jours. » Mais le poète reste fidèle à ses idoles : la liberté, la loi, et il en vient au point de déclarer à sa fille que, si les portes de Lazare (Saint-Lazare) s'ouvraient contre le vœu du législateur, il n'en profiterait point. L'autorité le captive, il faut que l'autorité le délivre. « Patience, ajoute-t-il, la liberté est un fruit qui, comme tous les autres, veut du temps pour mûrir. » Un tel luxe de conscience semblera bizarre dans un temps comme le nôtre où l'on sort volontiers de *la légalité pour rentrer dans le droit*, où l'on

fabrique de la fausse légalité *comme on fabrique de la fausse monnaie.*

Cependant aux heures décisives, presque tous se relèvent, leur âme est à son poste, ils *font du courage,* et ces femmes si frêles que les vents du ciel, pour me servir du mot d'Hamlet, n'avaient jamais fatiguées d'un souffle trop impétueux, étonnent leurs geôliers eux-mêmes par leur résignation. André Chénier voue à la haine de la postérité les *barbouilleurs de lois homicides*, les *noirs ivrognes de sang*, en même temps qu'il chante la souffrance, cette monnaie de la prière, qui épure des êtres frivoles, refait la famille, réunit dans une communauté de sympathie ces malheureux « qui n'avaient pas en politique le même paradis, mais qui dans le présent avaient le même purgatoire. »

Malgré tout, l'espérance, cette *glu qui enveloppe le cœur des malheureux*, entretient les illusions des détenus. Combien, par exemple, cherchent à se persuader qu'ils ne sauraient figurer dans la catégorie des détenus ordinaires ! combien montent dans la tour d'ivoire de la chimère, trouvant toujours qu'il y a eu des raisons pour frapper le voisin, semblables à ces malades qui, pendant une épidémie, croient leur situation moins grave que celle des autres! Tel ce vieux conseiller au parlement de Toulouse qui, au moment de comparaître, avance avec une confiance imperturbable qu'il ne voudrait pas être à la place des jurés, car il va les embarrasser de la belle sorte; tel cet autre qui se promet de citer le droit romain. Au lieu de se faire oublier, beaucoup harcèlent les commissions populaires, les administrateurs, de mémoires et de pétitions qui ne font que hâter leur mort. Une autre classe de gens habiles à se piper eux-mêmes est celle de ces nobles qui tracent des plans de campagne, font arriver les coalisés à Paris et rentrent triomphalement dans leurs châteaux : ils sont de la même famille que cet émigré qui, entendant parler des victoires de Bonaparte, murmurait en haussant les épaules : « Ne voyez-vous pas que ce sont de vieilles gazettes du temps de Louis XIV qu'ils se contentent de réimprimer!.. » Ils font bande à part, n'assistent pas aux concerts où l'on chante les victoires de la république, observent l'étiquette la plus rigoureuse, disputent méthodiquement sur les pas et les visites. « Quand le petit ménage était fait, qu'on s'était seulement salué et qu'on avait déjeuné, on voyait le ci-devant lieutenant de police, perruque bien poudrée, souliers bien cirés, chapeau sous le bras, se rendre chez les ci-devant ministres, la Tour du Pin, Saint-Priest le frère du ministre, et puis chez Boulainvilliers; puis enfin chez les ci-devant conseillers au parlement. De retour chez lui, venaient à leur tour Boulainvilliers, la Tour du

Pin, les ex-conseillers, en grande cérémonie, qui rendaient la visite; c'était là l'occupation de la matinée. M. de Nicolaï, président de la chambre des comptes, ne franchissait jamais le seuil d'une porte où il rencontrait quelqu'un, qu'après un combat de politesse pour savoir qui passerait le premier. Une dispute assez piquante surgit entre un ci-devant conseiller au parlement et le ci-devant procureur Duchemin. Le concierge avait promis à ce dernier une place devenue enfin vacante dans une chambre; le jeune conseiller, qui la revendiquait de son côté, finit par dire : « Je suis étonné que vous éleviez des difficultés; de vous à moi, il ne devrait pas y en avoir. » « Monsieur, riposte le procureur, si vous aviez mis plus d'honnêteté dans votre demande, j'aurais pu vous satisfaire; mais ici nous sommes tous égaux, et je soutiendrai mon droit d'ancienneté : c'est au concierge à décider entre nous deux. » Et tout de suite il lui tourna le dos. Le jeune La Tour du Pin-Gouvernet, âgé de treize ans, ayant été témoin de la querelle, dit : « Voilà comme sont tous ces nobles de robe. » Mais il s'attira cette boutade du citoyen Laborde : « Va, va, tu as beau dire, ta noblesse est aussi bien f... que la sienne. » Cette superstition de l'étiquette fait songer à l'anecdote que raconte Sénac de Meilhan sur un roi d'Espagne qui avait perdu ses cheveux. Il s'agissait de les remplacer par une perruque, et le conseil, composé de grands, décida à l'unanimité qu'on devait soigneusement veiller à ce qu'il ne fût employé que des cheveux d'hommes et de femmes de qualité.

Les détenus se gardent bien d'imiter cette pauvre comtesse de Gamache-Rohan qui restait inerte, accablée, prête à mourir de faim, incapable de s'occuper de son ménage, et gémissait romanesquement : « Puis-je, par de tels soins, gâter mon malheur, m'en distraire un instant? » A force d'argent, de diplomatie, de belle humeur, ils parviennent à semer quelques fleurs sur leur tombeau : des journaux, payés au poids de l'or, parviennent de loin en loin; le pli d'un mouchoir, l'ourlet d'une cravate, leur apportent des assignats (1), des nouvelles; les fleurs elles-mêmes, interprètes brillantes de l'amour, prennent le chemin des prisons, traduisant les amertumes de la séparation, les incertaines espérances de l'amitié. Grâce aux lunettes d'approche, que la Commune a oublié de défendre, on peut se faire quelques signaux. A Saint-Lazare on trompe la surveillance des argus en remplissant de grosses bouteilles de vieux malaga, sur lesquelles on attachait une étiquette avec le mot : *Tisane;*

(1) André Chénier fait passer ses poésies à son père, grâce à un guichetier complaisant : il les écrit sur d'étroites bandes de papier, d'une écriture bien serrée, et, par précaution, il indique certains noms par des points, par des blancs, des abréviations, ou bien encore il entremêle de mots grecs ses vers les plus énergiques.

de même, un bocal de café en poudre entrait sous le pavillon de : *tabac en poudre*. Un perruquier qui avait eu l'adresse de soustraire au *rapiotage* un rasoir, s'en servait pour ceux qui le payaient bien : quelqu'un faisait sentinelle pendant qu'il travaillait, son rasoir lui rapportait beaucoup et il en avait refusé cent écus. Un pauvre sans-culotte avait su conserver aussi une cuiller de fer dont il fit un couteau bien tranchant en l'aiguisant sur le pavé : il le baisait avec attendrissement ; c'était tout son trésor. Mme de Duras apprend à faire la cuisine et à battre le briquet : elle en avait un et cachait soigneusement « ce bijou, de peur qu'on ne le plaçât comme une arme dangereuse dans l'arsenal révolutionnaire. » A la Force, Térézia Cabarus obtint la faveur de descendre le soir dans la cour : une pierre tombe à ses pieds, un billet y était attaché, portant ces mots : « Je veille sur vous ; tous les soirs à neuf heures, vous irez dans la cour, je serai près de vous. » Tallien avait loué un grenier du voisinage d'où il lançait *ces pierres éloquentes* : on sait qu'il fit le 9 thermidor pour sauver sa maîtresse ; parleur, poète ou soldat, un homme n'est le plus souvent que la voix ou le bras d'une femme qui pleure ou qui sourit dans l'ombre.

Tout est spectacle en prison, et le départ des condamnés sur la charrette n'était pas un des moins suivis. « Ce que je ne peux pas m'expliquer, remarque Mme de Duras, c'est l'espèce de curiosité barbare qui nous pressait de nous mettre aux fenêtres pour voir arriver et partir ces corbillards ambulans. Je fis la réflexion un jour que dans l'ancien régime nous aurions fait un long détour pour éviter la rencontre d'un criminel qu'on allait pendre, et qu'aujourd'hui notre vue s'attachait sur des victimes innocentes ; je crois que nous devenions un peu cruelles, par le commerce habituel de ceux qui l'étaient. »

Afin de tromper l'ennui qui les dévore, les détenus de Sainte-Pélagie instituent une espèce de club : pour faire partie de cette société, il faut n'être ni faux témoin, ni fabricant de faux assignats ; quand un candidat a subi l'épreuve d'initiation, le président le proclame membre de la société en ces termes : « Citoyen, les patriotes détenus dans ce corridor te jugent digne d'être leur frère et ami. C'est le malheur et la bonne foi qui les unissent entre eux ; ils n'exigent de toi d'autres garans que ceux-là. Je t'envoie l'accolade fraternelle. » Alors, en signe d'applaudissement, et afin d'éviter le bruit des mains, la société crie : Bon ! bon ! La séance commence à huit heures du soir : on s'instruit réciproquement de tout ce qu'on a appris des porte-clés, et, comme il importe de procéder avec mystère, au lieu de dire : j'ai appris telle chose : on disait : j'ai rêvé telle chose.

A la Conciergerie, Riouffe et ses camarades de chambrée imaginent une distraction assez singulière : pour faire pièce à un bénédictin qui veut les convertir, ils élèvent autel contre autel, instituent le culte d'Ibrascha avec des hymnes, des prêtres, toute une parodie liturgique. Un des leurs étant à l'agonie, le bénédictin rôdait autour de lui, espérant toujours le ramener dans le giron de l'église. Mais voilà que le mourant rassemble toutes ses forces pour lancer un dernier cri de : Vive Ibrascha; le pauvre moine était au désespoir. « Il feignait de dormir au moment où nous commencions notre office, mais il ne pouvait se contenir longtemps. Aussitôt que notre grand chantre avait entonné, le moine furieux se levait en sursaut, chantait *De profundis* à tue-tête; sa voix faible et cassée ne pouvait couvrir la voix forte et sonore de deux jeunes anachorètes que nous avions, Bailleul et Mathieu. Alors il nous accablait d'injures, traitait notre Dieu d'imposteur et soutenait qu'il le prouverait de reste... aussi nous lui prodiguions les épithètes de philosophe, d'esprit fort et d'incrédule. Ce qu'il y a de singulier, c'est que ce bonhomme se plaisait dans ces tribulations, et ne voulut jamais changer de chambre; malgré nos mauvaises plaisanteries, nous l'aimions et nous le respections; il le savait bien. »

Une autre distraction, et celle-là plus décente assurément, c'est la parodie du tribunal révolutionnaire dans certaines chambrées de la Conciergerie : une seule bougie éclaire la scène, chaque juré siégeant sur son lit, l'accusé placé sur une table, le greffier, l'accusateur public remplissant le parquet; la séance commence à minuit. Interrogatoires, réponses, réquisitoires se succèdent; le prévenu, toujours condamné, vient sur la barre d'un lit, les mains attachées, recevoir le coup d'un Sanson improvisé. Pour que la fiction ressemble davantage à la réalité, pour qu'elle devance l'histoire et s'élève jusqu'à la prophétie, l'accusateur subitement devient l'accusé, subit son jugement, et, couvert d'un drap blanc, fantôme shakspearien, évocation dantesque, il apparaît sortant de l'enfer, raconte les supplices qu'il endure, énumère ses crimes, prédit aux jurés leur destinée. Une fois même, le revenant va saisir au collet un compagnon de chambrée, ex-maire d'Ingouville, jacobin enragé, chef de voleurs sous l'ancien régime, et, après lui avoir reproché ses forfaits, il l'entraîne aux enfers. Lapagne! Lapagne! Lapagne! crinit-il lamentablement; et Lapagne le suivait interdit, atterré! N'est-ce pas dans cette prison qu'on avait eu l'idée d'une caricature où le bourreau, après avoir guillotiné tout le monde, était représenté se guillotinant lui-même? N'est-ce pas dans les salons de la Terreur que fut conçu le projet de ces bals de victimes où l'on n'admettait que les parens de suppliciés?

Ainsi, chacun suit le chemin que lui tracent son tempérament, son caractère : ceux-là subissent avec résignation leur destinée, ceux-ci la plaisantent en vers et en prose, quelques-uns l'envisagent avec un dédain ironique, d'autres la méditent et la mettent en leçons de philosophie.

IV.

Nobles et bourgeois, princes et paysans, riches et pauvres, généraux, prêtres et philosophes, religieuses et courtisanes, vieillards, femmes et enfans, royalistes d'extrême droite, monarchistes constitutionnels, girondins, dantonistes, hébertistes, tous s'acheminent vers les prisons de la Terreur, tous pêle-mêle arrivent au tribunal révolutionnaire, tous indistinctement montent dans la charrette et pratiquent la seule égalité qu'on connût alors, l'égalité devant le bourreau. De là des contrastes saisissans, des rencontres originales entre le proscrit et le proscripteur, éternelles applications de l'éternelle loi d'ironie; de là des scènes piquantes et des revanches dont la raillerie fit d'ordinaire tous les frais. Un général révolutionnaire, ancien aboyeur de la foire de Saint-Germain, ci-devant attaché à une ménagerie et nouvellement débarqué, est accosté par un prisonnier jovial qui lui décoche ce boniment : « Le voilà, ce grand Talala, qui a été à la Vendée, ce grand animal d'Afrique qui a des dents et qui mange des pierres ; venez, messieurs, venez le voir, il n'en coûte que deux sous après l'avoir vu! C'est ce grand général des bois qui est venu des déserts de l'Arabie dans une montgolfière et qui est descendu à la Bourbe; c'est celui qui a une culotte blanche et un gilet noir; voyez, voyez! » Lorsque Chaumette, Hébert, Ronsin, Momoro, Vincent grossirent les rangs des détenus, grande fut la curiosité : on s'empressait surtout autour de Chaumette, qui avait l'air fort penaud de se trouver pris à son propre piège : « Avez-vous vu le loup? » se demandait-on. Et les députations de se succéder. Quelqu'un, l'ayant salué profondément, lui dit avec la gravité d'un sénateur romain : « Sublime agent national, conformément à ton immortel réquisitoire, je suis suspect, tu es suspect. » Puis montrant un de ses camarades : « Il est suspect, nous sommes suspects, vous êtes suspects, ils sont tous suspects. » Et après une nouvelle révérence, il se retire avec ses camarades, et fait place à une autre députation. Un membre du tribunal révolutionnaire, Kalmer, israélite, Allemand d'origine, président d'un comité jacobin, eut aussi sa part de quolibets : « Feu de file! — Ma conscience est assez éclairée! — Vous me donnez un démenti, donc vous insultez le tribunal; hors des débats! — Quel est

le taux de l'or, de l'argent et des femmes? — Quel est maintenant entre vous le prix courant de la chair humaine? » — Quand, le 9 thermidor, on vit arriver Lavalette, Dumas et divers amis de Robespierre, on se vengea de leur mutisme obstiné en les criblant de lazzis. « Maintenant que nous avons parmi nous, disait-on, le confident intime du doge et le magistrat suprême de la république, nous pouvons nous tranquilliser. Il serait beau de voir arriver le doge lui-même; en pareil cas, nous ne pourrions nous dispenser de lui envoyer une nombreuse députation et de lui donner une garde imposante, afin de l'escorter dans le cas où le médecin Sanson viendrait chercher Sa Majesté pour lui faire la petite opération dont il nous faisait espérer le succès. »

Le 11 thermidor, le bruit se répandit que la femme Duplaix s'était pendue pendant la nuit; un citoyen confirma la nouvelle: « Citoyens, je vous annonce que la reine douairière vient de se porter à un excès un peu fâcheux. — Quoi donc? qu'est-il arrivé? interrogèrent Duplaix père et fils qui ne savaient rien. — Citoyens, reprit le mauvais plaisant; c'est un grand jour de deuil pour la France; nous n'avons plus de princesse. » Un épicier, nommé Cortey, qui faisait des signaux à la princesse de Monaco et lui envoyait des baisers, s'attira cette jolie mercuriale du marquis de Pons : « Il faut que vous soyez bien mal élevé, monsieur Cortey, pour vous familiariser avec une personne de ce rang-là; il n'est pas étonnant qu'on veuille vous guillotiner avec nous, puisque vous nous traitez en égal. »

Rappeler quelques exemples de sang-froid, quelques traits de stoïcisme de ces détenus, c'est proprement instruire le procès de l'esprit de parti, et plaider la cause de la tolérance, sentiment presque divin qui introduit la grâce et la douceur dans la vie sociale, qui remplace les traditions disparues par de nouveaux cultes, le respect de l'humanité, le respect des humbles, des faibles, la religion de la souffrance. Et comment contempler sans émotion ce jeune Gosnay, qui, aimé d'une jolie personne et pouvant se sauver, refuse de lire son acte d'accusation, l'emploie à allumer sa pipe, empêche son avocat de le défendre, demande simplement au président qu'on le mène à la guillotine, et, le plus tranquillement du monde, déjeune avec ses camarades auxquels il annonce en riant qu'il va chez le restaurateur de l'autre monde leur faire préparer un bon souper? — Lamourette qui, après avoir été condamné, soutient seul la conversation, parle avec enthousiasme de Dieu et de l'âme, va au-devant des regrets, en disant : « Qu'est-ce que la mort? Un accident auquel il faut se préparer. Qu'est-ce que la guillotine? Une chiquenaude sur le cou. » — Le maréchal de Mouchy

consolant ses amis éplorés : « A seize ans, je suis monté à la tranchée pour mon roi, et à quatre-vingts, je monte à l'échafaud pour mon Dieu ; » — le général du Blaisel, qui, au moment où on l'arrête, n'emporte qu'une chemise, un bonnet, et observe : « Voilà sans doute la dernière que je mettrai ; » — Barnave philosophant avec Beaulieu : « En contemplant, lui disait-il, ces hautes puissances, ces philosophes, ces législateurs, ces vils misérables ici confondus, ne vous semble-t-il pas qu'on est transporté sur les bords de ce fleuve infernal dont nous parle la fable et qu'on doit passer sans retour? — Oui, répondait Beaulieu, et nous sommes sur l'avant-scène ; » — Malesherbes, traîné dans les cachots pour avoir *fait* à l'âge de soixante-dix-sept ans *son héroïque début au barreau* (1), Malesherbes faisant un faux pas en montant l'escalier qui conduisait au tribunal et remarquant avec un fin sourire : « Voilà qui est de mauvais augure ; un Romain serait rentré chez lui. » Pendant sa détention, il adressa à un ami une lettre dans laquelle il s'applaudissait d'avoir été honoré de la confiance du roi : cette lettre ayant passé au visa du greffe, on la lui rendit en l'avertissant qu'elle pourrait le compromettre gravement. « Vous avez raison, répondit-il, cette lettre pourrait bien me conduire à l'échafaud. » Puis après quelques instans de réflexion, il ajouta : « Qu'importe ? elle partira. Telle est mon opinion, je serais un lâche de la trahir ; je n'ai fait que mon devoir. »

Dupont de Nemours, conduit à la Force, arrivait, dit-il lui-même, comme un conscrit dans un régiment, et il pria Beugnot de faire son éducation. Son calme parfait, sa gaîté aimable, sa bonté toujours en éveil, ses leçons d'économie politique (car il ne perdit pas une si belle occasion de professer sa science bien-aimée), eurent bientôt fait de lui une sorte de directeur des courages, de professeur de santé morale. C'est un riche d'une espèce particulière, qui sans cesse fait l'aumône aux autres, aumône d'esprit, de fermeté, de force d'âme. Un jour, se promenant dans le préau, il aperçoit un noyau de pêche, le ramasse, choisit une bonne position au midi, creuse un trou, plante son noyau, et accompagne l'acte de ce commentaire : « Au moment où j'ai aperçu ce noyau, tu me disais que nous avions de la révolution peut-être pour un demi-siècle. Eh bien ! mon ami, mon noyau aura le temps de pousser, de devenir un bel et bon pêcher ; et que sait-on? Peut-être dans dix, dans vingt, dans trente ans, de pauvres diables, détenus comme nous le sommes

(1) Le mot est de M. Renouard, autrefois procureur général à la cour de cassation, un des magistrats qui, par leurs talens et leurs vertus, ont le plus honoré leur compagnie.

par l'éternel droit du plus fort, verront mon pêcher, admireront sa fleur, son beau fruit; ils seront consolés,.. et je jouis de la pensée qu'ils m'en auront l'obligation; et, comme tu le vois, cela m'a bien peu coûté. » Du moins, un si gracieux apologue mérite de réconcilier avec les économistes ceux qui, à l'exemple de M. Thiers, traitent leur science de littérature ennuyeuse. Hélas! après le 9 thermidor, les écoliers de Dupont de Nemours furent saisis d'une fureur de plaisir et de joyeuse vie qui les empêchait de l'écouter, et lui de s'écrier avec une tristesse comique : « Voilà le danger de la victoire; leurs esprits sont à Capoue! »

Parmi les plus singuliers hôtes des prisons figurent le chartreux dom Gerle, Catherine Théos et leurs disciples. La *mère de Dieu,* vieille fille sèche, pâle, silencieuse, avait été cruellement maltraitée par les geôliers, qui la traînèrent de la cour jusqu'au sixième étage de la maison du Plessis : loin de se plaindre, elle encouragea ses compagnes qui la contemplaient avec un profond respect. Haly leur témoigna plus d'égards; il les plaça dans le bâtiment dit de la Police, où elles vécurent isolées, pratiquant une sorte de culte, priant en commun trois fois par jour, parlant comme des sibylles, en termes sentencieux, ambigus, prophétiques. Elle ne croit pas à ces mômeries (la religion catholique), dit l'une d'elles à la comtesse de Bohm en montrant la mère de Dieu, mais elle connaît le passé, le présent et l'avenir. Une autre lui annonça en prairial : « Dans deux mois, nous ne serons pas ici! — Je le crois, Fouquier-Tinville abrègera notre captivité. — Lui, son tribunal, les jurés, les juges n'existeront plus! Tout changera en France! — Le trône sera donc rétabli? — Non. — Les étrangers s'empareront du royaume? — Ni l'un ni l'autre. » Catherine Théos était tellement possédée du démon de la prophétie, qu'elle vaticinait ses visions au cuisinier, au marchand de vin, à Haly, aux guichetiers eux-mêmes. « Je ne périrai pas sur un échafaud, comme vous l'espérez peut-être, annonçait-elle; un événement qui jettera l'épouvante dans Paris annoncera ma mort. » Et ceux-ci ricanaient : « Voilà une belle péronnelle pour faire tant de bruit ou disparaissant. » Mais tant était puissant son prestige, qu'une des initiées déclara que, si Catherine Théos lui ordonnait de se tuer elle-même ou de tuer quelqu'un, elle obéirait à l'instant. Cagliostro, Mesmer, n'obtenaient pas de leurs fidèles une confiance plus superstitieuse.

Les Girondins, autour desquels on a accumulé tant de légendes, qui, jusqu'après le 10 août, se montrèrent les émules des plus ardens montagnards et les dépassèrent en violence antireligieuse, les Girondins, artistes séduisans de paroles, rêveurs de bien pu-

blic et pâles imitateurs de la Grèce et de Rome, rhéteurs et sophistes d'une liberté abstraite qui ne ressemble guère aux libertés pratiques, aimables ignorans, gonflés de chimères, incapables de cohésion, de discipline, qui entrèrent dans la politique comme l'enfant entre dans la vie, comme le sceptique entre dans la mort, hommes d'imagination qui lançaient devant eux la multitude, sans mesurer la force de l'instrument, sans calculer la portée de l'arme et qu'elle pourrait éclater dans leurs mains, qui, pendant leur passage au pouvoir, ne déploient aucune des qualités d'un parti de gouvernement ou même d'un parti d'opposition, qui mettent leur âme dans un discours, flottent à la merci de tous les vents et ne savent même pas que la première condition du succès consiste à vouloir énergiquement, à agir avec décision, et qu'après tout enfin, c'est la force qui accouche les idées; les Girondins, mis hors la loi, vinrent à leur tour habiter les maisons de justice.

Michelet, Lamartine, ont suivi la trace des Girondins dans la prison des Carmes : ils ont lu leurs dernières pensées gravées avec la pointe des couteaux, écrites avec du sang; toutes, disent-ils, respirent le sentiment de l'héroïsme antique, toutes attestent le génie stoïcien. Lamartine reconnaît même la main de Vergniaud dans cette inscription : *Potius mori quam fœdari.* Michelet, Lamartine, ont rêvé : les Girondins ont été écroués à l'Abbaye, à la Grande-Force, au Luxembourg, puis transférés, le 6 octobre, à la Conciergerie; aucun n'a passé par les Carmes. A côté de cette fiction, la légende du dernier banquet des Girondins : lisez Lamartine, Michelet, Thiers, Nodier surtout, qui avait fini par y croire, si bien que Martainville lui disait plaisamment : « Tu abuses un peu de l'honneur d'avoir été guillotiné avec ces pauvres Girondins. » Certes, voilà un beau récit, plein de flamme, de verve éloquente; mais, comme l'a si clairement démontré M. Edmond Biré, ce n'est qu'un roman. En revanche, ce qu'on oublia de rapporter, c'est qu'aux heures suprêmes, deux prêtres assermentés, l'abbé Lothringer et l'abbé Lambert, purent visiter en prison les condamnés : sept se confessèrent; l'un d'eux, Fauchet, après s'être confessé, confessa lui-même Sillery; Brissot s'abstint; mais lorsque les autres demandèrent s'il croyait à la vie éternelle, il répondit que oui.

Plusieurs avaient sur eux le pain des proscrits, les pilules de la liberté, des pastilles de poison de Cabanis; ils renoncèrent à en faire usage. Valazé s'était poignardé en plein tribunal; Clavière, un peu plus tard, mourra, lui aussi, à la manière antique : ayant interrogé le peintre Boos sur l'attitude des personnages qui, dans les tableaux, se donnent la mort, il marque bien la place, et, rentré dans la chambre, sans jeter un cri, sans faire un mouve-

ment, se frappe, à coups redoublés, d'un couteau à découper escamoté au réfectoire (1). Cependant, le râle de l'agonie, le bruit du sang qui tombe sur les dalles, éveillent ses compagnons; mais quel secours apporter? Rien à attendre du dehors, aucun moyen de se procurer de la lumière; ils se lèvent cependant, se jettent à genoux, prient pour l'infortuné, et regagnent leurs lits, couverts de son sang. Clavière avait pour camarades de chambrée l'évêque Lamourette, un ancien prieur de Solesmes, le peintre de portraits Boos, un tailleur de Paris et Beugnot; il était matérialiste, les deux prêtres fort pieux, le tailleur protestant, l'artiste, rien du tout : tous s'accordaient fort bien. Lamourette, qui avait tenu la plus noble conduite pendant le siège de Lyon, se mettait de moitié dans les bonnes œuvres d'un autre détenu, l'abbé Eymeri, ancien supérieur de Saint-Sulpice; avant de comparaître devant le tribunal, il chargea Beugnot de publier la rétractation de son serment à la constitution civile du clergé.

La femme d'état de la Gironde, celle qui se flatta de diriger ce parti avec sa plume, comme d'autres prétendirent régner avec un éventail, qui ne voyait dans ce monde d'autre rôle pour elle que celui de Providence, qui prit ses enthousiasmes pour des principes, les élans de son imagination pour des règles de bon sens, ses haines pour des raisons, l'amante idéale de Buzot, qui ne craignait pas d'avouer à son *vénérable mari* cette passion qu'elle eut tant de peine à contenir dans les bornes platoniques, Mme Roland, demeura de longs mois en prison, comme cette reine de France, comme ce roi qu'elle avait détestés, calomniés, comme ce jeune dauphin dont l'agonie au Temple fut un des grands crimes de la révolution et servit de prétexte à tant d'impostures. Ses yeux, interprètes et miroirs de son âme, la pureté, la grâce et l'élégance de sa parole, l'harmonie de sa voix, son esprit, son instruction, son éloquence pénétrante lorsqu'elle parlait de la liberté, des devoirs de mère et d'épouse, l'énergie de son caractère, tout contribuait à

(1) Beugnot trouva aussi à la Force Garat, l'un des premiers commis du Trésor : « Lui seul connaissait à fond le mécanisme de cette grande machine, et le député Cambon, qui prétendait la diriger, avait demandé aux comités de gouvernement de lui rendre Garat, dont il ne pouvait pas se passer. Les comités le lui avaient refusé; mais pour concilier les besoins du Trésor avec la détention de Garat, chaque matin deux gendarmes venaient le prendre à la Force, le conduisaient au Trésor, où il travaillait toute la journée, et le ramenaient coucher en prison. De plus, on lui avait imposé la loi de n'introduire dans la prison ni journaux ni nouvelles, et l'homme, assez peu communicatif de sa nature, était très fidèle à sa consigne. Mais le jour où se répandit à Paris la nouvelle de la bataille de Fleurus, il n'y tint pas et nous éveilla pour nous la communiquer. Je m'écriai après l'avoir entendu : « Nous sommes sauvés ! la Terreur ne peut pas se traîner à la suite de la victoire. » — (Beugnot, t. 1er, p. 273.)

accroître l'admiration de ses amis, à dissiper les préventions de ses adversaires. Elle donnait du courage à tous, elle parfumait la prison de son stoïcisme aimable, de son génie attendri, et, comme si elle eût possédé le don des miracles, sa présence dans la cour, au milieu de femmes perdues, rappelait le bon ordre, sa voix apaisait leur tumulte; il y a des mots, dits par certaines personnes, qui sont des bienfaits. Parfois, cependant, son sexe reprenait le dessus, et la femme qui la servait dit un jour à Riouffe : « Devant vous elle rassemble toutes ses forces, mais dans sa chambre elle reste quelquefois trois heures appuyée sur sa fenêtre à pleurer. » Même en prison, Mme Roland n'abdique rien de ses utopies, de ses haines. Comme elle attaquait avec véhémence Louis XVI, son interlocuteur la rappela aux égards dus au malheur, vanta le courage du roi devant la mort : « Fort bien, reprit-elle, il a été assez beau sur l'échafaud; mais il ne faut pas lui en savoir gré, les rois sont élevés dès l'enfance à la représentation. » Le jour où elle comparut devant le tribunal, elle s'habilla avec une sorte de recherche : une anglaise de mousseline blonde, rattachée avec une ceinture de velours noir, un bonnet-chapeau d'une élégante simplicité, ses longs cheveux noirs flottans sur ses épaules ; le sourire aux lèvres, elle adressait des recommandations touchantes aux femmes qui se pressaient pour baiser sa main. Un vieux geôlier vint lui ouvrir la grille en pleurant. On sait comment elle marcha au supplice; sur la charrette, au pied même de l'échafaud, elle consolait son compagnon.

Ils n'oseraient! s'exclama Danton (1), lorsqu'on l'avertit des trames ourdies contre lui par Robespierre et Saint-Just. Ils osèrent. Quant à lui, il s'était vanté de porter dans son caractère une bonne portion de la gaîté française, et il tint parole. En arrivant, il dit aux détenus du Luxembourg : « Messieurs, je comptais bientôt pouvoir vous faire sortir d'ici; mais, malheureusement, m'y voilà renfermé avec vous, je ne sais plus quel sera le terme de tout ceci. » Puis, un instant après : « Quand les hommes font des sottises, il faut savoir en rire;.. je vous plains tous; si la raison ne revient pas promptement, vous n'avez encore vu que des roses.» Rencontrant Thomas Payne, il lui souhaita le bonjour en anglais, ajoutant : « Ce que tu as fait pour le bonheur et la liberté de ton pays, j'ai en vain essayé de le faire pour le mien; j'ai été moins heureux, mais non pas plus coupable... On m'envoie à l'échafaud; eh bien! j'irai gaîment... »

(1) *Camille Desmoulins et les Dantonistes*, par Jules Claretie, de l'Académie française, 1 vol. in-8°; Plon.

Camille avait l'air rêveur et affligé; quand il reçut son acte d'accusation, il s'écria douloureusement : « Je vais à l'échafaud pour avoir versé quelques larmes sur le sort des malheureux; mon seul regret, en mourant, est de n'avoir pu les servir. » Comme il avait apporté des livres mélancoliques, les *Nuits* d'Young, les *Méditations* d'Hervey, Réal le plaisanta : « Est-ce que tu veux mourir d'avance? Tiens, voilà mon livre, à moi, c'est la *Pucelle d'Orléans*. »

Lacroix et Danton furent enfermés dans deux chambres séparées l'une de l'autre par une troisième, de sorte qu'ils devaient élever la voix pour converser, et qu'ainsi beaucoup de détenus les entendaient. Ils s'entretenaient de leur arrestation, de ce qu'ils diraient au tribunal, des grimaces qu'ils feraient lorsque le rasoir national, dirigé par le fonctionnaire Sanson, leur démantibulerait les vertèbres du cou. Des prisonniers notèrent quelques paroles de cet homme étrange, Mirabeau de la populace, dont le patriotisme ardent et les qualités privées n'excusent certes pas les crimes politiques, mais permettent de penser qu'il valait mieux que sa vie, auquel il faut tenir compte d'avoir, avec Camille, fait un appel, bien tardif, hélas! à la justice, à l'indulgence. « C'est à pareil jour que j'ai fait instituer le tribunal révolutionnaire; j'en demande pardon à Dieu et aux hommes! Mais quoi! ce n'était point par inhumanité! Je voulais prévenir de nouveaux massacres de septembre!.. Je laisse tout dans un gâchis épouvantable; il n'y en a pas un qui s'entende en gouvernement... Dans les révolutions, l'autorité reste aux plus scélérats... Il vaut mieux être un pauvre pêcheur que de gouverner les hommes. »

Le 9 thermidor fut un jour de terrible angoisse : le tocsin sonnant de toutes parts, les cris du peuple, le bruit des tambours, l'appel aux armes, les mouvemens de troupes, la course des canons, tout semble présager aux prisonniers de nouveaux égorgemens. Une chose cependant eût dû les rassurer un peu : la frayeur des geôliers qui leur laissent le champ libre. Dans quelques prisons ils se rassemblent et jurent de vendre chèrement leurs vies : au premier signal, on s'armera de bois de lits, de meubles brisés, on se réunira dans la cour, et là, les femmes, les enfans abrités derrière les hommes, ceux-ci supporteront le premier choc, protégés par un mur de matelas; quelques-uns songent à remplir leurs poches de cendres pour les lancer aux yeux des assassins. La nuit s'écoule ainsi dans les plus cruelles incertitudes. A quoi tiennent les destinées des peuples! Au Luxembourg, le savetier Wiltcheritz refuse de recevoir Robespierre mis hors la loi et ordonne qu'on le conduise à la maison commune, au milieu de ses partisans les plus résolus. Avec un peu de sang-froid et d'énergie,

Robespierre pouvait profiter de cette bonne fortune, faire contre la Convention un nouveau 31 mai, continuer la Terreur. Il ne sut point, et le secret de l'empire fut divulgué! Le lendemain matin, en dépit des guichetiers, quelques prisonniers montent sur les toits et aperçoivent une foule d'hommes, de femmes, qui, du haut des cheminées, des mansardes, multiplient les signaux de délivrance. Pour célébrer la chute du tyran certains montrent une robe, puis une pierre, et font signe qu'il est décapité. En effet, il monte à l'échafaud, et avec lui une partie de ses complices : « le concierge flûta sa voix, sa femme miella la sienne, » le sang des innocens cessa de couler, et, après une longue éclipse, les mots de justice, d'humanité, retrouvèrent un peu d'écho. Legendre, ami de Danton, régicide, s'écriait avec emphase : « J'ouvrirais mes entrailles, si elles recélaient des prisonniers. » Dans la ville et les prisons, on spécula sur l'obtention des mises en liberté, comme on trafiquait déjà sur les mandats d'arrêt, les passeports et les ajournemens de mise en accusation. Un gardien, ci-devant valet de chambre de la duchesse de Narbonne, disait avec une sorte d'importance à Mme de Bohm : » Employez-moi pour sortir promptement d'ici, je suis l'intime d'un membre du comité général (1). »

Au Salon de peinture de 1851, on remarqua beaucoup le tableau de Müller : *l'Appel des condamnés*. Dans cette vaste composition, moitié historique, moitié symbolique, figurent quelques-unes des victimes du 7 au 9 thermidor : marquis de Montalembert, princesse de Monaco, Rougeot de Montcrif, M.-C. Lepelletier, Puy de Vérinne et sa femme, Aucanne, ancien maître des comptes, Mme Leray, de la Comédie Française, comtesse de Narbonne-Pelet, marquise

(1) Les 10, 11 et 12 thermidor, 103 condamnations à mort par suite de mises hors la loi; du 24 thermidor an II au 28 frimaire an III (du 11 août au 15 décembre 1794). 46 condamnations à mort et 837 acquittemens ou mises en liberté ; du 8 pluviôse au 28 floréal an III (27 janvier au 17 mai 1795), 17 condamnations à mort et 54 acquittemens. Et voici le bilan de l'assassinat juridique par le seul tribunal révolutionnaire de Paris avant le 9 thermidor : du 6 avril 1793 au 22 prairial an II, 2,358 accusés, 1,259 condamnations à mort; du 22 prairial au 9 thermidor an II, 1,703 accusés, 1,366 condamnations à mort. A Paris, on arriva au chiffre de 7,500 détenus politiques. La province n'est pas moins décimée : Carrier, Couthon, Lequinio, Lebon, Tallien, Albitte, Rovère, Collot d'Herbois, Javogues, etc., exécutent les décrets de la Convention, font pénétrer la terreur, portent la mort dans les villes et les hameaux. Sans parler des autres moyens de tuer, des mariages républicains de Carrier, des mitraillades de Lyon, 12,000 personnes environ à Paris et dans les départemens passent leurs *têtes à la lunette de l'éternité;* parmi elles : 3,871 paysans, 2,212 ouvriers, 1,273 bourgeois, 767 prêtres, 715 soldats, 718 filles (servantes, couturières), 639 nobles ou émigrés, 585 avocats, procureurs, huissiers, 559 négocians, 156 domestiques et cabaretiers, 76 médecins, 73 matelots, 49 instituteurs, 46 littérateurs, 21 comédiens. Ces chiffres ont leur éloquence.

de Colbert de Maulevrier, Antié dit Léonard, coiffeur de Marie-Antoinette, le prêtre Meynier, le chimiste Séguin, le baron Trenck, le capitaine Leguay, Mgr de Saint-Simon, évêque d'Agde, comtesse de Périgord, marquis de Roquelaure. La scène se passe dans une salle basse de la Conciergerie : à chaque nom qui tombe, une grille s'ouvre dans le fond, donnant passage au malheureux qu'attend la bière des vivans, le tombereau. Herman, président des commissions populaires, et Verner, escortés de guichetiers, d'hommes à piques, procèdent avec calme à leur besogne : un geôlier, le bras tendu, désigne celui qu'on vient d'appeler, tandis qu'un sectionnaire, à la figure férocement indifférente, agite sans façon son pied nu hors du sabot. Tout près du poète Roucher, au premier plan, sur une chaise de paille, absorbé dans une rêverie profonde, André Chénier, la tête appuyée sur la main droite ; il tient de l'autre main des tablettes, et de ces tablettes semblent s'échapper ces beaux vers :

... Avant que de ses deux moitiés
Ce vers que je commence ait atteint la dernière,
Peut-être, en ces murs effrayés,
Le messager de mort, noir recruteur des ombres,
Escorté d'infâmes soldats,
Remplira de mon nom ces longs corridors sombres...

Cette page si dramatique présente toutefois deux défauts graves. L'artiste a calomnié ses personnages : la plupart manquent de grandeur, semblent n'éprouver qu'un même sentiment, l'épouvante. Et puisque Müller a voulu donner en quelque sorte la synthèse de la Terreur, sans s'asservir aux proportions exactes de l'histoire, pourquoi n'a-t-il mis sur sa toile que des royalistes ou des modérés, pourquoi avoir fait une place si mince aux autres partis vaincus tour à tour, pourquoi surtout cette absence des classes populaires, des ouvriers, des paysans, qui, plus largement que les autres, versèrent leur sang sur l'échafaud?

VICTOR DU BLED.

POÉSIE

LE PÈLERIN.

Le plus parfait amour est fait de solitude,
Et toute sa richesse est dans sa pauvreté :
C'est le pèlerin blanc qui va sans lassitude
Dans un manteau de chasteté.

On le plaint ; son exil vaut pourtant mieux qu'un trône,
Car l'œil de son esprit regarde par-delà ;
Lorsqu'il a faim d'espoir et qu'il quête une aumône,
Moins on lui donne, plus il a.

Il marche sous la pluie et s'assied dans la neige,
Réchauffant son cœur pur d'un rêve surhumain,
Et les elfes soigneux qui lui font un cortège
Mettent des fleurs à son chemin.

Loin du peuple, il s'endort, le soir, sur la montagne,
Pour entendre chanter, entre le monde et Dieu,
Des songes que le chœur des anges accompagne
Sur des harpes d'or et de feu.

Et lui, le mendiant qui rôdait par les rues,
L'expatrié, devient un mage tout-puissant :
C'est le maître ; il commande aux formes apparues,
Il appelle et le ciel descend.

Il ordonne aux esprits de remuer la terre,
Et dicte son caprice à l'espace ébloui ;
L'immensité se fait esclave et tributaire
Du talisman qu'il porte en lui.

Il lève la main droite et parle à son armée :
— « Qu'on dresse un palais d'or incrusté de rubis,
« Et qu'on amène à moi l'unique bien-aimée,
« Dans la minute où je le dis. »

Et la voici qui passe et qui demande asile :
— « Nous nous sommes tous deux bien longtemps attendus... »
Et la voici qui vient, languissante et docile,
Dans un triomphe de vertus.

Elle n'est plus la femme au sourire frivole
Dont l'amour se reprend pour nous être plus cher :
Elle est l'idée, elle est le culte, elle est l'idole
Et le verbe qui se fait chair !

C'est son mythe tangible et l'enfant de ses larmes,
C'est son rêve vivant, c'est son cœur et son bien ;
C'est lui, c'est la Minerve auguste et tout en armes
Qui sort du front olympien !

C'est lui-même, sa chair pétrie avec son âme,
Et lorsqu'il tend ses bras, ses lèvres et son cœur,
C'est toute la beauté du monde qui se pâme
Sous les baisers d'un dieu vainqueur !

NUIT EN MER.

Vois-tu comme la mer est vaste autour de nous?
Notre barque est une algue errant au creux des lames;
Le vent nocturne et froid qui court sur les remous
Mêle au frisson des flots le frisson de nos âmes.

Pareils aux alcyons qui flottent dans leurs nids,
Nous berçons notre exil sur le désert de l'onde,
Et la nuit nous écrase entre deux infinis,
Mais nos cœurs sont plus grands que la mer n'est profonde.

L'azur illimité se déroule, sans voir
La frêle nef qui glisse en balançant ses voiles;
Mais les mondes d'amour que porte ce point noir
Versent plus de rayons que les cieux n'ont d'étoiles.

Oh! rends-moi ta caresse, et dis si tu comprends,
Quand ta lèvre m'appelle et quand ton bras m'enlace,
Que nos cœurs étoilés puissent être si grands,
Et que tant de bonheur tienne si peu de place!

LE TEMPLE.

I.

Nef de l'ombre, coupole et piliers de ténèbres,
La nuit sainte arrondit sa voûte aux arceaux lourds,
Et le mystère noir qui pend en plis funèbres
Drape sur l'horizon ses rideaux de velours.

La mer plate, la mer couleur de ciel, s'étale
Sous le dôme béant du ciel couleur de mer,
Et l'on croit voir le marbre immense d'une dalle
Où reluirait le froid éclair des clous de fer.

Au loin, pâle et sacré comme un encens qui fume,
Le brouillard bleu s'enroule autour d'un reposoir,
Et le disque argenté qui tremble sous la brume
Monte dans l'air pieux ainsi qu'un ostensoir :

Un ostensoir aux pieds des invisibles vierges,
Et l'ange de la paix, invisible et sans bruit,
Au lustre sidéral vient allumer les cierges
Qui brûlent dans le temple énorme de la nuit.

II.

Les vagues, deux à deux, roulent leurs vocalises
Comme des voix d'enfans dans le chœur des églises.

Lentement, doucement, leur calmant bercement
Mêle à l'âme des vents un cantique endormant.

Leurs baisers sur le sable ont la monotonie
D'une religieuse et longue litanie.

Voix d'enfans! Voix du cœur! Les souvenirs tremblans
Bougent au fond du rêve et tendent leurs bras blancs.

La mer leur parle et les appelle au fond du rêve,
Et les voilà qui vont descendre sur la grève :

Les vains efforts, les vains désirs, les vains orgueils,
Toute la vanité des espoirs ou des deuils...

Ils racontent : la mer les console ou les blâme,
Et l'homme, étant près d'elle, est plus près de son âme.

Il lit son cœur, il va comprendre, il s'avertit,
Et, devenu plus grand, il se sent plus petit.

III.

O maître, Loi suprême écrite dans l'espace!
Source des vérités que nous cherchons en vain,
Je t'implore, ô splendeur du vrai, verbe divin,
Toi qui demeures quand tout passe!

Maître! Si j'ai forfait en quelque jour d'oubli,
Si j'ai souillé mon âme et failli dans ma route,
Toi qui vois quand je cherche et qui sais quand je doute,
Daigne laver mon cœur sali.

Voix de lumière, ô phare éternel de justice,
Projette ta clarté sur l'ombre du chemin,
Et s'il est vrai qu'un être a souffert par ma main,
Montre-le pour que j'en pâtisse.

Fais que nul ici-bas ne me quitte en pleurant,
Que mon âme soit forte afin qu'elle soit bonne,
Et daigne me verser la douceur qui pardonne
Et la sagesse qui comprend.

C'EST EN MOI QUE TU VIS...

C'est en moi que tu vis, c'est par moi que tu nais :
Je t'ai créée en moi des forces de mon âme,
Tu ne t'épanouis que si mon cœur se pâme
Et tu m'appartiens plus que si tu te donnais.

Je n'ai qu'à dire : « Viens! » pour que tu m'apparaisses;
Ton spectre obéissant me suit par les chemins,
Et lorsque mon cœur las a faim de tes caresses,
Je n'ai qu'à t'appeler en tendant les deux mains.

Tu vis deux fois; tu vis en moi mieux qu'en toi-même,
Et plus haut, et plus loin des fanges, et plus haut,
Rêvant lorsque c'est l'heure ou riant lorsqu'il faut,
Et le meilleur de toi c'est encor que je t'aime.

Tu marches sur mes pas quand j'ai l'air d'être seul,
Belle sans vanités et tendre sans mensonges :
Si tu mourais, c'est nous qu'on mettrait au linceul
Et le plus pur de toi mourrait avec mes songes.

LA CITADELLE.

Si tu veux être grand, bâtis la citadelle :
Loin de tous et trop haut, bâtis-la pour toi seul;
Qu'elle soit imprenable et vierge, et qu'autour d'elle
Le mont fasse un rempart et la neige un linceul!

Bâtis-la sur l'orgueil vertigineux des cimes,
Parmi les chemins bleus de l'aigle et de l'éclair,
Reine de marbre blanc dans une cour d'abîme,
Lis de pierre fleuri dans les splendeurs de l'air.

Si haut vers Dieu, si loin de ta fange première,
Si loin, si haut, que les cités, clignant des yeux,
Pensent voir un rayon de plus dans la lumière
Et ne sachent s'il vient de la terre ou des cieux.

C'est là qu'il faut bâtir l'asile de ton âme
Et pour que ton désir y soit la seule loi,
Que rien n'accède à lui de l'éloge ou du blâme,
Grave sur ton seuil blanc le mot magique : « Moi. »

Puis, cent verrous, et clos ta porte au vent qui passe!
Ferme tes quatre murs au quadruple horizon,
Et si le toit te pèse, ouvre-le vers l'espace
Pour que l'âme du ciel entre dans ta maison!

Alors, au plus secret de la mystique enceinte,
Tu dresseras l'autel de fer, prêtre ébloui,
L'autel de fer et d'or où ta volonté sainte
Doit célébrer ton rêve et s'adorer en lui.

Chante! Nul n'entendra ton hymne et que t'importe?
Chante pour toi; ton cœur est l'écho de ton cœur!
Les déserts élargis rendront ta voix plus forte,
Les déserts chanteront pour te répondre en chœur.

Chante l'amour sacré qui vibre dans tes moelles!
Chante pour le bonheur de t'entendre chanter,
Chante pour l'infini, chante pour les étoiles,
Et ne demande pas aux hommes d'écouter!

Seul! divinement seul! — Car l'exil, c'est du rêve:
C'est le lait de la force et le pain des vertus;
C'est l'essor idéal du songe qui s'élève,
Et le seuil retrouvé des paradis perdus.

Tu n'as qu'une patrie au monde, c'est toi-même!
Chante pour elle, et sois ton but, et sois ton vœu!
Chante, et quand tu mourras, meurs dans l'orgueil suprême
D'avoir vécu ton âme et fait vivre ton dieu!

EDMOND HARAUCOURT.

LE

VOYAGE DU CAPITAINE BINGER

DANS LA BOUCLE DU NIGER

Les géographes ont reconnu depuis longtemps que le Niger ou Dioli-Ba occupe parmi les fleuves un rang fort honorable par l'abondance de ses eaux, par la richesse et l'étendue de son bassin. Il n'est pas moins remarquable par la direction de son cours. Il prend sa naissance non loin de l'océan, coule longtemps du sud-ouest au nord-est, vers l'intérieur du continent, et semble vouloir se jeter dans la Méditerranée; mais il se heurte aux sables du Sahara, et, comme pris de repentir, après beaucoup d'hésitations, il s'infléchit brusquement un peu en aval de Timbouctou, décrit une vaste courbe, coule désormais du nord-est au sud-ouest et termine un parcours de plusieurs milliers de kilomètres en se déversant au fond du golfe de Guinée. Ses deux branches forment avec le littoral un triangle double de la France en étendue, et cette vaste région, comme on l'a dit, était l'un des derniers grands blancs de la carte d'Afrique. On y plaçait des montagnes qu'aucun voyageur n'avait vues, des cours d'eau dont on ne connaissait guère que l'embouchure, des noms d'États qui n'étaient que des noms. Grâce à un officier français, M. Binger, Alsacien de naissance, capitaine d'infanterie de marine, il sera désormais possible de faire une carte sérieuse de la boucle du Niger.

Après s'être rendu du Sénégal au Niger, de Bakel à Bammako, par la route que le général Borgnis-Desbordes a ouverte, protégée par des postes fortifiés et où l'on circule aujourd'hui avec autant de sécurité qu'en France, l'intrépide explorateur est arrivé à Kong en traversant les États de Samory et de Tiéba. De là, remontant au nord-est, il a pénétré dans

le Mossi, atteint Waghadougou. Puis, redescendant vers l'océan, il a visité Salaga, Kintampo, Bondoukou, d'où il est retourné à Kong, et de Kong il a regagné la côte et les comptoirs français en suivant le cours du Comoé. Son voyage avait duré vingt-huit mois.

A l'unanimité, la commission des prix de la Société de géographie a décerné au capitaine Binger la grande médaille d'or. Le rapporteur, M. Duveyrier, a déclaré que ce voyage d'exploration, accompli en partie dans des pays entièrement nouveaux, comptait parmi les plus utiles et les plus fructueux. Le développement total de l'itinéraire, à la boussole, est d'environ 4,000 kilomètres; les itinéraires par renseignemens atteignent près de 50,000 kilomètres, et tous ont été contrôlés. M. Binger a établi que, près de Sikaso, un massif montagneux sépare les affluens de la Bagoé, qui se jette dans le Niger, des affluens du Grand-Bassam et du Volta, et que cette portion du bassin du Niger devra être diminuée sur nos cartes de plusieurs degrés carrés. Il a relevé le premier le cours complet du Volta et prouvé que ce fleuve, ainsi que le Comoé, dont les sources doivent être cherchées sur le parallèle de Bammako, sont trois ou quatre fois plus longs qu'on ne le croyait. Il a constaté, après Barth, que la chaîne des montagnes de Kong n'a jamais existé que dans l'imagination de voyageurs mal renseignés, qu'on a souvent donné le nom de montagnes à des renflemens insignifians du sol et le nom de chaînes à des massifs isolés, que les plus élevés atteignent au maximum 1,800 mètres et ne commandent que de 900 mètres le terrain environnant, que les plus importans ne peuvent être comparés qu'aux Vosges dans la Basse-Alsace, entre Saverne et Bitche. Le livre que prépare le capitaine Binger nous procurera de précieuses informations sur la géologie et la flore des régions qu'il a parcourues, et aussi sur la faune humaine qui les habite, sur ses mœurs, sur les langues qu'elle parle, sur les religions qu'elle professe. M. Binger est entré en relations avec plus de soixante peuples divers; grâce à lui, nous acquerrons des renseignemens certains sur des races inconnues, sur des États et des villes dont on ne parlait que par ouï-dire.

Pour faire de pareilles tournées sans rester en chemin, il faut être bâti à chaux et à ciment, il faut avoir cette volonté que rien ne rebute, cette obstination que rien ne lasse, il faut être possédé de ce démon qui, à l'heure des grands périls, donne le signal de détresse et les inspirations qui sauvent. Aussi robuste d'âme que de corps, le capitaine Binger est un de ces flegmatiques sanguins qui joignent l'audace à l'infinie patience. Il a subi de dures épreuves. Si vigoureuse que soit sa constitution, il a été dangereusement malade, une fois d'épuisement, par l'excès des privations, une autre fois de chagrin, dans un moment où il désespérait de pouvoir continuer son voyage. Il a vu des horreurs; il a assisté au siège de Sikaso, capitale de Tiéba, attaquée par Samory. Il a parcouru des districts désolés par la guerre et la

famine, il a traversé des villages dépeuplés, où des moribonds râlaient à côté de squelettes blanchis au soleil. Des fanatiques, des tribuns ont comploté sa mort, et il a eu affaire aux terribles brigands du Gourounsi. « Dans cette région, à chaque rencontre, il faut apprêter ses armes, et l'on défile à distance les uns des autres, l'arc bandé et les flèches empoisonnées à la main; le moindre geste imprudent peut provoquer un conflit, amener un désastre... Il fallait être debout jour et nuit; pas d'autre nourriture que des épis de mil et de maïs grillés, un peu de viande de buffle boucanée; et, par surcroît, nous devions traverser sans pirogues de nombreux cours d'eau. » A chaque instant, on se disait : Nous ne passerons pas. Mais le démon aidant, on passait.

Les vrais voyageurs oublient les fatigues et les périls pour ne se souvenir que de leurs bonnes aubaines. Le capitaine Binger a connu plus d'une fois le bonheur dans la boucle du Niger. S'il est presque mort de lassitude en cheminant dans des marais herbeux, où il faut porter les bagages à dos d'homme, il s'est senti revivre dans des sites charmans, sillonnés par des eaux bien courantes, dans de magnifiques forêts, dont les délices, à la vérité, sont gâtées par les fourmis à mandibules et les serpens. Kintampo, assise au milieu d'une clairière et environnée de cultures et de splendides bananiers, lui fit l'effet d'un paradis. Il a connu d'autres joies plus douces encore. Il a séjourné chez des peuples agriculteurs et industrieux, dans des villes où fleurissent le commerce et tous les arts de la paix. La défiance qu'on lui témoigna d'abord se dissipa bientôt; des bouches menaçantes se décidèrent à sourire; reçu en ennemi, on le traita bien vite en ami. Compterons-nous parmi ses bonheurs ou ses malheurs l'offre que lui fit le frère du roi de Mossi de lui donner, avec un cheval rouan, trois jeunes femmes, en le priant instamment de les épouser? « Passer brusquement du célibat à un triple mariage me parut un peu excessif. J'exposai mes scrupules à mon brave ami Boukary-Naba, qui consentit à ce que je fisse épouser ces jeunes filles par mes trois serviteurs les plus dévoués. Elles ont été d'excellentes femmes et n'ont jamais fait naître la discorde dans mon camp. » M. Binger m'assure qu'il y a dans la boucle du Niger des populations où les femmes sont vraiment belles; mais il ne m'a pas dit si les trois jeunes filles qu'il a refusé d'épouser appartenaient à la race des Hélènes noires.

Il y a deux variétés fort distinctes de voyageurs en Afrique. Les uns sont des chefs d'expéditions militaires. Personne ne s'entend comme Stanley à préparer et à conduire ce genre d'entreprises. Il avait fait jadis des prodiges en traversant le continent noir dans toute sa largeur, il vient d'en accomplir de plus étonnans encore en remontant le Congo et l'Arrouwimi pour aller chercher Emin dans la province de Wadelaï. On a souvent prédit que les terres inconnues où il s'enfonçait avec l'audace d'un Fernand Cortès seraient son tombeau, et toujours il

est reparu vivant comme Jonas vomi par sa baleine. Mais, comme le remarquait dernièrement M. Crampel, qui a exploré, lui aussi, des districts inconnus de l'Afrique, lorsqu'on voyage en pays sauvage avec un millier de soldats, on ne peut les nourrir qu'en pratiquant partout la réquisition ou l'achat forcé, c'est-à-dire en rançonnant et en pillant. Le plus souvent les noirs ne cultivent le sol que dans la stricte mesure de leurs besoins, la réquisition les condamne à la famine, et ces affamés se vengent. L'armée et son chef se fraient un passage, les lieutenans d'arrière-garde sont attaqués et tués. Les chemins que Stanley s'est ouverts par la violence, la violence seule pourra les rouvrir. Partout où il est allé, il s'est battu, partout il a laissé derrière lui une longue traînée de sang et des pays fermés désormais à tout Européen qui n'aurait pas avec lui une armée pour en forcer les portes.

C'est une tout autre méthode qu'a pratiquée le capitaine Binger. Durant les vingt-huit mois qu'il a passés dans la boucle du Niger, il n'avait pas d'autre escorte que dix indigènes de la côte et dix-huit ânes. Quelques-uns de ses noirs étaient armés, mais il avait soin de garder pour lui les cartouches, et au cours de son long et périlleux voyage, il n'a pas versé d'autre sang que celui du gibier qui passait à sa portée. Quand on est décidé à ne se battre qu'à la dernière extrémité, c'est *la palabre* qui remplace les coups de fusil. Il faut parlementer sans cesse, obtenir par la puissance de la persuasion le droit de passage et des sauf-conduits pour aller plus loin. A cet effet, il faut savoir les langues du pays. Le capitaine Binger avait eu soin d'apprendre le mandé, langue de la plus civilisée, de la plus industrieuse, de la plus répandue de toutes les races établies dans cette région. Le mandé ne lui suffisant pas, il a dû apprendre en chemin, tant bien que mal, le sieneré, le samokho, le mossi, le grousi, le haoussa, l'agni, et il a rapporté plusieurs vocabulaires de ces divers idiomes.

Mais l'homme le plus éloquent, le plus persuasif ne réussirait pas à traverser la boucle du Niger s'il y arrivait les mains vides. Le capitaine Binger s'était muni à son départ d'une pacotille pesant 900 kilogrammes, où figuraient presque toutes les industries françaises, et c'est en voyageur de commerce qu'il s'est présenté partout. Lorsqu'un an après avoir quitté Bordeaux, il fit, le 20 février 1888, son entrée dans la ville de Kong, monté sur un modeste bœuf porteur, au milieu d'une population avide de voir un Européen, mais plus étonnée que bienveillante, son premier soin fut d'expliquer en mandé à ces curieux les raisons de son voyage et ce qui l'amenait chez eux. Après leur avoir parlé de la France, de ses établissemens sur le Niger, des postes fortifiés, destinés à protéger les marchands qui vont au Sénégal ou en reviennent : — « Depuis longtemps, leur dit-il, nous connaissons de nom la ville de Kong ; nous savons aussi que les habitans sont paisibles, actifs et commerçans. Ce sont vos qualités qui ont décidé mon gouvernement à

vous envoyer quelqu'un pour lier des relations plus étroites avec vous. J'ai pour mission de rechercher quels sont nos produits, tissus ou armes, qui vous conviennent le mieux afin d'en informer nos fabricans à mon retour en France; ils sauront ainsi ce qu'ils doivent vous envoyer soit par le Niger, soit par le Grand-Bassam. Mais je désire connaître également ce que nous pouvons obtenir de vous en échange de nos marchandises, et, à cet effet, si vous le voulez, je séjournerai quelques semaines parmi vous. » — « Chrétien, lui répondit le roi Karamokho-Oulé, ton parler est droit; nous avons tous compris ce que tu viens de nous dire, je t'en remercie au nom de tout mon pays. Je suis heureux que tu aies pu prouver ton innocence; pour mon compte, j'étais convaincu qu'un blanc ne peut faire qu'un métier honnête. Si Dieu t'a laissé traverser tant de pays, c'est qu'il l'a bien voulu; ce n'est pas nous qui agirons contre la volonté du Tout-Puissant. »

Comme il le disait l'autre jour à la Société de géographie commerciale, le capitaine Binger a vendu de tout dans son voyage, des ombrelles, des couvertures, des aiguilles à coudre, des alènes, des hameçons, des calicots apprêtés et imprimés, qui ont eu beaucoup de succès, des boutons de livrée, des ganses, des galons, des dentelles défraîchies, des cravates, des blouses de rouliers, des écharpes, des foulards, de la quincaillerie, de la coutellerie, du papier, des aimans, des gazes, des étoffes pour arlequins, lamées en or et en argent. Façonnés par ses leçons et par son exemple, les noirs qui l'accompagnaient avaient bientôt acquis le génie du négoce. Ils se dépouillaient de leurs amulettes pour les vendre à leurs amis, à qui ils offraient aussi des cadenas sans clé. Personne ne songeait à demander à quoi ces cadenas pouvaient servir, on se laissait séduire par leur charme mystérieux, tout le monde en voulait.

Les Mandés ont eux-mêmes des hommes d'affaires fort exercés, dont il est bon de se défier. Il en est qui se servent de poids faibles, pour peser l'or en poudre qu'ils donnent en paiement et de poids forts pour peser celui qu'ils encaissent. Une autre monnaie en usage dans ces pays est le cauris, coquillage univalve, venant des mers de l'Inde, monnaie lourde, encombrante: une charge d'homme de 20,000 petits cauris représente de 32 à 40 francs. Les indigènes comptent par petits tas de cinq coquilles, et les plus habiles opèrent avec une rapidité prodigieuse, dont M. Binger s'est plus d'une fois émerveillé. Il en voulait à son ami Bafotigué, chez qui il logeait à Kong, de compter sans effort 200 tas pendant que lui-même n'en comptait que 120.

Le capitaine se souvient avec plaisir des longues heures qu'il a passées dans la compagnie des trafiquans mandés. Il se tient à Kong des marchés quotidiens où l'on trouve en abondance les objets de première nécessité, y compris la terre comestible dont se régalent les femmes enceintes. Le commerce en gros se fait dans l'intérieur

des maisons où descendent les marchands venus de loin, et quelles que soient leurs transactions, leurs hôtes prélèvent un droit de courtage. On vend au détail et en demi-gros dans des foires hebdomadaires ou bi-mensuelles, dont M. Binger fait des peintures fort animées. On y achète le coton, l'indigo, l'huile de palme, le tabac, le bombax, les savons, les potasses, les poissons secs, les viandes boucanées, la volaille, le bétail sur pied. Les amateurs de boissons fermentées se rangent en cercle autour d'un gigantesque vaisseau rempli jusqu'aux bords de bière de mil appelée dolo; armés d'une calebasse à manche, ils y puisent à même. Des griots frappent à coups redoublés sur leurs retentissans tamtams; on accourt de toutes parts pour entendre leurs récits chantés. Plus loin, des barbiers ambulans rasent pour 20 cauris; de jeunes pédicures, munis de méchans ciseaux fabriqués dans le pays, coupent à raison d'un centime les ongles des pieds et des mains; on en recueille avec soin les rognures, et on fait un trou pour les enterrer.

Ailleurs quelque importante affaire se discute longuement et bruyamment. La marchandise est un bœuf, un cheval ou un captif, et le paiement doit se faire en or. Les deux parties ont dit leur dernier mot et n'en veulent rien rabattre; on va se quitter sans avoir conclu. Mais l'intelligent *digouy* sait que la vue du précieux métal exerce une action magique sur les cœurs les plus résistans. Il n'a pu convaincre son vendeur, il le fascinera. Impassible et silencieux, il étale devant lui trois ou quatre sachets, il les ouvre avec précaution, verse l'or dans une petite main en cuivre, y promène un aimant pour en ôter jusqu'à la dernière parcelle de fer. Puis il force son homme à examiner de près cette admirable poussière jaune, à la palper, à la peser, après quoi il la remet dans les sachets, emballe le tout dans un foulard qu'il serre dans la poche de son boubou, en disant : « *A ko di?* Décide-toi! » — et il fait mine de s'en aller. En Afrique comme en Europe, ces manèges font presque toujours leur effet. Nous sommes blancs, les Mandés sont noirs, le même sang coule dans nos veines, et partout il y a des badauds qui se laissent prendre aux finesses des renards.

La relation du capitaine Binger permettra aux géographes de rectifier leurs erreurs touchant l'orographie des pays situés entre le Niger et la côte de Guinée; elle nous aidera aussi à nous défaire de certains préjugés et de l'habitude que nous avons d'englober tous les habitans de l'Afrique tropicale dans la même définition et dans le même mépris. Trop enclins aux simplifications fallacieuses, nous les considérons tous comme des animaux mal dégrossis ou comme des enfans paresseux, au cerveau mou, à l'âme engourdie, plongés dans une incurable torpeur, sans aucun souci d'avenir, se contentant de satisfaire leurs appétits les plus pressans et de savourer quelques gros plaisirs, ne connaissant

d'autre bonheur que celui que peuvent procurer une stupide imprévoyance et les longs sommeils de l'esprit. Il y a assurément en Afrique de vraies tribus de sauvages et des populations tout à fait primitives. Le capitaine Binger a vu dans le Mossi des demi-troglodytes, qui par esprit d'imitation se construisent des cases, mais qui vivent dans des souterrains, où la vermine les dévore. Il a traversé le pays des Mboins, qui seraient nus comme des singes s'ils ne se coiffaient d'un chapeau conique. Leurs femmes portent un tricorne de gendarmes et ne sont vêtues que d'une touffe de paille. Pour assujettir leur enfant sur leur dos, elles remplacent le pagne par une natte ficelée au-dessus des seins à l'aide de deux cordelettes en cuir. Les plus coquettes se percent la lèvre inférieure et l'ornent d'une tige en verre bleu. Quant aux Gouroungas, leur costume est plus simple encore : il consiste en une ficelle, à laquelle pend un couteau.

Les Senoufou, qui habitent les états de Tiéba, le Follona, le Tengréla, sont de tout autres gens. Ils s'entendent à cultiver la terre, à élever le bétail ; ils se connaissent en métallurgie, fabriquent des casseroles, des bouillottes en fer battu d'une seule pièce, et leur poterie n'est point méprisable. S'ils ont des coutumes un peu bizarres, si dans leurs cérémonies funèbres ils dansent autour de leurs morts pour les honorer, n'y-a-t-il pas en France plus d'un village où les enterremens sont une occasion de se griser ? Bien supérieurs encore sont les Mandés, qui tiennent le haut bout dans toute la boucle du Niger. Ce peuple, remarquable par son activité et par sa consistance, oppose une infranchissable barrière à la race pullulante et envahissante des Peuls. Il s'est emparé depuis longtemps du pays de Kong, où il s'étend de plus en plus au moyen de ses colonies agricoles, dirigées par des cadets de bonne famille ou par des captifs qui possèdent la confiance de leurs maîtres. Entre un Gourounga et un Mandé la distance est pour le moins aussi grande qu'entre tel montagnard albanais et un bourgeois de Londres ou de Paris.

Le capitaine Binger racontait, il y a quelques jours, à la Société de géographie commerciale, l'aventureuse et laborieuse odyssée d'un couple mandingue, qui possédant 10,000 cauris, c'est-à-dire à peu près 20 francs, achète du beurre de cé ou des couvertures, qu'il ira vendre dans l'Anno et le Bondoukou, d'où il rapportera des kolas. Quiconque a entendu ce récit n'est plus tenté de s'imaginer que tout noir est un incorrigible paresseux. Le kola, produit du *sterculia acuminata*, est un fruit en forme de châtaigne, dont l'Africain raffole. Il lui prête toute sorte de vertus, lui attribue la propriété de calmer la faim et la soif, le tient pour un excellent fébrifuge, pour un puissant aphrodisiaque. Le capitaine le considère comme un excitant, qui empêche de dormir ; mais il reconnaît que ce fruit étant amer, l'eau qu'on boit après en avoir

mangé paraît douce et sucrée. Quoi qu'il en soit, c'est une marchandise de défaite, et ceux qui en possèdent assez pour pouvoir en donner sont sûrs de se créer des amis.

Le voyage des deux Mandingues, mari et femme, qui s'en vont acheter des kolas dans l'Anno, durera trois mois. Il faut faire des marches pénibles avec des charges de 25 ou 40 kilos. La femme emporte son ménage, ses ustensiles de cuisine, ses effets de rechange, quelquefois son enfant. En arrivant à l'étape, elle va chercher de l'eau qu'elle ne trouvera peut-être qu'à plusieurs kilomètres de là. Le mari s'est procuré du bois ; à peine de retour, elle fait la cuisine, la lessive. On est souvent retenu longtemps au même endroit ou par les pluies ou par les brigands qui interceptent les communications. En attendant des jours meilleurs, il faut gagner sa nourriture; on vend des galettes de mil, de petits travaux de vannerie, on tisse, on fabrique des nattes. Enfin, les pluies ont cessé, les brigands ont disparu; les deux pèlerins se remettent en route : « J'ai vécu de leur vie, disait le capitaine Binger. Je les admire, ces marchands qui pourraient servir de modèle à tout le monde par leur endurance et leur courage obstiné. Si à la fin de l'année ils ont gagné la somme nécessaire à l'achat d'un captif, leur situation s'améliore, ils sont trois à travailler. Si l'esclave meurt ou se sauve, tout le bénéfice de trois cents jours de fatigues inouïes est perdu. Mais ces noirs ne se découragent jamais; ils recommencent, en disant : « C'est la volonté de Dieu ! »

Il y a presque partout en Afrique des races supérieures aux autres, mieux douées, plus intelligentes, possédant le sens politique et qui se chargent de civiliser à la longue leurs voisins. Cette civilisation peut nous sembler fort rudimentaire ; elle a du moins l'avantage de s'adapter aux temps et aux lieux. Les Mandingues ne sentent pas le besoin d'avoir des journaux, ni des musées, ni une dette d'état, ni une chambre des députés, ni un grand opéra, et leurs griots sont à la fois leurs musiciens et leurs romanciers ; mais l'amour du mieux, l'esprit de progrès ne leur est point inconnu.

Kong, dont on aperçoit de loin les cinq grandes mosquées et leurs minarets pointant au milieu des bombax et des dattiers, est une ville ouverte, construite en pisé, aux toits plats, qui contient une population de 15,000 âmes. Ses ruelles étroites et tortueuses rayonnent autour d'une grande place de 200 mètres de côté, où se tiennent les marchés. Le commerce y est florissant, l'industrie y prospère. On y fabrique des cotonnades qui font prime dans toute la boucle du Niger et jusque sur la Côte d'Or, des coussabes blanches, agrémentées de broderies en bourre de soie, des couvertures, des voiles pour femmes, des bonnets, des pagnes de luxe. On y trouve jusqu'à 150 puits à indigo, qui font vivre un nombreux personnel. Les chimistes et les teinturiers de Kong obtiennent divers bleus. Ils extraient de terrains ferrugineux une sorte

de sulfate de fer, avec lequel ils font du noir; ils tirent le jaune du mélange de deux racines, le rouge-sang d'un sorgho non comestible, un rouge-brun d'une ocre recueillie dans le Hombori, des jaunes-bruns d'une infusion de feuilles de basi, le rouge-brique du jus de kolas, et diverses potasses leur servent de mordans. Il y a peu d'oisifs à Kong. Les riches tissent comme les pauvres. Pendant les heures de récréation, les écoliers effilochent des étoffes rouges de provenance européenne et dévident les fils qui, mélangés au coton indigène, servent à faire des dessins. Leurs sœurs vendent des fruits, des gâteaux au miel et courent les rues en criant leurs marchandises.

Si le caractère essentiel d'un pays civilisé est d'avoir une mairie centrale, c'est un avantage qui n'a pas été refusé à Kong. Il a son maire et ce maire a sous ses ordres les chefs des sept arrondissemens de la ville. Karamokho-Oulé est le chef d'état. L'iman, chef religieux, réunit dans ses mains la direction des cultes et celle de l'instruction publique, très avancée dans la région. Le capitaine Binger a pu constater que les illettrés y sont fort rares, que tout le monde y écrit l'arabe et commente le Coran. Il m'a raconté qu'il a vu des vieillards à tête blanche, qui, honteux de leur ignorance, fréquentaient l'école, sans que personne s'en étonnât.

Il m'a raconté aussi que, chaque soir, de nombreux Kongais se rassemblaient chez lui et que, poussés par une insatiable curiosité, ils lu adressaient une foule de questions sur l'Europe, sur la France, en s'écriant : « Que tu es heureux d'avoir vu tant de pays! que tu es heureux de savoir tout ce que tu sais! » A la vérité, le noir converti à l'islamisme n'abjure jamais entièrement ses anciennes superstitions; il mêle au Coran un peu de fétichisme, il croit à la sorcellerie, aux enchantemens, aux charmes magiques qui abrègent les longues besognes. Un soir, les curieux de Kong dirent au capitaine français : « Nous ne deviendrons jamais plus savans que nous ne le sommes, nous sommes trop vieux; mais nous voudrions que nos enfans apprissent tout ce que tu sais. Donne-nous un philtre. » Après avoir résisté quelque temps, le capitaine, vaincu par leurs obsessions, écrivit ces mots sur une planchette : « Que Dieu vous donne toute la science que vous désirez! » On a fait tremper la planchette dans un vase plein d'eau, et les enfans de Kong boivent cette eau, qui leur révèlera tous les secrets de l'univers. Ne nous moquons pas d'eux; nous sommes plus Africains que nous ne le pensons. Tel d'entre nous se figure qu'on régénère un peuple par des formules et croit à la puissance magique des phrases. D'autres attribuent à certaines institutions une vertu curative à laquelle rien ne résiste et considèrent le suffrage universel comme une infaillible panacée. D'autres s'imaginent qu'il suffit de donner un roi à une nation qui n'en veut plus pour mettre fin à toutes ses souffrances. Nous avons nos philtres, nos abracadabras et nos fétiches.

Le capitaine Binger est beaucoup plus favorable que d'autres voyageurs à la religion de Mahomet, dont les incessans et merveilleux progrès ne lui semblent point un malheur. Il y a évidemment des distinctions à faire à ce sujet; autres lieux, autres mœurs, et Mahomet n'est pas partout le même. Quand le général Borgnis-Desbordes entreprit sa mémorable expédition du Sénégal au Niger, il s'aperçut bien vite que les peuples fétichistes étaient, dans cette région, nos alliés naturels; que, pour établir notre influence, nous devions nous appuyer sur eux et les soutenir contre les agressions des États musulmans. L'événement a prouvé que sa politique était bonne. Mais dans la boucle du Niger, il en va tout autrement. Ce sont les populations fétichistes qui ont causé au capitaine ses ennuis les plus sérieux. Lorsqu'il se dirigea de Dioulasou sur le Dafina, il eut affaire à des noirs si superstitieux que la vue d'un chiffon de papier les remplissait d'épouvante. Accusé de sorcellerie, regardé partout comme un être malfaisant, il n'osait questionner personne, sous peine d'être assassiné. Il courut les mêmes dangers dans le Gourounsi, et quand, après dix-huit jours d'incessantes fatigues et de hasards, il atteignit, épuisé et malade, la cité musulmane d'Oual-Oualé, il respira comme s'il entrait au port. Durant les six semaines qu'il y passa, les musulmans lui prodiguèrent leurs soins. Pour le refaire, son hôte et l'iman envoyaient chercher du lait et du beurre à deux jours de marche d'Oual-Oualé.

Les Mandés ont été convertis à l'islam dès le XVIIe siècle, non par des missionnaires arabes, mais par des noirs qui avaient fait le pèlerinage de La Mecque, et c'est peut-être pour cette raison qu'ils sont restés étrangers au fanatisme, qui est la marque propre du sémite. Le capitaine Binger a connu à Kong des musulmans qui sont des modèles de tolérance. Ils ont fait d'eux-mêmes la réflexion qu'il y a parmi les chrétiens, les juifs et les disciples du Coran des hommes de beaucoup d'esprit, fort attachés à leur religion; ils en concluent qu'aucune de ces religions n'est méprisable. « Dans les conversations religieuses que nous avons eues ensemble, nous dit le capitaine, ils n'ont jamais essayé de me prouver que leur croyance fût préférable aux autres. Plusieurs m'ont affirmé qu'ils regardaient les trois doctrines comme trois grands chemins qui conduisent au même Dieu. » Si l'esprit de persécution se réveillait en Europe, si l'intolérance des croyans et le fanatisme des mécréans y rendaient la vie difficile aux sages, ils en seraient réduits à prendre le bâton blanc du pèlerin et à pousser jusqu'à Kong pour y retrouver la raison.

En ce qui concerne l'esclavage, le capitaine Binger a des opinions fort arrêtées dont j'ose à peine parler, de crainte de le brouiller avec les philanthropes de profession, qui sont une race fort irritable et à laquelle il est dangereux de se frotter : ces abeilles piquent comme des guêpes. Il y a partout des esclaves dans la boucle du Niger. Si la

plupart des marchés s'y règlent en or ou en cauris, l'échange direct y subsiste encore pour les achats de chevaux, qui d'habitude sont payés en captifs. Le Yatenga produit une belle race chevaline; ces admirables bêtes ont chacune leur palefrenier qui les soigne, les étrille, les bouchonne, les bourre de graminées et leur fait lécher le sel dans sa main. Il est douloureux de penser que, pour acheter un de ces chevaux, il faut donner plus d'un homme.

Mais il y a chez tous les peuples de bienfaisantes contradictions, et les principes sont souvent corrigés par les mœurs. Xénophon disait que de son temps il était impossible, en parcourant les rues d'Athènes, de distinguer un esclave d'un homme libre; il en est de même à Kong. Une notable partie de la population se recrute parmi les descendans de prisonniers de guerre achetés jadis à vil prix; ce sont des fils d'esclaves à qui leur chaîne pèse si peu qu'ils ne songent pas à la rompre. Beaucoup sont affranchis de fait; et, quand ils rencontrent leurs patrons, ils ne sont tenus que de témoigner par leurs déférences qu'ils se souviennent encore de les avoir servis. — « Va m'acheter des kolas, disait un de ces anciens patrons à un de ces captifs qui ne servent plus. — Non, je n'ai pas le temps. — Mais souviens-toi que tu es mon captif, » repartit l'autre en riant. Le captif se mit à rire aussi. « Au fait, tu as raison. » Et il courut acheter les kolas. Le Coran enseigne que, lorsqu'un esclave demande son affranchissement par écrit, son maître doit accueillir sa requête, en lui donnant quelque chose pour l'aider à s'établir. Cela signifie : « Quand ton esclave saura lire et écrire, tu en concluras qu'il est devenu l'un des disciples du livre de vie et du prophète qui l'a écrit; et, s'il veut être libre, qu'il le soit ! Tous les musulmans sont égaux. »

Le capitaine Binger s'emploierait de grand cœur à la suppression de l'esclavage; mais il se défie beaucoup des gouvernemens abolitionnistes, de leurs calculs intéressés, de leurs secrètes convoitises, et il estime que les croisades qu'on nous prêche ou avorteraient misérablement, ou feraient plus de mal que de bien. En matière d'abolition, il ne croit qu'aux moyens indirects, et il pense que le plus efficace de tous est le développement du commerce. « Pourquoi les chefs d'états noirs font-ils la guerre à leurs voisins? me disait-il. Pour se procurer des captifs. Et pourquoi leur faut-il des captifs? Parce qu'ils n'ont pas de budget et que les esclaves qu'ils vendent ou qu'ils donnent sont la seule ressource dont ils disposent pour remplir leur caisse ou pour récompenser le zèle de leurs plus dévoués serviteurs. Procurez-leur d'autres revenus, ils vous en seront fort obligés. J'ai constaté partout dans mon voyage que les pays les plus commerçans sont aussi les plus pacifiques. Quand on se bat sur leurs frontières, les Kongais, qui ont l'esprit commercial, font de bonnes affaires en vendant aux belligérans de la poudre, des armes, ou des provisions de bouche; mais il y a long-

temps déjà qu'ils ne se battent plus pour leur compte. Ce n'est pas avec des phrases qu'on parviendra à supprimer l'esclavage. Ouvrons aux peuples de l'Afrique des débouchés et des routes sûres, donnons-leur ainsi le moyen de mettre leur pays en valeur, d'écouler leurs marchandises, de développer leur industrie, et possédant d'autres sources de richesse, ils ne feront plus la chasse à l'homme. »

Quoique le capitaine Binger ne soit pas un philanthrope de profession, c'est en ami des hommes que ce voyageur de commerce a parcouru la boucle du Niger, un rameau d'olivier à la main, et il s'en est bien trouvé. Des bruits fâcheux avaient couru sur lui; les uns le croyaient mort, d'autres le disaient en détresse et prisonnier. Son absence se prolongeant au-delà de toute prévision, on organisa une mission de secours destinée à lui porter un ravitaillement en marchandises et à faciliter son retour. M. Verdier, armateur à La Rochelle, qui possède des comptoirs à la côte, prit l'initiative de l'expédition. M. Treich-Laplène, qui la commandait, n'ayant recueilli dans le Bondoukou que de vagues informations, se décida à pousser jusqu'à Kong. Quand à son tour le capitaine arriva à Bondoukou, il résolut de retourner à Kong pour y chercher le Français qui venait à son secours. Son dernier cheval venait de mourir. Il fit la route à pied, et marcha d'un si bon pas qu'il accomplit en onze jours un trajet qui d'habitude en demande dix-neuf. La famille régnante et la population l'accueillirent en vieille connaissance; on l'entoura, on le félicita, on lui fit fête. Peu après, il signait avec Karamokho-Oulé un traité qui plaçait ses états sous notre protectorat et autorisait nos missionnaires et nos marchands à s'établir dans le pays. Ce traité, joint à celui que, quelques mois auparavant, le capitaine Septans avait signé à Bammako avec le roi Tiéba et au pacte conclu par M. Treich-Laplène avec le Bondoukou, reliait nos établissemens du Haut-Niger à nos possessions de la Côte d'Or.

S'il est beau d'aller à Kong, il est encore plus beau de pouvoir y retourner et d'y être bien reçu. La première question qu'on devrait adresser aux explorateurs de l'Afrique est celle-ci : « Pouvez-vous retourner dans les endroits où vous êtes allés? Les chemins où vous avez passé sont-ils restés ouverts ? N'y a-t-il pas dans quelque village que vous avez traversé une mare de sang qui crie contre vous ? » Nécessité n'a pas de loi, et il faut admirer les exploits des violens ; mais il est permis d'admirer davantage les prouesses d'un débonnaire qui vend aux noirs du calicot et de la dentelle défraîchie et ne tue personne. On peut lui appliquer le mot de l'évangile : « Bénis soient les pieds de ceux qui apportent la paix ! » Quand cet homme de paix est un soldat, son héroïque douceur n'en est que plus méritoire, et ce n'est pas le moindre titre qu'eût le capitaine Binger à la haute récompense que vient de lui décerner la Société de géographie.

G. Valbert.

REVUE MUSICALE

M. EDWARD GRIEG.

Vous avez remarqué sans doute, au Salon de ces dernières années, les tableaux scandinaves de M. Noormann. Les plus beaux représentent presque toujours un golfe solitaire, aux eaux très pures et qu'on devine très froides ; tout autour, de gigantesques murailles de rochers dressent leurs parois à pic ; sur une bande étroite et comme sur un ourlet de sable ou de gazon, on aperçoit un chalet, dont la toiture de tuiles rouges et vernissées luit au soleil. C'est dans un de ces fiords de Norvège, à Bergen, que M. Edward Grieg est né, en 1843. Sa mère, excellente musicienne, fut son premier maître. A neuf ans, il portait à l'école, au lieu de ses livres classiques, sa première œuvre ; des variations sur un thème allemand, qui lui valurent, de la part du magister, tout autre chose que des complimens. Le goût musical de l'enfant s'accentuait si vite, que ses parens (voilà des parens singuliers !) ne le contrarièrent pas. Un jour, le célèbre violoniste Ole Bull, passant par Bergen, fut l'hôte de la famille Grieg, et tandis qu'il travaillait des heures entières, enfermé dans sa chambre, le petit garçon l'écoutait avidement, l'oreille collée au trou de la serrure. Ole Bull voulut entendre son précoce admirateur ; il l'encouragea et conseilla aux parens de l'envoyer à Leipzig.

Leipzig après Bergen ! Après le golfe bleu pâle et la lumière boréale, la noire ville allemande ! Après les leçons maternelles et surtout les leçons naturelles que donnaient la montagne et les flots à cette imagination tout instinctive et spontanée, l'enseignement technique, étroit, avec défense de lire Schumann et Chopin ! Désorienté, mis à la gêne, l'enfant commença par tomber malade. Une fois rétabli, il se remit

vaillamment au travail et resta l'élève du Conservatoire de Leipzig jusqu'en 1862. Il en sortit incertain, troublé, rebuté par la discipline allemande, trop rude pour lui, et se cherchant encore. C'est à Copenhague, grâce à la bienveillance et à la direction libérale de Niels Gade, le premier des maîtres scandinaves, que le jeune homme finit par se trouver lui-même. A Copenhague, au milieu des écrivains et des artistes du nord, notamment auprès de Nordraak, le musicien de *Marie Stuart*, mort jeune, comme notre Bizet, et qui promettait comme lui, la personnalité d'Edward Grieg put se développer et s'épanouir. En 1866, après un hiver passé à Rome, il revint s'établir à Christiania. Il ne fit qu'y végéter, malgré l'appui du poète Bjoernson. En 1870, il retourne à Rome, où Liszt, charmé de son concerto, le félicite et l'encourage. C'est de la période de 1870-1880 que datent la plupart des œuvres de M. Grieg, ses nombreux voyages et ses grands succès à l'étranger. Il est déjà venu à Paris en 1877, mais, malgré les efforts de Mme Viardot et de M. de Bériot, qui exécuta, au concert Pasdeloup, le concerto pour piano, le musicien de Norvège ne reçut pas alors l'accueil que nous venons de lui faire. Aujourd'hui, mais aujourd'hui seulement, l'attention publique s'est éveillée. A l'étranger qui nous revient, nous avons enfin demandé avec curiosité : Que nous apportez-vous? Comme votre ciel a d'autres teintes que le nôtre et votre soleil d'autres rayons, la vague et la brise, là-bas, ont-elles d'autres murmures? Soyez le bienvenu, si vous devez nous révéler l'âme de votre race et nous chanter des chants nouveaux.

Du nouveau, M. Grieg nous en a fait entendre. Sa musique ne ressemble ni à la nôtre, ni à celle de nos voisins les Allemands, ni à celle des voisins de nos voisins, les Russes. Avec moins de science, moins d'intérêt technique, une facture moins adroite et des procédés moins ingénieux, elle a beaucoup de poésie, de charme et de simplicité. Ce qni manque le moins chez M. Grieg, c'est ce qui, chez tant d'autres, manque le plus : l'idée. Avant tout, demandait un jour Henri Heine, avez-vous l'idée d'une idée? Qu'est-ce qu'une idée? Et il cite un tailleur qui trouvait quelques bonnes idées dans une redingote, une blanchisseuse qui se plaignait qu'un pasteur eût mis des idées dans la tête de sa fille, un cocher enfin qui grommelait en toute occasion : Une idée, c'est une idée! Si l'on demandait au cocher en question ce qu'il entendait par là, il grommelait de plus belle : Eh bien! eh bien! une idée, c'est une idée.

Surtout en musique, il est malaisé d'être plus explicite que le cocher de Heine. Mais, faute de définir le mot, on ne laisse pas d'entendre la chose; et l'autre jour, par exemple, à la *Société nationale*, on a parfaitement saisi la différence entre un quatuor de M. Grieg, où les idées abondent, et un autre quatuor d'un autre compositeur, que nous

ne nommerons pas. En musique comme en littérature, il y a donc des idées, et M. Grieg en a beaucoup.

Les dessins mélodiques créés par son imagination sont élégans, originaux, souvent mélancoliques et passionnés. L'inspiration de M. Grieg a presque toujours un parfum exotique très prononcé. Ceux qui connaissent les pays scandinaves y retrouvent, et les autres y devinent des échos de mélodies populaires qui donnent à cette musique de la couleur, du cachet, une grande spontanéité, avec un charme mystérieux. Des musiciens du Nord que nous commençons à étudier, M. Grieg jusqu'ici nous paraît le plus sincère et le plus naturel. S'il n'a pas, comme on dit, le *métier* d'un Tschaikowsky, les ambitions symphoniques et instrumentales des Rimsky-Korsakow et autres, il a encore moins les défauts, ou plutôt les excès qui nous gâtent plus d'une œuvre russe. Il possède beaucoup plus que les musiciens de Pétersbourg le sentiment de la composition, des proportions et de l'ordre. Ce n'est pas la prolixité qu'on peut lui reprocher, mais au contraire la brièveté ou l'absence même des développemens. Chez lui, le motif est souvent très court et seulement exposé. M. Grieg a des idées charmantes; il leur sourit, les arrête au passage et puis les laisse passer. Est-ce paresse, est-ce faiblesse, je ne sais, mais son talent semble fait d'imagination plus que de réflexion.

Aussi M. Grieg n'est-il que par exception un musicien de symphonie et d'orchestre. Au catalogue de ses compositions, le mot *symphonie* ne figure pas, et son orchestre est loin, très loin de l'orchestre, non-seulement d'un Wagner, mais des Brahms, des Saint-Saëns, des Lalo ou des d'Indy. Pourtant, si habitué qu'on soit maintenant à des œuvres travaillées, voire laborieuses, surtout et de plus en plus polyphoniques, peut-être à cause de cette habitude, on prend un plaisir extrême à la musique discrète et naturelle de M. Grieg. Naturelle, voilà le mot qui la caractérise le mieux; à l'entendre après toute autre, fût-ce après celle des contemporains que nous admirons le plus, on éprouve un peu cette impression particulière de fraîcheur et de détente, jouissance de l'esprit moins que du cœur, que nous cause la nature et que les œuvres humaines ne savent pas toutes nous donner.

M. Grieg a composé pour le piano, à deux et à quatre mains, de nombreuses et charmantes pièces : airs et danses populaires, humoresques, morceaux lyriques, esquisses de paysages et de scènes locales. Dans un de ces recueils se trouvent notamment *la Noce norvégienne*, dont la transcription pour violon, exécutée par des virtuoses distingués, apprit jadis à l'Europe le nom de M. Grieg; puis certain thème national, dont M. Lalo a fait l'*allegro* de sa brillante *Rapsodie norvégienne*. Tout cela est court, mais très caractéristique, écrit avec autant d'originalité que d'élégance. Les œuvres les plus développées pour piano seul ou accompagné sont : une sonate, une ballade, trois sonates avec violon et un concerto.

La sonate pour piano seul, œuvre de première jeunesse, est très inspirée de Schumann et même de Mendelssohn; le scherzo en est peut-être la page la plus personnelle, et le motif rythmique du finale est traité avec agrément. La ballade a beaucoup plus d'importance et de mérite. C'est une suite de variations un peu dans le style des *Études symphoniques* de Schumann, sur un thème norvégien profondément douloureux. La variation, en forme de marche funèbre, est d'une réelle beauté et d'une tristesse mortelle. L'ensemble a des tendances vraiment symphoniques et rares chez M. Grieg. Dans les dernières pages, à travers une fantaisie très pathétique et très puissante, l'auteur poursuit son idée avec opiniâtreté; il en fait jaillir tout ce qu'elle renferme, et les accens les plus divers, depuis la douceur rêveuse jusqu'à la joie sauvage et à la fureur. Voilà pour le piano seul la plus belle œuvre de M. Grieg.

Dans la musique de chambre, il faut donner une place d'honneur, peut-être la première, aux deux sonates pour piano et violon en *fa* majeur et en *ut* mineur. Les idées, qui n'y sont ni moins originales ni moins poétiques, y sont beaucoup mieux traitées, beaucoup plus suivies et poussées que partout ailleurs. La sonate en *ut* mineur surtout est absolument hors ligne, supérieure aux sonates de Schumann, dont elle a toute la passion, sans la violence parfois monotone. Toute moderne d'inspiration, cette sonate est pourtant de facture presque classique. Pas un écart dans son développement, et pas une erreur; un second morceau en deux parties, qui est un double petit chef-d'œuvre, un finale étincelant; partout la grâce, le charme, la lumière et la vie.

Hans de Bulow, dit-on, a nommé M. Grieg le Chopin du Nord; le nom me paraît mal choisi. D'abord, le véritable Chopin était déjà du Nord, lui aussi, et de plus, si M. Grieg rappelle un musicien, c'est moins Chopin que Schumann, et encore par un air de famille plutôt que par une ressemblance formelle. On ne trouve dans le concerto de piano ni la mélodie de Chopin, au contour si souvent flottant et mou, la phrase enjolivée de fioritures, ni l'épaisse et terne orchestration de Schumann. Dans le premier morceau du concerto de Schumann (en *la* mineur comme celui de M. Grieg, voilà la principale analogie), rappelez-vous la lourdeur de l'instrumentation; quant à Chopin, cet improvisateur de génie, rappelez-vous qu'il était surtout improvisateur, que l'ordonnance de ses concertos est faible, et le rôle de l'orchestre plus que secondaire, nul. Le concerto de M. Grieg est d'une autre allure et d'une autre tenue. Les idées en sont nettes, arrêtées, et l'orchestration légère, assortie à la grâce mélancolique de la pensée, semble un voile jeté sur elle pour la faire paraître encore plus charmante. Très beau, le thème de l'*adagio*, exposé dans les registres graves par le quatuor en sourdine; vaporeuses et poétiques, les premières réponses du piano, chutes lentes et douces de notes cristallines; excellentes sur-

tout la reprise du thème par le piano en accords énergiques, et la conclusion, pleine de noblesse et de sérénité. Le finale, rythmé un peu à la *zingara*, débute par un motif joyeux et spirituel. Puis à un certain moment, l'*allegro* s'interrompt, s'entr'ouvre pour livrer passage à un chant plus lent, sorte de mélopée rêveuse et caressante. M. Grieg aime à couper ainsi un morceau par une échappée de fantaisie. Il a ménagé une éclaircie pareille et non moins charmante dans la dernière partie (si j'ai bonne mémoire) de son quatuor à cordes. La phrase nous a même paru identique et doit être une mélodie populaire.

Le concerto de M. Grieg a été exécuté au Châtelet par un artiste belge, professeur au Conservatoire de Bruxelles, M. de Greef, qui nous a étonné. Songez donc! Un pianiste qui joue sans sécheresse ni dureté, qui prend les notes avec douceur, au lieu de les *attaquer*, comme tant d'autres, avec une violence véritablement agressive. M. de Greef obtient du clavier des sonorités moelleuses et rondes, des sonorités à longue portée, qu'il nuance, qu'il dégrade comme les peintres font de leurs couleurs, comme s'il n'y avait pas entre les cordes et les doigts de l'artiste ces affreuses touches d'ivoire et de bois, si souvent rebelles à toute expression et à toute poésie.

Ce n'est pas naturellement dans l'immense Châtelet que M. Grieg pouvait laisser chanter ses *lieder*, une des parties les plus intéressantes de son œuvre. Mais Mme Krauss en a très éloquemment interprété quelques-uns salle Pleyel, à la première séance de la *Société nationale*, toujours hospitalière pour les étrangers célèbres et au besoin pour les Français inconnus, ou méconnus. Un musicien du tempérament de M. Grieg devait réussir dans le *lied*, et le compositeur norvégien y excelle en effet. Là véritablement il rappelle un peu Schumann, même Schubert, les deux maîtres du genre, et parfois il n'est pas loin de les égaler. Comme Schubert, comme Schumann, sans avoir pourtant, cela va sans dire, donné un pendant au *Roi des Aulnes* ou à *J'ai pardonné*, M. Grieg sait trouver des phrases très brèves, mais très expressives, où se concentre une pensée, un sentiment ou une passion. N'eût-on qu'un souffle de voix et un méchant piano, on passe des heures charmantes à parcourir les *lieder* de M. Grieg. Il y en a de joyeux, mais c'est le petit nombre; beaucoup de mélancoliques et de pénétrans; les désespérés sont les plus rares. On ne trouve pas, je crois, dans les cinq recueils, un de ces cris d'atroce douleur que Schumann une ou deux fois a poussés. Mais, que de plaintes languissantes, que de souvenirs, de regrets, de désirs et d'espérances, quels menus détails d'âme, surpris et notés en quelques mesures, avec deux ou trois accords! Ah! les théâtres peuvent chômer ou même fermer leurs portes. Quelle mise en scène, quelle splendeur de décoration égalera jamais les spectacles intérieurs dont la musique suffit à nous enchanter! Le vrai théâtre, nous le portons en nous. Qui sait? Peut-être un

jour n'en aurons-nous plus d'autres. Nous demandons aujourd'hui, et de plus en plus, à la musique, des sensations tellement raffinées, un plaisir si complexe, et en même temps si délicat, que le moindre choc de la réalité et de la matière finira par devenir fatal à l'édifice léger de nos subtiles jouissances. Ceux d'entre nous qui sont un peu musiciens ne supporteront plus, pour les œuvres qu'ils aiment, d'autres interprètes qu'eux-mêmes; ils les liront plutôt que de les entendre, et alors se trouvera peut-être démontrée et admise cette maxime de l'école ultra-avancée, qui nous étonne encore : « Toute exécution musicale est une profanation ! »

Sérieusement, et sans paradoxe, l'art musical dramatique pourrait bien être gravement menacé. Les théâtres déclinent, tandis que les concerts se multiplient et prospèrent, et le goût se répand de plus en plus des symphonies, des mélodrames, des poèmes chantés, des *lieder*, de cette musique enfin qui, pour nous donner des joies sans mélange et sans trouble, n'a besoin que d'elle-même et parfois de quelques strophes de poésie.

Les *lieder* de M. Grieg sont écrits presque toujours sur de petits poèmes scandinaves ou danois, de Bjoernson, d'Ibsen, d'Andersen, mais selon la tradition musicale allemande. Il n'est pas sans intérêt de les comparer à quelques mélodies françaises tout récemment publiées : *Soirs d'été*, paroles de M. Paul Bourget, musique de M. Ch.-M. Widor (1). Ce rapprochement révèle entre les compatriotes de M. Widor et ceux de M. Grieg de curieuses dissidences esthétiques et même morales. Ouvrons au hasard un album de M. Grieg. Nous y trouvons d'abord une grande variété de sujets et de titres : des paysages, des légendes, des soupirs d'amour, de regret. *Rêve d'enfant, Berceuse, Salut matinal, Rosée du matin, la Première rencontre, A un cygne;* chacun de ces *lieder* est composé, encadré même comme un petit tableau. Le sujet en est précis, le contour arrêté; la poésie, l'originalité et la fantaisie de l'imagination s'y concilient avec une facture serrée, exacte.

Il en est tout autrement dans les mélodies de M. Widor, charmantes, je le déclare bien vite, mais d'un charme pour ainsi dire plus incertain, d'une inspiration, et, par suite, d'une exécution beaucoup plus vague et flottante. A cet égard, le *lied* le plus caractéristique du recueil est le quatrième. Mais, pour le sentir et l'aimer, gardez qu'on vous le chante ailleurs que dans l'intimité, avec une autre voix, que la voix qui vient du cœur. Ce *lied* s'appelle l'*Ame des lis*, et le voici :

L'âme évaporée et souffrante,
L'âme douce, l'âme odorante

(1) Chez Durand et Schœnewerk.

Des lis divins que j'ai cueillis
Dans le jardin de ta pensée,
Où donc les vents l'ont-ils chassée,
Cette âme adorable des lis?

N'est-il plus un parfum qui reste
De la suavité céleste
Des jours où tu m'enveloppais
D'une vapeur surnaturelle,
Faite d'espoir, d'amour fidèle,
De béatitude et de paix?

Nous voilà bien loin, je vous assure, des petits poèmes d'Andersen ou autres, même des plus poétiques; plus loin encore de la musique, fût-ce la plus rêveuse, qu'ils ont inspirée à M. Grieg. Rien d'aussi ténu, d'aussi subtil, et, comme on dit, de moins fait que cette mélodie de M. Widor. Sur des accords à peine appuyés, la voix pose d'abord quelques notes errantes; au début de la seconde strophe, quelques arpèges d'accompagnement plus sonores, puis les deux derniers vers murmurés tout bas, et, au piano, un épilogue de trois ou quatre mesures pathétiques, à la Schumann. Ce n'est rien, mais, dans le genre, c'est un petit chef-d'œuvre. Il s'exhale de cette page un charme indéfinissable, mais pénétrant, pareil à un parfum, à cette âme impalpable des lis, que la musique, impalpable aussi, nous fait vraiment respirer. L'impression est vague sans doute et peut-être un peu maladive, mais délicieusement douce, et, par la mélodie des quatre premiers vers surtout, mystérieuse et mélancolique, la mémoire demeure longtemps caressée.

Le recueil de M. Widor offre bien d'autres détails exquis : par exemple, le second *lied*, le dernier surtout, et le début du sixième, intitulé : *le Soir et la Douleur*. Le musicien a rendu là avec toute la délicatesse, toute la fluidité dont son art est capable, un songe de poésie aussi pâle et vaporeux que la Douleur et le Soir, qui l'ont inspiré. On pourrait reprocher à ce dialogue, car c'est un dialogue, un peu d'afféterie, de maniérisme et d'étrangeté dans le sentiment ou l'expression, s'il n'y avait quelque pédantisme à le faire, et quelque imprudence à regarder de trop près d'aussi légères visions, quand le frôlement de leur aile mystérieuse est si doux. Mais ne trouvez-vous pas qu'à lire ainsi tour à tour ce que nous chantons ici et ce qu'on chante là-bas, ou plus tôt là-haut, vers le pôle, c'est nous, poètes et musiciens de France, qu'on prendrait pour les enfans de la Norvège, pour les nuageux rêveurs du Nord?

Il est encore deux œuvres de M. Grieg dont nous tenons à dire un mot : *Peer Gynt* et *Bergliot*. *Peer Gynt* est une série de morceaux : préludes, entr'actes, mélodrames, écrits pour une pièce d'Ibsen, comme la partition de l'*Arlésienne* a été écrite pour la pièce de M. Alphonse Daudet. Ce drame d'Ibsen est une vaste et singulière composition, une

sorte de *Faust* norvégien, où l'on rencontre des réminiscences de Goethe, de Byron et de M. Zola, beaucoup de romantisme, de fantasmagorie, de naturalisme, d'imagination et de poésie. Il serait trop long de raconter ici l'épopée du héros, paysan bizarre, épris de la nature comme Faust et Manfred, et de toutes les femmes comme don Juan. Il enlève une jeune fille nommée Ingride le jour même où elle se marie, et pendant la fête nuptiale ; il l'emmène dans la montagne, où il l'abandonne, subitement ressaisi par le souvenir d'un autre amour. Il pénètre ensuite dans les entrailles de la terre, dans le royaume des nains. Il épouse la fille du roi, qu'il délaisse à son tour et qui plus tard viendra, diabolique Nérine, présenter son enfant à ce Pourceaugnac des fiords. Puis l'auteur conduit son héros jusqu'au Maroc, pour le ramener enfin dans sa patrie. Là s'achève l'action vagabonde de ce drame fantaisiste dont nous ne prétendons ni citer les trop nombreux épisodes, ni commenter les théories philosophiques, sociales ou autres.

Il était impossible d'écrire une partition complète pour un tel livret, et M. Grieg s'est borné à en illustrer quelques scènes. Les quatre morceaux joués au Châtelet ne se tiennent entre eux par aucun lien symphonique, par aucune communauté d'inspiration ; ce sont des tableaux isolés, un peu écrasés par les vastes proportions et surtout les multiples intentions du drame. La meilleure page s'appelle la mort d'Aase. (Aase est la mère de Peer Gynt, que le poète nous montre expirant dans sa cabane, entre les bras de son fils.) C'est un *lamento* fait d'un motif très court et répété plusieurs fois, si j'ai bonne mémoire, par le quatuor, à des octaves différentes, et avec des alternatives de force et de douceur qui donnent tour à tour à cette plainte la violence d'un sanglot et la faiblesse d'un soupir. Il y a encore dans *Peer Gynt* une autre page plus douloureuse et plus belle, intitulée *Peer Gynt et Ingride*. Ce morceau, qui ne figurait pas au programme du Châtelet, correspond à l'une des meilleures scènes du drame, celle où Peer Gynt tout à coup chasse loin de lui la jeune fille qu'il a enlevée. Le musicien a rendu ici avec beaucoup de force la brutalité pathétique de la situation et le caractère étrange, presque fatal du héros.

Malgré la valeur de ces deux morceaux, *Peer Gynt* ne nous a pas frappé comme une autre œuvre de M. Grieg, la dernière qui nous reste à signaler, très puissante et très émouvante celle-là : *Bergliot*. *Bergliot* n'est qu'un monologue de femme, accompagné ou plutôt entrecoupé de musique, car presque jamais, si ce n'est à la fin, l'orchestre ne se fait entendre pendant la déclamation. Il intervient surtout entre les phrases dites, de sorte que l'attention n'a point à se diviser entre la musique et les paroles.

Le récit très dramatique de *Bergliot* est tiré d'une légende du Nord, la *saga* de Harold Haardraade. Il suffirait d'un tel sujet pour intéresser les *dilettanti* du jour, car rien n'est plus en vogue aujourd'hui que les Sa-

gas, les Eddas, toute la mythologie et la cosmogonie allemande ou scandinave. L'Olympe est démodé, et le Walhalla le remplace dans la faveur des musiciens sérieux. Wagner a donné l'exemple, et nous, qui tâchons toujours de chausser les bottes des géans, nous nous sommes épris des fables et des héros polaires, de Sigurd notamment, à la légende duquel un jeune archiviste, mélomane autant que paléographe, a récemment consacré un intéressant volume (1). Il s'y montre plein d'une sereine pitié pour l'ignorance et la légèreté des critiques superficiels étrangers au Nibelung-Nôt, aux récits du prêtre suédois Sœmund le Sage, qui vivait à la fin du XIe siècle, ou de Snorri, qui « aurait vécu » à la fin du XIIe. Je vous passe la généalogie des Aases et la fondation, au bord du lac Mælar, de la ville de Sigtuna, parce qu'en français tout cela ne dit pas grand'chose. Ce n'est vraiment joli qu'en allemand et surtout, paraît-il, en islandais.

Mais où vais-je m'égarer? L'histoire de *Bergliot* n'a rien de mythologique, rien que de simplement et de profondément humain. En voici le résumé. Lorsque Bergliot, femme d'Einar Tambarskelve, apprit dans l'hôtellerie de la ville où elle était restée, le meurtre de son époux et de son fils, elle alla aussitôt à la demeure royale où se trouvait l'armée des paysans et les excita à combattre. Mais le roi Harald, l'ennemi, s'enfuit sur le fleuve à force de rames, et Bergliot alors ne put que remplir l'air de ses lamentations vaines. « O paysans, criait-elle, ô paysans, entendez-moi! Ils ont tué mon époux, lui, pendant cinquante ans le trône de mes pensées! Ce trône est renversé, et près de lui notre unique fils, notre unique espérance! C'est le vide, à présent, entre mes deux bras. Pourrai-je jamais les élever pour la prière? Où irai-je maintenant sur terre? Si je pars pour une région étrangère, hélas! je regretterai le pays où nous vivions ensemble... » Et longtemps ainsi, veuve et mère désolée, Bergliot poursuit son imprécation d'une grandeur parfois eschylienne. L'orchestre souligne chaque parole d'une phrase brève, mais expressive, d'un accord douloureux ou irrité. Le compositeur, préoccupé avant tout d'une déclamation juste, a été parfois jusqu'à marquer au milieu d'une mesure la place exacte d'une phrase, d'un mot ou d'un cri. C'est même là d'abord le seul intérêt de l'œuvre, et l'on ne tarde guère à s'en lasser; on attend, on désire autre chose; mais heureusement une péroraison magnifique va venir et nous saisir au cœur. « Vengeance! » criait tout à l'heure la reine. Et tout à coup, avec un brusque revirement, une soudaine détente de l'âme, que le musicien, soit dit en passant, aurait peut-être dû marquer davantage : « Qui parle de vengeance? murmure Bergliot apaisée et seulement plaintive. La vengeance peut-elle éveiller mes

(1) *La Légende de Sigurd dans l'Edda. l'Opéra de E. Reyer*, par M. Henri de Curzon, 1 vol.; Fischbacher.

morts, me défendre du froid, donner à la veuve un asile, consoler la mère sans enfans? Arrière! avec votre vengeance. Placez sur le char le père et le fils, venez, nous les ramènerons chez nous. » Là-dessus, à peine des frissons d'orchestre, annonçant quelque chose de grand. Et voici que se développe une marche funèbre très simple, très belle, rythmée par les batteries monotones des tambours alternés avec les timbales. C'est plus que le deuil d'un époux et d'un fils que semble mener cette femme, c'est le deuil de la patrie entière.

La déclamation reprend et la musique aussitôt s'apaise, ne jetant plus que des appels lointains au travers du récit. « Menez lentement le char. Einar faisait ainsi... Les chiens ne bondiront plus, joyeux, à sa rencontre; ils hurleront et marcheront la queue traînante. » Les sonneries de cuivre prennent plus de force et la voix s'élève pour les dominer. « Les chevaux dresseront les oreilles, hennissant de joie à la porte de l'écurie, avides d'entendre la voix d'Eindride; mais cette voix, on ne l'entend plus. On n'entend plus dans la galerie les pas d'Einar ordonnant à tous de se lever... *car c'était le maître!* » Et quand à ces mots, ou plutôt à ce cri de désespoir et d'orgueil, lancé à pleine voix, la marche funèbre éclate, elle aussi à plein orchestre, on sent que celui qui vient de mourir était vraiment le maître!

Une fois encore, et pour toujours, les sonorités s'éteignent. « Les grandes salles, je les fermerai; je renverrai les gens, je vendrai bétail et chevaux et je m'en irai vivre seule... Allez lentement, achève Bergliot, d'une voix qu'étouffent les larmes, *nous serons assez tôt chez nous.* » Et sur ces dernières paroles, sur un retard vraiment admirable des suprêmes accords, un lambeau de la marche funèbre retombe comme les plis ramenés d'un linceul.

Une telle scène est comparable à la fameuse marche funèbre du *Crépuscule des Dieux*. Sans aucun des prestiges du théâtre, par la seule puissance de la poésie et de la musique, elle évoque aussi des visions d'âges héroïques et primitifs, de personnages surhumains, à la fois paysans et guerriers, de foules éplorées, suivant à travers la campagne, avec des clameurs de deuil, un char antique aux roues de bois massif, dont l'essieu crie sous le poids de cadavres géans. Il n'y a rien de pareil dans l'œuvre entier de M. Grieg et nous sommes heureux de pouvoir finir avec lui par une page grandiose. Autour du musicien de Norvège, on a fait trop de bruit, et trop peu. Les uns l'ont exalté, les autres l'ont rabaissé outre mesure. On l'a comparé, opposé à nos compatriotes. On a déclaré tantôt qu'il les dépassait de toute la tête, tantôt qu'il ne leur venait pas à la cheville. Mieux vaut admirer en lui-même, et sans parallèle, un artiste aussi personnel que M. Grieg, lui reconnaître beaucoup de talent et peut-être une fois au moins, dans *Bergliot*, quelque chose de plus.

CAMILLE BELLAIGUE.

REVUE LITTÉRAIRE

LA FOLIE DE J.-J. ROUSSEAU.

J.-J. Rousseau's Krankheitsgeschichte, von P.-J. Möbius. Leipzig, 1889; Vogel.

Que Rousseau soit mort fou, ce qui s'appelle fou, personne aujourd'hui ne l'ignore ni n'en doute, et on ne discute guère que du nom, du progrès et de l'origine de sa folie. *Quomodo cecidisti de cœlo, Lucifer?* Comment ce poète, car c'en fut un, que l'homme qui a rouvert en France les sources longtemps fermées du lyrisme; comment cet orateur, je ne veux pas dire le plus grand, ni surtout le plus noble, mais assurément le plus puissant qu'il y eût eu, depuis Bossuet, dans la langue française; comment enfin ce dialecticien retors, et non moins passionné que retors, est-il devenu le lypémaniaque des *Confessions*, des *Dialogues*, des *Rêveries du promeneur solitaire?* Mais l'est-il devenu? ne l'a-t-il pas toujours été peut-être? et, puisqu'il entre bien des poisons dans la composition des remèdes, ne serait-ce pas sa folie même qui ferait une part de l'originalité de *la Nouvelle Héloïse*, de l'*Émile*, du *Contrat social?* ou, s'il est devenu fou, quand et pourquoi l'est-il devenu? sous l'influence de quelles causes? à quel moment précis de son histoire? et nous tous qui procédons de lui, puisque le roman contemporain était déjà tout entier dans *la Nouvelle Héloïse*, toute la poésie de la nature dans *les Confessions* et dans les *Rêveries;* nous, qui

lui devons jusqu'au droit, qu'il a conquis pour nous, d'étaler notre personne dans nos œuvres, pouvons-nous diviser les siennes? et, le fer à la main, pouvons-nous y séparer les parties saines d'avec les parties malades, ce qui est déjà gangrené de ce qui ne l'est pas encore, et les imaginations enfin de son délire d'avec les inspirations de son génie?

Si ce ne sont pas là précisément les questions qu'un savant physiologiste allemand, le docteur Möbius, de Leipzig, a traitées dans un livre récent sur la maladie de Rousseau, ce sont elles en tout cas qui font l'intérêt de son livre. Auteur estimé de nombreux travaux sur les maladies nerveuses, le docteur Möbius, qui n'avait jamais lu Rousseau, se trouvait de loisir sur les bords du lac de Genève, lorsque *les Confessions* lui tombèrent entre les mains. Il y fut pris; « ce livre extraordinaire l'empoigna fortement, » nous dit-il; et il en admira, comme tant d'autres avant lui, « l'entraînante éloquence, les descriptions enchanteresses, la psychologie si fine et si profonde. » Mais à mesure qu'il avançait dans sa lecture, un soupçon grandissait en lui : physiologiste et médecin, quelques particularités lui paraissaient symptomatiques d'un état maladif de l'auteur et du héros du livre. « Cet homme est fou, murmurait-il : *dieser Mann war geisteskrank.* » Et c'est alors que, pour s'assurer de la vérité de son diagnostic, il lut tout d'une haleine Rousseau d'abord, depuis ses *Discours* jusqu'à ses *Rêveries*, et non-seulement Rousseau, mais encore la plupart de ceux qui l'ont étudié, depuis Musset-Pathay jusqu'à M. Brockerhoff. Voilà un bel exemple d'intelligente curiosité. En voilà un aussi du prestige et du pouvoir qu'après cent ans passés le nom de Rousseau continue d'exercer toujours à l'étranger comme en France! Et voilà de quoi nous excuser de reparler ici de Rousseau, — si par hasard il en était besoin (1).

Sur les origines, sur la famille, sur la première éducation de Rousseau, M. Möbius n'a pas tout dit, ni même tout ce qu'il aurait pu dire, s'il avait eu connaissance de quelques pièces tirées des *Registres du consistoire* de Genève, et publiées, il y a quelque dix ans, par M. Eugène Ritter, dans le *Bulletin de l'Institut genevois*. Si je ne puis ici les reproduire, pour diverses raisons, je puis du moins m'approprier la réflexion qu'elles inspiraient à leur éditeur. « Une plus juste appréciation du caractère de cet homme malheureux ressortira, disait M. Ritter, de tous les documens qui nous aideront à connaître le niveau moral de son premier entourage et de sa parenté. Il y a des foyers domestiques où l'on respire un air de délicatesse et d'inno-

(1) On peut joindre sur ce sujet, au livre du docteur Möbius, celui de M. A. Bougeault : *Étude sur l'état mental de J.-J. Rousseau*. Paris, 1883; Plon.

cence... On verra que notre Jean-Jacques, malheureusement, a des origines un peu troubles et limoneuses. » C'est donc à tort que Saint-Marc Girardin, dans son *Jean-Jacques Rousseau*, s'est jadis avisé de vouloir disputer au futur époux de Thérèse Levasseur, pour en faire un fils de bourgeois, ses origines plébéiennes. Non-seulement par leur situation de fortune, — ce qui ne signifierait rien, — mais par leur éducation, par leurs goûts, par toutes leurs habitudes, père et mère, oncles et tantes, les parens de Jean-Jacques étaient peuple, au sens fâcheux du mot: et lui-même devait mettre, on le sait, une vanité singulière à le demeurer toute sa vie. Nous naissons pourtant où nous pouvons; et il ne faut pas rougir, comme disait l'autre, d'avoir été bercé sur les genoux d'une duchesse, mais pourquoi se glorifierait-on d'être né dans une arrière-boutique? C'est le premier trait du caractère de Rousseau, celui qui le distingue d'abord des écrivains de son temps, tous bourgeois ou presque tous, quelques-uns mêmes de l'ancienne marque, et dont le premier soin, quand ils ne le sont pas, est de se vêtir, de se tenir, de se conduire surtout, de parler, et d'écrire comme s'ils l'étaient.

Les origines étaient « troubles » : l'éducation fut déplorable. Mis en apprentissage, à treize ans, chez un graveur en horlogerie, c'est Rousseau qui nous dit lui-même que « les goûts les plus vils et la plus basse polissonnerie » succédèrent pour lui aux « aimables amusemens » de la première enfance. Abandonné de son père et des siens, il quitte l'atelier, deux ou trois ans plus tard, pour s'en aller à l'aventure, sans argent ni moyen d'en gagner, sans profession ni recommandation, vagabonder de ville en ville, changeant de religion pour un morceau de pain et prêt à tous les métiers pour vivre. C'est alors qu'il connaît la dégradante promiscuité de l'office et de la cuisine, la familiarité de la valetaille, l'amical tutoiement des laquais et des filles de chambre; que Mlle Giraud le convoite, et qu'il voyage aux frais de Mlle Merceret; — si toutefois il n'en a pas menti, car, autant de faits que l'on vérifie dans les douze livres de ses *Confessions*, presque autant y trouve-t-on de mensonges ou d'erreurs.

Il ment, par exemple, quand il nous dit, dès la deuxième page de ses *Confessions*, que Gabriel Bernard et Théodore Rousseau, son oncle et sa tante, se marièrent le même jour qu'Isaac Rousseau et Suzanne Bernard, son père et sa mère: ils se marièrent cinq ans plus tôt, « après avoir anticipé de sept mois sur le mariage, » disent les *Registres du Consistoire*, et son cousin Bernard naquit huit jours après la noce. Il ment, quand il dit que son père « ne se consola jamais » de la perte de sa mère : on se console quand on convole; et son père se remaria. Il ment quand il parle ailleurs du « ministre Bernard, » le père de sa mère, et son grand-père, à lui, par conséquent : le

« ministre Bernard » n'était que son grand-oncle ; — et Rousseau devait bien le savoir. Il ment, quand il dit qu'il passa « cinq ans » avec son cousin Bernard, tant à Bossey, chez le pasteur Lambercier, qu'à Genève même, chez son oncle : ces « cinq ans » là n'en sont pas même trois ; et, comme c'est le temps où il apprit « avec le latin, tout le menu fatras dont on l'accompagne sous le nom d'éducation, » on voit la raison de son mensonge.

Je lui en veux si peu que je souhaiterais pour lui qu'il eût également *romancé* tout ce qu'il n'a pas craint de consigner d'anecdotes indécentes ou grossières dans les premiers livres de ses *Confessions*. Mais je souhaiterais surtout qu'il eût menti sur Mme de Warens ; et, cette éducation commencée sur les grandes routes, je souhaiterais qu'il ne l'eût pas achevée dans cette maison des Charmettes, où il était chargé de remplir auprès de la maîtresse du logis les intervalles que laissait libres la mâle vigueur de Claude Anet, — son valet de chambre, et leur meilleur ami... Je ne connais pas un de nos grands écrivains dont l'enfance et la première jeunesse aient à ce point manqué de direction morale ; pas un dont l'éducation ressemble davantage à celle d'un enfant, non pas même trouvé, mais perdu ; pas un enfin dont l'expérience de la vie, bien loin de le tremper, ait à ce point déséquilibré, dissocié, si l'on peut ainsi dire, et énervé le caractère. Les parens de Diderot, brouillés avec leur fils, ne l'avaient pas cependant lâché dans le monde avant qu'il fût un homme ; et, elle-même, la fameuse Mme de Tencin n'a pas fait apprendre au futur d'Alembert l'état de vitrier.

Il faut attribuer, je crois, dans la composition successive du caractère et dans le développement ultérieur de la folie de Rousseau, bien plus d'importance à ce manque d'éducation première, d'éducation morale surtout, de bons exemples et de bons conseils, qu'à un certain défaut de conformation physique, sur la nature et les effets duquel le docteur Möbius nous dispense heureusement d'insister. On a beaucoup écrit sur ce sujet, et j'ai là, sous les yeux, deux ou trois brochures dont il me suffira, pour les curieux, de copier les titres : la *Relation de la maladie qui a tourmenté la vie et déterminé la mort de J.-J. Rousseau*, par le docteur Desruelles (Paris, J.-B. Baillière, 1846), et l'*Explication de la maladie de J.-J. Rousseau, et de l'Influence qu'elle a eue sur sur son caractère et sur ses écrits*, par le docteur Mercier (Paris, Le Normant, 1859). Il me semble bien aussi me rappeler que, plus récemment, dans la *Critique philosophique*, aux environs de 1884, M. Renouvier reprochait à ceux qui ont étudié le caractère de Rousseau de n'avoir pas examiné d'assez près la nature de sa maladie. Sans doute, ils auront pensé qu'elle tenait assez de place dans les *Confessions*. Mais le docteur Möbius nous déclare en propres

termes que, si ses prédécesseurs, et notamment le docteur Mercier, ont bien diagnostiqué la maladie de Rousseau, ils ont eu tort d'y voir l'explication suffisante et la cause de ses bizarreries ou de ses singularités. Entre une maladie de la prostate et la folie des persécutions, il n'y a pas pour lui de liaison nécessaire; la coïncidence des deux affections chez un même sujet n'en établit pas la solidarité; et, de même

Qu'on peut être honnête homme et faire mal les vers,

ce n'est pas une raison, si parfois on éprouve quelques difficultés à faire de l'eau, pour qu'on devienne fou.

En revanche, et sous le nom de *neurasthénie*, nom savant et rébarbatif, le docteur Möbius signale chez Rousseau l'existence d'un état nerveux dont il nous sera plus facile de parler. Nous n'aurons en effet pour cela qu'à transposer les choses, et dans la mesure où les états psychologiques sont *déterminés* ou *conditionnés* par des états physiologiques, nous n'aurons qu'à considérer la *neurasthénie* de Rousseau, comme étant l'équivalent, ou, pour ainsi parler, la base physique de son extraordinaire sensibilité.

C'est un autre trait de son caractère, et qui le distingue profondément de la plupart de ses contemporains, les plus secs des hommes, les plus portés à l'ironie: Fontenelle, Marivaux, Montesquieu, Voltaire, d'Alembert, Grimm encore, si l'on veut, Marmontel et tant d'autres, dont on eût pu dire, comme du premier d'entre eux, qu'à la place du cœur, c'était encore de la cervelle qu'ils avaient sous la mamelle gauche. Étrange façon de s'exprimer! si Mme de Tencin ne l'avait rendue historique. Le seul Prévost, peut-être, autre aventurier, pour qui la vie n'a pas été douce, l'auteur de *Cléveland* et de *Manon Lescaut*, semblerait avoir eu quelque chose de cette sensibilité diffuse et passionnée dont *la Nouvelle Héloïse* et *les Confessions* nous ont conservé l'éloquent témoignage. Chose assez remarquable! c'est le seul aussi de ses contemporains, dont Rousseau, dans ses *Confessions*, ait parlé sans aigreur, et même avec une certaine bienveillance. La sensibilité de Rousseau, de quelque épithète que l'on se serve pour la définir ou pour en noter les manifestations diverses, physique, esthétique ou morale, voilà ce qui le sépare de nos Français du XVIIIe siècle, le secret de sa puissance, et l'origine aussi de sa folie.

J'aurais aimé qu'à cette occasion le docteur Möbius discutât l'opinion de quelques aliénistes qui, toujours fidèles à l'esprit d'Esquirol, cherchent encore aujourd'hui le principe ou la condition des désordres qu'on enveloppe sous le nom de folie, dans les altérations ou les aberrations de la sensibilité générale. « *La monomanie*, disait Esquirol, il y a plus de cinquante ans, *est la maladie de la sensibilité; elle repose tout*

entière sur nos affections. Son étude est inséparable de la connaissance des passions, *c'est dans le cœur de l'homme qu'elle a son siège*, c'est là qu'il faut fouiller pour en saisir toutes les nuances. » Ce qu'Esquirol disait de la *monomanie*, qui n'est elle-même qu'une espèce parmi beaucoup d'autres, il semble, qu'après l'avoir contesté plus d'une fois, on y revienne, et même qu'on l'ait étendu depuis lors à la totalité des maladies mentales. « La lésion que l'on doit surtout étudier *dans les maladies mentales*, dit le docteur Falret, *c'est celle de la partie affective de notre être, la lésion des sentimens et des penchans*. Cette altération primitive des sentimens et des penchans chez les aliénés mérite au plus haut degré l'attention de l'observateur. *Elle doit servir de base à la connaissance de la maladie, à la description de ses diverses formes, à leur classement, à leur pronostic et à leur traitement.* » Un autre dit encore, en termes plus brefs et plus généraux : « Les états moraux et émotifs réagissent sur l'ensemble de l'organisme ; ils constituent pour les opérations intellectuelles une sorte de milieu dont l'influence peut les stimuler, les ralentir ou les dévoyer : *c'est le terrain sur lequel germent les conceptions délirantes* (1). » Enfin, M. Maudsley, dans son beau livre sur *la Pathologie de l'esprit*, ne dit-il pas également que « le premier symptôme de la folie consiste ordinairement en une affection du ton psychique, c'est-à-dire *en une perversion de la manière de sentir*, qui produit un changement ou une aliénation du caractère et de la conduite ? »

Si ce n'est pas à faire à nous que de juger ces opinions, ne pensera-t-on pas que ce l'était sans doute au docteur Möbius ? Et si nous regrettons qu'il l'ait oublié, c'est qu'en vérité, pour expliquer l'une au moins des origines de la folie de Rousseau, nous ne saurions imaginer de théorie plus probable. Que dis-je ! on l'aurait inventée pour lui qu'elle ne s'adapterait pas mieux, qu'elle n'adhérerait pas d'une manière plus étroite à tout ce que nous savons du caractère de sa personne et de l'histoire de sa vie.

Oui, sa nature était ainsi faite qu'elle offrait au plaisir comme à la douleur ce qu'on me permettra d'appeler une surface d'impressionnabilité plus vaste, ou des prises plus nombreuses et plus tenaces à la fois. Se rappelle-t-on comme il a parlé, dans *la Nouvelle Héloïse* et dans l'*Émile*, des odeurs et de l'odorat ? « *L'odorat est le sens de l'imagination ;* donnant aux nerfs un ton plus fort, il doit beaucoup *agiter* le cerveau : c'est pour cela qu'il *ranime* le tempérament, et l'*épuise* à la longue... » Remarquez la force des termes : Baudelaire et M. Zola, que nos jeunes gens en louent comme d'une découverte, n'en ont guère employé de

(1) J'emprunte les citations d'Esquirol à son livre sur *les Maladies mentales*, et les autres à l'article *Folie* du *Dictionnaire encyclopédique des sciences médicales*.

plus forts pour chanter les parfums. Mais, évidemment, l'homme qui parle ainsi du plus obtus et du moins intellectuel des cinq sens avait lui-même des sens plus aiguisés, plus fins, plus subtils que les nôtres. Telle impression glisse sur nous, qui pénétrait en lui profondément, y en suscitait d'autres, le transformait tout entier lui-même en sa sensation du moment. Il n'était plus, comme nous, le sujet, le support, le lieu de son plaisir ou de sa douleur; il devenait sa douleur ou son plaisir eux-mêmes; et ses nerfs en recevaient une secousse qui allait d'abord jusqu'au spasme, quand ce n'était pas jusqu'à l'évanouissement. « Je rêvais en marchant à celle que j'allais voir, à l'accueil qu'elle me ferait, au baiser qui m'attendait à mon arrivée. Ce seul baiser, ce baiser funeste, avant même de le recevoir, m'embrasait le sang à tel point que ma tête se troublait, un éblouissement m'aveuglait, mes genoux tremblans ne pouvaient me soutenir, j'étais forcé de m'arrêter, de m'asseoir; toute ma machine était dans un désordre inconcevable; j'étais prêt à m'évanouir. » Ce n'est pas tout à fait ni précisément dans le même état que le jetteront plus tard les persécutions de la « tourbe philosophesque » ou de la « coterie holbachique; » mais c'est pourtant, quant à l'intensité de la sensation ou quant à l'incapacité de s'en rendre maître, dans un état analogue. Jamais homme au monde n'a moins pu contre les impulsions de sa sensibilité, ni d'ailleurs ne s'en est moins soucié.

C'est qu'il savait bien que sa sensibilité, comme elle faisait son originalité dans les salons du temps, faisait une part aussi de son génie. Ce frisson d'éloquence qui passait dans son style, il se rendait bien compte que c'était la vibration continuée de son impression, de sa sensation, de son émotion. Il savait également que ce qui fait la différence d'un homme à un autre homme, ce n'est pas la raison, — commune en tant qu'impersonnelle, et identique en tant qu'universelle, — mais c'est la façon dont ils sont différemment *affectés* des mêmes choses. « Je ne suis fait comme aucun de ceux que j'ai vus, dit-il au début de ses *Confessions*; j'ose croire n'être fait comme aucun de ceux qui existent. » En effet, quelques notes de musique suffisaient à le déplacer de son centre; la vue d'un beau paysage le jetait hors de lui-même; une belle phrase ou une belle action le ravissaient comme en extase. Aussi, savait-il bien qu'autant il gagnerait sur sa sensibilité de pouvoir et d'empire, autant en perdrait-il, en perdant du même coup son originalité, sur les femmes, sur ses lecteurs habituels, sur ce public encore neuf aux effets qu'il lui apportait. Et savait-il peut-être que cette exaltation de la sensibilité, morbide en son principe, le conduirait un jour à la folie? Mais quand il l'aurait su, je doute qu'il eût essayé de s'en rendre maître, lui, qui ne se souciait pas d'être remarqué, dit-il encore quelque part, mais qui, si l'on le remarquait, « eût

mieux aimé être oublié de tout le genre humain que d'être regardé comme un homme ordinaire. » La folie lui eût paru un excellent moyen de se tirer de l'ordinaire.

Malheureusement pour lui, si cette sensibilité, — cette *hyperesthésie*, pour mieux dire peut-être, — se liait d'une part à cette force d'imagination qui l'accompagne d'ordinaire, il était bien difficile d'autre part qu'elle ne produisît pas en lui ses effets habituels, dont ce n'est pas le moins fâcheux que de désorganiser d'abord, d'affaiblir ensuite, et finalement d'anéantir le pouvoir de la volonté. « Je n'ai de volonté que pour ne pas vouloir, » disent fréquemment les lypémaniaques, et on remarquera qu'ils ne font que traduire en s'exprimant ainsi, un mot célèbre de saint Augustin : *Volens, quo nollem perveneram.* A force de vouloir, dans le sens familier mais superficiel du mot, c'est-à-dire à force de suivre les impulsions du désir ou de la sensibilité, nous en arrivons à ne plus pouvoir les dominer, c'est-à-dire à ne plus vouloir, au sens moral, au vrai sens du mot.

Sur ce point, je renverrais volontiers le lecteur aux travaux des aliénistes contemporains, ou encore au livre de M. Ribot sur *les Maladies de la volonté*, si ce n'était un philosophe, un métaphysicien même, puisque c'est Malebranche, dans sa *Recherche de la vérité*, qui a peut-être le mieux mis en lumière et le plus ingénieusement expliqué ce rapport de la force de l'imagination avec la dépression de la volonté. « Ce n'est pas un défaut, dit-il, que d'avoir le cerveau propre pour imaginer fortement les choses, et recevoir distinctement des images très distinctes et très vives des objets les moins considérables... Mais lorsque l'imagination domine sur l'âme, et que, sans attendre les ordres de la volonté, ces images s'impriment par la disposition du cerveau et par l'action des objets... il est visible que c'est une très mauvaise qualité et une espèce de folie. » Si l'auteur des *Confessions* a jamais lu ces lignes, il a pu s'y reconnaître. Mais s'il avait médité toute cette partie du livre de la *Recherche de la vérité*, sur « la communication contagieuse des imaginations fortes, » il se serait trouvé sans doute moins différent des autres hommes. Et nous, nous comprenons pourquoi les hommes du XVIIe siècle en général se sont défiés des sens et de l'imagination. C'est qu'ils ont bien vu que, de s'asservir au monde extérieur, c'était comme abdiquer le gouvernement de sa machine et se démettre de sa volonté. On aurait peine à en donner un plus mémorable exemple ou un plus significatif que celui de Rousseau ; et, le manque d'éducation morale, avec l'excès de la sensibilité, concourant ensemble pour énerver en lui le ressort de la résistance, la folie ne pouvait guère trouver nulle part de terrain plus favorable ou de « sujet » mieux préparé.

Joignez maintenant les circonstances, et d'abord celles qui marquè-

rent la publication de ses premiers écrits. Il avait trente-huit ans quand il fit paraître son premier discours, sur la célèbre question : *Si le rétablissement des sciences et des arts a contribué à épurer les mœurs ?* Il en avait quarante-trois quand il publia le second. Il touchait à la cinquantaine quand il donna coup sur coup *la Nouvelle Héloïse*, le *Contrat social* et l'*Émile*. Le succès en fut « foudroyant, » c'est le cas de le dire, le plus retentissant et le plus soudain à la fois qu'on eût peut-être vu depuis un siècle passé. « Les femmes s'enivrèrent du livre et de l'auteur, — a-t-il dit lui-même en parlant de son *Héloïse*, — au point qu'il y en avait peu, même dans les plus hauts rangs, dont je n'eusse fait la conquête, si je l'avais entrepris; » et selon son habitude, il se vante, s'il ne ment pas, quant à la forme de son succès, mais il a raison, et il dit vrai quant au fond. Du jour au lendemain, ce que Voltaire lui-même, en quarante ans de labeur acharné, n'était pas encore devenu, il le devint pour le public, lui, Rousseau, l'obscur amant de Thérèse Levasseur, l'élève à tout faire de Mme de Warens, le petit vagabond qui s'était jadis élancé de Genève à la conquête du monde. Ou encore, pauvre hier et dédaigné, vivant d'expédiens et toujours incertain du lendemain, il avait fait trois pas, comme les dieux d'Homère, et il avait touché le bout du monde, l'extrémité, si je puis ainsi dire, le comble de la réputation et de la gloire. Une tête plus forte y eût-elle résisté? Oui, peut-être. Mais Rousseau, comme les femmes avaient fait de son roman, il s'enivra de son succès; et ce que l'absence d'éducation, ce que sa sensibilité maladive, ce que la dépression de la volonté avaient commencé pour lui, le délire de l'orgueil l'acheva.

Encore ici, tous les aliénistes sont d'accord, non-seulement sur le prodigieux orgueil des aliénés, mais sur les rapports que soutient cet orgueil avec les altérations de la sensibilité générale. Même, c'est une forme ou une espèce classée de l'aliénation mentale, sous le nom de *Mégalomanie*, que celle dont l'orgueil, s'il n'en est pas le principe, est du moins le caractère essentiel. Mais il y a quelque chose d'autre, et de plus que le physique, dans le cas particulier de Rousseau. Son orgueil, en effet, n'est pas un orgueil ordinaire; et l'habituelle vanité de l'homme de lettres s'augmente et se complique en lui de l'orgueil de l'*autodidacte* ou du parvenu. Tout ce qu'il est, et dont la voix publique lui donne l'assurance, il l'est devenu par lui-même, non-seulement en dépit de l'humilité de son origine, mais en dépit des obstacles qu'il a rencontrés sur sa route. Il s'est fait ce qu'il est, dans l'isolement et dans la misère. On ne l'a pas mis dans les colléges; un précepteur, des maîtres amis ne l'ont pas pris tout petit pour en faire un lettré; autant que son *Émile* ou que sa *Julie*, son instruction est son œuvre.

Il ne doit qu'à lui seul toute sa renommée;..

et cependant, pour mieux faire qu'un d'Alembert et qu'un Diderot, nourris aux lettres dès leur enfance, il lui a suffi de le vouloir; son début a passé du premier coup leurs promesses; s'ils sont le talent, il est le génie. Pour que l'on s'aperçût qu'il ne ressemblait à personne, il a suffi qu'il parlât, qu'il se montrât tel qu'il est, et on l'a trouvé plus extraordinaire encore qu'il ne croyait l'être lui-même!

Calculez, si vous le pouvez, ce que cette seule pensée, retournée quinze ans durant dans une tête comme la sienne, devait nécessairement y faire de ravages. Songez ensuite que, pendant quinze ans, quelque idée qu'il se fît de lui-même, l'enthousiasme de ses admirateurs lui en donnait une plus grande encore. Ajoutez, si vous le voulez, qu'aussi souvent fait-on mine de le contredire, aussi souvent se lève-t-il un défenseur pour plaider sa cause; et quand il perd un protecteur, que c'est pour en voir s'offrir un plus considérable et un plus qualifié; après Mme d'Épinay, M. de Malesherbes; après Malesherbes, la maréchale de Luxembourg; après la maréchale, le prince de Conti.

Faites attention également à ce qu'il disait tout à l'heure : « Les femmes s'enivrèrent du livre et de l'auteur... » Et, en effet, si la moitié de son œuvre est composée de Confessions, l'autre moitié n'en est guère faite que de Mémoires. C'est lui, Saint-Preux; c'est lui le précepteur d'Emile; et non-seulement *Emile* est ainsi les *Mémoires* de ses préceptorats, comme *la Nouvelle Héloïse* est l'indiscrète histoire de ses amours avec Mme d'Houdetot; mais, dans la bouche même des autres personnages de l'*Héloïse* ou de l'*Émile*, ce qu'il met, c'est encore ce qu'il y a de plus secret et de plus intérieur dans ses sentimens. Il parle par la bouche de mylord Édouard Bomston, et il parle par la bouche du Vicaire Savoyard. Nul n'invente moins et ne se souvient davantage. Il en résulte que, tous les complimens qu'on lui fait de ses ouvrages, il ne les prend pas pour l'écrivain ou pour l'artiste, mais pour sa personne et pour l'homme qu'il est, tel qu'il est. On ne le « loue » pas, si je puis ainsi dire, on « l'approuve; » on n'admire pas ses écrits, mais ses sentimens; ils ne sont pas louables comme beaux, ni comme bons, mais comme siens. S'il réussit par-dessus les autres, ce n'est pas, pour lui, qu'il ait plus de talent, — ou du génie, comme je disais, tandis qu'ils n'ont que du talent; — c'est parce qu'il est Rousseau. On s'enivre de lui, comme il le dit lui-même; et parce qu'il n'y a pas deux hommes en lui, mais un seul, à mesure qu'il réussit, c'est sa personnalité qui se déborde, c'est son *Moi* qui s'hypertrophie; ou, pour parler enfin le langage des aliénistes, si « le degré de subjectivité des conceptions intellectuelles est proportionnel à l'intensité des états passionnels ou émotifs qui existent au moment

où elles se forment, » la réalité du monde et de la vie n'a plus bientôt de mesure pour lui que l'impression qu'il en reçoit. C'est le signe, ou plutôt c'est la définition même de la folie.

Mais ce n'est pas tout encore. Ni les hommes de lettres, ni les artistes ne passent ordinairement pour être heureux du succès de leurs confrères; et, on peut bien l'avouer, puisqu'il y a trois mille ans qu'on a fait observer qu'il en était de même dans la corporation des potiers. C'étaient des confrères qui avaient monté contre Racine la cabale de *Phèdre;* c'étaient des confrères qui venaient en ce temps-là d'obliger Voltaire à partir pour Berlin; c'étaient naturellement des confrères aussi que devait exaspérer le bruit étourdissant du succès de Rousseau; et Voltaire tout le premier. On sait comment il a parlé de *la Nouvelle Héloïse,* dans une brochure qu'il fit signer par le marquis de Ximénès; et, non-seulement dans sa *Correspondance,* mais en vingt endroits de ses œuvres, à peine a-t-il chargé Rousseau d'injures moins grossières que celles dont il accablait Fréron. Réconciliés avec lui par le péril commun, Diderot, ce faux bonhomme; Grimm, ce faux baron; d'Alembert, Marmontel et généralement tous les garçons de la « grande boutique encyclopédique, » suivirent le signal que Voltaire donnait du fond de sa retraite. Si bien qu'en même temps que sa réputation grandissait, Rousseau voyait grossir le nombre de ses critiques, de ses adversaires, de ses ennemis. Et de là — pour une imagination déjà surexcitée comme la sienne, pour un orgueil comme celui dont nous venons de dire les premiers mobiles et le perpétuel aliment — à se représenter une conspiration formée contre sa réputation, son honneur d'homme, son repos, sa vie même, il n'y avait qu'un pas. L'affaire de l'*Émile,* en 1762, allait le lui faire franchir.

Cette affaire de l'*Émile* est obscure, mais ce n'est pas aujourd'hui le temps de l'éclaircir. Disons donc seulement que la condamnation du livre par le parlement de Paris, suivie d'un décret de prise de corps contre l'auteur, en obligeant Rousseau de quitter la France; et le brûlement du *Contrat social,* à Genève, en lui fermant sa patrie, le rejetaient à cette existence vagabonde et précaire dont quinze ans de séjour à Paris l'avaient déshabitué. Sans asile et sans fortune; âgé de cinquante ans; embarrassé de sa Thérèse, la plaie saignante de son orgueil, le démenti vivant de ses doctrines, l'opprobre de sa vieillesse; expulsé d'Yverdun, où il s'était réfugié d'abord; « attaqué dans toute l'Europe avec une fureur qui n'eut jamais d'exemple; » traité d' « impie, d'athée, de forcené, d'enragé, de bête féroce, de loup, » le peu de bon sens qui lui restait encore sombra du coup dans cette aventure. Son exaltation ordinaire, contenue jusqu'alors par la nécessité de s'accommoder au monde, se donna librement carrière. En comparant ses intentions, qu'il trouvait bonnes, aux effets qui les avaient suivies; atta-

qué d'une part en Suisse par les pasteurs, et de l'autre à Paris par les « philosophes, » il commença de croire à la réalité de la conspiration dont il ne s'était encore fait qu'une idée générale et vague. Il en chercha les preuves, il les trouva; il vit l'univers conjuré contre lui; son unique occupation devint de déjouer les complots dont il se croyait le but; et la folie s'empara, pour ne plus la quitter, de cette belle intelligence.

Rien n'est plus pénible que d'en suivre dans ses *Confessions,* dans sa *Correspondance,* dans ses *Dialogues,* le fatal progrès, à peine entrecoupé de quelques mois de « rémittence » ou de tranquillité d'esprit. Lisez la lettre du 8 septembre 1767 à son ami du Peyrou. Il est au château de Trye, près de Gisors, que le prince de Conti a mis à sa disposition. « Où aller, où me réfugier? où trouver un plus sûr abri contre mes ennemis? Où ne m'atteindront-ils pas, s'ils m'atteignent ici même?.. Si l'on ne voulait que s'assurer de moi, c'est ici qu'il me faudrait laisser, car j'y suis à leur merci, pieds et poings liés; mais on veut absolument m'attirer à Paris. Pourquoi? Je vous le laisse à deviner. La partie est sans doute liée : on veut ma perte, on veut ma vie, pour se délivrer de ma garde une fois pour toutes. Il est impossible de donner à ce qui se passe une autre explication... Mon Dieu! si le public était instruit de ce qui se passe, quelle indignation pour les Français! »

Une autre lettre, datée de 1770, est plus caractéristique encore. On y surprend la folie en quelque sorte à l'œuvre, et la conception délirante en flagrant délit de formation. « Quoique ma pénétration, naturellement très mousse, mais *aiguisée à force de s'exercer dans les ténèbres*, me fasse deviner assez juste des multitudes de choses qu'on s'applique à me cacher, ce noir mystère, — celui de la conspiration, — est encore enveloppé pour moi d'un voile impénétrable. *Mais à force d'indices combinés, comparés, à force de demi-mots échappés et saisis à la volée*, à force de souvenirs effacés qui, par hasard, me reviennent, *je présume* Grimm et Diderot les premiers auteurs de la trame. Je leur ai vu commencer il y a plus de dix-huit ans des menées auxquelles je ne comprenais rien, mais que je voyais certainement couvrir quelque mystère... A quoi ont abouti ces menées? Autre énigme non moins obscure. *Tout ce que je puis supposer le plus raisonnablement est qu'ils auront fabriqué quelques écrits abominables qu'ils m'auront attribués .. Il est aisé d'imaginer* comment M. de Choiseul s'associa, pour cette affaire particulière, avec la ligue, et s'en fit le chef, ce qui rendit dès lors le succès immanquable, *au moyen des manœuvres souterraines dont Grimm avait probablement fourni les plans.* »

On me pardonnera de citer tous ces textes, qui sont sans doute connus qu'on a plus d'une fois cités, mais dont il semble, en vérité, qu'on ne tienne pas compte quand il est question de Rousseau.

La critique française, en général, — c'est une juste observation du docteur Möbius dans sa préface, — a bien souvent traité Rousseau de *malade* et de *fou*, mais elle l'a fait pour l'outrager, et jamais ou rarement pour chercher dans son *délire* ou dans sa *maladie* l'atténuation ou l'excuse que ces mots cependant doivent porter toujours avec eux. Il est donc bon que l'on sache exactement ce qu'ils signifient, et, quand nous parlons de la *folie* de Rousseau, que nous prenons le mot dans toute l'étendue de son sens. Mais c'est aussi de quoi nous ne saurions persuader le lecteur, si nous ne mettions les preuves sous ses yeux, et c'est pourquoi nous demanderons qu'on nous permette d'emprunter aux *Dialogues* une dernière citation.

« Voyez-le entrant au spectacle, — c'est lui-même qu'il met en scène, — entouré dans l'instant d'une étroite enceinte de bras tendus et de cannes, dans laquelle vous pouvez penser comme il est à son aise. A quoi sert cette barrière? S'il veut la forcer, résistera-t-elle? Non, sans doute. A quoi sert-elle donc? *Uniquement à se donner l'amusement de le voir enfermé dans cette cage, et à lui faire bien sentir que tous ceux qui l'entourent se font un plaisir d'être, à son égard, autant d'argousins et d'archers*. Est-ce aussi par bonté qu'*on ne manque pas de cracher sur lui* toutes les fois qu'il passe à portée et qu'on le peut sans être aperçu de lui?.. Tous les signes de haine, de mépris, de fureur même qu'on peut tacitement donner à un homme sans y joindre une insulte ouverte et directe, lui sont prodigués de toutes parts, et, tout en l'accablant des plus fades complimens, en affectant pour lui les petits soins mielleux qu'on rend aux jolies femmes s'il avait besoin d'une assistance réelle, *on le verrait finir avec joie, sans lui donner le moindre secours*. Je l'ai vu, dans la rue Saint-Honoré, faire presque sous un carrosse une chute très périlleuse; on court à lui; *mais sitôt qu'on reconnaît Jean-Jacques*, les passans reprennent leur chemin, les marchands rentrent dans leurs boutiques, et il serait resté seul dans cet état si un pauvre mercier, rustre et mal instruit, ne l'eût fait asseoir sur son petit banc, et si une servante, tout aussi peu philosophe, ne lui eût apporté un verre d'eau. »

Ce n'est pas, à la vérité, que la « persécution » dont il se plaint soit entièrement imaginaire; et, décrété de prise de corps à Paris, à Genève, à Berne, il a pu craindre pour sa liberté, comme il a pu craindre pour sa vie même, une fois au moins, à Motiers-Travers, quand une populace excitée par ses pasteurs fit mine un jour de le lapider. Mais ce qui est surtout vrai, et ce qu'on ne saurait trop redire, ce qu'a très bien vu le docteur Möbius, c'est qu'aussitôt qu'il eut quitté Paris, tous ceux dont sa réputation offusquait la vanité souffrante s'efforcèrent de créer dans l'opinion du temps un préjugé défavorable et vaguement hostile à sa personne. Le malheureux y prêtait

assez. Ses anciens amis surtout s'y acharnèrent, et, au premier rang, ce Grimm qu'il avait jadis introduit chez Mme d'Épinay.

Si maintenant on veut bien observer qu'ils régnaient souverainement dans les salons littéraires, celui-ci chez Mme d'Épinay, comme je viens de le dire, celui-là chez Mme Geoffrin, un troisième chez le baron d'Holbach, un autre, chez Mlle de Lespinasse, et Voltaire même, tout absent qu'il était, chez Mme du Deffand; si l'on songe qu'à cette date, où la littérature française était vraiment universelle, c'étaient eux dont les ouvrages, les *Correspondances*, et les jugemens gouvernaient l'opinion de l'Europe presque entière, de Naples jusqu'à Saint-Pétersbourg; et si l'on veut bien réfléchir qu'indépendamment des petites raisons, des raisons personnelles, tous ces philosophes en avaient dix, en avaient vingt, de détester les idées de Rousseau, — de littéraires et doctrinales, de religieuses et de politiques, — on ne prendra pas pour cela sa part de la folie de Rousseau, mais on reconnaîtra qu'à la base de ses conceptions délirantes il y avait un fond de vérité. Qu'était-il exactement? C'est une autre question, qu'on ne pourrait décider qu'en étudiant de près l'histoire littéraire du XVIIe siècle, et, en ce qui touche Rousseau, sur d'autres témoignages que ceux de ses ennemis. Il nous suffit ici qu'en se considérant lui-même comme une victime, Rousseau ne fût pas complètement fou, qu'il y eût dans sa folie plus d'une lueur de raison, et qu'en même temps qu'à l'état maladif de sa sensibilité générale, sa folie répondît à quelque chose de plus *objectif* qu'elle-même, et de réellement existant.

Une autre observation n'est pas moins importante : c'est que, comme le remarque le docteur Möbius, « le délire de Rousseau n'a jamais été que partiel ; » ou, en d'autres termes encore, qu'il y a toujours eu de la raison dans sa déraison. Et il ne faut pas entendre seulement par là, qu'avec la logique des aliénés, il excelle à transformer les faits les plus insignifians en preuves de son système, si bien déduites, si bien liées, si démonstratives en un mot que quelques biographes, — ainsi jadis M. Morin, dans son *Essai sur le caractère de Rousseau*, — se sont laissé persuader ou convaincre. Mais il ne semble pas que sa folie ait altéré ou gâté son talent, si les *Confessions*, et ces *Rêveries du promeneur solitaire*, qu'il écrivait presque à la veille de sa mort, sont comptées à juste titre au rang de ses chefs-d'œuvre et de ceux de la langue. C'est peut-être, comme j'ai tâché de le faire voir, que son délire opérait en lui dans le sens de son talent ou de son génie, et que l'exaltation du sentiment du *Moi*, avant de dégénérer en folie chez l'auteur des *Confessions*, avait d'abord été pour celui de l'*Émile* et de *la Nouvelle Héloïse* la source même de quelques-unes de ses plus belles inspirations : — « S'il existe une loi générale qui domine toutes les différences individuelles, dit M. Charles Ball, dans ses *Leçons sur les*

maladies mentales, à l'article même du délire des persécutions, c'est la systématisation, ou, pour parler plus exactement, l'*autophilie*, c'est-à-dire la tendance à tout rapporter à eux-mêmes, à s'imaginer que tous les événemens qui se passent dans le vaste univers ont un rapport direct et immédiat avec leur propre histoire. Ils se croient l'objet de l'attention universelle, et toutes les paroles, toutes les actions de leur entourage sont interprétées par rapport à eux-mêmes ; *en un mot, ce sont des esprits chez qui la tendance subjective est poussée non-seulement jusqu'à l'exagération, mais jusqu'au délire.* » Il n'y a rien qui convienne mieux à la folie de Rousseau ; mais il n'y a rien aussi qui caractérise plus nettement ce qui fait le mérite original et la nouveauté de ses chefs-d'œuvre. Après avoir poussé, dans ses premiers écrits, la *tendance subjective* jusqu'à l'exagération, et réintégré ainsi l'éloquence dans la prose française, il l'a poussée jusqu'au délire, dans les derniers ; — et c'est précisément ce qui en fait l'air de famille.

Si donc, pour répondre à la question que nous nous proposions, et au lieu de descendre, comme l'on fait d'habitude, nous remontons l'histoire des ouvrages et des idées de Rousseau, voici les conclusions où nous sommes conduits. Les *Rêveries*, les *Dialogues* et les *Confessions* sont l'œuvre de la folie de Rousseau, dont elles peuvent même servir à marquer les progrès, ou pour mieux dire les alternatives. Ainsi, les *Rêveries* ont été composées dans un temps d'accalmie, par un fou, si l'on veut, mais par un fou lucide et maître de sa pensée comme de son expression, rendu à la raison par l'excès même de sa souffrance ou par la conviction de l'inutilité de la lutte et de l'effort. La dernière doit être du mois d'avril 1778 : c'est celle qui commence par la phrase célèbre et cependant bien simple où il a su faire entrer toute la poésie du souvenir. « Aujourd'hui, jour de Pâques fleuries, il y a précisément cinquante ans de ma première connaissance avec Mme de Warens ! » Considérant que les premières ne sauraient remonter au-delà de la fin de 1777, les *Rêveries* toutes seules suffiraient presque à prouver que Rousseau ne s'est pas suicidé. C'est l'opinion du docteur Möbius, et nous la partageons.

Tout au contraire des *Rêveries*, les *Dialogues* doivent être, eux, rapportés au paroxysme de la folie de Rousseau. Ils sonnent la fêlure, si l'on peut ainsi dire ; et, de l'état d'ennuagement de la pensée dont ils sont le douloureux témoignage, ce qui est encore plus extraordinaire qu'eux-mêmes, c'est qu'un homme en soit revenu. Enfin, pour les *Confessions*, et si par hasard nous n'étions pas capables d'y reconnaître la folie, il faudrait bien cependant qu'elle y fût, « invisible et présente, » puisque au rapport du docteur Möbius, un physiologiste qui, comme lui, n'a jamais rien lu de Rousseau, ne saurait les ouvrir sans la diagnostiquer. Et, en effet, elle y est bien, quoique sans doute moins étalée que

dans les *Dialogues* ou dans certaines parties de la *Correspondance;* consciente en quelque sorte et honteuse d'elle-même; déguisée d'ailleurs et masquée par le charme des souvenirs et par la beauté singulière du style.

C'est pourquoi, de ce que les *Confessions*, comme les *Dialogues*, sont l'œuvre d'un fou, on se gardera de conclure, avec de récens biographes de Rousseau, qu'elles soient indignes de toute confiance. Ce serait trop flatter le préjugé vulgaire; ce serait se montrer trop indulgent à ceux qui sont trop fiers d'allier le bon sens à l'incurable médiocrité d'esprit; ce serait trop ignorer que, s'il y a de la raison, enfin, jusque dans la folie, il y a souvent aussi de la folie jusque dans la raison. « On se trompe si l'on croit, disent les aliénistes, que raison et folie soient deux termes contradictoires, qui s'excluent inévitablement l'un l'autre; et que, du moment où un individu présente des troubles intellectuels caractéristiques de la folie, on ne doit plus attendre de lui rien qui conserve l'empreinte de la raison; ou bien, et à l'inverse, que du moment où cet individu donne encore des signes de raison, il n'est pas, il ne doit pas être aliéné (1). » C'est justement le cas de Rousseau. Sa folie démontrée ne nous autorise ni à rejeter en bloc le témoignage de ses *Confessions*, ni surtout ne nous dispense de vérifier, comme s'il avait sa raison, celles mêmes de ses allégations qui nous scandalisent ou qui nous étonnent le plus. Il s'agit seulement de savoir si la réciproque est également vraie, je veux dire si, comme nous trouvons des preuves de raison dans les *Confessions*, nous en trouverons de folie dans l'*Émile* et dans l'*Héloïse*.

Je le crois, et j'en vois, pour l'*Héloïse*, dans telles ou telles lettres, assez connues, dont l'obscénité naïve et l'inconsciente grossièreté n'ont rien de semblable à la grossièreté de Diderot, par exemple, dans sa *Religieuse*, ou à l'obscénité du jeune Crébillon, — dans ces romans dont on me pardonnera d'omettre ici les titres. J'en trouve également, pour l'*Héloïse* et pour l'*Émile*, dans cet étalage du *Moi*, dans cette exhibition de la personnalité dont j'ai dit qu'ils y faisaient pressentir les *Confessions*. L'homme qui se peint ainsi lui-même dans les autres, et qui les compose uniquement de ses sensations, ne pouvait guère manquer de dépouiller tôt ou tard les voiles dont il ne s'enveloppait encore que par respect humain. C'était comme un besoin pour lui que de se montrer au monde. Entre ce besoin d'*exhibitionnisme* dont le docteur Möbius n'a pas eu de peine à retrouver les traces dans les premiers livres des *Confessions*, et l'égoïsme du futur aliéné, rapportant tout à soi, limitant l'univers à la circonférence de son *Moi, la Nouvelle Héloïse* et l'*Émile* font la chaîne.

(1) Voyez à cet égard le livre du docteur V. Parant, intitulé : *la Raison dans la folie*. Paris, 1888; O. Doin.

Et je les vois encore, ces symptômes inquiétans de la folie prochaine, jusque dans la finesse et dans la profondeur de certaines analyses. N'est-ce pas, en effet, un des caractères de certaines formes de la folie que de nous rendre conscients de certaines sensations qui nous échapperaient si nous étions sains? « Chez certains malades, disent encore les aliénistes, il semble qu'il y ait une sorte d'*hyperesthésie* du sens intime : certains phénomènes psychiques normalement inconsciens se trouvent alors perçus, au même titre que le sont, à l'état maladif, certains phénomènes viscéraux, tels que les battemens cardiaques, le travail de la digestion... Il semble qu'ils assistent à ce travail obscur qui prépare et précède l'éclosion des pensées. » La folie peut ainsi rendre à la connaissance de la psychologie les mêmes services que la pathologie rend à la physiologie. D'être aliéné de soi-même, cela devient un moyen de voir plus clair au dedans de soi, dans les profondeurs mêmes de l'être, comme certains poisons servent d'instrument pour dissocier le mécanisme de la nature vivante, pour isoler un fait ou une série de faits, pour les rendre indépendans de ceux qui les accompagnent, et en les accompagnant, les offusquent...

Ainsi, sans remonter plus haut, puisque ce sont ici les œuvres maîtresses de Rousseau, ni *la Nouvelle Héloïse,* ni l'*Émile* eux-mêmes ne nous paraissent tout à fait exempts ni purs de toute trace de folie. Nous ne les en admirerons pas moins; peut-être même quelques-uns les en admireront-ils davantage, comme ayant quelque chose en eux de plus rare et de plus singulier; mais nous étendrons jusqu'à eux la légitime défiance que nous inspirent les *Dialogues* ou les *Confessions*. Quoi de plus naturel, au surplus, si, comme nous avons essayé de le faire voir, la folie de Rousseau a ses premières origines dans sa sensibilité, et si les circonstances de sa vie n'ont fait que développer le germe qu'il avait apporté en naissant? C'est à quoi n'ont pas assez songé ceux qui l'ont pris autrefois pour modèle et pour guide et qui, sans avoir l'excuse de son génie, mais surtout celle de sa folie, l'ont imité dans ce que son œuvre avait de plus dangereux. Me permettra-t-on de rappeler qu'il n'y a pas encore très longtemps j'essayais, ici même, de le faire voir : je l'indiquais tout au moins, en parlant du *Mouvement littéraire au* XIX*e siècle* et du romantisme en particulier? Si le romantisme a dévié la littérature française de sa tradition nationale et si, depuis tantôt une quarantaine d'années, nous la méconnaissons, cette tradition, dans l'effort même que nous faisons pour la ressaisir, « c'est la faute à Rousseau, » comme dit la chanson; mais c'est surtout la faute à ceux qui ont cru qu'en lui prenant sa manière, ils lui prenaient aussi son génie. Lui, d'ailleurs, il n'en demeure pas pour cela moins grand, ni surtout moins original. Car « un palais est beau, même lorsqu'il brûle, » des

artistes ajouteront : « Surtout lorsqu'il brûle ; » et je terminerais sur cette conclusion, si M. Taine, dans son *Histoire de la littérature anglaise,* n'avait ainsi terminé l'étude qu'il consacre à cet autre fou de génie, l'auteur des *Voyages de Gulliver,* ce Swift, dont Rousseau n'a pas eu l'ironie, mais dont son éloquence a pourtant plus d'une fois rappelé la méprisante invective.

Est-ce donc à dire, comme on l'a prétendu, comme le soutenait tout récemment encore le professeur Lombroso « qu'entre la physiologie de l'homme de génie et la pathologie de l'aliéné il existe de nombreux points de coïncidence ? » A quoi je répondrai qu'il faudrait peut-être examiner d'abord si « les points de coïncidence » ne sont pas plus nombreux encore entre la pathologie des aliénés et la physiologie des imbéciles. Après cela, puisque le talent ne préserve pas de la petite vérole, ou le génie de la tuberculose, pourquoi voudrait-on qu'ils nous missent à l'abri de la folie ; ou pourquoi, dans un même homme, qu'ils ne pussent coexister avec elle? Je vais plus loin ; et dans le cas particulier de Rousseau, je ne craindrai pas, sinon précisément de confondre le génie avec la folie, mais de rendre au moins la qualité de son génie solidaire de l'exaltation qui devait un jour le conduire à la folie. Car enfin, si l'on raisonne bien, qu'en résultera-t-il ? Que le génie et la folie ne sont qu'une même chose? Oui, si le plus grand éclat du génie coïncidait toujours avec le paroxysme de l'exaltation morbide ; — oui, si pour quelques cas, comme ceux de Rousseau, de Swift ou du Tasse, il n'y en avait pas vingt, comme ceux d'Arioste, ou d'Addison, ou de Voltaire ; — et oui, si généralement, le génie consistant, par définition même, en ce qu'il a d'unique, il n'était pas toujours incomparable, indéfinissable, incommensurable.

F. Brunetière.

REVUE DRAMATIQUE

Théâtre-Français : *Margot*, comédie en 3 actes et en prose, de M. Henri Meilhac.

Spirituelle, comme toujours; ingénieuse; très « parisienne, » moins « parisienne, » à la vérité, que *Ma Camarade* ou que *Décoré*, mais assez « parisienne » pour nous; d'ailleurs, adroitement mise en scène et convenablement jouée, *Margot*, la nouvelle comédie de M. Meilhac, a par malheur le triple défaut de n'être pas très claire, d'être déplaisante en ce qu'on en comprend, et de n'être pas *faite*. Seraient-ce là des qualités sur la scène du Théâtre-Libre, dont les jeunes auteurs commencent à préoccuper visiblement leurs devanciers? et où tout ce qui peut, tout ce qui doit déplaire et choquer, est mis sous le nom d'imitation plus fidèle de la vie? sur la scène des Variétés? sur celle du Palais-Royal? où la dérision de l'art même et de ses moyens fait habituellement le fond du vaudeville. Ce n'en sont pas, au moins, sur la scène du Théâtre-Français; — et rien n'a plus étonné dans *Margot*, l'autre soir, après l'indécision du sujet, qu'un certain air de familiarité, de négligence ou d'improvisation, que rendait plus sensible encore le jeu compassé des acteurs.

On connaît le sujet de la pièce. Un viveur sur le retour, M. de Boisvillette, galant homme d'ailleurs, a souvent rencontré, dans le monde où l'on s'amuse, une jeune fille encore honnête, — si tant est que l'honnêteté se réduise à ce que vous savez, — qui promène de soupers en soupers, à la suite de Mlle Carline, sa marraine, un dégoût instinctif de la vie trop facile à laquelle elle se sait destinée. C'est Margot, dont la mère est morte quelque part, à Rio-Janeiro, si j'ai

bonne mémoire, en la léguant à Mlle Carline, une bonne fille, qui dépense, nous dit-on, 150 ou 200,000 francs par an; — et qui les gagne. Pour quelles raisons, d'ailleurs, on a cru devoir nous montrer Mlle Carline, et par occasion Mlle Adèle, son inséparable, qui ne font rien à la pièce, qui n'y reparaissent même pas, c'est ce que je n'ai pas bien compris... Il faudrait se défier d'un procédé trop facile qui consiste à nous prendre par les yeux; à mettre dans la disposition d'un appartement la « psychologie » d'une situation, le caractère d'une femme dans la coupe de sa robe; et à transporter ainsi, de l'auteur dramatique à la couturière et au tapissier toute une partie de l'art. Un mobilier n'est pas un « état d'âme; » et pour m'avoir montré Mlle Carline et Mlle Adèle, on ne m'a point fait connaître M. de Boisvillette, — ni Margot.

Quoi qu'il en soit, touché d'une compassion où la sentimentalité du viveur qui vieillit se mêle vaguement aux calculs secrets de l'homme de plaisir, Boisvillette propose à Margot de la remettre dans le bon chemin. Elle a été élevée à la campagne, au milieu des canards et des poules, dont elle garde un souvenir attendri; on l'y renverra donc, et on l'installera chez M. de Boisvillette, en sa maison d'Émerainville. Elle y réformera son orthographe, qui laisse encore à désirer; elle y complètera son éducation, qui semble avoir été sommaire; elle y respirera l'air de l'honnêteté avec celui de la campagne. Et alors,.. plus tard,.. quand elle sera vraiment une « demoiselle, » Boisvillette, complétant son œuvre, lui cherchera un bon garçon qu'elle épousera « pour de vrai, » comme il convient à une honnête fille. C'est le premier acte; — où d'abord nous ne démêlons pas bien les intentions de M. de Boisvillette: si c'est une généreuse expérience qu'il tente ou un vilain calcul qu'il fait, ni si c'est à lui-même, Boisvillette, ou si c'est à Margot que l'auteur a prétendu nous intéresser. Est-ce la *Souris?* ou, puisqu'on l'a dit, est-ce *l'École des Femmes?* Et la pièce va-t-elle rouler sur les dernières amours de ce quinquagénaire? ou s'agit-il de savoir si Margot se sauvera du vice? M. Meilhac s'en tire par un moyen de vaudeville. « Si j'étais psychologue, dit à peu près Boisvillette, je serais curieux de savoir ce qui se passe dans mon cœur. » Et on applaudit, parce qu'en ce moment rien n'est si « parisien » que de se moquer de la « psychologie, » comme on se moquait hier du « pessimisme, — sans le comprendre, ni le connaître. Mais il vaudrait peut-être mieux qu'on le fût soi-même, « psychologue », et que l'on n'escamotât pas dans un éclat de rire les explications dont on a bien vu la nécessité, puisqu'on nous la signale, mais qu'on n'a pas cru devoir nous donner.

Ce n'est pas, à vrai dire, que ni l'un ni l'autre des deux sujets entre lesquels M. Meilhac semble avoir hésité soit de lui-même fort intéressant. Non; ce n'est pas une grosse question que de savoir si les quinquagénaires se feront aimer des fillettes; et, vous sentez-vous beaucoup

plus curieux du sort des « enfans de l'amour? » Leurs mères, en général, et même leurs marraines, pour diverses raisons, les enferment volontiers sous une triple serrure, les filles,

Dans un petit couvent, loin de toute pratique;

les garçons dans un bon collège de province; et garçons ou filles, quand ils sont grands, ils deviennent ce qu'ils peuvent, comme les autres, comme nous tous, dans un monde où l'on ne se soucie guère aujourd'hui des origines ou des commencemens des gens. Mais enfin, de ces deux questions, puisqu'il nous les avait proposées, M. Meilhac eût dû en choisir une, lui sacrifier l'autre, ne pas les effleurer pour les quitter tour à tour, et finalement n'en résoudre aucune. C'est ce que j'ai voulu dire en disant que *Margot* n'est point *faite*. J'ajoute maintenant que peut-être n'était-elle point *faisable*.

En effet, le second acte, bien loin d'éclaircir les choses, les embrouille. Pour avoir entrevu le neveu de M. de Boisvillette, une seule fois, chez son oncle, Margot l'aime et n'aimera jamais que lui. D'un autre côté, François, le garde-chasse, à la voir si gentille et à se promener avec elle dans les grands bois, en est devenu passionnément amoureux. Quant à Boisvillette lui-même, en le voyant arriver, interroger Margot sur l'histoire de France, l'écouter jouer au piano *le Petit Suisse* et *le Pays le plus beau*, lui faire lire du Musset, lui en lire à son tour, — en « homme du monde, » — et lui en faire relire, nous apprenons qu'il l'aime; et à ce coup nous croyons que son amour pour Margot fait le vrai sujet de la pièce. Mais nous nous trompons. Car, quand elle revoit le neveu de Boisvillette, quand elle découvre qu'il va se marier, et que ce n'est point avec elle, mais avec Mlle d'Arsy, le personnage artificiel que la pauvre Margot s'est composé disparaît. Elle redevient la fille de sa mère et la filleule de Mlle Carline; elle reproche amèrement à Boisvillette, avec ses idées, d'avoir fait son malheur; et, prenant sa course à travers le parc, où va-t-elle? — se jeter dans la rivière, ou reprendre ses premières habitudes? — mais elle s'en va. C'était donc à elle que nous devions nous intéresser. Décidément, c'était l'expérience que l'on tente sur elle qui faisait l'intérêt de la pièce? Retournons-nous donc encore, et reprenons-nous à Margot. Que va-t-elle devenir, et comment sortirons-nous de là?

D'une façon que le public et la critique ont trouvée généralement déplaisante, mais qui n'est que mal préparée. On a ramassé Margot évanouie dans le parc, précisément à quelques pas du pavillon qu'habite François, le garde-chasse. Revenue à elle et remise sur pied, plus raisonnable maintenant, Margot, puisqu'il faut faire son deuil de son amour, s'informe si François, qu'elle a repoussé, mais qui l'aime

toujours, ne consentirait pas à l'épouser; et, comme François lui répond en termes assez peu engageans, elle hésite. C'est Boisvillette, alors, qui se présente, et, pris au piège qu'il s'était tendu, c'est lui qui s'offre à Margot pour mari. Margot, qui ne l'aime point, lui remontre qu'elle ne lui convient guère, et Boisvillette aussitôt se retire. Elle repousse également les propositions moins honnêtes, ou même un peu « canailles, » de l'ami Léridan, qui voit toujours en elle la filleule de Carline. Il y a ainsi des sots, en qui la sottise même, faisant les effets du scepticisme, y fait presque ceux de l'esprit; et Léridan n'est qu'un sot. Mais, comme il faut bien finir d'une manière ou d'une autre, se résignant à sa fortune, Margot, quoi qu'il lui en coûte, épousera François. Voilà un sot mariage, et, — à moins que ce dénoûment ne soit peut-être ironique, — voilà un étrange dénoûment, comme ne répondant ni à la situation, ni à l'idée que l'on nous a donnée du caractère de Margot, encore moins aux toilettes qu'elle porte, à la manière de vivre dont elles sont le luxueux témoignage, ni surtout à la question qu'on s'était engagé de résoudre, puisque encore une fois on nous l'avait proposée. Si je me passe volontiers que l'on traite des « questions » au théâtre, au moins alors ne faut-il pas qu'on en pose. M. Meilhac en a posé une, peut-être deux, peut-être trois, pour nous laisser dans l'entière ignorance de ce qu'il en pourrait advenir.

Il y a cependant deux ou trois points dans ce troisième acte sur lesquels je voudrais défendre *Margot;* et, par exemple, je n'ai point compris que l'on reprochât à M. Meilhac le langage qu'il a mis dans la bouche de son garde-chasse. Lorsque Margot lui demande s'il épouserait encore la femme qui l'a repoussé, François, sachant d'ailleurs qu'elle a dans le cœur un autre amour, lui répond qu'il ne pourrait pas se défendre de quelque défiance, et par conséquent aussi de quelque sévérité. On a trouvé ce discours un peu dur; il n'est pourtant que naturel; et à ce propos, si je faisais une critique à M. Meilhac, ce serait plutôt de n'avoir pas donné aux paroles du garde-chasse tout ce qu'il aurait pu, s'il l'eût voulu, leur donner d'ampleur et d'autorité.

Pour être garde-chasse on n'en est pas moins homme :

ce ne sera pas une chose facile que de sauver Margot d'elle-même; et puisque François se rend compte que son ménage avec Margot ne sera pas celui d'un couple d'amoureux, il fait loyalement de l'en avertir.

D'autres encore se sont étonnés que Margot n'épousât pas M. de Boisvillette, et qu'elle lui en donnât pour raison que de l'épouser, ce « ne serait pas honnête. » Le sentiment est pourtant juste et délicat. Si le mariage qu'elle fait avec François est un peu au-dessous d'elle, et s'ils seront probablement très malheureux ensemble, le mariage avec M. de

Boisvillette est un peu au-dessus des espérances que Margot pouvait former. En épousant M. de Boisvillette, elle aurait donc l'air, vis-à-vis du monde et d'elle-même, d'avoir fait une spéculation plus habile qu'aucune de celles de Mlle Carline, sa marraine, ou de Mlle Adèle. Elle serait devenue la femme d'un homme dont elle n'aurait été que la maîtresse d'un jour, s'il ne lui avait pas rendu d'abord un grand service, et qu'avant de l'aimer d'amour il n'eût pas pris vis-à-vis d'elle le rôle d'une sorte de père. Je comprends son scrupule, et il l'honore, Elle eût, sans doute, épousé le neveu de M. de Boisvillette, parce qu'il est jeune, parce qu'elle l'aime, et parce que, comme nous le voyons tous les jours, une fille comme elle, quand la jeunesse et l'amour s'en mêlent, peut prétendre à tous les mariages. Mais elle n'épouse pas M. de Boisvillette, parce qu'elle ne l'aime pas, et qu'en l'épousant sans l'aimer, elle récompenserait les bienfaits qu'elle tient de lui par une ingratitude qui irait, comme elle le dit d'un mot un peu vif, ou même trop cru, jusqu'à l'infidélité. S'il avait encore un peu plus développé ces sentimens, M. Meilhac aura-t-il craint peut-être qu'on ne l'accusât de sentimentalisme ou de psychologie? Je le regrette : car je donnerais pour ces deux scènes, si toutefois elles étaient un peu plus largement traitées, et que le dialogue n'en fût pas à chaque instant coupé de drôleries « parisiennes, » la scène de la leçon d'histoire, qui est presque de l'opérette, et celle de la lecture de Musset, qui ne sert qu'à ralentir une action déjà bien traînante.

Je n'ai plus qu'à dire quelques mots de l'interprétation.

Il est de mode aujourd'hui, quand on parle du Théâtre-Français, de rendre ou de donner aux comédiens tout ce que l'on est quelquefois obligé de disputer aux auteurs : et, même lorsqu'ils jouent assez mal, on est convenu d'admirer la correction, la noblesse, ou la solennité qu'ils y mettent. Pour nous donner à peu de frais la réputation d'un amateur délicat et sévère, nous n'aurons donc qu'à dire franchement de l'interprétation de *Margot* ce qu'il nous a paru que tout le monde autour de nous en pensait.

Ne parlons point de Mlle Nancy Martel, de Mlle Rachel Boyer, de Mlle Fayolle, de Mlle Bertiny, de M. Le Bargy, de M. Gravollet. Leurs rôles n'existent pas : et, en passant, n'est-ce pas une chose assez singulière, assez significative même, que, sans compter les domestiques, on se mette à onze pour jouer une pièce qui ne comporte que deux rôles en tout? Félicitons-les seulement de n'avoir pas essayé d'en tirer les effets que M. Coquelin cadet a voulu, lui, tirer du sien, et qui sont plus dignes de la scène des Variétés ou du Palais-Royal que de celle du Théâtre-Français. La belle affaire, que de nous faire rire de la coupe d'un pardessus ou de la forme d'un chapeau! Le moindre clown en ferait bien autant : et je m'étonne que la déplorable facilité

qu'il y a de réussir dans ces clowneries n'en ait pas détourné depuis déjà longtemps un comédien de l'expérience et de la valeur de M. Coquelin cadet.

Quant à Mlle Céline Montaland, — dans le rôle d'une dame d'Arsy, dont j'ai très bien pu me passer de parler jusqu'ici, — j'aime mieux n'en rien dire que d'employer les mots qu'il faudrait pour caractériser la manière dont elle l'a joué : ils seraient trop vifs, plus vifs que l'occasion ne les exige, et capables, en vérité, de me faire plus de peine encore, mais surtout au lecteur, qu'à Mlle Montaland elle-même.

Pourquoi ne puis-je m'associer aux éloges dont je vois que l'on a partout comblé M. Worms? Si M. Coquelin cadet n'hésite pas, comme je le disais, à se faire applaudir par des effets moins dignes de la Comédie-Française que des Variétés, j'avais déjà trouvé, dans *la Bûcheronne*, où M. Worms jouait le rôle d'un braconnier, qu'il se faisait applaudir par des effets de mélodrame, plus dignes, eux, de l'Ambigu comique ou de la Porte-St-Martin que du Théâtre-Français. C'est qu'un jeu mélodramatique n'est pas seulement, comme on a l'air de le croire, un jeu tout en dehors, tout en grands bras et en éclats de voix, un jeu romantique et farouche. Mais c'est encore un jeu, même réglé, sobre et contenu, comme est celui de M. Worms, quand cette sobriété se nuance d'intentions ténébreuses; et si l'on ne peut paraître sous les haillons d'un braconnier ou sous l'uniforme d'un garde-chasse, sans emprunter les attitudes, les inflexions, et les regards d'un vaincu du sort et de la vie. Jouer en dehors, ou jouer en dessous, c'est toujours jouer faux. Ce François n'est pas si tragique, en dépit d'une ou deux phrases que M. Meilhac lui a mises dans la bouche; et M. Worms l'aurait bien mieux joué s'il l'eût joué avec un peu plus de franchise, de naturel et de simplicité.

J'ai gardé pour la fin M. Febvre et Mlle Reichenberg : ils sont à eux deux presque toute la pièce; et, dans des rôles d'ailleurs inégalement difficiles à composer, — c'est celui de Boisvillette, bien entendu, qui est le moins difficile, — j'ai plaisir à dire que la perfection de leur jeu n'a d'égale que leur aisance. Que faut-il davantage? Ce qu'il y a d'intentions multiples et complexes dans le personnage de Margot, Mlle Reichenberg les a démêlées et rendues avec une sûreté merveilleuse, avec finesse, avec esprit, avec bonne humeur. Mais pour M. Febvre, et si j'étais bien sûr qu'il n'y entendît pas malice, je ne saurais lui faire de plus sincère compliment que de lui dire qu'il joue beaucoup mieux qu'il n'écrit. Vous verrez cependant qu'il n'en sera qu'à moitié satisfait.

***

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

31 janvier.

Que faut-il de plus, direz-vous, pour que les affaires de la France marchent tout simplement, régulièrement? Il y a eu, voici quelques mois à peine, des élections qui ont eu ce résultat heureux de chasser les dangers et les fantômes dont on s'était un moment effrayé. Il y a dans les chambres nouvelles une majorité pour soutenir la république, la constitution et le gouvernement. Il y a un ministère qu'on ne tourmente certes pas, qui a la liberté de vivre, même sans rien faire. Il y a surtout un pays qui n'est pas difficile, qui, une fois rentré dans son calme après la fièvre des élections, attend avec patience et bonne volonté ce qu'on fera pour lui. Que faut-il de plus pour durer, pour courir tant bien que mal l'étape nouvelle de quatre ans?

Eh bien! oui, il y a toutes les apparences d'un état régulier, d'une marche régulière des choses, — et il n'y a pas la réalité. Il y a des majorités mobiles et versatiles qui se retrouvent par instant dans des votes de violence, de représaille et de parti, — il n'y a pas, du moins encore, une vraie majorité liée par un sentiment commun des intérêts et des vœux du pays. Il y a un ministère qui gère les affaires en évitant de se compromettre, sans vivre ni mourir, — il n'y a pas un gouvernement réglant la marche, donnant une impulsion, ayant une volonté pour tous ceux qui n'en ont pas. On sent que dans cet ensemble de notre vie publique du moment, il n'y a ni fixité, ni esprit d'initiative, ni direction. Il n'y a que des instincts, des contradictions, des velléités, une incertitude qui se prolonge un peu dans tous les camps et sous toutes les formes. C'est une majorité qui se cherche, disait-on récemment au Palais-Bourbon. On peut bien ajouter si l'on veut, pour être dans une vérité complète, que sous ce rapport la minorité, l'opposition n'est pas plus avancée, qu'elle en est à se chercher. Ni opposi-

tion ni majorité ne sont bien sûres de leur affaire; elles se cherchent à tâtons, dans des négociations fuyantes ou dans des essais de réunions plénières, sans arriver à rien. Il y a toujours à « décider cet être, » selon le vieux mot de Frédéric II. La question est à débrouiller, et c'est ce qui fait qu'en dépit des apparences d'un état que les élections dernières sont censées avoir fixé pour quatre ans, tout reste à la merci des incidens, de l'imprévu, des impressions soudaines qui se succèdent au hasard de discussions décousues.

C'était déjà la situation dès les premières réunions de ce parlement nouveau sorti du scrutin de l'automne passé. C'est encore la situation telle qu'elle est apparue il y a quelques jours à peine, à l'ouverture de la session, de la première session régulière d'une législature nouvelle, où il faudra pourtant bien se décider à aborder les affaires sérieuses du pays. Ce qu'il y a de sûr, c'est que si la majorité républicaine se cherche, comme on le dit, elle n'est pas arrivée à se trouver, ou du moins si elle semble se reconstituer par instans, c'est pour se retrouver avec ses passions, ses préjugés et ses ressentimens, avec ce mélange d'impatiences violentes et de fatigue qui paraît être le trait le plus caractéristique de la chambre nouvelle. Ce qu'il y a de plus évident encore, c'est que cette session où elle entre, où elle prétend régner sans se posséder elle-même, n'a pas bien débuté. Elle a commencé d'une manière assez médiocre. Dès sa première séance, la chambre a failli s'arrêter, épuisée de langueur, impuissante, faute du nombre légal de votans pour la formation de son bureau, pour la réélection de M. Floquet, qui n'est pas, cette fois, un président bien triomphant. A peine ouverte, elle a été sur le point de se heurter contre une interpellation au moins inopportune, si elle n'était pas des plus dangereuses, sur de prétendus projets de voyage de M. le président de la république à Bruxelles ou à Metz. Elle n'avait pas échappé à ce péril qu'elle tombait dans le piège d'une scène de violence dont les héros, si héros il y a, ont été quelques députés boulangistes et un député douteux de Paris, M. Joffrin. Certainement il y a eu de l'arrogance et même un peu de ridicule dans cette scène tumultueuse où trois députés ont attiré sur eux la peine d'une exclusion temporaire du Palais-Bourbon, pour avoir voulu empêcher M. Joffrin de parler. Ils n'avaient pas le droit de suspendre pour leur bon plaisir l'action parlementaire. M. Joffrin a été validé, il en a été décidé ainsi; la chambre ne pouvait faire autrement que de maintenir sa décision. C'est évident; mais enfin, s'il faut tout dire, on n'aurait pas donné une apparence de prétexte à ces violences tapageuses si on ne s'était pas obstiné, par un caprice d'omnipotence, à sanctionner quand même une élection qui n'était pas réellement une élection. On ne remédierait à rien aujourd'hui par des aggravations de règlement contre les scènes scandaleuses qui peuvent se produire, en menaçant, comme on le propose, d'exclure un député trop bruyant pendant une

session entière. — Un jour, c'est la presse qu'on risque de frapper dans ses libertés en prétendant réprimer ses excès; un autre jour, c'est le droit parlementaire qu'on s'expose à atteindre pour mettre à la raison quelques boulangistes récalcitrans. Des lois, des règlemens de guerre, on peut aller loin dans cette voie, — et ni M. Joffrin, ni M. Boulanger ne valent, certainement, qu'on fasse bon marché de toutes les garanties!

Le malheur des républicains est d'être les dupes de leurs entraînemens, de mettre dans leur politique ou dans ce qu'ils appellent leur politique, plus de passions et de préjugés que d'idées et de raison. Ils ne savent pas trop ce qu'ils feront pour répondre aux vœux du pays, tels qu'ils ont paru se dégager des élections dernières; pour eux, le premier intérêt est de garder le pouvoir, et, pour garder le pouvoir, ils sont prêts à employer tous les moyens, les répressions, s'il le faut, les faveurs pour leurs cliens, l'intimidation à l'égard des autres, l'exclusion de leurs adversaires, les lois restrictives ou les sévérités de règlement. Ils en sont venus à avouer tout haut l'autre jour, sans y être obligés, qu'à leurs yeux le premier titre, pour être magistrat, était de se montrer d'abord républicain, bien entendu républicain du rite opportuniste ou radical. On leur a demandé l'apaisement : ils répondent par la suppression des traitemens du petit clergé, par le refus hautain de se prêter au moindre adoucissement des lois scolaires ou de la loi militaire. On leur a demandé la conciliation : ils en sont encore à cette vérification des pouvoirs qu'ils ont reprise après une interruption de quelques jours, d'où ils ne savent plus comment sortir.

On pouvait croire qu'ils avaient épuisé leurs rancunes, qu'ils auraient hâte, à la rentrée de la chambre, de clore ces représailles électorales qui ne sont après tout qu'un abus de l'omnipotence parlementaire : plus ils vont, au contraire, plus ils semblent se montrer vindicatifs et exclusifs. Ils finissent par se perdre dans un arbitraire illimité; ils ne jugent plus une élection en elle-même, mais par toutes sortes de raisons de fantaisie. Pourquoi a-t-on invalidé M. Delahaye, député conservateur de Chinon? On s'est fait tout simplement juge d'une polémique plus ou moins vive, d'une contestation qui n'a pas même été éclaircie, entre les deux adversaires, entre le candidat élu et le candidat évincé. L'aventure de l'élection de Lodève est bien plus curieuse encore. Ici les falsifications de bulletins étaient évidentes, avérées, et le candidat républicain, M. Ménard-Dorian, qui était censé élu contre M. Paul Leroy-Beaulieu, avouait lui-même la nullité de l'élection. Qu'a-t-on fait? On n'a pas annulé l'élection, on a voté une enquête, sous prétexte que l'honneur du parti républicain de l'Hérault était en jeu! De sorte que le député, qui de son propre aveu n'était pas élu, reste provisoirement député, et qu'on va faire une enquête sur des fraudes d'ailleurs couvertes aujourd'hui par la prescription. Pourquoi

vient-on d'invalider M. Etcheverry, député de Mauléon, qui a eu plus de mille voix de majorité? L'ingérence du clergé est un prétexte commode. Au fond le vrai motif, d'après une note qui a été trouvée, c'est que, si M. Etcheverry était invalidé, son concurrent républicain aurait peut-être la chance d'être élu. — Pourquoi se perdre en subtilités? Le vieux M. Madier de Montjau a dit le mot de toutes les invalidations : il a prétendu que tous ceux qui s'étaient associés dans les dernières années à la guerre contre la république et les républicains méritaient d'être invalidés. Voilà qui est clair! Seulement si c'est pour se rallier à ces idées et à cette politique que les républicains tiennent des réunions plénières; si c'est ainsi qu'ils prétendent faire une majorité, il se peut qu'on ne soit pas près de voir la république s'affermir, un gouvernement se constituer et les divisions diminuer entre les partis!

Au lieu de se livrer à ces violences, qui ne font qu'envenimer les haines, mieux vaudrait certes s'attacher à des affaires qui ont pour le pays une bien autre importance que les invalidations, à des questions comme celle qui vient de provoquer la création d'une grande commission des douanes. Cette commission, nommée d'hier par la chambre, ne compte pas moins de cinquante-cinq membres. Au premier abord, elle n'aurait que la simple mission d'examiner une modeste affaire de tarifs sur les maïs et sur les raisins secs; au fond, dans la pensée de ceux qui l'ont proposée, — M. Méline, un des principaux promoteurs, ne l'a point caché, — aussi bien que dans la pensée de ceux qui l'ont plus ou moins combattue avant sa naissance, elle a une bien autre portée. Elle est destinée à concentrer tout ce qui se rattache au régime commercial du pays. Ce n'est pas que de telles questions, toutes d'affaires en apparence, ne touchent de toutes parts à la politique; mais elles échappent aux passions de parti par cela même qu'elles embrassent les intérêts les plus puissans et les plus divers, qu'elles touchent aux ressorts de la fortune de la France. A ne voir que la composition de la commission, — où les républicains, par une obstination de manie exclusive, se sont donné puérilement le tort de n'admettre que cinq conservateurs, — on ne peut se méprendre sur l'esprit qui règne, à l'heure qu'il est, dans le parlement français. Sur cinquante-cinq commissaires, il y en a trente-neuf ouvertement protectionnistes; il n'y a que huit libéraux, parmi lesquels M. Léon Say, M. Aynard de Lyon, M. Raynal de Bordeaux, et huit commissaires représentant une opinion intermédiaire. C'est le protectionnisme qui l'emporte, c'est la préparation de la revanche contre le régime des traités de commerce, contre le libéralisme commercial.

Est-ce à dire que le protectionnisme soit prêt à entrer dans nos lois? Ce n'est point ici évidemment un conflit de théories abstraites; ni protectionnistes ni libéraux ne se sont montrés absolus dans les discussions préliminaires qui se sont engagées. A mesure qu'on entrera

dans les détails d'un problème aussi complexe, on en reviendra nécessairement aux transactions. Ce qu'il y a de certain, c'est qu'on est en face d'une grande et sérieuse affaire qui échappe à la politique de parti, dont la solution peut décider pour longtemps de la fortune et de l'avenir de la France.

Quand l'Europe occupée de ses affaires intérieures est à peu près à la paix ou se complaît, si l'on veut, aux apparences de la paix, il faut donc qu'il y ait toujours quelque contre-temps, quelque trouble inattendu dans les rapports des nations. Le trouble, — partiel, accidentel, momentané, il faut encore le croire, — est venu cette fois de cette étrange querelle que l'Angleterre fait au petit Portugal à propos de quelques territoires africains du Zambèze et du Chiré sur lesquels deux puissances si inégales prétendent avoir des droits. Ces droits, quels qu'ils soient, qu'ils résultent de l'histoire ou de traités plus récens, sont-ils absolument inconciliables? La diplomatie, avec un peu de patience, n'aurait-elle pas pu finir par débrouiller toutes ces obscurités et par mettre d'accord toutes les prétentions? Ce n'est évidemment que par des négociations de bonne volonté qu'on aurait pu arriver à une transaction à demi équitable, et une conférence européenne réunie il y a quelques années à Berlin, justement pour délibérer sur toutes ces questions, avait indiqué le moyen le plus simple de trancher tous les différends, — l'arbitrage. Si le Portugal, qui est après tout la plus ancienne puissance colonisatrice au centre de l'Afrique, exagérait ses droits historiques, la diplomatie et l'arbitrage pouvaient le ramener à la raison, même aux concessions nécessaires. Le fait est que l'Angleterre semble avoir voulu précisément devancer tout appel à l'arbitrage, qu'elle a tenu à tout brusquer et qu'elle a procédé comme elle procède quelquefois, — sommairement. Du jour au lendemain, lord Salisbury a chargé le ministre de la reine, M. Glynn Petre, de remettre au cabinet de Lisbonne un ultimatum mettant le Portugal dans l'alternative de rappeler ses forces campées sur le Chiré ou de courir les chances d'une rupture dans les vingt-quatre heures. Le Portugal, quoique offensé dans sa fierté, ne pouvait faire autrement que de plier devant la force; il a envoyé à ses autorités de Mozambique les ordres qu'on exigeait de lui. Il a cédé, en réservant toutefois les droits de la couronne portugaise et aussi le droit de recourir à un arbitrage que lui donne la convention de Berlin. C'est la première phase du conflit!

Quelle sera la suite? On ne peut trop le pressentir encore. Lord Salisbury et les Anglais, dont il a flatté l'orgueil, les instincts envahissans, par cet acte de force, ont cru peut-être qu'il n'y avait qu'à frapper un coup un peu rude pour que tout fût fini par la soumission du Portugal. Ce n'est, au contraire, que le commencement d'une affaire qui garde sa gravité, et par toutes les questions qu'elle soulève, et par les consé-

quences qu'elle peut avoir. Sans doute, le Portugal s'est soumis, puisqu'il ne pouvait pas faire autrement, puisqu'il ne pouvait pas s'exposer à l'exécution sommaire dont il était menacé! L'Angleterre, cependant, ne peut se faire l'illusion que tout soit fini par un ultimatum. Elle ne peut pas éviter que la question ne touche d'autres puissances, qu'elle ne soulève des difficultés multiples, qu'il n'y ait une convention de Berlin à laquelle elle a souscrit elle-même, dont elle ne peut décliner l'autorité sans avouer qu'elle ne reconnaît que le droit de la force. Bon gré, mal gré, cette affaire a pris un certain caractère général par le retentissement qu'elle a eu déjà un peu partout, par les inquiétudes et les défiances qu'elle réveille, par les protestations qu'elle suscite contre un si évident abus de prépotence. On ne voit pas bien, en vérité, quel avantage l'Angleterre aura trouvé à cette démonstration démesurée de puissance. Elle s'est créé peut-être des difficultés qu'elle rencontrera un jour ou l'autre dans ces affaires d'Afrique, où elle n'est plus seule, où elle a désormais à compter avec l'Allemagne. Elle n'a sûrement rien gagné pour son influence morale en Europe. Elle n'a réussi, d'un autre côté, qu'à provoquer, dans le petit pays qu'elle a violenté, dans ce malheureux Portugal, une véritable crise, une explosion de sentiment national dont le premier effet a été la chute d'un ministère.

Ce n'est pas que le cabinet dont M. Barros-Gomes était un des principaux membres comme ministre des affaires étrangères ait manqué de fermeté, de modération ou de prévoyance, dans sa diplomatie, dans sa défense des droits du Portugal. Il a été la victime de l'*ultimatum* anglais qu'il n'a pas pu détourner et qu'il a dû subir! Il a été obligé de s'effacer, de céder la place à un ministère qui s'est formé aussitôt, dont le chef est M. de Serpa-Pimentel. Au point de vue intérieur, c'est un cabinet de conservateurs-libéraux succédant à un cabinet de progressistes; au point de vue extérieur, la politique est à peu près la même. Le nouveau cabinet du roi Carlos Ier ne peut avoir d'autre programme que d'atténuer, s'il le peut, le conflit avec l'Angleterre, en sauvegardant de son mieux la dignité du pays et en réservant l'appel à l'arbitrage prévu par la convention de Berlin; mais ce qu'il y a de plus grave, c'est l'état moral que ces événemens ont créé dans ce petit pays portugais. A l'acte de force de l'Angleterre, la population a répondu par une explosion de ressentiment public. A peine la sommation de lord Salisbury a-t-elle été connue, l'irritation populaire s'est déchaînée et s'est portée à des excès contre la légation britannique. A Lisbonne, à Porto, dans d'autres villes, les manifestations se sont multipliées. Bien mieux : il se produit depuis quelques jours dans le monde des affaires et du négoce un mouvement singulier. On ne parle de rien moins que de congédier tous les employés anglais, de mettre en interdit les marchandises anglaises, les monnaies anglaises, de supprimer toute relation avec l'Angleterre commerçante.

C'est une situation qui n'est pas facile pour le gouvernement de Lisbonne, d'autant plus que les républicains, pourtant peu nombreux en Portugal, se mêlent à ces agitations en se servant des passions nationales contre la monarchie aussi bien que contre tout ce qui est britannique. De sorte que pour quelques territoires du Zambèze, pour le plaisir de la compagnie de colonisation africaine, l'Angleterre s'est exposée à créer des dangers intérieurs au Portugal et à s'aliéner à elle-même un ancien allié, à nuire à son propre commerce. Les Anglais sont persuadés que tout s'arrangera; c'est possible. On sait comment les conflits commencent, on ne sait pas toujours comment ils finissent!

Aux affaires et aux rapports des peuples viennent parfois se mêler de ces incidens, de ces deuils qui sont comme la mélancolie des choses du temps et ne laissent pas d'avoir leur signification. Presque au même instant ces jours derniers, ce mal qui court l'Europe depuis quelques semaines a fait deux victimes en Italie. La mort, une mort presque soudaine tant elle a été rapide, a enlevé un prince de la maison royale de Savoie et un ambassadeur de France à Rome. Cette coïncidence n'est point sans avoir ému l'opinion. Le prince qui vient d'être emporté à l'improviste, le duc d'Aoste, le second fils du Victor-Emmanuel, frère du roi Humbert, vivait depuis longtemps sans bruit, loin de la politique. Il avait été cependant à son heure mêlé à un drame de révolution et de guerre qui a changé le monde. Il n'avait pas eu de chance avec sa royauté en Espagne!

Si l'empire, en 1870, à l'occasion de la candidature du prince de Hohenzollern à la couronne espagnole, avait joué sa partie avec plus de sang-froid, il aurait laissé le prince allemand aller s'asseoir sur son trône branlant à Madrid : il était bien sûr d'être vengé avant peu par les Espagnols eux-mêmes. Cette royauté était promise d'avance à une misérable et courte fortune! Par une combinaison étrange, ce qui aurait pu arriver à ce prince allemand, c'est l'histoire du prince italien Amédée de Savoie choisi à défaut du Hohenzollern, jeté par un destin ironique dans cette aventure. Un jour de ce cruel hiver de 1870, pendant que l'horrible guerre désolait encore la France, le prince Amédée traversait la Méditerranée pour aller aborder en Espagne, et à son débarquement la première nouvelle qu'il recevait, c'était que le général Prim qui lui avait donné la couronne avait péri la veille dans les rues de Madrid, victime d'un assassinat qui est resté toujours un mystère. Le nouveau roi entrait dans le règne sous d'assez sombres auspices, et malgré les ovations officielles, avant qu'il fût longtemps, il pouvait s'apercevoir qu'il ne serait pas roi pour son plaisir. En deux ans c'en était fait de cette royauté! Ce n'est pas que celui qui a régné au-delà des Pyrénées sous le nom d'Amédée Ier ne fût digne par ses qualités de la couronne qui lui avait été offerte : c'était un prince courageux, —

il l'avait prouvé à Custozza, où il avait été blessé à la tête de sa brigade, — intelligent, libéral, fidèle à la constitution qu'il avait acceptée; il avait de plus auprès de lui une jeune reine gracieuse, empressée à plaire et à faire le bien. C'était sans doute le mieux intentionné des rois; mais il était étranger! Il avait contre lui les carlistes qui relevaient leur drapeau, les républicains qui conspiraient pour la république, les conservateurs fidèles au jeune Alphonse, le sentiment national. Il se voyait réduit à vivre seul, délaissé par l'aristocratie espagnole qui n'allait jamais au palais, sans appui dans le peuple et dans l'armée, médiocrement soutenu par ses partisans, occupés à se disputer le pouvoir. Un jour vint où les attentats commençaient contre lui, et bien qu'il eût bravement tenu tête aux meurtriers qui venaient l'assaillir dans une de ses promenades, il ne tardait pas à en finir par une grande résolution. Aux premiers jours de février 1873 il donnait sa démission aux Cortès pour prendre le chemin du Portugal, le seul qui lui fût encore ouvert. Son départ même fut une scène aussi émouvante que caractéristique. Le cortège de la dernière heure était peu nombreux. Le roi Amédée faisait son voyage salué avec un respect silencieux, mais seul, abandonné de tous, trouvant à peine sur sa route quelque secours pour la reine qui venait d'accoucher et qui bravait tous les périls pour se dérober à une couronne faite d'épines. C'est l'histoire d'une royauté étrangère au-delà des Pyrénées!

Depuis, le roi Amédée, réveillé de son rêve et rentré dans son pays, était redevenu ce qu'il était avant, prince italien, duc d'Aoste. Il avait visiblement gardé de l'épreuve qu'il avait subie une tristesse découragée qu'était venue bientôt aggraver la mort de la jeune femme qui avait porté avec lui la couronne. Il remplissait les devoirs qui lui étaient imposés tantôt comme amiral de la flotte italienne, tantôt comme inspecteur général de la cavalerie, quelquefois comme ambassadeur extraordinaire pour les funérailles des rois et des empereurs. Il évitait autant qu'il le pouvait le bruit et l'ostentation. Il paraissait peu à la cour, encore moins au Sénat, dont il était membre comme prince du sang. Il vivait le plus souvent à Turin, la ville préférée de la maison de Savoie. Si depuis peu il avait retrouvé une joie intime par un second mariage avec la fille de sa sœur, de la princesse Clotilde, la princesse Lætitia Bonaparte, il n'a pas joui longtemps de ce dernier bonheur, — il ne semblait pas moins avoir toujours le sentiment d'une destinée contrariée. Il meurt à quarante-cinq ans, poursuivi jusqu'au bout d'une mauvaise étoile. Avec ce prince, c'est une figure étrange qui disparaît. On ne peut pas dire que le duc d'Aoste laisse un vide sensible dans la politique, puisqu'il n'y avait aucun rôle; il était cependant aimé et écouté de son frère, le roi Humbert, et peut-être aurait-il pu, dans des momens difficiles, avoir une influence heureuse. Cette mort a ravivé des souvenirs qui ont trouvé de l'écho en France,

de même que la mort de notre ambassadeur à Rome, M. Mariani, a paru réveiller des sympathies au-delà des Alpes. Il est certain que les Italiens ont tenu à prouver par leurs démonstrations qu'ils n'étaient pas insensibles à la fin prématurée d'un diplomate de conciliation, et qu'ils ont mis une sorte d'empressement à rendre tous les honneurs au représentant de la France. Il n'y a sans doute rien à exagérer. Ce n'est pas moins un fait caractéristique à signaler que ces deux morts inattendues du prince italien et de l'ambassadeur français soient devenues l'occasion de témoignages de sympathie échangés entre les gouvernemens.

C'est certes un événement heureux de toute façon, que l'Espagne, pour sa part, ait échappé à la crise bien autrement grave dont elle a été un instant menacée par la maladie de son jeune roi. Peu s'en est fallu qu'elle ne vît se rouvrir par la mort de cet enfant couronné, des perspectives assurément redoutables pour son repos, pour sa sécurité, pour tous ses intérêts. Le péril semble heureusement conjuré aujourd'hui. Le mal a été vaincu. Alphonse XIII revient par degrés à la santé, — et chose significative pour l'étiquette, les médecins ne publient plus de bulletin! Tout est pour le mieux; mais si on n'est plus sous le coup de cette menaçante éventualité d'un changement de règne, on se retrouve au milieu de toutes les péripéties de la crise ministérielle et parlementaire que la maladie du jeune roi avait interrompue, et c'est ici que les difficultés recommencent; c'est ici que la régente Marie-Christine, à peine délivrée de ses poignantes anxiétés de mère, s'est vue de nouveau rejetée dans tous les embarras de la formation d'un ministère. On a fini par en sortir tant bien que mal; ce n'est pas sans peine, et encore en est-on revenu, pour tout dénoûment, à peu près au point d'où l'on était parti il y a plus de trois semaines.

Au moment où la maladie du jeune roi est devenue assez grave pour inspirer les plus vives inquiétudes, on était déjà en pleine crise ministérielle à Madrid. M. Sagasta venait d'échouer dans ses tentatives pour reconstituer son cabinet par le rapprochement des dissidens libéraux, et en présence de l'aggravation de l'état du jeune prince, il ne gardait le pouvoir que par nécessité, pour faire face aux circonstances. La situation restait provisoire. Dès que les inquiétudes se sont à demi dissipées, on ne pouvait plus ajourner la situation. Il fallait un ministère! La régente, ramenée par la nécessité aux affaires de l'État, s'est adressée à ses meilleurs conseillers; elle a appelé auprès d'elle le général Martinez Campos, qui, par ses services, par son autorité militaire, par sa position indépendante entre les libéraux et les conservateurs, est un des hommes qui ont le plus de crédit et d'influence. Le général Martinez Campos, à dire vrai, n'a pas simplifié les choses par son intervention et par son langage. Il paraît s'être exprimé assez vive-

ment à l'égard du dernier président du conseil, M. Sagasta, qu'il n'a cessé de soutenir depuis deux ans dans un sentiment de conciliation, mais qu'il accuse d'avoir tout compromis par sa politique de concession et de division. La conclusion de ce langage aurait dû être, à ce qu'il semble, le rappel des conservateurs au pouvoir. La reine, sans avoir de parti pris contre les conservateurs, qu'elle est prête à rappeler aux affaires si leur avènement est nécessaire, n'est point allée jusque-là. Elle a demandé à M. Sagasta de s'effacer pour le moment et elle n'a cru pouvoir mieux faire que de confier la mission de former un cabinet au président du Congrès, M. Alonso Martinez, qui est lui-même un libéral, un des plus modérés parmi les libéraux. Malheureusement, M. Alonso Martinez ne pouvait que reprendre avec moins d'autorité, dans des conditions plus affaiblies, les négociations déjà tentées par M. Sagasta. Il s'est mis à l'œuvre avec bonne volonté. Il a voulu réunir les libéraux des diverses nuances; il a essayé de faire la part des protectionnistes, des partisans des réformes militaires, des partisans des économies. Il a été bientôt clair qu'il ne pouvait réussir, que le cabinet qu'il formerait ne serait, dans tous les cas, qu'un pouvoir de transition. Il a renoncé à une œuvre qui lui échappait à mesure qu'il croyait l'avoir achevée, et dès lors la reine en est tout simplement revenue à charger encore une fois M. Sagasta de reconstituer son ministère comme il l'entendrait. C'est ce qui est arrivé!

Tout a donc fini, au moins pour le moment, par un ministère dont M. Sagasta reste plus que jamais le chef. Le président du conseil, jusqu'ici invariable, de la régence, n'a pas essayé cette fois de réunir tous les dissidens, de faire l'alliance des libéraux au pouvoir. Il a formé son cabinet en gardant quelques-uns de ses anciens collègues, le marquis de La Vega y Armijo, M. Capdepon, M. Becerra, et en appelant au conseil quelques autres hommes qui ne sont pas tous nouveaux, M. Puigcerver, le général Bermudez-Reina, le duc de Veragua, M. Eguilior, l'ancien président de la commission du budget. Quant à la politique, elle est la même; M. Sagasta se propose toujours d'obtenir du parlement le vote du suffrage universel et le vote du budget, deux mesures qui, dans sa pensée, sont le préliminaire de la dissolution du congrès et des élections. Il se peut qu'à la faveur d'un certain apaisement produit dans les esprits par la maladie du jeune roi, M. Sagasta finisse par faire accepter ses projets. Il semble aujourd'hui près du succès. Le chef du cabinet espagnol ne reste pas moins dans une situation aussi précaire que délicate. Il a contre lui les républicains, fort excités depuis quelque temps par les affaires portugaises et par les événemens du Brésil. Il a contre lui les dissidens qu'il n'a pas pu rallier. Il a devant lui les conservateurs qui, seuls en ce moment, pourraient revenir au pouvoir. La question ne laisse pas d'être compliquée; elle est d'au-

tant plus grave qu'en définitive, au bout de tout, il s'agit toujours de la paix et de l'avenir de l'Espagne.

Au milieu du mouvement des choses et des deuils qui deviennent des événemens publics, il y a des disparitions soudaines qui nous touchent de plus près. La mort vient de nous enlever, à quelques jours d'intervalle, deux hommes d'élite qui ont été de bons serviteurs pour le pays, et pour nous des amis précieux : M. André Cochut, qui a été longtemps directeur d'une grande administration, et M. Rothan, qui a passé les plus belles années de sa vie au service diplomatique de la France.

M. André Cochut avait avec nous de ces liens qui restent toujours chers. C'était le plus ancien de nos collaborateurs ; il datait des premiers temps de la *Revue*. Il débutait il y a plus d'un demi-siècle, dès 1836, par des études littéraires. Depuis, la plupart de ses travaux, — et ils se sont succédé presque sans interruption, — ont été consacrés à des questions politiques, sociales, économiques ou financières qu'il connaissait profondément et qu'il traitait en maître. Il savait donner à tout ce qu'il écrivait l'intérêt d'une science solide et d'une forme aussi élégante que précise. C'était un homme d'un esprit rare, d'une dignité simple et de relations aimables, qui ne recherchait jamais le bruit et ne laisse à tous ceux qui l'ont connu que des souvenirs sympathiques avec le regret de l'avoir perdu. — M. Rothan, qui vient d'être emporté en Italie, était un des représentans les plus éminens de notre diplomatie, à laquelle il avait été attaché dès sa jeunesse. Tour à tour secrétaire d'ambassade, consul-général, ministre plénipotentiaire en Allemagne et en Italie, il avait montré dans tous les postes qu'il avait occupés la finesse d'un observateur clairvoyant et l'habileté du négociateur. Il avait rendu les plus sérieux services par la sûreté de ses informations et la prévoyance de ses avertissemens. M. Rothan avait quitté la vie active en 1871, après des événemens qui l'atteignaient deux fois, dans son cœur de Français et dans son cœur d'Alsacien ; mais cette retraite avait été féconde pour lui. C'est alors qu'il avait commencé cette série d'études, de révélations diplomatiques qui ont paru ici même et ont retenti en Europe. Ce galant homme alliait à ses talens la dignité du caractère et la passion des arts. Il semblait avoir encore devant lui bien des années fertiles en intéressantes études ; la mort, qui l'a frappé à l'improviste, l'a enlevé à la France qu'il honorait par ses écrits après l'avoir servie par l'action.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Deux de nos fonds publics, le 3 pour 100 et le 4 1/2, ont avancé de quelques centimes pendant la seconde quinzaine de janvier, sous l'influence d'achats continus sur le marché du comptant. La spéculation, hésitante au début, s'est décidée à suivre. Les cours à terme sont d'ailleurs restés constamment au-dessous de ceux que les demandes de l'épargne ont fait inscrire à la cote. La rente perpétuelle a été portée de 87.70 à 88.10 et a été ramenée à 87.95. Le 4 1/2, après avoir passé de 106.67 à 107.05, finit à 106.95. L'amortissable, moins favorisé, a perdu près d'une unité en quelques jours, de 93 à 92, puis s'est relevé à un cours intermédiaire, 92.45.

Du projet de conversion facultative du 4 1/2, soit en 3 1/2, soit en 3 pour 100, perpétuel ou amortissable, il n'a plus été question dans les derniers jours du mois. Le ministre des finances ayant déclaré que ses idées n'étaient point encore arrêtées sur ce point, le monde financier en aurait conclu volontiers que tout était prêt. Mais la réflexion a fait admettre comme très probablement sincère cette déclaration. En effet, la session est à peine ouverte, le cabinet ne saurait être encore très assuré de la majorité; il est lui-même agité par quelques dissensions intestines, et il se trouve aux prises en ce moment même avec des questions délicates, comme celles des poursuites à exercer contre les membres de l'ancien syndicat des cuivres et les administrateurs de la Société des métaux et du Comptoir d'escompte. L'instruction, qui a duré fort longtemps, puisqu'il s'est écoulé près d'une année depuis la catastrophe, est terminée. Mais on ne sait encore ni combien de personnes seront impliquées dans les poursuites, ni si l'action à intenter visera l'accaparement ou simplement certaines violations de la loi de 1867, comme la distribution de dividendes fictifs.

Cette question des poursuites a pesé sur les dernières Bourses du mois. Elle se rattache, par certaines relations indirectes, à une autre, également délicate, celle des négociations entre la Banque et l'État pour le renouvellement du privilège de cet établissement, et enfin l'une et l'autre ne sauraient être sans lien avec la question de conversion et d'emprunt, qui, portant sur un capital de sept milliards à convertir et sur un montant d'un milliard à douze cents millions à emprunter, ne peut être dès à présent l'objet d'une conception prime-

sautière dont M. Rouvier saisirait la chambre au premier moment en lui demandant de la résoudre en vingt-quatre heures ou même en huit jours.

Il faut ajouter que, si favorables que paraissent les cours de nos rentes pour la réalisation immédiate de telles opérations, les circonstances financières du dehors conseillent plutôt l'attente. Depuis un mois le taux de l'escompte à la banque d'Angleterre est à 6 pour 100. C'est une situation anormale, mais qui peut se prolonger encore quelque temps. La Banque, en effet, avec ce taux si élevé, n'a pas jusqu'ici déterminé un courant régulier d'envois d'or de l'étranger à Londres. Sa réserve s'est considérablement augmentée, mais seulement par les rentrées d'espèces et de billets de la circulation intérieure, et si la Banque a reçu mercredi dernier un million de livres sterling de Saint-Pétersbourg, le fait est dû à l'action toute spéciale d'une ou de plusieurs grandes maisons de banque; il n'est pas le résultat d'un mouvement des changes produit par le maintien du taux officiel de 6 pour 100.

Un autre motif de préoccupation pour la Bourse a été l'état du marché des valeurs, non seulement à Berlin, où les reports avaient été si élevés à la fin de novembre et de décembre, mais aussi à Londres, où, il y a quinze jours et à la liquidation finale de janvier, les reports de 7 à 9 pour 100 n'ont pas été rares. Au Stock-Exchange les banquiers ont malmené la clientèle des actions de mines d'or, titres à 25 francs, qu'une spéculation effrénée a portés à des prix fantastiques, spéculation sans ressources et sans crédit, incapable de prendre livraison, et condamnée à s'arrêter aux premières difficultés de prorogation. Cette défaveur s'est étendue aux mines de cuivre et aux mines de diamans. Ce n'est là d'ailleurs qu'une petite crise, probablement toute temporaire.

Même spectacle à Berlin, où les actions de nombre de compagnies houillères, d'usines métallurgiques, de hauts-fourneaux, d'aciéries, fonderies, etc., ont atteint, dans les trois derniers mois, des cours démesurément gonflés, produisant ainsi des bénéfices artificiels dont la haute banque a décidé de prendre la partie substantielle sous la forme de reports à 15 et 18 pour 100. Il y a eu des chutes violentes, une petite débâcle, une réduction de krach. Le désordre ne s'est pas prolongé au-delà de quelques jours, et le marché berlinois a repris à peu près sa sérénité après ce déblaiement nécessaire. Toutefois la liquidation a vu encore, même pour les valeurs étrangères au groupe indiqué ci-dessus, pour les fonds internationaux par exemple, des taux de prorogation assez élevés.

Cependant le moment a paru opportun au gouvernement russe pour réaliser un nouveau fragment de la grande opération de conversion commencée à la fin de 1888 et poursuivie si heureusement dans le

premier semestre de 1889. Il s'agit de quelques anciens emprunts 5 pour 100 à convertir en rente 4 pour 100. L'affaire porte sur un chiffre variant, selon les derniers renseignemens, peu d'accord entre eux sur ce point, entre 400 et 500 millions de francs. Le syndicat auquel l'émission est confiée, et qui a pris ferme l'emprunt à 90 ou 90 1/2 environ, se compose, à Paris, de la Banque de Paris et des Pays-Bas, autour de laquelle sont groupés d'autres établissemens et maisons de banque, et des maisons Baring, Hope et Mendelssohn à Londres, Amsterdam et Berlin. Les fonds russes sont restés immobiles à 94 francs environ depuis les premiers pourparlers relatifs à cette opération, dont on attend peut-être un réveil d'activité sur les divers marchés.

L'Italien a repris de 93.40 à 94.10 et finit à 93.92. La tenue de ce fonds est satisfaisante, si l'on tient compte des conditions dans lesquelles se trouve désormais placé le gouvernement italien au point de vue financier, entre la place de Berlin, saturée d'obligations de chemins de fer d'Italie et de rente italienne, et le marché de Paris, qui ne semble encore nullement disposé à faire bon accueil aux appels qui pourraient venir de ce côté.

Le retour du petit roi Alphonse XIII à la santé et la terminaison de la longue crise ministérielle à Madrid, par la reconstitution du ministère Sagasta, ont rendu quelque courage aux acheteurs de la rente espagnole; celle-ci a repris de 71.65 à 72.50. Cependant la situation financière de la Péninsule est lamentable. Le nouveau ministre des finances, M. Eguilior, a découvert en deux ou trois jours que le déficit atteindrait, cette année, 120 à 130 millions, et les budgets, cependant, avaient été présentés en équilibre!

Le fonds le plus favorisé a été le Hongrois 4 pour 100, porté de 87 1/2 à 88 1/2. Le mouvement se poursuivra encore, la conclusion du compromis tchèque ayant fait disparaître un nuage menaçant à l'horizon politique de l'Autriche-Hongrie.

Avec une reprise du Suez de 2,292.50 à 2,312.50, des Omnibus de 1,186.25 à 1,195, du Crédit lyonnais de 707.50 à 720 s'arrête la liste des améliorations de cours, que relève la comparaison des cotes à quinze jours d'intervalle. La Banque de France a baissé de 4,300 à 4,215, la spéculation haussière s'étant trompée en escomptant une hausse du taux de l'escompte à 7 pour 100 à Londres et à 4 pour 100 à Paris qui ne s'est pas produite.

Le Crédit foncier a baissé de 1,308 à 1,296, sans motif spécial. Les titres de toutes les autres institutions de crédit sont restés à peu près immobiles, négligés par les capitaux de placement comme par l'épargne

Les valeurs turques se sont soutenues. Des ordres de vente d'origine anglaise ont cependant fait perdre au Consolidé le cours de 18 francs, on cote 17.82. La spéculation allemande a porté l'obligation

Douane à 405 et l'y maintient. La Banque ottomane est tout à fait abandonnée à 535. Les représentans du groupe de cette banque ont été récemment exclus, lors du renouvellement du conseil d'administration de la Régie des tabacs ottomans par l'assemblée générale, de toute participation ultérieure à la direction des destinées de cette entreprise. Ces représentans étaient Français; l'un d'eux, M. Berger, appartient à la Banque ottomane et au Comptoir national d'Escompte. Il s'est engagé dans l'Europe centrale et orientale toute une campagne très vigoureuse de la banque allemande pour l'exclusion progressive de l'élément français de la direction des grandes entreprises fondées par les capitaux français. Le programme a déjà été réalisé avec les Chemins serbes et les Tabacs ottomans; il se poursuivra avec la Banque ottomane et se poursuit en ce moment même avec les Chemins autrichiens. Cette Compagnie, où l'élément français est encore dominant, se voit attaquée avec violence en Autriche et en Hongrie, non-seulement par la presse, mais par les pouvoirs publics. Le ministère hongrois entend soumettre à une inspection minutieuse tous les livres, comptes, bilans et inventaires, dans l'espérance sans doute d'y trouver quelque irrégularité permettant de traiter la Compagnie avec les procédés les plus sommaires et de l'exproprier au plus bas prix possible. Ces difficultés nouvelles, jointes à celles que la Compagnie trouvait déjà dans le développement même de son réseau et dans des réductions inévitables de trafic, ont provoqué une baisse de 40 francs, de 502.50 à 462.50. Les Lombards ont fléchi de leur côté de 311.25 à 306.25.

Les fonds brésiliens sont de nouveau en baisse : le 4 1/2, de 87.50 à 84.50; le 4 pour 100, de 77.50 à 75.25. La Banque nationale du Brésil a baissé de 40 francs de 615 à 575. Le ministre des finances de la république, M. Ruy-Barbosa, a publié, à la fin de décembre, un rapport sur la situation financière léguée par le gouvernement de dom Pedro II. Ce document est un réquisitoire plus qu'un rapport financier : il prend à partie le régime impérial avec une violence de langage extrême, l'accusant d'avoir mené le pays à deux doigts de la ruine et de la banqueroute. C'est puéril. Ce qui l'est moins, c'est l'annonce des moyens à employer pour relever les finances du coup porté par la révolution. Le rapport se contentait de généralités sur ce point. Mais des dépêches ont annoncé récemment la création de trois grandes banques d'émission. L'une d'elles, la Banque des États-Unis du Brésil, a été constituée immédiatement, et son capital, au chiffre fantastique de cinq cent cinquante millions de francs, aurait été souscrit en quatre heures. C'est le règne du papier-monnaie qui commence au Brésil.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

UNE

GAGEURE

DERNIÈRE PARTIE (1).

XV.

Après avoir échappé à M. Marivet, Mme de Louvaigue avait couru vers le wagon des dames, qui par malheur était au grand complet; le chef de gare la fit entrer dans un compartiment voisin, où elle se trouva seule. Elle tremblait que son fâcheux compagnon ne l'y rejoignît. Ayant mis le nez à la portière, elle l'aperçut, à quelques pas de là, causant avec un homme de haute taille. Rêvait-elle? Était-ce bien M. de Louvaigue? En pouvait-elle douter? La clarté d'un bec de gaz tombait sur lui, elle l'avait distinctement reconnu. Jusqu'au moment où le train partit, elle ne le quitta pas des yeux, et il avait depuis longtemps disparu qu'elle le voyait encore dans le vague de la nuit.

Cette rencontre extraordinaire avait vivement remué son imagination. Les femmes ont beaucoup de peine à croire à l'accident, on ne leur persuadera jamais que l'univers soit le produit de forces

(1) Voyez la *Revue* des 1er et 15 janvier et du 1er février.

aveugles, d'un concours fortuit d'atomes; la vie leur serait insupportable si partout, dans le ciel et sur la terre, elles ne découvraient de divines intentions. Claire se refusait à penser qu'un simple hasard eût pu amener M. de Louvaigue dans la gare de Melun à l'instant même où elle avait besoin de lui pour la délivrer d'un indiscret. C'était au moins un hasard providentiel, et puisque la Providence daignait se montrer et intervenir, elle avait le droit d'espérer que le dénoûment de sa triste histoire, dont elle commençait à se lasser, serait satisfaisant pour tout le monde. Depuis qu'elle avait revu son mari et sans trop savoir pourquoi, elle se sentait plus rassurée, une échappée de soleil avait rasséréné le temps, et elle oublia le cruel déchirement de cœur qu'elle venait d'éprouver en apprenant qu'au moment de se marier le comte aimait la duchesse d'Armanches. Ne connaissait-elle pas M. Marivet, son goût de médisance, son esprit sottement inventif, ce que valaient les impertinens propos d'un homme dont le plus grand plaisir était de mystifier la moitié de son prochain qui portait des jupes?

A peine était-elle en repos de ce côté, il lui vint une autre inquiétude non moins poignante. Que s'était-il passé tout à l'heure entre deux hommes qui s'aimaient peu? Sur quoi avait roulé leur entretien? Il lui avait paru qu'ils causaient fort tranquillement, que M. de Louvaigue était de belle humeur, qu'il avait l'air enjoué, badin; elle croyait l'avoir vu sourire. Mais peut-être se trompait-elle; elle s'était si souvent trompée! Ne pouvait-il pas se faire que surpris, mécontent de la trouver avec ce fat, il les eût suivis à leur insu, que, témoin muet et caché, il eût tout écouté, tout entendu? Peut-être avait-il demandé compte de ses paroles à M. Marivet, peut-être y avait-il eu entre eux de graves explications; peut-être... Que savait-on?

De peut-être en peut-être, elle en vint à s'alarmer sérieusement. Elle frémissait en songeant aux conséquences probables de cette affaire, et elle arriva à Brunoy fort perplexe, fort anxieuse; mais elle cacha son trouble. Elle se défiait d'elle-même; après avoir eu de fausses espérances, de fausses joies, elle se forgeait sans doute des monstres. Au surplus, M. Marivet pouvait seul la tirer de peine, et il se trouva qu'elle brûlait d'impatience de s'entretenir tête-à-tête avec ce fat qu'elle s'était promis de ne plus revoir.

La duchesse eut le jour suivant quelques artistes à déjeuner. Elle avait profité du retour de Claire dans la villa pour la faire poser et mettre la dernière main à son tableau de *la Cigale et la Fourmi*. Avant de l'exposer, elle désirait le montrer à de bons juges, sincères, véridiques, mais bienveillans. Elle les choisit parmi les peintres de talent déjà célèbres et encore jeunes; le plus âgé avait qua-

rante ans. Depuis qu'un membre de l'Institut lui avait dit des vérités brutales, elle tenait à distance les barbes grises.

M. Marivet fut du déjeuner; c'était justice. S'il ne peignait pas, il aidait la duchesse à peindre, il collaborait par son industrie et quelquefois par ses souffrances. Tout récemment, il avait fait le voyage de Londres pour lui procurer certaines couleurs anglaises, qu'elle disait introuvables à Paris, et malgré la nausée qu'il redoutait, il avait traversé la Manche par un gros temps. Il se présenta à Brunoy de bonne heure et salua Mme de Louvaigue d'un air ironique et mystérieux. Elle tenta vainement de le prendre à part, il se dérobait. Les rôles étaient renversés; Daphné poursuivait Apollon.

En sortant de table, Mme d'Armanches emmena ses jeunes peintres dans son atelier, où M. Marivet, au grand désappointement de Claire, s'empressa de les suivre. Le tableau les y attendait, posé sur un chevalet, à son jour et dans son cadre. On fit cercle, on regarda, on examina, on se récria d'admiration.

Ce n'était pas, comme *l'Entrée d'Henri IV*, une improvisation hâtive, fougueuse, sans retouches ni repentirs, mais une œuvre méditée, patiemment étudiée, remarquable par le fini de l'exécution autant que par la fermeté de la touche. La figure de la cigale, à laquelle la duchesse avait libéralement prêté ses propres grâces, exprimait le martyre, le pâle ennui du génie méconnu et maltraité par un monde ennemi de tout ce qui le dépasse, de tout ce qui l'inquiète. La fourmi était le portrait chargé de Claire, et la ressemblance échappait, tant la physionomie bourgeoise de cette bonne ménagère était sèche, tant sa bouche était dure, chagrine et pincée. Debout sur le seuil de sa porte, occupée à laver des chaussettes dans un baquet, ses manches retroussées jusqu'à l'épaule, elle interrompait un instant sa lessive pour éconduire une chanteuse de rues, dont le sourire humble et sournois l'irritait, et allongeant un de ses bras nus, elle semblait dire : « On ne donne pas ici; guitare, chansons, robe tombant en loques, passez votre chemin! » C'était le triomphe de la bourgeoise; mais on sentait qu'un jour la guitare aurait sa revanche, que dans ce monde le dernier mot appartient à qui sait chanter.

Les cinq jeunes artistes, sans trop forcer la note, prodiguèrent à cette toile les éloges qu'elle méritait. Le premier loua la composition claire, nette, habilement agencée. Le second vanta le modelé des deux têtes de grandeur demi-nature, dont les contours bien enveloppés se noyaient dans l'ensemble. Le troisième s'extasia sur la belle transparence des ombres. Le quatrième demanda à Mme d'Armanches où elle avait appris à faire vibrer et chanter la couleur. Le cinquième, petit blond à l'air fringant et chafoin, lui

dit avec cette brusquerie qui est le meilleur assaisonnement des louanges :

— Madame la duchesse, quand on est soi-même un chef-d'œuvre vivant, on devrait laisser aux autres le plaisir d'en faire.

Elle buvait avidement ce nectar, et il lui semblait qu'une odeur d'ambroisie parfumait tout son atelier. Mais elle exigea que ses juges la traitassent sans ménagement, lui dissent toute la vérité, rien que la vérité. Elle leur imposait un peu, et le déjeuner leur avait paru exquis. Moitié respect, moitié reconnaissance de l'estomac, ils se refusèrent quelque temps à découvrir un seul défaut dans une œuvre qui, disaient-ils, était parfaite. Elle insista. Enfin l'un d'eux insinua timidement qu'il y avait dans le bras allongé de la Fourmi quelque chose qui n'était pas tout à fait correct. Ce fut l'histoire des grenouilles : l'une d'elles s'aventurant à sortir de son trou, une autre suivit, et bientôt la troupe s'émancipa jusqu'à sauter sur l'épaule de la reine. Il fut déclaré tout d'une voix que ce bras était désagréable d'aspect, incompréhensible, que le raccourci en était manqué. La duchesse essaya d'abord de se défendre; on lui prouva qu'elle avait tort. Elle se rendit, confessa son péché sur un ton de morne résignation. Craignant de l'avoir blessée, les cinq artistes l'assurèrent qu'il ne s'agissait après tout que d'un détail à sauver par une simple retouche. Mais l'instant d'après, le petit blondin, oubliant que les déesses ont l'oreille toujours ouverte et infiniment subtile, osa dire tout bas à un de ses confrères :

— Ce fichu bras gâte tout, et je la mets au défi de le refaire.

La déesse se hérissa, un éclair jaillit de ses yeux bleus, qui avaient subitement noirci, et peu s'en fallut qu'elle n'étranglât l'insolent. Elle se contint, dissimula l'horreur profonde qu'il lui inspirait. Elle montra jusqu'au bout un visage souriant. Elle offrit des cigares à ses bourreaux et pour les mettre à l'aise, elle alluma elle-même une cigarette du Levant. Ils lui parlèrent d'une vente de dessins et de croquis, destinée à secourir l'indigence d'un vieux peintre; ils la prièrent de s'associer à leur bonne œuvre, de fournir son écot. Elle y consentit de grand cœur, offrit une de ses aquarelles, qui représentait un carrefour et une mare de forêt; mais en la revoyant, elle ne la trouva pas assez poussée, et elle s'engagea à la mettre au point, à l'achever dès le lendemain.

Tous ces jeunes gens décidèrent que la duchesse d'Armanches était une bonne fille et même un bon garçon, à qui on pouvait tout dire. Ils ne la connaissaient guère; ils ne se doutaient pas qu'elle avait à la fois l'intelligence trop haute pour ne pas se rendre à un jugement qui la blessait et trop d'orgueil pour pardonner à son juge. La justice de certaines femmes est souverainement inique. Quand

il faut une victime à leur colère, elles la prennent où elles la trouvent, et si le coupable est hors d'atteinte, elles se vengent sur l'innocent, qu'elles frappent sans miséricorde. Assurément, Mme de Louvaigue n'était pour rien dans cette affaire; elle n'avait pas l'habitude de chercher des taches au soleil, ce n'était pas elle qui avait critiqué un malheureux bras dont le raccourci manqué gâtait un beau tableau. Et pourtant elle devait payer bien cher une injure qu'elle ignorait.

Mme de Sévigné avait mal à la poitrine de sa fille; M. Marivet se sentait touché quand on froissait l'amour-propre de sa belle patronne. Faute d'autorité, se trouvant dans l'impuissance de la défendre contre les méchans propos d'étourdis qui ne respectaient rien, il avait déserté le champ de bataille. En sortant de l'atelier, il vit venir à lui Mme de Louvaigue, qui le guettait. Elle l'arrêta au passage; il se laissa prendre.

— Quel heureux changement! s'écria-t-il. Le ciel soit béni! Le vent a tourné, le vent a sauté. Hier il soufflait du septentrion. Prrr! j'en frissonne encore. Aujourd'hui, c'est une de ces tièdes haleines qui fondent les glaces, rajeunissent les gazons et font fleurir les roses. Il y a quelques heures à peine, vous me désespériez, madame, par vos implacables rigueurs, par vos cruautés; vous refusiez de m'entendre, vous me défendiez de vous suivre. La nuit a porté conseil, et vous me recherchez. Ah! prenez-y garde, défiez-vous de ma très grande fatuité. Si j'allais m'imaginer bonnement...

— Monsieur, interrompit-elle, nous avons à parler de choses sérieuses.

— Nous parlerons, madame, de tout ce qu'il vous plaira. Mais, au préalable, asseyons-nous sur ce banc, qui est fort en vue. Je désire que tout l'univers soit témoin de notre réconciliation.

Il s'assit et l'obligea de s'asseoir.

— Monsieur, dit-elle, que s'est-il passé hier soir entre M. de Louvaigue et vous?

— Entre M. de Louvaigue et moi?.. Je ne l'ai vu ni hier ni avant-hier.

— Vous l'avez rencontré dans la gare de Melun.

— Vous vous êtes méprise, chère madame. Le mystérieux inconnu qui m'a abordé dans cette triste gare est un de mes meilleurs amis, un homme charmant, et nous avons passé la soirée à nous entretenir d'une femme que j'adore, qui s'appelle tantôt Claire, tantôt Annette, et dont Favart a dit qu'elle est une image du printemps, l'aurore d'un beau matin, que :

Blancheur de lis est sur son sein.

Mais, hélas! c'est une fleur

Qui n'est éclose
Que pour Lubin.

— Je vous en prie, monsieur, parlons sérieusement. J'ai reconnu M. de Louvaigue.

— Je m'explique votre erreur, mon ami lui ressemble un peu : c'est la même taille, le même teint basané, le même air violent et désagréable. Mais encore un coup, l'homme à qui j'ai parlé de la femme que j'adore n'était point M. de Louvaigue.

Il mentait avec tant d'assurance qu'elle finit par l'en croire.

— En ce cas, dit-elle en se levant, je n'ai plus rien à vous dire.

Elle s'éloignait, il courut après elle, la ramena.

— Eh! oui, madame, dit-il en changeant de ton, le mystérieux inconnu était bien M. de Louvaigue. Si j'ai menti, c'est que cette aventure peut avoir les plus graves conséquences et que je sais combien vous êtes prompte à vous alarmer.

Et la voyant pâlir d'effroi :

— Hélas! chère madame, il avait tout entendu, et il m'enverra ses témoins. Cet homme sanguinaire en veut à ma vie; pourtant, à la rigueur, il se contenterait d'une lettre d'excuses. Il a daigné m'accorder quarante-huit heures pour l'écrire.

— Il a droit à vos excuses, s'écria-t-elle avec véhémence; vous les lui ferez.

— Il est certain, madame, que vous et moi, nous l'avions fort malmené, ce pauvre comte. Vous l'aviez criblé d'épigrammes, vous l'aviez traité d'homme léger et de méchant homme.

— Oh! de grâce, ne plaisantez pas. Si je pouvais croire... Ah! monsieur, j'en serais inconsolable, j'en mourrais.

— Que je vous suis reconnaissant de l'intérêt, de la tendre sollicitude que vous me témoignez! Bah! ne vous inquiétez pas trop. Je suis fort à l'épée, plus fort encore au pistolet, et puis, j'ai mon étoile, à laquelle je crois aveuglément. Je m'en tirerai, ma chère Annette. Puisque vous me voulez tant de bien, vous devez avoir quelque souci de mon honneur.

— Votre honneur n'est pas en jeu, monsieur, répondit-elle avec une émotion croissante. Vous avez fait vos preuves, et cette lettre qu'on vous demande, vous l'écrirez.

— Eh! eh! nous verrons, nous réfléchirons!

Et abusant de ses avantages, il s'empara d'une petite main dégantée, qui s'abandonna et qu'il se mit à tourner et à retourner dans les siennes, à caresser, à tapoter comme il tapotait celle de Mme d'Armanches.

— Oh! la jolie main! disait-il. Qu'elle est potelée, souple, gentille! que ses petits doigts sont courts et charmans! Il y a des mains qu'on aime à contempler; il en est d'autres qu'on voudrait pétrir comme de la pâte, comme de l'argile... Savez-vous que je suis aussi fort en chiromancie qu'au pistolet? Cette ligne arrondie qui part d'entre l'index et le médius est la plus favorable de toutes, et vous l'avez fort prononcée. Vous dirai-je comment on l'appelle? C'est la ceinture de Vénus.

Puis, se penchant vers sa victime :

— Madame, permettez-moi de vous regarder un instant dans les yeux. Sont-ils d'un brun noisette ou d'un brun marron? Quoique j'incline pour le brun marron, c'est une question à débattre. Mais personne ne peut douter qu'ils ne soient doux comme du velours. Malheureusement les yeux les plus doux sont ceux qui inspirent les passions les plus furieuses. Ah! fermez-les, madame, fermez-les bien vite, ou il en sortira des querelles, des batailles, des coups d'épée, des carnages!

— Monsieur, dit-elle d'une voix suppliante, vous écrirez, j'ai votre parole.

— Oh! pas encore. Je n'ai rien promis, et avant de promettre, je tiens à stipuler mes conditions. J'écrirai une lettre d'excuses aussi plate qu'il vous plaira si à l'avenir vous m'autorisez à vous faire la cour, à vous adorer. Ce n'est pas assez : j'exige que vous tâchiez vous-même de m'aimer un peu.

— Je tâcherai de vous supporter, répliqua-t-elle avec un frémissement d'impatience.

— La litote, fit-il, est une figure de rhétorique par laquelle on exprime moins pour faire entendre plus. « Va, je ne te hais point! » disait Chimène à Rodrigue. Et quand vous me dites que vous tâcherez de me supporter, cela signifie que vous avez pour moi les yeux et l'âme d'une Chimène. Mais, chère madame, je ne me sens lié que par les traités écrits. Écrivons tout de suite le nôtre.

Elle tenta de retirer sa main, il n'eut garde de la lâcher, et à deux reprises, il la pressa sur ses lèvres. Puis il dit :

— Au fait, madame, êtes-vous bien sûre que mon inconnu d'hier soir fût M. de Louvaigue? Ce dont je suis certain, c'est qu'il m'est impossible de pardonner à un homme qui me fait manquer le train, et qui pis est, un train où vous êtes.

Elle eut envie de le souffleter.

— Monsieur, s'écria-t-elle, je vous exècre.

Et quoi qu'il pût lui dire, elle s'en alla. Il eut beau la rappeler, elle ne revint pas. Elle resta quelques heures enfermée dans sa chambre. Dès que M. Marivet et les cinq artistes furent partis, pressée du désir de confier ses peines à Mme d'Armanches, elle

quitta sa retraite, descendit au salon. Elle l'y trouva languissamment étendue dans une bergère, près d'une fenêtre dont le store était baissé. Assis devant un guéridon, le duc, profondément attentif et recueilli, faisait une de ses éternelles patiences, dont la réussite l'intéressait assez pour le convaincre qu'il n'était pas encore détaché de tout bonheur et de toute gloire.

La figure de la duchesse étant dans l'ombre, Claire ne remarqua pas que son amie avait les nerfs rompus, un air de lassitude fiévreuse, le front décoloré, les lèvres mortes et comme un désert dans les yeux. Elle vint s'accroupir sur un carreau de velours, aux pieds de cette reine découronnée, et laissant reposer sa tête sur des genoux qui lui servaient souvent d'oreiller, elle lui narra dans le plus grand détail ce qu'elle appelait sa tragique aventure de la veille. La présence du duc, tout occupé de ses cartes, ne la gênait point; ce vieil enfant ne comptait pas : on pouvait tout dire devant lui; c'était parler devant un absent.

En écoutant ce long récit, la duchesse avait paru se ranimer par degrés ; son front n'était plus sans couleur, ses yeux n'étaient plus un désert.

— Que tu es folle de te tourmenter, dit-elle, de te tracasser! Tu peux m'en croire, ma chère petite, ces messieurs ne se couperont pas la gorge pour tes beaux yeux. M. Marivet s'est moqué de toi. Il m'a tout dit, tout raconté. M. de Louvaigue n'est point jaloux ; il a repris sa liberté et t'a rendu la tienne; tu peux en faire l'usage qui te conviendra sans te contraindre en quoi que ce soit. Tout s'est passé en douceur; il a fait entendre à M. Marivet qu'il lui donnait carte blanche. Il lui a déclaré sur un ton d'aimable enjouement que les biens abandonnés sont à tout le monde, qu'un propriétaire qui renonce à cultiver son champ aurait mauvaise grâce à refuser à ses voisins le droit de libre parcours et de vaine pâture.

— Est-il possible qu'il ait tenu ce langage? s'écria Claire, qui se redressa. Il est léger, il n'est pas cynique.

— Tout est possible, ma chère enfant, repartit la duchesse, et en avançant dans la vie, on apprend à ne plus s'étonner de rien. Rassure-toi ; ton mari, qui l'est si peu, n'enverra pas ses témoins à M. Marivet.

Elle parlait d'une voix douce comme miel; ce sont les voix les plus caressantes qui font les blessures les plus profondes.

— Que j'étais sotte! dit Claire, en prenant sa tête dans ses mains. Lui, se battre pour moi! Où donc avais-je l'esprit?

Elle demandait qu'on la rassurât, on la rassurait trop, et le chagrin qu'elle ressentit fut si amer qu'elle regretta ses inquiétudes, ses angoisses, comme un homme qui retombe dans un mal chronique regrette la maladie aiguë qui a failli l'emporter.

— Mais vraiment, reprit Mme d'Armanches, M. Marivet prend avec toi des libertés qui me déplaisent, sa conduite me paraît fort inconvenante. Je n'admets pas qu'on mystifie, qu'on tourmente mon cher mouton bêlant; j'entends qu'on le respecte. Sa toison est si douce à caresser! — ajouta-t-elle en la regardant d'un air sinistre et lui passant la main dans les cheveux. Ce jeune homme a besoin d'une leçon, je le gronderai sérieusement.

— Vous l'avez déjà grondé, duchesse. Je le crois incorrigible.

— Il se corrigera, ou je me fâcherai tout de bon et je le prierai d'être quelque temps sans revenir ici.

— Ma bonne Cécile, ne condamne pas M. Marivet à un exil qui lui serait plus cruel que la mort. C'est à moi de m'éloigner, quoi qu'il m'en coûte.

— Que dis-tu ? Je tombe des nues. Tu prétends me quitter? Où iras-tu ?

— Chez Mme Chateldon, qui m'offre l'hospitalité.

— Ah! par exemple! Et quels droits Mme Chateldon a-t-elle sur ma Claire?

— Elle a toujours été pour moi une bonne tante, et quoiqu'il n'y ait aucune comparaison à faire entre mes sentimens pour elle et pour toi, je crois agir sagement en déférant à son désir. Dans la situation où je me trouve, il est bon que je mène une vie plus sévère, que j'apprenne à m'ennuyer.

— Je ne te laisserai pas partir! s'écria Mme d'Armanches. Jamais, jamais, jamais!

Et comme une chatte qui, dans ses orageux caprices, n'est plus maîtresse de ses nerfs ni de ses ongles et égratigne à tort et à travers, elle allongea brusquement ses griffes roses et d'une main saisit la nuque de Mme de Louvaigue, de l'autre lui serra le cou, en murmurant : « Pourtant, si je voulais, si je voulais! » Claire sentit le souffle lui manquer et les yeux lui tournèrent. Honteuse de sa violence, la duchesse lâcha prise.

— Pauvre petite, j'ai serré trop fort.

Claire fut deux minutes sans parler; elle était occupée à se remettre de son alerte, à reprendre haleine.

— Pardonne-moi; je ne sais quel démon me possède... Je t'ai fait mal.

— Toi, Cécile, me faire mal! je t'en défie, répondit Mme de Louvaigue d'une voix enfantine et tendre, en la regardant comme une sainte regarde le dieu qui l'éprouve.

La duchesse fut prise d'un petit rire nerveux.

— Je viens d'avoir, ma chère, un accès de véritable folie. Ce n'est pas toi que j'étranglais, c'est lui.

— Qui donc?

— Un petit homme qui assure que le bras de ma Fourmi est difforme, que ce fichu bras est un moignon et que je ne saurai pas le refaire. Oh! les brigands, les brigands! Ils ont démoli mon pauvre tableau! Ils m'en ont dégoûtée à jamais.

Claire lui fit répéter tout ce qu'avaient dit les cinq peintres.

— Tu as tort de les consulter. Ce sont des ignorans et des jaloux. Pour les confondre, tu devrais les mettre en demeure de refaire eux-mêmes ce bras qui les choque.

— Que tu es simple! Si je leur permettais de retoucher mon tableau, ils croiraient l'avoir fait tout entier, ils s'en vanteraient, et tout le monde dirait que la duchesse d'Armanches ne sait ni dessiner ni peindre, que ses aquarelles mêmes et ses éventails ne sont pas d'elle, qu'elle les fait fabriquer par ces petits drôles, et on insinuerait peut-être que ces petits drôles sont mes amans.

Elle partit de nouveau d'un éclat de rire.

— Voilà le sort des femmes! continua-t-elle. Nous sommes de misérables créatures. Le vilain métier! Je l'ai en horreur. Que ne suis-je un homme! J'aurais du génie et de la gloire à revendre... Ils seraient tous à mes pieds, baisant la terre devant moi, mendiant humblement mes leçons et mes conseils. Je les prendrais en pitié; je leur dirais : « Que vous me semblez médiocres! Mangez mes miettes, c'en est assez pour vous nourrir... » Hélas! je ne suis qu'une femme, et quand j'aurais du génie, personne n'en conviendrait, et quand j'aurais la science des raccourcis autant que Corrège ou Velasquez, le bras de ma Fourmi ne serait jamais qu'un moignon... Oh! les brigands! comme ils m'ont fait souffrir! Et tu choisis ce moment pour me dire que tu veux me quitter! Si tu as tes chagrins, j'ai les miens, nous avons été mises au monde pour nous consoler l'une l'autre... Non, vous ne partirez pas, madame. J'ai juré d'arranger vos affaires, de vous réconcilier avec votre mari. Les plus grands pécheurs ont des crises de conscience; j'attends l'heure du repentir. Laisse-moi faire, je connais les hommes; je sais les prendre... Ah! tu es à moi, je te garde. Je t'ai prouvé en t'étranglant que mes mains tiennent bien ce qu'elles tiennent... Mon bel ange, je vous couperai vos ailes.

On vint lui annoncer en ce moment que le curé de Brunoy désirait lui parler et l'attendait sous la véranda.

— Calme-toi, calme-toi, lui dit Claire. Puisque tu le veux, je reste.

— A la bonne heure! répondit la duchesse, en respirant des sels.

Puis, s'étant recueillie un instant pour se mettre en état de causer tranquillement avec un curé, elle se leva, sortit, rouvrit la porte, jeta un baiser à son ange et lui cria : — Viens.

Le duc avait fini sa patience et, repoussant du pied le guéridon pour pouvoir allonger ses jambes, il s'était renversé dans son fauteuil bas. Il semblait sommeiller, mais il ne dormait que d'un œil, et quand Mme de Louvaigue passa devant lui pour aller rejoindre la duchesse, il l'arrêta par un geste.

Elle le regarda avec étonnement. Il n'avait pas sa figure ordinaire; ses pommettes étaient marquées de petits points rouges, et ses yeux éteints de poisson mort s'étaient ranimés. Dans certaines journées sombres et brumeuses de l'automne ou de l'hiver, le temps se lève quelquefois vers midi; il se fait une éclaircie, le soleil apparaît: c'est un soleil pâle, sans chaleur et sans rayons, semblable à un plat d'argent dépoli; il n'est pas besoin d'être un aigle pour le contempler fixement. Une éclaircie s'était faite dans les brouillards du duc d'Armanches, et il y avait dans ses yeux comme la lumière froide d'un soleil d'hiver.

— Vous attendez Baptiste? lui dit-elle. Dois-je le sonner?

— Non, ma chère; Baptiste est bien où il est. Venez vous asseoir près de moi. La duchesse peut se passer de vous; on n'a pas besoin d'être deux pour causer avec un curé. Venez, j'ai deux mots à vous dire. C'est important.

Son étonnement redoubla. Il ne lui adressait guère la parole que pour lui narrer de vieilles histoires d'almanach, ou pour s'informer si elle avait bien dormi, ou pour lui souhaiter le bonsoir, ou pendant les repas, pour l'engager à reprendre d'un plat qu'il trouvait bon.

Elle avança une chaise, s'assit, attendit. Rien ne venait. Muet et embarrassé, soit que son idée lui eût échappé, soit qu'elle lui semblât plus difficile à exprimer qu'il n'avait cru, il s'essuyait la bouche avec son mouchoir.

Embarrassée elle-même: — Avez-vous réussi votre patience? lui demanda-t-elle pour dire quelque chose.

— Je me tire des plus compliquées, répondit-il avec un accent de jactance naïve et puérile. Pourquoi n'en faites-vous pas? Cela aide à passer le temps, cela fait oublier les ennuis.

Il s'était donc aperçu qu'elle avait des ennuis! Il n'avait jamais eu l'air de s'en douter.

— Il y a des ennuis qui ne se laissent pas oublier, répliqua-t-elle.

Il fit un geste qui signifiait probablement que ce genre de chagrins lui était inconnu.

— Les patiences sont un bon remède, reprit-il, et les médailles aussi.

Elle ne put s'empêcher de sourire; elle avait peine à se représenter que la numismatique fût une science propre à consoler une

femme qui s'est engagée dans un mauvais chemin, plein de ronces et d'orties et auquel elle ne voit aucune issue.

— Avez-vous acheté récemment quelque pièce rare? demanda-t-elle encore.

— Oui, ma chère, on m'a apporté hier une médaille fort curieuse, unique dans son espèce. C'est une monnaie d'un roi bactre. Vous savez où est la Bactriane? Il faut la chercher au nord de l'Oxus. Alexandre avait fondé jusqu'à douze villes dans cette province, et elles profitèrent de la faiblesse d'un roi de Syrie pour se rendre indépendantes... Mais cela nous mènerait trop loin. Qu'il vous suffise de savoir que je possède depuis hier une monnaie bilingue du 1er siècle avant notre ère, à légende bactro-chinoise! Vous ignorez sans doute que les Yueh-Ti s'étaient établis vers les frontières nord-ouest de l'Empire du Milieu et que le roi grec de Bactriane, qui se nommait... Voilà que j'oublie son nom! Comment donc s'appelait ce maudit homme?.. Que voulez-vous! ma chère comtesse, je vieillis et ma mémoire est un tonneau où il y a des fuites. Baptiste m'est souvent d'un grand secours; malheureusement, en matière de numismatique, il n'est et ne sera jamais qu'un âne. Bah! je vous dirai ce nom demain, en vous montrant ma médaille. Pourquoi ne m'aviez-vous pas dit que vous vous intéressiez aux médailles?

Tout à coup son idée lui revint, et secouant la tête pour en chasser les Yueh-Ti et les rois bactres :

— Non, ce n'est pas de cela que je voulais vous parler.

Il promena ses regards en cercle, s'assura qu'aucun indiscret ne l'écoutait. Puis, s'étant avisé que la duchesse en sortant avait laissé la porte entre-bâillée, il se leva et de son pas d'automate il traversa le salon pour la fermer. Après quoi, il se retourna vivement, marcha droit à Mme de Louvaigue. Il avait une physionomie si singulière, le teint si échauffé, la prunelle si luisante, qu'elle le soupçonna un instant de vouloir l'embrasser. Le vieil enfant n'y pensait guère; il avait perdu à jamais le goût de cette nourriture qu'on appelle une chair de femme, et si on lui avait demandé ce que c'est que l'amour, il aurait répondu : c'est une folie qui tue.

Comme Mme de Louvaigue reculait effarée devant lui, il avança le bras, la saisit, la retint par la manche de sa robe, et se penchant vers son oreille, il murmura :

— Vous ne la connaissez pas. Il ne faut pas la croire; je la connais, dans tout ce qu'elle peut dire, il n'y a jamais qu'un petit grain de vérité.

Et d'une voix plus basse encore : — Ma femme est une menteuse.

Ayant ainsi donné ses conclusions et résumé en quelques mots

ses longues et douloureuses expériences, épouvanté de son audace, se repentant peut-être d'avoir parlé si librement de la personne du monde qui l'intimidait le plus, il posa sur sa bouche l'index de sa main droite comme s'il voulait recommander à Claire une absolue discrétion, et il sortit.

Elle frissonna de la tête aux pieds; il lui sembla qu'un miracle venait de s'opérer, qu'un mort avait ressuscité subitement pour lui parler et l'avertir. La minute d'après, il reparut et lui cria d'un air triomphant :

— Il s'appelait Hermæus.

XVI.

Le lendemain, la duchesse entra de bonne heure dans la chambre de son amie, qu'elle prit au saut du lit. Il semblait que la crise fût passée, qu'elle eût oublié sa cruelle mésaventure de la veille, l'amer dégoût qu'on lui avait donné. Elle ne riait plus aux larmes, elle ne respirait plus des sels, son front uni était net comme une glace. Elle avait recouvré le sang-froid, la raison, la paix de l'âme. Sa parole brève, sa voix saccadée témoignaient seules qu'il lui restait un peu d'agitation et de trouble. Après que l'orage s'est éloigné, les lacs se remettent lentement de leur émoi ; les vagues qu'ils roulaient s'aplanissent, mais on entend un sourd clapotis d'ondes courtes.

— Allons, madame, dit-elle, achevez bien vite votre toilette. J'ai de l'occupation à vous donner. Nous sommes aujourd'hui, toi et moi, au service des pauvres. Le curé de Brunoy, dont tu ne m'as pas aidé à recevoir la visite, était venu m'annoncer qu'un couvreur s'est tué raide en tombant d'un toit; il n'avait pas le sou et il laisse une femme et cinq enfans. J'ai promis de m'intéresser à eux; tu iras les voir, t'informer de leurs besoins et leur distribuer un premier secours. De mon côté, je dois terminer ce matin une aquarelle que mes cinq brigands m'ont demandée pour une vente de charité. Nous prendrons le panier; tu me conduiras aux Bosserons, à la mare aux nénufars, tu m'y laisseras, et après avoir visité la veuve et les orphelins, tu me renverras la voiture vers midi.

— Je ne te demande que cinq minutes pour être à toi, répondit Mme de Louvaigue, dont le teint brouillé et les yeux battus attestaient qu'elle avait peu dormi.

— Ce n'est pas tout; tu sais que ma mère nous attend ce soir à dîner et qu'avec deux bons chevaux, il y a trois heures de chemin de Brunoy à Luzy.

— Je t'en supplie, dispense-moi de t'y accompagner.

— Tu es brouillée avec ma mère ?

— Je crains ses questions, ses curiosités, ses plaisanteries. Tu m'excuseras, tu lui diras que je suis un peu souffrante.

— Est-ce vrai ?

— C'est presque vrai.

— Au fait, tu as mauvais visage ce matin. Tu as mal dormi ?

— Très mal.

— Tu as eu le cauchemar?.. Tu pensais à lui ?

— Non, je pensais à vous, duchesse. Vous m'êtes apparue en rêve avec une figure de spectre, et vous m'avez dit d'une voix qui me glaçait le sang dans les veines: « Quand je te jure que je t'aime, il ne faut pas me croire; je mens. »

Et la prenant par la taille, elle l'entraîna dans l'embrasure d'une fenêtre pour mieux la voir.

— Oh ! que tu ressembles peu, s'écria-t-elle, à la figure que j'ai vue cette nuit ! Bénie sois-tu d'être entrée dans ma chambre avec le soleil levant ! Tu as mis les spectres en fuite. Je retrouve ma vraie Cécile, je reconnais tes yeux qui m'aiment, ta bouche qui n'a jamais menti... Ah ! duchesse, si vous veniez à me manquer, que me resterait-il ?

En parlant ainsi, elle l'embrassait avec fureur. Mme d'Armanches la laissait faire, s'abandonnait à ses caresses sans les lui rendre.

— Pauvre folle, dit-elle enfin, tu crois donc aux rêves ?

— Tu vois bien que je n'y crois pas, puisque aujourd'hui comme hier, je t'adore.

— Et pourtant, fit la duchesse en se dégageant, tu refuses de m'accompagner à Luzy. Soit ! j'irai seule, et je tâcherai de ne pas t'en vouloir. Quand on n'a pas la science des raccourcis, il faut apprendre à pardonner.

Une heure après, elle était assise sur un pliant, près d'une mare, en face d'un chevalet. Claire, qui venait de la quitter, avait voulu lui laisser le groom pour la garder; mais elle n'aimait pas à peindre sous les yeux d'un groom, et elle n'avait pas besoin qu'on la gardât. La forêt de Sénart est un lieu sûr; jadis, le courrier de Lyon y fut assassiné; mais aujourd'hui, les seuls crimes qui s'y commettent sont des assassinats de lapins et de faisans, et depuis la révolution, le braconnage n'est qu'un délit.

Après avoir un peu rêvé, elle avait pris ses pinceaux et s'appliquait à son travail, tout en laissant vaguer ses pensées. Jamais sa main n'avait été plus souple, plus agile, plus obéissante, et rarement elle avait eu l'esprit partagé entre plus de soins divers; mais elle se commandait, elle était rentrée en possession d'elle-même. Quand elle éprouvait une vive contrariété, quand elle avait

à se plaindre des hommes ou d'une trahison de la destinée, sa machine, pendant quelques heures, se démontait. Mais cette crise, aussi violente que la secousse produite par une décharge électrique, durait peu. La première commotion passée, son fiel se figeait, et à l'ébranlement de son âme, à l'affolement de ses nerfs succédait une colère froide, réfléchie et silencieuse. C'est alors qu'il fallait craindre la lionne : elle cherchait un cœur à dévorer.

Comme Mme de Louvaigue, elle avait passé une mauvaise nuit. Elle n'avait pas eu le cauchemar, mais des accès de rage. Incapable de s'abuser, elle sentait qu'il suffit d'un solécisme pour gâter un beau tableau et que jusqu'à nouvel ordre elle était hors d'état de corriger son erreur. Peu à peu le calme lui était revenu ; elle forma une résolution, s'endormit sur cet oreiller, et à son réveil elle avait trouvé son idée heureuse. Sans renoncer à ses ambitions d'artiste, elle voulait détourner le cours de ses pensées, se distraire de son accident, divertir ses peines, amuser ses ennuis, se repaître quelque temps d'une de ces chimères qui dissipent les chagrins en fumée et étourdissent la vie. Le bonheur lui dilatait l'âme, la rendait accessible aux bons sentimens ; elle n'était dangereuse que lorsqu'elle avait un dommage à réparer, un mécompte à oublier. Quoi qu'il lui arrivât de fâcheux, c'était une injure, dont elle entendait tirer satisfaction, et elle soulageait ses disgrâces en tourmentant autrui. Ses regrets étaient des ressentimens, ses amertumes étaient des querelles, ses consolations étaient des vengeances. Le sort lui devait une revanche ; elle était déterminée à la prendre. Sur qui ? sur une pauvre innocente, qu'elle avait beaucoup aimée ; mais quand on n'a pas de griefs, on s'en crée.

Tout en peignant, elle conversait avec elle-même, à bâtons rompus, sautant d'une idée à l'autre sans ménager les transitions.

— Voilà, se disait-elle, une teinte à aviver, à réchauffer. En revanche, cette lumière est trop vive, il faut l'éteindre. N'oublions pas que ce sont les tons neutres qui font valoir et vibrer le reste... Il n'est permis qu'aux très jolies femmes d'être si tendres aux mouches. Voilà deux grands mois que je travaille en pure perte à la remonter, à la distraire ; de jour en jour elle s'abandonne davantage à son ennuyeuse mélancolie, elle s'enfonce dans son noir. Et après tout, de quoi se plaint-elle ? Passe encore si elle aimait. Cette vierge a l'amour en horreur. Elle m'a fait longtemps illusion, je lui croyais du nerf, du ressort. C'est une poire molle et blette ; c'est une malade imaginaire, qui m'assassine du récit de ses maux ; c'est une commère dolente ou Notre-Dame-des-Sept-Douleurs...

Puis, reculant la tête et laissant reposer quelques instans son pinceau :

— Si je ne me trompe, cela vient, il y a là de jolies notes de couleur et l'ensemble est d'un joli sentiment. A l'ouvrage! ne paressons pas. Il peut être ici d'un moment à l'autre... Quelle scène bizarre elle m'a faite ce matin! L'histoire de son rêve était vraiment fort enfantine. Commencerait-elle à se défier de moi? Mme Chateldon, qui ne m'aime point, l'excite en dessous. Je ne dois pas me dissimuler que je n'ai plus sur elle autant d'empire. Sa situation fausse lui pèse, elle craint les jugemens du monde, elle voudrait renouer de manière ou d'autre avec son mari, qu'elle espère attendrir par ses roucoulemens de tourterelle blessée. Lorsqu'elle m'a dit hier qu'elle voulait s'en aller, j'ai vu clair dans son jeu. La ruse est l'arme des faibles. Elle projette de m'échapper; une fois chez sa tante, elle écrirait à M. de Louvaigue : Venez! — et elle tâcherait de lui faire agréer ses extravagantes propositions. Il serait le dernier des hommes s'il les acceptait. Elle n'a ni beauté ni brillant, ni rien de ce qui peut flatter l'amour-propre d'un mari, elle n'a pour elle que son charme indéfinissable; c'est bien le moins qu'il lui demande les plaisirs qu'elle peut donner... Prenons-y garde, le rapport des valeurs n'est plus juste, et je dois retoucher mon ciel. Depuis que j'ai poussé davantage mes terrains, il n'est pas assez vigoureux, assez monté de ton... Un jeune homme me disait hier : « Quand on est soi-même un chef-d'œuvre, il faut laisser aux autres le plaisir d'en faire. » Ce jeune homme est un imbécile; pourtant il avait raison. Il y a un temps infini que je sacrifie tout à mon idée. Je vis dans les austérités; je travaille, je peine, je me mortifie, je me tourmente. Dans l'intérêt même de mon talent, il faut que je me détende l'esprit, que je me donne un peu de relâche. La tristesse est la plus grande ennemie de l'art. J'avais l'humeur sombre quand j'ai peint ce bras qui gâte tout. Abandonnons-nous à nos fantaisies, vivons quelque temps par les sens et par le cœur. Je ne crois plus, tâchons de croire; préférons aux vérités les mensonges et leurs délices. J'ai dit un jour à M. de Louvaigue que l'amour est une divine bêtise. Abêtissons-nous, abêtissons-nous. Pendant six années entières, qu'ai-je fait de ma beauté? Je sentais en moi comme une impuissance d'aimer. J'ai commis le péché d'orgueil et savouré la morose volupté des refus. Les hommes sont si peu de chose! Il est si doux de les mépriser et de se moquer d'eux!

Un sourire glissa sur ses belles lèvres : — C'est doux, mais c'est mal, poursuivit-elle. Il est bon d'être charitable, et la beauté nous est donnée pour faire des heureux. Le nénufar qui étale au milieu de cet étang la magnificence de ses feuilles nageantes, de sa corolle d'argent, de ses étamines d'or, pour qui sa fleur s'est-elle épanouie? Pour des grenouilles, pour des couleuvres et des arai-

gnées aquatiques, que sûrement elle méprise. Sa destinée est de servir à la décoration d'un marécage mal habité, et son devoir est d'être belle; elle le remplit religieusement. Tout le jour, elle se donnera; ce soir, repliant ses pétales, elle plongera sous l'eau et rentrera dans son mystère. Comme elle, après s'être ouvert, mon cœur se refermera, et l'homme dont j'aurai fait le bonheur ne sera plus pour moi qu'un étranger. — Qui êtes-vous? je ne vous connais pas. — Nous avons échangé des sermens d'éternelle fidélité! — Le vent les emporta. — Ne m'avez-vous pas juré d'être toujours à moi? — J'ai la mémoire si courte! il ne m'en souvient plus. — Ne le niez pas, vous m'avez aimé. — Peut-être, mais ce n'était pas un engagement, c'était une expérience. Une fois encore, j'ai voulu savoir, je sais, et je retourne à mes affaires. Le seul homme que je puisse aimer toujours est mort il y a deux siècles, il s'appelle Velasquez.

Elle avait fini; elle se leva, contempla son aquarelle, qui lui plut. « C'est une des meilleures que j'aie faites, pensait-elle, j'étais dans un de mes bons jours. La couleur est harmonieuse et piquante, la facture a du ragoût et de l'imprévu. » Puis, ayant regardé l'heure à sa montre : « Comment n'est-il pas encore ici? Je ne doute pas qu'il ne vienne ; mais il manque d'empressement, et l'accueil que je lui ferai s'en ressentira. »

Elle lava, essuya ses pinceaux, remit en ordre sa boîte à couleurs, et ayant caché son petit bagage derrière un buisson, avec son chevalet et son pliant, elle s'avança dans l'allée par laquelle devait arriver celui qu'elle attendait. C'était apparemment le moyen de le faire venir.

Jamais elle n'avait été plus belle; mais son front sans plis, ses joues froides comme le marbre, son regard presque immobile, les coins relevés de sa bouche amère, annonçaient une âme dure, un cœur solitaire, inflexible comme une destinée. Dans cette femme d'une élégance exquise, d'un esprit si cultivé, si raffiné, il y avait un fond d'inguérissable sauvagerie. Ses instincts n'étaient point pervers, mais le démon de l'orgueil la possédait. Des philosophes superficiels calomnient la bête qui est en nous et lui imputent tous nos méfaits. Les bêtes sont réglées dans leurs idées comme dans leurs mœurs, et le principe du mal est le dérèglement d'une volonté qui s'adore, le culte et la folie du moi. Mme d'Armanches s'aimait avec idolâtrie, et elle sacrifiait à son idole sa conscience, ses scrupules, le droit des gens, la foi des traités. Quand elle avait dit : Je veux! — il n'y avait plus rien de juste ni d'injuste ; c'était son Dieu qui voulait. Revenue à l'état sauvage, elle s'enfonçait dans les

solitudes de son âme, et du fond de ses jardins enchantés et vides, son chagrin superbe donnait la loi à l'univers.

Dans son impatience de faire souffrir quelqu'un, ayant aperçu un petit crapaud sonneur qui traversait la route pour regagner son étang, elle s'amusa à lui barrer le passage. Désagréablement surpris de cet incident, il se retourna bien vite, et usant tour à tour de ses deux modes de locomotion, la marche et le saut, il tenta de s'échapper. Elle lui coupa la retraite. Cette fois il s'émut et le cas lui parut grave. Il s'arrêta court, se gonfla, fit le mort; mais son pauvre cœur battait très fort. Elle leva le pied sur lui. Il cligna des yeux et avec cet air de résignation qui rend les crapauds touchans, il se prepara dans le recueillement de la peur à recevoir le coup mortel. Il avait pour tenir à la vie des raisons qui lui semblaient bonnes. Par bonheur, elle crut entendre le galop d'un cheval, et abandonnant sa victime, elle se remit en chemin.

L'instant d'après, le cavalier qu'elle attendait parut. Elle s'était levée de bon matin pour lui envoyer par un exprès sa carte avec ces mots:

« Mon cher comte, je désire causer quelques momens avec vous d'une affaire qui nous donne du tracas à votre femme et à moi, et dont je voudrais à tout prix prévenir les suites. Vous seriez sûr de me trouver entre neuf et onze heures dans un rond-point de la forêt, à quelques pas de cette mare aux nénufars près de laquelle nous nous étions rencontrés et promenés ensemble l'an dernier. J'espère que cette indication vous suffira. »

— Vous voici donc enfin! lui cria-t-elle, en fronçant légèrement les sourcils.

— Aurais-je eu le malheur de vous faire attendre? demanda-t-il en mettant pied à terre. Excusez-moi. J'étais à Champrosay, car arrive qui plante, il faut bâtir sa maison. J'ai trouvé en rentrant à l'Ermitage la carte que vous m'avez fait l'honneur de m'envoyer, et je suis parti ventre à terre. Voyez plutôt.

Il lui montrait son cheval trempé de sueur, blanc d'écume, et après l'avoir attaché à un des montans d'un treillis qui protégeait une chasse allotie et louée:

— De quoi vouliez-vous me parler, duchesse? reprit-il.

— De votre querelle avec M. Marivet.

— Rassurez-vous, ce jeune homme n'aura point à en découdre.

— Claire l'a interrogé; il s'attend à recevoir vos témoins.

— Il les attendra longtemps, madame. S'il n'était pas de vos amis, je vous confesserais que sa figure me revient peu. Il avait mal parlé de moi et il m'a paru qu'il prenait de grandes familiarités avec ma femme. Par une espièglerie d'écolier, je me suis amusé à

lui faire manquer le train. Convenez que mes vengeances de mari maltraité sont fort douces.

— Seriez-vous jaloux? Vous savez bien que M. Marivet n'est qu'un mauvais plaisant, que votre femme le regarde comme un homme sans conséquence.

— Ah! permettez. Vous m'avez écrit ce matin que cette affaire lui donnait quelques tracas. Cela prouve qu'elle nous verrait à regret aller sur le terrain, et comme assurément ce n'est pas pour moi qu'elle s'inquiète, il m'est permis d'en conclure...

— A vous parler franc, interrompit la duchesse, elle ne s'intéresse passionnément ni à vous, ni à lui. Mais elle a le cœur trop débonnaire, trop pacifique, pour ne pas frémir d'horreur à l'idée que deux hommes pourraient exposer leur vie pour elle. Encore est-ce moins une question de sentiment que de scrupule et de principes. Je croyais la connaître, elle m'étonne. Je ne la soupçonnais pas d'avoir une piété exaltée. De jour en jour je la vois tourner davantage vers la dévotion, et je commence à craindre qu'elle ne me quitte pour s'enfermer dans une maison de retraite.

— A son aise! mes meilleurs vœux l'y suivront, répondit-il d'un ton dégagé.

Elle se rapprocha de lui, et, le regardant en face et dans les yeux :

— Mon beau monsieur, qui jouez l'indifférence, ne vous souvient-il plus qu'il y a deux mois je vous fis l'honneur d'aller vous voir et que ce jour-là vous étiez éperdument amoureux de votre femme? Ne niez pas, vous me l'avez dit.

— Si je l'ai dit, madame, c'était vrai; je n'ai pas l'habitude de mentir. Mais comment voulez-vous que je me souvienne de ce que je pensais il y a deux siècles?

— Décidément, répliqua-t-elle, il n'y a rien à faire de vous. Vos légèretés, vos inconstances me désolent. Qu'y a-t-il de plus léger que le vent et la fumée? C'est le cœur d'un homme pour qui les mois sont des siècles. Vous êtes un de ces oiseaux qu'on ne tient jamais que par le bout de leur aile et qui s'envolent en ne vous laissant dans la main qu'une plume.

— Écoutez-moi, madame. Je me fais plus mauvais et plus oublieux que je ne le suis. Je me rappelle très bien que le jour où vous m'avez fait la grâce de venir me trouver à l'Ermitage, j'étais furieux.

— Contre qui?

— Contre elle, contre vous, contre moi, contre le monde entier. On se marie, n'est-ce pas? pour avoir une femme. Je m'étais marié en bonne forme et je n'en avais point. Mais je m'étais dit : J'en aurai raison! Je ressemblais à un enfant qui a reçu en

présent un de ces jouets fort compliqués dont il faut étudier patiemment le petit mécanisme avant de s'en servir et de s'en amuser. Je me croyais un grand mécanicien, je me faisais fort de découvrir, de deviner le secret. Je brûlais, et voilà que tout à coup, sans me prévenir, on m'enlève mon joujou, et je reste seul avec mon déshonneur. Avouez qu'on serait furieux à moins.

— Homme d'esprit, dit-elle, vous ne l'auriez pas trouvé, ce beau secret. Il y a des résistances dont un mari ne triomphe pas.

— Vous voulez dire que l'amant seul en vient à bout. Dans le fait, il serait plaisant que ma femme accordât à quelque Marivet ce qu'elle m'a refusé. Mais il n'en sera rien; vous m'avez appris qu'à votre insu elle était dévote. Sûrement cela date de loin, et mon amour-propre est sauf. On peut être un bon mécanicien et ne rien entendre au maniement de cette sorte de machines qui ne se laissent gouverner que par un confesseur.

Elle se mit à rire.

— Vous bavardez beaucoup, dit-elle. Avec tout cela, il me semble que nous avions fait une gageure, vous et moi. Qui l'a gagnée?

— C'est vous, madame, c'est bien vous.

— Avec quelle confiance pourtant vous me l'aviez proposée! Je vous entends encore; vous me disiez avec emphase: « Laissez-moi faire, vous verrez que ce mariage tournera bien, que je serai le meilleur et le plus heureux des maris. »

— Ce n'est rien que les sottises qu'on dit; celles qu'on fait sont plus dangereuses, et il faut les boire.

— A propos, quelles étaient les conditions de notre pari? De quoi étions-nous convenus?

— Sur ce point, madame, mon souvenir est très net. Nous avions stipulé solennellement que, si je gagnais, vous en seriez quitte pour me gratifier d'un de vos plus beaux sourires, mais que, si je perdais, vous vous croiriez tenue de me consoler.

— Voilà des conditions aussi ridicules que bizarres, dit-elle, et vous m'en imposez, je crois. Le bel engagement que j'ai pris! Je m'en délie.

— Vous n'avez donc aucun souci de votre réputation? Vous voulez que je dise à mon tour : « Qu'y a-t-il de plus léger que le vent, que la fumée ou qu'une plume d'oiseau? C'est Mme la duchesse d'Armanches! Elle promet et ne tient pas, elle nie ses dettes. » Je croyais que les dettes de jeu étaient les plus sacrées.

— Adieu, mon cher comte, repartit-elle sèchement. Vous ne me persuaderez jamais que je vous doive la moindre consolation, et je n'entendais pas jouer à qui perd gagne.

Elle s'éloignait, il la retint.

— Ah! duchesse, s'écria-t-il d'un ton tragique, vous exercez sur ma vie une fatale et funeste influence. Vous êtes une redoutable magicienne, vous êtes mon mauvais génie. Pourquoi me suis-je rendu à votre insidieuse invitation? J'aurais dû me défier de vos pièges. Que suis-je venu faire ici, dans cet endroit lugubre, près de cette mare aux nénufars, qui ne me rappelle que de cruels souvenirs? L'an dernier, à l'ombre de ces chênes, j'ai souffert tout ce que peut souffrir un homme. Je vous disais avec quelque éloquence, peut-être, ce que je sentais pour vous, et vous affectiez de ne pas me croire; aux refus vous avez joint la raillerie, votre malice se délectait à m'ôter tout espoir. Vous êtes l'unique cause de toutes les sottises, de toutes les fautes que j'ai pu faire. C'est pour vous oublier que je me suis jeté dans la politique, qui ne me réserve sans doute que des déboires. C'est pour vous oublier que j'ai contracté l'absurde mariage qui me procure tant d'agrémens et de joies. C'est pour vous oublier que demain je ferai quelque autre folie... Et vous refusez de me consoler!

— Quelle folie ferez-vous demain? dit-elle, en se croisant les bras.

— Elle est plus qu'à moitié faite.

— Contez-moi cela. Vous ne m'intéressez pas, mais vous m'amusez.

— Avant-hier, j'étais allé ouvrir la chasse chez M. de Novis, et le hasard a voulu... Madame, elle a une tête de linotte et une voix de perruche enrhumée. Son sens commun ne pèse pas une demi-once, et son cœur pèse moins qu'une plume. Elle est également incapable de comprendre et d'aimer. Passe encore si elle ne disait rien! Elle bavarde, caquette en grimaçant et rit tout le jour sans savoir de quoi...

— Est-elle vraiment jolie?

— Mieux que jolie. Elle peut paraître belle à qui ne vous connaît pas ou réussit à ne plus penser à vous.

— Le contrat est signé?

— Dans peu de jours ou dans quelques heures, elle sera installée à l'Ermitage.

— Y pensez-vous? Qu'en diront vos électeurs?

— Ce qui leur plaira. Dans les cas désespérés, dans les grandes détresses, tous les moyens sont bons, même les plus misérables. Je veux oublier, j'oublierai.

Elle décroisa ses bras. Elle le regardait d'un œil dur, qui s'amollissait par degrés. Il était fort ému, il avait le souffle court. Elle le fit attendre.

— Pauvre garçon, dit-elle enfin, si jamais on vous prenait au sérieux, peut-être ferait-on quelque chose pour vous.

— Ah! madame, il serait possible!...

— Nous savons tous les deux l'anglais. Connaissez-vous le proverbe : *Faint heart never won fair lady ?*

— Je crois que cela veut dire qu'il n'y a que les résolus et les persévérans qui parviennent à se faire aimer.

— Ecrivez dès ce soir à votre linotte que vous la sacrifiez à vos électeurs, et nous verrons. Je ne promets rien, je ne m'engage qu'à vous écouter très attentivement, avec le sincère désir de vous croire. Si vous le voulez bien, nous reprendrons notre conversation juste à l'endroit où nous l'avions laissée. Venez me voir. Que sait-on ?

— Vous êtes mille fois bonne, madame. Mais, hélas! où nous nous verrons-nous?

— Il y a, ce me semble, à Brunoy, une maison où l'on a quelques chances de me trouver.

— Cette maison m'est fermée. Vous n'y êtes pas seule; j'y rencontrerais un visage qui me gênerait beaucoup et que j'ai juré de ne jamais revoir.

Elle baissa un instant la tête et la releva pour dire :

— Je croyais vous avoir dit qu'elle voulait s'en aller.

Transporté de joie, il plia le genou devant elle, lui prit les deux mains, les baisa dévotement, et s'écria dans un élan de passion :

— Duchesse, je vous adore!

Avant de se quitter, ils se contemplèrent l'un l'autre en silence, comme pour s'assurer qu'ils avaient tous deux leur compte. Elle se sentait reprise, attirée; le charme auquel jadis elle avait résisté et que son orgueil avait rompu l'entraînait de nouveau. Il lui parut qu'il était bien l'homme qu'elle cherchait, que son regard étincelant était un séduisant mensonge, que ses yeux ivres d'espérance lui promettaient six mois d'illusion et de cette folie du cœur qui trompe nos chagrins, nous étourdit de ses grelots. Elle croyait déjà les entendre tinter au fond des bois, qui se taisaient pour écouter.

XVII.

Vers onze heures et demie, par un excès de zèle, Claire, après avoir consolé de son mieux la veuve et les orphelins, était revenue elle-même chercher la duchesse; elle s'étonna de trouver la place vide. Du rond-point partaient cinq routes. Quatre s'en allaient en

ligne droite, le regard les embrassait dans toute leur longueur ; elle n'y vit personne. La cinquième faisait des zigzags. Laissant la voiture à la garde du groom, elle s'avança jusqu'au premier tournant, où se dressait un grand chêne composé de plusieurs tiges sorties du même pied. A peine eut-elle dépassé le chêne, elle aperçut à quelque cent pas plus loin Mme d'Armanches causant avec M. de Louvaigue. Ils ne la virent point, ils avaient le dos tourné, et troublée autant que discrète, elle s'empressa de se retirer ou de s'enfuir.

— Se sont-ils rencontrés par hasard? se demandait-elle. Ou Cécile l'a-t-elle fait venir pour lui parler de moi ? Hier encore, elle me promettait d'arranger ce qu'elle appelle mes affaires. Je saurai bientôt à quoi m'en tenir ; sans doute elle me dira tout.

La fièvre de l'attente la galopait. Enfin la duchesse parut et s'exclama :

— Ah ! c'est toi ! Es-tu arrivée depuis longtemps ?

— Non, j'arrive.

— Je m'étais refroidi les pieds dans ce gazon, dit-elle négligemment, j'ai marché un peu pour les dégourdir.

Elle fit ramasser son bagage par le groom, et on partit. Pour aller de la mare aux Bosserons, le chemin le plus direct est une allée herbue, envahie par la bruyère, creusée d'ornières profondes. La duchesse, qui conduisait, mit le cheval au pas. L'occasion était propice pour causer. Le groom, jeune insulaire fraîchement débarqué, entendait mal le français ; il n'y avait pas à se gêner devant lui. Au surplus, la duchesse, un peu excitée, semblait-il, parlait beaucoup. Elle discourait sur la beauté des bois aux approches de l'automne, et du bout de son fouet elle montrait à Claire des verdures qui commençaient à se bigarrer, de hautes fougères teintées de rouille, de petits cerisiers sauvages, les uns habillés de pourpre, d'autres couleur de feu et tout flambans, qui éclataient comme des pétards dans les massifs. Mais du comte et de son entretien avec lui, pas un mot, et de minute en minute l'étonnement de Claire se changeait en anxiété. Un indiscret lui avait appris l'avant-veille qu'avant de l'épouser M. de Louvaigue avait été fort amoureux de la duchesse d'Armanches, et la veille un vieillard lui avait dit : « Ma femme est une menteuse. » S'obstinant à n'en rien croire, elle se reprochait ses inquiétudes comme un crime de lèse-amitié.

Elle obtint bientôt l'éclaircissement qu'elle souhaitait. Il y a des gens qui dénouent et des gens qui rompent. L'orgueil craindrait de s'abaisser en recourant aux artifices ; il méprise les laborieux manèges, les peines, le tracas qu'il faut se donner pour mettre le bon

droit de son côté, les petites hypocrisies par lesquelles on sauve les apparences. Mme d'Armanches avait le goût des solutions violentes, des opérations chirurgicales; elle tranchait volontiers dans le vif et surtout elle aimait à faire vite, dût son iniquité éclater aux yeux des hommes.

Elle avait commandé pour trois heures la berline ou le *mail-coach*, qui devait l'emmener à Luzy. Elle désirait y arriver assez tôt pour avoir le temps d'y faire à loisir sa toilette et emportait autant de colis, de malles, de cartons que si elle se fût embarquée pour un voyage. Mais avant de se mettre en route, elle voulait en finir et, selon son expression, écorcher la queue du serpent. Pendant qu'on attelait, elle entra dans l'appartement de Mme de Louvaigue, se présenta devant son ange prête à partir, coiffée d'un petit chapeau fleuri, délicat et subtil comme le rêve d'une ombre, et tout en s'occupant à enfiler et à boutonner ses gants, elle lui dit:

— Je me suis décidée à coucher là-bas. Je serai de retour demain vers la fin de la matinée. Te trouverai-je encore ici?

Muette de surprise, Claire, au lieu de répondre, la questionnait des yeux.

— Hier, si je ne me trompe, tu m'as témoigné le désir de t'en aller.

— Mais il me semble que tu m'as défendu de te quitter, je reste.

— J'ai eu tort, le premier mouvement n'est pas toujours le bon. Ne te gêne pas, fais ce qu'il te plaira. Je n'ai pas de gendarmes à mon service, ni l'habitude de retenir les gens de force.

— Tu ne m'as jamais parlé de ce ton, repartit Mme de Louvaigue. Ai-je rien fait, ai-je rien dit qui ait pu te déplaire, te blesser?

— Je n'ai qu'un grief contre toi, mais il est grave. Ton éternelle mélancolie me navre. Tout à l'heure encore, pendant le déjeuner, tu étais triste à faire peur. Je me repens de t'avoir enlevée de ton Ermitage. Je pensais que mon amitié te serait secourable. Mais les habitudes, une fois rompues, ne se renouent pas. Pour aimer à vivre ensemble, il ne faut jamais se quitter. Jadis nous nous entendions sur tout, il me paraît qu'aujourd'hui nous ne nous entendons sur rien. Tu avais décousu, j'ai vainement tâché de recoudre. Mme Chateldon, ma chère, s'entendra mieux que moi à te consoler.

Mme de Louvaigue fut tentée de se signer; il lui sembla que la duchesse blasphémait contre Dieu et ses saints.

— Voilà une vilaine parole, Cécile, lui dit-elle. Tu sais bien que je te préfère à tout. Non, tu ne me feras jamais croire qu'il y ait rien de changé dans les sentimens que nous avons, que nous aurons toujours l'une pour l'autre. Une amitié comme la nôtre est

une chose sacrée, et nous ne pourrions nous aimer moins sans nous déshonorer.

— La phrase est belle et touchante. La vérité est que depuis quelque temps tu te défies de moi, et quand la défiance est venue, il n'y a plus d'amitié.

— Cécile, dis-moi ce que je dois faire, je le ferai.

— A quoi bon? Tu ne prends plus conseil que de toi-même, et tu te conseilles fort mal. Je t'avais représenté que toutes les femmes ont leur croix, mais qu'elles doivent se garder de s'en faire une enseigne, qu'un malheur affiché est la plus sotte des professions. Aussi bien de quoi te plains-tu? Tu étais heureuse, tu as voulu tâter du chagrin. M. de Louvaigue a raison : quand on a certaines superstitions, certaines maximes, on ne se marie pas.

— Eh! je te prie, ces maximes, ces superstitions, qui me les a prêchées? Qui donc m'a enseigné qu'une femme ne peut se donner qu'à un homme qui l'aime?

— Faire et dire sont deux choses, et on ne règle pas sa conduite sur des propos. D'ailleurs, il ne tenait qu'à toi de t'imaginer bénévolement que ton mari t'aimait.

— Ah! Cécile, qui donc s'est appliqué à me guérir de mon illusion, à me désabuser?

— Eh bien, ma chère, si j'ai eu des torts, je veux les réparer, et puisque tes principes te permettent de te donner à celui qui t'aime, je sais un moyen de tout arranger, car il y a dans ce monde un homme qui t'adore. C'est un consolateur que Dieu t'envoie.

Et lui montrant du doigt une peinture magnifiquement encadrée qui occupait toute la largeur d'un trumeau :

— Par une délicate attention, dit-elle, j'avais fait transporter dans ta chambre ma copie de l'*Embarquement pour Cythère*. Elle est fort bien, cette copie; on m'en a fait de grands complimens. J'avais pensé qu'à la longue elle calmerait tes douleurs, que tu y puiserais des idées tendres, riantes et d'heureuses inspirations. Voyons, peux-tu la contempler sans ressentir je ne sais quel chatouillement du cœur? Il est impossible que ces génies voltigeans, que cette barque dorée et ornée de fleurs ne te disent rien. Regarde ce pèlerin armé d'un bourdon et agenouillé près d'une femme assise qui baisse et détourne la tête. Un amour, accroupi sur son carquois, la tire par le bas de sa robe et semble lui dire : « Il est charmant; vous y viendrez. » Mets-y un peu de complaisance; ne trouves-tu pas que ce pèlerin ressemble à quelqu'un? Tu me demandes un dernier conseil; le voici : Embarque-toi pour Cythère avec M. Marivet.

Mme de Louvaigue s'efforçait de ne pas comprendre; mais en vain se bouchait-elle les yeux, la lumière s'était faite.

— Duchesse, vous avez résolu de me chasser d'ici. Je partirai.

Puis, haussant le ton et d'une voix vibrante :

— Pourquoi ne m'avouez-vous pas que vous avez causé ce matin avec M. de Louvaigne?

Mme d'Armanches ne s'attendait point à cette question, et une légère rougeur se répandit sur ses joues de marbre.

— Où as-tu pris?..

— Je vous ai vus.

— Tu rêves.

— Ah ! duchesse, ne me dites pas que je rêve, ou je croirai à certaines choses qui me font horreur.

Mme d'Armanches prit résolument son parti.

— Ton mari m'a déclaré ce matin qu'il avait juré de ne jamais te revoir, je lui ai répondu qu'il était un peu dur.

— Est-il vrai qu'avant de m'épouser, cet homme qui ne veut plus me revoir vous a fait la cour?

— Eh ! vraiment oui, répliqua la duchesse en la foudroyant du regard, et il s'est marié par dépit. Si tu m'avais consultée en temps utile, je t'aurais dit : Ne lui demande pas de t'aimer, il aime ailleurs.

Elle avait fini de boutonner ses gants ; debout devant une psyché, elle arrangeait sa voilette. La femme foudroyée se leva pour lui parler de plus près, et la glace refléta deux images.

— Mon Dieu ! pensa Claire en les comparant l'une à l'autre, que suis-je à côté d'elle! et quel homme pourrait hésiter entre nous!

La confusion la prit ; elle éprouvait comme une honte d'exister. Elle s'éloigna de cette glace qui lui faisait peur et se rassit.

— Heureusement, reprit-elle, malgré tout et quelques mauvaises paroles qui te soient échappées, ma confiance en toi est entière. S'il t'a dit ce matin qu'il t'aimait, tu lui as sûrement répondu : « Vous savez ce qu'elle est pour moi, je mourrais plutôt que de la trahir. »

La duchesse se retourna vers elle en souriant et repartit d'un ton sardonique :

— Tu me l'avais pris, je te le reprends. C'est le jeu de la guerre.

Il y a des esprits éternellement vierges, des âmes qui conservent à jamais la fleur de leur innocence. Elles vivent dans le monde et n'en sont pas. Il a beau leur donner en spectacle ses iniquités et ses misères, elles se refusent à croire au mal. Sont-elles contraintes de se rendre à l'évidence, il leur semble qu'elles assistent à un de ces affreux désordres qui ne peuvent être que l'œuvre du démon ou qu'elles sont les dupes d'une magie noire qui trouble leurs sens et leur fait voir ce qui n'est pas. Mme de Louvaigue aperçut le diable dans les beaux yeux gris-bleu de la duchesse,

attachés sur elle comme sur une proie, et elle pensa que pour l'en chasser il suffisait de parler beaucoup.

— Cécile, dit-elle, est-ce bien toi? Est-ce à moi que tu parles? Tu t'amuses, n'est-ce pas? C'est un jeu ou une épreuve, et mes frayeurs te paraissent bien ridicules. Dans un instant tu diras : « Je plaisantais, tu t'es laissé prendre à mon piège; que tu es simple! » Ah! dis-le tout de suite. J'ai l'esprit court et je ne suis qu'une sotte; je me laisse attraper, mystifier; je crois tout ce qu'on me dit. Je t'en supplie, ne me tourmente pas plus longtemps. Redeviens toi-même, regarde-moi comme tu me regardais autrefois. N'avons-nous pas vécu cinq ans comme deux sœurs? N'étions-nous pas l'univers l'une pour l'autre? Nous nous sommes tant aimées! Nous avions deux cœurs, qui n'en faisaient qu'un. Nous partagions tout, la joie et le chagrin. Je te confiais mes pauvres secrets et tu me disais toutes tes pensées.

— Je choisissais, interrompit la duchesse.

Mme de Louvaigue se laissa tomber à ses genoux.

— Ma bonne Cécile, aie pitié de moi! Je pleure et je te baise les mains. Jadis j'étais ton ange; as-tu donc du plaisir à voir ton ange pleurer? Il t'en coûtera peu d'être noble et généreuse. Tu as tout : la divine beauté, la grâce, l'esprit, la splendeur du talent, le génie, et je suis si peu de chose! Oh! de grâce, Cécile, ne m'ôte pas ce que j'ai!

— Tu as commis une grave imprudence, repartit Mme d'Armanches. Tant que tu m'as appartenu, ton bonheur m'était aussi cher que le mien. Mais je veux qu'on se donne; tu t'es reprise; que puis-je te devoir encore? Et d'ailleurs tu ne l'aimes pas, cet homme, et en te l'ôtant, je ne t'ôte rien.

— Cécile, je l'aime! Duchesse, je vous jure que je l'aime!

— Allons donc! Et depuis quand? Tu ne sais pas aimer; les bonnes créatures comme toi n'aiment pas.

— Cécile, ma bonne Cécile, ne me le prends pas, je t'en conjure, ou tu me tueras.

— C'est une chose faite. Il me plaît, ma chère, et il est à moi; tu m'entends, il est à moi.

Claire eut le courage de regarder de nouveau les yeux gris-bleu ; elle n'y vit plus le diable. Il n'y avait point de magie noire dans cette affaire; c'étaient bien les véritables yeux de la duchesse d'Armanches. Elle s'écria :

— Votre mère vous connaît bien, et elle dit vrai quand elle vous appelle un beau monstre.

— Tu as toujours eu du penchant à l'exagération. Ton aventure te paraît prodigieuse, elle est pourtant fort commune. Tu trouveras dans ce monde des milliers de femmes capables de prendre

son mari à leur meilleure amie; mais elles le prennent sournoisement, en cachette, elles le volent. Je suis trop fière, moi, pour voler dans l'ombre, et je te dis : « Je le prends! » Non, ma pauvre enfant, je ne suis pas un monstre, je n'ai pas le pied fourchu, mais j'ai des caprices, des fantaisies, et je me les passe. Cet homme qui me plaît s'imagine qu'il m'adore, et il m'accuse d'avoir été jadis très dure pour lui. Je ne lui ai rien promis, j'en essaierai, nous verrons. Enfin si tu veux savoir mon secret, c'est un délassement, une distraction dont j'ai besoin. Quand une petite fille a fait du tricot durant trois heures, qu'elle a mal compté ses mailles et qu'on la condamne à recommencer, elle mourrait de fatigue et d'ennui si on ne lui permettait pas de jouer un quart d'heure à la poupée. Voilà mon cas. Je ne la casserai pas, cette poupée que tu prétends aimer, et, dès que j'en aurai assez, je te la rendrai. Tu as ma parole.

Mme de Louvaigue venait de se relever, elle s'essuyait les yeux. On annonça que la voiture était avancée.

— Duchesse, dit-elle, allez à votre dîner; vous êtes certaine de ne pas me retrouver ici demain, et je prie Dieu qu'il me fasse la grâce de vous oublier.

— Ma chère, répondit Mme d'Armanches en se dirigeant vers la porte, un jour je te rappellerai et tu reviendras. Il a tâché, lui aussi, de m'oublier; c'est difficile, à ce qu'il semble.

Elle sortit, et Claire courut à son balcon. Elle voulait revoir une fois encore cette femme inoubliable qui lui prenait son bien, pour qui les trahisons étaient des jeux innocens, des récréations de petite fille, cette femme qui volait et tuait sans remords. Elle était persuadée qu'avant de partir, la duchesse donnerait quelques signes manifestes de démence, que personne ne pourrait s'y tromper, qu'on dirait d'une commune voix : « Elle est devenue folle, et c'est une folle dangereuse; il faut la lier et l'enfermer. » Mme de Louvaigue se trompait et dut reconnaître que cette folle dangereuse, qui descendait en ce moment le perron, paraissait avoir toute sa tête, toute sa présence d'esprit, toute son intelligence. Elle s'en servit pour examiner et compter ses paquets, pour s'assurer qu'on n'avait rien oublié, que ses malles étaient solidement attachées. Après quoi, elle monta lestement en voiture et le cocher toucha, sans qu'on eût lié ni enfermé personne.

XVIII.

Claire ne fut pas longtemps occupée à comprendre l'incompréhensible, à s'expliquer l'inexplicable, à découvrir comment les

caractères peuvent se métamorphoser sans que les corps changent, comment on peut garder sa figure après avoir perdu et sa raison et son cœur. Un soin plus pressant la travaillait. La crise qu'elle venait de traverser l'avait transformée, et si la duchesse était tombée en état de démence, elle avait, elle aussi, sa folie. Cette personne tranquille, dont l'âme douce, mystique et romanesque avait cherché son roman dans l'amitié, sentait se remuer en elle quelque chose de violent et d'inconnu. Dans son enfance, étant allée de Bordeaux à Royan, quand le paquebot, après avoir descendu paisiblement le cours de la Gironde, était entré en mer et qu'une lame venue du large, le prenant en travers, l'avait fait rouler et tanguer, épouvantée d'être à la merci d'une puissance mystérieuse, indomptable, terrible dans ses colères, farouche dans ses jeux, et pour qui les paquebots sont des hochets, elle avait demandé en grâce qu'on la débarquât. Pareille aventure lui arrivait; elle faisait connaissance avec les houles du cœur. La jalousie lui avait révélé l'amour. La grande vague de l'océan roulant sans cesse, écumeuse et mugissante, tantôt l'emportait vers le ciel, et tantôt se creusant sous elle, lui découvrait le fond d'un abîme.

Comme toutes les natures tranquilles, elle avait de la force pour la résistance, elle était lente dans l'action. Désormais, sortie de son caractère, elle se sentait capable de faire des choses étranges, inouïes. Rien ne donne plus de calme dans les grandes crises de l'âme que la résolution d'agir. Elle en eut assez pour sécher ses larmes, pour composer son visage. Elle sonna sa femme de chambre et lui dit :

— Marguerite, Mme Chateldon m'a invitée à passer quelque temps chez elle. Faites mes malles ; vous partirez la première par le train de six heures et vous remettrez à ma tante la lettre que je vais écrire.

Et aussitôt elle écrivit ce qui suit :

« Vous aviez raison, ma chère tante; vous avez toujours raison. Je suis allée voir mon père, et, comme vous l'aviez deviné, j'ai compris qu'en m'établissant chez lui je le dérangerais beaucoup. Je suis un fardeau pour tout le monde; mais vous êtes bonne, et les charges ne vous effraient pas. J'accepte l'hospitalité que vous m'aviez offerte. Selon les circonstances, je serai chez vous dès ce soir ou demain matin. »

Elle s'accouda sur sa table, s'interrogea, réfléchit. Il lui sembla que le doute est la plus horrible des maladies, qu'elle souffrirait moins si elle acquérait l'absolue certitude de son malheur. Tout à coup il lui vint une idée; elle se rappela qu'elle avait rempli longtemps les fonctions de secrétaire de la main, qu'elle contrefaisait

si habilement l'écriture de la duchesse que les plus avisés s'y étaient laissé prendre. Elle écrivit une seconde lettre, et quoique d'habitude elle cherchât ses mots, ils lui vinrent cette fois sans effort. Cette lettre était ainsi conçue :

« Mon cher comte, on ne se dit pas tout dans les forêts. La bonne créature qui ne sait pas aimer partira tantôt pour Paris, où l'attend Mme Chateldon. Elle hésitait, je l'ai décidée. Dorénavant nous pourrons nous voir. Pourquoi ne nous reverrions-nous pas dès aujourd'hui? Le temps est incertain, mais la lune m'a promis d'éclairer ce soir les bois. Montez à cheval après votre dîner, vous me trouverez seule. Cette pauvre Claire! Après tout, c'est sa faute. Nous ne parlerons plus d'elle. Arrivez-moi leste et pimpant, très amoureux et en parfait état de grâce. Je compte sur vous. »

Elle se relut, fut contente de sa prose, et la mit sous enveloppe.

— Quoiqu'elle ne soit pas signée, c'est un faux, pensait-elle. Qui pouvait croire que j'en ferais jamais? Les péchés ne sont pas des crimes; et, dans certains cas, tout est permis. Il viendra ce soir et je le détromperai.

Ce n'était pas tout d'avoir écrit sa lettre, il fallait la faire porter à sa destination. Elle mit son chapeau, elle sortit de la villa. En arrivant sur la route qui longeait le parc, elle aperçut deux de ces ouvriers belges qui viennent chaque année dans la Brie pour y travailler à la moisson et qui y restent jusqu'à la vendange quand on trouve à les occuper. Mais sans doute ils ne connaissaient pas la forêt, et d'ailleurs ils lui parurent lents d'esprit, lourds de corps, gauches et empêtrés, et il lui fallait un messager agile et rapide comme la pensée, comme le désir, tant l'attente lui pesait.

La minute d'après, elle vit passer un gamin de treize ans, qu'elle connaissait depuis longtemps. Le père était charbonnier et habitait les bois, la mère était coquetière, et l'enfant travaillait tour à tour pour l'un et pour l'autre. Il était venu souvent dans la villa offrir des champignons au duc, qui avait un goût particulier pour les cèpes de la forêt de Sénart. Sa gentillesse, ses yeux fort éveillés, lui avaient gagné la bienveillance de Claire; elle lui faisait à l'occasion de ces petits présens qui font naître les amitiés. Elle l'appela et lui dit :

— Julien, tu es intelligent, écoute-moi. Voici une lettre très pressée que Mme d'Armanches veut envoyer à l'Ermitage très vite, très vite. Tu connais la forêt comme ta poche. Prends tes jambes à ton cou. Tu remettras ce pli à M. de Louvaigue lui-même, et tu attendras la réponse.

Il partait déjà; elle le rappela.

— Tu ne diras pas au comte que c'est moi qui t'ai remis cette lettre. Tu comprends, c'est une surprise qu'on veut lui faire, et quand on fait des surprises... Mais ce serait trop long à t'expliquer. Enfin, tu ne le lui diras pas, et c'est à moi seule, tu m'entends, à moi seule que tu rendras sa réponse. Voyons, répète-moi ce que je t'ai dit.

— Vous m'avez dit de ne pas dire à M. le comte...

— Eh bien! tu n'es pas encore parti? interrompit-elle. Écoute encore. Si tu fais promptement ma commission, si tu ne muses pas dans les chemins, si tu ne dis que ce que tu dois dire, tu vois cette pièce jaune, elle sera pour toi.

La vue du jaunet lui donna des ailes, et il s'envola. En rentrant dans le parc, elle contempla un instant la façade de cette villa où elle avait passé jadis d'heureux jours, qui maintenant étaient si loin d'elle qu'il lui semblait ne les avoir jamais vécus. Comme Mme d'Armanches, comme elle-même, cette maison avait subitement changé : c'était un de ces endroits malsains, dangereux et funestes qu'il faut éviter soigneusement, sous peine de mort. Gens et choses, personne ne se ressemblait plus, l'univers était bouleversé. Mais elle ne s'arrêta pas longtemps sur cette pensée, elle en avait une autre qui l'obsédait, elle se demandait sans cesse : « Que répondra-t-il? »

Pour s'occuper, elle aida sa femme de chambre à empaqueter du linge et à plier des robes; mais elle l'aidait mal; elle dérangeait plus qu'elle ne rangeait, et Marguerite, qui pourtant était fort respectueuse, se permit de lui en faire l'observation.

— Vous avez raison, répondit-elle. Je ne suis pas aujourd'hui dans mon état ordinaire.

— C'est bien naturel. Madame doit avoir tant de chagrin de quitter Mme la duchesse!

— Oh! oui, beaucoup de chagrin. Elle m'aime tant!

Il n'y avait plus qu'une valise à remplir; elle en fit son affaire. Les autres colis furent chargés dans un fourgon, et Marguerite partit pour la gare, pendant que sa maîtresse se disait : « Il répondra : « Je vous adore et j'accours. » Il sera ici vers neuf heures. Quand il apprendra qu'elle est absente et que je suis au salon, prête à le recevoir, quelle figure fera-t-il? »

Elle entendit bientôt la voix retentissante d'un tamtam qui annonçait l'heure du dîner. Elle descendit dans la salle à manger. Le duc l'y attendait, impatient de se mettre à table et questionnant Baptiste sur le menu. Dans sa déchéance, l'appétit et la gourmandise lui étaient restés; avec l'amour des médailles, c'étaient ses seules passions, comme la politesse était sa seule vertu. Claire eût

donné beaucoup pour le trouver dans un de ses momens lucides. Quel soulagement pour elle si elle avait pu lui raconter ses angoisses, montrer son cœur à nu! Elle se sentait si solitaire dans le monde qu'une marque de sympathie, un avis, un conseil, moins que cela, un signe de tête, un regard ami, un sourire de compassion, elle eût tout accepté comme une manne tombée du ciel dans son désert, et jamais elle n'eût tant savouré la douceur d'une parole humaine. Mais le duc avait l'œil mort, la lèvre pendante. Il était rentré dans son brouillard; elle l'eût bien étonné en lui rappelant son audacieux propos de la veille.

Irréprochablement courtois, il se fit un devoir, un point d'honneur d'animer et de soutenir la conversation autant qu'il était en lui.

— Il n'arrive pas souvent, ma chère comtesse, que nous dînions, vous et moi, tête à tête.

— Pourquoi n'avez-vous pas accompagné la duchesse? lui demanda-t-elle.

— Ah! ma chère, je ne me serais pas permis de vous laisser seule, répondit-il galamment.

Bon Dieu! pouvait-elle l'être davantage?

— D'ailleurs, Luzy est au bout du monde, reprit-il; c'est trop loin pour moi. Je supporte difficilement trois heures de voiture.

Et, se retournant vers son fidèle serviteur, toujours debout derrière lui :

— Baptiste, depuis combien de temps ne suis-je allé chez la marquise?

— Je crois, monsieur le duc, qu'il y a bien quatre ans.

— Tu crois, tu crois, dit-il d'un ton de reproche. Il faut être sûr.

— Il a raison, pensa-t-elle; il faut être sûr, c'est pour cela que j'ai écrit.

— Ma femme, continua-t-il, est jeune et toujours allante; rien ne l'effraie, rien ne la fatigue. Avant d'arriver à Luzy, il y a une grande côte raide à monter. Mais elle a de bons chevaux. Baptiste, quels chevaux la duchesse a-t-elle pris?

— Je crois qu'ils étaient pommelés, dit-elle; mais, comme vous dites, il ne suffit pas de croire.

— Monsieur le duc veut-il que je m'en informe? demanda Baptiste.

— Oui, informe-toi.

Baptiste sortit et rapporta la nouvelle que décidément la duchesse avait pris ses chevaux pommelés.

— Ils sont fort beaux, dit le duc, mais ils n'ont pas assez de

fond pour gravir lestement les côtes. Je n'ai jamais aimé que les bais, les noirs et surtout les alezans.

Et, s'aidant des souvenirs de Baptiste, qu'il ne se lassait pas d'interpeller, il rapporta plusieurs circonstances de sa vie, plusieurs accidens fâcheux qu'il imputait au manque de fond des chevaux pommelés.

Pendant qu'il parlait et qu'elle semblait l'écouter avec recueillement, elle se disait : « Julien devrait être ici. On l'aura retenu quelque part. Il y a trois grandes heures qu'il est en route. »

— Monsieur le duc, dit-elle, nous ne dînerons plus ensemble.

— En vérité, chère madame!

— Je pars ce soir pour Paris.

— Qu'allez-vous faire à Paris?

— Mme Chateldon désire que je passe quelque temps chez elle. Quand on n'a pas de chez soi, on vit chez les autres.

Il ne parut ni surpris ni ému.

— Mme Chateldon, dit-il, est fort bien logée. Je suis allé la voir un jour dans son hôtel du boulevard Haussmann. Elle se plaignait pourtant que ses cheminées fumaient. Est-il vrai que M. Chateldon gagne près de deux cent mille francs par an? Cela ne m'étonnerait pas; c'est un grand médecin. Il m'a guéri autrefois d'une maladie dont je souffrais beaucoup et qu'il appelait je ne sais plus comment.

— C'était une dyspepsie, monsieur le duc, fit Baptiste.

— Tu connais le mot, Baptiste, mais tu ne saurais pas l'écrire, tu n'es pas fort en orthographe. Oui, M. Chateldon m'a guéri. Ces grands docteurs sont toujours bons à consulter; malheureusement ils sont trop occupés pour vous suivre, et je vous engage à faire comme moi, ma chère : il faut avoir un grand médecin qui vous conseille et un petit médecin qui vous soigne.

— Hélas! pensa-t-elle, si petit qu'il fût, je serais heureuse d'en avoir un; mais j'en suis réduite à me soigner moi-même, et je m'y prends bien mal, puisque ce malheureux enfant ne revient pas. Depuis une heure au moins il devrait être de retour.

— C'est un homme fort aimable que M. Chateldon, reprit le duc. La dernière fois que je l'ai vu, c'était à un mariage, où nous servions tous deux de témoins. Qui donc se mariait?

— Je pense que c'était Mme la comtesse, dit Baptiste en souriant.

— Où avais-je la tête? Eh! oui, ma chère, c'était vous. Je m'en souviens très bien, vous étiez fort pâle ce jour-là.

— Je ne le suis plus? demanda-t-elle.

— Plus du tout. Vous avez repris des couleurs, vous êtes fraîche comme une rose.

Comme pour lui donner raison, une rougeur subite venait de monter à son visage : un domestique lui avait annoncé que le petit Julien était là et désirait lui parler. Elle pria M. d'Armanches de l'excuser et traversa précipitamment la salle. Elle reparut bientôt, rapportant dans sa poche un pli cacheté qu'elle n'avait pas osé ouvrir. Qu'y avait-il dans les profondeurs de ce pli? Une de ces paroles qui tuent. Elle se rassit, et à travers l'étoffe et la doublure de sa robe, elle palpait ce papier qui la brûlait.

— Vous me parliez de mon mariage, monsieur le duc. J'étais donc bien pâle ce jour-là?

Il ne répondit pas; il ruminait dans sa tête un projet, un petit complot. Depuis deux jours, son ouistiti était tenu en quarantaine. Cet animal destructeur s'étant permis de dépendre et de mettre en pièces un des rideaux du salon, la duchesse avait décrété sa mort. Le duc l'avait sauvé en s'engageant à le garder désormais dans son appartement, et il pensait à profiter de l'absence de sa femme pour procurer une fête à son prisonnier.

— Nous en sommes au dessert, dit-il à Mme de Louvaigne. M'autorisez-vous à faire venir un instant Mico? Cela le désennuiera. Vous n'êtes pas, comme la duchesse, l'ennemie des singes. Elle déteste leurs grimaces que je trouve fort divertissantes, et elle craint leurs morsures.

— J'en connais de plus dangereuses! répondit-elle.

Baptiste s'en fut chercher Mico, qui entra en cabriolant. Son maître le fit asseoir sur ses genoux et après lui avoir recommandé de se bien tenir, après lui avoir gravement rappelé toutes les bienséances que doit observer un ouistiti admis à l'honneur de dîner dans le monde, il le bourra de friandises.

Mme de Louvaigne avait tiré le pli de sa poche, elle l'ouvrit brusquement et lut ces mots :

« Madame la duchesse, il se passe en moi quelque chose d'étrange. Depuis que vous l'avez éloignée et que je la sais malheureuse, je sens que tout n'était pas fini entre nous. Pardonnez-moi, je ne suis pas en état de grâce, je vous parlerais d'elle. »

Il lui sembla qu'un cri de joie délirante lui était sorti du cœur et s'était fait entendre dans tout Brunoy, que tout Brunoy savait qu'il refusait de venir, qu'il ne viendrait pas. Son cri lui était resté à la gorge : ni M. d'Armanches ni Baptiste ni Mico n'avaient rien entendu. Elle avait une flamme dans les yeux et tremblait comme la feuille. Le duc lui présenta une coupe de fondans, qu'il déclarait exquis ; elle voulut en prendre un et le porter à sa bouche ; elle le laissa tomber dans son assiette, en disant :

— Oh! vraiment oui, il est délicieux.

Bientôt, impatiente de se trouver seule, elle se leva et tendant ses deux mains au duc :

— Je dois prendre le train de dix heures, et j'ai encore quelques préparatifs à faire. Je sais que vous aimez à vous coucher tôt ; pour ne pas vous déranger, je vous fais dès maintenant mes adieux, en vous remerciant de toutes vos bontés pour moi.

Il ne lui suffisait pas de le remercier, elle aurait voulu l'embrasser, comme s'il eût été pour quelque chose dans la joie folle qui lui épanouissait l'âme et lui échauffait la tête ; mais elle savait, sans en soupçonner la raison, que, toujours poli, toujours gracieux, il n'aimait pas les caresses. Elle se dédommagea sur un singe blanc, à la queue noire, qu'elle baisa sur le bout du museau. Il lui en témoigna sa reconnaissance par un sourd grondement, mais il n'essaya pas de la mordre. Le duc, fort touché de ce témoignage d'estime et d'affection octroyé à son favori, lui en fit son compliment :

— Mico, voilà un grand jour dans votre vie. C'est la première fois que vous avez été distingué par une femme, et, j'ajoute, par une très jolie femme.

— Vous êtes mille fois trop bon ! dit-elle d'une voix saccadée. Vous me flattez. Je sais bien que je ne suis pas jolie.

— Mais si, ma chère, mais si.

— Oh ! non, monsieur le duc, oh ! non.

Là-dessus, elle se prit à rire et du même coup elle éclata en sanglots, et elle s'enfuit dans sa chambre pour y cacher et ses larmes et son rire, pendant que le duc, profondément étonné, demandait à Baptiste ce qui arrivait à la comtesse de Louvaigue. Cet incident devait rester gravé dans sa capricieuse et défaillante mémoire. Il se souvint toujours qu'un soir que la duchesse était absente, Mico avait dîné à table et que tout à coup, sans qu'on sût pourquoi, Mme de Louvaigue avait ri tout à la fois et pleuré. Mais le sagace Baptiste, son souffleur et son oracle, ne put jamais lui expliquer ce prodige.

XIX.

Dès qu'elle fut rentrée dans sa chambre, Mme de Louvaigue relut cette lettre étonnante, admirable, divinement inspirée et vraiment miraculeuse, qui l'avait rendue à la vie. Elle en absorba la substance, elle en disséqua chaque mot, comme un chien ronge un os et le suce jusqu'à la moelle.

— Ah ! duchesse, disait-elle à demi-voix, vous prétendiez qu'il était à vous. Vous allez trop vite en affaires ; l'homme qui vous

plaît et que vous m'aviez pris vous échappe. Il vous le dit lui-même, il s'est passé dans son cœur quelque chose d'étrange, il a découvert qu'entre moi et lui tout n'est pas fini, et s'il était venu, il aurait eu l'insolence de vous parler de cette bonne créature qui ne sait pas aimer. Quel affront! quelle blessure pour votre orgueil! Duchesse, duchesse, je ne suis rien devant vous; mais il y a dans ce monde, paraît-il, quelqu'un qui protège les humbles contre les superbes... Oh! je ne me fais point d'illusion, ajoutait-elle. Ce n'est pas de l'amour qu'il a pour moi, c'est de la pitié. Il a cédé à l'impulsion d'un cœur naturellement généreux; il a dit : « Pauvre enfant! pauvre petite! la voilà seule, toute seule!.. » Hélas! s'il y a de bons retours, il y en a de funestes. Demain peut-être, il regrettera sa lettre, il se trouvera bien sot d'avoir manqué volontairement son bonheur. Demain peut-être, elle le reprendra. Elle est si belle, si dangereuse!.. Que faire? qui me dira ce que je dois faire?

Il lui semblait que la pitié est de tous les sentimens celui qui se lasse, s'épuise le plus vite, que dans une maison, située en pleine forêt et qu'elle avait habitée deux mois, il y avait une petite lampe qui jetait une pâle clarté, que c'était la dernière lueur d'une flamme crépitante, fumeuse, prête à s'éteindre, qu'il fallait faire diligence, accourir, mettre en hâte un peu d'huile dans cette lampe qui se mourait, qu'une fois morte, tout serait fini.

Après quelques momens de rêverie, elle conçut un audacieux projet, que son imagination eut peine à accepter. Son âme ayant subitement changé de température, il lui venait des pensées qui lui faisaient l'effet de plantes exotiques, et elle s'étonnait que ces fleurs de l'Inde eussent poussé dans son jardin. L'entreprise qu'elle venait de former lui parut pleine de charme et d'épouvante; elle décida qu'elle devait la tenter sur-le-champ, qu'il y allait de son avenir. Elle se dit qu'en partant pour Paris, elle s'éloignait de l'Ermitage, que c'était à l'Ermitage qu'elle devait aller, qu'il fallait y courir à l'instant, sans attendre jusqu'au lendemain, qu'il y a des lendemains qui n'arrivent jamais.

Et cependant, lorsqu'elle se croyait décidée, l'hésitation la ressaisissait. Après tout, elle n'était sûre de rien, ni des vrais sentimens de ce coupable atteint de remords au moment décisif, touché de Dieu, pensait-elle, ni de la durée de son repentir, ni de l'accueil qu'il lui ferait. Pour un jour, pour une minute, il lui avait sacrifié sa passion. Peut-être la traiterait-il comme l'ennemie de son bonheur. A quels hasards n'allait-elle pas exposer sa dignité!.. Eh! que lui importait sa dignité ou sa honte! Qu'importent les abaissemens quand on s'occupe de sauver sa vie!

Mais comment allait-elle s'y prendre? Elle ne voulait mettre dans

le secret aucun des habitans de la villa, et, d'ailleurs, il lui répugnait d'emprunter, pour son expédition, les chevaux de la duchesse. Il y avait un loueur de voitures à Brunoy, elle résolut de s'adresser à cet inconnu et s'habilla promptement. Elle se disposait à partir quand elle fit la réflexion qu'on ne s'embarque pas sans biscuit. Elle voulut emporter un petit bagage. Quand on va loin, très loin, sait-on ce qui peut arriver? Au surplus, dans certains cas, les paquets servent de contenance. Sa valise était trop lourde pour qu'elle pût songer à la prendre. Elle en tira un petit carton rond, qui renfermait des dentelles. Après l'avoir vidé, elle y mit à l'aventure deux mouchoirs, une paire de bas, un petit nécessaire de toilette, quelques bijoux auxquels elle tenait particulièrement. Puis elle le referma, le ficela, le pesa, le trouva léger, et elle sortit à pas de loup ou de voleur. Les domestiques étaient à l'office, ils achevaient de dîner; leur ayant distribué déjà ses gratifications, elle n'avait pas à craindre leurs empressemens; ils attendaient patiemment qu'il lui plût de les sonner. Elle descendit le grand escalier sans rencontrer personne, gagna la terrasse, le parc, et atteignit une petite grille que par bonheur on n'avait pas fermée. Dix minutes après, elle arrivait chez le voiturier.

Malheureusement, il n'avait point de voiture disponible; une noce bourgeoise les lui avait toutes prises, et il venait de prêter son dernier cheval à un docteur qui avait couronné le sien et qu'un cas pressant appelait à Mandres. S'il était peu connu de Mme de Louvaigue, il la connaissait fort bien, et se confondit en excuses.

— Ah! si Mme la comtesse m'avait prévenue! Ne peut-elle remettre sa course à demain?

— Je veux aller à l'Ermitage dès ce soir, dit-elle d'un ton impérieux.

Depuis quelques heures, elle avait une volonté, et elle s'en servait avec amour comme un enfant se sert de son petit couteau neuf.

— Une demi-minute de patience! Un de mes cochers peut rentrer d'un moment à l'autre.

Elle patienta plus d'une demi-minute, puis la fièvre la prit. S'en remettant à la fortune, se flattant de faire quelque heureuse rencontre, elle repartit brusquement, et bientôt elle s'engageait dans un long chemin qui court entre deux murs de parcs et aboutit à la route de Melun, dans un endroit où se dresse un obélisque commandant un ruban de queue de dix kilomètres.

Elle marchait si vite que le souffle lui manqua. Comme elle traversait un espace découvert que la lune éclairait, elle s'arrêta pour reprendre haleine et en même temps pour examiner, pour passer en revue sa toilette. Il lui parut que son carton lui donnait l'air

d'une petite modiste en course, mais que les petites modistes n'ont pas des chapeaux à plumes, des bracelets d'or, des diamans aux oreilles. Elle avait emporté sur son bras une capeline de cachemire; elle s'en enveloppa la tête. Cette capeline était ornée de deux nœuds de velours et bordée de dentelle blanche; cela n'allait pas avec son carton.

— Que penseraient de moi les passans, s'il y en avait? Je dois ressembler à une aventurière. Bah! si on s'arrêtait aux détails, on ne ferait jamais rien.

Et elle dit de nouveau : « Je veux. »

Peu s'en fallut qu'elle ne fît l'heureuse rencontre sur laquelle elle comptait. Elle vit arriver une calèche, conduite par un cocher de Montgeron, qui avait mené à Lieusaint un voyageur de commerce et revenait à vide. Elle entra en négociation. Il allégua que son cheval était las, trottait sous lui. Elle promit de bien payer.

— Où allez-vous?

— A l'Ermitage.

— Je ne peux faire votre affaire.

Les allées de la forêt de Sénart, toujours accessibles aux piétons, sont fermées aux voitures par des barrières ou des treillis; pour les ouvrir, il faut être muni d'une clé, qu'on se procure en acquittant une taxe annuelle de quinze francs. Le cocher de Montgeron n'avait pas sa clé, et il gagna pays.

Elle tint conseil. Fallait-il rétrograder, renoncer à une entreprise que le hasard semblait condamner, ou aurait-elle l'audace de continuer son voyage à pied et toute seule? Son aventure lui causait quelque émotion; mais une force irrésistible l'entraînait : elle songeait à une petite lampe qui manquait d'huile, qui en demandait, et qu'une fois éteinte, on ne pourrait plus rallumer : « Le ciel est nuageux, pensait-elle, mais la lune est dans son plein, et on voit clair, même quand elle se cache. Je connais la forêt et mon chemin; il me semble que je pourrais le trouver les yeux bandés. Une heure de marche et j'arriverai. Qu'est-ce qu'une heure de marche? » Et elle répéta : « Je veux. »

Elle atteignit l'obélisque et la route de Melun, qu'elle suivit quelque temps. Elle se croisa avec une file de chariots lourdement chargés, recouverts de bâches et aux essieux grinçans. Un des rouliers qui, sa pipe à la bouche, marchait à côté de ses chevaux, s'approcha d'elle, et, la regardant sous le nez, il lui dit :

— Bon voyage, ma petite vieille!

Elle eut un tressaillement, dont elle se remit bien vite. Quelques instans plus tard, elle quittait la route, tournait à gauche et arrivait devant la barrière dont le cocher de Montgeron n'avait pas la

clé. Elle s'arrêta. Une avenue de la forêt s'allongeait devant elle à perte de vue. Après deux secondes d'hésitation, elle se souvint qu'elle était la fille d'un général, elle se glissa dans le passage réservé aux piétons, enfila l'avenue, et quoique par momens elle buttât contre une racine traçante ou trébuchât dans le sable, elle se sentait de force à aller au bout du monde avec son carton, qu'elle se félicitait d'avoir emporté : il pesait peu, n'était point incommode, et, sans lui, elle eût été plus seule encore.

On avait fait récemment une coupe ; sur les deux bords du chemin s'élevaient des piles de bois refendu, des amas de branchages et de ramée. Cet endroit lui plut, il y faisait clair. Elle se trouva moins à l'aise en pénétrant dans une futaie de pins, dont les noires épaisseurs lui parurent inquiétantes. Il en sortait des sons étranges ; le vent ayant fraîchi, elle entendait des bruissemens de feuilles, des craquemens de branches, de vagues et sourds murmures, semblables à la plainte d'un malheur ignoré : comme nous, les choses ont leurs tourmens. Dans les intervalles que laissaient entre eux les massifs, elle apercevait de longues traînées de lumière, et comme des paquets blancs qui remuaient ; et elle était tentée de dire : « Qui est là? » Dans les nuits qu'éclaire la lune, tout revêt une forme humaine, on voit des trous qui sont des yeux, des saillies qui sont des nez, des fentes qui sont des bouches. De l'autre côté de l'avenue s'étendait une lande d'où émergeaient çà et là des arbres de diverses essences. Les uns dormaient et rêvaient ; d'autres semblaient se pencher pour regarder à terre quelque chose qui se cachait ; d'autres faisaient des gestes ou avaient l'air scélérat et méditaient des crimes. Quand la peur la prenait, elle se disait : « Souviens-toi donc que tu es la fille d'un général ! » Et bravement elle hâtait le pas comme pour aller à la rencontre de l'ennemi.

Il lui vint une autre inquiétude ; elle avait à franchir un défilé dangereux. Dans un rond-point dont elle approchait, à main droite, se trouvait un petit cabaret, un bouchon. Le cabaretier était un de ces curieux qui connaissent tout le monde, les visages, les noms, les généalogies, la chronique des familles, qu'ils redisent à tout venant en y mettant du leur. Il l'avait vue plus d'une fois ; il ne manquerait pas de la reconnaître. S'il l'abordait, s'il l'interrogeait, que répondrait-elle? En ce moment, debout sur le pas de sa porte, il causait bruyamment avec deux consommateurs attardés. Coûte que coûte, elle résolut de faire un détour, et elle suivit un sentier qui serpentait à travers la lande.

Elle se familiarisait peu à peu avec sa situation, ses frayeurs s'étaient dissipées. Les arbres, les buissons n'ayant plus des airs

de brigands, elle parvenait à se distraire des choses du dehors pour ne plus s'occuper que d'elle-même et de l'état de son cœur. Ce qui s'y passait la couvrit de confusion. Tout ce que peut éprouver une femme qui court à sa première faute et à son premier rendez-vous, elle le ressentait. Eh! quoi, elle traversait une forêt à l'heure des crimes pour aller chercher un homme et s'offrir à lui! Et elle ne savait pas même comment cet homme la recevrait! Avait-elle perdu toute pudeur? Après s'être accusée, elle se justifiait de son mieux. « Ce n'est pas un amant, murmurait-elle, je l'ai épousé un jour que j'etais pâle. »

Pour calmer son agitation, elle tâchait de se rappeler certains passages d'un livre qu'elle préférait à tous les autres, certaines paroles qui évidemment se rapportaient à elle et dont elle s'étonnait de n'avoir pas pénétré plus tôt le sens. Elle se souvint d'avoir lu dans ce livre qu'un pèlerin accablé de tristesse entra dans une église et que, s'étant prosterné devant l'autel, il entendit une voix qui disait : « Renonce à te chercher et tu jouiras de la paix. » Elle se souvint aussi de cette sentence, qui la frappa beaucoup : « Oh! combien nous nous trompons nous-mêmes par l'amour désordonné que nous avons pour notre chair! » Oui, elle avait trop aimé sa propre chair, elle avait attaché un trop haut prix à sa personne; c'était de là que lui était venu tout son malheur. Enfoncée dans sa rêverie mystique, elle se disait que le secret de la vie venait de se révéler à son esprit, longtemps troublé, longtemps séduit par des chimères, qu'en créant le monde Dieu s'est donné et qu'il veut que ses créatures se donnent.

Tout à coup elle s'avisa qu'il y avait au-dessus de sa tête un gros nuage couleur d'encre et qu'il commençait à pleuvoir. Elle était arrivée au bout de son sentier serpentant; elle se réfugia sous un chêne pour laisser passer l'ondée, qui fut abondante, mais courte, et cessa brusquement. Comme elle se disposait à quitter son abri, une branche secouée par le vent s'égoutta sur sa capeline et sur son front. Il lui sembla que cette eau tombée du ciel rafraîchissait et ne mouillait pas, que c'était une rosée de grâce dont la suavité coulait et se répandait sur elle.

Si le général dont elle était la fille avait été là et avait pu l'assister de ses conseils, il lui aurait sûrement remontré que, pour se conformer aux lois de la bonne et sage nature, il faut faire toute chose en son temps, en son lieu, et que les rêveries mystiques sont une distraction déplorable lorsqu'on est occupé à chercher son chemin dans une forêt. Oubliant que, pour échapper à un cabaretier, elle avait quitté la droite route, qu'elle devait la regagner, elle prit la première qui s'offrit et qui obliquait à gauche, et plus

elle y avançait, plus elle s'éloignait de l'Ermitage. Elle ne s'aperçut de son erreur qu'en arrivant dans un des plus beaux sites de la forêt, qui lui était bien connu. C'était une grande plaine de bruyères, décorée de bouleaux d'une merveilleuse élégance et formant des groupes aussi heureux que s'ils eussent été disposés par la main d'un peintre. Mme d'Armanches avait fait plus d'une aquarelle dans cet endroit, et un jour, pendant qu'elle peignait, Mlle Vionnaz lui avait dit :

— La force d'un chêne et la grâce d'un bouleau, voilà ma duchesse.

Ce souvenir lui fut peu agréable ; elle connaissait le dedans de l'idole devant laquelle elle s'était si longtemps agenouillée.

Ces beaux arbres à l'écorce argentée, dont la cime était baignée de lumière, ressemblaient à des fantômes dansant en rond, tournoyant sous le regard de la lune. Dans son trouble, elle crut les voir s'avancer vers elle, ils lui faisaient des signes. Elle s'enfuit. Confiances aveugles, idolâtries absurdes, vains scrupules, amour désordonné d'une femme pour sa chair, chimères du cœur ou de la conscience, les fantômes l'avaient perdue, elle s'était juré de ne plus avoir commerce avec eux.

Elle allait très vite, elle avait hâte de réparer son erreur et de rattraper le temps perdu. Comme elle longeait un taillis, elle entendit un coup de sifflet, un frôlement de feuilles sèches, un murmure de voix. Glacée d'épouvante, elle se laissa couler dans un fossé tout noir, où elle demeura blottie et immobile, le visage contre terre. Une silhouette se dessina à la lisière du taillis, puis une autre. Elle ne les vit pas, elle fermait hermétiquement les yeux; mais ces ombres apparurent à son imagination comme des chenapans de la pire espèce. L'un disait :

— Je te jure que c'est une femme. Où diable a-t-elle passé? Si on la retrouvait, on pourrait s'amuser.

A quoi l'autre répondit avec humeur : « Tu n'es pas un braconnier sérieux. »

Au même instant, quelqu'un qu'on ne voyait pas leur cria : « F... le camp, nous sommes filés. »

Et le braconnier sérieux comme celui qui voulait s'amuser s'évanouit dans la nuit. Cinq minutes s'écoulèrent avant qu'elle osât sortir de son trou, tant ces rôdeurs qu'elle n'avait pas vus l'effrayaient; et, quand elle se remit en marche, elle maudit la lune qui, débarrassée de ses nuages, presque éblouissante, la montrait méchamment à toute la forêt et à tous les chenapans qui s'y cachaient. Elle n'était pas au bout de sa malchance. Au moment où elle allait traverser une croisée de routes, deux hommes, l'un vieux,

l'autre jeune, se dressèrent devant elle et lui dirent brusquement :

— Où allez-vous?

Ce n'étaient pas des rôdeurs, c'étaient un garde-chasse et son fils, qui, le fusil en bandoulière, guêtrés jusqu'aux genoux, faisaient une ronde. Elle s'avança, les regarda entre les deux yeux, dans l'espoir de trouver des figures de connaissance, car désormais elle préférait le connu à l'inconnu. Plus elle les envisageait, moins elle réussissait à se les remettre. Arrivés de Rambouillet, ils venaient d'entrer en fonction.

— Où allez-vous? répéta le vieux. Et qui êtes-vous? On ne se promène guère dans les forêts à ces heures, au clair de la lune.

Il parlait d'un ton de commandement qui la choqua. A demi fâchée :

— Les forêts et la lune ne sont-elles pas à tout le monde?

— Et les faisans? et les lapins? demanda-t-il.

— Et les champignons? et les muguets? répliqua-t-elle.

— Cueillir du muguet dans cette saison! fit-il, en haussant les épaules.

— Ai-je l'air d'un braconnier?

— Je ne sais trop quel air vous avez. Qu'y a-t-il dans ce carton?

— Libre à vous de l'ouvrir; vous n'y trouverez pas de collets.

Sa capeline s'était dérangée; il s'avisa qu'elle avait des pendans d'oreilles en diamans et à son corsage une broche dont les rubis étincelaient. Qu'était-ce donc que cette femme? Il resta un moment en méditation, et il caressait sa barbe grise; puis, s'étant tourné vers son fils, il lui dit d'un air profond :

— C'est quelque folle qui s'est échappée.

— Je ne suis pas une folle, s'écria-t-elle. Je suis la comtesse de Louvaigue et je retourne à l'Ermitage. La voiture que j'avais commandée m'a fait faux bond. J'étais pressée, je suis partie à pied; malheureusement je me suis égarée. Si vous vouliez m'accompagner, m'escorter jusque chez moi, vous ne regretteriez pas vos peines, vous seriez bien payés.

Elle fouilla dans sa poche, en retira son porte-monnaie, qu'elle ouvrit sous leurs yeux pour leur prouver qu'elle avait de quoi. Ils ne demandaient pas mieux que de l'en croire. Mais le moyen d'admettre qu'une comtesse, une vraie comtesse courût les bois à onze heures du soir, un carton à son bras! Et puis l'étrangeté de son visage et de son accoutrement, le tremblement de sa voix, l'histoire des muguets qu'on cueille en septembre... Selon toute apparence, c'était une folle. Après tout, c'est quelquefois une bonne affaire que de rendre une folle à sa famille.

— Je ne demeure pas loin d'ici, reprit le vieux. Je vais vous emmener; vous raconterez vos petites histoires à ma bourgeoise.

Elle protesta avec énergie : elle n'avait pas de temps à perdre, on l'attendait, on s'inquiétait.

— Chut ! dit-il en étendant la main.

Et ayant prêté l'oreille pendant quelques secondes :

— Ce sont eux ! dit-il à son fils.

Aussitôt, détalant à la hâte, ils laissèrent la folle à sa folie et à l'embarras de chercher son chemin. Ses rêveries mystiques et les incidens qui lui étaient survenus lui avaient fait perdre la piste. Bien qu'elle eût passé souvent par l'endroit où elle se trouvait, une coupe ayant changé l'aspect des lieux, elle tâchait en vain de s'orienter. Après avoir raisonné, réfléchi, elle alla devant elle, à l'aventure. Mais plus elle allait, plus elle se sentait déroutée, et il lui parut que ces grands bois, tour à tour enfouis dans les ténèbres ou s'éclairant de vagues lueurs qui accroissaient leur mystère, étaient ses ennemis et de redoutables enchanteurs, complices de Mme d'Armanches, qu'ils voulaient l'empêcher d'arriver, et multipliaient les obstacles sur ses pas, qu'ils l'avaient ensorcelée, que l'aube du jour la retrouverait errant dans son labyrinthe, vieillie par le chagrin, avec des cheveux blancs. De minute en minute, son angoisse redoublait, lui labourait plus profondément le cœur. Tout lui semblait effrayant, sa destinée était écrite partout. Elle venait d'enfiler un étroit sentier, qu'elle avait cru reconnaître, quand elle s'accrocha aux branches d'un buisson; elle les prit pour des mains d'homme, poussa un cri perçant, et quoique à demi morte de terreur, elle se mit à courir à toutes jambes jusqu'à ce que, hors d'haleine, n'en pouvant plus, prête à se laisser tomber, elle aperçut tout à coup deux énormes chênes trois fois centenaires, l'un plus élancé, l'autre plus trapu, qui tous deux étendant paternellement leurs bras vers elle, lui disaient : c'est ici ! En même temps elle entrevit une longue avenue plantée de quatre rangées d'arbres qui ressemblaient à des acacias, et transportée de joie, elle découvrit qu'à force de s'égarer, à force d'avoir peur, on finit quelquefois par arriver.

Délivrée subitement de toute frayeur, elle respirait comme un cerf échappé à la meute, et contemplait avec attendrissement les deux gros chênes, ses vieux amis. Elle posa et ouvrit son carton ; elle voulait remettre un peu d'ordre dans sa toilette. Ses cheveux lui tombaient sur les épaules ; elle se défit de sa capeline, de son chapeau, et se recoiffa. Puis relevant le bord de sa jupe tout humide de rosée, elle en ôta les épines et les écailles de bardanes qui s'y étaient attachées. Quand il lui parut qu'elle était présen-

table, elle regarda sa montre ; à sa vive surprise, elle constata qu'il n'était pas encore minuit. Elle avait eu tant d'aventures et tant de pensées dans cette forêt qu'elle ne pouvait comprendre qu'une pièce en vingt actes eût pu se jouer en trois heures.

Elle reprit son paquet, remit ses gants, s'enfonça dans l'avenue des acacias, où elle se sentait comme chez elle. Dix minutes plus tard, elle passait sous une voûte dont la grille restait toujours ouverte. Elle suivit une ruelle pavée, et levant les yeux, elle aperçut de la lumière à l'une des fenêtres de cette maison qu'elle avait eu le tort de quitter. Elle arriva devant une porte en bois, qui était fermée, et elle sonna. Point de réponse. Elle sonna de nouveau ; bientôt le gravier d'une allée grinça et une voix dit :

— Qui est là?

— C'est moi.

— Qui donc? Passez votre chemin.

Elle avait reconnu la voix du valet de chambre de son mari.

— Philippe, répondit-elle d'un ton colère, je ne suis pas un voleur ni une mendiante, je veux entrer.

Une clé tourna dans la serrure, et la porte s'entre-bâilla, juste assez pour lui livrer passage. Elle se glissa dans cette ouverture comme une belette. Le valet de chambre, confondu et muet, regardait tour à tour la capeline de la comtesse de Louvaigue et son carton. Elle ne prit pas la peine de lui rien expliquer, elle était déjà dans la maison. Elle gravit rapidement un escalier, et parvenue au premier étage, elle entra dans un salon où un homme se tenait debout. Ayant entendu deux coups de sonnette, il s'était dit : « Qui peut bien venir si tard? » En ce moment, il se disait : « Eh! grand Dieu, c'est elle ! »

Elle était demeurée sur le seuil. Croyant rêver, il contemplait ce visage plus étrange que celui qu'il avait admiré sous une tonnelle, ces yeux presque fixes, agrandis par l'effarement et l'émotion, cette bouche crispée et réduite à rien, ce front pâle où l'horreur sacrée des forêts se mêlait à l'anxiété d'un dernier doute et au trouble d'une conscience qui ne cherche plus à reculer sa défaite, mais qui voudrait cacher sa honte à son vainqueur. C'était bien elle. Il s'appuya sur le dossier d'une chaise, et un cri lui échappa.

Elle fut tout à fait rassurée, ce cri qui lui souhaitait la bienvenue était celui d'un homme qui fait un beau rêve, et s'avançant, elle dit :

— Oh! j'étais sûre que vous ne l'aimiez pas.

Puis, ses jambes ne la soutenant plus, elle se laissa tomber dans un fauteuil, sans lâcher son carton, qui était devenu comme une partie intégrante de sa personne.

— Ah! que j'ai eu peur dans ces bois! et qu'on est bien ici! qu'il y fait bon! qu'il y fait chaud!

C'était son pauvre cœur qui était chaud et répandait sa flamme autour de lui. Le comte restait immobile. Il se demandait dans quelles dispositions d'esprit revenait cette fugitive, ce qu'il pouvait attendre d'elle et oser : avant de régler ses manœuvres, il observait les moindres mouvemens de l'ennemi. Soit que l'émotion la rendît bavarde ou qu'elle voulût gagner du temps, retarder le moment des explications décisives, elle s'était mise à parler avec une volubilité qui ne lui était pas ordinaire.

— Oh! oui, disait-elle, c'est une chose terrible que les forêts pendant la nuit. Elles sont pleines de gens. Il y a des rouliers qui vous traitent de petite vieille, des cabaretiers qu'on évite en se trompant de chemin, des fantômes qui dansent, des rôdeurs qui voudraient s'amuser avec vous, des gardes-chasses qui vous prennent pour une folle, des buissons qui vous arrêtent par les cheveux. Pour échapper aux rôdeurs, la fille du général s'est couchée dans un fossé, et pour me débarrasser des gardes-chasses, je leur ai dit, je crois, que je cueillais du muguet. « Madame, on n'en cueille pas dans cette saison. » J'avais si grand' peur que je disais des sottises, et quand le buisson m'a accrochée, j'ai crié... Gardez cela pour vous, on se moquerait de moi... Mais j'ai un aveu bien plus grave à vous faire. Savez-vous quelle femme je suis? Cette lettre que vous avez reçue, ce n'est pas elle qui l'a écrite. Je me suis souvenue que j'avais le talent de contrefaire son écriture. Il y a des circonstances dans la vie où on ne se reconnaît plus. Elle avait osé me dire que vous l'aimiez. Je ne lui en veux pas. Depuis vingt-quatre heures, elle a l'esprit malade, une démence s'est emparée d'elle. Demain, sans doute, elle me suppliera de lui pardonner. Mais quand son démon la gouverne, elle s'entend, je vous assure, à torturer, à briser les cœurs. Tour à tour je la croyais et je ne la croyais pas; j'étais horriblement malheureuse. Non, je n'aurais jamais cru que cela fît si mal! Alors j'ai voulu savoir, et je suis venue, et si vous le voulez bien, je ne m'en irai plus. Cette maison me plaît beaucoup, et il me semble que ma place est ici. Qu'en pensez-vous?

Il lui montra ce qu'il en pensait en traversant la chambre pour lui ôter des mains son éternel carton, qu'il posa à terre. Puis il s'agenouilla devant elle, et il la couvait du regard. Elle était tout à la fois tremblante et résolue. Sa tête s'était prise; l'amour est une ivresse, et l'ivresse donne du courage aux plus poltrons. Une fumée lui montait incessamment du cœur au cerveau, et à travers le nuage qu'elle avait sur les yeux, tous les objets qui l'environ-

naient, les murailles de ce salon, les tentures, les rideaux, les meubles lui apparaissaient avec ces contours noyés, avec ces grâces molles et flottantes qu'ont les choses dans le demi-jour et la confusion d'un rêve. Ce n'étaient plus des choses, mais les témoins attentifs d'une scène qui les touchait.

— Je me croyais un habile homme, lui dit-il, mais je ne comptais pas sur un tel succès. Je suis si heureux que la parole me manque; je vous raconterai plus tard mon histoire. C'est à vous de parler: dites-moi la vôtre du commencement à la fin.

— Oh! mon histoire est bien simple, répondit-elle.

Et aussitôt lui jetant ses deux bras autour du cou, la tête basse, les narines battantes, toute rouge et agitée d'un long frisson, fermant les yeux pour ne pas voir son bonheur qui l'effrayait, elle murmura d'une voix presque imperceptible ces mots qu'il entendit parce qu'il voulait les entendre:

— Je suis venue vous dire que je ne peux plus vivre loin de vous... Raoul, dis-moi que tu m'aimes, je suis à toi.

XX.

Les dîners de Mme de Luzy n'étaient guère amusans. Contente de son propre esprit naturel et facile, qui suffisait à sa consommation, la marquise se souciait peu de celui des autres, et elle avait moins de goût pour les beaux causeurs que pour des ennuyeux dont les travers ou les ridicules égayaient sa malice. D'habitude on ne rencontrait chez elle que des hobereaux dont la machine pensante était depuis longtemps arrêtée et qui, très étrangers à leur siècle, redoutaient toute idée nouvelle à l'égal d'un courant d'air, de vieilles douairières mêlant les futilités à la dévotion, de jeunes femmes fort incultes, qui n'avaient pas l'originalité piquante d'une innocence primitive: leurs manières étaient irréprochables et compassées, leurs grâces étaient insipides et apprises, et il semblait même que leur ignorance fût une acquisition, qu'elle leur eût été enseignée par un maître.

En considérant les convives de sa mère, la duchesse avait cru voir autour de leur poitrine les bandes dans lesquelles on emmaillote les momies: tout ce monde sortait d'un caveau, sentait le moisi. Elle s'était piquée pourtant de ranimer ces morts; elle avait été fort enjouée, fort brillante, et on avait paru l'admirer. Elle pouvait dire comme la danseuse antique: *Saltavi et placui.* Dans le fait, elle n'avait dansé que pour elle, c'est à elle-même qu'elle avait tâché de plaire. On l'avait complimentée sur son génie de musi-

cienne et de peintre ; mais ces casseurs d'encensoirs n'y entendaient rien, et tout talent, sans qu'ils osassent l'avouer, leur faisait l'effet d'une sorte d'inconvenance, d'un désordre ou d'un danger. On lui avait dit qu'elle était belle, on lui avait prodigué les fadeurs ; la beauté est une musique à laquelle tout le monde est sensible, même les Pharaons déterrés ; mais, divinité hautaine, la duchesse estimait qu'il fallait avoir des yeux de connaisseur pour être digne de la regarder.

En revenant le lendemain de Luzy, elle éprouvait le besoin de se détendre, de se refaire, de dégorger son ennui, de se procurer quelque agréable distraction, et elle voulut revoir en passant, sans plus tarder, l'homme avec qui elle avait causé la veille près d'une mare. Jadis, décidée à décourager ses poursuites, à le laisser où il était, à n'en rien faire, elle s'était appliquée à découvrir ses imperfections et ses défauts. Depuis qu'elle avait conclu avec lui un marché à terme, il l'intéressait beaucoup, et elle voulait s'assurer qu'elle avait fait une bonne affaire. Elle tenait à constater aussi qu'il avait tenu sa parole, qu'elle n'entendrait plus parler de cette inconnue qui devait venir s'installer à l'Ermitage et chasser dans la forêt de Sénart. Elle n'admettait pas que dans les églises qu'on bâtissait à son honneur, il y eût aucune chapelle affectée au culte de quelque sainte en sous-ordre ni d'autre lieu de sacrifice que le maître-autel où trônait sa glorieuse image.

Elle avait donné à son cocher l'ordre de regagner Brunoy par la forêt. Quand elle eut atteint l'Ermitage, sous prétexte de laisser souffler ses chevaux, elle descendit de voiture, et sans être accompagnée de son valet de pied, elle se dirigea vers une porte ouverte, la franchit de son pas léger, contourna la maison. Puis s'arrêtant devant une fenêtre fermée du rez-de-chaussée, elle examina un instant une salle à manger, où le couvert était mis. M. de Louvaigue, assis à califourchon sur une chaise en vieux chêne, attendait sa femme pour se mettre à table. Il avait l'air ravi d'un propriétaire qui, après de longues semaines d'orages et de pluies battantes, a profité d'une embellie pour rentrer sa récolte. Absorbé dans son contentement, il était bien loin de soupçonner la présence d'une belle étrangère, qui le guettait, en se disant : Il est à moi.

— S'il m'invite à déjeuner, pensa-t-elle, je suis capable d'accepter. Il y a si longtemps que je suis sage que cette folie m'amusera. Nous boirons ensemble le vin du marché.

Elle frappa avec le manche de son ombrelle trois petits coups contre un carreau de vitre. M. de Louvaigue se retourna, fit un geste de surprise, accourut, ouvrit la fenêtre, puis recula de deux pas, et ce vainqueur modeste attendait dans l'attitude du respect et de la crainte.

— J'ai fait ce que vous m'aviez demandé, mauvais sujet, lui dit-elle. Cette pauvre Claire est en ce moment à Paris, chez sa tante. Je me reproche vraiment d'avoir été un peu dure. J'ai voulu vous complaire ; vous êtes sans pitié pour vos victimes.

Puis s'accoudant avec une divine nonchalance sur l'appui de la croisée, les paupières à demi closes :

— Je le veux doux, aimable, tendre, passionné et pourtant très égal d'humeur, infiniment discret, ne se vantant de rien, cachant sa gloire comme l'avare cache son trésor, comme le criminel cache son crime, abandonné à mes caprices, fier, s'il le veut, comme un maître, mais soumis comme un esclave. Cet homme existe-t-il ?

— Vos exigences sont telles, lui repartit le comte, qu'on désespère de pouvoir vous contenter.

Elle le regarda avec ses yeux de bonne fille et dit :

— Oui, voilà comme je les aime.

Tout à coup, une voix légère et limpide comme celle d'un oiseau se fit entendre dans la pièce voisine. Elle fredonnait, sans en dire les paroles, une ariette d'*Annette et Lubin* composée sur ces vers :

Jeune et novice encore,
J'aime de bonne foi.
Cet amour, que j'ignore,
Est venu malgré moi.

Mme d'Armanches ne reconnut pas cette voix de fauvette ; persuadée que Mme de Louvaigue était à Paris, elle ne s'occupait, ne se défiait que de l'inconnue. Elle redressa la tête, fronça le sourcil, lança au comte un regard droit, et du même coup elle s'avisa qu'il y avait deux couverts sur la nappe.

— Ah! çà, dit-elle en reprenant ses yeux de reine, il y a donc une femme ici !

Il n'eut pas le temps de lui répondre. La porte du fond s'était ouverte, et Claire apparut, le front radieux, la bouche épanouie par un sourire qui disait à peu près la même chose que sa chanson. Elle avait la joie de s'être trouvée en se donnant et de savoir tout ce qu'elle valait. En apercevant la duchesse, elle se troubla, rougit ; l'innocence rougit devant le crime. Elle courut à son mari, et tournant le dos à la fenêtre, faisant face au comte, elle lui prit les mains et, comme le jour où son chien était mort, elle s'en servit pour se couvrir le visage.

Le comte observait tour à tour ces deux femmes, l'une pétrifiée par l'étonnement, l'autre confuse et honteuse, et il se dit que la duchesse, quoiqu'elle n'eût pas d'âge et malgré son éclatante beauté, avait quelque chose de passé dans le regard, que c'était un au-

tomne qui cachait ses feuilles jaunes, que sa femme était un printemps tout vert, qui de longtemps n'aurait rien à cacher.

— Duchesse, dit-il d'un ton bénin et caressant, je crois bien que cette fois vous avez perdu. Mais convenez que vous méritiez de perdre. Avez-vous joué franc jeu?

Elle paya d'audace.

— C'est à vous de convenir, répliqua-t-elle, que je suis une assez bonne comédienne. Je m'étais juré d'en faire tant que vous finiriez par vous aimer, et, vraiment, j'y ai mis de l'obstination. J'étais à bout de forces. Un jour encore, et je quittais la partie.

Et son regard leur exprima le profond mépris que lui inspirait leur félicité.

Vers la fin de la semaine, le général se présenta un matin à l'Ermitage. Il avait employé plus d'une journée à courir après le lièvre qu'il avait manqué et qui, sachant bien qu'il ne le manquerait pas deux fois, s'était appliqué prudemment à ne pas se retrouver sur son passage. Dès qu'il en eut fait raison, il se souvint qu'il était père, qu'il y avait dans sa famille quelque chose qui clochait. Quoiqu'on l'eût prié de ne se mêler de rien, il avait trop bonne opinion de lui-même pour douter qu'il fût le seul homme capable d'accommoder cette affaire. Il arriva sans tambour ni trompette, et trouva sa fille assise sur les genoux de son gendre, à qui elle lisait le journal.

— Oh! oh! fit-il, ce n'était pas la peine de me déranger.

— Nous avions mal débuté, lui dit le comte : nous recommençons.

— J'en suis ravi, répliqua-t-il en mesurant des yeux ce représentant de la jeune armée. Mais vous êtes, monsieur, un drôle de pistolet. Grand preneur de villes chinoises, il vous faut quatre mois pour prendre une femme!

On le retint facilement à déjeuner. Durant trois heures, il fut gracieux, gentil, patelin, plein d'égards et d'aménité ; mais on ne put le garder jusqu'à la nuit ; il avait hâte de revoir la fumée de son toit et les joues fraîches de Josette. Son dernier mot fut :

— A merveille, pourvu que cela dure!

Et, en s'en allant, cet épicurien fit la réflexion que l'art de faire durer les grands bonheurs est encore à trouver et que, la vie étant ce qu'elle est, le sien, quoique médiocre et un peu négatif, avait du moins l'avantage d'être presque sûr de ses lendemains.

VICTOR CHERBULIEZ.

ÉTUDES DIPLOMATIQUES

FIN DU MINISTÈRE DU MARQUIS D'ARGENSON.

IV[1].

AMBASSADE DU MARÉCHAL DE NOAILLES EN ESPAGNE. — NEUTRALITÉ DE L'EMPIRE.

I.

La Flandre (disait tristement d'Argenson au ministre de Prusse, peu de jours après avoir reçu la nouvelle du désastre d'Asti) devra payer les dettes de l'Italie. Rien n'était plus vrai. Non seulement, en effet, ce douloureux incident nous enlevait le prestige de la victoire encore intact la veille, mais, pour avoir entraîné avec nous nos alliés espagnols dans le piège ridicule où nous étions tombés nous-mêmes, nous nous trouvions exposés à un grave danger : c'était d'être délaissés par eux à notre tour, et de rester aussi isolés sur terre que sur mer et au-delà des Alpes qu'au-delà du Rhin. A tout prix et au plus tôt il fallait, je l'ai dit, calmer l'irritation de la cour de Madrid. Or il n'existait qu'un moyen d'empêcher Élisabeth de se jeter dans les bras ou même aux pieds de l'Angleterre et de l'Autriche, c'était de lui donner quelque gage éclatant contre le retour de pareilles surprises et de nouveaux mé-

(1) Voyez la *Revue* du 15 novembre et du 15 décembre 1889 et du 1er janvier 1890.

comptes. Ce gage, nos conquêtes de Flandre offertes libéralement en sacrifice et en échange pour l'établissement de l'infant en Italie pouvaient seules le fournir (1).

Dès lors le terrain de la négociation engagée à Versailles, avec l'envoyé hollandais, devait nécessairement changer. D'une part, il n'était guère plus possible d'agiter le fantôme d'une agression victorieuse prête à faire apparaître, du jour au lendemain, malgré les rigueurs de l'hiver, Maurice en armes, devant Amsterdam ou La Haye. On connaissait nos embarras en Italie et la nécessité d'y pourvoir par de nouveaux renforts qui (s'ils n'obligeaient pas de diminuer l'armée des Pays-Bas) empêchaient du moins de l'accroître et même d'en combler les vides. Les paroles comminatoires perdaient par là une partie de leur effet. Puis du moment où les provinces soumises ne devaient pas servir d'extension au territoire français, mais seulement d'élémens de négociation pour obtenir de nouveaux arrangemens politiques, à quoi bon pousser plus loin la conquête? Le fait seul qu'une partie considerable de la Flandre autrichienne était déjà occupee par les armes françaises suffisait pour peser sur les décisions de la cour de Vienne et lui arracher des concessions en Italie. Il n'était plus nécessaire d'aller pousser dans ses retranchemens et blesser au cœur une république autrefois amie, avec qui on n'était pas officiellement en guerre, qui jouissait d'un grand crédit en Europe par sa puissance financière et dont les gémissemens répétés par tous les échos de sa presse auraient réveillé les souvenirs toujours fâcheux de l'ambition de Louis XIV. Le système de désintéressement, déjà si chaleureusement plaidé par d'Argenson au nom de l'honneur de la France, pouvait désormais, par l'effet d'un malheur imprévu, être soutenu par des argumens moins chevaleresques et plus conformes aux conseils de la prudence et de la politique. Et comment Noailles lui-même, qui s'en était fait si résolument l'adversaire, aurait-il mis tant d'ardeur à le combattre, quand, pour se faire admettre et écouter à Madrid, il avait besoin d'arriver, de son côté, les mains pleines d'offres généreuses?

Un événement d'une gravité plus grande encore ne tarda pas à venir aussi améliorer la situation si difficile, à la première heure, à laquelle avait dû faire face seul, au milieu d'une cour ennemie, le spirituel comte de Wassenaer. La rebellion écossaise qui paralysait toutes les forces de l'Angleterre se trouva tout d'un coup supprimée et comme étouffée par la victoire que le duc de Cumberland remporta à Culloden sur Charles-Édouard. Bien que déjà,

(1) Chambrier à Frédéric, 22 avril 1746. — (Ministère des affaires étrangères.)

depuis le commencement de l'hiver, la fortune, jusque-là si favorable à l'insurrection jacobite, eût paru visiblement tourner contre elle, — bien que la petite armée du prétendant, perdant chaque jour du terrain, et forcée de se réfugier dans les montagnes d'Écosse, eût peine à se défendre contre des privations et des souffrances de tout genre, — rien pourtant ne faisait prévoir un si brusque dénoûment. La résistance concentrée dans des hauteurs inaccessibles, au milieu de populations dévouées à la race des Stuarts, pouvait, en se prolongeant pendant bien des mois encore, donner à réfléchir au gouvernement anglais et tenir ses troupes en échec. Ce fut Charles-Édouard lui-même qui, lassé de l'épreuve et de l'attente, désespérant de voir à l'horizon l'escadre tant de fois annoncée qui devait lui amener les secours de l'armée française, se résolut, malgré les conseils de ses partisans, à venir chercher son adversaire en rase campagne et à tout risquer dans une partie décisive. La défaite qui suivit fut complète. Resté seul sur le champ de bataille, obligé de fuir et de se cacher dans des réduits obscurs, Charles-Édouard commença ce jour-là cette odyssée aventureuse que le roman et le drame se sont plu tant de fois à célébrer. Plus heureux, ou plus avisé, l'agent français, le marquis d'Éguilles, en se réfugiant à temps dans une place forte avec sa petite troupe, eut l'art d'obtenir une capitulation et de se faire traiter en prisonnier de guerre. Rien n'égala, on le conçoit, la joie ou plutôt l'ivresse que causa à Londres ce succès inespéré; mais à La Haye le contentement ne fut guère moindre. Sûre maintenant d'être secourue à bref délai par les troupes qui venaient de vaincre à Culloden, la république prenait sa part du triomphe sans avoir été mêlée au combat. Elle n'était plus l'humble suppliante réduite à demander grâce, mais bien un intermédiaire utile à ménager pour traiter, avec une puissance victorieuse, des conditions de la paix générale. C'était le rôle que son plénipotentiaire avait tenu à jouer dès le premier jour, que d'Argenson avait eu le tort de lui laisser prendre quand il était en mesure de le lui disputer, et que ce retour de fortune lui rendait sans contestation.

Bien que gravement atteint dans son crédit et très mortifié dans son amour-propre par la suite des échecs qui amenait un tel revirement, d'Argenson laisse clairement apercevoir, dans ses mémoires, qu'il n'en regretta pas autant la conséquence. N'importe à quel prix, ses maximes de droit public prévalaient, et la négociation se trouvait replacée sur les bases qu'il avait tenu à lui assigner. Il n'y avait pas jusqu'à la déroute de l'héritier des Stuarts qui ne lui parût présenter quelque avantage, en terminant une question dynastique qui engageait la France dans une que-

relle à mort avec la personne du roi George et ne permettait pas même d'entrer en pourparlers avec ses ministres (1). Ce qu'il y a de certain, c'est qu'il se remit tout de suite à l'œuvre, de concert avec Wassenaer, pour ramener à des proportions plus modestes et à des termes acceptables le projet arrogant présenté par cet agent et dont la première lecture avait soulevé, dans le conseil de Louis XV, une réprobation unanime.

Fut-ce par lui, fut ce à ce moment et pour masquer cette retraite que fut suggérée à Louis XV cette formule déclamatoire dont Voltaire lui a fait plus tard un compliment peut-être ironique : « Le roi de France veut faire la guerre en roi et non pas en *marchand;* il ne demande rien pour lui-même : il ne prend la cause que de ses cliens et de ses protégés? » C'est possible, et ce ne serait pas la seule fois que, même en diplomatie, l'emphase de la forme aurait été appelée en aide pour couvrir la pauvreté du fond. Quoi qu'il en soit, Wassenaer, qui faisait moins de phrases et plus de besogne, trouva bientôt l'affaire assez avancée et peut-être assez voisine d'une conclusion possible pour demander à sa cour de lui adjoindre un auxiliaire qui partageât sa responsabilité. Les États généraux firent choix du pensionnaire Gillis, un des premiers personnages de l'État. La Hollande se trouva ainsi représentée à Versailles par trois agens, l'ambassadeur ordinaire, le bon Van Hoey, avec qui on ne comptait guère, mais qui n'en parlait pas moins haut, et deux à titre extraordinaire. On eût dit un petit congrès. Pour un faible état naguère aux abois, c'était avoir acquis en peu de temps autant d'honneur que d'importance.

Le resultat de ces conférences, où le ministre avait affaire à de si habiles interlocuteurs, fut la confection d'un projet en vingt-deux articles, dont les termes, légèrement modifiés à l'avantage de la France, ne s'écartaient pourtant pas essentiellement des bases du projet hollandais. Encore, à plusieurs reprises, le rédacteur du nouveau projet, l'abbé de La Ville, naguère ministre en Hollande et qu'on avait appelé pour tenir la plume, eut-il à intervenir pour repousser des conditions que son chef eût peut-être admises, mais qu'il jugeait, dit-il, de nature à révolter l'honneur et la conscience du roi. Le principe du rétablissement du *statu quo ante bellum* fut expressément maintenu. Par suite, restitution par la France de toute la Flandre autrichienne, et par l'Angleterre de tous les points occupés en Amérique. Tout au plus la France dut-elle être admise à garder deux petites villes du Hainaut sans importance (Beaumont et Chimay), nécessaires pour relier au territoire français des

(1) Avant la bataille perdue à Culloden, dit en propres termes d'Argenson dans ses *Mémoires* (t. IV, p. 341), la paix n'était pas faisable.

enclaves qui en étaient séparées. En vertu de la même règle, toutes les places fortes dans lesquelles la Hollande tenait garnison depuis le traité d'Utrecht, et qu'elle considerait comme une barrière indispensable pour sa defense, devaient également être remises dans l'état où elles avaient été trouvées, y compris les munitions de guerre et de bouche dont elles étaient garnies au moment de l'occupation. Dure condition, on en conviendra, pour des vainqueurs. Mais ce n'était rien auprès d'une autre conséquence du même principe, qui parut tellement pénible et même exorbitante qu'on n'osa pas l'articuler sans ménagement : je veux parler de cette condition vraiment humiliante du même traité d'Utrecht, qui condamnait la cité française de Dunkerque à rester éternellement dans un état de desarmement et d'impuissance. Pour ne pas rétablir expressément cette odieuse précaution de la jalousie britannique, on s'en tira par une distinction : tous les travaux du port qui pouvaient porter ombrage à la marine anglaise durent être détruits; mais on consentait à faire grâce aux fortifications élevées du côté de la terre qui pouvaient servir à clore ce coin de la frontière resté jusque-là découvert.

C'était là tout ce que la France demandait et obtenait pour elle-même. Pour tant de sang répandu et de gloire acquise, on conviendra que c'était peu de chose. Plus exigeante pour ses alliés, elle réussissait à leur faire promettre un meilleur traitement : à l'electeur palatin, qui nous avait tenu si fidèle compagnie quand son puissant collègue Frédéric s'éloignait de nous, elle faisait attribuer, en récompense de son dévoûment, la Gueldre autrichienne et le Limbourg. Pour le duc de Modene, elle obtenait la réintégration dans son petit État. Mais le plus favorisé devait être don Philippe, puisqu'il était convenu que tout devait lui être sacrifié. Après bien des difficultés et des hésitations, les Hollandais se chargèrent de réclamer pour lui un lot vraiment magnifique, le grand-duché de Toscane. Il n'était nullement certain ni qu'on pût le lui faire attribuer, ni que lui-même s'en contentât (1).

La singularité, en effet, de cet arrangement fait ainsi à huis clos

(1) *Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 341-342. — *Histoire de la diplomatie autrichienne pendant la guerre de la succession d'Autriche*, p. 111-116 et appendice 184 et 186. — Parmi les conditions proposées par la France et acceptées provisoirement par les négociateurs hollandais, il en est une que je ne mentionne pas, parce que, retirée tout de suite par les États-généraux, elle ne devait plus reparaître dans la suite des négociations : ce fut l'idée d'une convention internationale qui assurerait aux Pays-Bas autrichiens les avantages en leur imposant les devoirs de la neutralité. La Hollande aurait été ainsi garantie contre les attaques de la France et la frontière septentrionale française contre les attaques de l'Autriche. Cette combinaison très préférable à celle de la *Barrière*, établie par le traité d'Utrecht, a été réalisée de nos jours en faveur du royaume de Belgique au moment de la création de ce petit état.

et en tête-à-tête entre des négociateurs officieux, c'est que ceux qui remaniaient si librement la carte de l'Europe n'avaient de pouvoir de personne : ni George, ni Marie-Thérèse, ni Philippe n'étaient consentans ni même prévenus. Avant toute chose, il fallait sonder le terrain pour connaître quel accueil chacun des intéressés pourrait faire aux propositions ainsi bénévolement enregistrées en son nom. Et pour le cabinet français, c'était par Madrid que cette enquête devait commencer. Il aurait été imprudent d'y porter aucune proposition nouvelle avant de savoir comment le maréchal de Noailles y serait reçu. Aurait-il l'art de faire oublier les injures passées et de faire agréer pour l'avenir des conseils de modération et de sagesse ?

L'ambassadeur Vauréal, très déçu, à la vérité, d'avoir travaillé sans fruit, et peu content, d'ailleurs, de voir arriver un suppléant et un supérieur, n'annonçait rien de bon à cet égard. La reine, suivant lui, loin de s'émouvoir de l'humiliation des armes françaises, laissait éclater une satisfaction malicieuse et presque indécente. — « J'ai vu peu de nouvelles, écrivait-il, reçues avec tant de joie. » — Nulle compassion surtout pour la déconvenue, soit de Maillebois, soit de d'Argenson, deux traîtres à ses yeux justement pris dans leurs propres pièges. Quant à elle, elle avait tout prévu, tout prédit, et triomphait d'être encore à temps de revenir sur des concessions qu'on lui avait arrachées par violence. — « Votre diligence me paraît bien embourbée, écrivait à Noailles Louis XV lui-même en lui envoyant ses dernières commissions pour son départ, nous verrons ce qui en arrivera : vous êtes instruit et sage ; si quelqu'un peut réussir, ce sera vous. »

A vaincre sans péril on triomphe sans gloire.

Et pour lui rendre les premiers momens d'entretien plus faciles, il le chargeait d'une véritable profusion de caresses et de complimens pour chacun des membres de la famille royale. — « Je charge particulièrement, écrivait-il dans un billet autographe à Philippe V, M. le maréchal de Noailles d'assurer Votre Majesté de ma tendresse extrême pour Elle. Il est pleinement convaincu de la nécessité que nous soyons unis à jamais. Je souhaite qu'il revienne satisfait de Votre Majesté et qu'il la convainque que ce que j'ai fait, ce que je fais et ce que je ferai est pour l'accomplissement de ses désirs. Pour la reine, force complimens, amitiés et confiance ; à ma fille, tendresse et amitié. »

Enfin, comme il sentait bien que Noailles ne pourrait même entrer en matière sans entendre mal parler de son ministre, et que la confiance ne serait jamais complète entre lui et le collègue dont

on le chargeait d'aller réparer les fautes, le roi avait arrangé que chaque courrier emporterait, outre ses dépêches, une boîte cachetée où seraient censés renfermés de petits envois échangés entre les deux reines et leurs familles; et c'est là que seraient placés les documens confidentiels qu'il conviendrait de soustraire à la connaissance de d'Argenson (1).

Quant à d'Argenson lui-même, qu'il ignorât ou non ces manèges occultes (il est difficile de croire qu'il n'en eut pas au moins le soupçon), il n'en jugeait pas moins convenable de joindre aux instructions du maréchal de Noailles un de ces commentaires de moralité philosophique dont il ne croyait pas l'usage déplacé, même en diplomatie, et dont le ton différait singulièrement de celui des effusions paternelles de Louis XV. C'est par la raison surtout, pensait-il, que le maréchal devait agir sur l'esprit troublé de la reine d'Espagne. — « Que dit-elle donc, cette raison? écrivait-il à Vauréal au sujet de ce qui arrive. Conseille-t-elle de nous livrer à la passion, de nous venger du roi de Sardaigne, de conserver Parme et Plaisance, ces objets de l'affection de la reine d'Espagne, à quelque danger que cela expose? de faire des courses et des invasions dans des lieux où on ne pourrait subsister pendant l'hiver? Est-ce enfin de dégarnir nos frontières pour envoyer renforts sur renforts par-delà les monts? Il n'y a qu'un moyen de remédier au mal : il faut chasser les flatteurs et les fripons, du moins leur ôter la confiance et la rendre entièrement aux deux généraux, en leur donnant carte blanche pour conduire militairement une affaire toute militaire... Écarter les bons conseils, se refuser obstinément à la vérité, se livrer à l'entêtement et à la flatterie, sacrifier tout à la fureur, méconnaître ses parens, ses alliés, ses bienfaiteurs, se réjouir de la perte d'un remède salutaire, et cela au milieu des plus grands dangers et des plus grands maux, voilà ce qui cause la perte assurée des affaires de l'état. Dès que toutes les forces de la monarchie de Castille sont aujourd'hui en Italie, comme vous nous l'avez dit à plusieurs fois, comptez que cette grande monarchie périra avec l'entreprise italique... Mais au moins, écrivait-il avec désespoir, si l'Espagne veut périr, qu'elle périsse seule (2). »

En réalité, ce qui, plus encore que les leçons morales de d'Argenson et même que les caresses de Louis XV, devait contribuer à assurer la bienvenue de l'envoyé français, c'était un ordre expédié en même temps au maréchal de Maillebois, en Italie, et dont

(1) Louis XV à Noailles, mars et avril 1746. — Rousset, t. II, p. 196 et 200. — (*Mémoires du maréchal de Noailles*, édition Petitot, t. III, p. 422, 429, 435.)

(2) D'Argenson à Vauréal, 23 avril 1746. (*Correspondance d'Espagne*. — Ministère des affaires étrangères.)

Noailles eut la commission expresse de ne rien laisser ignorer à Madrid. En vertu de cette instruction, une des plus tristes et des plus étranges peut-être qui aient été adressées par un ministre de la guerre à un général en chef d'une armée française, nos troupes étaient mises purement et simplement à la discrétion et sous le commandement des généraux espagnols. Maillebois recevait l'injonction de se conformer, à l'avenir, en toutes choses, aux plans qui lui seraient envoyés de l'état-major de l'infant, dont il ne devait plus se regarder que comme l'auxiliaire et le subordonné.

Avec quelle humiliation et quel désespoir Maillebois dut recevoir une communication de cette espèce, il est aisé de le concevoir ! L'ordre lui tombait des nues au moment, on peut se le rappeler, où il avait peine à se reconnaître dans la plus douloureuse et la plus difficile des situations. A peine remis du saisissement causé par la perfidie des Piémontais et par le désastre de son lieutenant à Asti, en butte lui-même aux plus injurieuses suspicions, ayant cessé presque tout rapport avec le camp espagnol, — où tous ses courriers étaient mis en quarantaine et où sa personne, s'il s'était présenté, n'aurait pas été en sûreté, — il avait dû se retirer avec toutes ses troupes au-delà du Tanaro, et les garder groupées autour de la position importante de Novi. De là, il ne recevait que des nouvelles affligeantes : c'etaient les Piémontais qui reprenaient, derrière lui, successivement, presque sans résistance Acqui, Casal, Valence, presque tout le terrain conquis l'année précédente ; puis c'étaient 30,000 Autrichiens envoyés par Marie-Thérèse qui arrivaient à marches forcées, chassant devant eux les Espagnols aussi prompts à leur céder la place qu'ils l'étaient naguère de courir sans précaution à leur rencontre : c'était le château de Milan aussi précipitamment évacué qu'il avait été occupé la veille. Un véritable cercle de feu se resserrait ainsi d'heure en heure autour de l'armée française, presque prisonnière dans ses positions. Et c'est dans ce moment critique où la moindre faute pouvait amener un désastre, qu'on lui enlevait la disposition de lui-même pour le mettre à la remorque d'une armée cent fois plus désemparée encore que la sienne, et soumise d'ailleurs (il ne le savait que trop par expérience) à tous les ordres fantasques qui pouvaient arriver de l'Escurial ou d'Aranjuez. Le pauvre maréchal, consterné, insista au moins respectueusement pour n'être en aucun cas obligé de s'éloigner de Novi, point central d'où il pouvait rester en relation à la fois avec la Lombardie et avec la république de Gênes notre alliée, et assurer, par le littoral de la Méditerranée, la liberté de ses communications avec la France. Cette réserve ne fut pas admise. « Le roi, écrivait en propres termes le comte d'Argenson, prend son parti de laisser plutôt couper ses communications avec la France que de se séparer des Espagnols. »

— « Vous ferez sentir à l'infant, ajoutait-il, que la nature du sacrifice que le roi fait à cette occasion et les hasards que Sa Majesté consent à faire courir à ses troupes, doivent le convaincre, ainsi que la cour d'Espagne, de la préférence qu'il donne à l'établissement de son gendre sur la sécurité de ses propres frontières. » Il était difficile, en effet, de mieux prouver l'envie de plaire et le besoin de se faire pardonner (1).

Tant de complaisance était bien faite pour trouver grâce, et l'accueil réservé à Noailles, par Leurs Majestés catholiques, fut en effet plus clément qu'on n'osait l'espérer. Philippe V eut le bon goût de traiter l'envoyé de Louis XV, non comme un ambassadeur chargé d'une mission délicate, mais comme un vieil ami, un compagnon d'armes des jours héroïques de sa jeunesse. La cour était à Aranjuez : des logemens à proximité du palais furent assignés au maréchal et à son fils, le comte de Noailles, brillant officier qui l'accompagnait en qualité de secrétaire. L'un et l'autre eurent ainsi la facilité d'être reçus sans cérémonie à toute heure. Charmé de ces bontés qui passaient son attente, le maréchal en exprimait dans sa première lettre à Louis XV une joie presque naïve. Il y passait en revue tous les membres de l'intérieur royal avec la bienveillance que donne la satisfaction de soi-même, et entrait sur chacun d'eux dans des détails d'une nature intime et presque familière, comme s'il n'eût pas été fâché de faire voir que le neveu de Mme de Maintenon et le beau-frère du comte de Toulouse savait se mettre, chez des descendans de Louis XIV, sur un pied de quasi-parenté. — « Je commencerai par dire à Votre Majesté, écrivait-il, que j'ai trouvé le roi d'Espagne si changé que je l'aurais à peine reconnu si je l'avais trouvé ailleurs que dans son palais. Il est grossi considérablement et m'a paru plus petit qu'il n'était, ayant beaucoup de peine à se tenir debout et à marcher, ce qui ne vient que du manque absolu d'exercice. A l'égard de l'esprit, il m'a paru le même : beaucoup de sens, répondant avec justesse et précision à ce qu'on lui dit, quand on lui parle d'affaires et qu'il veut bien s'en donner la peine. Il n'a rien oublié de tout ce qu'il a fait, vu et lu, il en parle avec le plus grand plaisir. Il n'y a pas un rendez-vous de chasse de la forêt de Fontainebleau dont il ne se souvienne. Il vous chérit, sire, et ne parle de vous qu'avec tendresse et le plus vif intérêt. Il n'y a personne ici qui ne dise à Votre Majesté qu'il est plus touché de vos succès en Flandre que de ceux de l'infant en Italie, et on peut dire avec vérité que ce prince a le cœur tout français. »

Ce n'était pas là absolument, on l'a vu, l'opinion de Vauréal, qui

(1) Le comte d'Argenson à Maillebois, 29 mars 1746. — (Ministère de la guerre.)

n'aurait pas signé non plus le portrait suivant de la reine, si différent de celui qu'il avait tracé tant de fois lui-même ; mais cette fois on avait affaire à un peintre résolu à voir tout en beau : « A l'égard de la reine, dit Noailles, elle me paraît avoir de l'esprit, de la vivacité, entend finement, répond juste, elle a une politesse noble. Je n'ai pas encore assez traité avec elle pour avoir pu approfondir son caractère ; mais, en général, je crois que l'on peut avoir excédé dans les portraits qu'on en a faits : elle est femme, elle a de l'ambition, elle craint d'être trompée : elle l'a été, ce qui lui donne de la défiance qu'elle pousse peut-être un peu loin, mais je crois qu'un homme sage et désintéressé, qui saurait gagner sa confiance, la ramènerait avec patience à ne prendre que des partis raisonnables. »

Ce n'eût pas été la peine d'être un correspondant intime si, après avoir parlé à l'esprit du roi, on n'eût touché aussi le cœur du père; aussi, passant légèrement sur le prince des Asturies, « fort aimable à sa figure près, » et sur la princesse sa femme, « dont malheureusement le visage est tel qu'on ne peut le regarder sans peine, » c'est sur Madame, fille de Louis XV, qu'est concentrée toute la lumière du tableau : « Cette princesse est infiniment mieux que lorsqu'elle est partie de France. Rien n'égale l'amour des grands et des petits pour elle. Elle est, en effet, charmante, sa figure est très agréable, les plus beaux yeux du monde, le regard perçant et annonçant de l'esprit, bonne, franche, cherchant à plaire et à obliger, et, pour tout dire en un mot, Sire, c'est votre véritable portrait. » Voici enfin le trait réservé pour le dernier comme le plus délicat : « Je ne puis finir le compte que j'ai rendu à Votre Majesté de la famille royale d'Espagne sans lui parler d'une princesse qui lui appartient de très près : c'est sa petite-fille. Jamais on ne vit une si jolie enfant : elle est très grande pour son âge ; son visage est des plus agréables, mais surtout, Sire, c'est son maintien et l'air de dignité avec lequel elle reçoit son monde. Elle sent déjà ce qu'elle est, à qui elle appartient et ce qu'elle doit être un jour (1). »

Ce que Noailles n'ajoute pas ou qu'il laisse du moins à peine entendre, même dans cette communication, c'est qu'une partie de la bonne grâce que la reine lui témoignait tenait à l'extrême liberté avec laquelle il s'exprima tout de suite sur le traité de Turin, comme sur le ministre qui l'avait conclu et sur le général qui avait été sur le point de l'exécuter. Il eût peut-être été imprudent de reprendre (comme ses instructions officielles le lui commandaient) une apologie tardive d'une manœuvre qui venait de si mal tour-

(1) Rousset, t. II, p. 102, 206.

ner. Mais Noailles n'essaya pas même un mot d'explication ni d'excuse, et le péché ainsi confessé, d'Argenson et Maillebois durent en être les deux boucs émissaires. Le ministre surtout fut le moins ménagé. Les épithètes de *fou* et de *brutal* étaient les plus douces qui fussent habituellement accolées à son nom, et le comte de Noailles, avec l'emportement de son âge, s'exprimait encore plus haut et plus vertement que son père. De tels propos n'avaient rien qui choquât les habitudes, pas plus que les passions de la reine ; heureuse d'être enfin comprise, elle revenait avec complaisance sur ses peines passées, et en sortant de ces épanchemens, Noailles disait volontiers : « Après tout c'est une bonne femme, on l'a calomniée, voyez comme elle m'honore de ses petites confidences (1). »

Une seule chose dérangeait cet accord : c'est que d'Argenson, toujours ministre à Versailles pendant qu'il était raillé et ainsi cavalièrement exécuté à Aranjuez, ne cessait de cribler l'ambassadeur d'Espagne de remontrances aigres et de récriminations chagrines, revenant sans cesse sur le passé, inconsolable dans le regret de voir son œuvre détruite, et accusant de son échec, bien plus les sottes tergiversations de l'Espagne que la mauvaise foi des Savoyards. Cette note fausse, troublant le concert qu'il voulait établir, importunait Noailles, qui se crut en mesure, en le prenant de haut, d'y mettre un terme. « Il faut absolument, ne craignait-il pas d'écrire au ministre lui-même, faire cesser les plaintes et les récriminations de nos généraux. Cela est essentiel pour M. de Maillebois et pour son fils, et trouvez bon que je vous le dise pour vous-même. Regardez, je vous prie, ce conseil comme venant d'un homme qui ne cherche que le bien et qui voudrait pouvoir procurer satisfaction à tous ceux qui vous appartiennent... C'est un avis que je vous donne en ami, comme un point de politique nécessaire à observer par rapport à vous-même ; mais en même temps, je vous prie de ne point oublier l'entreprise d'Asti et la rupture de votre négociation qui a suivi ; toutes ces circonstances paraissent bien mériter que vous n'ayez pas pour ce prince autant d'égards que vous en avez montré jusqu'ici. » Il écrivait en même temps, à peu près sur un ton pareil, au ministre de la guerre, en le priant de transmettre les mêmes conseils au maréchal de Maillebois.

C'était mal connaître d'Argenson que d'essayer de faire céder ses convictions et plier sa dignité devant des vues de prudence intéressée. Aussi, en recevant cette missive hautaine, la noblesse de son caractère se retrouva tout entière et, se redressant devant le col-

(1) Vauréal à d'Argenson.

lègue qui prenait ce ton de maître, il le remit assez nettement à sa place dans le rang qui leur était encore commun.

« On ne peut être plus touché, disait-il, que je le suis, monsieur, des avis que vous avez bien voulu me donner sur ce qui peut me regarder personnellement, je les regarde comme des marques de votre bonté et de votre amitié pour moi, et c'est pour y répondre avec franchise que j'aurai l'honneur de vous exposer ici quels sont les principes de mes sentimens et de ma conduite. Je n'ai, dans l'exercice des fonctions que le roi a daigné me confier, d'autre objet que sa gloire et le bien de son royaume, et je ne puis, ni ne dois, avoir d'autres ennemis que ceux qui voudraient sacrifier à leurs vues personnelles d'ambition et d'intérêt, l'honneur de Sa Majesté et les avantages de son état. Vous êtes, monsieur, trop bon serviteur du roi et citoyen trop zélé pour ne point applaudir aux maximes qui me gouvernent. Je me flatte même que vous m'aurez rendu à cet égard, auprès de Leurs Majestés catholiques, la justice que je mérite ; après tout il me suffit de savoir que je n'ai que pureté et droiture dans les intentions, que je suis isolé de toutes les autres considérations que celle du bien public, et que nous avons l'honneur de servir un maître équitable et bienfaisant. »

Suivait, après quelques mots d'apologie sur la négociation passée, une explication après tout assez raisonnable de la modération qu'il croyait devoir garder dans ses plaintes sur les procédés des Piémontais : « Nous avons l'attention, disait-il, de ne point nous répandre en reproches injurieux et en dénonciations publiques contre la cour de Turin, parce que cette espèce de vengeance ne saurait convenir à une aussi grande puissance que la nôtre, et que, d'ailleurs, il est d'une prévoyance éclairée et d'une politique sage de ne point se fermer entièrement toutes les voies de réconciliation avec son ennemi, dans une circonstance qui ne nous offre rien d'agréable pour le présent, ni peut-être pour l'avenir pour le rétablissement de nos affaires en Italie (1). »

D'Argenson avait d'autant plus de mérite à garder, dans sa réplique, cette mesure de politesse froide que, pour deviner le traitement dont il était l'objet dans les tête-à-tête de l'envoyé extraordinaire et de la reine, il n'en était pas réduit à lire entre les lignes d'une lettre désobligeante : un témoin bien placé ne lui en laissait rien ignorer. C'était Vauréal, très mécontent d'être laissé à la porte d'une intimité royale où il ne lui était pas donné de pénétrer, sentant d'ailleurs qu'il était sacrifié lui-même avec la politique dont il

(1) Noailles à d'Argenson, 13 mai; — d'Argenson à Noailles, 27 mai 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères.)

avait été le défenseur et l'interprète. Rien n'échappait à sa malicieuse observation, ni la confiance un peu enfantine du vieux maréchal, heureux d'être reçu dans un palais comme dans sa famille et regardant comme gagné tout le terrain qu'il avait cédé lui-même, ni les épanchemens du père et du fils se félicitant mutuellement du succès dû à leur complaisance et qu'ils croyaient acquis par leur habileté; tout était noté au passage, dans des lettres particulières à d'Argenson, et on a vu comment le mordant évêque savait peindre. A ces révélations qui ne lui apprenaient rien, d'Argenson répondait en soupirant : « Je vois que je suis bien mal voulu là où vous êtes : nous aurions encore plus raison du roi de Sardaigne, si nous voulions; mais il y a maintenant trop d'Autrichiens en Italie, et l'exécution du plan inestimable de chasser les Allemands d'Italie demanderait trop d'efforts. »

Ainsi chaque courrier parti de Madrid emportait deux correspondances occultes : l'une adressée au roi et l'autre au ministre, l'une et l'autre commentant en sens divers la correspondance officielle. Si, par une mesure qui n'eût été qu'un acte de légitime défense, d'Argenson se crut parfois en droit de faire part au souverain de ce qu'il apprenait ainsi par une voie secrète, ce rapprochement put procurer à Louis XV un divertissement bien propre à développer chez lui le goût qu'il avait déjà, je l'ai dit, pour ces manèges clandestins (1).

Restait à savoir des deux procédés quel était le meilleur et si, en prenant le ménage royal par la douceur, Noailles arriverait à le rendre plus accommodant et à en tirer un meilleur parti que d'Argenson n'y avait réussi de haute lutte et par la force. Le but de la mission extraordinaire était double. Il fallait d'abord faire adopter un plan de campagne plus raisonnable, moins incohérent, moins

(1) Vauréal a d'Argenson, 30 mars, 16 juin 1746. — La peinture satirique de la conduite du maréchal de Noailles se trouve dans les lettres particulières de l'ambassadeur ordinaire au ministre, et aussi dans une relation *ad hoc*, rédigée par Vauréal après le départ de Noailles et qu'il avait laissée dans ses papiers. Par un hasard assez étrange, cette relation passa vingt ans après sous les yeux du comte de Noailles qui avait survécu à son père et était en voie de devenir maréchal comme lui. Le comte, très offensé de ce récit, crut devoir mettre en marge des notes rectificatives, où il conteste plus d'un des actes ou des propos prêtés à son père par Vauréal. Parmi les traits qu'il relève le plus vivement et qui semblent l'avoir le plus choqué, est cette qualification de *bonne femme* que le maréchal était censé avoir donnée à une princesse dont le mauvais caractère était resté légendaire dans la diplomatie européenne. (Mémoires de Vauréal sur la mission du maréchal de Noailles, 27 juin 1746. (*Correspondance d'Espagne*. — Ministère des affaires étrangères.) — Si d'Argenson dit vrai dans ses *Mémoires*, au lieu de deux correspondances secrètes parties de Madrid à cette époque, il ne tint qu'à lui qu'il y en eût trois. Un employé supérieur de son ministère, Bussy, emmené par Noailles pour l'aider dans sa mission, lui offrit de le tenir au courant de tout ce que ferait le maréchal. D'Argenson s'y refusa, dit-il, avec indignation.

livré aux aventures et moins sujet aux surprises que celui qui avait été suivi l'année précédente ; objet d'autant plus nécessaire à négocier à Madrid même que, la direction suprême étant remise désormais aux généraux espagnols, les généraux français n'allaient plus rien avoir à décider eux-mêmes, mais seulement à exécuter et à obéir. Sur ce point, Noailles reçut une satisfaction au moins apparente. Le projet qu'il proposa fut accepté sans trop de difficultés. De savoir s'il n'eût pas été abandonné et dénaturé plus tard et si de brusques fantaisies ne seraient pas venues interrompre le cours des opérations, c'est ce que les malheurs qui suivirent n'ont pas permis de vérifier.

Mais il fallait aussi (et c'était là le point véritablement délicat) avertir la reine que, si les concessions qu'on lui avait arrachées pour le traité de Turin étaient devenues caduques avec le traité lui-même, ce triomphe d'amour-propre, dont elle se vantait bruyamment, ne pouvait être que passager : le retour aux stipulations du traité de Fontainebleau était aussi impossible que jamais, et un sacrifice quelconque, dont l'étendue restait à déterminer, devait être consenti dans l'intérêt supérieur de la paix générale. Sur ce point, la résistance fut plus grande et ne put être complètement vaincue. Au premier mot qui en fut touché : « Allez-vous me répéter, dit le roi d'Espagne d'un ton assez sec, que le traité de Fontainebleau est l'ouvrage de la colère et de l'ambition, comme on me l'a déjà dit? — Non, sire, répondis-je (c'est Noailles qui parle), je ne vous dirai rien là-dessus, sinon qu'il n'en est pas des traités entre deux grands princes comme des actes que des particuliers passent entre eux, parce que l'exécution des premiers est subordonnée aux événemens. Je vis, ajouta-t-il, que le rouge lui montait au visage, et je changeai de conversation (1). »

Averti par cette première rencontre de l'orage qu'il allait soulever, et décidé à vivre en paix à tout prix, Noailles prit le parti d'éviter des dialogues dans lesquels l'humeur pourrait s'échauffer de part et d'autre. Il rédigea de sa main un mémoire très bien raisonné, où la situation diplomatique et militaire de toute l'Europe était dépeinte avec assez d'art pour en faire ressortir la nécessité de concessions mutuelles dont on ne demandait à l'Espagne de prendre que la moindre part. Le roi, plutôt la reine (car elle seule avait, comme toujours, le dernier mot), agréa ce mode de communication, et réponse fut faite également par écrit. Rien de plus doux dans le ton et de plus mesuré dans les termes que cette réplique, dont les premières lignes durent même procurer à Noailles un mo-

(1) Noailles au roi, 30 avril 1746. (*Correspondance d'Espagne.*— Ministère des affaires étrangères.) — Rousset, t. II, p. 207.

ment de satisfaction. Puisque le traité de Fontainebleau, y était-il dit, ne pouvait recevoir son entier accomplissement sans prolonger indéfiniment les maux de la guerre, Leurs Majestés catholiques renonçaient généreusement à réclamer la complète exécution des promesses qui leur étaient faites. Seulement (et c'est ici que Noailles dut commencer à froncer le sourcil), ce traité n'en restait pas moins, à leurs yeux, un *pacte solennel de famille,* et la bonne foi exigeait qu'on leur procurât une compensation proportionnée à leur sacrifice. La Lombardie, qui leur était assurée, leur échappait; mais le Piémont, auquel, après sa perfidie, aucun ménagement n'était dû, ne pouvait-il pas fournir un équivalent? En conséquence, une ligne de démarcation était tirée sur la carte, ajoutant aux deux duchés de Parme et de Plaisance un vaste territoire situé sur les deux rives du Pô, dans lequel étaient compris Alexandrie, Novare, Valence et Casal, c'est-à-dire plus du tiers du patrimoine héréditaire des ducs de Savoie. Une fois en si beau train, pourquoi ne pas demander aussi Turin? C'était sans doute parce que cette capitale, ainsi privée de toutes ses lignes de défense et ouverte à toutes les attaques, devenait une place absolument sans importance.

Jamais ironie ne fut plus sanglante. La veille, Elisabeth s'était vue contrainte par la France à mettre sa main dans celle du roi de Sardaigne; aujourd'hui elle voulait à son tour forcer la France à porter à ce même prince le poignard dans le cœur, en lui enlevant la moitié de ses états. C'était un véritable trait de vengeance féminine, et Noailles ne put manquer d'en ressentir amèrement la malice. Mais, résolu à tout supporter, il fit mine de prendre au sérieux une proposition dérisoire; et, comme si le ridicule n'eût pas suffi pour en faire justice, il se donna la peine d'en démontrer gravement l'impossibilité dans un nouveau mémoire rédigé *ad hoc*. Cette fois, sa pièce d'écriture n'obtint pas un instant d'examen, elle lui fut renvoyée avec cette simple note : « Leurs Majestés catholiques, connaissant les bonnes intentions de M. le maréchal de Noailles, tiennent grand compte de son expérience et de son zèle. Elles verront toujours avec plaisir ce qu'il leur représente ou propose; et, pour ce motif, elles ont vu sans déplaisir les observations de son mémoire sur l'établissement de l'infant. Mais Leurs Majestés ne croient pas opportun d'entrer dans des explications plus détaillées, parce qu'il ne s'agit pas actuellement de traiter avec les ennemis, et qu'elles doivent supposer qu'il n'y a pas de négociation pendante, puisqu'on ne leur en a pas fait part (1). »

(1) Mémoire de Noailles au roi d'Espagne, 7 mai. — Mémoire fait en réponse au roi d'Espagne, 13 mai. — Second Mémoire de Noailles, 24 mai 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères.)

Si Noailles ne comprit pas tout de suite la portée de ce dernier trait, l'explication ne se fit pas attendre : un courrier était arrivé apportant, comme toujours, à la reine, des lettres et des nouvelles de la cour. On l'avisait du mouvement que Wassenaer se donnait et de ses conférences avec d'Argenson, et elle prenait feu sur la pensée qu'on allait encore une fois traiter de ses affaires sans la consulter. — « Eh bien! dit-elle à Noailles la première fois qu'elle le revit, quel partage les Hollandais font-ils à l'infant? Il n'est pas considérable, à ce qu'on me dit. » — Et comme Noailles faisait l'étonné et jurait qu'il ne savait pas de quoi on voulait lui parler : — « Eh bien! reprit-elle, puisque vous êtes si mal informé, nous sommes bien aises de vous apprendre qu'il y a un nouveau projet de paix générale présenté par M. de Wassenaer, et qu'on y donne un très mince partage à l'infant, qu'il y a eu sur cela des conseils tenus à Paris, que le marquis d'Argenson, le maréchal de Belle-Isle et les envoyés de Hollande se sont assemblés chez le cardinal de Tencin, où l'affaire a été discutée dans une longue conférence. »

En réalité, Noailles, qui avait quitté Versailles pendant que les pourparlers avec les Hollandais duraient encore, et avant qu'ils eussent abouti même à l'ébauche de pacification dont j'ai parlé, ne pouvait donner aucun détail sur ce qui s'était passé et dit depuis son départ. Mais eût-il été même mieux informé et plus en mesure de répondre aux questions pressantes de la reine, il aurait hésité probablement à livrer par anticipation à une critique passionnée et à une discussion bruyante un projet vague et des idées encore en l'air auxquelles manquait l'adhésion de tant de parties intéressées. Tout ce qu'il put faire fut donc de promettre qu'il allait écrire, sans délai, pour demander des renseignemens; mais comme, par la même raison, on se garda bien de les lui envoyer, la défiance une fois éveillée de la reine ne put plus être calmée, et elle déclara nettement qu'elle ne s'expliquerait que sur des propositions fermes dont elle connaîtrait la nature, à la suite d'une négociation où son représentant aurait été admis (1).

Le but de la mission était donc bien réellement manqué, puisque la seule chose obtenue, l'abandon conditionnel du traité de Fontainebleau sous des réserves impossibles à réaliser, n'était qu'une plaisanterie de mauvais goût. Mais Noailles ne voulait pas, même vis-à-vis de lui-même, convenir de son échec, et la reine, malgré sa violence, n'était pas assez dépourvue de la finesse féminine pour ne pas sentir que son intérêt n'était pas de le renvoyer

(1) Mémoires de Noailles; F.-Ed. Petitot, t. II, p. 443.

mécontent (surtout depuis qu'il se déclarait satisfait à si bon marché). Il fallait, au contraire, se ménager en lui un avocat qui pût défendre sa cause à Versailles avec la chaleur d'une amitié personnelle et reconnaissante. Elle le combla donc de politesses jusqu'à la dernière heure, et quand le jour de la séparation arriva, on se quitta avec toutes les effusions d'une tendresse mutuelle. Le comte de Noailles reçut, de la main du roi, l'ordre de la Toison d'or, dont son père était déjà pourvu, faveur exceptionnelle dont aucune famille, même en Espagne, ne jouissait; un grand d'Espagne, le duc de Beurnonville, parent de la famille de Noailles, qui sollicitait vainement depuis longtemps la place de commandant des gardes flamandes, obtint ce poste important sur une demande exprimée par le maréchal.

« M. de Noailles part demain, écrivait malicieusement Vauréal: le séjour qu'il a fait à Aranjuez finit avec le même agrément qu'il a commencé,.. et je ne doute pas que, dans des mains si habiles, tous ces avantages n'aient tourné au profit du service du roi... J'avais déjà grande opinion de ses talens, mais elle augmente encore quand je vois que, dans un champ couvert de ronces, il a su faire une moisson de fleurs et de fruits. Jusqu'à présent je suis dans les ténèbres, mais il reste encore demain et peut-être attend-il au dernier moment pour me parler. » — Et deux jours après il ajoutait « que, même en partant, le maréchal ne lui avait rien dit, sans doute parce qu'il n'avait rien à lui dire (1). »

Le scepticisme de Vauréal n'était que trop bien fondé. Le maréchal avait si peu réussi à modérer les prétentions de la cour d'Espagne que ses exigences allaient continuer à peser sur la situation politique et militaire pendant toute la durée de la guerre et devaient exercer, même sur la solution, l'influence la plus fâcheuse.

Noailles, dans ses Mémoires, fait insérer les lettres de complimens qu'il reçut de ses collègues sur le succès de sa mission, et

(1) Vauréal à d'Argenson, 6-8 juin 1746. (*Correspondance d'Espagne.* — Ministère des affaires étrangères.) — Le récit que je fais de la mission du maréchal de Noailles diffère absolument de celui que le maréchal fait lui-même dans ses *Mémoires* (rédigés sur ses papiers par l'abbé Millot). Il affirme, en effet, qu'au moment de son départ, le roi d'Espagne (dans une note dont il donne même la date) remit pour *tous les temps*, entre les mains du roi, son neveu, le sort de la reine, son épouse, et celui de ses enfans, Charles et Philippe. Je n'ai pas trouvé le texte de cette note dans la correspondance d'Espagne du ministère où figurent pourtant les *Mémoires* remis par le maréchal et les réponses qui lui furent faites. La note ne se trouve pas davantage dans la correspondance secrète de Noailles avec Louis XV, que M. Rousset a trouvée au dépôt de la guerre et publiée. Il est donc impossible de savoir quelle fut la portée exacte de cette communication faite suivant Noailles *in extremis*. Tout ce que je puis dire, c'est que j'ai présenté la suite des faits tels qu'ils se déroulent dans la correspondance officielle et tels que le maréchal lui-même les a exposés dans un *Mémoire* justificatif remis au roi à son retour (16 juillet 1746).

en particulier de Maurepas, celui des ministres qui lui tenait la plus fidèle compagnie, surtout dans la haine contre d'Argenson. Il ne manqua pourtant pas, même à la cour, d'observateurs perspicaces pour deviner qu'il revenait au fond plus glorieux que satisfait et les mains à peu près vides. Luynes l'insinue avec ces sous-entendus discrets qui sont le trait piquant de son journal, et il va même jusqu'à faire supposer que l'envoyé de Louis XV, en sus des faveurs qu'il avait reçues, s'était laissé payer dans une autre monnaie encore que des paroles et des honneurs. — « On attend incessamment, dit-il, M. le maréchal de Noailles : ses amis disent qu'il a parfaitement réussi dans sa négociation ; il est certain qu'il a été fort bien reçu à la cour de Madrid... On prétend (mais on ne le sait jusqu'ici que par des lettres particulières) que le roi d'Espagne lui a accordé le paiement de ce qui lui était dû d'appointemens en qualité de capitaine-général. Ce titre fut donné à M. le maréchal de Noailles en 1711, ce qui ferait trente-cinq années,.. ce serait un objet considérable. Comme le public ignore quelles étaient les instructions de M. le maréchal de Noailles et que, même lors de son départ, on jugea qu'il était bien tard, par rapport aux affaires d'Italie, leur situation ne doit faire porter aucun jugement sur la négociation : cette situation est tout au plus mal qu'elle puisse être (1). »

Au demeurant, au moment où Noailles reprenait le chemin de Versailles, il devenait assez indifférent de savoir quelle nature et quelle mesure de succès il avait obtenues, car les plans de pacification générale étaient de nouveau évanouis en fumée, et les opérations militaires allaient reprendre. — « La paix s'éloigne, écrivait d'Argenson à Voltaire, comme le chien de Jean de Nivelle. » C'est que les propositions hollandaises, dont l'idée seule, on vient de le voir, était si mal vue à Madrid, ne recevaient ni à Vienne, ni à Londres, un accueil plus encourageant. Marie-Thérèse surtout était inabordable, elle gardait sur le cœur le ressentiment de l'humiliation que la France lui avait fait subir à Dresde, en rejetant des propositions presque suppliantes, arrachées par un extrême péril. La singulière prédilection dont le ministère français avait fait preuve ce jour-là en faveur de Frédéric l'avait surprise autant qu'exaspérée. A la première ouverture qui lui fut faite par une voie détournée, son ministre Uhffeld eut ordre de répondre par cette question railleuse : « La France est-elle prête cette fois à tomber avec nous sur la Prusse? Tant que nous n'aurons pas cette garantie, il n'y aura rien à faire avec elle. Nous ne pouvons traiter avec des gens qui veulent faire du roi de Prusse le dictateur de

(1) *Journal de Luynes*, t VII, p. 331.

l'*Empire*. » Pense-t-on qu'en recevant ce refus hautain, d'Argenson ait été traversé par la pensée qu'il avait manqué une occasion qui ne reviendrait pas? Nullement. On trouve seulement à la marge de la lettre qui rompait si brusquement tout pourparler, cette note de sa main : — « On voit de là combien la cour de Vienne croit avoir à craindre du roi de Prusse ayant la Silésie (1). »

Sur ce point, d'ailleurs, l'unanimité d'opinion était complète, sinon parmi les politiques de Vienne, au moins dans l'entourage et dans le ménage impérial, car rien n'égalait l'irritation du nouvel empereur contre la France. Seulement, là comme partout, la différence des caractères de l'impératrice et de celui qui lui devait sa couronne était sensible. Car le sentiment qui partait chez la noble femme d'un courroux patriotique n'était chez son époux que le mesquin plaisir d'un ancien vassal de la France, heureux de se trouver l'égal de son suzerain, et en mesure de lui tenir tête. Il l'exprimait dans des termes qui auraient attesté à eux seuls la petitesse et la frivolité de son esprit, au marquis de Stainville qui continuait à représenter à Versailles le grand-duché de Toscane, et qui lui transmettait des paroles bienveillantes de d'Argenson. — « Point de rapports, écrivait-il, avec une cour qui ne veut pas me reconnaître comme empereur, excepté ceux qui seront nécessaires, pour m'informer des bagatelles qui peuvent être drôles, en fait de chansons, de vers et de toutes sortes de nouveautés pour me divertir (2). »

Mais, si en Autriche la cour était unanime dans des sentimens belliqueux, en Angleterre c'était pis encore : c'était tout le monde, roi, parlement et nation qui ne respirait plus que la reprise des hostilités. La coïncidence de la défaite de Charles-Édouard et du désastre d'Asti avait exalté toutes les têtes : on était convaincu que les succès de Maurice de Saxe n'étaient dus qu'à l'absence de Cumberland et qu'il suffirait que le vainqueur de Culloden reparût en Flandre pour que sur ce théâtre, comme sur tout autre, un coup mortel fût porté à la puissance française. C'était contre le nom français une fureur qui faisait rage, non-seulement parmi les partisans triomphans de la dynastie protestante, mais plus encore, peut-

(1) Extrait d'une lettre au comte de Loos, envoyé saxon à Vienne, au comte de Brühl, 17 avril 1746. (*Correspondance de Vienne*. — Ministère des affaires étrangères.) M. d'Arneth nous apprend que l'Angleterre, en transmettant à Marie-Thérèse les propositions de la France et de la Hollande, lui conseillait de céder la Toscane, mais se refusait, elle, à la restitution du cap Breton. Marie-Thérèse répondant, de son côté, par le conseil inverse, il n'est pas étonnant que l'affaire ne fit aucun pas, et il en sera ainsi pendant plus de deux ans encore. — (D'Arneth, t. XII, p. 230.)

(2) L'empereur François au marquis de Stainville (4 mai 1746). (Lettre interceptée : *Correspondance de Vienne*. — Ministère des affaires étrangères.)

être, parmi les soldats vaincus de l'armée écossaise. Ceux-là étaient très irrités d'avoir attendu vainement un secours toujours promis qui n'était jamais venu ; ils restaient convaincus qu'on s'était joué d'eux, en poussant leur chef en avant pour le délaisser ensuite, dans l'unique intention de créer au roi George un embarras momentané. Aussi c'était dans leurs rangs un concert d'imprécations, et les plus ardens à y prendre part (dit un agent secret que la France entretenait à Londres) « sont les plus entichés du fanatisme jacobite et surtout les prêtres catholiques. On n'entend que menaces et prières qu'on offre à Dieu pour la destruction et la ruine de la France : ce serait venger l'innocence et sauver l'Europe que de mettre le feu aux quatre coins de Paris. Un homme qui a l'air Français n'est pas en sûreté dans nos rues. On ne peut digérer qu'on ait sacrifié le fils du prétendant et un nombre de familles qu'on regarde comme perdues et anéanties. » — Et comme le gouvernement anglais exerçait, contre les rebelles captifs, une répression impitoyable, chacun des malheureux condamnés, en montant à l'échafaud, semblait envoyer au ciel une malédiction contre la perfidie française. Que serait-ce donc, si Charles-Édouard lui-même, toujours fugitif et errant dans des retraites ignorées, finissait par tomber entre les mains de ceux qui avaient mis sa tête à prix (1)?

D'Argenson, très ému de ce *tolle* général, comme il l'était toujours de toute suspicion élevée contre la loyauté de son caractère et de sa politique, crut son honneur sérieusement intéressé à tenter quelque démarche pour adoucir le sort des nobles cliens que la France avait compromis sans pouvoir les protéger. Le moyen n'était pas aisé à découvrir, car, entre deux puissances en pleine guerre l'une contre l'autre, nul rapport direct ne pouvait s'établir. Mais la tâche de générosité et de compassion dont il ne pouvait s'acquitter lui-même ne pouvait-elle être, pensa-t-il, remplie par l'envoyé d'une puissance encore officiellement neutre, bien qu'alliée et amie de l'Angleterre, comme la Hollande, et n'avait-il pas sous la main son excellent ami Van Hoey, toujours prêt à entrer, avec une candeur égale à la sienne, dans toutes les illusions que pouvait leur suggérer l'amour de l'humanité? Les deux belles âmes furent bientôt d'accord et se mirent à l'œuvre : le ministre français dut écrire à l'envoyé hollandais une lettre que celui-ci se chargea de faire passer sous les yeux du ministère britannique, et ni l'un ni l'autre ne parut se douter du sentiment qu'éprouverait le roi d'Angleterre à voir la France intervenir en faveur de ceux à qui, la veille encore, elle envoyait des armes et de l'argent pour le détrôner.

(1) Correspondance de Londres envoyée au chargé d'affaires de France à La Haye. 10 mai 1746. (Angleterre. — Ministère des affaires étrangères.)

La lettre de d'Argenson (la nature de la démarche une fois donnée), était rédigée avec assez d'art. — « Le roi, disait-il (car il faisait parler le roi lui-même), m'ordonne d'écrire à Votre Excellence au sujet de la situation dans laquelle le prince Édouard et ses partisans se trouvent, depuis l'avantage que les troupes d'Angleterre ont remporté sur eux, le 29 de ce mois. Toute l'Europe connaît les relations de parenté qui existent entre le roi et le prince Édouard. D'ailleurs ce jeune prince réunit en lui toutes les qualités qui doivent intéresser en sa faveur les puissances qui estiment et chérissent la valeur et le courage, et le roi d'Angleterre est lui-même un juge trop impartial et trop équitable du vrai mérite pour n'en pas faire cas lors même qu'il se trouve dans son ennemi. Le caractère de la nation britannique ne peut aussi qu'inspirer à tous les Anglais les mêmes sentimens d'admiration pour un compatriote aussi distingué par ses talens et par ses vertus héroïques... Cependant, monsieur, comme, dans les premiers momens d'une révolution, on porte quelquefois le ressentiment et la vengeance à des excès qui n'auraient pas lieu dans des conjonctures plus tranquilles, le roi doit prévenir à cet égard, autant qu'il dépendra de lui, le dangereux effet de toute résolution trop sévère que Sa Majesté britannique prendra. C'est dans une vue aussi juste et aussi décente, que le roi m'a ordonné, monsieur, de demander à Votre Excellence de vouloir bien écrire au ministère anglais et de lui représenter, avec toute la force et l'onction possibles, les inconvéniens qui résulteraient infailliblement de toute entreprise violente contre le prince Édouard. Si, contre toute espérance, on attentait ou à la liberté du prince Édouard ou à la vie de ses amis et de ses partisans, il est aisé de prévoir quel esprit d'animosité et de fureur pourrait être la suite funeste d'une pareille rigueur, et combien d'innocens deviendraient peut-être de part et d'autre, jusqu'à la fin de cette guerre, les tristes victimes d'une violence qui ne ferait qu'aigrir et irriter le mal et qui, assurément, n'édifierait pas l'Europe... Le roi désire très sincèrement que le roi d'Angleterre ne lui donne à suivre que des exemples d'humanité, de douceur et de grandeur d'âme. »

Ces dernières paroles, en laissant entrevoir l'éventualité d'une représaille, relevaient le ton de la supplique et sauvaient la dignité royale. C'est sans doute de crainte de pécher par ce défaut d'humilité que le bonhomme Van Hoey (c'est ainsi que d'Argenson lui-même l'appelle) n'en laissa rien subsister dans sa lettre d'envoi, dont il fit (c'est encore d'Argenson qui parle) une véritable paraphrase du *Pater noster*.

« Puissè-je, milord, disait l'excellent homme, posséder toute l'éloquence de la terre; puissè-je être à portée pour employer effi-

cacement tous les momens de ma vie à faire comprendre aux hommes que d'agir envers les autres comme nous souhaitons que les autres agissent envers nous, fait le bien suprême des États, des nations, des sujets et de chaque homme. Mais c'est un devoir que la Providence vous a imposé, en vous élevant si haut et par tant de talens qu'elle a réunis en vous : puisse la persuasion couler de vos lèvres comme du miel, et personne ne doutera plus qu'on n'est heureux qu'autant qu'on fait le bonheur des autres... Votre Excellence sait que le courage est appelé par excellence vertu, parce que c'est l'amour pour le bien qui le donne seul, et que ce sont l'équité, la modération et la bonté qui en règlent toutes les actions. C'est ainsi que le vrai héros rend ses victoires salutaires aux vaincus mêmes; c'est ainsi qu'il se dresse des trophées immortels pour avoir triomphé de la vengeance et de la colère, passions si naturelles à l'homme et si difficiles à vaincre : c'est ainsi que la clémence a été estimée, par les sages de tous les temps, la meilleure, la plus magnanime, la plus utile et la plus salutaire de toutes les vertus royales... Connaître la vertu, vous le savez, milord, et être épris de ses célestes beautés n'est qu'une seule et même chose. » Suivaient des vœux, ou plutôt une prière adressée à Dieu pour les deux puissans rois de France et d'Angleterre. — « Puissent-ils jouir encore longtemps sur la terre de la juste reconnaissance du genre humain! Puissent ces grands rois s'assurer ainsi de plus en plus la félicité éternelle! »

En toute autre circonstance, une pièce écrite sur ce ton, si peu conforme aux habitudes diplomatiques, aurait fait sourire. Mais à Londres, dans l'état d'exaltation que laisse toujours une grande crainte à laquelle on vient d'échapper, personne n'était en humeur de rire. Aussi ce fut un cri d'indignation, factice ou sincère, qui s'éleva contre la prétention de la France à dicter des conseils au gouvernement qu'elle venait d'essayer de renverser. La lettre de d'Argenson, insérée dans les gazettes, fut commentée avec fureur dans des réunions publiques. Un pair d'Angleterre, lord Cholmondelly, proposa sérieusement de la faire brûler par la main du bourreau. « Les Anglais traiteront toujours les Français, disait-il, avec le mépris que des esclaves méritent. » — Quant au pauvre Van Hoey, il n'échappa à une demande de révocation, qui était déjà adressée contre lui aux États généraux, qu'à la condition de recevoir une verte semonce du duc de Newcastle et d'y répondre par une humble lettre d'excuses. Encore n'évita-t-il cette mesure de rigueur que parce que les envoyés extraordinaires hollandais, ses collègues, firent savoir que son rappel porterait la plus sérieuse atteinte à la situation ministérielle déjà menacée de d'Argenson, « accusé, disaient-ils, d'avoir fait une grande sottise. Or,

ajoutaient-ils, il nous convient que M. d'Argenson reste en place (1). »

D'Argenson constate lui-même avec mélancolie, dans ses Mémoires, le triste effet de sa charitable intervention. — « Les lettres, dit-il, firent deux effets contraires, par suggestion de malignité. A Paris, on les trouva basses et tendant trop à la miséricorde; à Londres, on trouva inouï que la France se mêlât des affaires intérieures de l'Angleterre et demandât grâce pour des rebelles! » — Il n'ajoute pas ce que Luynes rapporte : c'est que les plaisanteries, les quolibets, les caricatures déjà répandues contre lui ne circulèrent que de plus belle. Mais ce qui l'affligea plus que tout, ce fut la pensée que le gouvernement anglais, se trouvant offensé, pouvait être poussé par là à sévir avec une sévérité encore plus impitoyable contre des victimes qu'une main étrangère ou ennemie avait essayé de lui disputer (2).

Inquiet du jugement que portaient sur sa conduite les hommes d'expérience qui prétendaient s'entendre en matière d'État, et principalement tous les diplomates étrangers, d'Argenson eut-il la pensée de se faire défendre par le souverain qui, ayant porté la philosophie sur le trône, devait être disposé à lui reconnaître le droit de se faire entendre, même dans les crises les plus violentes de la politique? On serait tenté de le croire, car ce n'est pas sans surprise qu'on trouve à cette date, dans la collection des lettres de Voltaire, une épître intitulée : *Lettre de M. ***, chambellan du roi de Prusse, à l'occasion de la lettre de M. d'Argenson à M. Van Hoey,* où le correspondant supposé fait hardiment, au nom de Frédéric, non pas seulement l'apologie, mais le panégyrique de la lettre incriminée. « Le roi mon maître, dit ce prétendu chambellan, en eût fait autant, s'il eût été requis... Cette déclaration est digne des sentimens du roi très chrétien, qui fait la guerre en voulant la paix et qui a la vertu de représenter à son ennemi même ce que les rois doivent à l'humanité! »

Si réellement (ce que rien n'indique pourtant d'une façon certaine) Voltaire, après avoir, sur la demande de son ami, rédigé cette pièce, essaya de la faire contresigner par Frédéric, elle est restée enfouie à Berlin dans quelque carton dont elle n'est pas encore sortie. Il y avait longtemps que l'auteur de l'*Anti-Machiavel* avait cessé de recommander la générosité, et même la justice, dans les relations des États; et quant au ton de sensibilité lar-

(1) Wassenaer au pensionnaire Van Heim, 27 juin 1746. (*Correspondance de La Haye.*)

(2) D'Argenson à Van Hoey. — Van Hoey au duc de Newcastle, 3 juin 1746. — Le duc de Newcastle à Van Hoey et réponse, 18 juin, 4 juillet 1746. — Lettres de Londres, 24 et 27 juin 1746. (*Correspondance de Hollande.* — Ministère des affaires étrangères.) — *Mémoires de d'Argenson*, t. IV, p. 314. — *Journal de Luynes*, t. VII, p. 329.

moyante dont nous trouvons ici le premier échantillon, et qui ne devait pas tarder à s'introduire, avant la fin du siècle, même dans les documens politiques, on n'en découvre encore jamais la trace dans aucun des écrits marqués de l'empreinte caustique et cynique du conquérant de la Silésie. Aussi la seule pensée que l'incident en lui-même dût suggérer à Frédéric (s'il y donna un instant d'attention), c'est qu'à la veille d'une campagne qui pouvait être décisive pour son pays, un ministre perdait singulièrement son temps à prendre pitié des vaincus et à demander grâce pour des malheureux (1).

II.

Toutes les tentatives pacifiques étant ainsi repoussées avec perte en Angleterre, aussi bien qu'en Autriche, il ne restait plus qu'à se résigner à la guerre et à donner le signal de la reprise des hostilités. Mais avant d'y procéder, plus d'une question importante était encore à résoudre. D'abord, sur quel terrain et en vue de quel but à atteindre allait-on engager la campagne? Sur quel champ de bataille Maurice serait-il chargé de faire manœuvrer son armée victorieuse et aurait-il à conduire le roi, qui, cette année encore, tenait à l'accompagner? Devrait-on se borner à achever la soumission déjà à moitié faite des Pays-Bas autrichiens, ou bien se résoudrait-on à passer enfin la frontière de la République? Irait-on surprendre en Hollande, dans le travail de leur formation, les armées alliées qui s'y étaient donné rendez-vous, et leurs généraux qui y tenaient conseil?

Le moment semblait venu de prendre ce parti décisif et de réparer ainsi (on le pouvait encore) le temps et les occasions perdues; c'était l'attente commune. On ne tarda pas à savoir qu'elle allait être encore déçue; car pour commencer et se rendre libre d'agir, la première chose à faire eût été de congédier les envoyés hollandais, ce qui était tout naturel, puisque leur intervention, si maladroitement acceptée au début, n'avait abouti à aucun résultat effectif. Leur correspondance fait voir que c'était bien là, en effet, ce qu'ils redoutaient l'un et l'autre; aussi employaient-ils tout leur

(1) Voltaire. (*Correspondance générale*, Éd. de Beuchot, juin 1746.) — Les lettres de d'Argenson à Van Hoey et de Van Hoey au duc de Newcastle portent les dates de mars et d'avril, antérieures au renouvellement des hostilités de cette année 1746; mais la correspondance qui s'ensuivit entre Londres et La Haye, aussi bien que les manifestations hostiles dont cette intervention inopportune fut la cause de la part du public anglais, se prolongèrent pendant une partie notable de l'été, et ce ne fut qu'en juillet que Van Hoey, ayant écrit la lettre d'excuses qu'on lui avait imposée, fut maintenu définitivement dans sa situation. J'ai dû devancer un peu la suite chronologique des faits pour faire savoir tout de suite au lecteur comment fut terminé ce petit incident.

art à prolonger un entretien qui ne concluait jamais, et ils surent si habilement profiter de la lenteur des communications pour faire attendre tantôt une dépêche de Londres qui annonçait des sentimens plus modérés, tantôt un courrier de La Haye qui promettait des dispositions plus énergiques, que le jour indiqué pour le départ du roi arriva, et le ministre des affaires étrangères devant, suivant l'usage, l'accompagner, ils obtinrent l'autorisation de faire partie du cortège royal et d'aller à Bruxelles continuer leurs interminables conversations. C'était, en fait, déclarer que, la négociation durant encore, le sol hollandais continuerait à être regardé comme inviolable, et enfermer ainsi d'avance dans les limites les plus étroites l'expédition que Louis XV allait honorer de sa présence.

Pauvre spectacle, assurément, que celui qu'allait donner ce grand roi, à la tête d'une grande armée, secondé par un grand capitaine et se laissant dicter et paralyser ses mouvemens par un petit État bourgeois, qui aurait demandé grâce, si on eût osé, quelques mois plus tôt, le regarder en face. La surprise causée par une attitude d'humilité si peu justifiée fut générale et on en riait, à la cour comme à l'armée, assez haut pour que les plaisanteries parvinssent aux oreilles non-seulement de d'Argenson, mais même des députés hollandais, à qui on faisait sur leur habileté des complimens railleurs dont ils ne savaient comment se défendre. « J'ai dû avaler hier à Versailles, écrivait le pensionnaire Gillis, divers raisonnemens baroques tenus par des courtisans, des évêques, des abbés, des femmes qui s'amusent ici à discuter de politique et à battre la campagne, raisonnemens dans lesquels on nous reprochait d'être trop fins pour le ministre français et de ne chercher qu'à l'amuser. Un homme, du reste très intelligent, me dit que nous agissons comme Josué, qui ordonnait au soleil de s'arrêter. Je réponds à ces fadaises évasivement et en raillant. »

D'Argenson, de son côté, constatait cette impatience générale sans trop s'en émouvoir et disposé plutôt à se faire un mérite de savoir la braver. — « Toute l'Europe, écrivait-il dans un billet au comte de Wassenaer, ou du moins tous les nouvellistes, disent que nous sommes de grandes dupes, que vous nous amusez. Qu'en est-il? Il est vrai que nous nous conduisons en dupes; mais nous le sentons, et ce n'est pas l'être tout à fait (1). »

Par malheur, ce n'étaient pas seulement des ecclésiastiques et des femmes, c'étaient aussi de très bons juges, et même les meilleurs qu'il y eût en Europe, qui portaient sur cette timidité du cabinet français l'appréciation la plus sévère. D'Argenson pouvait s'en convaincre par la lettre suivante que le ministre de la guerre, son

(1) Gillis au pensionnaire Van Heim; — d'Argenson à Wassenaer, juin 1746. — (*Archives de La Haye*.)

frère, dut lui transmettre en l'avertissant qu'elle était émanée, par voie indirecte, de Berlin et de l'entourage militaire de Frédéric. Celle-là, il faut en convenir, à la différence de celle que j'ai dû citer tout à l'heure, et que Voltaire aurait voulu dicter, n'avait rien qui démentît cette auguste origine, car cette fois, ce n'était pas un chambellan, mais un général qui était censé prendre la plume. C'était un vieux compagnon d'armes des troupes françaises qui, au nom de l'intérêt inspiré par ce souvenir et avec toute la franchise de l'amitié, se croyait en droit de représenter à la France de quel ridicule elle se couvrait en se laissant berner par les Hollandais, au lieu d'entrer le fer à la main sur leur territoire. — « Les Hollandais, y était-il dit, peuple fin, qui connaît parfaitement ses intérêts, vous amusent depuis longtemps et vous font perdre un temps précieux. A moins que vous n'ayez un traité fait et conclu avec eux, on ne comprend pas en Europe votre inaction et votre tranquillité. L'armée des alliés est retirée en Hollande; en supposant même que vous soyez engagé d'honneur à ne pas déclarer la guerre à la Hollande, qui empêchait votre armée d'y entrer pour suivre les Autrichiens et vous y faire traiter sur le même pied qu'ils y ont? Entrez donc en Hollande; ce peuple tremblera de vous y voir; il est accoutumé à voir le danger de loin; aussi, jugez de sa frayeur quand il vous verra armé dans son propre pays, en état de lui faire la loi... *Si le roi mon maître était à la place du vôtre, il serait en Hollande et il y porterait l'effroi et la consternation...* Tant de résolution et de diligence sont nécessaires à qui veut vaincre! Ne rien laisser au hasard, profiter des événemens et ne pas laisser respirer son ennemi, *c'est la première pensée d'un prince qui fait la guerre...* « Mon expérience m'engage à vous prévenir que vos soldats s'ennuieront bientôt dans leur camp et déserteront en grand nombre et que la maladie pourra faire tort au reste. Faites agir le Français, donnez de l'exercice à sa vivacité et à son inconstance; sans cela, il s'ennuiera... Vous ne pensez pas, sans doute, que vos soldats soient immortels et invincibles, et vous agissez comme s'ils l'étaient... En voilà assez pour exciter vos réflexions, si vous aimez votre patrie... Savez-vous qu'on écrit de France en ce pays que la jalousie seule contre le comte de Saxe était le motif de votre inaction? Je n'en crois rien; mais à quoi attribuerait-on votre conduite, s'il est vrai que vous n'ayez absolument rien de conclu avec la Hollande?... Je vous tais mon nom, dit en finissant le correspondant (comme s'il s'apercevait trop tard que ce ton de l'homme habitué à vaincre et à commander équivalait à une signature), parce que j'écris sans en avoir fait part au roi mon maître (1). »

(1) Lettre anonyme envoyée par le comte d'Argenson à son frère, juillet 1746. (*Cor-*

J'imagine que cette réserve ne trompa personne. Le voile de l'anonyme était, en vérité, trop facile à lever; car l'auteur de cette lettre était certainement le même qui écrivait à Chambrier, le 26 avril, qu'il fallait détacher les Hollandais de la reine de Hongrie en *leur serrant le bouton* par des opérations vigoureuses.

Quand un témoin désintéressé comme Frédéric, du fond de sa retraite paisible de Berlin, raisonnant à un point de vue esthétique et pour le beau de la chose, avait peine à contenir l'expression de son impatience, on juge l'humeur que devait ressentir le maréchal de Saxe lui-même en se voyant condamné à piétiner sur place et à attendre l'ennemi sur le théâtre même de ses victoires. Obligé de subir cette condition, quoique maugréant assez haut, il demandait au moins que, puisqu'il devait laisser les alliés prendre leurs aises et choisir eux-mêmes le lieu et le moment où il leur conviendrait de l'attaquer, on lui mît en main des forces suffisantes pour être sûr, quoi qu'il arrivât, de leur tenir tête. C'était déjà beaucoup de maintenir une armée française en Italie et même de lui envoyer des renforts; mais au moins fallait-il que cette division de forces fût la seule, qu'il n'y eût qu'une armée dans le nord et que ce fût lui qui la commandât. Ce fut un point qu'il eut encore peine à obtenir, qu'on ne lui accorda qu'après un débat très vif, et ce fut d'Argenson (il faut lui rendre cette justice) qui vint très efficacement en aide à une demande si raisonnable, tant par son action directe dans le conseil que par le résultat de négociations diplomatiques qu'il avait très heureusement préparées pendant tout l'hiver.

On doit se rappeler, en effet, que, l'année précédente, Maurice n'avait pas eu le commandement de toutes les troupes françaises qui opéraient dans le nord. Pendant qu'il s'avançait victorieusement dans les Flandres, une autre armée, parfaitement indépendante de la sienne et placée sous les ordres de Conti, était demeurée en observation sur le Rhin; puis, n'osant pas s'avancer en Allemagne et obligée de repasser le fleuve, elle avait dû assister de loin à la marche triomphale et au couronnement de Marie-Thérèse. La question était de savoir si cette division, dont l'utilité avait été si médiocre, devait être reproduite dans la campagne nouvelle. Rien d'étonnant que Maurice protestât contre la pensée d'être privé une seconde fois d'une partie des moyens d'action dont il savait faire si bon usage. Mais Conti, qui était revenu de sa triste campagne mécontent de lui-même, et sentant que son rôle avait

responsabilité de Hollande. — Ministère des affaires étrangères.) — Le comte, en transmettant la lettre, émet l'opinion qu'elle pourrait être du maréchal de Schmettau. — Je me permets de croire qu'elle fut inspirée et même dictée par le roi de Prusse lui-même, c'est bien lui qu'on croit entendre parler. — (*Pol. Corr.*, t. v, p. 74.)

manqué d'éclat, brûlait de chercher une revanche et n'était disposé ni à rentrer dans la retraite, ni à servir sous un supérieur. Il insista donc vivement pour qu'on lui rendît son commandement et qu'on l'envoyât reprendre ses anciennes positions. Il était bien en cour et sa mère mieux encore, depuis qu'elle s'était prêtée à la tâche ingrate de présenter à la reine la nouvelle favorite, « ce qui constituait à son égard, nous dit d'Argenson, une obligation immortelle. » De plus, Conti avait l'art d'intéresser à ses prétentions tous les officiers généraux qui avaient servi sous ses ordres, et qui craignaient de trouver auprès de Maurice une clientèle favorisée qui leur fût préférée. Une intrigue fut ainsi très bien montée par la princesse douairière et son fils et eut un instant un plein succès. A part le cardinal de Tencin et d'Argenson, tous les ministres promirent à Conti un *grand généralat* sur le Rhin.

Le prince et ses amis, il faut le dire, faisaient valoir à l'appui de leur désir des raisons qui n'étaient pas sans valeur. Ils représentaient que, si l'armée du Rhin, dans la dernière campagne, n'avait rendu que peu de services, c'est que Marie-Thérèse, tenue en échec par Frédéric, ne sortait pas d'Allemagne et que, pour l'atteindre, il aurait fallu l'aller chercher chez elle, au risque de renouveler les malheurs de l'expédition de Prague. Mais il n'en serait plus de même, disaient-ils, depuis qu'une paix funeste pour nous avait rendu à l'impératrice la liberté de ses mouvemens et que, le front ceint maintenant du diadème impérial, elle exerçait sur toute la fédération germanique une autorité morale dont son génie saurait user. Toute-puissante dans la diète électorale qui venait de la couronner, et se flattant d'être obéie à Ratisbonne comme elle l'avait été à Francfort, elle ne rêvait que de faire lever à sa voix tout l'empire et de l'entraîner à sa suite contre l'ennemi de la patrie allemande. Des exhortations éloquentes à se défier de l'ambition et des cajoleries françaises partaient à toute heure de Vienne et étaient transmises à tous les membres du corps germanique par l'archi-chancelier impérial, l'électeur de Mayence, aveuglément dévoué à tous les intérêts autrichiens. Qu'arriverait-il, disait Conti, si cette femme passionnée réussissait à se faire écouter, si tous les états et tous les cercles bordant le Rhin consentaient à se ranger en armes sous ses ordres? En face d'une telle éventualité, fallait-il laisser la frontière française dégarnie? N'était-ce pas s'exposer à voir d'un jour à l'autre renouveler la même péripétie qui, deux années auparavant, avait obligé Louis XV (vainqueur comme aujourd'hui dans les Pays-Bas) à interrompre le cours de ses succès pour courir à la défense de la Lorraine et de l'Alsace envahies? La présence d'une armée placée en sentinelle entre la Meuse et le Rhin, assez nombreuse pour garder la frontière de Metz jusqu'à Strasbourg, assez forte pour

tenir en respect les petits électorats rhénans, était donc plus que jamais nécessaire.

Ces considérations étaient développées par le prince de Conti lui-même avec une verve d'éloquence naturelle dont il était doué, et appuyées par l'autorité que lui donnait l'expérience qu'il croyait avoir acquise par un an de séjour en Allemagne. « J'ai eu l'honneur, dit d'Argenson, de l'entendre discourir des soirées entières, il assurait que nous aurions incessamment une guerre d'empire sur les bras... Il savait par cœur le nombre des bataillons et des compagnies qui seraient armés dans chaque cercle, ce qu'il en manquerait, ce qu'il en désertait : il haussait les épaules à quiconque le contredisait. Il convenait bien de quelque retard dans l'armement, mais tout devait être prêt à la fin de juin : mes doutes sur ce point commençaient à lui donner matière à parler de mon incapacité. J'avoue que ce prince s'était enfariné pendant sa dernière campagne de quantité de pédanteries germaniques où la mémoire avait peine à le suivre. On le citait au conseil comme un docteur sur les affaires d'Allemagne. »

La conviction où était le prince que tout l'empire allait prendre les armes était si forte et il réussissait si bien à la faire partager que, sur la demande de Maurepas, le conseil délibéra, en comité solennel, si le parti le plus prudent ne serait pas de prendre les devans, de franchir soi-même le Rhin sans délai et de mettre le siège devant Philisbourg et Kehl, les deux premières cités impériales qu'on rencontrerait sur son chemin.

D'Argenson fit tête à cette poussée imprudente avec plus de calme et de sang-froid qu'il n'en montrait d'ordinaire. La tâche lui était rendue peut-être moins difficile parce qu'en conseillant une sage expectative, il rentrait dans l'ordre naturel de ses idées et dans la tendance générale de sa politique. Son regret (il ne se fait pas faute de le rappeler) était toujours que la France n'eût pas pris sur toutes ses frontières le même parti, persuadé, suivant sa maxime favorite, que la France ne serait jamais attaquée, si elle n'attaquait pas la première. Cet axiome, sujet en d'autres circonstances à tant de réserves et d'exceptions, se trouvait cette fois pleinement justifié par l'inertie connue du corps germanique, et son incapacité tant de fois éprouvée de se résoudre et de se mouvoir. Ce grand corps, si mal articulé, dont toutes les jointures étaient prêtes à se détraquer à la moindre secousse, cherchait toujours le repos, et on ne pouvait espérer le faire sortir de sa torpeur qu'en l'inquiétant sur sa sécurité. C'était une grande force assurément (d'Argenson ne le niait pas) pour l'impératrice que de pouvoir parler maintenant au nom de tous les souvenirs de ses aïeux ravivés et rajeunis par une élection nouvelle, mais c'était une force surtout défensive

dont la disposition ne serait entière entre ses mains que si elle était attaquée chez elle et si on faisait mine de vouloir passer sur le corps des vassaux pour atteindre le suzerain. Mais l'effet en serait nul, au contraire, si c'était le chef lui-même qui troublait la paix commune pour donner cours à ses ressentimens. Armer le contingent impérial pour la défense du sol germanique, à la rigueur c'était possible : mais l'en faire sortir pour suivre une représaille agressive, c'eût été un effort surhumain. Marie-Thérèse elle-même le sentait si bien qu'en faisant rendre à son époux un décret de commission pour soumettre à la diète de Ratisbonne les mesures militaires qu'elle désirait, elle avait eu soin de faire spécifier que l'unique objet à l'ordre du jour était les précautions réclamées pour la *sécurité* de l'empire.

Il était donc essentiel (d'Argenson n'eut pas de peine à le démontrer) d'écarter toute apparence et tout prétexte de nature à accréditer la crainte d'une nouvelle invasion française et d'effacer même, s'il était possible, le souvenir des invasions précédentes. A ce point de vue la réunion d'une grande armée prenant une attitude agressive, et commandée par un prince du sang, allait directement contre le but, et servirait au contraire de texte tout préparé aux prédications patriotiques de la chancellerie impériale. Ce langage parfaitement sensé eut le bonheur (dont les propositions de d'Argenson ne jouissaient plus que rarement dans le conseil) d'être écouté et compris, sans doute parce qu'il fut appuyé par le concours de Saxe et de Belle-Isle, tous deux parlant d'accord cette fois par exception. On permit au ministre de faire porter à la diète par le résident français, La Noue, des protestations formelles d'intentions pacifiques et de désintéressement absolu, et pour confirmer tout de suite les paroles par les faits, on l'autorisa à promettre l'évacuation de ce qu'on nommait l'Autriche antérieure. On désignait ainsi (je l'ai déjà dit) ces districts, bordant la rive du Haut-Rhin, qui faisaient partie du patrimoine de la maison d'Habsbourg et qui avaient été conquis naguère (on l'a vu) par Louis XV lui-même, après la prise de Fribourg. C'était le seul point du territoire de l'empire encore occupé par les armes françaises.

Ces sages précautions produisirent leur effet : la diète qui siégeait à Ratisbonne, désireuse avant tout de rester tranquille, se laissa aisément rassurer ou, pour mieux dire, endormir, et les incitations belliqueuses de Marie-Thérèse y trouvèrent peu d'écho. On mit en usage, pour éviter d'y répondre, les lenteurs interminables et les formalités sans nombre de toute procédure germanique. Il fut même bientôt évident que ces provocations, du moment où elles n'étaient pas efficaces, devenaient importunes. Car rien n'impatiente à la longue les gens timides et paresseux comme

les reproches qu'on adresse à leur indolence. Puis, du moment où il ne devait plus y avoir un soldat français sur le sol germanique, la plupart des griefs exploités par Marie-Thérèse pour exciter l'irritation populaire n'avaient plus d'objet. La situation même se retournait insensiblement. La veille, c'était Belle-Isle ou Maillebois qui, s'avançant en stationnant dans l'empire, soumettaient les populations aux rigueurs qu'entraînent tout passage et toute occupation militaires : maintenant c'étaient les troupes autrichiennes qui, ne pouvant gagner la Flandre sans traverser une série de petits états, devaient opérer partout des réquisitions de vivres ou de logemens imparfaitement soldées, et demeuraient responsables de tous les actes d'indiscipline d'une soldatesque en campagne. Le résultat fut que l'été arriva sans que, contrairement aux prévisions de Conti, l'Autriche eût à compter sur d'autres forces que les siennes et sans qu'il fût question de voir lever nulle part l'étendard impérial (1).

Rien pourtant n'était absolument décidé, et ce n'était qu'un repos, ou plutôt un répit toujours précaire, car si les demandes de Marie-Thérèse étaient éludées et ajournées, elles n'étaient pas formellement repoussées, et, pour ne pas la braver en face, des mesures dilatoires et conciliantes étaient prises, comme la nomination de son beau-frère Charles de Lorraine à la dignité de maréchal de l'empire et la désignation d'un lieu voisin de la frontière autrichienne, où le contingent impérial serait réuni, s'il y avait lieu de le convoquer. De son côté, l'agent français ne recevait en réponse à ses déclarations pacifiques aucun accusé de réception pleinement satisfaisant. La diète, en un mot, trouvait commode de jouir en fait des bienfaits de la neutralité sans contracter en droit l'engagement de la respecter : situation dangereuse, disait très justement Belle-Isle à d'Argenson, car l'Autriche restait maîtresse de se mouvoir à son gré dans l'empire, tandis que la France n'oserait plus y mettre le pied, et les cercles pourraient ainsi d'un jour à l'autre prendre l'offensive, sans qu'on se fût mis en garde d'avance par aucune précaution. Ainsi on pouvait toujours craindre qu'un incident imprévu, en enflammant les passions, ou en répandant une fausse alarme, ne vînt à entraîner à quelque coup de tête belliqueux les dispositions indécises d'une majorité flottante.

Or, c'était précisément à fixer par avance les incertitudes de cette majorité que d'Argenson s'était appliqué avec soin par des négociations bien suivies auprès des principaux états dont le vote pouvait influer sur les résolutions de l'assemblée fédérale, et c'était

(1) *Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 405 et suiv. — Lanoue à Ratisbonne, à d'Argenson, janvier, juin, *passim*. (*Correspondance d'Allemagne*. — Ministère des affaires étrangères.)

le résultat de cette opération diplomatique assez complexe, dont il pouvait rendre compte au conseil, au moment où il s'agissait de déterminer le cours à donner aux mouvemens militaires. Il avait d'autant plus de raison de s'en applaudir que c'était le premier succès de ce genre qu'il eût encore obtenu dans sa carrière ministérielle (1).

Il a fait lui-même, de ces transactions, dans ses Mémoires, un exposé très piquant, relevé par des portraits des petits souverains de l'Allemagne, qu'il trace avec une finesse acérée et où il déploie (singularité qui lui est habituelle) autant d'art pour peindre les hommes qu'il en manquait souvent pour traiter avec eux. Il s'agissait, comme il nous l'explique, de prendre un à un chacun de ces potentats au petit pied. Il en était dont le concours était acquis d'avance, comme l'électeur Palatin et le duc de Wurtemberg, restés fidèles à la France pendant toutes les épreuves des dernières campagnes. Il ne fallait pas non plus beaucoup d'efforts pour faire entendre raison aux princes ecclésiastiques des bords du Rhin, toujours Mayence excepté : car un intérêt évident les portait à écarter d'Allemagne une guerre dont leur territoire était le champ de bataille prédestiné et où ils ne pouvaient jouer (quel que fût le vainqueur) que le rôle de souffre-douleur ou de victimes. Le tout était de venir en aide à ces bonnes dispositions naturelles par des largesses offertes à propos et qui étaient bien rarement refusées, car quel intérêt aurait-on à bien faire (disait naïvement l'évêque de Cologne au résident de France), si on n'y gagnait pas quelque chose? Mais une opération plus délicate était nécessaire pour s'assurer la voix de trois souverains qui avaient à la fois leur place marquée, comme électeurs, dans le collège suprême de la diète, et leur entrée dans le collège des princes, au titre de possessions diverses dont ils cumulaient les suffrages. J'ai dit ailleurs que c'était le cas des électeurs de Bavière et de Saxe et du royal, de l'illustre, du plus puissant que jamais électeur de Brandebourg.

De la Bavière, on sut bientôt qu'il n'y avait rien à espérer, et au contraire tout à craindre. Cette cour naguère si ambitieuse, qui s'était posée fièrement pendant des siècles comme la rivale de l'Autriche, semblait résignée maintenant à devenir, au contraire, son satellite. On eût dit que le suprême effort tenté par Charles VII avait tourné comme, pour la grenouille de la fable, l'essai d'imiter

(1) C'est dans cette négociation pour assurer la neutralité de l'Empire que M. d'Arneth, t. III, p. 259, croit reconnaître le dessein de former une confédération du Rhin, sous la protection de la France, tandis qu'une autre eût été formée au nord de l'Allemagne, sous la protection de Frédéric. — Je n'ai trouvé, dans les papiers de d'Argenson, aucune trace d'une idée semblable.

le bœuf. Le souvenir des souffrances de la lutte et de l'amertume humiliante de la soumission restait gravé dans la mémoire du jeune et faible électeur et de l'impératrice douairière sa mère : ni l'un ni l'autre n'osaient plus regarder un envoyé autrichien en face. L'adroit Chavigny avait senti de bonne heure son impuissance et accepté sans regret le rappel que lui infligeait d'Argenson qui ne l'aimait pas. Son successeur, un nommé Renaud, n'avait ni sa justesse de vue, ni son habileté. D'ailleurs là, comme partout en Allemagne, il y avait avant tout une affaire d'argent à régler. Les besoins de la cour de Munich étaient extrêmes et son trésor à sec ; d'Argenson essaya bien de profiter de cette détresse pour offrir de nouveau quelques subsides, mais l'enchère fut aussitôt couverte par l'Autriche, appuyée du crédit des puissances maritimes, et le résultat fut un traité par lequel la Bavière s'engageait à remplir tous ses devoirs envers l'empire, moyennant une somme de 24,000 florins, payée annuellement pendant quatre ans, et mettait de plus, au service des alliés et à la solde de la Hollande, un corps de six mille hommes. « Quelle honte ! s'écriait d'Argenson, ces souverains allemands ne se donnent plus que pour des marchands de chair humaine... Ils courent une carrière indigne de toute puissance préposée par Dieu au gouvernement des hommes. C'est un des premiers principes du droit naturel et des gens que le droit des armes est donné aux souverains pour la gloire et la sûreté des nations qu'ils gouvernent, et ils vont directement contre leurs premiers devoirs lorsqu'ils en font un trafic mercenaire qui ne peut aboutir qu'à dépeupler leur pays et à avilir leur souveraineté (1). »

S'il n'y avait pas lieu d'être surpris de trouver peu d'accueil à Munich, à Berlin, c'était la surprise contraire. Là, la neutralité de l'empire devait être, ce semble, non seulement une affaire d'intérêt, mais une question d'honneur. On s'imagine difficilement quelle eût été la situation du vainqueur de Mollwitz et de Kesselsdorf venant, sur un décret de la diète, prendre les ordres de François de Lorraine, et placer sous le commandement du beau-frère de Marie-Thérèse, avec le contingent de Brandebourg, l'élite de ses troupes et sa garde personnelle. Un tel respect pour le lien fédéral eût étonné de la part de celui qui avait foulé aux pieds tant d'autres droits plus sacrés. On se représente plus malaisément encore la figure qu'aurait faite le prince de Lorraine lui-même en face de ces rudes soldats qui l'avaient vu fuir tant de fois. C'eût été un éclat de rire d'un bout de l'Europe à l'autre, nul doute par conséquent que Frédéric, au fond de l'âme, ne fût décidé à éviter

(1) D'Argenson à Renaud, ministre de France en Bavière, 14 mars 1746. (*Correspondance de Bavière*, mars, juin, *passim*, 1746. — Ministère des affaires étrangères.)

une extrémité dont le ridicule eût été le moindre inconvénient; nul doute qu'il n'employât tout son crédit pour appuyer les retards, les difficultés opposées au vœu de Marie-Thérèse et qu'au moment critique son *veto* n'eût été catégorique. Mais une attitude nette, qui aurait empêché la question même de naître, une parole décisive, prononcée d'avance et très haut, de manière à se faire suivre de tous les faibles, en intimidant les uns et en encourageant les autres, j'ai déjà dit que d'Argenson, tout de suite après la paix de Dresde, avait essayé sans fruit de l'obtenir. Ses instances répétées avec plus de vivacité encore à la veille de la reprise des hostilités ne furent pas plus heureuses.

Cette réserve persistante, et de jour en jour plus marquée, causait la désolation du ministre français. Et, effectivement, si elle n'était pas absolument inexplicable, elle donnait beaucoup à réfléchir. Le contraste était singulier entre les conseils que cet allié de la veille, qui se disait encore ami, faisait donner à la France et ceux qu'il suivait pour lui-même. S'agissait-il de se prononcer sur la conduite de nos agens politiques ou militaires? Soit directement, soit sous le voile d'un anonyme facilement découvert, il s'exprimait dans le sens de l'activité la plus énergique. Les prétentions de la France étaient toujours, à son gré, trop modestes et la guerre trop mollement poursuivie par ses généraux. Mais dès qu'il était question de nous venir en aide, même par une parole qui nous aurait secondés sans trop le compromettre, à l'instant il s'esquivait, et il n'y avait plus moyen de rien obtenir. D'Argenson raconte lui-même la variété et l'impuissance des efforts qu'il fit pour lui arracher tantôt une déclaration positive, qui aurait assuré la neutralité de l'Allemagne, tantôt une adhésion ostensible à un plan de pacification commune, et il avoue que pour l'y déterminer, il ne répugnait pas à lui faire les plus douloureuses confidences... « Je le prêchais, dit-il... J'envoyais à Valori plusieurs instructions pour cela et à Chambrier, un homme que j'avais à Paris pour semblables propositions, et qui lui lisait des mémoires où il appuyait pathétiquement pour lui montrer qu'il ne serait jamais tranquille dans ses possessions de Silésie et même dans ses anciens états, tant que la paix générale ne serait pas conclue... *qu'à la longue notre position deviendrait mauvaise et le devenait chaque jour : je ne dissimulais pas des faits humilians pour nous et glorieux pour lui*, que la paix de Breslau avait fait pencher la balance contre nous, et que depuis la paix de Dresde tout allait de mal en pis. Je lui confiais notre négociation de la paix avec les Hollandais : j'insistais pour qu'il la publiât ; je l'assurais qu'avec cela il n'avait rien à craindre et qu'il se ferait un honneur éternel. » Si le mode *pathétique* était celui des mémoires écrits que d'Argenson faisait remettre à l'envoyé prussien, en con-

versation, il le prenait souvent sur un ton différent : il avait recours, pour piquer d'honneur son interlocuteur, à ces sarcasmes d'un goût douteux et d'un sel par trop caustique dont on l'accusait d'avoir l'habitude. Vains efforts ; ni supplications, ni épigrammes n'y pouvaient rien. Décidément « ce monarque avait plus de peur dans la gloire qu'il n'en avait eu dans le danger (1). »

Était-ce bien la peur qui troublait ainsi, au sein de sa gloire, ce cœur que tant d'épreuves avaient trouvé impassible ? Était-ce là ce qui le retenait dans l'inaction ? N'était-ce pas plutôt, comme il l'affirmait lui-même dans ses correspondances intimes, le désir bien naturel de jouir, sans prendre aucun souci, d'un repos chèrement gagné, ou bien, comme on l'en soupçonnait généralement, goûtait-il le plaisir malicieux d'entretenir la division autour de lui et de chercher sa propre sécurité en prolongeant les embarras communs à ses anciens amis comme à ses anciens adversaires ?

Tous ces sentimens pouvaient avoir leur part « dans cette sagesse de Nestor subitement substituée, comme disait d'Argenson, à la fougue impétueuse du conquérant. » En y regardant de près cependant, on reconnaît que cette réserve inattendue tenait bien non pas précisément à la peur (un tel mot ne saurait être applique à un tel homme), mais à un fond d'inquiétude qu'il ne pouvait calmer. On voit qu'il se souvenait toujours qu'au moment où il signait une paix glorieuse, il venait d'échapper, par une sorte de miracle, à une complication de périls où il aurait dû succomber et qui pouvait toujours renaître.

Rien ne demeure, en effet, longtemps ignoré surtout d'un souverain perspicace et aussi bien servi par ses agens qu'était Frédéric. Pendant la durée de la guerre, il avait bien soupçonné les pourparlers engagés entre Vienne et Versailles, mais il n'avait voulu y voir que des intrigues sans importance, dues à l'autorité remuante et brouillonne du ministre saxon, le comte de Brühl. Il n'avait pas su à quel point la négociation était avancée, combien la conclusion en avait été prochaine et facile, jusqu'où la haine de Marie-Thérèse contre lui l'entraînait à porter ses concessions pour la France. Il

(1) *Journal de d'Argenson*, t. IV, p. 370, 371. — Voici l'étrange plaisanterie que se permettait d'Argenson parlant à Chambrier : — « Je raillais souvent, dit-il, le roi de Prusse sur l'excès de sa circonspection : j'ai dit à M. Chambrier qu'il n'était plus le même depuis un an, que la paix engourdissait ses résolutions et qu'il troquait toute sa gloire contre des torche c... » — La singularité, c'est qu'en rapportant ces propos étranges, d'Argenson, dans ses Mémoires, en demande en quelque sorte pardon ; il convient qu'il avait eu tort d'insister si fort, qu'après tout Frédéric avait raison et rendait même service à la France en ne lui venant pas en aide dans cette circonstance... « J'ai trouvé depuis, dit-il, qu'il se conduisait bien,.. il a amorti les propositions de la reine de Hongrie... avec une adresse digne de son génie ; il ne s'est point ému de mes reproches ; il nous a mieux servi en paix qu'en guerre ; il a été à son but. »

avait ignoré les incidens de cette nuit solennelle où l'envoyé français avait tenu dans ses mains la cession d'une partie des Pays-Bas.

Quand il apprit ce qui s'était dit dans cet entretien mystérieux (et il n'est pas douteux qu'il finit par en être informé avec plus ou moins d'exactitude), il semble qu'il éprouva une terreur rétrospective. Que serait-il donc arrivé si Vaulgrenant avait eu l'autorisation de se laisser séduire : si d'un trait de plume, Marie-Thérèse, dont les forces étaient encore intactes ce jour-là autour de Dresde, eût retrouvé la faculté de rappeler pour les concentrer sur la frontière prussienne ses troupes de Flandre et d'Italie? Trente mille Russes frappaient au même moment aux portes de l'Allemagne qui leur étaient ouvertes par la Saxe et la Pologne. Cerné de toutes parts et délaissé par tous, comment aurait-il fait tête à cette terrible coalition ? Une seule chose l'avait donc sauvé de cette extrémité où sa renommée, sa couronne et sa vie, tout était en jeu : c'était la préférence obstinée donnée par le ministre français à l'alliance prussienne sur toute autre. Mais cette prédilection si peu justifiée (il le sentait bien lui-même), si mal récompensée, pouvait-elle durer toujours et la personne même du ministre qui l'éprouvait ne pouvait-elle pas disparaître du pouvoir ? Quant à la Russie, si la nouvelle de la paix avait arrêté la marche déjà commencée de ses troupes, ses armemens n'avaient pas cessé. L'intimité des deux cours impériales était plus grande et même plus affichée que jamais, et pour resserrer leur alliance, un nouveau traité portant des dispositions plus étendues que celui qui existait déjà était en préparation. Le danger, bien que dissipé, grondait toujours aux extrémités de l'horizon, et il suffisait d'un incident, surtout d'un faux mouvement ou d'une démarche imprudente, pour placer de nouveau la Prusse absolument isolée sur le bord de l'abîme où elle avait failli sombrer.

De là, chez le vigilant monarque, une préoccupation constante, un regard alternativement tourné, et au nord pour voir si le mouvement militaire des Russes ne conservait pas une tournure menaçante, et au midi pour s'assurer si malgré leur apparence d'hostilité déclarée et leurs provocations bruyantes, une entente secrète ne serait pas établie entre l'Autriche et la France, et si, à la faveur d'une paix brusquement conclue, un groupe hostile ne se reformerait pas contre lui de ce côté. « L'objet de votre attention, dit-il, dans ses instructions au ministre qu'il envoyait à Vienne pour reprendre les relations diplomatiques, doit être de découvrir les véritables dispositions de la cour de Vienne par rapport à la paix générale, quels sacrifices elle pourrait se résoudre à faire, tant à la France dans les Pays-Bas qu'à l'Espagne pour l'établissement de l'infant Philippe en Italie... si la cour de Vienne, qui chipote déjà avec celle de Versailles, ne serait pas d'humeur de faire un pont

d'or aux deux couronnes pour se débarrasser d'elles à quelque prix que ce fût, principalement dans la vue d'employer ensuite toutes ses forces contre moi et de me ravir de concert avec la cour de Petersbourg mes conquêtes, aussitôt qu'elle aurait les bras libres. »

Les démarches affectueuses, presque suppliantes, de d'Argenson, qui auraient dû calmer cette méfiance, ne faisaient que l'entretenir ; car Frédéric ne croyait jamais à la bonne foi de personne, sachant trop bien ce qu'on était en droit de penser de la sienne. Aussi ne craignait-il pas de charger son ambassadeur, Chambrier, de tendre une sorte de piège au ministre français pour surprendre ses véritables pensées. — « Il me revient, écrivait-il, de bien des endroits que la cour de Vienne, piquée au jeu, a entamé des chipotages avec la France et vous devez tâcher de confier vous-même, en secret et entre quatre yeux, au marquis d'Argenson que le ministre de l'impératrice à Pétersbourg, le général Putlack, a laissé échapper que sa cour avait fait, ou était sur le point de faire sa paix séparée avec la France, qu'elle s'y était engagée au moyen de la cession du Luxembourg et de garantie à la maison d'Autriche de la Lombardie, et ne point s'opposer (*sic*) à ce qu'on reconquît la Silésie sur moi. Vous observerez la contenance du marquis d'Argenson quand vous lui ferez cette insinuation. » — La conscience de d'Argenson était assurément trop nette pour que Chambrier, en accomplissant cette instruction, eût aperçu dans sa contenance le moindre embarras. Frédéric ne fut pourtant pas complètement tranquillisé, car il continue à demander qu'on le tînt au courant de toutes les visites que le marquis de Stainville ferait au ministère des affaires étrangères, et à l'ouverture de la campagne, en envoyant à l'armée royale un officier de sa confiance pour assister aux opérations militaires, il lui recommandait d'avoir l'œil ouvert sur les *chipotages* de l'envoyé saxon, intermédiaire naturel entre la cour de France et celle d'Autriche (1).

Même préoccupation également visible dans ses rapports avec la Russie : la pensée qui revient constamment est celle d'un complot fait entre Élisabeth et Marie-Thérèse, par l'entremise du gouvernement saxon, pour l'attaquer dès que la paix avec la France sera faite. Cette crainte avait pris chez lui tellement le caractère d'une idée fixe que les envoyés anglais et hollandais, s'en étant aperçus et désirant toujours l'attirer de leur côté, ne négligeaient aucune occasion d'entretenir sa défiance. Le Hollandais en particulier, interrogé un jour par lui sur les raisons que la république

(1) Frédéric à Podewils, secrétaire d'état ; — à Podewils, le jeune, ministre à Vienne ; à Mardefeld, ministre à Pétersbourg, 1, 18 mai 1746 (*Pol. Corr.*, p. 78, 94, 123, 127) ; — à Chambrier, 22 avril 1746. — (Ministère des affaires étrangères.) — Droysen, t. III.

avait de continuer contre la France une guerre qui jusque-là lui avait peu profité : « C'est, répondit-il, que, si la cour de Vienne était abandonnée, elle se jetterait dans les bras de la France, et c'en serait fait de notre indépendance. » — « Elle n'oserait, reprit vivement le roi, et, si un tel fait arrivait, on s'apercevrait que je suis encore au monde (1). »

A défaut de la Bavière vendue à l'Autriche, et de la Prusse dont on ne pouvait tirer aucune parole positive, avait-on, pour obtenir l'assurance de la neutralité de l'empire, meilleure chance avec la Saxe et Auguste III? C'était douteux, car on sait quelle intimité avait régné jusqu'à la dernière heure, pendant la guerre qui venait de finir, entre Auguste et Marie-Thérèse, et cependant de toutes les positions, c'était celle dont il était le plus désirable de s'assurer, car la situation géographique de ce petit état lui donnait une importance qu'accroissait encore l'union dans la personne du même souverain de l'électorat héréditaire de Dresde et de la couronne élective de Pologne.

Il suffisait, en effet, de jeter les yeux sur une carte pour se convaincre que tant que la Saxe, ainsi doublée de la Pologne, restait engagée dans un lien fédéral étroit avec l'Autriche et avec la Russie, elle assurait à ces deux alliés une influence prépondérante sur toute l'Allemagne du Nord. L'Autriche était préservée par elle de toute attaque imprévue sur ses derrières, et la Russie était libre d'accourir au premier appel en traversant sans obstacle les plaines ouvertes qui bordent la Vistule. C'était une double pression exercée ainsi sur l'empire, à laquelle, à la longue, tout en Allemagne devait finir par céder. Qu'Auguste III, au contraire, sortît de la solidarité qui avait existé jusque-là, entre lui et les deux cours impériales, à l'instant tout était changé. Plus de communication habituelle et facile entre Vienne et Pétersbourg; plus d'entrée commode ouverte aux troupes russes à travers la Pologne; tout le monde respirait. Le véritable nœud de la situation du Nord de l'Europe était donc à Dresde et à Varsovie ; une étrange complication d'événemens mettait entre les mains débiles et peu sûres d'Auguste la clé des portes de l'Allemagne.

De là, le prix extrême que d'Argenson avait attaché, non sans raison, à détacher la Saxe de l'alliance autrichienne, et à s'assurer de son concours pour maintenir la neutralité de l'empire. Contre l'attente commune, il eut le bonheur d'y réussir et il s'applaudit à bon droit de ce succès dans ses Mémoires, comme de l'acte le plus habile et le plus heureux de son administration. Mais il ne convient

(1) Le comte de Brühl au comte de Loos, — lettre interceptée, 21 mai 1746. (*Correspondance de Saxe.* — Ministère des affaires étrangères.)

pas qu'il n'y aurait probablement pas réussi tout seul, sans un auxiliaire puissant qui lui vint en aide au moment critique et emporta l'affaire de haute lutte, en mettant brusquement un terme aux tergiversations, aux marchandages, aux subterfuges de toute nature dans lesquels se plaisaient, au risque de ne jamais aboutir, le faible souverain et son avide ministre.

Cette intervention victorieuse, ce fut celle de Maurice de Saxe, qui parut tout d'un coup se souvenir ce jour-là qu'il était le frère du roi de Pologne et que la Saxe était son pays d'origine. A tout prix, dit-il lui-même à Louis XV, on devait lui épargner l'extrémité de rencontrer sur le champ de bataille ses anciens compatriotes. Les raisons de sentiment n'ayant jamais exercé sur l'âme de Maurice qu'une assez médiocre influence, j'incline à penser que ce ne fut là ni le seul, ni même le principal motif qui le détermina à se mêler activement, ce jour-là, d'une négociation diplomatique, ce qu'il avait, jusque-là, soigneusement évité. L'idée de mettre l'Autriche dans l'impuissance d'émouvoir l'Allemagne, et l'espoir de rendre ainsi la liberté de ses mouvemens à l'armée que Conti voulait consacrer à la défense du Rhin, contribuèrent, plus que tout autre motif, au zèle qu'on lui vit déployer pour réconcilier ses deux patries.

La difficulté, comme toujours, c'était un chiffre d'écus à déterminer. C'est l'argent qui règle tout ici, écrivait le chargé d'affaires de France. On voulait bien aller jusqu'à 1,200,000 livres au dernier mot. — « Jamais, je n'oserais faire une pareille offre à mon roi, disait Brühl, ce serait vraiment le dégrader ! » — Et le ministre de Hollande était à la porte, prêt à opposer à chaque offre nouvelle une mise plus élevée. Déjà d'Argenson se résignait. — « Nous ne pouvons pas soutenir ce concours, disait-il avec désespoir, cette cour de Dresde est plus basse et plus autrichienne que jamais. » Maurice insista et obtint de Louis XV qu'on allât jusqu'au chiffre de 2 millions, et pour que cette libéralité ne tirât pas à conséquence ailleurs, Louis XV voulut lui en laisser tout l'honneur. — « Sa Majesté, dit d'Argenson au ministre de Saxe, d'après les services signalés que M. le maréchal de Saxe lui a rendus pendant la campagne dernière, et qui viennent d'être couronnés par la prise de Bruxelles, capitale des Pays-Bas autrichiens, est bien aise de lui marquer, par des égards particuliers pour ce qui peut regarder le roi de Pologne, le cas qu'elle fait de ses conseils et de son avis, et c'est, en effet, uniquement sur ses représentations qu'elle veut bien offrir jusqu'à deux millions à ce prince. » L'effet fut souverain : Brühl prit peur qu'une affaire de cette importance, traitée directement à Paris, échappât à son influence, et le marché fut conclu moyennant la promesse d'un secret inviolable et l'espoir que l'Es-

pagne interviendrait à son tour pour ajouter quelques douceurs au prix convenu. — « L'affaire de Dresde est une bonne affaire dans les circonstances présentes, écrivait Louis XV lui-même, en apprenant que les signatures étaient données. Je ne suis pas surpris que le maréchal de Saxe ait été un peu vite en promesses pour nous, car il avait une fameuse crainte des Saxons en Flandre : ce qui est assez juste pour lui (1). »

Moyennant ce succès diplomatique qui dégageait pour quelque temps au moins la situation du côté de l'Allemagne, Maurice obtint l'adoption du plan de campagne dont il avait tracé lui-même les grandes lignes dès le commencement de l'hiver. Il fut convenu que l'armée du Rhin, au lieu de stationner en face du Palatinat et des évêchés ecclésiastiques, se rapprocherait des Pays-Bas, et manœuvrerait dans le Hainaut, de manière à être en mesure, tout à la fois, de combiner ses opérations avec celles de l'armée royale et de se porter rapidement à la frontière française si elle venait par hasard à être menacée. La conséquence naturelle de ce changement de direction eût été de fondre les deux armées en une seule, placée sous le commandement d'un seul chef, puisque, sauf une éventualité peu probable, elles devaient agir sur des théâtres si rapprochés et concourir au même but. On n'osa pas aller jusque-là : c'eût été retirer tout commandement au prince de Conti, ou le réduire à une situation subordonnée. Les armées durent rester distinctes et confiées à des généraux indépendans l'un de l'autre à qui on fit seulement la recommandation de s'entendre. Cette disposition vicieuse, dont les inconvéniens n'allaient pas tarder à éclater, fut la concession faite à la reconnaissance que la marquise de Pompadour devait à la mère du prince. On saisit donc ici le premier effet sensible de cette nouvelle influence féminine, qui allait bientôt devenir souveraine et s'exercer d'une façon si déplorable pendant toute la durée du règne. Il est temps dès lors de dire quelques mots de la personne même qui devait jouir de ce triste crédit, puisque le récit des faits qui vont suivre nous obligera désormais souvent à nous occuper d'elle.

Duc de Broglie.

(1) *Correspondance de d'Argenson et de Durand d'Aubigny, chargé d'affaires à Dresde après le départ de Vaulgrenant*, 22 février, 1er, 2, 5, 14, 15, 22 mars 1746. (*Correspondances de Saxe.*) — (*Journal de d'Argenson*, t. v, p. 42 et suiv.) — C'est à tort que d'Argenson prétend qu'il aurait pu avoir le concours de la Saxe à meilleur compte. La *Correspondance* atteste, au contraire, que tout était rompu et que le ministre de Hollande obtenait un traité analogue à celui de la Bavière, si Maurice de Saxe n'était intervenu.

PAYSAGES HISTORIQUES

DE FRANCE

UNE EXCURSION A LA GRANDE-CHARTREUSE.

Il y a une sorte de révélation historique immédiate et surprenante dans tous les lieux où l'homme a fait sa demeure. Leur vue, aidée d'un livre ancien, d'un trait de légende presque oubliée, parfois d'une simple inscription, évoque dans notre âme, ébranlée de vibrations subtiles, non-seulement les scènes du passé, mais encore l'âme même des peuples et des individus, et par cette âme les motifs secrets des actions humaines, les raisons profondes des événemens.

Grands et petits aspects de la nature, côtes maritimes, plaines plantureuses et montagnes inhabitées; villes, églises, châteaux délabrés, palais somptueux; tombeaux inconnus, douteuses effigies exhumées du sol, ruines à moitié recouvertes de l'uniforme manteau de verdure dont la fière Cybèle recouvre avec nonchalance sa propre nudité et les travaux lilliputiens de la fourmilière humaine, — toutes ces choses ont leur puissance spéciale d'évocation et en quelque sorte leur langage propre. Dans tous les pays, sous toutes les zones, la nature imprime son sceau à la race, et la pensée la plus rebelle subit ses lentes et sûres influences. Mais il y a des lieux uniques, des paysages d'une originalité grandiose, où c'est au contraire un homme ou un groupe élu qui choisit un coin de nature

comme symbole d'une pensée et lui imprime son sceau pour les siècles. Là, le paysage devient véritablement l'expression d'un état d'âme, et la mystérieuse harmonie entre l'homme et la nature atteint toute son intensité, parce que son cadre devient l'illustration pittoresque de son plus intime sentiment, de ses plus hautes aspirations.

Tel est le charme de la plupart des sanctuaires antiques et modernes, temples, acropoles, couvens, monastères, lieux de pèlerinage consacrés par de séculaires adorations. En eux se résument et se racontent des chapitres entiers de l'histoire de l'âme humaine. Il y a là beaucoup de rêve, beaucoup de souffrance et beaucoup de pensée pétrifiée. Si chaque été nous ramène des villes à la mer, aux bois, aux montagnes, c'est pour y chercher l'oubli de nos fatigues, de nos misères, de nos tristesses et redemander un peu de force aux élémens éternellement jeunes de la terre. Mais si, d'aventure, nous visitons ces hauts lieux, ne serait-ce pas par un secret désir de revivre les émotions d'êtres plus grands que nous-mêmes par la douleur, par la volonté ou par l'espérance, peut-être aussi de descendre un peu plus avant dans notre propre cœur avec la lampe vacillante de l'éternelle Psyché?

A diverses époques de ma vie, j'ai éprouvé cette invincible attraction que la solitude des cloîtres exerce sur le cœur troublé ou sur la pensée inquiète. Mais ce qui m'a frappé et ce qu'aucun livre ne m'avait fait comprendre, c'est l'espèce de révélation psychique instantanée et d'extension du rayon visuel en histoire que peuvent nous donner ces vieux sanctuaires, dont le site, la construction et les souvenirs subitement évoqués, ressuscitent parfois, en une minute visionnaire, l'image du fondateur.

J'eus cette impression souveraine pour la première fois, il y a de longues années, en Italie, au sanctuaire de François d'Assise, en Ombrie ; et peu après, non loin de Naples, à celui de Saint-Benoît, au Monte-Cassino. — Je crois voir encore la douce colline d'Assise, la plaine ombrienne, de végétation élégante et si sérieuse, baignée de tons chauds au crépuscule et bordée d'une ceinture de montagnes d'un violet foncé, dont le velours semble savourer, après le coucher du soleil, la pourpre cramoisie et l'orange incandescent du ciel, comme les âmes méridionales s'embrasent de passion ou de mystique amour. J'ai toujours devant les yeux la sombre crypte d'où émergent, lumineuses, les peintures du Giotto, anges et moines d'un dessin aigu et d'une extatique beauté. Là, je compris tout à coup le cœur de François d'Assise, cet enthousiaste de charité et d'amour universel, qui donna une impulsion si puissante au sentiment religieux du moyen âge et, par suite, à l'art de la renaissance. — Je n'ai pas oublié non plus la pyramide du Mont-Cassin, entourée de l'âpre cirque des Apennins et couronnée de

son majestueux couvent comme d'une forteresse de science et de prière. Pendant la nuit de juin que je passai, dans un ravin, au pied du monastère, des essaims de lucioles ardentes tourbillonnaient comme des écharpes de lumière dans les buissons, faisant une charmante réponse aux scintillemens de la voie lactée et du firmament, dont la coupole s'agrandit à mesure que l'on monte. J'étais plongé alors dans l'ivresse de la beauté antique et de ses mystères séducteurs. J'aurais donné toutes les églises pour un marbre du musée de Naples et tous les couvens de la terre pour voir évoluer un chœur d'Eschyle ou de Sophocle. Et pourtant, — en cette nuit, — au milieu d'une foule d'autres émotions, je compris la grandeur de saint Benoît, qui, au VIe siècle, se retira sur cette montagne, siège d'un ancien temple d'Apollon, pour y fonder l'ordre des Bénédictins. Invinciblement, je vis se dresser devant moi la figure du moine doux et intrépide devant lequel le terrible roi des Goths Totila, le conquérant de l'Italie, tremblait comme un enfant.

Depuis les sensations intenses et révélatrices d'Assise et du Mont-Cassin, l'envie me hantait de voir la Grande-Chartreuse, le plus célèbre couvent de la France, manifestation extrême de la vie monacale et du renoncement ascétique au moyen âge. L'automne dernier, j'ai réalisé ce désir ancien. — J'essaierai de rendre ici l'impression grandiose que j'ai reçue d'un des plus fiers paysages des Alpes dauphinoises et d'un des plus curieux monumens de notre passé. Involontairement peut-être s'y mêleront quelques pensées sur l'âme contemporaine, suscitées par les souvenirs des lieux environnans, ou quelques réflexions sur la crise religieuse et philosophique que nous traversons. Elles pousseront au hasard de la route, comme ces innocentes campanules qui tantôt se cachent dans l'herbe folle, tantôt s'accrochent aux rochers surplombans. Quiconque voyage ouvre les yeux et laisse trotter sa pensée. C'est un moyen pour chacun de nous d'échapper à son présent, de remonter son passé ou d'aller au-devant de son avenir. Et ce qu'on fait si volontiers pour soi-même, ne serait-il pas plus intéressant encore de le faire pour cette âme collective, vaste et multiple, mais non moins réelle, identique et une, de tout un peuple, — surtout pour celle de sa patrie!

I. — D'AIX A LA GRANDE-CHARTREUSE.

C'est d'Aix-les-Bains que je suis parti pour visiter la Grande-Chartreuse. Rapide voyage dans un décor changeant de montagnes, qui, d'un rendez-vous du *high life* le plus actuel, vous jette en quelques heures dans la plus sauvage solitude et vous dépose au fond d'un cloître dont l'atmosphère morale est restée celle du XIe siècle.

« La petite ville d'Aix, toute fumante, toute bruissante et tout odorante des ruisseaux de ses eaux chaudes et sulfureuses, est assise par étages sur un large et rapide coteau de vignes, de prés et de vergers. » Ce croquis coquet de Lamartine fait comprendre à lui seul qu'Aix a dû être depuis longtemps un endroit fashionable. De fait, il l'est depuis le IIIe siècle, du temps où Pompéius Campanus érigea à sa famille, en guise de tombeau, l'arc d'ordre ionique qui se voit près de l'établissement thermal. Elles sont vides, les huit niches où le patricien de Rome avait placé les urnes et les images de sa femme et de ses enfans, venus pour se guérir, — et pour finir ici. Aujourd'hui Aix, avec sa villa des fleurs, son cercle, son théâtre, ses illuminations et l'orchestre de Colonne, est une des stations balnéaires les plus huppées. La vie élégante et galante y côtoie, avec l'insolence du faux bonheur, les malades sans espoir qui se traînent sous les feuilles tombantes des peupliers. Sans espoir? Heureusement pour eux, ils en ont toujours! Car cette vie des bains, avec sa paresse flâneuse et ses contrastes excitans, berce également les rêves prêts à s'éteindre et les espérances qui ne veulent pas mourir. Le soir, les habitués du boulevard bourdonnent autour de la maison de jeu, qui brille comme une ruche de lumière. Cette vie bruyante frôle à peine le lac du Bourget, qui dort là tout près, dominé par les pentes sévères de la dent du Chat. Il n'en est pas troublé dans sa solitude; une tristesse vivante y plane toujours. Aujourd'hui que le siècle finissant interroge ses origines, il se ressouvient avec émotion du poète qui le charma d'abord (1). Grâce à la magie de ses vers, ce paysage mélancolique aura toujours le don d'évoquer ce poète et la femme immortalisée par lui. Dans l'histoire de la poésie, le lac du Bourget s'appelle le lac de Lamartine. De ses anses perdues, de son miroir limpide s'est élancé vers des régions inexplorées le génie lyrique de la France au XIXe siècle. Les Grecs, qui honoraient les poètes comme des demi-dieux, auraient peut-être consacré ce souvenir en sculptant dans une des grottes du rivage la muse de Lamartine sous la figure de cette jeune femme passionnée qui se traîne comme une ombre ardente cherchant la vie éternelle dans « les pages de la vingtième année. » — « Son regard, dit celui qui fut aimé de la belle mourante, semblait venir d'une distance que je n'ai jamais mesurée depuis dans aucun œil humain. » Les ducs de Savoie ont leurs monumens dans l'abbaye de Haute-Combe. Assise sur son promontoire comme un sarcophage blanc, elle projette son ombre violette sur les flots bleus. Mais elle a passé sur ce lac sans y laisser

(1) Voir le beau livre de M. de Pomairols : *Lamartine*, étude de morale et d'esthétique.

une trace, la pâle muse, l'amante mystérieuse qui fit vibrer dans cette grande âme le sentiment de l'infini dans l'amour.

Ces pensées tristes me poursuivaient tandis que, par une chaude matinée de septembre, la voiture m'emmenait loin du lac, par Chambéry, dans la vallée de l'Hière, vers Saint-Laurent-du-Pont. Vallée souriante entre de hautes montagnes. A gauche, la cascade du Couz agite son panache dans une entaille de rochers. Plus loin se creusent des carrières de gypse et de marbre. Le torrent, où frétillent les truites, roule clair sur des pierres noires entre des bouquets d'aunes. Les hameaux s'égaient de gazons ondulés et de marronniers touffus, paysage encore semblable à celui des Charmettes, cadre favori du jeune Rousseau âgé de seize ans, rêveur, sentimental et fripon, en quête d'amourettes ou en servage de Mme de Warrens. Ici tout parle encore de vie plantureuse, de travail nonchalant, de bonne humeur savoisienne. Mais bientôt le pays devient plus sévère. Déjà se dresse à gauche une haute chaîne de montagnes qu'accidentent les cimes de la Cochette et du mont Othéran. Ce massif est celui de la Grande-Chartreuse. Il occupe de Chambéry à Grenoble un ovale de dix-huit lieues de pourtour et constitue un système complètement isolé au milieu des Alpes. D'épaisses forêts, des pentes abruptes, des précipices l'environnent de partout. De la vallée du Grésivaudan, comme de Voreppe et des Échelles, il a l'aspect d'une muraille inaccessible. Cette altière circonvallation, forteresse naturelle contre le monde extérieur, était prédestinée à devenir le cloître des cloîtres, la retraite des moines les plus austères, ou des plus tristes, des plus désabusés parmi les naufragés de la vie.

Aux confins de la Savoie et du Dauphiné le paysage prend subitement des aspects chagrins de lande inculte. Les rochers s'élèvent à droite sur un plan incliné. Une végétation irrégulière de buissons et de petits sapins rabougris y moutonne. Les lignes mouvementées du sol ont des ondulations inquiètes, de brusques cassures. On dirait que la nature se convulse et se fait méchante aux approches du grand désert. Tout à coup la route s'encaisse. Un guide vous fait entrer dans des grottes de stalactites travaillées par les eaux. On les traverse, une chandelle à la main, sur une galerie de bois. A dix mètres de profondeur, on aperçoit le lit de cailloux où le torrent s'amène en temps d'orage. Les eaux ont creusé de profondes cavernes dans ces roches calcaires. Chapelles, églises ou chambres de torture? L'imagination hésite devant ces figures étranges pétries par l'eau fantasque dans les entrailles de la terre : têtes d'enfans, bustes de chevaliers à visière baissée, formes agenouillées sur les parois ou tordues en pendentifs à la voûte. Eh quoi! les élémens ont-ils aussi leurs cauchemars? Les

eaux glaciaires qui mugissaient emprisonnées dans ces cavernes à une époque préhistorique avaient-elles le pressentiment des scènes étranges et des horreurs de l'histoire, puisqu'elles ont ébauché ces fantômes douloureux de pierre dans leur travail furieux à travers les siècles? En sortant de la grotte, la passerelle collée au roc au-dessus d'un abîme rejoint la route romaine achevée par Charles-Emmanuel. Disparues les visions diaboliques du monde sonterrain. Voici riant au grand soleil le village des Échelles et les coteaux fertiles de l'Isère. On gagne le Dauphiné en franchissant le Guiers-vif, et, au bout d'une demi-heure, on atteint Saint-Laurent-du-Pont. C'est un village de pauvre apparence, avec ses maisons à galeries de bois percées de lucarnes, ses toits à pentes rapides, à angles aigus, recouverts d'ardoises, qui rappellent les chalets de l'Oberland bernois. Près de là, un torrent maussade sort d'une étroite fissure qui s'ouvre au milieu de montagnes énormes. C'est le Guiers-mort, ainsi nommé parce que la grande chaleur le met à sec. Il semble rouler avec lui la tristesse des lieux sévères d'où il descend, tandis que le Guiers-vif qu'il va rejoindre rit et chante gaîment. Telle la sauvage entrée de la gorge qui mène à la Grande-Chartreuse.

Deux rochers fièrement dessinés surgissent du lit même du torrent. C'est le vestibule du désert que fermait autrefois un mur fortifié. Plus d'un homme pris par la vocation de la vie érémitique a dit un dernier adieu à tous les biens terrestres en franchissant ce seuil. Aujourd'hui on y entre librement par une route carrossable. A peine y a-t-on pénétré qu'on tombe sous le charme d'un grandiose enchantement. Les plus superbes forêts de France tapissent de haut en bas la gorge étroite et profonde. On dirait que le désert déploie ici toute sa splendeur végétale pour mieux attirer le pèlerin dans son austère prison. Il a jeté sur le puissant relief des montagnes un grand manteau de velours vert, que le hêtre égaie de sa note vive, où chatoient les nuances variées du charme, de l'érable et du frêne. Plus haut, les sapins sombres escaladent en bataillons serrés les pentes abruptes jusqu'aux crêtes de rochers inaccessibles, dont la ligne saccadée monte dans le ciel par bonds téméraires. L'effort ascensionnel de ces montagnes parle de la puissance de l'esprit, tandis que leur flore arborescente témoigne de la beauté et de l'inépuisable fécondité de la nature. Les rares disciples du renoncement qui prennent cette route pour chercher un asile suprême dans la Grande-Chartreuse peuvent voir une dernière image des séductions et des tentations de la vie dans ces fleurs attirantes qui poussent sous bois : la digitale cramoisie, le trolle jaune et l'orchis capricieuse ; ils peuvent saluer une dernière fois les chimères décevantes dans le cytise qui balance sa pluie d'or sur

les escarpemens, dans la rose sauvage qui s'effeuille sur les précipices.

Au pont de Saint-Bruno, le paysage devient encore plus imposant et prend soudain un caractère religieux. La haute montagne qui ferme l'horizon figure une immense cathédrale blanche, hérissée de flèches et de clochetons noirs. Car d'épaisses sapinières recouvrent ses cimes. Au pied de ses contreforts, ondoie un océan de forêts qui roule ses vagues dorées en cataractes de verdure jusque dans le lit du ravin où le torrent gronde encaissé à une profondeur vertigineuse.

La rampe longe maintenant le mur perpendiculaire de la montagne. Tout à coup une roche aiguë de forme pyramidale se dresse au beau milieu de la gorge comme pour intercepter le chemin. C'est la seconde porte du désert, plus hautaine, plus menaçante que la première. La croix de fer qui la surmonte semble dire au voyageur : « Vous qui entrez, laissez toute espérance. Quiconque franchit ce seuil, ne revient plus sur ses pas. »

La route se glisse par une fente entre la montagne et la roche de l'Aiguillette. On monte encore pendant une heure, puis on tourne à gauche. Voici enfin la Grande-Chartreuse, entourée de forêts épaisses et comme enserrée dans un cirque de hautes montagnes. Étagée sur une prairie inclinée, elle ressemble à une petite ville fortifiée, avec ses longs bâtimens parallèles, ses campaniles, ses toits d'ardoise, ses clochetons en trapèze qui ont la forme de grands capuchons et son mur d'enceinte rectangulaire. Mais de cette ville il ne sort ni rumeur, ni bruit; c'est la cité du silence et de la mort. Ce silence est renforcé par la sévérité des forêts et la majesté triste des montagnes environnantes. La blancheur grise des roches calcaires qui prennent le soir une teinte bleuâtre et le noir foncé des sapins qui les couronne achèvent cette impression de cimetière grandiose et naturel. C'est ici que bien des lassés de la vie sont venus s'ensevelir vivans. Au-dessus du couvent, sous de grands hêtres, quelques frères en robe blanche complètent le tableau.

Le chemin montant contourne la peu accueillante forteresse des moines. On frappe à la porte du nord, seule entrée de la Grande-Chartreuse. Le frère portier l'entre-bâille et vous dévisage. Sous sa cucule blanche, c'est une bonne face de mouton humain, le regard vide, étonné, d'une docilité résignée. Après avoir traversé le porche, on se trouve dans la cour intérieure. Même nudité hostile que la façade du dehors. Pas un banc pour s'asseoir; ni arbuste, ni herbe, ni fleur; un terrain noirâtre. Deux jets d'eau qui retombent dans leurs vasques de pierre grise animent seuls cette cour. On monte quelques marches et l'on se trouve à l'entrée d'un corridor de 139 mètres, auquel viennent aboutir toutes les galeries qui mettent en communication les diverses parties du monastère. Au

réfectoire, on est reçu par un frère convers à figure jeune. Il porte le cilice blanc comme tous les chartreux. La tête est rasée, la barbe noire, les yeux bruns et doux, le geste humble. Cette soumission parfaite dans ce jeune homme vigoureux, à joues roses, a quelque chose de touchant parce qu'elle semble indiquer un complet renoncement. Malheureusement, la règle monastique efface ou refoule l'individualité humaine. Elle lui imprime souvent une sorte de bonté mécanique où l'on ne sent plus ce qui donne tout leur prix aux choses de l'âme : la spontanéité.

Un frère vous fait voir l'intérieur du couvent. Cette visite a quelque chose de saisissant. Elle introduit l'observateur attentif et impressionnable au fin fond de la vie et pour ainsi dire de l'âme d'un chartreux. Un froid glacial tombe de ces longs corridors voûtés et vides, crépis de blanc. Dans l'un d'eux se trouve une galerie d'anciennes peintures à l'huile aux tons noircis représentant les chartreuses du monde entier. Il y en a plus de trente et de presque tous les pays. Partout, les hommes ont éprouvé le besoin de se construire de semblables forteresses pour se barricader contre les tentations ou les cruautés de la vie. La Grande-Chartreuse a fait souche de solitudes. Elle a semé sur tous les continens ces thébaïdes où le temps n'est plus. La salle du chapitre général avec la statue colossale en marbre gris de saint Bruno accentue cette impression d'austérité. Les portraits des généraux de l'ordre depuis sa fondation font le tour de la frise du plafond. Sous leurs regards convergens se rassemble tous les trois ans le chapitre général des chartreux. Voici qui donne une idée de la discipline sévère de l'ordre. Le chapitre une fois assemblé, tous les supérieurs de maisons, y compris le révérend père, supérieur général de la Grande-Chartreuse, demandent leur démission. Cela s'appelle *demander miséricorde*. Cette discipline de fer qui brisa les individualités a produit des effets remarquables. On a obtenu la vertu au prix de la mort. Les historiens monastiques sont d'accord sur ce point que, depuis huit siècles, il n'y a jamais eu chez les chartreux ni relâchement de mœurs, ni corruption d'aucun genre. Ils ont pu dire : *Cartusia nunquam reformata quia nunquam deformata*. Il est juste d'ajouter que, ces moines ne s'étant point mêlés au monde, leur action sur lui a été nulle. Ils n'ont vécu, ou plutôt ils ne se sont mortifiés que pour eux-mêmes.

Mais nous voici au cœur même de la cité du silence. Le grand cloître forme un trapèze allongé sur un plan incliné du nord au sud et coupé par deux galeries transversales entre lesquelles se trouve le cimetière. Un long couloir monte en pente douce, à perte de vue, avec ses arcades gothiques du XIIe siècle. La voûte pose

gracieusement sur des pendentifs à fleurons incrustés dans le mur. Ses fines ogives se resserrent et se perdent dans la fuyante lumière d'un demi-jour grisâtre, à l'infini. Est-ce la route du ciel rêvée par de naïves légendes? Est-ce un fantastique décor, le chemin taillé dans le roc, qui conduit au temple du Saint-Graal? Non, ce n'est qu'un cimetière d'âmes, une sépulture pour ceux qui en ont assez de la vie. Car voici, à gauche, échelonnées à distances égales, de petites portes peintes en brun. Elles conduisent aux cellules des pères. Une chaîne de fer avec une poignée pend à la porte; c'est la sonnette pour appeler dans les cas exceptionnels. Dans le mur, d'un mètre d'épaisseur, un guichet ferme par une plaque de fer. C'est par là qu'on passe, une fois par jour, la nourriture aux pères chartreux. Car ils mangent seuls comme ils vivent seuls, sauf la promenade hebdomadaire en commun et les offices de jour et de nuit. Sur chaque porte, il y a un écriteau avec une lettre et une devise latine. La lettre indique l'initiale du nom de chaque père. La devise est celle choisie par lui en entrant dans l'ordre et en prononçant ses vœux. Comme une inscription tombale, elle résume et clôt une destinée. Pour le monde extérieur, cette pensée sans signature est tout ce qui reste d'un homme. Ces devises ont toutes la couleur morale particulière de la vie contemplative, qui rappelle les teintes mélancoliques des étoffes passées. J'en ai retenu quelques-unes : *Qui non reliquit omnia sua non potest esse discipulus tuus.* — *Sobrii, simplices et quieti.* — Et celle-ci qui exprime si bien l'esprit de la vie érémitique : *O beata solitudo, o sola beatitudo!*

Dans le clair-obscur de ces galeries, le charme de la vie solitaire s'insinue pour un instant dans le cœur. On se souvient de ces vers du Tasse, qui, après une vie orageuse d'amour malheureux et de persécutions sans nombre, trouva la paix finale dans un couvent près de Rome et qui célébra ainsi son mélancolique bonheur :

> Nobil porto del mondo e di fortuna]
> Di sacri e dolci studi alta quiete,
> Silenzi amici, e vaghe chiostre, e liete!
> Laddove e l'ora, e l'ombra occulta, e bruna.

Oui, ils doivent être consolans, pour certaines âmes, « les silences amis » du cloître; elle est douce, « l'heure et l'ombre occulte et brune » où s'égrènent une à une les grandes souffrances, où les souvenirs ineffaçables s'estompent dans la rêverie. Mais le cœur se serre lorsqu'on pénètre dans une des cellules inoccupées qui servent de retraite aux pères. Ce sont comme autant de petites maisons séparées qui se composent de deux pièces éclairées par trois fenêtres et dans lesquelles on a ménagé un oratoire et un cabinet

d'études. Au-dessous se trouvent un bûcher et un atelier de menuiserie, enfin un petit jardin qui forme la séparation des cellules entre elles. Le mobilier du cabinet d'études, qui sert en même temps de dortoir, se compose d'un lit à paillasse, d'une table, d'un fauteuil, d'un crucifix, de quelques livres et d'un sablier. Ce qui attriste, ce n'est point cette pauvreté, mais l'étroitesse de l'horizon qui enferme le regard et la vue de ses habitans. Les chartreux plantent eux-mêmes ces misérables jardinets. Quand on lève la tête, on voit se dresser à une hauteur colossale la formidable muraille de rochers du Grand-Som. La partie supérieure du couvent touche presque à sa base. On se trouve là comme au fond d'une fosse gigantesque, formée par cette prodigieuse cassure de la montagne soulevée et déchirée du haut en bas. Le soir, avant de s'endormir, le chartreux peut voir la lumière chaude caresser et dorer ces rochers immenses qui dominent sa retraite, tandis que lui-même est déjà plongé dans l'ombre grise. Il peut voir rougir et flamboyer au soleil couchant ce sommet qui regarde les horizons où il ne marchera plus.

Involontairement la pensée du visiteur interroge les vies humaines qui sont venues s'échouer ici. Elle voudrait connaître les émotions, les déceptions, les espérances qui ont pu amener, en notre temps, des êtres humains à s'enfermer là. Les vocations spontanées pour la vie contemplative sont rares à notre époque. On s'imagine donc qu'il faut de grandes souffrances ou de grands dégoûts pour produire de tels renoncemens. Il y a actuellement trente-cinq pères à la Grande-Chartreuse. Parmi eux se trouve, m'a-t-on dit, un général russe du nom de Nicolaï, qui aurait obtenu du tsar la permission de terminer ses jours ici. Le fait est d'autant plus curieux que le général a dû passer de l'église grecque à l'église latine pour satisfaire cette fantaisie religieuse ou poétique. Cela prouve une fois de plus l'étrange fascination que la Grande-Chartreuse a exercée de tous temps sur certains hommes. Il en est un autre exemple contemporain qu'on m'a conté en Savoie. On ne m'a dit que les simples faits, mais ils sont assez suggestifs. A la suite de circonstances que j'ignore, un ingénieur des ponts et chaussées avait perdu sa femme. Il était jeune encore et devait se remarier. Mais cette mort subite avait jeté sur son esprit un voile de mélancolie qui l'éloignait du monde sans l'en détacher complètement. C'est alors qu'il fut chargé de construire la route actuelle qui conduit à la Grande-Chartreuse. Cette œuvre lui donna une énergie nouvelle. Il s'y consacra tout entier et vint habiter le pays. Il résolut de vaincre la montagne dont les roches perpendiculaires semblent défier les travaux de l'art. Les terrasses s'échafaudèrent, les rampes furent maçonnées. Pendant plusieurs étés, les détona-

tions, répercutées comme de longs roulemens de tonnerre par tous les échos de la montagne, annoncèrent à ses rares habitans qu'on faisait sauter les portes du désert et que la civilisation se frayait une route jusqu'à la Grande-Chartreuse. Les gros quartiers de roc roulèrent les uns après les autres dans le Guiers-mort. Mais à mesure que l'ingénieur brisait le roc indocile et que sa route ébréchait la gorge, il se sentait étrangement attiré et enveloppé par ces forêts profondes et ces cimes altières. Il faut croire que, sous leur silencieuse incantation, il s'enfonçait graduellement dans un passé perdu et que ce passé revivait jour par jour, heure par heure, dans ce cadre grandiose. Il s'était promis de rentrer dans le monde, de recommencer la vie. On l'attendait là-bas avec impatience. Mais quel fut l'étonnement de ses amis lorsqu'ils apprirent subitement que l'ingénieur s'était fait chartreux! — La montagne qu'il avait violée s'était-elle vengée en l'emprisonnant? La vieille forêt l'avait-elle englobé dans sa sombre magie, et, comme ce moine de la légende, avait-il entendu chanter sous ses branches le dangereux petit oiseau de l'Éternité? Ou bien la morte l'avait-elle envoûte dans le couvent? — Allez demander la réponse aux portes muettes de ces cellules. Vous n'y lirez que ces mots : *O beata solitudo! O sola beatitudo!*

II. — HISTOIRE DE SAINT BRUNO.

Il faut aller voir la chapelle de Saint-Bruno perdue dans sa forêt pour comprendre l'âme de ce moine du XIe siècle, de ce pur contemplatif, de ce fanatique de solitude, qui fonda l'ordre des chartreux.

Lorsqu'on sort de la Grande-Chartreuse, la vue embrasse le magnifique amphithéâtre du Grand-Som, du Petit-Som et du Charmanson. Ces cimes abruptes forment l'extrême limite de la gorge, sauvage couronne murale du désert. Des mamelons boisés s'étagent les uns par-dessus les autres à la base de ces sommets. Le chemin montant s'enfonce sous la haute futaie des hêtres qui deviennent de plus en plus gigantesques. Au bout de trois quarts d'heure, on débouche dans une clairière où se trouve la petite église Notre-Dame-de-Casalibus, bâtie sur l'emplacement de l'ancien couvent. A deux cents pas, au fin fond du ravin, au plus noir de la forêt, une petite chapelle se dresse sur un rocher à pic. Appuyé d'un côté à la montagne, inaccessible des trois autres, ce bloc carré s'avance en forme de promontoire escarpé. Trois ou quatre sapins sortent du rocher même et projettent leur ombre sur la façade blanche et nue de la chapelle, qui n'a que trois fenêtres romanes et une seule porte latérale avec un petit péristyle de deux colonnes. Au pied du rocher jaillit une fontaine claire et abondante.

La tristesse de cette chapelle est rehaussée par la noire forêt de sapins qui se hérisse tout autour, qui la surplombe et l'ensevelit en quelque sorte sous ses ombres épaisses. Le fond du ravin est comblé d'énormes quartiers de rochers détachés des sommités voisines, débris d'une montagne entière qui s'est écroulée ici en des temps préhistoriques. Depuis des milliers d'années, les lichens et les fougères ont habillé ces décombres d'une robe de verdure, et l'armée des sapins a poussé dessus en colonnes serrées. Mais leur sauvage irrégularité témoigne encore de l'antique désastre.

C'est dans cette sinistre solitude, c'est au fond de cet abîme que saint Bruno vint se retirer avec ses six compagnons vers l'an 1070, pour fonder la confrérie qui devint l'ordre des chartreux. Entrez dans la pénombre de la chapelle, et vous verrez peints à fresque sur les murs latéraux les six disciples du saint. Le clair-obscur prête à ces peintures médiocres une étrange vitalité. L'un des frères, au visage jeune, vous suit d'un long regard triste. Il a l'air de chercher encore le maître absent qui dut abandonner les siens dans ce désert pour obéir aux ordres du pape.

Voici en peu de mots la vie de ce personnage peu connu. Ce n'est pas une légende, mais de l'histoire, et de ces faits sommaires ressortent assez clairement les traits principaux de sa physionomie (1).

Saint Bruno naquit à Cologne en l'an 1035 de parens nobles. Ame tendre et mystique, il aima dès son enfance les livres saints, la nature et la solitude. Studieux, intelligent et précoce, on le voyait dès l'âge de dix ans courbé sur les missels et les parchemins enluminés dans la collégiale de Saint-Cunibert. Il avait, comme les madones que peignirent plus tard les maîtres de Cologne, des yeux candides couleur de véronique et un de ces fronts bombés qui semblent gonflés d'un trop-plein de pensées et de sentimens inexprimables. La bouche ferme et sévère indiquait la force de la volonté et la maigreur extrême du visage un ascétisme précoce. Au milieu de ses compagnons, il ressemblait à un lis du paradis, tombé dans un buisson d'épines. Ce lis ne devait s'épanouir qu'au désert. Bruno devint chanoine à Cologne. Il étudia ensuite la théologie à Reims et la philosophie à Tours sous le fameux Béranger, chanoine de Saint-Martin. Ces écoles jouissaient alors d'une renommée européenne. Fort savant, doué d'une eloquence suave, entraînante, Bruno semblait destiné à fournir une brillante carrière ecclésiastique. A la mort de Gervais archevêque de Reims, la voix publique le désigna pour lui succéder. « Nous le préférions à tous, dit un auteur du temps, et à juste titre. Il était doux, humain, sa-

(1) Ces faits sont tous empruntés à un excellent livre fait d'après les meilleures sources : *la Grande-Chartreuse,* tableau historique et descriptif de ce monastère, par Albert Duboys, ancien magistrat; Grenoble, 1845.

vant, éloquent, riche et puissant. Mais lorsque tous les suffrages paraissaient lui être favorables, il se détermina à tout abandonner pour suivre Jésus-Christ. » Bruno, pour se soustraire au redoutable fardeau qu'on voulait lui imposer, s'enfuit secrètement de Reims.

Quelles sont les causes qui ont déterminé cette vocation? Quelles crises la précédèrent? Dans les vies de presque tous les saints, il y a de formidables tentations. Ce n'est pas ce qu'elles ont de moins intéressant, car c'est presque toujours la femme qui y joue le premier rôle, et les moyens qu'emploient les lutteurs du désert pour lui échapper sont péremptoires. Tous ils appliquent instinctivement le mot de Napoléon : « La seule victoire en amour, c'est la fuite. » Quand cela ne sert de rien, ils usent contre leur propre corps des moyens les plus barbares. Dans sa grotte de Subiaco, saint Benoît, pour ne pas céder au désir d'aller rejoindre certaine dame romaine dont le souvenir le poursuivait trop, se roula dans un buisson d'épines jusqu'à ce que son corps ne fût plus qu'une plaie. Zoé, courtisane d'Alexandrie, se mit en tête de séduire le jeune saint Martinien. Elle se rendit au désert déguisée en vieille mendiante et se fit héberger dans la cellule du saint. Mais le matin elle parut devant lui demi-nue, éblouissante et parée. Le saint eut le vertige; il allait céder, quand tout d'un coup il se mit les pieds dans un feu allumé. Il y resta, jusqu'à ce qu'il roulât par terre en hurlant, ce qui, dit la légende, attendrit et étonna tellement la courtisane, qu'elle se convertit (1). — Les biographes ne rapportent rien de pareil de saint Bruno. Il ne semble avoir connu aucune des trois grandes tentations : la femme, l'orgueil et l'ambition. Le rêve d'échapper au monde et de réaliser la vie divine dans la solitude le hantait depuis ses jeunes années. « Souvenez-vous du jour, écrit-il à son ami Raoul de Vert, où j'étais avec vous et Fulcius dans le jardin contigu à la maison d'Adam, dans laquelle je demeurais alors. Nous eûmes un entretien sur les faux plaisirs et sur les richesses périssables de la terre, ainsi que sur les délices de la gloire éternelle, et nous fîmes la promesse et le vœu d'abandonner le siècle au plus tôt et de revêtir l'habit monastique. »

Les horreurs du XIe siècle vinrent renforcer cette naturelle inclination. On sortait des terreurs de l'an 1000, mais le siècle de grâce ne valait guère mieux que la fin du monde tant redoutée. Pestes, famines et guerres ravageaient cette époque. Guerre entre le roi de France et les barons féodaux; guerre entre le pape et l'empereur d'Allemagne; guerre acharnée dans l'Église même. Papes et antipapes s'excommuniaient réciproquement. Les mœurs étaient d'une brutalité, d'une violence extrêmes. Les évêques se faisaient

(1) Montalembert : *les Moines d'Occident*.

nommer à prix d'argent; ils soudoyaient des bandes armées qui enfonçaient et pillaient les maisons de leurs rivaux. Beaucoup d'entre eux vivaient avec leurs femmes ou leurs concubines et distribuaient les prébendes à leurs enfans. Pour imposer le célibat aux prêtres, Grégoire VII dut lancer contre eux le peuple fanatisé par les moines. Des scènes affreuses s'ensuivirent. On vit des prêtres arrachés à leur église avec leurs femmes et leurs enfans et massacrés dans la rue par la foule. — On comprend que de tels spectacles aient poussé des âmes tendres comme celle de Bruno à la solitude absolue.

Il partit donc avec six compagnons fidèles. Comme lui, ils avaient renoncé à tous les biens terrestres; comme lui, ils cherchaient une retraite inaccessible pour vivre de la vie cénobitique. Mais ils errèrent longtemps sans savoir où poser leur tête. « Or, en ce temps, disent les biographes de Bruno, Hugues, évêque de Grenoble, qui avait suivi autrefois les leçons de Bruno de Reims, eut une vision. Il fut transporté, en esprit, pendant les ténèbres de la nuit, au milieu des montagnes de Chartreuse. Là, dans des clairières entourées de sombres forêts et surmontées de rochers menaçans, au sein d'un désert sillonné par des avalanches, il lui sembla que le Seigneur se construisait un temple magnifique. En même temps il crut voir sept étoiles brillantes s'arrêter sur le faîte de cet édifice et le revêtir d'une pure et mystérieuse lumière. Le lendemain, Bruno et les six pèlerins qui l'accompagnaient vinrent se jeter aux pieds de l'évêque de Grenoble. « Fuyant les scandales et la corruption d'un siècle pervers, nous avons, dirent-ils, été attirés vers vous par la renommée de votre sagesse et de vos vertus. » Bruno, reconnu et accueilli avec le plus vif intérêt par son ancien disciple, ajouta : « Recevez-nous dans vos bras; conduisez-nous à la retraite que nous cherchons. » Hugues, ému d'un pareil spectacle, releva et embrassa son maître et ses compagnons. Il leur fit une réception pleine de charité et il comprit alors que l'apparition des sept étoiles était le présage divin de leur arrivée, et qu'elle indiquait le lieu où ces émules des Hilarion et des Antoine devaient arrêter leurs pas et fixer leur séjour. Néanmoins Hugues voulut éprouver la fermeté de leur résolution par la peinture fidèle du lieu que, d'après sa vision de la nuit précédente, le ciel paraissait leur destiner pour demeure. — Vous ne trouverez là qu'un site affreux, un repaire de bêtes féroces. De toutes parts ce sont des forêts immenses, des montagnes qui élèvent leurs sommets jusque dans les nues. La terre, couverte de neige pendant la plus grande partie de l'année, ne produit aucune espèce de fruit. Le silence des bois, le bruit des torrens, souvent grossis par les orages ou les avalanches, tout y excite la tristesse, tout y inspire l'effroi. Pensez-y bien : pour y fixer

à jamais votre demeure, il faut une grâce de Dieu toute particulière. — Un pareil tableau, loin de les décourager, ne fit que leur donner plus d'ardeur. Il leur parut que la Providence leur avait choisi une solitude telle qu'ils la désiraient. Quelques jours après, l'évêque de Grenoble conduisit lui-même les nouveaux anachorètes dans le lieu désigné par l'apparition des sept étoiles. Ils cheminèrent à travers les forêts et les précipices jusqu'à un endroit sauvage, surtout alors, et où sont accumulés d'énormes fragmens de rochers brisés. C'est là qu'il les laissa après leur avoir souhaité toutes les bénédictions du ciel pour leur sainte entreprise (1). »

Après le départ de l'évêque, Bruno et ses compagnons se bâtirent des cabanes de bois avec des branchages et disposèrent un oratoire dans une espèce de grotte. Souvent, dit Mabillon, Bruno se retirait encore plus avant dans la forêt, cherchant les endroits les plus reculés et les plus sauvages pour s'y livrer à la méditation et à la contemplation des choses divines. Il faut croire que cette vie, qui ressemblait à la plus rude expiation, avait un charme intense pour le maître comme pour les disciples, et que ce complet repliement de l'âme sur elle-même et sur son monde intérieur procurait à Bruno des visions et des sensations exquises. Car l'évêque de Grenoble venait quelquefois partager leurs exercices spirituels pour se reposer de ses labeurs et y trouvait tant de réconfort et de joie qu'il tardait à rentrer dans son diocèse. Les sept solitaires formaient une heureuse famille. Ils avaient réalisé leur rêve. Leur ciel rayonnait de l'âme du maître, de sa douceur, de sa tendresse. Son mysticisme avait une couleur toute féminine. Il parlait du Christ à peu près comme sainte Thérèse : « C'est dans la solitude et le silence du désert, disait-il, qu'on apprend à regarder le divin époux de ce regard qui va jusqu'au cœur. »

Ni lui, ni ses disciples ne devaient jouir de leur bonheur jusqu'à la fin de leur vie. Un de ses anciens élèves devenu pape sous le nom d'Urbain II l'appela auprès de lui en 1089 pour l'aider de ses conseils dans la lutte contre l'empire, et, connaissant l'amour excessif de Bruno pour la vie contemplative, son horreur du monde, il lui ordonna formellement en sa qualité de chef de l'Église de se rendre sur-le-champ auprès de lui. L'âme angélique de Bruno désapprouvait secrètement les moyens violens dont se servait le pape pour assurer sa domination politique et spirituelle; il était dégoûté du monde et de l'Église; mais il était bon catholique, il dut obéir. On se figure les adieux déchirans de Bruno quittant ses compagnons aimés, la tristesse du maître cachée sous une apparente sérénité et la désolation des disciples qui le virent disparaître

(1) Dubois : *la Grande-Chartreuse.*

pour toujours entre les colonnes de la lugubre forêt. Au bout d'un an, les malheureux ne pouvant plus supporter leur isolement se mirent en route pour l'Italie et passèrent les Alpes pour rejoindre leur maître à Rome, à la cour du pape. Quand Bruno vit arriver sa petite famille spirituelle comme un navire désagrégé cherchant son pilote, son cœur s'émut. Il la reçut avec joie, mais il la réprimanda de sa faiblesse et réussit à lui persuader de retourner dans le désert du Dauphiné pour y fonder l'asile des naufragés de la vie. Il ne cessa de correspondre par lettres avec ses disciples, et cette correspondance servit après sa mort à rédiger les règles de l'ordre. S'intéressant peu aux affaires de l'Église, il obtint du pape de fonder une autre chartreuse en Calabre et devint sur la fin de sa vie le conseiller de Roger de Normandie, fils de Tancrède et conquérant des Deux-Siciles. Ce rude batailleur s'était pris pour ce moine d'une amitié et d'une admiration sans limite. Peu avant sa mort, le comte Roger crut avoir de Bruno une apparition miraculeuse, qui, disait-il, lui avait sauvé la vie. Le fait est rapporté par Roger lui-même dans une charte authentique. Roger assiégeait Capoue. Un Grec nommé Sergius le vendit au prince de Capoue moyennant une grosse somme d'argent et promit au prince de le faire pénétrer dans le camp de Roger pendant la nuit. L'heure de la trahison approchait. Roger dormait d'un profond sommeil lorsqu'il eut la vision suivante : « Un vieillard d'un aspect vénérable m'apparut tout à coup ; ses habits étaient déchirés, ses yeux étaient pleins de larmes. Je lui demandai la cause de sa douleur, il ne fit que pleurer encore davantage. Enfin, sur ma demande réitérée, il me répondit en ces termes : « Je pleure un grand nombre de chrétiens et toi-même, qui dois périr avec eux. Mais lève-toi sur-le-champ, prends tes armes, et peut-être Dieu te sauvera, toi et tes soldats. » Pendant que j'entendais ces paroles, je croyais reconnaître les traits de mon vénérable Bruno. Je m'éveille aussitôt, terrifié par cette vision, et prenant mon armure, je crie à mes hommes d'armes de monter à cheval et de me suivre... » Sergius fut fait prisonnier, et Roger prit Capoue. Quand plus tard il raconta à Bruno sa vision, « le saint repartit humblement que ce n'était pas lui que j'avais vu, mais bien l'ange du Seigneur qui est chargé de protéger les princes en temps de guerre. »

Les auteurs du récent et curieux livre anglais *Fantasms of the living* (fantômes des vivans) qui ont recueilli les récits d'une foule d'apparitions contemporaines et authentiques, verraient dans ce fait une télépathie semi-consciente. — Le docteur Karl du Prel, le savant et judicieux auteur de la *Philosophie der Mystik*, y trouverait l'action du moi supérieur et latent sur la conscience ordinaire pendant le sommeil ; tandis que brahmanes et kabbalistes affirme-

raient la projection du corps astral du saint voyant, opérée par sa volonté consciente et précise. — Mettant à part tout merveilleux et toute interprétation occultiste, cette tradition prouve le singulier ascendant que le fondateur de la Grande-Chartreuse avait pris sur l'âme du rude guerrier normand. — Saint Bruno mourut peu après, en Calabre, à l'âge de soixante et onze ans, l'esprit fixé sur l'ermitage enfoui dans les montagnes du Dauphiné, où il avait trouvé la paix et où ses disciples devaient continuer sa tradition.

Saint Bruno occupe une place à part dans l'histoire du monachisme. Toutes les grandes affirmations de la volonté humaine servent à élever le niveau moral et intellectuel de l'humanité; toutes intéressent également le psychologue et le penseur. Le mysticisme des saints est de ce nombre. Mais l'humanité réserve justement ses respects et ses adorations pour ceux qui, tout en s'élevant à la sainteté, ont brûlé de la flamme ardente de la charité active et qui, non contens de trouver le bonheur en eux-mêmes, n'ont cessé de prendre part aux souffrances et aux luttes de tous les hommes. Tels saint Benoît, saint François d'Assise et beaucoup d'autres. Saint Bruno n'a guère songé qu'à son propre salut et à celui d'un petit groupe d'élus. Il représente, parmi les saints, le quiétisme parfait qui se désintéresse du monde et du gros de l'humanité. Comme les ordres sont toujours restés fidèles à l'esprit du fondateur, les bénédictins et les franciscains ont joué un rôle dans l'histoire de la civilisation, les premiers par la science, les autres par la charité et par l'intimité de leur sentiment religieux. Les chartreux, malgré leur austérité, n'ont eu aucune influence sur le monde laïque. Leur patron est un pur contemplatif; son mérite est d'avoir fondé un refuge pour les désespérés, pour les vaincus de la vie. Il a été nommé justement l'*étoile du désert*.

III. — OFFICE DE NUIT. — ASCENSION DU GRAND-SOM.

Au moment où je revenais de la chapelle de saint Bruno, les grandes ombres de la nuit descendaient dans la vallée. Au réfectoire, un frère ou un domestique du couvent sert un repas frugal aux étrangers. C'est la maigre pitance des chartreux, trait de couleur locale qu'on regretterait de ne pas voir s'ajouter à tous les autres. Les rares visiteurs décidés à affronter une nuit au couvent sont assemblés autour d'une lampe fumeuse pour ce souper. Ils subissent fatalement l'influence de ce milieu triste. La nappe en toile grossière, le plafond bas, les murs nus, ornés de quelques rares tableaux de sainteté encadrés de noir, tout ici est rigide et monacal. A peine échange-t-on quelques paroles. On sent que la gaîté scandaliserait ici jusqu'aux chaises, et la mélancolie des habi-

tations est contagieuse. Le repas fini, je regagne ma chambre, au premier étage, par un long corridor froid. Cette chambre est une vraie cellule de moine. Une chaise, une table, un lit dur, un prie-Dieu surmonté d'un crucifix, forment tout l'ameublement. Un pas sonore et régulier arpente le couloir; c'est le frère qui allume les lampes. Puis un silence sépulcral tombe sur le couvent. Il n'est interrompu que par la cloche de l'église voisine, sonnant les quarts d'heure, mesures glaciales du temps.

Et je m'endors sous cette impression, avec un sentiment d'écroulement de toute la vie et d'enveloppement dans ce morne silence. A minuit, le frère portier vient vous réveiller pour assister à l'office de nuit. On traverse un long corridor à peine éclairé et, par une porte latérale, on pénètre dans la tribune de l'église. Elle est plongée dans une obscurité profonde. Une seule lampe à huile, suspendue à la voûte, brûle au fond du chœur, comme un lumignon dans un caveau. Bientôt on voit arriver les pères avec de petites lanternes sourdes. Ils se glissent comme des ombres, avec leurs grands manteaux blancs, — se rangent dans les stalles et commencent à chanter leurs litanies sur un mode lent et grave, avec des voix fortes et sonores. Ces litanies sont d'une monotonie effrayante. Souvent la même phrase musicale, de six ou sept notes, se répète cinquante ou cent fois. Quelquefois un silence interrompt le chant et l'on entend, dans les ténèbres complètes, les génuflexions des pères. L'effet de cette psalmodie et de cette mise en scène est extrêmement lugubre. On dirait des ombres qui célèbrent gravement l'office de leur propre mort.

Quand on songe que les chartreux font cela toutes les nuits de l'année, sans exception, de minuit à deux heures du matin, on est étonné de la puissance de mortification innée à la nature humaine. Tandis que j'écoutais ces litanies interminables et que grandissait en moi l'impression sinistre de ce culte, fatalement mon esprit poursuivait la raison psychique et métaphysique de ce genre d'ascétisme qui, sous des formes diverses, se retrouve dans toutes les religions. Y a-t-il, dans l'économie morale de l'humanité et dans l'action réciproque des milieux, une loi d'équilibre qui fait que certaines vertus sont, par cela seul qu'elles existent, le contrepoids des faiblesses et des crimes des autres? L'abnégation a-t-elle par elle-même une puissance de rayonnement et de purification? Ces vers d'un poète aujourd'hui complètement oublié (1) chantèrent dans ma mémoire. Ils donnent, sous une forme poignante, l'explication philosophique du chartreux :

(1) Jules Boissé. Il fonda un journal au quartier latin, il y a une vingtaine d'années, et faillit se faire chartreux lui-même.

Ils sont nés sans désirs, pour parler sans paroles.
Leurs formes sont des mots, leurs corps sont des symboles.
Inutile et muet, le moine doit montrer
Que l'espoir à lui seul peut faire vivre un homme;
Il accepte, vivant, de devenir fantôme
Et de vaincre la tombe avant que d'y rentrer.

Les litanies continuaient ; mes pensées prirent un autre cours. L'église des chartreux est séparée, par une haute cloison, en deux parties, dont l'extérieure est réservée aux frères et l'intérieure aux pères. Cette cloison est surmontée d'une croix noire. A mesure que j'écoutais ces chants et que je fixais cette croix, le christianisme m'apparaissait par son côté le plus sombre. Je sentais plus vivement le contraste entre les aspirations de l'esprit moderne et le dogme ossifié de la religion, qui est encore celui du moyen âge. L'esprit du siècle s'est éloigné d'une religion qui se pose en adversaire de la science, de la raison, de la beauté dans la vie, et qui n'offre à l'âme humaine aucune démonstration éclatante de cet au-delà dont elle a soif, de ce monde divin qu'elle lui promet sous des formes mythologiques et enfantines. — D'autre part, la science matérialiste d'aujourd'hui contentera-t-elle jamais les invincibles aspirations de l'âme vers une vie meilleure? Elle est même incapable de donner à la vie présente sa sanction et sa dignité, puisqu'elle nie ou ignore le principe divin dans l'homme et dans l'univers. — Cette chapelle sombre, cette messe lugubre, cette croix noire émergeant des ténèbres, me parurent alors les symboles du double pessimisme de la religion et de la science de notre temps, dont l'une dit : « Crois sans comprendre! » et l'autre : « Meurs sans espérer! »

Je rentrai dans ma cellule, poursuivi par ces pensées noires et par la psalmodie des pères. Je n'eus pas le temps de me rendormir. Car j'avais l'intention de faire l'ascension du Grand-Som avant le lever du soleil, et j'avais donné rendez-vous pour deux heures du matin au guide, qui devait m'attendre avec un mulet à la porte du couvent.

Quel bonheur de respirer l'air frais de la nuit en sortant de ces murs! Je ne sais pourquoi, en quittant ce tombeau d'hommes vivans et en présence du paysage d'une beauté fantastique et toute nouvelle sous son aspect nocturne, je me sentis envahi par un sentiment tout païen de la nature, vague instinct de sa puissance originaire, éternelle et bienfaisante, qui nous saisit à certaines heures. C'est ce que les anciens appelaient le souffle des dieux. La lune sortait en ce moment des sombres échancrures du Grand-Som. Telle elle devait sortir des montagnes de la Thessalie, pendant la célébration des mystères orphiques. Son rayon argentait les

deux jets d'eau dans leur vasque, et leur babil semblait, dans la cour silencieuse du monastère, la jaserie railleuse de deux nymphes de la montagne s'entretenant des secrets du dieu Pan. « Le temps est beau ; en avant ! » dit le muletier. « En avant ! » dis-je, enfourchant la mule, et nous voilà partis. Jamais la magie de la lune ne m'avait paru plus ensorcelante. Jamais je n'avais mieux senti ce pouvoir magnétique qu'elle exerce sur tous les êtres vivans et qui consiste à dégager les forces latentes de l'âme et de la nature. Rêves anciens, espérances nouvelles, aspirations cachées, elle éveille tout cela de ses caresses subtiles. On dirait qu'elle pompe l'âme des fleurs, des animaux et des hommes dans sa pâle rosée. Et cette puissance évocatrice semble aller jusqu'à l'âme flottante de la vieille Terre. Car sous les mirages lunaires revivent plus facilement en nous les images du plus lointain passé. Lorsque Hécate, la muette magicienne du ciel, plonge ainsi son regard curieux dans le secret des montagnes et des bois, serait-on surpris d'entendre le cri d'Évohé ! des bacchantes antiques qui erraient la nuit sur les hauteurs du Cithéron pour réveiller Dionysos, et avec lui toutes les puissances de la vie? S'étonnerait-on d'entendre la voix stridente des druidesses invoquant l'âme des ancêtres sur les rochers de la vieille Gaule? Non, car ces vieux cris oubliés traversent involontairement l'âme silencieuse, la nuit, dans les vieilles forêts, avec tous les désirs inassouvis et toute la soif de l'au-delà. — « O moines résignés, qui avez peur de la nature et de vous-mêmes, qui, las de ce monde, voulez attendre en paix l'éternité, sans curiosité comme sans désir, vous avez raison de craindre la lune plus que le soleil. Ce n'est pas trop de vos barreaux et de vos murs froids comme un cercueil pour vous séparer de ses incantations. — Chantez vos tristes litanies, et puissiez-vous dormir en paix! — Mais toi, changeante Hécate, sois favorable au voyageur hardi. »

Je murmurais involontairement cette prière peu orthodoxe, tandis que ma mule cinglée par le fouet du guide grimpait à vigoureux coups de sabots la route caillouteuse qui conduit à la chapelle de saint Bruno. La lune apparaît par momens entre les troncs serrés. Un fleuve d'argent fait irruption dans le bois sinistre. Puis tout rentre dans l'obscurité. On traverse des clairières où les arbres semblent des fantômes gigantesques assemblés en cercle sous le gris noir du ciel. Quelquefois un vent chaud passe sur la forêt. Alors elle sort de son immobilité sépulcrale, et, dans un grand frisson, chaque arbre retrouve sa plainte et son gémissement.

Près de la petite église de Notre-Dame de Casalibus, sous un hangar ouvert à tous les vents, brûle un feu. Un pauvre homme assis sur un fagot s'y chauffe. Il n'a pas d'autre demeure et passe là toutes ses nuits. Il vit des aumônes que lui donnent

les visiteurs de la chapelle de saint Bruno et cueille une petite fleur jaune que lui achètent les chartreux pour la fabrication de leur liqueur. Cette image d'abandon et de misère, à l'endroit même où saint Bruno trouva le bonheur suprême dans la contemplation, avait quelque chose de tragique. Le sentier, qui monte en lacets à travers le bois, devient de plus en plus raide. La mule bondit comme une chèvre sur les roches aiguës et le muletier qui court devant avec sa lanterne pour éclairer la route ressemble à un gnome. Enfin nous sortons de la forêt dans la fraîcheur de l'air alpestre. Devant nous s'ouvre une ravine escarpée, étroit couloir qui grimpe sur le col entre le Grand-Som et le Petit-Som. Çà et là des touffes d'arbres, des quartiers de roc; des deux côtés, d'énormes pyramides blanches, contreforts des sommets. Au haut du col, des aboiemens sonores nous accueillent et nous voyons accourir de grands lévriers camarguais, maigres, efflanqués, fidèles gardiens du troupeau. Nous voici au chalet de Bovinant, blotti dans une entaille, entre les deux sommets. Ici l'on quitte le mulet pour continuer l'ascension à pied. Avant de poursuivre, nous faisons halte dans le chalet. Un pâtre provençal, venu ici pour la saison chaude, veille près d'un grand feu allumé dans l'âtre et offre aux voyageurs du café bouillant dans un pot de terre. Dans cette solitude alpestre, il a l'air de rêver à sa blanche masure de Provence qui grille au soleil, aux chevaux qui bondissent dans la Camargue, à la farandole qu'il regardait, le soir, en savourant une figue dorée.

Mais en avant vers le sommet! Car la lune s'est dérobée dans les brumes de l'horizon et la dernière étoile s'est noyée dans l'aube blanchissante. Il faut partir pour atteindre la cime avant le lever du soleil. Le second guide, un beau gars dauphinois, au visage souriant et aux joues roses, me précède. Sa physionomie, d'une santé et d'une innocence parfaites, est comme rafraîchie par l'air vierge des sommets qu'il fréquente journellement dans cette saison. Nous attaquons les pentes obliques du gazon qui conduisent aux corniches de la crête. Et tandis que nous montons, de plus en plus étranges et sauvages, surgissent les sommets d'alentour. Déjà on domine les grandes montagnes, déjà on plane dans l'espace. Vallées, forêts et ravines, tout s'est englouti dans un entonnoir sombre, et voici qu'on émerge sur la vieille ossature du globe, à fleur des cimes. Des vagues profondeurs, les dents ébréchées des Alpes dardent leurs pointes dans le jour naissant. Les plus basses, encore plongées dans les ténèbres, sont toutes noires, d'autres se teignent de lueurs violettes, les plus élevées ont la couleur blafarde de l'aube. A mesure que grandit l'aurore, on démêle les chaînes de montagnes, et ces pics audacieux, sur lesquels l'œil vertigineusement plonge d'en haut, ressemblent à une armée de titans arrêtée dans

son ascension vers le ciel et frappée de stupeur devant le Dieu du jour. Cette vue magnifique empêche de voir les abîmes qu'on côtoie. Par de nouvelles pentes gazonnées et une vive arête, on atteint enfin le sommet. Depuis peu, les chartreux y ont planté une croix de marbre blanc. Un vent furieux balayait la cime ce matin-là. En se tenant à la croix et en se penchant, on aperçoit, au fond du gouffre, le couvent de la Grande-Chartreuse, situé juste au pied de la muraille de mille mètres qu'on vient de gravir en la contournant. De cette hauteur, le couvent ne paraît plus qu'une miniature en carton. On en distingue cependant toutes les parties. Les cellules des pères forment autant de maisonnettes adossées à la forêt.

Mais le soleil se lève de l'autre côté, derrière les Alpes, et le magnifique panorama se débrouille à ses rayons. Au premier plan, le massif de la Grande-Chartreuse, véritable forteresse aux hautes circonvallations, aux tranchées profondes, dont on occupe ici le donjon central. Au nord, la pyramide du Nivolet, la vallée de Chambéry et le lac du Bourget, qui dort au pied de la Dent-du-Chat, comme une flaque d'eau grise au bord d'un talus. Plus loin, la chaîne des Alpes se déroule, du Mont-Blanc au Mont-Viso, en étages irréguliers, avec ses pics formidables et ses glaciers étincelans. A l'ouest, s'étale à perte de vue, comme un tapis de verdure, la plaine du Lyonnais, traversée par le Rhône. Les montagnes du Forez, du Vivarais et celles de l'Auvergne se perdent en lignes indécises dans le vague de l'horizon. Par les jours clairs, on distingue comme une légère ondulation la colline de Fourvières. C'est Lyon, la cité industrieuse et mystique, la ville de saint Potin, de saint Martin et de Ballanche, assise, comme dit Michelet, sur la grande route des peuples, belle, aimable et facile. C'est par cette large vallée que César entra dans les Gaules avec ses légions; c'est dans cette cité qu'Auguste fonda le premier centre gallo-romain et que la Gaule vit ses premiers martyrs chrétiens. Depuis lors, que de flux et de reflux des peuples dans cette vallée! Les barbares, les croisades et l'armée reconquise du moderne César, à son retour de l'île d'Elbe, et le choc de la France et de l'Allemagne dans la dernière invasion! Les Alpes seules n'ont pas changé. C'est toujours la terre austère et dure, la Cybèle du nord, aux innombrables mamelles blanches, mère des fleuves et dédaigneuse des nations, qu'elle regarde passer dans son immobile majesté.

La croix blanche dominait ce superbe horizon, et le soleil levant l'enveloppait d'une rose lumière. — Pourquoi ne pus-je m'empêcher d'y voir une contre-partie rayonnante de la croix noire qui s'était dressée devant moi pendant l'office de nuit, au chant lugubre des pères, dans l'église des chartreux? Cette croix noire m'était

apparue comme le signe funèbre d'une religion trop étroite pour l'esprit moderne et en quelque sorte matérialisée dans ses symboles incompris, dans la lettre de son dogme. — La croix blanche, au contraire, qui étend ses bras sur cette cime des Alpes, éclairée par le soleil d'Orient et qui regarde l'Occident, — me parut le symbole joyeux d'un christianisme élargi, le signe de cette religion universelle et éternelle de l'Esprit qui ouvre hardiment toutes les sources de la connaissance et s'écrie : lumière! plus de lumière encore! lumière par le dedans! lumière par le dehors! Dieu est partout où il y a de la lumière! La vérité naturelle, intellectuelle et spirituelle est une. Elle peut s'éclipser dans les ténèbres de l'âme aveuglée par les fumées de la matière; elle en ressort radieuse chaque fois que parle la vraie conscience de l'humanité, chaque fois que l'âme s'éveille à sa vie supérieure et remonte à sa propre sphère.

Oui, la croix monte sur les sommets; non pas la croix noire, non pas la croix romaine qui signifie obéissance passive, domination des intelligences et des cœurs par un pouvoir absolu et sans contrôle : mais la croix blanche, la croix universelle des purs mystiques, des sages anciens qui signifie : libre régénération des âmes par l'intelligence des vérités spirituelles, règne de Dieu sur la terre par la reconnaissance et la manifestation des principes intellectuels dans les institutions sociales et religieuses. Certes, l'humanité traverse, en ce moment, au point de vue philosophique, religieux et social la plus pénible des crises. Les doutes actuels sont gros de tempêtes. Les dogmes ont péri dans leur sens littéral et traditionnel sous les coups des sciences naturelles. Un vent de négation a passé sur les plus hautes intelligences de l'époque pour descendre de là dans les couches inférieures de la société. Et cependant, pour celui qui sait écouter les voix intérieures de l'âme collective, surprendre les courans magnétiques qui font osciller la boussole de la pensée, il y a dans les couches profondes de l'humanité et dans la science elle-même une fermentation qui fait pressentir une rénovation religieuse et philosophique. On est loin de connaître la grande Inconnue : l'Ame; mais on ne la nie plus; on lui rend hommage en l'étudiant; on devine la preuve de sa réalité dans les faits d'ordre purement psychique, autrefois niés, aujourd'hui constatés. La science a touché l'invisible. La jeunesse le pressent et en frémit d'un frisson nouveau. Comme l'a dit finement M. Eugène-Melchior de Vogüé, cet observateur sympathique de la génération nouvelle : tous ces jeunes sceptiques sont des chercheurs qui rôdent autour d'un mystère. Reconnaître qu'il y a un grand mystère à pénétrer, que l'âme humaine en est à la fois le centre et la clé, c'est le commencement de la sagesse et l'un des pôles du sentiment religieux.

N'est-ce pas encore un signe remarquable du temps présent que

ce retour de l'esprit européen vers les antiques doctrines de l'Orient comme à la source vénérable des vérités transcendantes? Tous les grands orientalistes ont eu l'instinct de l'unité intérieure des religions. Et cette unité primordiale n'est-elle pas la promesse d'une synthèse possible de la science devenue religieuse et de la religion devenue scientifique? Le christianisme contient la fleur même des traditions religieuses par la doctrine et l'exemple de son fondateur, qui prouva que l'homme possède le divin en lui-même et peut le développer. Et ce christianisme transformé, élargi, mis en communication vivante avec les autres traditions sacrées de l'humanité, n'est-il pas destiné par la logique du développement historique à devenir le centre équilibrant de cette religion diversifiée dans ses manifestations cultuelles, mais une dans son fond? On s'est beaucoup moqué de ces kabbalistes du XVIe siècle qui prirent le nom de Rosecroix. Ils avaient choisi pour symbole de leur ordre une croix autour de laquelle rayonnait une rose flamboyante dont les cinq pétales représentaient la force du Verbe divin manifesté dans le monde et les dix rayons ses puissances multiples. Pour qui comprend le langage des symboles, ces prétendus rêveurs avaient une vue claire des besoins religieux de l'humanité moderne. Oui, il faut faire fleurir la rose sur la croix. Si la croix signifie la sagesse et la force par la conscience de l'amour, la rose signifie la vie par l'épanouissement de la science, de la justice et de la beauté. Et voilà ce que les hommes exigeront désormais de leurs guides. Longtemps ils se sont contentés des grandes affirmations de la foi et de la promesse du ciel. Aujourd'hui, ils veulent des preuves et des réalisations terrestres. Ils ne reconnaîtront pour maîtres que ceux qui sauront les leur donner.

Saluant ainsi la croix blanche venue du fond de l'Orient et du fond des siècles sur ce sommet des Alpes, j'admirais la persistance des symboles dans l'histoire et la puissance de leur langage secret. Cette croix, bien plus ancienne que le christianisme, ne signifiait-elle pas déjà le feu divin et la vie universelle pour les antiques Aryens? N'est-ce pas elle aussi qu'on retrouve sur les monumens sacrés de l'Égypte comme signe de l'initiation suprême et comme emblème de la victoire de l'esprit sur la matière? Par son sacrifice sublime, Jésus lui a donné un nouveau sens moral et social, celui de l'amour et de la fraternité universelle. Mais, est-ce une raison pour oublier le sens intellectuel, scientifique et métaphysique de ce signe immémorial? N'est-ce pas plutôt dans la réunion de toutes les hautes idées qu'il a représentées dans le cours des âges que résident sa force et son universalité? Et je me disais : Puisse l'antique et toujours nouvelle vérité de l'esprit vainqueur de la ma-

tière remonter sur les sommets intellectuels de notre époque. Puisse-t-elle faire rayonner sur les jeunes générations sa rose de lumière et de beauté! Puisse-t-elle éveiller cette charité qui naît de l'intelligence profonde des choses et cette intelligence sublime qui naît de la vraie charité! Puisse-t-elle proclamer, au-dessus de nos dissensions, avec une certitude grandissante, la foi de l'âme immortelle consciente d'elle-même et l'unité spirituelle du genre humain!

Quand je redescendis vers la Grande-Chartreuse par le col de Bovinant, le soleil ardent plongeait dans la gorge désolée. Plus de sorcellerie lunaire; la forêt avait perdu son sinistre aspect. Sapins et hêtres ruisselaient de lumière, comme des candélabres géans aux feuillages d'or. Des milliers d'insectes bourdonnaient dans leurs ramures vigoureuses. J'eus envie de me reposer un instant de l'air glacé d'en haut et de me réchauffer aux rayons vivifians du soleil. Je m'assis dans la mousse, sous de vieux hêtres, non loin de la chapelle de Saint-Bruno. Sur un arbre mort, fracassé par la tempête, écorché par la pluie, se promenaient de brillans coléoptères : le carabe purpurin, la féronie gracieuse et la cantharide violacée. Quelle ardeur de vie dans la vieille forêt qui pousse ses légions drues sur les décombres de la montagne! Autour de moi fleurissaient aussi quelques retardataires de l'été, pâle et délicate flore des cimes, le liondent de montagne, le chèvrefeuille bleuâtre, la patience des Alpes, la triste soldanelle et la stellaire graminée. Avec quel bonheur l'esprit se repose dans l'infiniment petit de la nature, après les vertiges de l'infiniment grand, pour retrouver là encore le mystère parlant de la vie, la même secrète harmonie entre l'âme et les choses! Ces fleurs ravissantes sont le dernier effort de la végétation sous l'âpre vent des Alpes. On dirait que, dans leur courageuse ascension vers les cimes, elles ont, elles aussi, l'aspiration douloureuse vers la lumière plus large et plus intense. Les pauvres frileuses se font plus petites, mais aussi plus exquises près de l'aride nudité des sommets. N'en est-il pas ainsi des sentimens humains aux approches des derniers problèmes? — Les cimes nous ouvrent les horizons inconnus; elles font courir dans nos veines le grand frisson de l'infini. Mais ces douces filles du sol, qui nous sourient les premières quand nous reprenons la route pierreuse de la vie, nous enseignent, de leurs yeux tendres et tristes, — la patience et l'humilité.

ÉDOUARD SCHURÉ.

LES FOUILLES

DE

L'ACROPOLE D'ATHÈNES

Athènes réserve plus d'une surprise au voyageur qui la revoit après un intervalle de quelques années. Des quartiers neufs s'élèvent là où l'on avait laissé une sorte de désert; des maisons coquettes alignent leurs façades blanches jusque sur les pentes du Lycabette, où des rues, percées d'hier, dessinent un réseau régulier. Des musées spacieux, bien aménagés, abritent les collections d'antiquités, autrefois entassées pêle-mêle dans des dépôts provisoires. Tout témoigne d'une activité féconde, où le progrès matériel et le zèle scientifique ont également leur part. Mais c'est encore à l'Acropole que les surprises les plus vives attendent le voyageur, s'il y apporte quelque chose de plus que la banale curiosité du touriste pressé et des connaissances plus précises que l'érudition de circonstance puisée dans les guides.

L'antique citadelle d'Athènes a été le théâtre de découvertes importantes, qui ont renouvelé l'étude de l'art attique et éclairé d'un jour tout nouveau l'histoire monumentale de l'Acropole. Elles ont eu le privilège d'intéresser non seulement les archéologues,

mais encore le public plus étendu, fort nombreux en France, qui sait apprécier tout le charme des œuvres grecques; à plusieurs reprises, la presse a signalé les trouvailles de l'Acropole (1).

Aujourd'hui, les fouilles sont fort avancées, et les richesses qu'elles ont mises au jour sont disposées en bon ordre dans le musée où elles ont pris place. Le moment est donc opportun pour exposer dans leur ensemble les résultats acquis. Nous essaierons de le faire, après un voyage qui nous a permis d'assister à la fin des travaux les plus importans.

I.

Pour l'œil le moins attentif, l'Acropole s'offre dès l'abord sous un aspect nouveau. On n'y accède plus par la vieille porte décorée d'inscriptions turques où avaient passé tant de générations de touristes; elle n'est plus aujourd'hui qu'un souvenir. Une route carrossable, soutenue par un énorme remblai, aboutit à la porte de Beulé, devenue l'entrée d'honneur. Sur la gauche, les murs helléniques et le rocher qui les supporte ont été dégagés de leurs revêtemens modernes et mis à nu; il ne reste plus trace du bastion d'Odysseus Androutsos, le héros du Khani de Gravia; l'inscription rappelant qu'il avait été construit « par le stratège des Grecs » a disparu avec lui. Les Propylées franchis, on aperçoit l'Érechthéion profondément déchaussé à sa base; entre cet édifice et le Parthénon, on voit affleurer les vestiges d'un temple ignoré jusqu'ici et dont le plan se lit sans peine sur le sol soigneusement déblayé. Plus loin, c'est une entrée nouvelle de la citadelle, avec un fragment du mur pélasgique, et, devant la façade orientale du Parthénon, les ruines d'un temple de Rome et d'Auguste. Pendant tout l'été de 1888, le Parthenon lui-même a présenté un spectacle tout à fait imprévu, qu'il ne sera pas donné de longtemps de revoir. Entre le temple et le mur sud, construit par Cimon, s'ouvrait une large tranchée qui mettait à découvert un mur énorme servant de soubas-

(1) Tous les recueils européens consacrés à l'archéologie classique ont mentionné les découvertes d'Athènes. Mrs Jane Harrison et M. E.-A. Gardner ont à plusieurs reprises signalé les résultats des fouilles dans le *Journal of hellenic Studies*, 1888, p. 119-126; 1889, p. 255-266. En France, la *Gazette archéologique* a publié sous la signature Théoxénou une suite d'articles où les résultats des fouilles sont analysés en détail : *les Fouilles récentes de l'Acropole d'Athènes* (*Gazette archéologique*, 1888. M. S. Reinach les a fait connaître aux lecteurs de la *Gazette des Beaux-Arts*. Enfin M. Lechat, membre de l'École française d'Athènes, qui a suivi les fouilles avec un soin particulier, en a rendu compte dans le *Bulletin de correspondance hellénique;* ses articles comptent parmi les meilleurs qui aient été écrits sur ce sujet.

sement à l'édifice. Des ouvriers, les uns accoutrés de guenilles, les autres vêtus du pittoresque costume des îles, travaillaient avec une sage lenteur à transporter dans des couffes de jonc les terres et les débris accumulés; d'autres roulaient, le long du mur d'enceinte, les tambours de colonnes épars çà et là depuis l'explosion de 1687. De longue date, pareille activité n'avait régné sur le plateau de l'Acropole, où la solitude habituelle était à peine troublée par quelques rares visiteurs ou par le pas nonchalant des vieux gardiens des ruines.

L'historique des fouilles peut se faire en quelques mots. Les premiers essais d'exploration méthodique entrepris dans l'enceinte de l'Acropole remontent à dix ans. En 1879, M. Lambert, architecte du palais de Versailles, alors pensionnaire de l'Académie de France à Rome, fit exécuter des sondages autour de l'Érechthéion. Deux ans plus tard, un de ses successeurs, M. Blondel, eut l'idée de reconnaître le niveau du rocher entre le temple et le rempart septentrional; quelques coups de pioche de plus, et l'on arrivait à la couche de débris où étaient enfouies les précieuses statues découvertes par la suite. Malheureusement, des incidens sans gravité, grossis à dessein, firent suspendre les travaux de notre compatriote. Des tessons, jetés par-dessus le mur, avaient brisé les vitres d'une maison; un caillou avait atteint un enfant : tels sont les misérables prétextes qu'allégua la mauvaise volonté de l'éphore général des antiquités alors en fonctions. Il fallut renoncer à pousser plus loin les recherches. Quelques années plus tard, la Société archéologique d'Athènes se mettait à son tour en campagne et entreprenait de sonder partout le sol jusqu'au roc vif. Le nouvel éphore des antiquités, M. Stamatakis, fit quelques trouvailles heureuses; mais la mort le surprit en 1885. Son successeur, M. Cavvadias, a été plus heureux. C'est lui qui a reconnu les vestiges de l'ancien temple d'Athéna, antérieur au Parthénon, et qui, non loin de là, a mis la main sur un véritable trésor. On n'a pas oublié quel retentissement ont eu ses premières découvertes. Toute la presse européenne a raconté comment, le 5 février 1886, en présence du roi Georges, ses ouvriers exhumèrent, près de l'Érechthéion, une admirable statue de femme, de style archaïque, bientôt suivie de six autres; un véritable coup de fortune amenait au jour une série d'œuvres charmantes, enfouies depuis des siècles avec les débris accumulés par l'invasion des Perses. Mais M. Cavvadias ne s'en est pas tenu là. Avec une énergie et un esprit de suite auxquels il n'est que juste de rendre hommage, il a réalisé le rêve de tous les archéologues et exploré le sol si fertile en richesses qui recouvre le rocher. Pas un coin de terre qui n'ait été remué; on peut dire que l'Acropole a livré tous ses secrets.

Le plan de M. Cavvadias n'est cependant pas encore entièrement exécuté. L'éphore général prétend dégager la citadelle de toutes les ruines turques, byzantines ou romaines qui cachent çà et là les murs helléniques et faire reparaître, dans toute leur pureté, les contours du rocher sacré. Ces projets n'ont pas été sans provoquer à Athènes une vive émotion. Dans le monde lettré, l'opinion s'est partagée en deux camps : les partisans fervens et exclusifs de l'antiquité classique, et ceux pour qui les souvenirs de l'histoire moderne sont également respectables; nous ne parlons pas des indifférens, qui ne connaissent l'Acropole que de loin. Il y a plusieurs mois, un journal d'Athènes publiait un article intitulé : « Sauvez l'Acropole! » A l'en croire, elle n'était pas moins menacée qu'au temps de Xerxès; des barbares contemporains allaient la mutiler et effacer les plus glorieux souvenirs de la guerre de l'indépendance. En réalité, c'est une question de mesure dans l'application du programme de M. Cavvadias. Personne ne regrettera la démolition de quelques pans de mur d'appareil byzantin; mais donner à l'Acropole l'aspect d'une ruine neuve, soigneusement nettoyée, serait une grave faute de goût. C'est déjà trop qu'on l'ait flanquée de disgracieux terrassemens, pour épargner aux touristes quelques minutes de marche.

II.

Si l'on veut apprécier les résultats des fouilles au point de vue historique, il faut faire table rase des monumens élevés au cours du ve siècle, supprimer le Parthénon par la pensée, oublier Périclès, Ictinos et Phidias, et se reporter à la veille des guerres médiques, au moment où la citadelle d'Athènes, embellie par Pisistrate et par ses fils, offrait un tableau fidèle de l'art du vi^e siècle. Ce n'est pas la seule violence que nous devions faire à nos souvenirs. Le plateau allongé qui couronne le rocher n'avait ni la même forme, ni le même aspect qu'aujourd'hui; il présentait d'étranges irrégularités. On a pu le comparer à une sorte de dos d'âne dont l'arête aurait couru suivant l'axe le plus long. Du côté sud, là où s'élève aujourd'hui le Parthénon, le sol se dérobait brusquement et une dépression profonde diminuait la largeur du plateau. Au nord, la pente était moins abrupte. Il avait suffi d'y jeter trois mètres de remblais environ pour obtenir une plate-forme, où se dressaient les sanctuaires les plus vénérés de l'ancienne Athènes, ceux qui abritaient le trou du trident de Poseidon et l'olivier sacré d'Athéna. C'est là que Pisistrate construisit ou agrandit le temple dont les ruines ont été récemment découvertes.

L'édifice, entouré d'une colonnade dorique, avec six colonnes à

chaque façade, était bâti en pierre calcaire du Pirée, recouverte d'un stuc très fin. Seuls, les métopes, les corniches, l'encadrement des frontons et les tuiles du toit étaient en marbre blanc à gros grain. Cet emploi simultané du marbre et du tuf ne laisse aucun doute sur la date du temple : c'est bien la technique du VIe siècle. Les soubassemens permettent de déchiffrer très nettement le plan adopté par les architectes de Pisistrate (1) : on distingue la cella, les deux chambres servant de dépôt pour les objets précieux et les offrandes, l'opisthodome ou chambre postérieure. Mais ces arasemens, avec quelques membres d'architecture, sont tout ce qui a échappé aux ravages des Perses de Xerxès. Lorsque, au mois de Boedromion de l'année 480, les Perses forcèrent l'entrée de l'Acropole, où s'étaient barricadés quelques Athéniens, avec les trésoriers des richesses sacrées et la population indigente, le temple de Pisistrate partagea le sort des autres édifices de l'Acropole; il fut pillé et incendié. Quelques fragmens trouvés dans les fouilles portent encore la trace des flammes allumées par les soldats de Xerxès et qui, au dire d'Hérodote, calcinèrent jusqu'aux murailles de la citadelle.

Rentrés dans leur ville, les Athéniens trouvèrent l'Acropole dévastée, les temples en ruines, les statues gisant mutilées sur le sol. Il fallut tout reconstruire. Le sanctuaire d'Athéna fut-il réédifié? C'est là une question qui a soulevé de longues controverses. Le savant allemand à qui l'on doit une restauration du temple, M. Doerpfeld, affirme énergiquement que les Athéniens durent le rebâtir sans tarder : le Parthénon ne fut terminé que quarante ans plus tard; or, dans cet intervalle, où aurait-on conservé le trésor de la cité, sans parler des offrandes précieuses accumulées par la piété des fidèles? Seulement, au dire de M. Doerpfeld, on réduisit les proportions de l'édifice en supprimant la colonnade qui régnait tout autour, et ainsi, lorsque commença la construction de l'Érechthéion actuel, on put sans scrupule engager dans les fondations du nouveau monument le stylobate devenu inutile de l'ancien temple d'Athéna. M. Doerpfeld va plus loin encore; il affirme que le vieux sanctuaire, relevé de ses ruines après les guerres médiques, survécut à l'achèvement du Parthénon, qui devait le remplacer, et qu'à l'époque romaine le voyageur grec Pausanias le vit encore debout (2). Il nous faudrait donc modifier toutes nos idées sur l'Acropole et nous imaginer le temple du VIe siècle, dépouillé de

(1) Voir le plan dressé par M. Doerpfeld, *Antike Denkmaeler herausgegeben vom kais. deutschen arch. Institut*, I, pl. 25-26. — Voir A. Boetticher, *Die Akropolis von Athen*, 1888, p. 61 et suiv.

(2) M. Doerpfeld a exposé ces vues dans une série d'articles : *Der Alte Athena-Tempel auf der Akropolis* (*Mittheilungen des arch. Instituts in Athen*, 1887).

ses colonnes, dressant ses murailles nues entre la fière colonnade du Parthénon et l'élégante tribune des Cariatides. A cette spécieuse théorie, on peut opposer bien des objections (1); la plus sérieuse est que, dans cette hypothèse, il est impossible de comprendre l'utilité de la tribune de l'Érechthéion. Qu'on se fasse les idées les plus larges sur le goût des Grecs en matière d'architecture, qu'on leur prête tout le dédain possible pour la symétrie, pour les perspectives régulières auxquelles l'art moderne nous a habitués; on ne s'en refuse pas moins à se figurer les Cariatides masquées par un mur et séparées du temple voisin par un étroit passage de deux mètres. Le charmant ouvrage qu'on appelle la tribune avait été fait pour être vu. Où donc aurait-on pris le recul nécessaire? Et comment comprendre qu'on ait aveuglé un portique dont la destination la plus claire était de ménager aux jeunes errhéphores, sévèrement recluses, le spectacle des fêtes religieuses de l'Acropole? Suivant toute vraisemblance, le temple ne fut pas rebâti après l'invasion des Perses. Athènes allait d'ailleurs consacrer à la déesse protectrice de la cité un autre monument plus vaste et plus digne d'elle, à savoir le Parthénon. On s'est parfois étonné du long intervalle qui sépare la fin des guerres persiques de la dédicace du Parthénon; on s'est demandé quelles pouvaient être les causes de ce retard. Les fouilles récentes nous donnent la solution du problème; elles nous apprennent que les travaux avaient été commencés de longue date, et montrent au prix de quels efforts fut préparé l'emplacement où devait s'élever l'œuvre d'Ictinos.

Ce n'est pas au lendemain de l'invasion que les Athéniens purent songer aux travaux d'art de l'Acropole. La reconstruction des quartiers incendiés, les travaux de défense de la ville et du Pirée absorbèrent l'activité de Thémistocle. L'honneur d'avoir conçu le plan d'une restauration de l'Acropole en ruines revient à Cimon, et ce n'est pas le moindre intérêt des fouilles d'avoir mis son œuvre en pleine lumière. Œuvre ingrate à vrai dire; car le rôle du fils de Miltiade s'est borné à accomplir les travaux préparatoires dont Périclès a recueilli le bénéfice. L'ancienne Acropole n'était qu'un roc inégal : Cimon entreprit de le niveler, d'élargir ce plateau trop étroit et de lui donner l'aspect d'une plate-forme régulière. A l'endroit le plus abrupt, là même où le sol se dérobait, il jeta hardiment les fondations du temple qui devait être le Parthénon. Pour obtenir l'espace nécessaire, il fallait gagner sur le vide plus de quarante mètres de superficie. Cimon fit construire une immense terrasse artificielle, qui s'éleva graduellement, en même temps que

(1) M. Petersen en a formulé plusieurs (*Mittheil. des arch. Instituts*, 1887, p. 62).

le mur nord de l'Acropole ; dans l'intervalle, entre le mur extérieur et le soubassement du temple, on accumula pêle-mêle les débris des édifices et des statues détruits par les Perses. Au cours des dernières fouilles, M. Cavvadias a mis au jour ce prodigieux soubassement dont Ross, en 1836, et M. Ziller, en 1864, avaient déjà, par des sondages, constaté l'existence. Il est formé d'assises régulières, en pierre calcaire du Pirée, et, à l'angle sud-est du temple, il atteint une profondeur de douze à quinze mètres. Qu'on imagine le Parthénon d'Ictinos, vu du côté sud, se dressant, comme une statue sur sa base, sur cet énorme piédestal : tel est le spectacle unique dont ont pu jouir ceux qui ont assisté aux fouilles avant que les travaux terminés eussent rendu à cette partie de l'Acropole son aspect habituel.

Le Parthénon de Cimon ne fut jamais achevé. Les luttes politiques, l'exil, enfin la mort, l'empêchèrent de mener son œuvre à bonne fin. Les colonnes de marbre préparées pour le futur édifice servirent à construire le mur nord de la citadelle ; le temple décoré par Phidias s'éleva sur la terrasse si laborieusement créée par le prédécesseur de Périclès. Il a fallu plus de vingt siècles pour que le nom de Cimon fût enfin associé à celui du Parthénon.

III.

Les fouilles d'Athènes ne renouvellent pas seulement l'histoire monumentale de l'Acropole ; elles nous révèlent, avec une singulière précision, l'histoire de la sculpture attique avant les guerres médiques. Si l'on compare la riche série des marbres exhumés depuis cinq ans aux trop rares monumens qui nous renseignaient seuls sur l'ancienne sculpture athénienne, on peut dire, sans exagérer, que les découvertes de la Société archéologique ont été une révélation. Les sculptures de l'Acropole sont déjà bien connues du public savant ; elles ont été reproduites en partie dans un recueil intitulé *les Musées d'Athènes,* d'après des photographies de M. Rhomaïdès (1). Fort heureusement, l'Exposition universelle de 1889 leur a donné une publicité plus étendue. La commission de la section grecque a eu l'heureuse idée d'exposer de très belles photogra-

(1) *Les Musées d'Athènes, en reproduction phototypique de Rhomaïdès frères. — Les Fouilles de l'Acropole,* texte descriptif de P. Cavvadias et Th. Sophoulis. Athènes, Karl Wilberg, 1886-87. — Il n'a paru que deux livraisons de cet ouvrage dont la publication est suspendue. L'idée de donner de bonnes reproductions des marbres des musées d'Athènes est cependant excellente, et bien faite pour tenter un éditeur entreprenant.

phies qui traduisent, beaucoup mieux que les planches des *Musées d'Athènes*, le caractère des originaux; elle y a joint une grande aquarelle de M. Gilliéron, où d'importans morceaux de sculpture polychromée sont fidèlement rendus avec leurs tons éclatans. C'est pour nous un secours inattendu, qui nous permet d'invoquer au besoin les souvenirs personnels de nos lecteurs.

L'école attique, à laquelle était réservée une si brillante fortune, a eu des débuts fort modestes. Elle ne joue aucun rôle dans l'histoire des origines de l'art. Tandis que les écoles de Chio et de Samos revendiquaient, pour leurs maîtres primitifs, l'honneur d'avoir les premiers travaillé le marbre et inventé la fonte en forme, les Athéniens se contentaient de dire que leurs plus anciens sculpteurs étaient élèves de Dédale. Nous savons aujourd'hui ce qu'il faut penser de cette prétention. En accaparant au profit d'Athènes la légende du vieux maître crétois, le patriotisme local donnait à l'école attique le prestige d'origines très vénérables et la faisait naître en dehors de toute influence étrangère. Les découvertes de l'Acropole nous montrent au contraire une école très composite, qui s'est formée sous l'action des artistes de la Grèce orientale et des îles, et qui leur doit une partie de ses plus précieuses qualités. Nous pouvons même remonter au-delà de cette période d'initiation et saisir sur le vif les premiers essais de l'art dans l'Athènes du vi^e siècle.

Comme les sculpteurs archaïques de la Béotie, de la Sicile et du Péloponèse, ceux de l'Attique ont travaillé d'abord une matière moins rebelle et moins noble que le marbre. Les fouilles de 1888, en mettant au jour toute une série de sculptures en pierre calcaire, le prouvent formellement. Il est facile de comprendre la raison de cette préférence. Le tuf blanchâtre du Pirée se prêtait mieux que le marbre du Pentélique aux efforts d'artistes encore inhabiles, peu maîtres de leur ciseau, habitués d'ailleurs, par le travail du bois, à procéder par larges plans, sans serrer la forme de très près. Cette pierre poreuse est-elle la pierre appelée φελλάτας, dans laquelle, au dire de Clément d'Alexandrie, un ancien sculpteur attique, Simmias, avait taillé une statue de Dionysos? Il est permis de le croire. Ce qui est certain, c'est que les sculptures en tuf accusent, par le style et par la technique, une date fort reculée.

Les nombreux fragmens retrouvés appartiennent à de grandes œuvres décoratives, exécutées en très fort relief, et destinées à figurer dans des tympans de frontons. Il a fallu de longs mois de recherches pour rapprocher les morceaux épars; grâce à ce travail de patience, on a pu restituer trois des groupes princi-

paux (1). Le moins incomplet est celui que reproduit la peinture de M. Gilliéron. L'artiste a représenté un être monstrueux, où l'on s'accorde à reconnaître Typhon, le génie de l'ouragan, l'adversaire de Zeus, qu'Hésiode décrit comme un « dieu terrible, aux bras indomptables, aux pieds infatigables. » Trois torses à tête humaine, terminés par des queues de serpent, occupent la partie la plus large du fronton ; de grandes ailes étendues remplissent le fond, et les anneaux bleus et rouges des queues de reptiles s'enlaçant, s'enroulant autour des torses, se déploient ensuite et s'allongent dans la partie la plus resserrée du tympan. Pour des yeux habitués aux raffinemens de l'art grec à l'époque classique, ce groupe donne l'impression d'une étrange barbarie. Les têtes surtout sont bien faites pour dérouter toutes les idées reçues. Une de ces têtes, que l'on a rajustée sur l'un des torses de Typhon, offre tous les caractères de l'archaïsme le moins avancé : de gros yeux saillans, très ouverts, cernés par des paupières à angles vifs, avec des prunelles en relief où l'iris est incisé ; des lèvres aux contours très nets, relevées aux coins par un sourire ; une barbe en pointe, légèrement ramenée sous le menton et rasée sur les joues, qu'elle encadre en formant une légère saillie, comme une pièce de métal rapportée. Ajoutez une moustache découpée en relief avec le même soin, une chevelure aux frisures régulières : vous aurez les traits les plus frappans de cette œuvre naïve et rude, qui, malgré toute sa gaucherie, contient déjà les élémens essentiels d'un type cher aux sculpteurs attiques.

Le triple corps de Typhon occupait la partie droite d'un fronton. Faut-il le rapprocher d'un second groupe, représentant le combat d'Héraclès contre Triton, et qui remplissait à coup sûr l'aile gauche d'un fronton semblable? M. Lechat, qui a étudié avec soin ces groupes restitués, incline à le croire. « Il serait extraordinaire, écrit-il, si ces groupes proviennent de deux frontons différens, qu'on eût retrouvé complète la moitié de chacun des frontons, et pas un fragment de l'autre moitié ; l'on est tenté, naturellement, de les réunir. » Un examen plus minutieux nous apprendra si nous possédons un ensemble complet de cette sculpture monumentale en tuf. Quoi qu'il en soit, le groupe de Triton et d'Héraclès est bien du même style que le Typhon, et rappelle en outre de très près le sujet analogue traité sur un des morceaux de la frise du temple d'Assos, conservée au musée du Louvre. Comme dans la

(1) J'emprunte ces détails à un récent article de M. Lechat (*Bulletin de correspondance hellénique*, 1889, p. 130). Voir en outre un article de M. Alfred Brückner dans les *Mittheilungen des arch. Instituts, Athenische Abtheilung*, 1889, p. 67-87, et *Journal of hellenic Studies*, 1889, p. 261, fig. A.

frise d'Assos, le héros étreint vigoureusement le dieu marin, dont le corps se prolonge en forme de queue de poisson, recouverte d'écailles rouges et bleues. Un troisième groupe très mutilé montre un taureau terrassé par un lion, sujet décoratif emprunté à l'Orient, et reproduit à satiété par l'art grec primitif. Il y a là un morceau très digne d'attention : la tête du taureau, avec le mufle ponctué de trous indiquant la pousse des poils, est d'une exécution large et vigoureuse, supérieure à celle des têtes viriles. Au reste, la vigueur de style est le caractère dominant de ces sculptures ; on sent que les maîtres primitifs qui les ont exécutées y apportaient, à défaut de qualités plus fines, un entrain remarquable, et un sens décoratif déjà développé ; ils ont attaqué le tuf avec une audace et une décision naïves, procédant par larges plans, soucieux avant tout de l'effet d'ensemble.

L'œuvre du sculpteur était d'ailleurs complétée par le travail du peintre. Ce n'est pas le moindre intérêt des fouilles de l'Acropole, de nous avoir révélé une statuaire polychrome telle que l'imagination la plus hardie aurait eu peine à se la figurer. Tous ces groupes étaient revêtus d'une polychromie violente, presque invraisemblable, où dominaient les tons les plus éclatans, le rouge et un bleu très brillant, qui a toute l'intensité de l'outremer ; le jaune, le vert, le noir complétaient la palette du peintre. Le parti adopté pour l'emploi des couleurs n'est pas moins étrange. Qu'on examine par exemple la tête virile dont il a été question plus haut : les parties nues sont revêtues d'un ton de chair ; le globe des yeux est jaune, l'iris vert avec un trou rempli de couleur noire figurant la pupille ; la barbe et les cheveux étaient entièrement bleus, d'un bleu vif qui avait résisté en partie à un séjour prolongé dans la terre, et qui avait çà et là tourné au vert (1). Quand on découvrit cette tête, les ouvriers la surnommèrent le *Barba-Bleu ;* les autres têtes trouvées par la suite ont droit au même nom, et présentent les mêmes particularités de technique. Quant au taureau dévoré par un lion, il était complètement peint en bleu, et strié çà et là de lignes rouges indiquant le sang qui coule sous les griffes du lion ; le mufle seul a conservé la couleur naturelle du tuf, sur laquelle se détache le rouge vif de la bouche et de la langue.

Quelles que soient les idées que l'on professe sur le goût des Grecs en matière de polychromie, il faut bien se rendre à l'évidence. Les Attiques, au VIe siècle, n'ont pas reculé devant les jeux de couleur les plus audacieux et les plus inattendus. Com-

(1) Ce morceau a été reproduit en chromolithographie dans les *Denkmaeler des arch. Inst.* I, pl. 30, 1889.

ment expliquer cette polychromie de pure convention, et cet emploi de couleurs contraire à toute réalité? Faut-il admettre que, sous la lumière du soleil, les bleus jouaient le rôle des noirs? Les peintres avaient-ils calculé d'avance des harmonies de tons dont l'effet ne pouvait être complet qu'après la mise en place de figures dans le tympan du fronton? Ou bien devons-nous simplement reconnaître ici un emprunt fait aux arts de l'Orient? Cette dernière hypothèse nous paraît la plus vraisemblable. Qu'on se rappelle les terres vernissées de l'Assyrie où les parties nues, comme le costume, sont revêtues d'une couleur bleue (1); qu'on songe encore, comme le rappelait justement M. E. Pottier (2), aux figures égyptiennes du temple d'Ipsamboul, aux Ammons bleus, aux Osiris verts, aux images royales dont les chairs étaient peintes en bleu. « Cette couleur, écrit M. Perrot, ne vise pas, comme la couleur du peintre moderne, à donner l'illusion de la vie; elle sert au décorateur, d'une part, à satisfaire ce goût inné pour la polychromie que nous avons expliqué par l'intensité de la lumière méridionale, et d'autre part, à relever l'effet de ces figures qui, peintes de tons vifs, se détachent mieux ainsi sur la blancheur du fond (3). » On peut appliquer ces reflexions aux sculptures de l'Acropole. L'ancien art grec se rattache par les liens les plus étroits à celui de l'Orient; il n'a pas borné ses emprunts aux formes matérielles; il a pris encore à ses modèles le goût de la polychromie brillante et vive, et il a subi, avec une grande intensité, l'influence de cette plastique orientale qui ne sépare pas la forme de la couleur.

Une autre série de sculptures en tuf achève de démontrer à quel point la polychromie de la statuaire grecque primitive est conventionnelle. Il s'agit de deux autres frontons, trouvés dans les fouilles de 1882, au nord-est du Parthénon (4), et exécutés cette fois non plus en haut relief, mais avec un relief assez plat et peu ressenti. Ces frontons, composés chacun de six plaques de tuf, appartenaient sans doute à un sanctuaire d'Héraclès, le héros cher à l'Attique, et dont le culte était très populaire à Athènes avant que celui de Thésée vînt l'y supplanter. Comme dans les grands frontons que nous avons signalés, les exploits d'Héraclès ont fourni le thème traité par l'artiste. Ici, c'est le héros combattant contre l'hydre de Lerne, dont les têtes multiples et le corps enroulé sur lui-même occupent toute la partie droite du tympan; à gauche, Iolaos re-

(1) Voir les exemples cités par M. Heuzey, *Catalogue des figurines antiques de terre cuite du Louvre*, p. 22.

(2) *Revue archéologique*, 1889, t. XIII, p. 31-37.

(3) *Histoire de l'Art dans l'antiquité*, t. I, p. 788.

(4) *Éphéméris archéologique*, 1883, pl. 7. *Mittheilungen des arch. Instituts in Athen*, 1885, pl. X, p. 238. 1886, p. 61 et suiv.

monte sur le char qui a amené le héros, et un énorme crabe s'avance vers le lieu du combat. L'autre fronton reproduit la lutte contre Triton. Tandis que dans les sculptures en tuf connues jusqu'ici, dans les métopes de Sélinonte par exemple, le fond seul est entièrement peint, dans les frontons en relief de l'Acropole, l'artiste a adopté un parti tout contraire. Il a conservé au fond sa couleur naturelle, une sorte de jaune pâle, tirant sur le brun ; les chairs des personnages sont peintes en rouge clair, et les accessoires, comme les rênes des chevaux, les jantes des roues, sont rehaussés d'un ton noir ou rouge. Ainsi colorié, le bas-relief s'enlève en sombre sur un fond clair, et l'effet produit rappelle, avec moins de vigueur, celui des figures noires peintes sur les vases d'ancien style grec. L'analogie est même assez frappante pour que M. P.-J. Meier propose d'attribuer le bas-relief à quelque artiste originaire de Chalcis, c'est-à-dire d'une ville où la céramique était florissante, et qui a exercé sur l'industrie attique à ses débuts une puissante influence (1).

On ne conteste plus, depuis des années, l'usage de la polychromie dans la statuaire grecque. Mais les documens faisaient défaut pour nous apprendre dans quelle mesure elle était appliquée, et quelle était l'origine de cette pratique. Nous savons aujourd'hui que la polychromie s'explique d'une part par l'imitation de l'Orient, et de l'autre par la nature des matériaux que mettaient en œuvre les sculpteurs grecs primitifs. Il est bien probable que les anciennes statues de bois étaient peintes de couleurs vives. Lorsque le travail du bois fait place à celui de la pierre, la peinture doit encore suppléer à l'inexpérience du ciseau de l'artiste ; c'est elle qui donne à l'œuvre son dernier fini, en même temps qu'elle dissimule les imperfections de travail inhérentes à la matière employée. Le tuf, avec son grain un peu gros, n'a ni le poli ni la délicatesse d'épiderme du marbre ; l'emploi de la peinture est une nécessité technique. A vrai dire, les sculpteurs subissent, comme les architectes, les exigences des matériaux qu'ils mettent en œuvre, et il est curieux de constater que, dans ces deux branches de l'art, la polychromie suit un développement parallèle. On sait que, pendant toute la période archaïque, les architectes grecs ont recouvert les parties hautes des temples de revêtemens de terre cuite richement polychromés ; les temples de la Sicile et de la Grande-Grèce, les trésors des villes grecques à Olympie, nous ont fourni des exemples remarquables de ce genre de décoration, qui s'allie souvent à l'usage de la peinture appliquée sur le stuc dont la pierre calcaire est revêtue. Un monument grec archaïque ne se comprend pas

1 *Mittheilungen des arch. Instituts in Athen*, 1885, p. 237 et suiv.

sans un grand luxe de couleurs vives. Quand le marbre remplace le tuf dans l'architecture, la polychromie tend à décroître. Il semble que les Grecs, tout en restant fidèles à une vieille tradition, aient éprouvé des scrupules devant le marbre, et se soient préoccupés surtout d'en faire valoir, par les ors et les couleurs, la blancheur éclatante et chaude. Le même fait se produit quand les sculpteurs abandonnent le tuf pour travailler le marbre. Les sculptures archaïques de l'Acropole vont nous montrer un emploi plus discret de la polychromie, lorsque le marbre de Paros se substitue à la pierre du Pirée sur laquelle s'était exercé le ciseau des premiers artistes de l'Attique.

IV.

Les sculptures en tuf paraissent appartenir encore à la première moitié du VIe siècle. Quelques années plus tard, sous le gouvernement de Pisistrate, l'art va prendre un rapide essor. Il y a là, dans l'histoire d'Athènes, une période très brillante, que les découvertes archéologiques nous révèlent chaque jour. L'activité artistique et industrielle se développe avec une énergie singulière. La ville elle-même se transforme et devient bien différente de la petite cité aristocratique étroitement serrée contre le flanc sud de l'Acropole. Tandis que l'ancien quartier du *Kydathenaion*, habité par les vieilles familles, se dépeuple graduellement, une population nouvelle se masse dans les faubourgs autour de l'Agora ; ce sont les marchands, les ouvriers d'art, les potiers du Céramique, dont l'industrie va bientôt supplanter sur les marchés du monde ancien celle de leurs rivaux de Chalcis et de Corinthe. L'exploitation des mines du Laurion amène un accroissement considérable de la richesse publique, en même temps que l'Attique cesse d'être un petit état purement continental pour devenir une puissance maritime. Grâce à l'énergique impulsion que Pisistrate et ses fils donnent aux travaux d'art, Athènes s'embellit rapidement. Leurs architectes construisent le temple d'Apollon Pythien, agrandissent les sanctuaires de l'Acropole, décorent de portiques la fontaine Callirrhoé et jettent les fondations de l'Olympieion.

Au commencement du Ve siècle, Athènes était une ville riche, peuplée d'œuvres d'art, où tout témoignait de la prospérité qu'avait provoquée le gouvernement des Pisistratides. A mesure qu'on étudie les monumens, on s'aperçoit combien elle différait de l'Athènes de Périclès. La vie extérieure y revêtait des formes encore à demi orientales empruntées en grande partie à la Grèce asiatique. Jetez les yeux sur les peintures de vases de cette époque,

vous vous sentirez transporté dans un monde qui n'est ni l'Orient, ni la Grèce de la période classique. Les costumes sont d'une grande richesse. Les femmes portent des vêtemens brodés, rehaussés de couleurs vives, qui ne rappellent en rien les étoffes unies dont s'habillent les contemporaines de Périclès ou d'Alexandre. Les hommes revêtent aux jours de fête le *chiton* ample et traînant des Ioniens, frisent soigneusement leur barbe et maintiennent avec des cigales d'or leur chevelure nattée ; c'est la forme de coiffure que les écrivains attiques appellent le *crobyle* et qu'avaient conservée, au temps de Thucydide, les vieillards restés fidèles aux anciennes modes. A ces apparences extérieures correspondent des mœurs, des idées, des sentimens qui font que l'Athénien du VIe siècle ressemble fort peu à celui du Ve. La vie sociale est encore profondément aristocratique; la foi religieuse est intense; l'élégance des mœurs n'exclut pas la violence des passions; on trouve dans la vie de Pisistrate et de ses fils plus d'un trait qui peut nous faire songer aux Florentins du XVIe siècle. Mais nous n'avons pas le loisir de nous attarder à cette analyse, ni d'esquisser, même sommairement, le tableau de la vie athénienne au temps des Pisistratides; nous devons nous borner à retracer, d'après les découvertes récentes, l'histoire sommaire de l'art attique avant les guerres médiques.

Les travaux inaugurés par Pisistrate eurent pour premier résultat d'attirer à Athènes des artistes grecs d'origines très diverses. Si l'on consulte la série des signatures d'artistes gravées sur marbre et recueillies à Athènes (1), on y relève bien des noms étrangers : un Sicyonien, Aristoclès; un Grec de Paros, Aristion; un Chiote, Archermos; un artiste du nom de Théodoros, qui paraît être un Samien; enfin un des sculpteurs les plus illustres de l'école d'Égine, Onatas. La présence de ces maîtres à Athènes devait exercer sur le développement de la sculpture une influence considérable. Tout d'abord, ils allaient initier les artistes indigènes à la pratique de procédés plus perfectionnés et leur enseigner la technique du marbre et du bronze. A n'en pas douter, ce sont les artistes des îles de l'Archipel qui ont introduit en Attique la sculpture sur marbre, et il est même à noter que les statues archaïques d'Athènes sont le plus souvent exécutées en marbre des îles. Ce n'est pas tout. Ces étrangers apportaient des habitudes de style qui étaient loin d'être uniformes; ils appartenaient à des écoles qui avaient chacune sa manière, ses types de prédilection, ses formules pour ainsi dire. C'est le mérite de l'érudition moderne d'avoir déter-

(1) M. E. Loewy a publié le recueil complet des inscriptions grecques mentionnant des noms d'artistes : *Inschriften griechischer Bildhauer*. Leipzig, 1885.

miné avec précision ces caractères particuliers, qui, sur le fond du vieux style grec archaïque, accusent la physionomie de chaque école; on reconnaît aujourd'hui qu'à cette date, l'art grec n'est pas partout semblable à lui-même, qu'il a ses provinces et comme ses dialectes. La conséquence forcée de cette sorte d'immigration des artistes étrangers à Athènes, c'est que l'école attique, au temps des Pisistratides, revêt un caractère un peu composite. Si des affinités naturelles l'attirent vers l'art délicat et nerveux des îles, vers les écoles de Chio et de Naxos, elle subit encore d'autres influences; elle emprunte quelque chose au style brillant et riche des Ioniens d'Asie-Mineure, à la facture précise des maîtres de Sicyone et des Éginètes, leurs élèves. Toutes ces qualités différentes se fondent et s'amalgament chez les maîtres attiques, et lorsque l'atticisme prend conscience de lui-même, il inaugure cette tradition d'art si personnelle et si originale qui se perpétue à travers les siècles avec des maîtres tels que Calamis et Praxitèle.

Les fouilles d'Athènes ont montré jusqu'à l'évidence quelle part revient aux écoles étrangères dans l'éducation du génie attique; les monumens réunis dans le nouveau musée de l'Acropole en sont le vivant témoignage. S'ils déroutent nos idées au premier abord, on reconnaît bien vite qu'ils se classent suivant les écoles dont ils dérivent. Sans les décrire en détail et sans risquer de lasser l'attention du lecteur par des analyses trop minutieuses, nous choisirons quelques types bien caractérisés qui feront comprendre sous quelles influences combinées l'école attique se forme et se développe dans la seconde moitié du VIe siècle.

La côte ionienne d'Asie-Mineure est une des régions où la sculpture grecque jette son premier éclat. Éphèse est le centre de grands travaux, auxquels collaborent les artistes de Samos; il suffit de rappeler la construction de l'Artémision et la part qu'y prennent deux maîtres samiens, Rhoecos et Théodoros. Cette école ionienne a laissé des traces sur plusieurs points de l'Asie-Mineure; on en voit les débuts avec les statues de la voie des Branchides, avec d'autres marbres trouvés à Hiéronda, près de Didymes, et ces débris nous renseignent sur le style qui prévaut dans la Grèce asiatique. Des formes rondes et un peu molles, un grand sentiment décoratif, une certaine tendance à se contenter d'à-peu-près, enfin, un goût décidé pour les figures drapées, voilà ce qui caractérise ce style ionien primitif. Le musée du Louvre en possède un spécimen remarquable : nous voulons parler de la curieuse statue rapportée de Samos par M. Paul Girard. Les visiteurs qui fréquentent notre galerie de sculptures antiques connaissent à coup sûr cette statue de femme drapée, dont la partie inférieure, recouverte

d'une robe aux plis serrés, rappelle la forme arrondie de la poutre de bois qui constituait les anciens *xoana*. On n'est pas trop surpris de retrouver au musée de l'Acropole une réplique de la statue du Louvre. A part de légères différences dans le costume, c'est la même attitude rigide, le même mouvement des plis du manteau qui traversent obliquement la poitrine, le même modelé rond et gras. Si le bas de la statue était intact, on y observerait à coup sûr le même évasement du bord de la robe, qui, dans le marbre du Louvre comme dans les terres cuites rhodiennes, s'étale sur la base et accuse encore le jet rigide et régulier des plis supérieurs. Le marbre de l'Acropole est décapité, comme celui du Louvre; mais ce qui est nouveau pour nous, c'est un buste appartenant à une statue du même type et qui nous montre comment les sculpteurs de cette école traitaient le visage humain (1). De longs cheveux étalés en nappe et serrés par une bandelette, des yeux saillans, à fleur de tête, une bouche dessinée avec sécheresse, enfin des plans très accusés, qui rappellent encore la technique du travail du bois, tels sont les traits caractéristiques de ce buste étrange qui attire et captive l'attention. Chose curieuse : il rappelle à certains égards les types traités par notre vieil art français de la fin du XIIe siècle, tant il est vrai qu'à l'origine, dans le rendu de la figure humaine, les artistes de tous les pays se heurtent aux mêmes difficultés et suppléent par les mêmes conventions à l'inexpérience de leur ciseau.

Il serait facile de relever d'autres indices attestant la présence, à Athènes, d'artistes de l'Ionie. Une statue d'homme drapé, d'un modelé doux et atténué, des figures assises, du même type que celles des Branchides, montrent que l'influence de la Grèce asiatique avait pénétré jusqu'en Attique. On sait, d'ailleurs, qu'un des premiers maîtres athéniens, Endoios, avait travaillé à Éphèse, et s'était sans doute formé à l'école des Ioniens. Mais si ces derniers ne sont pas restés étrangers à l'éducation des sculpteurs attiques, d'autres ont contribué plus directement à les former. C'est des îles grecques de l'Archipel qu'est venue l'impulsion la plus énergique et la plus efficace.

Dès la fin du VIIe siècle, le travail du marbre était en honneur dans les écoles de Chio et de Naxos. Nous connaissons aujourd'hui, grâce aux fouilles de M. Homolle à Délos, les premiers essais des maîtres insulaires, et le musée central d'Athènes doit à notre École française la possession d'une série unique au monde pour l'étude des origines de la statuaire hellénique. Il y a là des œuvres d'une gaucherie naïve, les plus anciennes peut-être qui soient sorties d'un ciseau grec, mais où l'on sent percer les qualités de finesse,

(1) *Musées d'Athènes*, p. IX.

de grâce et de précision qui distinguent déjà l'art des îles. En rapprochant des textes anciens les inscriptions et les marbres trouvés à Délos, on peut se faire une idée exacte de ces écoles insulaires. A Chio, en particulier, l'art de la sculpture sur marbre était exercé au VIe siècle dans une même famille d'artistes; pendant trois générations, le fils avait été l'élève du père. Mikkiadès, fils de Mélas, avait transmis à son propre fils Archermos l'enseignement paternel, et dans une inscription de Délos, les deux artistes, associés pour une œuvre commune, rappellent fièrement leur filiation (1). Ce que pouvait être à cette date l'éducation d'un sculpteur, on l'imagine sans peine; elle était avant tout technique. Le maître initiait son élève au maniement du ciseau; il lui enseignait les principes encore bien sommaires des proportions, lui révélait les conventions à l'aide desquelles l'art primitif résout naïvement les difficultés, en un mot, il faisait de lui son collaborateur docile. L'élève était-il doué de quelque initiative? Avait-il l'ambition de faire œuvre personnelle? Sans répudier l'enseignement de son maître, il élargissait prudemment la voie étroite où celui-ci l'avait engagé. Il imaginait un mouvement plus libre, une attitude plus compliquée, et introduisait un peu de vie dans le type conventionnel qu'il avait maintes fois reproduit. Ses audaces étaient mesurées, et rien dans ce progrès lent et continu ne venait rompre brusquement la tradition de l'école.

Les maîtres primitifs n'éprouvaient aucun scrupule à se répéter. Appelé sans doute à Athènes par la renommée des travaux d'art qu'inaugure Pisistrate, Archermos de Chio y traite un type plastique dont l'invention lui appartient, et qui constitue dans l'art grec du VIe siècle une des innovations les plus hardies. Tous les archéologues connaissent la statue de la Victoire découverte à Délos par M. Homolle (2). C'est une des pièces capitales du musée central d'Athènes. Les visiteurs s'arrêtent avec curiosité devant cette statue, empreinte d'une si franche saveur archaïque, et qui nous révèle si clairement une des conventions les plus originales de l'art grec à ses débuts. La Victoire de Délos est une femme ailée, dont le buste se présente de face, tandis que le bas du corps est figuré de profil; le genou gauche touche le sol; la jambe droite est relevée. Qu'on ne se trompe pas à cette attitude agenouillée; l'artiste a voulu représenter le mouvement d'un vol rapide, et cette figure naïve est le prototype lointain de l'admirable Victoire que Paionios de Mendé sculptera plus tard à Olympie, d'un ciseau magistral.

(1) Homolle, *Bulletin de correspondance hellénique*, v, p. 272. — Voir la récente interprétation de M. J. Six, dans les *Mittheilungen des arch. Instituts, athenische Abtheilung*, 1888, p. 141-159.

(2) *Bulletin de correspondance hellénique*, III, pl. 6-7.

L'inscription de la base nous apprend qu'elle est l'œuvre de Mikkiadès et d'Archermos : à n'en pas douter, le père a apporté dans l'œuvre commune sa science technique, et le fils l'audace de l'invention. Or voici que les fouilles de l'Acropole nous livrent deux répliques en marbre de la même statue, et qu'une inscription nous atteste la présence d'Archermos à Athènes. A certains indices, ces répliques paraissent postérieures de vingt ou trente ans à la statue de Délos. Elles semblent donc indiquer que le maître de Chio est venu à Athènes à l'époque de sa maturité, et qu'il y a fait école. On imagine aisément Archermos sculptant avec orgueil, pour la cité de Pisistrate, cette même statue de la Victoire ailée dont les textes lui attribuent l'invention, et qui avait fait sa gloire dans son pays d'origine.

Bien d'autres fragmens, épars çà et là dans le musée de l'Acropole, dénoncent, pour un œil exercé, la présence d'artistes insulaires ; certaines têtes à la chevelure ondulée sur le front, aux yeux saillans et bridés, d'une exécution précise et un peu sèche, ne peuvent être attribuées qu'à cette école. Mais nous avons hâte d'arriver à la merveilleuse série de statues qui ferait à elle seule la fortune d'un musée d'antiques, et dont la découverte a si largement payé de leur peine les auteurs des fouilles de l'Acropole.

V.

L'administration du musée a fort bien disposé ses richesses. Les statues les mieux conservées, au nombre de sept, sont réunies dans une sorte de salle d'honneur, sobrement décorée ; elles s'y dressent sur leurs socles, dans une attitude rigide et sévère, telles que les contemporains de Miltiade et de Thémistocle pouvaient les voir, avant que les soldats de Xerxès les eussent jetées à bas de leurs piédestaux. Au premier coup d'œil, on ressent une impression tout à fait nouvelle ; dans aucun musée d'Europe, vous ne subissez au même degré le charme pénétrant de l'art grec archaïque, et vous n'en comprenez mieux la fraîcheur, la grâce sévère, la délicatesse et la charmante naïveté. L'atticisme se révèle à vous, non point parfait, à la fois libre et mesuré comme dans l'Hermès de Praxitèle, mais avec je ne sais quelle verdeur de jeunesse qui donne de l'attrait même à ses défauts.

Toutes ces statues ont comme un air de famille ; elles reproduisent un type uniforme, à savoir une femme debout, la jambe gauche légèrement portée en avant comme si elle marchait, le bras droit plié, avec la main tendue par un geste d'offrande, l'autre bras un peu écarté du corps, et retenant les plis de la robe. Presque toutes

portent un diadème aplati sur les tempes, et revêtu d'une riche polychromie. Pour ne citer qu'un exemple, une tête découverte dès l'année 1883 (1) est coiffée d'une stéphané sur laquelle sont peintes des palmettes et des fleurs de lotus alternées, autrefois d'un bleu vif, aujourd'hui décolorées et tournées au vert. La parure est complétée par de larges pendans d'oreilles en forme de disque. La chevelure s'étage sur le front, tantôt disposée en boucles artistement frisées, tantôt aplatie en bandeaux ondulés au fer; mais toujours de longues boucles se détachent derrière les oreilles pour s'étaler sur le sein; elles sont détaillées avec un soin minutieux, soit que l'artiste les ait figurées comme de minces spirales d'apparence métallique, soit qu'il leur ait donné la forme de longues papillotes, qu'on peut comparer à de minces bandes d'étoffe repliées sur elles-mêmes, puis étirées après coup. Cette technique de pure convention est également appliquée à la large nappe de cheveux qui recouvre la nuque et les épaules; c'est un procédé commode et expéditif pour rendre tant bien que mal l'aspect d'une chevelure frisée avec une savante coquetterie (2).

Le costume est celui des Athéniennes du VIe siècle. Il se compose de trois pièces. C'est d'abord le vêtement de dessous, une longue robe tombant jusqu'aux pieds, et qui colle sur le corps, toute la masse des plis étant rejetée à gauche par le geste auquel nous avons fait allusion. Sur la robe est passée une sorte de chemisette, qui descend jusqu'à la ceinture; elle est faite d'une étoffe de laine très fine, et striée de lignes ondulées comme certains tissus d'Orient; une bande mate entoure comme un galon l'ouverture de ce vêtement qui complétait le costume d'intérieur. Enfin la troisième pièce, celle qui donne aux statues leur physionomie solennelle, est le manteau de fête, le peplos ionien, dont le bord replié passe sous le bras gauche, traverse obliquement la poitrine comme un baudrier, et forme sur le côté droit des plis réguliers et verticaux, étagés avec l'art le plus savant. L'agencement de ce costume admet bien des variantes. Le peplos peut se porter en écharpe; une des statues ainsi accoutrée nous prouve que la mode avait déjà ses caprices et ses fantaisies.

En matière de costume antique, nous subissons encore bien des préjugés. Nous avons de la peine à nous figurer que les Grecs étaient des coloristes, et que leur goût ne répugnait nullement aux couleurs éclatantes et vives. L'étude des terres cuites où le costume des femmes comporte si souvent des teintes claires et gaies a con-

(1) Voir *Ephéméris archéologique d'Athènes*, 1883, pl. 6.

(2) Rappelons que ce type, orginaire des îles, était déjà connu par une série de statues provenant des fouilles de M. Homolle à Délos.

tribué à répandre des idées plus justes (1). Devant les statues de l'Acropole, on ne peut se refuser à l'évidence et l'on a comme la vision d'une théorie de femmes athéniennes en parure de fête, dans tout l'éclat de leur costume bigarré. Robes et peplos sont décorés d'ornemens peints, fidèlement copiés sur les tissus brodés à la mode ionienne qu'avaient adoptés les femmes élégantes d'Athènes. Ces dessins, gravés d'abord à la pointe, puis repris au pinceau, comportent des grecques, des quadrillés, des semis de fleurs étoilées. Parfois même le sujet, plus compliqué, paraît emprunté à quelque riche tapisserie où l'aiguille avait retracé des scènes de la vie grecque; ainsi sur le bord supérieur d'une de ces chemisettes que nous avons décrites, on voit une zone de chars lancés au galop, qui rappelle le décor des vases peints. Le vert clair ou foncé, le rouge, le bleu vif, tels sont les tons qui composent la palette du peintre. Veut-on se faire une idée du goût qui préside à la répartition de ces ornemens? Voici, pour prendre un exemple précis, quelle est la polychromie d'une de nos statues (2). L'artiste a fait courir sur le devant de la robe une large bande de méandres où les tons verts se marient avec les rouges; il a jeté sur le peplos un délicat semis de fleurs à sept feuilles alternativement rouges et vertes, et tracé sur la bordure une grecque très riche qui suit les contours des plis tuyautés. Ajoutez que les cheveux sont peints en brun rouge, que le diadème ou stephané est couvert de méandres interrompus par des palmettes et couronné de fleurs de lotus en bronze; vous pourrez imaginer la coloration chatoyante qu'offrait la statue sortant des mains du peintre, dans toute la fraîcheur de sa brillante parure.

Nous touchons ici à une question qui a soulevé de vives controverses, celle de la polychromie dans la statuaire antique. Depuis la publication de l'ouvrage trop oublié où Quatremère de Quincy a réuni et discuté tous les élémens du problème, personne ne conteste plus l'usage de la polychromie dans l'art grec (3). Les fouilles faites dans l'orient grec nous ont livré assez d'exemples de marbres portant des traces de peintures, pour dissiper les préjugés les plus tenaces. Il nous suffira de rappeler les trouvailles de M. Newton à Halicarnasse, et celles d'Olympie. Toute la question est de savoir dans quelle mesure la couleur complétait le travail du ciseau. Le

(1) Les auditeurs qui suivent les leçons sur le costume antique professées chaque année par M. Heuzey à l'École des Beaux-Arts savent avec quel art l'éminent professeur tire parti de ces documens.

(2) C'est celle qui porte sur sa base la signature du sculpteur Anténor (*Musées d'Athènes*, pl. VI).

(3) *Le Jupiter olympien ou l'art de la sculpture antique considéré sous un nouveau point de vue*, 1815.

marbre était-il entièrement peint? L'emploi de la couleur a-t-il varié suivant les époques? A-t-il suivi une marche progressive ou s'est-il restreint avec le temps (1)? A ce point de vue, les fouilles de l'Acropole ont une importance capitale. Elles nous permettent de saisir sur le vif les premières applications de la polychromie à la statuaire en marbre, et cela, avec un luxe d'exemples qu'on n'aurait pas osé rêver. Les statues découvertes appartiennent en effet à une époque de transition; elles datent du temps où les artistes commencent à transporter sur le marbre les procédés de peinture commandés par l'emploi de la pierre. Or, voyez la différence. Ici, vous ne retrouverez plus, comme dans la sculpture en tuf, ces tons largement étalés, cette sorte de badigeon barbare qui dissimule les défectuosités de la pierre calcaire. Sans renoncer à la peinture, les artistes se sentent en présence d'une matière plus noble; ils respectent, comme par instinct, la blancheur du marbre, son grain fin et serré, son éclat doux et transparent; ils lui donnent un rôle dans la tonalité générale. Dans les statues trouvées à l'Acropole, les chairs n'ont pas reçu de coloration; seules, des touches rouges avivent le contour des lèvres et dessinent l'iris des yeux, tandis que la pupille est indiquée en noir; le marbre suffit à donner l'illusion des chairs nues. Si l'on trouve encore, avant les guerres médiques, des statues où les nus sont revêtus d'une légère teinte rouge, il semble que ce soit l'exception. Ainsi compris, le rôle de la polychromie consiste moins à donner la sensation de la réalité vivante, qu'à rompre l'uniformité de ton du marbre, à égayer des surfaces trop claires, à souligner les détails, et à donner plus de valeur aux accessoires; de même, pendant la plus belle période de l'architecture grecque, la peinture et la dorure ne seront pas répandues avec une indiscrète profusion sur toutes les parties de l'édifice, mais rehausseront avec sobriété les délicates nervures des oves, les yeux des volutes, les filets des chapiteaux. Que les sculpteurs grecs du IVe siècle aient continué cette tradition, cela n'est pas douteux; l'*Hermès* de Praxitèle, dont les sandales sont dorées et les cheveux peints en brun rouge, témoigne suffisamment en faveur de la persistance de la polychromie. Mais tout nous porte à croire qu'elle tend à décroître et à occuper une place de plus en plus limitée.

Sans quitter la salle du musée où sont réunies les statues féminines qui nous occupent, bien d'autres questions sollicitent la curiosité du visiteur. Et d'abord, quelle était la destination de ces

(1) M. G. Treu a discuté ces questions dans une intéressante brochure intitulée : *Sollen wir unsere Statuen bemalen?* Berlin, 1884.

œuvres d'art? Le soin pieux avec lequel les Athéniens les avaient ensevelies, au moment des grands travaux de Cimon, atteste leur caractère sacré. C'étaient des *ex-voto* qui devaient, même mutilés et hors d'usage, être soustraits à toute profanation. Les abords du temple d'Athèna étaient en effet peuplés d'offrandes de toutes sortes, statues votives, vases de luxe, pièces de maîtrise consacrées par les potiers du Céramique; on a retrouvé dans les fouilles une riche série d'inscriptions où reviennent les termes habituels des dédicaces d'offrandes, ἀπαρχήν, δεκάτην, et qui témoignent de la piété des donateurs. Les statues que nous avons décrites faisaient partie de ces offrandes. Mais on se tromperait fort en les restituant sur de simples piédestaux, comme les marbres de nos musées. Elles se dressaient sur des colonnes de formes très variées, tantôt lisses, tantôt cannelées, et le chapiteau de la colonne formait la base de l'*ex-voto* (1). L'administration du musée de l'Acropole a eu l'heureuse idée de replacer sur son support une des statues, et d'offrir ainsi aux visiteurs le vivant commentaire des peintures de vases qui, seules jusqu'à ce jour, nous avaient fait connaître cette disposition. Loin d'y rien perdre, la statue y gagne au contraire; on s'explique mieux ses proportions élancées, son attitude hiératique; la rigidité de ses lignes s'harmonise avec les cannelures de la colonne; l'œuvre prend un aspect plus religieux, un caractère d'offrande plus accusé. Chose curieuse, l'art moderne a parfois recouru au même procédé. On peut voir au Louvre des anges de bronze, appartenant à l'école franco-flamande de Dijon, qui se dressent sur des colonnes, et des figures analogues sont peintes dans un tableau de Dirck Bouts, de la *National Gallery* de Londres, représentant l'exhumation de saint Hubert (2). Gardons-nous des rapprochemens forcés; nos lecteurs ne se méprendront pas à celui que nous faisons ici. Mais la disposition adoptée par les sculpteurs des *ex-voto* d'Athènes est assez rare dans la statuaire pour qu'il soit intéressant d'en constater l'emploi dans des arts si différens.

Une autre particularité, qui a fort intrigué les archéologues, est la suivante. Les têtes de nos statues sont surmontées d'une tige de bronze scellée dans la partie supérieure du crâne. A quoi servait cet étrange appendice? Était-il destiné, comme l'a supposé M. Cavvadias, à soutenir une sorte de chapeau, ou mieux, de parasol, qui aurait protégé la statue contre la pluie ou le soleil? Nous avons

(1) Voir B. Borrmann, *Stelen fur Weihgeschenke auf der Akropolis zu Athen*, dans le *Jahrbuch des arch. Instituts*, 1888, p. 269.

(2) Voir la communication de M. Courajod à la Société des antiquaires de France, 16 janvier 1889.

peine à croire que le goût des Grecs ait pu se résigner à cet arrangement, peut-être fort pratique, mais encore plus disgracieux. Des statues antiques abritées sous un parasol! Voilà de quoi bouleverser toutes nos idées sur l'esthétique des Grecs. Un des jeunes archéologues des plus distingués de l'Allemagne, M. Studniczka, propose une autre solution, à laquelle nous nous rallions volontiers (1). Suivant lui, cette tige aurait soutenu une sorte de fleuron de bronze, figurant une fleur de lotus, qui se serait épanouie au-dessus de la tête de la statue, et en aurait complété l'ornementation. Nous ne connaissons pas d'explication plus plausible; à vrai dire, ce couronnement en forme de fleuron est bien dans le sentiment décoratif qui a guidé les sculpteurs et leur a inspiré l'idée de donner une colonne comme piédestal à leur œuvre; ainsi conçu, l'*ex-voto* forme une sorte d'ensemble architectural; la figure humaine y est subordonnée aux lois de la décoration monumentale, et dès lors le fleuron de bronze qui jaillit de la tête de la statue n'a plus rien de choquant.

On a déjà beaucoup disserté sur le nom qui convient à ces figures de femmes. Faut-il y voir des mortelles ou des déesses? Reproduisaient-elles, dans la pensée des donateurs, l'image de la divinité à qui elles étaient dediées, et devons-nous y reconnaître Athéna, la grande déesse de l'Acropole? Plusieurs archéologues, en particulier MM. Reinach et C. Robert (2), adoptent cette opinion. Le problème est d'autant plus difficile à résoudre que nous avons ici sous les yeux un type de pure convention. L'art grec archaïque ne dispose, en effet, que d'un petit nombre de formes; il n'a pas introduit dans les images des divinités ces délicates nuances, cette variété d'attributs qui nous font distinguer au premier coup d'œil une Héra ou une Déméter. Les statues de l'Acropole représentent en réalité, dans son acception la plus générale, un type féminin qui peut se prêter à toutes les attributions; c'est la volonté du donateur qui lui donne sa personnalité, qui en fait à son gré une Artémis ou une Aphrodite. Cependant il serait étrange qu'à une date très avancée dans l'archaïsme, des artistes athéniens se fussent aussi peu mis en frais pour accuser par des traits plus précis la physionomie propre d'une déesse vénérée entre toutes. La poésie homérique avait trop brillamment dépeint Athéna revêtue de l'armure, couverte de l'égide, « arme horrible qui résisterait même à Zeus, » pour que l'art se contentât d'un type aussi peu déterminé. Les monumens archaïques prouvent d'ailleurs le contraire; dès la

(1) *Jahrbuch des arch. Instituts*, II, 1887, p. 140.
(2) S. Reinach, *Esquisses archéologiques*, p. 142. — C. Robert, *Hermes*, XII, p. 135.

plus haute antiquité Athéna est représentée avec l'armure et la lance.

Nous admettons, pour notre part, une explication plus modeste, et nous voyons dans ces statues votives de simples mortelles, soit des prêtresses de la déesse Poliade, soit même des femmes appartenant aux riches familles d'Athènes et professant pour la protectrice de la cité un culte particulier (1). Il n'y a rien là qui soit étranger aux habitudes grecques. Ainsi, à Argos, on voyait devant l'entrée de l'Héraion les statues des femmes qui avaient exercé un sacerdoce; à Athènes, on citait parmi les œuvres célèbres d'un maître du ve siècle, Démétrios, la statue de la prêtresse Lysimaché; plus tard encore, Képhisodote, Timarchos, Kaïkosthènes signaient des statues votives d'errhéphores ou de prêtresses consacrées à l'Acropole. Pourquoi un tel usage n'aurait-il pas été en vigueur avant les guerres médiques? Et les anciens sanctuaires de l'île de Chypre, avec leurs avenues bordées de statues de prêtres et d'*orantes*, ne nous donnent-ils pas l'idée de ce que pouvait être le vieux temple d'Athéna (2)?

Voici d'ailleurs un fait qui confirme notre manière de voir. Dans toutes les statues découvertes sur l'Acropole, l'avant-bras droit était toujours rapporté; il s'emmanchait, à l'aide d'une soudure de ciment de chaux, dans un trou ménagé à la hauteur du coude. Le sculpteur exécutait donc les statues à l'avance, sans se préoccuper de leur destination; travaillant d'après une sorte de type canonique, il pouvait en préparer tout un assortiment et le soumettre au choix de l'acheteur. Une cliente avait-elle jeté son dévolu sur une de ces sculptures, rien n'était plus facile que de se conformer à ses désirs, en enchâssant dans l'ouverture toute prête un bras muni d'un attribut. La statue cessait d'être impersonnelle. Elle devenait l'image de celle qui l'offrait.

Il ne faut donc pas s'attendre à trouver dans ces statues les traits individuels qui caractérisent un portrait. Rien n'est plus éloigné de la conception plastique dont elles relèvent. On sait d'ailleurs qu'à part de rares exceptions, le genre du portrait, tel que le conçoit l'art moderne, ne se développe pas en Grèce avant l'époque de Lysippe; c'est la sculpture hellénistique qui introduit le réalisme dans l'art, et s'attache à reproduire ce qu'on a justement appelé les

(1) Il est vrai qu'une de ces statues est dédiée à Athéna par un homme, Euthydikos. Mais ce personnage a pu consacrer la statue d'une femme de sa famille, de sa fille par exemple. Voir les remarques de M. Winter, dans le *Jahrbuch des arch. Instituts*, II, 1887, p. 220.

(2) Voir les remarques de M. G. Perrot, dans le *Journal des savans*, mars 1887, p. 132.

accidens particuliers de la forme humaine. Les maîtres archaïques sont au contraire des généralisateurs; même dans les statues où l'on s'accorde à reconnaître des portraits (1), le type généralisé reparaît toujours. Si parmi les statues féminines qui nous occupent, quelques-unes laissent deviner l'étude d'après le modèle vivant, c'est de la part de l'artiste un excès de conscience ou de l'impuissance à s'abstraire de la réalité présente, plutôt qu'un dessein prémédité. Tel est le cas, par exemple, pour cette étrange figure de femme chaussée de babouches rouges à bouts retroussés, à laquelle une épaisse chevelure frisée et des lèvres fortes et charnues donnent je ne sais quel air africain (2). Quant aux autres, elles sont bien sœurs par le type; ce sont bien des Athéniennes. Elles ont tous les traits de la race, accusés par une main naïve et sincère. Vous y retrouvez le nez un peu long, le menton plein et fort, les lèvres cernées de ressauts très ressentis qui caractérisent le type attique dans les peintures de vases: les pommettes sont saillantes, les yeux légèrement obliques et relevés vers les tempes. Enfin toutes ont les coins de la bouche retroussés par ce sourire qu'on a fort improprement appelé *éginétique*, faute de savoir que c'est en réalité une des conventions chères à toutes les écoles grecques au temps de l'archaïsme. M. Heuzey en a donné l'explication dans une page qu'il faudrait citer tout entière : « C'est une pure affectation, une de ces modes conventionnelles par lesquelles les artistes croient ajouter à la beauté humaine. J'y vois surtout une tentation d'expression se rattachant au grand effort original des anciennes écoles grecques pour animer la physionomie (3). » Ces mots s'appliquent de tous points à nos statues. Si le sourire de leurs lèvres donne à leur physionomie, comme on l'a dit, quelque chose de railleur et d'ironique, gardons-nous d'interpréter cette expression avec nos sentimens modernes, et d'y chercher je ne sais quoi d'énigmatique et de mystérieux. Ce serait un contre-sens que d'évoquer le souvenir de la *Joconde*. Ces femmes sont des mortelles qui se font pimpantes et souriantes pour plaire à la divinité: les sculpteurs n'ont rien vu au-delà.

Il est intéressant de rechercher comment cette convention a disparu de l'art grec, pour faire place à la dignité sévère du grand style, et par quelle transition des artistes ont été conduits à supprimer le traditionnel sourire des figures archaïques. Interrogeons, pour

(1) Par exemple dans la tête de l'ancienne collection Sabourof acquise par le musée de Berlin (Furtwaengler, *Collection Sabourof*, pl. 3-4), et dans celle qui appartient à M. Jakobsen à Copenhague (O. Rayet, *Monumens grecs publiés par l'Association des études grecques*, 1877).

(2) *Éphéméris archéologique d'Athènes*, 1883, pl. 8.

(3) *Catalogue des figurines de terre cuite du musée du Louvre*, p. 132.

cela, un admirable buste appartenant à une statue malheureusement incomplète, celle qui a été dédiée à Athéna par un personnage nommé Euthydikos, fils de Thaliarchos (1). C'est une des plus récentes de la série; elle a certainement été exécutée fort peu de temps avant 480. Si les fouilles nous l'avaient livrée intacte, elle serait déjà populaire et compterait parmi les œuvres antiques dont les moulages, les réductions sont répandus partout. Ce qui en reste est bien fait pour augmenter nos regrets. La partie inférieure, seule conservée avec le buste, est un remarquable exemple du soin avec lequel les maîtres archaïques traitaient les extrémités. Rien de fin, de délicat comme ces pieds, dont les phalanges grêles, allongées et menues, la forme élégante et un peu maigre, donnent la sensation de je ne sais quelle grâce aristocratique. L'artiste qui a modelé ce morceau exquis et l'a caressé avec amour est bien de pure race attique; on y reconnaît un des précurseurs d'Alcamènes, et le maître athénien n'avait sans doute pas exécuté avec plus de charme et de sobriété les mains, si souvent louées par les auteurs anciens, de la célèbre *Aphrodite des Jardins*. La tête n'est pas moins digne d'attention. Ce qu'il y a encore d'anguleux et de sec dans le visage des autres statues a disparu ici, avec l'obliquité des yeux et la saillie exagérée des pommettes; la chevelure est aussi plus simple et encadre un front petit et droit, des joues aux contours pleins et fermes. En examinant ce buste avec toute l'attention qu'il commande, on est frappé, au premier abord, de l'expression boudeuse de la bouche : les lèvres, légèrement portées en avant, semblent faire la moue. On s'explique bien vite cette particularité. Le sculpteur a voulu rompre avec la tradition du sourire conventionnel; il a abaissé, au lieu de les relever, les coins de la bouche, sans rien changer au reste, et, avec une gaucherie charmante, il n'a réussi qu'à donner au bas du visage une sévérité un peu dédaigneuse. Encore quelques essais, et il aura résolu le problème. A vrai dire, entre cette tête et les plus belles œuvres attiques du ve siècle, il n'y a plus que des nuances. Tous les caractères essentiels du grand art s'y trouvent déjà, et l'on peut pressentir que, quarante ans plus tard, sans s'écarter beaucoup des mêmes données, Phidias réalisera avec éclat, dans son Athena Parthénos, le type achevé de la jeune fille athénienne.

La rapidité des progrès accomplis par la sculpture, dans la première moitié du ve siècle, n'a donc plus rien qui doive nous étonner : les précurseurs des grands maîtres leur avaient brillamment frayé la voie. Au point de vue historique, les fouilles de l'Acropole ont singulièrement modifié nos idées sur l'état d'avancement de

(1) *Musées d'Athènes*, pl. XVI.

l'art avant les guerres médiques; elles nous font mieux comprendre ce qu'étaient ces anciens maîtres attiques dont les textes et les monumens épigraphiques nous ont conservé les noms. Il y a plus; les marbres de l'Acropole ne sont pas tous des œuvres anonymes, et nous avons la bonne fortune de pouvoir placer sous l'un d'eux la signature d'un sculpteur connu, Anténor. Sur la base d'une statue féminine appartenant au type que nous avons longuement décrit, on lit la dédicace suivante : « Néarchos, fils de Néarchos, a dédié à Athéna, comme prémices de ses travaux. Anténor, fils d'Eumarès, a fait (1). » Or, nous possédions déjà une réplique de l'œuvre la plus célèbre d'Anténor; le groupe des *Tyrannoctones*, conservé au musée de Naples, est une copie faite à l'époque romaine, reproduisant le groupe en bronze que les Athéniens lui commandèrent après le meurtre d'Hipparque, et consacrèrent solennellement non loin de la colline d'Arès. Après la prise d'Athènes par les Perses, Xerxès enleva, comme un trophée de victoire, l'image d'Harmodios et d'Aristogiton, à laquelle était attaché un souvenir mémorable. Les Athéniens en firent faire une copie au lendemain de Salamine, et c'est seulement grâce à l'amitié de Séleucus, fils d'Antiochus, qu'ils rentrèrent en possession de l'original. Le groupe des *Tyrannoctones*, exécuté après 514, est une œuvre de la maturité d'Anténor. La statue de l'Acropole, à en juger par les caractères de l'inscription, doit, au contraire, être reportée au temps de sa jeunesse, entre les années 540 et 530. Nous pouvons donc apprécier l'évolution qui s'accomplit dans son talent, et nous savons, par un exemple précis, comment se forme un sculpteur de l'ancienne école attique. La question mérite qu'on s'y arrête un instant.

Au dire de Pline, le père d'Anténor, Eumarès, est un peintre. C'est sans doute un de ces décorateurs naïfs et consciencieux dont toute la science se borne à retracer, sur les murailles d'un temple, de longues zones de personnages à l'attitude rigide et monotone. Les anciens vases attiques, comme le vase François, nous donnent une idée exacte de ce que peut être la peinture murale dans la première moitié du VIe siècle. Son fils, Anténor, a pour maîtres les sculpteurs appelés par Pisistrate. Contemporain plus jeune d'Aristion de Paros et d'Archermos de Chio, il se forme à l'école des sculpteurs des îles; il apprend d'eux à traiter ce type de la femme drapée qu'ils ont vulgarisé en Attique. L'*ex-voto* qu'il exécute pour l'Acropole est inspiré par un modèle qu'on retrouve dans les îles de l'Archipel et dont les fouilles de Délos nous ont livré d'importans spécimens. Tout au plus

(1) Robert, *Hermes*, 1887, p. 129. — Studniczka, *Jahrbuch des arch. Instituts*, II, 1887, p. 142-144.

essaie-t-il d'y introduire des raffinemens de technique dont il doit le secret à quelque bronzier d'Égine. Ainsi, il s'efforce de donner au regard plus d'intensité et de profondeur, en appelant à son aide un procédé d'incrustation souvent employé dans les statues de métal; il taille le globe des yeux dans une pierre cristalline et l'enchâsse dans une coque de bronze. Pour le reste, pour le type, pour la polychromie, il est encore l'élève des sculpteurs insulaires. Mais au contact des maîtres de toute origine qui affluent à Athènes, son talent s'assouplit et ses visées deviennent plus ambitieuses. Va-t-il demander aux Éginètes, ses voisins, de l'initier à la science du nu, de lui enseigner à traduire des mouvemens compliqués, comme ils excellent à le faire dans les statues des frontons bien connus? On est tenté de le croire. Le voici, en effet, qui, parvenu à la maturité, abandonne le type convenu et monotone de la figure féminine et drapée. Il s'attaque à la figure virile et, brisant le moule étroit et rigide où ses prédécesseurs avaient comme enfermé la forme humaine, il s'attache à rendre les mouvemens les plus expressifs du corps. Ses deux *Tyrannoctones* sont bien vivans. Ils s'avancent hardiment, d'un pas rapide : l'un d'eux étend, comme pour se mettre en garde, son bras gauche enveloppé d'une chlamyde; l'autre brandit sa courte épée. D'élève docile et timide, Antenor est devenu un maître, et l'école attique peut dès lors rivaliser avec celles de Sicyone et d'Égine.

Nous sommes loin d'avoir passé en revue toutes les richesses accumulées au musée de l'Acropole. A chaque pas, on découvre quelque morceau où l'atticisme a laissé sa marque. Ici, ce sont les débris d'une grande composition décorative, provenant sans doute de l'un des frontons du temple d'Athena. Ailleurs, ce sont d'élégantes statues votives, des cavaliers, fièrement campés sur leurs chevaux aux crinières courtes et droites, striées de cannelures régulières et peintes en rouge vif. Une amazone, vêtue d'un costume collant, richement bariolé à la mode orientale, est un des plus curieux exemples qu'on puisse citer de la statuaire polychrome. Voici enfin de petites statuettes, représentant des trésoriers des richesses sacrées, qui tiennent, ouvertes sur leurs genoux, les tablettes où sont inscrits leurs comptes : à voir cette attitude hiératique, ce modelé doux, uni et simplifié, on se convainc aisément que les Attiques n'ont pas ignoré la sculpture égyptienne contemporaine de la dynastie saïte et qu'ils lui ont fait plus d'un emprunt. L'art du bronze est représenté par des pièces de maîtrise comme la belle tête virile où l'on reconnaît l'œuvre d'un artiste samien; d'autres bronzes sont bien attiques, témoin la curieuse image d'Athena, faite de deux plaques ajourées et découpées, où les détails sont indiqués au burin avec une délicatesse infinie.

Mais nous n'avons pas entrepris de dresser ici un inventaire. Aussi bien, il est temps de résumer l'impression générale qu'on emporte d'une visite attentive au musée des fouilles. Si l'on y va chercher les émotions que donnent les œuvres d'une beauté achevée, on risque fort de se ménager une déconvenue; les marbres de l'Acropole ne livrent pas, de prime abord, le secret de leur séduction. Veut-on, au contraire, se donner le plaisir d'assister à l'éclosion d'un grand art; sait-on se replacer, par la pensée, dans le milieu historique où ces œuvres ont été conçues et exécutées? On sera bien vite sous le charme: on oubliera les inexpériences dont on est tenté de sourire pour ne plus voir que les qualités originales de cet art jeune et sincère. Faites la part des conventions, auxquelles tout art primitif a forcément recours; faites même celle d'une certaine routine, à laquelle la sculpture archaïque n'échappe pas plus en Grèce qu'ailleurs; vous sentirez qu'il y a dans ces conceptions plastiques de puissans élémens de progrès, et que toute la perfection de l'époque classique s'y trouve en germe.

Et nous ne parlons pas seulement de l'habileté professionnelle, de la science acquise par la pratique. Les artistes assyriens possèdent, aussi bien que les Grecs, le goût du fini, l'exécution scrupuleuse jusqu'à la minutie. D'où vient cependant que nous n'éprouvons pas, en face des dalles sculptées de Kouioundjik, cette même sensation de quelque chose de rare et d'exquis? Pourquoi l'archaïsme grec nous donne-t-il seul l'idée d'un art capable d'aller beaucoup plus loin? C'est que les vieux maîtres grecs ont un idéal supérieur à leurs œuvres, et qu'ils le poursuivent avec une sincérité profonde; c'est qu'ils ont la volonté de pousser jusqu'à la perfection le petit nombre de types sur lesquels s'exerce leur activité. En sculptant ces figures de femmes aux attitudes solennelles, aux longs vêtemens plissés, aux gestes un peu contraints, au visage souriant d'un éternel sourire, ils ont la vision des formes les plus élégantes et les plus nobles. Mais les moyens d'expression trahissent encore leur pensée. Absorbés par le souci du détail, ils ne savent pas encore se dégager d'une certaine timidité, et user librement d'une science technique où ils sont déjà passés maîtres. Arrivé à ce point, l'art est mûr pour le progrès. Vienne le moment où l'esprit grec, exalté par les victoires des guerres persiques, pénétré d'une confiance orgueilleuse en lui-même, donnera libre cours à toutes ses audaces, ce progrès se produira avec une rapidité prodigieuse. Une génération nouvelle recueillera l'enseignement de ces précurseurs, et s'émancipera de la tradition trop étroite qui entravait l'essor de leur talent. Les grands sculpteurs du ve siècle, Myron, Polyclète et Phidias, trouveront le terrain tout préparé.

MAXIME COLLIGNON.

LES

FACULTÉS FRANÇAISES

EN 1889

II[1].

LA VIE ET L'ORGANISATION INTÉRIEURES.

I.

En passant du dehors au dedans, nous nous trouvons en présence de changemens d'un autre ordre, mais tout aussi considérables. Tout ce que nous avons précédemment décrit, transformations et créations, les constructions, les laboratoires, les collections, l'outillage scientifique, les bibliothèques, les nouveaux enseignemens, l'accroissement du personnel, l'augmentation des budgets, tout cela n'était qu'un ensemble de moyens. Le but, c'était la vie nouvelle qu'on attendait de ces nouveaux organes. Cette vie, elle s'est produite : elle se développe chaque jour avec plus d'intensité et plus de variété, et bien qu'elle soit encore loin d'avoir donné tous ses effets, nous avons d'elle, à cette heure, des manifestations assez nombreuses et assez sûres, pour pouvoir affirmer qu'elle est aujourd'hui agissante et durable.

(1) Voir la *Revue* du 15 décembre 1889.

Elle s'est produite dans des conditions qui en rendaient particulièrement difficiles l'éclosion et l'épanouissement. Sans doute elle avait pour elle cette force idéale, cette force interne qui crée et dirige, et qui finit toujours, en dépit des obstacles, par susciter et organiser les moyens de sa propre réalisation. Mais elle avait contre elle, en grande partie du moins, le milieu même, où ses germes étaient épars, milieu depuis longtemps preexistant, aux manières d'être anciennes et résistantes, partant peu favorables aux cultures nouvelles. D'autres causes augmentaient encore la difficulté de la formation. S'il fallait modifier les mœurs des facultés, il fallait changer aussi celles de l'administration. S'il fallait ici réagir contre des habitudes tellement invétérées qu'elles avaient fini par faire considérer comme la forme naturelle et normale de l'enseignement supérieur ce qui n'en est qu'une déviation, il fallait là rompre avec des pratiques tellement étroites que M. Guizot avait pu dire dans la commission de 1870 : « L'enseignement supérieur a toujours été asservi tantôt à l'Église, tantôt à l'Etat. » Il fallait en un mot habituer l'administration et le corps enseignant à se considérer non comme deux forces antagonistes, mais comme les coordonnées d'un même dessein.

Toutes ces difficultés ont été aplanies ou vaincues. Il faut en rapporter le mérite et l'honneur à quiconque a pris part à cette œuvre, au corps enseignant tout entier, même à ceux qui d'abord se défiaient et résistaient, et forçaient ainsi les autres à avoir deux fois raison ; aux ministres de l'instruction publique, dont pas un n'a considéré comme la moindre cette partie de sa tâche; aux pouvoirs publics qui ont eu confiance et se sont montrés généreux ; au Conseil supérieur de l'instruction publique, où pour la première fois tous les ordres d'enseignement avaient des représentans élus ; aux inspecteurs généraux de l'enseignement supérieur, qui furent, dans ces années, les missionnaires de l'esprit nouveau; à la *Société de l'enseignement supérieur*, qui depuis dix ans est à l'avant-garde de tous les progrès ; à son secretaire-général, M. Lavisse, qui aura été le Fichte de nos facultés régénérées. Mais dans ce concours, une place à part est due à ceux qui eurent alors la charge de diriger l'enseignement supérieur, à M. du Mesnil, d'abord, pour qui c'est une récompense méritée d'assister à la réalisation d'idées dont il fut des premiers à voir l'importance scientifique et la portée sociale; puis à son successeur Albert Dumont, enlevé prématurément, en plein travail, la moisson commençant. Ce fut une bonne fortune pour les facultés d'avoir, à ce moment précis, Albert Dumont à leur tête. A tout autre moment, en toute autre fonction, ses rares qualités eussent rendu des services de premier

ordre. A la direction de l'enseignement supérieur, entre les années 1879 et 1884, elles en rendirent d'uniques. Albert Dumont fut de tout point l'homme de l'œuvre à laquelle il se trouva préposé, et son nom en est inséparable.

Cette vie nouvelle des facultés dont nous allons essayer de tracer à larges traits les phases principales ne s'est pas manifestée et ne pouvait se manifester partout par des signes et par des effets identiques. Rien de plus dissemblable, il y a vingt ans, que nos divers ordres de facultés, le droit, la médecine, les sciences et les lettres. Chacun avait ses origines propres et gardait ses affinités particulières, le droit avec le barreau et la magistrature, la médecine avec l'Assistance publique, les lettres et les sciences avec l'ancienne Université et l'École normale. Par suite, chacun avait sa conception spéciale de l'enseignement supérieur, ses habitudes, ses traditions, ses idées, ses préjugés. Il ne s'agissait pas d'effacer entre eux toute différence, il en est d'essentielles et qui doivent subsister, mais de leur inspirer à tous sur le rôle et la fonction de l'enseignement supérieur, une pensée commune, assez large pour comprendre toutes les variétés nécessaires, assez haute pour les dominer toutes, et de faire de chaque faculté prise à part une véritable école de haut enseignement, au sens plein du mot, et de chaque groupe de facultés un corps pénétré du même esprit, vivant tout entier pour la science.

Le point de départ fut et ne pouvait être qu'une réforme des programmes. L'idéal, pour l'enseignement supérieur, serait l'absence de tout programme officiel. On ne canalise pas la science en des règlemens; elle surgit où elle veut; elle va où elle veut, par les chemins qu'elle veut; qui veut la suivre la suit. En France, cet idéal semblerait encore aujourd'hui une chimère dangereuse. Cela tient à l'idée qu'on se fit à l'origine du but des facultés. Créées dans un dessein plus pratique que scientifique, on leur assigna une double destination d'inégale importance, l'une sociale, l'autre savante; d'abord et avant tout, la collation des grades exigés par la loi pour l'exercice de certaines professions, puis, l'enseignement des sciences approfondies. Fatalement, de ces deux fins, la première devait promptement devenir la mesure de la seconde, et la science ne pouvait prétendre, sauf exception, à monter plus haut que le grade. Il n'est pas possible d'éviter que là où des grades publics sont le but des études, les programmes des examens ne soient les régulateurs de l'enseignement. Un remède héroïque et radical eût été la suppression des grades d'état et la création à leur place, hors des facultés, d'examens d'état pour l'exercice des professions auxquelles l'État croit de son devoir d'attacher des

garanties, et, dans les facultés, de grades purement académiques et savans, relevant des facultés seules et laissant à la science toute liberté d'essor et de direction.

On s'était demandé, en 1870, au moment où s'agitaient les problèmes qui se rattachent à la liberté de l'enseignement supérieur, si là n'était pas la solution du plus épineux de tous : la conciliation des droits de l'État et de la liberté même de l'enseignement et de la science. Mais on avait reculé devant la perturbation qu'on en redoutait dans nos mœurs publiques et devant la crainte d'enlever à l'État une de ses prérogatives essentielles. A plus forte raison devait-on se trouver arrêté par les mêmes scrupules et par d'autres encore, une fois qu'eut été proclamée la liberté de l'enseignement supérieur. Mais du moins si l'on maintenait aux facultés la charge de conférer, au nom de l'État, des grades professionnels, fallait-il alléger le poids dont ils avaient pesé sur elles et relâcher les contraintes qu'ils leur avaient imposées. Pour cela, il n'y avait qu'un moyen : mettre dans les grades plus de science que par le passé. C'est ce qu'on fit partout où il sembla nécessaire. Peut-être cette transfusion n'a-t-elle été ni assez complète ni assez hardie ; mais comme elle a réussi, nul doute qu'on ne soit encouragé à la renouveler le jour où elle paraîtrait de nouveau nécessaire.

C'est par la médecine que l'on commença. Nulle part la discordance entre les programmes d'études et d'examens et l'état de la science n'était plus sensible. On en était toujours aux règlemens de la Révolution et du Consulat. Rien de meilleur, pour le temps où ils parurent, que ces règlemens. Par eux s'était accomplie une révolution radicale et féconde dans cet ordre d'enseignement. A la tradition, à l'empirisme, à la routine, à l'enseignement par le livre, ils avaient substitué la clinique et l'observation. Mais depuis lors, dans la science, à l'observation avait succédé l'expérience. Peu à peu le champ de la médecine s'était élargi ; peu à peu ses procédés d'investigation s'étaient transformés ; peu à peu s'étaient infiltrées en elle des sciences qui d'abord paraissaient sans rapport avec elle, et une révolution totale s'y était achevée le jour où, à la suite de travaux mémorables, Claude Bernard avait formulé ces conclusions : La médecine, pour être une science positive, doit devenir une science expérimentale. Il ne suffit pas qu'elle établisse, par l'observation, les caractères des phénomènes morbides ; il faut qu'elle en détermine, par l'expérience, les raisons et les lois. Il ne suffit pas qu'elle constate empiriquement l'action des médicamens ; il faut qu'elle l'explique rationnellement, comme fait la chimie des phénomènes chimiques, comme fait la physique des phénomènes physiques.

Cette révolution, bientôt confirmée avec tant d'éclat par les découvertes et les doctrines de Pasteur, appelait, sous peine de déchéance, une transformation dans les méthodes et dans le contenu de l'enseignement. Il n'était plus possible de borner l'éducation, même l'éducation professionnelle du futur médecin, à l'anatomie, aux trois cliniques, à la médecine opératoire et à la thérapeutique. Il fallait envelopper toutes ces études, autrefois indépendantes, d'un milieu de science pure. A la clinique et à l'observation proprement dite, il fallait ajouter le laboratoire et l'expérience. C'est ce qu'ont fait les nouveaux règlemens du doctorat en médecine. On y a conservé toutes les anciennes études, celles qui font le praticien. On y a ajouté celles qui font le savant, l'histologie normale et l'histologie pathologique, la physique et la chimie, l'étude de l'organisme à l'état sain et l'étude expérimentale de ses altérations. Dans les hôpitaux, partout les salles d'examen clinique se sont flanquées de laboratoires; dans les facultés, partout autour des salles de dissection et de médecine opératoire, se sont ouvertes d'autres salles pour d'autres travaux pratiques, travaux de chimie, travaux de physique, travaux de physiologie, travaux d'histologie, travaux d'anatomie pathologique, travaux de bactériologie, travaux de thérapeutique expérimentale. L'enseignement, qui naguère encore se donnait tout entier dans la chaire et au lit du malade, a maintenant un troisième siège, le laboratoire, et ce n'est pas là qu'il est le moins actif. Il ne suffit plus à l'étudiant en médecine de savoir manier le bistouri, le scalpel et le stéthoscope. Le microscope, les réactifs, les bouillons de culture sont devenus pour lui choses d'usage courant et de première nécessité.

Il y avait aussi bien des ouvertures à pratiquer dans les facultés de droit. Elles étaient closes de toutes parts, sauf du côte du barreau et de la magistrature. C'étaient des écoles, mais des écoles qui tenaient un peu du sanctuaire. On y interprétait la loi écrite; mais on y croyait aussi avoir charge de la garder, et la façon même dont on l'interprétait témoignait de cette préoccupation. C'était toujours, en effet, la façon des géomètres, qui partent de principes immuables et en déroulent les conséquences, et non celle des historiens pour qui la loi sort des faits, s'explique par un ensemble donné de faits et se modifie avec les faits. La critique historique, avec ses investigations, ses inductions, ses hardiesses, ses incertitudes, ses hypothèses, son mouvement et sa vie, n'y pénétrait pas. La faute n'en était pas aux facultés, mais à leurs origines. Elle n'étaient pas, en effet, ce que la Révolution avait rêvé qu'elles fussent, des écoles de sciences sociales et politiques, où à côté du droit proprement dit eût trouvé place tout ce qui a

rapport aux sociétés et à leurs phénomènes, leur histoire et leur philosophie. Elles étaient restées ce que le Consulat avait fait d'elles, des écoles pratiques de jurisprudence, chargées de fournir à la société des hommes de loi, et non de rechercher les lois des sociétés. Elles s'acquittaient admirablement de cette tâche, formant d'excellens juristes, par des méthodes d'une rigueur et d'une précision sans égales, mais se confinant dans une tâche trop étroite, et finissant par se croire investies, comme la loi elle-même, d'une sorte d'immutabilité. Leur enseignement, limité à l'origine au code civil, au code pénal et à la procédure, avec quelques élémens de droit romain, s'était agrandi peu à peu par l'addition du code de commerce, du droit administratif, et, en certains endroits et à certaines époques, du droit constitutionnel. Mais l'esprit était demeuré le même; et, avec l'esprit, les méthodes, l'allure et les résultats de l'enseignement.

Un instant, sous le Gouvernement de juillet, M. de Salvandy s'était préparé à les remanier de fond en comble. Il voulait en étendre le champ jusqu'aux limites mêmes des sciences sociales, y introduire tout ce qui peut tenir sous les termes génériques de loi et de droit, entendus au sens le plus large, le droit naturel aussi bien que la loi écrite, le droit public dans toutes ses branches aussi bien que le droit privé, les lois économiques aussi bien que les règlemens administratifs, l'histoire et la philosophie des institutions aussi bien que l'application des règles qui leur sont propres. Ainsi élargies, ainsi pourvues, les facultés de droit à côté des juristes, eussent formé des administrateurs, des politiques, des diplomates et des savans. La méthode historique et critique et la méthode interprétative et géométrique y eussent régné de pair, corrigeant l'une par l'autre ce que l'une et l'autre a d'exclusif et de dangereux quand elle est appliquée seule à l'éducation des esprits. Une révolution dans la politique arrêta net cette révolution dans les études, au moment même où elle paraissait sur le point d'aboutir.

Depuis lors on n'a pas repris dans son ensemble le plan de M. de Salvandy, qui reste toujours un idéal; mais divers fragmens en ont été réalisés successivement, et, pour qui les a connues il y a vingt ans seulement, il est incontestable qu'un grand changement s'est accompli dans le moral des facultés de droit. Un point à noter tout d'abord, c'est la diminution croissante du nombre des professeurs adonnés en même temps au barreau. Les facultés y ont gagné de n'être plus considérées comme l'antichambre du prétoire, mais comme des institutions ayant leur fin en elles-mêmes, et, sans rien négliger de leurs devoirs professionnels, elles ont pris une con-

science chaque jour plus nette et plus agissante de leurs devoirs envers la science. Nous en avons depuis quelques années des signes indubitables. En premier lieu, les œuvres des maîtres. Autrefois, c'étaient presque toujours des traités sur les codes ou des manuels à l'usage des étudians. Ce sont aujourd'hui le plus souvent des œuvres savantes dont l'objet n'est pas limité aux matières mêmes de l'enseignement, mais s'étend au domaine entier des sciences juridiques et sociales. En second lieu, le caractère et la méthode de certains enseignemens. Il fut un temps où le droit romain par exemple n'était tenu que pour un instrument d'éducation, pour une discipline et une gymnastique, pour un moyen de former les esprits à l'art d'appliquer à des espèces particulières des règles abstraites et générales. Nous avons aujourd'hui dans les facultés de droit une très savante école de romanistes qui l'envisage d'une toute autre façon. Elle y voit moins un monument de logique juridique, qu'un produit de l'histoire; elle s'applique moins à en démontrer la structure qu'à en expliquer la vie; elle le traite en lui-même, historiquement, dans son évolution, comme ailleurs on étudie en elle-même l'évolution des langues et des littératures. Un dernier signe enfin, c'est l'introduction dans les facultés de droit d'enseignemens nouveaux auxquels elles étaient longtemps demeurées volontairement étrangères : l'économie politique, l'histoire du droit, le droit constitutionnel, le droit international privé et public, la législation financière, la législation coloniale et les législations comparées. Il y a là, parfois à trop petite dose, des fermens qui ne demeureront pas inactifs, mais qui seront, qui sont déjà, pour les facultés de droit, des principes de renouvellement et de vie.

Dans les autres facultés, un seul grade, la licence ès lettres, appelait des modifications. C'était, par définition, comme tous les grades supérieurs des facultés, une épreuve à la fois savante et professionnelle; mais elle était organisée de façon à ne prouver assez ni la science, ni les connaissances professionnelles. Tout ce qu'on y demandait, dissertation française, dissertation latine, vers latins, thème grec, explications d'auteurs classiques, on pouvait le savoir au sortir du collège, sans en avoir rien pris à la faculté même. Aussi n'était-il pas rare d'y voir réussir d'emblée de bons rhétoriciens. En outre, comme elle conférait la *licentia docendi* pour toutes les classes indifféremment, et qu'elle ne contenait rien de l'histoire, rien de la philosophie, rien des langues et des littératures étrangères, et fort peu de la grammaire et de la philologie, elle n'offrait quelques garanties de savoir professionnel que pour les classes de lettres. Cependant apte à tout faire, de par son diplôme, le licencié

ès lettres était chargé, suivant les besoins du service, d'une classe de lettres ou d'une classe de philosophie, d'une classe de grammaire ou d'une classe d'histoire, parfois de toutes l'une après l'autre. Pour remédier à ces défauts et à ces inconvéniens, on tailla, dans la licence ès lettres, sur le fonds commun des études classiques, autant de circonscriptions qu'il y a de groupes naturels dans l'enseignement complet d'une faculté des lettres et d'espèces de classes dans l'enseignement secondaire : les lettres proprement dites, la philosophie, l'histoire et les langues vivantes.

Il n'y avait pas à toucher à la licence ès sciences. De tout temps, avec ses trois branches, sciences mathématiques, sciences physico-chimiques, sciences naturelles, elle avait répondu à la division théorique de la science. Il n'y avait rien non plus à modifier au doctorat ès sciences et au doctorat ès lettres. C'étaient des épreuves d'une haute valeur et d'un haut prix, tenues beaucoup plus haut qu'elles n'ont jamais été dans aucune des universités de l'étranger, et auxquelles nul ne pouvait prétendre sans avoir fait œuvre personnelle et savante.

Aussi, dans ces deux ordres de facultés, le plus urgent était-il moins d'appareiller les grades à la science que l'enseignement aux grades. On a vu, dans la première partie de ce travail, ce qu'étaient d'ordinaire les cadres d'une faculté des sciences et d'une faculté des lettres ; ils étaient loin d'avoir l'ampleur et la variété de la science. On a vu aussi quelle sorte d'enseignement s'y donnait. Avec une dépense considérable de talent et d'efforts, il était loin d'avoir les caractères et les effets d'un enseignement scientifique. Il fallait donc tout à la fois l'élargir et le modifier. On l'élargit en créant de nouvelles chaires, de nouveaux cours complémentaires, en instituant ces maîtrises de conférences dont nous avons fait le dénombrement. On le modifia en organisant à côté des cours publics, des cours fermés et en mettant dans ces cours de véritables élèves.

Créer de nouvelles chaires, de nouveaux enseignemens, était alors chose relativement facile. Que fallait-il ? De nouveaux crédits, on les obtenait sans peine ; de nouveaux maîtres, on en avait de jeunes, formés aux bonnes méthodes, qui ne demandaient qu'à faire leurs preuves, et à contribuer pour leur part à cette rénovation de l'enseignement supérieur. Le reste, c'est-à-dire la transformation des méthodes et la formation de ces deux nouvelles espèces d'étudians, inconnues jusque-là, l'étudiant en lettres et l'étudiant en sciences, présentait plus de difficulté. Il fallut, pour aboutir, tout le prosélytisme patient et persuasif d'Albert Dumont. Son dessein n'a jamais été, comme on l'a dit, la suppression absolue des cours

publics; il aimait trop tout ce qui touche à la France pour dédaigner cette manifestation si particulière de l'esprit français. Ce qu'il voulait, c'est que les cours publics cessassent d'être le tout, et même l'essentiel de l'enseignement supérieur. Que les facultés continuassent de vulgariser avec talent, dans un certain nombre de leçons publiques, les résultats de la science, il ne l'interdisait pas; il le recommandait même, parce qu'il voyait là une partie de leur tâche et un moyen pour elles de se tenir en rapport avec l'opinion. Mais ce qu'il demandait, c'est que cette tâche extérieure ne nuisît en rien à leur tâche interne et que le soin de l'élève passât toujours avant la préoccupation de l'auditeur.

L'événement lui a donné raison. Ce serait une curieuse histoire à suivre dans le détail, que cette métamorphose des facultés des sciences et des lettres. On la verrait commencer très modestement, d'abord en province, à Lyon, à Douai, à Bordeaux, puis à Paris, à la Sorbonne, non dans les grands amphithéâtres qui restent toujours ouverts à tout venant, mais dans des baraquemens en planches, construits et aménagés tout exprès; on la verrait à l'origine dédaignée et raillée, puis quand elle s'accentue, dénoncée comme un danger pour le talent qui, disait-on, a tout à perdre à s'enfermer en lieu clos, et ne peut s'épanouir qu'au plein air du cours public; on la verrait triompher peu à peu, à force de raison, à force de succès, de toutes les attaques, de toutes les résistances, et finir par porter de tels fruits que les plus prévenus ne peuvent contester qu'elle ait été féconde.

Tout d'abord, on invita les facultés à préparer à la licence. M. Duruy l'avait tenté en 1868; mais il n'avait pu vaincre la force des habitudes, et ses *Écoles normales secondaires* n'avaient pas survécu à son ministère. On renouvela la tentative et l'on fut plus heureux. Nombre de professeurs, les plus jeunes surtout, furent ravis de ce changement dans l'application de leurs efforts, et ils se mirent à la besogne d'un tel cœur qu'ils entraînèrent les autres. On n'eut d'abord pour élèves que les maîtres répétiteurs et les maîtres auxiliaires des lycées; puis on s'adressa aux professeurs des collèges, bacheliers pour la plupart, et on leur offrit des facilités de préparation à la licence; on entra en correspondance avec eux; on leur corrigea des travaux; on fit pour eux le jeudi des conférences spéciales. Enfin, à ces premières recrues, s'ajouta bientôt la phalange d'élite des boursiers de licence.

Après la licence, nouvelle étape, l'agrégation. L'agrégation n'est pas un grade, mais un concours, le concours d'où sortent les professeurs titulaires des lycées. Elle a autant de branches qu'il y a de circonscriptions dans l'encyclopédie scientifique et de groupes

de classes dans l'enseignement secondaire, la philosophie, les lettres, la grammaire, l'histoire, les langues vivantes, les mathématiques, les sciences physiques et les sciences naturelles. Jusqu'alors, l'École normale y avait seule préparé. On demanda aux facultés d'y préparer aussi. Rien n'était plus conforme à leur double destination savante et professionnelle. On eut alors dans les facultés des sciences et des lettres, dans celles du moins dont le personnel était assez nombreux, deux ordres superposés d'études et de conférences.

Mais l'agrégation n'était encore qu'un acheminement vers un but plus élevé. La tâche professionnelle des facultés n'est pas la seule. C'est beaucoup déjà qu'elles forment pour l'enseignement secondaire des maîtres instruits : mais là n'est pas la limite de leur devoir. Au-dessus, elles ont à contribuer au progrès de la science, et cela de deux façons, d'abord par les travaux et les découvertes des maîtres, puis par l'initiation d'une élite d'élèves aux méthodes scientifiques. De ces deux contributions, elles avaient, à toutes les époques, largement payé la première : très rarement, dans le passé, elles avaient fourni la seconde. On leur demanda d'y voir désormais un devoir essentiel. C'était d'autant plus nécessaire que trop souvent jusqu'alors, les jeunes professeurs se considéraient comme en règle avec la science quand ils avaient franchi les défilés de l'agrégation. Combien nous en avons connu, je dis des meilleurs et des mieux doués, qui se sont stérilisés vers la vingt-cinquième année uniquement par ignorance des bonnes méthodes de travail, ou par dédain des œuvres qui sont utiles sans être éclatantes! Dans les lettres surtout, notre culture trop exclusivement esthétique faisait des délicats, des difficiles : mais elle énervait par avance un effort qu'on sentait ne pouvoir aboutir à des œuvres parfaites. C'était incontestablement une de nos infériorités vis-à-vis de l'étranger. En aucun temps, les hommes de talent, ni même les hommes de génie n'ont fait défaut à notre enseignement supérieur ; mais il ne suffit pas de trouver le filon de métal précieux ; il faut encore l'exploiter, le monnayer, et cela n'est possible qu'avec des équipes nombreuses de travailleurs, sachant manier l'outil, et ne dédaignant pas les besognes modestes, mais utiles.

Là était la préoccupation dominante d'Albert Dumont. Il y revenait sans cesse, dans ses conversations, dans ses instructions, dans ses discours. « Tout en enseignant les connaissances nécessaires pour la licence et l'agrégation, écrivait-il en 1883, les facultés doivent choisir des jeunes hommes d'avenir qu'elles prépareront et armeront de telle sorte qu'ils deviennent des maîtres. Il faut voir

au-delà de la simple préparation aux examens, considérer le temps où l'étudiant affranchi de la poursuite des titres professionnels voudra travailler par lui et par lui seul. Il doit se former entre les maîtres et les élèves une association qui ne se rompe pas par l'obtention des grades, mais qui se continue durant toute la carrière. Chaque faculté n'eût-elle chaque année que quatre ou cinq élèves de cet ordre, le résultat serait déjà très heureux. » Quelques années auparavant, il avait dit à Grenoble : « Les facultés ont pour mission principale le progrès de la science. L'enseignement régulier que donnent leurs professeurs expose l'état actuel de nos connaissances ; ils ont le devoir de les augmenter. Ils ne peuvent être satisfaits que s'ils comptent, non-seulement en France, mais hors de France, dans cette élite d'hommes distingués qui, par la force de la pensée, le nombre et la valeur des travaux, représentent le progrès. »

Ainsi, dans cette large conception de l'enseignement supérieur, la science, la science une comme l'esprit humain, multiple comme le monde, devait être l'âme commune de toutes les facultés et l'anneau terminal où, de progrès en progrès, elles viendraient se relier et s'unir.

II.

Telle fut la doctrine et telle fut la méthode (1). La doctrine dérivait de ce qui, par ce temps de science, est en tout pays civilisé l'idéal de l'enseignement supérieur, grouper la jeunesse en de larges foyers d'études, de science et d'esprit national, et l'y élever librement dans le culte de la vérité et de la patrie. La méthode, au contraire, s'inspirait des besoins propres de la France, de ses mœurs et des conditions spéciales de temps et de lieu qui lui étaient particulières, et c'est par là que, d'une conception générale qui n'est personnelle à aucune nation, elle devait faire sortir une œuvre éminemment française. Là est le trait essentiel de l'entreprise. Cette entreprise, on l'a parfois présentée, avec plus d'ignorance encore que d'injustice, comme une germanisation artificielle de nos facultés. Il ne vaut pas la peine de relever ce reproche. Tout ce que j'ai dit déjà, tout ce qui me reste à dire montre surabondamment combien il est vain. Je ferai remarquer seulement qu'il n'est au pouvoir de personne d'imprimer à volonté une

(1) Voir les *Notes et Discours* d'Albert Dumont, le troisième volume de l'ouvrage de M. Gréard, intitulé : *Éducation et Instruction*, les *Questions d'enseignement national* et les *Études et Étudians* de M. Lavisse.

marque étrangère à des institutions qui, pour vivre, doivent être adaptées au sol qui les porte et à l'atmosphère qui les enveloppe, ou qu'en voulant le faire on les tue. Or nos facultés sont vivantes, beaucoup plus vivantes qu'elles n'ont jamais été. C'est la meilleure preuve que, tout en se modifiant, elles sont restées françaises.

Doctrine et méthode ont agi au dedans de tous les ordres de facultés et y ont porté plus haut qu'auparavant les études et la science. Nous l'avons vu pour les facultés de médecine et de droit. Mais nulle part cette action n'a eu d'effets plus rapides et plus entiers que dans les facultés des lettres et des sciences. Là, ce n'était pas simplement de modifications, mais d'un changement complet de front qu'il s'agissait. A l'inverse de ce qui se passe actuellement en Angleterre et en Ecosse, où les universités sortent de leur enceinte traditionnelle, élargissent le cercle de leur action et envoient même dans les villes voisines des colonies d'enseignement supérieur, nos facultés avaient à se replier sur elles-mêmes, à former en elles des foyers intérieurs, à y concentrer des efforts qui, trop dispersés au dehors, se perdaient souvent dans le vide. C'était pour elles une crise organique. Les pessimistes, ceux qui ne pouvaient se résoudre à ces changemens, disaient qu'elles y succomberaient. Elles en sont sorties transformées et régénérées.

Rouvrons les statistiques. Dans celle de 1868, dans celle même de 1878, nous trouvons inscrits des auditeurs, mais pas un seul élève. En 1878, commencent à se montrer les premiers noyaux d'étudians, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Montpellier; l'année suivante, il en apparaît d'autres à Poitiers, à Douai, à Toulouse, ailleurs encore, et en moins de trois ans il n'est pas une seule faculté où il ne s'en soit formé. Rapidement ces noyaux s'affermissent et se développent, et ce sont aujourd'hui de solides formations. En 1888, la dernière année enregistrée par les statistiques, il y a eu dans les facultés des sciences et des lettres 3,693 étudians, 1,620 à Paris, 2,073 en province; 1,335 dans les sciences, 2,358 dans les lettres.

Cette population nouvelle n'est pas une population fictive, inscrite seulement sur les registres. Dans ce gros chiffre de 3,700, chaque unité est réelle et vivante. Allez à la Sorbonne, non pas aux premiers plans, aux cours publics, mais plus avant, dans les conférences, dans les salles d'études, dans les bibliothèques, dans les laboratoires, partout vous trouverez autant d'élèves que de places. Toutes les cellules de la ruche sont occupées. Vous verriez semblable chose à Bordeaux, à Lyon, à Lille, à Montpellier, à Nancy, et jusque dans les facultés des plus petites villes.

Ces nouvelles familles étudiantes, nées avec tant de spontanéité et si rapidement constituées, se composent, en majeure partie, d'apprentis professeurs, de l'un et l'autre sexe. Rien d'étonnant à cette composition. Jusqu'ici aucun courant ne portait la jeunesse aux facultés des sciences et des lettres. Ceux qui voulaient pousser leurs études littéraires ou scientifiques plus loin que le lycée, allaient aux écoles spéciales, à l'École normale, à l'École polytechnique, à l'École des chartes; les autres faisaient leur droit ou leur médecine, mais nul ne s'avisait qu'on pût faire également ses lettres ou ses sciences. Toute tentative pour dériver vers les facultés des lettres ou des sciences une partie de l'alluvion qui se portait chaque année aux écoles spéciales et aux facultés de droit et de médecine était condamnée d'avance. Il fallait donc faire de ces facultés des écoles spéciales et professionnelles à leur manière, et y appeler d'abord ceux dont ce sera le métier d'enseigner les lettres et les sciences. On ne pouvait d'ailleurs trouver pour elles meilleurs élèves et plus laborieux. Mais on espérait bien qu'ils ne seraient pas longtemps les seuls, et qu'ils ne tarderaient pas à en attirer d'autres, de ceux qui étudient pour étudier, sans aucun souci de carrière. Là encore on ne s'était pas trompé, et dans quelques facultés, sinon dans toutes, à la couche primitive des étudians professionnels s'est ajoutée celle des étudians libres, qui ne visent pas aux fonctions de l'enseignement. Parmi les 1,000 élèves de la Faculté des lettres de Paris, en 1888, ils étaient 300 de cette sorte.

Il est sorti de cette renaissance autant d'effets qu'on en pouvait attendre, d'abord ce bénéfice diffus que tire toujours un pays d'une extension nouvelle des hautes études; puis, pour nos collèges et nos lycées, plus de licenciés, plus d'agrégés que par le passé; enfin une intensité plus grande du travail scientifique.

Il n'y avait en 1875 que 575 licenciés dans nos collèges communaux et 802 agrégés dans nos lycées. La plupart des classes étaient faites ici par des bacheliers, là par des licenciés. Les collèges ont aujourd'hui 1,150 licenciés, et les lycées 1,450 agrégés. A l'exception des élèves de l'École normale, ils sont venus en ligne directe des facultés. A mesure que s'y accroissait le nombre des élèves, s'y accroissait aussi le nombre des grades. Elles n'avaient reçu de 1868 à 1878 que 1,108 licenciés ès sciences et 1,318 licenciés ès lettres; de 1879 à 1888 elles en ont produit 2,970 dans les sciences et 2,412 dans les lettres (1). En même temps elles ont

(1) Pour s'expliquer comment le chiffre des licenciés ès sciences est supérieur à celui des licenciés ès lettres, il faut savoir que, dans les facultés des sciences, la plupart des candidats prennent successivement deux licences : la licence mathématique et la

formé un contingent considérable d'agrégés. C'est seulement en 1880 qu'elles se mirent à préparer d'une façon régulière et complète aux concours d'agrégation. Leurs succès en 1881 furent modestes. Sur 92 agrégés, elles n'en comptaient que 30. Mais à partir de ce moment, chaque année ce nombre s'est accru, et en 1888, sur 119 agrégés, 89 étaient de leurs élèves. Voilà des résultats qui sont des jugemens.

On ne les eût pas obtenus sans les bourses de licence et d'agrégation. A l'origine on a raillé cette institution : « Les facultés n'avaient pas d'élèves ; pour qu'elles en eussent, on en paya. » Puis on a affecté d'y voir une prime au déclassement et par suite un danger social. Railleries et craintes sont tombées devant les faits, et aujourd'hui les bourses de l'enseignement supérieur sont jugées et confirmées par leurs résultats mêmes. On eut raison de les créer parce qu'il n'est pas admissible que dans un pays démocratique les libéralités de l'état s'arrêtent à mi-chemin, et qu'il y a contradiction à avoir, comme on en avait depuis le commencement du siècle, des centaines de boursiers dans les lycées et dans les collèges, et à n'en pas avoir un seul au degré supérieur de l'enseignement. La société est intéressée à ce que les mises en valeur commencées par elle soient poussées jusqu'au bout. C'était la doctrine de la Révolution. C'est la pratique fort ancienne de pays qui ne se piquent pas d'esprit démocratique. Ainsi en Allemagne, il y a, sous des formes diverses, plus de bourses que nous n'en avons d'inscrites au budget de l'État ; par exemple, dans la petite Université de Gœttingue, la neuvième, par le nombre des étudians, des universités de l'Empire, sur 1,000 étudians en moyenne, 200 ont la table gratuite par fondations du gouvernement, des cantons, des villes et des particuliers, et 200 autres reçoivent des subsides en argent.

Outre cet intérêt d'ordre général, la création des bourses d'enseignement supérieur répondait à des besoins particuliers et précis. On voulait, par elles, constituer au sein de chaque faculté un premier groupe d'élèves sérieux, un de ces noyaux de cristallisation qui attirent et qui fixent, et de ces élèves former, pour les lycées et surtout pour les collèges qui en manquaient, des agrégés et des licenciés. Aucune de ces espérances n'a été déçue. C'est par centaines, nous venons de le voir, que se comptent les nouveaux agrégés et les nouveaux licenciés en exercice dans l'enseignement secondaire. C'est par centaines aussi qu'il faut chiffrer les

licence physique, ou la licence physique et la licence ès sciences naturelles, suivant l'ordre d'agrégation auquel ils se destinent.

étudians qui sont venus de toutes parts s'ajouter aux boursiers. Presque partout le noyau de cristallisation a fait son office. Il a attiré; il a fixé. Ainsi sur les 3,700 étudians que nous avons dénombrés en 1888 dans les facultés des sciences et des lettres, 620 seulement jouissaient d'une bourse ou d'une portion de bourse. Il est donc faux de dire que les boursiers soient l'unique population des facultés des lettres et des sciences, et que c'est une population factice, qui s'évanouirait tout entière le jour où l'État retirerait ses libéralités. Sans doute en plus d'une faculté, ils constituent la majorité des étudians; mais dans beaucoup d'autres, dans celles précisément où la vie a le plus d'intensité, ils n'en sont que la minorité. A Paris, l'an dernier, sur les 1,100 étudians de la faculté des lettres, il n'y avait en tout que 66 boursiers, 50 pour l'agrégation, et 16 pour la licence.

Désormais les boursiers font partie intégrante des facultés; ils sont même l'élément le plus actif et le plus vivant de leur substance; en les supprimant on leur ferait une profonde blessure organique. Sans eux, elles auraient encore des élèves, et même beaucoup d'élèves; mais avec eux, sans contredit, elles perdraient les meilleurs, ceux qui ont été et sont encore le bon levain. Il y aurait assurément de sérieux inconvéniens à donner maintenant autant de bourses professorales que par le passé. Les besoins extraordinaires auxquels il fallait pourvoir il y a dix ans, bacheliers à remplacer par des licenciés, licenciés à remplacer par des agrégés, chaires nouvelles dans les collèges, lycées nouveaux à Paris et dans les départemens, sont en grande partie satisfaits. Il suffit maintenant qu'avec l'École normale les facultés préparent et produisent autant de professeurs qu'il en faut pour les besoins courans et réguliers. Mais l'institution ne devient pas pour cela inutile, grâce à la plasticité dont elle a déjà fait preuve. Elle a suivi phase par phase l'évolution des facultés et elle continuera de la suivre. On a commencé par des bourses de licence, parce qu'il fallait alors beaucoup de licenciés pour les collèges; on a continué par des bourses d'agrégation, parce qu'il fallait aussi beaucoup d'agrégés pour les lycées; maintenant qu'il en faut moins, on a diminué le nombre des bourses de licence et d'agrégation pour créer des bourses d'études, celles qui répondent le plus à la destination supérieure des facultés, à la culture libre et désintéressée de la science.

Cette culture, les facultés ne l'ont pas négligée depuis vingt ans. Elles ne se sont pas bornées à former des licenciés et des agrégés; elles ont, dans cette période, largement contribué aux progrès de la science. Nous l'avons déjà dit, ce qui dans le passé leur

avait fait le plus défaut, ce n'étaient pas les grands talens, mais cette masse de travailleurs de second rang qui extrait tout le contenu des grandes découvertes, ou qui les prépare par des contributions patientes et utiles ; c'était aussi le travail collectif, d'abord des maîtres entre eux, puis des maîtres et des élèves. Les choses ont changé de face.

Après la guerre de 1870, la science française, elle aussi, s'est recueillie et a fait son examen de conscience. Elle a dû reconnaître qu'en dehors des grandes initiations, comme celle de Lavoisier, de Champollion, d'Abel Rémusat, de Burnouf, d'Ampère, de Claude Bernard, pour ne parler que des morts, elle avait souvent péché par légèreté, par ignorance, par dédain des longs et patiens travaux, et sans perdre aucune de ses qualités antérieures, qui sont des qualités de race, elle en a pris de nouvelles, de celles qu'on se donne par la volonté et par l'effort, et qui sont en partie des vertus. Elle aussi, elle a compris la nécessité de se refaire et de s'agrandir, et elle s'est refaite et agrandie. Lors de l'Exposition de 1867, M. Duruy avait fait dresser, par les hommes les plus compétens, le tableau du progrès des sciences et des lettres, dans notre pays, depuis le commencement du siècle. Je regrette qu'à l'occasion du centenaire on n'ait pas prolongé ce tableau jusqu'à nos jours. On aurait vu quelle a été depuis vingt ans, dans tous les ordres de recherches, histoire (1), érudition, archéologie, études orientales, philologie ancienne et moderne, sciences mathématiques, sciences physico-chimiques, sciences biologiques, la contribution de la France à l'accroissement des sciences. Au milieu des merveilles du Champ de Mars, c'eût été pour notre pays un titre d'honneur de premier ordre. On peut le croire à l'estime que l'Europe savante témoigne aujourd'hui pour les travaux de la science française.

Dans ce mouvement, dans ce progrès, une grande part revient aux facultés. Nous avons aujourd'hui à la Sorbonne la première école mathématique du monde ; nous y avons aussi des écoles de naturalistes, de physiciens et de chimistes qui nous font grand honneur ; il s'y forme une école d'historiens dont nous ne tarderons pas à voir la fécondité et la portée. De Paris, les bonnes méthodes se sont propagées partout, et partout maîtres et élèves rivalisent d'ardeur pour la science. Partout, outre des travaux individuels souvent considérables et marquans, naissent des publications collectives qui attestent la vie des facultés. La faculté des lettres de Bordeaux a commencé, il y a douze ans, avec ses *Annales*,

(1) Voir dans *la Revue internationale de l'enseignement* du 15 décembre dernier l'article de M. G. Monod sur *les Etudes historiques en France*.

auxquelles s'est promptement affiliée la faculté de Toulouse ; sont venues ensuite la *Bibliothèque de la Faculté des lettres* de Lyon, qui vient de s'élargir et de s'étendre à toutes les facultés du groupe lyonnais ; les *Annales de l'Est*, à Nancy ; celles de Bretagne, à Rennes ; les *Annales de la faculté des sciences* de Toulouse, et d'autres encore, à Caen, à Poitiers, à Clermont, à Grenoble.

Un des fruits les meilleurs de cette action scientifique des facultés sera l'organisation du travail. Pour certaines œuvres, pour celles qui relèvent du génie, elle n'est pas nécessaire. Un mathématicien inspiré trouvera toujours des vérités nouvelles, fût-il le seul mathématicien au monde. Mais là où la science est le fruit de longues investigations, de recherches étendues, un homme, eût-il le génie, ne peut suffire à la tâche. Il faut que les matériaux soient préparés, appareillés chacun en son lieu, chacun en son temps, pour que de leur réunion sorte plus tard l'édifice. Jusqu'ici cette organisation, cette distribution du travail nous avait fait défaut. Chacun travaillait pour son compte, à sa guise, sans souci du travail des autres et des œuvres d'ensemble. Maintenant les travailleurs d'un même ordre commencent à s'affilier et à coordonner leurs travaux. Il y a juste huit ans, en ouvrant son cours d'histoire à la Sorbonne, M. Lavisse traçait, comme une espérance, un plan d'organisation du travail pour les historiens de la France. « Cette organisation du travail, disait-il, se fera sans contrarier les goûts, ni gêner la liberté de personne. Les uns, se plaisant aux grandes questions générales, étudieront une période de l'histoire de la royauté française ; les juristes, les difficiles questions de l'état des choses et des personnes aux différens momens de notre histoire. Rennes, Toulouse, Montpellier, Dijon, Lyon, Bordeaux, toutes nos vieilles capitales où siègent aujourd'hui nos facultés, rajeuniront et compléteront nos annales provinciales ; nous aurons des histoires d'institutions, de personnages, de villes ; et ainsi par l'usage des documens connus et des travaux déjà faits, ce qui méritera de revivre revivra, ce qui n'est pas impénétrable sera pénétré. Chacun de nous sera fortifié en pensant qu'il fait partie d'une légion. » La légion s'est formée ; elle a pris pour chef celui qui tenait ce langage, et elle se dispose, de toutes les facultés de France, à publier, sous sa direction, cette histoire de France complètement informée qui nous manquait encore. A côté de la légion des historiens, il s'en est formé, il s'en formera d'autres. Nous avons déjà celle des romanistes ; nous avons celle des celtisans ; nous en aurons pour les diverses périodes de notre littérature nationale, et bien des lacunes seront ainsi comblées dans l'érudition française.

III.

Parallèlement à ces changemens d'ordre scolaire et d'ordre scientifique, il s'en est accompli d'autres dans l'organisation même des facultés. Du jour où de nouvelles tendances s'étaient manifestées en elles, le pouvoir central s'était fait pour elles plus libéral. A mesure que ces tendances se sont accentuées davantage, il en a favorisé l'expansion par une liberté croissante. Depuis longtemps déjà il s'inspire, à leur égard, de cette unique pensée qu'étant un service essentiellement intellectuel et moral, elles doivent être non pas un mécanisme administratif, mais un organisme vivant et doué de personnalité. Le but où il tend avec elles et pour elles est de faire de chacune en particulier, puis des groupes naturels qu'elles constituent, autant de corps animés d'une vie propre et comme d'une âme vraiment individuelle.

Signalons quelques-unes des mesures générales où se marquent le mieux ces intentions. — Naguère encore les facultés n'étaient même pas maîtresses de leur enseignement. Chaque année, il leur fallait rédiger à l'avance, leçon par leçon, le programme de leurs cours. Ces programmes venaient à Paris : ils y étaient revus et corrigés, et ils en repartaient, estampillés *ne varietur* par les bureaux. Rien de plus contraire à l'esprit de la science, qui est esprit de liberté. Aussi la première liberté donnée aux facultés a-t-elle été la liberté de l'enseignement.

Dans ce même temps, jamais on ne les consultait sur leurs affaires. Sauf la nomination des professeurs titulaires, règlemens et décisions leur tombaient d'en haut, sans qu'elles eussent été entendues. Il n'est pas surprenant qu'elles missent souvent à les exécuter quelque indifférence ou quelque longueur, et qu'étant si peu libres, elles ne se sentissent pas plus responsables. On a changé de méthode. « Ni les arrêtés, ni les décrets, disait Albert Dumont, ne feront faire à l'enseignement supérieur de véritables progrès ; ces progrès se feront par les changemens qui s'opéreront dans les idées ; la discussion seule rendra ces changemens sérieux. Il faut que les corps se sentent responsables, qu'ils aient confiance dans leur autorité, qu'ils sachent dire ce qu'ils veulent et pourquoi ils le veulent ; qu'ils se connaissent ; qu'ils se critiquent ; qu'ils s'apprécient ; qu'il se forme ainsi un esprit d'activité et de progrès et que cet esprit soit assez fort pour obliger l'administration à le suivre. » C'était le renversement des rôles traditionnels. Au lieu d'obliger les corps enseignans à mettre en œuvre ses idées, l'administration se donnait pour tâche de réaliser « toutes les idées

bonnes qui ont l'approbation du corps enseignant. » Depuis lors, pas un projet intéressant les facultés qui ne leur ait été soumis tout d'abord, et qu'elles n'aient discuté au grand jour, en toute liberté ; pas une de ces enquêtes qui n'ait été publiée et portée à la connaissance de tous ceux qu'elle intéressait.

Suscitée et soutenue de la sorte, la vie intérieure des facultés s'était déjà manifestée, à la mort d'Albert Dumont, par des signes assez répétés et assez clairs pour que le moment parût venu d'en affermir et d'en compléter les organes. Justement, il y avait alors, au département de l'instruction publique, un ministre d'esprit libéral et décentralisateur, M. René Goblet. Nul n'était mieux fait pour comprendre la portée d'une telle œuvre. Les facultés lui doivent les décrets de 1885.

Il y a, dans ces décrets, deux parties bien distinctes. L'une a pour objet les facultés considérées chacune en soi ; l'autre, entièrement inédite, est relative à leurs rapports mutuels, à leur action commune, à leur union. L'une et l'autre dérivent d'une même pensée : considérer chaque faculté à la fois comme un tout et comme une partie, comme un corps doué d'une vie propre, et en même temps comme un organe d'un tout collectif, encore sans nom, à la vie duquel chacune doit concourir, sans perdre son individualité.

Qu'ont fait tout d'abord les décrets de 1885 pour les facultés prises chacune en son particulier? Avant tout, ils leur ont rendu la personnalité civile. Là était le vrai commencement d'une réorganisation tendant aux fins que nous avons indiquées. La personnalité civile, c'est, en effet, pour un établissement, la source de la propriété, et, par suite, une des conditions premières de l'indépendance. M. Guizot l'avait établi d'une façon magistrale l'année même où, par une contradiction singulière, il incorporait au budget de l'État le budget jusqu'alors indépendant de l'Université. Depuis lors, nul n'en avait eu souci. Pourtant, il suffisait de remettre en lumière un droit fort ancien et contre lequel aucune prescription ne pouvait être invoquée. De tout temps, les facultés avaient été investies de la personnalité civile. Elles la tenaient d'une loi organique, antérieure à leur naissance; elles l'avaient conservée quand elles faisaient partie de l'Université; on l'avait maintenue formellement et confirmée en 1850, lorsqu'on supprima l'Université. Seulement, comme elle n'avait produit que des effets insignifians, elle était tombée en désuétude. Un décret du 25 juillet 1885 la remit en lumière et la réglementa.

En même temps, il en élargit les conséquences et les effets. Les dons et legs sont rares. On pensa que les subventions des villes, des départemens et même des particuliers pourraient l'être moins

et l'on autorisa les facultés à les recevoir, et à en faire emploi comme de biens personnels, en toute indépendance. Ce qu'on se proposait, c'était moins encore d'accroître leurs ressources, que de multiplier les liens entre elles et les villes dont elles portent les noms, les régions où elles sont placées, et les milieux où elles vivent. Après le mouvement d'opinion qui, depuis dix ans, se manifestait partout en faveur des hautes études, après le large concours offert par les villes pour la reconstruction des facultés, pour la création de facultés nouvelles, il n'était pas téméraire d'espérer qu'elles voudraient aussi contribuer à la prospérité des facultés qui sont leurs, tout en étant établissemens de l'État, et qu'elles rivaliseraient pour retenir les meilleurs maîtres, favoriser le développement des parties de la science dont elles peuvent le plus profiter, et compléter les enseignemens de l'État, par des enseignemens d'un caractère plus particulier, local ou régional. L'enseignement supérieur est une fonction de l'État. Mais c'eût été une vue étroite et fausse que de ne pas permettre aux bonnes volontés locales ou privées d'y concourir avec l'État.

Bien que de date encore récente, ces mesures ont déjà produit des effets sensibles. Outre les budgets qui leur sont ouverts par l'État sur les fonds du trésor, les facultés ont maintenant leur budget propre et personnel, et il n'est pas d'année qu'elles n'y inscrivent des libéralités nouvelles. Au total, les revenus des diverses facultés, produits des dons et legs, subventions des villes, des départemens et des particuliers, se sont élevés, l'année dernière, à 203,133 francs. Sur ce chiffre, les revenus des dons et legs figurent pour 51,647 francs ; le reste vient des subventions. Dons, legs et subventions peuvent s'appliquer à tout, au matériel et au personnel, aux laboratoires et aux enseignemens, aux étudians et aux maîtres. Veut-on quelques exemples de ces subventions? Ville de Paris : 15,000 francs de bourses dans les diverses facultés, un cours d'histoire de la Révolution à la faculté des lettres, un cours de biologie générale à la faculté des sciences ; — ville de Bordeaux ; 7,200 francs de bourses ; un cours d'histoire du Sud-Ouest à la faculté des lettres ; — Lyon : subvention de 9,700 francs allouée par la chambre de commerce à la faculté des sciences pour l'enseignement pratique de la chimie industrielle ; — Marseille : subventions de la ville, du département et de la compagnie des Messageries maritimes à l'école de médecine, pour un cours de bactériologie; — Rennes : subvention de trois des départemens bretons pour un cours de celtique, à la faculté des lettres ; — Toulouse : fondation par la ville d'une chaire d'espagnol, et, par le département, d'une chaire de langue et littérature romanes; —

Lille : rente de 20,000 francs faite par la ville aux facultés « pour être employée par leur conseil général, au mieux des intérêts de l'enseignement supérieur. »

En faisant de ces libéralités aux facultés, les pouvoirs locaux servent bien les intérêts généraux de la science, en même temps que les intérêts plus spéciaux dont ils ont particulièrement la charge, et, en aucun cas, à aucun degré, ils n'empiètent sur les attributions des facultés. Celles-ci ont la capacité de recevoir; mais elles restent maîtresses de refuser ou d'accepter; de plus, quand il s'agit d'enseignemens nouveaux, elles ont besoin, pour accepter, de l'autorisation du ministre, et les maîtres chargés de ces enseignemens sont nommés par le ministre, dans les mêmes formes et sous les mêmes conditions que les autres.

Dans le même ordre d'idées, une mesure toute récente, inscrite dans la dernière loi de finances, peut être, pour les facultés, grosse de conséquences heureuses. Jusqu'ici, toutes les dépenses, celles du matériel comme celles du personnel, étaient payées directement par le trésor. Un budget qui les comprenait toutes leur était ouvert chaque année, et la règle inflexible de l'exercice pesait également sur les unes et les autres. C'était un encouragement à l'emploi hâtif, souvent mauvais, des crédits. Désormais, il sera fait distinction entre le budget du personnel et celui du matériel. Les traitemens continueront d'être payés directement par le trésor; mais les facultés recevront sous forme de subvention les sommes mises par l'État à leur disposition pour toutes les dépenses du matériel. Si, l'exercice expiré, elles ne les ont pas épuisées, la différence restera leur propriété, et viendra augmenter leur patrimoine. Ainsi encouragées à l'esprit d'ordre et d'économie, sachant que ce qu'elles dépensent, c'est leur bien, nul doute qu'elles ne deviennent promptement bonnes ménagères de leurs deniers, et que par leurs vertus elles n'augmentent leurs ressources et leurs moyens d'action.

Les franchises de la personnalité civile ne sont pas les seules qu'aient assurées aux facultés les décrets de 1885. Ils leur ont donné aussi toute la somme de libertés scientifiques et de franchises administratives qui parut alors compatible avec l'état de leurs mœurs et leur caractère d'établissemens d'État. Scolairement et scientifiquement, une faculté est un ensemble de maîtres voués en commun à l'enseignement et à la culture de toutes les parties d'un groupe déterminé de sciences. Tous ces maîtres ne sont pas nécessairement du même titre. Il y a les vétérans et les recrues, les professeurs titulaires nommés à vie, sur la présentation même des facultés, et les chargés de cours et les maîtres de

conférences, nommés à temps par le ministre, soit parmi les agrégés, soit parmi les docteurs. Administrativement, professeurs titulaires chargés de cours, maîtres de conférences et agrégés forment deux groupes dans un même corps. L'un est l'assemblée de la faculté : elle comprend tous ceux qui, sous un titre ou sous un autre, prennent part à l'enseignement. L'autre est le conseil de la faculté : il se compose exclusivement des professeurs titulaires et des professeurs adjoints. L'assemblée, c'est la faculté enseignante, la faculté savante ; le conseil, c'est l'établissement public, la personne morale ; aussi ne comprend-il que les élémens fixes et permanens de la faculté. Assemblée et conseil ont des attributions différentes. A l'assemblée, tout ce qui regarde l'enseignement et la science ; au conseil, tout ce qui se rapporte aux intérêts matériels et moraux du corps constitué. L'assemblée délibère sur toutes les questions d'enseignement, sur celles qui lui sont renvoyées par le ministre, et sur celles dont elle se saisit elle-même, sur l'initiative de ses membres. Chaque année, elle arrête les programmes des cours et distribue les enseignemens. Les attributions du conseil sont plus complexes. Il délibère sur l'acceptation des dons et legs, sur l'emploi des revenus et subventions, sur le budget ordinaire de la faculté, sur les comptes administratifs du doyen, sur le maintien, la suppression ou la transformation des chaires vacantes ; il présente aux chaires dont la vacance a été déclarée ; il fait les règlemens destinés à assurer l'assiduité des étudians ; il règle les conditions des concours entre les étudians de la faculté ; enfin, il statue sur les affaires de scolarité. — Assemblée et conseil font leurs règlemens intérieurs et se réunissent soit sur la convocation du doyen, soit sur la demande du tiers de leurs membres. Tout membre de l'assemblée ou du conseil a le droit d'émettre des vœux sur les questions qui se rattachent à l'ordre d'enseignement auquel appartient la faculté.

Le chef de la faculté est le doyen. Ses attributions sont multiples et dérivent les unes de ce qu'il y a de personnel dans la constitution des facultés, les autres de leur rapport nécessaire à l'État. C'est comme représentant légal de la faculté même, que le doyen préside l'assemblée et le conseil et exécute leurs délibérations, quand elles n'ont rien de contraire aux lois et règlemens ; c'est encore à ce titre, qu'il accepte les dons et legs, exerce les actions en justice et administre les biens de la faculté. Mais c'est comme représentant de l'État qu'il engage les dépenses payées par l'État, qu'il règle le service des examens, assure l'exercice régulier des cours et conférences et veille à l'observation des lois et règlemens. Aussi tient-il ses pouvoirs à la fois de la faculté et

du ministre. C'est la faculté qui le présente ; c'est le ministre qui le nomme.

Les dispositions les plus neuves et les plus importantes des décrets de 1885 ont trait aux rapports des facultés entre elles, à leurs intérêts et à leurs devoirs communs, à leur rapprochement organique en un seul et même corps. C'était vraiment un état contre nature que l'état de dispersion, d'isolement et de juxtaposition où elles vivaient depuis leur origine. Qui dit facultés dit les puissances d'une même âme. Pour âme, on leur avait donné l'unité tout extérieure d'une administration commune. Elles commençaient à sentir que ce n'était pas assez, et à réclamer un autre état légal qui leur permît de concentrer et de coordonner leurs forces pour le plus grand profit de l'enseignement et de la science. On leur avait, en 1883, posé la question suivante : Y a-t-il lieu de constituer les facultés en universités analogues à celles de l'étranger? En majorité, elles avaient répondu : « Oui ; » quelques-unes avec une ardeur de conviction qui montrait bien qu'elles sentaient la dignité, les avantages et aussi les obligations d'une telle constitution. Le gouvernement ne crut pas que le moment fût venu de déférer à ce vœu. Il lui parut que ni l'opinion publique, ni les facultés elles-mêmes n'y étaient assez préparées.

La vieille Université, celle de 1808, celle qui contenait en un vaste et unique réseau tous les établissemens d'instruction : pensions, collèges, lycées et facultés, avait cessé légalement d'exister en 1850. Mais, pour l'opinion publique, elle subsistait toujours, et, dans le langage courant, elle personnifiait l'enseignement de l'État, par opposition à l'enseignement libre et privé. L'apparition soudaine d'Universités régionales, à Paris, à Lyon, à Bordeaux, à Montpellier, ailleurs encore, n'eût-elle pas semblé un démembrement de l'enseignement national, qu'une tradition déjà lointaine avait habitué les esprits à considérer comme un et indivisible, ainsi que l'État lui-même? Peu familier, comme on l'était encore, en dehors des facultés, avec cette conception nouvelle, n'y eût-on pas vu une dérogation aux principes généraux de notre droit public, et un retour vers un ordre d'institutions disparues avec l'ancien régime?

D'autre part, en demandant d'être formées en universités, les facultés ne se laissaient-elles pas aller à un entraînement théorique? Et offraient-elles, comme base de ce nouvel état, des mœurs assez solides et assez éprouvées? « Qu'elles soient des corps indépendans ou des établissemens d'état, universités anglaises et universités allemandes, disait l'exposé des motifs présenté au Conseil supérieur à l'appui du décret du 28 décembre 1885, elles ont toutes également ce trait essentiel d'être des corporations, d'avoir une

tradition et un esprit commun. Or ceci est beaucoup moins l'œuvre de la législation que celle du temps. En pareille matière, surtout lorsqu'il s'agit non pas de créer de toutes pièces, sur une sorte de table rase, des institutions nouvelles, mais de transformer des institutions déjà vieilles, la loi suit les mœurs plutôt qu'elle ne les suscite, et ce serait une imprudence peut-être irréparable que de vouloir donner prématurément une forme légale à une réalité encore latente et indécise. Le désir des facultés est manifeste ; leur bonne volonté n'est pas douteuse. Mais les mœurs sans lesquelles la vie universitaire serait une fiction et une illusion, sont-elles assez formées pour appeler dès aujourd'hui la sanction de la loi? Le jour où l'État constituera des universités, il se dessaisira pour elles d'une partie de ses attributions... Doit-il le faire avant qu'une expérience décisive l'ait pleinement justifié? Et n'est-ce pas pour les futures universités une meilleure condition de succès et un gage plus assuré de durée que de venir, à leur heure, appelées et commandées par la force des faits, au lieu de sortir subitement du sein d'une loi abstraite? »

On ne fit donc pas les universités, mais on fit, dans chaque centre académique, un groupement organique des facultés. On les rapprocha ; on les solidarisa ; on leur remit le soin de leurs intérêts généraux ; on les appela à vivre, en outre de leur vie propre, d'une vie commune à toutes ; et, pour organe de cette vie, au-dessus de leurs conseils particuliers, on leur donna un conseil général, sorte de sénat universitaire, procédant presque tout entier de l'élection, composé des doyens et des représentans de chaque faculté et présidé par le recteur de l'Académie, représentant de l'État et gardien de la loi.

Les attributions de ce conseil sont d'ordre scolaire et scientifique, d'ordre administratif et financier, et d'ordre disciplinaire. Le rapporteur du décret de 1885, au Conseil supérieur de l'instruction publique, M. Couat, les caractérisait ainsi : « L'autonomie des facultés isolées ne présenterait que peu d'avantages et pourrait même être un danger, si elle n'avait pour conséquence et pour correctif le contrôle, dans de sages limites, des facultés voisines, et, entre toutes les facultés d'un même ressort, une juste réciprocité de services et de sacrifices. Pour créer entre les facultés ces relations indispensables à l'autorité des professeurs, devenus par là-même membres d'une association puissante et respectée, profitable aux étudians compris tous ensemble sous une seule juridiction, utile au progrès de la science, qui ne peut que gagner à cet échange continu de rapports, de devoirs et de travaux entre ceux qui enseignent, il fallait faire un partage très délicat d'attribu-

tions... Il a paru qu'il y avait, à côté des intérêts particuliers de chaque enseignement et de chaque faculté, des intérêts communs à l'enseignement tout entier, et que, par suite, la charge de veiller à ces intérêts devait être confiée au conseil général des facultés. C'est lui qui maintiendra les règlemens des études; c'est lui qui coordonnera les programmes des cours et en assurera l'harmonie; c'est lui qui sera consulté sur les services communs, tels que la bibliothèque et les collections; c'est lui qui proposera au ministre la répartition des crédits entre ces services; il aura en outre des attributions disciplinaires qui feront de lui, en face des étudians, la représentation effective de tout le corps enseignant; enfin, par les vœux qu'il sera autorisé à émettre sur les créations nouvelles, par les rapports qu'il devra présenter chaque année, par les avis autorisés qu'il pourra donner sur les chaires à supprimer ou à transformer, il sera le gardien de l'ordre dans les études, et, dans la discipline, le défenseur des droits de chacun; et, s'il veut bien comprendre toute l'étendue de sa mission, le promoteur des changemens heureux et des nouveautés hardies. »

Naturellement, toutes ces espérances ne se sont pas réalisées partout au même degré. Il est des conseils généraux qui se sont plus attachés à la lettre qu'à l'esprit de leur rôle; il est des facultés qui ne se sont pas pliées sans deplaisir à ce partage d'attributions, ni franchement soumises à cette subordination; il en est où l'esprit particulariste ne s'est pas fondu dans un esprit plus large, mais il en est d'autres aussi où la fusion s'est faite presque instantanément. Je ne les nommerai pas; mais elles se reconnaîtront bien. Ce sont celles où l'esprit commun, l'esprit de la science préexistait à l'état latent. Aussi, à peine pourvu d'organes, s'est-il immédiatement dégagé, manifesté, et, de ce qui la veille était membres disjoints, a-t-il fait un tout homogène et vivant. Celles-là, la loi les discernera sans peine le jour où les pouvoirs publics estimeront que l'expérience instituée par les decrets de 1885 est assez concluante pour justifier la création d'universités véritables.

IV.

Concentration des maîtres au sein de chaque faculté, concentration des diverses facultés dans chaque ressort académique, voilà les deux phénomènes principaux de l'enseignement supérieur en ces dernières années. En même temps s'operait spontanément, en dehors de l'enceinte des facultés, une autre concentration, celle des étudians. Il y a quelque temps, le père Didon écrivait ceci, au retour d'un voyage aux universités allemandes: « Dans mon pa-

triotisme attristé, je songeais à la jeunesse de mon pays; je me demandais pourquoi elle ne se montrait pas, elle aussi, à la façon de la jeunesse allemande, rangée en bataille sous le drapeau de la vraie science, autour des monumens de nos gloires ou au pied de quelque statue en deuil de nos provinces perdues, et je cherchais en moi-même ce qui pourrait, dans un prochain avenir, en faire une grande famille dans le large culte de la vérité, de la liberté et de la patrie. » Si, comme je n'en doute pas, l'éloquent dominicain a suivi, depuis qu'il écrivait ces lignes, les manifestations de la jeunesse française, c'est avec un patriotisme joyeux qu'il l'a vue se former partout en familles chaque année grandissantes.

Naguère encore elle vivait éparpillée, se rencontrant seulement, mais presque toujours sans se lier et même sans se connaître, sur les bancs de l'école. Si parfois elle s'agglomérait, dans un élan d'enthousiasme ou de colère, ce n'était que pour un jour; et, le feu tombé, elle s'émiettait de nouveau. Aujourd'hui elle fait corps et se tient. Partout où il y a des facultés et des écoles d'enseignement supérieur, partout, presque à la même heure, sous l'influence de besoins et d'instincts analogues à ceux qui rapprochaient les maîtres, elle s'est unie et associée. Et nous l'avons vue, avec ses bannières et ses emblèmes, aux funérailles triomphales de Victor Hugo, au pied de la statue de Claude Bernard, à la tombe de Quinet et de Michelet, au centenaire de Chevreul, le doyen des étudians, à l'institut Pasteur, enfin, à l'inauguration de la nouvelle Sorbonne. On l'a vue aussi à l'étranger : pour la première fois, depuis bien longtemps, elle a franchi la frontière; et, au huitième centenaire de l'Université de Bologne, elle a porté avec grâce et fierté le drapeau de la France. Nous la retrouverons demain au centenaire de l'Université de Montpellier, et désormais nous la verrons partout où se célébrera une fête de la science ou une fête nationale. En quelques années, elle a pris et marqué sa place dans le pays.

Il faut souhaiter bonne et longue vie à ces associations d'étudians. Elles sont un des espoirs de la France. Elles ont pour liens des sentimens fort divers et d'ordres inégaux, le plaisir et les jeux en commun, l'assistance réciproque, la solidarité intellectuelle et le pâtriotisme. Que ces sentimens ne s'y mêlent pas partout en mêmes doses, en mêmes proportions, il n'importe. Telles qu'elles sont déjà, ces associations peuvent rendre de très sérieux services au pays.

Remarquez tout d'abord leur nom et leur constitution : *Association générale des étudians* de Paris, de Nancy, de Toulouse ou de Montpellier. Ce ne sont pas de petits groupes formés d'après la si-

militude soit des études, soit des origines, soit des conditions sociales, soit des sentimens religieux, soit des opinions politiques : c'est, dans chaque centre, un groupe unique, ouvert à tous. Ce ne sont pas, comme en Allemagne, des *corps* ayant chacun son symbole et sa formule; c'est, dans chaque ville, un seul corps, ayant pour symbole unique et pour formule souveraine, la science et la patrie. Ce ne sont pas des *nations*, comme autrefois dans la vieille Université de Paris; c'est, dans l'école, la nation elle-même, une et multiple tout ensemble. Rien qui répondît mieux aux besoins de notre société que cette constitution qu'ont prise spontanément les associations d'étudians. Ceux qui les créèrent comprirent ou sentirent que dans ce pays, ce qu'il faut, ce ne sont pas des séparations nouvelles, mais des unions nouvelles. La jeunesse en particulier, surtout depuis la loi de 1850, n'était que trop divisée; elle allait comme deux cours d'eau qui à aucun instant ne mêlent leurs eaux. Les associations d'étudians ont été pour elle un confluent. Il n'est pas possible que les jeunes hommes qui s'y réunissent, qui y vivent ensemble, l'âme et le cœur à découvert comme on est à vingt ans, ne finissent pas par comprendre tout ce qu'il y a de mort et d'usé dans les formules qui divisèrent leurs pères, et qui les diviseraient encore eux-mêmes, et qu'au-dessus de l'égoïsme des partis, des écoles et des églises, il est d'autres formules assez larges, assez compréhensives pour unir tous les esprits et toutes les volontés dans un commun amour de la vérité et de la patrie.

Ne l'ont-ils pas déjà compris? Voici ce qu'en les présentant l'autre soir à un hôte illustre, Emilio Castelar, disait d'eux M. Lavisse : « S'ils sont divisés sur quelques sujets, ils sont unis en des points essentiels. Ils aiment la liberté résolument, sans théorie, comme un état naturel et nécessaire. Si les passions politiques semblent s'éteindre en eux, c'est, je crois, parce qu'ils sont arrivés, en politique, à la période de la raison, mais d'une raison très ferme et qui sait se fâcher quand il faut, elle se fâche même très vite. A la première apparence du danger qu'a couru la liberté, ils se sont émus... Ce fut la première démonstration publique que leur scepticisme n'est pas un état d'indifférence.

« Plus vif et plus intense encore est chez eux le sentiment national. La France est aimée par eux comme elle doit être aimée, à la fois d'instinct et par réflexion. Ils ont le patriotisme des braves gens, celui qui ne raisonne ni ne transige. Ils en ont un autre que j'appellerai philosophique. Ils aiment la France parce qu'elle est libre, parce qu'elle est généreuse, parce qu'elle fait effort vers la justice, la justice au dedans, la justice au dehors, c'est-à-dire en définitive la paix sociale et la paix des peuples; mais je dois vous

dire que s'il est parmi eux des cosmopolites à la mode d'autrefois, ils sont rares. »

Mais là n'est pas l'unique office, l'unique service des associations d'étudians. Depuis longtemps déjà notre société a cessé d'être une hiérarchie de classes superposées, subordonnées. Elle tend chaque jour davantage à devenir un système de groupes naissant spontanément, et répondant chacun tantôt à un intérêt, tantôt à une idée, tantôt à une passion. Tous ces intérêts, toutes ces idées, toutes ces passions ne sont pas du même ordre, ni du même degré. Pour qu'au milieu de tous ces groupes dure la paix sociale, il faut qu'entre eux l'équilibre s'établisse, et pas plus dans la statique sociale que dans la mécanique, il n'y a d'équilibre que si chaque poids a son contrepoids, chaque force, sa force, je ne dis pas antagoniste, mais opposée. Il est donc nécessaire que pendant qu'il se forme par en bas des groupemens plus nombreux qu'on ne le croit généralement, il s'en forme d'autres par en haut. Les associations d'étudians sont de ceux-là. Elles reposent sur des idées qui sont des forces montantes.

Ce sont aussi, dans une certaine mesure, des forces d'expansion. On l'a bien vu, naguère, à l'inauguration de la nouvelle Sorbonne, où la jeunesse du monde à peu près tout entier, répondant à l'appel de la jeunesse de Paris, unissait ses bannières au drapeau de la France. Il y a eu là un élan indescriptible de fraternité universelle. Gardons-nous de toute illusion dangereuse. Ce ne sont pas nos associations d'étudians fraternisant avec les étudians étrangers, qui noueront des alliances et arrêteront le cours de la politique. Mais elles noueront des amitiés, et c'est déjà quelque chose que, d'un pays à l'autre, la jeunesse se connaisse, s'aime et s'estime.

Nos facultés sont donc devenues ce que tous ceux qui aiment leur pays rêvaient de mieux pour elles : des foyers de science et des foyers d'esprit national. Maîtres et élèves y ont pris une conscience collective de leur rôle et de leurs devoirs, et ces deux consciences, unies, quoique distinctes, s'éclairent et s'élèvent l'une par l'autre. Est-ce à dire que l'évolution de notre enseignement supérieur soit terminée? Non, assurément. Il lui reste encore une phase décisive à accomplir. Mais le but où elle tend commence à apparaître avec clarté, ainsi que les chemins par où il sera atteint. C'est ce que nous essaierons de montrer dans une dernière étude.

LOUIS LIARD.

CHRISTOPHE MARLOWE

I. J.-A. Symonds, *Shakspere's predecessors in the English drama*, 1 vol. in-8°. Londres, 1884. — II. A.-H. Bullen, *The works of Christopher Marlowe*, 3 vol. in-8°. Londres, 1885. — III. Christophe Marlowe, *Théâtre*, traduction de Félix Rabbe, avec une préface de Jean Richepin, 2e édition, 2 vol. in-12. Paris, 1889.

La traduction que M. Rabbe nous donne de Marlowe vient à point. Jamais, en effet, Shakspeare n'a été plus à la mode, et c'est à peine un paradoxe de dire qu'il n'y a peut-être rien de plus shakspearien que Shakspeare, si ce n'est Marlowe. Ce bruyant précurseur est un Shakspeare « première manière, » plus bouillant, plus exubérant, plus intempérant de verve et d'éclat ; c'est le Pérugin de ce Raphaël, ou, plus justement, l'Alexandre Hardy de ce Corneille. Ses qualités sont de celles qui flattent notre palais un peu blasé. Ses défauts sont de ceux que nous ne haïssons pas. Il appartient à un siècle dont le nom seul a le privilège de nous enchanter. Serait-ce qu'il y a entre la Renaissance et ce XIXe siècle finissant autant d'analogies que le dit M. Richepin dans la préface qu'il a mise à cette traduction, que « l'ivresse » ait, de part et d'autre, « la même intensité, les mêmes zigzags exubérans, le même débraillé d'allure » ou encore le même « monstrueux cynisme ? » La Renaissance, surtout anglaise, n'a pas été seulement une orgie des sens ou un vertige de la pensée : elle a même été, si on la considère dans l'ensemble, tout le contraire. Quant à l'époque où nous avons la bonne ou la mauvaise fortune de vivre, le lecteur jugera s'il convient de repousser « l'excès d'honneur » que veut lui faire M. Richepin, ou de l'accepter avec reconnaissance.

A coup sûr, l'un des caractères saillans de cette époque est de se chercher des ancêtres et des précurseurs. Nous éprouvons un plaisir très vif à nous apercevoir chaque jour que d'autres ont déjà pensé ce que nous pensons, senti ce que nous sentons, imaginé ce que nous imaginons. Marlowe nous donne souvent ce plaisir-là dans ses bons endroits, et quelquefois dans les autres. Tel que nous le présente M. Rabbe, il attirera certains lecteurs par ce qu'il y a, suivant l'amusante expression de M. Jules Lemaître, d'un peu « annamite » en lui. Mais nous espérons qu'il en trouvera aussi parmi ceux qu'intéresse, pour elle-même, l'histoire du théâtre anglais. Ceux-là ont actuellement plus d'une raison pour revenir sur ses drames. Depuis tantôt soixante ou soixante-dix ans que les érudits l'ont exhumé de cette poussière où le XVIIIe siècle l'avait laissé dormir, plus d'un jour a été jeté, sinon sur sa vie, du moins sur ses œuvres. Depuis même que M. Mézières et M. Taine, après Villemain, l'ont révélé au public français, il est monté du dernier au premier rang dans l'opinion des lecteurs anglais. C'est l'une des notables résurrections de la critique moderne. Peu s'en faut que ce ne soit une apothéose. M. Swinburne, à qui on ne contestera pas le droit de parler poésie, nous affirme que, dans aucune littérature, nous ne trouverons plus de deux ou trois noms à mettre au-dessus du sien. Il n'y a jamais eu, nous déclare l'*Encyclopædia britannica,* écho fidèle de l'opinion, de plus grand inventeur ni de plus grand initiateur. On l'édite, on le commente, tant en Angleterre qu'en Allemagne. M. Symonds, l'un des critiques les plus fins de l'Angleterre contemporaine et admirablement préparé (soit dit sans ironie aucune) à l'étude du théâtre anglais par ses beaux travaux sur la Renaissance en Italie, en a fait le terme d'aboutissement de son livre sur les prédécesseurs de Shakspeare. M. Rabbe lui-même a fait précéder sa traduction d'une longue et consciencieuse introduction. De tout cela, sort-il une idée nette du génie ou du talent de Marlowe? Est-il « classé » à son rang? et jusqu'à quel point ce sujet tant traité est-il éclairé?

I

Il faut féliciter tout d'abord M. Rabbe de n'être pas tombé dans l'erreur commune à presque tous ceux, sans en excepter l'éminent auteur de l'*Histoire de la littérature anglaise*, qui ont parlé de Marlowe. Cette erreur, si séduisante et pourtant si dangereuse, est de suppléer à la pauvreté des informations que nous avons sur lui

par l'examen même de ses œuvres. C'est, en un mot, de vouloir retrouver l'homme sous le poète et la personne morale sous l'écrivain.

En fait, quand nous aurons dit de lui qu'il naquit la même année que Shakspeare, en 1564, à Canterbury, et d'un père cordonnier; qu'il commença son éducation dans sa ville natale et qu'il la continua à Cambridge; qu'il vint ensuite chercher fortune à Londres, où il semble avoir mené la vie agitée des poètes de ce temps, et qu'enfin, après plusieurs succès éclatans au théâtre, dont les dates sont débattues, il fut assassiné dans un mauvais lieu de Deptford, en 1593, par un certain Francis Archer, amoureux de la même femme que lui (1), nous aurons dit à peu près tout ce que nous savons de positif sur son compte. Mais comment la curiosité des critiques serait-elle satisfaite de ce peu? Cette mort tragique n'est-elle donc qu'un accident? Ne suppose-t-elle pas toute une vie d'aventures, de débauche, de crimes peut-être? Celui qui a conçu ce grand tueur d'hommes qui est Tamerlan, et ce coquin hideux qui est le juif de Malte, n'avait-il rien en lui de leurs monstrueuses passions? Comment croire qu'il fut un homme ordinaire, celui que les poètes d'un âge plus rassis, l'âge des Shakspeare et des Ben Jonson vieillissant, regardaient volontiers comme une sorte de précurseur delirant et échevelé? Son contemporain Drayton n'a-t-il pas écrit « qu'il avait encore en lui cette belle folie qui devrait toujours régner sur un cerveau de poète? » Les puritains ses ennemis n'ont-ils pas affirmé qu'il faisait publiquement profession d'athéisme, jusqu'à traiter Moïse de charlatan et la religion d'invention des politiques? Enfin, l'un de ses amis, ce Greene, pour qui M. Rabbe se sent des sympathies si vives, et qui n'est, au demeurant, qu'un assez vilain personnage, n'a-t-il pas, à son lit de mort, conjuré Marlowe de renoncer à son « athéisme diabolique? » Ainsi s'est formée cette légende d'un Marlowe libertin, sanguinaire, bretteur et athée, d'un sauvage qui meurt comme il a vécu, « toujours maudissant et blasphémant, » tenant d'une main une plume et de l'autre une dague : le prototype enfin de son Tamerlan, de son Faustus et de son Mortimer.

On oublie que le témoignage des puritains est de nulle valeur quand il s'agit de damner un homme; que celui de Greene, récusé par tous les critiques sérieux quand il s'agit de Shakspeare, n'a par conséquent guère plus de solidité quand il s'agit de Marlowe;

(1) Suivant une autre version, Marlowe lui-même aurait tenté de poignarder son rival; mais celui-ci détourna le coup, et l'arme, se retournant, pénétra dans l'œil de l'agresseur.

que, si plusieurs de ses contemporains l'ont jugé sévèrement, d'autres, des poètes, il est vrai, — mais pourquoi en croirait-on moins les poètes, qui l'ont connu, que les puritains, qui en parlaient par ouï-dire? — l'ont appelé « l'aimable » ou « le bon » Marlowe, et enfin que, si l'on se borne à l'examen de ses drames, comme l'amour n'y occupe presque aucune place, il ne tient qu'à moi d'en conclure avec M. Symonds que les plaisirs de l'amour étaient sans attrait pour lui. C'est pourtant une conclusion que nous ne tirerons pas. Si l'on raisonne, en effet, par analogie, il semble probable que la vie de Marlowe ne fut pas entièrement édifiante, non plus que son christianisme. Mais de là à en faire une sorte de fanfaron de la débauche, de héros de l'impiété ou même, avec certains critiques, de précurseur de la libre pensée moderne, il y a un pas, ou plutôt un abîme, que rien, — et son théâtre moins que le reste, — ne nous autorise à franchir.

Ce qui est vrai de Marlowe l'est aussi, dans une large mesure, de son temps et de son pays, de cette « caverne de lions » dont parle M. Taine. Pour n'en citer qu'un exemple, ne s'en est-on pas fié un peu trop, dans les jugemens qu'on a portés de l'Angleterre du XVIe siècle, à des témoignages presque aussi suspects en leur genre que ceux des puritains sur Marlowe ou des protestans sur Ronsard? On nous cite constamment la terrible phrase de Benvenuto Cellini : *Questi diavoli, quelle bestie di quegli Inglesi.* Mais a-t-on suffisamment pesé ce fait que l'Angleterre n'était, aux yeux des artistes italiens de ce temps, rien moins qu'une sorte de Sibérie? On n'y cultivait, en effet, sous le règne d'Élisabeth, ni la peinture, ni la sculpture, ni aucun des arts des pays du Midi. Une fois seulement, un sculpteur italien, Torrigiano, tenta de s'y établir. Il n'y resta guère. A part le musicien Alfonso Ferrabosco, l'ami de Ben Jonson, on n'y rencontrait pas, comme en France, d'artistes étrangers. Par une singularité digne de remarque, la grande époque poétique de l'Angleterre a été une époque de stérilité relative dans les arts plastiques. Mais n'a-t-on pas tiré de là des conclusions fort exagérées sur ce que M. Rabbe appelle « l'énergie indomptée et sauvage du tempérament saxon? » Ne s'en est-on pas rapporté un peu aveuglément à des juges mal informés? Ne serait-il pas permis, puisqu'on parle de sauvagerie, d'opposer victorieusement, avec M. Symonds, les Essex, les Drake, les Raleigh, aux marquis de Pescaire, aux Malatesta, aux Médicis eux-mêmes? N'y a-t-il pas dans le caractère des uns je ne sais quoi de chevaleresque, de noble et de grand, qui fait défaut aux autres? Où trouvera-t-on un aventurier plus hardi, plus « indompté » et pourtant plus généreux et même plus philosophe que cet admirable

Walter Raleigh? N'oublie-t-on pas un peu bien aisément, quand on nous parle de cette Angleterre si sanguinaire, la férocité de nos guerres de religion? Certains excès ne sont-ils pas le fait d'une époque plutôt que d'une race? Enfin n'a-t-on pas été dupe, en jugeant une époque aussi complexe, précisément du théâtre de Marlowe, des mélodrames de Ford ou de Webster, des horreurs de Kyd ou de Shakspeare même, pures fantaisies de poètes, et très mauvaises peintures de mœurs? Que d'étranges conclusions on pourrait tirer, en s'y prenant avec un peu d'adresse, des drames de Pixérécourt sur la société française entre 1800 et 1840!

Ces réserves une fois faites, et si l'on veut bien ne chercher dans Marlowe qu'un reflet, non une peinture de son temps, il est incontestable qu'il doit beaucoup à son siècle et qu'on ne saurait séparer l'étude de ce théâtre de celle du milieu où il s'est produit.

Jamais, en effet, poète dramatique n'a été en communion plus étroite avec son public. En 1587, — date approximative de ses débuts, — il n'y avait pas en Angleterre de société proprement polie ou lettrée. Le théâtre était à la foule et flattait la foule. Le poète, soucieux avant tout d'être applaudi, ne tenait guère à la gloire de l'écrivain. Celle de Marlowe, — il est essentiel de peser ce fait, — n'a jamais reposé, ni aux yeux de ses contemporains ni aux siens propres, sur ses drames, mais bien sur les traductions des poètes antiques, de *Héro et Léandre*, et des *Amours* d'Ovide. Un poète de cette époque, Marston, imprimant une de ses pièces, disait modestement dans la préface : « Si quelqu'un s'étonne que je fasse imprimer une comédie, qu'il sache que je ne puis faire autrement. » Comment des dramaturges si peu inquiets de leur renom littéraire auraient-ils été à l'encontre des goûts du public, et pourquoi? Au reste, jamais non plus théâtre ne fut plus libre. « Nommer un censeur des pièces, refuser le privilège aux compagnies non autorisées, interdire aux comédiens l'exercice de leur art le dimanche, punir les sermens blasphématoires sur les planches, refréner la publication des pamphlets séditieux ou calomnieux, » voilà à quoi se bornait, nous dit M. Symonds, le rôle du gouvernement. Du fond même des pièces, Élisabeth se souciait peu. Elle aimait le théâtre; elle y voyait un moyen d'instruire son peuple en l'amusant; elle n'eut garde d'entraver les tentatives des auteurs ni d'intervenir dans leurs querelles.

Marlowe, ayant ainsi ses coudées franches, eut le mérite de comprendre, mieux que ne l'avaient encore fait les Greene, les Peele et les Nash, ce qu'il fallait à ce public jeune et ardent. Qu'y eut-il donc de commun entre cette foule et lui?

Tout d'abord, on s'y attend, une certaine grossièreté, une certaine énormité enfantine et grotesque des conceptions ; l'absence de ce contrepoids que la raison est à l'imagination, la pensée au sentiment ; d'un mot enfin, le voisinage encore d'un âge barbare et naïf. Le moyen âge s'est prolongé en Angleterre plus longtemps qu'ailleurs : littérairement, la chaîne est ininterrompue entre l'âge de Chaucer et l'âge de Shakspeare. Il n'y a pas eu là, comme chez nous, cette révolution dans le goût et dans le tempérament national, qui a creusé un abîme entre l'ancienne France et la nouvelle. Le théâtre, notamment, n'a pas été jeté violemment hors des gonds par la brusque invasion des modèles latins ou grecs. Jusqu'en 1574, les mystères se jouèrent à Chester ; jusqu'en 1598, — après *Roméo et Juliette*, après *le Marchand de Venise*, — ils se jouèrent à Newcastle. La comédie moderne est sortie, par une évolution naturelle, des « moralités. » Le drame est plein des « mystères. » Tamerlan, Barabas, Faust lui-même, ont en eux ce caractère surhumain et presque mythique des personnages du vieux théâtre anglais, « d'Adamus » et de « Diabolus. » Ils agissent avec une simplicité, une logique, une sécurité, une absence de doutes et de scrupules qui étonne ou fait sourire. Cela est puéril ou admirable, sublime ou grotesque, mais non pas médiocre. Ithamore étrangle un moine avec le même sang-froid qu'Arlequin bâtonne la gendarmerie : « Voilà qui est proprement fait ; il n'y a pas la moindre trace. » On ne nous explique ni pourquoi ni comment ces personnages agissent. On ne s'attarde pas à « l'art des préparations. » A quoi bon? La foule est moins curieuse des motifs que des actes. Elle n'exige ni tant de circonlocutions ni tant de délicatesse. Les âmes sont à nu : on les voit penser, sentir, haïr, aimer, comme on voit fonctionner les rouages d'une montre. Anna s'offre à Jarbas avec une impudeur très étonnante. Didon dissimule un peu avec Énée, mais il faut voir de quel ton : « Ne crois pas, lui dit-elle, que je sois amoureuse de toi, » et, lui montrant les portraits de tous ses prétendans à la suite, — à peu près comme don Ruy montrait ceux de ses ancêtres à Hernani, — elle ajoute naïvement, dans l'espoir sans doute de le rendre jaloux : « N'est-ce pas qu'ils sont aussi beaux que possible? » Vénus traite ingénument Junon de « vieille sorcière » : « Si tu touches à mon fils, je t'arracherai les yeux de la tête ; je nourrirai les oiseaux de tes prunelles sanglantes. » Énée ment sans vergogne. Nulle finesse dans l'expression des sentimens : nulle précaution oratoire ; une emphase extravagante et misérable. Sans être parmi les critiques « trop délicats » dont se plaint M. Rabbe, peut-être est-il permis de sourire de cette déclaration de Tamerlan à Zénocrate :

Cent Tartares te feront cortège — montés sur des chevaux plus rapides que Pégase; — tes vêtemens seront faits de soie de Médie, — — où s'enchâsseront mes plus précieux joyaux... — Par des cerfs blancs comme le lait, sur un trône d'ivoire, — tu seras menée parmi les étangs gelés, — et tu graviras les hauts sommets des monts de glace, — qui se fondront à l'éclat de ta beauté.

Partout où campe l'armée turque, nous dit Bajazet, « tous les arbres sont flétris par notre souffle, » et le printemps est fort empêché de succéder à l'hiver, « tant la terre est couverte de cette multitude d'hommes. » Quand Zénocrate est morte, Tamerlan propose de briser à coups de canon la voûte du ciel. On se rappelle, dans la seconde partie de *Tamerlan*, l'entrée de ce conquérant, traîné sur un char par les rois de Trébizonde et de Soria, qui ont chacun un mors dans la bouche. Il tient d'une main les rênes, de l'autre un fouet. Je laisse aux lecteurs le soin de chercher, s'ils ne les connaissent pas, les discours qu'il leur tient. S'ils se faisaient scrupule d'en rire, qu'ils sachent (pour la tranquillité de leur conscience) que Shakspeare, Ben Jonson, Fletcher, et quelques autres contemporains de Marlowe, — non des moindres, — en ont ri avant eux (1). En vérité, si Marlowe n'avait dû que cela à son temps, il ne serait pas Marlowe, pas plus que Shakspeare n'est Shakspeare pour avoir mis la Bohême au bord de la mer.

Mais tous deux doivent autre chose encore à leur époque, et d'abord, un sentiment très vif et un peu jaloux de la grandeur nationale. Comme la plupart des écrivains de son siècle, Marlowe flatte et exalte ce sentiment. Il en épouse jusqu'aux côtés qui nous semblent aujourd'hui les plus mesquins et les plus bas, la haine de Rome, la haine de la France, la haine des Juifs, la superstition monarchique.

C'est une tradition non interrompue du théâtre anglais au XVIe siècle que la polémique contre l'Église. Déjà Skelton avait fait la guerre aux moines, et le drame avait même failli se mettre, avec Bale, évêque d'Ossory, au service de la réforme. Sans plaider la cause du protestantisme, dont il n'avait guère souci, Marlowe raille sans pitié l'Église et le pape :

— Pourquoi, dit Édouard II, un roi serait-il soumis à un prêtre? — Rome superbe, qui fais éclore d'aussi arrogans valets, — avec ces cierges, objets de ta superstition, — qui brillent dans tes églises anti-

(1) Le passage a été parodié par la plupart des auteurs qui ont suivi, notamment par Shakspeare dans la seconde partie d'*Henri IV*.

chrétiennes, — je mettrai le feu à tes monumens décrépits; je forcerai — les tours papales à baiser la terre; — de tes prêtres égorgés je ferai se gonfler le cours du Tibre, — et leurs tombeaux élèveront ses rives!

On devine quels trépignemens de joie devaient accueillir des déclarations de ce genre dans cette multitude pour qui la haine des jésuites était le premier des articles de foi, et qui croyait naïvement reconnaître en Machiavel le sombre et mystérieux génie présidant aux destinées de l'Église. Toute une pièce, médiocre d'ailleurs, *le Massacre de Paris,* a été consacrée par Marlowe à la Saint-Barthélemy : l'opinion protestante sur les principaux acteurs de ce drame, sur Charles IX, sur le duc de Guise, sur Catherine de Médicis, s'y reflète fidèlement. Qu'on se souvienne enfin, dans *le Juif de Malte,* de cette amère satire des deux moines se disputant l'honneur de sauver une âme et finissant, comme les maîtres de M. Jourdain, par se battre pour la plus grande gloire de leurs ordres respectifs.

C'est une question de savoir si, dans cette même pièce, Marlowe n'a pas été, comme Shakspeare depuis dans *le Marchand de Venise*, secrètement sympathique à la race juive : certains indices ont pu le faire croire. Mais qu'on ne s'y trompe pas : le public, très certainement, ne l'entendait pas ainsi; ce qu'il sifflait en Barabas, ce n'était pas seulement sa cruauté ou son avarice, c'était bien sa nationalité. En 1593, trois ou quatre ans après le drame de Marlowe, un médecin juif de la reine, nommé Lopez, qu'Essex accusa d'avoir voulu empoisonner Élisabeth, fut exécuté, à la grande joie de la populace.

L'idée presque superstitieuse, aussi, que Marlowe se fait de la royauté, le respect tout religieux que ses personnages professent pour la monarchie, d'où viennent-ils, si ce n'est de cette foule qui incarnait la patrie dans le souverain et qui considérait le régicide comme un fait monstrueux et contre nature? Si Élisabeth hésita si longtemps à faire exécuter Marie Stuart, c'est qu'elle respectait en elle, avec une secrète terreur, le caractère royal. « Être roi, dit Tamerlan, c'est être à moitié dieu. » Les Tudors avaient fait de cette idée le grand mobile de leur politique. De même Édouard II, forcé d'abdiquer, demande au temps de s'arrêter, afin que l'univers ne voie pas cette honte d'un roi se découronnant. Tout cela tient de près au respect de cette multitude pour le passé du pays, à son culte pour la mémoire des rois, au souvenir toujours présent, — et non atténué ou effacé, comme chez nous, par des guerres de religion, — des siècles précédens, à cette force morale, enfin, qui ne demandait qu'à devenir, le génie aidant, une source d'émotions

dramatiques. Elle le devint. On a calculé qu'en mettant bout à bout tous les drames historiques de cet âge dont nous avons le texte ou les titres, on aurait une histoire complète de l'Angleterre de 1199 à 1588. Daniel, Drayton, Warner, en de grands poèmes patriotiques, vont glorifier soit le passé, soit le présent de leur pays. La description que Drayton donna de l'Angleterre, en trente livres, dans son *Polyolbion,* n'a guère moins de cent mille vers : erreur poétique, si l'on veut; mais, à coup sûr, touchant exemple de l'amour du poète pour son sujet. Marlowe est plein de ce sentiment national qui inspirait Surrey, Sidney et Cavendish, et dont nous avons une preuve éclatante dans *Édouard II.*

Il est plein, enfin, de cet autre sentiment, singulièrement envahissant, qui enflait alors les âmes et que M. Taine a si magnifiquement décrit, le besoin d'apprendre, de reculer les frontières de la science dans le présent ou dans le passé : le goût du nouveau, et, comme nous dirions, de « l'exotique, » d'une part; le goût de l'antiquité, nouvellement révélée, de l'autre : même curiosité au fond, plus populaire d'une part dans la forme, plus savante de l'autre, mais toujours une dans son principe, qui est le désir d'etendre le domaine de l'intelligence et le royaume des esprits. Une révolution analogue à celle que fit, en 1543, le livre de Copernic dans le monde savant, s'opérait, à la lecture ou au récit des voyages merveilleux de Frobisher, de Drake ou de Hawkins, dans le peuple anglais, que ces hommes révélaient à lui-même. Tous rêvaient, comme Sidney, de l'El Dorado; tous s'enthousiasmaient pour les exploits des hardis flibustiers, ancêtres des colons du XIXe siècle. La littérature du temps est pleine de leurs exploits : un seul d'entre eux, le fameux Thomas Stukeley, a défrayé des vingtaines de drames. C'en est fait des barrières que le moyen âge mettait au monde : l'univers est devenu plus mystérieux en devenant plus vaste. De là, dans Marlowe, ces allusions aux pays lointains ou merveilleux; de là cette érudition géographique dont il abuse; de là ces listes de noms nouveaux ou étranges qui lui caressent délicieusement l'oreille, comme plus tard elles flatteront celle de Milton ou de Victor Hugo.

> Allons, relevez-vous, duchesse de Segorbe,
> Comtesse Albatera, marquise de Monroy !

« Nous te couronnons ici, dit un personnage de *Tamerlan,* monarque de l'Orient, empereur d'Asie et de Perse, grand seigneur de Médie et d'Arménie, duc d'Afrique, d'Albanie, de Mésopotamie et de Parthie. » Les lecteurs résolus qui ont été jusqu'au bout du

second *Tamerlan* savent que cette tirade est l'une des plus modestes du genre. De là aussi, — si nous nous élevons un peu plus haut, — ce besoin dévorant d'activité et de développement, cet amour du périlleux et de l'impossible, ce défi constant porté aux lois naturelles : caractère si frappant dans tout le théâtre de Marlowe, que M. Symonds en fait la marque propre de son imagination poétique. « Le bien que je préfère, dit le duc de Guise, est celui qui est trop haut pour moi. » D'un mot, c'est l'amour de la vie qui éclate et déborde, entraînant dans le torrent de l'action et de la science tout ce qui restait de l'âge du Graal, de celui de saint François d'Assise ou de celui de fra Angelico.

Quant à l'antiquité, elle est partout dans ce théâtre. Élève, comme la plupart des poètes du temps, des universités, Marlowe sort de Cambridge avec un trop-plein de savoir qu'il déverse à tout propos, et surtout hors de propos. Térence et Sénèque, Euripide et Virgile, Ovide et Lucain, tous ces maîtres se disputent les moindres recoins de sa mémoire. Toute sa tragédie de *Didon, reine de Carthage,* n'est, à deux épisodes près, que l'*Énéide* mise en dialogues; à certains momens même, Énée et Didon, par l'effet de l'émotion sans doute, parlent en vers latins : c'est le naturel qui reprend le dessus. « Mon cœur, dit Edouard II, est comme une enclume sur laquelle frappe le chagrin, comme frappent les marteaux des Cyclopes. » Mortimer, voulant persuader à son neveu que tout souverain a nécessairement un favori, lui cite, coup sur coup, Alexandre et Héphestion, Hercule et Hylas, Patrocle et Achille, Cicéron et Octave, Socrate et Alcibiade. Gaveston, pour séduire son roi, s'inspire de la légende d'Actéon et de Diane. Toute cette antiquité, d'ailleurs, subit des déformations étranges. Elle devient, sans que l'auteur s'en aperçoive, niaise, mièvre ou grotesque. Veut-on savoir comment mourut le vieux Priam? « Pyrrhus fit tournoyer son épée, et du vent de cette épée le roi tomba. »

Mais soyons justes. Une fois en sa vie, Marlowe a été merveilleusement inspiré par un modèle antique, et cela seul doit nous faire oublier les oripeaux classiques dont il a décoré ses drames. Je n'entends parler ni de sa traduction du premier livre de Lucain, qui témoigne d'une si pauvre connaissance du latin, ni de celle d'Ovide, fameuse pourtant et qui eut les honneurs du feu, mais de la paraphrase qu'il fit du joli poème grec de *Héro et Léandre.* Les contemporains, et Scaliger tout le premier, attribuaient ce petit chef-d'œuvre à Musée lui-même, père vénérable de toute poésie ; il est, en réalité, postérieur de plusieurs siècles à Jésus-Christ et l'œuvre, sans doute, d'un Alexandrin. En l'imitant, Marlowe construisit-il, comme le veut M. Swinburne, « un sanctuaire de marbre de

Paros? » J'opinerais plutôt pour une petite chapelle byzantine ornée de mosaïques et consacrée à Eros. A coup sûr, il n'y a rien, dans la poésie anglaise, sinon de plus chaste, du moins de plus parfait comme forme, de plus étincelant et, par suite, de plus intraduisible. Ni Keats, ni M. Swinburne lui-même n'ont fait mieux. Cela est d'une imagination rare, riche, « impeccable, » et qui donne fort à penser sur la prétendue « intempérance » du génie de l'auteur. Qu'il fût libertin ou même athée, c'est possible, quoique nous n'en sachions rien. Mais qu'il ne fût pas entièrement maître de son inspiration, en pleine possession de sa verve et de son style, capable de revenir, quand il le voulait, sur une œuvre, de la polir, de la modérer et de la parfaire, c'est ce qui touche au paradoxe. *Héro et Léandre* est l'œuvre d'un écrivain consommé. Au fond, c'est même ici le vrai Marlowe, celui qui visait à la gloire littéraire, celui qui avait pris aux poètes grecs et italiens le secret d'une forme achevée et cultivée, digne de Catulle ou de Pétrarque. L'autre pourrait bien n'être qu'un improvisateur tempêtueux et volontairement incorrect, qui a jeté *Tamerlan* ou *le Massacre de Paris* en pâture aux goûts grossiers de la foule. Celui-là aussi, qu'on ne s'y trompe pas, a son mérite propre, qu'il faut définir. Mais l'autre, l'élève de Cambridge, tout imbu des lettres antiques et du goût italien, le plus correct et le plus peigné des poètes de ce temps (sans en excepter ni Spenser, ni Shakspeare), ne doit pas être mis au second plan. Si l'une de ses œuvres a eu sa prédilection, c'est sans doute ce court poème, qu'il a légué à son ami Chapman le soin de terminer et qui témoigne une fois de plus de ce qu'on pourrait appeler « l'alexandrinisme » de ce temps.

II.

Toutes ces influences, ou populaires, ou savantes, les prédécesseurs de Marlowe les avaient subies comme lui. Tout au moins, il n'avait tenu qu'à Lily, à Peele et à Greene de les ressentir et de les exprimer avec la même force. En quoi donc Marlowe les dépasse-t-il? D'où vient qu'on lit encore *Édouard II*, ou bien qu'on ne lit plus guère *Endymion?* Quelle nouveauté a-t-il apportée au théâtre et quelle révolution y a-t-il accomplie?

Si l'on en croyait M. Rabbe, cette révolution aurait été bien moindre qu'on ne l'a cru jusqu'ici. Il y a là, suivant lui, un « lieu-commun » qui « court toutes les histoires du théâtre anglais » et qui consiste à faire dater de Marlowe le drame moderne. « Pour se faire une idée juste du mérite relatif des premiers essais de Mar-

lowe, il ne faut plus le comparer aux Richard Edwards, aux Gascoigne, aux Thomas Hugues (auteurs de quelques tragédies ou drames historiques), mais à Lily et à ses disciples plus ou moins indépendans, les Peele, les Greene, les Lodge, etc. » Mais pourquoi M. Rabbe n'a-t-il pas cru devoir citer plus expressément les « œuvres de mérite » qui diminuent si fort l'importance de *Tamerlan* et augmentent d'autant celle de Lodge, de Peele ou de Greene?

Il est forcé lui-même d'avouer que, si l'on excepte deux pièces de Peele et à peu près autant de Lily, toutes les œuvres que nous avons des auteurs qu'il nomme ou qu'il aurait pu nommer sont postérieures à 1587, c'est-à-dire à la première et à la seconde partie du premier drame de Marlowe. Il est vrai que Greene, que Lodge et que Lily étaient déjà, quand Marlowe débuta au théâtre, des auteurs appréciés. S'ensuit-il qu'ils fussent des écrivains remarquables? Il est vrai aussi que plusieurs de leurs pièces peuvent s'être perdues. Mais il ne l'est pas moins que la perte est médiocre. Ce que nous avons, — en y comprenant même *Campaspe* de Lily ou *le Jugement de Pâris* de Peele, — nous laisse peu de regrets sur ce qui nous manque, et les rares pièces de ces auteurs qu'on lise encore ont été précisément suscitées par Marlowe : témoin la gentille comédie de Greene, *Friar Bacon and Friar Bungay*, qui n'est qu'une imitation, ou, si l'on veut, une contre-partie du *Docteur Faustus*. En un mot, — et j'emprunte ici les propres paroles du savant éditeur de Peele et de Marlowe, M. Bullen, qui fait autorité en la matière, — « le reste des prédécesseurs de Shakspeare sont des ombres ; Marlowe seul est vivant. » Ce peut donc être un « lieu-commun » de considérer Marlowe comme le véritable créateur du drame moderne ; mais ce n'en est pas moins l'expression exacte de la vérité. Le théâtre anglais date, si l'on veut, de 1576 ou même d'avant, en ce sens qu'il existait déjà une salle de théâtre et une troupe de comédiens. C'est affaire aux érudits d'éclaircir ce point, qui est curieux, assurément. Mais il date et datera toujours de 1587, pour le commun des lecteurs ; et ce sera justice.

Accorderons-nous pour cela à M. Rabbe que *Tamerlan* soit une œuvre éminente, trop dédaignée par la critique, « le plus complet » comme « le mieux composé » des drames de Marlowe? Nullement. L'importance d'une œuvre, surtout de théâtre, dans l'histoire d'une littérature, n'est pas toujours en raison directe de sa valeur poétique. Il sera toujours permis, par exemple, à « l'amateur de lettres » de négliger, dans l'histoire de la tragédie française, les œuvres de Campistron, ou, dans celle de la comédie, les drames larmoyans de Nivelle de La Chaussée. Mais l'historien de la littéra-

ture sera toujours tenu de les étudier de près : car ce sont des chaînons essentiels dans le développement de deux genres. De même, et sans vouloir établir le moindre parallèle entre les œuvres, ni entre leur importance respective : *Tamerlan le Grand, qui, de berger scythe, par ses rares et merveilleuses conquêtes, devint un très grand et très puissant monarque*, est, somme toute, une production médiocre. Il n'en est pas moins vrai qu'elle eut le mérite d'accomplir ce que n'avaient fait ni Lodge, ni Peele, ni Greene, c'est-à-dire d'introduire au théâtre le mouvement et la vie. A ce titre, *Tamerlan* est une date, parce que Marlowe y a délibérément rompu en visière à certaines tendances et donné à certaines autres un essor incomparable.

Ç'a été, tout d'abord, la déroute de la tragédie pseudo-classique, de celle dont *Gorboduc* ou *Ferrex et Porrex* (1562) avait fourni le modèle achevé, de la tragédie toute en discours, où l'on ne meurt que derrière les portans et où la morale est le principal, ou plutôt le seul personnage. C'est, pour le dire en passant, se rendre la tâche un peu facile que de voir là un exemplaire suffisant de la tragédie classique et d'en inférer complaisamment, avec certains critiques, que cette tentative ayant échoué, le génie anglais était décidément rebelle aux « règles. » *Gorboduc* n'est pas plus une bonne tragédie classique que *Tamerlan* n'est un bon drame romantique. Mais l'un, malgré ses défauts, est l'œuvre d'un poète, ce que l'autre n'est à aucun degré. Il faudrait, si l'on tenait à juger une fois de plus ce procès des classiques et des romantiques en Angleterre, opposer Ben Jonson à Shakspeare, et non Marlowe à une ombre de poète et de dramaturge. En fait, l'école classique n'avait, en 1587, rien produit de notable, si ce n'est un critique très fin et même trop fin, en la personne de Sidney.

C'est Philippe Sidney qui écrivait, en 1583, ce passage si souvent cité contre les drames incohérens :

Dans les pièces nouvelles, vous avez l'Asie d'un côté et l'Afrique de l'autre, et tant d'autres sous-royaumes, que, quand l'acteur rentre en scène, il doit toujours commencer par dire où il est, car autrement on ne comprendrait rien au sujet. Vous aurez ensuite trois dames qui se promènent, cueillant des fleurs, et vous devrez croire que le théâtre est un jardin.

Puis, ce sera un naufrage, puis l'arrivée d'un monstre, puis une bataille représentée par « quatre épées et quatre boucliers. » Quant au temps, c'est pis :

Un jeune prince et une jeune princesse s'éprennent l'un de l'autre; après beaucoup d'épreuves, la princesse devient enceinte et met au monde un beau garçon; elle le perd, il devient homme, il tombe amoureux et le voilà prêt à faire, lui aussi, un enfant; et tout cela en deux heures.

On peut bien dire que Marlowe semble avoir relevé ce passage comme un défi et s'être fait son art poétique en violant de son mieux tous les principes posés, quatre ans auparavant, par Sidney.

Sidney demandait l'unité de lieu; Marlowe promena son héros dans tout l'ancien monde, de Perse en Tartarie et d'Égypte en Turquie. Sidney voulait quelque unité de temps : Marlowe conduisit son « berger scythe » de l'âge mûr à la tombe. Sidney réclamait une action qui eût un commencement, un centre et une fin : Marlowe écrivit le plus décousu de tous les mélodrames, sorte de parade de foire, à grand renfort de coups de canon et de tambours, ou, si l'on veut, vaste épopée barbare, découpée en tableaux incohérens, parsemée, il est vrai, de beaux vers, mais fort inférieure, comme œuvre de théâtre, au dernier des mélodrames de Bouchardy ou de Pixérécourt.

Du mélodrame, en effet, *Tamerlan* a tous les caractères essentiels. Le héros en est, comme Robert Macaire, un brigand; mais c'est un brigand très noble, une âme pure dans un corps de coquin. Il est cruel, mais bon, sanguinaire, mais miséricordieux, surhumain et pourtant homme par ses meilleurs endroits. Ce conquérant, qui promène par le monde ses tentes rouges et noires, rêve de délivrer les captifs chrétiens de la tyrannie des pirates d'Alger. Ce grand tueur d'hommes, pour qui la guerre est une fin et le meurtre une profession, élève des statues à Pylade et à Oreste. C'est, comme tous les héros du romantisme et comme Lucrèce Borgia elle-même, une antinomie vivante, un contre-sens continu, un défi à toute vérité moyenne, un « monstre » enfin. Voici encore, pour achever le parallèle, ce trait commun à tous les mélodrames, la foi au destin, à la fatalité, à « l'étoile. » — « Tire ton épée, vaillant soldat, dit orgueilleusement Tamerlan, essaie d'effleurer seulement ma peau qu'un charme protège, et Jupiter lui-même étendra sa main du haut du ciel pour écarter le coup et me garder de tout mal; » et, comme cette foi démesurée touche à l'hallucination, « vois plutôt, voici qu'il fait tomber une pluie d'or comme pour donner leur paie à mes soldats! » Un peu plus, il ne desespérera pas de devenir dieu. Voici enfin, à côté de ces grandioses extravagances, et par contraste, le plus vulgaire comique : ce pauvre roi Mycétès, errant et dépossédé, qui, pour sauver au moins sa couronne, la cache tout simplement dans un trou.

Tel est, dans sa naïveté, le point de départ du romantisme de Marlowe : une ruade de jeune poulain en liberté, la joie exubérante d'un échappé du collège qui tourne le dos aux convenances et casse les vitres à grands coups de poing. Mais qu'il crût avoir fait un chef-d'œuvre, c'est ce qui est au moins douteux. L'auteur de *Héro et Léandre,* celui même d'*Édouard II*, n'a pas dû être dupe longtemps des folies de *Tamerlan,* et on nous le fait, en vérité, trop « primitif » et trop « inconscient. » On a vu le succès qu'obtinrent ces rodomontades dans le monde littéraire où il vivait. Est-il donc si absurde de supposer qu'il y eût, même en 1587, même dans ce glorieux XVIe siècle que M. Richepin ne voit qu'à travers une lueur d'apothéose, des hommes de lettres capables, comme on dit, de « prendre le vent » pour conquérir le public? Le vent était, en 1587, au romantisme. Marlowe fut l'habile homme qui en profita.

Mais, derrière ce tumulte et ce scandale, il y avait, en germe, toute une forme nouvelle du théâtre tragique, grosse de promesses et d'avenir. Que d'élémens nouveaux, en effet, font leur apparition dans le drame, je ne dis pas seulement avec *Tamerlan*, mais avec les œuvres qui suivent et qui sont le développement naturel de la même idée, de 1587 à 1593! D'un mot, le drame se fait, d'artificiel et de pédantesque qu'il était, personnel et vivant, dans *Faustus* (1588), dans *le Juif de Malte* (1588-1590), dans *Édouard II* (vers 1590), dans *Didon* même par endroits (1). Tour à tour il devient lyrique, satirique, épique, philosophique et religieux. C'est une ombre qui s'anime et prend corps, éclairée de mille lumières nouvelles et teintée de mille reflets inattendus.

L'Auster et l'Aquilon, sur leurs chevaux ailés, — tout en nage, luttent parmi les cieux ruisselans; — leurs lances, qui éclatent, font jaillir le tonnerre; — leurs boucliers, frappés, jettent des éclairs.

C'est de l'épopée; c'est aussi le sentiment de la nature qui vient prendre sa place au théâtre et qui n'en sortira plus. « Qu'est-ce que la beauté? » se demande Tamerlan, et il développe en vers magnifiques ses inquiétudes et ses doutes. C'est l'élément lyrique qui envahit le drame et qui bientôt le débordera : — « Viens, dit Warwick à Gaveston, qu'il conduit au supplice, ton fantôme pourra causer avec le roi Édouard. — Traître, ne verrai-je pas le roi? — Le roi du ciel peut-être, mais point d'autre! » — « Adieu, vain monde! » s'écrie le condamné, et il marche au supplice. Ne pres-

(1) *Didon* est l'œuvre collective de Marlowe et de Nash. On n'en sait pas la date exacte.

sentez-vous pas la philosophie inquiète de certains drames de Shakspeare, la crainte de « l'au-delà » qui tourmentera Macbeth, la pensée toujours présente du sort mystérieux qui nous attend après la mort? C'est bien l'idée de la destinée humaine qui s'introduit dans le drame, ou, tout au moins, qui s'y renouvelle avec une puissance singulière.

Ainsi le théâtre n'est plus un simple amusement à l'usage des courtisans désœuvrés, tel que le concevaient Lily ou Peele. Du fait seul qu'il a été touché par un homme de génie, il devient un grand genre littéraire, susceptible des destinées les plus hautes. Chose étrange : c'est peut-être par ses qualités les moins « dramatiques, » — si toutefois nous prenons le mot au sens que lui donnent nos poétiques un peu étroites, — que Marlowe a vivifié le théâtre. C'est en y introduisant, à profusion, toutes sortes d'élémens étrangers, que Shakspeare aura pour rôle de contenir et de compléter. Car n'est-ce pas un paradoxe que de vanter, par exemple, « l'unité » de ces drames encore informes? ou la « vérité » de ces caractères à peine ébauchés? Où est, de grâce, l'unité d'*Édouard II*, la mieux construite pourtant de toutes ces pièces? où est la vérité du caractère d'Ithamore, l'une des plus admirées, pourtant, des créations de Marlowe? Si vous en êtes curieux, écoutez cet esclave, qu'on nous a présenté comme une brute sauvage et malfaisante, faire à la courtisane Bellamira cette déclaration :

Nous quitterons ce misérable pays, — et nous irons en Grèce, dans la Grèce adorable ; — je serai ton Jason, tu seras ma toison d'or ; — nous irons où les prairies sont couvertes de tapis bariolés, — et où les vignes de Bacchus s'étendent sur la terre... — Je serai Adonis et toi la reine d'amour.

Jamais Ruy Blas, le plus effrontément lyrique des héros de théâtre, ne s'est exprimé avec un plus parfait dédain des vraisemblances. Ce sont de charmans vers, à coup sûr, mais où sommes-nous, sinon en pleine fantaisie et en plein lyrisme? Visiblement, le poète recherche une beauté de la forme indépendante de la vérité des caractères; il parle, ou plutôt il chante, par la bouche de ses personnages. Ce sera affaire à Shakspeare de créer un théâtre proprement dramatique, où des hommes vivent et agissent sous nos yeux. Le mérite, très grand déjà, de Marlowe, est d'avoir imaginé le drame lyrique. Il a conçu de grandioses et magnifiques fantômes, héros d'épopée plus que de théâtre ; il leur a prêté le plus sonore et le plus poétique des langages ; il a créé à leur usage, — et c'est peut-être le plus solide de sa gloire, — le vers

non rimé, instrument incomparable ; il a jeté sur tout cela le voile d'une imagination splendide ; par-dessus tout, c'est un lyrique, comme l'ont été Schiller ou Hugo ; il est de ceux qui, pour emprunter un mot de Sainte-Beuve, triomphent et abondent « à côté du drame et de la vie toute vraie, » non au cœur de l'expérience et de la réalité. C'est pourquoi Barabas, Gaveston ou Ithamore n'ont en eux qu'une demi-vérité, la vérité du rêve, du cauchemar ou de l'ivresse. Comme Hernani ou comme le marquis de Posa, ils touchent du pied la terre, mais leur front se perd dans les nuées.

Voyez plutôt *le Juif de Malte*. Toute la pièce étant suspendue, en quelque sorte, à un seul personnage, — et c'est même, si l'on compare Marlowe à ses prédécesseurs, son originalité, — il est clair que de la vraisemblance de ce caractère principal ou même unique dépendra la vérité du drame. Or, personne ne conteste que, si les deux premiers actes sont à peu près de niveau avec nos idées modernes en fait de théâtre, les trois derniers ne sont qu'exagérations voulues, pur délire, envolées audacieuses de l'imagination. Par plus d'un trait, Barabas est un type traditionnel et vrai, tout au moins, d'une vérité de convention. Quand, empochant son argent, il dit : « Voici les bénédictions promises aux Juifs ; voilà quel était le bonheur du vieil Abraham, » nous voulons bien le croire, quoique nous ne soyons pas habitués à trouver chez les moins respectables de ses pareils une si philosophique franchise. Quand, ruiné, on lui rappelle l'exemple de Job et qu'il répond, non sans naïveté : « Job n'avait que 700 moutons, 3,000 chameaux, 200 paires de bœufs, 500 ânesses ; j'avais, moi, de quoi acheter tout cela et être riche encore ! » — c'est un trait de bonne comédie. Quand, ailleurs, avec une ironie de chien rampant, il parle à Lodowick de son honorable père, qui, « par pure charité et pitié chrétienne, » et pour le « catéchiser, « l'a jeté dans la rue, afin de transformer sa maison en « un asile pour des nonnes très chastes ; » quand il s'écrie : « Je ne suis pas, moi, de la tribu de Lévi, de ceux qui savent pardonner une injure ! » nous nous sentons en pleine vie et en plein drame. Mais nous voici en plein lyrisme. Quand Barabas a recouvré son argent et qu'il regrette, en jolis vers d'ailleurs, de n'être pas « l'alouette qui vole dans les airs, » est-ce lui qui parle ? est-ce Marlowe ? Quand, errant et tremblant dans les ténèbres, il se compare lui-même au « corbeau de mauvais augure, qui... dans l'ombre de la nuit silencieuse secoue la maladie de ses ailes noires, » est-ce lui qui se rend ce témoignage ? est-ce le poète qui le rend sur lui ? Comment croire que cet Harpagon, si Harpagon soit-il, en vienne à empoisonner sa propre fille avec cette gaîté macabre et cette joie sata-

nique? C'est encore du mélodrame, et du moins bon, que le crime joyeux, rayonnant et qui s'applaudit de sa propre horreur. Je ne parle pas des extravagances du dénoûment : il faudrait, pour les rendre admirables, que tout ce qui est violent fût pathétique et que tout sang versé fût un sujet de tragédie. Avec tout cela, c'est une œuvre étrange que *le Juif de Malte*, et c'est une œuvre poétique. On ferait, en taillant dans ces drames de Marlowe, une admirable anthologie de morceaux lyriques. On y trouverait jusqu'à des esquisses comiques, d'un style très brillant et très haut en couleur : témoin ce « coquin poilu, déguenillé, ébahi, — qui, quand il parle, tire sa barbe grisonnante, — et l'entortille deux ou trois fois autour de son oreille. » Callot, ou Rabelais, seraient chez eux dans ce théâtre, où tous les genres et tous les tons se heurtent ou se confondent. Mais que dire de l'ensemble? Sans doute, il fallait cette transition entre *Tamerlan* et *le Marchand de Venise;* mais tout ce qu'on peut souhaiter aux plus fanatiques admirateurs de Marlowe, c'est qu'on ne joue jamais *le Juif de Malte*. Ils risqueraient d'y perdre quelques illusions.

Malgré deux scènes admirables et dignes de Shakspeare, on en peut dire autant d'*Édouard II :* remarquable ébauche, si l'on veut, mais ébauche; fragment admirable par endroits, mais fragment. Qu'ici encore l'œuvre de Marlowe marque un progrès décisif sur celles de ses devanciers; qu'elle soit, comme le dit M. Rabbe, « le premier effort sérieux de chronique historique poétisée et dramatisée, » c'est ce qui est incontestable : la meilleure preuve en est dans les emprunts que Shakspeare lui a faits. Voyez aussi quelle violence dans ces ripostes qui se croisent comme des coups de poignard : « Tu fronces le sourcil, ambitieux Lancastre? L'épée égalisera les rides de ton front et taillera tes genoux devenus trop raides! » — « Nous le traînerons par les oreilles au billot, » dit un seigneur du favori Gaveston. Relisez les sarcasmes dont les nobles accablent ce misérable roi; écoutez ces barons féodaux se quereller comme des dogues. Assurément, toute cette matière est tragique. Mais on ne saurait dire que la mise en œuvre soit suffisante, bien loin qu'elle soit « parfaite. » Nulle gradation, nul progrès dans l'action. Du premier coup, nous sommes jetés, pour n'en plus sortir, en plein paroxysme de la passion. Les situations se succèdent, mais ne s'enchaînent pas. Les caractères sont esquissés, non dépeints. Ce n'est pas encore là un drame historique; il n'y a que des scènes. Mais hâtons-nous de dire, sous peine d'être injustes, que si *Édouard II* n'est pas l'œuvre attendue, c'est du moins un magnifique acheminement vers *Richard III*. Deux de ces scènes sont fort belles. Dans l'une, c'est le roi, détrôné et poursuivi, qui se

réfugie à l'abbaye de Neath : « Bon père, dit-il à l'abbé, sur ton sein je pose cette tête lourde de beaucoup de soucis : oh! puissé-je ne jamais rouvrir les yeux, ni relever cette tête qui tombe! Oh! puissé-je ne jamais relever ce cœur mourant! » Dans l'autre, nous le retrouvons malade de faim et de froid au fond d'un fossé du château de Berkeley, attendant sa dernière heure. Voici qu'il aperçoit près de lui son assassin :

Tes regards ne peuvent cacher que la mort. Je vois mon tragique destin écrit sur ton front. Pourtant, attends un moment; retiens ta main sanguinaire. Que je voie venir le coup avant qu'il me frappe, afin qu'au moment même où je perdrai la vie, mon âme puisse s'attacher plus fermement à mon Dieu;

et comme Lighthorn proteste et l'engage à dormir :

N'était que le chagrin me garde éveillé, je dormirais; car depuis dix jours ces paupières ne se sont pas fermées. Maintenant même, comme je parle, elles tombent, et pourtant la crainte les rouvre. Oh! pourquoi restes-tu assis là?

— Si vous vous défiez de moi, je sortirai, monseigneur.

— Non, non, car si tu as l'intention de m'assassiner, tu reviendras; reste donc. (Il dort.)

— Il dort!

— Oh! que je ne meure pas encore! Attends un peu!

— Qu'y a-t-il, monseigneur?

— Quelque chose me bourdonne aux oreilles, et me dit que, si je m'endors, je ne m'éveillerai plus. C'est cette peur-là qui me fait trembler ainsi; c'est pourquoi, dis-moi, dans quel intérêt es-tu venu?

— Pour te débarrasser de la vie! Viens, Matrevis!

III.

L'idée toujours présente de la mort, la douleur morale ou physique qui guette l'homme pour l'étreindre, l'avenir obscur et menaçant au-delà du tombeau, tel est le thème habituel de ce théâtre dont on a voulu faire l'une des plus poétiques expressions de « la joie de vivre. » C'est ici, en définitive, le grand titre littéraire de Marlowe : il a été, avant Shakspeare, le peintre le plus tragique de la misère humaine.

Car toutes les passions douces sont absentes de ces drames. L'amour, dont les plus grands pessimistes ont fait la consolation de l'homme, y paraît à peine. Les sentimens y sont rudes et deme-

surés; ils s'appellent la crainte, l'avarice, la trahison, l'ingratitude, la lâcheté. Ce sera le rôle de Shakspeare de rendre à l'amour sa place naturelle, et pour longtemps: car après Imogène et Desdémona, nous aurons Amoret, Evadné, Viola, Edith, toutes les héroïnes de Fletcher dont le nom seul est un charme pour l'oreille. Marlowe les ignore ou les écarte. Ce qu'il peint, c'est la souffrance et c'est la mort. Qu'on se rappelle dans *Tamerlan* la fin atroce du roi Bajazet se brisant la tête contre les barreaux de sa cage. Que dire des détails hideux qu'on nous donne sur les derniers jours d'Edouard II? Cela soulève le cœur. Un spectateur moderne n'y tient pas. En vérité, la mort est le personnage présent et invisible qui domine ce théâtre : non pas la mort décente et voilée de nos tragédies, personne d'esprit et de goût qui fait son devoir discrètement, masquant l'horreur du fait brutal sous le flux des paroles et enveloppant la grossièreté du dénoûment dans l'harmonie des beaux vers; mais bien la mort avec son mystère et ses affres, le saut dans l'inconnu, le frisson des nerfs, la révolte de l'être qui ne veut pas finir. Un courtisan rebelle, qu'on mène au supplice, dit à la reine : « Ne pleurez pas Mortimer, qui méprise le monde, et qui, comme un voyageur, s'en va découvrir des pays inconnus! » Il sort. Un instant après, on apporte sa tête coupée. Malgré nous, une question nous obsède : l'idée de ce voyage mystérieux nous trouble. La toile tombe, et nous restons pensifs et inquiets de l'autre vie. Singulier effet d'un drame, que d'agir comme un sermon!

Je ne sais si le caractère essentiel de la Renaissance fut d'être, comme l'affirme M. Richepin, « délibérément affranchie de toute morale, » ni même si un pareil affranchissement est possible. Ce qui est bien certain, c'est que jamais siècle ne fut plus hanté du problème de la destinée. S'il est un trait qui soit commun à tous les dramaturges contemporains ou successeurs de Shakspeare, de Marlowe à Webster, de Marston à Massinger, c'est celui-là. Nul théâtre n'a été plus imprégné d'une idée. M. Symonds a réuni un certain nombre des jugemens les plus significatifs dont il abonde, sur la mort et sur la vie. On ferait un gros volume en les réunissant tous. On n'y trouverait nulle part, — faut-il le dire? — de doctrine arrêtée. Ce ne sont que doutes, méditations, mélancolies de poètes. Ils auraient tous pu dire, comme ce personnage de la *Tempête:* « Nous sommes de la matière dont sont faits les rêves. » Aucun écho des querelles théologiques qui ont rempli leur siècle, si ce n'est d'amères satires contre les puritains, ennemis des théâtres. C'est qu'ils vivent dans une de ces époques indécises où les principes se combattent et se balancent, en laissant beaucoup

d'âmes, parfois les plus nobles, sceptiques, languissantes ou révoltées. Vers 1590, la doctrine protestante n'avait pas encore pris corps en Angleterre; elle restait, si l'on peut dire, dans la majorité des esprits, à l'état fluide; elle ne s'était pas condensée. Le beau livre de Richard Hooker sur les *Lois de la politique religieuse*, qui devait être l'un des fondemens de l'anglicanisme, ne commença de paraître qu'en 1594. Élisabeth elle-même, toute protestante qu'elle fût, se défiait du calvinisme, où elle pressentait le germe de l'esprit républicain. En dépit de ses théologiens, elle conserva toute sa vie les symboles catholiques, le crucifix, les cierges et les fêtes des saints. Tout changera sous Jacques Ier, roi dévot, et le divorce ira s'accentuant entre ceux qui constitueront bientôt les deux grands partis des Cavaliers et des Puritains. Grotius pourra écrire, en 1613, de la cour d'Angleterre : « La théologie règne ici en souveraine. » La Bible aura, suivant la formule de Greene, définitivement remplacé Plutarque. Mais le public de Marlowe n'en était pas là. Il n'avait pas pris son parti encore de la révolution qui se préparait. Il se contentait de s'intéresser passionnément aux questions morales et de vivre dans une atmosphère comme baignée de surnaturel. C'est pourquoi Marlowe écrivit *la Tragique histoire du docteur Faustus*.

Celle-ci est bien la plus complexe des œuvres que le XVIe siècle allait léguer au XVIIe. C'est la plus curieuse du théâtre de Marlowe. C'en est aussi la plus significative pour nous, — à une condition cependant : c'est que nous dépouillerons ce nom de Faust de tout ce que l'art moderne y a attaché de symboles. Il y a des noms prédestinés, celui de don Juan, celui de Faust, celui de Tannhauser, qui portent avec eux toute une part de l'héritage moral, philosophique ou esthétique de l'humanité. Ils sont gros des sens les plus variés, et par là même décevans. Goethe lui-même n'avait-il pas fini par personnifier en Faust jusqu'aux tendances les plus mystérieuses, jusqu'aux aspirations les moins définies de son génie ondoyant? Cela est si vrai que, depuis lui, poètes, peintres et musiciens, de Berlioz à Ary Scheffer, de M. Gounod à Lenau, — combien d'autres encore! — ont refait chacun un Faust à leur image, et que de tous ces Faust réunis il est peut-être sorti une idée ou une impression d'art, mais à coup sûr il ne s'est pas dégagé un caractère.

Débarrassé de ce voisinage encombrant, le drame de Marlowe est encore suffisamment étrange. Car il tient, d'une part, du moyen âge par le caractère sensible et imaginatif de la religion, ainsi que par la foi au surnaturel, de l'autre à la Renaissance, par la place qu'y occupe le besoin de savoir et d'apprendre. Il est an-

tique et il est moderne. Il est, comme le veulent les critiques anglais, « teutonique », puisque le fond en est puisé dans une légende allemande; mais il est classique aussi, par le nombre des souvenirs et des inspirations antiques. Il est plein de l'esprit protestant, puisque le pape y est bafoué, ainsi que l'église, et il n'est guère moins catholique, par le rôle qu'y jouent diables, anges et péchés capitaux. Il est théologique et il est philosophique. Il est tragique et il est comique (1). Au point de vue du pur humanisme, c'est un monstre : car il ne présente ni unité d'action ni unité d'impression. C'est, si l'on veut, une œuvre enfantine et qu'on a pu comparer à un spectacle de marionnettes, tant les personnages en sont uns; mais c'est aussi, par un autre côté, une œuvre d'un art consommé, puisqu'elle revêt de formes très simples un sujet qui l'est très peu.

Ce qui est certain, c'est qu'aucune pièce, sans en excepter *Tamerlan*, n'a marqué un pas plus décisif dans l'histoire du théâtre anglais, — non par la forme, mais par le fond. Qu'on se rappelle les enfantillages de Lily, l'euphuisme prétentieux et vain dont souffraient les Peele et les Greene, beaux-esprits incapables d'un sujet un peu relevé, — Greene l'a bien montré le jour où il a voulu faire, lui aussi, son *Faust;* — qu'on se figure l'étrange tournure qu'avait donnée aux intelligences, depuis 1579, le livre d'*Euphues* ou l'*Anatomie de l'Esprit*, cette dernière incarnation de la scolastique, dont l'influence se retrouve encore jusque dans Shakspeare et dans Marlowe; puis qu'on relève, non pas même la dernière et admirable scène où Faustus attend la mort et que tous les lecteurs de M. Taine ont présente à la mémoire, mais simplement ce court dialogue entre Méphistophélès et sa victime.

Dis-moi ce qu'est ce Lucifer, ton seigneur? — L'archirégent et le maître de tous les esprits. — Ce Lucifer ne fut-il pas un ange, jadis? — Oui, Faustus, et très cher à Dieu. — D'où vient donc qu'il est prince des démons? — Oh! par suite de son orgueil effréné et de son insolence, qui l'ont fait rejeter par Dieu de la face du ciel. — Et qu'êtes-vous, vous qui vivez avec Lucifer? — De malheureux esprits qui tombèrent avec Lucifer, conspirèrent contre Dieu avec Lucifer et sont damnés à jamais avec Lucifer. — Où êtes-vous damnés? — En enfer. — D'où vient donc que tu es hors de l'enfer? — Eh quoi! l'enfer est ici; je n'en suis pas sorti. Crois-tu donc que moi, qui ai vu la face de Dieu, qui ai goûté aux joies éternelles du ciel, je ne souffre pas les tourmens de dix mille enfers, par la privation d'une impérissable féli-

(1) Beaucoup des scènes comiques ont été retouchées ou ajoutées.

cité? Oh! Faustus, laisse ces questions frivoles, qui frappent de terreur mon âme défaillante!

Que nous voilà loin de Lily et près, non seulement de Shakspeare, mais de Milton! L'étrange mélancolie, et bien humaine, que celle de ce diable à qui Faust demande quel intérêt il trouve à gagner des âmes et qui répond par le vers fameux:

Solamen miseris socios habuisse doloris!

C'est un pauvre démon tout triste, et presque honteux, qui n'a de commun que le nom avec le personnage de Goethe, et si malheureux, à tout prendre, que nous oublions de le maudire. Il n'a ni sarcasmes ni orgueil. C'est un vaincu et un découragé.

Faustus n'est guère plus heureux. Dans ces vingt-quatre années de voluptés qu'il a achetées de son âme, il ne trouve que de rares heures de félicité. A vrai dire, il n'en est qu'une où cette félicité soit digne de lui. C'est, on s'en souvient, l'évocation d'Hélène. L'enchanteresse paraît, et il s'écrie:

Voilà donc le visage pour qui furent lancés mille vaisseaux, — et brûlées les tours d'Ilion, qui se perdaient dans les nuées! — Douce Hélène, qu'un baiser de toi me rende immortel! — Ses lèvres aspirent mon âme: voyez où elle s'envole! — Viens, Hélène, viens, rends-moi mon âme! — C'est ici que je demeurerai: car le ciel est dans ces lèvres, — et tout ce qui n'est pas Hélène n'est que misère et rebut. — Je serai Pâris, et pour l'amour de toi, — au lieu de Troie, je saccagerai Wittemberg; — je combattrai le faible Ménélas, — et porterai tes couleurs sur mon cimier orné de plumes. — Oui, je blesserai Achille au talon, — puis je reviendrai vers Hélène quêter un baiser. — Oh! tu es plus belle que l'air du soir, — revêtu de la beauté de mille étoiles; — tu es plus brillante que Jupiter, quand en flammes, — il apparut à la malheureuse Sémélé; — plus charmante que le monarque du ciel, — dans les bras azurés de la voluptueuse Aréthuse, — et nulle autre que toi ne sera ma bien-aimée!

Mais qu'on ne s'y trompe pas. Il y a peu de passages de ce ton. Ce bonheur est fugitif, et cet enivrement est court. Rien n'est plus misérable et plus mesquin que la prétendue grandeur de ce docteur Faustus; rien n'est plus « moral; » c'est une démonstration pleine d'*humour*, mais sans gaîté, du néant de nos plaisirs. Quelle ironie dans ces joies enfantines, dans ces farces, dans ces *pageants*, dans ces moines battus, dans ce soufflet donné à un pape, dans

ces cornes plantées sur le front d'un chevalier! En vérité, c'est payer cher d'aussi tristes plaisirs que de souffrir l'affreux remords qui poursuit constamment Faustus. Car il n'a pas plus tôt signé sa mort éternelle qu'une horrible anxiété le saisit pour ne plus le quitter. Son bon ange le poursuit, lui murmurant aux oreilles: « Repens-toi ! » Il répète tristement : « Mon cœur est si endurci que je ne puis me repentir! » Marlowe est le premier écrivain moderne, si l'on excepte les théologiens, qui ait décrit cette dureté de l'âme et cette sécheresse du cœur, ce besoin de jouir qui se heurte aux idées morales, comme à un invincible obstacle, ce désespoir et ce vertige de l'âme pécheresse, qui se débat contre un frein invisible qu'elle ne secouera jamais. C'est pourquoi ce drame nous touche si fort; car c'est une œuvre très triste et très ironique.

« La pensée maîtresse du *Faust*, » nous dit M. Taine, c'est qu'il faut « se gorger et fermer les yeux sur l'issue, sauf à être englouti le lendemain. » Eh! quoi! ce serait la morale de ce fragment mélancolique où la vanité de la vie est étalée dans cette lumière crue? A vrai dire, sur l'intention dernière du poète, on discutera toujours. Fut-il un philosophe? Fut-il un pur artiste? S'est-il mis lui-même dans son œuvre? A-t-il, au contraire, raillé sa propre pensée? Nous voudrions le savoir, et nous ne le saurons jamais sans doute. Mais l'œuvre est sous nos yeux, et c'est la plus désenchantée qui soit. Elle est inachevée et incohérente; mais, dans son imperfection, elle en dit long sur les spectateurs qui l'ont applaudie. Simple ébauche, elle n'en est pas moins la tentative la plus intéressante de Marlowe, parce qu'il y a des sujets qu'il est glorieux de traiter. Littérairement, elle est une date dans l'histoire du théâtre moderne : car elle marque l'introduction de l'idée religieuse, ou, plus simplement, du problème de la vie, dans le drame. Elle a fait souche : car *Hamlet* au moins et peut-être *la Tempête* sont sortis de là.

Mais les imitateurs ont été plus illustres que nombreux; et, si l'on en veut la raison, elle est tout entière à l'honneur de ce Marlowe, si « déréglé, » si « débordé, » si « outrageusement véhément et audacieux. » C'est que tout ce dérèglement et tout ce débordement lui ont laissé le temps de se poser ce problème de la destinée de l'homme et d'ennoblir le théâtre de son temps en le portant à la scène. Il y a des auteurs dramatiques plus fameux qui n'ont jamais trouvé ce temps-là, — et à qui, d'ailleurs, personne n'en fait un reproche.

JOSEPH TEXTE.

LES PROGRÈS

DE LA

SCIENCE ÉCONOMIQUE

DEPUIS ADAM SMITH

A entendre certains publicistes, les doctrines économiques de l'école d'Adam Smith n'existeraient plus; elles auraient été répudiées par presque tous les économistes modernes, qui auraient remplacé par des vérités solides les erreurs propagées par le savant écossais et ses partisans. Quand on parcourt ensuite les ouvrages de ces détracteurs des doctrines de « l'école classique, » on est tout étonné d'y trouver presque toujours les mêmes propositions, peu ou point modifiées. Si ces savans s'étaient bornés à dire aux économistes: nous n'attaquons pas votre science, elle est le produit de l'expérience; mais la science pure ne suffit pas, elle reste volontiers dans les régions supérieures et la société n'en est pas affectée; ce qu'il nous faut, c'est l'application, la pratique; or votre pratique n'est pas la bonne, nous allons vous en proposer une meilleure, — s'ils avaient tenu ce langage, il y aurait eu possibilité de s'entendre. Le terrain de la discussion aurait été circonscrit et les débats auraient porté sur les véritables difficultés. Celles-ci auraient ainsi été plus facilement résolues... quand elles sont solubles. Au lieu de procéder de cette façon, c'est la science elle-même qu'on attaqua, la discussion porta à côté de la question, et les phrases remplacèrent les argumens. Ce n'est cependant

pas sans raison que les adversaires de l'économie politique classique ont procédé ainsi. C'est qu'ils ne demandaient pas, pour la plupart, d'améliorer seulement la société, de la faire progresser; ils prétendaient la transformer. Or la société se compose d'hommes, les hommes ont leur nature, et c'est sur cette nature que la science est fondée. Les réformateurs ne se préoccupaient pas de cette nature, ils l'auraient même volontiers mise en doute, car la science les gênait, et ils ne pouvaient que la contester.

On aura deviné que les réformateurs auxquels nous venons de faire allusion sont les socialistes. Les premiers qui se firent connaître étaient des utopistes, des rêveurs pour qui les hommes et la société étaient une matière première malléable et organisable à merci. Plus tard des politiciens s'emparèrent de cette veine et l'exploitèrent à leur profit. Nous n'avons qu'à nommer Lassalle et K. Marx, et l'on sait qu'ils ont eu des successeurs. Toutefois, les socialistes proprement dits ne sont pas les adversaires les plus sérieux de l'économie politique, et c'est dans le camp même des adeptes de la science qu'une scission s'est produite. Les économistes qui l'ont provoquée se sont déclarés plus ou moins explicitement les partisans de Rodbertus, Marx et Lassalle. Ils étaient jeunes alors et n'ont pu résister à l'éloquence de l'un et à la science très réelle, mais mal appliquée de tous les trois. Un groupe d'économistes allemands se sépara donc, en 1872, au congrès d'Eisenach, avec éclat, de l'école classique, lui reprochant de se complaire dans la théorie et de ne rien faire pour la pratique, de laisser les malheureux croupir dans la misère, sans rien tenter pour les en tirer, et cela par amour du « laisser faire » et par répugnance pour l'intervention du gouvernement. Ils fondèrent une société d'application, dite de la *Socialpolitik,* se proposant de rechercher les moyens de faire cesser les maux dont on se plaignait, sans reculer devant l'intervention gouvernementale.

La société de politique sociale s'est mise à la besogne et n'a pas tardé à s'apercevoir qu'il n'est pas aussi facile qu'on le croirait d'abord de modifier les relations économiques des hommes. Elle a cependant publié de bonnes monographies, que nous nous sommes empressés d'utiliser, et, depuis lors, quelques-uns de ses membres ont rédigé des traités, dans lesquels ils ont fait valoir leurs points de vue (1). Nous avons étudié ces traités pour y relever les progrès, bien clairsemés, qui peuvent s'y trouver au milieu de la vieille

(1) En rédigeant des traités, ces savans sont devenus infidèles à l'esprit de la société qui déclarait, au début, que l'humanité n'était pas assez avancée pour formuler une science économique.

science dont, — M. Ad. Wagner et d'autres l'ont avoué, — ils ne peuvent pas se passer. La jeune école d'économistes allemands a fait des prosélytes en Italie, en Angleterre et ailleurs; nous avons pris connaissance des livres qui ont été publiés dans ces pays, et nous n'avons pu en tirer que peu de profit, comme on le verra par la suite (1).

I.

En parcourant les ouvrages d'économie politique qui ont paru depuis un quart de siècle, on y découvre, nous l'avons fait pressentir, peu de vérités nouvelles; ce qui distingue donc l'école de la *Socialpolitik* de l'école fondée par Adam Smith et J.-B. Say, ce sont moins les doctrines que leur esprit et leurs tendances. Le mot tendances ne s'applique pas à l'école d'Adam Smith, elle n'en a jamais eu, elle expose les lois de la production des richesses, celles de leur circulation, de leur répartition et de leur consommation, sans autre préoccupation que celle de la vérité. Elle n'est sans doute pas infaillible, elle le sait, et ne cesse de consulter les faits pour redresser les erreurs dans lesquelles elle peut tomber; en un mot, elle cultive une science, et elle ne fait que cela. La nouvelle école ne méprise pas la vérité, sans doute, mais la vérité est le fait, c'est un point secondaire, c'est terre à terre; elle ne se contente pas de savoir, elle veut encore réformer. Elle a un idéal, elle en a même plusieurs : elle veut que l'économie politique soit « éthique » ou morale (2), qu'elle favorise les classes inférieures, qu'elle se spécialise par pays, et qu'elle tienne compte des particularités individuelles. Ce sont là les tendances de la nouvelle école. On voit que l'école de la *Socialpolitik* est pleine de bonnes intentions, et comme nous savons où vont les bonnes intentions, nous nous en méfions un peu.

En effet, que peut signifier cette proposition que nous reproduisons textuellement : « La nouvelle école veut que l'économie politique soit éthique? » Veut-elle aussi que la chimie soit grande et la physique petite, l'astronomie large et l'histoire naturelle étroite, ou préfère-t-elle d'autres adjectifs pour ces sciences? Une science n'est ni morale, ni immorale, car elle se borne à formuler des vérités, ou ce qu'elle croit être des vérités; elle est d'ailleurs imper-

(1) Nous en donnons des preuves plus amples dans l'ouvrage sur *les Progrès de la science économique* qui paraîtra à la librairie Guillaumin.

(2) La nouvelle école a remplacé le mot *moral* par le mot *éthique*, serait-ce parce qu'il est plus vague?

sonnelle ; ce n'est pas la science, c'est l'homme appliquant les lois économiques qui pèche contre la morale ou qui la respecte. Celui qui confond l'enseignement de la science avec les agissemens des hommes fait une confusion qui le met hors la discussion. Il est probable que l'école politico-sociale s'est mal exprimée, elle voulait peut-être simplement dire : *l'homme étant susceptible, dans ses actions économiques, de transgresser les préceptes de la morale, il faut que l'État établisse des freins pour l'en empêcher*. Si elle s'était exprimée ainsi, tout le monde lui aurait donné raison en principe ; seulement, l'application aurait montré que, sans s'en rendre compte, elle demande au gouvernement beaucoup plus de prescriptions et de restrictions que des hommes libéraux n'en peuvent admettre. C'est que, souvent, le bien et le mal sont tellement mêlés, que le frein les arrêterait tous les deux à la fois.

Du moins, eu égard à ses tendances prétendues pratiques et à son esprit autoritaire, c'était la seule pensée qu'on pouvait attribuer à cette société ; mais l'un ou l'autre des publicistes qui la composent pourrait ne pas se déclarer satisfait de notre commentaire. Nous allons donc reproduire quelques passages d'un exposé authentique de leurs doctrines, pris dans un ouvrage très estimé et qui, sous plusieurs rapports, a un vrai mérite, — nous ne le nommons pas, pour ne pas être obligé d'atténuer l'expression de notre jugement ; — eh bien, ce livre, pour nous faire connaître « l'essence et la nature de l'économie politique, » développe des idées que nous allons résumer, en conservant autant que possible les expressions mêmes de l'auteur. L'économie politique, dit-il, est sans doute un « phénomène d'ordre matériel » (*eine Erscheinung materieller Art*). Elle représente les hommes occupés à produire des biens matériels, à les échanger, à les employer ou consommer ; les hommes peinent et luttent pour les obtenir, l'acquisition de ces biens est le « but et le contenu (*Zweck und Inhalt*) de l'activité privée comme de l'activité publique. » Mais l'économie politique n'a pas seulement ce caractère, elle a aussi « une signification élevée, immatérielle, éthique et civilisatrice » (*eine hohe immaterielle, ethische und culturelle Bedeutung*). Cette « signification » est largement développée par l'auteur, et avec un goût littéraire digne d'éloge. Or, dans une définition, il ne s'agit pas de faire de belles phrases, mais de peindre la réalité ; l'auteur a préféré nous faire connaître son idéal.

On peut nous arrêter ici et dire : vous croyez peut-être que l'auteur parle de la science économique, le mot dont il se sert (1)

(1) *Volkswirthschaft*. On n'est pas d'accord sur la signification de ce mot.

s'emploie aussi pour « description de la vie économique » d'un pays; la nouvelle école préfère même cette acception à l'autre, qui est employée par l'école classique. Supposons que l'auteur ait réellement pensé à la vie économique d'un pays, aux hommes travaillant pour se procurer leur pain quotidien et la satisfaction de leurs autres besoins, et demandons-nous dans quel coin de leur cœur ces hommes auront caché les aspirations « élevées, immatérielles, éthiques et culturales » qui, prétend-on, se dégagent des efforts qu'ils prodiguent pour gagner leur vie, pour atteindre à l'aisance, pour conquérir l'opulence? Voyez-vous d'ici le cultivateur songeant à ses aspirations élevées en labourant son champ et en récoltant son blé, le banquier signer ses traites en évoquant ses aspirations immatérielles, le cordonnier, le serrurier, le maçon penser à l'éthique à chaque coup de marteau qu'ils donnent, le pêcheur jeter ses filets en l'honneur des progrès de la culture humaine! Nous ne nions cependant pas ces aspirations, mais ce n'est pas en luttant pour la vie qu'on les poursuit, c'est plutôt dans les momens où les soucis reposent. La vie économique est une vie de peine matérielle, et les nobles aspirations en consolent les âmes d'élite. Il est évident que ces publicistes allemands mêlent des choses très différentes, les actes de la vie économique, où l'homme est en lutte avec des difficultés matérielles, et les aspirations de la vie morale, qui peuvent se rencontrer sur le même terrain, mais qui n'en sont pas moins parfaitement distincts.

Ce n'est d'ailleurs pas en niant les faits qu'on en a raison. Adam Smith et ses successeurs ont attribué à l'amour de soi, à l'intérêt personnel, à l'égoïsme, — n'est-ce pas trois expressions pour une même chose? — une grande influence sur les actions économiques des hommes; l'école politico-sociale croit devoir, au nom de l'éthique, leur en faire un reproche; mais, le reproche fait, et l'éthique satisfaite, l'école reconnaît *expressément* que l'homme pense en effet avant tout à soi, et que le nombre des hommes qui se sacrifient pour leur prochain est très modéré. Dans les livres récens, le reproche est ainsi formulé : l'école classique a eu tort de dire que l'homme est uniquement égoïste (personne n'a jamais dit cela), l'homme est aussi accessible aux sentimens altruistes. — Eh bien, vous trouverez cette même proposition ou d'autres analogues en toutes lettres dans les traités d'économistes de l'école classique!

Tout le monde sait d'ailleurs qu'on rencontre fréquemment dans l'homme des qualités opposées, qu'un individu peut être serré dans les affaires économiques et en même temps très large dans le domaine de la charité ou du patriotisme, qu'on peut être égoïste

dans le train ordinaire des choses, et dévoué, prêt au sacrifice à ses momens. Au reste, on abuse du mot égoïsme, l'égoïste n'est pas nécessairement méchant. L'homme moyen ne veut de mal à personne, il est seulement indifférent ; il ne pense pas aux autres, voilà tout. A chaque occasion, c'est le Moi qui se présente en premier, et dans un grand nombre de cas, la Nature exige qu'on le satisfasse. L'homme ordinaire fera du bien à son prochain, s'il n'en résulte pour lui ni privation, ni souffrance. L'homme supérieur fera davantage... mais en cela l'école politico-sociale n'a absolument rien inventé, et ses « unités, » ses « sujets économiques » (manières de dire : les individus) ne sont pas meilleures que les « économies privées » (autre manière de dire : individus) des autres pays. La substitution d'un mot à un autre, et le remplacement d'un terme concret par une expression abstraite, ne constitue pas un progrès.

Jusqu'à présent, malgré les belles pages qu'elle a écrites en faveur des classes inférieures, l'école politico-sociale n'a pas encore fait hausser les salaires d'un centime. Or il ne semble pas possible d'augmenter les jouissances des ouvriers autrement qu'en élevant leurs revenus, car : pas d'argent, pas de jouissances. Nous ne sommes pas surpris de l'insuccès des partisans de la *Socialpolitik*, ils ont entrepris une chose qui est au-dessus de leurs forces, le taux des salaires ne dépendant ni des phrases que de savans professeurs peuvent mettre dans leurs livres, ni des prescriptions des gouvernemens les plus puissans, ni même toujours, et cela paraîtra plus étonnant encore, de la volonté soit des patrons, soit des ouvriers. Ce sont, d'une part, la consommation, et de l'autre, la concurrence internationale qui gouvernent les prix et par eux, au moins partiellement, les salaires. Les actions et réactions qui s'opèrent sur le marché universel, et même sur des marchés spéciaux, suivent des lois sur lesquelles les hommes n'ont qu'une influence limitée.

Nous venons de prononcer le mot *loi*, loi économique, loi naturelle ; l'admission ou le rejet des lois économiques est un des points qui distinguent le mieux l'école politico-sociale de l'école classique : celle-ci les admet, l'autre les rejette. En effet, les réformateurs ne peuvent pas admettre les lois économiques, car, s'il y a des lois, il faut qu'eux-mêmes les respectent, leur action s'en trouve limitée, et peut-être même à peu près annulée.

L'argument principal mis en avant par les adversaires des lois (même par ceux qui ne croient pas à cette liberté), c'est la liberté humaine. Ils prétendent que, s'il y a des lois naturelles, il n'y a pas de liberté. Nous avons réfuté ailleurs et plus à fond cet argument

spécieux, ici nous devons être court. L'homme est libre, cela est vrai, nous en avons l'intime conviction, mais l'est-il d'une manière absolue? Il faudrait qu'il fût un pur esprit pour l'être; mais on sait que l'homme a un corps, et que ce corps n'obéit pas toujours à l'esprit, sans doute parce qu'il est soumis à ses propres lois. Ne nommons que deux de ces lois : 1° il faut que l'homme se nourrisse; 2° l'homme craint la douleur et aime le plaisir. Au fond, l'esprit lui sert principalement pour procurer au corps ces deux ordres de satisfactions : l'entretien de la vie, les choses agréables. Et comme ces satisfactions sont obtenues par l'action intelligente de l'homme sur les forces de la nature, il est évident qu'il doit connaître les lois naturelles dont il a besoin, et c'est en suivant ces lois, et en mettant en œuvre les forces qu'elles gouvernent, qu'il fait travailler a nature à son profit. On objectera que la liberté ne s'applique pas aux choses materielles, mais à la volonté; si quelqu'un se trouve en présence du bien et du mal, que ce mal moral lui soit physiquement agréable, tandis que le bien moral se trouve lui être désagréable, cet homme ne choisira le bien que si sa volonté est complètement libre. Nous sommes d'accord, nous ne doutons pas, encore une fois, de la liberté morale de l'homme normal, car il faut faire abstraction des malades, des infirmes, des ivrognes et peut-être des gens passionnés; seulement cette liberté aura-t-elle à s'exercer sur le domaine économique? Nous en doutons, et nous allons donner nos raisons.

Rendons-nous bien compte de la nature et de l'étendue du domaine économique. La production y entre tout entière, et la production, c'est l'homme agissant sur la nature, non-seulement conformément à ses lois à elle, mais aussi conformément à ses lois à lui. C'est parce que l'homme est très sensible à la peine et au plaisir que la loi fondamentale de l'économie politique se formule ainsi : Obtenir, au moindre effort, le plus grand résultat possible. Aussi, un homme raisonnable n'entreprendra aucun travail avant de savoir si sa peine trouvera une compensation. On voit que les lois économiques influent sur les décisions du producteur. Du reste, quand l'homme est obligé de semer sur une bonne terre et non sur du sable ou des pierres, sous peine de ne rien récolter; quand, pour faire des tissus, il lui faut du fil; quand, pour établir un produit quelconque, il lui faut les matières premières, lesquelles doivent subir certaines manipulations sous peine d'insuccès; quand, pour vendre, le commerçant est obligé d'avoir des marchandises qui conviennent au consommateur et ne dépassent pas le prix que ce dernier peut ou veut y mettre; quand dans les opérations économiques il y a tant de conditions nécessaires

à observer, peut-on nier l'action de lois naturelles, peut-on soutenir que le domaine économique est le même que le domaine moral?

On répondra encore que l'homme est incontestablement soumis aux lois physiques, puisqu'il est mortel, mais que l'objection porte sur l'action morale. Nous allons aborder ce côté de la question. Établissons d'abord que, si les lois physiques exercent une influence aussi étendue sur la vie économique, il faut en parler avec plus de respect que ne leur en accordent les prétendus réformateurs qui veulent changer la société sans avoir préalablement modifié l'homme. Mais revenons à l'action morale et cherchons à préciser en quoi elle consiste. Il y a lieu de distinguer ici les actes intellectuels des actes moraux proprement dits.

Les actes intellectuels qui concernent les matières économiques consistent à chercher des motifs pour ou contre une entreprise, à peser les avantages et les inconvéniens des diverses solutions qui peuvent se présenter. Un négociant se demande, par exemple, s'il faut faire telle affaire avec New-York ou avec Calcutta? Si, après avoir bien calculé les deux séries de conditions, il trouve que l'affaire avec Calcutta sera plus avantageuse que l'autre, pourra-t-il néanmoins se décider en faveur de New-York? Quel homme se fera violence uniquement pour agir contrairement à son intérêt légitime? Veuillez remarquer que la morale, « l'éthique, » n'a rien à voir dans l'affaire de Calcutta, ni dans celle de New-York. Ainsi donc, si de nombreux actes économiques sont dominés par des forces physiques, d'autres (parfois les mêmes) sont gouvernés par des forces intellectuelles. Quel est maintenant le rôle de la morale?

La morale est également une force, personne ne le nie. Elle influe sur les actes des hommes, soit directement par la conscience, soit par le respect humain, soit par la crainte de Dieu, soit encore par la crainte de la justice. Sans doute, ces diverses causes ou mobiles de la morale en action sont de valeur très inégale, et nous ne savons pas toujours laquelle agit, mais dans la société il n'en faut dédaigner aucune. La morale est une des inspirations auxquelles la volonté humaine devrait toujours se soumettre. Malheureusement elle est souvent rebelle à son devoir, et dans la vie pratique il est heureux qu'à défaut d'une inspiration de la conscience, certains sentimens moins élevés maintiennent l'homme dans la bonne voie. En tout cas, la morale n'a de prise que sur la volonté, elle ne se trouve pas dans les propositions ou dans les axiomes de la science, mais dans les actes des hommes, elle peut donc entrer en action à l'occasion d'un fait économique. Un entrepreneur embauche des

ouvriers. Selon ses calculs, il peut donner en moyenne 5 francs de salaire à chaque ouvrier, mais comme le travail se fait rare, il se dit : si je ne leur offrais que 4 francs? — La science économique ne propose ni 4 francs, ni 5 francs, elle n'entre pas dans les minuties de la pratique, elle n'apparaît même pas dans les cas où la fixation du taux des salaires serait arbitraire; l'arbitraire n'est pas scientifique. En pareil cas, c'est à la conscience de l'entrepreneur à parler; qu'il se dise : c'est très mal de ma part de profiter de la misère de ces hommes; je sais bien qu'ils ne m'auraient pas ménagé si le travail avait été abondant, ils auraient demandé 6 ou 7 francs, mais la morale commande précisément de faire du bien, même à ses ennemis,.. et l'entrepreneur ainsi raisonnant va au delà de ce qu'il aurait strictement été obligé de faire. La morale commence au delà de l'obligation stricte, et elle est toujours un acte humain volontaire; lorsque, dans des questions de salaire, la loi naturelle agit, lorsque le taux est fixé par un concours de circonstances, il n'y a plus d'arbitraire : si le patron donne le prix qui résulte des conjonctures, il remplit simplement son devoir; s'il donne moins, il agit contre sa conscience et manque à la morale; s'il donne plus, il fait un cadeau (1).

Rappelons en passant une autre objection formulée contre l'admission de lois naturelles dans la science économique, c'est qu'il y aurait une différence entre la loi naturelle physique et la loi naturelle morale. En supposant qu'il y ait une différence, la science économique n'en serait pas touchée, car il n'est pas nécessaire que les lois d'ordre moral soient en tout identiques à celles de la chimie ou de la physique, il suffit qu'elles présentent un rapport de cause à effet. Voici une loi économique : ce qui est rare, est cher; ce qui est abondant, à bon marché. On ne connaît aucun fait qui infirme cette loi, on a d'ailleurs démontré que cette loi est fondée sur la nature humaine. Par exemple, vous êtes dans un désert, on vous offre de l'eau, la seule qui soit accessible, à quel prix la paierez-vous? Ou aussi, pour satisfaire tous vos besoins, il vous faut 20 hectolitres de blé, et vous en possédez 100, sans pouvoir vendre ni utiliser le surplus; alors 80 hectolitres n'ont aucune valeur pour vous, car ils ne peuvent vous rendre le moindre service. Pouvez-vous changer le moral de l'homme au point de lui faire dédaigner l'eau dans le désert, au risque de mourir de soif, ou de lui faire considérer comme précieux le blé qu'il ne peut ni manger,

(1) Le salaire de l'ouvrier devrait, autant que possible, être dans un rapport proportionnel avec le prix du produit. De pareils arrangemens existent dans quelques industries.

ni vendre, ni utiliser d'une manière quelconque? Ce sont des lois de sa nature qui font que, dans ces deux cas, l'eau soit précieuse et le blé sans valeur pour l'homme.

II.

Dans cette partie de la science qui s'occupe de la production, le fond même de l'économie politique ne diffère pas sensiblement dans les deux camps. Plusieurs membres de la Société de politique sociale, et des plus distingués, l'ont expressément reconnu. Ils ne peuvent pas se passer des doctrines d'Adam Smith; ils doivent se borner à leur mettre un nouveau vêtement. Ils continuent donc de compter trois agens producteurs, ou comme on dit aussi, trois facteurs de la production : la nature, le travail, le capital. Certains économistes de l'un et de l'autre camp ont voulu simplifier; les uns ont tenté de supprimer le capital, — pas en fait, en nom seulement, — d'autres ont effacé en outre la nature et n'ont maintenu que le travail. Toutefois, la théorie qui ramène tout au travail ne s'est maintenue que chez les socialistes, qui avaient des raisons pour cela. Les économistes ont reconnu que les autres facteurs existent et ont une action manifeste, qu'il n'est donc pas possible de les dissimuler derrière le travail. Examinons donc séparément chaque facteur de la production, en faisant remarquer que toutes les écoles ont contribué plus ou moins au progrès des doctrines, l'école classique ne s'étant pas crue dispensée de travailler à l'avancement de la science.

C'est par la nature que nous commencerons. L'homme ne peut pas se passer de la collaboration de la nature, et celle-ci l'accorde tantôt gratuitement, tantôt d'une manière onéreuse. Il y a gratuité quand on n'a fait aucun effort pour s'emparer des forces de la nature; dès qu'il y a effort, il ne peut plus être question de gratuité; dans certains cas, pour que la nature nous donne tout ce qu'elle peut, nous sommes obligés d'approprier l'instrument dont elle se sert. Il en a été ainsi de la terre. Seulement, appropriée ou non, la nature, en collaborant aux œuvres de l'homme, y met du sien, de sorte qu'en distribuant la valeur du produit, et après avoir fait la part du capital et du travail, il y a un reste qui serait la part de la nature, si dame Nature voulait passer à la caisse. En attendant, c'est l'homme qui la contraint à collaborer, — ou son ayant-droit, — qui reçoit cette part. Et comme la nature appropriée se présente le plus souvent sous la forme de terres que le propriétaire loue pour un

fermage (en anglais, *rent*), c'est sous le nom de « rente du sol » que, à la suite de Ricardo, la part rémunérative de la nature est entrée dans la science économique.

Nous devons supposer que le lecteur connaît la doctrine de Ricardo, qui a donné lieu à de si longs et si ardens débats. Cette doctrine est complètement vraie pour les pays neufs; dans les vieux pays ce ne sont pas seulement les meilleures terres qui paient une rente, mais toutes les terres qui produisent plus que le remboursement des frais. En France, à la suite de M. Boutron et d'Hippolyte Passy, et ensuite en Allemagne, on a étendu singulièrement le sens du mot rente, représentant l'action propre à la nature : tout homme qui jouit d'un avantage particulier, d'un talent ou d'une aptitude qui le fait rétribuer à un taux supérieur à celui du travailleur ordinaire du même ordre, perçoit une rente : c'est un prix de monopole qu'on paie. Les 100,000 francs d'une cantatrice s'expliquent ainsi. Un roi ayant dit à une cantatrice qui demandait un traitement élevé : « Je n'en donne pas autant à mes généraux, » elle répondit : « Eh bien, sire, faites chanter vos généraux. »

La tendance de l'époque actuelle à voir d'un mauvais œil les gains qui arrivent sans qu'on les ait mérités par le travail, a fait entrer dans le langage économique deux nouvelles expressions; l'une est due à John Stuart Mill : l'*unearned increment* (l'accroissement non gagné), et l'autre au professeur Ad. Wagner : *le fruit des conjonctures*. C'est, dans les deux cas, la guerre déclarée au produit de la chance, comme si c'était un crime d'être heureux; mais l'acquisition de ces deux nouvelles expressions ne constitue nullement un progrès. La chance est en dehors de la science et doit rester, presque à tous les égards, en dehors de l'action du gouvernement. C'est qu'en effet ce que l'on attribue à la chance est parfois le résultat de l'habileté; puis, et c'est là la raison principale, comme l'État ne peut pas empêcher le particulier de souffrir d'une chance défavorable et qu'il ne le dédommage pas quand elle survient, la morale la plus élémentaire lui défend de s'emparer, ne serait-ce qu'en partie, du résultat des bonnes chances. Du reste, il y a nombre de chances dont aucun pouvoir humain ne peut vous priver, ce sont nos qualités,... qui quelquefois nous valent une fortune.

Nous ne croyons pas que les doctrines relatives au travail aient fait des progrès. Les socialistes, il est vrai, ont cherché à faire attribuer au travail seul tout le mérite de la production; mais on n'a pas eu de peine à réfuter cette erreur en dégageant et en mettant en lumière l'influence, pourtant si évidente, de la nature et celle du capital. Ne rappelons que ce seul argument : avec le même tra-

vail, on obtient sur un terrain fertile le double de ce qu'on peut récolter sur un terrain médiocre; donc la nature a collaboré à la production. L'erreur des socialistes semble avoir été partagée ou même provoquée par Adam Smith, car dans certains passages il fait la part trop belle au travail; mais Adam Smith sait très bien que la nature aussi travaille et que le capital contribue à la production; seulement il ne s'est pas exprimé sur ces points avec une clarté suffisante. Les attaques des socialistes ont eu cela de bon qu'elles ont forcé les économistes modernes à regarder les faits de près et à s'exprimer avec plus de précision, enfin à mieux motiver leurs propositions. C'est là un des progrès les plus sérieux réalisés depuis Adam Smith, non-seulement relativement au chapitre du travail, mais encore pour beaucoup d'autres, et ce progrès-là, il faut l'avouer, est dû aux adversaires de la science.

C'est le capital, sa nature, son emploi et sa signification dans le domaine économique, qui semble avoir le plus excité l'esprit d'invention, ou la verve novatrice des économistes et même des socialistes. On sait qu'avant Adam Smith le capital était une somme d'argent destinée, soit à être prêtée contre intérêts, soit à mettre en mouvement une affaire, une entreprise, définition qui s'est maintenue dans le commerce, mais que les économistes considèrent comme incomplète. Depuis Adam Smith, *tous les produits qui servent à la production sont du capital*, et les principaux de ces produits sont les instrumens, machines, etc., et les matières premières. En introduisant le mot « produits » dans la définition, on a voulu exclure l'influence de la nature ambiante. Ainsi le capital d'un armateur peut consister en un navire à voiles avec ses accessoires en magasin, mais jamais il ne pourra compter parmi ses capitaux le vent qui fait marcher le navire, quelque indispensable que soit le vent pour que l'armateur ait un revenu.

La définition que nous venons de donner peut être considérée comme le thème sur lequel chaque auteur fait sa variation, c'est-à-dire dont il modifie légèrement la formule pour ne pas avoir l'air de copier celle d'un autre. Toutes les définitions, à quelques exceptions près, ne reproduisent donc qu'une variété de celle d'Adam Smith. Les premiers socialistes eux-mêmes n'y changèrent rien d'essentiel; il fallait un dialecticien comme Karl Marx pour y songer. Adam Smith avait à constater des faits et à établir leurs rapports; Karl Marx avait la tâche plus difficile et plus compliquée de créer ou de justifier une doctrine. Il définit donc le capital : l'argent avec lequel on achète des marchandises pour les revendre, ou aussi l'argent qu'on emploie pour faire travailler les ouvriers, ou plutôt pour exploiter les ouvriers, car Karl Marx ne conçoit pas qu'on puisse

occuper des ouvriers sans les exploiter. Selon lui, quand on demande un travail à un autre homme, on ne lui donne toujours que la moitié de ce qu'il a gagné, on ne lui paie que la moitié de son produit, et tous les hommes qui travaillent pour le compte d'autrui se soumettent à ce procédé spoliateur. Nous ne plaisantons nullement, telle est bien la doctrine par laquelle Karl Marx a cherché à rendre odieux le capital; selon lui, c'est uniquement un moyen de faire travailler l'ouvrier pendant douze heures tout en ne le rétribuant que pour six. Cela se trouve littéralement dans l'ouvrage si connu de Karl Marx qui porte le titre de : *le Capital*. Nous ne comptons pas, cela va sans dire, cette doctrine parmi les progrès; elle n'a eu d'autre effet que d'exciter les ouvriers contre les patrons et de rendre les entreprises plus difficiles, ce qui n'est nullement favorable aux salaires.

Une définition originale du capital nous est venue d'Autriche; son auteur est le professeur C. Menger, de l'Université de Vienne. Nous avions tort de parler d'une définition; M. C. Menger se borne à exposer comment s'opère la production, et dans cette exposition le capital apparaît et joue son rôle sous un autre nom ou sous une autre figure. Nous résumerons sa théorie en peu de mots en rappelant que le mot richesses qui a prévalu parmi les économistes français a pour synonyme le mot biens (biens économiques), terme qui se prête mieux aux combinaisons de la pensée et à la description des faits que le mot richesses. Les Allemands divisent les biens en biens productifs (capitaux) et biens de consommation, ces derniers sont tout achevés, prêts à être consommés. M. C. Menger pousse plus loin cette utile division : il nomme biens de premier ordre ceux qui sont prêts à être consommés, et biens d'ordre ultérieur, biens de deuxième, troisième, quatrième ordre, etc., tous les biens qui sont productifs à un titre quelconque (les capitaux). Ainsi le pain est un bien de premier ordre, la farine un bien de deuxième ordre, le blé de troisième ordre, et ainsi de suite. Ce n'est là ni un jeu ni un caprice. L'auteur a su tirer de cette classification des biens un enseignement fécond sur lequel nous ne pouvons donner ici que quelques indications très sommaires, de celles qu'on comprend presque sans explications. Il est évident qu'un kilogramme de pain est toujours plus cher qu'un kilogramme de farine, 1 kilogramme de farine qu'un kilogramme de blé, et que plus on s'éloigne du bien de premier ordre, plus le prix diminue. La raison en est évidente : pour que le blé devienne de la farine, il faut un capital, le moulin, et un travailleur, le meunier, qui ne collaborent gratuitement ni l'un ni l'autre. Ajoutons que l'opération exige du temps et que le temps se paie en économie

politique. *Time is money*. Mais ce qui est moins visible, quoique tout aussi vrai, c'est que le prix du bien de premier ordre, celui qu'on peut immédiatement consommer, ne dépend pas des frais de production, c'est-à-dire du prix des biens de deuxième, troisième ordre, etc., dont il est le produit, mais que le prix de ces biens de deuxième ou troisième ordre dépend du prix du bien de premier ordre. En d'autres termes, c'est parce que le consommateur consent à donner 0 fr. 40 pour 1 kilogramme de pain que le boulanger achètera le kilogramme de farine 0 fr. 30, et le meunier le kilogramme de grain 0 fr. 20. Si le pain vaut plus ou moins que 0 fr. 40, tous les autres prix changeront en proportion.

Cette théorie semble contredite par les faits. Le blé est cher, parce que la récolte a été mauvaise, et le prix du pain suit le prix du blé. Le prix du pain, oui; mais en serait-il de même pour un objet moins nécessaire? Si par l'effet d'une circonstance quelconque, le public pouvait dire : « Nous n'achèterons le kilogramme de pain qu'à 0 fr. 30 centimes, le prix des grains baisserait en proportion et bien sûrement. M. Menger le démontre et y ajoute des développemens que nous regrettons de ne pas pouvoir reproduire (1).

Le livre de M. C. Menger date de 1872; au commencement de l'année 1889, M. de Bœhm-Bawerk, alors professeur à l'université d'Innsbruck, publia un volume intitulé : *Capital und Capitalzins* (le capital et l'intérêt), dans lequel on trouve aussi une nouvelle théorie du capital. Cette théorie est très ingénieuse, mais elle n'est d'aucune utilité pratique, et il est presque impossible d'en donner une idée en peu de mots; nous nous bornons donc à une simple mention.

Nous sommes très loin d'avoir parcouru le domaine entier de la production. Nous n'avons pas mentionné, par exemple, la division du travail. La grande utilité de cette division, depuis longtemps connue, a été brillamment mise en lumière par Adam Smith; il n'y avait rien à ajouter. On a seulement distingué, depuis quelque temps, ce qu'on pourrait appeler la division générale de la division spéciale. La première distingue les diverses industries les unes des autres : l'agriculture des manufactures, le médecin de l'avocat ou du fonctionnaire, les différentes professions manuelles les unes des autres, etc.; la deuxième distingue les diverses opérations ou

(1) Nous pouvons le prouver par un fait historique. C'est parce qu'on fit venir d'Afrique le blé qu'on distribuait au peuple, *panem et circenses*, pain que le peuple ne payait pas, que la culture des céréales diminua en Italie. On ne pouvait pas cultiver gratis. Cette raison est plus topique que celle de Pline (*latifundia*, etc.); car la grande propriété n'exclut pas la petite culture.

manipulations qui se suivent, dans une même industrie, avant que le produit soit achevé. Ces distinctions ont leur utilité.

Une fois les avantages de la division du travail reconnus, il ne restait plus qu'à en signaler les inconvéniens, car toute médaille a son revers. On en trouva donc, et naturellement aussi on les exagéra. Les occupations constantes de l'homme exercent une influence sur sa vie, ses habitudes, ses goûts, sa santé, et lui donnent un cachet particulier. C'est une observation faite depuis longtemps et que les auteurs de comédies ont largement utilisée en créant des « types, » celui de médecin, de juge, de tabellion, et nombre d'autres. On sait qu'il en est de même pour les professions manuelles : le tailleur et le cordonnier, le maçon et le serrurier, etc., se distinguent parfaitement. Seulement, pour attaquer la division du travail, on choisit les professions les moins heureuses et peut-être les individus les plus abrutis... par d'autres causes encore. On ne prouve pas beaucoup par la recherche des extrêmes, et ce parti-pris ne facilite pas la découverte de moyens propres à atténuer le mal.

Un phénomène économique de première importance, une vraie révolution industrielle, est postérieure au livre d'Adam Smith, c'est l'introduction des machines et l'extension extraordinaire de la grande industrie qui en a été la suite. Tout ce qui a été écrit de bon sur cette double question constitue un progrès pour la science économique. Ces changemens n'ont pas eu lieu sans causer des souffrances ; mais, l'évolution étant maintenant à peu près achevée, les maux qui accompagnaient la transition sont pour la plupart guéris, et nous pouvons parler de sang-froid de ces matières. Personne ne contestera plus l'utilité des machines ni les services que rend la grande industrie. Grâce à elle, nombre de produits et de jouissances ont été mis à la portée des très petites bourses ; les distances ont été raccourcies d'une manière merveilleuse ; beaucoup d'entreprises autrefois impossibles ont été mises à la portée des hommes ; la population a pu se multiplier impunément, car la machine à vapeur permet de nourrir en Europe 150 millions d'habitans de plus que du temps d'Adam Smith. Sans doute il y a une ombre à ce brillant tableau, la vie de fabrique, ou, plus exactement, la vie dans certaines fabriques, — celles où travaillent les femmes et les enfans, — laisse à désirer ; mais on ne cesse de chercher et d'introduire des améliorations. Espère-t-on arriver à faire disparaître toute souffrance de la terre ?

Il nous resterait à parler de la propriété. Autrefois on la considérait comme un postulat, c'est-à dire comme une chose admise avant toute discussion, car il n'y a pas de société sans propriété ;

et les économistes n'éprouvaient pas le besoin d'en démontrer la nécessité. Mais lorsqu'on se mit à l'attaquer, ils se crurent tenus de la défendre, et l'école classique le fit avec conscience. L'école politico-sociale ne s'y crut pas obligée; quelques-uns de ses principaux membres l'attaquèrent même ou du moins cherchèrent à en affaiblir l'autorité, ou la défendirent mollement; et, bien que l'humanité ne connaisse pas une seule société civilisée sans propriété, certains auteurs ne se gênèrent pas pour dire : aujourd'hui la propriété existe, mais on pourrait très bien concevoir une société sans propriété. Concevoir? Que de choses ne peut-on pas concevoir! Ne peut-on pas concevoir, par exemple, que tous les hommes sont devenus bons et intelligens?

La propriété la plus attaquée est celle de la terre, et voici les plus forts argumens qu'on met en ligne : 1° autrefois la terre était commune; il faut donc rétablir la communauté du sol. Supposons entièrement vraie cette assertion, qui ne l'est qu'en partie, comprenez-vous que l'humanité remonte en arrière et reprenne les mœurs d'époques où les hommes étaient sauvages ou barbares, mœurs qu'ils ont quittées en se civilisant? 2° le travail, dit-on aussi, est la seule justification de la propriété; ce que vous avez fait est à vous, vous y avez incorporé quelque chose de votre être, mais vous n'avez pas fait la terre, vous n'avez seulement pas fait ce champ, il ne peut donc être à vous. L'homme n'a pas créé la terre, cela est vrai, mais il ne crée ni le pain ni la viande, ni le vêtement, ni les autres objets dont il se sert et dont il ne saurait se priver sans mourir. Il leur consacre seulement son travail. Est-ce qu'il ne fait pas de même pour la terre qu'il défriche, marne, draine, fume, arrose, laboure, herse, bine, dont il récolte ensuite les produits? Abandonnée à elle-même, la terre n'est guère productive; 3° D'autres disent : la terre qu'un homme s'approprie ne peut plus servir à un autre; Dieu a pourtant donné la terre à tous les hommes. Ce que Dieu a voulu, vous n'en savez rien; mais si vous acceptez la Bible comme un document religieux qui fait connaître la pensée de Dieu, vous y trouverez des passages nombreux qui confirment le droit de propriété. Le Décalogue en est un. Puis il n'est pas vrai que la terre appropriée ne peut pas servir à un autre. Le cultivateur qui récolte plus de blé qu'il ne peut en consommer échange son superflu contre vos produits, et de cette façon vous obtenez une partie de son blé. Enfin, mettons qu'une terre appropriée par un individu n'est plus disponible pour un autre, la terre ne fait que subir le sort de toutes les choses appropriées, parmi lesquelles il faut compter les alimens, les vêtemens, etc. Les choses que vous consommez ou dont vous vous

servez habituellement ne peuvent pas servir en même temps à un autre. Vous êtes préfet de tel département, colonel de tel régiment, chef de tel bureau, marchand dans telle rue et à tel numéro, vous êtes assis sur telle chaise aux Champs-Elysées pour regarder les passans,.. où vous êtes, un autre ne peut pas se mettre avant de vous avoir chassé de la place qu'il convoite. Ce qui est curieux, c'est de voir des gens qui veulent bien que vous récoltiez les produits du sol que vous cultivez, mais qui n'admettent pas que votre fils vous succède. Plutôt tout autre homme que votre fils! En entendant exprimer de telles idées et les qualifier de justes, on ne croit plus aux progrès de l'intelligence ni à ceux du sentiment moral.

III.

Le commerce remonte au commencement des temps historiques. Joseph fut vendu à une caravane qui passait, et l'on voit bien que ce n'était pas la première. Chez les Grecs et les Romains, le commerce avait son dieu aussi bien que la guerre. On ne s'étonnera pas que sur une aussi vieille chose on n'ait presque rien dit de nouveau, surtout depuis Adam Smith. L'auteur de la *Richesse des nations* savait déjà que le commerce extérieur n'est pas fait pour attirer de l'argent dans un pays, mais pour échanger le superflu des produits indigènes contre les denrées des autres contrées qu'on ne peut pas produire soi-même, et l'on n'y a rien ajouté depuis. La théorie n'a d'ailleurs pas beaucoup d'influence en ces matières, les intérêts mettent une vive ardeur dans leur défense et se placent à des points de vue étroits. C'est ce qui a permis au protectionnisme de gagner du terrain. C'est le contraire d'un progrès.

On a, dans ces derniers temps, porté un peu plus en avant l'étude sur les effets comparés du commerce en gros et du commerce en détail. C'était dans un esprit défavorable à ce dernier. On lui reprochait d'occuper plus de monde qu'il n'est nécessaire, et surtout de renchérir les produits pour les petites bourses. Une enquête a démontré que ces reproches sont exagérés, qu'il peut y avoir quelques abus, mais que le détaillant rend service précisément aux petites bourses, en vendant à ses cliens par minimes quantités les denrées qu'ils ne pourraient acheter en gros, et qu'ils ne sauraient d'ailleurs assez bien ménager, car la science du ménage est plus rare qu'on ne croit. Dans l'intérêt des ouvriers et surtout de celles de leurs femmes qui vont au travail, il est utile que les magasins de détail ne soient pas trop rares. (Rapport de M. le professeur J. Conrad.)

Le succès du commerce se rattache généralement aux services qu'il rend; l'histoire de la spéculation nous en fournit plus d'un exemple. La spéculation, dans son acception scientifique, est la prévision de l'avenir, la prévision active, celle qui prend des mesures pour satisfaire les besoins menacés, pour faire cesser les privations, mesures qui peuvent être inspirées par l'intérêt personnel, mais qui ne procurent un profit que si elles favorisent en même temps l'intérêt général. La nécessité de cette coïncidence des intérêts a été prouvée par de nombreux faits; la science d'ailleurs a toujours soutenu que les spéculations qui consistent en de grands accaparemens de produits ne peuvent pas réussir; aucun capitaliste, aucune société même n'est assez riche pour vaincre toutes les forces contraires. Mais, nous l'avons dit, dans les affaires on n'écoute pas la théorie; l'ardeur du gain, qui devient une passion chez certains individus, surtout s'il s'y mêle l'excitation de l'aléa, du jeu, fait toujours renaître ces mêmes genres d'affaires; des hommes très intelligens et très entendus se laissent tenter et naturellement succombent comme les autres.

La monnaie, sans dater d'une époque aussi reculée que le commerce, a bien ses deux mille cinq cents ans derrière elle, âge respectable qui a permis aux hommes de l'étudier à fond. Eschyle savait déjà que la mauvaise monnaie chasse la bonne; depuis lors l'humanité a pu apprendre que les gouvernemens sont impuissans à altérer la monnaie parce qu'ils ne peuvent pas forcer le public à accepter 4 grammes pour la valeur de 5 grammes, — ils l'ont tenté souvent, mais ils n'y ont jamais réussi. On apprit aussi à connaître l'influence de la rareté et de l'abondance des métaux précieux, et on a fait plus d'une autre expérience, de sorte qu'on pouvait croire qu'après Adam Smith, il n'en restait plus à faire. Mais on s'était trompé; la dépréciation de l'argent date d'hier, elle a commencé trois quarts de siècle après la mort du fondateur de la science économique, et le mouvement créé par ce fait n'a pas encore abouti; nous sommes en plein dans l'évolution. Aussi deux opinions sont en présence, l'une veut qu'on s'en tienne à l'or (monométallistes), l'autre désire qu'on fasse les plus grands efforts pour rétablir la valeur de l'argent et qu'on maintienne en circulation les deux métaux (bimétallistes). Les monométallistes sont d'avis qu'il n'y a pour toute chose qu'une mesure, un mètre, un litre, et, par conséquent, un étalon. Ils peuvent s'appuyer sur ce fait, que jamais le double étalon n'a pu se maintenir; dans les pays où il existait légalement, les deux étalons fonctionnaient alternativement, et alors c'était le métal le moins cher qui circulait dans le pays et c'était l'autre qu'on exportait. Les bimétallistes soutiennent que, si les gouvernemens voulaient s'en-

tendre, ils pourraient « réhabiliter » l'argent et annuler à la fois les effets d'une production surabondante et ceux de la répugnance du public. Les gouvernemens ne croient pas à ce pouvoir exorbitant qu'on leur attribue et s'abstiennent. Plus nous allons, moins les partisans du double étalon semblent avoir de chance de revoir « l'argent au 15 1/2 » (15 grammes 1/2 d'argent valent 1 gramme d'or).

La question des prix a été bien souvent agitée par l'économie politique. Le prix joue un rôle immense dans les affaires, on est donc intéressé à savoir comment se forment les prix, comment on parvient à les réduire, comment on les retient à un certain niveau. Au prix se rattache étroitement la valeur, dont la théorie a fait de remarquables progrès. Adam Smith avait distingué deux sortes de valeurs : la valeur d'usage et la valeur d'échange ; ses successeurs en France déclarèrent presque unanimement, à l'exemple de J.-B. Say, qu'il n'y avait qu'*une* valeur, la valeur d'échange, tandis que la valeur d'usage était purement et simplement l'utilité. Dans les autres pays, les uns suivirent J.-B. Say, les autres maintinrent la double valeur d'Adam Smith. Depuis lors des savans autrichiens et allemands ont montré qu'il y a deux valeurs dont l'une peut être qualifiée de subjective (valeur d'usage) et l'autre d'objective (valeur d'échange). Certains savans ont même été d'avis que, si l'on se décidait pour une valeur unique, c'est à la valeur subjective qu'il faudrait donner la préférence.

C'est, en effet, l'homme qui confère la valeur en constatant qu'un objet peut lui rendre service ; évaluer, c'est mesurer, estimer, énoncer la grandeur du service. On conviendra qu'il y a des degrés dans l'utilité, et que pour le même objet utile la quantité en peut différer : la nourriture d'une semaine vaut évidemment plus, a une plus grande valeur, que la nourriture d'un jour, et les choses qu'on possède en abondance ont moins de valeur que celles dont on est privé. L'homme est seul juge de la valeur qu'une chose a pour lui, de sorte que les évaluations varient d'un individu à un autre ; l'un préfère le cheval, l'autre le bœuf, et si deux individus ne possèdent pas chacun l'objet préféré, ils procéderont à un échange, donnant chacun ce qui lui paraît avoir une valeur moindre pour obtenir ce qui lui paraît avoir une valeur supérieure. Ce sont des vues subjectives. Si un objet est estimé à la même valeur par un certain nombre d'hommes, la coïncidence de tant de valeurs subjectives en fait, du moins en apparence, une valeur objective (ce qui veut dire, à peu près, valeur intrinsèque).

Tant qu'une chose reste *valeur*, on ne sait jamais si l'on a bien évalué, mais dès qu'il y a échange, dès qu'il y a un prix, la valeur

est positivement établie. A l'aide de la monnaie, les prix, comme les valeurs, se comparent aisément, car ils sont ainsi nettement déterminés et portent le même dénominateur. Mais si le prix repose sur la valeur, et la valeur sur l'appréciation d'un ou de plusieurs hommes, il ne faudrait pas croire que cette appréciation soit arbitraire; elle constitue le plus souvent un véritable jugement motivé, du moins il y a des motifs qui se présentent à l'esprit de tout le monde. Tels sont, par exemple, les frais de production, la rareté relative, sans compter les motifs variés qui se rattachent, tantôt à la nature de l'individu qui évalue, tantôt à celle de l'objet à évaluer, tantôt encore à des inspirations sociales; il y a donc toujours des motifs. C'est cette raison qui empêche tant de grèves de réussir. La plupart des grévistes demandent l'élévation des salaires, et comme les salaires influent sur les prix, l'entrepreneur craint que, s'il élève ses prix, la plupart des acheteurs se retirent, et il refuse. On pressent que le prix est encore moins arbitraire que la valeur.

Il ne sera pas difficile de montrer que les prix sont soumis à des lois; il suffira d'en rappeler une qui est vraiment « d'airain, » c'est celle de la rareté et de l'abondance. Personne n'ignore cette loi, on la voit si souvent en action qu'il est impossible de la nier. Nous appellerons plutôt l'attention sur une autre loi moins connue, qui a été énoncée ainsi sous forme de paradoxe : « Ce n'est pas par ses recettes que l'homme s'enrichit, mais par ses dépenses (1). » On comprend que c'était une manière de conseiller l'économie. Personne n'est en état d'augmenter ses recettes à volonté; mais chacun peut plus ou moins restreindre ses dépenses. De plus, il peut y avoir des recettes apparentes, mais toutes les dépenses sont bien réelles. Pendant l'exposition de 1889 on a augmenté les salaires des employés de 10 pour 100; c'était pour eux une recette supplémentaire, mais leur position ne s'en est améliorée qu'en apparence, car toutes les denrées avaient renchéri en proportion. C'est surtout aux ouvriers que le conseil s'adresse, parce qu'il y a, sous un certain rapport, entre les travailleurs manuels une solidarité plus étroite qu'entre les autres classes de la société. Supposons qu'une catégorie d'ouvriers, mettons des cordonniers, aient obtenu un accroissement de salaire; tant qu'ils seront seuls ou presque seuls dans ce cas, ils jouiront de cet avantage; mais dès que plusieurs autres corps de métier auront eu le même succès, et surtout quand tous les salaires auront été élevés, ce qui ne peut

(1) Voici une variante de la même pensée : ce n'est pas tant la hausse des salaires que la baisse du prix des objets de consommation qui améliore la situation des travailleurs.

pas tarder longtemps, les cordonniers, — et toutes les professions, — seront revenus à leur point de départ : les salaires (prix du travail) se seront accrus, mais les prix de tous les objets de consommation aussi, et tous les efforts, toutes les grèves, toutes les agitations n'auront abouti qu'à déprécier la monnaie : avec une pièce de 5 francs on se procurera moins de jouissances après qu'avant la hausse des salaires; 6 francs ne rendront plus que les services de 5 francs. On voit que tous les prix se tiennent plus ou moins étroitement, et que pour obtenir un résultat, c'est plutôt sur soi-même, sur le perfectionnement de ses procédés techniques, sur la bonne conduite de son ménage, que sur les autres, sur les gains apparens, qu'il faut compter.

Il n'est guère possible de signaler un progrès sérieux dans les doctrines en ce qui concerne les prix. Certains auteurs ont cru perfectionner la théorie des prix en multipliant les subdivisions, en y faisant entrer les prix fixés par l'autorité, comme la taxe du pain et celle des voitures, ou aussi les prix dits de charité ou de sentiment, qui ne sont que des aumônes à peine déguisées; on a même expressément cité les prix de fantaisie donnés dans une vente de charité par un homme du monde à une belle dame pour un petit produit de ses doigts de fée. Mais toutes ces classifications ne peuvent faire qu'une vente de charité soit un marché commercial.

IV.

La répartition distribue la valeur du produit entre tous ceux qui, entrepreneur et ouvrier, capitaliste et propriétaire, ont collaboré à la production. A chacun sa part. Mais qui la fixera? L'école classique, pleine de foi dans la force des choses, dans l'action des lois économiques, enseignait que chacun revendiquerait sa part et l'obtiendrait, car les rapports économiques entre les hommes sont une série de conventions, et de même qu'une main lave l'autre, les hommes ont besoin les uns des autres, ils sont forcés de s'entendre, et ils transigent pour se mettre d'accord. L'école politico-sociale n'a aucune confiance dans l'action de la nature des choses, elle attribue à l'administration une certaine infaillibilité et voudrait formuler des règlemens qui assurent à chacun sa quote-part du produit commun. Mais comment y parvenir, puisque les services rendus à la production sont de nature différente, puisqu'ils sont incommensurables, n'ont pas de mesure commune (1)? L'école

(1) Combien vaut l'heure de travail? Quelque chiffre qu'on mette, il sera arbitraire;

politico-sociale n'a pas trouvé cette mesure, mais c'est déjà un mérite, pour des hommes disposés à favoriser l'ouvrier dans la répartition, de reconnaître qu'il n'y a pas de mesure commune, qu'on ne peut fixer mathématiquement les salaires. Il a été dit aussi qu'il est dans l'intérêt de la production que chacun ait sa part légitime, car ceux qui se sentiraient lésés se retireraient, et les opérations en souffriraient. Ici aussi la convention est nécessaire.

Les socialistes croient avoir trouvé une solution du problème. Elle consiste à confisquer tous les moyens de production et à organiser des ateliers nationaux. Chacun ferait partie d'un atelier, recevrait un bon d'échange par heure de travail, et au moyen de ces bons, il se procurerait les produits des autres ateliers. Divers auteurs, et nous sommes du nombre, ont montré les invincibles difficultés que ce système rencontrerait; ses partisans eux-mêmes ne le prennent pas au sérieux, car ils n'ont pas encore abordé la solution du problème qui doit précéder l'application du travail socialiste. Ce problème, le voici : Karl Marx a déclaré qu'*une* heure de travail ne vaut pas *une* heure de travail, que le travail qualifié vaut plusieurs fois le travail simple; or, pour savoir ce que vaut chaque sorte de travail, il faut un tarif... que personne n'a osé entreprendre, qui ne serait jamais accepté par les intéressés. Supposons cependant le tarif fait, il n'aurait d'autre effet que de généraliser et d'aggraver la pauvreté et de détruire la civilisation. Personne ne pourrait plus s'élever au-dessus du niveau commun, ce qui empêcherait tout progrès. L'école politico-sociale ne s'est pas sentie attirée vers ce système; elle n'a du reste rien proposé de positif.

Cependant si l'on n'a pas réussi à trouver un système de répartition qui marche sous la surveillance de l'autorité, on s'est du moins occupé des salaires. L'école classique a pu établir par d'abondantes statistiques, relevées dans tous les pays, qu'effectivement les salaires n'ont pas cessé de s'élever depuis un siècle, et dans une bien plus forte proportion que le prix du pain. Ces chiffres donnent un démenti à tous ceux qui prétendent nier les progrès matériels de la classe ouvrière. Et pourquoi cette négation? Ce n'est certainement pas pour rendre les ouvriers plus heureux; serait-ce dans un dessein d'agitation? Il est certain que le taux des salaires ne dépend pas des publicistes qui écrivent sur la matière, puisque patrons et ouvriers n'ont eux-mêmes qu'une faible influence sur le prix du travail à un moment donné. Le prix du travail dé-

l'heure ne vaut pas nécessairement 1 franc, ni 2 francs, ni 0 fr. 50, ni une somme quelconque. Il faut une convention pour que le prix soit admis des deux côtés.

pend du prix des produits ; pour qu'un entrepreneur forme un atelier, il faut qu'il prévoie qu'avec les salaires actuels il pourra vendre aux prix courans ; sinon, il ne fera pas travailler ou ne pourra qu'offrir un salaire moindre, sauf s'il possède un meilleur procédé de fabrication. C'est le prix de l'objet de consommation qui fait loi et non le caprice des hommes.

Toutefois, si le taux des salaires est gouverné par les circonstances, il reste des moyens de les améliorer et de les rendre plus efficaces. Le premier consiste à empêcher certains abus qui résultent de la vente aux ouvriers, et surtout à crédit, par le patron, de certaines denrées ou autres objets dont ils peuvent avoir besoin (*Truck system*) : les salaires doivent être payés en numéraire et à de courts intervalles. Le second consiste à multiplier le travail à la tâche en rendant autant que possible le salaire dépendant du prix de la marchandise sur le marché, du produit achevé. Cet usage (de rendre le salaire dépendant du prix) est assez répandu dans quelques industries anglaises ; il est seulement à craindre qu'il ne puisse pas se généraliser. Le troisième moyen dépend uniquement de l'ouvrier et de sa femme, et consiste à bien calculer leurs dépenses. Ajoutons que quelques économistes allemands semblent assez disposés à conférer à l'état des attributions de surveillance sur les salaires, proposition que nous n'avons pas enregistrée parmi les progrès de la doctrine économique ; l'intervention de l'état relativement au taux des salaires ne se comprend que si on lui attribue en même temps un droit de surveillance sur les dépenses des ouvriers ; chaque ménage ouvrier aurait alors à soumettre son budget à M. l'inspecteur. C'est un régime qui ressemble assez au communisme.

La question ouvrière, personne ne l'ignore, a été employée comme moyen d'agitation. Lassalle, qui, un des premiers, a usé de ce moyen, a inventé la *loi d'airain*, dont il a souvent été question, mais qu'on n'a pas toujours su réfuter. Lassalle se sert d'un passage de Ricardo en le violentant un peu et termine ainsi : « La limitation du salaire moyen aux subsistances que les habitudes populaires ont rendu indispensables à l'existence de l'ouvrier et de sa famille, voilà, je le répète, la cruelle loi d'airain qui règle aujourd'hui les salaires. » Pour que le lecteur puisse juger par lui-même, nous allons reproduire le passage de Ricardo que Lassalle commente :

Le prix courant du travail est le prix que reçoit réellement l'ouvrier, d'après les rapports de l'offre et de la demande, le travail étant cher quand les bras sont rares, et à bon marché quand ils abondent. Quelque

grande que puisse être la déviation du prix courant relativement au prix naturel du travail (1), il tend, ainsi que toutes les denrées, à s'en rapprocher. C'est lorsque le prix courant du travail s'élève au-dessus de son prix naturel que le sort de l'ouvrier est réellement prospère et heureux, qu'il peut se procurer en plus grande quantité tout ce qui est utile ou agréable à la vie, et, par conséquent, élever une famille robuste et nombreuse. Quand, au contraire, le nombre des ouvriers s'accroît par le haut prix du travail, les salaires descendent de nouveau à leur prix naturel, et, quelquefois même, l'effet de la réaction est tel qu'ils tombent encore plus bas.

Quand le prix courant du travail est au-dessous de son prix naturel, le sort des ouvriers est déplorable, la pauvreté ne leur permettant plus de se procurer les objets que l'habitude leur a rendus absolument nécessaires. Ce n'est que lorsqu'à force de privations le nombre des ouvriers se trouve réduit ou que la demande de bras s'accroît, que le prix courant du travail remonte de nouveau à son prix naturel. L'ouvrier peut alors se procurer encore une fois les jouissances modérées qui faisaient son bonheur. (Ricardo, *Principes*, chap. v.)

Ce n'est donc pas la faute de la bourgeoisie si les ouvriers ne sont pas toujours heureux. Ils sont d'abord sous l'influence d'une loi qui domine toutes les transactions, celle de l'offre et de la demande, qui est la même que celle de la rareté et de l'abondance; si les bras sont surabondans, ils ne peuvent pas être chers, c'est une loi que les ouvriers connaissent parfaitement. De là vient qu'ils tendent à diminuer le nombre des apprentis, ainsi que le nombre des heures de travail, et qu'ils sont hostiles au travail des femmes et des enfans, et surtout des étrangers. Puis est-ce la faute du patron si l'ouvrier se marie à vingt ans (en fait ou en droit), au lieu d'attendre, comme le bourgeois, jusqu'à l'âge de trente ans? Toutefois, ce n'est pas là une loi, l'ouvrier n'est pas forcé de se marier prématurément, et l'expression *loi d'airain* est non de Ricardo, mais de Lassalle; c'est lui aussi qui la qualifie de « cruelle, » mais doublement à tort : d'une part, parce que le libre-arbitre existe et que l'homme n'est pas forcé de se marier trop jeune, et, de l'autre, parce que malgré l'imprudence des ouvriers, qui contribue à la rapide augmentation de leur nombre, la demande de bras peut s'accroître en même temps, de sorte que la multiplication du nombre des ouvriers n'empêchera pas les salaires de s'élever. On a vu qu'en effet les salaires se sont élevés malgré l'accroissement de la population.

(1) Voici comment Ricardo, dans le même chapitre, définit le salaire naturel : « Le prix naturel du travail est celui qui fournit aux ouvriers en général les moyens de subsister et de perpétuer leur espèce sans accroissement ni diminution. »

En ce qui concerne l'intérêt du capital et la nature du crédit, deux notions qui se tiennent par certains côtés, des progrès théoriques ont été faits, surtout en Allemagne (1). Il a été démontré, notamment par le professeur Knies, que la confiance n'est pas l'élément essentiel du crédit, puisqu'un grand nombre d'affaires de crédit, notamment les prêts sur gage, ne renferment pas un atome de confiance. Sans doute la confiance joue un rôle prépondérant dans nombre de transactions, mais son rôle n'est pas universel, et l'on peut y suppléer souvent. Le crédit est simplement une affaire dont la fin ou la conclusion est séparée par un laps de temps du commencement, et il importe qu'une définition réponde bien à la réalité des choses.

L'intervalle de temps qui s'écoule entre le prêt et le remboursement suffit à la rigueur pour expliquer l'intérêt du capital. M. de Bœhm-Bawerk a soutenu cette thèse avec beaucoup de talent, mais, ce nous semble, d'une manière trop exclusive. Il ne veut pas qu'on puisse avoir deux ou trois raisons pour justifier l'intérêt d'un capital prêté, c'est selon lui de l'éclectisme, la raison du temps suffit. Cette raison s'explique ainsi : une chose qu'on tient dans la main vaut pour tout homme plus qu'une chose tout à fait semblable qu'on aura dans un an, on est donc très disposé à accepter 100 francs aujourd'hui sous la condition de payer 105 francs dans douze mois. Dans le système de M. de Bœhm-Bawerk, c'est un simple échange que l'on fait. Le prêteur, n'ayant pas besoin actuellement de ses 100 francs, les passe à un autre qui lui rendra 105 francs en échange. Dans un an, le prêteur retrouvera ses 100 francs, plus 5 francs de prime ou d'intérêt qu'il pourra considérer comme un revenu. Il nous semble qu'il n'y a aucun mal à ajouter : 1° le prêteur, en mettant son argent à la disposition d'un autre, s'en prive pendant un an, abstinence qui lui donne droit à un dédommagement; 2° le prêteur rend service; car un capital est un instrument de production : le prêteur a donc le droit de demander, et l'emprunteur est en état d'accorder une indemnité. Il semble qu'on ne saurait jamais trop justifier une institution utile lorsqu'elle est attaquée. Quelle singulière figure ferait notre société si l'on supprimait le crédit, si l'on prohibait l'intérêt du capital, ou plutôt si l'on était réellement en état de l'empêcher de fonctionner!

Un autre progrès doctrinal réalisé depuis Adam Smith nous paraît bien plus important, c'est la part faite aux entrepreneurs. Adam Smith et ses successeurs anglais, presque jusqu'à nos jours,

(1) Nous devons cependant mentionner ici l'Anglais Stanley Jevons, qui a émis des idées analogues à celles dont nous allons parler; mais il ne les a pas développées; il n'en avait pas reconnu toute la portée.

ne le distinguent pas du capitaliste. C'est à J.-B. Say que revient l'honneur d'avoir reconnu en lui un agent distinct de la production, et peu à peu les économistes de tous les pays, les Allemands d'abord, les Anglais en dernier lieu, ont admis l'importance du rôle de l'entrepreneur. On a même reconnu que ce n'est pas le capital qui est en lutte avec le travail ; un savant américain, M. Fr. Walker, a démontré, — on s'en doutait depuis longtemps, — que c'est l'entrepreneur et non le capital qui est en présence de l'ouvrier. Ce sont des intérêts en lutte directe, et en pareil cas chacun, — habituellement, — n'a raison qu'à moitié. Mais ce n'est pas sur ce point que nous avons à attirer l'attention, c'est sur les fonctions, on peut dire *sociales*, de l'entrepreneur. C'est lui qui crée et multiplie les occasions de travail, c'est lui qui prend l'initiative de la production, qui la dirige et la fait aboutir, c'est lui qui a soin d'approvisionner la consommation, car c'est en vue des besoins à satisfaire qu'il travaille, et c'est en rendant des services qu'il s'assure un bénéfice. Grâce à l'entrepreneur, les besoins multiples de l'homme vivant en société se satisfont exactement et pour ainsi dire automatiquement. Et pourtant sa récompense est chanceuse ; s'il a mal calculé, après avoir payé les salaires, la rente, les intérêts, il ne lui reste rien ; il court tous les risques de l'affaire ; aussi, quand elle réussit, sa part, les bénéfices, constituent un gain parfaitement légitime ; ils sont entièrement à lui.

Il nous reste à toucher encore à un point, l'impôt, matière que l'économie politique moderne a beaucoup étudiée, — non sans découvrir quelques vérités nouvelles. Indiquons sommairement les principaux points où il y aurait un progrès à noter. L'obligation générale de contribuer aux dépenses de l'État a été reconnue de tout temps ; mais certains publicistes insistaient sur le rapport qui devait exister entre le montant de l'impôt et les services rendus par l'État. Dans ce système, l'impôt du citoyen et les services de l'État s'échangeaient, pour ainsi dire, valeur égale contre valeur égale. Mais ce système n'a jamais fonctionné, celui de l'impôt-assurance non plus. La science a eu raison de simplifier ses doctrines sur ce point. On s'est borné à dire : le citoyen doit payer sa part des dépenses de l'État, c'est un simple devoir qu'il remplit et qu'il serait forcé de remplir s'il manquait de bonne volonté. La nouvelle théorie qui se pique d'être réaliste (c'est ainsi qu'elle se désigne en Allemagne) déclare simplement que le premier principe pour l'État est d'équilibrer son budget. Il consultera la justice s'il peut, et tant que cela ne le gênera pas ; mais si la situation financière l'exigeait, on passerait, les yeux fermés, à côté de la justice.

Il *faut*, en effet, que l'État joigne les deux bouts, et en réalité, c'est là sa première préoccupation ; il prend son bien où il le trouve ;

n'a-t-il pas l'argument que le salut public justifie les moyens? La science ne conteste pas l'axiome de la nécessité de joindre les deux bouts et recherche les procédés qui permettent de charger les contribuables sans les écraser; ou plus exactement, comme les procédés sont du domaine de la pratique, elle formule les principes qui doivent nous guider dans la recherche des modes d'application. Le premier de ces principes est que chacun doit être imposé selon ses moyens, ce qui est à la fois juste et pratique; le second, c'est qu'un impôt unique ne parviendra jamais à remplir les caisses du Trésor; il faudrait demander aux citoyens de trop grosses sommes à la fois; elles seraient péniblement et pas intégralement versées, et il y aurait d'autant plus de déchet qu'on ferait plus de fautes de répartition. Le troisième préconise la division de l'impôt en direct et indirect, contrairement aux anciens erremens des économistes, dont la plupart étaient, et quelques-uns sont encore, défavorables aux contributions indirectes.

La science est-elle parvenue à réhabiliter les contributions indirectes? Nous le croyons. Elle a d'abord montré qu'il y a des contributions indirectes qui ne sont payées que par des gens aisés, par exemple les impôts de mutation et les autres taxes d'enregistrement, à un moindre degré le timbre. D'autres contributions indirectes, comme le tabac, l'eau-de-vie et quelques-uns de moindre importance, chargent seulement des consommations de luxe ou du moins des consommations inutiles, nuisibles même, dont les consommateurs feraient bien de s'abstenir. Il est une troisième classe de contributions indirectes, ce sont les taxes individuelles qui sont dues au moment où l'État rend un service spécial, c'est un paiement pour service rendu, le port de lettre, le tarif télégraphique, etc. Beaucoup de droits de timbre rentrent dans cette catégorie de taxes. Restent les droits de consommation proprement dits, ceux que les adversaires de l'impôt indirect ont plus particulièrement en vue. On leur reproche, pour tout dire en peu de mots, d'être progressifs à rebours, c'est-à-dire qu'ils seraient d'autant plus élevés que le contribuable est plus pauvre.

Voici maintenant les argumens présentés par des auteurs récens en *faveur* des impôts de consommation. Ces impôts, disent-ils, sont nécessaires pour corriger les inégalités de la répartition des impôts directs. Ces inégalités ont deux sources : la première est que l'on est toujours et partout dans l'impossibilité de connaître le montant vrai des revenus d'un contribuable, la majorité des déclarations étant inexactes (1); la deuxième, c'est que dans les pays où

(1) Beaucoup d'industriels et de commerçans ne savent qu'à la fin de l'année combien ils ont gagné, et si on leur demandait de s'imposer en proportion de ce qu'ils ont

le revenu des citoyens est évalué par l'autorité, celle-ci ignore dans quelle mesure les apparences d'après lesquelles elle juge sont trompeuses, et il lui est impossible de tenir compte « des causes morales qui affaiblissent l'efficacité du revenu. » Pour expliquer cette dernière phrase, supposons que dans une même localité un général et un capitaine eussent chacun, tout compris, un revenu total de 20,000 francs par an. Eh bien, par rapport aux « exigences morales, » comme la nécessité de tenir son rang dans l'armée et dans la société, le général serait ici moins riche que le capitaine, et une répartition idéale en tiendrait compte. La répartition réelle ne peut pas y faire attention ; elle pèche d'ailleurs le plus souvent par ignorance, de sorte que, s'il n'y avait que les impôts directs, nombre de gens seraient certainement imposés au-dessous de leurs moyens; il n'est pas probable, en revanche, que beaucoup de contribuables se laisseraient charger d'une manière hors de proportion avec leur avoir, ils ne manqueraient pas de réclamer et de justifier leur réclamation. Or pour les impôts de consommation il ne peut y avoir d'injustice. Chacun (nous pouvons négliger le petit nombre d'exceptions) consomme en proportion de ses revenus; chacun connaît ses revenus et tient compte de toutes les circonstances qui en atténuent l'efficacité. On acquitte donc les taxes de consommation en proportion de sa fortune réelle, car ici la dissimulation ne servirait à rien, on en souffrirait même. De cette façon l'injustice causée par les contributions directes se trouve sensiblement atténuée.

Cet argument s'applique plutôt aux gens aisés; il n'affaiblit pas sensiblement le reproche adressé aux taxes de consommation imposées aux classes inférieures. On réfute ainsi ce dernier reproche : pour déterminer et comparer les charges des divers contribuables, il faut mettre en regard l'ensemble des impôts, droits, taxes, que chacun paie; comme nous l'avons prouvé ailleurs, chiffres en mains, il est contraire au bon sens de ne comparer que les cotes d'un seul impôt et de juger d'après cela l'ensemble, comme on l'a fait pour le sel. Tel millionnaire paie 2 francs d'impôt sur le sel comme son portier, mais en outre 100,000 francs d'autres impôts que le portier ne doit pas; c'est l'ensemble qui compte. Ainsi un millionnaire peut ne pas payer d'impôt foncier; mais il acquittera de fortes sommes sur ses valeurs mobilières; un autre n'a pas de ces valeurs, mais il a des domaines ruraux; la fortune d'un troisième sera composée des uns et des autres. C'est

gagné l'année précédente, ils pourraient se charger trop fortement dans une année où les bénéfices sont moindres. N'insistons pas d'ailleurs sur les très nombreuses déclarations mensongères.

donc, encore une fois, l'ensemble qu'il faut consulter. Or le pauvre n'a aucun autre impôt que les taxes de consommation, de ces taxes il n'en paie qu'une partie; les moyennes sont ridicules ici, à coup sûr elles n'existent pas dans la réalité. Les consommations de luxe sont généralement plus imposées que les autres (1); ce sont des taxes que les pauvres ne paient pas, tandis que les consommations les plus communes, pain et légumes, sont exemptes de droits. En somme, la progression à rebours est une simple phrase à effet dont nous avons plusieurs fois démontré l'absurdité (2), celui qui a peu de revenu paie peu d'impôt : et celui qui en a beaucoup est chargé à peu près en proportion. Quant à établir des proportions rigoureusement exactes, aucun homme de bonne foi ne soutiendra que cela soit humainement possible. Nous ne sommes pas non plus d'avis qu'il y ait lieu d'exempter les pauvres absolument de toute contribution à l'État. Puisqu'ils votent et exercent par leur nombre une grande influence sur les affaires politiques et économiques du pays, il est de la plus stricte justice qu'ils aident un peu, très peu, à en porter les charges publiques. C'est d'ailleurs pour eux une affaire de dignité civique.

Nous ne pousserons pas plus loin la recherche des progrès qu'ont pu faire les doctrines économiques depuis Adam Smith. Nous avons pu constater que les fondateurs de la science économique avaient déjà réuni, par eux-mêmes et par leur initiateur, une si grande masse d'expériences qu'ils pouvaient convenablement remplir le cadre qu'ils se sont tracé. Les successeurs n'avaient qu'à compléter et à améliorer, ce qu'ils n'ont pas manqué de faire ; seulement, en ces matières, beaucoup d'améliorations n'apparaîtront que comme des détails infimes. On ne s'en vante pas, mais les détails s'accumulent, et au bout d'un certain temps cela forme un ensemble remarquable. Il en est du moins ainsi pour ceux qui ont cultivé la science, libres de toute préoccupation politique ou autre.

MAURICE BLOCK.

(1) Voyez, par exemple, le tarif de l'octroi de Paris : volaille et gibier, 1re catégorie, 62 fr. 50 les 100 kilogrammes ; 2e catégorie, 25 francs les 100 kilogrammes ; 3e catégorie, 15 francs les 100 kilogrammes ; 4e catégorie (lapins et chevreaux), 7 fr. 50 les 100 kilogrammes.

(2) Ajoutons que ces taxes, imposées par les communes sous le nom d'octroi, ont motivé une hausse des salaires; ce qu'il y a d'inégal dans la répartition de l'impôt se trouve ainsi compensé. Il y a d'ailleurs d'autres compensations encore. Par conséquent, la justice et l'intérêt général exigent d'accompagner la suppression des taxes d'octroi d'une réduction des salaires.

CHRONIQUE DE LA QUINZAINE

14 février.

On n'est jamais plus exposé aux accidens et aux surprises que lorsqu'on va au hasard du jour, sans direction, sans idées précises et sans esprit de conduite. Vivre avec la possession du pouvoir, du budget, des administrations. des magistratures, de tous les moyens d'action qui font la force et l'autorité des gouvernemens, c'est quelque chose sans doute, c'est même beaucoup si l'on veut. Encore faudrait-il y mettre un peu d'art et savoir se servir de tous ces moyens qu'on doit à une fortune plus qu'indulgente pour ouvrir au pays une voie où il puisse marcher avec quelque confiance, sans trop douter de ceux qui le représentent et le dirigent. Le malheur de ce moment bizarre où nous sommes est que ni chambres, ni gouvernement ne peuvent arriver à se débrouiller, que pour eux tout semble se réduire à expédier tant bien que mal quelques affaires, à invalider quelques élections qui déplaisent, à aller au besoin débiter quelques harangues en province, — et à trouver que tout est pour le mieux! Avec cela on traîne au jour le jour une vie sans éclat et sans profit, on a la chance d'être pris à l'improviste par le premier incident venu qui met brusquement à découvert l'imprévoyance et les maladresses des hommes. Il suffit de la simple aventure d'un jeune prince exilé venant à Paris chercher une feuille de conscrit pour créer, non pas un danger qui n'apparaît nulle part, mais une apparence de désarroi dans les esprits.

Certes, l'aventure est singulière, et elle a de plus, au milieu de nos banalités courantes, un air toujours séduisant d'aimable témérité. Voici, en effet, qu'un jeune prince, M. le duc d'Orléans, fils de M. le comte de Paris, était, il y a quelques jours à peine, à Lausanne, occupé de son éducation militaire, avec un ancien officier de notre armée et des officiers de l'armée suisse. Tout à coup, il se souvient qu'il a vingt ans de la

veille ; il n'a jamais oublié qu'il est Français, et il sait que tous les jeunes Français doivent le service militaire. Il ne se dissimule pas qu'il est sous le coup d'une rigoureuse loi d'exil qui lui interdit le territoire. N'importe, il ne se laisse arrêter par rien ; il décide, dans le généreux entraînement de ses vingt ans, qu'il viendra à Paris réclamer le droit de revêtir la capote de soldat de deuxième classe! — Et comme il l'a décidé, il l'a fait, sans consulter ses conseillers les plus naturels, sans prendre d'autre confident qu'un ami de sa jeunesse, dont il a fait son compagnon de voyage, le complice de son hardi projet. A peine arrivé à Paris, il n'a eu ni colloques ni entrevues avec personne, pas même avec les membres de sa famille. Il est allé d'abord droit au bureau du recrutement, où il a été reçu avec un étonnement courtois et renvoyé à la mairie de l'arrondissement qu'il a habité avant de quitter la France. Il est allé de suite à la mairie, où il a été encore évincé, et, sans plus d'hésitation, sans subterfuge, il s'est adressé à M. le ministre de la guerre lui-même pour lui demander à être inscrit sur le registre de la conscription et à faire ses trois ans de service comme tout bon Français, en ajoutant qu'il « n'entendait, par sa présence à Paris, donner aucun prétexte à des manifestations. » C'est alors seulement, après toutes ces démarches, que le gouvernement paraît s'être réveillé comme en sursaut et qu'un commissaire de police a été chargé d'aller arrêter le jeune prince pour le conduire à la Conciergerie. Le ministère, dit-on, a essayé depuis de laisser entendre mystérieusement qu'il était au courant de tout, qu'il connaissait le voyage du prince. C'est une pure fatuité ; s'il avait été informé, sa conduite serait par trop étrange. La seule explication possible, c'est qu'il n'a rien su, qu'il a été lui-même surpris et qu'il a mis sa police en campagne dès qu'il a été averti. Tout cela a été aussi rapide qu'imprévu et s'est passé en quelques heures!

Qu'y avait-il maintenant à faire? Ce qu'il y avait à faire, eh, mon Dieu! c'est bien simple. Il y avait à s'inspirer des circonstances, de la jeunesse du prince, de la générosité de ses mobiles, de la loyale naïveté de cette démarche, et à puiser dans tout cela le conseil d'une résolution hardie, — aussi prévoyante que hardie. Il y avait à s'arranger de telle façon que le lendemain, à la première interpellation qui se serait produite au palais Bourbon, le gouvernement pût répondre que M. le duc d'Orléans était en effet la veille à Paris et qu'il était maintenant à Genève, que tout était fini. — C'était impossible, dit-on. Le gouvernement était lié par la loi d'exil, qu'il avait à exécuter! Il ne pouvait prendre la responsabilité d'un acte d'autorité discrétionnaire sans risquer son existence devant la chambre, sans s'exposer à être renversé sur le coup ; mais les gouvernemens sont faits justement pour prendre de ces initiatives, pour savoir oser à propos, — et même pour avoir de l'esprit s'ils le peuvent, à défaut de ceux qui n'ont que des passions.

Ils sont faits pour ne rien grossir et pour ne pas laisser grossir les incidens. Que le ministère fût tombé pour avoir osé, ce n'est même pas sûr, s'il avait su être un pouvoir portant résolument ses responsabilités, parlant un langage sérieusement politique. Fût-il tombé, la question n'était pas moins tranchée par l'éloignement du prince, l'embarras était écarté!

La vérité est qu'après avoir été surpris on a hésité, et qu'au lieu d'en finir, comme on l'aurait pu, on a prolongé pour ainsi dire l'incident par indécision, par une médiocrité méticuleuse ou par de faux calculs. Et à quoi est-on arrivé? On a laissé les jours s'écouler, les esprits s'échauffer sur une question toujours ouverte, l'aventure se compliquer et prendre des proportions inattendues. Ce n'est pas M. le duc d'Orléans qui s'est fait cette situation dont il est le héros involontairement bruyant; c'est le ministère qui, par ses procédés, a le plus contribué à mettre en relief devant l'opinion cette figure virile et décidée d'un jeune prince qui, lui, n'a point hésité, qui depuis la première jusqu'à la dernière heure, jusque devant ses juges, n'a cessé de dire avec une bonne grâce mêlée de fierté : « Je ne fais pas de politique!.. Je ne suis pas allé à la chambre, mais au bureau de recrutement... Je suis venu pour être simple soldat... J'ai voulu servir mon pays au régiment!.. » — On a voulu avoir un jugement, on l'a aujourd'hui! M. le duc d'Orléans a été condamné à deux ans de prison sans se défendre, sans vouloir être défendu, sans se perdre dans des subtilités d'interprétation juridique ou de procédure. Il a vaillamment joué sa partie : il l'a perdue devant les juges, c'est possible; il l'a gagnée devant l'opinion et par la séduction de son attitude et par les paroles émouvantes dont M. Rousse a accompagné cette fière et aimable jeunesse.

Que fera-t-on maintenant de ce condamné embarrassant? On peut le gracier et le reconduire à la frontière, on en a eu sans doute la pensée. C'est certes ce qu'il y a de mieux. Seulement, ce qui eût été au premier moment l'acte d'une politique intelligente et hardie risque fort de ne plus être qu'un expédient pour se tirer d'une mauvaise affaire. La grâce ne sauvera peut-être pas le ministère et ne peut plus, dans tous les cas, effacer l'éclat de cette aventure. Le gouvernement, par un faux orgueil, pour ne pas paraître reculer devant des manifestations trop bruyantes ou par une faiblesse nouvelle devant des passions de parti, cédera-t-il à la tentation de garder son condamné en prison? Ce serait prolonger l'incident et les émotions, les excitations qui en sont la suite par une captivité qui ne serait qu'une désignation de plus pour ce jeune prisonnier si bien fait pour parler à l'imagination française. Autrefois, à une époque déjà lointaine, le plus incorrigible des révolutionnaires mis au Mont-Saint-Michel par la république de 1848, Barbès, remué dans sa fibre patriotique par la guerre de Crimée, avait écrit à d'autres révolutionnaires une lettre où

il exprimait ses ardentes sympathies pour l'héroïsme de notre armée. Cette lettre, à l'insu de Barbès bien entendu, avait passé sous les yeux de l'empereur Napoléon III, qui aussitôt faisait mettre le prisonnier en liberté. La république aurait l'étrange fortune d'être moins libérale que l'empereur en retenant en prison un jeune prince qui n'a commis d'autre « crime » que « d'aimer son pays, » d'avoir voulu le servir comme simple soldat? Et à quoi cela peut-il servir? M. le duc d'Orléans est venu en jeune homme sensible à un devoir de patriotisme, impatient de prendre rang parmi les deux cent mille conscrits de sa classe, de se retrouver sous le drapeau de la France; on en a fait, on en ferait bien plus encore par des rigueurs imméritées, un personnage qui a déjà sa légende, qui est comme une image vivante de la jeunesse de France. De toute façon on s'est donc créé des embarras entre lesquels on n'a que le choix, et le pire des partis serait encore d'ajouter à ces embarras d'une situation délicate par une obstination de représaille qui, en grandissant un prince au cœur généreux, ne ferait qu'entretenir et envenimer les divisions.

Rien de tout cela ne serait arrivé si on avait su se décider, agir à propos, et si on n'a pas su se décider à propos, c'est qu'il n'y a ni une idée directrice ni une force morale de gouvernement. Depuis plus de quatre mois, depuis que le pays a laissé voir si distinctement, par les élections, ses vœux de paix intérieure et de travail pratique, on en est à chercher un équilibre toujours fuyant, une façon de stabilité dans l'équivoque. On vit au jour le jour, sans autre préoccupation apparente que d'éviter les résolutions décisives, de pallier les contradictions, de ménager les partis les plus opposés, de tracer des programmes le plus souvent démentis par les actions. Il n'y a pas si longtemps, — pas plus tard que dimanche passé, — M. le président du conseil Tirard et M. le ministre de l'intérieur Constans, pour démentir des bruits un moment assez accrédités de mésintelligences ministérielles, ont tenu à aller ensemble présider à l'inauguration d'une bourse de commerce au Mans. Naturellement, les discours ont été de la fête. M. le ministre de l'intérieur a parlé de « la paix nécessaire et du travail, » et M. le président du conseil, à son tour, a saisi l'occasion de reproduire son programme. Il ne s'est pas borné à rassurer les bons habitans du Mans qui auraient pu entendre parler de dissentimens ministériels, en leur déclarant que le cabinet avait la meilleure intention de vivre; il leur a confié ses projets, promettant à tous les « garanties d'ordre et de paix sociale » par une « politique conservatrice et progressive, » répudiant les « utopies dangereuses et les rêves irréalisables. » Il n'a point hésité à déclarer que le gouvernement républicain ne repoussait le concours de personne, qu'il ne reniait aucune des gloires du passé, qu'il saluerait avec joie le jour où tous les Français seraient réconciliés, au plus grand avantage de la France et de la république. Bref, l'apaisement est l'éter-

nel mot d'ordre, comme les réformes pratiques, qu'on promet toujours d'accomplir. Voilà qui est au mieux! Malheureusement, au même instant où M. le président du conseil prétendait prêcher l'apaisement, écarter les « questions irritantes, » il se hâtait de déclarer fièrement que les républicains « n'entendaient rien désavouer de ce qui s'est fait dans les dix dernières années. » M. le président du conseil Tirard est vraiment un rare et précieux conciliateur. Il veut concilier la paix et la guerre, tranquilliser les consciences en les laissant gouverner, aujourd'hui comme hier, par l'esprit de secte, ramener l'ordre en maintenant tout ce qui a créé le désordre.

Au fond c'est là toute la question. M. le président du conseil Tirard n'y prend pas garde; mais c'est précisément cette politique revendiquée et avouée par lui, qui a semé le trouble et les divisions partout, qui, en suscitant un mécontentement universel, a préparé cette crise de l'an dernier où tout a failli sombrer, et les institutions et la dignité avec la liberté de la France. C'est ce qu'il veut continuer ou ce qu'il refuse de désavouer pour ne pas trop se brouiller avec le radicalisme. Et qu'on le remarque bien : cette politique, elle n'a pas seulement atteint profondément la vie civile, morale, religieuse, administrative du pays; elle a eu son contrecoup dans les finances, qui, selon un mot récent de M. Buffet, ne sont pas sans doute irréparablement perdues, mais qui pourraient être sérieusement compromises si l'on continuait.

C'est en effet un des plus curieux phénomènes de ce règne de dix ans que cette aggravation progressive d'une situation financière qui avait été si habilement, si puissamment relevée et raffermie après la redoutable épreuve de la guerre. Tous les artifices n'y peuvent rien changer : le fait subsiste, et ce fait c'est l'accroissement démesuré du budget. Il est certain que depuis dix ans on s'est accoutumé à traiter les finances avec une dangereuse liberté, comme si les ressources de la France étaient inépuisables, que les plus simples garanties n'ont pas été toujours respectées, que l'art d'engager ou de déguiser les dépenses a été singulièrement perfectionné. Il le faut bien pour que ces jours passés encore une commission de la chambre et une commission des finances du Sénat se soient successivement émues de la manière dont leur arrivaient des crédits supplémentaires ou additionnels; mais ce qu'il y a de plus frappant, de plus caractéristique peut-être, c'est ce qu'on pourrait appeler l'invasion de l'inconnu dans le budget sous l'apparence de prétendues réformes qu'on se hâte de décréter sans savoir quelles dépenses en résulteront, si on a les ressources nécessaires pour face à ces dépenses. C'est ce qui est arrivé pour toutes ces lois de parti votées depuis quelques années, les lois scolaires, la loi militaire. S'est-on préoccupé de ce qu'elles coûteront? Nullement; on a voté, à la veille du scrutin de septembre, la loi sur le traitement des instituteurs, la loi militaire des trois ans de service dans un intérêt de

popularité, par un calcul électoral. Il en résulte qu'on ne sait pas même encore ce que ces lois coûteront, que dans tous les cas elles sont destinées à peser sur les budgets en préparant de nouveaux et inévitables déficits.

On a pallié, tant qu'on l'a pu, ce mal du désordre financier. Il faut bien cependant arriver à la vérité, et après avoir protesté devant le pays aux élections dernières contre les prétendues calomnies de ceux qui accusaient les républicains de préparer de nouveaux emprunts, de nouveaux impôts, on en vient à avouer assez piteusement qu'on sera obligé d'accroître encore la dette, de recourir à des taxes nouvelles! C'est le dernier mot de cette politique des dix dernières années, qu'on s'efforce vainement de défendre. S'il y a au contraire une chose évidente, c'est qu'il y a beaucoup à désavouer de cette politique, c'est qu'il n'est que temps de chercher d'autres moyens de rendre à la France des finances mieux garanties, une paix morale mieux respectée, un gouvernement assez sérieux pour ne pas se laisser surprendre ou déconcerter par tous les genres d'imprévu.

S'il faut en croire les augures et les apparences, il y aurait donc encore des jours de paix pour l'Europe. A part des incidens comme cette querelle un instant survenue entre l'Angleterre et le Portugal, pour des territoires africains, à part l'imprévu, qui reste toujours réservé, tout serait au calme et au repos sur le continent. La paix, qui n'a pas cessé d'être dans le vœu des peuples, semble être aussi, plus que jamais, dans les dispositions des gouvernemens. Depuis les complimens des premiers jours de l'année, rien du moins n'a laissé entrevoir un trouble à demi sérieux, une tension ou une aggravation dans les rapports généraux. On semblerait, au contraire, affecter, dans certaines sphères, de n'avoir que de bonnes paroles, et le discours un peu vibrant que le jeune empereur Guillaume II a récemment adressé à ses gardes du corps, en leur remettant un nouveau drapeau, ne peut pas passer pour un appel de guerre; ce n'est qu'un discours de circonstance et de cérémonie soldatesque. Il est entendu, sans doute, d'un bout de l'Europe à l'autre, qu'on est toujours sous les armes, qu'on doit s'occuper, sans trêve ni repos, de former des régimens, de découvrir quelque poudre nouvelle, quelque nouveau moyen de destruction et de cuirasser les forteresses; c'est convenu! Sauf cela, tout le monde est à ses affaires : la France à ses tracas de partis et de parlement, l'Allemagne à ses élections de demain, l'Autriche à ses compromis d'hier entre ses nationalités ennemies, la Russie à sa réserve silencieuse et énigmatique, l'Italie à ses difficultés financières et à ses expéditions en Abyssinie, à la recherche du roi Ménélick.

C'est la première fois depuis le nouveau règne que des élections vont se faire en Allemagne, et, sans décider de la politique de l'empire, le scrutin qui va s'ouvrir le 20 février a certainement son importance. Il y a quel-

ques jours à peine, le parlement, arrivé à la fin de son existence, s'est séparé pour ne plus revenir. Avant de disparaître, il a voté le budget comme on le lui demandait ; il a refusé de voter la loi contre les socialistes. à laquelle le gouvernement paraissait attacher un si grand prix. Il n'a probablement pas voulu clore sa carrière par le vote de mesures exceptionnelles. Jusqu'au dernier moment, on s'attendait à voir M. de Bismarck revenir de Friedrichsruhe pour défendre son œuvre, pour prononcer, à la veille des élections, un de ces discours qui sont un programme, qui retentissent partout. Le chancelier n'a pas paru, ou du moins, s'il est rentré à Berlin, il ne s'est pas montré au Reichstag; il a laissé finir sans bruit ce parlement, dont le président, M. de Levetzow, a salué la dernière heure d'une façon assez bizarre, en accompagnant l'acclamation à l'empereur du mot des gladiateurs mourans : *Morituri te salutant!* Aujourd'hui, l'Allemagne est en pleine agitation électorale ; la lutte est vivement engagée entre les partis. Conservateurs, nationaux-libéraux, catholiques, progressistes, socialistes ont ouvert la campagne et levé leur drapeau. De toutes parts, on ne voit que manifestes et programmes, manifeste du chef du centre catholique, M. Windthorst, manifeste du chef des progressistes, M. Richter, manifestes des libéraux-nationaux. Les socialistes, entre tous, déploient une ardente activité et multiplient leurs candidatures. Ils ne réussiront pas partout où ils se présentent, ils le savent bien; ils montreront leurs forces, qui se sont singulièrement accrues d'année en année, en dépit de toutes les répressions, et que les récentes agitations ouvrières de la Westphalie et de la Silésie auront pu accroître encore. La mêlée des partis est complète et ne laisse pas d'être curieuse.

Que produiront ces élections allemandes de 1890? Elles ont du moins cela de caractéristique par leurs préliminaires qu'elles ne ressemblent pas aux élections de 1887. Il y a trois ans, il n'y avait qu'une question qui dominait ou éclipsait tout, celle du septennat militaire, que le vieil empereur voulait à tout prix obtenir du pays et du nouveau Reichstag. L'opinion avait été habilement échauffée et préparée par une campagne de faux bruits de guerre et d'excitations violentes contre « l'ennemi héréditaire. » Tout ce qui pouvait conspirer pour le succès du septennat, depuis les influences officielles jusqu'à l'intervention du pape lui-même auprès des catholiques, avait été mis en jeu par le chancelier chargé de faire prévaloir la volonté impériale. C'était une sorte de plébiscite organisé pour l'accroissement de la puissance militaire de l'Allemagne. Aujourd'hui il ne s'agit plus de cela ; ce sont les questions économiques, sociales, qui semblent prendre la première place dans les préliminaires des élections du 20 février, et cette nouvelle agitation électorale s'est brusquement compliquée d'un coup de théâtre assez extraordinaire qui ne laisse pas d'éclairer d'une lumière significative la situation de l'Allemagne. Ce n'est plus, cette fois, M. de

Bismarck qui mène la campagne ; c'est le jeune empereur Guillaume II lui-même qui intervient dans la mêlée, à la veille des élections, par des rescrits adressés : — l'un au ministre du commerce, pour mettre à l'ordre du jour les problèmes les plus sérieux, les plus délicats de socialisme économique et industriel, — l'autre au chancelier, pour provoquer la réunion d'une conférence internationale appelée à délibérer sur toutes ces questions du travail. A dire vrai, dans ces manifestations un peu imprévues, dans cette intervention d'un jeune prince impatient d'action, tout est peut-être assez étrange, et la hardiesse de cette initiative souveraine et la forme sous laquelle elle se produit.

Si ces derniers rescrits qui ont retenti en Europe comme en Allemagne n'étaient qu'un simple expédient électoral destiné à neutraliser les socialistes et à rallier la population ouvrière au gouvernement, ils risqueraient en vérité d'aller contre leur but. Les chefs socialistes peuvent au contraire y trouver une force de plus en montrant par ces rescrits eux-mêmes à leurs partisans, aux ouvriers, aux masses populaires la puissance de leur cause, la justice de leurs revendications et de leurs griefs. Électeurs et candidats socialistes peuvent se prévaloir des aveux et des promesses du souverain en allant au scrutin du 20 février. Si en dehors de tout calcul électoral, l'empereur Guillaume II n'a obéi qu'à l'inspiration généreuse et désintéressée d'un esprit impatient de répondre aux aspirations populaires, « d'améliorer la situation des ouvriers, » comme le disent les rescrits, c'est d'un réformateur bien intentionné assurément; c'est peut-être aussi d'une imagination un peu vive, un peu brouillée avec la réalité des choses. Prétendre régler d'autorité, entre quelques fonctionnaires ou délégués réunis sous la présidence de l'empereur lui-même, toutes ces questions du taux des salaires, de la limitation des heures de travail, des assurances, des retraites, des relations entre patrons et ouvriers, — prétendre régler toutes ces questions dans un seul pays comme l'Allemagne, c'est déjà beaucoup, certainement. Appeler les plus grandes puissances industrielles à se réunir pour délibérer sur de tels problèmes, pour adopter des règles communes, pour chercher ensemble les moyens de « donner satisfaction aux besoins et aux désirs des ouvriers, » c'est bien plus compliqué encore, on en conviendra : c'est assez chimérique, par cette raison bien simple que toutes ces puissances qu'on veut réunir diffèrent par leurs mœurs, par leurs intérêts, par leur état social, par leurs aptitudes industrielles. M. de Bismarck avait bien senti, il y a quelques années, toutes ces difficultés qu'il jugeait insolubles et devant lesquelles il s'était arrêté. Le congrès du travail de l'empereur Guillaume rappelle un peu les congrès que l'empereur Napoléon III avait toujours à proposer pour régler les affaires de l'Europe, et qui n'ont malheureusement jamais eu une brillante fortune. Mais, ce qu'il y a peut-être de plus curieux dans ces res-

crits de Guillaume II, ce n'est pas ce qu'ils disent ou ce qu'ils proposent pour la réorganisation économique de l'Europe; c'est ce qu'ils laissent entrevoir du mouvement intime de la politique allemande.

On ne peut s'y méprendre : il y a une situation nouvelle qui se dégage par degrés à Berlin. C'était à prévoir : l'empereur Guillaume, avec sa jeunesse et son impatience d'activité, tend visiblement de plus en plus à s'émanciper; il échappe à la tutelle du chancelier! L'abandon que M. de Bismarck a dû faire tout récemment, avant les rescrits, du ministère de commerce où il a été remplacé par M. de Berlepsch, président de la province rhénane, homme de la confiance du souverain, n'est probablement qu'un incident de cette situation nouvelle. Ce n'est point, bien entendu, que rien soit changé dans les rapports personnels du jeune souverain et de son puissant ministre. A son arrivée récente à Berlin, M. de Bismarck a reçu en gala Guillaume II, qui ne cesse de lui témoigner les égards les plus empressés et de le traiter comme le premier serviteur de l'Allemagne. Assurément, le chancelier garde sa position exceptionnelle, l'ascendant qu'il a conquis avec tant d'éclat, et reste le conseiller supérieur de son maître, l'inspirateur ou le directeur de la politique de l'empire : il est toujours le chancelier! Il n'est pas moins vrai que plus on va, plus on semble entrer dans cette phase nouvelle où l'empereur cède au désir d'avoir son action personnelle, de choisir ses hommes, de mettre la main dans toutes les affaires, et où le chancelier s'efface plus ou moins volontairement. C'est la suite du désaccord insensible, inévitable entre la jeunesse d'un prince un peu agité et la vieillesse d'un conseiller qui commence à se voir dépassé. M. de Bismarck aurait récemment, dit-on, laissé échapper quelques mots qui feraient croire qu'il a lui-même le sentiment de cet ordre nouveau où tout devrait s'effacer devant un empereur impatient de règne. Si on en était décidément là, ce serait, certes, un fait significatif que les derniers rescrits auraient rendu plus sensible et qui, bien plus que ces rescrits, aurait son importance pour l'Europe comme pour l'Allemagne. On verra peut-être plus distinctement ce qui en sera après les élections du 20 février.

Tout semble aller au mieux pour le moment en Autriche, dans ce pays où les conflits de nationalités se succèdent et où heureusement tout finit le plus souvent par des compromis. Le Reichsrath s'est réuni de nouveau il y a quelques jours à Vienne, et dès la première séance, tout a paru être à la paix entre les partis, entre le cabinet et les diverses fractions de la majorité. C'est qu'en effet la situation parlementaire a été récemment allégée d'une grosse difficulté, et le ministère du comte Taaffe, l'heureux ministère Taaffe a réussi une fois de plus à détourner une crise qui s'envenimait de jour en jour. Pour tout dire, la paix, une paix provisoire si l'on veut, a été rétablie en Bohême, à Prague, entre Tchèques et Allemands! C'est une question qui ne date

malheureusement pas d'hier : elle se lie à la constitution même de la monarchie austro-hongroise, au mélange des nationalités dans l'empire; elle a passé par toutes les alternatives. Tantôt ce sont les Allemands qui ont régné et dominé à peu près exclusivement à Prague, et alors c'étaient les Tchèques qui se réfugiaient dans l'abstention, dans une protestation obstinée; tantôt, par une réaction de sentiment national qui s'est imposée au gouvernement de Vienne lui-même, ce sont les Tchèques qui, sachant modérer leurs prétentions, habilement conduits par M. Rieger, ont repris l'avantage, et alors les Allemands à leur tour se sont retirés de la diète de Prague. C'était une situation toujours tendue et contestée; elle ne s'est pas simplifiée lorsque dans ces derniers temps, s'est élevé en Bohême un parti nouveau, ardent, populaire, le parti des jeunes Tchèques, qui ne s'est plus contenté ni des temporisations de M. Rieger, ni des demi-concessions du cabinet de Vienne, qui a revendiqué plus que jamais tous les droits du royaume de Saint-Venceslas. A la guerre entre Allemands et Tchèques est venue se joindre une scission entre les Tchèques eux-mêmes, et ces divisions avaient leur contrecoup dans le parlement de Vienne, où le ministère était toujours réduit à louvoyer entre les uns et les autres sans pouvoir satisfaire ni les uns ni les autres.

C'est cette situation que le comte Taaffe a voulu faire cesser en prenant une initiative hardie, en ouvrant récemment une conférence où il a appelé Tchèques et Allemands à délibérer sur un traité de paix. Cette tentative de réconciliation, il faut le dire, n'a rencontré d'abord que des doutes ironiques; on ne croyait guère au succès. Elle a cependant réussi surtout sans doute par l'intervention personnelle et décisive de l'empereur lui-même. On a fini par adopter, il y a quelques jours à peine, un compromis auquel ont souscrit tous les délégués tchèques et tous les délégués allemands, M. Rieger et M. de Plener. Qu'est-ce que ce compromis? C'est certainement une combinaison des plus compliquées et même un peu bizarre, conçue toutefois de façon à désintéresser autant que possible les deux nationalités, en leur assurant des garanties égales dans la vie commune. Les Allemands auront une section à eux dans le conseil de l'instruction publique, dans les chambres de commerce. Les circonscriptions judiciaires, administratives seront formées de manière à ne comprendre, autant qu'on le pourra, que des communes d'une même nationalité. En général, tout est combiné pour que l'administration soit tchèque là où la majorité est tchèque, et allemande là où la majorité est allemande. La représentation de la diète se compose de trois curies : curie tchèque, curie allemande, curie de la noblesse terrienne, et par un arrangement assez singulier, chacune de ces curies a un droit de *veto* dans toutes les affaires où il y a un intérêt de nationalité.

Le résultat est un rapprochement accepté de part et d'autre. Les Al-

lemands rentreront à la diète de Prague qu'ils ont quittée depuis longtemps. Ils ont eu ces jours derniers à Teplitz une grande réunion où ils ont souscrit à la transaction et où ils ont voté des adresses à l'empereur, au comte Taaffe. Au fond, le vrai vainqueur en tout ceci, c'est le comte Taaffe, qui a réussi d'un seul coup à se raffermir en se créant une situation parlementaire plus aisée, en désarmant quelques-uns de ses adversaires. Quant au traité de paix lui-même, quant à ce compromis qui est l'événement du jour à Vienne et en Bohême, que deviendra-t-il? Tout dépendra de l'exécution: il est assez obscur, assez compliqué, pour permettre toutes les interprétations et par suite pour préparer de nouveaux conflits entre ceux-là mêmes qui l'ont signé. Il est bien clair qu'il y a des arrière-pensées, que, si les vieux Tchèques se sont crus intéressés à traiter, les Allemands ne se sont prêtés à la transaction qu'avec l'espoir d'en profiter pour reprendre position, pour ressaisir l'influence dans les affaires de l'empire. Il y a, d'un autre côté, un parti qui est resté étranger à ces négociations : c'est le parti des jeunes Tchèques, contre qui le compromis est peut-être surtout dirigé. Les jeunes Tchèques n'ont rien accepté jusqu'ici, ils gardent leur liberté. Ils ont l'ardeur, la popularité, la faveur croissante de l'opinion en Bohême, et ils peuvent troubler bien des calculs. C'est l'affaire de l'avenir; l'essentiel, pour le moment, est qu'on a le traité de paix, et on se flatte que la grande exposition qui se prépare à Prague, consolidera l'œuvre des politiques de Vienne.

C'est d'hier, à peine, que le parlement d'Angleterre est rouvert, et quoique rien ne soit changé, en apparence, dans l'ensemble des affaires britanniques, cette session nouvelle n'est point, selon le mot de M. Gladstone, sans offrir « quelques caractères particuliers. » Tout s'est passé, il est vrai, selon l'habitude. A la veille de la session, les chefs de partis, ministres et leaders de l'opposition, ont réuni leurs amis pour organiser leur campagne. Le parlement a été inauguré par le discours traditionnel de la reine. Tout dépend maintenant des discussions qui vont s'ouvrir et des conditions dans lesquelles elles s'engagent. C'est ici, peut-être, qu'apparaissent ces « caractères particuliers » dont a parlé M. Gladstone. Tout n'est pas favorable pour le ministère. Le fait est que le chef du cabinet, lord Salisbury, retenu par une longue indisposition, a vécu depuis deux mois presque en solitaire dans sa résidence d'Hatfield, conduisant les affaires de loin. Il n'est arrivé à Londres que pour la session, et on dit déjà qu'il pourrait être obligé de faire un voyage de santé sur le continent. D'un autre côté, le chef des libéraux unionistes, alliés du ministère, lord Hartington, a été atteint plus gravement encore, assez gravement pour ne pouvoir se mêler pour le moment aux débats parlementaires, et il a dû partir pour l'Égypte, laissant la direction de son parti à sir Henry James. Ce ne sont pas les meilleures conditions pour soutenir une lutte qui pa-

raît devoir être vive, que M. Gladstone, avec son éternelle jeunesse d'éloquence, est disposé à engager, aidé de ses lieutenans, sir William Harcourt et M. John Morley. Ce n'est pas que le discours lu au parlement au nom de la reine soit fait pour passionner les esprits. Il est par lui-même assez insignifiant. Le discours de la reine n'est que le programme ou le prétexte des discussions qui vont s'ouvrir, où le ministère sera mis en cause et pour sa politique à l'égard de l'Irlande et peut-être pour sa politique extérieure à l'occasion de ses procédés brutalement sommaires envers le Portugal. Le ministère de lord Salisbury a sans doute encore une majorité assez forte pour le préserver d'un échec immédiat dans le parlement; sa politique n'a pas eu cependant assez de succès pour que l'opposition libérale désespère de reconquérir l'opinion d'ici aux élections, et c'est là justement l'intérêt de cette session nouvelle pendant laquelle vont être agités encore une fois tous les problèmes qui touchent à la sécurité et à la grandeur de l'empire britannique.

CH. DE MAZADE.

LE MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE.

Pendant tout le mois de janvier les tendances de notre marché financier à une amélioration de cours sur les fonds français avaient été entravées par les trois motifs suivans : la cherté persistante de l'argent à Londres et à Berlin, la crainte d'une crise ministérielle, et l'intention attribuée au ministre des finances, M. Rouvier, de mettre fin à une situation budgétaire anormale et de plus en plus inquiétante par un grand emprunt de liquidation.

Le premier motif a perdu de sa force, s'il n'a encore entièrement disparu. La Banque d'Angleterre a maintenu et maintient encore à 6 pour 100 le taux de son escompte. Mais sa situation s'est fort améliorée. Les derniers bilans accusent des augmentations considérables de l'encaisse métallique et de la réserve. C'est par prudence que les directeurs de l'établissement anglais n'ont pas encore décrété le retour au taux de 5 pour 100. Ils ne pourront longtemps le différer. La Banque austro-hongroise, à Vienne, vient d'accuser officiellement la détente des conditions monétaires générales en abaissant le taux de son escompte de 4 1/2 à 4 pour 100.

A Berlin comme au Stock-Exchange, les reports, bien qu'encore assez élevés à la fin de janvier, l'ont été moins que le mois précédent. Chez nous il n'y avait eu à aucun moment une véritable gêne. Les reports s'étaient tenus à un taux modéré fin décembre. A la fin du mois dernier, ils sont tombés à un niveau tout à fait bas et le 3 pour 100 a été compensé à 88 francs. Presque immédiatement après la fixation de ce cours, une chute brusque le ramenait à 87.65.

Ce recul imprévu, que le bon marché des reports rendait assez inexplicable, était dû à l'action, pourtant contradictoire, des deux autres motifs indiqués ci-dessus.

C'est au moment même de la liquidation que l'accord des ministres a été si énergiquement annoncé par toutes les feuilles officieuses. La situation du cabinet était de nouveau consolidée et les acheteurs pouvaient trouver dans ce fait politique un élément accessoire de hausse.

Mais si M. Rouvier restait ministre des finances, rien ne l'empêchait de proposer au parlement, à l'occasion du projet de budget pour 1891, l'opération financière, qu'il tenait toute prête, assuraient les initiés.

Le recul subit du 3 pour 100 à 87.65 ne pouvait que confirmer le public financier dans cette opinion, puisqu'on y pouvait voir sans trop de présomption le résultat brutal de renseignemens puisés à bonne source. Aussi bien aucun démenti ne venait orienter le marché dans une autre direction, et, peu de temps après, M. Rouvier, devant la commission de la chambre chargée d'examiner les demandes de crédits supplémentaires, annonçait l'intention du gouvernement de consolider la dette flottante par une conversion des obligations sexennaires en rente perpétuelle ou amortissable.

La commission des crédits ne pouvait que prendre acte des déclarations du ministre. La question de l'emprunt, comme celle des impôts, ne viendra utilement devant la chambre qu'après le dépôt de la loi de finances de 1891 et la nomination de la commission du budget.

En attendant, le public financier disserte sur le futur emprunt: sera-t-il de 800 millions, ou de 1,200, ou de 500 seulement? Le système d'une opération très large a ses partisans, comme celui de l'opération aussi restreinte que possible a les siens. Mais par un phénomène singulier, aussitôt que l'emprunt, de possible qu'il était, est devenu à peu près certain, la rente a cessé de baisser.

L'attitude des deux autres rentes s'est conformée à celle du 3 pour cent, qui est le fonds régulateur de la place. Pendant toute cette période, au surplus, les transactions ont été fort peu animées, et c'est principalement par les achats continus de l'épargne que le mouvement des cours a été déterminé.

L'emprunt russe, dont il avait été question en janvier, a été définitivement conclu à Saint-Pétersbourg avec le ministre des finances de

Russie par M. Hoskier, au nom d'un syndicat international à la tête duquel se trouve la Banque de Paris et qui comprend, outre la plupart des grands établissemens de crédit français, les maisons Baring, Hope et Mendelssohn de Londres, Amsterdam et Berlin. Le produit de l'emprunt est exclusivement destiné au remboursement des anciennes séries de la dette 5 pour 100 1855, 1864 et 1866, dont les titres sont admis, à des conditions déterminées, en paiement des obligations de la nouvelle dette 4 pour 100. Celle-ci est émise à 93 pour 100, soit 465 francs par obligation de 500 francs rapportant annuellement 20 francs avec exemption de tout impôt. L'emprunt 4 pour 100 1890 sera, une fois les versemens effectués, c'est-à-dire en juin de cette année, assimilé complètement à l'emprunt 1889, qui figure à la cote officielle au prix de 94.50 environ. Le 4 pour 100 1880 vaut 94 et les obligations consolidées des chemins de fer 93.40. Lorsque cette opération sera close, le gouvernement russe aura converti ou remboursé, depuis 1888, près de 3 milliards de francs de sa dette 5 pour 100.

Parmi les fonds d'états étrangers, le turc et l'extérieure ont été cotés en reprise, le premier de 17.85 à 18.10, l'autre de 72.40 à 73, l'italien est resté immobile à 94 et le hongrois a fléchi de 89.25 à 88 pour se relever immédiatement, il est vrai, à 88.50. Les marchés de Vienne et de Berlin ont eu une attitude hésitante, soit sous l'action d'un sentiment plus ou moins avoué d'hostilité contre l'emprunt russe, soit à cause des événemens assez obscurs qui viennent de se passer en Bulgarie. Dans les derniers jours, le portugais a fléchi de 63.75 à 63.40, sur les nouvelles de l'agitation républicaine à Lisbonne.

Les Sociétés de crédit, quelques-unes au moins, ont eu de courts accès de faiblesse. La Banque de Paris a reculé à 770 et finit à 790, la Banque nationale du Brésil reste à 585 après 560. Le président de cet établissement a réuni ses actionnaires au Grand-Hôtel et leur a expliqué la situation faite à la Banque par la révolution brésilienne. Cette situation est bonne, a-t-il assuré.

La Banque de France est en hausse de 25 francs à 4,215. Il ne s'est produit aucun changement de cours notable sur l'ensemble des autres valeurs; mais les fluctuations légères qui se sont produites ont été plutôt dans le sens de la réaction. Dans une réunion du conseil d'administration des Chemins de fer autrichiens tenue à Vienne le 2 février, le président, M. Joubert, a déclaré que l'accord était établi sur tous les points essentiels entre la Compagnie et les ministres d'Autriche et de Hongrie. L'action ne s'est cependant pas relevée et reste à 465, avec la perspective d'un dividende de 18 fr. 50 pour 1889.

Le directeur-gérant : C. Buloz.

TABLE DES MATIÈRES

DU

QUATRE-VINGT-DIX-SEPTIÈME VOLUME

TROISIÈME PÉRIODE. — LXe ANNÉE.

JANVIER. — FÉVRIER.

Livraison du 1er Janvier.

Une Gageure, première partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 5
Études diplomatiques. — Fin du ministère du marquis d'Argenson. — III. — Suite du Projet de confédération italienne, par M. le duc de BROGLIE, de l'Académie française. 54
Du Danube a l'Adriatique. — III. — Les Différens cultes. 86
Chante-Pleure, troisième partie, par M. Émile POUVILLON. 117
Un Jardin botanique tropical, par M. M. TREUB. 162
La Renaissance du roman historique en Angleterre, par M. T. de WYZEWA. 184
Un Épisode de la vieillesse du duc de Wellington, par M. G. VALBERT. . . 202
Revue littéraire. — A propos du *Marchand de Venise*,, par M. F. BRUNETIÈRE. 214
Chronique de la quinzaine, histoire politique et littéraire. 226
Mouvement financier de la quinzaine. 237

Livraison du 15 Janvier.

La Lutte entre Turenne et Condé (1654-1657), par M. le Duc d'AUMALE. . . 241
Une Gageure, deuxième partie, par M. Victor CHERBULIEZ, de l'Académie française. 257
Du Danube a l'Adriatique. — IV. — L'Église orthodoxe. 313

ÉTUDES D'HISTOIRE RELIGIEUSE. — LE CHRISTIANISME ET L'INVASION DES BARBARES. — I. — *La Cité de Dieu* DE SAINT AUGUSTIN, par M. GASTON BOISSIER, de l'Académie française. 345
CHANTE-PLEURE, quatrième partie, par M. ÉMILE POUVILLON. 373
LE DÉSERT DU GOBI, par M. P. DE TCHIHATCHEF. 415
UN HOMME D'ÉTAT AMÉRICAIN. — JAMES G. BLAINE ET LE CONGRÈS DES TROIS AMÉRIQUES, par M. C. DE VARIGNY. 433
POÉSIE. — JUDITH, par M. JEAN BERTHEROY. 463
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 467
MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 478

Livraison du 1er Février.

LA LUTTE ENTRE TURENNE ET CONDÉ (1654-1657), par M. le DUC D'AUMALE. . . . 481
UNE GAGEURE, troisième partie, par M. VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie française. 497
UNE FEMME DE BIEN, par M. MAXIME DU CAMP, de l'Académie française . . . 545
CHANTE-PLEURE, dernière partie, par M. ÉMILE POUVILLON. 583
LA SOCIÉTÉ DANS LES PRISONS DE PARIS PENDANT LA TERREUR, par M. VICTOR DU BLED. 620
POÉSIE, par M. EDMOND HARAUCOURT. 653
LE VOYAGE DU CAPITAINE BINGER DANS LA BOUCLE DU NIGER, par M. G. VALBERT. 660
REVUE MUSICALE. — M. EDWARD GRIEG, par M. CAMILLE BELLAIGUE. 672
REVUE LITTÉRAIRE. — LA FOLIE DE J.-J. ROUSSEAU, par M. F. BRUNETIÈRE. . 682
REVUE DRAMATIQUE. — THÉATRE-FRANÇAIS, *Margot*, DE M. HENRI MEILHAC. . . . 700
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 706
MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 717

Livraison du 15 Février.

UNE GAGEURE, dernière partie, par M. VICTOR CHERBULIEZ, de l'Académie française. 721
ÉTUDES DIPLOMATIQUES. — FIN DU MINISTÈRE DU MARQUIS D'ARGENSON. — IV. — AMBASSADE DU MARÉCHAL DE NOAILLES EN ESPAGNE, NEUTRALITÉ DE L'EMPIRE, par M. le duc DE BROGLIE, de l'Académie française 770
PAYSAGES HISTORIQUES DE FRANCE. — UNE EXCURSION A LA GRANDE-CHARTREUSE, par M. ÉDOUARD SCHURÉ. 810
LES FOUILLES DE L'ACROPOLE D'ATHÈNES, par M. MAXIME COLLIGNON. 835
LES FACULTÉS FRANÇAISES EN 1889. — II. — LA VIE ET L'ORGANISATION INTÉRIEURES, par M. LOUIS LIARD. 864
CHRISTOPHE MARLOWE, par M. JOSEPH TEXTE. 892
LES PROGRÈS DE LA SCIENCE ÉCONOMIQUE DEPUIS ADAM SMITH, par M. MAURICE BLOCK, de l'Institut de France. 916
CHRONIQUE DE LA QUINZAINE, HISTOIRE POLITIQUE ET LITTÉRAIRE. 945
MOUVEMENT FINANCIER DE LA QUINZAINE. 956

Paris. — Maison Quantin, L.-H. May, directeur, 7, rue Saint-Benoît.

AP
20
R5
pér.3
t.97

Revue des deux Mondes

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY